image
not
available

GÉOGRAPHIE
DE
STRABON.

GÉOGRAPHIE

DE

STRABON,

TRADUITE DU GREC EN FRANÇAIS.

TOME QUATRIÈME.

PREMIÈRE PARTIE.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

1814.

TABLE
DE LA PREMIÈRE PARTIE
DU QUATRIÈME VOLUME.

GÉOGRAPHIE
DE STRABON.

LIVRE X.

SUITE ET COMPLÉMENT DE LA GRÈCE.

CHAPITRE I.er

Contenant la description de l'Eubée.

CHAPITRE II.

Première partie de la description de l'Acarnanie et de l'Ætolie.

CHAPITRE III.

Suite de la description de l'Acarnanie et de l'Ætolie.

CHAPITRE IV.

Deuxième suite de la description de l'Acarnanie et de l'Ætolie.

CHAPITRE V.

Troisième suite de la description de l'Acarnanie et de l'Ætolie. — Incertitude sur certains points d'antiquité relatifs aux deux pays.

CHAPITRE VI.

Digression au sujet des *Couretes*. Examen de la distinction que l'on doit faire entre les *Couretes*, considérés comme peuple, et les *Couretes*, espèce de secte religieuse.

CHAPITRE VII.

Description de la Crète.

CHAPITRE VIII.

Énumération des autres îles qui appartiennent à la Grèce.

LIVRE XI.

COMMENCEMENT DE LA DESCRIPTION DE L'ASIE.

CHAPITRE I.er

Indications générales.

CHAPITRE II.

Première portion de l'Asie SEPTENTRIONALE *ou* EN-DEÇÀ du *Taurus;*

CHAPITRE III.

De la Colchide.

CHAPITRE IV.

De l'Ibérie.

CHAPITRE V.

De l'Albanie.

CHAPITRE VI.

Des Amazones.

CHAPITRE VII.

Du mont Caucase.

CHAPITRE VIII.

Seconde portion de l'Asie SEPTENTRIONALE.

CHAPITRE IX.

Première continuation du Chapitre VIII. Description de l'Hyrcanie.

CHAPITRE X.

Seconde continuation du Chapitre VIII. Partie orientale du *Taurus.*

CHAPITRE XI.

Troisième continuation du Chapitre VIII. Pays et peuples placés au nord de la partie orientale du *Taurus.*

CHAPITRE XII.

Quatrième continuation du Chapitre VIII. De la *Parthyæa.*

CHAPITRE XIII.

Cinquième continuation du Chapitre VIII. De l'*Aria* et de la *Margiané.*

CHAPITRE XIV.

Sixième continuation du Chapitre VIII. De la Bactriane et de la Sogdiane.

CHAPITRE XV.

Septième continuation du Chapitre VIII. Configuration de la partie nord-est de l'Asie SEPTENTRIONALE.

CHAPITRE XVI.

Huitième continuation du Chapitre VIII. Particularités concernant les peuples compris dans la deuxième portion de l'Asie SEPTENTRIONALE.

CHAPITRE XVII.

Description du mont *Taurus*, et cours de l'Euphrate ainsi que du Tigre.

CHAPITRE XVIII.

Description de la Médie.

CHAPITRE XIX.

Description de l'Arménie.

FIN DE LA TABLE.

GÉOGRAPHIE

GÉOGRAPHIE

DE

STRABON.

LIVRE X.*

* Traduction de M. *de la Porte du Theil*, ainsi que les notes, excepté celles qui sont signées G.

CHAPITRE I.er

Contenant la description de l'Eubée.

§. I.er *Position et dimensions de l'Eubée.* §. II. *Noms divers que cette île a portés.* §. III. *Histiæotide, et canton appelé* Oria. — Oreos, *autrement dite* Histiæa. §. IV. *Lieux voisins d'*Histiæa. — Geræstos. §. V. *D'*Eretria *et de* Chalcis *en général.* — *D'*Eretria *en particulier.* — *De* Chalcis. §. VI. *Manière dont anciennement les Eubæens combattoient.* §. VII. *Fleuves de l'Eubée.* — *Autres détails.*

Puisque l'île d'Eubée * s'étend le long de toute la côte, depuis le *Sunium* jusqu'à la Thessalie, excepté vers chaque extrémité de cette côte ‹1›, il convient de joindre la description de l'Eubée à celle des pays que nous venons de parcourir; puis nous passerons

Page 444, Édition de 1620.

* Aujourd'hui Égripo ou Négrepont.

‹1› *Excepté &c.* Πλὴν τῶν ἄκρων ἑκατέρωθεν. Ces mots m'ont paru signifier que la longueur de l'Eubée n'est point complétement égale à celle de la côte du continent, prise depuis le *Sunium* jusqu'aux limites méridionales de la Thessalie. Et, en effet, sur les cartes de MM. d'Anville, de Chabert, et Barbié du Bocage, la latitude du *Sunium* est plus méridionale que celle de l'extrémité sud de l'Eubée; comme aussi le *Cenæum*, donné par notre auteur pour l'extrémité nord de l'île, est plus méridional que les *Thermopyles*, où commence la Thessalie. Mais, même avec cette explication, le passage reste obscur.

PAGE 444. à ce qui concerne les pays Ætoliques et Acarnaniques, seules parties [du continent] de l'Europe dont il nous reste à parler.

§. 1.er
Position et dimensions de l'Eubee.

L'EUBÉE, dont la forme est oblongue, peut avoir 1200 stades ‹1› de longueur, à prendre depuis le *Cenæum* * jusqu'à *Geræstos* ‹2›; mais sa largeur, qui n'est point par-tout la même, n'excède nulle part 150 stades. Le *Cenæum* se trouve situé à l'opposite des Thermopyles, et d'une petite portion du rivage qui vient après ce lieu ‹3›. *Geræstos* et *Petalia* ‹4› regardent le *Sunium*. Ainsi l'Eubée

* Capo Litar; *al.* Canaias. *Voyez* t. I, *pag.* 144, not. 4.

‹1› Cette mesure paroit prise le long de la côte de l'Eubée qui est en face de l'Attique et de la Bœotie; elle est à-peu-près juste en stades olympiques. La plus grande largeur donnée à l'Eubée par Strabon, est aussi conforme à nos meilleures cartes. G.

‹2› *GERÆSTOS*, se trouve qualifié, tantôt de bourg [1], κώμη; tantôt [2] de ville, πόλις; tantôt de port [3], tantôt [4] de cap. Peut-être nos modernes n'ont-ils pas encore bien déterminé le point de la côte d'Eubée auquel les anciens appliquoient cette dénomination de *Geræstos*: néanmoins on pourroit croire que c'étoit celui où, sur la carte de M. de Chabert, est placé Château-rouge.

‹3› *A l'opposite des Thermopyles, et d'une petite portion du rivage qui vient après ce lieu:* Κατὰ Θερμοπύλας, καὶ ΤΑ' ἜΞΩ Θερμοπυλῶν ἐπ' ὀλίγον. Ce passage m'embarrasse. Assurément les mots, τὰ ἔξω, *après*, *au-delà*, semblent bien devoir s'entendre de lieux situés au nord ou nord-est des Thermopyles. Néanmoins, Strabon, ailleurs [5], a dit expressément que le *Cenæum* se trouvoit à l'opposite et en face de lieux placés au sud ou sud-ouest des Thermopyles.

‹4› *PETALIA.* Il seroit assez vraisemblable que, par ce nom de *Petalia*, Strabon eût voulu désigner une ville [6] ou un cap [7]. Mais, en ce cas, Strabon sera toujours le seul des anciens qui place dans l'Eubée un lieu ainsi dénommé. Suivant un critique moderne [8], ce lieu seroit le même que, précédemment, l'auteur a désigné [9] par la qualification de *Leucé-Acté*, Blanche-côte.

Une autre opinion est qu'il s'agit ici de quatre îlots appelés par Pline [10] *Petaliæ*. Mais alors, comment déterminer et le nom actuel et la position de ces îlots! Suivant le géographe Grec moderne [11], ils sont appelés par ses compatriotes, Πεταλιὲς *(sic)*. Selon M. d'Anville [12], on les nomme Cavaleri; mais, sur ses cartes, leur emplacement ne se rapporte point au témoignage de Strabon. Sur la carte de M. de Chabert, ils sont dénommés *îles PATEYOS*, et placés tout proche de

[1] *Steph. Byzant.* v. Γεραιστός. = [2] *Plin.* loc. cit. §. 21, pag. 211, lin. 10. — *Schol. Lucian.* ad *Jov. Trag.* §. 25. = [3] Conf. *Homer. Odyss.* III, vers. 177. — *Tit. Liv.* lib. XXXI, cap. 46, §. 10. — *Ptolem.* lib. III, cap. 15. — *Lucian.* loc. cit. — *Schol. Thucyd.* ad lib. III, §. 3. — *Etymol. magn.* v. Γεραιστός. = [4] Conf. *Pompon. Mel.* lib. II, cap. 7, §. 9. — *Nonn. Dionys.* lib. XIII, vers. 162. — *Schol. Aristoph.* ad *Equit.* v. 558. — *Tzetz* ad *Lycophr.* vers. 156. = [5] *Voyez* tom. III, *pag.* 476. = [6] Conf. *Ortel.* Thes. — *Harduin.* ad *Plin. Hist. nat.* lib. IV, §. 23, tom. I, pag. 213, not. 33. — *Cellar. Geogr. ant.* lib. II, cap. 14, §. 40, tom. I, pag. 1017. — *La Martin.* Dict. = [7] *Dapper*, *Descr. d. i. d. l'Archip.* pag. 287. = [8] *Tzschuck.* ad *Pompon. Mel.* lib. II, cap. 7, §. 9, vol. III, part. II, pag. 681. = [9] Tom. III, pag. 392, not. 1. = [10] *Plin.* loc. cit. lin. 20. = [11] *Melet. Geogr. ant. et mod.* pag. 379, col. 1. = [12] *Geogr. anc.* tom. III, pag. 196.

fait face ‹1› à l'Attique, à la Bœotie, à la Locride, au pays des *Malienses.* Sa [grande] extension en longueur, que nous venons de marquer, et son peu de largeur, l'ont fait nommer par les anciens, *Macris* *.

PAGE 444.

PAGE 445.

* La longue.

C'est particulièrement vers *Chalcis* * que l'Eubée touche, pour ainsi dire, à la terre-ferme. Là, ses côtes *, par leur convexité, s'approchant de la partie des côtes Bœotiennes où *Aulis* est placée, forment l'Euripe, dont nous avons déjà parlé plus d'une fois *. Nous avons aussi fait mention des divers lieux de l'île et du continent, situés vis-à-vis les uns des autres, en-deçà comme au-delà * de l'Euripe : si nous en avons omis quelques-uns, nous allons y suppléer.

* Negroponte.

* Occidentales.

* *Voyez* tom. III, *pag. 399, 406.*

* C'est-à-dire, *au sud* et *au nord.*

§. 11. Noms divers que l'île a portés.

Disons d'abord que l'on appelle Cavités-de-l'Eubée, le rivage compris entre *Chalcis* ‹2› et les environs de *Geræstos,* parce qu'il forme une espèce de golfe, et que, du côté de *Chalcis,* il se recourbe vers le continent.

Outre le nom de *Macris,* l'île a porté celui d'*Abantis.* Aussi le poëte, quoique nommant l'Eubée, ne donne-t-il point aux peuples qui l'habitent, la dénomination d'Eubœens; il les appelle toujours *Abantes* [a] : « Mais ceux qui possédoient l'Eubée, les superbes » *Abantes;* » et encore [b] : « A sa suite *, marchoient les *Abantes.* » Selon Aristote ‹3›, ce fut après l'établissement formé dans l'île

[a] Iliad. II, v. 536.

[b] Ibid. v. 542.

* A la suite d'Éléphénor.

Château-rouge; en même temps qu'une île, dite Cavaleri, est indiquée dans une position plus avancée vers l'Euripe.

Au surplus, l'extrait de Gémistus [1] n'offre point ici le nom de *Petalia.*

‹1› *Fait face :* plus littéralement, *est située de manière que l'on y passe directement* [ἀντιπόρθμως] *de l'Attique &c.*

‹2› *Chalcis.* Malgré l'accord des manuscrits et des éditions, je me permets de lire, Χαλκίδος, au lieu d'Αὐλίδος, *Aulis.* L'Épitomé [2] porte, Καφηρέως, de *Caphareus.* Cette leçon placeroit les Cavités-de-l'Eubée, Εὐβοίας τὰ κοῖλα, entre le cap *Geræstus* et le cap *Caphareus* [aujourd'hui Capo doro]. De très-habiles critiques [3] l'ont adoptée : mais elle est contraire à l'explication que Strabon donne du nom, Cavités-de-l'Eubée; explication qui cadre avec le récit de Tite-Live [4].

‹3› Je ne sais si cela se retrouve dans ce qui nous reste d'Aristote [5].

[1] Manuscr. 1398, F.° 61 r.° lin. 13. — [2] Pag. 1266, C. — [3] Conf. *Casaub.* ad *Strab.* loc. — *Duker.* ad *Tit. Liv.* lib. XXXI, cap. 47, §. 1. — *Larcher, Hist. d'Hérod.* lib. VI, §. 100, not. 161, tom. IV, pag. 411. — Id. ibid. *Tabl. géogr.* p. 212. — [4] Loc. cit. — [5] Cf. *Politi* ad *Eustath.* in *Homer.* t. II, §. 33, pag. 579, not. a.

PAGE 445.

* *Voyez* tom. III, *pag. 466.*

par des Thraces venus d'*Abæ* *, ville Phocéenne, que les insulaires de l'Eubée prirent le nom d'*Abantes :* mais, suivant d'autres, ils le tinrent d'un héros ‹1›. L'on prétend aussi que l'île dut sa dénomination d'Eubée à une héroïne ‹2› : ou peut-être, de même que le nom de *Boos-aulé* * est resté à l'antre situé sur la côte que baigne la mer Ægée, parce que c'est là, dit-on, qu'Io donna le jour à Épaphus ; de même sera-ce en mémoire de cet événement que l'île aura été qualifiée d'*euBœa* ‹3›.

* Retraite du *Bœuf*.

Un autre de ses anciens noms fut *Oché ;* et c'est encore celui du plus considérable des monts qu'elle renferme.

Enfin on l'a pareillement appelée *Ellopia* *, d'après Ellops, fils d'Ion ‹4›, ou, comme le portent certaines traditions, frère d'Æclus et de Cothus ‹5›.

* *Voyez* tom. III, *pag. 117.*

‹1› D'Abas, fils de Chalcon, petit-fils de Métion, arrière-petit-fils d'Érechthée [1].

‹2› A Eubœa, fille, disoit-on, du fleuve Asopus, et qui avoit été aimée de Neptune [2].

‹3› Par allusion à la métamorphose d'Io en vache.

‹4› *D'après Ellops, fils d'Ion.* Ἀπὸ Ἔλλοπος τοῦ Ἴωνος. J'observe ici deux choses :

1.° Eustathe, citant ce passage, suivoit, ce semble, une autre leçon. A propos de *Cerinthos*, lieu que Strabon va nommer incessamment [3], il dit [4] qu'Ellops, qui en avoit été le fondateur, étoit fils de Tithônus : Ἡ δὲ Κήρινθος ἐκλήθη ποτὲ, φασὶ, καὶ Ἐλλοπία, ἀπὸ Ἔλλοπος, υἱοῦ ΤΙΘΩΝΟΥ.

2.° Immédiatement après ces mots, *Ellops, fils d'Ion*, l'extrait de Gémistus Plétho ajoute [5] ceux-ci : « *qui, ayant régné sur les » Eubœens, fit qu'ils s'incorporèrent avec les » Ioniens ;* » car tel est, ce semble, le sens de cette phrase : ὃς Εὐβοέων ἄρξας, καὶ ἐς Ἴωνας ἅμα αὐτοὺς ἐποίησε τελεῖν. « Cette île (poursuit Gémistus) est voisine de la terre ferme, et n'est » que la seconde, parmi les îles Grecques, » pour la grandeur ; car la Crète est bien plus » grande qu'elle : » Ἡ μὲν δὴ νῆσος αὕτη πρόσχωρός τέ ἐστι, καὶ δευτέρα τοῦ μεγέθους, ἔν γε ταῖς Ἑλληνικαῖς· ἡ γὰρ Κρήτη πολύ τι ταύτης μείζων· καὶ μεγίστη δή γε ἀρχαίων Ἑλληνικῶν. Et de là Gémistus passe à la description de la Crète.

Eustathe et Gémistus auroient-ils donc eu sous les yeux des manuscrits du X.e livre de Strabon, différens des nôtres !

‹5› *Frère d'Æclus et de Cothus.* Strabon a déjà fait [6], et il fera encore [7] mention de ces deux personnages, dont un géographe, plus ancien que lui [8], dit aussi quelque chose. Je ne sais s'ils sont connus d'ailleurs. Peut-être sont-ce les mêmes que ceux dont Plutarque parle [9], mais qu'il donne pour deux fils de Xuthus, et par conséquent comme deux frères d'Ion, lesquels s'étoient jadis

[1] *Clavier, Hist. des premiers temps de la Grèce*, tom. I, pag. 126, 127, 131. = [2] Conf. *Holsten.* ad *Steph. Byzant.* pag. 120. = [3] *Voyez* ci-après, *pag. 5.* = [4] *Eustath.* in *Homer. Iliad.* II, vers. 538, edit. Polit. tom. II, §. 37, pag. 584. = [5] Manuscrit 1398, F.° 61 r.° lin. 18. = [6] *Voyez* tom. III, *pag. 97*, not. 7. = [7] *Voyez* ci-après, *pag. 12.* = [8] *Scymn. Ch.* vers. 574 et seq. = [9] *Plutarch. Quæst. Græc.* edit. Reisk. tom. VII, pag. 187.

PAGE 445.
§. III.
Histiæotide, &c.

<1> CET Ellops passe pour avoir aussi fondé *Ellopia*, petit lieu <2> situé dans ce canton de l'Histiæotide que l'on appelle l'*Oria* <3>, près du mont *Telethrius* <4>; on dit même qu'il posséda, de plus, *Histiæa* *, *Perias* <5>, *Cerinthos*, *Ædepsos* <6>, et *Orobiæ* <7>, siége d'un oracle fort véridique, celui d'Apollon-SELINUNTIEN <8>.

* Orio. *Voy.* t. I, *pag. 144*, not. *6*; et ci-après, *pag. 6*.

établis dans l'île d'Eubée. Quant à la chronologie, le témoignage de Plutarque se concilieroit mal avec ceux de Strabon. L'extrait de Gémistus Plétho [1], à l'endroit déjà cité [2], porte seulement que l'Eubée avoit été nommée *Ellopia*, d'après Ellops, fils d'Ion.

<1> Tout ce qui va suivre concernant les lieux appelés *Ellopia*, *Oreos*, *Histiæa*, et leur situation respective, ainsi que les révolutions politiques arrivées dans cette partie de l'Eubée, me semble très-obscur : je ne sais même si la plus longue étude de tous les témoignages qui nous restent touchant cette île, m'auroient suffi pour comprendre nettement ce que Strabon dit ici au sujet des colonies qui, venues les unes après les autres s'établir dans chacun des trois lieux que je viens de nommer, auront fini par se confondre tout-à-fait en une seule et même cité. Je ne pourrai donc qu'exposer, dans des notes successives, les difficultés que son texte (altéré peut-être) me paroît offrir.

<2> Il y avoit en ce lieu des eaux thermales, dites Ellopiennes [3].

<3> *Dans ce canton &c.*; version fidèle, à ce que je crois : le texte porte, ἐν τῇ ὨΡΙᾼ καλουμένῃ τῆς Ἱστιαιώτιδος. Ainsi donc Strabon auroit reconnu dans l'Histiæotide, c'est-à-dire dans le territoire d'*Histiæa*, un canton particulier, appelé l'*Oria*, et qui ne sauroit guère avoir été autre que la banlieue d'*Oreos*.

Étienne de Byzance [4], à propos du mont *Telethrius*, dit : « Le mont *Telethrius*, suivant Strabon, dans son dixième livre, est un mont de l'ŒCHALIE en Eubée. » Ὄρος τῆς ἐν Εὐβοίᾳ ΟἸΧΑΛΙΑΣ· Στράβων δεκάτῃ. Ainsi Étienne de Byzance lisoit ici, dans le texte de Strabon, ἐν τῇ ΟἸΧΑΛΙᾼ, au lieu d'ἐν τῇ ὨΡΙᾼ. Nous verrons bientôt [5] que Strabon plaçoit l'*Œchalia* d'Eubée, dans le district d'*Eretria*, non dans l'Histiæotide. Il paroîtroit donc plus naturel de corriger le texte d'Étienne de Byzance par celui de Strabon, et de lire chez le lexicographe, τῆς ἐν Εὐβοίᾳ ὨΡΙΑΣ.

<4> Montagne sur laquelle croissoient beaucoup de plantes médicinales [6].

<5> *PERIAS*, τὴν Περιάδα. Ce lieu seroit-il le même que celui dont d'autres géographes [7] anciens parlent sous le nom de *Pyrrha* ?

<6> *ÆDEPSOS* [aujourd'hui Lipso]. Strabon a déjà parlé [8] d'*Ædepsos*, renommée par ses bains d'eaux thermales et d'eaux froides [9].

<7> *OROBIÆ*. A ce que j'ai dit précédemment [10], j'ajoute qu'*OROBIÆ* dut être placée sur les côtes occidentales de l'Eubée, et au bord même de la mer, puisqu'elle fut presque entièrement inondée par ses eaux, à la suite d'un tremblement de terre qui, au printemps de l'année 427 ou 426 avant l'ère Chrétienne [11], désola tous les rivages de la Grèce situés en face de l'Eubée.

<8> *Siége &c.* J'ai lu avec Xylander, ἐν ᾧ μαντεῖον ἦν ἀψευδέστατον· ἦν δὲ μαντεῖον τοῦ [non,

---

[1] F.° 61 r.° lin. 18. = [2] *Voyez* ci-dessus, *pag. 4*, not. 4. = [3] *Plin. Hist. nat.* l. IV, §. 21, t. I, pag. 211, lin. 11. = [4] V. Τελέθριον. = [5] *Voyez* ci-après, *pag. 18*. = [6] *Theophr. Hist. Plant.* lib. IX, cap. 15 et 20, pag. 1127 et 1179. = [7] Conf. *Pomp. Mel.* lib. XI, cap. 7, §. 9. — *Plin.* loc. cit. lin. 9. = [8] *Voyez* tom. I, pag. 144, not. 5; et tom. III, pag. 475, not. 1. = [9] Conf. *Phylarch.* ap. *Athen. Deipnos.* lib. III, cap. 1, pag. 73, C. = [10] *Voyez* tom. III, pag. 412, not. 4. = [11] Conf. *Thucyd.* lib. III, §. 89, pag. 222. — *Aristot. Meteorol.* lib. II, cap. 8, tom. I, pag. 567.

PAGE 415.

* Donnée 371 ans avant l'ère Chr.

* Le père d'Alexandre. Son règne date de l'an 359 avant l'ère Chrétienne.

Postérieurement à la bataille de Leuctres *, les Ellopiens, contraints par le tyran Philistide de se transplanter dans *Histiæa*, en augmentèrent la population : et Démosthène ‹1› témoigne que ce fut le roi Philippe * qui établit la puissance de Philistide sur les *Histiæenses*, ou [si l'on veut] sur les *Oritæ ;* car, dans la suite des temps, les *Histiæenses* portèrent ce nom d'*Oritæ*, chose simple, puisque leur ville avoit pris celui d'*Oreos* ‹2›. Suivant le récit de

comme on lit dans les manuscrits et les éditions, μαντεῖον ΚΑΙ τοῦ] Σελινουντίου Ἀπόλλωνος. Mais il resteroit à expliquer ce que pouvoit être l'oracle d'Apollon - SELINUNTIEN, établi dans un lieu de l'Eubée.

Un philologue moderne [1] vouloit conserver le καὶ, qui trouble la syntaxe, et que j'ai conséquemment supprimé ; mais en même temps il supposoit que Strabon, ayant cité l'oracle d'*Orobiæ* comme l'un des plus véridiques, avoit à ce propos rappelé celui de *Selinûs* en Sicile, qui, dit-il, étoit également estimé. Cette supposition, purement gratuite, ne répandroit d'ailleurs aucune lumière sur le passage de Strabon, puisque l'oracle de *Selinûs* en Sicile n'est cité nulle part.

L'étymologie du surnom de SELINUNTIEN nous reste donc inconnue. Auroit-il eu quelque rapport à l'alliance qu'Ion, ancêtre des Athéniens, et fondateur de plusieurs colonies dans l'Eubée, avoit contractée avec Selinûs, le roi de l'Ægialée [2], en épousant sa fille Hélicé ! Suivant certaines traditions, Ion avoit succédé à ce prince. Ces faits, mentionnés par un habile chronologiste [3] sous l'année 1368 avant l'ère Chrétienne, sont rangés par un autre critique non moins savant [4] sous les années 1405 et 1403.

Ni le témoignage de Xénophon [5], cité ailleurs [6] par Strabon, ni ce que Strabon lui-même dit des différens fleuves appelés *Selinûs*, n'éclaircit point le passage qui nous arrête en ce moment.

‹1› *Voyez* la III.e Philippique [7] de Démosthènes, laquelle, à ce qu'il paroît, fut prononcée en l'année 342 avant l'ère Chrétienne.

‹2› *Démosthène &c.* J'interprète plutôt que je ne traduis. La version littérale seroit : *Démosthène dit que Philippe établit Philistide tyran des* ORITÆ *mêmes : car ainsi furent nommés par la suite les* HISTIÆENSES *; comme leur ville, au lieu d'*HISTIÆA, *fut appelée* OREOS : Δημοσθένης δ' ὑπὸ Φιλίππου κατασταθῆναι τύραννον φησι ΚΑΙ τῶν ὨΡΕΙΤΩΝ [al. ὨΡΕΙΩΤΩΝ] τὸν Φιλιστίδην· οὕτω γὰρ ὠνομάσθησαν ὕστερον οἱ ἹΣΤΙΑΙΕΙΣ, καὶ ἡ πόλις ἀντὶ ἹΣΤΙΑΙΑΣ Ὠρεός.

Que le nom d'*Histiæa* ait été changé en celui d'*Oreos*, c'est un fait certain [8]. Mais à quelle époque ce changement a-t-il eu lieu ! je ne saurois le déterminer. Suivant ce que l'on vient de lire, le nom d'*Histiæa* auroit été encore le plus usité, vers l'an 371 avant l'ère Chrétienne, date de la bataille de Leuctres ; et cela se trouve confirmé par

[1] *Delle ant. colon. venut. in Napoli*, tom. II, §. 384 et 385, pag. 384, 385, 386. = [2] Conf. *Pausan. Achaïc.* seu lib. VII, cap. 1, §. 2, tom. II, pag. 134. — *Clavier, Hist. des premiers temps de la Grèce*, tom. II, pag. 56. = [3] *Edw. Sims. Chron.* col. 208. = [4] *Larcher, Chronol. d'Hérod.* vol. VII, pag. 573. = [5] *Xenoph. de exp. Cyr.* lib. V, cap. 3, §. 8 et 9. = [6] *Voyez* tom. III, pag. 277. = [7] *Demosth. Philipp. III*, edit. Reisk. tom. I, pag. 113, lin. 23 ; 115, lin. 3 et 14 ; 117, lin. 28 ; 119, lin. 21 ; 126, lin. 2. = [8] Conf. *Pausan. Achaïc.* seu lib. VII, cap. 26, §. 2, tom. II, pag. 336. — *Schol. Thucyd.* ad lib. 1, §. 114, lin. 99. — *Steph. Byzant.* v. Ἱστίαια. — *Eustath.* in *Homer.* loc. cit. §. 36, pag. 583. — *Polit.* ibid. not. 15.

quelques auteurs, *Histiæa* reçut anciennement une colonie d'Athéniens, sortis du dème *Histiæenses* ‹1›; de même qu'*Eretria* en reçut une d'Athéniens, sortis du dème *Eretrienses* *. Et, au rapport de Théopompe, lorsque Périclès eut subjugué l'Eubée ‹2›, les habitans d'*Histiæa*, par capitulation, se retirèrent en Macédoine: puis 2000 Athéniens, venus pour les remplacer, établirent leur demeure dans *Oreos*, qui précédemment ne formoit qu'un dème dépendant d'*Histiæa;* ce dème étoit situé au bas du mont *Telethrius*, à l'endroit appelé le *Drymos*, proche le fleuve *Callas*, sur une roche assez élevée ‹3›. PAGE 445.

* *Voyez* ci-après, *pag. 16.*

quantité de témoignages [1] relatifs à la période de temps qui s'écoula depuis l'année 446 jusqu'à l'année 476 avant l'ère Chrétienne. Mais, d'un autre côté, nous voyons de très-graves auteurs [2], durant cette même période, donner à la ville dont il s'agit le nom d'*Oreos*, et à ses habitans celui d'*Oritæ*.

‹1› Dème peu connu d'ailleurs [3].

‹2› Cette expédition peut se rapporter environ à l'an 446 avant l'ère Chrétienne [4].

‹3› *Étoit situé &c.* Ma version suppose que le κεῖται, *sita est*, du texte Grec, se rapporte au dème ou bourg *Oreos*. Eustathe [5] rapportoit ce verbe à *Histiæa*. Mais la syntaxe de la phrase, la suite du discours, la comparaison d'un grand nombre de traits d'histoire [6], tout me persuade que le lieu dont Théopompe, cité par notre auteur, marquoit ainsi la position, devoit être l'ancien *Oreos*, et non pas *Histiæa*. Et en même temps j'induirois volontiers de ce passage, que, dans l'idée de Strabon, ou plutôt de Théopompe, c'étoit l'ancienne *Ellopia* elle-même, qui, à raison de ce qu'elle appartenoit à un canton dit *Oria* (quelle que fût l'étymologie [7] de cette dénomination), avoit pris, sinon de très-bonne heure, au moins avant *Histiæa*, le nom d'*Oreos*. En effet, d'après ce que tous les historiens racontent de faits arrivés dans *Histiæa*, comment croire que cette ville auroit été assise sur une roche très-élevée, ἐπὶ πέτρας ὑψηλῆς! La ville dite proprement *Histiæa-Oreos*, a dû toujours être un lieu maritime, non un lieu situé sur une roche ou sur une montagne; et même ce que l'auteur ajoute immédiatement après, en fournit la preuve.

Autre observation: la dénomination, *Drymos*, ἐν τῷ ΔΡΥΜΩ͂Ι καλουμένῳ, qu'un critique moderne [8] regardoit comme pouvant répondre

[1] Conf. *Diodor. Sic.* lib. XII, §. 7 et 22, tom. I, pag. 482 et 492. — *Id.* lib. XV, §. 30, tom. II, pag. 24 et 25. — *Plutarch.* in *Pericl.* §. 23, edit. Reisk. tom. I, pag. 637. — *Polyæn. Stratag.* lib. II, cap. 7. — *Pausan. Eliac.* I, seu lib. V, cap. 23, §. 30, tom. II, pag. 24 et 25. ═ [2] Conf. *Archipp.* in *Plut.* ap. *Athen. Deipnos.* lib. VII, cap. 24, pag. 329. C. — *Thucyd.* lib. VIII, §. 95, pag. 566. — *Xenoph. Hellenic.* lib. V, cap. 4, §. 56. — *Aristot. Politic.* lib. V, cap. 2, §. 9, edit. 1809, tom. I, pag. 191. ═ [3] Conf. *Meurs. de popul. Attic.* opp. tom. I, col 282. — *Dodwell. Annal. Thucyd.* pag. 55. — *Corsin. Fast. Attic.* part. I, diss. 5, §. 16 et 20, tom. I, pag. 215 et 231. ═ [4] Conf. *Thucyd.* lib. I, §. 114, pag. 73. — *Diodor. Sic.* lib. XII, §. 7 et 22, tom. I, pag 482 et 492. — *Plutarch.* in *Pericl.* §. 23, edit. Reisk. tom. I, pag. 637. ═ [5] Conf. *Eustath.* in *Homer.* loc. cit. §. 36, pag. 584. ═ [6] Conf. *Tit. Liv.* lib. XXVIII, cap. 5, §. 18; et cap. 6, §. 2. — *Id.* lib. XXXI, cap 40, §. 10, et cap. 46, §. 6. — *Id.* lib. XLIV, cap. 13, §. 3. ═ [7] *Voyez* la note suivante. ═ [8] *Delle ant. colon. ven. in Napoli*, tom. II, §. 350, pag. 350, 351.

PAGE 446. Peut-être donc ce qui aura fait donner à *Histiæa* le nom ‹1› d'*ôreos*, dérivant d'*oros* [montagne], par le changement de l'*o* bref en *ô* long, c'est que les Ellopiens [dont elle fut enfin la demeure] avoient été d'abord des montagnards *[oritæ]* établis aux environs ‹2›.

Suivant l'apparence, ce fut aussi de ce lieu, berceau de son enfance, qu'Orion tira son nom ‹3›.

Plusieurs historiens prétendent que les *Oritæ* habitoient originairement une ville séparée, mais que, ne pouvant résister aux Ellopiens, ils la quittèrent pour se réunir avec les *Histiæenses;* et les deux cités, s'étant ainsi confondues ensemble, furent appelées indifféremment des deux noms*, comme Lacédæmone et Sparte, qui sont une seule et même ville.

* *Histiæa* et *Oreos*.

Enfin, s'il faut rappeler ce que j'ai déjà dit*, l'Histiæotide de Thessalie reçut sa dénomination des habitans du lieu dont il s'agit ici, lorsqu'arrachés de leur patrie par les *Perrhæbi,* ils furent transportés dans cette autre contrée.

* *Voyez* tom. III, *pag.* 513.

Mais, puisqu'à l'occasion d'*Ellopia* nous nous trouvons avoir commencé la description de l'Eubée par ce qui concerne *Histiæa* et *Oreos,* nous allons parler des lieux contigus à ceux-là.

à ce que les Latins appeloient *Quercetum*, Bois-de-chêne, rappelle le nom d'un lieu de l'Attique, appelé aussi *Drymos* [1].

‹1› Je supplée, avec d'habiles critiques [2], le mot ὄνομα, qui manque dans le texte.

‹2› Cette conjecture étymologique appartient-elle à Strabon! ou bien faisoit-elle partie du passage de Théopompe qui vient d'être cité! Quand elle seroit plus naturelle qu'elle ne l'est, on ne pourroit, ce semble, l'accorder avec ce qui a été dit précédemment [3] sur l'époque de la transplantation des Ellopiens dans *Histiæa*, et sur l'existence antérieure d'un lieu nommé constamment *Oreos.*

Au reste, les mots enfermés ici entre deux crochets, sont suppléés d'après Eustathe [4].

‹3› J'exprime le sens de la phrase Grecque: Αὐτοῦ δὲ καὶ ὁ Ὠρίων ἐνταῦθα τραφεὶς, οὕτως ὀνομασθῆναι. Une autre tradition portoit le contraire: « Mais quelques-uns regardent comme » vraisemblable que c'est Orion qui, ayant » été nourri en ce lieu, lui laissa son nom: » Αὐτοῦ δὲ, φασὶ, καὶ ὁ Ὠρίων ἐνταῦθα τραφεὶς ἀφεῖναι αὐτῷ τὸ ὄνομα [5].

[1] Conf. *Harpocrat.* v. Δρυμός. — *Hesych.* v. eâd. — *Meurs. de pop. Attic.* opp. tom. I, col. 264, F. — *Corsin. Fast. Attic.* part. 1, diss. 5, tom. I, pag. 256. = [2] *Palmer. Exercit. &c.* pag. 325. — *Delle ant. colon. &c.* loc. cit. — *Tzschuck.* ad *Strab.* loc. = [3] *Voyez* ci-dessus, *pag. 6*, not. 2. = [4] *Loc. cit.* = [5] *Eustath.* loc. cit.

PRÈS

Près d'*Oreos* est le *Cenæum;* et près du *Cenæum* est *Dium* ‹1›, ainsi qu'*Athenæ-Diades*, établissement fondé par les Athéniens ‹2›, et qui domine le point de la côte d'où l'on passe à *Cynos* ‹3›. De *Dium* est sortie la seconde colonie ‹4› qui s'établit à *Canæ* * dans l'Æolide. Tous ces lieux sont voisins d'*Histiæa :* il faut y ajouter *Cerinthos* *, petite ville située sur la mer, non loin d'un

Page 446.
§. IV.
Lieux voisins d'*Histiæa*.

* *Voyez* liv. XIII, *p. 615* du texte Grec.

* *Voyez* ci-dessus, *p. 4*, not. 4; et *p. 5*.

‹1› *Et* près *du* Cenæum *est* Dium, *&c.* Le texte porte, καὶ ἘΠ' ΑΥ̓ΤΩ͂Ι τὸ Δῖον· ce qui sembleroit signifier que *Dium* étoit bâti sur le *Cenæum*. Toute cette phrase est sujette à des difficultés que je ne saurois résoudre. En effet, Homère [1] ayant qualifié *Dium* de petite-cité fort élevée, πτολίεθρον αἰπύ, Eustathe, dans son commentaire, dit d'abord [2], que « le poëte s'exprime ainsi, pour » indiquer la position de *Dium*, placé vrai- » semblablement sur une hauteur. » Mais ensuite le même Eustathe énonce que, « sui- » vant l'opinion commune, ce *Dium* étoit » aux environs du *Cenæum :* » Τὸ Δῖον λέγει περιφραστικῶς, ἐφ' ὑψηλοῦ, ὡς εἰκὸς, ἱδρυμένον. Κεῖται δὲ, φασὶ, τὸ Δῖον πόλις ΠΕΡΙ` τὸ Κήναιον τῆς Εὐβοίας ἀκρωτήριον. Ce second témoignage, emprunté d'Etienne de Byzance [3], est confirmé, en quelque sorte, par celui de Ptolémée [4], qui fait du *Dium* un promontoire, un cap. Mais Eustathe, un peu plus bas, citant le passage de Strabon, paroît l'entendre comme si, dans la phrase du géographe, les mots, ἘΠ' αὐτῷ, se rapportoient, non au *Cenæum*, mais à *Oreos :* Ὁ δὲ Γεωγράφος λέγει καὶ ὅτι τὸ Δῖον ἐπὶ τῷ ῥηθέντι Ὠρεῷ.

‹2› *Établissement fondé par les Athéniens :* κτίσμα Ἀθηναίων. Ces mots n'ont-ils rapport qu'au seul lieu nommé spécialement Ἀθῆναι Διάδες, Athènes - *Diades !* On devroit le croire ainsi, d'après un témoignage d'Ephore; car cet historien disoit [5] qu'Athènes-*Diades* avoit été fondée par un fils d'Abas, le héros Dias, qui avoit donné à cet établissement le nom de sa patrie : Ἀθῆναι Εὐβοίας, Διάντος κτίσμα, ὡς Ἔφορος τρίτῃ. Ἄβαντος δὲ γίγνονται παῖδες Ἄλκων, καὶ Δίας, καὶ Ἀρέθουσα. Ὧν ὁ μὲν Δίας, κτίσας πόλιν, ὅπως ἀπὸ τῆς πατρίδος ὠνόμασεν.

Mais Strabon paroît adopter plutôt une tradition différente, rapportée par Eustathe [6]. Suivant cette tradition, c'étoit un petit-fils d'Érechthée, un fils de Pandion, appelé Pandorus, qui étoit sorti de l'Attique pour venir former un établissement dans l'Eubée. De Pandorus étoient nés Alcon et Dias; et ce fut ce dernier qui fonda *Dium*. Alcon devint le père d'Abas; de celui-ci naquit Chalcodon; et Chalcodon eut pour fils Éléphénor, le même qu'Homère [7] donne pour chef aux *Abantes*, c'est-à-dire à ceux des insulaires de l'Eubée qui participèrent au siége de Troie. Or, suivant un pareil récit, il sembleroit que la qualification d'établissement fondé par les Athéniens, κτίσμα Ἀθηναίων, conviendroit également à *Dium* et à Athènes - *Diades*.

‹3› Malgré l'accord de tous les manuscrits et des éditions, je lis Κύνον, au lieu de Καῦνον. Cette correction est évidemment juste [8], bien que Casaubon ait hésité à l'adopter.

‹4› *La* seconde *colonie.* Je crois que telle est ici la force du terme ἘΠῳκίσθησαν. D'ailleurs, mon interprétation s'accorde avec ce que Strabon lui-même dira dans la suite [9].

[1] *Iliad.* II, vers. 537. = [2] *Eustath.* ad loc. §. 37, pag. 585. = [3] *Steph. Byzant.* v. Δῖον. = [4] *Ptolem. Geogr.* lib. III, cap. 15, pag. 98. = [5] *Ephor.* lib. III, ap. *Steph. Byzant.* loc. cit. = [6] Conf. *Eustath.* ibid. §. 39, pag. 588. = [7] *Homer. Iliad.* II, vers. 540. = [8] Conf. *Palmer. Exercit.* pag. 875; et *Gr. ant.* lib. V, cap. 7, pag. 578. — *Tzschuck.* ad *Strab.* loc. = [9] *Voyez* lib. XIII, pag. 615 du texte Grec.

PAGE 446. fleuve que l'on appelle *Budorus*, comme cette montagne de l'île *Salamis* qui regarde l'Attique ‹1›.

* Caristo, ou Castel-rosso.
* Stoura.

Carystos * est au bas du mont *Oché* ‹2›. Proche de *Carystos* on rencontre *Styra* *, ainsi que *Marmarium*, où est le temple d'Apollon-*MARMARINUS*, avec la carrière du marbre dont se font les colonnes [dites] Carystiennes ‹3› : cet endroit est celui d'où l'on passe directement à *Halæ-Araphenides* *. Dans le territoire de *Carystos* se trouve aussi une pierre * que l'on peut carder et tisser : les tissus que l'on en fait, s'emploient à des serviettes qui, lorsqu'elles sont sales, se jettent dans le feu, et s'y nettoient comme à la lessive ‹4›. Tous ces lieux passent pour avoir reçu

* *Voyez* tom. III, pag. 389.
* L'amiante, ou asbeste.

‹1› *Qui regarde l'Attique :* Τῷ πρὸς τῇ Ἀττικῇ. Suivant un grave témoignage [1], ce mont ou cap *Budorus* auroit plutôt regardé Mégares, πρὸς Μέγαρα ὁρᾷ. Au surplus, on seroit tenté de croire qu'en cet endroit du texte il y a quelque lacune. Suivant l'*ÉPITOMÉ* [2], Strabon devroit avoir nommé ici l'*Artemisium*, lieu fort célèbre, mais dont la position, et la dénomination actuelle, ne sont peut-être pas encore bien reconnues.

‹2› *OCHÉ.* Je lis Ὄχῃ. Tous les manuscrits portent, τῷ ὄχθῳ, *sur le rivage.* Mais la leçon, τῇ Ὄχῃ, que j'adopte d'après les plus habiles critiques, est certainement la véritable.

J'ignore quel nom porte aujourd'hui cette montagne.

‹3› *Ainsi que MARMARIUM, &c.* Καὶ τὸ Μαρμάριον, ἐν ᾧ τὸ λατόμιον τῶν Καρυστίων κιόνων. Je crois avoir exprimé fidèlement la signification de cette phrase; pour laquelle j'ai suivi l'orthographe du lexique d'Etienne de Byzance. Dans ce lexique [3], Μαρμάριον est donné pour le nom d'une ville. Et d'ailleurs, Strabon paroît bien employer ici le terme Μαρμάριον, plutôt comme nom propre du lieu où se trouvoit la carrière du marbre Carystien, que pour désigner la carrière elle-même. Disons toutefois qu'Eustathe [4] semble l'avoir pris dans cette dernière acception, justifiée en quelque sorte par un passage du IX.e livre de Strabon [5].

Quant au marbre Carystien, il est connu.

‹4› *Et s'y nettoient comme à la lessive.* Je rends le texte, qui porte, καὶ ἀποκαθαίρεσθαι τῇ πλύσει ΤΟΝ ΠΙΝΟΝ παραπλησίως. Le rédacteur de l'*ÉPITOMÉ* [6] paroit avoir lu, ΤΩΝ ΛΙΝΩΝ. Il dit, καὶ ἀποκαθαίρεσθαι λέγονται, παραπλησίως τῇ ΤΩΝ ΛΙΝΩΝ πλύσει· ce qui signifieroit, *et s'y nettoient comme le linge par la lessive.* M. de Bréquigny avoit suivi cette leçon.

Au temps de Plutarque [7], les carrières de la pierre dont il est ici question, n'existoient plus; à peine en trouvoit-on, dans les mines, quelques veines, quelques filons : Νῦν δ' ἠφάνισθαι, καὶ μόλις εἰσὶν ἶνες ἢ τρίχες ἀραιαὶ διατρέχουσαι ἐν τοῖς μετάλλοις. Mais il s'étoit conservé jusqu'alors des serviettes, des filets, des réseaux à l'usage des femmes, faits de cette matière, et qui, passant par le feu, lorsqu'ils étoient sales, en ressortoient brillans et nets : ἐμβαλόντες εἰς φλόγα, λαμπρὰ καὶ διαφανῆ κομίζονται.

[1] *Thucyd.* lib. II, §. 93 et 94. = [2] Conf. *Epitom.* lib. X, pag. 1266, C. = [3] *Steph. Byzant.* v. Μαρμάριον. = [4] Ad *Homer. Iliad.* II, vers. 539, loc. cit. §. 36, pag. 586, not. 3. = [5] *Voyez* tom. III, pag. 393, note 1. = [6] Pag. 1266, D. = [7] *Plutarch. de Oracul. defect.* edit. Reisk. tom. VII, pag. 707, 708.

des colonies Athéniennes ‹1›, sorties tant de la Tétrapole * Marathonienne que du dème *Styriæi* ‹2›. Mais *Styra* fut détruite, dans la guerre Maliaque, par le général Athénien Phædrus ‹3›; et les Érétriens possèdent son territoire. La dénomination de *Carystos* est commune à un lieu du district d'*Ægys* ‹4› en Laconie, voisin de l'Arcadie, et qui produit le vin appelé par Alcman [a], Carystien.

PAGE 446.

* *Voyez* tom. III, *pag. 240; 244*, n. 4; *248; 249*, notes 1 et 2; *267*; et *383*, note 4.

[a] *Cf.* et Athen. Deipn. l. 1, cap. 24, p. 31, D.

Geræstos n'est point cité dans le DÉNOMBREMENT; mais le poëte en fait ailleurs [b] mention : « Pendant la nuit, ils furent » portés à *Geræstos ;* » et ce vers montre que *Geræstos*, avoisinant le *Sunium*, se rencontroit naturellement sur la route des

Geræstos.

[b] Odyss. III, v. 177.

Le dernier traducteur de Plutarque me paroît s'être trompé [1] au sens de ce passage.

Au surplus, peut-être reste-t-il plus d'une chose à éclaircir, dans ce que les anciens ont débité [2] sur la pierre dont parloit notre auteur.

‹1› Je lis, avec MM. de Bréquigny et Tzschucke, fondés sur l'autorité de plusieurs manuscrits, ᾠκίσθαι, au lieu d'ᾠκῆσθαι. Mais divers écrivains parlent d'établissemens formés en ce canton de l'Eubée, soit par Ægéon, autrement dit Briarée [3], soit par le héros Carystus [4], soit par des *Driopes* [5], bien antérieurement, ce semble, au temps où des Athéniens vinrent y habiter.

‹2› *STYRIÆI.* Telle est l'orthographe que je n'ai pu me dispenser d'adopter, puisque le texte doit avoir nécessairement porté, Στυραίων. Je sais que le véritable nom du dème Athénien, mentionné dans ce passage [6], paroît avoir été Στιριεῖς, *Stirienses.* Mais puisque Strabon donnoit la ville Eubœenne, constamment nommée *Styra*, comme une colonie du dème Athénien, il a dû employer, pour le nom de celui-ci, une orthographe analogue à celle du nom de la colonie.

‹3› *La guerre MALIAQUE &c.* Ἐν τῷ ΜΑΛΙΑΚΩ͂ πολέμῳ, κ. τ. λ. Cette guerre est inconnue d'ailleurs. On seroit donc tenté de lire, ἐν τῷ ΛΑΜΙΑΚΩ͂, *dans la guerre LAMIAQUE.* Mais, dans l'histoire de la guerre Lamiaque, vers l'an 323 avant l'ère Chrétienne, on ne trouve aucun général Athénien nommé Phædrus.

‹4› La ville d'*Ægys* fut ruinée par les Lacédæmoniens, vers l'an 860 avant l'ère Chrétienne [7].

[1] Voyez *Œuvr. mor. de Plutarque*, tom. V, *pag. 391, 392*; et note *77*, *pag. 455*. == [2] Conf. *Sotac. de Lapid.* ap. *Apollon. Dyscol. Hist. Comment.* cap. XXXVI. — *Dioscorid.* lib. V, cap. 156 seu 158. — *Plin. Hist. nat.* lib. XIX, §. 4; et lib. XXXVI, §. 31 : tom. II, pag. 156, lin. 30; et 749, lin. 3. — *Plutarch.* loc. cit. — *Pausan. Attic.* seu lib. I, cap. 26, §. 7, tom. I, pag. 99. — *Solin.* cap. 11. — *Hierocl. Philistor.* ap. *Steph. Byzant.* v. Βραχμᾶνες. — *Steph. Byzant.* v. Κάρυστος. — *Eustath.* in *Homer.* loc. cit. == [3] *Homer. Iliad.* I, vers. 403. — Cf. *Eustath.* in *Homer. Iliad.* II, vers. 530, pag. 586. — *Salmas.* ad *Solin. Exercit. Plin.* pag. 125. — *Berkel.* ad *Steph. Byzant.* v. Κάρυστος. == [4] Cf. *Œnom.* ap. *Euseb. Præpar. Evang.* lib. VI, cap. 7, pag. 150. — *Schol. Pindar.* ad *Pyth.* od. 4, vers. 181. == [5] Cf. *Thucyd.* lib. VII, §. 57. — *Scymn. Ch.* v. 576. — *Diodor. Sic.* lib. IV, §. 37. — *Pausan. Messen.* seu lib. IV, c. 34, §. 6, pag. 583. == [6] Cf. *Palmer. Exercit.* pag. 325. == [7] Cf. *Euphorion.* et *Theopomp.* ap. *Steph. Byzant.* v. Αἶγυς. — *Lycophr. Alexandr.* v. 850. — *Pausan. Lacon.* seu lib. III, cap. 2, §. 5, tom. I, pag. 336. — *Steph. Byzant.* loc. cit.

PAGE 446.

* Καταικίαν.

navigateurs qui passoient de l'Asie dans l'Attique. C'est une habitation * fort considérable; on y voit un temple de Neptune, le plus célèbre de tous ceux qui existent en cette partie de la Grèce ‹1›.

§. V.
D'*Eretria* et de *Chalcis*, en général.

APRÈS *Geræstos* vient *Eretria*, la plus grande ville de l'Eubée, si l'on excepte *Chalcis*, regardée comme métropole de l'île, et située sur l'Euripe.

PAGE 447.

* *Cf.* Pausan. Attic. seu lib. I. cap. 5, §. 3, tom. I, pag. 19.
* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 4, not. 5.
* Vers l'an 1100 avant l'ère Chr.
* *Voyez* lib. XIII, *pag.* 582.
* Vers l'an 1448 avant l'ère Chr.

On prétend que l'une et l'autre cités furent fondées, avant le siége de Troie *, par des Athéniens; mais [ce qui paroît certain, c'est que] postérieurement à cette guerre, Æclus et Cothus *, sortis d'Athènes, vinrent s'établir ‹2›, le premier dans *Eretria*, le second dans *Chalcis*. Ajoutons qu'au temps * de la migration Æolienne, une partie des *Æoles* qui suivoient Penthilus *, s'arrêtèrent en Eubée ‹3›: ainsi avoient fait précédemment * des Arabes que Cadmus amenoit avec lui dans la Grèce ‹4›.

Eretria et *Chalcis*, successivement accrues, envoyèrent elles-mêmes des colonies considérables en Macédoine. Telles furent les villes que les Érétriens fondèrent dans la *Pallène* et autour du mont *Athos* ‹5›. Telles furent également celles que les Chalcidiens

‹1› *En cette partie de la Grèce.* Le texte dit simplement, *de ceux qui existent* LÀ : τῶν ΤΑΥΤῌ. Strabon n'auroit-il voulu parler que des divers temples de Neptune situés dans le voisinage de *Geræstos* ?

‹2› Je rends l'expression, ᾤκησαν, qu'offrent les imprimés, d'accord avec les manuscrits. Suivant M. Tzschucke, la leçon doit être ᾤκισαν; d'après quoi il faudroit dire, *fondèrent*. Mais Strabon ne donne point l'établissement d'Æclus dans *Eretria*, et celui de Cothus dans *Chalcis*, comme fondation originaire de ces deux villes.

‹3› Suivant ce récit de Plutarque [1], dont j'ai déjà fait mention [2], l'établissement d'Æclus et de Cothus dans l'Eubée, auroit été postérieur à celui des *Æoles*.

‹4› Ces Arabes étoient peut-être des Phœniciens. De savans critiques [3] ont pensé qu'ici le nom d'Arabes, Ἄραβες, étoit une altération de celui d'*Abantes*, Ἄβαντες : mais il existoit une tradition [4] suivant laquelle les premiers habitans de l'Eubée, dits *Abantes* ou *Curetes*, avoient pris des Arabes la coutume de se raser les cheveux sur le devant de la tête.

‹5› *Dans la Pallène et autour du mont* ATHOS. Le texte porte : τὰς ΠΕΡῚ Παλλήνην καὶ τὸν Ἄθω πόλεις· ce qui pourroit signifier, AUTOUR *de* [*la ville de*] *Pallène et du mont* ATHOS. Mais, dût-on regarder comme

[1] *Quæst. Gr.* Qu. 22, edit. Reisk. tom. VII, pag. 87. = [2] *Voy.* ci-dessus, *pag.* 4, not. 5. = [3] *Tzschuck.* ad *Pompon. Mel.* lib. II, cap. 7, §. 9, vol. III, part. II, pag. 679. = [4] *Plutarch.* in *Thes.* §. 5, tom. I, p. 10.

bâtirent près d'*Olynthos*, mais que, par la suite ‹1›, Philippe détruisit ; et c'est de même à ces derniers que beaucoup de villes, en Sicile et en Italie, doivent leur fondation. L'envoi des colonies Chalcidiennes, suivant le témoignage d'Aristote, date du temps où, dans *Chalcis*, les *HIPPOBOTÆ* ‹2› s'arrogeant tout le pouvoir ‹3›, et, en conséquence, les premiers emplois se donnant à la richesse, le gouvernement étoit aristocratique ‹4›. Lors de l'expédition d'Alexandre en Asie, les Chalcidiens agrandirent l'enceinte de leur cité : ils garnirent de tours, de murailles et de portes, la tête du pont établi sur l'Euripe *, et renfermèrent ainsi le pont dans leurs remparts avec le *Canethos* ‹5›.

PAGE 447.

* *Voyez* tom. III, *pag. 399*, notes 3 et 4 ; et *pag. 406*, n. 4.

certain qu'il a existé une ville nommée spécialement *Pallène* [1], Strabon, à en juger par ce qui reste de sa description de la Macédoine et de la Thrace [2], semblera toujours n'avoir appliqué cette dénomination de *Pallène*, qu'en général à toute la péninsule située entre le golfe Thermaïque et le golfe Toronaïque.

‹1› Vers l'an 348 ou 349 avant l'ère Chr. *V.* le VOYAG. DU J. ANACH. ch. 61, t. V, *pag. 141*.

‹2› *Les HIPPOBOTÆ*. Le terme Grec, Ἱππόβοται, ou Ἱπποβόται, littéral. signifie, *nourrisseurs* ou *entreteneurs-de-chevaux* ; et il paroit être devenu synonyme de *riches*. De savans critiques [3] ont pensé que la véritable leçon pourroit être, Ἱππάβαται, *les cavaliers*.

‹3› Vers l'année 446 avant l'ère Chrétienne, Périclès fit cesser cette prépondérance [4].

‹4› Je crois avoir exprimé le vrai sens de l'expression, προεστῶτες γὰρ αὐτῆς [scilic. τῆς πολιτείας] ἀπὸ τῶν ΤΙΜΗΜΑΤΩΝ [ἄνδρες] ἀριστοκρατικῶς ἦρχον [5]. Mais la version littérale eût été différente.

‹5› *Le CANETHOS*. La dénomination de ce lieu, peu connu d'ailleurs, et dont j'ai déjà parlé [6], rappelle le nom du héros Canethus ou Canthus, l'un des Argonautes, et fils de l'Abas auquel on attribuoit la fondation des plus anciens établissemens formés en Eubée par les Grecs du continent [7]. Mais ce point de mythologie reste loin d'être éclairci [8].

[1] Conf. *Herodot.* lib. VII, §. 123. — *Thucyd.* lib. IV, §. 116. — *Scymn. Ch.* vers. 634. — *Egesipp. Palleniac.* ap. *Steph. Byzant.* v. Παλλήνη. — *Plin. Hist. nat.* lib. IV, §. 17, tom. I, pag. 202, lin. 5. — *Conon. Narrat.* cap. 10. — *Parthen. Erotic.* cap. 6. — *Eustath.* in *Homer. Iliad.* II, vers. 639, edit. Polit. tom. II, §. 100, pag. 664 ; et *Odyss.* IX, vers. 106, pag. 1618, lin. 43 et seq. — *Id.* in *Dionys. Perieget.* vers. 327. = [2] *Voyez* tom. III, pag. 126. = [3] Conf. *Not.* ad *Herodot.* lib. I, §. 180 ; lib. V, §. 77. — *It.* ad *Aristot. Politic.* lib. IV, cap. 3, §. 2, et cap. 10, §. 10 ; lib. V, cap. 3, §. 6 ; cap. 5, §. 10 ; cap. 10, §. 3. — *It.* ad *Strabon.* loc. cit. — *It.* ad *Ælian. Var. Hist.* lib. VI, cap. 1. = [4] Cf. *Plutarch.* in *Pericl.* §. 23, edit. Reisk. tom. I, pag. 637. = [5] Conf. *Plat. de Rep.* lib. X, pag. 550, C. — *Aristot. Politic.* lib. IV, cap. 3, §. 2 ; et cap. 10, §. 10 ; edit. 1809, p. 142, 170. — *Diodor. Sic.* lib. XVIII, §. 18 et 74, tom. II, pag. 271, 313. — *Wesseling.* ad *Diodor.* loc. cit. not. 26. = [6] *Voyez* tom. III, Éclairciss. n.° X, pag. 40. = [7] Conf. *Orph. Argon.* edit. Hermann. vers. 142. — *Apollon. Rhod. Argon.* lib. I, vers. 77 ; et lib. IV, vers. 1467, 1485, 1497. — *Val. Fl. Argon.* lib. I, vers. 166 et 451 ; lib. III, vers. 192 ; et lib. VI, à vers. 317 ad vers. 370. — *Hygin.* fab. 14. — *Schol. Apollon. Rh.* loc. cit. = [8] Conf. *Burmann. Catal. Argon.* v. *Canthus*. — *Not. ad Auctor. mythogr.* pag. 42, col. 2 ; et pag. 53, col. 1 et 2. — *Clavier, Hist. des pr. temps de la Grèce*, tom. I, pag. 127, 193.

PAGE 447.

Au-dessus de *Chalcis* s'étend la plaine dite *Lelantum* *. Là sont des sources d'eaux thermales, excellentes pour la guérison de plusieurs maladies, et dont le général Romain, L. Cornelius Sylla, * fit usage ‹1›.

* *Voyez* tom. I, *pag. 137*, note 4.

* 87 ou 86 ans avant l'ère Chr.

Il y avoit aussi dans le territoire de cette ville une mine singulière, qui fournissoit tout ensemble du cuivre et du fer; ce dont on ne connoît ailleurs aucun exemple : présentement elle ne donne ni de l'un ni de l'autre métal ‹2›.

L'Eubée en général ‹3›, mais sur-tout dans la partie voisine

Un commentateur Grec [1] semble dire que le héros Canethus avoit donné son nom à une montagne de la *BOEOTIE* : *ἔστι δὲ* [scilic. *ὁ Κάνηθος*] *Κανήθου υἱὸς, ἀφ' οὗ ὄρος ἐν* ΒΟΙΩΤΙΑ. Est-ce de cette montagne que Strabon vouloit parler!

‹1› Strabon avoit sans doute rappelé ce fait dans ses MÉMOIRES HISTORIQUES, et, vraisemblablement, d'une manière différente de celle dont nous le voyons ici rapporté; car Plutarque, citant notre auteur, dit[2] : « Sylla, » pendant son séjour dans Athènes, fut pris » d'une douleur aux pieds, accompagnée » d'engourdissement et de pesanteur, que » STRABON appelle le *bégaiement de la goutte.* » Il se fit porter par mer à Ædepse, pour » prendre les bains d'eaux chaudes. » *Traduct. de M. l'abbé Ricard,* tom. VII, pag. 296.

‹2› Telle est, à ce que je crois, la signification de ces mots : *Καὶ μέταλλον δ' ὑπῆρχε θαυμαστὸν, χαλκοῦ καὶ σιδήρου* ΚΟΙΝΟΝ, *ὅπερ οὐχ ἱστοροῦσιν ἀλλαχοῦ συμβαῖνον· νυνὶ μέντοι ἀμφότερα ἐκλέλοιπεν.* Mais, d'abord, j'observe que le rédacteur de l'*ÉPITOMÉ*, à la suite de ces mêmes mots, ajoute [3], *ὥσπερ καὶ Ἀθήνησι τ' ἀργύρεια· de même que les mines d'argent de l'Attique.* Ensuite, je regrette que l'auteur du VOYAGE D'ANACHARSIS, négligeant[4] cette particularité remarquable, ait seulement rappelé d'autres témoignages [5] relatifs aux fabriques de cuivre établies jadis à *Chalcis.* Strabon a-t-il voulu dire que cette mine dont il parle, fournissoit séparément du cuivre et du fer! ou bien a-t-il prétendu énoncer que le métal fourni par la mine, étoit un composé de cuivre et de fer! Sa phrase peut absolument prêter aux deux interprétations. Plusieurs voyageurs ont adopté la seconde [6]; et, tout récemment, l'un d'eux s'est exprimé en ces termes : « Du temps de Strabon, on tiroit » de cette île seule un métal particulier, ou » bronze naturel, qui étoit un mélange de fer » et de cuivre. Il seroit intéressant de constater, par des expériences, si ce métal ne » seroit pas celui qui servoit aux anciens pour » fabriquer des outils dont la trempe étoit » plus parfaite que celle de notre acier, et » avec lequel ils travailloient les matières les » plus dures, et sur-tout le porphyre, qui » résiste à nos outils [7]. »

La conjecture du critique moderne [8] qui proposoit de lire *μῖλον*, au lieu de *κοινόν*, me paroit peu heureuse.

‹3› *L'Eubée, en général, &c.* N'y auroit-il

[1] *Schol. Apollon. Rh.* loc. cit. = [2] *Plutarch.* in *Syllâ*, §. 26, edit. Reisk. tom. III, pag. 132 et 133. = [3] Pag. 1266, D. = [4] *Voyage du J. Anach.* chap. 4, tom. II, pag. 85. = [5] Conf. *Steph. Byzant.* v. Χαλκίς. — *Eustath.* in *Homer. Iliad.* II, vers. 537, tom. II, §. 34, pag. 580. — *Id.* ad *Dionys. Perieget.* vers. 764. = [6] *Dapper, Descr. des Iles de l'Arch.* pag. 330 et 331. = [7] *Castellan, Lettres sur la Grèce &c.* 1.re part. Lettr. 1, pag. 24 et 25. = [8] *Delle ant. col. venute in Napoli*, tom. II, §. 336, pag. 336.

du détroit, est sujette aux tremblemens de terre, [vu qu']elle se trouve, comme la Bœotie * et d'autres contrées dont nous avons précédemment parlé fort au long *, percée de cavités souterraines où s'engouffrent les vents. C'est par un accident de ce genre que fut, dit-on, engloutie une ville, appelée comme l'île elle-même *, et citée par Æschyle, dans son GLAUCUS-LE-MARIN (1) : « Vers » *Euboïs,* sur le tortueux rivage de Jupiter-CENÆEN, proche » le tombeau même du malheureux Lychas (2). »

PAGE 447.

* *Voyez* tom. III, *pag. 414.*
* *Voyez* tom. I, *pag. 137.*
* *Voyez* tom. III, *pag. 188.*

point ici quelque lacune ? Ces observations géologiques sur la nature du sol de l'Eubée, semblent interrompre l'énumération des villes et autres lieux de l'île ; d'autant plus qu'immédiatement après on voit l'auteur revenir à parler de *Chalcis*. Il n'en seroit pas de même, si Strabon ne faisoit ici mention de la fréquence des tremblemens de terre funestes à l'Eubée, qu'après avoir rapporté quelques changemens notables dont ils auroient été cause. Peut-être, dans quelque phrase qui aura disparu de son texte, attribuoit-il à ces changemens la perte de la mine qui, produisant tout ensemble et du cuivre et du fer, étoit jadis une singularité de l'Eubée. Peut-être même, à ce propos, citoit-il encore d'autres bouleversemens du même genre, arrivés dans le voisinage de *Chalcis* ; bouleversemens dont, au livre I.er, il a dit quelque chose [1], et que l'on s'étonneroit volontiers de ne point voir rappelés dans l'article consacré à la description de l'Eubée.

(1) *GLAUCUS-LE-MARIN*. Je rends la leçon, ΠΟΝΤΙΩ Γλαύκῳ, sur laquelle aucun manuscrit, aucune édition, ne varient. Casaubon [2] regardoit comme certain que l'on devoit lire, ΠΟΤΝΙΕΙ Γλαύκῳ, *Glaucus-le-POTNIEN* ; et son opinion ne manque point de quelque fondement. Mais on peut croire [3] qu'Æschyle avoit composé deux drames relatifs à Glaucus, et intitulés, l'un, *Glaucus-le POTNIEN* ; l'autre, *Glaucus-le-MARIN* [πόντιος].

(2) Dans la traduction des deux vers d'Æschyle, j'ai été contraint de prendre le mot Εὐβοΐδα, *Eubois*, pour le nom propre d'une ville ; puisqu'évidemment Strabon cite ce passage pour prouver que le poëte avoit fait mention d'une ville appelée comme l'île : et, d'après cela, le mot καμπτὴν, *tortueux* (qui, malgré l'opinion de plusieurs critiques, ne doit plus être changé en καμπὴν), devient nécessairement l'épithète d'ἀκτὴν, *rivage*. Mais Strabon ne se seroit-il point trompé sur le vrai sens de ces vers ? Le terme, Εὐβοΐς, ne se trouve nulle part ailleurs employé [4] que comme adjectif ethnique du genre féminin. Sans l'usage que Strabon en fait, les deux vers me paroîtroient signifier plutôt : *Le tortueux rivage de l'Eubée autour de Jupiter-CÉNÆEN* [c'est-à-dire *du cap Cénæen &c.*] ; ou : *Vers la tortueuse côte Eubœenne de Jupiter-CÉNÆEN*. Quant à la conjecture [5], qu'au commencement de la phrase, au lieu de, ἢ ἡ ὁμώνυμος τῇ νήσῳ πόλις, on devroit lire, Κύμη ἐπώνυμος, ἐν τῇ νήσῳ πόλις, elle est absurde.

[1] *Voy.* tom. I, pag. 137, not. 4 ; et *p. 144*, n. 4, 5, 6. = [2] *Cas.* ad *Ath.* l. III, cap. 10, pag. 87, A. — *Paus.* lib. IX, c. 22, §. 6, tom. III, pag. 68. = [3] Cf. *Palaphat.* cap. 28. — *Philostr. Imagin.* lib. II, cap. 15. — *Ath.* lib. VII, cap. 12, pag. 296, A et seq. — *Rutgers. Var. Lect.* lib. II, cap. 6. — *Scherpezel.* ad *Strab.* loc. cit. — *Stanlej.* ad *Æschyl.* Fragm. — *Schweigh.* ad *Athen.* loc. cit. = [4] Conf. *Sophocl. Trachin.* vers. 74 et 238. — *Euripid. Electr.* vers. 442. — Id. *Rhadamanth.* ap. *Strab.* lib. VIII, tom. III, pag. 188. — *Ion. Omphal.* ap. *eund.* lib. I, tom. I, pag. 144, not. 1. — *Steph. Byzant.* v. Εὔβοια. = [5] *Delle ant. col. venute in Napoli*, tom. II, §. 412, pag. 412.

PAGE 447. Au reste, il existe; dans plus d'un pays, des villes portant le nom de *Chalcis*. Par exemple, on en voit une dans l'Ætolie, comme l'indique[a] Homère, quand il dit : « La maritime *Chalcis*, et la » pierreuse *Calydon* ; » et * une autre, dans la contrée dite aujourd'hui l'Élide, [témoin encore le poëte, qui raconte que] Télémaque et ses compagnons, faisant voile, des États de Nestor, pour regagner Ithaque [b], « passèrent à la vue de *Cruni* et de la pier- » reuse *Chalcis*. »

[a] Iliad. II, vers. 640.

* *Voyez* tom. III, *pag.* 160, 177, 179.

[b] Odyss. XV, v. 295.

D'*Eretria* en particulier.

Quant aux Érétriens, quelques auteurs en font une colonie des Triphyliens de *Macistos* *, amenée en Eubée par Érétrieus; d'autres veulent qu'ils soient sortis de ce lieu de l'Attique, appelé *Eretria* ‹1›, où se tient maintenant un marché, et qu'il faut bien distinguer de l'*Eretria* Thessalienne *, située près de *Pharsalos*. [Quoi qu'il en soit], au territoire d'*Eretria* l'Eubœenne appartenoit jadis *Tamynæ*, ville consacrée à Apollon, avec ce temple, voisin du détroit, que l'on dit avoir été fondé par Admète, chez qui le dieu, suivant certaines traditions, avoit servi ‹2›.

* *Voyez* tom. III, *pag.* 175, not. 3.

* *Voyez* tom. III, *pag.* 496, 501.

‹1› *ERETRIA, &c.* Cette *Eretria* de l'Attique étoit sans doute le chef-lieu du dème *Eretrienses*, dont Strabon a déjà fait mention [1]. Mais on ne connoît pas la position de ce dème; car, suivant toute apparence, lorsqu'Hérodote dit [2] que Marathon étoit fort voisin d'*Eretria*, c'est de l'*Eretria* d'Eubée qu'il a voulu parler. Seulement doit-on regarder comme certain que Meursius [3] se trompoit, quand il confondoit l'*Eretria* Athénienne avec un marché d'Athènes, situé en face du portique *Pœcilé*, et où se voyoit l'autel de la Miséricorde [4]. Le chef-lieu d'un dème ne sauroit avoir été renfermé dans le sein d'Athènes [5].

‹2› *TAMYNÆ &c.* La dénomination actuelle de ce lieu reste indéterminée, et peut-être aussi sa position. Nous devons croire, il est vrai, que *Tamynæ* se trouvoit près de la mer [6] et avoisinoit l'Euripe. Néanmoins la signification du mot, πορθμῷ, que je rends ici par *détroit*, peut sembler douteuse; car ce même mot désigne quelquefois, non le détroit ou l'Euripe, mais un lieu particulier

[1] *Voyez* ci-dessus, *pag.* 7. = [2] Lib. VI, §. 102. = [3] Conf. *Meurs. Ceramic. gemin.* cap. 16, opp. tom. I, col. 499, B, et col. 507, A, B. = [4] Conf. *Apollodor.* lib. II, cap. 8, sect. 1, §. 1; et lib. III, cap. 7, sect. 1, §. 3. — *Diodor. Sic.* lib. XIII, §. 22, tom. I, pag. 559. — *Stat. Thebaïd.* lib. XII, vers. 481. — *Pausan. Attic.* seu lib. I, cap. 17, §. 1, edit. Fac. tom. I, pag. 59. — *Sext. Empir. adv. Physic.* ed. Fabric. lib. IX, §. 187, pag. 592. — *Apsin. de art. Rhetor.* cap. Περὶ ἐλέου. — *Liban. declam.* 14, edit. Reisk. tom. IV, pag. 284, lin. 17; et *Presbeut.* ad *Julian.* tom. I, pag. 463, lin. 18. — *Schol. Sophocl.* ad *Œdip. Colon.* vers. 262, edit. Brunk. Oxon. tom. III, pag. 313. — *Schol. Aristoph.* ad *Equit.* vers. 1148. = [5] *Corsin. Fast. Attic.* part. I, diss. 5, §. 16 et 17; tom. I, pag. 215 et seq. = [6] Conf. *Herodot.* lib. VI, §. 101.

Eretria,

Eretria, jadis, porta les noms de *Melaneïs* et d'*Arotria* ‹1›; et d'elle dépend le bourg d'*Amarynthos*, situé à sept stades de ses remparts. PAGE 447. PAGE 448.

L'ancienne *Eretria* fut ruinée par les Perses *, dont les troupes nombreuses, l'entourant de toutes parts, renfermèrent ses habitans comme dans un filet [a], pour me servir de l'expression d'Hérodote ‹2›. L'on en voit encore les fondemens, qui s'appellent la vieille *Eretria*, et proche lesquels * a été bâtie la nouvelle ville, celle qui subsiste aujourd'hui *.

* L'an 490 ou 489 avant l'ère Chr.

[a] *Cf.* Herod. lib. III, §. 149; et lib. VI, §. 31.

* Ou, SUR lesquels; Ἐπέκτισται.

* *Voyez* tom. III, *pag.* 405.

Nous ne saurions douter de la puissance qu'eurent jadis les Érétriens; car elle est attestée par une colonne qu'ils érigèrent dans le temple de Diane-*AMARYNTHIA*. On lit sur cette colonne,

de l'Eubée, portant le nom de *Porthmos*.

M. Larcher [1] s'étonne de ce qu'Admète, dont les États faisoient partie de la Thessalie, auroit fait bâtir un temple en l'honneur d'Apollon, dans une île où l'on ne voit point qu'il ait jamais eu de possessions.

La conjecture [2] d'un autre critique, que l'on devroit lire ici, Τάμυραι, *Tamyræ*, au lieu de Τάμυναι, n'est appuyée sur aucun fondement. Mais c'est une observation juste [3], que, dans la phrase Grecque, les mots πλησίον τῶ πορθμῶ, *voisin du détroit*, se rapportent à τὸ ἱερόν, *le temple*.

‹1› De ces deux noms, le dernier, Ἀρότρια, semble avoir eu quelque rapport à la fertilité du territoire, très-propre au labourage [4]. Quant au premier, sans doute il tenoit à quelque tradition, portant que le héros Eurytus, après avoir été défait par Hercule dans *Œchalia* (soit l'*Œchalia* du Péloponnèse [5], soit celle de la Thessalie), étoit venu habiter l'Eubée [6], et avoit donné au lieu dont il s'agit, la dénomination de *Melaneïs*, en l'honneur de son père Melaneus [7].

Mais quel nom porte aujourd'hui l'emplacement occupé jadis par *Eretria*? est-ce Rocho [8]? est-ce simplement *Eripion* (en grec, Ἐρείπιον), c'est-à-dire, *Reste*? est-ce [9] Gravalinais? Cette dernière dénomination est celle que M. d'Anville [10] adoptoit: cependant, sur ses cartes, dans la position où dut être l'ancienne *Eretria*, l'on ne trouve marqué qu'un bourg ou village appelé Volie.

‹2› *De l'expression d'Hérodote*. Il faut croire que la citation tombe uniquement sur le mot, σαγηνεύσαντες, *ayant-pris au-filet*: sans cela, notre auteur, par une faute de mémoire, auroit attribué à Hérodote un récit que l'on ne retrouve point aujourd'hui dans son histoire [11], mais qui se lit chez Platon [12].

[1] Cf. *Larcher, Not. sur Hérod.* loc. cit. not. 164, tom. IV, pag. 444. — It. *Tabl. géogr.* t. VIII, pag. 532. = [2] *Delle colon. ant. ven. in Napoli*, tom II, §. 383, pag. 383 et 384. = [3] *Ibid.* = [4] Conf. *Salvin.* ad *Eustath.* in *Homer. Iliad.* II, v. 537, edit. Polit. tom. II, §. 35, pag. 583, not. 2. = [5] *Pausan. Messeniac.* seu lib. IV, cap. 2, §. 2, edit. Fac. tom. I, pag. 457. = [6] *Pherecyd.* ap. *Schol. Sophocl. Trachin.* vers. 354. = [7] Conf. *Clavier, Hist. des premiers temps de la Grèce*, tom. I, pag. 228. = [8] *Dapper, Descr. des îles de l'Arch.* pag. 291. — *La Martin.* Dict. — *Sam. Patrick.* ind. pag. 155. = [9] *Melet. Geogr. ant. et nov.* p. 399, col. 1. = [10] *D'Anville, Geogr. anc.* tom. I, pag. 263. = [11] Conf. *Herodot.* lib. VI, §. 101 et seq. = [12] *Plat. de Legib.* lib. III, tom. II, pag. 698, D. — *Diogen. Laërt.* lib. III, §. 33, pag. 184.

Page 448. qu'ils célébroient périodiquement une fête ‹1› où marchoient en pompe 3000 fantassins, 600 cavaliers, et 60 chars. Les Téiens, les Téniens, les Céiens et d'autres insulaires, durant un temps, leur furent soumis. On doit, sans doute, attribuer à l'établissement d'une colonie d'Éléens dans leur cité, l'habitude qu'ils contractèrent ‹2›, et dont la comédie les raille, de placer un *R*, non-seulement à la fin, mais encore au milieu de la plupart des mots ‹3›.

C'est aussi dans le territoire d'*Eretria* que se trouve le bourg *Œchalia*, restes d'une cité détruite par Hercule : et il est bon de rappeler ‹4› que l'on connoît un lieu de ce même nom, situé dans la Trachynie ; un autre, voisin de *Triccé* *; un troisième, dépendant de l'Arcadie, et qui, en des temps postérieurs, a été appelé *Anclania;* enfin un quatrième, enclavé dans l'Ætolie, et peu éloigné du canton des *Eurytanes* ‹5›.

* En Thessalie.

De *Chalcis*.

Aujourd'hui *Chalcis*, universellement reconnue pour la première

‹1› Cette fête se célébroit encore 191 ans avant l'ère Chrétienne [1] : le témoignage de Tite-Live, à cet égard, est positif; mais il ne prouve point ce qui a été avancé peut-être trop affirmativement [2], que la fête dont il s'agit fût une véritable assemblée Amphictyonique.

‹2› Habitude commune aux Doriens [3].

‹3› Dans l'édition [4] posthume d'un Mémoire de M. Fréret, l'éditeur, par une note qui pourroit être mal-à-propos attribuée à l'auteur même, prête à ce savant homme des erreurs qu'il n'avoit point commises. La note porte : « Strabon *(Geogr.* lib. x, *pag. 687)*, » parlant de la ville d'Erétrie dans l'ile d'Eu» bée, *colonie venue de l'Élide*, dit qu'on y » affectoit la prononciation du P [le *rho*], » non-seulement à la fin des mots, mais » encore *au commencement &c.* » D'abord, la citation est erronée ; le passage se trouve à la *page 688*. Ensuite, l'on devoit dire seulement, *ville qui avoit reçu des colons venant de l'Élide*, [illegible]. Enfin, Strabon dit *au milieu*, non *au commencement des mots*.

‹4› *Voyez* tom. III, *pag. 150*, note 3; *pag. 176*, note 4; *pag. 200;* et *pag. 516:* puis, au liv. XIV, *pag. 638* du texte Grec.

‹5› *Des* Eurytanes. Ces peuples, que notre auteur, par la suite, nommera encore deux fois [5], sont peu connus [6]. La tradition [7] rapportoit leur dénomination à un certain héros nommé Eurytus, le même peut-être que le fondateur d'*Œchalia*, dont il a été parlé précédemment [8]. Ils paroissent [9] avoir habité dans la partie septentrionale de l'Ætolie, à l'ouest des *Ophienses*.

[1] Conf. *Tit. Liv.* lib. XXXV, cap. 38, §. 3. = [2] *Sainte-Croix, des Gouv. fédér.* pag. 136 et suiv. = [3] Cf. *Plat.* in *Cratylo*, tom. I, pag. 434, C. = [4] Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, vol. XLVII, *Mém.* pag. 110, note *f.* = [5] *Voyez* ci-après, *pag. 32.* = [6] Conf. *Thucyd.* lib. III, §. 94, pag. 225. — *Steph. Byzant.* v. Εὐρυτᾶνες. = [7] Conf. *Aristot. de Republ. Ithac.* ap. *Tzetz. ad Lycophr.* vers. 794, 813. — *Nicandr. Ætolic.* ibid. = [8] *Voyez* ci-dessus, *pag. 17*, note 1. = [9] Conf. *Palmer. Gr. ant.* lib. IV, cap. 6.

Page 448.

ville de l'Eubée, est réputée la capitale de cette île : *Eretria* ne tient que le second rang. Mais l'une et l'autre ont brillé jadis dans la guerre. J'ajoute qu'elles ont brillé [encore plus] dans la paix; de sorte qu'elles offroient aux philosophes un séjour agréable et tranquille : témoin cette école des philosophes Érétriaques, je veux dire des sectateurs de Ménédémus *, établis dans *Eretria* : témoin aussi, à une époque antérieure, la retraite * d'Aristote dans *Chalcis*, où il finit ses jours.

* Mort vers l'an 277 avant l'ère Chr.
* Vers l'an 323.

Les deux cités se maintinrent assez habituellement en bonne intelligence; et, même lorsqu'elles se disputèrent * la possession du *Lelantum*, leur inimitié ne fut jamais assez vive pour qu'elles se fissent une guerre outrée : elles convinrent de ne combattre que d'une certaine manière. Nous l'apprenons de l'inscription gravée sur cette colonne de l'*Amarynthium* dont j'ai parlé *; car on y lit que les combattans ne devoient point user des armes à trait ‹1›.

* Date incertaine. *Cf.* Theogn. vers. 867. Schol. ad loc.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 17*.

On peut conclure aussi de cette inscription, qu'alors il n'y avoit aucune manière de s'armer et de se battre qui fût unanimement adoptée. Et il en est de même encore à présent, puisque les uns se servent d'armes de jet, tels sont les archers, les frondeurs, les dardeurs; tandis que d'autres se servent d'armes à bout portant*, tels sont ceux qui manient l'épée et la pique ‹2›. J'entends

* Litt. *à-combattre-de-près*, ἀγχέμαχος.

‹1› « Cette inscription fut gravée la pre» mière année de la 68.e olympiade, Isagoras » étant archonte à Athènes, 508 ans avant » J. C. Les Athéniens consacrèrent [le *Le» lantum*] à Minerve, pour terminer tout » différend. » Telle est l'assertion de M. de Sainte-Croix [1]. A l'égard de la date qu'il marque, sans citer de garans, je dois supposer qu'elle est consignée dans quelque monument ou quelque passage d'auteur ancien, faciles peut-être à retrouver. Mais, quant à la consécration du champ, M. de Sainte-Croix n'a pas pu en trouver la preuve dans le témoignage d'Ælien [2] qu'il indique.

‹2› Pour l'interprétation du terme δόρυ, je m'appuie de l'autorité de M. le Beau [3] : « La pique, *hasta*, en grec, δόρυ, étoit un » nom général qui s'appliquoit à plusieurs » espèces d'armes, différentes par leur lon» gueur et leur pesanteur, plutôt que par leur » forme; le fût en étoit rond, armé d'un fer » plat, étroit et pointu. »

[1] *Des Gouvern. fédér.* pag. 138. — [2] *Ælian. Var. Hist.* lib. VI, cap. 1. — [3] *Voyez* M. le Beau, *V.e et XX.e Mém. sur les lég. Rom.* Ac. des I. et B. L. vol. XXIX, *Mém.* pag. 330; et vol. XXXIX, *Mém.* p. 474.

PAGE 448. la pique présentée en avant ‹1› : car il est deux façons d'user de cette arme, elle peut se garder en main, ou se lancer; on emploie de même aux deux usages, le *contus* ‹2›, avec lequel nous combattons et de près et de loin, ainsi que la *sarissa* ‹3› et l'*hyssus* ‹4›.

§. VI. Manière dont anciennement les Eubœens combattoient.

[IL est certain que] les Eubœens excelloient à se battre de pied ferme, c'est-à-dire serrés et corps à corps. Par conséquent, s'ils se servoient de piques, c'étoit de celles qui se présentoient en avant. Homère le témoigne bien, quand il les qualifie * de « combat- » tans obstinés, qui, de leur arme-DE-FRÊNE, présentée en avant, » cherchoient à percer la cuirasse de l'ennemi. » Ce n'est pas que, peut-être, ce même bois * ne fût également propre à faire

* Iliad. lib. II, v. 543.

PAGE 449.

* De frêne.

‹1› Je rends littéralement les mots, *δόρασι τῷ ὀρεκτῷ*. Cette leçon, sur laquelle aucun manuscrit n'offre de variantes, ne permet guère de douter que le *τῷ ὀρεκτῷ* ne soit épithète de *δόρασι*. Mais je n'ignore point que, suivant un philologue [1] déjà cité, nous devrions lire, *τῇ ὀρεκτῇ*, et prendre cette expression pour la dénomination d'une espèce particulière de javelots appelée *orecté*.

‹2› « Le *contus* avoit un fer long et menu; » et c'étoit afin qu'il se recourbât en entrant » dans le bouclier ou dans la cuirasse [2]. »

‹3› La *sarissa* étoit une espèce de lance dont se servoient particulièrement les Macédoniens. Suivant certaines traditions [3], il naissoit, sur les bords du *Lycormas* [4] ou *Evenus* [le Fidari], fleuve de l'Ætolie, une herbe qui portoit ce même nom de *sarissa* [5], et qui, semblable, pour la forme, à une lance, avoit d'ailleurs la vertu de fortifier les vues foibles.

‹4› L'*hyssus* étoit l'arme que les Romains appeloient *pilum*.

Au surplus, on diroit qu'Eustathe avoit sous les yeux un exemplaire de Strabon plus étendu; car c'est indubitablement ce passage qu'il a voulu citer, en disant : Ἡ δὲ ἀκριβεστέρα περὶ τούτων ὁμιλία ἡ παλαιά, τοιαύτη· Διττὴ . . . ἡ τῶν δοράτων, φησί, χρῆσις· ἡ μὲν ἐκ χειρὸς [ὅτε καὶ ἀγχέμαχα, καὶ ὀρεκτὰ λέγονται]· ἡ δὲ, ὡς ἐν παλτοῖς· ΚΑΘΑ δὲ ὁ κοντὸς ἀμφοτέρας τὰς χρείας ἀποδίδωσι· συστάδην τε γάρ, καὶ κοντοβολοῦντες· ὅπερ δὲ ἡ σάρισσα δύναται καὶ ὁ ὑσσός· ce que Politi a traduit en latin de cette manière : *Verùm hâc de re antiquus autor* (il s'agit, sans doute, de Strabon) *eruditè in hunc modum disserit : « Duplex ...., inquit, usus est hasta- » rum. Unus, à manu, seu cominus [quando » hastæ dicuntur ἀγχέμαχοι*, cominus pugnan- » tes, *seu* quibus cominus pugnatur ; *et* » ὀρεκταί, porrectæ atque extensæ]. *Alter, ut » in telis, atque jaculis. Sicuti et contus utrum- » que usum præstat, tum conserendæ videlicet » cominus pugnæ, tum ut eminus emittatur : » quam ad rem* sarissa *valet et* pilum [6]. »

[1] *Delle colonie ant. ven. in Napoli*, tom. II, §. 320, pag. 320. = [2] *Le Beau*, Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, vol. XXXIX, *Mém.* pag. 494. — Conf. et *Arrian. Ac. contra Alanos*, edit. Amstel. 1683, pag. 102 et seq. = [3] Conf. *Polyb.* lib. XVIII, cap. 12, §. 1 et seq. edit. Schweigh. tom. IV, pag. 64. = [4] Conf. *Aristot. de Mirabil. auscult.* cap. 185. — *Archel. de fluv. lib. 1*, ap. *Joann. Stob. de morbis*, serm. 98, pag. 541. — *Pseudo-Plutarch. de fluv.* edit. Reisk. tom. X, pag. 741. = [5] *Voyez* tom. II, pag. 114. = [6] *Eustath.* in *Homer. Iliad.* II, vers. 542, edit. Polit. tom. II, §. 41, pag. 589.

des piques destinées à être dardées ; pareilles, sans doute, à cette « arme DE FRÊNE du *Pelium*, qu'Achille seul pouvoit lancer [a] : » et, lorsqu'Ulysse dit, [b] « J'atteins de la pique, plus loin que » personne n'atteint de la flèche, » assurément le héros parle de la pique qui se lançoit. J'ajouterai, si l'on veut, que le poëte, dans la description des combats singuliers ‹1›, représente, à diverses fois, les champions commençant par darder leurs piques, puis finissant par tirer l'épée. Néanmoins, le plus souvent Homère nous montre ces champions combattant de près, non-seulement avec l'épée, mais aussi la pique à la main, comme fait Agénor [c], qui, « de sa pique * armée d'airain, perce son ennemi, et l'abat. » Ce sera donc cette dernière façon de combattre * que le poëte aura attribuée aux Eubœens ; à la distinction des Locriens, dont il dit [d], au contraire : « Mal exercés aux combats de pied ferme‹2›, » en accompagnant leur prince * au siége d'*Ilium*, ils ne se con- » fioient que dans leurs flèches et leurs frondes *. » D'ailleurs, pour preuve de la valeur des Eubœens, on cite l'oracle rendu jadis

PAGE 449.

[a] Iliad. XVI, 141, 142; et XIX, 388, 389.

[b] Odyss. VIII, 229. — Eustath. pag. 1593. lin. 16.

[c] Iliad. IV, vers. 469.

* Littéral. *de son bois-poli*, ξυστῷ.

* De près, la pique à la main.

[d] Iliad. XIII, 713.

* Ajax, fils d'Oïlée.

* Littér. *et la laine de brebis bien-tortillée.*

‹1› *Le poëte, dans la description des combats singuliers, &c.* Le texte porte : καὶ οἱ ΜΟΝΟΜΑΧΟΥ͂ΝΤΕΣ κ. τ. λ. J'ai pensé que Strabon vouloit ici parler des combats singuliers décrits dans l'Iliade, tels que ceux de Ménélas contre Pâris [1]; d'Ajax contre Hector [2]; d'Achille contre Ænée [3]; et du même Achille contre Hector [4].

Toutefois je doute encore si j'ai bien saisi le sens; car l'ancien interprète Latin, Hérésbach, Hopper, le traducteur Italien, et Casaubon lui-même [5], ont jugé qu'il s'agissoit des combats de gladiateurs (dont, en effet, Strabon pouvoit avoir connoissance, ayant séjourné long-temps à Rome). Mais, d'un autre côté, la version Latine de Xylander, *et qui singulari certamine congrediuntur*, adoptée par MM. Falconer et Tzschucke, comme aussi la traduction Française de M. de Bréquigny, semblent s'accorder avec mon interprétation. D'ailleurs, si Strabon eût voulu parler des gladiateurs, ne se seroit-il donc pas servi, en cet endroit, comme il l'a fait précédemment [6], du terme *μονομάχοι*, plutôt que du participe *μονομαχοῦντες*!

‹2› Je traduis le vers conformément à la leçon que le texte de Strabon présente, et qui diffère de celle du texte de l'Iliade [7].

Du reste, il paroîtroit que, dès le siècle où le poëme sur le BOUCLIER D'HERCULE, attribué à Hésiode, fut composé, les Locriens avoient appris à combattre de pied ferme [8]. Au temps de la guerre des Perses, ils s'armoient de toutes pièces [9].

[1] *Iliad.* III, vers. 340. = [2] *Iliad.* VII, 244. = [3] *Iliad.* XX, 259. = [4] *Iliad.* XXII, 273. = [5] *Casaub.* ad loc. ex *Æschylo, Agamemn.* vers. 65; *Cicer. de Orat.* lib. II, §. 78 et 80; *Just. Lips. Saturn.* lib. II, cap. 19. = [6] *Voyez* tom. II, pag. 280. = [7] Conf. *Heyn. Var. Lect. et Obs.* ad *Iliad.* lib. XIII, vers. 713, tom. VI, pag. 495. = [8] Conf. *Hesiod. Scut. Herc.* vers. 25. = [9] *Pausan. Attic.* seu lib. I, c. 23, §. 4, t. I, p. 85.

PAGE 449.

aux *Ægienses* *, en ces termes : « Cheval de Thessalie, femme » de Lacédæmone, homme abreuvé par l'eau d'*Arethusa.* » En effet, cet oracle désigne, pour les meilleurs combattans, ceux de *Chalcis ;* car c'est à cette ville qu'appartient l'*Arethusa* *.

* Habitans d'*Ægium* en Achaïe. *Voy.* tom. III, *pag. 274, 275, 276.*

* *Voyez* tom. I, *pag. 137.*

§. VII.

Fleuves de l'Eubée.

IL existe aujourd'hui dans l'Eubée deux fleuves, le *Cireus* et le *Nileus* [qui ont une propriété remarquable] : l'eau de l'un fait devenir blancs les moutons qui en boivent ; celle de l'autre les rend noirs ‹1›. Nous avons dit * que l'on débitoit quelque chose de semblable à l'égard du *Crathis.*

* *Voyez* tom. II, *pag.* 333.

Autres détails.

Un certain nombre de ces Eubœens qui, au retour du siége de Troie, après avoir erré sur les mers, s'étoient établis parmi les Illyriens, et y portoient le nom d'*Abantes,* voulurent [par la suite] retourner dans leur patrie, au travers de la Macédoine. Mais, s'étant arrêtés près d'*Edessa* * pour aider leurs hôtes engagés dans une guerre, ils s'y fixèrent, et fondèrent une ville dite *Eubœa* ‹2›.

* Edissa. *V.* t. III, *pag. 102,* not. 2.

Il y eut de même en Sicile une *Eubœa,* fondée par les Chalcidiens de cette île * : après avoir été détruite, elle fut réparée par Gélon *, pour servir de place forte aux Syracusains.

* *Voyez* tom. II, *pag. 336,* note 5.

* De l'an 491 à l'an 478 avant l'ère Chrétienne.

‹1› *Il existe &c.* Le *Cireus* paroît avoir été nommé quelquefois *Cerbès* [1] ou *Céron* [2]. D'après d'autres témoignages [3], c'auroit été le *Cireus* qui blanchissoit, et le *Nileus* qui noircissoit les laines.

‹2› *Un certain nombre.......... et fondèrent une ville dite* EUBŒA. Le texte, dans le passage auquel répond tout cet alinéa, est évidemment altéré. Si je me suis permis de suppléer ce qui paroît y manquer, et de l'interpréter dans le sens que présente ma version, ce n'a été qu'après une comparaison attentive des témoignages de beaucoup d'auteurs anciens [4], relativement au fait dont il est ici question.

[1] *Aristot. de Mirab. ausc.* cap. 184. = [2] *Antigon. Caryst.* cap. 84. = [3] Conf. *Autor. cit.* — *Plin. Hist. nat.* lib. XXXI, §. 9, tom. II, pag. 548. — *Eustath.* in *Homer. Iliad.* II, v. 536, ed. Polit. t. II, §. 34, p. 579. = [4] Conf. *Scylac. Peripl.* pag. 21. — *Lycophr. Cass.* vers. 1043. — *Callimach. Fragm.* ap. *Steph. Byzant.* v. Ἄβαντες et Ἀμαντία. — *Antigon.* in *Macedonic.* ibid. — *Cæsar. de Bell. civ.* lib. III, edit. Glasc. p. 289. — *Cicer. Philipp.* 11, §. 11, seu n.° 26. — *Plin. Hist. nat.* lib. III, §. 26 ; et lib. IV, §. XVII : tom. I, pag. 179, lin. 16 ; et pag. 201, lin. 10. — *Pausan. Eliac.* I, seu lib. V, cap. 22, §. 2 et 3, tom. II, pag. 98 et 99. — *Ptolem. Geogr.* lib. III, cap. 13, pag. 91. — *Steph. Byzant.* v. Ἄβαντες, Ἀμαντία, Εὔβοια. — *Etymol. magn.* v. Ἄμαντες. — *Hesych.* v. Ἄμαντες. — *Eustath.* in *Homer. Iliad.* II, vers. 536, edit. Polit. tom. II, §. 33, pag. 578. — *Palmer. Gr. ant.* lib. II, cap. 2, pag. 235 et seq.

On voyoit aussi dans l'île *Corcyra*, comme dans celle de *Lemnos*, un lieu appelé *Eubœa*; et, dans l'Argie, une colline portoit cette même dénomination ‹1›. PAGE 449.

‹1› *On voyoit.* Le texte offre l'imparfait, ἦν. Il seroit donc permis de croire qu'au temps de Strabon, les lieux dont il parle, ou n'existoient plus, ou avoient cessé de porter le nom d'*Eubœa*. Cependant, si l'on ne peut rien décider sur ce point, à l'égard de l'*Eubœa* de l'île *Corcyra*, non plus que de l'*Eubœa*, située dans l'île de *Lemnos*; on sait du moins que l'*Eubœa* de l'Argie étoit encore connue, et n'avoit point changé de dénomination, dans le siècle de Pausanias, comme dans celui où le lexique d'Étienne de Byzance fut rédigé[1].

J'observe, de plus, que Strabon donne l'*Eubœa* de l'Argie, simplement pour une colline, λόφος· leçon sur laquelle aucun manuscrit ne varie, et qui paroît confirmée d'ailleurs[2]. Toutefois d'assez graves autorités[3] feroient penser qu'en cet endroit il y eut jadis une ville, ou, si l'on veut, un bourg; c'étoit là que, suivant certaines traditions, le roi d'Argos, Phidon, avoit fait frapper les premières monnoies d'or[4].

Enfin, je remarque aussi que Strabon, dans sa description de l'Argolide, n'a point fait mention de ce lieu.

[1] Conf. *Pausan. Corinth.* seu lib. II, cap. 17, §. 2, edit. Fac. tom. I, pag. 238. — *Steph. Byzant.* v. Εὔβοια. = [2] Conf. *Auctor. citat.* = [3] *Steph. Byzant.* loc. cit. — *Etymol. magn.* v. Εὐβοϊκὸν νόμισμα. — *Eustath.* in *Homer. Iliad.* II, vers. 536, edit. Polit. tom. II, §. 33, pag. 578. = [4] *Voyez* tom. III, *pag.* 191, not. 2.

CHAPITRE II.

Première partie de la description de l'Acarnanie et de l'Ætolie.

§. I.er *De l'Acarnanie et de l'Ætolie en commun : de leurs parties méditerranées. — Limites générales des deux pays ; cours de l'A*cheloüs. *— Indication sommaire des villes de l'un et de l'autre pays.* §. II. *Division de l'Ætolie. — Monts qu'elle renferme. — Cours du fleuve* Evenus.

PAGE 449.

* *Voyez* tom. III, *pag.* 95 *et* 489.

* Littéralement, *sont HELLÈNES.*

NOUS avons dit * qu'au couchant des pays Thessaliens et des cantons Œtæens ‹1›, habitoient les Ætoliens, les *Acarnanes* et les *Athamanes ;* si toutefois ces derniers ‹2› sont de race Grecque*. Ainsi, pour compléter notre description de la Grèce, il nous reste à parler de ces mêmes peuples, comme aussi de toutes les îles voisines des côtes de la Grèce, dont nous n'avons point encore fait mention.

§. I.er
Limites générales de l'Acarnanie &c.

‹3› Les Ætoliens et les *Acarnanes* confinent les uns aux autres;

‹1› Je lis, avec les anciens interprètes Latins, suivis par Héresbach, Hopper, Casaubon, MM. de Bréquigny et Tzschucke, ΟἸΤΑΙΌΙΣ, au lieu de ἸΤΑΙΌΙΣ, leçon de la plupart des manuscrits; ou de Ἰταίοις, que portent les imprimés.

‹2› Strabon, précédemment [1], a dit, en propres termes, que les *Athamanes* étoient des peuples Épirotes ou barbares, non des peuples Grecs (ou *Hellenes*); et nulle part [2] il ne les compte parmi les peuples Grecs.

‹3› D'après la maniere dont le passage suivant est présenté dans l'*ÉPITOMÉ*, l'on soupçonneroit volontiers que le texte de Strabon a souffert ici quelque altération. Voici comment le rédacteur de l'*ÉPITOMÉ* s'exprime [3] :

« Les *Acarnanes* habitent au levant du » golfe Ambracique; et de suite vient le » fleuve *Acheloüs.* Plus au levant encore, » sont les Ætoliens, et après eux les Locres- » *Ozolæ ;* puis le mont Parnasse, puis l'*Héli-* » *con ;* puis le Cithæron, voisin de l'isthme » de Corinthe, puis l'*Hymetus :* tous monts

[1] *Voyez* tom. III, *pag.* 98 *et* 111. — [2] Ibid. *pag.* 133. — [3] Pag. 1267, A, B.

ils

ils ne sont séparés que par l'*Acheloüs* *, qui, sortant du Pinde, coule du nord au midi, à travers ‹1› le pays des *Agræi* ‹2›, peuples Ætoliques *, et le territoire des *Amphilochi* ‹3›.

PAGE 449.
* Aspropotamo.

* *Voyez* tom. III, *pag.* 149.

» placés de suite vers l'orient. Dans l'inté» rieur des terres, vers le nord, sont situés, » au-dessus des *Acarnanes*, les *Amphilochi*, » puis les *Dolopes*, et le Pinde, montagne » d'où l'*Acheloüs* coule vers les *Échinades*; » et au-dessus des Ætoliens, les *Perrhæbi*, » les *Athamanes*, avec une certaine portion » de ces *Æenianes* qui occupent l'*Œta*. Ce » qui forme le côté méridional des *Acar-* » *nanes* et des Ætoliens, c'est la mer du golfe » de *Crissa*; golfe qui commence à l'embou» chure de l'*Acheloüs*. » Voici ses termes: Ὅτι πρὸς ἈΝΑΤΟΛᾺΣ τοῦ Ἀμβρακικοῦ κόλπου Ἀκαρνᾶνες οἰκοῦσι, καὶ ἐφεξῆς ὁ Ἀχελῷός ἐστι ποταμός· εἶτα Αἰτωλοὶ ἀνατολικώτεροι· καὶ μετ' αὐτοὺς Ὀζόλαι Λοκροί, καὶ ὁ Παρνασσὸς τὸ ὄρος· εἶτα Ἑλικὼν τὸ ὄρος· εἶτα Κιθαιρών, κατὰ τὸν Κορίνθιον ἰσθμόν· εἶτα Ὑμηττός· πρὸς τὰς ἀνατολὰς ἐφεξῆς κείμενα τὰ ὄρη. Καὶ ὑπέρκεινται ἐν τῇ μεσογαίᾳ, πρὸς βορρᾶν, τῶν μὲν Ἀκαρνάνων Ἀμφίλοχοι, εἶτα Δόλοπες, καὶ ἡ Πίνδος τὸ ὄρος, ἀφ' οὗ ὁ Ἀχελῷος ῥεῖ πρὸς τὰς Ἐχινάδας. Τῶν δ' Αἰτωλῶν Περραιβοὶ πρὸς βορρᾶν εἰσι, καὶ Ἀθαμᾶνες, καὶ Αἰνιάνων τι μέρος, τῶν τὴν Οἴτην ἐχόντων. Τὸ δὲ νότιον πλευρὸν Ἀκαρνάνων τε καὶ Αἰτωλῶν, ἡ θάλασσά ἐστιν, ἡ κατὰ τὸν Κρισαῖον κόλπον. Ἄρχεται δ' ὁ κόλπος οὗτος ἀπὸ τοῦ στόματος τοῦ Ἀχελῴου ποταμοῦ.

‹1› *A travers*. Le grec porte διὰ; mais Strabon n'eût-il pas dû dire, κατὰ, ou παρὰ, *le long!*

‹2› *AGRÆI*. Ces peuples sont assez peu connus, quoique plus d'un auteur ancien [1] en fasse mention. Strabon a précédemment désigné [2] leur pays comme faisant partie de l'Ætolie; et il les nommera encore par la suite [3]. On peut croire que les *Agræi* habitoient proche et au sud-est des *Amphilochi*. Dans leur district étoit un bourg nommé *Ephyra* [4]. Le géographe Grec moderne parle des *Agræi* d'une manière qui mérite peut-être attention: il paroît dire que la cité capitale de ces peuples, *Agrais*, étoit située près du lieu appelé aujourd'hui vulgairement *Ariada*, et que l'on en reconnoît encore des vestiges [5].

‹3› *Le territoire des AMPHILOCHI*. Notre auteur a déjà fait mention, et même plus d'une fois [6], des *Amphilochi*, dont il parlera encore dans divers passages [7]. Il les donne pour une tribu originairement Épirote ou barbare, chez laquelle, par la suite des temps, des Grecs seroient venus s'établir; témoignage confirmé par beaucoup d'auteurs. Mais, ni Strabon, ni aucun des anciens, ne nous apprend quel étoit le nom ethnique de cette tribu, au temps où le héros Amphilochus, arrivé dans son territoire, y fonda la ville appelée, d'après lui, *Argos-Amphilochicum* [aujourd'hui Filokia]. Si donc les traditions relatives à ce héros ne sont point absolument mythiques, nous devons penser que son établissement en ces quartiers, aura fait oublier tout-à fait le nom particulier de la tribu dont il est ici question. Toutefois cette tribu paroît ne s'être familiarisée que fort tard avec les colons amenés par Amphilochus; et même, lorsqu'enfin elle sentit la nécessité de s'unir avec les Grecs, dont les forces n'avoient cessé de s'accroître dans cette partie du continent, ce ne fut point avec ceux d'*Argos-Amphilochicum*,

[1] Conf. *Thucyd.* lib. II, §. 102; lib. III, §. 106 et 111; lib. IV, §. 67. — *Polyb.* lib. XVII, cap. 5, §. 8, edit. Schweigh. tom. IV, pag. 15; et tom. VII, pag. 316. — *Tit. Liv.* lib. XXXII, cap. 34, §. 4. — *Steph. Byzant.* v. Ἀγραῖοι. = [2] *Voy.* tom. III, *pag.* 149. = [3] *Voyez* ci-après, *pag.* 32; et à la *pag.* 465 du texte Grec. = [4] *Palmer. Gr. ant.* lib. IV, cap. 3, pag. 431. = [5] *Meles. Geogr. ant. et nov.* pag. 320, col. 2. = [6] *Voy.* tom. I, *pag.* 457; tom. II, *pag.* 363; tom. III, *pag.* 98, 110, 111, 155. = [7] *Voy.* ci-après, *pag.* 26, 28, &c. et au liv. XIV, *pag.* 642, 675, 676 du texte Grec.

PAGE 450.

* Golfe d'Arta.

* Tom. III, p. 107.

* De l'*Acheloüs*, sur sa gauche.

Les *Acarnanes* occupent la partie située à l'occident du fleuve ‹1›, jusqu'au golfe Ambracique *, voisin des *Amphilochi ;* et ils possèdent * le temple d'Apollon-ACTIEN.

Les Ætoliens s'étendent, à l'orient *, jusqu'au pays des Locriens-*Ozolæ,* jusqu'au Parnasse et aux cantons Œtæens.

Dans l'intérieur des terres, et vers le nord, l'on trouve, au-dessus des *Acarnanes*, les *Amphilochi ;* et, par-delà ceux-ci, les *Dolopes,* ainsi que le Pinde : au-dessus des Ætoliens, sont les *Perrhæbi ;* les *Athamanes ;* et des *Ænianes* [peuples séparés de ceux du même nom] qui habitent l'*Œta* ‹2›.

La partie méridionale tant de l'Acarnanie que de l'Ætolie, est baignée par cette mer qui forme le golfe Corinthiaque, et où se décharge l'*Acheloüs.* L'embouchure du fleuve détermine, sur la côte, la limite des Ætoliens et des *Acarnanes* ‹3› : il s'appeloit

ce fut, de préférence, avec les *Ambraciotæ* qu'elle se coalisa [1].

‹1› Cela ne sembleroit pas entièrement d'accord avec le passage [2] où l'auteur a énoncé que le fleuve *traversoit*, διεξιὼν, l'Acarnanie. Mais, dans d'autres passages, il a dit, comme ici, que le fleuve *séparoit*, ὁρίζοντα, *les Acarnanes* et les Ætoliens.

‹2› *Des* Æ*NIANES [peuples séparés de ceux &c.]* J'ajoute ces mots, *peuples séparés &c.* parce que, selon moi, il s'agit ici d'une tribu d'*Ænianes*, détachés de ceux qui s'étoient fixés dans le sein de l'*Œta*, et dont il a été parlé précédemment [3].

‹3› *L'embouchure &c.* Strabon l'avoit déjà dit [4] ; mais ensuite, à peu de lignes de distance, il a énoncé que les *Acarnanes* s'étendoient au-delà de la rive gauche de l'*Acheloüs* [l'Aspro-potamo], jusqu'aux bouches de l'*Evenus* [le Fidari]. Ainsi donc Strabon s'attachoit tour-à-tour à des auteurs peu d'accord entre eux. Ici la discordance des anciens venoit, sans doute, de l'instabilité des bornes qui séparoient l'Acarnanie de l'Ætolie [5].

Suivant un voyageur moderne [6], l'*Acarnania*, nommée aujourd'hui la Carlélie, seroit comprise entre le canal de Sainte-Maure, le lac d'Arta, et l'Aspro-potamo, qui, nous dit-il, se jette dans la mer à l'endroit où est

[1] Conf. *Hecat.* ap. *Arrian. de Exped. Alex.* lib. II, cap. 16, §. 7. — *Scylac. Peripl.* edit. 1700, pag. 28. — *Thucyd.* lib. II, §. 102. — *Dicæarch. de stat. Gr.* vers. 46. — *Apollodor.* lib. III, cap. 7, sect. 6 et seq. — *Polyb.* lib. XVII, cap. 5, §. 8 ; et lib. XXII, cap. 13, §. 12, edit. Schweigh. tom. IV, pag. 15 et 209, tom. VII, pag. 316. — *Scymn. Ch.* vers. 454, 455, 456. — *Tit. Liv.* lib. XXXVIII, cap. 10, §. 1 et seq. — *Pomp. Mel.* lib. II, cap. 3, §. 10. — *Plin. Hist. nat.* lib. IV, §. 2, tom. I, pag. 190, lin. 2. — *Ptolem. Geogr.* lib. III, cap. 14, pag. 95. — *Pausan. Corinth.* seu lib. II, cap. 18, §. 4, tom. I, pag. 243. — *Steph. Byzant.* v. Ἀμφίλοχοι. = [2] *Voyez* tom. III, *pag.* 115. = [3] *Voyez* tom. I, *pag.* [illegible] ; et tom. III, *pag.* 481, not. 2 ; puis, *pag.* 482, avec les Éclairc. n.° XLV ; et *pag.* 527, not. 2, 3, 4, 5, 6. = [4] Tom. III, *pag.* 115, 141, 142. = [5] *Palmer. Gr. ant.* lib. III, cap. 1, pag. 367. = [6] *Pouqueville, Voyage en Albanie &c.* ch. 16, tom. III, *pag.* 141, 143.

jadis le *Thoas*. Nous avons déjà * dit que l'on trouvoit un *Acheloüs* près de *Dymé* ‹1›, et un autre près de *Lamia* * : suivant certains auteurs *, c'est aux bouches de celui dont il s'agit maintenant, que commence le golfe Corinthiaque.

PAGE 450.
* Tom. III, *p. 157.*
* Tom. III, *p. 501.*
* Tom. III, *p. 141.*

Quant aux villes des deux pays, celles des *Acarnanes* sont, d'abord *Anactorium* ‹2›, qui est renfermé dans une péninsule [a], non loin d'*Actium* ‹3›, et sert d'entrepôt de commerce à *Nicopolis* *, fondée de nos jours : puis *Stratos* ‹4›, que l'on trouve à plus de deux cents stades ‹5› en remontant l'*Acheloüs* * : enfin *Ænea*, bâtie de même sur l'*Acheloüs*, et dont l'ancien emplacement, aujourd'hui désert, étoit à une distance égale * de la mer et de *Stratos*; mais celui qu'elle occupe actuellement est environ à 70 stades au-dessus des bouches du fleuve ‹6›.

Villes des deux pays.
[a] *Conf.* Thucyd. l. 1, §. 55.
* Preveza-Vecchia. *Voy.* tom. III, *p. 128.*
* Tom. III, *p. 218*, note 1.
* C'est-à-dire à 100 stades.

situé le port Petala ; et l'on pourroit donner à cette contrée 15 lieues du nord au midi, et 8 à 9 lieues d'orient en occident.

A l'égard de l'*Acheloüs*, on peut se rappeler que Strabon, dans ce qui précède, a souvent cité ce fleuve (*voy.* tom. I, *pag. 141*, note 6 : tom. II, *pag. 361 et 363* : tom. III, *pag. 114 ; 115 ; 141 ; 142*, note 6 ; *157*, note 1 ; *p. 501*, not. 3 : puis ci-dessus, *p. 25*). Mais, un peu plus bas, *pag. 55*, il en parlera plus au long.

‹1› Ville de l'Achaïe, appelée aujourd'hui par les Grecs modernes [1], *Papas*. Il en a été question précédemment [2]. Mais, à l'égard de cet *Acheloüs*, Strabon, comme on a vu, semble dire qu'on le nommoit aussi *Pirus*.

‹2› « *ANACTORIUM* [aujourd'hui Bonitza ou Vonitza] est bâti au fond d'une » baie, entre deux promontoires, dont le » plus étendu, qui est à l'occident, termine » le golfe de la Prevesa, et dont l'autre, » moins prolongé au nord, forme la rade » qui reçoit les eaux d'une petite rivière, » dont les sources existent dans les forêts de » Manina, éloignées de quatre lieues au » midi. » POUQUEVILLE, *Voyage &c.* tom. III, *pag. 134 et 135.*

‹3› *ACTIUM*, aujourd'hui Azio. Il en a été fait mention plus d'une fois. *Voy.* tom. III, *pag. 107*, not. 3 ; *pag. 108 ; pag. 109*, not. 1 ; et *pag. 278.*

‹4› Suivant Mélétius [3], *Stratos*, située sur la droite de l'*Acheloüs*, s'appelle aujourd'hui vulgairement *Serobigli ;* et l'on en voit encore les murs ruinés, τὰ τείχη φαίνονται ἕως τώρα ἐγκρημνισμένα.

‹5› *En remontant l'ACHELOÜS &c.* Tite-Live [4] place *Stratos* sur le golfe Ambracique, près du fleuve *Acheloüs*.

‹6› *ÆNEA, bâtie* de même *sur l'ACHELOÜS &c.* Καὶ Αἰνεία δὲ, ΚΑΙ ΑΥΤΗ ἐπὶ τῷ ποταμῷ. En s'exprimant de cette manière, au sujet d'*Ænea*, Strabon paroît bien annoncer qu'il donnoit *Stratos* comme située aussi sur les bords de l'*Acheloüs*.

J'observe que Strabon, et peut-être avec lui Plutarque [5], sont les seuls auteurs anciens

[1] *Melet. Geogr. ant. et nov.* pag. 363, col. 1. — [2] *Voyez* tom. III, *pag. 146, 147, 153, 154, 155, 156, 157, 189, 274, 278.* — [3] *Geogr. &c.* pag. 323, col. 1 et 2. — [4] *Tit. Liv.* lib. XLIII, cap. 23, §. 6. — [5] Conf. *Palmer. Gr. ant.* lib. III, cap. 7, pag. 397, 398.

PAGE 450.
* Sainte-Maure.
* Tom. III, p. 108, notes 3 et 4 ; et p. 109.
* Ibid.

Ajoutons à ces villes, *Palæros*, *Alyzia* ‹1›, *Leucas* *, *Argos*-l'Amphilochique ‹2›, *Ambracia* * ; lieux qui, la plupart, sinon tous, sont réunis à la cité de *Nicopolis* *.

Stratos est située à moitié chemin, entre *Alyzia* et *Anactorium* ‹3›.

qui fassent mention d'*Ænea* en Acarnanie : et il paroît que Gémistus lisoit ici, non pas Αἰνία, *Ænea*, mais Οἰνιαία, *Œniæa* ; car son extrait porte [1], & Οἰνιαία δὲ καὶ αὕτη κ. τ. λ. Le géographe Grec moderne donne quelque détail sur l'état de ce lieu dans le moyen âge : mais il paroît l'avoir confondu avec un autre, qui, selon lui, après avoir porté d'abord le nom d'*Erysiché*, fut ensuite appelé *Œnœas* [2]. « *Erysiché* (nous dit-il), plus » tard, fut nommée *Œnœas*, comme tout » son territoire, qui n'est pas éloigné des » bouches de l'*Acheloüs*. Le scholiaste de » Thucydide [3] prétend que ce lieu, de son » temps, étoit représenté par *Dragamesté*. » Mais *Dragamesté* est trop éloignée de l'em- » bouchure du fleuve. Il paroît donc que ce » qui remplace *Œnœas*, est plutôt le lieu dit » vulgairement *Trigardon*, lequel se trouve » près de *Catoché*. C'est aussi le même, sans » doute, à qui Strabon donne le nom d'*Æ-* » *nea*...... Ce que Strabon appelle *Ænea*- » la-neuve, est *Catoché*. » Tout ce passage paroît contenir des erreurs, dont peut-être, un peu plus bas, on reconnoîtra la source.

‹1› PALÆROS, ALYZIA. *Palæros* est inconnue d'ailleurs, à moins que l'on ne veuille l'identifier avec la ville à qui Thucydide [4] donne le nom de *Paliros*, mais sans marquer nettement sa position. Suivant M. d'Anville [5], *Palæros* auroit occupé à-peu-près l'emplacement actuel de Porto-Figo.

Alyzia, autrement dite *Ælyzia*, et quelquefois *Halyzia*, se trouve mentionnée chez plus d'un ancien. On a prétendu [6], mais à tort, qu'elle se nommoit aujourd'hui Natolico. Je ne sais si c'est avec plus de justesse qu'un voyageur moderne [7] la jugeoit placée aux environs d'un port appelé par les Grecs modernes, Porto-Candili, et qui, nous dit-il, se trouve à cinq lieues au-dessous de l'entrée du golfe d'Arta. Suivant Mélétius [8], il en reste des vestiges, appelés vulgairement *Ælias*. Mélétius ajoute que ce lieu offre des antiquités remarquables, entre autres un marbre portant une inscription en l'honneur d'Hercule. Il rapporte cette inscription : mais, dans l'état où il la donne, elle ne pourroit être traduite sans une longue étude. Au reste, on peut se demander si l'*Alyzia* de l'Acarnanie n'auroit pas eu quelque communauté d'origine avec la ville du même nom, qui se trouvoit dans le Péloponnèse [9].

‹2› ARGOS - *l'Amphilochique*. J'ai déjà dit [10] que l'emplacement de cette ancienne ville répondoit à la position de Filokia.

On pourroit croire que Gémistus Plétho, dans son exemplaire du Strabon, avoit trouvé ici quelque chose de plus. Son extrait [11] porte : Καὶ Ἀστακὸς πρὸς τῷ κόλπῳ ἤδη, καὶ Ἄργος τὸ Ἀμφιλοχικὸν πρὸς ποταμῷ Ἰνάχῳ ἐς τὸν κόλπον ἐκβάλλοντι. « Et *Astacos*, voisine du golfe ; et » *Argos* - l'Amphilochique, près du fleuve » *Inachus*, qui se décharge dans le golfe. »

‹3› Cette assertion ne sauroit être juste. *Stratos* [12], située aux bords de l'*Acheloüs*, à 200 stades de l'embouchure du fleuve, ne se

[1] Manuscrit 1398, F.° 62, lin. 7. = [2] *Melet. Geogr. ant. et nov.* pag. 323, col. 1. = [3] Conf. *Schol. Thucyd.* ad lib. II, S. 102. = [4] Lib. II, S. 30. = [5] *Ac. des I. et B. L.* vol. XXXII, *Mém* pag. 515. = [6] *Sophian.* ap. *Ortel.* Thes. Geogr. = [7] *Pouqueville*, *Voyage en Albanie*, ch. 16 ; tom. III, *pag. 141 et 142.* = [8] Pag. 321, col. 2, et 322, col. 1. = [9] *Voyez* tom. III, *pag. 152 et 153*, *pag. 155*, note 3 ; et *pag. 180.* = [10] Tom. III, *pag. 110*, note 3. = [11] Manuscrit 1398, F.° 62 r.° lin. 11 et 12. = [12] *Voyez* ci-dessus, *pag. 27*, note 4.

Aux Ætoliens appartiennent *Calydon* et *Pleuron* ‹1›, cités aujourd'hui bien déchues, mais jadis l'ornement de la Grèce. **PAGE 450.**

§. II. Division de l'Ætolie.

L'ÆTOLIE, dans la succession des temps, a été divisée en deux parties*, distinguées par les dénominations d'Ætolie ancienne, et d'Ætolie-*Epictete* ‹2›. L'Ætolie ancienne comprenoit la côte depuis l'embouchure de l'*Acheloüs* jusqu'à la ville de *Calydon* ‹3›; elle

* *Voyez* ci-après, *pag. 65.*

trouvoit en aucune manière sur le chemin d'*Alyzia* à *Anactorium*. Les explications proposées par Paulmier de Grentemesnil [1] ne sont guère admissibles. La conjecture [2], qu'il faudroit substituer le nom d'*Antirrhium* à celui d'*Anactorium*, est plus probable.

‹1› La position de *Calydon*, quoique Pline ait placé expressément [3] cette ville à sept milles et demi [60 stades] de la mer, n'est point encore reconnue; l'on ne peut décider si *Calydon* occupoit l'emplacement du lieu dit aujourd'hui Aïton [4], ou bien celui de Galata [5]. Le géographe Grec moderne parle [6] d'*Aëtos Castron*, qui paroît être le même qu'Aïton. Suivant M. Pouqueville [7], *Calydon* auroit été située à une lieue au sud-est de Messalonghi, et deux lieues au sud-est d'Anatolico, ville, nous dit ce voyageur, bâtie sur plusieurs des îles *Echinades*.

La position de *Pleuron* est encore plus incertaine, d'autant qu'il y a eu deux villes de ce nom.

‹2› A quel temps faudroit-il rapporter cette division! Le terme, *Epictete*, signifiant *acquise*, sembleroit indiquer qu'il s'agit d'un temps assez moderne; et Strabon, incessamment [8], s'exprimera de manière à le faire croire. Mais ensuite [9], l'auteur paroîtra donner la division dont il parle, comme relative au temps d'Œnée, et comme l'effet d'un partage qui auroit eu lieu, soit entre deux enfans de Parthaon, c'est-à-dire entre Agrius et Œnée, soit même, plus anciennement encore, entre Pleuron et Calydon, les fils d'Ætolus [10]. D'après l'extrait de Gémistus [11], on pourroit penser qu'ici le texte auroit été mutilé. En effet, Gémistus ajoute que l'ancienne Ætolie est la portion où Ætolus, fils d'Endymion, s'établit d'abord; et que l'*Epictete* fut la partie dont ensuite les descendans de ce prince s'emparèrent.

‹3› *La côte.... jusqu'à la ville de* CALYDON. Je traduis fidèlement : Ἀρχαίαν μὲν, ΤΗ͂Ν ἀπὸ τοῦ Ἀχελώου μέχρι Καλυδῶνος ΠΑΡΑΛΙ͂ΑΝ. Mais qui, d'après cette manière de parler, ne croiroit point d'abord que *Calydon* étoit située sur la côte! Toutefois elle étoit placée dans le sein des terres; Strabon le dira bien lui-même quelques lignes plus bas [12].

Ajoutons que, suivant l'extrait de Gémistus [13], Strabon, originairement, auroit nommé ici *Pleuron*, et non *Calydon* : Ἀρχαίαν μὲν, τὴν ἀπὸ τοῦ Ἀχελώου τι ἢ ἐπὶ ΠΛΕΥΡΩ͂ΝΑ παραλίαν, ἐπὶ πολὺ κ. τ. λ.; et l'on ne sauroit nier qu'un pareil énoncé s'accorde mieux avec les autres témoignages de Strabon.

Au surplus, cette partie de l'Ætolie fut aussi appelée jadis *Æolis* [14].

[1] *Gr. ant.* lib. III, cap. 5, pag. 388. = [2] *Barb. du Boc. Anal. des Cartes pour le Voyage du jeune Anach.* edit. 1788, *pag. 23.* = [3] Lib. IV, §. 3, tom. I, pag. 190, lin. 6 et 7. = [4] *Ortel.* Thes. — *Briet. Parall. &c.* tom. II, pag. 416. — *Sam. Patrick*, pag. 142. = [5] *Spon*, ap. *Whel. Voyage de Zante à Athènes*, liv. I, tom. II, *pag. 312.* = [6] *Melet.* pag. 322, 329, 362, col. 2. = [7] *Voyage en Albanie*, chap. 16, tom. III, *pag 145 et 146.* = [8] *Voyez* ci-après, *pag. 65.* = [9] *Voyez* ci-après, *pag. 465* du texte Grec. = [10] Conf. *Apollodor. Bibl.* lib. I, cap. 7, sect. 7, §. 1 et seq. = [11] Manuscrit 1378, F.° 62 r.° lin. 25. = [12] *Voyez* ci-après, *pag. 61, 62, 65.* = [13] Ms. 1398, F.° 62, l. 25. = [14] *Thucyd.* lib. III, §. 102, pag. 229.

PAGE 450. s'avançoit beaucoup au sein des terres, dans ce pays de plaines, si abondant, où se trouve *Stratos*, ainsi que *Trachinium* ‹1›, dont le territoire est excellent ‹2›. L'Ætolie-*Epictete*, qui confine au pays des Locriens [en plus d'un endroit], par exemple vers *Naupactos* et vers *Eupalium* ‹3›, est âpre et stérile; elle s'étend jusqu'au district Œtæen, jusqu'au pays des *Athamanes*, comme jusqu'aux montagnes environnantes et aux cantons situés de ce côté vers le nord.

Monts que l'Ætolie renferme.

* *Voyez* tom. III, *pag.* 447.

‹4› L'Ætolie [prise dans son entier] comprend elle-même une montagne très-considérable, le *Corax* *, qui se joint à l'*Œta*. Elle a d'autres monts encore. Tel est l'*Aracynthus* ‹5›, qui se trouve au

PAGE 451. centre du pays, et près duquel les Pleuroniens ont bâti leur nouvelle ville, quand ils abandonnèrent l'ancienne, quoique placée dans des champs fertiles : elle étoit devenue inhabitable, depuis que Démétrius, surnommé l'Ætolique, l'avoit entièrement dévastée ‹6›.

‹1› *TRACHINIUM*, Τραχίνιον. Tout annonce [1] que la vraie leçon seroit, Τριχώνιον, *Trichonium* : il s'agit d'un lieu assez peu connu, mais qui devoit être situé à droite du chemin de *Naupactos* à *Stratos*.

‹2› *Dont le territoire est excellent*; ἀρίστην ἜΧΟΝ γῆν. Le participe neutre, ἔχον, me force de rapporter ce membre de phrase à *Trachinium* ou *Trichonium*. Mais je soupçonne qu'il faudroit y substituer le féminin ἔχουσαν, qui se rapporteroit à l'ancienne Ætolie.

‹3› *EUPALIUM*. Ce lieu, nommé quelquefois [2] *Eupalia*, et que, précédemment [3], Strabon a lui-même appelé *EupOlium*, sembleroit avoir appartenu tantôt aux Locriens [4], tantôt aux Ætoliens [5] : il devoit se trouver au nord-est et assez près de *Naupactos* [6].

‹4› Le passage qui va suivre est emprunté d'Artémidore [7].

‹5› *Tel est l'ARACYNTHUS &c.* L'*Aracynthus*, attribué par notre auteur à l'Ætolie, est placé par d'autres [8] dans l'Acarnanie. Sa position reste indéterminée; l'on sait seulement qu'il devoit se trouver situé entre l'*Acheloüs* et l'*Evenus* [9]. Un voyageur moderne [10] croit (mais sur quel fondement!) que la dénomination actuelle de l'*Aracynthus* est Galata.

Au commencement de la phrase, on lit : Τὸν δ' ἄλλον ἐν μέσῳ μὲν ΜΑΡΑΛΟ'Ν [*al.* ΜΑΛΛΟ'Ν, *al.* ΜΑ'ΛΑ 'ΟΝ] τὸν Ἀράκυνθον· texte évidemment corrompu. L'on a proposé de substituer à Μαραλὼν, ou μᾶλλον [11], ou μάλα ὄντων [12]. Ni l'une ni l'autre de ces corrections ne suffit pour rendre la phrase claire et la syntaxe régulière. J'exprime en général le sens.

‹6› Ce trait d'histoire m'est inconnu d'ailleurs. J'aurois d'autant plus desiré de

[1] Conf. *Palmer*, *Græc. ant.* lib. IV, cap. 2 et 12, pag. 430 et 458. == [2] *Steph. Byzant.* v. Εὐπαλία. == [3] *Voyez* tom. III, *pag.* 480, note 3. == [4] *Thucyd.* lib. III, §. 96. == [5] *Tit. Liv.* cap. 8, §. 8. == [6] *Palmer*. op. cit. lib. V, cap. 2, pag. 545. == [7] *Voyez* ci-après, *pag.* 62, not. 2. == [8] *Plin. Hist. nat.* lib. IV, §. 3, tom. I, pag. 190, lin. 13. — *Solin.* cap. 7, pag. 22. == [9] *Palmer*, *Gr. ant.* lib. III, cap. 13, et lib. IV, cap. 10; pag. 422 et 446. — *Oberl.* ad *Vib. Seq.* pag. 288. == [10] *Pococke*, *Descr. de l'Or.* part. III, liv. III, chap. 15, tom. VI, pag. 203. == [11] *Casaub.* ad loc. — *Bréquigny*, Tr. manuscr. == [12] *Tzschuck.* ad loc.

Tels sont aussi le *Taphiassus* et le *Chalcis*, situés au-dessus de *Molycria*; tous deux assez élevés, et dominant, l'un le bourg de *Macynia* *, l'autre ce petit lieu qui s'appelle, à cause de sa position, *Chalcis*, ou, comme d'autres veulent, *Hypochalcis* ‹1›. Enfin, tel est encore ce mont *Curium* *, voisin de l'ancienne *Pleuron*, et d'après lequel les Pleuroniens, ainsi du moins a-t-on voulu quelquefois le supposer, ont été nommés *Curetes* ‹2›.

PAGE 451.

* *Voyez* ci-après, *pag. 33*, not. 2; et *pag. 62*, not. 1.

* *Voyez* ci-après, *pag. 465* du texte Grec.

s'éclaircir, qu'il serviroit, ce semble, à fixer l'époque de la transplantation des Pleuroniens. S'agiroit-il donc de Démétrius Poliorcète! Nous savons qu'une fois monté sur le trône de Macédoine, par la mort d'Alexandre, fils de Cassander, vers l'an 294, il fit la guerre aux Ætoliens [1]. Un autre roi de Macédoine, Démétrius II, dont le règne peut dater de l'an 244 à l'an 234 avant l'ère Chrétienne, n'entretint pas une bonne intelligence avec les Ætoliens : Polybe dit positivement que ce prince leur fit la guerre plusieurs fois; mais l'historien ne raconte aucune particularité qui donne lieu de présumer qu'à cette occasion, Démétrius II ait pris ou reçu le surnom d'Ætolique. J'aurois peine à croire que Strabon eût voulu parler de Démétrius le Pharien, qui, au rapport du même Polybe [2], s'étant allié avec les Achæens, vers l'an 221 avant l'ère Chrétienne, fit en leur faveur une incursion et commit quelques ravages dans l'Ætolie [3].

‹1› *Tels sont aussi le* TAPHIASSUS *&c.* La dénomination actuelle du mont *Taphiassus*, dont notre auteur a déjà fait mention [4], n'est point connue. Au surplus, *Taphiassus* est l'orthographe du nom Latin, qui répond au grec Ταφιασσὸς, sur lequel ici les manuscrits ne varient point. J'ai eu tort précédemment [5] d'écrire *Taphiasos*.

Le mont *Chalcis* s'appelle vulgairement Barrassoba [6].

Molycria, qui donnoit son nom au *Rhium-Molycrium* [7] occupoit l'emplacement du lieu dit aujourd'hui [8] Caurolimné (ou peut-être Maurolimné).

Macynia (ou *Macynium*, ainsi qu'on le verra bientôt écrit), quoique les anciens n'aient pas laissé d'en parler quelquefois [9], n'a point été reconnue par les voyageurs modernes.

Quant à *Chalcis* [10], autrement dite *Hypochalcis*, suivant un littérateur déjà cité plus d'une fois [11], elle devroit avoir été voisine du lieu appelé maintenant Iamboli.

‹2› *Tel est encore ce mont* CURIUM *&c.* Le *Curium*, dont notre auteur reparlera [12], n'est point connu d'ailleurs. Mais on peut croire, 1.° que, malgré la proximité du *Curium*, *Pleuron*-l'ancienne étoit située dans une plaine; 2.° que le *Curium* étoit, comme *Pleuron* elle-même, à l'est, c'est-à-dire à la gauche du fleuve *Evenus*; 3.° que la ville se trouvoit à l'ouest de *Calydon*;

---

[1] *Plutarch* in *Pyrrho*, §. 7, edit. Reisk. tom. II, pag. 728; et in *Demetrio*, §. 41, tom. V, p. 76. = [2] Conf. *Polyb. Hist.* lib. II, cap. 2, §. 5, et cap. 44, §. 1; lib. IV, cap. 25, §. 6; lib. XX, cap. 5, §. 3 : edit. Schweigh. tom. I, pag. 222 et 323; tom. II, pag. 67 et 68; tom. IV, pag. 125 et 126. = [3] Lib. IV, cap. 19, §. 8; tom. II, pag. 51. = [4] *Voyez* tom. III, *pag.* 479. = [5] *Voyez* tom. III, *ibid.* et note 5. = [6] *Melet.* pag. 330, col. 1. = [7] *Voyez* tom. III, *pag.* 142, note 2; et *pag.* 480, not. 2. = [8] *Melet.* loc. cit. = [9] *Archyt. Amphiss.* ap. *Plutarch. Quæst. Gr.* edit. Reisk. tom. VII, pag. 182. — *Alc. Mess. epigr. Anthol.* edit. Jacobs. tom. I, pag. 240, n.° 13; et *Animadv.* tom. I, part. II, pag. 356. — *Plin.* lib. IV, §. 3, tom. I, pag. 190, lin. 7. — *Steph. Byzant.* v. Μακρύνεια, ubi legend. Μακυνία. = [10] *Voy.* tom. III, *pag.* 479, not. 4. = [11] *Sam. Patrick*, pag. 59 et 146. = [12] *Voyez* ci-après, *pag.* 465 du texte Grec.

PAGE 451.

Cours du fleuve *Evenus.*

* Le Fidari. *Voyez* tom. III, *pag.* 114, 141, 142.

** *Voy.* ci-dessus, *pag.* 15, note 5; et *pag.* 25, note 2.

Le fleuve *Evenus* * sort du pays des *Bomienses*, qui sont partie des *Ophienses*, et sont une tribu Ætolique ‹1›, comme les *Eurytanes*, les *Agræi* **, les *Curetes* et autres. Il coule d'abord au travers, non de la Curétique, laquelle n'est autre que la Pleuronie, mais d'un canton plus oriental, le long de *Chalcis* et de *Calydon;* puis, après s'être replié vers les plaines où fut située *Pleuron*-l'ancienne, et avoir, en sens contraire [à sa première direction], coulé vers le couchant, il tourne enfin vers le midi, pour aller se décharger dans la mer. Il s'appeloit jadis *Lycormas* *. C'est sur ses bords, nous dit-on, que Nessus, à qui appartenoit le droit de transporter les passans d'une rive à l'autre, ayant voulu, après le passage de Déjanire, lui faire violence, fut tué par Hercule.

* Λυκόρμας. *Al.* Λυκάρνας et Λυκέρνας, *Lycarnas* et *Lycernas.*

Villes Ætoliques.

* Iliad. II, v. 639.

* *Voyez* tom. III, *pag.* 274, 275, 276.

Le poëte * nomme, parmi les villes Ætoliques, *Olenos* et *Pylene.* La première, dont le nom est commun à une ville d'Achaïe *, et qui est voisine de *Pleuron*-la-nouvelle, a été ruinée par les *Æolenses* ‹2›; les *Acarnanes* en ont revendiqué le territoire. Les

4.° que de *Pleuron*-l'ancienne on apercevoit la mer[1], si toutefois le témoignage d'où l'on peut induire cette dernière particularité, ne doit pas être censé attribuer à l'ancienne *Pleuron* ce qui ne convenoit qu'à la nouvelle[2].

‹1› *Du pays des* BOMIENSES, *qui sont partie des* OPHIENSES *&c.* Je lis avec Gémistus Plétho[3], ἐκ ΒΩΜΙΕΏΝ, τῶν ἐν ʼΟΦΙΕΥ̃ΣΙΝ. Sans doute on doit croire[4] que les *Bomienses* étoient une tribu des *Ophienses* ou *Ophionenses.* Ils tiroient leur dénomination des collines appelées *Bomi*, Βωμοὶ, qu'ils occupoient[5]. Notre auteur plaçant les sources de l'*Evenus* dans le pays des *Bomienses*, nous pouvons supposer[6] qu'il regardoit ces peuples comme voisins de la grande chaîne du Pinde; puisque, suivant l'opinion commune, l'*Evenus* sortoit du Pinde. Mais alors, comment concilier Strabon avec Thucydide, qui paroît étendre le district des *Bomienses* jusque vers le golfe Maliaque! Les critiques modernes[7] n'ont pas résolu cette difficulté.

‹2› Que des *Æolenses* (dits communément *Æoles*) eussent occupé jadis une partie de l'Ætolie, il n'est guère permis d'en douter[8]. Mais ce point d'antiquité Grecque est loin d'être éclairci.

[1] Conf. *Stat. Thebaid.* lib. II, vers. 726 et seq. = [2] *Palmer. Gr. ant.* lib. IV, cap. 17, pag. 478 et seq. = [3] Manuscrit 1378, F.° 62 v.° lin. 2. = [4] *Thucyd.* lib. III, §. 96, pag. 226. = [5] *Steph. Byzant.* v. Βωμοί. = [6] Conf. *Dicæarch.* vers. 61. = [7] Conf. *Berkel.* ad *Steph. Byzant.* loc. cit. — *Holsten.* ad *eund.* pag. 76, col. 2. — *Palmer. Gr. ant.* lib. IV, cap. 5 et 22, pag. 434 et 502. = [8] *Voyez* ci-après, *pag.* 464 du texte Grec. — Conf. *Schol. Homer. Iliad.* II, vers. 638; IX, vers. 525, 527; XIII, vers. 217. — *Herodot.* lib. VI, §. 127. — *Euripid. Æol.* Fragm. — *Thucyd.* lib. III, §. 102. — *Xenoph. Hellenic.* lib. IV, cap. 6, §. 1. — *Theocrit. Idyll.* I, vers. 56 et 57 — *Hesych.* v. Αἰολικὸν θᾶμα, et Αἰόλου. — *Schol. Theocrit.* loc. cit. — *Casaub. Lect. Theocrit.* loc. cit. — *Heins.* ad *Theocr.* loc. cit. — *Wass.* ad *Thucyd.* loc. cit.

habitans

habitans de la seconde, s'étant portés plus haut dans le sein des terres, ont changé le nom de *Pylene* en celui de *Proschium* ‹1›. Hellanicus [a] a mal connu l'histoire de ces [deux] cités : il en parle comme si, de son temps, elles eussent encore subsisté dans leur ancien état. [Cet auteur se trompe de même, quand] il compte parmi les villes anciennes, *Macynium* ‹2› et *Molycria* *, qui n'ont été fondées que postérieurement à la rentrée des Héraclides [dans le Péloponnèse]. Telle est la légèreté ‹3› dont Hellanicus fait preuve dans presque tout son ouvrage.

PAGE 451.

[a] Op. inc. *Cf.* Sturz. ad Hellan. fragm. §. 6.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 31*; et ci-après, *pag. 64*.

Voilà ce que l'on peut dire sur le territoire des *Acarnanes*, et sur celui des Ætoliens, considérés en général. Il nous reste à donner quelques détails concernant la partie maritime de ces mêmes territoires et les îles adjacentes.

‹1› Strabon reparlera [1] de cette transmigration, attestée par d'autres auteurs [2].

‹2› *MACYNIUM*, Μακύνιον. Strabon devroit avoir écrit, ou bien Μακυνίας, *Macynia*, comme un peu plus haut [3], et ci-après [4]; ou bien Μακρύνειας, *Macrynea*, comme Étienne de Byzance semble [5] avoir lu chez notre auteur.

‹3› *La légèreté*. Je lis εὐχέρειαν· ainsi le portent plusieurs manuscrits, au lieu d'εὐχαίρειαν, leçon évidemment fautive, qu'offre l'édition de Xylander.

---

[1] *Voyez* ci-après, *pag. 460, 464, 465* du texte Grec. = [2] Conf. *Thucyd.* lib. III, §. 102, 106, pag. 229, 232. — *Nicandr. Œtaicor.* lib. II, ap. *Athen. Deipnos.* lib. IX, cap. 18, pag. 411, A. — *Steph. Byzant.* v. Πρόσχιον. — *Palmer. Gr. ant.* lib. IV, cap. 10, pag. 453, 454, 455. = [3] *Voyez* ci-dessus, *pag. 31*. = [4] *Voyez* ci-après, *pag. 64*. = [5] *Steph. Byzant.* v. Μακρύνεια.

CHAPITRE III.

Suite de la description de l'Acarnanie et de l'Ætolie.

DES îles adjacentes aux deux contrées. §. I.er *Ile* Leucas. — *Ville appelée jadis* Nericos, *et postérieurement* Leucas. — *Cap* Leucatas, *et Saut de* Leucas. — *Opinion d'Éphore sur le premier fondateur de* Leucas. §. II. *Des témoignages d'Homère relativement aux îles* Cephallenia *et Ithaque.* §. III. *De l'île d'Ithaque.* — *Difficultés des passages où Homère en parle.* §. IV. *De l'île* Cephallenia. — *Villes qu'elle contient.* — *Homère ne la désigne pas clairement.* — *Position géographique de* Cephallenia. — *De la petite île* Asteris. — *Du nom de* Samos *donné par Homère à* Cephallenia. §. V. *Autres îles :* Zacynthos ; — *les* Echinades ; Dulichium *ou* Dolicha ; *îles* Oxeæ *ou* Thoæ. — *Attérissemens formés par l'*Acheloüs. — *États de Mégès.* — *Iles des* Taphii *ou* Teleboæ.

PAGE 451. A PARTIR de l'ouverture du golfe Ambracique *, on trouve d'abord une place appartenant aux *Acarnanes ;* c'est celle que l'on appelle *Actium* * : et ce nom est commun tant au temple d'Apollon-ACTIEN * qu'au cap qui marque l'ouverture du golfe et forme en dedans [de ce golfe] un port.

* Le golfe d'Arta.

* Azio. *Voy.* t. III, *pag. 107 et 108.*

* *Voyez* ibid.

A 40 stades du temple ‹1› est *Anactorium* *, situé sur le golfe ; mais l'île *Leucas* * en est éloignée de 240 stades ‹2›.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 27*, not. 2.

* *Voyez* tom. III, *pag. 99*, not. 10.

‹1› *A 40 stades.* Tout cet espace s'appeloit *territoire ANACTORIEN :* aussi voyons-nous Thucydide [1] placer le temple d'Apollon-ACTIEN dans le *territoire ANACTORIEN.*

‹2› « La distance de 240 stades entre » *Leucas* et le temple d'*Actium*, paroit fau- » tive. La table de Peutinger ne marque que » 15 milles entre *Dioryctos* et *Nicopolis*, qui » fut depuis bâtie par Auguste, de l'autre » côté du golfe, en Épire. Les portulans » mêmes et les voyageurs [2] ne comptent que » 12 milles de la forteresse de Sainte-Maure » à celle de la Prévéza. » BARBIÉ DU BOCAGE, *Analyse des cartes pour le Voyage du jeune Anacharsis*, édit. 1788, *pag. 23, 24.*

[1] *Thucydid.* lib. 1, §. 29. = [2] *Deshayes, Voyage du Levant*, Paris, 1632, in-4.° *pag. 467.* — *Spon, Voyag.* tom. I, pag. 81.

L'ÎLE *Leucas* étoit jadis une péninsule du territoire des *Acarnanes*. Si Homère l'appelle [a] « côte de l'ÉPIRE ⟨1⟩, » c'est que, par le nom d'ÉPIRE *, il désigne la portion du continent située en face * d'Ithaque et de *Cephallenia* ⟨2⟩. Or cette portion appartient à l'Acarnanie ; de sorte que l'expression du poëte, « côte de l'ÉPIRE, » doit s'entendre de la côte de l'Acarnanie [b].

PAGE 451.
§. 1.er
Ile *Leucas*.
[a] Odyss. XXIV, 376.
* ἠπείροιο.
* ἀντιπέραια.

PAGE 452.

[b] *Cf.* Eust. Iliad. II, 635.

A *Leucas* [anciennement péninsule] appartenoient de même, et cette ville de *Nericos* que Laërte se vante [c] d'avoir prise : « Tel » que j'étois au temps où, chef des *Cephallenes*, j'emportai *Nericos* si fortement assis sur la côte de l'ÉPIRE ; » et ces lieux cités dans le DÉNOMBREMENT [d] : « Les habitans de *Crocylea* et de » l'âpre *Ægilips* ⟨3⟩. » Mais des Corinthiens [e] envoyés par Cypselus et Gargasus ⟨4⟩, ayant occupé toute cette côte jusqu'au golfe Ambracique, et s'étant établis dans *Ambracia*, comme dans *Anactorium*, jugèrent à propos de couper l'isthme et de faire ainsi de la péninsule une île ; puis, transportant la cité de *Nericos* à

Ville de *Nericos*.
[c] Odyss. loc. cit.
[d] Iliad. II, 633.
[e] Thucyd. lib. I, §. 53.

⟨1⟩ *Côte de l'*ÉPIRE. Ἀκτὴν ἨΠΕΙΡΟΙΟ. Ce passage a été cité dans le livre I ; et là [1], j'eusse mieux fait de conserver dans ma version, l'expression littérale.

⟨2⟩ *Voyez* tom. III, *pag. 140.*

⟨3⟩ Sans doute il y eut jadis dans cette partie du continent un lieu nommé, sinon *Crocylea*, du moins *Crocyleum* [2]. Mais ce lieu, qui dut être voisin de la Locride occidentale, paroît avoir appartenu toujours à l'Ætolie, non à l'Acarnanie. Quoi qu'en dise Strabon, Homère, quand on voudra expliquer naturellement son témoignage, semblera toujours [3] avoir donné *Crocylea* et *Ægilips*, pour des lieux situés dans l'île d'Ithaque [4], non dans la péninsule de *Leucas*.

⟨4⟩ Strabon a dit précédemment [5] que ces Corinthiens avoient pour chef Tolgus, fils de Cypselus. Du reste, Gargasus, qu'ici notre auteur donne pour avoir eu, concurremment avec Cypselus, quelque autorité dans Corinthe, est peu connu d'ailleurs ; peut-être même ce nom de Gargasus est-il une leçon altérée [6], à laquelle il faudroit substituer le nom de Tolgus : et Tolgus pourroit bien aussi n'être point différent, soit de Golgus, le fils de Périandre [7], soit de Gorgias, frère de ce même tyran de Corinthe [8], soit de Gordius, dont le fils, Psammétique, succéda à Périandre [9].

[1] *Voy.* tom. I, *pag. 139.* = [2] Conf. *Thucyd.* lib. III, §. 96. — *Steph. Byzant.* v. Κροκύλειον. = [3] *Heracleon.* ap. *Steph. Byzant.* loc. cit. — *Plin. Hist. nat.* lib. IV, §. 19, tom. I, pag. 208, lin. 5. = [4] *Palmer. Gr. ant.* lib. IV, cap. 14 et 22, pag. 466 et 505. — *Wass. Add &c.* in *Thucyd.* pag. 670, col. 1. = [5] *Voy.* tom. III, *p. 108.* = [6] Cf. *Nicand. Heteræum*, ap. *Anton. Liber. Metam.* c. 4. — *Athanad.* in *Ambracic* ibid. = [7] *Scymn. Ch.* vers. 452 et seq. = [8] *Plutarch. Conv. sept. Sap.* edit. Reisk. tom. VII, pag. 610. = [9] *Aristot. Politic.* lib. V, cap. 9, §. 22, edit. Schneid. tom. I, pag. 235. — Conf. *Schneid.* not. in *Aristot.* loc. cit. cap. 4, §. 6, et cap. 9, §. 22 ; tom. II, pag. 300 et 337.

PAGE 452. l'endroit qui, précédemment, formoit la tête de l'isthme, et où se trouve aujourd'hui le détroit que l'on traverse sur un pont ‹1›, ils changèrent ce nom de *Nericos* en celui de *Leucas* [commun à toute la péninsule, et] relatif, je pense, à l'un de ses caps, le *Leucatas:* ce cap est un rocher qui s'avance dans la mer, en face de *Cephallenia* ‹2›; il est de couleur blanche *, et de cette circonstance sera venue, sans doute, sa dénomination.

* En grec, *Leuc.*

Saut de *Leucas.*

Sur ce même cap est situé le temple d'Apollon-LEUCATE; et c'est pareillement de là que se fait le saut qui passe pour guérir de l'amour ‹3›.

Sapho fut, dit-on, la première à essayer ce remède; ainsi le témoigne quelque part le poëte Ménandre ‹4›: « Poursuivant le trop » superbe Phaon, dans la fureur de son amour, elle se précipita de » ce roc aérien, mais non sans avoir, ô dieu suprême! imploré

‹1› *Et s'étant établis dans AMBRACIA, comme &c.* Après les mots, *et s'étant établis*, j'eusse peut-être dû ajouter, *avec les anciens habitans :* car telle est, je crois, la force et la véritable signification du verbe ΣΥΝοικισθῆναι.

Il reste encore, dit-on [1], quelques vestiges tant de la ville que du pont.

Quoi qu'il en soit, je ne vois point comment on a pu [2] tirer de ce passage la conséquence que le Périple, attribué à Scylax, faisant mention de l'opération des Corintiens sur l'isthme de *Leucas*, cette compilation géographique devoit avoir été rédigée antérieurement à Thucydide [3], qui parle de *Leucas* comme d'une péninsule. De ce que Strabon dit, il ne suit pas nécessairement que l'isthme eût été coupé par les Corinthiens dès le premier temps de leur établissement dans ce lieu, ni même avant le siècle de Thucydide.

‹2› Je crois avoir exprimé la pensée de l'auteur; son texte porte : Πέτρα γάρ ἐστι λευκὴ τὴν χρόαν, προκειμένη τῆς Λευκάδος εἰς τὸ πέλαγος, καὶ τὴν Κεφαλληνίαν. Toutefois il me reste quelque embarras. Par l'interprétation que je donne de la phrase Grecque, je fais peut-être une sorte de violence à la syntaxe; car Strabon, en suivant l'idée que je lui attribue, auroit dû, ce semble, construire ainsi sa phrase : Πέτρα γάρ ἐστι [scilic. ὁ Λευκάτας] τῆς Λευκάδος [νήσου], λευκὴ τὴν χρόαν, προκειμένη εἰς τὸ πέλαγος, καὶ τὴν Κεφαλληνίαν.

‹3› Selon le géographe Grec moderne [4], l'endroit s'appelle encore aujourd'hui vulgairement, Lieu-sacré, Ἱερό, et l'on y voit un monastère dédié à S. Nicolas.

‹4› Les vers cités se trouvoient dans le drame intitulé, soit *Leucadia* [5], soit *Leucadius* [6], soit *Leucasenses* [7]. Je traduis cette citation d'après le texte de Strabon. Mais un habile critique [8] a cru devoir la lire un peu différemment.

[1] *Melet. Geogr. ant. et nov.* pag. 316, col. 1. == [2] *Observ. géogr. et chron. sur le Périple de Scylax*, Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, vol. XLII, *Mém.* pag. 371. == [3] *Thucyd.* lib. 1, §. 30. == [4] Pag. 326, col. 1. == [5] *Harpocrat.* v. Λευκάς. == [6] *Adag.* ap. *Zenob.* cent. VI, adag. 13. == [7] *Hesych.* v. Λευκάδες. == [8] *Bentlei.* seu *Phileleuth. Lips. Emend. in Menandr. &c.* pag. 38.

» ton assistance. » Selon d'autres, mieux instruits dans l'archæologie, la plus ancienne épreuve fut faite par le fils de Deionéus, par Céphale, épris de Ptérélas ‹1›. Au reste, c'étoit un usage reçu chez les Leucadiens * que tous les ans, à la fête d'Apollon, quelqu'un des criminels mis en jugement, fût précipité de ce rocher, comme victime expiatrice. On lui attachoit, de chaque côté du corps, des plumes, et même des oiseaux, pour amortir sa chute. Quantité de rameurs se tenoient dans des barques, prêts à le recevoir; et quand on parvenoit ainsi à le sauver, on le conduisoit hors du territoire de *Leucas* [a].

PAGE 452.

* *Voyez* tom. III, *pag. 99.*

[a] Voyag. du J. Anach. ch. 36, tom. III, p. 401.

Premier fondateur de *Leucas.*

Suivant l'auteur de l'ALCMÆONIDE ‹2›, le père de Pénélope, Icarius, eut deux fils, Alizeus et Leucadius, qui régnèrent après lui dans l'Acarnanie : c'est d'après eux, si nous en croyons Éphore, que les villes de *Leucas* et d'*Alyzia* * furent ainsi nommées.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 28*, note 1.

§. 11.

Témoignages d'Homère sur Ithaque et *Cephallenia.*

ON n'appelle aujourd'hui *Cephallenes*, que les insulaires de *Cephallenia*. Mais Homère, sous cette dénomination, comprenoit tous les sujets d'Ulysse, au nombre desquels étoient les *Acarnanes*. En effet, il dit, d'abord [b], « Ulysse conduisoit les *Cephallenes;* » savoir, les possesseurs d'Ithaque et du *Neritum* au-feuillage-tremblant, » (vers où le poëte, citant, après Ithaque, un mont célèbre de cette île, le *Neritum*, nomme ensemble le tout et la partie *, fidèle à son goût pour une figure qu'il emploie fréquemment, comme dans ces diverses phrases : « Les insulaires de *Dulichium*

[b] *Conf.* Iliad. II, 631. — Odyss. XX, v. 210; et XXIV, 377.

* *Voyez* tom. I, *pag. 40*; puis tom. III, *pag. 153, 154.*

PAGE 453.

‹1› Ma version est fidèle; mais tout annonce que le texte est altéré. Strabon devoit, ce semble [1], avoir écrit que c'étoit la fille de Ptérélas, qui, devenue amoureuse de Cephalus, fils de Deionéus, avoit fait le saut de *Leucas.*

Un des plus savans Grecs [2] réfugiés en Italie dans le XV.[e] siècle, assuroit que la plupart des manuscrits de Strabon étoient pleins de transpositions, particulièrement en cet endroit.

‹2› Inconnu, à ce qu'il me semble [3].

[1] Conf. *Jan. Parrhas. Comment. in Claudian.* in *Excerpt. carm. divers. exposit.* edit. 1774, pag. 325 et seq. — *Hardion*, *Diss. sur le saut de Leucade*, Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, vol. VII, *Mém.* pag. 254. = [2] *Demetr. Chalcond.* ap. *Jan. Parrhas.* loc. cit. = [3] Cf. *Bentlei. Epist. ad J. Millium*, edit. Lips. 178[illegible], pag. 466, 467, 468, 469.

PAGE 453. » et des *Échinades* sacrées ‹1› ; . . . . *Buprasium* et l'Élide; . . . . les » peuples de l'Eubée, de *Chalcis* et d'*Eretria* ; . . . . les Troyens, les » Lyciens et les *Dardani*[a] : » car l'île de *Dulichium* est elle-même l'une des *Échinades* * ; *Buprasium* est situé en Élide; *Eretria* et *Chalcis* sont dans l'Eubée; les *Dardani* étoient des Troyens). Puis il donne aussi comme des *Cephallenes*[b], « les habitans de *Crocylea* et de l'âpre *Ægilips* ; ceux qui tenoient *Zacynthos* et *Samos* ; » ceux qui occupoient l'ÉPIRE et cultivoient le rivage opposé [à » ces îles]. » Homère attribue donc à Ulysse la terre-ferme, c'est-à-dire, la côte située en face des îles : et, en même temps, il prétend bien que les États de ce prince comprenoient, avec [la péninsule de] *Leucas*, le reste de l'Acarnanie; contrée qu'il indique de même en cet autre passage[c] : « Dans l'ÉPIRE, douze troupeaux de » bœufs, et autant de brebis. » Peut-être, jadis, l'Épirotide * [, moins restreinte qu'elle n'est aujourd'hui,] s'étendoit-elle jusque-là, et ses divers cantons s'appeloient-ils, en commun, du nom d'ÉPIRE ‹2›.

[a] Iliad. II, 536, 537, 615, 625 ; et VIII, 173.
* *Voyez* tom. III, *pag.* 140, 153.
[b] Iliad. II, 633 et seq.
[c] Odyss. XIV, 100.
* *Voyez* tom. III, *pag.* 104.

On voit également, d'après les vers qui viennent d'être rapportés, que le poëte donne le nom de *Samos* à notre île *Cephallenia* ; comme aussi quand il dit[d] : « Le détroit qui sépare Ithaque » et la poudreuse *Samos*. » Car, dans ce dernier vers, assurément Homère a voulu désigner, non la cité de *Samos*, mais l'île où elle étoit située : l'épithète * lève tous les doutes qui pourroient naître de l'homonymie. En effet, l'île contenoit jadis quatre cités, dont une, s'appelant tout-à-la-fois *Samos* et *Samé*, se trouvoit, sous l'une et l'autre dénomination, être également homonyme de l'île; puisque, dans d'autres vers[e] où certainement Homère ne fait l'énumération que des îles [du royaume d'Ulysse], « Tous les

[d] Odyss. IV, 671, 845 ; XV, 29.
* *Poudreuse.*
[e] Il. II, 634. — Odyss. I, 246, IX, 24, XVI, 123 et 249 ; XX, 288.

‹1› *Voyez* tom. I, *pag.* 141, not. 5 et 6, puis *pag.* 349, not. 6; tom. III, *pag.* 140, 153, 178 ; et ci-après, *pag.* 56 *et suiv.*

‹2› Suivant l'*ÉPITOMÉ*[1], Strabon auroit prêté à Homère l'idée que l'Acarnanie faisoit partie tout-à-la-fois de la Céphallénie et de l'Épire : Ὅτι . . . [Ὅμηρος] καὶ τὴν Ἀκαρνανίαν μέρος λέγει τῆς Κεφαλληνίας, καὶ τῆς Ἠπείρου.

[1] Pag. 1267, D.

» princes des îles de *Dulichium*, de *Samé*, de la boiseuse *Zacynthos*, » on reconnoît que le poëte appelle *Samé* celle que, précédemment [a], il avoit nommée *Samos*. PAGE 453.

[a] Iliad. II, loc. cit.

Observons toutefois une chose : Apollodore, en un endroit de ses Commentaires *, convient qu'à l'égard du vers, « et » *Samos* la poudreuse [b], » comme l'épithète désigne clairement une île, l'homonymie ne peut rendre le sens douteux. Mais il prétend que, dans l'autre passage [c], « Tous les princes des îles » de *Dulichium*, de *Samé*, de la boiseuse *Zacynthos*, » au lieu de *Samé*, l'on doit lire *Samos* ‹1›. Apollodore pensoit donc que, par rapport à l'île, le poëte devoit avoir employé toujours la dénomination de *Samos*; et que c'étoit seulement la cité qui pouvoit avoir été appelée tantôt *Samos*, tantôt *Samé* : car, pour ce dernier nom, *Samé* [, selon Apollodore], il est évident qu'Homère l'applique à la cité; soit lorsque Télémaque, voulant instruire son père du nombre des poursuivans venus de chaque ville [de ses États], lui dit [d] : « Mais, de *Samé*, il y en a vingt-quatre ‹2›; » soit quand Eumée, au sujet de Ctimène *, s'exprime ainsi : « Par » la suite ils l'ont mariée dans *Samé*. »

* Voyez tom. III, pag. 149 et 150.
[b] Odyss. IV, 671.
[c] Odyss. I, vers. 246.
[d] Odyss. XVI, v. 249.
* Sœur d'Ulysse. Ibid. XV, 366.

§. III. D'Ithaque. PAGE 454.

IL est simple que, sur ce point, les opinions soient partagées : car, en général, ce qu'Homère dit concernant *Cephallenia*, Ithaque et les autres lieux voisins, n'est pas toujours nettement exprimé; de sorte que ses interprètes et les historiens ne s'accordent point entre eux.

‹1› Il paroît qu'Apollodore auroit également lu *Samos*, au lieu de *Samé*, dans l'Iliade, II, v. 634; comme dans l'Odyssée, I, vers 246; IX, 24; et XVI, 123. Virgile n'adoptoit point l'opinion d'Apollodore; nous voyons qu'il lisoit [a] *Samé*, non *Samos*.

‹2› Strabon, un peu plus bas [b], semblera bien ne point penser que, particulièrement dans ce vers, le nom *Samé* désigne la cité; il paroîtra croire, au contraire, que là, ce terme indique plutôt l'île toute entière : et, selon moi, c'est effectivement ainsi qu'on doit l'entendre. J'ai peine à comprendre comment Apollodore auroit jugé que, dans le dénombrement des poursuivans, Télémaque devoit parler des cités, et non des îles d'où ces princes étoient venus. Néanmoins je ne sais de quelle manière on pourroit interpréter la phrase de Strabon, si l'on n'admettoit point qu'il attribue à Apollodore cette idée. Peut-être ici le texte de notre auteur est-il altéré.

[a] Æneid. lib. III, vers. 271. = [b] Voyez ci après, pag. 50.

PAGE 454.
Difficulté des passages où Homère parle de cette île.

Parlons d'abord d'Ithaque. Au II.e livre de l'Iliade, nous lisons: « Les possesseurs d'Ithaque et du *Neritum* au feuillage-tremblant. » Dans ce premier passage, sans doute, pour le *Neritum*, l'épithète* indique bien qu'il s'agit de la montagne qui portoit un tel nom, et qui se trouve expressément désignée dans deux autres vers[a]: « J'habite Ithaque, bien située pour le soir *; là s'élève un mont, » le *Neritum* au-feuillage-tremblant. » Mais, à l'égard d'Ithaque, ces mots, « les possesseurs d'Ithaque et du *Neritum*, » ne marquent point clairement si le poëte parle de la ville, ou bien de l'île: à les prendre dans leur sens propre, Homère aura parlé de la ville, comme quand nous disons, Athènes et le *Lycabettus* *, Rhodes et l'*Atabyris* *, Lacédæmone et le Taygète **; dans le sens poétique, ce sera le contraire.

* *Au-feuillage-tremblant.*

[a] Odyss. IX, 21, 22.

* *Voyez* tom. III, *pag.* 440.

* *Voyez* tom. III, *pag.* 392, not. 3.

* *Voyez* liv. XIV, *p.* 655 du texte Grec.

** *Voyez* tom. II, *pag.* 103; puis, t. III, *pag.* 207; et *p.* 218, not. 1.

Je veux que les vers cités en second lieu, « J'habite Ithaque » bien située pour le soir; là s'élève un mont, le *Neritum* au feuil- » lage-tremblant, » je veux, dis-je, que ces vers n'aient rien d'embarrassant, parce que, de toute évidence, c'est dans l'île, non dans la ville, que le mont étoit situé : mais, lorsqu'ailleurs[b] le poëte s'exprime ainsi, « Nous venons d'Ithaque, située sous *Neium* ‹1›, » on reste incertain ‹2› si *Neium* est mis ici pour *Neritum*; ou bien si ce nom désigne quelque autre montagne, quelque autre lieu de l'île ‹3›.

[b] Odyss. III, 81.

‹1› *Située sous* NEIUM : Ὑπονηΐῳ. J'interprète l'expression d'Homère dans le sens où, évidemment, Strabon la prenoit. De quelque manière que notre auteur lût, soit Ὑπονηΐου, soit ὑπὸ Νηΐου, très-certainement il pensoit qu'Homère avoit voulu représenter la ville d'Ithaque comme placée au bas d'un mont, auquel le poëte donnoit ici le nom de *Neium*, et qui étoit, selon certains commentateurs, une partie du mont *Neritum*, mais suivant d'autres, un mont tout-à-fait différent. Du reste, on peut voir chez Eustathe[1] combien il y avoit d'opinions diverses sur la signification de ce vers.

‹2› *On reste incertain.* Je lis, avec Xylander, Casaubon, MM. Tzschucke et Falconer, ἄδηλον, non δῆλον.

‹3› « Il est un autre port moins profond,

[1] Conf. *Schol. Homer.* ad *Odyss.* I, vers. 186; et III, v. 81. — *Crat.* ap. *Eustath.* in *Homer. Odyss.* IX, vers. 21, pag. 1613, lin. 39. — *Apion.* ap. *Apollon. Lexic.* v. Ὑπονήϊον. — *Heliodor.* ibid. — *Apollon. Lexic.* loc. cit. — *Hesych.* v. ead. — *Eustath.* in *Homer. Odyss.* I, vers. 186, pag. 1409, lin. 30 et seq. — *Id.* ad *Odyss.* III, vers. 81, pag. 1458, lin. 7. — *Id.* ad *Odyss.* IX, vers. 21, pag. 1613, lin. 39.

Du

Du reste, ceux qui, dans les divers endroits que nous venons de citer, veulent substituer *Nericos* à *Neritum* *, et réciproquement *Neritum* à *Nericos* *, commettent une erreur; car, d'abord, Homère qualifie *Neritum* de « mont-au-feuillage-tremblant, » et *Nericos*, de « lieu fortement assis; » puis, il place l'un dans Ithaque, et l'autre sur la côte de la terre-ferme. PAGE 454.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 40.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 35 et 37.

<1> Ce n'est pas tout : il est un passage [a] dans lequel les termes paroissent impliquer contradiction; je veux parler de celui où Ithaque se trouve qualifiée à-la-fois de *chthamalé* et de *panypertaté* *. Le premier adjectif annonce que l'île présente un sol bas et ras : et le second semble signifier qu'elle est fort élevée; ce qui s'accorderoit avec la manière dont le poëte d'ailleurs la dépeint, disant, tantôt [b] que « son terrain est âpre, » tantôt [c] que « ses sentiers » escarpés montent à un lieu couvert de forêts, » tantôt [d] que « nulle des îles de la mer, sur-tout Ithaque, n'offre de prairies <2> et

[a] Odyss. IX, 25.

* En grec, χθαμαλὴ, et πανυπερτάτη.

[b] Odyss. I, 247; XV, 509; XVI, 124; XXI, 346.

[c] Ibid. XIV, 1 et 2.

[d] Ibid. IV, 607.

» séparé du port *Phorcys* par un promontoire; » c'est le *Rethros* [1] d'Homère [aujourd'hui » Porto-Squinosa], qui est ombragé par le » mont *Neium*. » LE CHEVALIER, *Voyage de la Troade*, 3.e édit. tom. I, ch. 3, p. 66.

<1> Strabon va discuter la signification de plusieurs passages de l'Odyssée et de l'Iliade, qu'il a déjà cités plus d'une fois. Par-tout où s'étoient rencontrées ces citations, persuadé que, dans ma version, je pourrois prendre quelque liberté, sans dénaturer ni les idées de Strabon, ni les inductions qu'il prétendoit tirer des vers d'Homère, je ne m'étois point astreint à traduire littéralement les expressions du poëte. Je reconnois maintenant que j'ai eu tort; car, ici, tout me force à rendre avec exactitude chacun des mots employés par Homère; et, d'après cela, je vais me trouver peu d'accord avec moi-même. Mais ce tort, j'ose m'en flatter, est relatif uniquement à la rédaction : pour le fond, mes différentes versions des mêmes vers ne se contredisent en rien. Celle que je donne en cet endroit, n'empêche point que les notes, signées G., qui tombent sur les citations précédentes, ne puissent paroître solidement fondées et bien placées. *Voyez* tom. I de notre version Française, *pag.* 27; *pag.* 56, et les Éclaircissemens, n.° XLIV; *pag.* 71, notes 1 et 2; *pag.* 201, not. 2; *pag.* 202, not. 3; *pag.* 204, not. 3, 4 et 5; *pag.* 369, not. 7; *pag.* 371, not. 4; *pag.* 372, not. 4; et *pag.* 376, not. 2.

<2> *Et de plaines* FAVORABLES AUX COURSIERS. Des manuscrits, d'accord avec les éditions, offrent, οὐ γάρ τις νήσων ΕΥΔΕΙΕΛΟΣ· ce qui signifieroit, *nulle île n'est* BIEN-SITUÉE-POUR-LE-SOIR [1] : mais j'ai lu, comme le portent et le texte d'Homère et toutes les scholies, sans excepter les commentaires d'Eustathe [2], οὐ γάρ τις νήσων ἹΠΠΗΛΑΤΟΣ. Cette dernière leçon

[1] *Voyez* tom. III, *pag.* 440, avec les Éclaircissemens n.° XXIX. — [2] Conf. *Schol.* ad *Odyss.* IV, 607. — *Eustath.* ad loc. pag. 1511, lin. 1, 19, 20.

PAGE 454. » de plaines favorables aux coursiers. » La phrase seroit donc, en quelque sorte, absurde *. Néanmoins, on la justifie assez bien : *Chthamalé* signifie, non qu'Ithaque est basse, mais qu'elle avoisine la terre-ferme, dont en effet elle est proche ; et *panypertaté*, qu'elle est, non pas très-élevée, mais [de toutes les îles * qui viennent d'être nommées] la plus avancée VERS LA-RÉGION-DES-TÉNÈBRES *, comme ajoute le poëte, c'est-à-dire vers le septentrion * : car voilà le vrai sens des mots, VERS LA-RÉGION-DES-TÉNÈBRES ; et, de même, les termes dont, immédiatement après [a], il se sert par opposition, « celles-ci sont LOIN, VERS L'AURORE * ET LE
PAGE 455. » SOLEIL, » indiquent des îles plus distantes et plus séparées du continent, comme aussi plus méridionales ; ce qu'Homère a pu énoncer, car ces autres îles se trouvent au sud d'Ithaque, et moins près de la terre-ferme. Que, par l'expression, VERS L'AURORE ET LE SOLEIL, le poëte désigne uniquement la partie méridionale [du ciel], nous le voyons assez dans cet autre passage [b] : « Peu m'importe qu'ils volent, ou sur la droite, VERS L'AURORE ET LE SOLEIL ; » ou sur la gauche, VERS LA RÉGION-DES-TÉNÈBRES. » Mais on le voit encore davantage dans celui-ci [c] : « Amis, en ces lieux, » nous ne savons, ni où est LA RÉGION-DES-TÉNÈBRES ; ni où » habite l'AURORE ; ni où le soleil, flambeau des humains, descend » sous terre ; ni où cet astre revient [nous éclairer]. » Car, bien qu'en ces derniers vers, si l'on prend le seul mot AURORE pour une désignation du midi, l'on puisse, avec quelque probabilité, trouver la distinction des quatre plages du ciel ‹1› ; il vaut mieux n'y

* Voyez tom. III, pag. 165.

* *Dulichium, Samé, Zacynthus.*

* Πρὸς ζόφον.

* Litt. *l'arcte.*

[a] Odyss. IX, 26.

* Τὴν ἠῶ.

[b] Iliad. XII, 236.

[c] Odyss. X, 190.

est encore justifiée par la manière dont Horace (*Epistol.* lib. 1, epist. 7, vers. 40) a traduit les vers dont il est ici question :

Non est APTUS EQUIS Ithacæ locus, ut neque planis
Porrectus spatiis, neque multæ prodigus herbæ ;

et l'on pourroit prononcer que l'autre leçon est absurde.

‹1› *Des quatre PLAGES DU CIEL.* La version littérale seroit, *des quatre CLIMATS :* car le grec porte, τὰ τέσσαρα ΚΛΊΜΑΤΑ. Mais le terme, *climats*, eût donné aux lecteurs Français une idée fausse de ce que l'auteur veut dire. Strabon ici parle d'une division du ciel en quatre parties, qui seroient celle du septentrion (ou, comme les Grecs s'exprimoient, de l'*arcte*) ; celle du midi ; celle du couchant ; celle du levant. Il énonce que l'on trouveroit ces quatre parties distinguées

chercher qu'une simple opposition, entre toute la partie du ciel d'où, relativement à nous, le soleil ne sort point dans son cours journalier ‹1›, et la partie septentrionale * : voici pourquoi. Le discours qu'Homère prête à Ulysse, devoit avoir trait à quelque changement considérable dans les apparences célestes, plutôt qu'à la seule difficulté de reconnoître les plages du ciel ‹2›; difficulté qui, en tout temps nébuleux ‹3›, soit de jour, soit de nuit, nécessairement

PAGE 455.

* Littér. *arctique*.

dans les vers d'Homère, si, par les mots, ὅπη ἠώς, *où habite l'aurore*, on entendoit la partie du midi. Mais comment croire qu'Homère eût employé ces deux termes en un pareil sens ! On voudroit donc que le poëte, distinguant tout-à-fait l'*aurore* du soleil, eût donné *le côté de l'AURORE* pour côté du midi, parce qu'il l'auroit regardé comme séparant le côté du couchant de celui du levant, et comme opposé à celui du septentrion. Nous supposerons, si l'on veut, qu'une pareille subtilité n'auroit pas été absolument étrangère au Portique. Mais, lorsque, dans le passage d'Homère, la négation [οὐδ', *ni*], quatre fois reproduite, partage, de toute évidence et de toute nécessité, la phrase en quatre membres; comment Strabon pouvoit-il s'obstiner, ainsi qu'il va le faire, à soutenir que l'on devoit y chercher une simple opposition entre le premier membre pris isolément, et les trois derniers, réunis pour signifier, à eux trois, une seule et même chose! Au reste, l'on a vu (tom. I, *pag. 71*, not. 1 et 2), quels sont les motifs de juger que les quatre vers, dont il est ici question, offrent une de ces répétitions emphatiques, familières à la plupart des poëtes. Après avoir nommé *la région-des-ténèbres*, et *l'aurore*, pour désigner le couchant et le levant, Homère reprend la même idée, pour la présenter sous une forme différente et plus poétique, en opposant le côté *où le soleil, flambeau-des-humains, descend sous terre*, au côté *où cet astre revient [nous éclairer]*.

‹1› *Il vaut mieux &c.* J'exprime le seul sens que j'ai cru renfermé dans cette phrase : Ἀλλὰ βέλτιον τὸ κατὰ τὴν πάροδον τοῦ ἡλίου νοεῖν ἀντιθέμενον [*al.* ἀντιτιθέμενον] τῷ ἀρκτικῷ μέρει. L'ancien interprète Latin, suivi par Heresbach et par Hopper, avoit dit : *Præstat autem ipsum solis processum intelligere aquilonari oppositum regioni.* Le traducteur Italien : *Ma meglio è intendere secondo il viaggio del sole, posto all' incontro della parte settentrionale.* La version adoptée par Xylander, à laquelle MM. Falconer et Tzschucke n'ont rien changé, porte : *Sed præstat intelligi eam plagam, quà sol transit, oppositam septentrionali.* L'idée que je pense pouvoir prêter à Strabon est celle ci : en supposant, au moyen d'une ligne tirée de l'est à l'ouest, l'horizon céleste divisé seulement en deux parties, l'une septentrionale (ou *arctique*), l'autre méridionale; le soleil, durant sa course, depuis son lever jusqu'à son coucher, ne sort point, pour nous, de la partie méridionale.

‹2› *Plutôt qu'à la seule &c.* Pour traduire littéralement, il faudroit pouvoir s'exprimer ainsi : *Non à une simple OCCULTATION des CLIMATS*; οὐχὶ ψιλὴν ἘΠΙΚΡΥΨΙΝ τῶν κλιμάτων. Il s'agit toujours ici des quatre parties ou PLAGES du ciel; celle du septentrion (ou de l'*arcte*), celle du midi, celle du couchant, et celle du levant.

‹3› *En tout temps nébuleux.* Je lis avec Casaubon, avec MM. de Bréquigny et Tzschucke, κατὰ πάντα συνΝΕφῆ καιρόν, au lieu de, κατὰ πάντα συνΑφῆ καιρόν. Cette dernière leçon, qui signifie, *en tout temps CONTINU*, ne présente aucun sens.

PAGE 455. existe. Or, les apparences célestes changent [suivant le côté vers lequel nous nous portons ; mais] principalement selon que, dans nos marches, nous avançons plus ou moins vers le midi ou vers le côté contraire. Ce changement ne sauroit nous dérober ‹1› ni le couchant ni le levant (ils s'aperçoivent toujours quand le ciel est serein), mais bien le midi et le septentrion *. En effet, le point le plus septentrional * est le pôle ‹2› ; et comme, dans les marches dont je viens de parler, le pôle, changeant pour nous de place, se trouve ou sur notre tête ou au-dessous de l'horizon ‹3›, les [cercles] arctiques varient pareillement, ou même finissent par disparoître tout-à-fait ‹4›. Dans ce dernier cas, il ne reste aucun moyen de reconnoître où est et où commence la plage septentrionale *; et, conséquemment, on ne distingue pas non plus la plage opposée ‹5›.

* Littér. *l'arct.*

* Littér. *arctique.*

* Littér. *arctique.*

‹1› *Ce CHANGEMENT ne sauroit nous dérober &c.* Je lis, comme les meilleurs manuscrits le portent, et en me conformant au jugement de Casaubon, ΤΟΥ͂ΤΟ δὲ ἡ δύσις καὶ ἀνατολῆς ἐγκαΛΎψαις ποιεῖ κ. τ. λ.; au lieu de la leçon que tous les éditeurs, jusqu'à M. Tzschucke, avoient adoptée, d'après de moins bons manuscrits, ΤΟΥ͂ΤΟ δὲ ἡ δύσις ἢ ἀνατολῆς ἐγκαΤΑΛΉψεις [al. ἐγκαΤΑΛΕΊψεις] ποιεῖ; expression qui signifieroit le contraire de ce que ma version exprime. Du reste, j'ai supposé que le τοῦτο du texte se rapportoit au *changement* des apparences célestes : mais on pourroit aussi le rapporter aux marches dont il vient d'être parlé ; et alors j'eusse pu dire, *ces marches opposées ne sauroient &c.*

‹2› *En effet, le point &c.* Je ne vois pas quel autre sens j'eusse dû donner à cette phrase, μάλιστα γὰρ ἀρκτικός ἐστιν ὁ πόλος· littéralement, *car ce qui est le plus ARCTIQUE, c'est le pôle*; ou, *car le pôle est ce qu'il y a de plus ARCTIQUE.* Seulement aurois-je pu dire aussi, *car ce qui indique le plus la PLAGE septentrionale* (ou *ARCTIQUE*), &c.

‹3› *Et comme &c.* La version littérale seroit : *Et ce pôle se mouvant, et quelquefois devenant, pour nous, VERTICAL, quelquefois étant SOUS TERRE* : Τούτου δὲ κινουμένου, καὶ ποτὲ μὲν ΚΑΤᾺ ΚΟΡΥΦΗ͂Ν ἡμῖν γινομένου, ποτὲ δὲ ὙΠῸ ΓΗ͂Σ [al. γῆν] ὄντος· passage sur lequel Casaubon fait cette remarque : « Strabon attribue élégamment au pôle le mouvement qui vient de nous, puisque c'est d'après notre marche que le pôle paroît plus ou moins éloigné. »

‹4› Ceux qui habitent sous l'équateur n'ont pas de cercles arctiques. *Voyez* tom. I, *pag. 380*, not. 2.

‹5› *Dans ce dernier cas &c.* Le texte porte : ὥστε οὐκ ἂν εἰδείης, ὅπου ἐστὶ τὸ ἈΡΚΤΙΚΟ͂Ν ΚΛΊΜΑ, ΟΥ̓ΔῈ ἈΡΧΉ ἐστιν. Littéral. *de sorte que vous ne sauriez où est le CLIMAT ARCTIQUE, et que [son] commencement n'existe pas.* Suivant MM. Tyrwhitt et Tzschucke, ce passage est corrompu ; et peut-être faudroit-il lire, vers la fin, ΟΥ̓ΔῈ ΕἸ ἈΡΧΉ ἐστιν ; ou bien, ΟΥ̓ΔῈ ὍΠΟΥ ἈΡΧΉ ἐστιν. Mais peut-être aussi la phrase ne pèche-t-elle que par son extrême concision. Quoi qu'il en soit, je crois avoir saisi et exprimé ce que l'auteur a voulu dire.

Au surplus, la circonférence d'Ithaque est d'environ 80 stades ‹1›. Mais c'en est assez sur cette île. PAGE 455.

§. IV.
De *Cephallenia.*
Villes qu'elle contient.

QUANT à [celle que nous nommons] *Cephallenia*, Homère ne lui donne point cette dénomination ‹2›; et, de quatre cités qui [jadis] y existèrent, le poëte ne fait mention que d'une seule, appelée par lui, ou *Samos*, ou *Samé* *. Celle-là ne subsiste plus aujourd'hui : il en reste uniquement quelques vestiges vers le milieu de la côte d'où l'on passe * dans *Ithaque* ‹3›; et l'on en nomme les habitans, *Samæi* ‹4›. Les [trois] autres se retrouvent encore; mais elles ne forment que de petits lieux, sous les noms de *Palenses*, de *Pronesos*, de *Cranii* ‹5›.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 38*; et *pag. 39*, not. 1, 2, 3; puis, ci-après, *pag. 49, 50.*

* En traversant le canal *Viscardo.*

‹1› Strabon, ici, ne se trompoit-il pas au sens de ce que Dicæarque avoit dit [1], non du circuit, mais de la longueur d'Ithaque [2]! On donne communément à cette île 10 lieues de circonférence [3]; ce qui pourroit s'évaluer à 250 stades.

‹2› Strabon a déjà observé [4] que le poëte appeloit cette île, comme aussi l'une de ses cités, tantôt *Samos*, tantôt *Samé*; si toutefois, dans les divers passages où le poëte parle de l'île, on ne devoit pas, avec Apollodore, lire constamment *Samos*, et réserver pour la cité seule cette double dénomination de *Samos* et *Samé*. Il sembleroit néanmoins que, suivant Homère, l'île auroit été connue sous le nom de *Cephallenia*, dès le temps d'Ulysse; car, au vers 354 du livre XXIV de l'Odyssée, il est parlé des *Cephallenes*, comme étant des insulaires. SCHLICHTH. §. 62, *pag. 84.*

‹3› « Le général Français qui alloit prendre » le commandement des îles de la mer Ægée, » s'embarqua au port de *Samé*, dans l'île de » Céphalonie, et aborda de nuit dans celle » d'Ithaque, à l'embouchure d'un ruisseau, » sur la côte opposée au port de Vathi. » LE CHEVALIER, *Voyage de la Troade*, 3.e édit. tom. I, ch. 3, *pag. 70*, note 1.

‹4› *SAMÆI*, Σαμαῖοι· à la différence des habitans de *Samos*, dans l'Archipel, appelés Σάμιοι, *Samii.*

‹5› *Les [trois] autres &c.* Je lis avec les plus habiles critiques [5] : Αἱ δ' ἄλλαι ἢ νῦν εἰσιν ἔτι, μικραὶ πόλεις· ΠΑΛΕΙ̃Σ, Πρόνησος καὶ Κράνιοι· au lieu de, Αἱ δ' ἄλλαι ἢ νῦν εἰσιν ἔτι μικραὶ πόλεις ΤΙΝῈΣ, Πρόνησος καὶ Κράνιοι.

Quant aux trois cités, le lieu où étoit celle des *Palenses*, selon quelques auteurs [6], porte aujourd'hui le nom de Palichi : les Grecs modernes [7] l'appellent vulgairement *Lixuri*, καθὼς λέγεται ΛΙΞΟΥΡΙ· et nos voyageurs les plus récens [8] disent, Paleo-

[1] *Dicæarch. de Stat. Gr.* v. 51. = [2] Cf. *Palmer. Gr. ant.* lib. IV, cap. 23, pag. 509, 510. = [3] *Voyage de la Troade*, 2.e édit. ch. 3, tom. I, *pag. 64.* = [4] *Voyez* ci-dessus, *pag. 38.* = [5] Cf. *Casaub.* ad loc. — *Sylburg.* ad *Etymol. magn.* v. Κεφαλληνία. — *Holsten.* ad *Steph. Byzant.* v. Κράνιον. — *Palmer. Gr. ant.* lib. IV, cap. 24, pag. 519 et seq. — *Polit.* ad *Eustath.* in *Homer. Iliad.* II, vers. 631, tom. II, §. 92, pag. 654, not. 9. — *Tzschuck.* ad *Strab.* loc. = [6] *Sophian.* ap. *Ort.* Thes. = [7] *Melet. Geogr. ant. et nov.* pag. 327, col. 1. = [8] *D'Arbois, Mém. sur les trois Départemens &c.* pag. 45. — *Grasset Saint-Sauveur, Voyag. histor. &c.* liv. X, ch. 5, tom. III, pag. 63 et 64.

PAGE 455. De nos jours on a vu C. Antonius, l'oncle paternel de M. Antonius, essayer de fonder une nouvelle ville dans *Cephallenia*, lorsqu'après son consulat géré * avec le célèbre orateur Cicéron, ayant été condamné au bannissement, il vint habiter cette île, où il se fit obéir comme s'il en eût été le véritable propriétaire : mais la fondation ne fut point achevée; C. Antonius, rappelé de son exil, et près d'entreprendre de plus grandes choses, fut surpris par la mort ‹1›.

* En l'année 63 avant l'ère Chr.

Homère ne la désigne point clairement.

Quelques auteurs ont dit que *Cephallenia* étoit l'île [appelée par Homère] *Dulichium*.

Selon d'autres, *Cephallenia* est la *Taphos* * du poëte; les *Cephallenes* sont les *Taphii* ‹2›; et les *Taphii* ne diffèrent point * des *Teleboæ* ‹3›. C'est [ajoutent-ils] chez ces insulaires qu'Amphitryon

* *Voyez* ci-après, pag. 59.
* *Voyez* tom. III, pag. 99 et suiv.

Castro. Suivant ces derniers, on voit encore des vestiges de l'ancienne cité, à 1 mille d'Argostoli, capitale actuelle de l'île.

Cranii ou, comme disent les Grecs modernes, *Crania* [1], est également placée, par nos voyageurs, près d'Argostoli : ils en marquent [2] la position à trois milles de la mer, vers le cap Scala. L'un [3] d'eux ajoute : « [*Cranii*, aujourd'hui Crané] étoit bâtie » sur la pente de la montagne, au pied de » laquelle existe aujourd'hui Argostoli. On » ne trouve plus que de foibles restes des » fondemens de quelques édifices. Il n'y a » pas plus de 60 ans que l'on voyoit encore, » sur le rivage de la mer, des magasins voûtés très-vastes : on suppose qu'ils servoient » d'arsenal de marine. »

Pronesos passe [4] pour avoir été située au nord de l'île, à une lieue de distance de la côte, à-peu-près vers le cap Viscardo.

Ne voulût-on rien changer dans la leçon imprimée, l'on auroit toujours eu tort d'avancer, comme on l'a fait [5], que, suivant Strabon, de son temps, le nombre des villes de l'île *Cephallenia* étoit réduit à deux.

‹1› Strabon est peut-être le seul qui fasse mention de ce trait historique.

L'un des voyageurs déjà cités [6] a consigné dans sa relation la particularité que voici : « Il y a environ une vingtaine d'années qu'un » insulaire, faisant nettoyer un puits dans » un petit jardin, peu éloigné de *Lixuri*, en » tira plusieurs morceaux d'antiquités : le » premier étoit une petite urne de marbre, » dont le piédestal avoit seul souffert du » temps. Le peu que l'on put lire de l'ins- » cription qui y étoit gravée, annonçoit la » mort violente d'un jeune homme de dix- » huit ans, ami de C. Antonius. » Du reste, j'ignore sur quel fondement ce même voyageur attribue [7] à Strabon d'avoir exprimé que la ville commencée par C. Antonius s'appeloit *Petulia*.

‹2› *Voyez*, dans l'Odyssée, liv. I, v. 105, 181, 419; liv. II, vers 99; liv. III, vers 309; liv. XIV, vers 452; liv. XV, vers 426; liv. XVI, vers 426; liv. XIX, vers 144; liv. XXIV, vers 133.

‹3› *Ne diffèrent point des* TELEBOÆ. La tradition que notre auteur rapporte en ce

[1] *Melet.* loc. cit. = [2] *D'Arbois*, loc. cit. pag. 46. = [3] *Grasset S. Sauv.* liv. X, ch. 4, tom. III, pag. 66. = [4] *Id.* ibid. = [5] *D'Arbois*, loc. cit. pag. 43. = [6] *Grasset Saint-Sauveur*, loc. cit. ch. 4, tom. III, pag. 57. = [7] *Id.* ibid. ch. 5, tom. III, pag. 67.

porta la guerre*, avec l'assistance de Cephalus, fils de Deionéus ‹1› et banni d'Athènes : devenu maître de l'île, Amphitryon la remit à Cephalus*, dont elle prit le nom ; et les cités [dont j'ai déjà parlé] tinrent leur dénomination des enfans de Cephalus.

PAGE 456.
* Vers l'an 1283 avant l'ère Chr.
* *Voyez* ci-dessus, *pag. 37*, note 1.

Vouloir que *Taphos* ne différât point de *Cephallenia*, cela n'est nullement conforme aux traditions que suivoit Homère ; car le poëte, rangeant les *Cephallenes* sous la puissance de Laërte et d'Ulysse, donne *Taphos* comme soumise à Mentès* : « Appelé Mentès, je me fais gloire d'être le fils du sage Anchialus ; et je commande aux *Taphii*, ces marins si fort exercés à ramer *. » L'île *Taphos* [du poëte] est celle qu'aujourd'hui l'on nomme *Taphiûs* ‹2›.

* Odyss. I, v. 180.
* *Voyez* ci-après, *pag. 59*, not. 3 et 4.

moment, paroît être celle que suivoit Apollodore [1] : « De Mestor [fils de Persée] et de » Lysidice, fille de Pélops, naquit Hippo» thoé, que Neptune enleva et conduisit » dans les îles *Echinades* : il en eut un fils, » nommé Taphius, qui fonda *Taphos* ; il » donna à ces peuples le nom de *TELEboæ*, » parce qu'il étoit allé loin *[TELÉ]* de sa » patrie [2]. »

Mais comment concilier tous les témoignages discordans qui nous restent [3], soit au sujet de l'étymologie de ces noms, *Teleboæ* et *Taphii*, soit relativement à la généalogie des prétendus héros, Teleboas et Taphus. Les divers passages dans lesquels Homère en parle [4], n'éclaircissent rien.

‹1› Eustathe sembleroit presque [5] avoir regardé le héros Cephalus, qui devint possesseur de l'île *Cephallenia*, comme different du Cephalus, fils de Deionéus, petit-fils d'Æolus, et mari de Procris.

‹2› *TAPHIÛS*, ou autrement *Taphiussa* [6]. Quelle est celle des îles situées dans ces parages que ce nom désignoit ! voilà un point de critique non encore éclairci. Suivant Étienne de Byzance, elle devroit n'être éloignée de *Cephallenia* que d'environ 30 stades. Sur les cartes de M. d'Anville, qui regarde l'ancienne *Taphiûs* comme étant l'île appelée aujourd'hui Megalo-Nisi, la distance qui la sépare de *Cephallenia* est au moins de 80 stades olympiques. Sur la

[1] Lib. II, cap. 4, §. 5, n.° 4. — [2] Traduction de M. *Clavier*, tom. I, *pag. 151*. — [3] Cf. *Herod.* lib. V, §. 59. — *Pherecyd.* lib. II, Fragm. 12, ap *Sturz.* pag. 103. — *Anaximandr. Miles. Heroolog.* ap. *Athen.* lib. XI, cap. 14, pag. 498, C. — *Aristotel. de Republic.* ap. *Strabon.* tom. III, pag. 99. — *Herodor. Heracleot.* seu *Pontic.* [in *Heracleâ*, ut quidem videtur] ap. *Athen.* lib. XI, cap. 7, pag. 474, F ; et ap. *Scholiast. Apollon. Rhod. Argon.* lib. I, vers. 746. — *Apollodor.* lib. II, cap. 4, §. 5, n.° 4 et seq. — *Plaut. Amphitr.* v. 49, 104, 263. — *Scholiast. Homer.* ad *Odyss.* lib. XI, vers. 265. — *Scholiast. Apollon. Rhod.* loc. cit. — *Scholiast. Lycophr.* vers. 932. — *Eudoc. Violar.* pag. 387. — *Joan. Diacon.* ad *Hesiod. Scut. Hercul.* pag. 189. — *Polit.* ad *Eustath.* in *Homer. Iliad.* II, vers. 625, tom. II, §. 86 et seq. pag. 646 et seq. — *Larcher*, *Tabl. géogr.* v. Teleboens. — *Heyn.* ad *Apollodor.* loc. cit. — *Clavier*, *Notes sur Apollodor.* liv. II, chap. 4, not. 21, 27, 28, 29, 30, 31. — *It. Hist. des pr. temps de la Grèce*, tom. I, *pag. 181, 182*, — [4] Conf. *Homer. Odyss.* lib. I, vers. 105, 180, 181, 418, 419. — *It.* lib. XIV, vers. 452. — *It.* lib. XV, vers. 426. — *It.* lib. XVI, vers. 426. — [5] Conf. *Eustath.* ad *Homer. Odyss.* I, vers. 105, pag. 1396, lin. 4. — [6] Conf. *Steph. Byzant.* v. Τάφος. — *Epitom. Strab.* pag. 1268, A.

PAGE 456. L'autre opinion, celle d'Hellanicus ‹1›, suivant laquelle *Dulichium* ne seroit autre que *Cephallenia*, ne s'accorde pas mieux avec les témoignages d'Homère. Le poëte, d'une part [a], exprime que *Dulichium* étoit soumise au fils de Phyleüs, à Mégès, avec le reste des *Echinades* *, avec les *Epei*, venus d'Élide s'établir dans toutes ces îles : circonstance qui explique pourquoi, ailleurs [b], il qualifie de « chef des magnanimes *Epei*, le Cyllénien Otus ‹2›, compagnon » du fils ‹3› de Phyleüs; » et, d'autre part [c], il dit que « les magna- » nimes *Cephallenes* suivoient Ulysse. » Ainsi donc, puisque, selon Homère, *Dulichium* étoit possédée par les *Epei* sujets de Mégès, et que *Cephallenia* entière appartenoit aux *Cephallenes* sujets d'Ulysse; la *Dulichium* du poëte ne sauroit avoir été ni la même île que *Cephallenia*, ni, comme Andron le voudroit, un lieu situé dans *Cephallenia* : et, conséquemment, quoi qu'ait écrit Phérécyde, ce n'étoit point la cité des *Palenses* ‹4› qu'Homère appeloit *Dulichium*.

[a] Iliad. II, 625 et seq.

* *Voyez* tom. III, *pag.* 140, 153, 154.

[b] Iliad. XV, 518.

[c] Iliad. II, 631.

‹5› Mais [de tous ces critiques] le plus éloigné de saisir la pensée

nouvelle carte de M. Barbié du Bocage, l'intervalle est encore bien plus grand.

‹1› *L'autre opinion, celle d'Hellanicus, &c.* Littéralement, le texte ne dit que ceci : *Hellanicus n'est pas non plus* HOMÉRIQUE, *quand il dit, &c.* Οὐδ' Ἑλλάνικος Ὁμηρικὸς.... λέγων. Mais le sentiment que Strabon, ici, attribue à Hellanicus, est précisément le même que, plus haut [1], il a paru donner comme étant celui de plusieurs auteurs.

Au surplus, je ne vois pas que le critique moderne [2], à qui l'on doit une collection des FRAGMENS d'Hellanicus, ait fait mention de ce témoignage cité par notre auteur.

‹2› Otus étoit né à *Cyllene* [aujourd'hui Chiarenza]. *Voyez* tom. III, *pag.* 147.

‹3› J'ai lu, comme il le faut, d'après le texte d'Homère, Φυλείδεω· et non Φυλέως, ce qui signifieroit qu'Otus avoit été le compagnon de Phyleüs même.

‹4› *Quoi qu'ait écrit Phérécyde, &c.* J'ai lu ΟΥ̓ΔΕ' ΟΙ' [non ΟΙ' ΔΕ'] Παλεῖς κ. τ. λ. Je ne sais si ce témoignage se retrouve dans le Recueil des FRAGMENS de Phérécyde, publié en 1798.

Du reste, un voyageur moderne [3] a eu tort de s'appuyer sur ce passage, pour affirmer que « le nom de *Dulichium* appartenoit » à une des quatre villes bâties dans l'île, » qui s'appela ensuite *Palis.* »

‹5› Voici encore un paragraphe où, certainement, le texte a subi quelque altération. Pour en tirer un sens, j'ai dû forcément présenter des idées intermédiaires que le grec n'offre point. Mais *voyez* ci-après, *pag.* 49, not. 2, 3 et 4.

[1] *Voyez* ci-dessus, *pag.* 46. = [2] Conf. *Hellanic. Fragm.* ed. Fried. Gul. Sturz. Lipsiæ 1796. = [3] *Grasset Saint-Sauveur*, loc. cit. ch. 5, tom. III, pag. 61.

d'Homère,

d'Homère, est celui qui <1> prétend prouver l'identité de *Cephallenia* et de *Dulichium*, par le passage où Télémaque, faisant la récapitulation des poursuivans venus de chaque partie des États de son père, dit [a] « qu'il y en avoit, de *Dulichium*, cinquante-» deux, et de *Samé*, vingt-quatre <2>. » [Si *Dulichium* eût été, suivant le poëte, la même île que *Cephallenia*, le nom de *Samé* ne désigneroit ici que l'une des quatre cités de cette île.] Et, alors, Télémaque ne se trouveroit-il pas dire [ce qui seroit un discours absurde], que <3>, de l'île entière, étoit venu tel nombre de poursuivans, mais qu'en même temps, de l'une de ses cités étoit venue la moitié de ce nombre, à deux près <4>! PAGE 456.

[a] Odyss. XVI, 247.

<1> Je crois que le critique dont ici notre auteur vouloit parler, est Apollodore. *Voyez* ci-dessus, *pag. 39*, not. 1 et 2.

<2> *Mais [de tous ces critiques] le plus éloigné de saisir la pensée d'Homère, est celui qui prétend prouver l'identité de* CEPHALLENIA *et de* DULICHIUM, *par le passage où Télémaque [faisant la récapitulation des poursuivans venus de chaque partie des États de son père] dit &c.*

Le grec porte seulement : Μάλιστα δ' ὑπεναντιοῦται Ὁμήρῳ, ὁ τὴν Κεφαλληνίαν τὴν αὐτὴν τῷ Δουλιχίῳ ΛΕΓΩΝ, ΕἼΠΕΡ τῶν μνηστήρων κ. τ. λ.; ce qui, selon moi, se trouveroit rendu fidèlement en latin, de la manière suivante : *Maximè autem adversatur Homero ille, qui* CEPHALLENIAM *et* DULICHIUM *eandem [debere] esse insulam contendit,* QUONIAM, ou QUANDOQUIDEM, ou EO IPSO QUOD *[apud Homerum, Telemachus] dicit, de numero procorum &c.*

Sans doute, la conjonction, εἴπερ, étant susceptible de diverses significations, la phrase pourroit avoir un sens bien différent de celui que ma version exprime : mais on verra bientôt les motifs qui m'ont décidé à préférer cette interprétation.

<3> *[Si* DULICHIUM *&c.]* Le raisonnement que je prête à Strabon, n'est point exprimé dans son texte : mais j'ose presque affirmer qu'il y est contenu implicitement ; et voilà pourquoi, plus haut [1], j'ai annoncé que notre auteur me paroissoit s'écarter de l'opinion d'Apollodore, qui pensoit qu'en effet, dans ce vers d'Homère, le nom, *Samé*, désignoit la cité, et non l'île entière. Quant au dernier membre de la phrase, mon interprétation suppose que cette expression, ἢ γὰρ τοῦτ' ἂν εἴη λέγων, est employée interrogativement.

<4> *La moitié de ce nombre, à* DEUX *près.* Le texte imprimé porte, *à* UN *près*, παρ' ἝΝΑ. J'ai lu avec M. Tzschucke, qui se fonde, non pas seulement sur la conjecture de M. Tyrwhitt [2], mais sur l'autorité d'un manuscrit de Médicis, παρὰ ΔΥ'Ο. Le nombre des poursuivans venus de *Dulichium* étoit de 52; celui des poursuivans venus de *Samé*, étoit de 24 : or 24 est, *à* DEUX *près*, la moitié de 52; car cette moitié seroit 26. Et je ne comprends pas bien le sens d'une note marginale de M. de Bréquigny, conçue en ces termes : « Car, après les 52 » venus de *Dulichium*, les 25 de *Samé* au-» roient été un double emploi. »

Au surplus, on pourroit, comme je l'ai

[1] *Voyez* ci-dessus, *pag. 39*, not. 2. — [2] *Tyrwhitt. Conject. in Strab. pag. 35.*

PAGE 456.

Passerons-nous sur cette difficulté ! je demanderai quelle seroit donc la *Samé* dont Homère parle, quand il s'exprime ainsi[a] : « Tous » les princes de *Dulichium*, de *Samé*, de la boiseuse *Zacynthos.* »

[a] Odyss. I, v. 246.

Position géographique de *Cephallenia.*

[Quant à la position géographique] *Cephallenia* est située en face de l'Acarnanie, à environ 50, d'autres disent 40 stades de *Leucatas* (1) ; et à 80 stades du cap *Chelonatas* * : son périmètre

* Cap Tornèse. *V.* t. III, *p. 139* n. 2 ; *140*, n. 3 ; et *148*, n. 1.

insinué précédemment [1], interpréter tout ce paragraphe d'une manière, pour ainsi dire, contraire à celle dont je l'ai traduit : cela vient des acceptions variées dans lesquelles la conjonction, τίνης, peut se prendre [2]. En effet, le texte Grec n'eût pas laissé de paroître assez littéralement rendu, si j'eusse dit : *[De tous ces critiques] le plus éloigné de saisir la pensée d'Homère, est celui qui fait de* CEPHALLENIA *et de* DULICHIUM *une seule et même île ;* TANDIS QUE *[selon le poëte], dans le nombre des poursuivans, « il en étoit venu de* DULI- » CHIUM *cinquante-deux, et de* SAMÉ *vingt-* » *quatre. »* Mais il m'a semblé que, si l'on s'en tenoit à ce sens, l'auteur se trouveroit mériter trois reproches :

I.° Il paroîtroit, non-seulement recommencer, sans nécessité, à combattre l'une des opinions déjà réfutées par lui-même [3], mais encore employer, pour cette nouvelle attaque si gratuite, des argumens moins forts, moins décisifs que ceux dont il s'est servi en premier lieu [4]. II.° De la phrase ainsi interprétée, il résulteroit que l'opinion suivant laquelle la *Dulichium* d'Homère auroit été l'île connue postérieurement sous le nom de *Cephallenia*, seroit jugée, par notre auteur, plus contraire aux témoignages du poëte, plus inepte que celle de certains commentateurs, par exemple, de Phérécyde et d'Andron [5], qui faisoient de *Dulichium* l'une des quatre cités de cette même *Cephallenia.* Or, un tel jugement de la part de Strabon, selon moi, seroit singulier : je trouve moins pardonnable de prendre le nom de *Dulichium* pour celui d'une cité appartenant à *Cephallenia*, que de le regarder comme l'ancienne et primitive dénomination de cette île. III.° Ce qui étonneroit encore davantage, ce seroit la manière dont Strabon auroit motivé ce jugement bizarre ; car il se trouveroit l'avoir fondé, sinon uniquement, du moins en particulier, sur ce que, d'après certain passage de l'Odyssée, la *Samé* d'Homère ne sauroit avoir été l'une des cités de l'île appelée, par ce poëte, *Dulichium.* Sans doute cet argument, bien développé, pourroit, comme ceux dont Strabon s'est servi précédemment [6], contribuer à démontrer que la *Dulichium* d'Homère ne doit avoir été ni la *Cephallenia* des modernes, ni un des lieux contenus dans cette île. Mais prouveroit-il, en aucune façon, la chose, la seule chose que, maintenant, notre auteur s'engage à établir ; savoir, qu'entre divers sentimens, tous peu conformes aux témoignages d'Homère, le plus contraire à l'idée du poëte, et conséquemment le plus absurde, c'est de vouloir prendre *Dulichium* et *Cephallenia* pour une seule et même île !

(1) *A environ &c.* Une telle distance n'équivaudroit qu'à celle de 6 milles un quart, ou même seulement 5 milles. Ce témoignage s'accorde-t-il avec le calcul des marins [7] ! Sur la carte de M. d'Anville,

[1] *Voyez* ci-dessus, *pag. 49*, not. 2. = [2] Conf. *Fr. Viger. de præcip. Gr. dict. Idiotism.* sect. 6, cap. 8, §. 12, edit. 1802, pag. 512 et seq. = [3] *Voyez* ci-dessus, *pag. 46 et 47* ; puis, *pag. 48*, not. 1. = [4] *Voy.* ibid. = [5] *Voyez* ibid. not. 4. = [6] *Voyez* ibid. not. 1, 2, 3. = [7] Conf. *Coronelli*, *Descr. de la Morée*, pag. 65. — *Belin*, *Descr. du golfe de Ven.* pag. 163.

peut s'évaluer à 300 stades ‹1›. Elle s'étend beaucoup en longueur vers l'*Eurus* ‹2›. PAGE 456.

L'île [en général] est montueuse; et le plus haut de ses monts est l'*Ænus*, sur lequel est assis le temple de Jupiter-ÆNÉSIEN ‹3›.

L'endroit où elle est le moins large, forme un isthme, si bas, que souvent, d'une mer à l'autre, il est couvert par les eaux ‹4›. C'est proche le golfe produit par le rétrécissement de l'île, que se trouvent les cités appelées *Cranii* et *Palenses*.

Dans le détroit qui sépare *Cephallenia* d'Ithaque ‹5›, est la petite Ile *Asteria*.

l'intervalle dont il s'agit, est au moins de 75 stades olympiques; et sur celle de M. Barbié du Bocage, il est de 100 stades olympiques.

‹1› *A 300 stades* : Ὡς ΤΡΙΑΚΟΣΙΩΝ. Ainsi donc la circonférence de *Cephallenia*, d'après le nombre de stades marqué par notre auteur, pouvoit s'évaluer à 37 milles et demi. Pline [1] lui donne 44 milles; ce qui équivaudroit à 352 stades. Nos voyageurs modernes [2] offrent sur ce point une discordance bien étrange : il en est qui donnent au circuit de Céphalonie une telle étendue, que M. Falconer propose [3] de lire, dans le texte de Strabon, *ὡσεὶ χιλίων καὶ τριακοσίων*, à environ 1300 stades.

‹2› *EN LONGUEUR vers l'EURUS*. Je lis, avec Casaubon, autorisé par plusieurs manuscrits, *μακρὰ*, au lieu de *μικρά*. Mais que signifient les mots, *πρὸς Εὖρον*! Les interprètes Latins les ont rendus par ceux-ci : *versùs ortum solis*. Néanmoins, il n'est pas ordinaire à Strabon de désigner de cette manière, soit en général le levant, soit en particulier le levant d'hiver ou d'été.

Le vent appelé par les anciens, *Eurus*, semble bien avoir été ce que nous appelons proprement le vent de sud-est. D'après cela, et en considérant que, selon nos meilleures cartes, la plus grande longueur de l'île de Céphalonie peut en effet se prendre du nord-ouest au sud-est, on seroit tenté de croire que Strabon vouloit exprimer cette idée.

‹3› « Il y a au nord un château bâti sur » une haute montagne, et un village. On » appelle, si je ne me trompe, cette mon» tagne, Gargasso; et l'on y voit encore » quelques débris d'un temple de Jupiter: » ce peut être le mont *Ænus*. » POCKOCKE, *Descr. de l'Or.* trad. Fr. part. III, liv. III, ch. 16, tom. VI, *pag. 217*.

‹4› « Cette description permettroit presque » de croire qu'au temps d'Homère, l'île étoit » divisée en deux parties, appelées l'une » *Dulichium*, l'autre *Samé*. Ainsi s'explique» roit l'incertitude des anciens sur la position » de *Dulichium*. Le témoignage de Phéré» cyde, suivi par Pausanias, ne seroit point » contraire à une pareille idée. De même, » Hésychius et d'autres auteurs font de » *Dulichium* une cité de l'île *Cephallenia*. » FALCONER, *ad Strab.* loc.

‹5› Un voyageur Français [4] donne à ce détroit 3 milles dans sa plus petite largeur, 5 milles dans la plus grande, et 20 milles de longueur [5] : suivant un autre témoignage [5], il a deux lieues de largeur, et sept de longueur, courant S.S.E. et N.N.O.

[1] *Hist nat.* lib. IV, §. 19, tom. I, pag. 208, lin. 5 et 6. — [2] *D'Arbois*, loc. cit. pag. 39. — *Grass. S. Sauv.* lib. X, ch. 3, pag. 10. — [3] *Falcon. Not. ad Strab.* loc. — [4] *D'Arbois*, loc. cit. p. 44. — [5] *Grass. S. Sauv.* liv. X, ch. 1, tom. III, pag. 1 et 2.

PAGE 456.
* Didascalo.
[a] Odyss. IV, 844.
PAGE 457.
[b] Cf. Apollod. de Navib. Fragm. ap. Heyn. tom. I, pag. 425.

île que le poëte appelle *Asteris* *. Selon Démétrius le Scepsien, elle n'est plus telle qu'Homère la dépeint, lorsqu'il dit[a] : « Là sont » des ports favorables, ouverts de deux côtés ‹1› aux navires. » Mais, suivant Apollodore[b], l'état des lieux, dans *Asteris*, n'est point changé; et l'on y trouve, ajoute-t-il, un bourg qui s'appelle *Alalcomenæ*, placé sur l'isthme même ‹2›.

Du nom de *Samos*, donné par Homère à *Cephallenia*.

Homère donne aussi le nom de *Samos* à cette île, dépendante de la Thrace, que nous appelons SAMOTHRACÉ ‹3›. Sans doute il a connu pareillement l'existence de *Samos* l'Ionique, puisqu'il n'ignoroit point les établissemens formés par la colonie Ionique ‹4›. On peut même dire * que, sans cela, il n'eût pas pris soin ‹5› de distinguer ces deux îles homonymes, comme nous voyons qu'il l'a fait constamment. En effet, toutes les fois qu'il parle de la première *, il en indique la position, tantôt par l'épithète qu'il lui donne, par exemple en disant[c], « Du plus élevé » des monts boisés de *Samos*-la-Thracienne; » tantôt par l'énumération des îles qui l'avoisinent[d], « Dans *Samos*, dans *Imbros* et

* *Voyez* tom. III, *pag.* 149, 150.
* De SAMOTHRACE.
[c] Iliad. XIII, 12.
[d] Iliad. XXIV, 753.

‹1› *De deux côtés &c.* Le grec porte, *ἀμφίδυμοι*. Cette expression, s'il faut en croire quelques interprètes [1] du poëte, signifie que chacun des deux ports de l'île *Asteris* avoit une double entrée. Mais puisqu'au rapport d'Apollodore, cité immédiatement après, l'on peut se représenter l'île comme fort rétrécie vers son milieu, et divisée en deux portions jointes par un isthme, ne faudroit-il pas plutôt entendre, *ἀμφίδυμοι*, de la situation des deux ports qui, opposés en certain sens l'un à l'autre, recevoient également les navires, n'importe de quel côté ils arrivassent!

‹2› ALALCOMENÆ. Peut-être devroit-on lire, *Alcomenæ* [2]; et peut-être aussi notre auteur se trompoit-il, en attribuant à la petite île *Asteris*, ce lieu dit, *Alalcomenæ*, ou *Alcomenæ*, que d'autres témoignages [3] placent dans Ithaque.

‹3› Strabon a déjà parlé plus d'une fois de SAMOTHRACÉ : *voyez* tom. I, *pag. 343*, note 3 : tom. II, *pag. 72*, note 3; et *pag. 74* : tom. III, *pag. 131*; et *pag. 150*, note 2. Il en reparlera encore.

‹4› *Puisqu'il &c.* Littéralement, *car il paroît avoir connu la colonie Ionique; καὶ γὰρ τὴν Ἰωνικὴν ἀποικίαν εἰδέναι φαίνεται*.

‹5› *Sans cela &c.* Je lis, οὐκ ἍΝ [illegible], au lieu de οὐκ [illegible]. Voici, sans doute, le raisonnement de Strabon : « Si le » poëte n'eût point connu la *Samos*-Ionique, » pourquoi, en parlant de la *Samos*-Thracienne, auroit-il toujours cherché à distinguer celle-ci, sinon par quelque épithète, » au moins d'une manière quelconque! »

[1] Conf. *Schol. Homer.* ad loc. — *Eustath.* ad loc. pag. 1579, lin. 63. = [2] Conf. *Steph. Byzant.* v. Ἀλκομεναί. = [3] *Istr. Mem.* ap. *Plutarch. Quæst. Gr.* quæst. 42, edit. Reisk. tom. VII, pag. 203 et 204.

» l'inaccessible *Lemnos;* » ou encore [a], « Entre *Samos* et la » poudreuse *Imbros.* » Ainsi Homère, je le répète, a connu l'existence de *Samos* l'Ionique. Mais dans aucun endroit de ses poëmes il n'en a fait mention. Et observons qu'anciennement elle n'étoit point nommée *Samos :* on l'a d'abord appelée *Melamphylos* ‹1›; ensuite *Anthemusa* ‹2›; et, plus tard, *Parthenia*, d'après le fleuve *Parthenius*, dont le nom a été changé, postérieurement, en celui d'*Imbrasus* *. Ainsi donc, au temps du siége de Troie, d'une part, on appliquoit la dénomination de *Samos*, non-seulement à *Cephallenia*, mais aussi à *SAMOthracé*, comme le prouve ce discours d'Hécube [b], « Achille, ayant pris mes enfans, les a » vendus, comme esclaves, dans *Samos* et dans *Imbros;* » et, d'autre part, *Samos* l'Ionique ‹3› n'avoit point encore reçu de colons [Ioniens] : conséquemment, il est manifeste que cette dernière doit son homonymie à l'une ou l'autre des îles qui portèrent, avant elle, le nom de *Samos*. Et, de même, l'on se trouve contredire évidemment l'histoire ancienne, quand on avance ‹4› que des

PAGE 457.

[a] Iliad. XIII, 33; et XXIV, 78.

* Le nom actuel est inconnu.

[b] Iliad. XXIV, 751.

‹1› Telle est l'orthographe de tous les mss., tant ici qu'encore ailleurs [1]. Néanmoins, d'après divers passages qui se rencontrent chez plusieurs écrivains, on seroit tenté de lire, *Melamphyllos*, ou *Melamphyllis*.

‹2› *Ensuite* ANTHEMUSA. D'une part, je lis, εἶτα, non εἴτε, qui signifieroit *ou bien* [2]: cette correction est appuyée du témoignage tant de Strabon lui-même [3], que de différens auteurs [4]. Et, de l'autre part, j'adopte la leçon, Ἀνθεμοῦσα, ou Ἀνθέμουσα, au lieu d' Ἀνθεμίς, *Anthemis* [5]. Ce dernier nom pourroit désigner une plante, regardée, ce me semble, par les commentateurs [6] des botanistes anciens [7], comme la même que notre camomille : mais les voyageurs modernes [8] ne la citent point comme une des productions abondantes du sol de *Samos*. Une troisième leçon seroit Ἀνθεμοῦς [9], *Anthemûs ;* mais la dénomination d'*Anthemûs* paroît avoir été propre à une ville de Macédoine [10].

‹3› Je lis, avec M. de Bréquigny, ἡ δ' Ἰωνικὴ, au lieu d' Ἰωνικῇ.

‹4› Je préfère, avec M. Tzschucke, la

[1] *Voyez* liv. XIV, *pag.* 637 du texte Grec. = [2] Conf. *Spanheim.* ad *Callim. Hymn. in Del.* vers. 49. = [3] *Strab.* lib. XIV, pag. 637. = [4] *Aristot.* ap. *Plin. Hist. nat.* lib. V, §. 37; tom. I, pag. 286, lin. 26, et pag. 287, lin. 1. — *Steph. Byzant.* v. Σάμος. — *Schol. Apollon. Rhod.* ad *Argonaut.* lib. II, vers. 874. = [5] *Strab.* loc. cit. — *Eustath.* ad *Dionys. Perieget.* vers. 533. = [6] *Bod. à Stapel*, ad *Theophr. Hist. plantar.* lib. VI, cap. 7, pag. 686, col. 1 et seq. — *Id.* ad lib. VII, cap. 7, pag. 816, col. 1; et cap. XIII, pag. 884, col. 2. = [7] *Dioscorid.* lib. III, cap. 154. — *Plin.* lib. XXII, §. 26, tom. II, pag. 274. = [8] Conf. *Dapper*, *Descr. des îles de l'Archipel*, pag. 190 et suiv. — *Tournefort*, *Voyage du Levant*, tom. I, lettre X, pag. 404. et suiv. — *Pockocke*, *Descr. de l'Or.* trad. Fr. part. II, liv. IV, ch. 7, tom. II, pag. 395 et suiv. = [9] *Strab.* loc. cit. = [10] *Thucyd.* lib. II, §. 99. — *Plin.* lib. IV, §. 17, tom. I, pag. 202, lin. 7.

PAGE 457.

colons, détachés de *Samos* l'Ionique, après leur établissement et l'arrivée de Tymbrion * dans cette île, étant allés peupler celle dont nous parlons, la nommèrent *SAMothracé :* les Samiens le débitent, mais par vanité. Une opinion plus probable * est que *SAMothracé* fut originairement nommée *Samos,* parce que le terme, *sami* ‹1›, désigne des lieux élevés ‹2›, tel qu'est le terrain de *SAMothracé*, « d'où s'apercevoient * tout l'*Ida*, la ville de Priam, » et les vaisseaux des Achæens. » Quelques-uns veulent que cette dénomination primitive, *Samos*, dérive du nom des *Saji*, peuples Thraces, qui, jadis, occupant toute la côte continentale, dont *SAMothracé* n'est pas éloignée, s'étoient pareillement établis dans l'île. Ces *Saji*, selon certains auteurs, en cela peu d'accord avec les autres, ne diffèrent point, soit des *Sapæi* *, soit des *Sinti*, appelés *Sinties* par Homère [b]. Le poëte Archiloque en fait mention : « Et, maintenant, mon bouclier, cette armure parfaite que, » malgré moi, j'abandonnai parmi les buissons, sert de trophée à » quelqu'un des *Saji* ‹3›. »

* Vers l'an 1055 avant l'ère Chr. *Voy.* liv. XIV, *pag.* 633.

* *Voyez* tom. III, *pag.* 167, note 4.

* Iliad. XIII, 13. — Eustath. ad loc. p. 917, lin. 2 ; et ad lib. XXIV, pag. 1374, lin. 14.

* *Voyez* tom. III, *pag.* 130, not. 2 ; et liv. XII, *pag.* 549 du texte Grec.

[b] Iliad. I, v. 594.

leçon des manuscrits, qui portent, Ὁ λέγουσι, au lieu de, ἫΝ λέγουσι.

‹1› *Le terme SAMI.* Suivant la leçon de certains mss., reproduite par le rédacteur de l'*ÉPITOMÉ* [1], il faudroit dire *SAMÆI.*

‹2› On pourroit croire que ces deux noms, *SaMos* et *SaMi*, s'écrivoient originairement sans *m*, c'est-à-dire *Saos* et *Sai* [2]. Cette idée naît de la comparaison de divers témoignages, soit d'auteurs anciens, soit de leurs scholiastes, qui semblent prouver que l'île *SAMothracé* même avoit porté le nom de *Saos;* et que l'un de ses monts s'appeloit *Saoce* [3].

‹3› L'épigramme dont notre auteur ne cite ici que deux vers, en contenoit au moins quatre, comme lui-même en fournira la preuve dans son XII.ᵉ livre ; et l'on peut la compléter d'ailleurs [4]. Le distique rapporté ici par Strabon, est traduit d'après la leçon qu'adoptent les plus habiles critiques [5].

[1] Pag. 1268, A, B. — [2] Conf. *Gatter. de Herod. ac Thucyd. Thrac.* Commentat. soc. reg. Goëtting. tom. V, pag. 89. — *Schellenb.* ad *Antimach. reliq.* Fragm. 26, pag. 74. — *Heyn.* ad *Homer. Iliad.* XIII, vers. 12, *Var. Lect. et Obs.* vol. VI, pag. 370. — [3] Conf. *Aristot.* ap. *Schol. Apollon. Rh.* ad *Argon.* lib. I, vers. 917. — *Lycophr. Alex.* vers. 68. — *Diodor. Sicul.* lib. III, §. 55 ; lib. V, §. 47 et 48. — *Plin. Hist. nat.* lib. IV, §. 23, tom. I, pag. 214, lin. 14. — *Schol. Homer.* ad *Iliad.* XIII, vers. 12. — *Schol. Nicandr.* ad *Theriac.* vers. 472, edit. 1527, pag. 24. — *Eustath.* ad *Dionys. Perieget.* vers. 533. — [4] Conf. *Aristoph. Pac.* vers. 1296. — *Sext. Empir. in Pyrrh. Hypotyp.* lib. III, cap. 24, §. 216. — *Plutarch. de Lacon. Instit.* edit. Reisk. tom. VI, pag. 888, 889. — [5] Conf. *Muret. Var. Lect.* lib. IX, cap. 2. — *Olear.* ad *Philostr. Vit. Apollon. Tyan.* lib. II, cap. 7. — *Reisk.* in *Antholog.* n.° 421, pag. 23. — *Brunck. Analect.* tom. I, pag. 40, n.° 3 ; et tom. III, lect. et emend. pag. 6. — *Jacobs*, *Animadv.* in *epigr. Anth.* vol. I, part. 1, pag. 150 et 151. — *Ignat. Liebel*, *Archiloch. Reliq.* edit. 1812, fragm. 51, pag. 146.

Des îles soumises à Ulysse, il ne reste à citer que *Zacynthos*. PAGE 457. *Zacynthos.*
Elle est située un peu plus au couchant que *Cephallenia*, et que le Péloponnèse, où elle paroît toucher ⟨1⟩. Son périmètre a plus de PAGE 458.

⟨1⟩ *Située &c.* Le grec porte : *Μικρῷ πρὸς ἑσπέραν μᾶλλον τῆς Κεφαλληνίας κεκλιμένη* ΚΑΙ' *τῆς Πελοποννήσου, συνάπτων δ' αὐτῇ*, ΠΛΕ'ΩΝ *ἐστὶν κ. τ. λ.* Ce passage a dû paroître corrompu, sinon même mutilé. Les variantes de certains manuscrits ne servent qu'à montrer combien la véritable leçon est incertaine ; et ni le rédacteur de l'*ÉPITOMÉ* [1], ni Eustathe, dans ses commentaires, soit sur Homère [2], soit sur Denys le Périégète [3], ne fournissent de secours suffisans pour la constater. Mais tous les interprètes et les éditeurs, qui, du reste, reconnoissoient ici de grandes difficultés, semblent avoir trouvé simple que Strabon plaçât l'île *Zacynthos* à l'ouest de *Cephallenia* (je dis tous ; car c'est par pure erreur de typographie que les éditions de 1620 et de 1707 ont offert, *πρὸς ἑσπέρας*, au lieu de *πρὸς ἑσπέραν*). Après eux, Paulmier de Grentemesnil, observant que *Zacynthos* est, au contraire, plus orientale que *Cephallenia*, pensa qu'en supprimant le *καὶ* au milieu de la phrase, le premier membre signifieroit, *ZACYNTHOS est située plus à l'ouest du Péloponnèse que CEPHALLENIA* ; assertion qui peut paroître vraie, puisque Céphalonie, en comparaison de Zante, est plutôt au nord-ouest qu'à l'ouest du Peloponnèse.

Mais, dans le second membre, l'emploi du participe masculin, *συνάπτων*, forme une autre difficulté. En vain, pour la lever, observeroit-on que le nom, *Zacynthos*, se prenoit quelquefois au masculin ; il est trop évident que Strabon, après comme avant le participe *συνάπτων*, emploie le nom *Zacynthos* au féminin.

M. de Bréquigny avoit traduit ainsi : « Zacynthe, un peu plus au couchant que Céphallenie et le Péloponnèse, auquel elle touche ; » puis, il avoit marqué en note marginale : « Zacynthe est au midi de Céphallénie ; mais Strabon tournoit le nord de sa carte au nord-est. » La note, selon moi, est, au fond, très-judicieuse ; car, d'après la manière dont notre auteur oriente la plupart des pays de l'Europe, je crois certain que, du moins pour cette partie de la terre, les cartes dont il a pu se servir avoient le défaut indiqué par M. de Bréquigny. Cependant, ni l'observation, ni la version de M. de Bréquigny, ne font disparoître la seconde difficulté.

M. Tyrwhitt proposoit de lire, *μικρῷ πρὸς* 'ΕΩ *μᾶλλον κεκλιμένη τῆς Κεφαλληνίας, καὶ* Τῌ͂ ΠΕΛΟΠΟΝΝΗ'Σῼ ΣΥΝΑ'ΠΤΟΥΣ' Α'ΥΤΗ'Ν· *πλέων κ. τ. λ.* *qui est située un peu plus à l'est que Céphallénie, et qui l'unit au Péloponnèse* [sous-entendu, *en continuant la chaîne des îles adjacentes à cette péninsule*] *&c.* Le changement d'*ἑσπέραν* en *ἕω*, est hardi : mais, du reste, la leçon proposée s'accorderoit avec l'extrait de Gémistus, qui porte [4] : « Dans » la mer Adriatique se trouvent *Zacynthos*, » *Cephallenia*, Ithaque, rangées comme en » file [les unes au-dessus des autres], et situées » au couchant du Péloponnèse : » *Ἐν δὲ τῷ Ἀδρίᾳ, Ζάκυνθος & Κεφαλληνία καὶ Ἰθάκη, κατὰ στίχον τι ἀλλήλων κείμεναι, καὶ τῇ Πελοποννήσῳ ἀπὸ δυσμῶν ἐπικείμεναι.*

M. Falconer a pensé que peut-être, au lieu de *πρὸς ἑσπέραν*, il faudroit lire, *πρὸς ἄρκτον*· conjecture peu heureuse.

J'aurois peine à suivre M. Tzschucke, qui lit et ponctue ainsi : *Συνάπτουσα δ' αὐτὴν πλέον. Ἔστιν κ. τ. λ.*

En adoptant un seul des changemens qu'autorisent certains manuscrits, celui de *συνάπτων* en *συνάπτουσα*, ne suffit-il donc pas, pour tout expliquer, d'admettre l'idée de M. de Bréquigny ! C'est le parti que j'ai pris.

[1] Pag. 1268, B. = [2] Ad *Iliad.* II, vers. 634, edit. Polit. tom. II, §. 92, pag. 653. = [3] Conf. *Eustath.* ad *Dionys. Perieg.* vers. 431 et seq. = [4] Manuscrit 1398, F.° 61 v.° lin. 11.

PAGE 458. 160 stades; et sa distance de *Cephallenia* est d'environ 60 stades ‹1›. Elle est fort boisée*, mais fertile ‹2›; et l'on y trouve une ville considérable, portant le même nom que l'île. De *Zacynthos* à *Hesperides* en Libye, le trajet est de 3300 stades ‹3›.

*Iliad. II, vers. 634; et Odyss. I, vers. 246.

Les Echinades &c.

C'est à l'orient de *Zacynthos* et de *Cephallenia* que se trouvent placées les îles *Echinades* ‹4› : au nombre de ces dernières, sont *Dulichium*,

‹1› *Son périmètre &c.* Chose presque incroyable! Que l'on s'attache à comparer ensemble le témoignage de Strabon et celui de Pline [1], les définitions de nos meilleurs dictionnaires géographiques [2], les rapports des voyageurs les plus estimés et les plus récens [3], les cartes les plus correctes [4]; et l'on reconnoîtra que la position de Zante, en latitude comme en longitude, sa distance des côtes du Péloponnèse et de l'île de Céphalonie, sa circonférence et son étendue, ne sont pas encore déterminées avec la précision desirable. A cet égard, nos géographes sont loin d'être parfaitement d'accord entre eux, ou du moins avec eux-mêmes.

‹2› Non-seulement en blé, mais en toute espèce de plantes céréales; car telle est, comme je l'ai déjà fait observer [5], la force du terme, εὔκαρπος.

‹3› Strabon, dans son XVII.e livre [6], évaluera cette même distance à 3600 stades; et cette dernière évaluation peut paroître préférable [7]. *Hesperides* est la même ville qui porta le nom de *Berenicé*. M. d'Anville [8] la reconnoît dans le lieu qui s'appelle aujourd'hui Bernic; mais, ajoute-t-il, selon quelque témoignage particulier, Bernic seroit aussi le même lieu que Bengasi.

— Sur nos cartes les plus récentes, la distance en ligne droite, entre Zante ou *Zacynthos*, et Bernic, l'ancienne *Berenice-Hesperides*, est de 5 degrés 46 minutes d'un grand cercle de la terre, qui valent 3844 stades de 666 ⅔ au degré. G.

‹4› *Les* ECHINADES. J'ai parlé déjà plus d'une fois [9] des îles *Echinades*. L'étymologie de cette dénomination [10] reste incertaine.

[1] *Plin. Hist. nat.* lib. IV, §. 19, tom. I, pag. 208, lin. 4 et 7. = [2] *Ortel.* Thes. — *Cellar. Geogr. ant.* lib. II, cap. 14, §. 18, tom. I, pag. 1010. — *Baudrand*, Dict. — *La Martin.* Dict. = [3] *Spon*, *Voyag* 1676, liv. IV, tom. II, pag. 3 et suiv. — *Wheler*, *Voyag.* part. II, liv. I, tom. II, p. 307 et suiv. — *Pockocke*, *Descr. de l'Or* 1737, part. III, liv. III, ch. 26, tom. VI, *pag. 216*. — *Chandler*, 1766, ch. 78, tom. III, pag. 419 et suiv. — *Le Chevalier*, *Voyage de la Troade*, 1785, tom. I, ch. 3, pag. 70 et suiv. — *Barbié du Bocage*, *Analyse de la carte de l'anc. Gr.* 1788, *pag. 15*. — *Castellan*, *Lettres sur la Morée*, 1796, part. II, Lettre 25, pag. 130 et suiv. — *Pouqueville*, *Voyage en Morée &c.* 1798, ch. 15, tom. I, p. 132. — *Darbois*, loc. cit. pag. 47. — *Grasset Saint-Sauveur*, liv. XI, ch. 14, tom. III, p. 101 et suiv. — *Barbié du Bocage*, *notes sur Chandler*, 1806, tom. III, pag. 482. = [4] *D'Anville*, *Côtes de la Gr. et de l'Archip.* 1756. — Id. *III.e partie de la carte d'Europe*, 1760. = Id. *Gr. ant. spec. Geogr.* 1762. — *Choiseul-Gouffier*, *Cartes de la Gr. anc. et de la Gr. mod.* pour le *Voyage pittor. &c.* tom. I, 1782. — *Barbié du Bocage*, *Recueil de cartes &c.* pour le *Voyage du J. Anach.* 1788. — *Carte du golfe Adriat.* pour le *Voyage de la Troade*, 1802. — *Carte du royaume d'Ulysse*, ibid. — *Th. Kitchin*, *Carte d'une part. de la Grèce* &c. — *Voyage de Chandl.* 1806, tom. II et III. — *Barbié du Bocage*, *Carte de la Grèce*, 1811. = [5] *Voy.* tom. III, Éclairciss. n.° XL, *p. 278*. = [6] *Pag 836*. = [7] *Gossellin*, *Géogr. des Gr. anal.* pag. 80, note 5. = [8] *Géogr. anc.* tom. III, *pag. 44 et 45*. — *Tzschuck.* ad *Pomp. Mel.* lib. I, cap. 8, §. 2, vol. III, part. I, pag. 209. = [9] *Voyez* tom. I, *pag. 141*, notes 5 et 6; *pag 340*, note 6; et *pag. 341* : tom. III, *p. 140 et 153* : puis, ci-dessus, *p. 38*, not. 1; et *pag. 48*. = [10] Conf. *Eustath.* ad *Dionys. Perieget.* v. 431. — *It.* ad *Homer. Iliad.* II, vers. 629, edit. Polit. tom. II, §. 98, p. 649.

PAGE 458.

Dulichium, dite aujourd'hui *Dolicha* ‹1›, et les îles que nous nommons *Oxeæ*, mais que le poëte [a] appelle *Thoæ* ‹2›.

[a] Odyss. XV, v. 298.

Dolicha est située en face d'*Œniadæ* * et de l'embouchure de l'*Acheloüs*, à 100 stades du cap *Araxus* en Élide ‹3›.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 27*, not. 6; et ci-après, *p. 62*, not. 4.

Atérissemens formés par l'*Acheloüs*.

Les autres *Echinades* sont en grand nombre ‹4›; toutes n'offrent qu'un sol âpre et rude; toutes sont en avant de l'*Acheloüs* : la plus éloignée des bouches du fleuve en est à 15 stades, et la plus voisine, à 5 stades seulement.

Celle-ci, jadis, se trouvoit en haute mer; mais le limon [charrié en abondance par l'*Acheloüs*] a déjà réuni au continent plusieurs des *Echinades* *, et tôt ou tard y en réunira d'autres. Ainsi s'est formée toute la *Paracheloïtis* *, que le fleuve arrose ‹5›.

* *Voyez* tom. I, *pag. 141*, not. 5 et 6.

* *Voyez* tom. III, *p. 501*; et les Éclairciss. n.° LX, *pag. 231*.

‹1› Strabon a déjà émis cette assertion plusieurs fois [1]; et il paroitra encore [2] la répéter. Pline [3] ne met point *Dulichium* au nombre des *Echinades*; mais Étienne de Byzance s'accorde [4] avec Strabon; et Eustathe confirme leurs témoignages [5], bien que contraires en quelque sorte à celui d'Homère.

‹2› *Et les îles &c.* Pline [6] range les *Oxeæ* (qu'il nomme *Oxiæ*) parmi les îles situées entre l'Achaïe et *Leucas*.

Au surplus, Strabon, maintenant, répète ce qu'il a déjà dit [7]; savoir, que les *Oxeæ*, appelées, par Homère [8], *Thoæ*, faisoient partie des *Echinades*. D'après cela, peut-être M. Tzschucke n'eût-il point dû prononcer [9] que Strabon, ici, ne reste point d'accord avec lui-même, et qu'en cet endroit, notre auteur distingue, comme Pline [10], les *Oxeæ* des *Echinades* : on pourroit tout au plus observer qu'un peu plus bas [11], la manière dont Strabon s'exprime, paroit, en quelque sorte, supposer une telle distinction.

‹3› *A 100 stades &c.* Cette mesure semble être celle que Polybe [12] avoit marquée.

‹4› Ovide [13] en reconnoît cinq, toutes fort voisines les unes des autres. Pline les nomme [14], au nombre de neuf, *Ægialia*, *Cotonis*, *Thyatira*, *Geoaris*, *Dionysia*, *Cyrnus*, *Chalcis*, *Pinara*, *Mystus*. Peut-être ces noms, altérés d'ailleurs par les copistes, n'étoient-ils que des dénominations vagues, empruntées de quelques-unes des îles de la mer Ægée [15].

‹5› Au sujet de ces attérissemens, le D.r Chandler dit [16] des choses curieuses, mais qui ont besoin d'être confirmées par l'expérience des siècles à venir.

« Pausanias [17] prétendoit que le fleuve

[1] *Voy.* tom. III, *pag. 140, 153, 154*; puis, ci-dessus, *pag. 38 et 48.* — [2] *Voy.* ci-après, *pag. 59.* — [3] *Plin. Hist. nat.* lib. IV, §. 19, tom. I, pag. 208, lin. 2 et 4. — [4] *Steph. Byzant.* v. Δουλίχιον. — [5] *Eustath.* in *Homer. Odyss.* lib. I, vers. 246, pag. 1414, lin. 54. — [6] *Plin. Hist. nat.* lib. IV, §. 19, tom. I, pag. 207, lin. 25, et pag. 208, lin. 1. — [7] *Voy.* tom. III, *pag. 178.* — [8] *Odyss.* XV, 298. — [9] Ad *Pompon. Mel.* lib. II, cap. 7, §. 10, vol. III, part. II, pag. 725. — [10] *Loc. cit.* lin. 1. — [11] *Voy.* ci-après, *pag. 59*; et *pag. 62*, not. 1. — [12] *Polyb.* lib. IV, cap. 65, §. 10, edit. Schweigh. tom. IV, pag. 154. — [13] *Metamorph.* lib. VIII, v. 577. — [14] *Hist. nat.* lib. IV, §. 19, tom. I, pag. 208, lin. 2. — [15] Cf. *Harduin.* ad *Plin.* loc. cit. not. et emend. n.° 69, ibid. pag. 236, col. 1. — [16] *Voyage en Grèce*, chap. 72, tom. III, pag. 380 et suiv. — [17] *Pausan. Arcadic.* seu lib. VIII, cap. 24, §. 4 et seq. edit. Fac. tom. II, pag. 420 et seq.

PAGE 458. Cet attérissement continuel a long-temps occasionné de violens débats entre les *Acarnanes* et les Ætoliens, par l'instabilité qu'il causoit dans les limites des deux peuples : faute d'arbitres, ils recouroient aux armes, et la force décidoit du droit. Voilà l'origine du mythe, suivant lequel Hercule vainquit l'*Acheloüs*, et, pour prix de sa victoire, obtint en mariage la fille d'Œnée, la belle Déjanire, à qui Sophocle * prête ce discours : « Un fleuve, c'étoit l'*Acheloüs*, » recherchoit ma main, et, pour l'obtenir de mon père, se présen- » toit sous trois formes : tantôt vrai taureau ; tantôt serpent tor- » tueux, et brillant de couleurs variées ; tantôt ne différant de » l'homme que par une tête au bœuf empruntée ‹1›. » Et, selon cette même tradition, la corne d'Amalthée ‹2› n'est autre que l'une des cornes du fleuve, dont Hercule, après la lui avoir arrachée, fit un présent de noces à son beau-père. Mais on réduit ce mythe à un fond de vérité. [D'une part, vû la nature des fleuves,] l'on aura pu dire que l'*Acheloüs* se montroit, 1.° « sous la forme d'un taureau, » tant à raison du bruit mugissant de ses eaux, que de ses détours, appelés *cornes* * ; 2.° « tel qu'un serpent, » à cause de son cours long et tortueux ; 3.° « avec une tête de bœuf, » d'après la même idée qui le faisoit assimiler au taureau : et, de l'autre

* Trachin. vers. 10.

* Τῶν καμπτῶν, ἃς καλοῦσι ΚΕΡΑΤΑ.

» entrainoit les terres soulevées par la charrue » dans les labours, et que, cette culture ayant » cessé, les attérissemens ne devoient plus » avoir lieu. Cependant, si ces terres, ainsi » remuées, entroient pour quelque chose » dans la formation des attérissemens qui » avoient lieu à l'embouchure de l'*Acheloüs*, » elles ne devoient pas en être la principale » cause ; et il faut que, par sa nature, ce » fleuve soit un de ceux qui dépouillent les » montagnes dans lesquelles ils prennent leur » source : en sorte que les attérissemens qui » avoient eu lieu du temps de Pausanias, » doivent s'être continués jusqu'à nos jours, » sinon avec la même activité, du moins » dans une proportion telle que le terrain se » sera beaucoup accru depuis le temps où » cet auteur écrivoit. » BARB. DU BOCAGE, *Notes sur le Voyage de Chandler*, tom. III, not. 268, *pag. 489*. — *It.* not. 272, 273.

‹1› Littéralement, selon certains manuscrits, *portant, sur un TRONC humain, une PROUE-de-bœuf* : Ἄλλοτ' ἀνδρείῳ ΚΥΤΕΙ [*al.* ΤΥΠΩ] ΒΟΥΠΡΩΡΟΣ.

‹2› *Voyez* les différens recueils des adages Grecs, et les interprètes [1].

[1] *Zenob. Adag.* centur. I, adag. 26 ; et centur. II, adag. 48. — *Diogen. Adag.* centur. I, adag. 64. — *Adag. ex Suid.* cent. II, adag. 37. — *Mich. Apostol. Adag.* cent. II, adag. 86. — *Petr. Pantin.* not. ad loc. — *Erasm. Adag. Chil.* I, cent. VI, adag. 2, col. 190.

part, Hercule, indépendamment de sa bienfaisance habituelle, animé du desir de s'allier avec Œnée, aura, par des digues et des canaux, fait violence au fleuve, qui, débordé dans son cours, inondoit une grande portion de la *Paracheloïtis ;* d'après quoi « la corne d'AMALTHÉE » sera devenue l'emblème du service que, par la dessication de ces terrains, il rendit à son beau-père.

PAGE 458.

PAGE 459.

États de Mégès.

Suivant le poëte*, au temps du siége de Troie, les *Echinades* et les *Oxeæ* se trouvoient « soumises à Mégès*, fils de Phyleüs, de ce » héros, nourricier-de-coursiers ‹1›, aimé des dieux, et qui, jadis, » s'accordant mal avec son père, s'étoit retiré dans l'île *Dulichium* ‹2›. » Le père de Phyleüs étoit Augéas, roi de l'Élide et des *Epei* *; et ce furent les *Epei*, venus dans *Dulichium* à la suite de Phyleüs, qui occupèrent toutes ces îles.

* Iliad. II, 625.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 48*, not. 2.

* *Voyez* tom. III, *pag. 149, 154, 178, 180.*

Iles des *Taphii.*

Celles des *Taphii*, dites plus anciennement des *Teleboæ* *, et dont l'une est *Taphos*, appelée aujourd'hui *Taphiûs* ‹3›, étoient distinguées des *Echinades :* non, sans doute, à raison de leur distance, car elles sont situées tout proche ‹4›; mais parce qu'elles

* *Voyez* tom. III, *pag. 99 ;* puis ci-dessus, *pag. 46*, not. 2.

‹1› *De ce héros*, NOURRICIER-DE-COURSIERS. Le grec porte, Ἱππότα. Je n'ignore pas que, selon des grammairiens du moyen âge [1], ce terme pourroit signifier *exilé ;* mais une telle interprétation me paroît absurde.

‹2› On diroit que le rédacteur de l'ÉPITOMÉ [2] avoit trouvé encore quelque autre chose dans ce passage : Ὅτι Ἐπειοὶ κατῴκουν τὰς ὑπὸ τῷ Μέγητι Ἐχινάδας, ἐξ Ἤλιδος ἐλθόντες μετὰ Φυλέως· διόπερ καὶ τὸν Κυλλήνιον Ὦτον, μεγαθύμων ἀρχὸν Ἐπειῶν Φυλείδεω ἕταρον καλεῖ ὁ ποιητής. *[Strabon dit] que les* EPEI, *venus d'Élide avec Phyleus, s'établirent dans les* ECHINADES *soumises à Mégès ; c'est pourquoi le poëte qualifie « de chef des magnanimes » EPEI, le Cyllénien Otus, compagnon du » fils de Phyleüs. »* Mais peut-être, après tout, le rédacteur, ici, n'avoit-il en vue que le passage qui s'est rencontré plus haut [3].

‹3› TAPHIÛS. Je lis, avec M. Tzschucke, Ταφιοῦς, non Ταφιοῦσα. Au reste, *Taphos*, ou *Taphiûs*, est la seule île qu'Homère attribue spécialement aux *Taphii* [4] : mais les *Taphii* sont nommés plus d'une fois dans l'Odyssée [5].

‹4› Suivant le témoignage de Strabon, ces îles des *Teleboæ*, appelées quelquefois [6] îles *Teleboïdes*, et qui ne diffèrent point des îles des *Taphii*, devroient avoir été situées entre l'île *Leucas* et la côte de l'Acarnanie : dès-lors elles auroient été assez éloignées

[1] Conf. *Etymol. magn.* v. Ἱππότα, col. 474, lin. 8. — *Hesych.* v. eâd. — *Eustath.* in *Homer. Iliad.* II, vers. 628, edit. Polit. tom. II, §. 86, pag. 647. = [2] *Epitom.* pag. 1268, A. = [3] *Voyez* ci-dessus, *pag. 48*, not. 2. = [4] *Odyss.* I, vers. 417. = [5] *Ibid.* vers. 105, 181, 419; XIV, vers. 452; XV, vers. 426; XVI, vers. 426. = [6] *Plin. Hist. nat.* lib. IV, §. 10, tom. I, pag. 207, lin. 15.

PAGE 459.

obéissoient à d'autres maîtres, les *Taphii* et les *Teleboæ*. J'ai dit * qu'antérieurement [au siége de Troie], Amphitryon, ayant fait la guerre à ceux-ci, avec le secours de Céphalus, fils de Dionéus, et banni d'Athènes, les avoit soumis à ce héros. Homère, qui les range sous la domination de Mentès[a], qualifie les *Taphii* de pirates[b]; et l'on dit aussi que tels étoient tous les *Teleboæ*.

* *Voyez* ci-dessus, pag. 46 et 47.

[a] Odyss. I, 180.

[b] Ibid. XV, 426.

Mais c'en est assez sur les îſes qui bordent l'Acarnanie.

de celles que notre auteur appelle, les unes *Echinades*, les autres *Oxeæ*, et qui étoient placées beaucoup plus au sud-est, vis-à-vis l'embouchure de l'*Acheloüs*. A considérer les cartes de MM. d'Anville et Barbié du Bocage, la distance de l'embouchure de l'*Acheloüs* au point de l'île *Leucas* le plus voisin, seroit, pour le moins, de 300 stades olympiques. Je ne sais si les critiques modernes [1] ont fait assez attention à cette difficulté.

[1] Conf. *Salmas. Exercit. Plin.* pag. 503, col. 1. — *Holsten.* ad *Steph. Byzant.* v. Τάφος, pag. 316. — *Tzschuck.* ad *Strabon.* loc.

CHAPITRE IV.

Deuxième suite de la description de l'Acarnanie et de l'Ætolie.

ÉNUMÉRATION des lieux qui se trouvent dans la partie maritime des deux pays.

ENTRE *Leucas* * et [l'ouverture du] golfe Ambracique, il existe un marais salé, appelé *Myrtuntium* ‹1›. PAGE 459.

* Au nord.

Après * *Leucas*, on rencontre de suite *Palæros* et *Alyzia*, villes ‹2› appartenant toutes deux à l'Acarnanie *. La seconde se trouve située à 15 stades de la mer; et, en face, est un port consacré à Hercule, avec un bocage. Là se voyoient jadis LES TRAVAUX D'HERCULE, ouvrage de Lysippe; mais un général Romain, jugeant ce chef-d'œuvre peu convenablement placé en des lieux devenus déserts, l'a fait transporter à Rome ‹3›.

* Au midi.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 28*, not. 1.

‹1› *MYRTUNTIUM.* Aucun autre géographe ancien ne parle de ce marais, ou étang salé [1].

Un de nos modernes [2] le place dans l'Épire; mais sur quelle autorité!

Suivant Mélétius [3], sa dénomination actuelle est *Myrtari*; et, tout proche, se trouve un petit lieu nommé Saint-Pierre, où l'on voit encore des ruines considérables.

Au surplus, ce marais, quel qu'il soit, ne doit pas être confondu avec le lieu nommé *Myrtuntium* ou *Myrsinos*, et situé dans l'Achaïe, dont notre auteur a fait mention précédemment [4].

‹2› *VILLES appartenant toutes deux à l'Acarnanie.* Je lis, avec Paulmier de Grentemesnil, πόλεις au pluriel, non πόλις au singulier. Observons que Strabon a déjà [5] nommé ces deux villes de l'Acarnanie.

‹3› *Mais un général Romain, &c.* La date de ce transport paroît être restée inconnue à Fr. Junius [6]. Un pareil fait ne sauroit avoir précédé l'époque à laquelle M. Fulvius Nobilior enleva, d'*Ambracia* et des cantons circonvoisins, beaucoup de monumens de l'art; ce qui arriva vers l'an 188 avant l'ère Chrétienne: et même il doit, ce me semble, avoir été postérieur au temps où L. Mummius, après avoir détruit Corinthe, en l'année 146 avant la même ère, dépouilla bien d'autres villes de la Grèce.

Au reste, on voit que Winkelmann s'est trompé doublement, lorsque, rappelant [7] ce passage de Strabon, il dit que ce fut l'HER-

[1] Cf. *Eustath.* ad *Hom. Iliad.* II, vers. 617, edit. Polit. tom. II, §. 85, pag. 645, not. 8. = [2] *Domin. Niger*, ap. *Palmer. Gr. ant.* lib. III, cap. 9, pag. 404. = [3] *Melet. Geogr. ant. et nov.* pag. 322, col. 1. = [4] Tom. III, pag. 152 et 155. = [5] *Voyez* ci-dessus, *pag. 28*, not. 1. = [6] Conf. *Fr. Jun. Catalog. &c.* pag. 112. = [7] Conf. *Winkelm. Mon. ant. Tratt. prel.* cap. 4, pag. 92.

PAGE 459. Viennent ensuite le cap *Crithoté*, les *Echinades* ‹1›, la ville appelée, comme celle qui avoisine Nicomédie et le golfe Astacénien *, *Astacos* au singulier ‹2›. Le nom de *Crithoté*, pareillement, est commun à un bourg de la Chersonèse de Thrace ‹3›.

* *Voyez* liv. XII, *p. 563* du texte Grec.

Toute la côte, entre ces divers lieux, offre un bon mouillage *.

* *Conf.* Scylac. Peripl. pag. 30.

[Le cap une fois doublé] l'on trouve *Œniadæ* ‹4›, avec l'embouchure de l'*Acheloüs*; et, successivement, le marais d'*Œniadæ*, nommé *Melité* *, long de 30 stades, et large de 7; un autre marais,

* Inconnu aujourd'hui.

CULE de Lysippe qui fut transporté d'*Alyzia* à Rome, et cela du temps de Néron; comme la PALLAS d'Evodius, laquelle se voyoit à *Alea*, ville d'Arcadie : *Plinio nè pur fa menzione della* PALLADE, *scolpita da Evodio, e da Nerone fatta transportare d'Alea d'Arcadia a Roma* [1]; *nè dell' ERCOLE di Lisippo, che nel medesimo tempo venne a Roma, portato d'Alizia città dell' Acarnania* [2]. 1.° Strabon parle des TRAVAUX-D'HERCULE, non d'un HERCULE. 2.° Les figures dont il s'agit, avoient été transportees à Rome antérieurement au temps où notre auteur rédigeoit son X.e livre, et par conséquent bien avant le règne de Néron [3].

‹1› *Le cap* CRITHOTÉ, *les* ECHINADES. Le cap *Crithoté* n'est cité que par Strabon [4] et par Étienne de Byzance [5] : sur les cartes de MM. d'Anville et Choiseul-Gouffier, sa dénomination actuelle reste inconnue.

Mais quelles sont ces *Echinades* que Strabon, ici, d'après l'ordre qu'il paroît suivre à partir de *Leucas*, donneroit comme placées au nord d'*Astacos* [6]; ce qui les porteroit au moins à 200 stades olympiques au nord des bouches de l'*Acheloüs*!

‹2› ASTACOS, suivant Mélétius [7], étoit située dans l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le fort, dit de *Mané*. Nos géographes modernes l'ont crue représentée par *Dragamesté*. Toutefois c'est à *Œniadæ* que le scholiaste de Thucydide [8] assigne la position de *Dragamesté* [9]. Voy. ci-dessus, *pag. 27*, note 6; et ci-après, note 4.

‹3› Le bourg dont il s'agit, et qu'Étienne de Byzance donne pour une cité, πόλιν, étoit situé sur l'Hellespont, à 8 stades de *Cardia*.

‹4› « La ville d'*Œniadæ* étoit éloignée » du cap *Araxus*, dans le Péloponnèse, de » 100 stades [environ 4 lieues], selon Polybe [10]. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un » gros bourg, appelé *Trigardon*, dans lequel » on trouvoit encore, en 1436, au rapport » de Cyriaque d'Ancone, les restes d'un » théâtre, deux citadelles anciennes, et une » partie des murailles de l'ancienne ville, » qui sont construites de pierres irrégulières, » et dont Cyriaque a même donné le dessin. » BARBIÉ DU BOCAGE, *Notes sur le Voyage de Chandler*, not. 265, *pag. 489*.

Ce lieu doit être distingué de celui du même nom, dont notre auteur a parlé dans le IX.e livre [11]. Et j'ai déjà fait observer [12] combien le géographe Grec moderne commettoit d'erreurs au sujet d'*Œniadæ*.

[1] *Pausan.* lib. VIII, pag. 694, lin. 38 [cit. de Winkelmann]. = [2] *Strab.* lib. X, pag. 459, C [cit. de Winkelmann]. = [3] Conf. *Carl. Fea*, not. *C*, *Sulla Stor. dell' Arti del dis.* lib. XI, cap. 3, edit. 1784, tom. II, pag. 355. = [4] Conf. *Palmer. Gr. ant.* lib. III, cap. 12, pag. 417. = [5] *Steph. Byzant.* v. Κριθωτή. = [6] *Voyez* la note suivante. = [7] *Pag. 322*, col. 2, et *pag. 323*, col. 1. = [8] Lib. II, §. 102. = [9] Cf. *Palmer.* loc. cit. — *Voy.* ci-dessus, *pag. 27*, not. 6. = [10] *Polyb.* lib. IV, cap. 65, §. 9, ed. Schweigh. tom. II, pag. 154. = [11] *Voy.* tom. III, *pag. 502*, not. 2; et les Éclairc. n.° LXI, *pag. 235*. = [12] *Voy.* ci-dessus, *pag. 27*, not. 6.

appelé *Cynia* ‹1›, deux fois aussi long et aussi large que le *Melité;* enfin, un troisième marais, l'*Uria* *, beaucoup moindre que les deux premiers. Le *Cynia* communique à la mer; mais les deux autres en sont séparés par un espace d'environ un demi-stade. PAGE 459.

* Inconnu aujourd'hui.

Au-delà de ces marais, coule le fleuve *Evenus* *, qui se jette dans la mer, à 670 stades d'*Actium*.

* Le Fidari.

Sur la gauche de l'*Evenus,* se présentent d'abord, le mont [appelé généralement] *Chalcis,* mais qu'Artémidore nomme *Chalcia* ‹2›; ensuite, *Pleuron* [l'ancienne]; puis, le bourg *Licyrna,* au-dessus duquel, à 30 stades dans le sein des terres, est situé *Calydon* ‹3›. Près de cette dernière ville, on remarque le temple d'Apollon-LAPHRÆEN ‹4›.

‹1› L'extrait de Gémistus [1] reproduit une partie de cette phrase. Dans l'exemplaire que j'ai sous les yeux, il n'est pas aisé de reconnoître si le nom du lac est écrit Κυνία, ou bien Κωνία; mais du reste on lit nettement : Μεταξὺ δ' Εὐηνῦ *(sic)* καὶ Ἀχελώου λίμνη μεγίστη τῶν γε ἐκεῖ, Κυνία [ou Κωνία] καλουμένη.

‹2› *Le mont [appelé généralement] CHALCIS, &c.* Le texte porte : Μετὰ δὲ τὸν Εὔηνον, ΤΟ' ΟΡΟΣ Ἡ Χαλκὶς, κ. τ. λ. « Les mots, τὸ ὄρος (nous dit un critique moderne), pourroient n'être qu'un surnom [2] de la ville appelée par Artémidore, *Chalcia.* » Je ne vois pas quel est l'objet de cette remarque; mais je crois certain que le lieu dont il est ici question, étant donné par notre auteur comme situé près de l'*Evenus*, doit être distingué de la *Chalcis* méditerranée, voisine de l'*Acheloüs.*

‹3› *Ensuite, PLEURON [l'ancienne]; puis, le bourg LICYRNA, &c.* « Strabon ici » donne *Pleuron* et *Calydon* comme situés » au-delà, c'est-à-dire à la gauche de l'*Evenus.* » Ainsi, quant à *Pleuron*, cela doit s'en» tendre de *Pleuron* l'ancienne, qui n'étoit pas » éloignée de *Calydon.* Car, suivant ce qu'il » a dit [3], la nouvelle *Pleuron* étoit située au » bas du mont *Aracynthus ;* et l'*Aracynthus,* » attribué, par le plus grand nombre des » auteurs, à l'Acarnanie, ne pouvoit se trou» ver de ce côté de l'*Evenus*, puisque jamais » les *Acarnanes* ne possédèrent rien sur la » gauche du fleuve. Concluons encore de tout » cela, que Strabon n'avoit point visité ces » lieux par lui-même : il ne les décrivoit que » d'après Artémidore, Callisthène, et les » autres auteurs dont il cite souvent le témoi» gnage. » PALMER. *Gr. ant.* lib. IV, c. 15, *pag. 472.*

Le nom de *Licyrna* (ou, comme il faudroit lire d'après certains manuscrits, *Lycirna*) ne se rencontre que chez Strabon. Mais peut-être s'agit-il du même lieu que nous voyons quelquefois indiqué sous le nom de *Mycarna* [4] ou d'*Halicyrna* [5].

‹4› *D'Apollon-LAPHRÆEN.* Je lis, Λαθραίου, non Λαφραίου, LATHRÆEN, surnom qui signifieroit, *Clandestin.* D'après les témoignages [6] qui constatent que Diane fut

[1] Manuscrit 1398. F.° 62 v.° lin. 6 et 7. = [2] *Reisk.* ad *Polyb.* lib. V, cap. 94, §. 8, ap. *Schweigh.* tom. VI, pag. 178 et 279. = [3] *Voy.* ci-dessus, *pag. 30*, not. 5. = [4] *Scylac. Peripl.* pag. 31. = [5] Cf. *Plin. Hist. nat.* lib. IV, §. 3, tom. I, pag. 190, lin. 12. — *Steph. Byzant.* v. Ἀλίκυρνα. = [6] Conf. *Pausan. Messeniac.* seu lib. IV, cap. 31, §. 6; *Achaic.* seu lib. VII, cap. 18, §. 6 et 7 : edit. Fac. tom. I, pag. 569 et 570; tom. II, pag. 302 et 303. — *Numi*, ap. *Rasch. Lexic. Num.* tom. II, part. II, pag. 1489.

PAGE 460. Plus loin s'élève le mont *Taphiassus :* après quoi, se voit la ville *Macynia,* ainsi que *Molycria* ‹1›; et, tout proche, est placé l'*Antirrhium* *, aux confins de l'Ætolie et de la Locride, environ à 120 stades de l'*Evenus.*

* *Voyez* tom. III, *pag.* 142, 143; 277, not. 5; et *pag.* 479.

Cette description, en ce qui concerne le mont que l'on doit appeler ou *Chalcis,* ou *Chalcia,* ne s'accorde pas avec celle d'Artémidore ‹2›, qui le place entre l'*Acheloüs* ‹3› et *Pleuron* [la nouvelle]; tandis qu'Apollodore, ce que j'ai déjà * observé, voulant que le mont *Chalcis,* comme le *Taphiassus,* se trouve au-dessus de *Molycria,* dit en même temps, que la ville de *Calydon* est située entre *Pleuron* [l'ancienne] et *Chalcis.* Ne faudroit-il donc point distinguer ici deux monts; l'un, situé près de *Pleuron* [la nouvelle] et nommé *Chalcia;* l'autre, appelé *Chalcis* et voisin de *Molycria* ‹4›!

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 31.

honorée sous le titre de LAPHRIENNE, d'habiles critiques [1] ont pensé que peut-être ici la vraie leçon seroit Λαφρίν, LAPHRIEN, c'est-à-dire, *qui-porte* (ou *qui-fait-remporter*) *des-dépouilles.*

‹1› *Le mont* TAPHIASSUS..... *MACYNIA*..... *MOLYCRIA.* Voyez ci-dessus, *pag.* 31, not. 1.

‹2› *Cette description*...... *NE s'accorde PAS avec celle d'Artémidore.* Malgré l'accord des éditions et des manuscrits, qui offrent, Ἀρτεμίδωρος μὲν ΟΥΤΩ [al. ΟΥΤΩΣ], je lis, Ἀρτεμίδωρος μὲν ΟΥΚ ΟΥΤΩ. C'est le moyen de rendre clair tout ce qui va suivre.

‹3› *Entre l'ACHELOÜS et PLEURON-[la nouvelle].* Les critiques [2] qui, dans le membre de phrase précédent, conservent la leçon, Ἀρτεμίδωρος μὲν ΟΥΤΩ, sont forcés ici de substituer le nom de l'*Evenus* à celui de l'*Acheloüs;* attendu que Strabon, en cet endroit, parle de l'*Evenus* [3], non de l'*Acheloüs,* et que d'ailleurs, très-certainement, il y avoit à l'embouchure de l'*Evenus,* un lieu appelé *Chalcis* [4]. Mais, d'autre part, on ne sauroit guère douter [5] qu'il n'y ait eu aussi, près de l'*Achelous,* un lieu portant le nom de *Chalcis;* et, suivant les plus fortes apparences [6], c'étoit celui dont Artémidore avoit parlé.

Au surplus, le texte dit simplement, *entre l'ACHELOÜS et PLEURON.* Mais je crois devoir ajouter *PLEURON-[la nouvelle].* L'on a vu précédemment [7], et Strabon va le répéter [8], que la nouvelle *PLEURON* avoit été bâtie près du mont *Aracynthus,* fort avant dans le sein des terres. Peut-être la position de ce mont *Aracynthus* n'est-elle pas bien constatée : mais tout annonce qu'il devoit se trouver à l'est de l'*Acheloüs,* comme à l'ouest de l'*Evenus;* et l'on a pu reconnoître que Strabon plaçoit l'ancienne *Pleuron,* comme *Calydon,* à l'est de l'*Evenus.*

‹4› *Ne faudroit-il donc point &c.* Le texte, dans cette dernière phrase, semble

[1] Conf. *Palmer. Gr. ant.* lib. IV, cap. 15, p. 472. — *Spanheim.* ad *Callimach. Hymn.* in *Apollin.* v. 105. = [2] *Palmer. Gr. ant.* lib. IV, cap. 16, pag. 476. — *Tzschuck.* ad *Strab.* loc. = [3] *Voyez* ci-dessus, *pag.* 32; et *pag.* 63, not. 2 et 3. = [4] Conf. *Thucyd.* lib. II, §. 83. = [5] Cf. *Homer. Iliad.* II, v. 640. — *Dionys. Perieget.* v. 496. = [6] Conf. *Eustath.* ad *Homer.* loc. cit. edit. Polit. tom. II, §. 100, pag. 664. — *Id.* ad *Dionys. Perieget.* loc. cit. = [7] *Voyez* ci-dessus, *pag.* 30, not. 5; et *pag.* 63, not. 3. = [8] *Voyez* ci-après, *pag.* 66.

Proche

Proche de *Calydon* est aussi un vaste étang, fort poissonneux, affermé par les Romains de *Patræ* ‹1›. PAGE 460.

C'est dans la partie méditerranée de l'Acarnanie qu'Apollodore place les *Erysichæi*, dont Alcman [a] fait mention, quand il dit : « [Je ne suis] ni un Érysichæen, ni un pâtre Calydonien ; mais » j'arrive des confins de Sardes ‹2›. »

[a] Cant. virginal. l. 11.

évidemment altéré. Les anciennes éditions et certains manuscrits portent : ΕἸ ΜἨ ἔπεχε τὸ πρὸς Πλευρῶνι ὄρος Χαλκίαν καλούμενον, ΕἸ ΜἨ ἊΡΑ ἔπεχε δὲ τὴν Χαλκίδα τὴν πρὸς Μολυκρίαν· ce qui n'est susceptible d'aucun sens. Xylander se contenta de noter que le passage étoit confus. Casaubon réforma ainsi la phrase : ΕἸ ΜἨ ἊΡΑ ἔπεχε θάτερον τὸ πρὸς Πλευρῶνι ὄρος Χαλκίαν καλούμενον, ἔπεχε δὲ κ. τ. λ.; leçon suivie par MM. de Bréquigny et Tzschucke, mais qui n'est point exempte d'embarras, relativement à ce qui précède.

Il me semble qu'au moyen du changement dont j'ai rendu compte dans la note 2, *pag. 64*, tout ici devient clair. Strabon, précédemment, à trois diverses reprises [1], parlant, soit du mont *Taphiassus*, soit du mont *Chalcis*, le même peut-être qu'Artémidore avoit appelé *Chalcia*, soit enfin de la petite ville *Chalcis*, a toujours paru les regarder comme situés sur la gauche, c'est-à-dire à l'est de l'*Evenus*. Ici, où il en parle pour la quatrième fois, il dit qu'Artémidore, émettant une opinion différente à l'égard du mont *Chalcis* ou *Chalcia*, le plaçoit entre l'*Achelous* et [la nouvelle] *Pleuron*, par conséquent à l'ouest ainsi qu'à la droite de l'*Evenus*; et il déclare en même temps que c'étoit Apollodore qui marquoit l'autre position : de là il observe que les deux auteurs se trouveroient conciliés, si l'on distinguoit deux monts, nommés, l'un, *Chalcia*, et l'autre, *Chalcis*, &c.

‹1› *Proche de Calydon &c.* Le grec porte : Ἔστι ΔΈ τις καὶ πρὸς τῇ Καλυδῶνι λίμνη μεγάλη ἢ ΕΥ̓ΨΥΧΟΣ, ἣν ἔχουσιν οἱ ἐν Πάτραις Ῥωμαῖοι. « Strabon (c'est Paulmier de Grentemesnil » qui s'exprime ainsi) n'apprend point le nom » du lac dont il parle ; mais l'on peut croire [2] » que ce lac s'appeloit *Onthis*; et peut-être, » au lieu de, ΔΈ ΤΙΣ, devrions-nous lire, » Δ' ὈΝΘΙ͂Σ [3]. » Quant au mot εὔψυχος, j'ai lu, comme plus d'un manuscrit le porte [4], εὔοψος. Par les *Romains de* PATRÆ, l'on peut entendre des négocians Romains qui se trouvoient établis à *Patræ* [5], l'une des villes les plus commerçantes de l'Achaïe. Cicéron parle de commerçans Romains fixés à *Patræ* [6]; et nous savons qu'il y en avoit qui demeuroient dans les Gaules [7], comme aussi chez les Parthes [8], ou en d'autres lieux. Souvenons-nous d'ailleurs, qu'Auguste avoit soumis aux Achæens de *Patræ* toute la côte voisine de l'Ætolie, c'est-à-dire toute la Locride occidentale, excepté le territoire d'*Amphissa* [9].

‹2› *[Je ne suis] ni &c.* Je traduis d'après la leçon proposée par Casaubon ; mais les critiques [10] n'ont point encore résolu toutes les difficultés de ce passage.

[1] *Voyez* tom. III, *pag. 479*, not. 4; puis, ci-dessus, *pag. 31* et *64*. = [2] Conf. *Scholiast. Nicandr.* ad *Theriac.* v. 215 et seq. = [3] *Palmer. Exercitat.* ad loc. — Id. *Gr. ant.* lib. IV, cap. 21, pag 498. = [4] *Casaub.* ad loc. = [5] *Voyez* tom. III, *pag. 146, 274, 277.* = [6] *Cicer. Epistol. ad Familiar.* lib. XIII, epist. 17 et 50. = [7] Id. *pro Fonteio*, cap. 1, §. 1. = [8] *Cod.* lib. X, tit. 47, *de Excusat. muner.* leg. 7. = [9] *Pausan. Phocic.* seu lib. X, cap. 37, §. 5, edit. Fac. tom. III, pag. 302. = [10] Conf. *Steph. Byzant.* v. Ἐρυσίχη et Οἰνειάδαι. — *Schol. Apollon. Rh.* ad *Argon.* lib. IV, vers. 972. — *Casaub.* ad *Strab.* loc. — *Salmas.* ap. *Holsten.* ad *Steph. Byzant.* loc. cit. — *Berkel.* ad *Steph. Byzant.* ibid. — *Holsten.* ibid. pag. 119. — *Ursin. not. ad Lyric.* pag. 299. — *Heyn.* ad *Apollodor. Fragm.* tom. I, pag. 424.

PAGE 460.

A l'Ætolie appartenoit *Olenos* *, qu'Homère nomme dans le Dénombrement des Ætoliens *, et dont il ne reste que des vestiges, qui se voient près de *Pleuron* *, au bas de l'*Aracynthus*.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 32*.
* Iliad. II, 639.
* La nouvelle. *Voy.* ci-dessus, *pag. 30*, not. 5; et *pag. 64*, not. 3.

Non loin de là étoit jadis, *Lisymachia* ‹1›, ville qui a pareillement disparu. Bâtie près d'un lac, appelé maintenant [de même] *Lysimachia*, et qu'autrefois on nommoit *Hydra* ‹2›, elle se trouvoit placée entre *Pleuron* * et *Arsinoë*.

* La nouvelle.

Arsinoë, dans l'origine, étoit un simple bourg, sous le nom de *Conopa;* mais Arsinoë, épouse et sœur de Ptolémée II *, en a fait une cité, avantageusement située pour le passage de l'*Acheloüs* ‹3›.

* Philadelphe.

‹1› *LYSIMACHIA*, Λυσιμαχία. Elle paroît avoir été fort voisine de *Trichonium* [1], et d'un lac ou marais appelé *Trichonis* [2]. On la trouvoit [3] sur la route de *Naupactos* à *Stratos* [4].

Si ce fut Lysimachus qui la fit bâtir, lorsqu'il se trouva maître du royaume de Macédoine, la fondation de cette ville dateroit de l'an 286 à l'an 282 avant l'ère Chrétienne.

‹2› *Appelé maintenant &c.* Je lis avec M. Tzschucke, κειμένη πρὸς τῇ λίμνῃ, τῇ νῦν μὲν Λυσιμαχίᾳ, πρότερον δὲ ὙΔΡΑ.

L'on ne connoît, dans ce canton, aucun lac qui ait porté le nom d'*Hydra*. Aussi de savans critiques ont-ils pensé que peut-être on devroit lire Ὑρίᾳ, *Hyria*. Ovide, en plus d'un vers [5], parle de la nymphe Hyrié, dont la métamorphose en lac a dû s'opérer non loin de ces lieux; et, en outre, le lac que Strabon cite à présent, paroît n'être point différent de celui dont, un peu plus haut [6], le nom se trouve écrit, Οὐρίᾳ, *Uria*. Toutefois je n'oserois introduire dans le texte un pareil changement.

Peut-être encore ce lac n'est-il autre que le *Trichonis* de Polybe.

Au reste, on ne sauroit douter que, dans le voisinage de *Lysimachia*, il n'y eût plusieurs lacs ou étangs.

‹3› *ARSINOË, dans l'origine, &c.* Je suis la ponctuation de M. Tzschucke : καὶ Ἀρσινόης πόλεως, Ἣ (non Ἡ) κώμη μὲν ἦν πρότερον, καλουμένη Κωνώπα, κτίσμα δ' ὑπῆρξεν Ἀρσινόης, τῆς Πτολεμαίου, τοῦ δευτέρου, γυναικὸς ἅμα καὶ ἀδελφῆς· autrement ponctuée, la phrase manque de syntaxe. Mais je ne dissimulerai point ce qui forme quelque difficulté. De la phrase ainsi construite, il semble résulter que, du moment où *le bourg CONOPA* fut devenu *cité*, par les soins d'Arsinoë, le nom de *CONOPA* auroit cessé d'exister : et néanmoins d'assez graves témoignages paroissent établir le contraire. La mutation d'état et de nom, que rappelle ici notre auteur, doit naturellement s'être opérée dans le temps où Arsinoë régnoit en Macédoine, soit comme épouse de Lysimachus, son premier mari encore vivant, soit comme tutrice de ses enfans, devenus orphelins; c'est-à-dire entre les années 286 et 280 avant l'ère Chrétienne. Dût-on supposer qu'Arsinoë auroit pu s'occuper d'un lieu situé dans l'Ætolie,

[1] *Voy.* ci-dessus, *pag. 30*, not. 1. = [2] Cf. *Polyb. Hist.* lib. V, cap. 7, §. 7, ed. Schweigh. tom. II, p. 223. = [3] Conf. *Tit. Liv.* lib. XXXVI, cap. 11, §. 7. = [4] Conf. *Palmer. Exercitat. in Auct. Gr.* pag. 327. — It. *Gr. ant.* lib. IV, cap. 11 et 12, pag. 456 et seq. = [5] *Ovid. Metam.* lib. VII, vers. 371 et 380. = [6] *Voyez* ci-dessus, *pag. 63*.

PAGE 460.

Pylené (1) a eu le même sort qu'*Olenos*.

Quand le poëte qualifie *Calydon*, soit d'élevée, soit de pierreuse *, ces épithètes ont rapport au pays où elle est située : car, ainsi que nous l'avons dit *, dans la division de l'Ætolie en deux parties, *Calydon* se trouve appartenir à la partie montueuse, à l'Ætolie-*Épictète ;* et *Pleuron* *, à la partie des plaines.

* Iliad. II, 640 ; XIII, 217 ; XIV, 116.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 29*, not. 2 et 3.

* L'ancienne.

postérieurement au dernier mariage qui l'unit, pour le reste de sa vie, au roi d'Ægypte, Ptolémée-Philadelphe ; toujours le changement du *bourg* CONOPA *en cité* ARSINOË, aura-t-il dû précéder la mort de cette princesse, qui ne vécut pas au-delà de l'année 245 avant l'ère Chrétienne. Or Polybe, racontant [1], et très-en détail, des faits arrivés près de 30 ans plus tard, cite *Conopa* comme un lieu connu encore sous ce seul nom ; et s'il parle de la ville *Arsinoë*, ce n'est que d'une manière indirecte, à propos d'événemens qui datent, les uns [2] de l'année 211, les autres [3] de l'année 168 avant l'ère Chrétienne.

Quoi qu'il en soit, on pourroit croire que, près du lieu où fut jadis *Conopa*, il y avoit aussi un lac portant le même nom [4] ; et, selon Mélétius [5], l'on voit encore des vestiges de l'ancienne habitation, dans un endroit appelé par les Grecs modernes, *Conopina*.

L'on a observé [6] que Cicéron, suivant la leçon des plus anciens manuscrits, semble [7] reconnoître une ville d'*Arsinoë* appartenant aux Thraces, *ARSINOË Thracum ;* et, comme on ne connoît point d'*Arsinoë* en Thrace, l'on a changé la leçon. Lysimachus, époux d'Arsinoë, étoit roi de Thrace, ainsi que de Macédoine : ne se pourroit-il pas que les colons établis, par Arsinoë, dans *Canopa* en Ætolie, eussent été des Thraces !

(1) *PYLENÉ*. Je lis Πυλήνη, non Πυλάνη· correction autorisée par nombre de témoignages, à commencer par celui d'Homère [8] : *voyez* ci-dessus, *pag. 32 ;* et *pag. 33*, not. 1.

[1] Conf. *Polyb.* lib. IV, cap. 64, §. 3 ; lib. V, cap. 6, §. 6 ; cap. 7, §. 7 ; cap. 13, §. 9 : edit Schweigh. tom. II, pag. 151, 221, 223, 237, 238. — [2] *Id.* lib. IX, fragm. 11, cap. 45, §. 1 et 2 ; ibid. tom. III, pag. 183. — [3] *Idem*, lib. XXX, fragm. 2, cap. 14, §. 5 ; ibid. tom. IV, pag. 481. — [4] Conf. *Nicandr. Metam.* lib. III, ap. *Anton. Liberal.* cap. 12. — [5] *Geogr. ant. et nov.* pag. 322, col. 2. — [6] Conf. *Adr. Turneb. Advers.* lib. XXI, cap. 15. — *Casaub.* ad *Strab.* loc. — *Palmer. Gr. ant.* lib. III, cap. 5, pag. 390. — [7] *Cicer.* in *Pison.* cap. 37, §. 91, edit. Verburg. tom. I, pag. 702, col. 1. — [8] *Homer. Iliad.* I, vers. 639. — *Plin. Hist. nat.* lib. IV, §. 3, tom. I, pag. 190, lin. 11. — *Stat. Thebaïd.* lib. IV, vers. 162 ; et lib. VIII, vers. 482. — *Steph. Byzant.* v. Πυλήνη. — *Eustath.* in *Homer.* loc. cit.

CHAPITRE V.

Troisième suite de la description de l'Acarnanie et de l'Ætolie. — Incertitude sur certains points d'antiquité relatifs aux deux contrées.

§. I.^{er} *Quels ont été les premiers habitans de l'Acarnanie!* §. II. *Les* Acarnanes *ont-ils ou n'ont-ils point participé à la guerre de Troie!* §. III. *Les* Curetes, *originairement, étoient-ils un peuple Acarnanien, ou bien un peuple Ætolique!* §. IV. *Examen du témoignage d'Éphore sur les Ætoliens.* §. V. *Indulgence due aux historiens et autres auteurs, pour certaines fautes qui sont inévitables.* §. VI. *Traditions diverses sur le peuple appelé* Curetes.

PAGE 460. AUJOURD'HUI les *Acarnanes* et les Ætoliens, comme la plupart des nations voisines, ne possédant qu'un pays dévasté par l'effet des guerres continuelles dont il a été le théâtre, sont sans force. Mais long-temps les Ætoliens, unis avec les *Acarnanes*, ont résisté aux Macédoniens ainsi qu'aux autres Grecs, et ont ensuite défendu leur liberté * contre les Romains (1).

* Littér. *leur autonomie.*

Homère, les autres poëtes et les historiens, font souvent mention, tant des Ætoliens que des *Acarnanes*. Parmi les diverses traditions qui concernent ces deux peuples, et que nos anciens rapportent, s'il y en a de claires et de non contestées, il en est

(1) *Mais long-temps les Ætoliens, unis avec les* ACARNANES, *&c.* Je rends avec fidélité le texte, qui, dans tous les manuscrits, comme dans les éditions, porte constamment. συνήμυναν Αἰτωλοὶ μετὰ τῶν ἈΚΑΡΝΑΝΩΝ κ. τ. λ., leçon qui, d'ailleurs, s'accorde avec le passage que l'on a rencontré dans le IX.^e livre [1]. Mais, je le répète, que l'on relise attentivement ce qui nous reste de témoignages historiques concernant les Ætoliens et les *Acarnanes*, on verra ces deux peuples, presque toujours ennemis l'un de l'autre, se faire habituellement une guerre acharnée; et l'on sera tenté de croire que Strabon, dans son IX.^e livre, comme ici, avoit écrit, μετὰ τῶν ἈΘΑΜΑΝΩΝ, *avec les* ATHAMANES.

[1] *Voyez* tom. III, *pag.* 482, et les Éclaircissemens, n.° XLV.

aussi de moins faciles à bien expliquer : on l'aura peut-être reconnu dans ce que nous avons dit précédemment * à cet égard. Il peut donc être bon de rappeler ici quelques-uns de ces points d'antiquité, soit de ceux que l'on tient pour avérés, soit de ceux qui peuvent être un sujet de discussion ‹1›. PAGE 460. * *Voyez* ci-dessus, *pag. 34 et suiv.* PAGE 461.

§. 1.er Quels ont été les premiers habitans de l'Acarnanie ?

PARLONS d'abord de l'Acarnanie. Le sentiment commun, avons-nous dit *, est que Laërte et les *Cephallenes* la possédèrent. Mais par qui, dans l'origine, fut-elle occupée ? Plusieurs écrivains répondent [d'une manière assez positive] à cette question. Mais leurs assertions, toutes précises qu'elles sont, pourroient manquer de fondement : il nous est permis de les soumettre à une sorte d'examen. Ce furent, prétend-on, les *Taphii,* appelés aussi *Teleboæ,* qui habitèrent d'abord l'Acarnanie ; et leur chef, Céphalus, le même auquel Amphitryon donna la souveraineté des îles Taphiennes *, régna pareillement sur cette contrée : tradition d'où découle le mythe qui, comme nous l'avons rapporté ci-dessus *, donne Céphalus pour avoir le premier essayé la vertu du saut de *Leucas.* Mais Homère ne témoigne point que les *Taphii* commandassent aux *Acarnanes* avant l'arrivée ‹2› des *Cephallenes* et de Laërte. Le poëte dit seulement * que les *Taphii* étoient amis des Ithacésiens. Par conséquent, sous le règne de Laërte, les *Taphii* ne dominoient en aucune manière dans l'Acarnanie.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 35*, not. 1 et 2 ; *pag. 38* ; puis, *p. 47*.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 47*, not. 1 ; et *pag. 60.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 37*, not. 1.

* Odyss. I, 105, 181, 417.

Si l'on veut qu'il y ait eu un temps où elle leur appartint, on devra supposer, ou que [ce fut antérieurement au règne de ce prince, à qui], de leur plein gré, ils l'auront cédée ; ou que Laërte lui-même les y aura établis avec lui. Et, suivant toute apparence,

‹1› *Il peut donc être bon &c.* Cela est plutôt paraphrasé que traduit. Le texte est obscur : Προσληπτέον καὶ τῶν παλαιοτέρων τινὰ τῶν ἀρχὰς ἐχόντων τάξιν, ἢ διαπορουμένων. Les interprètes Latins ont dit : *Adsumamus quædam de vetustioribus, quæ vel pro principiis usurpare possumus, vel pro disquirendi occasione.* M. de Bréquigny : « Remontons le » plus haut que nous pourrons, pour racon- » ter ou discuter leur origine. » Et, en note marginale : « Je m'écarte des traducteurs, » qui m'ont paru mal entendre ce passage. »

‹2› Je lis avec Casaubon et M. Tzschucke, Ἐπελθεῖν, non Ἀπελθεῖν.

Page 461. [à cette époque], il se trouvoit aussi, dans l'Acarnanie, quelques colons Lacédæmoniens : je parle de ceux qui avoient suivi le père de Pénélope, Icarius *. Homère, dans l'Odyssée, donne comme vivans encore, et le père et les frères ‹1› de cette princesse, dont les amans, dit-il quelque part [a], « n'osoient se rendre au palais de » son père Icarius, pour que lui-même disposât enfin de la main de » sa fille ; » et ailleurs [b] : « Déjà son père et ses frères veulent » qu'elle épouse Eurymachus. » Alors, sans doute, Icarius et ses fils n'habitoient plus Lacédæmone ; car, autrement, Télémaque, arrivé dans cette ville, n'eût point descendu chez Ménélas, ni choisi d'autre maison que la leur [c]. De plus, une tradition porte que Tyndare et son frère, Icarius, après avoir été expulsés de leur pays par Hippocoon, s'étant retirés auprès de Thestius, maître de *Pleuron*, aidèrent ce prince à conquérir, au-delà * de l'*Acheloüs*, un assez grand pays, dont ils durent avoir leur part ‹2› ; et que Tyndare, devenu le gendre de Thestius, retourna dans sa patrie, tandis qu'Icarius, resté maître d'une portion de l'Acarnanie, y épousa la fille de Lygeüs, Polycasté ‹3›, dont il eut des enfans, Pénélope et ses frères.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 37*, not. 2.

[a] Odyss. II, vers. 52.

[b] Ibid. XVI, vers. 16.

[c] Odyss. IV, 2. — Aristot. Poetic. cap. 46.

* Sur la droite.

§. II.

Les *Acarnanes* ont-ils ou n'ont-ils pas pris part à la guerre de Troie ?

Nous avons établi * qu'Homère, dans le Dénombrement, comptoit les *Acarnanes* au nombre des Grecs qui avoient pris part à la guerre de Troie, et que le poëte en faisoit une mention indirecte, quand il disoit : « Ceux qui habitent la côte ‹4› ; » ou encore [d], « Ceux qui occupoient l'Épire, et cultivoient le

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 37 et suiv.*

[d] Odyss. XXIV, 376 ; et Iliad. II, 635.

‹1› Ils s'appeloient Thoas, Damasippus, Imeusimus, Aletès, Perileüs [1]. Mais, suivant l'auteur de l'Alcmæonide [2], Icarius, le père de Pénélope, avoit deux fils, nommés Alyzeüs et Leucadius, qui, après lui, avoient possédé l'Acarnanie ; et même, suivant Éphore, c'étoient eux qui avoient laissé leur nom aux villes d'*Alyzia* et de *Leucas*.

‹2› Je lis avec Casaubon, et d'après la variante offerte par divers manuscrits : *καὶ συγκατακτήσασθαι τῆς μερίδος* (non, *τὴν μερίδα*, ni, τῆς αὐτῆς) τοῦ Ἀχελώου ποταμοῦ ΕΠΙ ΜΕΡΕΙ [3].

‹3› Suivant Apollodore [4], l'épouse d'Icarius, mère de Pénélope et de ses frères, étoit Periboea.

‹4› *Quand il disoit : « Ceux qui habitent la*

[1] *Apollod.* lib. III, cap. 10, sect. 6, §. 1. = [2] *Voyez* ci-dessus, *pag. 37*, not. 2. = [3] Conf. *Euripid. Iphig. in Aulid.* vers. 31. — *Id. Hippolyt.* vers. 459. = [4] *Apollod.* loc. prox. cit.

» rivage opposé [aux îles] : » nous avons même ajouté qu'alors, PAGE 461.
ni cette portion de l'Épire ne portoit le nom d'*Acarnanie*, ni la côte [dont il parle] ne s'appeloit *Leucas*. Mais Éphore ne veut point que les *Acarnanes* aient participé au siége de Troie. PAGE 462. Selon cet historien *, « Alcmæon, fils d'Amphiaraüs, s'unissant à Dio- * *Voyez* tom. III, *pag. 110*, not. 3.
» mède, après l'heureux succès de la guerre qu'ils avoient faite » ainsi que les autres Épigones, contre les Thébains, alla, con» jointement avec lui, punir les ennemis d'Œnée ‹1› : ensuite les » deux héros, toujours de concert, conquirent l'Ætolie; puis, » Alcmæon, l'abandonnant à Diomède, passa dans l'Acarnanie, » qu'il subjugua de même ‹2›. Pendant cette expédition, Agamem» non attaqua les Argiens ‹3›; il les soumit aisément, attendu que » la plupart de ceux qui eussent pu résister se trouvoient à la suite » de Diomède. Mais, peu de temps après, Agamemnon, devant » partir pour l'Asie, craignit qu'en son absence, Diomède et son » allié, qui avoient, disoit-on, rassemblé de grandes forces, ne

CÔTE. » Littéralement, « *Ceux qui habitent l'ACTÉ* » : Οἵ τε τὴν ἈΚΤΗ'Ν ἐνέμοντο.

« D'après ce que Strabon dit en cet en» droit, il faut de deux choses l'une ; ou que » le passage du DÉNOMBREMENT (*Iliad.* II, » vers. 634 et 635), allégué ci-dessus [1] par » lui-même, portât jadis un vers qui ne s'y » trouve plus aujourd'hui ; ou qu'ici, par dis» traction, il attribuât au DÉNOMBREMENT » un vers du XXIV.e livre de l'Odyssée. En » effet, nulle part, dans le DÉNOMBRE» MENT, on ne rencontre ces mots, οἵ τε τὴν » ἈΚΤΗ'Ν ἐνέμοντο ; tandis qu'au vers 377 » du XXIV.e livre de l'Odyssée, on lit ceux» ci : ἈΚΤΗ'Ν Ἠπείροιο, l'ACTÉ, c'est-à» dire, *la côte de l'Épire* ; mots par lesquels » le poëte a voulu désigner la péninsule où » étoit située la ville de *Leucas*, dite jadis » *Nericos*. Mais personne n'ignore que le » DÉNOMBREMENT a subi des interpola» tions. » PALMER. *Exercitat. &c.* pag. 328.

Je suis étonné que M. Heyne [2] n'ait fait aucune observation sur cette difficulté, si justement remarquée par Paulmier de Grentemesnil.

‹1› Aïeul paternel de Diomède [3].

‹2› *Passa dans l'Acarnanie, &c.* Dans le VII.e livre [4], la chose a été racontée d'une manière différente. Selon ce qui y est dit, l'Acarnanie fut, comme l'Ætolie, la conquête de Diomède et d'Alcmæon réunis; et ce fut seulement après cette double conquête, qu'Alcmæon, cédant à Diomède l'Ætolie, garda pour son partage l'Acarnanie.

‹3› Sur lesquels devoient naturellement régner Alcmæon comme fils d'Amphiaraüs, et Diomède comme héritier de son aïeul maternel, Adraste.

[1] *Voy.* ci-dessus, *pag. 35*, not. 1. = [2] Cf. *Heyn.* ad *Homer. Iliad.* II, 635. *Var. Lect. et Obs.* tom. IV, pag. 347. = [3] Conf. *Apollodor.* lib. 1, cap. 8, sect. 6, §. 2. — *Anton. Liber.* cap. 37. — *Schol. Aristoph.* ad *Acharn.* v. 417. = [4] *Voyez* tom. III, *pag. 110*, not. 3.

PAGE 462.

» vinssent revendiquer un État sur lequel ils avoient les meilleurs » droits, comme héritiers, l'un* d'Adraste, son aïeul [maternel], » et l'autre *, d'Amphiaraüs son père. D'après cette considération, » il offrit de leur restituer *Argos*, pourvu que l'un et l'autre mar- » chassent avec lui [contre les Troyens]. Diomède y consentit : » mais Alcmæon, indigné, refusa cet accommodement ; et de là » vint que les *Acarnanes* seuls ne fournirent point de contingent à » l'armée des Grecs. » [Voilà ce que raconte Éphore ;] et ce fut, sans doute, à l'aide d'un pareil récit que les *Acarnanes* auront pu *, comme on le prétend, se concilier les Romains, au point d'en obtenir la conservation de leur autonomie [a] : ils alléguèrent que, seuls, ils n'avoient point marché contre les Troyens, ancêtres de ceux-ci ; et qu'ils n'étoient ni compris en général dans le dénombrement des Ætoliens[b], ni désignés à part, ou nommément cités dans aucun vers [de l'Iliade]. Éphore, donnant ainsi pour certain que l'Acarnanie, antérieurement au siége de Troie, avoit été conquise par Alcmæon, attribue à ce prince la fondation d'*Argos-Amphilochicum*, et prétend que l'Acarnanie fut ainsi appelée d'après son fils Acarnan, comme les *Amphilochi* * tinrent leur dénomination de son frère Amphilochus : par conséquent cet historien rentre dans les traditions contraires aux récits d'Homère ‹1›. Mais, suivant Thucydide [c] et divers auteurs, ce fut au retour du siége de Troie

* Diomède.

* Alcmæon.

* La date de ce fait est incertaine.

[a] *Conf.* Dionys. Halicarn. lib. I, §. 51 : edit. Reisk. tom. I, pag. 130, l. 4. — Justin. l. XXVIII, cap. 1, §. 6.

[b] Iliad. II, 638.

* *Voyez* ci-dessus, pag. 25, not. 3.

[c] Thucyd. lib. II, §. 68.

‹1› *Par conséquent &c.* Tel est, ce semble, le sens de ces mots, ὥστε ἐναντιοῦται εἰς τὰ περὶ τὴν Ὁμηρικὴν ἱστορίαν λεγόμενα. Θουκυδίδης δὲ καὶ ἄλλοι κ. τ. λ. Mais en quoi donc le narré d'Éphore contredisoit-il celui d'Homère [1] ! C'est bien plutôt Thucydide qui ne s'accorde pas avec le poëte. Je n'entrevois qu'un seul moyen d'expliquer cela. Notre auteur soutient qu'Homère, bien interprété, se trouve avoir compris les *Acarnanes* parmi les Grecs qui marchèrent à la guerre de Troie ; tandis qu'Éphore donnoit les *Acarnanes* pour n'y avoir pris aucune part. Voilà comment, au jugement de Strabon, l'historien pouvoit contredire le poëte. Au surplus, Strabon avoit déjà fait observer [2] que le témoignage d'Éphore différoit du récit de Thucydide. Et n'oublions point que l'histoire mythique d'Alcmæon offre des difficultés peut-être insolubles [3].

[1] Conf. *Homer. Odyss.* lib. XV, vers. 243 et seq. — [2] *Voyez* tom. III, *pag. 110*, not. 3. — [3] Cf. *Palmer. Gr. ant.* lib. III, cap. 4, pag. 380. — *Larcher*, *Hist. d'Hérod.* liv. III, §. 41, not. 172 ; liv. VII, §. 91, not. 147 : tom. III, pag. 357, et tom. V, pag. 333. — *Heyn.* ad *Apollodor.* lib. III, cap. 7, sect. 2, tom. II, pag. 254 et seq. — *Clavier*, *Hist. des pr. temps de la Grèce*, tom. I, *pag. 178, 179*.

qu'Amphilochus,

PAGE 462.

qu'Amphilochus, mécontent de ce qui s'étoit passé dans *Argos*, se retira en Acarnanie ‹1›; soit, comme disent les uns, pour y recueillir l'héritage de l'État fondé par son frère; soit, comme d'autres le veulent, pour y former par lui-même un établissement ‹2›.

Voilà donc des faits douteux. Ceux-là peuvent être regardés comme relatifs à l'Acarnanie en particulier ‹3›; passons à d'autres qui ne sont point étrangers à ce pays, mais ne le concernent qu'en commun avec l'Ætolie, et en tant que l'histoire des *Acarnanes* se mêle à celle des Ætoliens : le rappel de ces points d'antiquités Ætoliennes complétera notre description des deux contrées ‹4›.

§. III.

Les *Curetes*, originairement, étoient-ils un peuple Acarnanien, ou bien un peuple Ætolique?

LES *Curetes* sont considérés, par divers auteurs, comme un peuple Acarnanien, et, par quelques-uns, comme un peuple Ætolique; de même qu'on nous les donne, tantôt pour originaires de Crète, tantôt pour être sortis primitivement de l'Eubée. Mais, puisqu'Homère en fait mention, examinons d'abord son témoignage.

PAGE 463.

Le poëte doit naturellement paroître avoir rangé les *Curetes* parmi les Ætoliens, plutôt que parmi les *Acarnanes* ‹5›. En effet, nous lisons dans l'Iliade [a], que les trois fils de Parthaon, « Agrius, » Mélas, et le nourricier-de-coursiers, Œnée, habitoient *Pleuron*

[a] Iliad. XIV, 115.

‹1› C'est principalement sur ce point [a] que le témoignage de Thucydide se trouve en contradiction avec celui d'Ephore.

‹2› *Pour y former &c.* Cela est paraphrasé. Le texte dit simplement, *soit avec d'autres vues*, οἱ δ' ἄλλως.

‹3› « Il faut (nous dit Casaubon en cet » endroit) se rappeler ce que j'ai déjà fait » observer plus d'une fois. Strabon, dans sa » GÉOGRAPHIE, ne se borne point à décrire » les lieux; il en offre aussi l'histoire, que, » suivant les convenances, il place tantôt » après, tantôt avant la description. C'est » ainsi que, maintenant, après avoir décrit » le pays des *Acarnanes* et des Ætoliens, il » passe à des détails historiques concernant » les deux peuples. Et, comme on ne sauroit » rappeler les antiquités historiques de l'Ætolie, sans faire mention des *Curetes*, il saisira » l'occasion de parler au long, et de ce peuple » considéré en particulier, et de toute la nation Ætolique, prise en général : lui-même » l'annonce. » CASAUB. *ad loc. cit.*

‹4› *Voilà donc . . . . deux contrées.* La phrase Grecque est obscure; elle pourroit être susceptible de plusieurs sens, un peu différens à certains égards, mais qui, au fond, ne s'éloigneroient guère de celui que ma version présente.

‹5› *Voyez* l'Iliade, aux passages cités dans la sous-note [a]. Ici je me permets une paraphrase.

[a] Tom. III, *pag. 110 et 111.* = [a] Liv. II, vers 638 et suivans; liv. IX, vers 515, 545, 547, 585; liv. XIII, vers 216; liv. XIV, vers 115 et suivans; liv. XXIII, vers 633.

Page 463.

» et la haute *Calydon.* » Or ces deux villes appartenoient à l'Ætolie ‹1›; on les trouve citées dans le dénombrement des Ætoliens[a]. Et comme, d'après ce qu'Homère témoigne d'ailleurs[b], les habitans de *Pleuron* doivent avoir été les *Curetes*, on voit que, selon lui, les *Curetes* faisoient partie des peuples Ætoliques.

[a] Iliad. II, 639; et XIII, 217.
[b] Iliad. IX, 525.

A cette induction, quelques-uns opposent ce vers[c], « Les » *Curetes* et les fermes Ætoliens se battoient au sujet de *Calydon:* » car, prétendent-ils, jamais [dans l'hypothèse que les *Curetes* eussent été des Ætoliens] le poëte ne se fût exprimé de cette manière; pas plus qu'il n'auroit dit, « Les Bœotiens et les Thébains, ou les Argiens » et les Péloponnésiens, se battoient entre eux. » Mais nous avons montré précédemment* que cette tournure de phrase étoit familière à Homère, et même aux autres poëtes : l'objection est donc sans force ‹2›; et, de plus, ceux qui la font, seroient tenus d'expliquer pourquoi Homère auroit compté, parmi les Ætoliens, les habitans de *Pleuron* [par conséquent les *Curetes*], s'il n'avoit point pensé que les uns et les autres appartenoient à la même nation, à la nation Ætolique.

[c] Ibid.

* *Voy.* tom. I, *pag.* 88; tom. III, *p.* 153; ci-dessus, *pag.* 37; et ci-après, *pag.* 85.

§. IV.
Examen du témoignage d'Éphore sur les Ætoliens.

Éphore commence par énoncer ‹3› que les Ætoliens sont un

‹1› *Voyez* ci-dessus, *pag.* 29, not. 1 et 3; *pag.* 31, not. 2; *pag.* 63, not. 3; *pag.* 64; *pag.* 65, et *pag.* 67.

‹2› *L'objection est donc sans force.* « Non » assurément (répond un de nos plus habiles » critiques), si l'on veut faire attention à » l'ensemble de tout le passage, où on lit: » *Les* Curetes *et les fermes Ætoliens se* » *battoient au sujet de* Calydon, *et se* » *tuoient mutuellement; les Ætoliens défen-* » *dant cette aimable cité, et les* Curetes » *desirant la détruire par la guerre.* N'est-il » donc pas évident qu'Homère, ici, dis- » tingue les *Curetes* des Ætoliens! Mais, » dans la suite des temps, les deux peuples » se confondirent en un seul; et le nom » d'Ætoliens ayant prévalu, devint commun » à tous deux. » Palmer. *Exercitat. ad Auct. Gr.* pag. 328.

« On pourroit dire aussi qu'au siècle d'Ho- » mère, le nom d'Ætoliens n'étoit pas encore » celui de toute la nation, et que la dénomi- » nation d'Ætolie ne se prenoit pas dans le » sens où les modernes l'ont prise. » Heyn. *Var. Lect. et Obs.* in *Homer. Iliad.* IX, 525, tom. V, *pag.* 649.

‹3› *Commence par énoncer.* Je lis, avec M. Tzschucke, autorisé non-seulement par d'autres passages[1] de Strabon, mais aussi par la leçon qu'offrent divers manuscrits, en cet endroit même : Ἔφορος δὲ ΕΙΠΩΝ κ. τ. λ. Un autre critique[2] a proposé de sous-entendre

[1] *Voyez* tom. III, *pag.* 110, not. 3; *pag.* 130, not. 1; *pag.* 134, 145, 154, 155, 156, 184, 190 et 465; puis ci-après, *pag.* 79. — [2] *Siebelis, Tentamina &c.* Comm. Soc. philol. Lips. vol. I, part. 1, §. 8, pag. 65.

PAGE 463.

peuple qui ne fut jamais soumis à aucun autre; et que leur pays, de temps immémorial, n'a point été ravagé, à cause de la difficulté de les y attaquer, et de leur habitude de faire la guerre: mais ensuite, il rapporte qu'originairement les *Curetes* avoient possédé ce pays tout entier ‹1›; qu'Ætolus, fils d'Endymion, y étant arrivé * d'Élide, et les ayant défaits dans plusieurs combats, ils se retirèrent dans le canton dit aujourd'hui l'Acarnanie; que les Ætoliens *, venus avec des *Epei* ‹2›, fondèrent les plus anciennes villes qui se trouvent dans l'Ætolie ‹3›; et que, plus tard, à la dixième génération, Oxylus, fils d'Hæmon, ayant passé de ce pays [dans le Péloponnèse], forma *, conjointement avec les habitans de la contrée, la cité d'*Elis* ‹4›.

* Vers l'an 1318 avant l'ère Chr.

* C'est-à-dire *les compagnons d'Ætolus.*

* Vers l'an 1101 avant l'ère Chr. *Cf.* Herodot. l. VIII, §. 73.

ΑΕΤΕΙ : sa conjecture me paroît moins heureuse; du reste, il a rétabli avec justesse la ponctuation de la phrase.

‹1› Encore ici je lis, avec M. Tzschucke, d'après les meilleurs manuscrits, ΚΑΤΑσχεῖν, non ΜΕΤΑσχεῖν [1].

‹2› *Des Epei.* Le reste des *Epei* demeura pour lors dans le Péloponnèse, où, par la suite, ces peuples prirent le nom d'Éléens, comme il a été dit précédemment [2]. Mais *voyez* la note 4.

‹3› Dans la partie du Péloponnèse, qui, au temps de la guerre de Troie, étoit occupée par les *Epei*, plusieurs lieux portoient la même dénomination que certains endroits de l'Ætolie : tels étoient, entre autres, la roche *Olenia*, et *Akision* [3]; *Myrtuntium*, autrement dit *Myrsinos* [4]; *Chalcis* [5]. Mais *voyez* de nouveau la note 4.

‹4› *Que les Ætoliens, venus avec des Epei, &c.* Le grec porte : Τοὺς δ' Αἰτωλοὺς ΣΥΓΚΑΤελθόντας [al. ΣΥΓΚΑΤιόντας] Ἐπειοῖς, τὰς ἀρχαιοτάτας κτίσαι τῶν ἐν Αἰτωλίᾳ πόλεων ΔΕΚΑ· ΤΗ δὲ ὕστερον ΔΕΚΑΤΗ γενεᾷ, τὴν Ἦλιν ὑπὸ Ὀξύλου τοῦ Αἵμονος ΣΥΝοικισθῆναι, περαιωθέντος ἐκ τῆς Αἰτωλίας· passage des plus remarquables, mais, malheureusement, très-obscur.

I. Le verbe ΣΥΓΚΑΤελθόντας, vu les deux prépositions, σὺν et κατὰ, dont il se compose, donne l'idée d'*un* RETOUR *des Ætoliens* UNIS AVEC *des* EPEI; sur-tout lorsque déjà Strabon a rapporté [6], d'après Éphore, que *les Ætoliens, sous la conduite d'Oxylus,* ÉTOIENT REvenus *dans le Péloponnèse, où ils* S'ÉTOIENT RÉUNIS AVEC *les* EPEI, *à cause de leur ancienne origine commune : Αἰτωλοὶ γὰρ ΣΥΓΚΑΤελθόντες....... μετὰ Ὀξύλου, καὶ ΣΥΝοικήσαντες Ἐπειοῖς κατὰ συγγένειαν παλαιάν*, κ. τ. λ. Aussi le premier membre de la phrase que j'examine dans cette note, n'avoit-il point été, jusqu'à cette heure, rendu en un autre sens. L'ancien interprète Latin, suivi par Héresbach et par Hopper, avoit dit : *Ætolos autem* CONJUNCTOS *Epeis* DOMUM*-revertisse*,

[1] *Voyez* ci-après, *pag. 79.* = [2] *Voy.* tom. III, *pag. 153, 154, 156,* not. 2. = [3] Conf. *Homer. Iliad.* II, 615 et seq. — *Id. ibid.* 756. — *Voyez* tom. III, *pag. 152, 155, 180.* = [4] *Voyez* tom. III, *pag. 155; pag. 156,* not. 2; et ci-dessus, *pag. 61,* not. 1. = [5] Cf. *Homer. Odyss.* XV, 295, 297. — *Strab.* tom. III, pag. 160; et ci-dessus, *pag. 16.* = [6] *Voy.* tom. III, *pag. 134; pag. 154,* not. 2; *pag. 156,* not. 2; *184,* not. 2; *pag. 190,* not. 2 et 3; *pag. 191.*

PAGE 463.

A l'appui de cette assertion, Éphore cite deux épigraphes qui se lisent, l'une sur la base d'une statue d'Ætolus, érigée dans *Thermi**,

* La dénomination actuelle est inconnue.

IBIQUE &c. Le traducteur Italien, quoique se permettant d'être un peu moins littéral à l'égard du participe ΣΥΓΚΑΤελθόντας, n'avoit pas laissé de s'exprimer ainsi : *Et gli Etoli ANDANDOSI AD UNIRE CON gli Epei.* Quant à la version adoptée par Xylander, par Casaubon, par MM. Falconer et Tzschucke, elle porte expressément : *Ætolos autem CUM Epeis POST-LIMINIO-REVERSOS, in Ætolià &c.* et M de Bréquigny avoit traduit : « Les Ætoliens *étant REvenus avec* les Épéens. »

Toutefois, jamais Éphore n'a dû énoncer, ni que l'Ætolie eût été la patrie originaire des compagnons d'Ætolus; ni que l'existence des anciennes villes, dont ils avoient été les fondateurs dans le pays appelé, d'après eux, l'Ætolie, datât du temps où *ils étoient REvenus, AVEC des EPEI*, dans cette contrée, leur première demeure. Tout cela eût été aussi contraire à l'ensemble de ses propres témoignages, qu'aux traditions suivies par tous les autres auteurs; ceux-ci, malgré certaines discordances, convenant que la colonie, menée par Ætolus dans la contrée qui, de là, prit le nom d'Ætolie, sortit originairement du canton du Péloponnèse où les *EPEI* habitoient, et qu'elle fut composée, en partie, de ces *EPEI*. Si donc les Ætoliens *REvinrent* quelque part *AVEC des EPEI*, ΣΥΓΚΑΤελθόντας Ἐπειοῖς, ce fut, non dans l'Ætolie, mais bien dans le Péloponnèse, lorsque, par la suite, Oxylus les y ramena, pour aider les Héraclides à le reconquérir. Ainsi, j'ai dû, dans ma version, adoucir beaucoup la force significative du verbe composé, ΣΥΓΚΑΤελθόντας.

II. Viennent ensuite ces mots : Τὰς ἀρχαιοτάτας ΚΤΊΣΑΙ τῶν ἐν Αἰτωλίᾳ πόλεων ΔΕΚΑΤΗ δ' ὕστερον ΔΕΚΑΤΗ γενεᾷ, τὴν Ἦλιν ὑπὸ Ὀξύλου τοῦ ΑΊΜΟΝΟΣ ΣΥΝοικισθῆναι περαιωθέντος ἐκ τῆς Αἰτωλίας· litt. *FONDÈRENT les DIX plus anciennes des villes qui se trouvent en Ætolie; et qu'à la DIXIÈME génération d'après, [la cité d'] ÉLIS fut formée, conjointement [avec les habitans de la contrée], par Oxylus, fils d'HÆMON, passé d'Ætolie [dans le Péloponnèse].* Or, il ne devroit point se trouver ici exprimé, que c'étoient *les DIX plus anciennes des villes de l'Ætolie*, qui avoient été *FONDEES* par la colonie dont Ætolus fut le conducteur. Dans un passage précédent [1], où tout annonce que là, notre auteur copioit avec fidélité le texte d'Éphore, le nombre des villes d'Ætolie qui rapportoient leur origine à Ætolus, ne reste-t-il pas indéterminé! Αἰτωλὸν ἐκπεσόντα........ εἰς τὴν Αἰτωλίαν, ἐπονομάσαι τε ἀφ' αὑτοῦ τὴν χώραν, καὶ ΣΥΝοικίσαι ΤΑΣ αὐτόθι πόλεις. J'ai donc dû lire ici, avec d'habiles critiques, τὰς ἀρχαιοτάτας ΚΤΊΣΑΙ τὰς ἐν Αἰτωλίᾳ πόλεων· ΔΕΚΑΤΗ δ' ὕστερον γενεᾷ κ. τ. λ.; ce que ma version exprime.

III. Regardât-on comme incertain, quel est celui des deux passages où Éphore aura été copié exactement; il resteroit toujours prouvé que la citation de l'un ou de l'autre est infidèle, du moins à l'égard des établissemens formés par Ætolus et ses compagnons, dans le pays appelé d'après eux Ætolie : car, pour désigner la formation de ces établissemens, Strabon se sert ici du verbe, κτίσαι, en latin *condidisse;* tandis qu'auparavant, comme on on vient de le voir, il avoit employé le verbe composé, ΣΥΝοικίσαι; et même cette variation exige une remarque. Sans doute le ΣΥΝοικίσαι du premier passage a bien pu, en général, être rendu comme M. Coray l'a fait dans sa version, par *fonda :* mais enfin le terme Grec est susceptible d'une signification un peu différente; signification que je ne saurois guère exprimer nettement en français, mais dont la force se feroit peut-être assez bien sentir en

[1] Tom. III, *pag. 190.*

ce lieu de l'Ætolie où les Ætoliens avoient coutume de se rassembler pour l'élection de leurs magistrats; l'autre, au bas d'une statue d'Oxylus, dressée dans la place publique des Éléens *. La première porte : « Au fondateur de l'État, à Ætolus, fils d'Endymion, et » nourri, dans son enfance, sur les bords de l'Alphée, près du » stade olympique, les Ætoliens ont consacré cette statue, » monument éternel de leur propre valeur. » La seconde est

PAGE 463.

* Dans *Elis*. *Conf.* Pausan. Eliac. post. seu lib. VI, et 24, §. 7, tom. II, pag. 223, 224.

latin, par cette paraphrase, *urbes cohabitandas-excivisse* ou *ædificasse*.

IV. De la phrase Grecque, même après la correction que j'adopte, il paroît toujours résulter qu'ici la rentrée des Ætoliens dans le Péloponnèse, sous la conduite d'Oxylus, se donne pour avoir eu lieu à la *dixième* génération depuis Ætolus.

Je sais que Pausanias peut aussi paroître nous donner Oxylus pour le *dixième* descendant d'Ætolus; car il dit [1] que, de Thoas, en remontant jusqu'à Ætolus, on trouvoit *six* générations, et qu'Oxylus étoit le petit-fils de Thoas. Or, si l'on admet que les *six* générations, en remontant de Thoas à Ætolus, doivent s'entendre de six générations entre ces deux personnages, Oxylus se trouvera le *dixième*, à commencer par Ætolus. Néanmoins, il faut l'avouer, les anciens mythologues, d'un commun accord, ne comptent d'Ætolus à Oxylus que *huit* générations [2]. Cette difficulté embarrasse les chronologistes : ne viendroit-elle pas uniquement de ce que Strabon (sinon peut-être Éphore lui-même, dans le cas où ce seroit ici, non dans le VIII.e livre, que Strabon eût cité les propres termes de cet historien) n'auroit pas saisi le vrai sens d'une épigraphe qui va être rapportée tout-à-l'heure [3]! *Voyez* ci-après [3].

V. Je dis, *Oxylus, fils d'HÆMON;* et le texte porte en effet, Ὀξύλου τοῦ ΑΙΜΟΝΟΣ· leçon qui se trouve confirmée par un témoignage assez respectable [4]. Mais, d'après le récit d'Homère [5] et de beaucoup d'autres auteurs [6], ne faudroit-il donc pas lire, τοῦ Ἀνδραίμονος, *fils d'ANDRÆMON!*

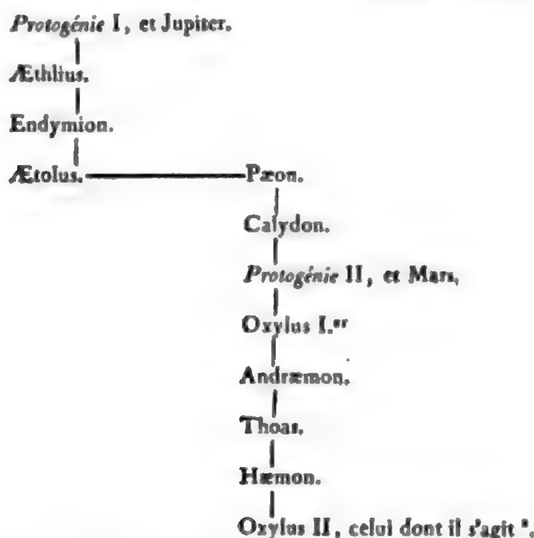
VI. Reste le dernier membre de phrase, τὴν Ἦλιν ὑπὸ Ὀξύλου τοῦ Αἵμονος, ΣΥΝοικισθεῖσαν περαιωθέντος ἐκ τῆς Αἰτωλίας. Ma version suppose qu'il y a des ellipses dans le texte, et que la traduction littérale seroit : *[la cité d']ÉLIS fut FORMÉE-CONJOINTEMENT [avec les habitans de la contrée], par Oxylus, passé de l'Ætolie [dans le Péloponnèse]*. Cette interprétation paroîtra juste, si l'on prend la peine de comparer ensemble et les témoignages d'Éphore, cités précédemment par Strabon [7], et ceux d'Apollodore [8], et ceux de Pausanias [9].

[1] *Pausan. Eliac. pr.* seu lib. V, cap. 3, §. 5, edit. Fac. tom. II, pag. 13. = [2] Conf. *Clavier, Hist. des premiers temps de la Grèce*, III.e tableau. = [3] *Voyez* ci-après, *pag. 78*, not. 1. = [4] Conf. *Pausan. Eliac. pr.* seu lib. V, cap. 3, §. 5, edit. Fac. tom. II, pag. 13. = [5] Cf. *Homer. Iliad.* IV, 527; XIII, 210, 216; XV, 281. = [6] Conf. *Apollodor.* lib. II, cap. 8, sect. 2, §. 4. — *Ovid. Metam.* lib. IX, vers. 331 et seq. — *Dionys. Perieg.* vers. 431. — *Antonin. Liber.* cap. 32. — *Pausan.* loc. cit. — *Schol. Pindar.* ad *Olymp.* od. IV, v. 22. — *Eustath.* in *Homer.* loc. prox. cit. pag. 1016, lin. 34. — *Id.* ad *Dionys. Perieg.* loc. cit. — *Th. Gal.* ad *Apollodor.* loc. cit. — *Burman.* ad *Ovid.* loc. cit. — *Verheyk.* ad *Antonin. Liber.* loc. cit. — *Heyn.* ad *Apollodor.* loc. cit. *Obs.* tom. II, pag. 207. — *Clavier, Hist. des pr. temps de la Grèce*, tom. I, *pag. 96, 97, 263, 336;* et tom. II, *pag. 33*. = [7] *Voyez* tom. III, *pag. 134, 135, 145, 146*, not. 2; et *pag. 184*, not. 2 et 3. = [8] *Apollodor.* lib. II, cap. 8, sect. 3, §. 4 et 5. = [9] *Pausan. Eliac. pr.* seu lib. V, c. 1, 2, 3.

PAGE 463 ainsi conçue : « Jadis, se séparant du peuple autochthone de ce » pays, Ætolus, par de pénibles combats, a conquis la terre des PAGE 464. » *Curetes.* Mais le dixième rejeton de la même race, Oxylus, fils » d'Hæmon ‹1›, a fondé cette antique cité. »

‹1› *Mais le* DIXIÈME *rejeton de* LA MÊME *race, Oxylus, fils d'Hæmon* : ΤΗ͂Σ δ' ΑΥΤΗ͂Σ γενεᾶς ΔΕΚΑΤΟΣΠΟΡΟΣ Αἵμονος υἱὸς Ὄξυλος.

J'ai cru devoir rendre littéralement les mots τῆς δ' ΑΥΤΗ͂Σ γενεᾶς, *de la* MÊME *race;* parce que de là, peut-être, dépend une pleine solution de cette difficulté dont j'ai parlé dans la note précédente. Strabon a pensé que ces mots devoient s'entendre de la postérité d'Ætolus, et que l'épigraphe donnoit Oxylus pour le *dixième* descendant d'Ætolus; ce qui ne s'accorde point avec les généalogies transmises par d'autres écrivains [1]. Or l'épigraphe ne se trouvera point en contradiction avec leurs témoignages, si nous entendons le τῆς ΑΥΤΗ͂Σ γενεᾶς, non de la race dont Ætolus fut l'auteur, mais de la race dont il étoit lui-même issu, c'est-à-dire, celle de Jupiter. En effet, des amours de ce dieu avec Protogénie I, étoit né Æthlius, aïeul d'Ætolus; et, à compter de ce même Æthlius, Oxylus II, fils d'Hæmon ou Andræmon, se trouvoit être le *dixième* descendant de Jupiter, comme on peut le reconnoître par le tableau ci-joint :



Je ne sais d'après quelle leçon M. Fréret avoit pu dire : « Endymion [étoit] le » DOUZIÈME des ancêtres d'Oxylus, qui » ramena les Héraclides dans le Pélopon» nèse. Ces DOUZE générations étoient mar» quées sur une inscription que Strabon » (liv. X, *pag. 463*) rapporte d'après Éphorus, » qui l'avoit vue à *Elis* [3]. »

[1] Conf. *Falconer*, ad *Strab.* loc. — [2] *Clavier*, *Hist. des premiers temps de la Grèce*, tom. I, III.e tableau. — [3] *Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, vol. XXIII, *Hist.* pag. 33, not. *e*.

PAGE 464.

Certes, pour prouver que les Éléens et les Ætoliens avoient une origine commune *, Éphore avoit raison d'alléguer ces épigraphes : toutes deux attestent à-la-fois et que ces peuples ont une commune origine, et, de plus, qu'ils ont mutuellement fondé des établissemens l'un chez l'autre ‹1› : elles lui servent donc à réfuter victorieusement ceux qui, voulant bien convenir que les Éléens * ont reçu une colonie d'Ætoliens, nient que les Ætoliens aient été une colonie d'Éléens. Mais, dans la suite de cette narration, il semble montrer la même inconséquence que nous lui avons reprochée, relativement à l'oracle de Delphes *. Ayant dit que, de temps immémorial, l'Ætolie ne fut envahie [par aucun ennemi étranger], et que les premiers qui la possédèrent furent les *Curetes;* pour être conséquent, Éphore devoit ajouter que les *Curetes*, jusqu'au temps où il écrivoit, en étoient restés maîtres : c'étoit la seule manière de justifier son assertion, suivant laquelle jamais ce pays n'avoit été envahi ni subjugué par d'autres que les plus anciens possesseurs. Mais, loin de parler des *Curetes* en ce sens, oubliant ce qu'il avoit avancé, l'historien rapporte, au contraire, qu'Ætolus, étant venu de l'Élide, et ayant vaincu les *Curetes* en divers combats, ces peuples se retirèrent dans l'Acarnanie. Eh quoi ! rien ne caractérise-t-il mieux un envahissement, que les défaites répétées et la retraite des possesseurs du pays! faits attestés

* *Cf.* Pindar. Olymp. od. III, vers. 22.

* Ou *Epei.*

* *Voyez* tom. III, *pag.* 464 et 465.

‹1› *Et, de plus, qu'ils ont mutuellement fondé des établissemens l'un chez l'autre.* Je n'ai pu rendre avec concision les mots, ἀλλὰ καὶ τὸ ΑΡΧΗΓΕΤΑΣ ἀλλήλων εἶναι. Je crois voir que Strabon emploie ici le terme, ἀρχηγέτας, dans le sens de *conducteurs*, ou *chefs d'établissement.* [1]. Ætolus, Epéen (ou, ce qui est la même chose, Eléen) de naissance, ayant quitté l'Élide avec des *Epei*, pour aller s'établir dans l'Ætolie, et, par la suite, l'un de ses descendans, Oxylus, né dans l'Ætolie, mais toutefois originaire de l'Élide ainsi que ses sujets, ayant à son tour abandonné, avec eux, l'Ætolie, pour se réunir, dans l'Élide, aux *Epei* ou Éléens, primitifs auteurs de leur race ; on pouvoit dire que les deux peuples avoient fondé mutuellement des établissemens l'un chez l'autre. Fallût-il interpréter le mot, ἀρχηγέτας, dans le sens d'*auteurs-de-la-race*, ma version répondroit encore assez bien à l'idée qui résulteroit de cette autre interprétation.

[1] *Voyez* tom. III, *pag.* 163 et 185 ; et ci-après, *pag.* 482.

Page 464. par l'épigraphe qui se lit chez les Éléens, et qui porte : « Ætolus, » par de pénibles combats, a conquis la terre des *Curetes.* » Éphore, nous dira-t-on peut-être, a prétendu seulement que l'Ætolie, à compter du temps où, par l'arrivée d'Ætolus, le pays reçut cette dénomination, ne fut jamais envahie. Mais Éphore s'ôte lui-même jusqu'à cette excuse, lorsqu'il raconte que « la plus grande » partie de ce qui forme aujourd'hui le peuple Ætolien, se com» pose d'*Epei* *, auxquels, par la suite, vinrent se mêler des *Æolen-* » *ses* *, forcés, avec les Bœotiens, de quitter la Thessalie ‹1›; et » que tous occupent en commun l'Ætolie ‹2› : » car, assurément, on ne croira pas volontiers que de nouveaux venus en un pays étranger, aient, sans coup férir, obtenu une portion du domaine des anciens possesseurs, qui n'avoient nul besoin d'un semblable partage.

* De ceux qui étoient venus d'Élide.

* *Voyez* tom. III, *pag. 465*; et ci-dessus, *pag. 32*, not. 2; puis, ci-après, *p. 85*.

‹1› On a pu voir [1] qu'une portion des Bœotiens établis en Thessalie, n'ayant point quitté ce pays, y resta dans un état d'esclavage.

‹2› *Mais Éphore s'ôte lui-même jusqu'à cette excuse, &c.* Je suis forcé de paraphraser et de suppléer quelque chose dans ce passage, où, de l'aveu des meilleurs critiques, le texte est évidemment corrompu. Le grec porte : Ἀλλ' ἀφῄρηται ϗ τοῦ τεκμήριος τὸν λόγον, ΦΉΣΑΣ ἐν τοῖς ἐφεξῆς, τὸ μὲν πλεῖστον τοῦ λαοῦ τοῦ διαμένοντος ἐν τοῖς Αἰτωλοῖς, τοῦτο εἶναι τὸ τῶν Ἐπειῶν ΛΕ-ΓΩΝ, συμμιχθέντων δ' αὐτοῖς ὕστερον, κ. τ. λ.

L'ancien interprète Latin, suivi par Héresbach et par Hopper, avoit dit : *Verùm intelligentiæ rationem abstulit ; cùm in sequentibus dicit plurimam populi partem in Ætolis permanentis, hanc Epeorum esse inquiens ; et cùm postmodum ipsis commixti Æoles fuerint, qui unà cum Bœotiis è Thessaliâ commigrarunt, communiter cum iis oram tenuisse.*

Le traducteur Italien [2] : *Ma egli lieva il modo di poterlo intendere ; quando, in quel che segue, dice che la maggior parte de'l popolo che rimase negli Etoli, era degli Epei, co' quali essendosi poi mescolati gli Eoli, i quali insieme co' i Beotii erano partiti di Tessalia, tennero questo paese in comune con loro.*

La version adoptée par Xylander, M.rs Falconer et Tzschucke, porte : *Sed et hujus sententiæ rationem ipse sustulit, mox scribens majorem partem gentis, quæ in Ætoliâ permansit, fuisse Epeos, quibus admixti deinde fuerint Æolenses et Bœoti unà cum his è Thessaliâ pulsi, regionemque cum illis æquo jure tenuerint.*

« Ce passage (nous dit Casaubon) est cor» rompu : je soupçonne qu'en supprimant le » participe ΛΕΓΩΝ, il faut lire, τοῦτο εἶναι » τὸ τῶν Ἐπειῶν, συμμιχθέντων κ. τ. λ. ; ou plutôt, » τοῦτον εἶναι τὸν τῶν Ἐπειῶν ΛΕΩΝ. »

M. de Bréquigny avoit traduit ainsi : « Mais il ne laisse pas lui-même lieu à cette » solution, lorsqu'il ajoute ensuite, que la » plus grande partie de ceux qui habitent » l'Ætolie sont Épéens, auxquels se mê» lèrent, par la suite, les Æoliens chassés » de Thessalie avec les Bœotiens, et qu'ils » possédèrent le pays en commun. »

[1] *Voyez* tom. III, *pag. 405*, not. 1 et 2 ; avec les Éclaircissemens n.° VI.

[2] Part. 1, F.° 190 r.° lin. 1.

partage. Cela n'étant point probable, on pensera plutôt que le partage fut obtenu par les armes. Or, tout pays cédé par la force des armes n'est-il donc pas un pays envahi ! Et d'ailleurs, Apollodore ne témoigne-t-il point que, suivant l'histoire, les *Hyantes* *, contraints de quitter la Bœotie, allèrent s'établir dans l'Ætolie ‹1› ! — Page 464.

* *Voyez* tom. III, *pag. 97*, note 6; puis, *pag. 400, 401.*

Tel est le récit qu'Éphore, comme s'il eût eu à s'en applaudir, termine ainsi : « Ces choses et celles du même genre, nous avons » coutume de les détailler avec exactitude, quand il s'agit de » quelque point d'histoire, ou absolument douteux, ou reçu » mal-à-propos comme vrai. » — Page 465.

§. v. Indulgence due aux historiens et autres auteurs, pour certaines fautes inévitables.

Malgré de telles inconséquences *, Éphore ne laisse pas d'être un guide plus sûr que bien d'autres ‹2›. J'en dis autant de Polybe, qui, lui-même, après avoir fait tant d'éloges d'Éphore, et avoir dit qu'Eudoxe raconte fort bien l'histoire Grecque, mais

* *Voyez* tom. III, *pag. 464.*

‹1› « Apollodore ne pouvoit s'être exprimé de cette manière que par anticipation. » Le pays dont il est question ne porta point » le nom d'Ætolie avant qu'Ætolus eût » formé un établissement. Or Ætolus, fils » d'Endymion, ne fut que le cinquième des» cendant de Deucalion ; et les *Hyantes*, » venus dans ce même pays, doivent avoir été » ceux que Cadmus, bien antérieur à Deu» calion, avoit chassés de la Bœotie. » Palmer. *Gr. ant.* lib. IV, cap. 2, *pag. 426, 427.*

Il n'est point certain que Cadmus ait précédé Deucalion ; mais d'autres témoignages [1] prouvent qu'Apollodore lui-même donnoit la transplantation des *Hyantes* en Ætolie, comme antérieure à l'arrivée d'Ætolus et de ses *Epei* dans ce pays.

‹2› *Malgré de telles inconséquences, Éphore ne laisse pas d'être un guide plus sûr que bien d'autres.* « Strabon va nous expliquer le motif » de cette censure qu'il vient d'exercer sur » Éphore. Son but est d'obtenir de ses lec» teurs quelque indulgence pour lui-même, » au cas où il lui seroit échappé des erreurs, » des négligences. Pourquoi ne les lui pardon» neroit-on pas, si Polybe a bien pardonné » les fautes d'Éphore [et si l'on doit égale» ment pardonner celles de Polybe] ! Les » taches qui peuvent être restées dans l'ou» vrage de Strabon, n'empêchent point que » cet ouvrage ne soit fort recommandable.

» Quand Strabon apostrophera Polybe, » comme il va faire tout-à-l'heure, il doit » être réputé s'adresser également à tous les » lecteurs. » Casaub. *ad loc.*

Cette observation de Casaubon ne suffit point, à beaucoup près, pour éclaircir le passage qui va suivre, et où le texte doit évidemment avoir subi quelque altération : les critiques modernes les plus habiles en conviennent ; et les interprètes qui se sont astreints à une traduction littérale, restent inintelligibles. Je me suis donc permis de paraphraser un peu tout cet endroit.

[1] Conf. *Eustath.* in *Homer. Iliad.* II, v. 637, edit. Polit. tom. II, §. 99, pag. 663.

PAGE 465.

qu'Éphore nous fait encore mieux connoître les fondations des cités, les familles, les transmigrations, les chefs d'établissemens ‹1›, ajoute [a] : « Moi, j'exposerai l'état actuel des choses, quant à la » position des lieux et leurs distances; car voilà ce qui appartient » le plus proprement à la chorographie. » Mais vous, ô Polybe [b] ! censeur si rigoureux relativement aux déterminations de distances, qui, soit pour des lieux situés hors de la Grèce, soit même pour bien des endroits de ce pays, n'ont été données, selon vous, que d'après les *OUÏ-DIRE* ou les opinions populaires *, n'avez-vous pas été, à votre tour, repris avec justice par Artémidore, par Posidonius et par d'autres encore ‹2› ! On nous devra donc aussi de l'indulgence : loin de trouver étrange qu'à l'égard de beaucoup de faits historiques, en nous bornant à suivre les auteurs les plus estimés, nous tombions dans quelques erreurs, il faut nous savoir gré d'être presque toujours plus exacts que la plupart d'entre eux, et de suppléer à ce qu'ils ont omis, faute de le connoître.

[a] Lib. XXXIV, Fragm. cap. 1, §. 3, ed. Schw. tom. IV, pag. 620.

[b] Ibid. cap. 3, §. 14, pag. 631.

* *Voyez* tom. I, *pag. 280; et pag. 281*, not. 1. *It.* tom. III, *pag. 85*, not. 4 et 5.

‹1› Ce qui reste de Polybe n'offre point de si grands éloges d'Éphore. Dans son V.e livre [1], Polybe dit que, jusqu'à lui, Éphore avoit été le seul qui eût entrepris d'écrire une histoire universelle; et ailleurs [2] il le met, avec Xénophon, Callisthène et Platon, au nombre des auteurs les plus graves : puis [3], il lui attribue le soin particulier que Strabon rappelle en ce moment. Mais, en général, il le blâme pour le moins aussi souvent qu'il le loue; comme, par exemple, quand il lui reproche [4] d'avoir énoncé une chose peu digne de lui, en disant que la musique avoit été inventée uniquement pour tromper les humains, pour leur faire illusion par un prestige : et l'on ne sauroit douter [5] qu'il ne se soit fréquemment écarté du récit de cet historien. A peine paroît-il [6] l'approuver de s'être tant appliqué à ces détails, pour lesquels, suivant ce qu'ici nous lisons, il lui auroit donné la préférence sur Eudoxe. Disons pourtant que Polybe a défendu Éphore contre Timée [7]; et il lui fait honneur [8] d'avoir reconnu que ce qui rendroit un auteur le plus capable de bien écrire l'histoire, ce seroit d'avoir été soi-même témoin de tous les faits.

‹2› *Mais vous, &c.* C'est sur-tout ici que le texte de ce paragraphe [9] paroît altéré. D'après les variantes que l'on a proposé [10] d'y introduire, cette dernière phrase deviendroit susceptible d'une syntaxe et par conséquent d'une interprétation un peu différentes de celles que j'adopte; mais le fond des idées resteroit le même.

[1] Conf. *Polyb. Hist.* lib. V, cap. 33, §. 2, edit. Schweigh. tom. III, pag. 279. = [2] *Id.* lib. VI, cap. 45, §. 1 et seq. tom. II, pag. 551. = [3] *Id.* lib. IX, cap. 1, §. 3, tom. III, pag. 92. = [4] *Id.* lib. IV, cap. 20, §. 5, tom. II, pag. 53. — Conf. *et Athen. Deipnos.* lib. XIV, cap. 5, pag. 626. = [5] *Polyb.* lib. XII, cap. 17, §. 1, tom. III, pag. 415. = [6] Cf. *Polyb.* lib. IX, cap. 1, §. 3 et seq. tom. III, pag. 92. — *Diodor. Sic.* lib. IV, init. = [7] *Polyb.* lib. XII, cap. 23, §. 1, tom. III, pag. 427. = [8] *Id.* ibid. cap. 26, §. 7, pag. 437. = [9] *Voy.* ci-dessus, *pag. 81*, not. 2. = [10] Cf. *Casaub.* ad loc. — *Tyrwhitt. Conj. in Strab.* pag. 36. — *Tzschuck.* ad loc.

Page 465.
§. VI.
Traditions diverses sur l'origine des *Curetes*.

Quoi qu'il en soit, devant rappeler encore, au sujet des *Curetes*, plusieurs choses qui se lient plus ou moins étroitement à l'histoire des Ætoliens et des *Acarnanes*, voyons, en premier lieu, celles qui tiennent de près à cette histoire : elles sont du même genre que les précédentes.

Telle est * l'assertion que les *Curetes*, dans l'origine, possédèrent le pays appelé maintenant Ætolie, et que les Ætoliens, survenus avec Ætolus, les forcèrent à se retirer dans l'Acarnanie.

Une autre tradition porte que la Pleuronie étoit habitée par les *Curetes*, et nommée Curétide, quand les *Æolenses*, se jetant sur ce pays, l'enlevèrent aux possesseurs, et les en chassèrent *.

Suivant Archemachus ‹1›, les *Couretes* d'Eubée ‹2›, primitivement établis à *Chalcis* *, ayant éprouvé, dans leurs guerres continuelles au sujet de la plaine de *Lelas* *, que l'ennemi s'attachoit à les saisir et à les entraîner par les cheveux plantés sur le front, ce qu'il faisoit avec succès, ils n'entretinrent plus que les cheveux du derrière de la tête ‹3›, et se rasèrent le toupet; d'où leur vint cette dénomination de *Couretes*, dérivée de *Coura* * : et, par la suite, ils se transplantèrent dans l'Ætolie, où ils occupèrent * le territoire de *Pleuron*. Mais ceux qui habitoient au-delà de l'*Acheloüs*, ayant conservé la coutume de ne point se raser la tête, furent appelés *Acarnanes* * ‹4›.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 75, 78, 79.*

* *Voyez* tom. III, *pag. 645* ; puis, ci-dessus, *p. 32*, not. 2 ; et *pag. 80.*

* En Eubée.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 14 et 19.*

* En latin, *tonsura.*

* Sur la gauche, et à l'est de l'*Acheloüs.*

* *Non-rasés.*

‹1› Cet auteur avoit donné un Traité, *De rebus Euboïcis*, divisé en plusieurs livres [1]. C'est sans doute par une erreur de typographie que son nom, dans une dissertation de M. Heyne, se trouve écrit Archemorus [2].

‹2› *Couretes.* Dorénavant il faudra songer que les mots pour lesquels j'avois d'abord dû suivre l'orthographe Latine, *Curetes*, *Curium*, *&c.*, en grec, s'écrivent *Couretes*, *Courion*, *&c.*

‹3› *Ils n'entretinrent &c.* Littér. *Ils devinrent N'AYANT-DE-CHEVEUX que SUR-LE-DERRIÈRE [de la tête]* : Ὀπισθεν κομῶντας γένεσθαι· ce qui rappelle le vers dans lequel Homère [3], parlant de ces peuples appelés jadis *Abantes*, dit : « A sa suite » marchoient les rapides *Abantes*, *CHEVE-* » *LUS-SUR-LE-DERRIÈRE* [de la tête] : »

Τῷ δ' ἅμ' Ἄβαντες ἕποντο θοοί, ὄπιθεν κομόωντες.

D'après ce passage de Strabon, comment expliquer la note de M. Heyne [4] : *Igitur OCCIPITE RASO esse debuere!*

‹4› *Mais CEUX qui habitoient AU-*

[1] Conf. *Athen. Deipnos.* lib. VI, cap. 18, pag. 264, A. — *G. J. Voss. de Hist. Gr.* lib. III, edit. 1651, pag. 329. = [2] *Religion. et Sacror. cum furor. peractor. Orig. &c.* Comm. Soc. R. Gotting. vol. VIII, pag. 5. = [3] *Homer. Iliad.* II, 642. = [4] *Heyn.* ad *Homer.* loc. cit. tom. IV, pag. 314.

PAGE 465.

Quelques auteurs veulent que chacune des deux nations ait tenu sa dénomination d'un héros ‹1›.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 31*, not. 2.

Il en est qui soutiennent * que les *Couretes*, ainsi nommés d'après leur habitation au pied du mont *Courium* ‹2›, lequel dominoit *Pleuron* *, sont un peuple Ætolique, comme les *Ophienses*, les *Agræi*, les *Eurytanes* et beaucoup d'autres ‹3›.

*L'ancienne. *Voy.* ci-dessus, *pag. 31*.

DELÀ de l'ACHELOÜS. Par les mots, *au-delà*, j'entends *à la droite et à l'ouest de l'ACHELOÜS.* Je crois avoir saisi le sens de ce passage, τὰς ΔΕ' ΠΈΡΑΝ οἰκοῦντας τοῦ Ἀχελῴου : et j'oserois presque dire qu'Eustathe l'avoit mal compris. En effet, il ne le cite [1] que d'une manière inintelligible : Ἐν Χαλκίδι δὲ, φασι, συνῴκησαν, ἤγουν Εὐβοεῖς ἦσαν, ἐκεῖ γὰρ ἡ τοιαύτη Χαλκίς, συνεχῶς περὶ τοῦ ἐν Εὐβοίᾳ Ληλαντίου πεδίου πολεμοῦντες. Κατασχόντες δέ γε ὕστερον τὰ πέραν Ἀχελῴου ἐν Αἰτωλίᾳ περὶ Πλευρῶνα, καὶ μείναντες ἄκουροι, ἐκλήθησαν Ἀκαρνᾶνες. Cela signifieroit: « On prétend qu'ils demeuroient dans *Chal-* » *cis ;* par conséquent ils étoient Eubœens, » car c'est en Eubée qu'étoit la *Chalcis* dont » il s'agit ; et ils y étoient continuellement en » guerre au sujet de la plaine de *Lélas.* Mais, » ayant par la suite occupé, dans l'Ætolie, » les environs de *Pleuron*, au-delà de l'*A-* » *cheloüs*, et ne se tondant point les cheveux, » ils furent appelés *Acarnanes* [non-*tonsu-* » *rés*]. » Cette phrase ne forme aucun sens : et d'ailleurs Strabon n'a jamais pu dire, ni que les *Acarnanes* eussent, en aucun temps, occupé les environs de *Pleuron ;* ni que *Pleuron*, soit l'ancienne, soit la nouvelle, fût située *au-delà*, c'est-à-dire sur la droite ou à l'ouest de l'*Acheloüs.*

Toutefois il reste une difficulté. De qui donc Archemachus vouloit-il parler en disant, *mais CEUX qui habitoient AU-DELÀ de l'Acheloüs !* Étoit-ce d'une partie des *Couretes* qui se seroient étendus jusque là ! ou bien des peuples qui se trouvoient établis sur la droite du fleuve, au temps où les *Couretes* se transplantèrent d'Eubée dans ce pays ! La première interprétation pourroit s'autoriser de divers témoignages d'autres auteurs [2]. Mais l'expression, διὰ τὸ ἄκρως ΦΥΛΑ'ΤΤΕΙΝ κ. τ. λ. *ayant CONSERVÉ la coutume &c.*, me paroît décisive pour le dernier sens.

Autre observation. D'après la manière dont Eustathe rappelle une première fois [3] le passage de Strabon, nous pourrions croire qu'il avoit sous les yeux quelque exemplaire plus ample, dans lequel Strabon se trouvoit avoir ajouté que l'on voyoit, à *Chalcis*, des statues représentant les anciens *Couretes* avec la chevelure telle qu'elle vient d'être dépeinte : Καὶ ἀγάλματά τινα παρ' αὐτοῖς οὕτως ἔχοντα. Peut-être y auroit-il quelque chose à desirer dans la note de M. Heyne [4] sur le vers d'Homère, auquel le commentaire d'Eustathe se rapporte.

‹1› *Que chacune des deux nations ait tenu &c.* Nous voyons [5], il est vrai, que la dénomination d'*Acarnanes* se déduisoit du nom propre d'Acarnan, fils d'Alcmæon : mais quel étoit le héros de qui les *Couretes* avoient emprunté le leur !

‹2› La position de ce mont, et sa dénomination actuelle, restent indéterminées [6].

‹3› *Les OPHIENSES, &c.* J'ai lu, avec

[1] *Eustath.* ad *Homer. Iliad.* IX, vers. 525, pag. 771, lin. 40. = [2] Conf. *Demetr.* ap. *Steph. Byzant.* v. Ἀθῆναι. — *Scymn. Ch.* vers. 452. — *Strab.* loc. cit. — *Plin. Hist. nat.* lib. IV, §. 2, tom. II, pag. 189, lin. 8. — *Pausan. Arcad.* seu lib. VIII, cap. 24, edit. Fac. tom. II, pag. 420. — *Steph. Byzant.* v. Κύρος. = [3] *Eustath.* ad *Hom. Iliad.* lib. II, vers. 542, §. 40, edit. Polit. tom. II, pag. 589. = [4] *Heyn.* ad *Homer.* loc. cit. tom. IV, pag. 314. = [5] Conf. *Thucyd.* lib. II, §. 102. — *Strab.* ci-dessus, *pag. 72.* = [6] Conf. *Palmer. Gr. ant.* lib. IV, cap. 10 et 17, pag. 445, 446, 478, 479. — *Voyez* ci-dessus, *pag. 31*, not. 2.

Nous lisons pareillement que l'Ætolie ayant été, selon ce qui a été marqué ci-dessus *, partagée en deux, Œnée posséda le territoire de *Calydon*. En même temps, une portion de la Pleuronie fut possédée aussi par les Parthaonides, mais seulement par ceux de la branche d'Agrius ‹1›; puisque, suivant Homère, les Parthaonides « habitoient [a] *Pleuron* et la haute *Calydon* ‹2›; » et le reste de cette dernière * contrée tomba au pouvoir de Thestius, beau-père d'Œnée, père d'Althæa, et chef des *Couretes*. Ensuite les Thestiades * eurent à soutenir une guerre contre Œnée et Méléagre, soit « à l'occasion de la hure et de la peau du sanglier de *Caly-* » *don*, » ainsi qu'Homère le dit [b], d'après la tradition mythologique concernant la chasse de ce monstre ‹3›; soit, comme l'on doit plutôt le croire, précisément à cause qu'ils s'étoient emparés d'une partie du pays. Et sans doute c'est de cette guerre qu'il s'agit dans ce vers [c] : « Les *Couretes* et les fermes Ætoliens se battoient ‹4›. »

PAGE 465.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 29, not. 2; et *pag.* 67.

PAGE 466.

[a] Iliad. XIV, 116.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 73 et 74.

* Les fils de Thestius.

[b] Iliad. IX, 544.

[c] Ibid. 525.

tous les plus habiles critiques, 'Οφιεῖς, non Σοφιεῖς. Du reste, il a déjà été parlé [1] de ces différens peuples.

‹1› *Fut possédée* AUSSI *&c.* Je traduis ainsi les mots, ΚΑΙ' τὰς Παρθαονίδας ἔχειν, ΤΟΥ'Σ περὶ τὸν Ἄγριον· parce qu'Œnée et ses enfans étoient eux-mêmes des Parthaonides. Mais Œnée ne posséda que la Calydonie. Son frère Agrius, et les fils de celui-ci, eurent une portion de la Pleuronie. Thestius, cousin-germain d'Œnée ainsi que d'Agrius, n'eut en partage et ne transmit à ses enfans que le reste de cette contrée [2]; mais vraisemblablement ceux-ci finirent par l'envahir toute entière. Les *Parthaonides* ou *Porthaonides, de la branche d'Agrius*, devoient être [3] Thersite, Onchestus, Prothoüs, Celeutor, Lycopeüs et Menalippus.

‹2› *Puisque, suivant Homère, &c.* Je lis, avec M. Tzschucke, autorisé par plusieurs manuscrits, Εἴπερ, au lieu de Οἵπερ.

‹3› D'après l'ÉPITOMÉ [4], l'on peut croire que ce passage est mutilé, et qu'originairement Strabon y avoit cité d'autres vers d'Homère. Au surplus, j'ai lu, avec Casaubon : 'ΩΣ ΜΕ'Ν 'Ο ποιητὴς...... ΚΑΤΑ' τὴν περὶ κ. τ. λ. au lieu de, 'Ο ΜΕ'Ν ποιητὴς..... ΚΑΙ' τὴν περὶ κ. τ. λ.

‹4› *Et sans doute &c.* Je lis : Ὅπερ ἔστι δὴ λέγεται. « Strabon a déjà cité plus d'une fois [5] » ce prétendu exemple de la partie nommée » après le tout; mais, ici, l'on peut le regarder » comme une glose qui aura passé de la » marge dans le texte. » HEYN. *Var. Lect. et Obs.* in *Hom. Iliad.* IX, v. 525, tom. V, *pag.* 649.

[1] *Voyez* ci-dessus, *pag.* 18, not. 5; *pag.* 25, not. 2; *pag.* 32, not. 1. = [2] Conf. *Apollodor.* lib. 1, cap. 7, sect. 7, §. 3. — *Id.* ibid. cap. 8, sect. 6, §. 1. — *Heyn. Religion. et Sacr. cum furore peract. Orig. &c.* Comm. Soc. R. Gott. vol. VIII, pag. 4. — *Clavier, Hist. des prem. temps de la Grèce*, tom. I, *pag.* 95 et *suiv.* = [3] Conf. *Apollodor.* lib. 1, cap. 8, sect. 6, §. 1. = [4] Pag. 1269, C. = [5] *Voyez* tom. I, *pag.* 88; — tom. III, *pag.* 153. — Ci-dessus, *pag.* 37; *pag.* 38, not. 1; et *pag.* 74.

CHAPITRE VI.

Digression au sujet des *Couretes* (1). Examen de la distinction que l'on doit faire entre les *Couretes*, considérés comme peuple, et les *Couretes*, espèce de secte religieuse.

§. 1.er *Traits de ressemblance entre la secte des* Couretes *et celles qui se trouvent désignées par les noms de* Corybantes, *de* Cabiri, *de* Dactyli *Idæens*, *de* Telchines. §. II. *Motifs qui ont pu faire regarder cette même secte des* Couretes, *comme ne différant en rien de l'ancien peuple ainsi dénommé.* §. III. Couretes, Corybantes, &c. *tous ces noms reviennent au même.* §. IV. *Origine des fêtes.* §. V. *Considérations sur les rites, et particulièrement l'*orgie, *qui caractérisent, chez les Grecs, le culte de* Dionysus, *d'Apollon, d'Hécate, des Muses, de Cérès, &c.* §. VI. *Confusion que les poëtes ont faite du culte de* Rhea, *chez les Phrygiens, avec celui d'autres divinités chez les Grecs.* §. VII. *Rapport entre les divinités des Thraces et celles des Phrygiens. —Origine Thracienne et Asiatique de la musique.* §. VIII. *Facilité des Athéniens à admettre certains cultes étrangers.* §. IX. *Traditions diverses sur les sectes religieuses dont il s'agit dans ce chapitre.* §. X. *Raisons pour lesquelles Strabon s'est permis cette digression.*

PAGE 466. [JE viens de rappeler] les particularités qui rentroient dans mon sujet (2); voici maintenant celles qui s'en écartent, et que néanmoins des écrivains, entraînés par l'homonymie (3), réunissent sous le titre d'histoire des *Couretes*; comme si elles concernoient

(1) Au sujet de cette nouvelle orthographe, *voyez* pag. 83, not. 2.

(2) Parce qu'elles sont liées à l'histoire du pays, ainsi qu'à celle des *Couretes*, considérés uniquement comme peuple de l'Ætolie et de l'Acarnanie; et que l'histoire des peuples et des pays se lie elle-même à la géographie.

(3) *Entraînés &c.* Littér. *à cause de l'homonymie*, διὰ τὴν ὁμωνυμίαν.

aussi les peuples de ce nom, établis jadis dans l'Ætolie et l'Acarnanie; tandis qu'elles n'y ont aucun rapport, et ressemblent plutôt à celles qui se débitent sur les *Satyri*, les Silènes, les Bacchantes, les *Tityri*. PAGE 466.

§. I.er Ressemblance entre les *Couretes*, secte religieuse, et les *Corybantes*, &c.

(1) EN effet, ainsi que tous ces derniers, les *Couretes*, dont je veux maintenant parler, sont, à ce que l'on prétend, de certains génies ou des ministres des dieux (2); et, dans les Mémoires sur

(1) La digression que Strabon va se permettre est curieuse, sans doute; mais je ne puis me flatter d'avoir su saisir par-tout le sens de ses expressions et le fil de ses raisonnemens. Plusieurs critiques [1] ont fait de ce morceau l'objet de leur étude; et lorsque M. de Sainte-Croix voulut l'insérer dans ses RECHERCHES *historiques et critiques sur les Mystères &c.*, M. de Bréquigny ne lui communiqua point sa version primitive, sans l'avoir retouchée, ni sans y joindre des notes, dont M. de Sainte-Croix a publié la substance. Néanmoins ce même morceau demeure hérissé de difficultés; et dernièrement M. Heyne (quel juge!) a prononcé que tout y restoit à éclaircir. L'on doit à la sagacité de cet homme incomparable quelques secours, dont je me suis efforcé de profiter. Mais, comme il n'avoit point dessein de traduire ou de commenter, *ex professo*, le texte de Strabon, il n'a jeté de lumières que sur un petit nombre de passages. Les lecteurs devront donc me pardonner s'ils trouvent, dans certains endroits de ma version, quelque obscurité, sinon même une sorte d'incohérence.

Quant au fond de la digression, je ne pense point, comme M. le président de Brosses [2], que Strabon l'ait, en partie, empruntée de Salluste; mais je crois impossible de la mieux résumer que n'a fait M. Heyne dans ce peu de mots :

« Les mythes relatifs aux *Couretes* sont pleins » de variété et de confusion. Voici les seuls » points qu'il faut bien se rappeler. Les *Couretes* tiennent aux plus anciennes origines » de la Grèce; et peut-être ont-ils été aussi » du nombre des premiers habitans de la » Phrygie. Ils furent les auteurs et les interprètes de certains rites religieux qu'ils » célébroient avec des danses. La mythologie leur fait jouer un rôle à la naissance de » Jupiter. On les a quelquefois appelés dactyles Idæens. De là, leur nom fut appliqué » aux ministres du culte de la GRANDE-MÈRE, chez les Phrygiens; culte qu'ils ne » célébroient point sans une sorte de fureur » religieuse: et les *Couretes* furent aussi nommés *Corybantes*. De là aussi furent confondus les cultes religieux admis en Crète, en » Phrygie, et dans Samothrace. D'autre part » encore, l'on a confondu avec ces *Couretes*, » un peuple Ætolien portant ce même nom. » HEYN. *Not. ad Virgil. Æneid.* lib. III, 130.

(2) En grec, *Δαίμονας*, *Dæmonas*; et, *Προπόλους* ou *Προσπόλους*, *ministros*, ou *administros*, ou *addictos*.

[1] Conf. *Ezech. Spanheim.* ad *Callimach. Hymn. in Jov.* vers. 52; 1697. — *Tob. Guberleth. Diss. philol. de Myster. deor. Cabir.* edit. 1703. — *Fréret*, *Rech. pour servir à l'histoire des Cyclopes &c.* Ac. des Inscr. et Belles-Lettres, vol. XXIII, *Hist.* pag. 27 et suiv. 1749. — *De Brosses*, *Hist. de la Républ. rom.* liv. V, §. 44, tom. II, pag. 567, edit. 1777. — *Sainte-Croix*, *Mém. pour servir à l'histoire de la Religion secrète &c.* 1784. — *Heyn. Religion. et Sacror. cum furore peract. Orig.* Comm. Soc. R. Scient. Gotting. vol. VIII, pag. 1, 1787. — *Dupuis*, *Origin. de tous les Cultes*, tom. II, part. II, pag. 22, edit. an. III. — [2] *Hist. de la Républ. rom.* liv. V, tom. II, pag. 560, not. 2.

PAGE 466. la Crète, sur la Phrygie, on nous les donne pour employés à des pratiques de religion, les unes mystiques, les autres simples, mais toutes relatives, soit à l'éducation de Jupiter en Crète, soit aux orgies de la Mère des dieux dans la Phrygie et les lieux voisins du mont Ida de la Troade ‹1›. Ce que les auteurs disent à cet égard, présente bien une sorte de discordance; car plusieurs établissent une identité complète entre les *Couretes*, et les *Corybantes*, les *Cabiri* ‹2›, les *Dactyli* Idæens, les *Telchines ;* et plusieurs aussi, reconnoissant ces divers personnages pour membres d'une seule et même famille, les distinguent par quelques légères différences. Mais, en résumé, les *Couretes*, ainsi que les autres, nous sont toujours dépeints comme des enthousiastes saisis d'une fureur bachique, qui, dans les fêtes où ils font le rôle de desservans, par des danses qu'ils exécutent tout armés et tumultueusement, par un fracas de cymbales, de tambours et d'armes, accompagné du son des flûtes et de cris, effraient les assistans : d'où il résulteroit que ces fêtes, en quelque manière, ne différoient point de celles des Samothraces et de celles de *Lemnos ;* puisque les ministres des unes et des autres sont réputés être les mêmes ‹3›. Sans doute les

‹1› *On nous les donne &c.* Le passage, que je rends ainsi, est obscur, et le texte paroît y avoir subi de l'altération. Pour en tirer le sens que ma version présente, j'ai lu, ἐμπεπληγμένους, au lieu d'ἐμπεπληγμένα, ou d'ἐμπεπληγμένοι, que portent divers manuscrits et différentes éditions.

‹2› Quant à ce qui concerne les *Cabiri*, dont notre auteur rappellera le nom plus d'une fois [1], mais sans néanmoins entrer dans beaucoup de détails à leur égard, le lecteur peut consulter M. Heyne, qui donne, en peu de pages, un excellent résumé de ce que les plus habiles philologues ont écrit sur cette matière [2].

‹3› *Mais, en résumé, &c.* Si j'ai bien compris et rendu le sens de toute cette période, il s'ensuivra que M. de Sainte-Croix pourroit s'être trompé, quand il disoit que « Strabon réfute très-bien le sentiment de » ceux qui croyoient que les *Cabiri*, les » *Dactyli*, les *Couretes*, les *Corybantes* et » les *Telchines*, étoient non-seulement la » même espèce d'hommes, mais encore les » membres séparés d'une seule famille [3]. » Il m'a paru, au contraire, que ce sentiment étoit celui qui se trouvoit adopté par notre auteur. Au surplus, je crois que ma version ne s'éloigne pas de la manière dont M. Heyne[4] interprétoit ce passage.

[1] *Voy.* ci-après, *pag. 96 et suiv.* = [2] Cf. *Heyn.* ad *Virgil.* loc. cit. = [3] *Rech. sur les Mystères &c.* sect. 2, pag. 25. = [4] *Religion. et Sacror. cum furore peract. Orig.* Comment. Soc. R. Gotting. vol. VIII, pag. 1.

questions

questions auxquelles de pareils témoignages donnent lieu, sont purement théologiques ; et peut-être doit-on en réserver l'examen au philosophe. Mais puisque les historiens, entraînés, comme je l'ai dit, par l'homonymie, ont mêlé ensemble des objets essentiellement distincts, j'oserai discuter ici, jusqu'à un certain point, cette matière, par forme de digression ; et, à ce que j'ai rappelé d'historique, j'ajouterai, comme une dépendance naturelle de l'histoire, certaines considérations sur la nature même des choses ‹1›. Page 466.

Ce n'est pas que, suivant quelques-uns, toute tradition relative à des *Couretes*, ne se rattache aux peuples ainsi dénommés. Et peut-être cette opinion ne manque-t-elle point de probabilité ‹2›.

§. II. Motifs pour ne point distinguer divers *Couretes*.

‹1› *Et, à ce que j'ai rappelé &c.* Ai-je saisi la pensée de l'auteur ! le texte est bien obscur. *Προσθεὶς τὸν οἰκεῖον* ΤΗ͂Ι ΙΣΤΟΡΙ͂ΑΙ *φυσικὸν λόγον*, telle est la leçon de tous les manuscrits : seulement celui de Moscou offre, *τῆς ἱστορίας*, au génitif ; ce qui ne changeroit rien aux divers sens dont la phrase seroit susceptible. L'ancien interprète Latin, suivi par Héresbach et par Hopper, avoit traduit : *Physicam rationem historiæ familiarem adjiciens.* Le traducteur Italien a dit : *Aggiungendovi la ragion naturale che sia accommodata all'historia.* La version adoptée par Xylander, et reproduite dans les éditions subséquentes, porte : *Rationem naturalem, ut pote congruentem huc, historiæ adjiciens.* M. de Bréquigny avoit d'abord conçu sa traduction de cette manière : « Donnant la » raison propre et naturelle de ce qu'ils (les » historiens) racontent. » Mais sa traduction retouchée, dont s'est servi M. de Sainte-Croix, est celle-ci : « Et je tâcherai de » donner des explications naturelles de ce » qu'ils racontent ; » phrase qui est accompagnée de cette note : « *Peut-être faut-il tra- » duire :* Je tâcherai de démêler, dans leurs » récits, ce qui appartient à l'histoire, &c. »

‹2› *Et peut-être cette opinion ne manque-t-elle point de probabilité.* Quel autre sens donner à la phrase Grecque, *καὶ τάχ᾽ ἴσως ἔχοντά* ΤΙΝΟΣ ΠΙΘΑΝΟΥ͂ ! Mais quelle est donc la chose probable qui pouvoit fonder l'opinion que notre auteur vient de rappeler ! Ce paragraphe ne seroit-il pas mutilé ! La manière dont nous le voyons cité dans les lexiques attribués à Étienne de Byzance [1], autorise une pareille conjecture ; et l'*Épitome* l'appuie également, lorsque, pour résumer ce que Strabon avoit dit en cet endroit, le rédacteur s'exprime ainsi [2] : « On peut don- » ner quatre étymologies du nom des *Cou- » retes*, peuple d'Ætolie. Ils auront été ainsi » appelés, ou à cause de leur toupet *[cou- » ran]* rasé, *διὰ τὴν ἐγκρυφίαν* ΚΟΥΡΑ͂Ν, ce » qui a été dit précédemment [3] ; ou d'après » leur habitation sur le mont *Courium* [4] » en Ætolie ; ou parce que, dans leur façon » de se vêtir, ils avoient la mollesse des » jeunes filles *[courai]*, de même que les » *Iones* [5] à-tuniques-traînantes ; ou enfin, » d'après l'usage, qui leur étoit commun avec » les *Couretes* génies [ΚΟΥΡΗΤΩ͂Ν *δαιμόνων*] » de danser armés, comme si ce nom eût » désigné des hommes très-courageux et

[1] Conf. *Steph. Byzant.* v. Ἀκαρνανία, et Κουρῆς. = [2] Pag. 1269, C. D. = [3] *Voyez* ci-dessus, *pag. 83*, not. 3. = [4] *Voyez* ci-dessus, *pag. 31*, not. 2 ; et *pag. 84*, not. 2. = [5] *Homer. Iliad.* XIII, 685.

PAGE 466. En effet, on assure que ceux d'Ætolie reçurent une telle dénomination, parce qu'ils portoient, comme les jeunes filles *[courai]*, des vêtemens longs, et soignoient beaucoup leur chevelure ‹1›. Ces usages, de tout temps, plurent beaucoup aux Grecs:
* Par Homère. Cf. Iliad. XIII, 685.
nous voyons les *Iones*, qualifiés * « d'hommes-à-tuniques-traînantes ; » et l'attention des compagnons de Léonidas à se peigner
PAGE 467.
avant le combat, inspira d'abord aux Perses * du mépris pour ceux que, bientôt après, ils admirèrent dans l'action *. Nourrir ou tondre *[coureuein]* ses cheveux, c'est toujours, de l'une et de l'autre manière, prendre de la chevelure un soin ‹2› propre sur-tout aux jeunes gens *[courai* et *couroi]*, filles et garçons *. L'on donneroit donc, sans peine, plusieurs étymologies du mot *Couretes*.

* 480 ans avant l'ère Chrétienne.
* Herodot. VII, 208.
* *Voyez* ci-dessus, *pag. 89*, not. 2.

» habiles à danser en armes. Et en effet, » Homère prête à Ænée ce propos [1] : *Mérion, » peut-être, tout* DANSEUR [ὀρχηστήν περ] *» que tu es, &c.* »

Si l'on veut que le texte n'ait subi aucune altération, il faudra, ce semble, d'après les phrases suivantes, supposer que Strabon, en s'exprimant ici comme il l'a fait, prétendoit uniquement parler de l'origine du nom *Couretes :* on pouvoit croire, avec une sorte de probabilité, que ce nom rappeloit certaines habitudes communes à la secte religieuse et aux peuples qui le portoient. M. Tzschucke, tout en reconnoissant que le texte ici paroît tronqué, ne pense pas qu'il contînt originairement ce que l'*ÉPITOMÉ* présente.

‹1› *Reçurent &c.* Θηλυστολοῦντας γὰρ, ὡς αἱ ΚΟΡΑΙ, τοὔνομα σχεῖν τοῦτο τοὺς περὶ τὴν Αἰτωλίαν φασίν. Ce passage obscur, comparé avec celui que l'on rencontrera plus bas [2], ne paroîtroit-il pas supposer un fait sur lequel je ne me souviens point d'avoir trouvé, chez les anciens, aucun autre témoignage : savoir, que, durant un temps, peut-être assez long comme assez ancien, les peuples Ætoliques ou voisins de l'Ætolie s'étoient distingués entre les Grecs, par la mode de porter des vêtemens longs !

J'ajoute les mots, *et soignoient beaucoup leur chevelure.* Ce qui va suivre, tombe sur cet usage, comme sur celui des vêtemens longs.

Au surplus, je ne dissimulerai point que, dans ce paragraphe, par-tout où se trouvent les termes Grecs signifiant, *jeunes-filles* et *jeunes-garçons*, les manuscrits, comme les imprimés, portent, κόραι, κόροι · ce qui, en caractères latins, donneroit simplement *corai* et *coroi.* Mais, selon moi, les raisonnemens de l'auteur prouvent que, dans l'origine, il avoit écrit, κοῦραι et κοῦροι, *courai* et *couroi ;* orthographe employée par les poëtes, à l'égard des deux mots dont il est ici question.

‹2› La phrase Grecque est amphibologique : Ἁπλῶς δ' ἡ περὶ τὰς κόμας φιλοτεχνία ΣΥΝΈΣΤΗΚΕ περί τε θρέψιν καὶ κουρὰν τριχός. Ces mots peuvent signifier, non-seulement ce que j'ai exprimé, mais encore, suivant un habile critique [3] : *En tout, cette habitude de soigner beaucoup sa chevelure, soit en nourrissant, soit en tondant ses cheveux, subsiste encore chez les Grecs.*

[1] *Homer. Iliad.* XVI, 617. — [2] *Voyez* liv. XI, *pag. 530* du texte Grec. — [3] Conf. *Exercitat. quâ Inscript. Deliac. &c.* in *Miscell. Obs.* vol. VII, pag. 104.

PAGE 467.

Et, vraisemblablement aussi, l'introduction de la danse armée, ayant été due, dans l'origine, à des hommes qui, d'après leur mode de se coeffer, de se vêtir, étoient appelés *Couretes*, aura fait désigner par ce même nom tous ceux qui, plus guerriers que d'autres, passoient leur vie sous les armes : tels étoient les habitans de l'Eubée *, de l'Ætolie, de l'Acarnanie. Homère n'appelle-t-il pas *couretes*, généralement, les jeunes soldats[a], « Que, de tous les *couretes* » Achæens, les plus vaillans, choisis par vous, apportent ici, de » ma nef légère, ces présens dont hier nous promîmes d'honorer » Achille ‹1›; » puis ailleurs[b], « Des *couretes* Achæens portoient » les présens ‹2› ! » Mais c'est assez parler de l'étymologie du nom de *Couretes* ‹3›. Et quant à la danse armée, évidemment elle fut toujours une danse guerrière, comme l'est la Pyrrhique, ainsi nommée d'après Pyrrhichus, qui l'inventa, dit-on, pour exercer la jeunesse aux mouvemens militaires *.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 73.*
[a] Iliad. XIX, 193.
[b] Ibid. v. 248.
* *Voyez* ci-après, *pag. 142*, not. 2.

§. III.
Les noms de *Couretes*, de *Corybantes*, *&c.* reviennent au même.

MAINTENANT il faut considérer comment, malgré la diversité des noms, ces tribus ou sectes religieuses, dont nous avons fait l'énumération, ne diffèrent point entre elles, et quel fonds de théologie se trouve dans leur histoire.

§. IV.
Origine des fêtes.

LES Grecs et les barbares ont ceci de commun : c'est toujours en un temps de repos et de fête que les uns et les autres

‹1› Ainsi donc Strabon regardoit comme authentiques les vers 193, 194, 195 du livre XIX de l'Iliade. M. Heyne [1] penchoit à les regarder comme une interpolation. Et certes, d'après toutes ses observations, les hommes de goût seront tentés de souscrire à l'opinion de cet habile critique. Elle est appuyée d'ailleurs par divers témoignages, tant positifs [2] que négatifs [3].

‹2› Encore ici l'ÉPITOMÉ semble annoncer [4] que le texte est mutilé, et que Strabon avoit cité d'autres vers d'Homère [5].

‹3› *Mais c'est assez &c.* Tel est le sens que tous les interprètes donnent à cette phrase : Περὶ μὲν οὖν τῆς τῶν Κουρήτων ἐτυμολογίας τοῦτο. Néanmoins, d'après ce que j'ai observé dans une note précédente *(pag 89*, not. 2*)*, peut-être les raisonnemens de l'auteur paroîtroient-ils mieux liés et mieux suivis, si l'on pouvoit se permettre de la rendre ainsi : *Mais tout ce qui vient d'être dit, ne tombe que sur l'étymologie du nom de* COURETES.

[1] *Heyn. Var. Lect. et Obs.* ad loc. tom. VII, pag. 637, 648, 660. = [2] Conf. *Herodian.* ap. *Eustath.* ad loc. pag. 1179, lin. 20. — *Eustath.* ibid. — Cf. et *eund.* ad *Iliad.* lib. IX, vers. 525, pag. 771, lin. 35. = [3] Cf. *Apoll. Lexic.* v. Κουρῆτες. — *Etym. M.* v. *eâd.* — *Schol. Venet.* ad loc. = [4] *Pag. 1269*, D. = [5] *Iliad.* XVI, 617.

PAGE 467.

[a] *Cf.* Platon. de Legib. lib. II, tom. II, pag. 653, C, D.

pratiquent les cérémonies religieuses [a], soit qu'il s'y mêle, ou non, de l'enthousiasme, du mystère, de la musique; et cela est naturel. Dans le repos, notre esprit, dégagé des occupations humaines, se porte vers la divinité : bientôt alors arrive l'enthousiasme, qui paroît tenir de l'inspiration divine, et produire la faculté prophétique; d'autre côté, le secret mystique des rites sacrés rend, pour ainsi dire, la divinité plus majestueuse, en nous rappelant sa nature, qui se dérobe à nos sens; et, par une cause semblable, la musique, cette réunion de la danse, du rhythme et du chant ‹1›, pleine des charmes et des agrémens de l'art, nous rapproche de cette même divinité. On a dit avec justesse que, « si l'homme » ressemble quelquefois aux dieux, c'est sur-tout quand il fait du » bien [b]: » mais on eût dit encore plus justement, « c'est sur-tout » quand il est heureux. » Or, quoi de plus heureux que de se livrer à la joie, aux fêtes ‹2›, à la philosophie ! J'ajoute, et à la musique. Car, encore que l'on en ait abusé [c], et que les musiciens l'emploient dans les festins, dans les concerts, sur la scène et ailleurs, à flatter les passions, cet art ne sauroit être condamnable : ce que l'on doit considérer, c'est l'essence des institutions dont il est la base ‹3›. Voilà pourquoi Platon [d], et, plus anciennement, les

[b] *Cf.* Pythagor. ap. Ælian. Hist. var. l. XII, cap. 59.

[c] Platon. loc. cit. pag. 654, A.

PAGE 468.

[d] Plat. Phædon., Amator., Lachet.; de Rep. lib. II, III, IV, de Leg. lib. VIII tom. I, p. 60, E; 132, C; t. II, p. 188, D, &c.

‹1› *La musique, ce composé de* DANSE, *de rhythme et de chant.* Le texte porte : Ἥ τε μουσικὴ, περί τε ΟΡΧΗΣΙΝ οὖσα, καὶ ῥυθμὸν, καὶ μέλος· leçon, qu'au premier aspect on ne soupçonne point d'être altérée. Toutefois j'observe que, plus bas [1], dans un passage où Strabon semble avoir voulu, comme ici, marquer les trois élémens constitutifs de la musique, il nomme les *instrumens*, au lieu de la *danse* : ἀπὸ δὲ τοῦ μέλους, καὶ τοῦ ῥυθμοῦ, καὶ ΤΩΝ ΟΡΓΑΝΩΝ, καὶ ἡ μουσικὴ πᾶσα Θρᾳκία.

‹2› « *Ipsâ lætitiâ gestiens mens ad ἐνθουσιασμὸν abripitur..... Quàm præclarè philosophatus sit Strabo, me non monente, unusquisque assequitur; præclarius utique quàm » illi, qui ex nostro ritu religioso omnem hilaritatem exulare voluere, eâque re cùm ipsam » corruperunt religionem, tum vulgi ingenia, » imprimis in pagis degentium stupore, defixere.* » HEYN. *loc. cit.* pag. 13.

‹3› *Ce que l'on doit considérer, &c.* La phrase Grecque est singulièrement obscure : Ἀλλ' ἡ φύσις, ἡ τῶν παιδευμάτων, ἐξεταζέσθω, τὴν ἀρχὴν ἐνθένδε ἔχουσα. Pour rendre littéralement ces mots, il faudroit s'exprimer ainsi : *Mais on doit considérer la nature [des choses, je veux dire] celle des instructions* ou *enseignemens; nature dont la musique est le principe.* Or, que signifieroit une pareille phrase !

[1] *Voyez* ci-après, *pag.* 102.

Pythagoriciens [a], ont appelé musique, la philosophie. Ils ont dit aussi que le monde se maintenoit par l'harmonie ; et cela, parce qu'ils regardoient comme un ouvrage des dieux, toute espèce de musique ‹1›. C'est encore pour cela que l'on a voulu voir, dans les Muses, de vraies déités; dans Apollon, le chef des Muses ; dans la poésie, une langue toute consacrée aux hymnes ‹2›; et l'on a de même attribué à la musique la formation des mœurs : chaque moyen de rectifier l'esprit a paru devoir tenir de bien près aux dieux.

PAGE 468.
[a] *Cf.* Tim. Locr. de Mundo, s. 9. — Thrag. ap. Stob. Sermon. 1 pag. 8.

§. V. Rites caractéristiques du culte de *Dionysus*, &c.

CHEZ la plupart des Grecs, tout ce que l'on appelle orgies, bacchanales, chœurs *, mysticité des initiations ‹3›, entre également dans le culte, soit de *DIONYSUS*, soit d'Apollon, soit d'Hécate [b], soit des Muses, soit sur-tout de Cérès; et ils appliquent le nom d'Iacchus, autant à *DIONYSUS*, qu'au conducteur des mystères, qui est le génie de Cérès ‹4›. Aux cultes respectifs de ces

* De danse et de chant.
[b] *Conf.* Pausan. Corinth. seu lib. II, c. 30, §. 2, edit. Fac. tom. I, pag. 291.

‹1› Dans ce qui va suivre, je crois avoir deviné le sens; mais je ne m'assure point d'avoir rendu exactement tous les termes du texte, qui semble avoir subi de fortes altérations. Les manuscrits présentent, non-seulement des variantes pour certains mots, mais encore des transpositions notables dans les membres de la phrase.

‹2› *Dans la poésie, &c.* Ce passage, dans le texte, est embarrassant. La première version de M. de Bréquigny étoit conçue ainsi: « Et que toute la poésie a pour objet de » chanter les louanges des dieux. » Puis, en marge, il avoit noté ceci : « Ὑμνητικὴ ἡ πᾶσα » ποιητική. *Diutiùs de his meditandum.* »

‹3› *Mysticité &c.* Littér. *le mystique qui accompagne les initiations*, τὸ περὶ τὰς τελετὰς μυστικόν.

‹4› *Et ils appliquent &c.* Tel est, ce me semble, le sens de ces mots : Ἴακχόν τε ΚΑΙ' ΤΟ'Ν ΔΙΟ'ΝΥΣΟΝ καλοῦσι, ΚΑΙ' ΤΟ'Ν ἀρχηγέτην τῶν μυστηρίων, τῆς Δήμητρος δαίμονα. D'après la syntaxe naturelle, ma version doit paroître exacte. Tout au plus aurois-je pu dire : *Ils donnent aussi le nom d'Iacchus à DIONYSUS, comme au chef des mystères, génie de Cérès ;* ce qui n'auroit point levé la difficulté, ni dissipé l'obscurité de ce passage, dont je ne puis reconnoître moi-même, ni par conséquent faire sentir aux lecteurs, la liaison avec le membre de phrase qui le précède. Quoi qu'il en soit, l'auteur, par la répétition de la conjonctive καὶ, se trouve distinguer ici deux personnages : 1.° *DIONYSUS*, τὸν Διόνυσον ; 2.° *le chef des mystères*, ΚΑΙ' τὸν ἀρχηγέτην τῶν μυστηρίων. Avec beaucoup d'efforts, on pourroit, à la vérité, extorquer de la fin de cette phrase, un sens tant soit peu différent de celui que j'exprime; mais on ne sauroit jamais, ce me semble, en tirer celui que M. de Sainte-Croix a présenté, croyant paroître plus clair : « Ils donnent à *DIONY-* » *SUS* les noms d'*Iacchus*, de chef des mys- » tères, et de génie de Cérès. » Pour interpréter ainsi le texte, ne faudroit-il donc pas y lire, « τὸν Διόνυσόν τε καὶ Ἴακχον καλοῦσι, καὶ ἀρχη- » γέτην τῶν μυστηρίων, καὶ τῆς Δήμητρος δαίμονα! »

J'ajoute que δαίμονα pourroit signifier ici, *enfant* ou *fils* : car l'*Iacchus* a été quelquefois qualifié de fils de Cérès.

PAGE 468. différentes divinités, appartiennent, en commun, les dendrophories *, les chœurs, les initiations. Mais au culte des Muses et d'Apollon appartiennent privativement les chœurs, qu'Apollon et les Muses président ensemble [a], tandis qu'Apollon préside seul à la divination; comme aussi les ministres des Muses sont, en général, tous les disciples des sciences ‹1›, et spécialement les musiciens, tandis qu'Apollon, ayant aussi ces mêmes ministres, commande de plus aux devins. Les ministres de Cérès sont les *Mystæ*, les Dadouques, les Hiérophantes; ceux de *DIONYSUS* sont les Silènes, les *Satyri*, les Bacchantes, les *Lenæ*, les *Thyæ*, les *Mimallones*, les *Naïdes*, les Nymphes, et ce que l'on appelle les *Tityri*. Mais, en Crète, il y a ceci de particulier ‹2› : outre les fêtes des dieux qui viennent d'être nommés, celles de Jupiter se célèbrent aussi avec orgie ‹3›, et par des ministres de même genre que les *Satyri* du culte de *DIONYSUS* ‹4›. Ces ministres dont je parle, on les appelle *Couretes*;

* Gestations-de-rameaux.

[a] *Cf.* Plat. de Legib. lib. II, pag. 654, A.

‹1› *Tous les disciples des sciences.* Comment aurois-je pu rendre autrement les termes, *οἱ πεπαιδευμένοι πάντες*!

‹2› *Mais, en Crète, &c.* Je m'éloigne du sens adopté par les autres interprètes. Je crois que Strabon, ici, vouloit distinguer, de ce qui se pratiquoit *chez LA PLUPART des Grecs*, un culte et des rites *PARTICULIERS à la Crète* : Οἱ ΜΕΝ ΟΥ̃Ν Ἕλληνες ΟἹ ΠΛΕΙ̃ΣΤΟΙ......ἐν ΔῈ τῇ Κρήτῃ........ ἸΔΊΩΣ.......

‹3› Que les cultes respectifs et les fêtes de *Dionysus*, d'Apollon, d'Hécate, des Muses, et sur-tout de Cérès, fussent caractérisés par des rites tenant de l'orgie, du bachique, &c.; c'est ce qui se voyoit généralement chez *LA PLUPART des Grecs*, οἱ ΜΈΝ ΟΥ̃Ν Ἕλληνες ΟἹ ΠΛΕΙ̃ΣΤΟΙ. Qu'outre les fêtes de ces divinités, celles de Jupiter fussent aussi célébrées avec des rites de ce même genre; cela étoit *PARTICULIER* à la Crète, ἐν ΔῈ Κρήτῃ καὶ ΤΑΥ̃ΤΑ, ΚΑῚ τὰ τοῦ Διὸς ἱερὰ ἸΔΊΩΣ ἐπετελεῖτο. Cette interprétation n'a-t-elle donc pas l'avantage d'attribuer à Strabon un raisonnement clair et suivi; en même temps qu'elle conserve dans son intégrité le texte, où, autrement, il faudroit, sans être autorisé par aucun manuscrit, changer, sinon même supprimer quelques mots [1]!

« Par la suite des temps, la législation » perfectionnée, ou les mœurs mieux ordon» nées, firent supprimer, en divers lieux, beau» coup de ces fêtes, comme, à Thèbes, les » TRIÉTÉRIQUES de Bacchus; et, à Lem» nos, les LEMNIENNES. Mais il y eut aussi » des pays où, au contraire, l'on vit s'établir » encore d'autres fêtes de ce même genre, » comme celles de Cybèle, de Cotytto (ou » Vénus), de *Bendis* (ou Diane), et les SA» ZIENNES [2]. » HEYN. *loc. cit.* p. 13, not. m.

‹4› *Et par des ministres &c.* Καὶ [μετὰ] τοιούτων προπόλων (*al.* προπόλων), ΟἹ περὶ τὸν Διόνυσόν εἰσιν οἱ Σάτυροι. J'ai lu, avec M. Tzschucke (autorisé non-seulement par la conjecture de M. Tyrrhwitt, mais par un manuscrit de Médicis), ΟΙΟΙ περὶ κ. τ. λ; et peut-être en

[1] *Voyez* ci-après, *pag. 100.* = [2] Conf. *Heyn.* loc. cit. pag. 5, et pag. 6, not. *

et ce sont des jeunes gens, lesquels exécutent, en dansant tout armés, des mouvemens militaires. Un tel rite est fondé sur ce mythe, relatif à la naissance de Jupiter, qui porte que, Saturne ayant coutume de dévorer ses enfans dès qu'ils voyoient le jour, Rhea tenta enfin de lui celer son accouchement, et d'éloigner le nouveau-né, pour le sauver, s'il étoit possible. A cet effet, elle s'associa les *Couretes*, qui, entourant la déesse, et, par le bruit des tambours ou d'autres instrumens semblables, par des danses qu'ils formoient en armes et en tumulte, étonnant Saturne, purent, sans qu'il s'en aperçût, soustraire l'enfant; puis, au moyen des mêmes soins, parvinrent à l'élever. A raison donc, ou de ce qu'ils étoient jeunes *[couroi]*, ou de ce qu'ils élevèrent Jupiter tout jeune *[couron]*, car les deux étymologies sont également admises ‹1›, on dénomma *Couretes*, ces ministres, qui remplissoient auprès de Jupiter la même fonction que les *Satyri* près de *DIONYSUS* ‹2›. Tels sont les cultes où les Grecs ont d'eux-mêmes admis l'orgie ‹3›.

PAGE 468.

PAGE 469.

lisant simplement, *οἱ, qui*, au lieu d'*αἱ*, pourroit-on tirer encore du texte le même sens, à-peu-près, que j'exprime. Mais je n'ai pas cru pouvoir adopter l'interprétation de M. de Bréquigny : « Du nombre des ministres de » ces fêtes [de Jupiter en Crète], sont les » mêmes satyres qui sont aussi ministres de » *Dionysus.* »

‹1› Le texte porte seulement, κόροι, *COROI*. Mais le raisonnement étymologique, rapporté ici par notre auteur, porteroit à faux, si l'on ne lisoit pas κοῦροι, *COUROI*.

‹2› Je ne sais si tout ce qu'on vient de lire justifie complétement l'assertion de M. Fréret [1] : « *Suivant ce que Strabon dit*, les pré» dicateurs et les instituteurs du culte des » divinités seront devenus ceux auxquels » leur première éducation avoit été confiée, » ceux qui avoient eu soin de leur enfance. » Strabon fait voir que les *Dactyles*, *Curetes* » ou *Corybantes*, les *Satyres*, les *Menades &c.* » n'étoient autre chose, sinon ces anciens » ministres et les premiers initiés aux mys» tères. On supposoit qu'ils étoient devenus » des génies, et qu'il continuoient d'assister » invisiblement à ces fêtes. »

‹3› *Tels sont &c.* La phrase Grecque ne pourroit se rendre littéralement qu'en latin : *Tales igitur sunt Græci, quod ad orgia spectat* : Οἱ μὲν οὖν Ἕλληνες τοιοῦτοι περὶ τοὺς ὀργιασμούς. Mais je crois avoir exprimé la pensée de l'auteur ; car, d'après ce qui suit, il me semble qu'ici son but est de distinguer, parmi les différens cultes dont l'orgie faisoit partie, ceux qui étoient d'institution vraiment Grecque, et ceux qui étoient d'institution étrangère (ou barbare).

[1] *Fréret, Observations générales sur l'origine et l'ancienne hist. des premiers habitans de la Grèce.* Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres, vol. XLVII, *Mem.* pag. 38.

PAGE 469.
§. VI.
Le culte de *Rhea* confondu avec celui d'autres divinités.

* *Voyez* ci-après, *pag. 472, 580, 680 et 681* du texte Grec.

* De *Pisinés*, aujourd'hui Pouène.

MAIS les *Berecyntes* *, tribu de Phrygiens, et en général tous les peuples de la Phrygie, comme ceux de la Troade qui habitent autour du mont Ida, rendent de même à *Rhea* un culte où entre aussi l'orgie *. C'est *Rhea* qu'ils invoquent sous les noms de Mère des dieux, d'*Agdistis* ‹1›, de [Déesse] Phrygienne, de Grande-déesse, ou que, d'après la dénomination de certains lieux dans lesquels on l'honore, ils qualifient d'Idæenne, de Dindymène ‹2›, de Sipylène ‹3›, de *Pissinuntis* *, de Cybèle ‹4›. Et, quant aux

‹1› *AGDISTIS*. Je lis, avec les plus habiles critiques [1], Ἀγδίστιν, au lieu des divers mots qu'offrent les manuscrits, ou les éditions, ou les monumens, comme Ἀγγίσιν, Ἄγησιν, Αἴσιν, Αἴσιν, &c. leçons que l'on peut regarder toutes comme décidément vicieuses [2]. Au surplus, à l'égard de cette dénomination, Ἀγδίστιν, qui, selon certaines traditions [3], étoit déduite d'un fait mythique arrivé, disoit-on, sur la montagne *Agdus*, en Phrygie, l'on peut consulter une dissertation de M. Falconet [4].

‹2› C'est-à-dire, *d'habitante-du-mont-DINDYMUS*. Suivant Ptolémée [5], toutes les montagnes qui s'étendent depuis la source du *Sagaris* [aujourd'hui l'Ava, ou Ayala, ou Zagari] jusqu'à la Propontide, s'appeloient mont *Dindymus*. Strabon en reparlera plus d'une fois [6].

‹3› *De SIPYLÈNE* : c'est-à-dire, *d'habitante-du-mont-SIPYLUS*, mont situé près de Smyrne, vers l'embouchure de l'*Hermus* (aujourd'hui le Sarabat). Malgré l'accord de l'*ÉPITOMÉ*, des manuscrits et des imprimés, qui portent, Πυλήνην, *Pylène*, j'ai lu, Σιπυλήνην. Ce changement est autorisé par une foule de témoignages que M. Tzschucke a cités avec soin.

Toutefois je ne dois pas dissimuler que le texte, dans ce passage, paroît avoir subi de l'altération. Suivant l'*ÉPITOMÉ* [7], Strabon auroit ajouté à ce surnom de *Pylène*, celui de *Cymène* [7] : Καὶ Πυλήνην, καὶ Κυμήνην. On peut observer aussi que Pausanias [8] parle d'un temple de la *Mère PLASTÈNE* [9], placé sur le mont *Sipylus*.

Au surplus, le mont *Sipylus*, s'il faut en croire le géographe Grec moderne [10], s'appelle aujourd'hui vulgairement *Cusinas*, Κυσινᾶς. Les Turcs disent [11], Sipuli Dag.

‹4› *De CYBÈLE*, Κυβήλην. Peut-être faudroit-il lire, Κυβελίνην, *Cybéline* ; leçon que certains manuscrits offrent dans un autre passage [12] où Strabon déduira cette dénomination de celle d'un mont appelé, τὰ Κύβελα (d'autres auteurs [13] écrivent, Κύβελον), sur lequel la déesse avoit été, disoit-on, nourrie par des animaux féroces.

[1] Conf. *Xyland.* et *Casaub.* ad *Strabon.* loc. — *Gregor. Gyrald. Hist. Deor.* syntagm. IV, pag. 138, 139. — *Galland. de tit. ANGISTI*, ap. *Spon. Miscell. erud. antiq.* sect. III, n.° 58, pag. 98, col. 1. — *Tzschuck.* ad *Strab.* loc. = [2] Cf. et *Strab.* lib. XII, pag. 567 du texte Grec. — *Pausan. Attic.* seu lib. I, cap. 4, §. 5 ; et *Achaic.* seu lib. VII, cap. 17, §. 5 : edit. Fac. tom. I, pag. 17, et tom. II, pag. 297. — *Arnob. adv. Gent.* lib. V, pag. 158. — *Hesych.* v. Ἄγδιστις. = [3] Cf. *Timoth.* ap. *Arnob.* loc. cit. = [4] *Sur la pierre de la Mère des dieux*, Acad. des Inscript. et B. L. vol. XXIII, *Mem.* pag. 217. = [5] *Ptolem. Geogr.* lib. V, cap. 2. = [6] *Voyez* ci-après, *pag. 100* ; et au livre XIV, *pag. 647* du texte Grec. = [7] *Pag. 1270*, B. = [8] *Pausan. Eliac.* I, seu lib. V, cap. 13, §. 4, edit. Fac. tom. II, pag. 56. = [9] Conf. *Falconet*, loc. cit. pag. 224. = [10] *Melet.* pag. 458, col. 1. = [11] Conf. *Oberlin.* ad *Vib. Sequestr.* pag. 359. = [12] Lib. XII, pag. 567 du texte Grec. = [13] *Diodor. Sic.* lib. III, §. 58.

ministres

ministres de cette divinité, les Grecs les nomment également *Couretes;* non pas comme tenant à la même mythologie que ceux dont nous venons de parler (on sait le contraire), mais parce que ce sont des desservans analogues aux *Satyri* * : ces mêmes desservans [de *Rhea*], ils les appellent aussi *Corybantes.*

Page 469.

* Et, conséquemment, aux *Couretes*, dont il a été parlé, *pag. 94*, not. 2, et *pag. 95*.

Ce que j'avance est certain, témoin tous nos poëtes :

Dans le dithyrambe qui commence par ces mots, « Du dithy» rambe, jadis, rampoit le chant long et traînant, » Pindare, après avoir fait mention des hymnes anciens et modernes, composés en l'honneur de *Dionysus,* ajoute : « O Mère des dieux ! » ce fut originairement pour toi que retentit la vaste cymbale au» contour-arrondi, avec la crotale au-son-bruyant, et que s'allu» mèrent les torches formées du bois d'un pin jaunissant (1). » On voit que le poëte, ici, réunit et les rites admis chez les Grecs pour le culte de *Dionysus,* et ceux que les Phrygiens pratiquent aux fêtes de la Mère des dieux. Euripide en use à-peu-près de même dans ses Bacchantes, lorsqu'à l'exemple d'Homère, il confond * les usages de la Phrygie avec ceux de la Lydie (2),

* *Voyez* liv. XII et XIII, *pag. 571 et 665*.

(1) J'ai traduit, ou plutôt paraphrasé cette citation d'un fragment des Dithyrambes de Pindare, dans le sens qui m'a paru le plus analogue à la conséquence que Strabon veut en tirer.

Le texte Grec de tout ce paragraphe est visiblement corrompu.

D'après certains passages [1] de quelques autres auteurs, on pourroit croire que le début de la citation est susceptible d'une signification fort différente de celle que j'adopte. Mais ici tout demeure incertain ; et rien, jusqu'à présent, n'a été expliqué que par des conjectures assez vagues et peu plausibles[2].

Du reste, une version plus concise plairoit peut-être davantage [3] ; mais peut-être aussi répondroit-elle moins à l'intention de Strabon.

(2) *A l'exemple d'Homère, &c.* ΚΑΤΑ' τὸν Ὅμηρον. Plusieurs manuscrits portent, ΔΙΑ' τὸν Ὅμηρον ; ce qui signifieroit presque, *pour déférer à l'autorité d'Homère.* Quelque

[1] Conf. *Dionys. Halicarn. de Compos. verbor.* sect. 14, edit. Schœffer. 1808, pag. 172. — *Athen. Deipnos.* lib. x, cap. 15, pag. 448, D; et cap. 21, pag. 455, C. — *Id.* lib. XI, cap. 5, pag. 467, B. = [2] Conf. *Leopard. Emendat.* lib. VIII, cap. 15. — *Brod. Miscell.* lib. III, cap. 14. — *Sylburg.* ad *Dionys. Halic.* loc. cit. — *Huds.* ibid. — *Casaub.* ad *Athen.* loc. cit. — *Spanh.* ad *Callim. Hymn. in Dian.* vers. 247. — *Reish.* ad *Anthol. Cephal.* pag. 37. — *Schneid.* ad *Fragm. Pindar.* ed. Heyn. tom. IV, pag. 70. — *Hermann.* ad ead. ib. — *Heyn.* ibid. — *Schweigh.* ad *Athen.* loc. cit. — *Id.* in *Athen. Add. et corrig.* lib. x, *Animadv.* tom. VIII, pag. 489. — *Schæffer.* ad *Dionys. Halic.* loc. cit. — *Toup.* ad *Strab.* loc. cit. ap. *Falconer.* — *Tzschuck.* ad *Strab.* = [3] *Voyez* M. *Dureau de Lamalle, Notes sur Valérius Flaccus,* liv. II, tom. I, pag. 394, not. 132.

Page 469.
[a] Eurip. Bacch. v. 55.
* Litt. *qui êtes mon* THIASE, θίασος ἐμός.
* Litt. *par* RHEA *mère*, ῬΈΑΣ τε ματρός.
[b] Eurip. Bacch. v. 73.

et qu'il prête à *Dionysus* ce discours ‹1› : « O vous [a] qui, renonçant au Tmôle, boulevard de la Lydie, formez aujourd'hui » ma cour * ! femmes [que j'ai tirées des pays barbares, pour me » suivre et m'accompagner par-tout, prenez en main ces tam» bours familiers aux villes des Phrygiens, ces instrumens, que la » vénérable * *Rhea*] et moi-même avons inventés ‹2›. » Ailleurs, le chœur chante [b] : « Heureux le mortel respectueux ‹3› qui, bien » instruit des mystères divins, menant une vie pure, ... et » célébrant ‹4› les orgies de la Grande-mère, de l'auguste Cybèle, » secoue le thyrse, et, couronné de lierre, rend hommage à » *Dionysus* ! Allez, bacchantes, allez; du haut des monts Phry» giens, conduisez aux vastes plaines de la Grèce, ce divin enfant » d'un dieu, ce *Dionysus*, ce *Bromius*, &c. » Un peu plus loin,

leçon que l'on préfère, je ne vois pas d'après quels passages, soit de l'Iliade, soit de l'Odyssée, l'on pourroit dire que c'étoient l'exemple et l'autorité d'Homère qui avoient induit Euripide, sinon à confondre, du moins à réunir avec les choses particulières à la Phrygie, τὰ Φρύγια, celles qui appartenoient à la Lydie (ou, comme le poëte l'appelle toujours, la Mæonie), τὰ Λυδία. Nous tâcherons, par la suite [1], d'éclaircir ce passage.

‹1› Les vers d'Euripide que Strabon va citer, appartiennent au premier acte des Bacchantes : et dans les manuscrits, tant de Strabon, que d'Euripide, ils restent inintelligibles. Les manuscrits offrent sur chaque mot des variantes, toutes presque évidemment vicieuses en elles mêmes, et dont aucune ne sert d'ailleurs à éclaircir l'ensemble de la phrase. Après avoir étudié non-seulement les notes qui accompagnent les dernières éditions d'Euripide [2] et de Strabon, mais encore divers opuscules des critiques modernes [3]; comme aussi, après avoir examiné la manière dont jusqu'à présent les divers interprètes des deux auteurs ont rendu ces vers, j'ai cru devoir m'éloigner de la première version Française de M. de Bréquigny, ainsi que de la seconde, rédigée pour M. de Sainte-Croix [4], et me rapprocher plutôt de la traduction insérée dans la nouvelle édition du Théâtre des Grecs [5].

‹2› Dans le texte de Strabon, tel que nous l'avons aujourd'hui, il manque quatre vers du passage d'Euripide : je me suis permis de les ajouter, pour plus grande clarté.

‹3› *Respectueux*. Je lis avec d'habiles critiques [6], ΑἸΔΗΊμων, au lieu d'ΕΥΔΑΙμων, *fortuné* : cette dernière expression formeroit ici une tautologie.

‹4› *Menant une vie pure . . . . et célébrant &c.* Je ne complète point cette autre citation, parce que, malgré le retranchement d'un assez grand nombre de mots, on peut, avec facilité, en comprendre le sens.

---

[1] *Voyez* liv. XII et XIII, *pag. 571 et 625* du texte Grec. = [2] Cf. *Euripid. Bacch.* ed. Brunk. 1780, pag. 392 et seq. — *Euripid. Tragœd. &c.* edit. Beck. 1788, tom. III, pag. 502, col. 2 et seq. = [3] Conf. *Jacobs. Exercit. crit. in script. vet.* 1796, tom. I, cap. 20, pag. 144. = [4] *Pag. 568.* = [5] *Théâtre des Grecs*, 1788, tom. VIII, *pag. 196.* = [6] *Musgrav.* ad *Euripid.* loc. cit.

à ces rites [Phrygiens et Lydiens, non distingués], il joint ceux PAGE 469. de la Crète [a] : « O saint asyle des *Curetes !* et vous, divins » antres de la Crète, berceaux de Jupiter ! c'est dans vos re» traites que les *Corybantes* aux triples-aigrettes imaginèrent de » tendre sur cet orbe une peau résonnante ‹1›, et mêlèrent à son PAGE 470. » bruit bachique le doux accent de la flûte Phrygienne. Ils dépo» sèrent entre les mains de *Rhea,* l'instrument dont les sons » devoient accompagner les cris joyeux des bacchantes ; et les » *Satyri,* transportés, l'obtinrent de la Mère des dieux, pour ani» mer leur danse, au retour des triétérides [b], si chères à *DIONY-* » *SUS.* » Et dans le PALAMÈDE, le chœur s'exprime ainsi [c] : « Aux » festins de *DIONYSUS*, qui, sur l'*Ida,* se plaît, comme sa mère » chérie, au son bachique des tambours. »

[a] Ibid. vers. 120.

[b] *Cf.* Diod. Sic. lib. IV, §. 3. — Heyn. ad Virg. Æneid. lib. IV, 302.

[c] Eurip. Pal. Fr. 5.

[Ainsi] donc, tous les poëtes, accoutumés de réunir Silène, Marsias, Olympus ‹2›, et de leur attribuer également l'invention des flûtes, ne séparent point non plus le culte de *DIONYSUS* de celui de la Déesse Phrygienne : et, plus d'une fois, comme si l'Olympe et l'Ida n'étoient qu'une seule et même montagne, ils les ont supposés retentissant du bruit des mêmes fêtes. ‹3› Sans doute nous connoissons quatre sommets de l'Ida, situés du côté de l'Antandrie, auxquels on donne le nom d'Olympe ‹4›;

‹1› *Imaginèrent &c.* Le grec porte, *Βυρσότονον κύκλωμα* ΤΌΔΕ ΜΟΙ *εὗρον*. On peut supposer que les bacchantes, disant ces mots, montroient leurs tambours.

‹2› Sur ce qui concerne le musicien-poëte Olympus, on peut consulter M. Burette [1]. Platon [2] et Aristote [3] témoignent que les airs de sa composition excitoient dans l'ame une sorte d'enthousiasme.

‹3› Le texte, dans le passage qui va suivre, est évidemment corrompu ; peut-être même est-il mutilé. J'ai suivi le plus près possible la leçon subsistante, dont aucun manuscrit n'autorise à s'écarter, quoique l'on ne puisse trouver une explication satisfaisante de ce qui se lit en cet endroit. En effet, on ne sait quels pouvoient être ces quatre sommets de l'*Ida,* qui, selon ce que nous lisons ici, auroient porté le nom d'Olympe, et qui devoient être distingués de l'Olympe Mysien, duquel notre auteur parlera dans la suite [4], mais sans rien dire dont il rejaillisse quelque lumière sur ce passage.

‹4› *Sans doute &c.* Le grec porte : Εἰσ

[1] *Acad. des Inscrip. et Belles-Lettres*, vol. X, *Mém.* pag. 254. = [2] *Plat.* in *Min.* et in *Sympos* opp. tom. II, pag. 318, B; et tom. III, pag. 215, C. = [3] *Aristot. Politic.* lib. VIII, cap. 5, §. 5. = [4] *Voyez* liv. XII, *pag. 564, 565, 566, 571, 572, 574, 575, 576* du texte Grec.

PAGE 470.

mais il y a aussi un Olympe Mysien qui, bien que limitrophe de l'Ida, en est tout-à-fait distinct. [Au reste, on voit qu'il s'agit d'un Olympe Idæen] dans cette scène de la POLIXÈNE *, où Sophocle, nous représentant Ménélas empressé de quitter les rivages de la Troade, tandis qu'Agamemnon vouloit s'arrêter quelque temps pour apaiser Minerve *, lui fait tenir ce langage : « Pour vous, restant sur la terre Idæenne, des troupeaux de l'Olympe ensemble réunis, faites un sacrifice. »

* Drame aujourd'hui perdu.

* *Cf.* Homer. Od. III, 130. Aug. Redit. ap Procl. pag. 40.

C'est aux accens de la flûte, au bruit des crotales, des cymbales et des tambours, aux acclamations, aux cris d'ÉVOË, aux trépignemens cadencés, que se rapportent aussi quelques-unes des dénominations inventées pour désigner, tant les ministres de ces divers cultes, leurs choristes, leurs desservans, si connus sous les noms de *Cabiri* *, de *Corybantes*, de Pans, de *Satyri*, de *Tityri*, que le dieu BACCHUS : et quant à *Rhea* *, les noms de Cybèle, de Cybèbe [b], de Dindymène, qu'on lui donne, dérivent des lieux où elle est honorée ‹1›.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 88*, not. 2.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 99*.

[b] *Cf.* Anacr. Od. XIII, v. 1. — Luc. Pseud. II; et Tragop. v. 30, t. III, pag. 171 et 646. — Phot. — Suid. — Hesych. — Etym. M. — Eustath. in Hom. Od. II, 16, pag. 1431, lin. 47.

SABAZIUS appartient aux religions Phrygiaques; et c'est, en quelque sorte, l'enfant de la Grande-mère. De ces religions il a passé aussi dans celle où l'on célèbre *DIONYSUS* ‹2›.

μὲν ἐν λόφοι πέντε, Ὄλυμποι καλούμενοι, τῆς Ἴδης κατὰ τὴν Ἀντανδρίαν. Par cette phrase, dont la leçon est confirmée par Eustathe [1], et pour laquelle les mss. n'offrent aucune variante qui puisse changer le sens, notre auteur semble bien reconnoître quatre sommets ou cimes de l'*Ida*, qui auroient porté le nom d'Olympe. Cependant les anciens n'ont distingué, dans l'étendue de l'*Ida*, que les hauteurs dites *Phalacra*, *Lectos*, *Sigæum* et *Gargara*. S'ils varient un peu sur ces dénominations, au moins ne donnent-ils celle d'Olympe à aucun des sommets de la montagne. Je penche à croire, et l'*ÉPITOMÉ* [2] donne lieu de le penser, qu'ici le texte est mutilé et altéré. *Antandros*, aujourd'hui, s'appelle, dit-on [3], S. Dimitri.

‹1› *C'est aux accens &c.* Dans le grec, tout le passage qui répond à cet *alinea* est obscur, et vraisemblablement corrompu. Ma version, quant au premier membre de la période, est fidèle. Pour le second, j'ai adopté le sens qui résulte d'un changement proposé par Casaubon : ce judicieux critique, au lieu de, ΚΑΙ' τὰς πόνους αὐτῆς, lisoit, ΚΑΤΑ' τὰς πόνους αὐτῆς. Ainsi du moins l'auteur se trouve-t-il d'accord avec lui-même [4].

‹2› *SABAZIUS appartient &c.* Le texte

[1] *Eustath.* in *Homer. Iliad.* 1, vers. 18, edit. Polit. tom. I, §. 29. pag. 60. = [2] *Pag. 1270*, B. = [3] *Sophian.* ap. *Melet. Geogr. ant. et nov.* pag. 454, col. 1. = [4] *Voyez* ci-dessus, *pag. 96*, not. 2, 3, 4.

La même conformité de rites se retrouve dans les fêtes Cotyttiennes et Bendidiennes, particulières aux Thraces, peuples chez qui les [mystères] Orphiques ont également pris naissance ‹1›: on le voit par des témoignages d'Æschyle * relatifs à la déesse Cotys des *Edoni*. Après avoir dit ‹2›, « Auguste Cotys, honorée des » *Edoni !* » le poëte introduit de suite sur la scène, les ministres de *Dionysus*, se servant d'instrumens montagnards : « L'un, » maniant les *bombyces* ‹3›, cet ouvrage remarquable du tour ‹4›,

Page 470.
§. VII.
Rapport entre les divinités des Thraces et celles des Phrygiens.

* Dans son *Edoni*, drame aujourd'hui perdu.

porte : *Καὶ ὁ Σαβάζιος δὲ τῶν Φρυγιακῶν ἐστι, καὶ τρόπον τινὰ τῆς Μητρὸς* τὸ ΠΑΙΔΙΟΝ, *παραδιδόμενος τοῖς* [il faut lire, avec M. Heyne [1], ἘΝ τοῖς] *Διονύσου καὶ αὐτός.* M. de Bréquigny, lisant, ΠΕΔΙΟΝ, au lieu de ΠΑΙΔΙΟΝ, avoit adopté la traduction que voici : « *Sabazius*, » l'un des noms de *Dionysus*, est le nom » d'un lieu de Phrygie, et signifie en quelque » sorte, le champ de la mère. » Les mots, *τῶν Φρυγιακῶν ἐστι*, ne sauroient signifier, *est le nom d'un lieu de Phrygie*. De plus, ce n'est point d'un certain lieu, où il étoit honoré, que *Dionysus* tiroit le surnom de *Sabazius* ; c'est, au contraire, le culte rendu à ce dieu, sous la dénomination de *Sabazius*, qui faisoit appeler certains lieux, ainsi que ses ministres, *Sabi* : ΣΑΒΟΥΣ *ἔλεγον καὶ τοὺς ἀφιερωμένους αὐτῷ τόπους καὶ τοὺς βάκχους αὐτοῦ* [2]. Au surplus, indépendamment des auteurs anciens qui ont fait mention de la divinité désignée par le nom de *Sabazius*, l'on peut consulter (mais non sans précaution) l'ouvrage indiqué dans la sous-note [3].

‹1› *Aux Thraces, peuples* chez *qui les [mystères]* Orphiques *&c.* Je rapporte aux Thraces les mots, παρ' ΟἿΣ, que M. de Bréquigny avoit rapportés aux fêtes Cotyttiennes et Bendidiennes, disant [4] : « Il en est » de même des fêtes Cotyttiennes et Bendi- » diennes, célébrées par les Thraces, et qui » ont donné naissance aux fêtes Orphiques. »

‹2› Dans la citation des vers d'Æschyle, le texte est évidemment altéré. Je les interprète suivant les corrections proposées par divers critiques [5].

‹3› Espèces de flûtes, ou plutôt de cors, que l'on employoit dans les orgies : telle est du moins la manière dont les lexiques Grecs expliquent le terme, *bombyces* [6].

‹4› *Ouvrage* remarquable *du tour.* C'est le seul sens dont me paroissent susceptibles les mots, *Τόρνου κάματον* ΔΑΚΤΥΛΟΔΕΙΚΤΟΝ. Cette leçon, qu'offrent tous les manuscrits, comme les imprimés, semble s'accorder avec un passage du lexique d'Hésychius [7] ; pourvu que ce passage soit rétabli

[1] *Heyn. Commentat. soc. R. Gotting.* vol. VIII, pag. 8. = [2] Conf. *Plutarch. Sympos.* lib. IV, quæst. 5, edit. Reisk. tom. VIII, pag. 670 et seq. — *Etymol. M.* v. *Σαβάζιος*. — *Suid.* v. eâd. = [3] *Origine de tous les Cultes*, tom. II, part. II, pag. 60, col. 2; pag. 61, col. 2. = [4] Voy. *Mém. pour servir à l'histoire &c.* pag. 570. = [5] Conf. *Casaub.* in *Athen.* lib. XI, cap. 8, pag. 479. B. — *Barth.* ad *Stat. Thebaïd.* lib. V, vers. 78, tom. III, pag. 51. — *Meurs.* in *Æschyl.* lib. 1, opp. tom. II, col. 914, C. D. — *Sam. Pet. Miscell.* lib. V, cap. 9, pag. 100. — *Stanl.* ad *Fragm. Æschyl.* — *Paw.* ibid. — *Heath.* ibid. — *Jacobs. Exercitat. &c.* lib. 1, cap. 20, pag. 145. — *Fiorill. Obs. crit.* in *Athen.* pag. 39. — *Schweigh. Animadv.* in *Athen.* loc. cit. tom. VI, pag. 157. — *Tzschuck.* ad *Strab.* loc. = [6] Conf. *Aristot. de Audibil.* tom. I, pag. 1202, C. — *Plutarch. Sympos.* lib. VII, quæst. 8, ed. Reisk. tom. VIII, pag. 846 et 847. — *Jul. Poll.* lib. IV, cap. 9 et 10, §. 70 et 82. — *Hesych.* et *Etymol. magn.* v. *Βόμβυκες*. — *Bartholin. de Tibiis, &c.* lib. I, cap. 6, pag. 45. = [7] Conf. *Hesych.* v. *Δακτυλόδεικτος*. — *Toup. emendat.* in *Hesych.* part. II, tom. III, pag. 556.

PAGE 470. » par des sons excitatifs appelle la fureur; l'autre fait entendre le » bruit des crotales de cuivre ‹1› ; » puis encore : « Le chant perce ; » et d'invisibles mimes, imitateurs effrayans des taureaux, l'accom-
PAGE 471. » pagnent de mugissemens : par-tout, l'écho des tambours, pareil » à celui d'un tonnerre souterrain, répand la terreur ; » toutes choses qui ressemblent aux rites Phrygiens. Or, d'une part, les Phrygiens étant eux-mêmes une colonie de Thraces *, il n'est pas invraisemblable que leurs rites religieux aient été pareillement apportés de la Thrace; et, de l'autre part, les mythes qui lient les aventures de *DIONYSUS* avec celles de Lycurgue, prince Édonien, et, par conséquent, né en Thrace, indiquent assez que les rites du culte Dionysiaque ressemblent à ceux qui se pratiquoient dans ce pays ‹2›.

* *Voyez* tom. III, *pag.* 23.

Origine Thracienne et Asiatique de la musique.

Et la musique elle-même, ne la considère-t-on pas comme tout-à-fait originaire de Thrace et d'Asie ! On le juge d'après [ses élémens constitutifs] la mélodie, le rhythme et les instrumens *. Et on le conclut aussi d'après les endroits où les Muses furent le plus anciennement honorées. La Piérie, l'Olympe, *Pimplæa*, le mont *Libethrus*, sont autant de lieux ou de monts qui, réellement, appartiennent à la Thrace, quoique annexés aujourd'hui à la Macédoine *. L'*Hélicon* n'a été dédié aux Muses que par des Thraces établis dans la Bœotie, les mêmes qui consacrèrent aussi [dans ce pays] l'antre dit des nymphes Libéthriades. Les plus

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 92, not. 1.

* *Voyez* tom. III, *pag.* 124, not. 1; et *p.* 426, not. 2, 4, 5.

comme il doit l'être. Des critiques modernes ont proposé de lire ici, dans le texte de Strabon, les uns, δακτυλόΔΙΚΤΟΝ, ou δακτυλΙΟΔΙΚΤΟΝ [1], termes dont je ne comprends pas la signification : les autres, δακτυλΟΘΙΚΤΟΝ [2], mot inusité, mais qui, par sa composition, pouvant signifier, *qui-se-touche-avec-le-doigt*, seroit assez analogue à ce que contient le reste de la phrase.

‹1› Je lis, χαλκοΔΕΤΟΙΣ, au lieu de χαλκοΘΕΤΟΙΣ, correction autorisée par des témoignages irrécusables [3].

‹2› Sur ce point de mythologie, l'on peut consulter MM. Zoëga et Heyne [4].

[1] *Paw.* ad *Æschyl. Fragm.* tom. II, pag. 1098, col. 2. — [2] Conf. *Jacobs. Exercitat. &c.* tom. I, cap. 20, pag. 145. — *Raph. Fiorillo, Obs. crit.* in *Athen.* part. 1, pag. 39 et 40. — [3] Conf. *Athen. Deipnos.* lib. XI, cap. 8, pag. 479, B. — *Schol. Venet.* ad *Homeri Iliad.* XXIII, vers. 34. — *Eustath.* in *Homer. Iliad.* XXII, vers. 494, pag. 1282, lin. 59. — [4] *Zoëg. de orig. et usu Obeliscor.* sect. IV, cap. 1, pag. 206, not. 18. — *Heyn.* op. cit. pag. 9, not. *i.*

PAGE 471.

anciens musiciens, Orphée, Musée, Thamyris, passent pour avoir été Thraces; de même que cet Eumolpe*, qui tint sa dénomination de son talent ‹1›. Et, d'autre part, ceux de nos auteurs qui regardent toute l'Asie jusqu'à l'Inde comme un pays consacré à *DIONYSUS*, rapportent à cette contrée l'invention de presque toutes les parties de la musique. Nous les voyons tantôt qualifier la cythare d'Asiatique ‹2›; tantôt donner aux flûtes les épithètes de Bérécyntiennes et de Phrygiennes. Les noms de certains instrumens, tels que *nablas* *, *sambycé*, *barbitos*, *magadis*, et d'autres encore, sont tirés de langues barbares ‹3›.

* *Voyez* tom. III, *pag.* 97, note 4; *pag.* 124, not. 1; *pag.* 150 et 177; *pag.* 97, not. 4; et *pag.* 267.

* Ou *nabla*.

§. VIII.
Facilité des Athéniens à admettre des cultes étrangers.

LES Athéniens, fidèles à leur goût pour les modes étrangères, l'ont suivi, même à l'égard du culte des dieux; ils ont adopté beaucoup de rites des barbares, au point que, sur la scène comique, on les en a plaisantés. Du nombre de ces rites adoptifs, sont ceux des Thraces et des Phrygiens. Platon ‹4› a fait mention des rites

‹1› *Eumolpe, &c.* Le nom d'Eumolpe, signifie, *Qui-chante-bien.* Il n'est pas aisé d'éclaircir l'histoire de ce personnage; d'autant que peut-être il y a eu plusieurs Eumolpes [1]. Suivant un critique judicieux [2], l'Eumolpe dont il est ici question, devroit avoir été l'arrière-petit-fils d'Érichtonius, autrement dit Érechthée I; le petit-fils d'Orithye, enlevée par Borée, roi de Thrace; et le fils de Chioné, ainsi que de Neptune [3]. Cet Eumolpe, voulant faire valoir contre Érechthée II, roi de l'Attique, les droits de sa mère Chioné sur ce pays, y amena une armée de Thraces. Ayant mis les Éleusiniens dans son parti, il engagea une guerre très-longue, perdit son fils Immaradus [4] dans un combat, et, néanmoins, resta maître d'Éleusis, où l'un de ses descendans institua les mystères, dont les principales dignités restèrent dans sa famille. Mais à l'égard des événemens de cette guerre, il existoit plus d'une tradition [5].

‹2› Littéralement, *l'un dit* [6]: « *Pinçant* » *la cythare* ASIATIQUE. »

‹3› Par exemple, *nablas* [ou *nabla*] est tiré de la langue Phœnicienne; et *sambycé*, de la langue Syrienne [7].

‹4› Conf. *Plat. de Republ.* lib. I, tom. II, *pag.* 354; — *Xenoph. Hellen.* lib. II, cap. 4, §. 8, tom. III, *pag.* 108.

[1] Conf. *Heyn.* ad *Apollodor.* lib. II, cap. 5, sect. 12, §. 2; et lib. III, cap. 15, sect. 4, §. 1: tom. I, pag. 199 et 368; tom. II, pag. 176 et 337. — *Harl.* ad *Fabric.* Bibl. Gr. lib. 1, cap. 6, §. 7, tom. I, pag. 35, not. *k.* = [2] *Clavier, Hist. des prem. temps de la Grèce*, tom. I, *pag.* 75, 76, 124, 125; et tom. II, *pag.* 54. = [3] *Pausan. Attic.* seu lib. I, cap. 38, §. 3, edit. Fac. tom. I, pag. 145. = [4] *Id.* ibid. = [5] *Apollodor.* loc. cit. = [6] *Euripid. Cyclop.* vers. 443. — *Id. Erechth.* fragm. 19. — *Aristoph. Thesmoph.* vers. 126. — *Schol. Apollon. Rhod.* ad *Argon.* lib. II, vers. 777. = [7] Conf. *Athen. Deipnos.* lib. IV, cap. 25, pag. 179 et seq. — *Bochart. Canaan.* cap. 7, edit. Cadom. pag. 807. — *Valcken.* ad *Callim.* Fragm. pag. 16 et seq. — *Burette*, Ac. des Inscr. et Belles-Lettres, vol. IV, *Mém.* pag. 124. — *Mignot, 11.e Mémoire sur les Phœnic.* ibid. vol. XXXVI, *Mém.* pag. 103.

Page 471.

[a] *Conf.* Demosth. pro Coronâ, edit. Reisk. tom. I, pag. 313, lin. 20. — Auger, trad. tom. III, pag. 305.

Bendidiens; et Démosthène parle des rites Phrygiens, à l'endroit [a] où, pour jeter du mépris sur Æschine, ainsi que sur sa mère, il le représente comme ayant plus d'une fois assisté celle-ci dans les initiations, dans les thiases, et crié *Evoë, Saboë* ‹1›, *Hyès-Attès, Attès-Hyès;* cris usités dans le culte de *Sabazius* et de la Grande-mère.

§. IX. Traditions diverses sur les sectes religieuses dont il vient d'être parlé.

Outre ce que nous venons de dire concernant ces génies ‹2›, et la diversité de leurs dénominations, nous trouverions encore d'autres traditions à leur sujet.

[a] Πρόσπολοι.
[b] Op. incert.

Nous les voyons qualifiés non-seulement de Ministres des dieux [a], mais même de Dieux. Hésiode ne dit-il pas [b] que, de l'union d'Hécatæus avec une fille de Phoronée ‹3›, étoient nées cinq filles, « desquelles provinrent, et les nymphes, divinités des » montagnes; et les *Satyri*, race légère autant que paresseuse; » et les dieux *Couretes*, danseurs, amis des jeux ‹4›! »

Page 472.

[a] Hellanicus de Lesbos. *Conf.* Sturz. Hellan. Fragm. pag. 102.

L'auteur de la Phoronide [a] veut que les *Couretes* fussent des joueurs-de-flûtes, Phrygiens de naissance.

D'autres les disent « nés-de-la-terre, et portant-des-boucliers-» de-cuivre. »

‹1› *Evoë, Saboë.* Peut-être ces deux mots ne devroient-ils pas être séparés par une virgule [1].

‹2› Δαιμόνων. Strabon a déjà dit [2] que les *Couretes* étoient de certains génies ou ministres des dieux, τινας δαίμονας, ἢ προπόλους θεῶν.

‹3› *De l'union d'Hécatæus*: Ἑκαταίου. Certains manuscrits portent, Ἑκατέρου, d'*Hecaterus*. Nul des mythologues anciens ne fait mention de ce personnage, qu'Hésiode, suivant notre auteur, auroit donné pour le gendre de Phoronée: ni, pareillement, ceux qui parlent d'une fille de Phoronée, nommée (comme celle de Tantale) Niobé, et dont la mère se trouve appelée par eux, tantôt Laodicé [3], tantôt Cinna [4], tantôt Telodicé [5], tantôt Europé [6], tantôt Pytho [7], ne nous apprennent rien concernant sa postérité. Pausanias sembleroit [8] reconnoître une autre fille de Phoronée, appelée *Chthonia*: mais son rapport, qui d'ailleurs n'est pas clair, n'a rien de commun avec ce qui est dit ici.

‹4› Les vers que Strabon cite, en cet endroit, comme tirés d'un poëme d'Hésiode, ne seroient-ils pas un témoignage contraire à l'opinion d'un critique moderne [9], qui pense que ce poëte ne connoissoit pas les mythes relatifs aux *Curetes*!

[1] Conf. *Sevin, Ecl. sur les nourrices de Bacchus*, Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, vol. V, *Hist.* pag. 43. — [2] *Voyez* ci-dessus, *pag. 87*, not. 2. — [3] *Apollodor.* lib. II, cap. 1, §. 1. — [4] *Hygin.* fabl. 145. — [5] *Tzetz.* ad *Lycophr.* vers. 177. — [6] *Schol. Euripid.* in *Orest.* vers. 930. — [7] *Id.* ad eund. vers. 1246. — [8] *Pausan. Corinth.* seu lib. II, cap. 35, §. 3 et 4, edit. Fac. tom. I, pag. 313. — [9] *Canne, Analect. critic.* pag. 98, not. r; Lips. 1802, in-4.°

Selon

Selon d'autres encore, ce ne sont point les *Couretes*, mais bien les *Corybantes*, que l'on doit regarder comme Phrygiens; les *Couretes* étoient Crétois ‹1›. Et les premiers qui aient fait usage des armes de cuivre *[chalca]*, ont été des Eubéens : de là dérive la dénomination de Chalcidiens [que porte une partie de ces insulaires]. PAGE 472.

Plusieurs prétendent que ce furent les Titans qui donnèrent à *Rhea*, pour ministres armés, les *Corybantes*, venus, soit de la Bactriane, soit du pays des *Colchi*. Des *Corybantes* en particulier.

Dans les Mémoires sur la Crète, il est rapporté que les *Couretes* furent les nourriciers et les gardiens de Jupiter, amenés de Phrygie dans cette île par *Rhea*. On y trouve aussi que le nom de *Couretes* désigne ceux des neuf *Telchines* qui, abandonnant Rhodes, où ils habitoient tous, pour suivre *Rhea* jusqu'en Crète ‹2›, y élevèrent l'enfance de Jupiter; et que, l'un d'entre eux, Corybas‹3›, ayant été le fondateur d'*Hierapytna* *, d'après ce fait, les *Prasii* ont bien pu, en certaine occasion, soutenir, devant les Rhodiens, que [les descendans de Corybas,] les *Corybantes*, étoient des génies *, originairement issus de Minerve et du Soleil ‹4›.

* *Voyez* tom. III, *pag. 522*, not. 1; et ci-après, *pag. 108*, not. 2; *pag. 120*, not. 1; et *pag. 135*.

* Δαίμονες.

‹1› *Selon &c.* Tel est le sens, soit que l'on suive la leçon de l'édition de Casaubon, ὁ δ' οὐ τοὺς Κουρῆτας λέγει, ἀλλὰ τοὺς Κορύβαντας, Φρύγας, soit que l'on adopte les variantes des mss.

‹2› *Ceux des neuf* TELCHINES *&c.* Ainsi donc, les *Telchines* auroient été établis dans Rhodes avant qu'aucun d'eux se fût transporté dans la Crète; et une partie seulement de cette famille auroit quitté Rhodes pour venir en Crète, à la suite de *Rhea*. Mais suivant un autre témoignage de Strabon [1], les *Telchines*, au contraire, habitoient originairement la Crète, d'où ils passèrent d'abord dans l'île de Cypre, puis dans celle de Rhodes, qu'après eux occupèrent les *Heliades*. Eustathe sembleroit [2] avoir lu ici, non pas que quelques-uns des neuf *Telchines*, mais que tous, quittant Rhodes, où ils demeuroient, suivirent *Rhea* dans la Crète : λέγει δ' ὁ Γεωγράφος, ὡς ἐκ Τελχίνων ἐννέα ἐν Ῥόδῳ, τῇ Ῥέᾳ συγκαταχθέντας εἰς Κρήτην, καὶ Δία κουροτροφήσαντας, Κουρῆτας ὀνομασθῆναι.

‹3› *Corybas*, *&c.* Toutes les éditions, depuis celle de Xylander, portent, Κύρβαντα. Peut-être devroit-on préférer la leçon d'Alde et d'Hopper, Κύρβαντα, *Cyrbas* : elle fournit presque l'étymologie du nom *Cyrba*, Κύρβα, porté d'abord par la ville qui, plus tard, fut successivement appelée *Pytna*, *Camiros*, *Hierapytna* [3].

‹4› *Ayant été le fondateur &c.* Ici, ma version, je l'avoue, n'est qu'une paraphrase,

[1] *Voyez* liv. XIV, *pag. 654* du texte Grec. = [2] *Eustath.* in *Homer. Iliad.* IX, vers. 525, pag. 771, lin. 53. = [3] Conf. *Steph. Byzant.* v. Ἱεράπυτνα.

PAGE 472. Ailleurs, les *Corybantes* sont donnés pour enfans de Saturne.

Suivant une tradition encore différente, les *Corybantes*, nés de l'union de Jupiter avec Calliope, et les mêmes que les *Cabiri*,

pour ainsi dire, purement idéale. Le texte porte : Κορύβαντα δὲ, τούτων ἝΤΕΡΟΝ ἹΕΡΕΑ, ΠΥΔΝΗΣ [*leg.* ΠΥΤΝΗΣ] ὄντα κτίστην, παρὰ τοῖς Ῥοδίοις [*al.* Ῥοδίες], παρέχειν πρόφασιν τοῖς Πρασίοις, ὥστε λέγειν ὡς εἶεν Κορύβαντές δαίμονές τινες Ἀθηνᾶς καὶ Ἡλίου παῖδες. Xylander lisoit, ἑταῖρον, au lieu d'ἕτερον; changement adopté par M. Tzschucke, et judicieux sans doute, mais peut-être superflu.

Aux mots *ἱερέα*, *Πύδνης* [*leg.* Πύτνης] ὄντα κτίστην, Casaubon a substitué, Ἱεραπύδνης [*leg.* Ἱεραπύτνης] ὄντα κτίστην. J'ai suivi cette correction; mais l'autre leçon se défendroit par un témoignage d'Hésychius [1].

Quant au reste, je pense, avec Paulmier de Grentemesnil [2], qu'il doit y avoir ici quelque lacune considérable.

Chez M. de Sainte-Croix [3], le passage est rendu ainsi : « L'un d'eux, nommé Cory» bante, et qui étoit prêtre, fonda *Pydna* » chez les Rhodiens ; ce qui donna lieu aux » Prasiens de feindre que les *Corybantes* » étoient des génies, fils de Minerve et du » Soleil. » Cette version, qui me paroît n'offrir aucun sens clair, n'est pas même littérale. Premièrement, il auroit fallu dire, *nommé* CORYBAS, non CORYBANTE. Ensuite, on ne connoît point de lieu appelé *Pydna* [ou plutôt *Pytna*] dans l'île de Rhodes. De plus, les mots, παρέχειν πρόφασιν, ne signifient point, *donner lieu de feindre*. Enfin, supposé que, véritablement, l'un des *TELCHINES*, nommé Corybas, eût fondé dans Rhodes une ville de *PYTNA*, comment cela auroit-il *donné lieu* aux Prasiens, peuple Crétois, *de feindre* (ou plutôt, comme le texte porte, *de prétexter*, *d'alléguer*, παρέχειν πρόφασιν), *que les* CORYBANTES *&c.* ! M. de Sainte-Croix n'a donc nullement éclairci ce passage, quoiqu'il l'annonce ainsi, dans une note [4], d'ailleurs fautive en elle-même : « Je » suis encore la leçon du manuscrit du roi » [1393] sur cet endroit, où Paulmier n'a » cru trouver que ténèbres. Voici cette leçon : » Κορύβαντα δὲ, τούτων ἕτερον, ἱερέα, Πύδνης » [*leg.* Πύτνης] ὄντα κτίστην, παρὰ τοῖς ῬΟΔΟΗΣ· » (je lis ῬΟΔΙΟΙΣ) παρέχειν πρόφασιν κ. τ. λ. » La ponctuation est telle que je la représente, » quant au point supérieur après ῬΟΔΟΗΣ. »

Je supposerois volontiers qu'ici Strabon avoit voulu parler de quelque fait relatif aux temps où, les Rhodiens s'immisçant beaucoup dans les guerres intestines de la Crète, chaque cité de l'île se trouvoit habituellement les avoir tantôt pour alliés, tantôt pour ennemis. Les monumens historiques de ces temps sont aujourd'hui presque entièrement perdus. Néanmoins on est fondé à croire que les intérêts des *Prasii* et ceux des Hiérapytniens furent souvent mêlés ensemble; bien que les Hiérapytniens aient fini par écraser les *Prasii* [5]. On voit, par exemple [6], qu'en certaine occasion, les Hiérapytniens se lièrent étroitement avec les *Prasii*, autrement dits *Paræsii*, ou *Præsii*, ou *Priansii* (car, malgré que, dans le lexique attribué à Étienne de Byzance [7], on trouve distinguées les villes, *Panæsios*, *Præsos*, *Priæsos*, je pense, avec Holsténius, que tous ces noms désignent uniquement celle dont les citoyens, sur un monument authentique, sont appelés *Priansii*). Il ne seroit donc pas impossible que, dans quelque circonstance, les *Prasii*, intéressés eux-mêmes à concilier aux Hiérapytniens l'amitié

[1] Conf. *Hesych.* v. Κορύβας. = [2] *Exercitat. in opt. &c.* pag. 529. = [3] *Op. cit.* pag. 573. = [4] *Ibid.* not. 3. = [5] *Voy.* ci-après, *pag.* 135, not. 2. = [6] Cf. *Priceæ Not.* in *Apul. Apolog.* pag. 59. — *Reines. Syntagm.* class. VII, n.° 22, pag. 491. — *Marm. Oxon.* n.° 3; et not. ad loc. pag. 78, 455, 509, 527, 556, 589, 594. — *Chish. Antiquit. Asiat.* pag. 129. = [7] *Steph. Byzant.* v. Παίαισος et Στῆλαι. — *It.* v. Πραῖσος et Πρίανσος.

ont passé dans l'île de *Samothracé*, jadis appelée *Melité* ‹1›; mais leur histoire * est toute mystique. Quant à cette dernière tradition, Démétrius de *Scepsis* ‹2›, qui a recueilli tous les mythes dont il est ici question, la rejette; vu, dit-il, que, dans *Samothracé*, l'on ne parle d'aucun mystère concernant les *Cabiri*: il avoue néanmoins ‹3› que, selon Stesimbrotus de *Thasos*, le culte établi dans *Samothracé* seroit effectivement celui des *Cabiri*; mais en même temps c'est du mont *Cabirus*, situé dans la Bérécyntie, qu'il déduit ‹4› leur nom.

PAGE 472.

* Litt. *leurs actions*. τὰς δὲ πράξεις αὐτῶν.

Quelques-uns veulent que les *Courètes* ne diffèrent en rien des *Corybantes*, et soient les ministres de la déesse Hécaté.

Démétrius soutient aussi, contre le témoignage d'Euripide *, que le culte de *Rhea*, tout-à-fait étranger à la Crète, appartient seulement à la Troade et à la Phrygie. La tradition suivie par ce

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 99*.

des Rhodiens, eussent voulu rappeler à ceux-ci que le fondateur d'*Hierapytna*, étant issu de Minerve et du Soleil, c'est-à-dire des deux divinités qui avoient peuplé Rhodes, les Hiérapytniens tenoient, en quelque sorte, aux Rhodiens par les nœuds de la consanguinité. Mais puisque les manuscrits ne fournissent aucun secours, il est sage, comme dit M. Tzschucke, de ne point s'égarer dans des conjectures.

‹1› *Ont passé &c.* Je crois avoir fidèlement rendu le texte : Ἀπελθεῖν δὲ τούτους εἰς Σαμοθρᾴκην. Mais ne peut-on pas soupçonner ce texte de quelque altération? Nous sommes en droit de demander à l'auteur, quel étoit le pays, l'endroit d'où, suivant la tradition qu'il rappelle, les *Corybantes* avoient passé dans *Samothracé*?

‹2› *Démétrius de* SCEPSIS. Strabon a déjà cité cet auteur [1], et le citera encore [2] plus d'une fois. Il a pareillement nommé la ville de *Scepsis*, ainsi que son territoire, dont, par la suite [3], il donnera une description assez détaillée.

‹3› Je lis, avec Xylander, ὅμως, au lieu d'ὁμοίως.

‹4› *Qu'il déduit &c.* Le texte porte, καλεῖσθαι δέ ΦΗΣΙΝ αὐτοὺς ἘΚΕΙ͂ΝΟΣ. J'ai cru devoir rapporter le pronom, ἐκεῖνος, à Démétrius de *Scepsis*. Si j'ai raison, l'écrivain moderne [4] qui a cru devoir rapporter ce pronom à Stesimbrotus de *Thasos*, aura été dans l'erreur. Toutefois, je ne me le dissimule point, quelques savans [5], d'une autorité imposante, semblent avoir pensé comme lui. Mais, par la manière dont ils citent ce passage, on reconnoît que leur attention ne se portoit point sur l'amphibologie de la phrase Grecque.

[1] *Voy.* tom. I, *pag. 98, 104, 138;* tom. III, *pag. 118*, not. 1; *150*, not. 2; *162, 242;* et liv. IX, *p. 438*, *442* du texte Grec. — [2] *Voyez* ci-après, *pag. 489, 551, 552, 594, 599, 609, 611, 627, 680* du texte Grec. — [3] *Voyez* ci-après, *pag. 552, 597, 606, 607, 608, 609, 635* du texte Grec. — [4] *Origine de tous les Cultes*, tom. II, part. II, *pag. 101*, col. 2. — [5] Conf. *Th. Guberleth. Dissert. philol. de myst. Deor. Cabir.* cap. 1, pag. 9 et 10. — *Fréret, Rech. sur les Cabires*, Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, vol. XXVII, *Hist.* pag. 10.

PAGE 472.

poëte, au jugement de Démétrius, est mythique plutôt qu'historique ‹1› : peut-être même n'est-elle accréditée que par l'homonymie de certains lieux; car on trouve en Crète un mont nommé *Ida*, comme celui de la Troade; un autre mont appelé *Dicté*, comme la *Dicté* du territoire de *Scepsis;* un endroit portant, comme l'une des collines de l'*Ida* Troyen, la dénomination de *Pytna*, dont est dérivée celle de la ville d'*Hierapytna* ‹2›; un *Hippocoronium*, qui rappelle l'*Hippocorona* de l'Adramyttène ‹3›; et, à l'extrémité de l'île, un cap dit *Samonium* ‹4›, comme une plaine de la Néandride, district [réuni à celui] des Alexandriens ‹5›.

Des *Cabiri* en particulier.

[a] Acus. Fragm. 12, ap. Sturz. Pherecyd. Fragm. pag. 232.

Si l'on en croit Acusilaüs l'Argien [a], de Vulcain et de Cabira naquit Camillus; et celui-ci eut trois fils, dénommés *Cabiri*, qui donnèrent naissance aux nymphes *Cabirides* ‹6›.

‹1› Cette tradition est celle qu'Anchise rappelle dans l'Æneide [1].

‹2› *Un endroit &c.* Je lis, avec Casaubon : Τῆς δ' Ἴδης λόφος Πύτνα [, καὶ τῆς Κρήτης δὲ,] ἀφ' οὗ Ἱεράπυτνα ἡ πόλις. Mais cette leçon ne lève point toutes les difficultés du passage. On ne connoît aucune portion du mont *Ida* de la Troade, qui ait jamais été nommée *Pytna :* et l'on ne voit pas non plus que certaine partie de l'*Ida* Crétois portât une pareille dénomination. Sans doute il se peut, et cela est même probable, que tel ait été, dans l'origine, le nom du lieu où *Hierapytna* fut bâtie : mais, très-certainement, ce lieu ne tenoit point à l'*Ida* Crétois.

Suivant une note qui accompagne la version adoptée par M. de Sainte-Croix [2], Casaubon auroit eu tort de rien changer; et Cellarius « feroit voir que le texte peut subsister tel qu'il est. » Mais rien de ce que dit Cellarius [3] ne justifie ni n'explique ce texte; et la version qu'en donne M. de Sainte-Croix, est une énigme : « *Pytna* est un sommet de l'*Ida;* et c'est de ce nom que la ville d'*Hierapytna* tire le sien. » Disons néanmoins que, selon Tournefort [4], l'on voit en Crète, au nord de Girapetra [l'ancienne *Hierapytna*], de grandes montagnes qui sont des suites de l'*Ida*, et dont l'une, qui s'appelle aujourd'hui la montagne de Males, pourroit être celle que Strabon auroit appelée *Pytna*.

‹3› *HIPPOCORONIUM .... HIPPOCORONA &c.* Ces lieux sont inconnus d'ailleurs, à ce qu'il me semble; et Strabon lui-même, qui seul peut-être en fait mention, ne les rappellera, ni dans sa description de la Crète, ni dans celle de l'Adramyttène.

‹4› *Voyez* liv. II, *pag. 106* du texte Grec, tom. I de notre version Française, *pag. 286*, not. 2; et ci-après, *pag. 117*, not. 1.

‹5› Au siècle de Strabon, la cité de *Neandria*, en Troade, se trouvoit réunie à celle d'*Alexandria-Troas* [5].

‹6› Suivant ce témoignage, Acusilaüs n'auroit point déterminé le nombre des nymphes *Cabirides :* pourquoi M. Fréret a-t-il dit [6]

[1] Lib. III, vers. 110 et seq. = [2] *Op. cit.* pag. 574, not. 3. = [3] Conf. *Cellar. Geogr. ant.* lib. II, cap. 14, §. 77, tom. I, pag. 1029, 1030. = [4] *Voyage au Levant*, Lettr. I, tom. I, pag. 49. = [5] Cf. *Strab.* lib. XIII, pag. 604 et 606 du texte Grec. = [6] *Acad. des Inscrip. et Belles-Lettres*, vol. XXVII, *Hist.* pag. 2.

Selon Phérécyde [a], les *Corybantes,* au nombre de neuf, nés d'Apollon et de Rhytia ‹1›, habitèrent dans *Samothracé;* en même temps que, de l'union de Vulcain avec Cabira, fille de Protée, naquirent trois *Cabiri* et trois nymphes *Cabirides.* Les uns et les autres furent honorés d'un culte religieux : mais les *Cabiri* le furent sur-tout dans *Lemnos* ‹2›, dans *Imbros,* dans les villes de la Troade ; et leurs noms sont mystiques.

PAGE 472.

[a] Lib. inc. ap. Sturz. fragm. 31, pag. 152.

PAGE 473.

Hérodote [b] dit que, jadis, à *Memphis,* les *Cabiri* avoient, comme Vulcain, des temples, qui furent détruits * par Cambyse.

[b] Lib. III, §. 37.

* Vers l'an 525 avant l'ère Chr.

Les endroits consacrés en l'honneur de ces génies * sont inhabités ‹3› : je veux dire le *Corybantium,* situé près du *Sminthium,* dans l'Hamaxitie ‹4›, portion du district actuel des Alexandriens ; et la *Corybissa,* lieu de la Scepsie, voisin tout-à-la-fois du fleuve *Eureïs,* d'un bourg de ce même nom, et du torrent *Æthaloeïs* ‹5›.

* Δαίμονων τότων.

que l'auteur Grec avoit borné ce nombre à trois !

‹1› Aucun autre auteur ne parle de *Rhytia.* Ce nom ne seroit-il pas altéré [1] ! Mais comment M. Fréret [2] a-t-il pu fonder sur ce passage l'assertion que Phérécyde donnoit aux *Cabiri* le nom de *Corybantes!* Nous devons croire, au contraire, que Phérécyde distinguoit formellement les *Corybantes* des *Cabiri.* Selon cet écrivain, les *Corybantes,* au nombre de neuf, nés de l'union d'Apollon avec Rhytia, habitoient dans l'île de *Samothracé :* mais les *Cabiri,* enfans de Vulcain et d'une fille de Protée, n'étoient que six, trois du sexe masculin, trois du sexe féminin, &c. M. Fréret lui-même, plus loin [3], reconnoît ce dernier témoignage de Phérécyde.

‹2› « On ignore la fable et les cérémo» nies de ces *Cabiri* de Lemnos [4]. »

‹3› *Les endroits...... inhabités, &c.* Le grec porte : Ἐστι δ' ἀοίκητα ΤΑ' χωρία &c. Ce passage ne seroit-il pas mutilé ! Tel que le présentent les éditions, d'accord avec les manuscrits, il est susceptible d'un sens différent de celui que j'adopte, et pourroit signifier que tous les lieux où étoient honorés les génies dont l'auteur parle, étoient inhabités, comme aussi le *Corybantium* et la *Corybissa.* Mais, encore un coup, il me semble qu'il manque ici plusieurs choses.

‹4› *Je veux dire le* CORYBANTIUM, *situé près du* SMINTHIUM, *&c.*

Le *Corybantium,* à ce qu'il me semble, ne se trouve cité que dans ce seul passage.

Le *Sminthium* doit être ce temple d'Apollon - *SMINTHEUS,* dont il sera parlé plus au long dans la suite [5].

L'Hamaxitie étoit un canton de la Troade [6].

‹5› *La* CORYBISSA, *lieu de la Scepsie, voisin &c.* Sur la Scepsie, ou territoire de *Scepsis,* voyez ci-dessus, *pag. 107,* not. 2.

La *Corybissa,* le fleuve et le bourg dits *Eureïs,* le torrent *Æthaloeïs,* ne sont point connus : Strabon lui-même n'en fera plus mention.

[1] Conf. *Heyn.* ad *Apollodor.* lib. I, cap. 3, sect. 4, §. 1, tom. II, pag. 14. = [2] *Fréret,* loc. prox. cit. pag. 10. = [3] *Ibid.* = [4] *Fréret,* loc. cit. = [5] *Voyez* ci-après, *pag. 604, 605, 612* du texte Grec. = [6] *Ibid.*

Page 473. • Voyez ci-dessus, pag. 107.

Il est probable, ajoute * encore Démétrius, que les *Courètes* sont les mêmes que les *Corybantes*, troupe de jeunes hommes et d'enfans, employés, dans le culte de la Mère des dieux, à la danse armée. On les a nommés *Corybantes*, parce qu'ils marchent en dansant, avec des mouvemens de tête convulsifs ‹1›; et ce sont des danseurs de ce genre que le poëte appelle *Betarmones* * : « Choisissez, parmi nos Phæaciens, tous les plus habiles *Betar-* » *mones.* » Les *Corybantes* étant ainsi des espèces de sauteurs et d'enthousiastes, nous appelons de ce nom quiconque s'agite en furieux.

• Odyss. IX, v. 502, 383.

Des *Dactyli* en particulier.

Quelques-uns pensent que la dénomination de *dactyli* (c'est-à-dire de doigts) Idæens, désigne les premiers habitans des lieux situés au bas de l'*Ida* * : car, nous disent-ils, la partie basse des montagnes s'appelle leur pied, comme la partie haute se nomme leur tête; et les extrémités du pied sont des doigts *[dactyli]* : or toutes les extrémités de l'*Ida* sont consacrées à la Mère des dieux ‹2›.

• Voyez tom. III, pag. 185, not. 2.

‹1› *Avec des mouvemens de tête convulsifs.* Le texte dit seulement, ΚΟΡΥ´πτοντας. J'interprète ce terme en un sens indiqué par M. Fréret [1], et justifié par le vers d'Homère [2] que Strabon va citer. Mais un critique fort habile croyoit que les mots, ΚΟΡΥ´πτοντας *βαίνειν*, signifioient *marcher la tête en bas.* De quelque manière qu'il faille expliquer l'expression ΚΟΡΥ´πτοντας, il est certain qu'elle ne se trouve point suffisamment rendue dans la version publiée par M. de Sainte-Croix [3], « parce qu'ils marchent en sautant en ca- » dence; » et la note dont la citation du vers d'Homère, dans cette même version [4], est accompagnée, présente des erreurs.

‹2› *Et les extrémités du pied &c.* La phrase Grecque est obscure : *Αἱ οὖν τοῦ μέρους ἐσχαταὶ* ΚΑΙ` *πᾶσαι τῆς Μητρὸς τῶν θεῶν ἱεραὶ περὶ τὴν Ἴδην.* Tel est le texte d'après lequel la version, employée par M. de Sainte-Croix, porte simplement [5] : « Car la partie inférieure » des montagnes se nomme *pied*, comme le » sommet se nomme *tête;* et toutes les extré- » mités du mont *Ida* étoient consacrées à la » Mère des dieux. » Mais il me paroît évident que la vraie leçon doit être : *Αἱ μὲν οὖν κάτω μέρους ἐσχαταὶ,* ΔΑ´ΚΤΥΛΟΙ· ΚΑΙ` *πᾶσαι τῆς Μητρὸς τῶν θεῶν ἱεραὶ, περὶ τὴν Ἴδην.*

Un des manuscrits de Médicis porte, dit-on : *Αἱ οὖν κάτω μέρους ἐσχαταὶ,* ΚΑΙ` *πᾶσαι τῆς Μητρὸς τῶν θεῶν* [ou ΚΑΙ` *πᾶσαι τῶν θεῶν*] *ἱεραὶ περὶ τὴν Ἴδην,* ΔΑ´ΚΤΥΛΟΙ· ce qui revient absolument au même, mais par une syntaxe peu naturelle.

[1] *Académie des Inscrip. et B. L.* vol. XXIII, *Hist.* pag. 41, et not. *a.* = [2] *Odyss.* IX, vers. 250 et 383 = [3] *Recherches sur les mystères*, pag. 576. = [4] *Ibid.* not. 1. = [5] *Op. cit.* pag. 576, not. 2.

D'après un témoignage de Sophocle ‹1›, les plus anciens *Dactyli* auroient été cinq personnages du sexe masculin ‹2›, qui, les premiers, découvrirent et l'existence du fer, avec l'art d'en tirer parti, et plusieurs autres choses utiles à la vie. Ils eurent cinq sœurs; et leur nombre les fit nommer *Dactyli*. PAGE 473.

D'autres, rapportant encore des mythes différens, qui obscurcissent de plus en plus la vérité, ne s'accordent ni sur le nombre des *Dactyli*, ni sur leurs noms ‹3›, parmi lesquels ils citent ceux de Salaminus, de Damnaneüs, d'Hercule, d'Acmon ‹4›. L'on nous dit, tantôt que les *Dactyli* étoient originaires de l'*Ida;* tantôt qu'ils vinrent d'ailleurs s'établir sur ce mont : seulement convient-on, en général, qu'ils furent les premiers qui fabriquèrent le fer, et qu'ils le travaillèrent sur l'*Ida*. Généralement aussi l'on pense que ces personnages durent être des faiseurs-de-prestiges *, des ministres du culte de la Mère-des-dieux, établis en Phrygie, près de l'*Ida;* et, par cette Phrygie, l'on entend la Troade, dont les Phrygiens, qui en étoient voisins, s'emparèrent après la ruine de Troie.

* Γόητες.

Enfin, suivant une conjecture qui a ses partisans, les *Dactyli* Idæens sont les vrais auteurs de la race et des *Couretes* et des *Corybantes*. En effet, nous lisons quelque part, que les cent premiers hommes qui naquirent en Crète, furent appelés *Dactyli* Idæens; et que de ceux-là descendirent neuf *Couretes*, dont chacun eut dix enfans, nommés [à leur tour] *Dactyli* Idæens ‹5›.

‹1› Dans un drame intitulé, LES SATYRES SOURDS [1], et qui n'existe plus.

‹2› *Les plus anciens* DACTYLI *&c.* Tel est, ce me semble, le sens de la phrase Grecque : Σοφοκλῆς δ' οἴεται, πέντε τοὺς πρώτους ἄρσενας γενέσθαι. Ne seroit-ce pas uniquement par erreur typographique, que la version dont M. de Sainte-Croix s'est servi [2], porte : « Sophocle » croit que les cinq premiers Cabires &c. »

‹3› C'est peut-être encore par une faute typographique que, chez M. de Sainte-Croix, on lit « des Cabires » : certainement Strabon parle des *Dactyli*.

‹4› Comment M. Fréret, qui rappelle d'abord cette nomenclature exprimée par Strabon, dit-il ensuite [3] que cet auteur reconnoissoit, comme Pausanias [4], cinq *Dactyli* !

‹5› *Que les cent premiers hommes, &c.* Je

[1] Conf. *Schol. Apollon. Rhod.* ad *Argon.* lib. 1, vers. 972 et 1126. — *Schol. Nicandr.* ad *Theriac.* v. 343, edit. Paris. 1547, pag. 24. *Scholiast.* pag. 19. = [2] *Loc. cit.* = [3] *Acad. des Inscr. et B. L.* loc. cit. pag. 32, not. 2. = [4] *Pausan. Eliac.* 1, seu lib. V, cap. 6, §. 4, edit. Fac. tom. II, pag. 29.

PAGE 474.
§. X.
Motifs de cette digression.
* Voyez tom. III, pag. 486.

QUOIQU'EN général j'aime peu les mythes *, je me suis étendu sur ceux-ci, parce qu'ils ont trait aux matières théologiques. Or toute discussion sur ces matières ramène à l'examen des opinions antiques, et par conséquent des mythes; les anciens ne nous ayant transmis qu'énigmatiquement leurs pensées sur la nature des choses, et jamais sans y mêler quelque mythologie ‹1›. On ne peut guère se flatter d'expliquer avec exactitude toutes ces énigmes; mais une pleine exposition de divers mythes plus ou moins discordans, facilite le moyen d'y reconnoître quelque vérité ‹2›. Par exemple, la mythologie nous représente ceux qui s'attachent aux choses divines, et les divinités elles-mêmes, comme se

crois impossible de tirer un autre sens de la phrase Grecque, sur la leçon de laquelle aucun manuscrit, aucune édition ne varie : Ὑπονοοῦσι δὲ τοὺς Ἰδαίους Δακτύλους ἐκγόνους εἶναι τούς τε Κουρῆτας, καὶ τοὺς Κορύβαντας· τοὺς γοῦν πρώτους γεννηθέντας ἐν Κρήτῃ ἑκατὸν ἄνδρας Ἰδαίους Δακτύλους κληθῆναι· τούτων δ' ἀπογόνους φασὶ Κουρῆτας ἐννέα γενέσθαι· τούτων δ' ἕκαστον δέκα παῖδας φιτῦσαι, τοὺς Ἰδαίους καλουμένους Δακτύλους. Et d'ailleurs mon interprétation est bien justifiée par le témoignage de Diodore de Sicile [1]; témoignage que notre auteur sembleroit presque avoir voulu citer ici, mais qu'il n'a pas copié avec fidélité : car, chez Diodore, on lit seulement que les premiers habitans de la Crète, connus dans l'histoire, avoient demeuré autour de l'Ida, et porté le nom de *Dactyli* Idæens. Mais je m'étonne qu'aucun des interprètes de Strabon [2] n'ait insisté sur la difficulté de ce passage.

‹1› *Les anciens &c.* C'est en ce sens que tous les traducteurs Latins rendent le texte : Αἰνιττομένων δὲ τῶν παλαιῶν ἃς εἶχον ἐννοίας ΦΥΣΙΚΑΣ [al. ΦΥΣΙΚΩΣ] περὶ τῶν πραγμάτων. Mais, d'une part, la version littérale seroit : « Les anciens ayant exprimé d'une manière » énigmatique les pensées naturelles qu'ils » avoient (*ou* les pensées qu'ils avoient naturellement) sur les choses; » ce qui est intelligible. Et, de l'autre part, on peut penser que Strabon, s'il eût voulu dire précisément ce que je lui fais énoncer, se seroit plutôt exprimé ainsi : Ἃς εἶχον περὶ τὴν τῶν πραγμάτων φύσιν.

Pour constater le sens de ce passage, mieux que n'ont encore fait d'habiles critiques [3], et même, en dernier lieu, M. Heyne, il faudroit bien des recherches et de longues discussions.

‹2› *Facilite &c.* J'ai suivi la leçon de notre manuscrit 1394 : Εὐπορώτερον ἂν δύναιτό τις ἐξ αὐτῶν εἰκάζειν ἀληθές. D'autres manuscrits offrent certaines variantes; mais, de quelque manière qu'elles soient combinées, la phrase qui en résulte (non plus que les phrases conjecturales proposées par MM. Tyrwhitt, Heyne et Tzschucke) ne présente pas une idée fort différente de celle qu'offre ma version. M. de Bréquigny avoit traduit : « On » peut, en les comparant, découvrir plus » aisément la vérité qu'elles cachent. »

[1] Conf. *Diodor. Sic.* lib. V, §. 64, tom. I, pag. 381, 382. — *Spanh.* ad *Callim. Hymn. in Jov.* vers. 52, edit. Ernest. pag. 48. — [2] Conf. *Meurs. Cret.* lib. I, cap. 4, op. tom. III, col. 351, F, et 352, A. — *Casaub.* ad *Strab.* loc. — *Fréret*, Acad. des Inscr. et B. L. vol. XXIII, *Hist.* pag. 30 et suiv. — *Sainte-Croix*, op. cit. pag. 577. — [3] *Fréret*, loc. cit. pag. 29.

plaisant

plaisant à courir les montagnes *, et comme livrés à l'enthousiasme; par la même raison que les dieux sont réputés des êtres célestes qui s'occupent, dans leur providence, de tout régler et de nous envoyer des présages. En effet, c'est d'un séjour habituel sur les montagnes que devoient, ainsi qu'il est arrivé, provenir la découverte des métaux, l'art de la chasse, l'invention des choses utiles à la vie. Mais à l'enthousiasme, à l'invocation secrète, à la divination, tiennent de près le charlatanisme et le prestige (1): et comment ne pas traiter de prestiges, de charlatanisme, les pratiques artificieuses [de certains cultes], sur-tout celles qui s'emploient dans les Dionysiaques et les Orphiques (2)! Mais c'en est assez sur cet objet : passons aux îles qui nous restent à décrire.

PAGE 474.
* Cf. Senec. epist. 41.

(1) *Le charlatanisme et le prestige.* Malgré l'accord des mss. et des éditions, j'ai cru devoir lire, τὸ ἀγυρτικὸν, καὶ ΓΟΗΤΕΙΓΑ, ou ΓΟΗΤΕΙΓΑ [non ΓΟΗΤΕΙΑΣ], ἐγγύς.

(2) *Et comment ne pas &c.* Le texte porte, sans aucune variante : Τοιοῦτον δὲ, καὶ τὸ φιλότεχνον, μάλιστα τὸ περὶ τὰς Διονυσιακὰς τέχνας, καὶ τὰς Ὀρφικάς· passage difficile à comprendre. Les différentes versions données jusqu'à présent (je veux dire, 1.° celle de l'ancien interprète Latin, suivi par Héresbach et par Hopper; 2.° celle du traducteur Italien; 3.° celle de Xylander, que MM. Falconer et Tzschucke ont reproduite), ne sont point fidèles, et me paroissent autant d'énigmes. En effet, que signifient ces diverses phrases : *1.° Tale illud est studiosum ad artes Bacchanales exercitium, simul et Orphicas : — 2.° Et cosi fatt' era principalmente l'artificio usato intorno alle barerie di Bacco et d'Orfeo : — 3.° Talis est etiam curiositas histrionum et Orphicorum artium !*

M. de Bréquigny avoit originairement traduit ainsi : « Il en est de même du goût » des arts, sur-tout des arts Bachiques et » Orphiques. » Et, dans une note marginale, il avoit écrit : « Il faut éclaircir tout » cela par des notes. *Acad. des Inscriptions » et Belles-Lettres*, tom. XVI, *pag. 31*, M. de » la Barre cite ce passage pour prouver que, » dès le temps de Strabon, il y avoit comme » une classe de charlatanerie Orphique et » Bachique. » Mais la version rédigée pour l'usage de M. de Sainte-Croix, présente un sens tout-à-fait différent, et dont le fondement ne s'aperçoit point dans le grec : « On » pourroit entrer dans des discussions également curieuses sur la doctrine Orphique » et Bachique. »

L'idée de M. de la Barre me paroît la plus juste; et je crois qu'il a pu s'appuyer sur ce témoignage de Strabon pour dire * : « En » admettant tout, la secte Orphique ne conserva rien ; d'où il arriva, avec le temps, » qu'elle ne fit plus que des superstitieux » ridicules, avec un assez grand nombre de » charlatans, qui en gardèrent si bien le » caractère propre, tel que je l'ai décrit, que, » dès le temps de Strabon, il y avoit comme » une classe de charlatanerie Orphique et » Bachique. »

* *De la Barre, Mém. pour servir à l'Hist. de la Relig. dans la Gr.* Acad. des I. et B. L. vol. XVI, *Mém.* p. 31.

CHAPITRE VII.

Description de la Crète.

§. I.er *Notions générales sur la Crète. — Sa position. — Ses dimensions. — Disposition intérieure de l'île. — Distances de la Crète à quelques autres pays. — Différens peuples établis dans cette île.* §. II. *Principales villes de la Crète.* §. III. *De* Cnossos. — *Sa fondation est due à Minos. — Discussion sur ce prince. — Relations des parens de Strabon avec les Cnossiens.* §. IV. *De* Gortyna, *et de certaines cités moins considérables. — De* Leben. — *De* Prasos. — *Mont* Dicté. §. V. *De* Cydonia *et autres villes.* — Aptera *et* Cisamos. — Polyrrhenii. §. VI. *De* Phæstos, *et de plusieurs lieux divers.* — Lyctos. — Miletos *et* Lycastos. §. VII. *Témoignage d'Homère sur la Crète.* §. VIII. *Législation de la Crète.*

PAGE 474. §. I.er Notions générales sur la Crète.

PUISQUE, des îles qui entourent le Péloponnèse, nous avons déjà parcouru celles qui se trouvent, soit à l'ouverture, soit en avant du golfe Corinthiaque ‹1›; il faut maintenant parler, et de la Crète que l'on peut regarder de même comme attenant au Péloponnèse, et des autres îles orientales * qui avoisinent la Crète ‹2›,

* Sous-ent. *relativement à la Grèce.*

‹1› *Soit à l'ouverture, &c.* Littér. DANS *LE golfe Corinthiaque,* ET *en avant de ce golfe :* ἘΝ τῷ Κορινθιακῷ κόλπῳ, ἢ τῶν ΠΡΟ αὐτοῦ. Mais quelques limites que Strabon ait prétendu assigner au golfe Corinthiaque [1], très-certainement il n'a donné, comme située dans l'intérieur de ce golfe, aucune des îles précédemment décrites.

‹2› *Il faut maintenant &c.* J'exprime une idée que je prête à l'auteur. La phrase Grecque, telle que les éditions et les manuscrits nous la présentent, me paroît inintelligible : Περὶ Κρήτης ἐφεξῆς ῥητέον· καὶ γὰρ ΑΥΤΗΣ ΤΗΣ Πελοποννήσου ἐστί, ἢ εἴ τις τῶν πρὸς ἕω νήσων τῶν περὶ Κρήτην. Pour être littéral, il faudroit dire : *Passons de suite à la Crète, car elle est [une partie] du Péloponnèse même, et à ce qu'il peut y avoir d'îles orientales, d'îles entourant [ou avoisinant] la Crète.* Or, qu'est-ce que cela signifieroit ! L'obscurité redouble, si l'on adopte la variante, Καὶ εἴ τις περὶ τὴν Κρήτην ἱστορεῖ. On a proposé [2] de lire, ou Καὶ γὰρ ΠΡΟ

[1] *Voyez* tom. III, *pag. 135, 136*, not. 4; *137*, not. 1; *140, 141; 142*, not. 4 et 5; *143*, not. 2; *257*, not. 3; *258*, not. 1, et les Éclairciss. n.° I. — [2] Conf. *Casaub.* ad loc. — *Tyrhw. Conject. in Strab.* pag. 40.

telles que les Cyclades et les Sporades, toutes plus ou moins célèbres. Commençons par la Crète. PAGE 474.

Position de l'île.

Eudoxe énonce que la Crète est placée dans la mer Ægée : cela n'est point juste. Disons plutôt que la Crète est située entre la Cyrénaïque, et la Grèce prise depuis le *Sunium* * jusqu'à la Laconie ‹1›; que l'île s'étend, de l'est à l'ouest, en longueur, parallèlement à ces contrées ‹2›; qu'elle est baignée, au nord, par la mer Ægée et la mer de Crète; comme au sud par cette portion de la mer Libyenne * qui touche à la mer d'Ægypte ‹3›.

* Cap Colonne.

* *Voy.* tom. I, *pag.* *333*, not. 3, *pag. 337*; et *pag. 347*, not. 5.

ΑΥΤΗ͂Σ· ou bien, *Καὶ γὰρ* ΑΥΤΗ' ΠΡΟ' *τῆς Πελοποννήσου ἐστὶ* κ. τ. λ. Mais, même avec de telles leçons, la phrase ne se trouve ni claire, ni bien liée avec ce qui précède.

‹1› *Et la Grèce prise depuis le* SUNIUM *jusqu'à la Laconie : Καὶ τῆς Ἑλλάδος, τῆς ἀπὸ Σουνίου μέχρι Λακωνικῆς.* Comment faut-il entendre les mots, *jusqu'à la Laconie !* S'agit-il de l'extrémité septentrionale de la Laconie! en ce cas, ce seroit jusqu'aux environs de *Prasiæ ;* car c'est un peu au sud de ce lieu que Strabon lui-même a précédemment [1] fixé la limite de la Laconie vers le nord. S'agit il de l'extrémité méridionale! alors l'espace que l'auteur indique, s'étendra jusqu'au promontoire *Malea* [cap Malio], sinon même jusqu'au *Tænaros* [cap Matapan]; et probablement c'est ce dernier sens que nous devons adopter : car Strabon paroît bien avoir regardé l'extrémité occidentale de la Crète comme placée sous le même méridien que le *Tænaros* [2]. Mais la phrase, dans son ensemble, comme on le verra tout-à-l'heure, offre encore d'autres difficultés.

‹2› *En longueur,* PARALLÈLEMENT *à* CES CONTRÉES *:* version fidele; le texte porte : *Ἐπὶ μῆκος* ΤΑΥ'ΤΑΙΣ *ταῖς* ΧΩ'ΡΑΙΣ ΠΑΡΑ'ΛΛΗΛΟΝ. Les contrées auxquelles, suivant ce témoignage de Strabon, la longueur de la Crète auroit été parallèle, étoient celles qu'il vient de nommer, c'est-à-dire, 1.° la Cyrénaïque, à partir, ainsi qu'il l'exprimera dans la suite [3], d'un grand port voisin d'*Ardanaxis*, jusqu'à la ville d'*Apollonias*, arsenal maritime des Cyrénæens; 2.° la Grèce, prise depuis le *Sunium* jusqu'à [l'extrémité méridionale de] la Laconie. Ainsi donc Strabon orientoit et ces deux contrées et la Crète elle-même d'une manière étrange [4].

— Le faux orientement de ces contrées; les contradictions qu'on aperçoit dans quelques mesures rapportées par Strabon, et sur-tout l'impossibilité de les accorder entre elles sur un même plan, font voir que cet auteur consultoit à-la-fois différentes relations et différentes cartes, dans lesquelles les distances étoient données ou combinées en stades dont les modules n'étoient pas les mêmes. G.

‹3› *Par la mer Ægée et la mer de Crète &c.* Le texte porte, sans aucune variante : *Αἰγαίῳ πελάγει καὶ τῷ Κρητικῷ,* κ. τ. λ. Mais Strabon, ici, me paroît ne point s'exprimer nettement; car enfin, d'après cette phrase, on devroit

[1] *Voyez* livre VIII, *pag. 368* du texte Grec; tom. III, *pag. 222*; not. 1. = [2] Conf. *Strab.* lib. II, VI et VIII; pag. 106, 124, 266 et 363 du texte Grec : tom. I, pag. 239, not. 2; pag. 286, not. 4; et pag. 340, not. 2; tom. II, pag. 347, not. 5; tom. III, pag. 208, not. 2. = [3] *Voyez* livre XVII, *pag. 837 et 838* du texte Grec. = [4] Cf. *Géogr. des Gr. analys.* pag. 63, 81, 89, 90; et pag. 92, not. 3.

PAGE 474.
Ses dimensions.

Le côté occidental de la Crète est celui où se trouve située la ville de *Phalarna* ‹1› : il a de longueur environ 200 stades, et se termine par deux pointes, dont la plus méridionale s'appelle *Criu-metopon* ‹2› ; et la plus septentrionale, *Cimarus* ‹3›. Du côté

croire que la mer qui baignoit le rivage septentrional de la Crète, étoit comme divisée en deux parties, l'une orientale, l'autre occidentale, lesquelles se distinguoient par les noms de mer Ægée et de mer Crétique : et alors on est dans le cas de demander, à quel endroit de ce rivage étoit fixée la démarcation des deux mers ! Si, au contraire (ce qui sembleroit plus naturel), la mer, tout le long des côtes septentrionales de l'île, prises de l'est à l'ouest, eût porté le nom de mer Crétique jusqu'à une certaine hauteur où elle prenoit la dénomination de mer Ægée; alors l'expression de notre auteur ne se trouveroit point juste.

D'ailleurs, précédemment, il a paru séparer la mer Crétique et la mer Ægée par d'autres mers, telles que la mer Saronique et la mer Myrtoenne. De plus, il a dit également que la mer Ægée commençoit à l'est du *Sunium* [1]; et tout-à-l'heure il a paru faire correspondre le *Sunium* à l'extrémité orientale de la Crète [2] : par conséquent c'étoit à l'est, non pas au nord de cette île, qu'auroit dû régner la mer Ægée.

‹1› *PHALARNA*, Φάλαρνα. Telle est la leçon de tous les manuscrits, comme de toutes les éditions; et j'ai dû la conserver, d'autant que Strabon n'est pas le seul qui donne à la Crète une ville appelée *Phalarna* ou *Phalanna* [3], très-distincte de *Phalasarna*, dont il sera fait mention plus bas [4], et dont les auteurs anciens [5] citent correctement le nom.

Cependant d'habiles critiques [6] penchent à croire qu'il s'agit ici de *Phalasarna*. Cette dernière ville se trouve aujourd'hui remplacée, suivant plusieurs de nos géographes [7], par le bourg ou village de Contarini; et, selon M. d'Anville [8], par celui que l'on appelle Sfinari : mais Pococke dit [9] que le lieu se nomme S. Chirglani.

‹2› C'est-à-dire Front-du-bélier. On l'appelle aujourd'hui cap *Crio*, ou de S. Jean. Strabon en a déjà parlé plus d'une fois [10]. Il est situé par 35 degrés 12 minutes 30 secondes de latitude septentrionale, et par 21 degrés 19 minutes 40 secondes de longitude à l'orient du méridien de Paris.

‹3› *CIMARUS*. Le texte, ici, comme un peu plus bas [11], porte, Κίμαρος. Mais ne faudroit-il donc pas lire, Κώρυκος, *Corycus* ! Nul auteur ancien ne place en Crète un cap *Cimarus* ; plusieurs [12], au contraire, citent le *Corycus*, au nombre, soit simplement des caps ou montagnes, soit aussi des habitations de cette île. Strabon luimême a déjà parlé [13], et, vers la fin de son

[1] *Voy.* liv. I et VIII, *pag. 124 et 323* du texte Grec : tom. I, *pag. 341*, notes 1, 2, 3, 5; et *pag. 342* : tom. III, *pag. 103*; et *pag. 104*, not. 2. = [2] *Voy.* ci-dessus, *pag. 115*, not. 1 et 2. = [3] Cf. *Steph. Byzant.* v. Φάλαννα. = [4] *Voyez* ci-après, *pag. 136*. = [5] Conf. *Scylac. Peripl.* pag. 39, 40. — *Polyb.* lib. XXIII, cap. 15, §. 1 et seq. edit. Schweigh. tom. IV, pag. 278. — *Plin. Hist. nat.* lib. IV, §. 20, seu cap. 12, tom. I, pag. 209, lin. 14. — *Ptolem. Geogr.* lib. III, cap. 17, pag. 101. — *Steph. Byzant.* v. Φαλάσαρνα. = [6] *Casaub.* ad loc. — *Falcon.* ad loc. = [7] *Ortel.* Thes. Geogr. — *La Martin.* Dict. — *Sam. Patrick.* pag. 67 et 183. = [8] *D'Anville*, *Geogr. anc.* tom. III, pag. 197. = [9] *Pocock.* part. III, liv. IV, chap. 2, tom. IV, pag. 235. = [10] *Voy.* tom. I, *pag. 286*, not. 4. = [11] *Voy.* ci-après, *pag. 121*, not. 3. = [12] Conf. *Plin. Hist. nat.* lib. IV, §. 20, seu cap. 12, tom. I, pag. 210, lin. 2. — *Ptolem. Geogr.* lib. III, cap. 17, pag. 101. — *Steph. Byzant.* v. Κώρυκος. = [13] *Voyez* tom. III, *pag. 209*, not. 1.

du levant, ce qui forme l'extrémité de l'île, est le cap *Samonium* ‹1›, lequel ne se trouve guère plus oriental que le *Sunium*. PAGE 474.

Sosicrate, qu'Apollodore cite [a] comme ayant décrit fort exactement la Crète, lui donne une longueur de 2300 stades et plus, avec une largeur très-disproportionnée, mais telle, que [d'après le témoignage de cet auteur] le circuit de l'île seroit * de 5000 stades ‹2›. PAGE 475.

[a] Loc. inc.

* Al. *n'auroit pas plus.*

Suivant Artémidore, ce circuit n'est que de 4100 stades.

ouvrage [1], il reparlera du *Corycus*, comme de l'un des divers points d'où se mesuroit la distance qui sépare la Crète, tant du Péloponnèse que de l'Afrique : pourroit-on ne pas s'étonner qu'ici, où il donne la description particulière de l'île, oubliant ce lieu (car on ne trouve le *Corycus* cité dans aucun passage du X.e livre), il en nomme un autre, inconnu d'ailleurs !

L'un des derniers éditeurs du Strabon [2] atteste que l'extrait de Gémistus Plétho, à la place de Κίμαρος, porte, Κάῤῥημος, *Carremus* : mais, dans l'exemplaire [3] que j'ai sous les yeux, cet extrait présente nettement, Κώρυκος, *Corycus* ; leçon que le géographe Grec moderne [4] semble avoir adoptée.

Le *Corycus* pourroit avoir été la pointe qui se nomme aujourd'hui, selon quelques géographes modernes, Cambrasia [5] ou Cambrussia [6] ; et, suivant d'autres [7], Cornico.

Quant au *Cimarus*, Tournefort [8] et d'autres croient le reconnoître dans ce qui s'appelle aujourd'hui le cap des Grabuses. Mais comment expliquer le témoignage de Pococke, suivant la version Française de son Voyage, laquelle porte [9], que « le *Cimarus* est une » petite île déserte, nommée *Grabusa-agria*, » située à l'extrémité du cap Buzo, qui repré- » sente l'ancien *Corcyrus* ou *Corassos* ! »

‹1› Aujourd'hui, le cap Salamone *ou* Salomon [10], situé par 35° 8′ de latitude septentrionale, et environ 24° 30′ de longitude.

‹2› *Sosicrate &c.* Sosicrate est peu connu. Plusieurs savans critiques se sont contentés [11] de le ranger parmi les écrivains dont le siècle est incertain. Néanmoins, suivant toute apparence, Sosicrate, auteur de ces Mémoires SUR LA CRÈTE que Strabon cite, et que l'on sait d'ailleurs [12] avoir été divisés en plusieurs livres, n'étoit point différent du Sosicrate le Rhodien, qui avoit laissé des Traités SUR LA SUCCESSION DES PHILOSOPHES, partagés de même en trois livres au moins [13] ; or ces Traités avoient dû nécessairement [14] être composés entre les années 230 et 150 avant l'ère Chrétienne.

Dans ce témoignage, que Strabon cite relativement à la longueur de la Crète, ne faudroit-il pas lire, ΟΥ πλείων ἢ κ. τ. λ., *n'est* PAS *de plus de 2300 stades !* Strabon, précédemment [15], n'a compté, pour la longueur de la Crète, qu'un peu plus de 2000 stades.

[1] *Voyez* liv. XVII, *pag. 838* du texte Grec. = [2] *Tzschuck.* ad *Strab.* loc. = [3] Manuscrit 1398, F.° 61 r.° lin. 25. = [4] *Melet. Geogr. ant. et nov.* pag. 407, col. 2. = [5] *Pinet.* ap. *Ortel.* Thes. geogr. = [6] *Nig.* ibid. = [7] *Melet.* loc. cit. pag. 409, col. 2. — *Sam. Patrick.* pag. 149. = [8] *Voyage au Levant*, Lettr. 2, tom. I, pag. 81. = [9] *Descr. de l'Or.* part. II, liv. IV, ch. 2, tom. IV, pag. 226 et 234. = [10] *Voy.* tom. I, p. 286, not. 2. = [11] *Ger. J. Voss. de Hist. Gr.* lib. III, pag. 189, 190. = [12] Conf. *Athen. Deipnos.* lib. VI, cap. 17 et 18, pag. 261, E, et 263, F : et lib. XIII, cap. 1, pag. 561, E, F. = [13] *Id.* lib. IV, cap. 18 ; et lib. X, cap. 6 : pag. 136, F ; et 422, C. = [14] *Apollodor.* ap. *Strab.* loc. mox citand. — *Diogen. Laërt.* in *Ariston. Ch.* lib. VII, §. 163. = [15] *Voy.* tom. I, *pag. 286.*

PAGE 475. * Voyez tom. III, pag. 531, not. 1.

Hiéronyme * bornoit la longueur de la Crète à 2000 stades; mais, vu ce qu'il dit de la largeur irrégulière de cette ile, certainement il en supposoit la circonférence plus grande qu'Artémidore ne la faisoit ‹1›.

Pline, suivant la leçon que présente son texte[1], donne à la Crète une longueur seulement de 270 milles; ce qui n'équivaudroit qu'à 2160 stades : et cette leçon paroît confirmée par deux écrivains[2] qui copioient habituellement Pline. Mais dans le Périple attribué à Scylax[3], on lit que la longueur de la Crète est [juste] de 2500 stades. Agathémère avoit dit, tantôt[4] qu'elle étoit de 2300, tantôt[5] qu'elle étoit de 1500 stades.

— Sur la carte de M. Barbié, la longueur de la Crète est de 2 degrés 42 minutes de l'échelle des latitudes, qui représentent 2250 stades de 833 un tiers au degré. La circonférence de l'ile y est d'environ 5600 stades pareils.

Les autres mesures de la Crète, rapportées par Strabon, paroissent exprimées en stades de 700 au degré.

5000 stades de 833 un tiers, valent 4200 stades de 700, et ne s'éloignent que de 100 stades, ou deux à trois lieues, de la mesure d'Artémidore.

2300 stades de 833 un tiers, représentent 1932 stades de 700, et diffèrent seulement de deux lieues de la mesure d'Hiéronyme. G.

‹1› *Hiéronyme bornoit &c.* La phrase Grecque, conçue et ponctuée comme les éditions d'accord avec les manuscrits la présentent, offriroit un tout autre sens. Le grec porte : Ἱερώνυμος δὲ μῆκος δισχιλίων [al. δισχιλίους] φήσας, τὸ δὲ πλάτος ἀνώμαλον, πλείονα ἂν εἴη λέγων τὸν κύκλον, ἢ ὅσον Ἀρτεμίδωρος, κατά τι τὸ τρίτον μέρος τοῦ μήκους. Ces mots, rendus littéralement, ne peuvent signifier que ceci : *Mais Hiéronyme, en faisant la longueur de 2000 stades, et la largeur irrégulière, se trouveroit donner [à l'ile] une circonférence qui excéderoit celle que lui donne Artémidore, d'environ le tiers de sa longueur.* Je dois convenir que cette interprétation n'est peut-être pas inadmissible. La longueur ayant été donnée précédemment pour être ou de 2300, ou de 2000 stades, le tiers auroit été de 700 stades : et peut-être, de l'énoncé d'Hiéronyme au sujet de la largeur, résultoit-il que la circonférence auroit été de 4800 stades; tandis que, selon Artémidore, elle étoit seulement de 4100. Telle est la manière dont l'ancien interprète Latin, Héresbach, Hopper et le traducteur Italien, ont entendu ce passage. Xylander, suivi par Casaubon, par MM. Falconer et Tzschucke, l'a rendu dans le même sens, mais en avertissant qu'il devoit y avoir ici quelque lacune.

J'ai préféré le sentiment de M. de Bréquigny. Posant un point final après le nom Ἀρτεμίδωρος, il attribuoit à la phrase suivante les mots, κατά τι τὸ τρίτον μέρος τοῦ μήκους· de sorte que sa traduction étoit ainsi conçue: « Et lui donne plus de circuit qu'Artémi- » dore. Vers le tiers de sa longueur est un » isthme &c. » Mais j'ai cru devoir changer quelque chose à cette rédaction. Le texte, d'après l'expression, ἂν ΕἼΗ λέγων, me semble dire, non pas, qu'Hiéronyme avoit donné formellement à la Crète tel ou tel circuit, mais bien que le circuit résultant de ses mesures, en longueur et en largeur, se trouvoit excéder celui qu'Artémidore avoit marqué.

[1] *Plin. Hist. nat.* lib. IV, §. 20, seu cap. 12, tom. I, pag. 209, lin. 11. = [2] Cf. *Mart. Cap.* lib. VI, pag. 212, lin. 32. — *Æthic. Cosm.* ad calc. — *Pomp. Mel.* edit. Lugd. Batav. pag. 732. = [3] *Scylac. Peripl.* pag. 39. = [4] *Agathem.* lib. I, cap. 5, ap. *Huds.* tom. II, pag. 16. = [5] *Id.* lib. II, cap. 14; *ibid.* pag. 58.

Vers le tiers de la longueur se trouve, du côté [de l'occident,] un isthme d'à-peu-près 100 stades ‹1›, aux extrémités duquel sont situés, d'une part, sur la mer septentrionale, l'habitation dite *Amphimalla* ‹2›, et, de l'autre part *, *Phœnix* [port] des *Lampenses* ‹3›.

PAGE 475. Disposition de l'intérieur.

* Sur la mer méridionale.

C'est à partir de là, et en avançant dans le milieu de la longueur, que l'île prend sa plus grande largeur ‹4›.

[Au dernier tiers de la longueur] les deux rivages * forment d'abord, en se rapprochant, un second isthme ‹5›, plus méridional que le

* Le septentrional et le méridional.

‹1› *Vers le tiers de la longueur se trouve &c.* Si, en rejetant la ponctuation dont j'ai rendu compte dans la note précédente, l'on vouloit réunir à la phrase précédente ces mots, κατὰ τὸ τρίτον μέρος τῶ μήκους, on seroit forcé de supposer ici une lacune. L'interprétation que j'adopte, permet de regarder le texte comme entier; et, en même temps, elle cadre assez bien avec la véritable configuration de la Crète.

‹2› AMPHIMALLA. Je lis, Ἀμφίμαλλα, au lieu de Ἀμφιμαλίαν, *Amphipalia*; correction fondée sur des témoignages irrécusables [1]. Le lieu dont il s'agit, s'appelle aujourd'hui la Suda.

‹3› Le texte porte : Φοίνικα τὸν Λάμπεω· PHŒNIX *de* LAMPEÜS; mais ce passage est évidemment corrompu [2]. J'ai lu, avec M. Tzschucke, Φοίνικα τῶν Λαμπίων. Qu'il ait existé, sur cette côte, un lieu servant de port, appelé par les Grecs, *Phœnix*, cela est certain [3], bien que nos géographes modernes ne s'accordent pas relativement à l'endroit où ce lieu étoit situé, les uns [4] voulant qu'il occupât l'emplacement actuel de Niqueta ou Nischita, et les autres, celui de Penice. Nous voyons aussi les auteurs anciens faire mention des *Lampenses* [5], citoyens de *Lampa* ou *Lampé* (ville qui paroît [6] devoir être distinguée de *Lappa*). On peut croire que, *Lampé* étant au sein des terres, le lieu appelé *Phœnix* servoit de port à ses habitans. La conjecture de M. Falconer, qui croit que Strabon vouloit désigner un mont voisin de *Phœnix*, ne me paroît point heureuse.

‹4› Tel est aussi le témoignage de Pline [7].

‹5› *[Au dernier tiers de la longueur] les deux rivages &c.* La phrase Grecque par elle-même ne présente aucun sens : Πάλιν δ' ἐντεῦθεν εἰς ΤΟ` ΝΟ'ΤΙΟΝ ὃ προτέρῳ συμπίπτειν ἰσθμὸν αἱ ἠϊόνες, περὶ ἑξήκοντα σταδίους [al. σταδίων] τῶν ἀπὸ Μινώας κ. τ. λ. Aux mots inexplicables, εἰς ΤΟ` ΝΟ'ΤΙΟΝ τῷ προτέρῳ συμπίπτειν ἰσθμὸν, M. Tzschucke a substitué, εἰς ΤΟ`Ν 'ΑΝΤΙ'ΟΝ ὃ προτέρῳ συμπίπτουσιν ἰσθμόν· cette leçon signifieroit, *forment,* À L'OPPOSITE *du premier, un second isthme, &c.*; Mais elle est sans autorité.

L'idée que, par ma paraphrase, j'attribue à Strabon, et que font naître les mots, τὸ

[1] Conf. *Dicæarch.* vers. 19. — *Plin. Hist. nat.* lib. IV, §. 20, tom. I, pag. 209, lin. 15. — *Ptolem. Geogr.* lib. III, cap. 17. — *Steph. Byzant.* v. Ἀμφιμάλλιον. — *Meurs. Cret.* lib. I, cap. 6, opp. tom. III, col. 356, E. = [2] Cf. *Casaub.* ad loc. = [3] Cf. *Act. Apostol.* cap. 27, v. 12. — *Ptolem.* lib. III, cap. 17. — *Hierocl. Synecd.* pag. 650. = [4] *Nig.* ap. *Ortel.* Thes. — *Baudr.* ap. *Dapp. Descr. des îles de l'Archipel*, pag. 404. = [5] Conf. *Polyb. Hist.* lib. IV, cap. 53, §. 6; cap. 54, §. 4; et cap. 55, §. 1 : tom. II, pag. 128, 129, 130; et tom. VI, pag. 88, 89. — *Xenion. Cretic.* ap. *Steph. Byzant.* v. Λάμπη. — *Claud. Jul.* ap. *eund.* ibid. — *Dion. Cass.* lib. LI, §. 2, tom. I, pag. 633. = [6] *Theophr. Hist. plantar.* lib. II, cap. 8, pag. 91. — *Dio Cass.* lib. XXXVI, §. 2, pag. 87. — *Hierocl. Synecd.* loc. cit. — *Tab. Peutinger.* — *Eckhel. Doctr. num.* part. I, vol. II, p. 314. = [7] *Loc. cit.* lin. 10.

PAGE 475.

* Située sur le rivage septentrional.

* Sur le rivage méridional.

premier, et dont la mesure est de 60 stades, prise entre la *Minoa** du district des Lyctiens, et la ville d'*Hierapytna* ‹1›, qui se voit * au fond d'un golfe sur la mer Libyque ; puis ils se réunissent au *Samonium*, pointe aiguë tournée vers l'Ægypte et les îles des Rhodiens ‹2›.

La Crète est montueuse, hérissée de forêts, mais coupée de vallons fertiles. De ses montagnes, celles qui se trouvent dans la partie occidentale de l'île s'appellent *Leucé* ‹3›, et ne le cèdent point au *Taygete* ‹4› pour la hauteur : elles se prolongent l'espace d'environ 300 stades, et forment une chaîne qui se termine ‹5› à l'isthme [occidental]. Au centre, dans la partie où l'île est le plus large, se voit le mont *Ida*, surpassant toutes les autres montagnes*

* *De la Crète*, τῶν ἐκεῖ.

vœu, sur lesquels aucun manuscrit ne varie, paroîtra peut-être juste, d'après les cartes de MM. d'Anville et Barbié du Bocage. En effet ces cartes nous représentent la Crète comme divisée en trois portions à-peu-près égales pour la longueur ; et cela par deux isthmes, dont le premier, situé du côté de l'occident, est plus septentrional que le second, placé vers l'orient.

L'isthme dont il s'agit ici, s'appelle aujourd'hui l'isthme de la Sitié [1].

‹1› La *Minoa*, dont il est ici question, semble avoir dû occuper l'emplacement du fort dit à présent, de Mirabeau. L'isthme, entre ce fort et Girapetra (l'ancienne *Hierapytna*), suivant Tournefort [2], est en effet de 7 milles et demi, équivalent de 60 stades.

Quant aux Lyctiens, j'aurai plus bas [3] l'occasion d'en parler. Mais à l'égard d'*Hierapytna*, dont Strabon fera encore mention [4], j'ajouterai peu de chose à ce que j'en ai déjà dit [5].

‹2› Par ces îles des Rhodiens, il faut, ce semble, entendre *Casos*, *Nisyros*, *Carpathos*, &c. Voyez ci après, *pag. 170.*

‹3› *LEUCÉ*, c'est-à-dire blanches [6]. Elles s'appellent aujourd'hui montagnes de la Sfachia [7], du nom d'un village que l'on découvre de leur sommet, en descendant vers la mer du Sud, et qui peut-être occupe l'emplacement de l'ancienne *Phæstos* [8].

Suivant Pococke [9], ces mêmes montagnes, à leur extrémité septentrionale, portent le nom d'Omala. Il paroît aussi distinguer une autre portion des monts *Leucé*, laquelle auroit été jadis appelée *Cadistus* (peut-être faut-il lire [10] *Cadicus*) : puis il ajoute que les Grecs modernes les nomment *Madara.*

‹4› *Voyez* liv. I, tom. I, *pag. 103*, not. 3 ; liv. VIII, tom. III, *pag. 207 ;* ibid. *pag. 218*, not. 1 ; et ci-dessus, *pag. 40.*

‹5› *A L'ISTHME.* Littéral. *à l'endroit étroit*, ἐπὶ τὸ στενὸν. *Voyez* ci-dessus, *pag. 119*, not. 1 et 5.

---

[1] *Tournefort*, tom. I, Lettr. 1, pag. 47 et 48. = [2] *Voyage au Levant*, tom. I, Lettr. 1, pag. 48. = [3] *Voy.* ci-après, *pag. 125 ; pag. 126*, not. 1, 2, 3 ; puis, *pag. 137*, not. 3 ; et *pag. 144*, not. 1, 2. = [4] *Voyez* ci-après, *pag. 135.* = [5] *Voy.* ci-dessus, *pag. 105*, not. 3 et 4 ; et *pag. 108*, not. 2. = [6] Cf. *Theophr. Hist. plant.* lib. III, cap. 11 ; et lib. IV, cap. 1. — *Plin. Hist. nat.* lib. XVI, §. 60, seu cap. 33, tom. II, pag. 25, lin. 2. — *Ptolem. Geogr.* lib. III, cap. 17. = [7] Conf. *Tournefort. Voyag. du Levant*, Lettr. 1, tom. I, pag. 28. = [8] *Voyez* ci-après, *pag. 136*, not. 1 et 2. = [9] *Pococke*, part. II, liv. IV, ch. III, tom. IV, pag. 226, 227. = [10] Conf. *Plin. Hist. nat.* lib. IV, §. 20, seu cap. 12, tom. I, pag. 210, lin. 2.

en

PAGE 475.

en élévation, et dont la base, qui a 600 stades ‹1› de circonférence, est entourée des principales villes de la Crète. D'autres montagnes *, aussi considérables que les monts *Leucé*, s'étendent au midi, ou aboutissent à l'extrémité orientale de l'île.

* A l'orient de l'*Ida*.

Distances de la Crète à d'autres pays.

De la Cyrénaïque au *Criu-metopon*, la navigation est de deux jours et deux nuits ‹2›. Du *Cimarus* [au cap *Malea*], il y a 700 stades; et, dans le trajet, se rencontre l'île * *Cythera* ‹3›.

* Cerigo. *V.* tom. I, *pag.* 342, et tom. III, *pag.* 208, not. 6.

‹1› *600 stades.* Au lieu d'ἑξήκοντα, *60*, je lis avec d'habiles critiques [1], ἑξακοσίων· leçon offerte par plusieurs manuscrits, et confirmée par un témoignage [2] du plus grand poids.

‹2› *De la Cyrénaïque au* CRIU-METOPON, *&c.* On se demande ici, quel étoit le point de la Cyrénaïque d'où il falloit partir, pour que la traversée jusqu'au *Criu-metopon* fût de deux jours et deux nuits de navigation! D'après un passage du VIII.e livre [3], on seroit tenté de croire que c'étoit le cap *Phycûs* [le Ras-al-sim [4], ou, comme disent les marins, cap Rasat]. Mais, au livre XVII, on reconnoîtra [5] que c'étoit *Apollonias* [Marza-susa], arsenal maritime des Cyrénæens, situé à environ 170 stades à l'est du *Phycûs*, et à 80 stades ouest de Cyrène. Dans le liv. XVII, comme ici, quelques lignes plus bas, la navigation de deux jours et deux nuits est évaluée à 2000 stades. Ce témoignage, que Strabon empruntoit d'Ératosthène, conforme ou non à la vérité, étant si précis et si clair, l'on a peut-être eu tort de prononcer affirmativement [6], « qu'il ne falloit aux anciens qu'un jour et une nuit pour passer [de la Crète en Afrique]. » Le texte du seul auteur ancien [7] qui paroisse justifier une pareille assertion, est évidemment altéré, comme les plus habiles critiques [8] l'ont reconnu. Voulût-on s'appuyer d'un passage de Strabon [9], que nous discuterons dans la suite, et où l'auteur, parlant d'un trajet de Crète en Cyrénaïque, semble en quelque sorte le réduire à 1300 stades, l'assertion seroit toujours trop hasardée.

‹3› *Du* CIMARUS *[au cap* MALEA*], il y a 700 stades &c.* Le grec porte uniquement: Ἀπὸ δὲ Κιμάρου εἰσὶ στάδιοι ἑπτακόσιοι· *mais, du* CIMARUS, *il y a 700 stades.* D'après cela, vu la phrase qui précède, *de la Cyrénaïque au* CRIU-METOPON, *la navigation est de deux jours et deux nuits*, l'auteur paroîtroit établir que, du *Cimarus* au même *Criu-metopon*, il y a 700 stades; énoncé évidemment absurde, et qui resteroit tel, quand même on voudroit, comme je l'ai proposé plus haut [10], substituer ici le nom de *Corycus* à celui du *Cimarus*. En effet, nous avons vu [11] que, du *Criu-metopon* au cap nommé soit *Cimarus*, soit *Corycus*, la distance étoit de 200 stades. Casaubon a pensé que le passage étoit mutilé, et qu'il falloit lire, Ἀπὸ δὲ Κιμάρου [ἐπὶ Μαλέαν] εἰσὶ στάδιοι ἑπτακόσιοι. J'ai cru devoir me conformer à cette leçon, adoptée par MM. de Bréquigny,

[1] Conf. *Polit.* ad *Eustath.* in *Homer. Iliad.* II, vers. 821, tom. II, §. 182, pag. 764. — *Tzschuck.* ad *Strab.* = [2] *Dionys. Perieget.* vers. 504. — *Eustath.* ad *Dionys.* loc. cit. = [3] *Voyez* tom. III, *pag.* 208, not. 1. = [4] *D'Anville, Carte d'Afrique*, 1749, 1768. — *Id. Géogr. anc.* tom. III, pag. 44. = [5] *Voyez* liv. XVII, *pag.* 837 du texte Grec. = [6] *M. de Sainte-Croix, des anciens Gouvern. fédér. de la Grèce*, pag. 329, not. 2. = [7] *Scylac. Peripl.* edit. Leid. 1700, pag. 39. = [8] Conf. *Salmas.* ad loc. — *Isaac. Voss.* ad loc. — *Jacob. Gronov.* ad loc. = [9] *Voy.* liv. XVII, *pag.* 838 du texte Grec. = [10] *Voy.* ci-dessus, *p.* 116, n. 3. = [11] *Voy.* ibid.

PAGE 475. Du *Samonium* jusqu'en Ægypte, la navigation est de quatre jours et quatre nuits : mais, suivant certains rapports, ce dernier trajet demande seulement trois jours et trois nuits; et quelques auteurs l'évaluent à 5000 stades ‹1›, tandis que d'autres le font encore moindre ‹2›. Ératosthène compte, de la Cyrénaïque au *Criu-metopon*, 2000 stades ‹3›; et, de là jusqu'au Péloponnèse, moins . . . . ‹4›.

Gossellin, Tzschucke et Falconer; d'autant qu'elle paroît ne point trop s'éloigner du témoignage de Pline, qui compte 80 milles [640 stades] de la Crète au cap *Malea*; et, en même temps, elle s'accorde avec l'intervalle marqué sur les cartes de MM. d'Anville et Barbié du Bocage, entre l'extrémité nord-ouest de la Crète et le cap nommé Malio ou S. Angelo, l'ancien *Malea*.

Observons toutefois que, suivant Casaubon lui-même, certains manuscrits, au lieu de ἀπὸ δὲ ΚΙΜΑΡΟΥ, portoient ἀπὸ δὲ ΤΑΙΝΑΡΟΥ, du *Tænarus*. Avec cette dernière leçon, si la distance du cap Matapan [le *Tænarus*] au cap Crio [le *Criu-metopon*] pouvoit en effet s'évaluer à 700 stades, la phrase de Strabon se trouveroit complète, et l'auteur auroit dit avec justesse, *de la Cyrénaïque au* CRIU-METOPON, *la navigation est de deux fois vingt-quatre heures; mais du* TÆNARUS (sous-ent. *au même cap*, CRIU-METOPON), *il y a 700 stades.*

— La distance du cap *Cimarus*, aujourd'hui cap Spada, au cap *Malea*, varie sur nos cartes de 55 à 60 minutes, c'est-à-dire de 642 à 700 stades de 700 au degré. G.

‹1› Du cap *Samonium* à Alexandrie, la distance en ligne droite est, sur nos cartes, d'environ 5500 petits stades de 1111 ⅑. G.

‹2› *Tandis que &c.* La phrase Grecque me paroît sujette à quelque difficulté : Σταδίων δ' εἶναί τινες πεντακισχιλίων εἰρήκασιν· οἱ δ' ἜΤΙ ἐλαττόνων. D'après la syntaxe naturelle, vu l'expression, ἜΤΙ ἐλαττόνων, *ETIAM minus*, Strabon semble regarder une distance de 5000 stades comme déjà moindre qu'un trajet réduit, par quelques auteurs, à trois jours et trois nuits de navigation. Je ne sais si l'on peut lui prêter cette idée.

‹3› Du cap *Criu-metopon* à *Apollonias*, dans la Cyrénaïque, il y a, sur nos cartes, 2100 stades de 700. G.

‹4› *Et, de là &c.* Les éditions, et même les mss. n'offrent ici aucun signe de lacune; on y lit : Ἐρατοσθένης δ' ἀπὸ μὲν τῆς Κυρηναίας μέχρι Κριοῦ μετώπου δισχιλίους φησί· ἜΝΘΕΝ δὲ (scilic. ἀπὸ τοῦ Κριοῦ μετώπου) εἰς Πελοπόννησον ἐλάττους. D'après cette leçon, notre auteur se trouveroit dire qu'Ératosthène comptoit, du *Criu-metopon* jusqu'au Péloponnèse, moins [de 2000 stades]. Mais Eratosthène auroit-il déterminé si vaguement une distance bien connue, et qu'il ne pouvoit regarder comme approchant de 2000 stades ! Supposera-t-on que, dans cette phrase, Strabon aura voulu simplement comparer le témoignage d'Ératosthène, par rapport aux distances qui séparoient le *Criu-metopon*, soit de la Cyrénaïque, soit du Péloponnèse, avec le calcul rapporté un peu plus haut, suivant lequel la navigation, du *Criu-metopon* jusqu'à la Cyrénaïque, étoit de deux fois vingt-quatre heures, et l'intervalle entre la Crète et le Péloponnèse s'évaluoit à 700 stades; de sorte que Strabon attribueroit à Ératosthène d'avoir donné ce dernier intervalle pour moindre [de 700 stades]! Cette explication seroit trop forcée. Je pense donc, avec M. Tzschucke, qu'après le mot, ἐλάττους, il manque quelque chose.

« Dans la langue des Crétois, nous dit Homère [a], plusieurs » langues sont mêlées; car, en Crète, habitent ensemble des » *Achæi*, de braves *Eteocretes* ‹1›, des *Cydones*, des Doriens *Trichaïces* ‹2›, et des divins Pélasges *. » De ces peuples, selon Staphylus ‹3›, les Doriens occupent le côté oriental de l'île; les *Cydones*, l'occidental; et les *Eteocretes*, qui possèdent la petite ville de *Prasos* *, où est le temple de Jupiter-DICTÆEN ‹4›,

PAGE 475.

Peuples établis dans la Crète.

[a] Odyss. XIX, 175.

* *Voyez* tom. II, *p. 151*, not. 3, 4 et 5.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 105*, not. 3 et 4.

L'Éditeur des FRAGMENS d'ÉRATOSTHÈNE avoit éludé la difficulté, en ne recueillant point [1] la seconde partie du témoignage que Strabon cite en cet endroit.

— La distance de la Cyrénaïque au *Criu-metopon* étant donnée avec beaucoup d'exactitude par Ératosthène, en stades de 700, il est très-vraisemblable que l'intervalle du *Criu-metopon* au Péloponnèse lui étoit indiqué dans le même module. Or du *Criu-metopon* au cap *Malea*, nos meilleures cartes font compter en ligne droite 82 minutes de degré, mesurées sur l'échelle des latitudes; et cet intervalle représente 957 stades de 700. Si donc il y a une lacune dans le texte de Strabon, il me semble qu'elle peut être remplie en lisant : *et, de là jusqu'au Péloponnèse, moins de [1000 stades]*. G.

‹1› *De braves* ÉTÉOCRÈTES. Litt. *des* ÉTÉOCRÈTES *au-grand-cœur*, μεγαλήτορες. Ἐτεοκρῆτες signifie *vraiment Crétois*.

‹2› TRICHAÏCES, Τριχάϊκες. L'étymologie, et par conséquent la signification de ce terme, restent incertaines. Les seuls auteurs que nous sachions l'avoir employé, sont Homère [2], au vers cité par Strabon; et Hésiode [3], dans l'un de ses poëmes aujourd'hui perdus. Les commentateurs [4] et les lexicographes Grecs [5] en donnent certaines explications, fort différentes de celles que Strabon va rapporter, mais encore moins plausibles.

‹3› *Staphylus*. Quel est cet auteur, que Meursius ne nomme point [6] au nombre de ceux qui avoient écrit spécialement sur la Crète? Seroit-ce Staphylus de Naucrate [7], le même qui avoit laissé des COMMENTAIRES sur l'Æolie [8], sur l'Arcadie [9], sur l'Attique [10], sur la Thessalie [11]?

‹4› *Qui possèdent la petite ville de* PRASOS, *&c.* Ὧν εἶναι πολίχνιον ΠΡΑΊΣΟΝ. κ. τ. λ.

Suivant un des critiques modernes les plus ingénieux [12], on devroit lire, Πολίχνιον ΚΑΙ Πραισόν, *qui possèdent* POLICHNIUM *et* PRÆSOS. « Strabon (nous dit ce critique), » par le nom de *Polichnium*, indique le lieu » qu'Étienne de Byzance appelle [13] Πολίχνη, » *Polichné*, et dont les habitans sont désignés, dans l'histoire [14], sous la dénomination

[1] *Seidel. Eratosth. Geographic. Fragm.* lib. III, pag. 148. = [2] *Homer. Odyss.* lib. XIX, vers. 177. = [3] Conf. *Etymol. Magn.* v. Τριχάϊκες, col. 768, lin. 25. = [4] Conf. *Schol. Homer.* ad loc. — *Eustath. ad eund.* loc. pag. 1861, lin. 13. = [5] Cf. *Apollon. Sophist. Lexic.* v. Τριχάϊκες. — *Hesych.* v. eâd. = [6] *Meurs. Cret.* lib. 1, cap. 1; opp. tom. III, col. 343 et seq. = [7] Conf. *Plin. Hist. nat.* lib. V, cap. 31, seu §. 36; et lib. VII, cap. 56, seu §. 57: tom. I, pag. 286, lin. 11; et pag. 415, lin. 4. — *Clem. Alex. Protrept.* tom. I, pag. 32, lin. 20. — *Athen. Deipnos.* lib. II, cap. 6, pag. 45, C. D. — *Tzetz.* chiliad. IX, vers. 834. — *Schol. Euripid.* in argum. *Med.* = [8] *Harpocrat.* v. Πεγήσια. = [9] *Sext. Emp. adv. Math.* lib. 1, cap. 12, pag. 272. = [10] *Harpocrat.* v. Ἐπίζεσιν. = [11] Conf. *Harpocrat.* v. Πενέσται. — *Schol. Apollon. Rhod.* ad *Argon.* lib. 1, vers. 580, et lib. IV, vers. 816. — *Schol. Homer.* ad *Iliad.* XVI, vers. 175. = [12] *Mazoch. Prodr. ad Heracl. psephism.* diatr. 2, sect. 4, pag. 96, not. 51. = [13] *Steph. Byzant.* v. Πολίχνα. = [14] Conf. *Herodot.* lib. VII, §. 170. — *Thucyd.* lib. II, §. 85.

PAGE 475. habitent la partie méridionale. Les autres ‹1›, plus nombreux, occupent les plaines ‹2›. Probablement les *Eteocretes*, comme aussi les *Cydones*, étoient autochthones; et le reste étoit composé de nations étrangères ‹3›. Suivant ce qu'Andron affirme, ces étrangers vinrent du canton de la Thessalie, que l'on nommoit jadis la Doride, et qui s'appelle maintenant l'Hestiæotide; canton, ajoute-t-il, d'où sortirent également ceux des Doriens qui, s'étant fixés aux environs du Parnasse, y fondèrent *Erineos*, *Boïum* et *Cytinium* ‹4› : et c'est d'après ce triple établissement,

» de Πολιχνῖται, *Polichnitæ*. Les *Polichnitæ* » furent, ainsi que les *Præsii*, les seuls de » tous les Crétois qui, après la mort de » Minos II, ne passèrent point en Sicile pour » y venger ce prince. » Mais la situation présumée de *Polichné* ne permet pas [1] de croire que Strabon ait prétendu adjuger cette ville aux *Eteocretes*.

Quant à *Præsos*, ou plutôt, comme Strabon l'appelle, *Prasos*, j'en ai déjà parlé [2], ainsi que des diverses manières dont le nom de cette ville se trouve cité. Je répète que l'on peut absolument douter s'il faut, ou non, la distinguer de *Priansos*. Nos meilleurs géographes modernes ne paroissent pas complétement d'accord à l'égard de sa position [3].

‹1› Apparemment les *Achæi* et les Pelasges.

‹2› L'auteur, après avoir déterminé quels étoient, parmi les divers habitans de la Crète, ceux du côté oriental, ceux du côté occidental, et ceux du côté méridional, finit par dire que le reste des insulaires occupoit les plaines. Il sembleroit que sa division fût relative aux montagnes situées dans le centre de l'île; et que, selon lui, les plaines formassent le côté septentrional. Mais une pareille division s'adapteroit-elle à la vraie topographie de la Crète! C'est aux géographes à décider.

‹3› *Probablement les* ÉTÉOCRÈTES, *&c.* Suivant le même critique [4] que j'ai cité un peu plus haut [5], les *Étéocrètes* seuls pouvoient être incontestablement regardés comme autochthones, en tant que cette dénomination, prise à la rigueur, auroit désigné les habitans primitifs de l'île; et les *Cydones* n'y étoient venus qu'en un temps postérieur à celui où la Crète s'étoit trouvée presque déserte par l'émigration des Crétois en Sicile. On peut voir, dans son ouvrage, les fondemens de cette opinion.

D'après ce que Strabon rapporte en cet endroit, M. de Sainte-Croix a cru pouvoir affirmer [6] « qu'à l'arrivée des Pélasges, les » *Étéocrètes* et les Cydoniens se trouvoient » maîtres de toute l'île. » Cette assertion ne me paroît pas juste : et le passage de Strabon est indiqué [7] d'une manière erronée ; il se rencontre dans la *page 327*, non *328*, de l'édition marquée par M. de Sainte-Croix.

Au surplus, cette réflexion, *Probablement &c.*, appartient-elle à Strabon! ou bien étoit-elle de Staphylus! Je l'ignore.

‹4› *Voyez*, dans le vol. III, *pag. 481*, les notes 3 et 4; et les Éclaircis. n.os XLIII, XLIV, *pag. 186 et suiv.*

[1] Conf. *Thucyd.* loc. cit. = [2] *Voyez* ci-dessus, *pag. 105*, not. 4. = [3] Conf. *D'Anville, Carte de la Crète.* — *Larcher*, *Tabl. Géogr.* pag. 464. — *Barb. du Boc. Carte de la Crète.* = [4] *Mazoch.* loc. cit. = [5] *Voy.* ci-dessus, *p. 123*, not. 4. = [6] *Lég. de la Crète*, à la suite du Traité *des anc. Gouv. féd. &c.* p. 331. = [7] *Ibid.* n. 3.

qu'Homère applique à ces peuples l'épithète de *Trichaïces*. Mais l'assertion d'Andron, qui ne donne que trois villes à la Tétrapole Dorienne, et qui fait de la mère-patrie des Doriens une colonie de Thessaliens, n'est guère admissible. Et quant à l'épithète, *Trichaïces*, on la rapporte, avec plus de probabilité, aux aigrettes des casques Doriens : elle indique, ou que ces aigrettes étoient TRIPLES, ou qu'elles étoient *TRICHINES* *, ou. . . . . . ‹1›. PAGE 476.

* C'est-à-dire, *faites-de-crins*.

§. II. Principales villes.

LA Crète renferme quantité de cités. Les trois plus grandes et les plus fameuses sont, *Cnossos*, *Gortyna*, *Cydonia* ‹2› ; je dis, sur-tout, *Cnossos*.

§. III. De *Cnossos*.

* Iliad. II, 646. — Od. XIX, 178 et 179. — Hymn. in Apoll. 393.

CETTE ville a été célébrée non-seulement par Homère, qui la qualifie de grande et la donne comme la résidence du roi Minos *, mais aussi par les écrivains postérieurs. Long-temps elle eut la prépondérance en Crète ; puis elle déchut de sa supériorité, et, forcée de renoncer à la plupart de ses institutions ‹3›, elle vit les cités de *Gortyna* et de *Lyctos* * l'emporter sur elle. Mais, par la suite, elle a recouvré son ancienne dignité, celle de métropole. *Cnossos* ‹4›,

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 120*, not. 1.

‹1› *On la rapporte &c.* Je paraphrase ce passage, qui est évidemment corrompu, et mutilé vers la fin, où les éditions présentent ces seuls mots : Ἡ ἀπὸ τοῦ τριχίνας εἶναι τοὺς λόφους ἘΦΑΜΙΛΟΥΣ. Les commentaires d'Eustathe ne jettent aucune lumière sur cet endroit. Les variantes, ἐφαμίλλους, φιλοτέχνους, ἐφαμίλους, εὐαμίλους, ἐπαμπυλόφους, ἐφαμπυλόφους, ἐφαμπυλόφους, εὐαμπυλόφους εὐαμπυλόφους, καὶ ἀμπυλόφους, qu'offrent différens manuscrits, ne mettent sur la voie d'aucune leçon plausible. Les conjectures des critiques, comme celles de Chandler et de Toup, citées par M. Falconer, demeurent sans fondement solide, et, de plus, ne suffisent point pour lever toute difficulté.

‹2› Je conserve l'orthographe de toutes les éditions, comme de tous les manuscrits. Par-tout Strabon paroit avoir écrit, Κνωσσός, Γόρτυνα, Κυδωνία. Je reparlerai, plus bas, de chacune de ces villes, de leur position, et du nom actuel des lieux qu'on croit les avoir remplacées.

‹3› *Et, forcée &c.* Je crois avoir exprimé la signification des mots, ἐκ πολλοῦ [*al.* πολλοῖς] τῶν νομίμων [*al.* νόμων] ἀφῃρέθη. Mais il nous reste si peu de détails sur l'histoire particulière de *Cnossos*, que je ne comprends pas nettement ce qu'ici notre auteur a voulu dire.

‹4› Quel nom porte maintenant le lieu où *Cnossos* fut située [1] ! s'appelle-t-il Cinosa [2], ou bien Candake [3], ou bien Cnossu [4], ou

[1] *D'Anville*, *Géogr. anc.* tom. I, pag. 279. = [2] Conf. *Erythr.* ap. *Ortel.* Thes. Geogr. — *Sam. Patrick. Ind.* pag. 158. = [3] *Pocock. trad. Franç.* liv. IV, ch. 5, tom. IV, pag. 273. = [4] *Savar.* edit. Reichard, pag. 68.

PAGE 476. assise dans une plaine où son enceinte primitive occupoit un espace de 30 stades, se trouve placée entre le territoire de *Lyctos* ‹1› et celui de *Gortyna*. Elle est à 200 stades de *Gortyna* ‹2›, et à 120 stades de *Lyctos*, que le poëte* nomme *Lyttos* ‹3›. Mais *Cnossos* n'est qu'à 25 stades de la mer septentrionale; tandis que *Gortyna* et *Lyctos* ‹4› sont, l'une * à 90, l'autre ** à 80 stades de la mer Libyque.

* Iliad. II, 647.

* *Gortyna.* ** *Lyctos.*

Cnossos s'appeloit jadis *Cæratos* ‹5›, comme le fleuve qui coule sous ses murs ‹6›. Son arsenal maritime est *Heracleum* ‹7›: au temps

bien Castel Pediada [1]! Le géographe Grec moderne [2] se contente de dire que *Cnossos* est aujourd'hui remplacée par un bourg.

‹1› *LYCTOS*, Λύκτος. Telle est l'orthographe constante de ce nom dans nos éditions. Néanmoins je pencherois à croire que Strabon avoit originairement écrit, Λύττος, *Lyttos*; et voici pourquoi. D'abord, nous allons voir que Strabon oppose expressément l'orthographe dont il se servoit, à celle qu'Homère avoit employée [3]. Or, d'après le témoignage positif d'Eustathe [4], comment ne pas croire qu'Homère avoit écrit, Λύκτος, *Lyctos*! orthographe qui, d'ailleurs, se retrouve dans les plus anciens manuscrits de la Théogonie [5] d'Hésiode! Voilà donc une première raison de croire que Strabon, ici, avoit écrit, Λύττος, *Lyttos*. Ensuite, divers monumens lapidaires et métalliques [6], postérieurs au siècle d'Homère, et antérieurs à celui de Strabon, semblent attester qu'au temps de notre auteur, l'usage d'écrire, *Lyttos*, avoit généralement prévalu.

‹2› Je lis, avec M. Tyrwhitt [7], [*Διέχουσι μὲν ἀπὸ τῆς Γορτύνης*] *σταδίους διακοσίους*.

‹3› Suivant ce que j'ai observé dans la note 1, si l'on ne devoit rien changer à l'orthographe des éditions de Strabon, il faudroit nécessairement que les exemplaires de l'Iliade dont notre auteur se servoit, portassent, Λύττος; non, comme ceux d'après lesquels Eustathe travailloit, Λύκτος.

‹4› *Lyctos*, ou *Lyttos*, ne manque point de célébrité dans l'histoire, où il est fait plus d'une fois mention des révolutions qu'éprouva cette ancienne cité. Toutefois sa position n'est point absolument constatée. Quand il s'agit de marquer l'habitation qui maintenant la remplace, quelques-uns [8] disent Palæo-castro; d'autres [9], Toxida; M. d'Anville [10], Lassiti.

‹5› Elle porta aussi le nom de *Tritta* [11].

‹6› Suivant Pococke [12], ce fleuve est celui qui, sur la carte d'Homan, est nommé *Curnos*.

‹7› *HERACLEUM*. Il pouvoit être situé dans le lieu qu'occupe aujourd'hui Candia [13].

Au surplus, ce passage n'autorise point à dire affirmativement [14]: « Le nom de l'Hercule Phœnicien n'étoit pas étranger aux » Crétois, qui avoient À GNOSSE leur » *Heracleion* [15]. »

[1] *La Martin.* Dict. = [2] *Melet. Geogr. anc. &c.* pag. 410, col. 1. = [3] *Homer. Iliad.* II, 646. — Id. *ibid.* XVII, 611. = [4] *Eustath.* in *Homer.* Iliad. II, v. cit. edit. Polit. tom. II, §. 103, pag. 667. = [5] *Hesiod. Theogon.* vers. 477 et 482. = [6] Conf. *Rasch. Lexic. num.* tom. II, part. II, pag. 1933. = [7] *Conject. in Strab.* pag. 40. = [8] *Niger.* ap. *Ortel.* Thes. geogr. = [9] *Pocock.* ap. *Tzschuck. Not. exeget.* in *Pomp. Mel.* lib. II, cap. 7, §. 12, vol. III, part. II, pag. 815. = [10] *D'Anville, Géogr. anc.* tom. I, pag. 280. = [11] Cf. *Hesych.* v. Τρίττα, post vocem Τριπτυχεί. = [12] *Pocock.* loc. cit. = [13] *Tournef.* tom. I, Lettr. 1, pag. 40 et 41. — *Pocock.* loc. cit. = [14] *Dupuis, de l'Influence que les habitans des îles du golfe Persique &c.* Instit. nat. Cl. de Littér. et B. A, vol. V, pag. 10. = [15] *Strab.* lib. X, pag. 476 (Citation de M. Dupuis).

de Minos, c'étoit, dit-on *, *Amnisos*, où se voit aujourd'hui le temple d'Ilithye ‹1›. PAGE 476. * Odyss. XIX, 188.

Fondation de *Cnossos* due à Minos.

Minos passe pour avoir été un habile législateur, et pour avoir, le premier, dominé sur les mers. Il divisa la Crète en trois parties, dans chacune desquelles il fonda une cité considérable; telle fut principalement *Cnossos*, située dans la partie qui regarde le Péloponnèse, et en même temps au nord de l'île ‹2›.

Discussion sur Minos.

Suivant Éphore, Minos avoit pris pour modèle un certain Rhadamanthe, personnage fort ancien ‹3›, et dont l'un de ses frères * portoit le nom ‹4›. Ce Rhadamanthe, le plus juste des hommes, avoit le premier civilisé la Crète par des lois, par la formation de plusieurs cités, par des règles d'administration,

* *Voyez* liv. XII, *pag.* 573 du texte Grec.

‹1› *AMNISOS*, selon Pococke [1], pourroit avoir été situé là où la carte d'Homan indique *Animos*, à l'embouchure du Cartero.

‹2› *Située &c.* Tel est, ce me semble, l'unique sens dont soit susceptible la phrase Grecque, telle que les éditions la présentent, sans aucun indice de lacune: *Τὴν μὲν Κνωσσὸν ἐν τῷ κατανεύοντι τῆς Πελοποννήσου· ἣ αὐτὴ δ' ἐστὶ προσβόρειος.* Des autorités assez graves [2] confirment cette leçon. De plus, elle peut absolument cadrer avec la manière dont notre auteur orientoit la Crète et le Péloponnèse [3]. Toutefois, suivant d'habiles critiques [4], il manque ici quelque chose; et Strabon n'a point dû énoncer que *Cnossos* fût située dans la partie qui regarde le Péloponnèse. L'extrait de Gémistus [5] appuie leur opinion; et à ce que M. Tzschucke allègue pour la soutenir, on pourroit ajouter que, vraisemblablement, Strabon, ici, avoit dit à-peu-près la même chose qui se lit dans le V.e livre de Diodore de Sicile [6], concernant les trois villes fondées ou agrandies par Minos: *Κνωσσὸν ἐν τοῖς πρὸς τὴν Ἀσίαν νεύουσι μέρεσι τῆς νήσου· Φαιστὸν δ' ἐπὶ θαλάσσης ἐστραμμένην ἐπὶ μεσημβρίαν· Κυδωνίαν δ' ἐν τοῖς πρὸς ἑσπέραν κεκλιμένοις τόποις* κ. τ. λ. « *Cnossos*, dans les parties qui regardent l'ASIE; *Phæstos*, au bord de la mer, vers le midi; et *Cydonia*, dans les cantons situés vers le couchant. »

‹3› Il étoit fils d'Héphæstus, petit fils de Talus, et arrière-petit-fils de Crès [7].

‹4› Ainsi donc, Éphore, reconnoissant deux Rhadamanthes, convenoit que l'un des deux étoit frère de Minos: il est évident que tel étoit le témoignage de cet historien. D'après cela, j'ai peine à comprendre pourquoi M. de Sainte-Croix a dit [8]: « Cette opinion [d'Éphore] à l'égard de Rhadamanthe, s'éloigne trop du sentiment général, qui donne Rhadamanthe pour frère à Minos. »

---

[1] *Pocock.* loc. cit. = [2] Conf. *Eustath.* in *Homer. Iliad.* B, vers. 645, edit. Polit. tom. II, §. 102, pag. 666, 667. — *Phranz.* lib. 1, cap. 36, pag. 22, col. 1. — *Polit.* ad *Eustath.* loc. cit. not. 13. = [3] *Voyez* ci-dessus, *pag.* 115, not 1. = [4] *Casaub.* ad loc. — *Tzschuck.* ad loc. = [5] Manuscrit 1398, F.° 81 v.° lin. 2 et seq. = [6] *Diodor. Sic.* lib. V, §. 78, tom. I, pag. 394. = [7] *Cinæthon.* ap. *Pausan. Arcadic.* seu lib. VIII, §. 2, edit. Fac. tom. II, pag. 513. = [8] *Législat. de la Crète*, art. 1, pag. 343, 344.

PAGE 476. en feignant d'avoir reçu de Jupiter les décrets qu'il rendoit. Ce fut sans doute d'après cet exemple, que Minos, à son tour, imagina de se retirer, tous les neuf ans ‹1›, au fond de l'antre consacré à Jupiter ‹2›, pour y faire quelque séjour, et en rapporter ensuite certaines lois qu'il donnoit comme émanées du dieu même; d'où le poëte a dit [a] : « Minos, ce disciple NOVENNAIRE du grand Jupiter. »

[a] Odyss. XIX, 178.

‹1› *De se retirer, tous les neuf* ANS, *&c.* Le grec porte : ὁ *Μίνως* ΔΙʼ ἘΝΝΈΑ ἘΤΈΩΝ, *ὡς ἔοικεν, ἀναβαίνων κ. τ. λ.* J'interprète ce passage de la manière qui me paroît la plus raisonnable. Néanmoins je ne me dissimule point que les commentateurs anciens et modernes [1] nous laissent incertains s'il ne signifieroit pas plutôt, que Minos, s'étant retiré au fond de l'antre consacré par la naissance de Jupiter, y avoit passé neuf années consécutives, &c. Peut-être même devons-nous croire que Strabon adoptoit ce dernier sens. En effet, quoiqu'il paroisse ici attribuer à Éphore la phrase dont la signification m'embarrasse, ailleurs [2] il la donnera comme tirée de Platon. Or, dans le seul des écrits attribués à Platon, où cette même phrase se rencontre, je veux dire le Dialogue intitulé, MINOS [3], elle se trouve expliquée [4] comme on vient de le voir en dernier lieu. Mais d'habiles critiques, de nos jours [5], ont établi, et presque inébranlablement, que le MINOS ne doit point être sorti de la plume de Platon; bien que, dès le second siècle après sa mort, nous voyons la plupart des écrivains Grecs lui attribuer formellement cette production. L'unique passage authentique dans lequel ce philosophe rappelle le fait mythique dont il s'agit, existe au début du Traité DES LOIS [6]; et là, le sens est décidé, l'expression est claire : chaque neuvième année, *δι' ἐνάτου ἔτους*, Minos feignoit d'aller prendre conseil de Jupiter dans son antre.

Suivant M. de Sainte-Croix [7], c'auroit été en mémoire de ce fait que furent établis certains mystères auxquels Pythagore, disoit-on, avoit été initié. Mais, certainement, l'auteur [8] dont M. de Sainte-Croix cite le témoignage à ce sujet, ne parle point en ce sens.

‹2› On trouve, dans l'un des Dialogues de Platon [9], la description (peut-être imaginaire) de la route qui conduisoit de *Cnossos* jusqu'à cet antre.

[1] Conf. *Heraclid. Pontic. de Politic.* Fragm. 3, edit. Kœler. pag. 6. — *Diodor. Sic.* lib. V, §. 78, tom. I, pag. 394. — *Dionys. Halicarn. Antiquit. Romanar.* lib. II, §. 61; edit. Reisk. tom. I, pag. 375, lin. 14. — *Plutarch. Philos. esse cum princip.* edit. Reisk. tom. IX, pag. 107 — *Maxim. Tyr.* Dissert. 12, §. 7, et Dissert. 28, §. 2; pag. 137 et 447. — *Apoll. Lexic.* v. Ἐννέωρος. — *Schol.* in *Homer. Od.* lib. XIX, vers. 178. — *Etymolog. magn.* v. Ἐννέωροι. — *Eustath.* in *Homer.* loc. cit. pag. 1861, lin. 24 et seq. — *G. Syncell. Chronogr.* pag. 163. — *Meurs. Cret.* lib. II, cap. 3, opp. tom. III, col. 399, D. — *Casaub.* ad *Strab.* loc. — *Spanh.* ad *Callim. Hymn. in Dian.* vers. 193. — *Clark.* ad *Homer.* loc. cit. — *Wesseling.* ad *Diodor. Sic.* loc. cit. — *Davis.* ad *Cicer. Tuscul.* lib. II, cap. 14, seu §. 34; et ad *Maxim. Tyr.* pag. 630, col. 2. — *Banier, Diss. des deux Minos*, Acad. des I. et B. L. vol. III, *Hist.* pag. 50. — *Sainte-Croix, Législat. de la Crète*, pag. 339. = [2] *Voyez* liv. XVI, *pag.* 762 du texte Grec. = [3] Conf. *Platon. Min.* tom. II, pag. 319, lin. 25. = [4] *Ibid.* lin. 44. = [5] Conf. *Frid. Aug. Wolf. Prolegom.* in *Homer.* §. 17, pag. 67, not. 32. — *Fr. Schleiermach. vers. Germanic.* opp. *Platon.* tom. II, pag. 343. — *Aug. Bœckh.* in *Platon.* MINOEM, pag. 7 et seq. — *It.* pag. 15, 19, 20, 59, 60. = [6] *Platon.* opp. tom. II, pag. 624, A, lin. 10. — Cf. et *Huet. not. mss.* ad *Strab.* = [7] *Législat. de la Crète*, pag. 339, lin. 13 et suiv. = [8] *Iambl. Vit. Pythag.* §. 17, pag. 19 et 20. = [9] *Plat. de Legib.* lib. I, edit. Serran. tom. II, pag. 625, A, B.

Mais,

Mais, tandis qu'Homère s'exprime de la sorte au sujet de ce roi, PAGE 476.
nos anciens, parlant du même Minos, nous le peignent comme un prince tyrannique, exacteur ‹1›, violent; ils nous entretiennent tragiquement du Minotaure, du Labyrinthe, des malheurs de PAGE 477.
Dédale, des aventures de Thésée. Des deux portraits, quel est le vrai! on ne sauroit le décider. Il est encore un autre point sur lequel on ne s'accorde pas. Les uns font de Minos un étranger venu dans la Crète : les autres veulent qu'il ait été Crétois de naissance; cette dernière opinion est celle que le poëte semble appuyer quand il dit * : « Jupiter, dont Minos, destiné à proté- » ger ‹2› la Crète, fut le premier descendant. »

* Iliad. XIII, 450.

Quant à l'île de Crète, l'on s'accorde à dire que, de toute ancienneté, ses habitans eurent de bonnes lois, et furent, à cet égard, le modèle des peuples Grecs les plus sages, principalement des Lacédæmoniens, ainsi que Platon le prouve dans ses Lois, et qu'Éphore le témoigne dans son GOUVERNEMENT DE L'EUROPE ‹3›. Par la suite des temps, la Crète a beaucoup dégénéré; car, après les *Tyrrheni*, qui avoient tant infesté nos mers ‹4›,

‹1› *EXACTEUR*, Δασμολόγος. « *Ad Minoïs hujus opes maritimas referendum est, » quod Atheniensibus tributum septem puerorum et totidem puellarum, qui fortè obsidum » loco essent, imperare potuit. Quo ipso nomen » δασμολόγος accepisse videtur.* » HEYN. *Commentat. I, super Castoris epoch. &c.* ap. *Nov. Com. Soc. Reg. Sc. Gotting.* tom. I, *pag. 78.*

‹2› Je donne ici au terme, ἐπίουρον, le sens dans lequel, à ce qu'il me semble, la plupart des poëtes [1] l'ont employé; mais ce mot composé est susceptible de beaucoup d'autres significations [2].

‹3› *Dans son GOUVERNEMENT DE L'EUROPE* : Ἐν τῇ Εὐρώπης πολιτείᾳ. Par cette manière de s'exprimer, Strabon semble donner à entendre qu'Éphore avoit composé un ouvrage dans lequel il traitoit du gouvernement des divers pays de l'Europe. Mais les variantes que l'on trouve sur ce passage, annoncent de l'altération dans le texte.

‹4› *Car, après les TYRRHENI, &c.* Malgré l'accord des manuscrits et des éditions, qui portent, Μετὰ γὰρ τοὺς ΤΥΡΑ'ΝΝΟΥΣ, *Car, après les TYRANS ou ROIS*, j'ai lu, comme d'habiles critiques [3] l'ont proposé, ΤΥῬῬΗΝΟΥ'Σ. M. Heyne [4] a pensé que la leçon ordinaire pouvoit subsister. Il l'a même crue justifiée par un passage qui se rencontrera dans le XIV.e livre [5] : mais ce

[1] Conf. *Homer. Odyss.* XIII, 405. — *Theocrit. Idyll.* VIII, 6. — *Apollon. Rhod. Argon.* lib. I, 87; III, 1179; IV, 662. = [2] Conf. *Schol. Homer.* ad loc. — *Heyn.* ad *Homer. Iliad.* XIII, 450; tom. VI, pag. 456. = [3] Conf. *Meurs. Cret.* lib. III, cap. 5, opp. tom. III, col. 457, D. — *Albert.* in *Hesych.* v. Τυῤῥηνοὶ δεσμοί. — *Tzschuck.* ad *Strab.* loc. = [4] *Heyn.* loc. cit. pag. 79, not. *m.* = [5] *Voyez* liv. XIV, *pag. 668* du texte Grec.

PAGE 477. les Crétois furent ceux que l'on y vit exercer la piraterie <1>, jusqu'à ce qu'ils se soient trouvés eux-mêmes opprimés par les Ciliciens <2> : mais ceux-ci, à leur tour, ont été détruits, avec tous les autres pirates, par les Romains *, devenus maîtres, d'abord de la Crète, puis des forts dont les brigands de Cilicie s'étoient fait un asyle <3>.

* Environ 67 ans avant l'ère Chr.

Cnossos est maintenant au nombre des cités qui ont reçu des colonies Romaines <4>.

Relations des parens de Strabon avec les Cnossiens.

Que l'on me pardonne d'avoir parlé si long-temps de *Cnossos :* jamais cette ville ne sera étrangère pour moi; bien que, par le sort des choses humaines, par les vicissitudes et les malheurs qu'elle a éprouvés, les relations de commerce et d'intérêt que ma famille y entretenoit ne subsistent plus. Ces relations datoient du temps où vécut Dorylaüs, tacticien habile et fort estimé de Mithridate Évergète <5>. Chargé, à raison de sa grande expé-

passage, mûrement examiné, ne m'a point paru décisif.

<1> Vers l'an 189 avant l'ère Chrétienne, les Crétois retenoient en esclavage un grand nombre de citoyens Romains [1], ainsi que d'autres habitans de l'Italie.

<2> Strabon, ailleurs [2], nous autorisera, en quelque sorte, à placer vers l'année 145 avant l'ère Chrétienne, le commencement de ces pirateries exercées sur les mers d'Europe, par des Ciliciens proprement dits, comme par d'autres Asiatiques, et par des insulaires. Mais ce fut vers l'an 104 avant la même ère que le brigandage des Ciliciens devint excessif [3].

<3> *Puis des forts dont &c.* La phrase Grecque est obscure : Καὶ τὰ πειρατικὰ τὰ Κιλίκων φρούρια. M. de Sainte-Croix [4], sur la foi de Freinshemius [5], a cru qu'il s'agissoit ici de certains forts qui auroient été bâtis en Crète par les Ciliciens, et détruits par Métellus Créticus, lorsque ce général Romain eut conquis la Crète. Je reste persuadé que Strabon a voulu parler de la destruction des forts de la Cilicie, opérée par Pompée.

<4> A quelle année peut-on rapporter l'envoi de cette colonie! Strabon est peut-être le seul [6] qui en fasse mention. D'après un passage d'Arrien [7], il sembleroit que, sous les empereurs, les Cnossiens avoient un magistrat, ou plutôt un patron, προστάτην, nommé par le sénat.

<5> Roi de Pont, qui régna de l'an 157 à l'an 118 avant l'ère Chrétienne.

[1] *Tit. Liv.* lib. XXXVII, cap. 60, §. 3 et seq. = [2] *Voyez* liv. XIV, *pag. 664, 665, 668* du texte Grec. = [3] Conf. *Cicer. pro leg. Manil.* §. 12. — *Id. de Orator.* lib. I, §. 18; et lib. II, §. 1. — *Trog. Pomp. Prolog.* lib. 39. = [4] *Sainte-Croix, Législat. de la Crète*, art. 3, pag. 437. = [5] Conf. *Freinsh. Supplem.* ad *Tit. Liv.* lib. XCIX, §. 47. = [6] Conf. *Meurs. Cret.* lib. III, cap. 5, opp. tom. III, col. 459, E, et seq. = [7] *Arrian.* in *Epictet.* lib. III, cap. 9, pag. 391.

rience dans les affaires de la guerre, de recruter pour ce prince parmi les étrangers, s'il voyageoit beaucoup en Thrace et en Grèce, il ne visitoit pas moins souvent la Crète, que fréquentoient toutes les personnes chargées d'un pareil emploi : cette île alors, n'étant pas encore soumise aux Romains, regorgeoit de soldats mercenaires qui s'engageoient volontiers, même au service des pirates. Dans l'un des voyages que Dorylaüs y fit, le hasard voulut que la guerre s'allumât entre les Cnossiens et les Gortyniens; et les premiers lui confièrent le commandement de leurs troupes. Ayant su terminer cette guerre par de prompts succès, il reçut les récompenses les plus libérales. Et comme, bientôt après, arriva la mort d'Évergète, qui, assassiné * dans Sinope par ses courtisans, laissoit pour héritiers sa veuve et ses enfans en bas âge, il n'espéra plus rien de la cour du Pont, et se fixa dans *Cnossos*, où il épousa une Macédonienne, qui se nommoit Stéropé. Il eut de ce mariage une fille, avec deux garçons, appelés Lagétas ‹1› et Stratarcha, dont j'ai connu le second, mais dans sa vieillesse la plus avancée. Cependant, des deux fils d'Évergète, un seul, Mithridate, surnommé depuis Eupator, fut reconnu roi. Il n'avoit encore que onze ans ‹2›. Au nombre de ses compagnons d'enfance s'étoit trouvé un neveu paternel de Dorylaüs le tacticien, je veux dire un fils de Philetærus ‹3›, lequel portoit, comme son oncle, le nom de Dorylaüs; et le roi, parvenu à l'âge viril, aimoit à tel point la société de ce jeune homme, que non-seulement il le promut aux emplois les plus honorables; mais, prenant soin des parens de son favori, il appela près de soi tous ceux

Page 477.

* En l'année 118 avant l'ère Chr.

Page 478.

‹1› *Stéropé* ..... *Lagétas.* Certains mss. portent : Στερότην, Λεγέταν· ce qui donneroit *Stéroté* et *Légétas.*

‹2› On a prétendu [1] qu'ici le texte devoit porter, DOUZE ans, δώδεκα. Mais cela n'est point prouvé. Divers témoignages [2], ainsi que l'observe un des derniers éditeurs de l'ouvrage de Strabon [3], rendent incertain si Mithridate-Eupator, quand il monta sur le trône, comptoit ou 11, ou 12, ou 13 ans.

‹3› *PHILETÆRUS*, Φιλεταίρου. Quelques mss. portent, Φιλετήρου, *de PHILETERUS.*

[1] *Theophr. Bayer. Opusc.* edit Klotz. 1770, pag. 223, not. 1. = [2] Conf. *Memn.* cap. 32, ap. *Phot. Bibl.* cod. 224, pag. 727. — *Appian. Mithridat.* §. 112, edit. Schweigh. tom. I, pag. 813. = [3] *Tzschuck.* ad loc.

PAGE 478. d'entre eux qui demeuroient à *Cnossos :* c'étoient les enfans de Lagétas, qui avoient déjà perdu leur père, et passé le terme de la jeunesse. Ils quittèrent donc alors *Cnossos,* pour s'établir dans le Pont; et au nombre de ces enfans de Lagétas, étoit mon aïeule maternelle. Mais leur bonheur, en ce pays, ne dura pas plus que la fortune de Dorylaüs II : au moment où il la perdit, convaincu d'avoir voulu former, au sein du royaume, un parti en faveur des Romains, dans l'espérance de parvenir lui-même à la souveraineté <1>, tous les siens furent enveloppés dans sa disgrace ; et, quand ils se trouvèrent ruinés dans le Pont, ils ne tiroient plus rien des Cnossiens, qui eux-mêmes avoient éprouvé une suite de révolutions. Mais, encore un coup, c'est trop long-temps parler de *Cnossos.*

§. IV. De *Gortyna.*

APRÈS *Cnossos*, la cité Crétoise qui paroît avoir été la plus puissante, est celle des Gortyniens Tant que l'une et l'autre unirent leurs intérêts réciproques, elles purent se faire obéir par toute la Crète <2>. Mais quand elles se divisèrent, il s'établit dans l'île deux partis; et c'étoit ordinairement celui auquel accédoit *Cydonia* qui devenoit le plus fort <3>.

Peut-être la cité des Gortyniens, située au sein d'une plaine <4>,

<1> *Convaincu &c.* Le texte porte : *Ἐφωράθη γὰρ* ΑΦΙΣΤΑΣ ΤΟΙΣ ΡΩΜΑΙΟΙΣ ΤΗΝ ΒΑΣΙΛΕΙΑΝ, ἐφ' ὃ (legend. ᾧ) *αὐτὸς εἰς τὴν ἀρχὴν καταστήσῃ.* M. de Bréquigny, ainsi que tous les autres interprètes, avoit traduit ce passage, comme si Strabon vouloit dire que c'étoit Mithridate qui, ayant essayé, pour dominer en Asie, de détruire la prépondérance des Romains, avoit été lui-même détruit par eux, et avoit entraîné dans sa chûte la famille de Dorylaüs. Mais, par la suite [1], on reconnoîtra que j'ai saisi le vrai sens. Dût-on s'étonner d'une pareille locution, certainement Strabon, par ces mots, *ἀφιστὰς τοῖς Ῥωμαίοις τὴν βασιλείαν,* a prétendu exprimer ce que j'ai rendu en français.

<2> Particulièrement vers l'année 221 avant l'ère Chrétienne [2].

<3> Parfois aussi, et sur-tout vers l'année 189 avant l'ère Chrétienne, les Cydoniens faisoient tête aux deux autres cités [3] réunies.

<4> Cette plaine s'appelle aujourd'hui, la vallée de Messarea ou Messaria. D'après ce que disent nos voyageurs modernes les plus estimés [4], l'on trouve aujourd'hui, soit à quelque distance, soit tout proche, soit dans

[1] *Voyez* liv. XII, *pag. 557* du texte Grec. = [2] Conf. *Polyb. Hist.* lib. IV, §. 53, edit. Schweigh. tom. II, pag. 129. = [3] Conf. *Tit. Liv.* lib. XXXVII, cap. 60. = [4] Conf. *Dapper, Descr. des îles de l'Arch.* pag. 391 et 417. — *Tournefort, Voy. au Lev.* Lettr. 2, tom. I, pag. 58 et suiv. — *La Martinière*, Dict. — *Pococke, Descr. de l'Or.* part. II, liv. IV, tom. IV, pag. 249 et suiv.

de même que *Cnossos,* avoit-elle été jadis entourée de murs, comme l'indique cette expression d'Homère * : « Et *Gortys*, bien » murée ‹1›. » Mais il faut que, par la suite, ses murs aient été détruits jusqu'aux fondemens ; et, depuis, elle a toujours été démantelée : car Ptolémée Philopator *, qui avoit commencé à la faire entourer de murailles, n'a continué l'ouvrage que dans l'espace de huit stades ‹2› ; tandis que l'ancienne enceinte de l'habitation, bien plus considérable, étoit d'environ 50 stades. PAGE 478.

* Iliad. II, 646.

* Son règne date de l'an 221 à l'an 204 avant l'ère Chr.

Gortyna, placée [comme * je l'ai dit] à 90 stades de la mer Libyque ‹3›, est à la même distance de *Leben* qui lui sert de port commercial ; mais elle a aussi un arsenal maritime, appelé *Metallum* *, dont elle est éloignée de 130 stades : le fleuve *Lethæus* la traverse toute entière.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 126.*

* Matala.

Leben a été la patrie de Leucocomas et d'Euxynthetus, dont

Leben.

le sein même des ruines de l'ancienne *Gortyna*, diverses habitations, telles que Novi-Castelli, Metropoli, et Aiousdeka (mot altéré, dérivant du grec, *ἅγιοι δέκα*, dix Saints). Et la plaine indiquée ici par Strabon, est traversée ou terminée par deux fleuves. L'un de ces fleuves doit être l'ancien *Lethæus ;* et, si nous devions en croire Dapper [1], il seroit appelé par les gens du pays, Anapodari ou Anaporal : mais, suivant la version Française du Voyage de Pococke [2], le nom vulgaire est *Seropotamos.* L'autre fleuve, selon cette même version, se nomme *Metropolianas* [3] ou *Metropolitanos* [4] ; et c'est ce dernier que Tournefort [5] croit être l'ancien *Lethæus.*

‹1› *GORTYS.* Ici j'ai dû conserver l'orthographe d'Homère.

‹2› *De* huit *stades.* Le texte porte, *quatre-vingts, ὀγδοήκοντα.* Cette dernière leçon se trouve confirmée par le témoignage d'Eustathe [6], et je dois même ajouter, par celui de Phrantzès [7], suivant la nouvelle édition du *CHRONICON* de cet auteur. Toutefois j'ai cru, avec d'habiles critiques [8], devoir lire, *ὀκτώ.* On pourroit adopter la leçon, *δεκαοκτώ, dix-huit,* proposée par Politi [9]. Mais la conjecture de Barthius [10] est inadmissible.

‹3› A propos de cette assertion de notre auteur, Tournefort dit [11] : « Cela est exacte» ment vrai ; car on ne compte que 13 milles » des ruines de Gortyne à la mer, et 25 milles » des mêmes ruines à Candie [l'ancien *He-» racleum*]. » Je ne vois pas la justesse du raisonnement de Tournefort.

[1] *Loc. cit.* pag. 249 et 250. = [2] *Loc. cit.* = [3] *Ibid.* pag. 250, not. *a.* = [4] *Ibid.* pag. 260 et 261. = [5] *Loc. cit.* pag. 61. = [6] *Eustath.* in *Homer. Iliad.* II, 646, edit. Polit. tom. II, sect. 102, pag. 666. = [7] *Phrantz. Chron.* lib. I, cap. 34, pag. 23, col. 1 et 2, edit. Vienn. 1796. = [8] *Casaub.* ad loc. — *Meurs. Cret.* lib. I, cap. X, opp. tom. III, col. 370, D. — *Tzschuck.* ad *Strab.* = [9] *Polit.* ad *Eustath.* loc. cit. = [10] *Barth.* ad *Stat. Theb.* lib. V, v. 361, tom. III, pag. 185. = [11] *Voyage au Levant,* Lettr. 2, tom. I, pag. 64.

PAGE 478.

Théophraste, dans son Traité SUR L'AMOUR, nous raconte l'histoire ‹1›. Suivant son récit, l'un des services que Leucocomas exigea d'Euxynthetus, fut de lui ramener son chien, resté dans *Prasos* *.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 123*, not. 4.

Prasos.

Les *Prasii*, limitrophes des *Lebenii*, sont à 60 stades de la mer, et à 180 stades de *Gortyna* ‹2›.

Mont *Dicté.*

* *Voyez* ci-dessus, *loc. cit.*

Nous avons dit * que *Prasos* appartint aux *Eteocretes*, et que, dans cette ville, se voyoit un temple de Jupiter-DICTÆEN. En effet, c'est proche de *Prasos* que se trouve le mont *Dicté*, et non, comme Aratus * le dit, « près du mont Idæen ‹3› : » car le mont *Dicté* * est à 1000 stades au levant de l'*Ida* ‹4›, 100 stades en-deçà du cap *Samonium*.

* Phænom. vers. 33.

* Montagnes de la Sitié.

‹1› *LEBEN &c. Leben*, dont il ne reste aucun vestige, fut jadis célèbre par un temple d'Æsculape [1], bâti sur le modèle de celui que l'on voyoit à Cyrène. Suivant le P. Hardouin [2], elle se nomme aujourd'hui Lionda.

Quant au Traité de Théophraste SUR L'AMOUR, c'est un ouvrage maintenant perdu, mais cité par plus d'un auteur ancien [3], sous le titre, tantôt d'Ἐρωτικὸς, *Amatorius*; tantôt d'Ἐρωτικά, *Amatoria*; tantôt de Περὶ ἔρωτος, *De amore* : ce qui explique comment on a pu quelquefois attribuer à Théophraste divers Traités sur cette même matière.

Plutarque [4] paroît avoir voulu rappeler le trait dont il est ici question; mais il place le lieu de la scène dans l'île de Cypre.

‹2› *Et à 180 stades de GORTYNA.* Je lis, comme le portent plusieurs manuscrits, suivis par M. Tzschucke : Γορτύνης δὲ διέχοντας ἑκατὸν καὶ ὀγδοήκοντα. Ἔρωτος δὲ κ. τ. λ. D'autres mss. et les éditions offrent : Γορτύνης δ'. δ'. ἑ. κ. ὀγδοήκοντα ΜΕΤΑΞΥ. Ἔρωτος δὲ κ. τ. λ. Suivant cette dernière leçon, l'auteur sembleroit avoir dit que *Prasos* étoit INTERMÉDIAIRE entre la mer et *Gortyna*.

‹3› Dans le texte d'Aratus [5], on lit :

Δίκτῳ ἐν εὐώδει, ὄρεος σχεδὸν Ἰδαίοιο·

ce que la version Latine, selon la nouvelle édition [6] du *PHÆNOMENA*, rend ainsi : *Dicto in odoro, prope montem Idæum*. Et l'on peut voir, par les scholies [7], combien ce passage embarrassoit les commentateurs Grecs.

‹4› J'exprime ce que le texte porte : Καὶ γὰρ χιλίους ἡ Δίκτη τῆς Ἴδης ἀπέχει, πρὸς ἀνίσχοντα ἥλιον ἀπ' αὐτῆς κειμένη. D'après le témoignage de l'*ÉPITOMÉ* [8], ce passage paroîtroit avoir été mutilé; et Strabon auroit ajouté que, de son temps, l'Ida s'appeloit *Chrysomallus* : Ὅτι, ἡ Δίκτη τὸ ὄρος ἀνατολικώτερόν ἐστι τῆς Ἴδης ἐν Κρήτῃ, σταδίοις ,α. Ἡ δὲ Ἴδη νῦν Χρυσόμαλλος καλεῖται. Mais peut-être la dernière phrase n'a-t-elle rapport qu'au siècle où vivoit le rédacteur de l'*ÉPITOMÉ*.

[1] Cf. *Pausan. Corinth.* seu lib. II, cap. 26, §. 7, tom. I, pag. 277. = [2] *Hard.* ad *Plin. Hist. nat.* lib. IV, §. 20, tom. I, pag. 209, lin. 17, not. 25. = [3] *Plin. Hist. nat.* lib. IX, §. 8, tom. I, pag. 502, lin. 26. — *Athen. Deipnos.* lib. XIII, cap. 2, pag. 562, E; et pag. 567, B: cap. 8, pag. 606, C. — *A. Gell. Noct. Att.* lib. VII, cap. 8. — *Diogen. Laert.* lib. V, §. 43. — *Stob. Serm.* cap. 62. — *Theocr. Schol.* ad *Idyll.* 5, vers. 31. = [4] *Plutarch. Amator.* edit. Reisk. tom. IX, pag. 70. = [5] *Phænom.* vers. 33. = [6] *Edit. Jean. Theoph. Buhle*, Lips. 1793, tom. I, pag. 21, lin. 1. = [7] Conf. *Schol.* ad loc. *ibid.* — *Schol. Theon.* ad vers. cit. *ibid.* pag. 271. — *Animadv. critic.* ad loc. *ibid.* pag. 384. = [8] Pag. 1270, C.

PAGE 479.

Prasos se trouvoit placée entre le *Samonium* et *Cherrhonesos* ‹1›, et [comme je viens de le dire] à 60 stades de la mer ‹2›; mais * les Hiérapytniens l'ont détruite.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 105*, not. 3; et *pag. 123*, not. 4.

§. V.

Cydonia et autres villes.

ON a pu reprocher également à Callimaque d'avoir énoncé que Britomartys, fuyant la violence de Minos, s'élança du haut d'une montagne dans des filets *[Dictya]* de pêcheurs *; et que, pour cela même, les habitans de *Cydonia* donnèrent à la nymphe le nom de Dictynne, à la montagne celui de *Dicté* : car *Cydonia* n'est nullement voisine des lieux dont il s'agit; elle est située vers les extrémités occidentales de l'île ‹3›.

* Callim. Hymn. in Dian. vers. 195.

Le mont qui appartient au territoire de *Cydonia*, est le *Tityrus*, au sommet duquel est bâti un temple appelé, non *Dictæum*, mais *Dictynnæum*. La ville, assise sur le bord de la mer, en face de la Laconie, à distance égale de *Cnossos* et de *Gortyna*, c'est-à-dire à environ 800 * stades de l'une et de l'autre, est en même temps à 80 stades d'*Aptera*, comme à 40 stades de la mer qui baigne cette partie de l'île.

* Ne seroit-ce pas à 1000? *Conf.* Schol. Thucyd. lib. II, §. 85.

Aptera et *Cisamos*.

Quant à la ville d'*Aptera*, son arsenal maritime est *Cisamos* *

* Paleo-castro et Chisamo.

Polyrrhenii.

Aux *Cydoniatæ*, du côté de l'occident, touchent les *Polyrrhenii* ‹4›,

‹1› *CHERRHONESOS*. Il s'agit vraisemblablement du même lieu dont Strabon reparlera un peu plus bas [1], et qui servoit d'arsenal maritime aux *Lyctii*. Suivant M. d'Anville [2], *Cherrhonesos* occupoit l'emplacement du lieu que l'on appelle aujourd'hui Spina-Longa, et non celui de Porto Tigani.

‹2› *A 60 stades de la mer* : Ὑπὲρ τῆς θαλάττης ἑξήκοντα σταδίους. Après ces mots, l'édition de Casaubon, comme toutes les autres, offre ceux-ci, διέχουσα, τῆς Γορτύνης δὲ ἑκατὸν καὶ ὀγδοήκοντα. Mais ce membre de phrase trouble la syntaxe, et rend impossible à comprendre quelle auroit été, suivant Strabon, la position de *Prasos* : aussi la plupart des manuscrits ne les portent point; et M. Tzschucke a montré qu'Alde les avoit, par méprise, interpolés dans le texte.

‹3› Suivant une opinion assez générale, *Cydonia* auroit occupé l'emplacement, sinon de la Canée même [3], au moins d'un lieu extrêmement voisin [4] de cette ville moderne. Mais M. Barbié du Bocage [5] allègue des raisons assez plausibles contre ce sentiment.

‹4› *POLYRRHENII*. La cité des *Polyrrhenii* ne laisse pas d'être assez souvent

[1] *Voyez* ci-après, *pag. 137*. = [2] *Géogr. anc.* tom. II, pag. 280 et 281. = [3] Cf. *Bellon.* ap. *Ortel.* Thes. geogr. — *Pococke*, *Descr. de l'Or.* part. II, liv. IV, ch. 3, tom. IV, pag. 222. — *D'Anville*, *Géogr. anc.* tom. I, pag. 280. = [4] *Tournefort*, *Voyage au Levant*, Lettr. 1, tom. I, pag. 30. — *Pococke*, loc. cit. pag. 241, 242. = [5] *Analyse de la Carte de la Crète*, pag. 473 du *Traité des Gouvern. fédér. de la Grèce*.

PAGE 479.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 116*, not. 1.
* Date inconnue.
* Époque incertaine.

chez lesquels on voit le temple de Dictynne, et qui sont à 30 stades de la mer, à 60 stades de *Phalasarna* *. Leur établissement n'avoit d'abord * formé que des villages; mais, ensuite, des *Achæi* et des Lacédæmoniens s'y étant réunis *, garnirent de murs un endroit dont l'assiette, assez forte, regarde le midi.

§. VI.
Phæstus et autres villes.

* Peut-être la Sfachia.
* *Voyez* ci-dessus, *pag. 133*.
* Iliad. II, 648.
* Vers l'an 593 avant l'ère Chr.

DES trois cités fondées par Minos, la dernière ‹1›, c'est-à-dire *Phæstos* *, étoit située à 60 stades de *Gortyna*, ainsi qu'à 20 stades de la mer, et à 40 stades de *Metallum*, l'arsenal maritime des Gortyniens * : mais ceux-ci l'ont ruinée ‹2›; et ils en possèdent le territoire. Ils possèdent également *Rhytium* ‹3›, cité par le poëte [a], après *Phæstos* : «Et *Phæstos* et *Rhytium*.» *Phæstos* fut, dit-on, la patrie de cet Épiménide qui * purifioit les villes par des vers de sa composition; et elle avoit dans son district le lieu appelé *Lissès* ‹4›.

mentionnée dans l'histoire [1]; mais on ne sauroit aujourd'hui déterminer ni sa position, ni par conséquent sa dénomination actuelle.

‹1› On a vu ci-dessus [2] que Strabon devoit avoir nommé les trois cités dont la fondation étoit attribuée [3] à Minos; savoir, *Cnossos*, *Cydonia* et *Phæstos*. On trouve ici la preuve, qu'en effet le passage précédent devoit être rétabli comme je l'ai proposé.

‹2› On peut croire [4] que ce ne fut pas antérieurement à l'année 221 avant l'ère Chrétienne.

‹3› Ville méditerranée [5], désertée à cause des scolopendres [6].

‹4› *Et elle avoit &c.* Le texte, dans les manuscrits, comme dans les éditions, porte : Καὶ ὈΛΥ͂ΣΣΗΝ δὲ τῆς Φαιστίας· ce qui signifie, *OLYSSEN est du territoire de PHÆSTOS.* Mais évidemment ce passage est corrompu. J'ai lu : Καὶ Ὁ ΛΙΣΣΗ͂Σ δὲ τῆς Φαιστίας. Une pareille correction est fondée sur le témoignage d'Étienne de Byzance [7] et d'Eustathe [8]; on pourroit même dire sur celui d'Homère [9] : aussi d'habiles critiques [10] l'ont-ils adoptée.

Toutefois il reste un doute. Étienne de Byzance lui-même [11], d'accord avec d'autres anciens [12], reconnoît en Crète une ville appelée Ὀλοῦς, *Olûs*, la même peut-être qui se trouve [13] aussi nommée Ὀλοῦλις, *Olulis*; et de là, d'autres critiques non moins éclairés [14] ont proposé de lire ici, καὶ Ὀλοῦς ἦν δὲ

[1] Conf. *Scylac. Peripl.* edit. 1700, pag. 140. — *Polyb. Histor.* lib. IV, cap. 53, §. 6; cap. 55, §. 1 et seq. cap. 62, §. 2 : edit. Schweigh. tom. II, pag. 128, 130, 131, 144. — *Plin. Hist. nat.* lib. IV, §. 20, tom. I, pag. 209, lin. 18. — *Steph. Byzant.* v. Πολύῤῥην (*sic*). — *Hesych.* v. Σέρπης. = [2] Pag. 127, not. 2. = [3] *Diodor. Sic.* lib. V, §. 78, tom. I, pag. 394. = [4] Conf. *Polyb. Hist.* lib. IV, cap. 55, §. 6, edit. Schweigh. tom. II, pag. 131, 132. = [5] *Plin. Hist. nat.* lib. IV, §. 20, tom. I, pag. 209, lin. 18. = [6] *Ælian. Hist. anim.* lib. XV, cap. 26. = [7] *Steph. Byzant.* v. Φαιστός. = [8] *Eustath.* ad *Homer. Odyss.* lib. III, vers. 292, pag. 1468, lin. 45 et seq. = [9] *Homer.* loc. cit. = [10] *Salmas. Exercit. Plinian.* pag. 118. = [11] *Steph. Byzant.* v. Ὀλοῦς. = [12] *Scylac.* pag. 41. = [13] *Ptolem.* lib. III, cap. 17, pag. 102. = [14] *Meurs. Cret.* lib. I, cap. 13, opp. tom. III, col. 379, D.

Lyctos,

PAGE 479.
Lyctos.
* *Voyez* ci-dessus, *pag. 126*, not. 1; et *pag. 135*, not. 1.

Lyctos, dont nous avons déjà fait mention, a pour arsenal maritime le lieu nommé *Cherrhonesos* *, où se voit le temple de Britomartys.

Miletos et *Lycastos.*
[a] Iliad. II, 647.

Quant aux villes que le poëte [a] cite avec *Lyctos*, je veux dire *Miletos* ‹1› et *Lycastos* ‹2›, elles ne subsistent plus, et le territoire de la première a été possédé par les Lyctiens ‹3›; de même que les Cnossiens ont occupé celui de la seconde, après qu'ils eurent détruit la ville ‹4›.

§. VII.
Témoignage d'Homère sur la Crète.
[b] Iliad. II, 649.
[c] Odyss. XIX, 174.

HOMÈRE, tantôt [b] appelle la Crète, l'île aux cent villes, et tantôt [c] ne lui donne que quatre-vingt-dix villes ‹5›.

τῆς Φαιστίας· littér. *OLÛS est du territoire de PHÆSTOS.*

Enfin, d'autres témoignages permettroient de croire que la véritable leçon pourroit être, Κυλισσός [1], ou ὁ Λασός [2], ou ὁ Λισσός [3], ou ὁ Λεσσός [4]; *Cylissos*, ou *Lasus*, ou *Lissus*, ou *Lessus*.

‹1› Suivant plusieurs auteurs [5], ce fut de cette ville que sortit la première colonie qui s'établit à Milet en Ionie.

‹2› Ville méditerranée [6].

‹3› *Possédé par les Lyctiens* : à quelle époque ! nous l'ignorons. Nous voyons, par le témoignage de Polybe [7], que, vers l'an 186 avant l'ère Chrétienne, les Gortyniens, ennemis des Cnossiens, dépouillèrent ceux-ci de deux districts dont ils étoient en possession, et en attribuèrent un aux Lyctiens. Mais, dans le passage où le fait est consigné, on lit que le district donné aux Lyctiens étoit le *Diatonium*, τὸ ΔΙΑΤΟΝΙΟΝ· ce nom topique, Διατώνιον, est absolument inconnu d'ailleurs. La vraie leçon seroit-elle Μιλήσιον !

‹4› Polybe, dans le même passage qui vient d'être cité, nous apprend également qu'à l'époque marquée ci-dessus, les Cnossiens possédoient en effet le district de *Lycastos* [τὸ καλούμενον ΛΥΚΑΣΤΙΟΝ], et que les Gortyniens les en dépouillèrent pour en gratifier les *Raucii* [habitans d'une cité dont Strabon ne fait aucune mention].

‹5› Dans le paragraphe qui va suivre, le texte Grec, évidemment altéré, sembleroit de plus avoir été mutilé. Strabon y rappelle une contradiction que présentent deux vers d'Homère : mais, dans la discussion où il entre à ce sujet, je ne puis saisir le fil de ses raisonnemens. Ni les variantes qu'offrent certains mss. ; ni la manière dont le rédacteur de l'*ÉPITOMÉ* [8] et Eustathe [9] citent ou abrègent ce passage de notre auteur; ni la comparai-

[1] Conf. *Plin. Hist. nat.* lib. IV, §. 20, tom. I, pag. 210, lin. 1. = [2] Id. *ibid.* pag. 209, lin. 19. = [3] *Ptolem.* lib. III, cap. 17. = [4] *Id.* ibid. = [5] Conf. *Ephor.* ap. *Strab.* lib. XII et XIV, pag. 573 et 634. — *Nicand.* ap. *Antonin. Liber.* cap. 30. — *Aristocrit. de Miles.* ap. *Schol. Apollon. Rhod.* ad *Argon.* lib. I, vers. 186. — *Apollodor.* lib. III, cap. 1, sect. 2, §. 3. — *Ovid. Metam.* lib. IX, vers. 442 et seq. — *Pausan. Achaïc.* seu lib. VII, cap. 2, §. 3, tom. II, pag. 238, 239. — *Schol. Apol.* loc. cit. = [6] Conf. *Tzschuck.* ad *Pomp. Mel.* lib. II, cap. 7, §. 12, vol. III, part. II, pag. 816. = [7] *Polyb.* lib. XXIII, cap. 5, §. 15, edit. Schweigh. tom. IV, pag. 278. = [8] Pag. 1270, C, lin. 33. = [9] Conf. *Eustath.* in *Homer. Iliad.* II, 649, edit. Polit. tom. II, §. 104, pag. 668. — *Id.* ad *Odyss.* XIX, 174, pag. 1860, lin. 55.

PAGE 479.

* Vers l'an 1056 avant l'ère Chr.

* *Voyez* ci-après, *pag. 145*, not. 2.

[1] Odyss. loc. cit.

A ce sujet Éphore dit : « Des cent villes de la Crète, dix n'a- » voient été fondées que postérieurement à la guerre de Troie *; » ce furent les Doriens, venus avec Althæmène * l'Argien ‹1›, qui » les bâtirent; voilà pourquoi [le poëte, faisant parler] Ulysse [1], » donne à la Crète seulement quatre-vingt-dix villes. » Ce raisonnement est plausible ‹2›. D'autres interprètes veulent [qu'au temps où Idoménée avoit quitté son royaume pour se rendre en Asie], il y eût cent villes dans la Crète ; et que, si Ulysse, parlant après la ruine de Troie, ne porte le nombre des villes Crétoises qu'à quatre-vingt-dix, ce soit parce que les ennemis d'Idoménée en avoient ruiné dix. Mais lorsque le poëte dit que l'on comptoit cent villes dans la Crète, il n'énonce point que ce fut au temps du siége de Troie; et l'on doit croire plutôt que c'étoit au siècle où il écrivoit, puisque là il parle en son propre nom. Pour entendre son vers autrement, il faudroit que le discours fût dans la bouche de quel-

PAGE 480.

que contemporain du siége, comme à l'endroit de l'Odyssée où la

son la plus soigneuse de divers témoignages des anciens scholiastes [1], ni enfin les conjectures de plusieurs critiques modernes [2], ne jettent ici la moindre lumière : aussi les versions Latines et la traduction Italienne sont-elles restées absolument inintelligibles. Et peut-être moi-même, quoiqu'en me permettant une assez longue paraphrase, n'aurai-je pas réussi à présenter nettement l'idée que, d'après les expressions employées par l'auteur dans les phrases qui subsistent, j'ai cru devoir lui prêter.

‹1› Cet Althæmène, l'un des fils de Cisus, et petit-fils de Téménus [3], est le même qui, ensuite, conduisit une colonie dans l'Ionie [4].

‹2› *Ce raisonnement est plausible.* Je lis, comme tous les manuscrits, d'accord avec les imprimés, le portent, ὡς μὲν ΟΥ̓Ν πιθανός ἐστιν ὁ λόγος, non, comme Xylander le vouloit, ὡς μὲν ΟΥ̓ πιθανός κ. τ. λ. leçon qui signifieroit le contraire de ce que j'exprime. Strabon ne détaille point en quoi le raisonnement d'Éphore doit paroître juste. Mais sans doute, Éphore avoit ajouté, ou du moins Strabon lui supposoit cette pensée, que, dans l'autre passage où Homère donnoit cent villes à la Crète, le poëte se reportoit aux temps postérieurs à l'arrivée d'Althæmène en Crète. Tout-à-l'heure, pour rejeter une explication différente de celle d'Éphore, le premier motif de notre auteur sera, que cette autre explication exige, contre toute convenance, de rapporter à l'époque du siége de Troie, la manière dont le poëte parle de la Crète.

[1] Conf. *Schol.* ad *Iliad.* loc. cit. — *Heraclid.* ap. *Schol. Venet.* pag. 79, col. 2, lin. 52. — *Schol.* ad *Odyss.* XIX, loc. cit. — *Lycophr.* v. 1217. — *Tzetz.* ad loc. = [2] *Tyrwhitt. Conject.* in *Strab.* pag. 41. = [3] *Voy.* M. *Clavier*, *Hist. des pr. temps de la Gr.* tom. II, pag. 85, not. 6. = [4] *Voyez* liv. XIV, *pag. 653* du texte Grec.

Crète est dite n'avoir que quatre-vingt-dix villes. D'ailleurs, quand je n'insisterois pas sur ce point, l'explication resteroit encore peu satisfaisante; car il ne paroît pas qu'en effet les ennemis d'Idoménée eussent détruit dix villes de la Crète, ni pendant son absence, ni à son retour ‹1›. Le poëte qui prête à Nestor ce discours [a], « Mais Idoménée, n'ayant perdu sur mer aucun de ses compagnons » épargnés par la guerre, les a tous ramenés en Crète; » le poëte, dis-je, n'eût point manqué de faire ajouter par le roi de *Pylos* une particularité si importante, qu'il ne supposoit pas pouvoir lui être inconnue : car si Ulysse nous est donné comme instruit de ce fait, quoique, ni durant ses voyages, ni à sa rentrée [dans Ithaque], il n'eût point rencontré de Grecs; certes Nestor, qui non-seulement avoit, comme Ulysse, combattu avec Idoménée sous les murs de Troie, mais, de plus, en revenant de leur commune expédition, avoit, ainsi qu'Idoménée, évité tout naufrage, ne sauroit être censé ignorer ce qui s'étoit passé chez ce prince, soit pendant la guerre, soit au moment où il s'étoit rapproché de ses États. Je dis plus; il n'est pas même probable que cette prétendue destruction ait eu lieu postérieurement à la rentrée d'Idoménée en Crète ‹2›.

PAGE 480.

[a] Odyss. III, 191.

‹1› *Ni pendant son absence, ni à son retour.* Le texte porte : Οὔτε γὰρ κατὰ τὴν στρατείαν, οὔτε ΚΑΤΑ' τὴν ἐπάνοδον τὴν ἐκεῖθεν τοῦ Ἰδομενέως. Un habile critique [1] a pensé qu'au lieu de, ΚΑΤΑ' τὴν ἐπάνοδον, *À* (ou *AU MOMENT DE*) *son retour*, l'on devoit lire, ΜΕΤΑ' τὴν ἐπάνοδον, *APRÈS son retour.* Mais, indépendamment de plusieurs considérations qui me semblent appuyer la leçon, ΚΑΤΑ' τὴν ἐπάνοδον, sur laquelle ni les mss. ni les éditions ne varient, l'une des phrases suivantes [2] me paroît prouver que Strabon a voulu expressément distinguer, d'une part, les événemens qui, étant arrivés en Crète, soit durant le siége de Troie, soit au moment même du retour d'Idoménée dans son île, n'auroient pu être ignorés de Nestor, si on les supposoit connus d'Ulysse; et de l'autre part, les faits qui auroient eu lieu postérieurement à la rentrée du roi de Crète dans ses États.

‹2› *Je dis plus, &c.* Je lis, comme les meilleurs manuscrits le portent, Ἀλλὰ μὲν οὐδὲ ΜΕΤΑ' ΤΗ'Ν ἐπάνοδον, non, comme dans les éditions, Ἀλλὰ μὲν οὐδὲ ΤΗ'Ν ΜΕΤΑ' ΤΗ'Ν ἐπάνοδον. Et voilà, comme je l'avois annoncé dans ma note précédente, la phrase qui établit une distinction entre ce qui se seroit passé en Crète, au moment même de la rentrée d'Idoménée, et ce qui seroit arrivé plus tard.

[1] *Tyrwhitt. Conject.* in *Strab.* pag. 41. = [2] *Voyez* ci-après, not. 2.

PAGE 480. Puisque, dans la traversée, il ne perdit aucun des siens, il dut arriver en force ; et dès-lors ses ennemis ne se trouvèrent plus assez puissans pour lui enlever dix de ses villes ‹1›.

§. VIII. Législation de la Crète.

TELLE est la description que l'on peut faire en général du pays des Crétois ‹2›. Quant à leur gouvernement, dont Éphore a traité, je crois qu'il suffit d'en citer les principaux articles ‹3›.

Le législateur de la Crète, nous dit Éphore, paroît avoir posé ces bases ‹4› :

‹1› Il paroît que Strabon adoptoit, avec Diodore de Sicile [1], les récits suivant lesquels Idoménée, au retour de la guerre de Troie, avoit régné et fini ses jours paisiblement en Crète [2].

Mais, quoi qu'en disent ces deux auteurs, la tradition la plus accréditée portoit qu'Idoménée, à sa rentrée en Crète, y avoit trouvé des ennemis puissans, qui l'avoient contraint de s'expatrier et de former ailleurs un établissement.

‹2› *Telle &c.* A prendre littéralement l'expression de notre auteur, il paroîtroit vouloir nous faire entendre qu'il n'a guère prétendu décrire que les côtes, ou *le circuit* de la Crète : Τῆς μὲν δὴ χώρας τῆς [*al.* τῆς] Κρητῶν τοιαύτη τις ἡ ΠΕΡΙοδεία· en latin : *Regionis quidem Cretensium* (ou *à Cretensibus habitatæ*) *talis est quædam CIRCUitio.*

‹3› Dans l'extrait que Strabon va donner de ce qu'Éphore avoit écrit sur la législation des Crétois, plus d'une phrase est obscure. Il s'y rencontre des expressions dont je ne suis nullement certain d'avoir bien saisi le sens et déterminé toute la force : je me fais un devoir d'en prévenir le lecteur.

‹4› *LE LÉGISLATEUR de la Crète &c.* Δοκεῖ δὲ, φησὶν, ὁ ΝΟΜΟΘΕΤΗΣ μέγιστον ὑποθέσθαι κ. τ. λ.

Par cette qualification de *législateur*, ὁ νομοθέτης, Strabon, ou plutôt Éphore (dont notre auteur rapporte ici les propres expressions, sinon par-tout, au moins en bien des endroits), entendoit-il ne désigner que Minos ? ou bien comprenoit-il sous cette dénomination, les différens personnages qui, en divers temps, avoient donné des réglemens civils à la Crète ? On peut se faire cette question ; car très-certainement toutes ces institutions Crétoises, qui ont été si célèbres, ne datoient pas d'une seule et même époque. S'il faut en croire M. de Sainte-Croix [3], Éphore, ici, parloit uniquement de Minos ; c'étoit Minos qui, ayant pris pour base de sa législation les principes exposés dans ce paragraphe, avoit fait tous les établissemens dont on trouve ensuite l'énumération. Mais l'assertion de M. de Sainte-Croix ne seroit-elle point hasardée ? D'une part, nous avons vu [4] qu'au rapport d'Éphore, la Crète, avant Minos, avoit déjà reçu des lois d'un prince fort sage ; et, de l'autre part, aucune de celles qu'Éphore, suivant la teneur du passage que j'examine, attribuoit au législateur de la Crète, ne peut guère se rapporter au siècle dans lequel cet historien plaçoit le règne de Minos. Au surplus, je le répète, le témoignage d'Éphore, tel que Strabon nous l'expose,

[1] *Diodor. Sic.* lib. V, §. 79, tom. I, pag. 395. — [2] Conf. *Aristot. Pepl.* epigr. 23, ap. *Jacobs. Anthol.* tom. I, pag. 114. — [3] *Législation de la Crète*, art. 2, pag. 383, 384. — [4] *Voyez* ci-dessus, *pag. 127*, not. 2 et 4.

PAGE 480.

D'abord, que, pour les sociétés civiles*, le premier des biens est la liberté, qui seule peut assurer à chacun la jouissance de sa propriété ‹1›; tout, dans l'état de servitude, appartenant aux maîtres, et rien aux esclaves;

* Litt. *pour les cités*, ταῖς πόλεσιν.

Ensuite, que, pour conserver la liberté quand on l'a, il faut des précautions;

Enfin, que l'unanimité s'établit, quand il ne reste plus de matière aux dissensions qui naissent de la cupidité et du luxe; car, là où tous vivent sagement et frugalement, nul n'envie, ne hait, ne foule ses égaux.

Partant de ces principes, il voulut que, fréquemment, les jeunes Crétois se réunissent en différentes troupes*, appelées *Agèles* ‹2›; et que les hommes faits assistassent aux repas généraux dits *Andreia* ‹3›,

* Ou bandes.

me paroît souvent difficile à bien comprendre. Tantôt je crois voir que ce législateur, de qui Éphore parloit, ne sauroit avoir été fort antérieur à Lycurgue, dont le voyage en Crète peut se rapporter à l'année 893 avant l'ère Chrétienne; tantôt je crois reconnoître qu'Éphore faisoit remonter à trois cents ans plus haut, mais non toutefois au siècle de Minos, les institutions sur lesquelles Strabon nous transmet, d'après cet écrivain, des notions assez vagues, et sur-tout incomplètes en elles-mêmes.

‹1› *Qui seule peut assurer à chacun la jouissance de sa propriété.* Tel est, ce me semble, le sens de la phrase Grecque : Μόνην γὰρ ταύτην [scilic. τὴν ἐλευθερίαν] ἴδια ποιεῖν τῶν κτησαμένων τ' ἀγαθά. Je crois que l'on s'étoit trompé en la rendant de cette autre manière : *[Parce qu'elle est] l'apanage des seuls propriétaires* [1].

‹2› *Les JEUNES Crétois se réunissent en différentes troupes, appelées AGÈLES.* Si je traduis ici le mot, παῖδας, par celui de *jeunes*, et non par celui d'*enfans*, c'est que, suivant un témoignage assez formel [2], tandis que, chez les Spartiates, les enfans, dès l'âge de sept ans, étoient réunis dans des troupes du genre des *Agèles* [3], les jeunes Crétois, au contraire, n'y étoient point enrôlés avant dix-sept ans : c'étoit même par un terme signifiant, *non-classé-dans-les-AGÈLES*, que les Crétois désignoient l'enfant qui n'avoit pas encore atteint cet âge; ils l'appeloient ἀπάγελος, non, comme le dit M. de Sainte-Croix [4], ἀπαγελάστης· ce qui auroit signifié, *ex-chef-d'AGÈLE* [5]. Mais, dans ce qui va suivre, le mot παῖδες paroîtra quelquefois devoir signifier des *enfans*, plutôt que des *jeunes-gens*.

‹3› Quoique Aristote [6], et, d'après lui, d'habiles critiques modernes, aient beaucoup parlé de ces repas-communs, Συσσίτια, appelés chez les Crétois, Ἀνδρεῖα, peut-être ne connoissons-nous pas encore parfaitement quelle en étoit la nature. On ne sauroit penser que ce fussent des repas journaliers; trop de

[1] *Législation de la Crète*, pag. 383. = [2] *Hesych.* v. Ἀπάγελος. = [3] Conf. *Plutarch.* in *Lycurg.* §. 16, edit. Reisk. tom. I, pag. 198. = [4] *Législation de la Crète*, art. 2, pag. 394, not. 2. = [5] Conf. *Heraclid. Pontic. de Rebus publ.* Frag. 3, edit. Kœler, pag. 6. = [6] Conf. *Aristot. Politic.* lib. II, cap. 7, §. 3 et 4, edit. Schneid. tom. I, pag. 76, 77, 396, 397; et tom. II, pag. 134, 135.

PAGE 480. où les pauvres, prenant ainsi leur part d'une nourriture donnée aux frais publics, se trouvoient, du moins, quelquefois traités à l'égal des riches.

Pour faire germer dans les ames le courage, et en bannir la timidité, il établit,

Que, dès l'enfance ‹1›, on accoutumeroit les Crétois à porter des armes, à travailler, à braver la chaleur, le froid, la rudesse des montées, les coups donnés dans des gymnases ou dans des combats simulés ;

Qu'on les exerceroit à tirer de l'arc, et à la danse armée, qui, originairement imaginée par les *Curetes* *, mais ensuite réglée par Pyrrhichus, fut, d'après celui-ci, nommée la Pyrrhique ‹2›; leurs jeux mêmes devant tenir quelque chose de ce qui sert dans la guerre;

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 91.*

témoignages [1] semblent annoncer que, si ces réunions n'étoient pas accidentelles [2], au moins étoient-elles simplement périodiques. Du reste, il ne seroit point aisé de déterminer combien de fois, et à quels jours, elles avoient lieu dans le courant d'une année.

Au surplus, soit que Strabon, dans cet endroit, ait cité le texte même d'Éphore, soit qu'il ait seulement voulu nous en donner la substance, la phrase me paroît embarrassée. Pourquoi l'auteur, se servant du même verbe, *φοιτᾶν*, pour exprimer que les *JEUNES-gens*, *παῖδας* [3], et les *hommes-faits*, *τελείους*, devoient tous se rendre fréquemment, ceux-ci aux repas communs, et ceux-là au rassemblement des *AGÈLES;* pourquoi, dis-je, donne-t-il à ce verbe deux régimes différens ! A l'égard des *JEUNES-gens*, *φοιτᾶν* régit l'accusatif, *τοὺς μὲν παῖδας*, ΕἸΣ ΤᾺΣ ἈΓΈΛΑΣ; et, pour les *hommes-faits*, il régit l'ablatif, *τοὺς δὲ τελείους*, ἘΝ ΤΟΙ͂Σ ΣΥΣΣΙΤΊΟΙΣ. Le texte ne seroit-il pas altéré!

‹1› *Dès l'ENFANCE*, *ἐκ παίδων* : cela pourroit signifier aussi, *au sortir de l'enfance.* Mais, quelque signification que l'on préfère, on voit que le mot, *παίδων*, après avoir précédemment [4] désigné des *JEUNES-gens* de dix-sept ans, doit maintenant s'entendre d'enfans non encore parvenus à cet âge; car, dans l'éducation des jeunes Crétois, pour les accoutumer à tout ce que notre auteur détaille ici, certainement l'on n'attendoit point qu'ils eussent plus de seize ans.

‹2› *Qui, originairement imaginée par les* CURETES, *&c.* Le texte porte : *ἣν καταδεῖξαι Κουρῆτας πρώτους, ὕστερον δὲ καὶ συντάξαντος τὴν κληθεῖσαν ἀπ' αὐτοῦ Πυῤῥίχην* · leçon sur laquelle ni les manuscrits ni les imprimés ne varient, mais qui, très-certainement, est fautive, puisqu'elle ne présente aucun sens, et qu'elle fait que la phrase n'est susceptible d'aucune syntaxe naturelle. Les plus habiles commentateurs n'ont pu éclaircir ce passage. Je prête à l'auteur l'idée qui me paroît la moins compliquée, et la plus analogue à ce qu'il a dit précédemment [5].

[1] Conf. *Dosiad. Cretic.* lib. IV, ap. *Athen. Deipnos.* lib. IV, cap. 9, pag. 143. A. — *Pyrgion. Cretic.* lib. III, ap. *eund.* ibid. E. = [2] Cf. *Plutarch. Symposiac.* lib. VII, quæst. 9, edit. Reisk. tom. VIII, pag. 851. = [3] *Voyez* la note précédente. = [4] *Voyez* ci-dessus, *pag. 141*, not. 2. = [5] *Voyez* ci-dessus, *pag. 91.*

Que, dans leurs chants, ils emploieroient des rhythmes Cré- PAGE 481.
tois ⟨1⟩; rhythmes extrêmement vifs, inventés par Thalès ⟨2⟩, à qui l'on rapporte également la composition des *pæans* et des autres chants du pays, avec plusieurs autres usages;

Enfin qu'ils se serviroient des vêtemens et chaussures militaires, et que la récompense la plus honorable seroit le don d'une armure.

Suivant quelques auteurs, ajoute Éphore ⟨3⟩, la plupart de ces institutions attribuées aux Crétois, viennent des Lacédæmoniens. La vérité est qu'elles sont effectivement dues aux Crétois; les Lacédæmoniens n'ont fait que les perfectionner. Mais, les cités guerrières de la Crète, sur-tout celle des Cnossiens, étant tombées en décadence, ces réglemens y furent négligés : quelques-unes

⟨1⟩ Sur ce qui concerne les rhythmes Crétois, l'on peut consulter M. Burette [1].

⟨2⟩ *Par* THALÈS. Je conserve l'orthographe des manuscrits et des éditions, confirmée par le texte de plusieurs auteurs anciens [2]. Toutefois des témoignages non moins graves autoriseroient à lire *Thaletas*.

Au surplus, ce qui concerne ce personnage; la date et le lieu de sa naissance dans l'île de Crète; l'espèce et le nombre de ses compositions, soit poétiques, soit musicales, soit morales; tout seroit un objet de discussion. M. de Sainte-Croix a prononcé [3] que Thalès, autrement dit Thalétas, florissoit au commencement du X.ᵉ siècle avant l'ère Chrétienne. Mais cette assertion est-elle solidement fondée! On va reconnoitre que Strabon (ou plutôt Éphore) faisoit vivre Thalès environ deux siècles plus tard.

Quoi qu'il en soit, il paroît bien que, suivant Éphore, l'institution de se servir des rhythmes inventés par Thalès ou Thalétas, étoit due au même LÉGISLATEUR duquel étoient émanés les réglemens cités auparavant. Ici donc, ce législateur, dont Éphore (*voyez* ci-dessus, *pag. 140*, not. 4; puis, *pag. 141, 142*) développoit la théorie et le but, paroît avoir été, tout au plus, contemporain de l'inventeur des rhythmes Crétois. Mais bientôt Éphore rapportera plusieurs articles d'une législation évidemment antérieure à cette époque.

⟨3⟩ *Suivant quelques auteurs, ajoute Éphore.* Le texte porte simplement, λέγεται δ' ὑπό τινων. Mais, après τινων, il faut sous-entendre, φησὶν Ἔφορος. Strabon a lui-même annoncé [4] qu'il alloit rapporter le témoignage de l'historien.

---

[1] *Acad. des I. et B. L.* vol. X, *Mém.* pag. 249, 250; vol. XV, *Mém.* pag. 317; vol. XVII, *Mém.* pag. 119. = [2] *Polymnast. Coloph.* ap. *Pausan. Attic.* seu lib. 1, cap. 14, §. 3, edit. Fac. tom. I, pag. 52. — *Pratin.* ap. *Plutarch. de Music.* edit. Reisk. tom. X, pag. 699. — *Aristot. Politic.* lib. II, cap. 9, §. 5, edit. Schneid. tom. I, pag. 89; et tom. II, pag. 157. — *Sosib. de Sacrif.* ap. *Athen. Deipnos.* lib. XV, cap. 6, pag. 678, B, C. — *Plutarch.* in *Lycurg.* §. 4, edit. Reisk. tom. I, pag. 164. — *Pausan.* loc. cit. — *Sext. Empir. adv. Rhetor.* §. 21, pag. 293. — *Schol. Pindar.* ad *Pythic.* od. II, vers. 127. = [3] *Sainte-Croix, prem. Mém. sur la Législ. de la Grande-Grèce*, Acad. des I. et B. L. vol. XLII, *Mém.* pag. 291. = [4] *Voyez* ci-dessus, *pag. 140*, not. 4.

PAGE 481. des institutions primitives se retrouveroient plutôt chez les Lyctiens, chez les Gortyniens, et dans d'autres petites cités, qu'à *Cnossos* ‹1›. C'est un fait dont même on a prétendu tirer la preuve que ces institutions viennent des Lacédæmoniens : car (nous allègue-t-on), si les Lyctiens, sur-tout, les conservent, c'est que ceux-ci, étant une colonie Lacédæmonienne*, gardent les mœurs de la métropole ; autrement, il faudroit supposer, chose absurde, que des colons sortis du pays le mieux constitué et réglé, ont gagné en se modelant sur des hôtes moins bien gouvernés ‹2›. Mais l'argument n'est pas solide. Il ne faut point juger de l'ancien état des choses par leur état actuel, puisque, dans l'un et l'autre pays, elles ont respectivement changé en sens contraire : témoin cette puissance maritime des Crétois, d'après laquelle, jadis, en parlant de quelqu'un qui auroit feint d'ignorer ce qu'il savoit, on disoit proverbialement, « Le Crétois ne connoît point la mer ; » et maintenant ces insulaires n'ont point de marine. De ce que plusieurs des villes situées en Crète sont devenues colonies de

* Aristot. Politic. lib. II, cap. 7, §. 1, tom. I, pag. 75.

‹1› *Les cités guerrières &c.* La phrase Grecque est obscure : Τὰς δὲ Κρήτας ὀλιγωρῆσαι, κακωθείσας τὰς πόλεις, καὶ μάλιστα τὰς Κνωσίων, τῶν πολεμικῶν· ΕἸΝΑΙ δέ τινα τῶν νομίμων παρὰ Λυκτίοις καὶ Γορτυνίοις καὶ ἄλλοις τισὶ πολιχνίοις μᾶλλον, ἢ παρ' ἐκείνοις. D'abord il paroît bien que l'on doit lire, μεῖναι, au lieu d'εἶναι. Ensuite, le τῶν πολεμικῶν pourroit absolument se rapporter, non à τὰς πόλεις, mais au τῶν νομίμων qui suit : de sorte que le sens seroit, *les [grandes] cités, sur-tout celle des Cnossiens, étant tombées en décadence, les réglemens militaires y ont été négligés* : mais l'autre sens m'a paru plus naturel.

‹2› *Si les Lyctiens &c.* Je ne suis pas certain d'avoir bien traduit. Le grec porte : Ἀποίκους γὰρ ὄντας, φυλάττειν τὰ τῆς μητροπόλεως ἔθη· ἐπεὶ ἄλλως γε εὔηθες εἶναι τὸ ΤΟΥ̓Σ βέλτιον συνεστῶτας καὶ πολιτευομένους τῶν χειρόνων ζηλωτὰς ἀποφαίνειν. Ce passage, où la syntaxe est embarrassée, ne sauroit guère se rendre littéralement que de cette manière : *Car, étant une colonie, ils gardent les mœurs de leur métropole ; vu qu'autrement il seroit absurde de donner* LES *mieux constitués et gouvernés, pour imitateurs [ou disciples]* DE CEUX *qui valent moins.* J'ai pensé que le ΤΟΥ̓Σ βέλτιον συνεστῶτας καὶ πολιτευομένους, *LES mieux constitués et gouvernés*, se rapportoit à la colonie sortie de Sparte pour s'établir à *Lyctos* en Crète. Mais j'avoue que je n'aperçois pas le fil du raisonnement. Je ne sais si on le reconnoît mieux dans la traduction adoptée par M. de Sainte-Croix : « Prétendre » que les lois de Lacédæmone sont fort an» térieures, parce que ceux de Lyctie, leur » colonie, ont dû conserver les usages de leur » métropole ; ajouter qu'il n'est pas raison» nable qu'une nation bien constituée prenne » pour modèle celle qui ne jouit pas du » même avantage, tout cela manque de lo» gique. »

Lacédæmoniens,

Lacédæmoniens, il ne s'ensuit pas nécessairement que ces Lacédæmoniens y aient conservé leurs propres institutions. L'on a vu plus d'une colonie ne point garder les usages de sa métropole ; et certaines cités Crétoises, où jamais il ne s'est établi de colonies étrangères ‹1›, se trouvent gouvernées absolument de même que celles qui en ont reçu. Le législateur des Spartiates, Lycurgue, fut de cinq générations postérieur à cet Althæmène * qui mena dans la Crète une colonie ‹2› ; car, suivant l'histoire, celui-ci étoit fils de Cissus, qui bâtit Argos à la même époque * où Proclès ‹3› s'établit dans Sparte ‹4› ; et tous conviennent que Lycurgue étoit le sixième descendant de Proclès ‹5›. L'imitation n'existe point avant les modèles, ni le moderne avant les anciens. La danse usitée chez les Lacédæmoniens, leurs rhythmes, leurs *pæans* chantés selon certaine règle *, et beaucoup d'autres de leurs usages, sont, par

PAGE 481.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 138*, not. 1.

* Vers l'an 1101 avant l'ère Chr.

* *Voyez* ci-après, *pag. 149*, not. 1.

‹1› Je généralise le sens des mots, τῶν ΜΗ' *ἀποικίδων ἐν Κρήτῃ*, parce qu'il me semble que l'auteur les oppose aux mots, τῶν *ἀποικίδων*, employés, au commencement de la phrase, dans un sens général. Mais M. de Sainte-Croix a cru devoir les particulariser [1] : « Et » dans la Crète, plusieurs villes observent les » coutumes de Sparte, sans en être sorties. »

‹2› Suivant M. de Sainte Croix [2], Althæmène se seroit établi à *Lyctos*. Je ne vois point le fondement de cette assertion ; il y a même des témoignages qui semblent la détruire [3].

Quoi qu'il en soit, Éphore, ici, paroît donner comme antérieures à l'arrivée d'Althæmène en Crète, vers l'an 1056, toutes ces institutions émanées du LÉGISLATEUR dont il a parlé précédemment [4]. Voilà donc un passage d'après lequel ce LÉGISLATEUR ne sauroit, comme il sembloit d'abord [5], avoir été contemporain de Thalès ou Thalétas, sinon même avoir vécu postérieurement.

‹3› *PROCLÈS*. Je suis l'orthographe de plusieurs manuscrits, adoptée par Casaubon.

‹4› *S'ÉTABLIT DANS Sparte*. Je traduis ainsi les mots, τὴν Σπάρτην ΣΥΝῴκισε · mon motif est qu'incontestablement Sparte formoit déjà une ville, une cité, lorsque, vers l'an 1101 avant l'ère Chrétienne, les deux fils d'Aristodème, Eurysthène et Proclès, devinrent maîtres du royaume de la Laconie. Cette ville, cette cité, étoit même déjà fondée et habitée, quand Lacédæmon, gendre d'Eurotas, environ 1485 ans avant l'ère Chrétienne, lui donna le nom de *Sparte*, en l'honneur de Sparté son épouse.

‹5› *Et tous conviennent &c.* On observe que tel n'étoit point le sentiment d'Hérodote [6], ni celui de Plutarque [7]. Mais si, dans la généalogie des rois de Sparte, nous comptons Proclès et Lycurgue, chacun pour un degré, l'expression de Strabon se trouvera juste.

[1] *Législat. de la Crète*, pag. 420. = [2] *Idem*, art. 3, pag. 419. = [3] Conf. *Plutarch. de Virt. mul.* edit. Reisk. tom. VII, pag. 15 et seq. = [4] *Voyez* ci-dessus, *pag. 140*, not. 4. = [5] *Voyez* ci-dessus, *pag. 143*, not. 2. = [6] *Herodot.* lib. 1, §. 65. = [7] *Plutarch.* in *Lycurg.* §. 2, edit. Reisk. tom. I, pag. 158.

PAGE 481. les Lacédæmoniens mêmes, qualifiés de Crétois, comme ayant été originairement empruntés de la Crète. Ceux de leurs anciens établissemens ‹1› qui constituent l'administration de l'État, ont la même dénomination qu'en Crète : par exemple, le corps des *GÉRONTES** et celui des CHEVALIERS. Ajoutons que ces derniers, en Crète, ont toujours entretenu des chevaux ; d'où il paroît prouvé

* Voyez ci-après, pag. 153, not. 4.

PAGE 482. que l'institution de ce corps appartient à la Crète, puisque, dans cette île, sa constitution répond encore à sa dénomination, pendant que les CHEVALIERS de Sparte n'entretiennent point de chevaux ‹2›. Des magistrats, chargés respectivement, dans les deux pays, des mêmes fonctions, les ÉPHORES à Sparte, et les COSMES ‹3› en Crète, sont presque les seuls dont le nom soit différent, ainsi que les repas-en-commun : ces repas continuent, dans la Crète, à s'appeler *andreia ;* mais ils n'ont point gardé, chez les Spartiates, cette dénomination primitive, employée par le poëte Alcman, lorsqu'il disoit : « C'est dans les festins ‹4›, dans les thiases, parmi les » convives des *andreia*, qu'il convient d'entonner le *pæan.* » Et les Crétois ont une tradition qui explique par quelle raison

‹1› Je conserve la leçon, τῶν δ' ἈΡΧΑΙΩΝ, sur laquelle aucun manuscrit, aucune édition ne varie. Mais la correction, τῶν δ' ἈΡΧΩΝ [1], *de leurs magistratures* ou *corps &c.* ne manqueroit pas de probabilité.

‹2› Pour ce qui concerne les CHEVALIERS, tant ceux de Sparte que ceux de la Crète, on peut consulter M. Larcher [2].

‹3› On s'étonneroit volontiers de ne pas trouver exprimé en cet endroit, que ces magistrats, appelés en Crète, COSMES, étoient au nombre de *dix ;* car cette particularité semble constatée d'ailleurs [3]. Plus bas [4], Strabon, continuant à donner un extrait d'Éphore, énoncera que les Crétois *élisoient* DIX *magistrats suprêmes*, Ἄρχοντας δὲ ΔΕΚΑ αἱροῦνται. Mais, là, son expression laissera du louche sur ce qu'il a voulu dire ; puisqu'à prendre sa phrase isolément, on ne saura si ces *magistrats suprêmes*, Ἄρχοντες, étoient ou n'étoient pas les mêmes que les COSMES.

‹4› *Dans les* FESTINS. J'ai lu avec Casaubon, θοίναις, au lieu de φθοίναις, que portent les éditions d'Alde et d'Hopper ; les autres leçons, φοίναις, φοίνες, φοίνιξι, offertes par quelques éditions et certains manuscrits, sont toutes également vicieuses.

[1] *Meurs. Cret.* lib. III, cap. IX, op. tom. II, col. 473, D. — [2] Conf. *Larcher, Notes sur Hérodote*, liv. VIII, §. 124, not. 181, nouv. édit. tom. V, pag. 244 et 518. — *Id. de l'Ordre équestre chez les Grecs*, Acad. des Inscr. et B. L. vol. XLVII, *Mém.* pag. 96 et suiv. — [3] Conf. *Aristot. Politic.* lib. II, cap. 7, edit. 1809, pag. 76. — [4] *Voyez* ci-après, *pag.* 153.

PAGE 482.

Lycurgue vint demeurer chez eux. Le frère aîné de Lycurgue, le roi Polydectès, en mourant *, avoit laissé sa veuve enceinte. Tant que la grossesse dura, Lycurgue tint le sceptre à la place de son frère ; mais aussitôt que naquit l'enfant * qui devoit hériter de la royauté, Lycurgue ne fut plus que tuteur de son neveu. Peu de temps après, quelqu'un ayant dit avec malignité, « que ce tuteur » étoit bien sûr de régner lui-même, » Lycurgue, d'après ce propos, comprit que, toujours soupçonné d'ourdir quelque trame contre son pupille, dans le cas où il arriveroit un malheur à cet enfant, on ne manqueroit pas de lui en faire un crime ; dès-lors * il partit pour la Crète : telle fut, selon les Crétois, la cause de son voyage. Arrivé dans l'île, Lycurgue y connut Thalès [a], poëte et législateur, qui lui apprit de quelle manière Rhadamanthe l'ancien *, et successivement Minos, avoient publié leurs lois, comme émanées de Jupiter. De là s'étant porté en Ægypte, il s'instruisit aussi des coutumes de ce pays, et ne retourna * point à Sparte sans avoir visité l'île de Chio *, où il rencontra Homère, qui s'y étoit fixé (1). Lorsqu'il rentra dans sa patrie, son neveu Charilaüs * régnoit par lui-même : et ce fut alors que Lycurgue commença de disposer sa législation ; il faisoit de fréquens voyages à Delphes, sous prétexte de consulter Apollon ; et il rapportoit du temple de ce dieu, comme Minos de l'antre de Jupiter *, des décrets, la plupart semblables à ceux de l'illustre législateur.

* Vers l'an 89 avant l'ère Chr.

* Appelé Charilaüs.

* Vers l'an 893.

[a] Plut. in Lyc. §. 4. ed. Reisk. t. I, pag. 164.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 127*, not. 4.

* Vers l'an 882.

* *Voy.* l. XIV, *pag. 645* du texte Grec.

* *Al.* Charillus.

* *Voyez* ci-dessus *pag. 128*, not. 1, 2.

Quant aux lois des Crétois, voici les principales de celles qu'Éphore rapporte en détail :

(1) « Tel n'est point le récit de Plutarque, à qui l'on est tenté d'ajouter foi. » Suivant cet auteur [1], Lycurgue, parcourant l'Ionie, rencontra, non pas Homère » lui-même, mais les descendans de Créophile, qui conservoient les ouvrages de ce » poëte. Ce fut chez eux qu'il prit une copie » de ses poëmes, pour les apporter dans la » Grèce, où l'on n'avoit encore que des notions vagues sur leur existence. » CASAUB.

[1] *Plutarch.* in *Lycurg.* ubi suprà. — Conf. *Hellanic. Atlantiad.* ap. *Harpocrat.* v. 'Ομηρίδαι. — *Acusil.* lib. III, *ibid.* — *Pindar. Nem.* od. 2, vers. 1 et 2. — *Schol. Pindar.* ad loc. — *Frid. Aug. Wolf. Prolegom.* in *Homer.* §. 23, pag. 96 et seq.

PAGE 482.

Chez ces insulaires, tous ceux qui sont tirés ensemble de l'*Agèle* des jeunes gens, doivent se marier tous à une même époque ‹1› : les nouveaux mariés n'emmènent pas aussitôt chez eux leurs jeunes épouses ; ils doivent attendre qu'elles soient capables de conduire un ménage.

Toute fille ayant un frère ‹2›, n'a pour dot que la moitié de la part destinée à celui-ci.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 145.*

Les enfans doivent apprendre les lettres ‹3›, les chants * composés selon les règles, et certains morceaux de musique ‹4›.

‹1› *Tous ceux qui sont tirés ensemble de l'Agèle des* JEUNES GENS, *doivent se marier tous à une même époque.* Le grec porte : Ἐκ τῆς ΤΩ͂Ν ΠΑΙΔΩΝ Ἀγέλης. Je rends les mots, *τῶν παίδων*, par *des jeunes-gens*, à cause de ce qui a été observé précédemment [1] ; savoir, que les jeunes Crétois n'étoient point incorporés dans les *Agèles* avant l'âge de dix-sept ans. Peut-être l'expression, ἐκ ΤΗ͂Σ τῶν παίδων Ἀγέλης, permettroit-elle de penser qu'il y avoit des *Agèles* de différentes classes, où les jeunes Crétois étoient enrôlés selon leur âge ; et que l'*Agèle*, dite ici par l'auteur, ἡ τῶν παίδων Ἀγέλη, l'*Agèle des jeunes-gens*, différoit de celle qui auroit été appelée l'*Agèle des enfans*, ἡ τῶν νεωτέρων Ἀγέλη, ainsi qu'elle est indiquée un peu plus bas. Mais nul témoignage positif n'établit une telle distinction.

Du reste, à quel âge les jeunes Crétois sortoient-ils de l'*Agèle !* voilà encore un point que je ne vois déterminé par aucun auteur ancien [2].

En outre, le terme, ἐκκριθέντες, peut donner matière à questions. Par ce verbe, doit-on entendre, *sortant-DE-DROIT ;* ou bien, *CHOISIS-pour-sortir !* et, dans ce dernier cas, on se demanderoit quelle étoit la règle du choix !

‹2› J'ai pensé, avec Ubo Emmius [3], qu'il falloit donner ce sens aux mots, *ἂν ἀδελφοὶ ὦσι*. Meursius me paroît s'être trompé quand il a cru [4] que cela vouloit dire, *si ce sont un frère et une sœur qui se marient l'un avec l'autre.* Et peut-être M. le président de Montesquieu ne devoit-il pas s'autoriser de ce passage pour dire [5] : « Je trouve dans » Strabon (liv. X), que quand, à Lacédæ- » mone, une sœur épousoit son frère, elle » avoit pour sa dot la moitié de la portion » du frère. »

‹3› *Les enfans doivent apprendre les lettres, &c.* ΠΑ͂ΙΔΑΣ δὲ ΓΡΑ'ΜΜΑΤΑ τε μανθάνειν. Suivant Héraclide le Pontique [6], c'étoit la seule chose que l'on enseignât, et même assez légèrement, aux jeunes Crétois. Mais quel moyen de déterminer avec précision et netteté ce que veut dire, *apprendre les lettres, μανθάνειν τὰ γράμματα* ! Suivant M. de Sainte-Croix [7], cela signifieroit *apprendre* (non pas même tout-à-fait *à lire*, mais seulement) *les élémens de la lecture.*

Quoi qu'il en soit, voilà derechef [8] un passage où le mot παῖδας sembleroit désigner des *enfans* en bas âge, plutôt que des *jeunes-gens* enrôlés déjà dans les *Agèles.*

‹4› *Les chants &c.* Καὶ τὰς ἘΚ τῶν νόμων

[1] *Voyez* ci-dessus, *pag. 141*, not. 2. = [2] Conf. *Meurs. Cret.* lib. III, cap. 13, op. tom. III, col. 485 et seq. = [3] *Ub. Emm. vet. Gr.* lib. III, ap. *Gronov. Thes. &c.* vol. III, col. 515, F. = [4] *Meurs.* loc. cit. = [5] *De l'Esprit des lois*, liv. V, ch. 5, édit. de Genève, in-4.° tom. I, pag. 71. = [6] *Heraclid. Pontic.* loc. cit. = [7] *Loc. cit.* pag. 384. = [8] *Voyez* ci-dessus, *pag. 142*, not. 1 ; et *pag. 145*, not. 1.

Dès leur bas âge ‹1› on les mène aux repas-de-chambrées ‹2›, aux *Andreia ;* mais, placés tous ensemble à part, ils ne s'y asseyent qu'à terre, pour manger ‹3›, n'ayant d'autre vêtement que de chétifs manteaux, sans distinction d'été ni d'hiver; et non-seulement ils se servent les uns les autres, mais ils servent aussi les hommes. Page 483.

Pour les combats d'exercice, les enfans de la même chambrée ‹4› joûtent entre eux, et contre ceux d'autres chambrées ‹5›. Dans chaque *Andreium* ‹6›, ils sont gouvernés par un *pædonome* ‹7›.

ᾠδὰς, καί τινα εἴδη τῆς μουσικῆς. Si l'on compare ce passage avec celui que l'on a rencontré un peu plus haut [1], *καὶ μαθεῖν τὰς ΚΑΤΑ νόμον ᾀδομένας*, l'on pensera, je crois, que ma version est exacte. Il est bien vrai qu'ici, l'énoncé de Strabon, ou plutôt d'Éphore, semble se rapporter à celui d'Ælien, qui dit [2], « que » l'on faisoit apprendre à la jeunesse Cré- » toise les lois, [mises en musique] suivant » une certaine mélodie, *μανθάνειν τοὺς νόμους » μετά τινος μελῳδίας.* » Cela peut excuser M. de Sainte-Croix, de s'être servi [3] du témoignage d'Éphore, pour établir que les jeunes Crétois apprenoient *les poëmes renfermant les lois* ; mais il ne devoit point s'en appuyer pour avancer [4] « qu'en Crète, » les chansons dont le législateur n'avoit pas » approuvé ni indiqué le sujet, et toutes » celles qu'on n'avoit pas apprises dans l'en- » fance (*Eph.* ap. *Strab.* lib. X, l. c.), étoient » proscrites. » Certes, Éphore, ici, ne dit rien de tout cela. Quant aux mots, *καὶ* [scilic. *μανθάνειν*] *τινα εἴδη τῆς μουσικῆς*, que j'ai rendus par ceux-ci, *et certains morceaux de musique*, M. de Sainte-Croix a traduit [5], *les élémens de la musique.*

‹1› *Dès leur bas âge :* Τοὺς μὲν ἔτι ΝΕΩΤΕΡΟΥΣ. Cela ne doit-il pas s'entendre des enfans que leur âge, comme je l'ai fait précédemment observer [6], excluoit encore des *Agèles !*

‹2› *Aux repas-de-CHAMBRÉES &c.* Littéralement, *aux SYSSITIA*, εἰς τὰ ΣΥΣΣΙΤΙΑ. Soit que, par les mots, τὰ Συσσίτια, nous devions entendre les repas mêmes qui se faisoient en commun ; soit qu'ici τὰ Συσσίτια désigne plus proprement les salles où l'on se rassembloit pour ces repas ; toujours s'agit-il de ces réunions que désignoit aussi la dénomination d'*Andreia*, τὰ Ἀνδρεῖα. Or on va voir [7] que, pour y participer, les habitans d'une cité ne se réunissoient pas tous en un seul endroit. Ainsi mon interprétation du mot Συσσίτια paroîtra peut-être assez juste.

‹3› *Ils ne s'y asseyent qu'à terre, pour manger : Χαμαὶ δὲ καθήμενοι διαιτῶνται μετ' ἀλλήλων.* Je n'ai pas cru devoir traduire, avec M. de Sainte-Croix [8], *couchoient à terre.*

‹4› *De la même CHAMBRÉE.* Littér. *du même SYSSITIUM*, τοῦ αὐτοῦ ΣΥΣΣΙΤΙΟΥ. *Voyez* la note 2.

‹5› Litt. *d'autres SYSSITIA*, πρὸς ἕτερα ΣΥΣΣΙΤΙΑ. *Voyez* les notes 2 et 6.

‹6› *Dans chaque ANDREIUM*, καθ' ἕκαστον δὲ ἈΝΔΡΕΙΟΝ. Je crois que j'aurois pu dire, *dans chaque CHAMBRÉE ;* car, un peu plus haut, l'auteur a expressément identifié les *Andreia*, τὰ Ἀνδρεῖα, et les *Syssitia*, τὰ Συσσίτια · et là j'ai dû rendre le terme Συσσίτια, *Syssitia*, par celui de *CHAMBRÉES.*

‹7› *Par un PÆDONOME ;* παιδονόμος,

[1] *Voy.* ci-dessus, *pag. 145.* — [2] *Ælian. Hist. Var.* lib. 1, cap. 39. — [3] *Législat. de la Crète*, art. 2, pag. 384. — [4] *Ibid.* pag. 405, not. 2. — [5] *Loc. cit.* pag. 384. — [6] *Voyez* ci-dessus, *pag. 141*, not. 2 ; et *pag. 148*, not. 1. — [7] *Voyez* ci-après, not. 6 ; et *pag. 151*, not. 2. — [8] *Législat. de la Crète*, pag. 386.

PAGE 483.
* A l'âge de 17 ans. *Voyez* ci-dessus, *pag. 141*, not. 2.

Quand ils sont plus grands *, on en forme des *Agèles*. Ces *Agèles*, ce sont les fils des citoyens les plus illustres et les plus puissans qui cherchent eux-mêmes à les composer, chacun d'eux s'efforçant à rendre la sienne aussi nombreuse qu'il le peut. Le chef de chaque *Agèle* est ordinairement le père de celui qui l'a rassemblée. Il a le pouvoir de conduire ces jeunes gens aux exercices de la course, comme aussi de punir la désobéissance. Ils sont nourris aux frais du public ‹1›. A certains jours réglés, ils joûtent *Agèle* contre *Agèle*, marchant en cadence au son de la flûte et de la lyre,

c'est-à-dire *régulateur-d'enfans*. Malgré l'autorité de M. de Sainte-Croix [1], nous devons peut-être distinguer ce *pædonome*, du chef de chaque *Agèle*, *ἑκάστης τῆς Ἀγέλης ἄρχων*, dont il va être question tout-à-l'heure [2], et qui, au rapport d'un ancien [3], s'appeloit Ἀγελάτης, *Agelate*. Ephore, ce me semble, parle ici d'un inspecteur chargé, dans chaque *Andreium*, de veiller sur la conduite des enfans qui, non encore classés dans les *Agèles*, à raison de leur bas âge, ne laissoient pas d'assister aux repas-de-chambrées [τὰ Συσσίτια] des hommes faits, c'est-à-dire aux *Andria* [τὰ Ἀνδρεῖα] : et il n'établit nullement, comme M. de Sainte-Croix le feroit penser [4], que le choix de cet inspecteur, appelé *Pædonome*, dépendît de la naissance ou du crédit. Je ne vois pas non plus comment M. de Sainte-Croix [5], rapprochant de ce passage la définition qu'Hésychius [6] donne du terme πρόμαχος, a pu s'en autoriser pour dire : « Les » *Agèles*, ayant à leur tête leur *Pædonome*, » et divisées par escouades de SEPT, cha- » cune aux ordres d'un chef appelé MAZA » [*Hesych*. v. Πρόμαχος], se livroient entre » elles des combats. » On lit chez Hésychius, ΠΡΟ'ΜΑΧΟΣ· ὑπὸ Κρητῶν, ΜΑ'ΖΑ 'ΕΒΔΟΜΑΙ'Ω παιδίῳ γινομένη· ce dont la version naturelle, en latin, me sembleroit être : PROMACHOS, *à Cretensibus [sic vocatur]* MAZA ou POLENTA, *facta [pro] puero* SEPTIMANO. Sans pouvoir expliquer d'une manière nette et sûre cette définition, j'ose affirmer qu'elle ne sauroit prêter au sens dans lequel M. de Sainte-Croix l'interprétoit. Mais je crois reconnoître que, s'il s'est égaré, ç'a été pour suivre les pas de Meursius, qui, d'après le texte d'Hésychius, dit [7] : *Pueris* SEPTENNIBUS MAZA *dabatur*, πρόμαχος *dicta ; puto quia ex eo tempore ad pugnandum instruerentur.* Indépendamment d'autres erreurs contenues dans une telle explication, il me semble que jamais le terme, μάζα, n'a désigné une arme quelconque; et, de plus, qu'ἑβδομαῖος signifie en latin, non SEPTENNI, mais SEPTIMANO, c'est-à-dire, *un enfant de sept jours.*

‹1› *Ils sont nourris aux frais du public ;* τρέφονται δημοσίᾳ. S'agit-il d'une nourriture journalière et continuelle, ou bien seulement de certains repas périodiques ! Et, en ce dernier cas, la nourriture aux frais du public ne doit-elle pas être distinguée de celle qui se prenoit dans les *Andreia !* Dans tout ce paragraphe, rien n'est clair; chaque phrase donneroit matière à de longues discussions.

[1] *Législat. de la Crète*, art. 11, pag. 384. = [2] *Voyez*, dans cette même page, ligne 4. = [3] *Heraclid. Pontic. de Republ.* fragm. 3, edit. Kœl. pag. 6. = [4] *Législat. &c.* loc. cit. not. 6. = [5] *Ibid.* pag. 387, et not. 2. = [6] *Hesych.* v. Πρόμαχος. = [7] *Meurs. Cret.* lib. III, cap. 2, op. tom. III, col. 479, A, B.

comme les Crétois ont coutume de faire dans les combats réels ; et ils ne laissent pas de se porter des coups assez forts, tant avec la main qu'avec des armes de fer ‹1›. PAGE 483.

La règle prescrite chez les Crétois pour traiter l'amour [entre les jeunes gens], est singulière. Ils ne doivent point chercher à séduire l'objet aimé ; ils doivent l'enlever. L'amant, trois jours, ou plus encore, d'avance, déclare à tous ceux qu'intéresse * le jeune homme auquel il s'est attaché, son dessein de l'enlever. Mais ce seroit pour eux le comble du déshonneur s'ils le cachoient ou l'empêchoient de sortir à l'ordinaire ; ils sembleroient l'avouer indigne d'un tel amant. Une fois assurés qu'en naissance et en toute autre chose, le ravisseur futur est égal, sinon même supérieur au jeune homme aimé, l'on ne s'oppose au rapt que pour la forme, et on le laisse volontiers s'exécuter : l'on n'empêche réellement que les unions peu sortables ; et toujours toute poursuite cesse, aussitôt que le jeune homme enlevé entre à l'*Andreium* du ravisseur ‹2›. Du reste, dans ces amours, ce n'est point l'excellence de la beauté,

* Τοῖς φίλοις, *aux amis* ; ou peut-être, *aux parens*.

‹1› *Des armes de fer.* Je suis la leçon des manuscrits et des imprimés, qui tous portent, καὶ δι' ὅπλων ΣΙΔΗΡΩΝ. Mais comment ne pas applaudir à la conjecture [1], que l'on devroit lire, *ἀσιδήρων, des armes sans fer !* Elle est appuyée par un témoignage ancien [2], portant que ces combats se faisoient *à coups de poings et de baguettes*, πὺξ τε καὶ ξύλοις. M. de Sainte-Croix [3], voulant, ce semble, réunir ce dernier témoignage avec celui de Strabon qu'il cite seul, dit : « On s'attaquoit avec le bâton, à coups de pieds, même avec des armes meurtrières. » Mais, πὺξ ne sauroit signifier qu'*à coups-de-poing.* Et, lorsqu'à l'égard des armes meurtrières, M. de Sainte-Croix ajoute, « Personne n'ignore que celles-ci étoient nécessaires pour exécuter la danse Pyrrhique, » je ne sais si cette assertion est juste.

‹2› *Et toujours &c.* Ai-je bien saisi le sens ? Le texte, qui paroît avoir subi quelque altération, offre : Πέρας δὲ τῆς ἘΠΙΔΕΙΞΕΩΣ [*al.* ἘΠΙΔΙΩΞΕΩΣ] ἐστιν, *ἕως ἂν εἰσαχθῇ* [*al.* *ἀχθῇ*] ὁ παῖς εἰς τὸ τοῦ ἁρπάσαντος *Ἀνδρεῖον*. La version manuscrite de M. de Bréquigny porte : « Ils doivent poursuivre le ravisseur jusqu'à ce que l'enfant soit entré dans la communauté [Ἀνδρεῖον] où le ravisseur habite. » M. de Sainte-Croix donne pour traduction fidèle [4], la phrase que voici [5] : « [Au contraire, si le choix n'est pas convenable,] ils sont obligés d'arracher l'enfant des mains de son ravisseur, et de le faire rentrer dans l'andreie de celui-ci. »

[1] *Tyrwhitt. Conject.* in *Strab.* — [2] *Heraclid. Polit. Fragm.* 5. 3, edit. Kœler. 1804, pag. 7. — [3] *Legislat. de la Crète*, art. 2, pag. 387, et not. 3. — [4] *Ibid.* pag. 389. — [5] *Ibid.* pag. 390, lin. 2 et suiv.

Page 483. c'est celle du courage et de la modestie que l'on prise. [Maître du jeune homme qu'il aime], l'amant le comble de présens, et l'emmène où il veut, mais accompagné des témoins du rapt. Là on passe deux mois dans les plaisirs de la table et de la chasse; et, à ce terme, qu'il est défendu d'outre-passer *, chacun retourne dans sa ville. Avant de quitter le lieu de la réunion, le jeune homme qui a été enlevé, reçoit de son amant un vêtement militaire, un bœuf, un vase à boire; dons ordonnés par la loi, mais auxquels, d'ordinaire, on en joint d'autres, et de plus magnifiques; au point que, dans ces occasions, pour aider les amans à faire la dépense convenable, les amis se cotisent. [Rentré dans sa demeure], le jeune homme sacrifie son bœuf à Jupiter, et traite ceux qui l'avoient accompagné : puis il déclare hautement s'il a été satisfait ou non

Page 484. des procédés de son ravisseur. La loi qui autorise cette déclaration veut qu'au cas où il auroit éprouvé quelque violence de la part de celui-ci, pendant le temps du rapt, il puisse alors le forcer à réparation, et demeurer libre [de tout engagement] avec lui ‹1›. Avec de la beauté et une noble extraction, ne point trouver d'amant, ce seroit le signe d'un mauvais caractère ‹2›. Mais les *parastathentes* ‹3›, ainsi appelle-t-on ceux qui ont été enlevés, jouissent de

* *Littér. car il ne leur est pas permis de garder l'enfant plus long-temps.*

‹1› *La loi qui autorise &c.* La phrase Grecque est embarrassée : Τοῦ νόμου τοῦ ἐπιτρέψαντος, ΉΝ εἴ τις αὐτῷ ΒΙ΄Α προσενήνεκται [*al.* προσενήνεγκται, *al.* προσπέπτωκεν] ΚΑΤΑ` [*al.* μετὰ] τὴν ἁρπαγὴν, ἐνταῦθα ΠΑΡΑΤΙΜΩΡΕΙ͂Ν ἑαυτῷ καὶ ἀπαλλάττεσθαι. J'ai lu, avec M. Tzschucke : Τοῦ νόμου τοῦ ἐπιτρέψαντος ἌΝ, εἴ τις αὐτῷ ΒΙ΄Α προσενήνεκται ΚΑΤΑ` τὴν ἁρπαγὴν, ἐνταῦθα παρατιμωρεῖν ἑαυτῷ καὶ ἀπαλλάττεσθαι.

‹2› *Avec de la beauté &c.* Les manuscrits, d'accord avec les imprimés, portent : Τοῖς δὲ καλοῖς τὴν ἰδέαν καὶ προγόνων ἐπιφανῶν, ἐραστῶν ΜΗ' ΤΥΧΕΙ͂Ν· ὡς διὰ τὸν τρόπον τοῦτο παθόντων· phrase qui paroît altérée et mutilée. Casaubon proposoit d'ajouter, après μὴ τυχεῖν, ces deux mots, αἰσχρὸν νομίζεται· et sa conjecture ne manque point de probabilité. En l'adoptant, la version littérale pourroit être ainsi conçue : *C'est une honte, pour les beaux enfans et pour ceux qui sont nés de parens illustres, de n'avoir point d'amans ; parce qu'on l'attribue à leur caractère* [1].

‹3› *Les Parastathentes.* Tel est le mot que le texte présente, Παρασταθέντες·

[1] *Cicer. de Republ.* ap. *Serv.* ad *Virgil. Æneid.* lib. X, vers. 325. = *Maxim. Tyr.* dissert. 26, cap. 8, pag. 317. — *Meurs. Cret.* lib. III, cap. 13, op. tom. III, col. 487, A.

certains

certains honneurs. Aux courses, aux festins ‹1›, ils ont les premières places. Seuls ils sont autorisés à se parer d'habits différens de ceux des autres; et, sur-tout, ils peuvent porter celui qu'ils ont reçu de leur amant. Ce privilége n'est pas restreint au temps du rapt; devenus hommes faits, ils ont encore droit d'avoir un vêtement distingué ‹2›, qui les annonce pour être du nombre des CLEINES *; car on qualifie de *CLEINE* tout jeune homme qui a été aimé, de même que l'on donne à l'amant le nom de *PHILETOR* *. Telles sont les règles prescrites pour traiter l'amour.

PAGE 484.

* Κλεινοί· c'est-à-dire *célèbres*.

* Φιλήτωρ· *ami de cœur*.

Les premiers magistrats sont au nombre de dix *, et électifs ‹3›.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 146*, not.

Pour les affaires importantes, on prend l'avis de ceux qui s'appellent les *GÉRONTES* ‹4›. Dans le corps des *GÉRONTES* sont admis

et ce mot signifie, *les enlevés*. C'est à tort que l'on a cru [1] pouvoir y substituer celui de *PARASTATHES*, terme inconnu, ce me semble, dans la langue Grecque, ou qui, en supposant qu'il y ait une faute typographique, et que nous devions lire, *Parastates*, signifieroit toute autre chose.

‹1› Je lis, Θοίναις, non Θερίναις.

‹2› N'étoient-ce pas aussi les mêmes qui, dans les armées, avant le combat, devoient s'avancer à la tête du camp, vêtus magnifiquement, et sacrifier à l'AMOUR [2]!

‹3› *Les premiers &c.* Ἄρχοντας δὲ δέκα αἱροῦνται. Ces DIX magistrats suprêmes sont, sans doute, ceux dont il a été parlé plus haut [3] sous le nom de *COSMES*; et lorsque tout-à-l'heure [4] il sera dit que l'on formoit le sénat de ceux qui *avoient été jugés dignes* d'être élevés au poste de *COSMES*, καθιστᾶσι δ' εἰς τὸ συνέδριον, οἱ τῆς τῶν Κόσμων ἀρχῆς ἠξιωμένοι, κ. τ. λ., ce sera de ces DIX magistrats que nous devrons entendre les mots, οἱ τῆς τῶν Κόσμων ἀρχῆς ἠξιωμένοι. Mais, indépendamment de ce qui a fait l'objet d'une des remarques précédentes [5], ce passage semble donner lieu à une question: Éphore n'avoit-il donc pas exprimé si ces magistrats étoient à vie ou temporaires! et, dans le dernier cas, n'avoit-il pas marqué si on les élisoit pour une année, ou pour un temps plus long! Ce qui suit ne répond pas à cette demande; et ce n'est point assez pour nous, de pouvoir induire du témoignage de quelques autres écrivains [6], que ces magistrats suprêmes, les mêmes que les *COSMES*, étoient annuels: cela peut n'avoir été relatif qu'au siècle où ces auteurs, postérieurs à Éphore, écrivoient.

‹4› *Qui s'appellent les GÉRONTES*; τοῖς ΓΕΡΟΥΣΙ καλουμένοις. Ce terme, γέρων, dans la signification commune, équivaut à celui de *vieillards*. Mais peut-être, d'après son étymologie et sa racine primitive [7], vouloit-il dire quelque chose de plus; comme, par exemple, *distingué par les choses qu'il a faites, par les emplois dont il a été chargé.*

[1] *Législation de la Crète*, pag. 391. = [2] *Sosicrat. Cretic.* lib. incert. ap. *Athen. Deipnos.* lib. XIII, cap. 1, pag. 561, E, F. = [3] *Voy.* ci-dessus, *pag. 146*, not. 3. = [4] *Voy.* ci-après, *pag. 154*, not. 1. = [5] *Voy.* ci-dessus, *pag. 146*, not. 3. = [6] Conf. *Polyb.* lib. VI, cap. 46, §. 4, edit. Schweigh. tom. II, pag. 552. = [7] Conf. *Jo. Dan. à Lennep. Etymolog.* edit. Traj. ad Rh. 1808, pag. 161.

PAGE 484. ceux qui ont été jugés dignes de remplir les fonctions de COSMES, et qui sont d'ailleurs réputés hommes de bien ‹1›.

J'ai pensé que le gouvernement des Crétois méritoit d'être décrit, à cause et de sa singularité et de sa célébrité. Beaucoup de leurs institutions ne subsistent plus : aujourd'hui, en Crète, comme dans les autres provinces *, presque toute l'administration se règle par les ordres des Romains.

* Sous-entendu *Romaines.*

‹1› Je crois avoir rendu fidèlement la phrase Grecque : Καθίστανται δ' εἰς τὴν τῶν συνέδρων οἱ τῆς τῶν Κόσμων ἀρχῆς ἠξιωμένοι, καὶ τἆλλα [al. τὰ ἄλλα] δόκιμοι κριθέντες. Et je ne vois pas ce qui autoriseroit à l'interpréter [1] en ce sens : « Le corps [des *GÉRONTES*] se trouvoit » ordinairement composé .... des » Cosmes sortis de magistrature, et des per» sonnes capables de les remplacer un jour. » Mais j'avoue que tous ces témoignages d'Éphore, cités par notre auteur, relativement à la constitution du Conseil des *GÉRONTES*, ne sont pas clairs. Aristote sembleroit [2] dire qu'il étoit formé uniquement d'anciens COSMES, mais aussi que l'on y admettoit tous ceux qui avoient une fois exercé cette magistrature. Aucun des passages d'autres auteurs, que Meursius [3] a rassemblés, n'aide à déterminer la véritable signification des expressions dont ici Strabon s'est servi ; et nous restons incertains s'il n'a pas voulu faire entendre que ce Conseil étoit composé non-seulement des mieux famés d'entre les anciens COSMES, mais encore d'autres personnages de bonne réputation.

[1] *Législation de la Crète*, art. 2, pag. 369, not. 1. = [2] *Aristot. Politic.* lib. II, cap. 7, §. 5, edit. Schneid. tom. I, pag. 77. = [3] *Cret.* lib. III, cap. 9, opp. tom. III, col. 472 et 473.

CHAPITRE VIII.

Énumération des autres îles qui appartiennent à la Grèce.

§. I.er *Iles les plus voisines de la Crète, et comprises les unes parmi les* CYCLADES, *les autres parmi les* SPORADES. — Thera, Anaphé, Dia, Therasia. — Ios. — Sicinos, Lagusa, Pholegandros. — Cimolos. — Siphnos. §. II. *Autres* CYCLADES. — Delos. — *Nombre et nom de toutes les* CYCLADES. — Rhenea. §. III. *Reste des* CYCLADES. — Ceos, Naxos, Andros, Paros, Syros, Myconos, Seriphos, Tenos. §. IV. SPORADES *non encore citées.* — Amorgos, Lebinthos *et* Leria. — Patmos *et les îles* Corassiæ. — Icaria. — SPORADES *situées dans la mer Carpathienne;* Astypalæa, Telos, Chalcia, Nisyros, Carpathos, Casos. — *Ilots* Calydnæ.

PAGE 484.

§. I.er

Iles les plus voisines de la Crète.

PRÈS de la Crète ‹1› se trouvent différentes îles.

Telles sont, d'abord, *Thera*, métropole des Cyrénæens, et colonie des Lacédæmoniens ‹2›; puis, auprès de *Thera* *, l'île *Anaphé* *, où se voit le temple d'Apollon-ÆGLÉTÈS ‹3›. Callimaque parle, tantôt de toutes les deux à-la-fois, comme quand il dit [a], « Et *Anaphé*, cette île voisine de la fille de Sparte, de » *Thera* ; » tantôt de *Thera* seule, comme [b] lorsqu'il la désigne

* Santorin et Nanfio.

[a] Fragm. 113, edit. Ernest. pag. 484.

[b] Fragm. 112, ibid.

‹1› *PRÈS de la Crète.* Le texte porte, ΠΕΡΙ' τὴν Κρήτην. Cela pourroit signifier, AUTOUR *de la Crète.* Mais toutes les îles dont l'auteur va parler sont au nord de la Crète : pas une seule ne se trouve au sud; et à peine en est-il deux ou trois que l'on pourroit dire, en quelque sorte, situées à l'est de cette île.

‹2› *THERA*, aujourd'hui Santorin. Strabon a déjà parlé de cette île plus d'une fois: *voyez* tom. I, *pag. 102*, not. 2, et *pag. 136*, not. 3, 4, avec les Éclaircissemens n.° CVI; puis, tom. III, *pag. 169*, not. 2. Il en reparlera dans la suite; *voyez* livre XVII, *pag. 837* du texte Grec.

‹3› « Du côté de la marine, vers le sud, » en allant à la chapelle de Notre-Dame du » Roseau, sur un petit tertre, on voit les » ruines du temple d'Apollon-ÆGLÉTÈS [a]. »

[a] *Pocock. Descr. de l'Or. &c.* part. III, liv. III, ch. 10, tom. VI, pag. 274.

PAGE 484.

ainsi : « L'île, que ma patrie *, si célèbre par ses coursiers, reconnoît pour sa mère. »

* Cyrène.

Thera est plus longue que large ; son périmètre est de 200 stades ‹1›. Placée en face * de cette île *Dia*, qui touche presque à l'*Heracleum* * des Cnossiens, elle est à 700 stades de la Crète. Mais c'est fort proche de *Thera* que se trouvent *Anaphé* et *Therasia* ‹2›.

* Au nord.

* Voyez ci-dessus, pag. 126, not. 7.

A une distance égale de ces deux dernières, est *Ios* *, îlot où, suivant quelques-uns, le poëte Homère fut enseveli *.

* Nio.

* Voyag. pitt. de la Grèce, ch. 2, pag. 20.

En se portant d'*Ios* vers l'occident, on trouve *Sicinos* * et *Lagusa* ; comme aussi *Pholegandros* *, qu'à raison de son âpreté, Aratus appelle une île de fer ‹3›.

* Sikino.

* Cardiotissa, et Policandro.

Non loin de celle-ci est *Cimolos* *, d'où se tire la terre Cimolienne.

* L'Argentière.

De *Cimolos* on aperçoit *Siphnos* *, dont le peu d'importance a fait naître le proverbe : « DÉ SIPHNIEN ‹4›. »

* Sifanto.

‹1› Littér. *THERA est longue, ayant de périmètre 200 stades :* Ἔστι δὲ μακρὰ Θήρα, διακοσίων οὖσα τὴν περίμετρον σταδίων. Peut-être manque-t-il ici le nombre de stades que Strabon assignoit à la longueur de *Thera*. Aucun des géographes ou voyageurs modernes ne nous met à portée de bien éclaircir ce passage, qui paroît altéré. Les 200 stades équivaudroient à 25 milles. Tournefort [1] donne au périmètre de Santorin *[Thera]*, 36 milles ; mais il ne parle ni de la longueur, ni de la largeur de cette île, dont la figure, selon lui, représente assez bien celle d'un fer-à-cheval.

‹2› *ANAPHÉ* [Nanfio] est à l'orient, et *Therasia* [Aspronisi] est au couchant de *Thera* [Santorin].

‹3› Cela se trouvoit dans un ouvrage qui n'est point parvenu jusqu'à nous, et dont même le véritable titre n'est pas bien connu. Strabon, un peu plus bas [2], semblera dire qu'il étoit intitulé : Τὰ κατὰ λεπτόν· ce que les interprètes Latins ont rendu par *Minuta*, *DÉTAILS*. Mais qu'entendrons-nous par un semblable titre ! Depuis long-temps il embarrasse les plus habiles critiques [3]. Ce n'est point ici le lieu de discuter leurs opinions. Je dirai seulement, et cela pour empêcher le lecteur de se tromper au sens un peu louche d'une note de M. Tzschucke [4], que, suivant Casaubon [5], l'ouvrage dont il est question en cet endroit, ne différoit point de celui qui avoit été qualifié, par Callimaque [6], de Ῥῆσις λεπτή· *Dicta subtilia*, ou plutôt, *levia*.

‹4› *DÉ SIPHNIEN :* Σίφνιον ἀστράγαλον. Je ne sais si ce proverbe seroit facile à bien

[1] *Voyage au Levant*, Lett. 6, tom. I, pag. 263. = [2] *Voyez ci-après*, *pag. 160*. = [3] Conf. *Ernest.* ad *Callimach. Excurs.* ad epigr. 29, tom. I, pag. 333. — *Harles* ad *Fabric. Bibl. Gr.* vol. IV, pag. 102. — *Jacobs. Animadv.* in *Epigramm. Anthol.* vol. I, part. II, pag. 287. — *Buhl.* ad *Arat.* tom. II, pag. 459. = [4] *Tzschuck.* ad *Strab.* loc. = [5] *Casaub. Lect. Theocrit.* cap. 4. = [6] *Callimach.* loc. cit.

A une moindre distance de *Cimolos*, ainsi que de la Crète, se voit *Melos* *. De cette île, plus considérable que les précédentes, jusqu'au *Scyllæum* *, promontoire de l'Hermionie ‹1›, l'on compte 700 stades; et jusqu'au *Dictynnæum* ‹2› presque autant. Jadis* les Athéniens envoyèrent dans *Melos* une armée qui en égorgea presque tous les jeunes habitans ‹3›.

PAGE 484.
* Milo.
* Cap Skillo.
* Vers l'an 416 avant l'ère Chr.

LES îles que nous venons de nommer sont situées dans la mer de Crète; mais c'est plutôt à la mer Ægée qu'appartiennent *Delos* avec les CYCLADES qui l'entourent, et les îles placées près des CYCLADES ‹4›, je veux dire toutes les SPORADES, à l'exception de

§. II.
Autres Cyclades.
PAGE 485.

expliquer : Strabon et Eustathe [1] sont peut-être les seuls qui le citent. Quant au fond, sa signification paroît être la même que celle de cet autre proverbe, Σίφνιος ἀρραβών [2], *gage Siphnien*. Nos critiques l'ont, ce me semble, passé sous silence. Ne s'agiroit-il pas de quelque chose de semblable à ce qui s'appeloit, *symbola tesseraria* ou *tesseræ hospitales* [3]!

‹1› Le texte dit, *jusqu'au promontoire Hermionique, le SCYLLÆUM* : Τῦ Ἑρμιονικῦ ἀκρωτηρίυ, τῦ Σκυλλαίυ. Il sembleroit que la véritable leçon devroit être, comme le porte un manuscrit de Medicis : Τῦ Ἑρμιονικῦ ΚΟΛΠΟΥ ἀκρωτηρίυ, τῦ Σκυλλαίυ : *De l'extrémité du golfe Hermionique, je veux dire, du SCYLLÆUM* [4].

‹2› Quel est ce *Dictynnæum*, situé, sans doute, en Crète, et que Strabon, ici, paroît bien donner pour un cap! Dans sa description de la Crète, ce qu'il dit d'un *Dictynnæum* [5], ne désigne point proprement un cap. Le *Dictynnæum* qu'il indique maintenant, pourroit, selon M. Barbié du Bocage [6], être ce que l'on appelle aujourd'hui, le cap Spada. Mais on a déjà pu voir [7] que cette opinion souffroit quelque difficulté. Au reste, 700 stades équivaudroient à 87 milles et demi. Je sais que, de Milo [l'ancienne *Melos*] au cap Grabusa [8], tout-à-la-fois plus occidental et plus méridional, à l'égard de Milo, que le cap Spada, le voyageur Kinsbergen ne comptoit pas plus de 19 milles Hollandois. Mais, sur la carte de M. d'Anville, la distance de Milo au cap Spada est de 80 milles et plus.

‹3› *Presque tous les jeunes habitans* : Ἡβηδὸν κατέσφαξαν τοὺς ΠΛΕΙΣΤΟΥΣ [al. ΠΛΕΙΟΥΣ]. M. Tyrwhitt pensoit qu'au lieu de πλείστους ou πλείους, il faudroit lire, ΜΗΛΙΟΥΣ. Mais ce changement n'est point nécessaire. Le fait est raconté par Thucydide [9].

‹4› *Placées près des CYCLADES*. J'adopte, avec M. Tzschucke, la leçon des trois manuscrits de Médicis, qui portent, ΠΡΟΣκείμεναι, et non, comme l'édition de Casaubon, ΠΡΟκείμεναι · ce qui signifieroit, *placées EN AVANT*.

[1] *Eustath.* ad *Dionys. Perieget.* vers. 525 = [2] Conf. *Hesych.* v. Ἀρραβῶνα Σίφνιον, et Σίφνιος ἀρραβών. — *Suid.* v. Σιφνιάζειν. = [3] Conf. *Hellad.* ap. *Schol. Euripid. Med.* vers. 6 et 13. — *Suid.* v. Ἀστραγ. — *Ruhnken.* ad *Tim. Lexic. Platonic.* v. Ἀστραγ, edit Lugd. Batav. 1789, pag. 175, not. 7. — *Schneid.* ad *Aristot. Politic.* lib. IV, cap. 7, tom. II, pag. 252. = [4] *Voyez* tom. III. pag. 238. = [5] *Voyez* ci-dessus, *pag.* 135 *et* 136. = [6] *Analyse de la carte de Crète*, pag. 469. = [7] *Voyez* ci-dessus, *pag.* 121, not. 3; et *p.* 122. = [8] *Kinsberg. Reis.* pag. 18. = [9] Conf. *Thucyd.* lib. V, §. 116. — *Diodor. Sic.* lib. XII, § 80.

PAGE 485. celles que j'ai déjà citées comme avoisinant la Crète ‹1›. Parlons d'abord de *Delos* *.

* Dili.

Delos.

Dans *Delos* se voit une ville remarquable, laquelle, assise au milieu d'une plaine, ainsi que le temple d'Apollon et celui de Latone, est dominée par le *Cynthus*, montagne très-haute et fort âpre ‹2›. A travers l'île, coule le fleuve *Inopus*, qui ne sauroit être considérable *, puisque l'île elle-même est petite. Mais, malgré sa petitesse, *Delos*, de toute ancienneté, et à dater des temps héroïques‹3›, a été fort honorée, à cause des deux divinités, Apollon et Diane; car c'est là, suivant les mythologues, que Latone enfanta l'un et l'autre : « Jadis (nous dit Pindare), *Delos* flottoit » au gré des flots et du souffle inconstant des vents. Mais, à peine » la fille de Céus, pressée par les douleurs de son divin accou» chement, y eut abordé, que soudain, s'élançant du fond de » l'abîme, quatre colonnes, dressées sur leurs bases indestruc» tibles, fixèrent à jamais, dans sa place, l'âpre rocher où l'heureuse

* *Voyez* tom. II, *pag.* 362, not. 1.

‹1› *A l'exception de celles &c.* Le grec porte : ὯΝ εἰσὶ ΚΑῚ ΑἹ πλησίον περὶ τὴν Κρήτην. Ce membre de phrase n'est point clair. Au premier coup-d'œil, Strabon paroît dire que les îles citées, au début du chapitre, comme se trouvant *PRÈS*[1] *de la Crète*, ΠΕΡῚ τὴν Κρήτην, étoient du nombre des SPORADES, non des CYCLADES. Mais, si tel est en effet le sens, notre auteur va bientôt[2] se trouver en contradiction avec lui-même. En effet, les îles que, précédemment, Strabon nous a données pour voisines de la Crète, ΠΕΡῚ τὴν Κρήτην, et qui, d'après ce qu'il dit ici, auroient été des SPORADES, sont, 1.° *Thera*, 2.° *Anaphé*, 3.° *Therasia*, 4.° *Ios*, 5.° *Sicinos*, 6.° *Lagusa*, 7.° *Pholegandros*, 8.° *Cimolos*, 9.° *Siphnos*, 10.° *Melos*. Or, tout-à-l'heure, il va convenir avec Artémidore, que, de ces dix îles, les trois dernières, savoir, *Cimolos*, *Siphnos*, et *Melos*, sont des CYCLADES.

‹2› *Très*-haute *et fort âpre.* Le texte porte : ὙΨΗΛΟ͂Ν καὶ τραχύ. Notre ms. 1393 offre, ΨΙΛΟ͂Ν, *nue*; et cette leçon seroit justifiée, tant par certains témoignages des anciens[3], que par les descriptions de nos voyageurs modernes.[4].

‹3› *Des temps HÉROÏQUES.* Je préfère, avec M. Tzschucke, la leçon de plusieurs manuscrits, qui portent, ἡρωικῶν, au lieu de χρονικῶν, *les plus reculés.* Cette dernière leçon n'est point inadmissible; mais, l'auteur ayant déjà dit, ἐκ παλαιοῦ, *de toute ancienneté*, elle semble former une tautologie.

[1] *Voy.* ci-dessus, *pag.* 155, not. 1. = [2] *Voy.* ci-après, *pag.* 159, not. 1. = [3] Cf. *Homer. Hymn. in Apollin.* vers. 141. — *Plin. Hist. nat.* lib. IV, §. 22, seu cap. 12, tom. I, pag. 212, lin. 6. = [4] Conf. *Wheler, Voyag. &c.* liv. 1, tom. I, pag. 88 et suiv. — *Spon, Voyag. &c.* liv. II, tom. I, pag. 176. — *Tournefort, Voyag. du Levant*, Lett. 7, tom. I, pag. 307. — *Pococke, Descript. de l'Or.* part. III, liv. III, ch. 21, tom. VI, pag. 282 et suiv. — *Choiseul-Gouffier, Voyag. pittor. &c.* ch. 3, tom. I, pag. 63.

» progéniture sortit du sein maternel ‹1›. » Les [habitans des] îles qui l'environnent, et que l'on appelle CYCLADES, contribuent à sa célébrité par l'usage d'y envoyer, à frais communs, des offrandes, des théores, des chœurs de vierges, et de s'y rendre en foule à des assemblées solennelles. PAGE 485.

On ne comptoit originairement que douze CYCLADES : en des temps postérieurs, on a compris sous cette dénomination un plus grand nombre d'îles. Artémidore en fait l'énumération, à la fin de sa description d'*Helena* *, cette île de forme oblongue, qui s'étend l'espace de 60 stades [en face de l'Attique], depuis *Thoricos* * jusqu'au *Sunium*. « Après *Helena*, dit cet auteur, viennent les » CYCLADES : » et de là il nomme *Céos* *, la plus voisine d'*Helena*; ensuite *Cythnos* et *Seriphos* *; puis *Melos*, *Siphnos*, *Cimolos* ‹2›, *Prepesinthos* ‹3›, *Olearos* ‹4›; et, de plus, *Paros*, *Naxos*, *Syros*, *Myconos*, *Tenos*, *Andros*, *Gyaros* ‹5›.

Nombre et nom de toutes les *CYCLADES*.

* Macronisi. *Voy.* tom. III, *pag. 389*.

* *Voyez* tom. III, *pag. 384*; et *pag. 389*, not. 1.

* Zia.

* Thermia et Serpho.

‹1› Je crois avoir exprimé, à-peu-près, le seul sens dont soit susceptible ce fragment d'une ode de Pindare, qui n'est point parvenue jusqu'à nous. Le texte, dans cette citation, est évidemment corrompu, et a beaucoup exercé la sagacité des plus habiles critiques [1]. C'est en se donnant une grande liberté que l'illustre auteur du VOYAGE DU JEUNE ANACHARSIS a pu présenter [2] comme une véritable traduction [3] la phrase suivante : « Délos n'est plus le jouet des vagues inconstantes ; elle se repose sur des colonnes qui » s'élèvent du fond de la mer, et qui s'appuient » elles-mêmes sur les fondemens du monde. »

‹2› Par la manière dont notre auteur s'exprime ici, l'on voit qu'il reconnoissoit, avec Artémidore, les îles de *Melos*, *Siphnos* et *Cimolos*, comme étant du nombre des véritables CYCLADES. Mais *voyez* ce que j'ai observé ci-dessus, *pag. 158*, not. 1.

‹3› *PREPESINTHOS*. Sa position reste indéterminée. C'est sans autorité suffisante que l'on a prétendu pouvoir lui appliquer la dénomination moderne, soit d'Arzentara [4], soit de Strongilo [5].

‹4› *OLEAROS*. Thévenot [6] avoit confondu cette petite île avec celle de Nio. Suivant le P. Hardouin [7], elle s'appelle aujourd'hui Rocchi ; mais, selon Tournefort [8], c'est Antiparos.

‹5› *GYAROS*. Il paroît constant que la dénomination actuelle est Joura. Mais que

[1] Conf. *Philon. de mundi incor.* ed. 1742, tom. II, pag. 511, lin. 7. — *Plut. de fac. in orb. lun.* edit. Reisk. tom. IX, pag. 652. — *Schol. Hom.* ad *Od.* X, vers 3. — *Eust.* in *Hom.* loc. cit pag. 1644, lin. 53. — *Id.* in *Dion. Perieg.* vers. 525. — *Th. Canter. Var. Lect.* lib. II, cap. 22; ap. *Gruter. Thes. Critic.* tom. III, pag. 769. — *Barnes.* ad *Homer.* loc. cit. — *Schneid. Pindar. Fragm.* pag. 29. — *Hermann.* ap. *Heyn. Pindar.* opp. tom. IV, pag. 44 et 45. — *Heyn.* loc. cit. = [2] *Voyag. du jeune Anach.* ch. 76, tom. VI, pag. 369. = [3] *Pindar.* ap. *Strab.* lib. X, pag. 485. = [4] *Niger*, ap. *Ortel.* Thesaur. et *la Martin.* Dict. — [5] *Guill. De-lisle*, *Græc.* pars merid. = [6] *Thévenot*, pag. 200. = [7] *Harduin* ad *Plin.* lib. IV, §. 22, tom. I pag. 212, l. 8, n. 11. = [8] *Tournef.* Lettr. 5, tom. I, pag. 185. — *Choiseul-Gouffier*, *Voyag. pitt.* ch. 4, tom. I, p. 71.

Page 485.

De ces quinze, il en est douze que je regarde comme étant les véritables Cyclades; mais je ne pense pas de même à l'égard de *Prepesinthos*, d'*Olearos*, de *Gyaros*. Ayant été contraint d'aborder dans cette dernière, je la connois par moi-même; il n'y a qu'un chétif bourg servant d'habitation à des pêcheurs. En la quittant, nous reçûmes à bord celui d'entre eux qu'ils députoient à Corinthe, vers Cæsar [Octavien], qui se trouvoit alors * dans cette ville, prêt à retourner en Italie, pour son triomphe, après la bataille d'*Actium*. Durant la traversée, nous apprîmes de ce député que sa mission avoit pour objet l'allégement de leur imposition, qui étoit de 150 drachmes, tandis qu'à peine ils pouvoient en payer 100. Et le poëte Aratus *, dans ses Détails, annonce bien la misère de ces îlots : « O infortunée Latone ! tu vas donc » me déposer dans *Pholegandros*, cet îlot de fer; ou te rendre sans » retard dans *Gyaros*, autre îlot semblable ‹1› ! »

* Dans l'hiver de l'an 29 à l'an 28 avant l'ere Chr.

Page 486.

* Voyez ci-dessus, pag. 156, not. 3.

Delos, déjà si renommée, l'est devenue encore davantage depuis que les commerçans, réduits à quitter Corinthe, détruite* par les Romains, se sont transportés dans cette île, où tout les invitoit à s'établir, et la franchise du temple et la situation favorable du port * : car *Delos* se trouve sur la route de quiconque [b] veut passer, soit d'Italie, soit de Grèce, en Asie; et l'assemblée solennelle qui s'y tient, est une espèce de foire commerciale *, où les Romains, plus que tout autre peuple, avoient coutume de se rendre [c], même alors que Corinthe subsistoit encore ‹2›. Tant que les Athéniens l'avoient possédée, ils y avoient soigné,

* Environ 146 ans avant l'ere Chr.

* Tit. Liv. lib. XXXVI, cap. 43, § 1.

[b] Cf. Thucyd. lib. 1, § 36.

* Voyez liv. XIV, p. 668 du texte Grec.

[c] Plin. Hist. nat. lib IV, § 22, seu c. 12, tom. I, pag. 211, l. 25.

vouloit dire Mélétius [a], quand il énonçoit que, selon certains auteurs, *Gyaros* est l'île appelée maintenant Calogeros !

‹1› Le texte de ces deux vers est visiblement altéré : les variantes des manuscrits l'attestent; mais elles ne suffisent point pour établir une leçon correcte et facile à expliquer. J'ai lu au premier vers, Ὦ Λητοῖ, σὺ μέν εἴς με [sous-ent. φέρεις] σιδηρείῃ Φολεγάνδρῳ, δειλή. Je suppose qu'Aratus prêtoit ce discours à Apollon, renfermé encore dans le sein maternel; ce qui pourroit avoir été depuis imité par Callimaque, dans son hymne en l'honneur de *Delos* [a] !

‹2› *Où les Romains &c.* J'ai lu la phrase Grecque, ponctuée ainsi : Καὶ συνέβαινε νομ

[a] *Geogr. ant. et nov.* pag. 403, col. 2. — [a] Conf. *Callimach. Hymn. in Del.* vers. 162 et seq.

avec

avec une égale attention, les affaires du commerce et celles de la religion <1>. Mais les généraux * de Mithridate, et le tyran qui avoit * détaché [Athènes du parti des Romains], y étant descendus <2>, la ravagèrent entièrement ; et les Romains, quand elle fut évacuée par les troupes du roi <3>, ne reprirent qu'une île dévastée <4>. Elle est restée jusqu'à présent fort pauvre <5>, et les Athéniens en sont maîtres *.

PAGE 486.

* Archelaüs et Metrophane.

* *Voyez* tom. III, *pag.* 384.

* *Voyez* la not. 1.

Delos a porté jadis le nom d'*Ortygia* <6>.

A 4 stades de *Delos* est cet îlot désert que l'on appelle *Rhenea* <7>:

αὐτῇ δ' Ῥωμαίων τῶν ἄλλων μάλιστα, καὶ ἔτι συνεστώσης Κορίνθου. Ἀθηναίων τε κ. τ. λ. L'on a prétendu [1] que les Romains, avant la ruine de Corinthe (arrivée en l'année 146 avant l'ère Chrétienne), ne devoient point avoir fréquenté beaucoup *Delos*. D'après cela, on a voulu donner un autre sens aux mots, ἔτι συνεστώσης Κορίνθου· mais je crois en avoir exprimé la véritable signification [2].

<1> Les Athéniens, qui avoient été, durant plusieurs siècles, tantôt maîtres absolus, tantôt moins prépondérans à *Délos*, en obtinrent des Romains la souveraineté, vers l'an 196 avant l'ère Chrétienne. Cependant on peut croire [3] que ce don n'eut point son plein effet avant l'année 168; et, en tout, il semble que, même depuis ce temps, leurs droits et leur puissance s'exercèrent principalement sur l'administration du temple.

<2> Vers l'an 88 avant l'ère Chrétienne. Les Déliens n'avoient pas voulu imiter les Athéniens, dominés alors par le tyran Aristion [4].

<3> Littér. *lorsque ce prince fut rentré dans ses propres limites*, ἀναχωρήσαντος εἰς τὴν ΟἸΚΕΙ'ΑΝ (car je lis ainsi, non-seulement d'après la conjecture d'un critique habile [5], mais sur l'autorité de quelques manuscrits, au lieu d'ΟἸΚΙ'ΑΝ) τοῦ βασιλέως. Strabon veut parler de la paix conclue avec Mithridate, en l'année 84 avant l'ère Chrétienne.

<4> Peut-être ne faut-il pas confondre cette reprise finale de *Delos* avec l'expédition qu'Orobius (*ou* Orbius), commandant un détachement de l'armée Romaine, y avoit faite presque aussitôt après que les généraux de Mithridate s'en étoient emparés [6].

<5> Témoin les épigrammes d'Antipater [7] le Thessalonicien (*ou* le Sidonien), et d'Alphée [8].

<6> Cette assertion est-elle juste [9] !

<7> Suivant nos plus habiles voyageurs, l'îlot qui représente l'ancienne *Rhenea* seroit plus considérable que l'ancienne *Delos*. Ont-ils fait assez d'attention à ce passage de Strabon ! Quoi qu'il en soit, sur les meilleures cartes modernes, *Rhenea*, comme l'ancienne *Delos*, ne porte d'autre nom que celui de *Dili*.

[1] Conf. *Theoph. Sig. Bayer. de Theophr. Del. Praes. mon. &c. Opusc.* pag. 481. = [2] Cf. *d'Orvill. Exercitat. quâ Inscr. Deliac. &c.* cap. 14; in *Observat. miscell.* vol. VII, pag. 101 et seq. = [3] Conf. *Polyb.* lib. XXX, §. 18, n.° 7; et lib. XXXII, §. 17, n.° 2 : edit. Schweigh. tom. IV, pag. 499 et 577. = [4] Conf. *Pausan. Lacon.* seu lib. III, cap. 23, §. 2 et seq. edit. Fac. tom. I, pag. 434. — *Appian. Mithrid.* §. 28, edit. Schweigh. tom. I, pag. 680. — *D'Orvill.* loc. cit. pag. 56. = [5] Id. *ibid.* pag. 62. = [6] Conf. *Posidon. Apam.* ap. *Athen. Deipnosoph.* lib. V, cap. 14, pag. 215, A. = [7] Conf. *Jacobs. Antholog.* tom. II, pag. 104, n.° 35 et 36. — It. *Animadv.* tom. II, part. 1, pag. 316 et 317. = [8] Id. *ibid.* pag. 117, n.° 10. — It. *Animadv.* loc. cit. pag. 360. = [9] Cf. *Phanodem. de reb. Attic.* lib. II, ap. *Athen.* lib. IX, cap. 11, pag. 392, D. — *Schol. Apollon. Rhod.* ad *Argon.* lib. 1, vers. 308,

PAGE 486. les Déliens y ont leurs tombeaux; car il n'est pas permis d'enterrer ni de brûler des cadavres dans *Delos* même, non plus que d'y nourrir des chiens.

§. III.
Reste des CYCLADES.

* Voyez tom. III, pag. 195, not. 4 et 5.

* Polis et Zia. Cf. Tournef. Voyag. Lettr. 8, pag. 331.

CÉOS avoit jadis quatre cités [elles se nommoient *Pœessa* *, *Coressia* ‹1›, *Iülis*, et *Carthæa*]: il n'en reste plus que deux, *Iülis* et *Carthæa* *, où les habitans des deux autres ont passé; savoir, ceux de *Pœessa* dans *Carthæa*, et ceux de *Coressia* dans *Iülis* ‹2›.

* Vers l'an 300 avant l'ère Chr.

Cette dernière a été la patrie du poëte lyrique Simonide, et de son neveu Bacchylide ‹3›; de même que, plus tard, elle vit naître dans ses murs le médecin Érasistrate *, et le philosophe péripatéticien Ariston ‹4›, imitateur de Bion le Borysthénite ‹5›.

‹1› *CORESSIA*, Κορησσία. Telle est l'orthographe des meilleurs manuscrits. Mais peut-être, malgré leur autorité, faudroit-il lire, tant ici qu'un peu plus bas, *Corissia*, Κορισσία.

‹2› En quel temps les quatre cités considérables de l'île *Céos* furent-elles réduites à deux! L'on est fondé à penser [1] que ce ne fut point avant le temps où le PÉRIPLE, qui porte le nom de Scylax, aura été rédigé; et M. l'abbé Barthelemy [2] croyoit apparemment que, vers l'année 341 avant l'ère Chrétienne, les quatre cités étoient encore florissantes; car c'est à cette époque [3] qu'il fait parler ainsi le jeune Anacharsis: « L'île abonde en » fruits et en pâturages; les corps y sont » robustes, les ames naturellement vigou- » reuses, et les peuples si nombreux, qu'ils » ont été obligés de se distribuer en *quatre* » villes, dont *IOULIS* est la principale. »

Pline, écrivant 50 années après Strabon, semble témoigner [4] que deux des cités de *Céos* avoient été abimées, par l'effet d'une catastrophe dont il ne marque point la date. Mais on peut regarder comme certain qu'au moins *Coressia* ne laissa point de conserver une sorte d'existence. Ptolémée [5], et, beaucoup plus tard encore, le rédacteur du lexique attribué à Étienne de Byzance [6], paroissent bien reconnoître que *Coressia*, nommée par eux *Coressos* ou *Corissos*, subsistoit de leur temps, et formoit du moins un bourg.

‹3› *Du poëte LYRIQUE* [littér. *compositeur-de-vers-propres-au-chant*] *Simonide, et de son neveu Bacchylide.* Le poëte lyrique Simonide, suivant les calculs les plus probables, étoit né vers l'an 557, et mourut vers l'an 467 avant l'ère Chrétienne.

Bacchylide florissoit de l'an 452 à l'an 432 avant la même ère.

‹4› Cet Ariston ne doit pas être confondu avec l'Ariston de *Chios*. Celui dont notre auteur parle en ce moment, Ariston de *Céos*, professoit au Lycée vers l'an 220 avant l'ère Chrétienne: Ariston de *Chios*, disciple de Zénon, florissoit un peu antérieurement à l'an 247 avant la même ère.

‹5› *Le BORYSTHÉNITE*: c'est-à-dire, *né dans BORYSTHÈNES*, ville autrement dite *Olbia*, et dont Strabon a fait mention

[1] Conf. *Scylac. Peripl.* edit. Lugd. Batav. 1700, pag. 48. = [2] *Voyage du jeune Anach.* ch. 76, tom. VI, pag. 380. = [3] *Ibid.* pag. 354. not. * = [4] *Plin. Hist. nat.* lib. IV, §. 20, seu cap. 12, tom. I, pag. 210, lin. 17. = [5] *Ptolem. Geogr.* lib. III, cap. 15. — [6] *Steph. Byzant.* v. Κορησσός.

C'est vraisemblablement chez les Iülites que fut portée cette loi, dont le poëte Ménandre fait mention [a] : « C'est une belle règle, » ô Phanias ! que celle des Céens, *Qui ne peut vivre bien, doit cesser » de mal vivre.* » En effet, il semble que, suivant une de leurs lois, tout sexagénaire devoit terminer ses jours par la ciguë ‹1›, afin de laisser aux autres citoyens une nourriture suffisante ‹2›. De plus, si l'on en croit la tradition, dans une guerre contre la république d'Athènes, les Iülites, assiégés par les Athéniens, et voulant retarder le moment où, faute de vivres, ils seroient forcés de se rendre, arrêtèrent que tous ceux d'entre eux qui passoient un certain âge ‹3›, se donneroient la mort ; résolution d'après laquelle leurs ennemis levèrent le siége ‹4›. PAGE 486.

[a] Dram. inc.

Iülis est située sur une montagne, à environ 25 stades de la mer ‹5› ;

précédemment [1]. Elle dut être située vers les lieux où se trouvent aujourd'hui Oczakow, Kinburn, et ce que l'on appelle Dzike-Polia.

Le philosophe dont notre auteur parle, mourut vers l'an 241 avant l'ère Chrétienne [2].

J'ignore sur quelle autorité l'auteur du VOYAGE D'ANACHARSIS attribue [3] à Strabon d'avoir nommé ici Prodícus.

‹1› *Par la* CIGUË. Je lis, avec Casaubon, ΚΩΝΕΙΑ'ζεσθαι, au lieu de ΚΟΝΕΑ'ζεσθαι. Le lexique attribué à Étienne de Byzance porte, 'ΑΚΟΝΙ'ζεσθαι, *par l'aconit.*

‹2› Ce qui concerne cette loi et la manière de l'exécuter, n'est exposé que confusément par les divers auteurs qui en parlent [4]. D'après le fait que l'un d'eux nous a transmis [5], on pourroit croire que le suicide des vieillards, dans l'île de *Céos*, auroit été, non pas ordonné, mais seulement permis par une loi, disons même plutôt par une coutume particulière aux Céens, laquelle ne laissoit pas d'être encore en vigueur vers l'année 14 de notre ère.

‹3› Litt. *que les plus vieux d'entre eux*, ou *ceux qui étoient fort vieux*, *τοὺς πρεσβυτέρους*. Comment un voyageur célèbre [6], citant ce passage de Strabon, a-t-il pu dire, *les enfans d'un certain âge !*

‹4› Je regrette de ne pouvoir assigner la date de ce fait, d'autant plus que la manière dont le passage de Strabon se trouve rappelé dans le VOYAGE DU JEUNE ANACHARSIS, n'est peut-être point parfaitement exacte [7] : « *Un jour* qu'assiégés par les Athéniens, ils » [les habitans de *Céos*] étoient *près de se » rendre*, faute de vivres, *ils* LES *menacèrent* » d'égorger les plus âgés des citoyens renfer- » més dans la place [8]. Soit horreur, soit » pitié, *soit crainte uniquement*, les Athé- » niens laissèrent en paix un peuple qui bra- » voit également la nature et la mort. »

‹5› L'opinion commune est qu'*Iülis*

---

[1] *Voyez* tom. III, *pag.* 52, not. 5. — [2] Conf. *Sims. Chron.* part. V, col. 1188. — [3] *Voyag. du J. Anach.* ch. 76, tom. VI, pag. 382, not. c. — [4] Conf. *Heraclid. Pontic. de Polit.* fragm. 9, edit. Kœler. pag. 10 et 52. — *Valer. Maxim.* lib. II, cap. 6, §. 8. — *Ælian. Var. Histor.* lib. III, cap. 37. — *Steph. Byzant.* v. Ἰουλίς. — [5] *Valer. Maxim.* loc. cit. — [6] *Tournefort*, *Voyage du Levant,* tom. I, Lettr. 8, pag. 330. — [7] *Voyag. du J. Anach.* ch. 76, tom. VI, pag. 382. — [8] *Strab.* lib. 10, pag. 486 [citat. de M. l'abbé Barthelemy].

PAGE 486.

et son arsenal maritime est dans le petit lieu où jadis fut bâtie ‹1› *Coressia* *, qui [présentement] n'a pas même la population d'un bourg.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 162*, note 1.

Près de *Coressia* se voit un temple d'Apollon-SMINTHIEN *: il est en même temps voisin des ruines de *Pœessa*. Mais, entre ces ruines et le temple dont je viens de parler, est celui de Minerve-*NEDUSIA* *, que Nestor fit construire lorsqu'il aborda dans l'île, à son retour du siége de Troie ‹2›. C'est de même auprès de *Coressia* que passe un fleuve nommé l'*Elixus* ‹3›.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 109*.

PAGE 487.

* *Voyez* tom. III, *pag. 199*, not. 4 et 5.

Après *Céos*, les plus considérables [des CYCLADES] sont, *Naxos*, *Andros* et *Paros* *. Celle-ci fut la patrie du poëte Archiloque ‹4›; et ce sont ses habitans qui fondèrent * [une colonie dans l'île de] *Thasos*, ainsi qu'à *Parium* *, ville située sur la Propontide ‹5›. L'autel singulier, dont chaque côté est long d'un

* Naxia, Andro, Paro.

* Vers l'an 720 avant l'ère Chr.

* Taso, *et* Pario. *Voy. pag. 583, 588, 589* du texte Grec.

occupoit l'emplacement de la ville dite vulgairement Polis [1], et que Zea représente l'ancienne *Carthæa*. Mais voici, sur ce sujet, un témoignage de feu M. de Villoison [2]: « J'allai en quatre heures, à cheval, aux » ruines de *Carthée*, que quelques-uns croient » être *Ioulis*. Mais une ancienne inscription » que M. Nicolaki Pangalo m'a dit avoir vue » à Zea, porte le nom d'*Ioulis*; et Zea est » encore éloignée de 111 milles de la mer, » comme du temps de Strabon; tandis que » *Carthée*, que l'on appelle maintenant *Poles*, » et non *Polis*, en est tout proche. Le chemin qui y mène est très *ἀνώφορος, κατώφορος (sic)*, sur les montagnes. »

‹1› Je lis, avec M. Tzschucke, fondé sur l'autorité de plusieurs manuscrits, *ἐν ᾧ ἵδρυνται*, au lieu de, *ἐν ᾧ ἐστιν ἱδρυμένη*.

Au reste, il me semble que Tournefort [3] pensoit avoir reconnu l'emplacement de *Coressia*, dans le lieu où se voit aujourd'hui un monastère qui est dédié à Sainte-Marine.

‹2› Suivant toute apparence, le surnom de *Nedusia* se rapportoit à cette rivière du Péloponnèse, appelée *Nedon*, qui, dans une partie de son cours, n'étoit pas éloignée des États de Nestor.

‹3› « Au-dessus de Sainte-Marine, en » allant à la mer, coule un petit ruisseau : » ce pourroit bien être l'*Elixus* [4]. »

‹4› *Du* POËTE *Archiloque*. La phrase Grecque, Ἀρχίλοχος Ὁ ποιητής, seroit peut-être susceptible de signifier, *Archiloque* LE *poëte*; comme si Strabon avoit voulu distinguer cet Archiloque des autres écrivains portant le même nom. Au reste, personne n'ignore que celui dont il s'agit ici, florissoit environ 720 ans avant l'ère Chrétienne.

‹5› *Qui fondèrent &c.* La *fondation* de *THASOS*, attribuée ici aux Pariens, doit s'entendre d'un simple établissement [5]. Cet établissement peut, il est vrai, dater de

[1] Conf. *Tournefort, Voyage &c.* Lettr. 8, pag. 332. == [2] *Villoison, Notes manuscrites*, placées aux marges de son exemplaire du VOYAGE DE TOURNEFORT, édit. in-8.° tom. II, pag. 15. == [3] *Tournef.* ibid. pag. 337. == [4] *Id.* ibid. == [5] *Herodot.* lib. I, §. 12; lib. II, §. 44; lib. VI, §. 47. — *Thucyd.* lib. IV, §. 104. — *Apollodor.* lib. III, cap. 1, sect. 1, §. 8. — *Scymn. Ch.* vers. 660 et seq. — *Œnom.* ap. *Euseb. Præp. Evang.* lib. VI, cap. 7, pag. 150, lin. 27. — *Clem. Alex. Strom.* lib. I, cap. 21, edit. vet. pag. 333; edit. nov. pag. 398. — *Ælian. Var. Hist.* lib. X, cap. 13. — *Steph. Byzant.* v. Θάσος.

stade, se voit dans *Parium ;* mais le marbre Parien, si excellent pour la sculpture ‹1›, se tire de *Paros.* PAGE 487.

Syros *, ainsi qu'on la nomme, en faisant longue la première syllabe du mot ‹2›, est l'île où naquit Phérécyde ; je parle du fils de Badys, non de Phérécyde l'Athénien, qui vécut plus tard ‹3›. * Syra.

l'année 720, et non pas seulement, comme on le croiroit d'après la note d'un savant commentateur [1], de l'année 493 avant l'ère Chrétienne [2] : mais il ne sauroit être regardé comme une fondation primitive. Très-certainement *Thasos* étoit peuplée bien des siècles avant que les Pariens y envoyassent une colonie. On en peut dire autant à l'égard de *Parium* [3], qui, selon M. Larcher [4], s'appelle aujourd'hui Camanar, et dont notre auteur parlera dans la suite [5] avec plus de détail. Strabon ne citant ici d'autres colonies des Pariens que celles qui s'établirent, l'une à *Thasos*, et l'autre à *Parium*, sur la Propontide, l'auteur du VOYAGE DU JEUNE ANACHARSIS a peut-être trop étendu le témoignage de notre géographe, quand il s'en est autorisé pour dire [6] : « Des colonies » envoyées *au loin* [7], vous donneront une » idée générale de la puissance des habitans » [de *Paros*]. »

‹1› « Il fut un temps où les sculpteurs » n'en employoient pas d'autres : cependant » il ne devoit pas toujours répondre à leurs » espérances ; car les grosses parties crystal- » lines dont est formé son tissu, égarent l'œil » par des reflets trompeurs, et volent en » éclats sous le ciseau. » VOYAGE DU JEUNE ANACHARSIS.

‹2› Le grec porte, *Σύρος δ' ἐπὶ* ΜΗΚΥΝΟΥΣΙ *τὴν πρώτην συλλαβήν.* Ce passage est altéré. L'on a proposé [8] de lire, *ἐπὶ* ΜΗΚΥΝΟΥΣΑ *κ. τ. λ.* Mais un tel changement, que n'autorise aucun manuscrit, ne rectifieroit pas encore la phrase, où, indépendamment du vice de la syntaxe, l'auteur sembleroit toujours se contredire lui-même. En effet, Strabon ici paroît établir d'abord, d'une manière absolue, et les commentateurs Grecs [9] ne l'ont pas entendu autrement, que, dans le nom *Syros*, la première syllabe est longue : mais bientôt après il cite uniquement un vers [10], dans lequel Homère l'a supposée brève, comme ont fait d'autres poëtes [11]. Suivant toute apparence, il manque ici des exemples que Strabon avoit cités.

‹3› *De* BADYS. Malgré l'accord des manuscrits et des éditions, qui portent, *Βάβυος*, *Babys*, je lis, *Βάδυος*· parce qu'il me paroît constaté que le père du personnage dont il est ici question, s'appeloit *Badys*, non *Babys*. Eustathe [12], il est vrai, paroît avoir lu, *ὁ Βαβυλώνιος*· ce qui nous donneroit un Phérécyde Babylonien. Mais, de quelque manière que l'on prétende interpréter la leçon d'Eustathe, je crois évident que ce commentateur n'avoit pu la trouver réellement chez Strabon.

[1] Conf. *Not.* ad *Steph. Byzant.* loc. cit. edit. 1694, pag. 394, col. 2, not. 12. = [2] *Heyn.* de *Castor. epoch. &c. Soc. reg. Gotting. Comm. nov.* vol. I, pag. 76. = [3] Conf. *Belley*, *Explicat. des Lettres init. C. G. &c.* Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, vol. XXV, *Hist.* pag. 95 et suiv. = [4] *Larcher*, Tabl. géograph. = [5] *Voy.* liv. XIII, *pag. 588* du texte Grec. = [6] *Voyag. du J. Anach.* loc. cit. pag. 393, 394. = [7] *Strab.* lib. X, pag. 487 [citat. de M. l'abbé Barthelemy]. = [8] *Taylor.* ad *Marm. Sandvic.* lin. 10, pag. 62. = [9] Conf. *Steph. Byzant.* v. *Σύρος.* — *Eustath.* ad *Homer. Odyss.* XV, 402, pag. 1787, lin. 15 et seq. — *Id.* ad *Dionys. Perieget.* vers. 525. = [10] *Homer.* loc. cit. = [11] Conf. *Diogen. Laert.* lib. I, §. 119. — *Christod. Coptit. Ecphras. &c.* ap. *Jacobs. Antholog.* tom. III, pag. 174, vers. 351. = [12] Conf. *Eustath.* in *Homer. Odyss.* XV, vers. 402, pag. 1787, lin. 15 et seq.

PAGE 487. Le poëte la désigne [a] sous le nom de *Syria* : « Au-dessus d'*Ortygia* [b] est une île dite *Syria.* »

[a] Odyss. XV, v. 402.
[b] *Delos.*

Sous *Myconos* [*], au rapport des mythographes, gisent ceux des géans qui furent terrassés les derniers ‹1› par Hercule ; de là le proverbe, à l'égard des auteurs qui réunissent sous un seul titre ‹2› des choses dont il faudroit traiter séparément : « Tout sous la » seule *Myconos* ‹3›. » Et quelquefois on appelle les chauves, des Myconiens ; parce qu'en effet ces insulaires sont sujets à perdre leurs cheveux ‹4›.

[*] Myconi.

Seriphos [*] est pareillement célèbre chez les mythologues. Là, suivant eux, aborda le coffre qui renfermoit Danaé avec son fils Persée. Le père de Danaé, Acrisius, avoit fait jeter ce coffre dans la mer ; et Dictys le retira dans ses filets. Persée fut élevé dans l'île. Mais, par la suite, ce héros y ayant apporté la tête de Méduse, l'offrit aux yeux des habitans, et tous se trouvèrent changés en pierres : ainsi vengea-t-il sa mère, à qui Polydectès, roi des Sériphiens, et soutenu par eux dans son dessein, avoit voulu faire

[*] Serpho.

‹1› *Qui furent terrassés* LES DERNIERS. Je me conforme à la leçon la plus généralement adoptée, *τοὺς ὑστάτους*. Certains manuscrits offrent, *τοὺς ὑπερτάτους* [1] ; expression que d'habiles critiques [2] ont trouvée préférable, ou que d'autres [3] ont voulu changer en *τοὺς δυνατωτάτους*, et qui se rendroit en latin par *robustissimos*, ou *valentissimos*, ou *validissimos* ; de sorte que le sens seroit, *les plus robustes des géans, &c.* Mais l'autre leçon s'accorde assez bien avec les traditions mythologiques [4].

‹2› Je lis avec M. Tzschucke, autorisé par plusieurs manuscrits, ἘΠΙχειρῶν, ou ὙΠΟχειρῶν : le texte ordinaire porte, *χειρῶν*.

‹3› Ce proverbe a été quelquefois expliqué différemment [5].

‹4› « Leurs têtes se dépouillent de bonne » heure de leur ornement naturel [6] ; et ces » cheveux flottans, qui donnent tant de » grâces à la beauté, ne semblent accordés à » la jeunesse de *Mycone* que pour lui en » faire aussitôt regretter la perte. » VOYAGE DU JEUNE ANACHARSIS, ch. 76, tom. VI, *pag. 374.*

On appeloit aussi Myconiens les avares sordides [7].

[1] Conf. *Steph. Byzant.* v. Μύκονος. — *Eustath.* ad *Dionys. Perieget.* vers. 525. = [2] *Holsten.* ad *Steph. Byzant.* loc. cit. pag. 213, col. 2. = [3] *Petav.* ad *Themist.* orat. 21, pag. 504. = [4] Conf. *Apollodor.* lib. 1, cap. 6, sect. 2, §. 4. = [5] Conf. *Plutarch. Sympos.* lib. 1, quæst. 2, edit. Reisk. tom. VIII, pag. 434 et 435. — *Steph. Byzant.* v. Μύκονος. — *Zenob.* centur. V, adag. 17, Μία Μύκονος (sic). — *Erasm. Adag.* chil. 2, cent. IV, adag. 47, col. 465 et 466. = [6] Conf. *Plin.* lib. XI, §. 47, seu cap. 37, pag. 615, lin. 2, = [7] Conf. *Cratin.* in *Ischomach.* ap. *Athen. Deipnos.* lib. 1, cap. 7, pag. 7, F.

violence, ne pouvant obtenir qu'elle devînt de plein gré son épouse. Véritablement, *Seriphos* est à tel point hérissée de rochers, que les poëtes ont pu la donner comme ayant été pétrifiée par la Gorgone. PAGE 487.

Tenos * n'a qu'une ville assez petite; mais le vaste temple de Neptune ‹1›, situé au milieu d'un bocage, proche de cette ville, est remarquable. Dans ce temple, ont été pratiquées d'immenses salles de banquets; ce qui annonce bien, qu'aux fêtes du dieu les insulaires voisins se rassembloient en foule dans ce lieu, pour y offrir un commun sacrifice ‹2›.

* Tine.

§. IV. SPORADES non encore citées.

‹3› AU nombre des îles dites SPORADES, et dont nous avons déjà cité quelques-unes, sont *Amorgos* *, patrie de Simonide,

* Amorgo.

‹1› Il est parlé de ce temple dans une inscription qui orne maintenant la cour de l'évêque Grec à San-Nicolo; et M. de Villoison [1] dit en avoir vu les fondemens près de la ville. Suivant la teneur de l'inscription, qui contient un décret du peuple de *Tenos* en l'honneur du Syracusain Timon, fils de Nymphiodore, ce Timon est invité à participer aux sacrifices, à entrer dans l'association religieuse établie pour le service du temple de Neptune.

‹2› *Les* INSULAIRES *voisins &c.* D'après l'expression, Ἀστυγειτόνων, l'auteur sembleroit n'avoir voulu indiquer qu'un rassemblement de ceux des Téniens qui demeuroient aux environs de la ville. Si donc nous devions interpréter ce terme à la rigueur, M. l'abbé Barthelemy auroit donné à ce témoignage trop d'extension [2] : « Hors de » l'enceinte de la capitale est un de ces bois » vénérables [3] .... Ses routes sombres » servent d'avenues au superbe temple que, » sur la foi des oracles d'Apollon, les habi» tans élevèrent autrefois à Neptune : c'est » un des plus anciens asyles de la Grèce [4]. » Il est entouré de plusieurs grands édifices, » où se donnent les repas publics, où s'as» semblent les peuples pendant les fêtes de » ce dieu [5]. » Mais d'autres témoignages annoncent que le temple de Neptune, à *Tenos*, étoit fréquenté par les étrangers, comme par les insulaires.

‹3› Observons bien ici la marche de notre auteur :

Dans ce qui précède, Strabon a dit d'abord [6] que, des îles situées autour et à l'orient de la Crète, les unes étoient celles que l'on appeloit CYCLADES; les autres, celles que l'on nommoit SPORADES.

Ensuite [7], dans l'énumeration des îles les plus voisines de la Crète, il a cité pêle-mêle plusieurs des SPORADES, *Thera*, *Anaphé*, *Therasia*, *Ios*, *Sicinos*, *Lagusa*, *Pholegandros*; et plusieurs des CYCLADES, *Cimolos*, *Melos*, *Siphnos*.

De là [8] il a nommé le reste des CYCLADES.

Maintenant il vient au reste des SPORADES.

[1] *Villoison*, *Mém. sur quelques inscr. &c.* Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, vol. XLVII, *Mém* pag. 329. — [2] *Voyage du jeune Anach.* ch. 76, tom. VI, pag. 376. — [3] *Strab.* lib. X, pag. 487 [cit. de M. l'abbé Barthelemy]. — [4] *Tacit. Annal* lib. III, n.° 63 [idem]. — [5] *Strab. loc. cit.* [idem]. — [6] *Voyez* ci-dessus, *pag. 114*, not. 2. — [7] *Voyez* ci-dessus, *pag. 115, 155, 156; et 157*, not. 4. — [8] *Voyez* ci-dessus, *pag. 162*.

PAGE 487.

* Lero. *Voyez* ci-après, *pag. 169*, n. 3; et *pag. 174*.

le poëte Iambique ⟨1⟩; *Lebinthos* ⟨2⟩, et *Leria* *. Cette dernière rappelle le distique attribué à Phocylide : « Les Lériens, non tels » ou tels, mais tous, sont méchans ; j'en excepte Proclès ⟨3⟩, et » toutefois Proclès est Lérien ⟨4⟩. » En effet, les habitans de *Leria* passent encore pour être malicieux.

PAGE 488.

* Patmo.

Tout proche [de ces trois îles] se trouvent aussi *Patmos* *, et les îlots *Corassiæ*, placés à l'ouest d'*Icaria*, qui est elle-même située au couchant de *Samos* ⟨5⟩.

⟨1⟩ Simonide d'*Amorgos*, poëte Iambique, est peu connu [1]. Si l'on en croit le témoignage de deux lexicographes [2], il florissoit 490 ans après la guerre de Troie; et en effet différens synchronismes [3] le placent entre les années 700 et 660 avant l'ère Chrétienne.

⟨2⟩ *LEBINTHOS.* Cette île ne sauroit être [4], comme on le croiroit d'après la carte de Pococke, l'île dite aujourd'hui de Saint-Jean : c'est plutôt Leuca ou Levita [5].

⟨3⟩ Je lis, avec Casaubon, Προκλέης, non Πατροκλέης. Cette correction est appuyée des autorités les plus graves [6].

⟨4⟩ Phocylide, contemporain de Theognis [7], florissoit vers l'année 545 avant l'ère Chrétienne. Le distique, littéralement, commence ainsi : « Phocylide dit encore, » Les Lériens, &c. » Au reste, le sel et même le sens véritable de ce distique ne sont pas faciles à reconnoître. Je ne vois pas qu'aucun commentateur [8] fournisse à cet égard des secours suffisans.

⟨5⟩ *Les îlots CORASSIÆ &c.* La position de ces îlots, que Pline paroît [9] avoir appelés *Corasiæ*, me reste inconnue. Des critiques modernes [10] ont prétendu que ce sont les îlots nommés aujourd'hui Dragonisi, ou plutôt Tragonisi; mais ils n'en déterminent point la situation : et quand M. d'Anville dit [11] que les îles *Coraxiæ* portent aujourd'hui les noms de Chero et Antichero, j'ignore si l'habile géographe a véritablement voulu parler des *Corassiæ* ou *Corasiæ* de Strabon. Au reste, je ne vois les *Corassiæ* ou *Corasiæ* indiquées sous ce nom, dans aucune des cartes, soit de ce même M. d'Anville, soit de MM. Choiseul-Gouffier et Barbié du Bocage. Sur toutes ces cartes, les îles qui sembleroient pouvoir répondre à celles dont notre auteur fait ici mention, se

---

[1] Cf. *Harpocrat.* v. Μύωνα λείαν. = [2] *Suid.* tom. III, pag. 315; et *Eudoc. Violar.* pag. 383, v. Σιμωνίδης. = [3] Conf. *Clem. Alex. Stromat.* lib. I, pag. 398, lin. 10. — *Euseb. Chron.* ad olympiad. 29. — *Syncell.* ad olymp. 29. = [4] Conf. *Ovid. Metam.* lib. VIII, vers. 222. — It. *De Art. am.* lib. II, vers. 81. = [5] Conf. *Dapper*, pag. 184. — *Harduin.* ad *Plin. Hist. nat.* lib. IV, §. 23, tom. I, pag. 213, lin. 7, not. 13. — *Melet. Geogr. ant. et nov.* pag. 490, col. 1. = [6] Conf. *Demodoc. epigr.* in *Anthol.* ap. *Jacobs.* tom. II, pag. 56; et ap. eund. *Animadv.* vol. II, part. 1, pag. 176. — *Eustath.* ad *Dionys. Perieg.* vers. 530. = [7] Cf. *Paul. Manut.* ad *Cicer. Epistol. ad Attic.* lib. IV, epist. 9. — *Fabric. Bibl. Gr.* lib. II, cap. 11, §. 3, edit. Harl. vol. I, pag. 720. = [8] Conf. *Erasm. Adag.* chil. 2, cent. IV, adag. 48, col. 468. — *Brunk. Gnomicor.* pag. 91 et 311. — Id. *Analect.* tom. II, pag. 522. — *Jacobs. Anthol.* vol. I, pag. 54. — Id. *Animadv.* vol. I, part. 1, pag. 196; et vol. II, part. 1, pag. 176. = [9] *Plin. Hist. nat.* lib. IV, §. 23, seu cap. 12, tom. I, pag. 213, lin. 6. = [10] Conf. *Niger*, ap. *Ortel.* Thes. — *Marc. Beschin.* ap. eund. ibid. — *Harduin.* ad *Plin.* loc. cit. not. 12. — *La Martin.* Dict. = [11] *D'Anville*, *Géogr. anc.* tom. III, pag. 155.

Icaria *,

Icaria *, aujourd'hui déserte, et n'offrant que des pâturages devenus une propriété des habitans de *Samos*, a néanmoins de la célébrité. C'est d'après elle que l'on nomme Icarienne *, la portion de mer qui la baigne à l'est ‹1›, comme au sud, et dans laquelle sont situées, *Samos* elle-même, *Cos* *, avec les îles qui viennent d'être citées ‹2›, les *Corassiæ*, *Patmos*, *Leros* ‹3›.

PAGE 488.

* *Nicaria.* Voyez liv. XIV, *pag. 639* du texte Grec.

* *Voyez* tom. I, *pag. 342*; et ci-après, *pag. 639* du texte Grec.

* Stanco.

trouvent nommées *Cerseæ*. M. de Villoison [1] pensoit que les *Corassiæ* ou *Corasiæ* étoient les îlots Kouphonisi, « placés (dit-il) entre » Naxie et *Amorgos*..... Cellarius croit [2] » que les *Corasiæ* sont plutôt des rochers que » des îles; mais les ruines d'édifices que j'ai » trouvées aux Kouphonisi, dont le terrain » est plat, uni et fertile, annoncent que ces » îles ont été habitées. On a eu bien raison » de dire de la Grèce, *nullum sine nomine* » *saxum*. » M. de Villoison n'avoit pas réfléchi que sa conjecture ne s'accorde point avec la position indiquée par Strabon.

‹1› *A L'EST*. Littéralement, *qui est en avant d'elle*, τὸ ΠΡΟκείμενον πέλαγος. Mais, d'une part, Strabon ajoute que la mer Icarienne est celle dans laquelle est située *Samos*; et, de l'autre part, il a énoncé que *Samos* se trouvoit à l'est d'*Icaria* : ainsi donc il doit avoir regardé comme orientale, par rapport à l'île *Icaria*, la mer où *Samos* se trouvoit, et qu'il désigne par ces mots, *la mer* en avant *d'ICARIA*.

‹2› D'après l'énumération que Strabon fait ici des îles comprises dans la mer Icarienne, on reconnoît que, suivant son opinion, aucune des îles situées au nord de *Cos* ne pouvoit appartenir à la mer Carpathienne; car, de son propre aveu, comme on le verra bientôt, la mer Carpathienne, vers le nord, étoit bornée par la mer Icarienne. Cette remarque est importante. *Voyez* ci-après, *pag. 170*.

‹3› *LEROS*. Ici tous les manuscrits, comme toutes les éditions, portent, Λέρος. L'île dont notre auteur veut maintenant parler, est-elle donc décidément la même que celle qui, un peu plus haut [3], a été nommée, dans son texte, Λερία, *Leria*! Ortélius [4], à cet égard, avoit formé quelque doute; mais je ne sais si, postérieurement à lui, nos critiques modernes ont fait assez d'attention à la difficulté qui naît d'une telle différence d'orthographe [5]. Pline paroît avoir connu deux îles portant toutes deux le nom de *Leros*. L'une, d'après l'emplacement que l'auteur lui assigne [6], paroît bien être celle que Strabon, naguère, désignoit sous le nom de *Leria*; mais la seconde *Leros* de Pline [7] doit être placée plus près des rivages Cariens. Or, on pourroit, en quelque sorte, prêter cette même idée à Strabon : nous le verrons, par la suite [8], donner derechef le nom de *Leros* à une île située, de toute évidence, dans le voisinage d'*Icaria*; mais il va bientôt [9] citer aussi une *Leros* qui, selon ce que porte cet autre passage, sembleroit presque avoir dû avoisiner l'extrémité sud de la Carie.

[1] *Villoison, Mém. sur quelques inscr. &c.* Acad. des I. et B. L. vol. XLVII, *Mém.* pag. 309. = [2] Conf. *Cellar. Geogr. ant.* lib. II, cap. 15, §. 172; et lib. III, cap. 2, §. 20 : tom. I, pag. 1055; et tom. II, pag. 20. = [3] *Voyez* ci-dessus, *pag. 168*. = [4] *Ortel.* Thes. v. *Leria*, *Leros*. = [5] Conf. *Dapp. Descript. &c.* pag. 183. — *Cellar. Geogr. ant.* lib. II, cap. 14, §. 172, tom. I, pag. 1055; et lib. III, cap. 2, §. 21, tom. II, pag. 20. — *La Martin.* Dict. v. *Leria*, *Lero* et *Leros*. — *Larcher*, *Tabl. géogr.* v. *Leria* et *Leros*. = [6] *Plin. Hist. nat.* lib. IV, §. 23, seu cap. 12, tom. I, pag. 213, lin. 6. = [7] *Id. ibid.* lib. V, §. 36, seu cap. 31, tom. I, pag. 286, lin. 9. = [8] *Voyez* livre XIV, pag. 635 du texte Grec. = [9] *Voy.* ci-après, *pag. 174*.

PAGE 483. .... Il est [dans *Samos*] une montagne, dite le *Cerceteüs*, plus célèbre que l'*Ampelus :* celle-ci domine la ville des Samiens ‹1›.

A la mer Icarienne s'unissent, du côté du midi, la mer Carpathienne * qui touche à la mer Ægyptienne ; et, du côté de l'ouest, la mer de Crète qui joint la mer Libyenne.

* V. tom. I, *p. 142*, not. 4 ; et ci-après, *p. 651* du texte Grec.

C'est dans la mer Carpathienne, particulièrement entre *Cos* *, Rhodes et la Crète, que se trouvent placées beaucoup d'îles du nombre des SPORADES ; comme *Astypalæa, Telos* *, *Chalcia*, et celles qu'Homère nomme dans ces vers du DÉNOMBREMENT * : « Les insulaires de *Nisyros*, de *Crapathos* ‹2›, de *Casos*, de *Cos*, » patrie d'Eurypyle, et des *Calydnæ.* » En effet, à l'exception de *Cos* et de Rhodes, que nous décrirons dans la suite *, nous comptons toutes les autres parmi les SPORADES ; et, bien qu'elles avoisinent l'Asie, non l'Europe, nous en parlerons ici, la marche de notre description nous ayant comme entraînés à réunir les SPORADES avec la Crète et les CYCLADES. Mais nous réserverons pour les livres * où nous traiterons de l'Asie, les îles considérables qui sont adjacentes à ce continent, Cypre, Rhodes, *Cos*, et celles qui bordent ensuite la côte *, *Samos, Chios, Lesbos, Tenedos.* Nous

* Stanco.

* Stampalia et Episcopia.

* Iliad. II, 676.

* Voyez ci-après, *pag. 652* et *657* du texte Grec.

* Voy. les livres XIII et XIV.

* Occidentale.

‹1› .... *Il est [dans* SAMOS*] une montagne, dite &c.* Ce passage, certainement, est mutilé. On ne sauroit douter, j'en conviens, qu'une montagne de l'île de *Samos* ne portât le nom d'*Ampelus ;* et l'on doit croire également qu'une autre montagne de la même île se nommoit, ou *Cerceteus*, Κερκετεὺς, comme nous lisons ici, ou *Cercetius*, ou *Cercetium* [1] : ces deux montagnes, suivant la carte donnée par un voyageur célèbre [2], s'appelleroient aujourd'hui, l'une, cap de *Samos* ou de Saint-Dominique, et l'autre, Calabane [3]. A quoi j'ajoute, en passant, que le géographe Grec moderne [4] paroît faire du *Cercetius* un fleuve ; assertion qui ne manque pas d'une sorte de fondement [5]. Mais une chose m'étonne : Strabon entame ici la description de *Samos* et d'*Icaria*, quand nous allons voir qu'il la réservoit pour le XIV.e livre, où en effet elle se trouve ; et, dans ce livre, il ne parle point du *Cerceteüs* ou *Cercetius*.

‹2› *CRAPATHOS :* ainsi porte le texte d'Homère ; et ainsi faut-il lire ici, pour la mesure du vers : ce qui n'empêche pas que par-tout ailleurs, chez Strabon, la véritable leçon ne soit *Carpathos*, comme lui-même bientôt [6] le dira.

[1] Conf. *Plin. Hist. nat.* lib. V, §. 37, seu cap. 31, tom. I, pag. 287, lin. 3. — [2] *Choiseul-Gouffier, Voyag. pittor. &c.* part. 1.re ch. 6, pag. 98. — [3] Conf. *Tournef. Voyag.* Lettr. 10, tom. I, pag. 406, 407. — [4] *Meletr. Geogr. ant. et nov.* pag. 488, col. 2. — [5] Conf. *Nicandr. Alexiphar.* vers. 152. — [6] *Voyez ci-après, pag. 172.*

allons donc achever l'énumération de celles d'entre les *SPORADES* qui méritent d'être citées. PAGE 488.

Astypalæa * est assez avancée en haute mer; et l'on y trouve une ville nommée pareillement *Astypalæa*. * Stampalia.

Telos *, longue, étroite et fort élevée, s'étend en face de la Cnidie ‹1›. Son périmètre est d'environ 140 stades; et ses côtes offrent une cale où s'abritent les navires. * Episcopia, ou Episcope.

Chalcia, située à 80 stades de *Telos*, à 400 stades de *Carpathos* et à environ 800 stades d'*Astypalæa*, possède une habitation* dite aussi *Chalcia*, avec un temple d'Apollon et un port ‹2›. * Κατοικίας.

Nisyros *, au nord de *Telos*, et séparée de cette dernière, ainsi que de *Cos*, par une distance d'à-peu-près 60 stades ‹3›, est ronde, élevée, rocailleuse, et fort abondante en pierres de meules [a], dont elle fournit commodément tous les peuples voisins. Il y a, dans *Nisyros*, une ville de ce même nom, un port, des thermes, et un temple de Neptune. Son circuit est de 80 stades. Près de *Nisyros* se voient des îlots appelés îles des Nisyriens. On prétend qu'elle est un fragment de *Cos*: car, ajoutent certains mythologues [b], Neptune, acharné à poursuivre Polybôtès, l'un des géans, [mais ne pouvant l'atteindre,] d'un coup de son trident, sépara de *Cos* un morceau de cette île, pour le lancer sur son

* Nisari. *Voyez p. 656* du texte Grec.

[a] *Conf.* Anthol. edit. Jacobs. tom. IV, p. 207, n.° 420, vers. 5: et Animadvers. vol. III, part. II, pag. 112.

PAGE 489.

[b] *Cf.* Apollod. lib. I, cap. 6, sect. 2, §. 4. — Pausan. Attic. seu lib. I, cap. 2, §. 4.

‹1› Strabon, dans sa description de la Cnidie [1], ne parlera point de *Telos*.

‹2› *CHALCIA* paroît être l'île appelée, sur nos meilleures cartes modernes, Karki, et quelquefois Caravi [2]: sur de plus anciennes, on lit Charci, Carie, Carche. Les Grecs et les Latins en ont écrit le nom, tantôt *Chalcea* [3]; tantôt *Chalce* [4]; tantôt *Chalcia* [5], comme Strabon le fait ici; tantôt enfin *Chalcis* [6], si toutefois c'est l'île dont il est ici question, qui se trouve indiquée sous cette dernière dénomination dans le lexique attribué à Étienne de Byzance. Quant aux distances par lesquelles Strabon détermine la position de *Chalcia*, vu le peu d'accord des manuscrits, elles restent incertaines.

‹3› Pline [7] place cette même île à 12 milles et demi [100 stades] de *Cnidos*.

[1] Conf. *Strab.* lib. XIV, pag. 656-969, C. = [2] Conf. *Dapper*, pag. 19, 161 et 164. = [3] *Scylac. Peripl.* pag. 92. = [4] Conf. *Thucyd.* lib. VIII, §. 41. — *Plin. Hist. nat.* lib. V, §. 36, seu cap. 31, tom. I, pag. 28, lin. 6. = [5] Conf. *Theophr. Hist. Plant.* lib. VIII, cap. 3, pag. 213. — *Pompon. Mel.* lib. II, cap. 7, §. 2. — *Plin.* lib. IV, §. 23, seu cap. 12, tom. I, p. 213, lin. 17. — *Id.* l. XVII, §. 3, seu cap. 2, tom. II, pag. 52, lin. 10. = [6] *Steph. Byzant.* v. Χαλκίς. = [7] Lib. V, §. 36, seu cap. 31, t. I, p. 286, l. 3.

PAGE 489. ennemi; et ce morceau forma *Nisyros*, sous laquelle le géant demeura enseveli : selon d'autres, c'est *Cos* elle-même qui couvre Polybôtès.

* Scarpanto. [a] Iliad. II, v. 676.

CARpathos *, qu'Homère appelle *CRApathos* [a], est aussi très-élevée. Sa circonférence est de 200 stades ‹1›. Elle renfermoit jadis quatre cités; et son nom fut célèbre, puisqu'il s'est communiqué à la mer dont elle est entourée. L'une de ses quatre cités s'appeloit *Nisyros*, comme l'île [dont je viens de parler]. *Carpathos* se trouve en face de *Leucé-Acté* * de Libye, lieu d'où l'on compte environ 1000 stades jusqu'à la ville d'Alexandrie, et à-peu-près 4000 stades jusqu'à l'île de *Carpathos* ‹2›.

* C'est-à-dire, *Côte-blanche*. V. *pag.* 799 du texte Grec.

* Caso.

Casos * est à 70 stades de *Carpathos*, comme à 250 stades du cap *Salmonium* de Crète; et son circuit est de 80 stades. On y voit une ville dénommée aussi *Casos*; et autour de l'île sont plusieurs îlots, connus sous le nom d'îles des Casiens.

[b] Iliad. II, 677.

‹3› Certains auteurs veulent que, chez Homère [b], ces mots,

‹1› Scylax [1] donne à *Carpathos* 100 stades de longueur; le géographe Grec moderne [2] lui attribue 60 milles de circuit.

‹2› M. d'Anville, sur sa carte intitulée, *ORBIS ROMANI PARS ORIENTALIS*, *1764*, a placé *Leucé-Acté* entre le port *Zygis* et la pointe *Hermæa*. Sur la carte de l'AFRIQUE MODERNE, 1749, il n'avoit point indiqué ce lieu; et, sur sa carte, TROISIÈME PARTIE DE l'EUROPE MODERNE, 1760, il avoit désigné *Leucé-Acté* par le nom d'Alba-ripa, entre Al-Baretoun *[Parætonium]* et le cap Deras.

— De Scarpanto à Alba-ripa, il y a, sur nos cartes, 4 degrés 41 minutes de l'échelle des latitudes, ou 3904 stades de 833⅓ au degré.

La distance de 1000 stades indiquée par Strabon entre *Leucé-Acté* et Alexandrie, est trop courte, quelque stade qu'on y applique. Je soupçonne que Strabon avoit écrit *2000 stades;* et cette mesure, prise avec le module dont je viens de parler, seroit, à très-peu près, exacte, en suivant les côtes. G.

‹3› Dans le paragraphe qui va suivre, et qui concerne les îles dites par Homère *Calydnæ*, le texte doit avoir subi quelque altération.

Au surplus, il est difficile aujourd'hui de décider la position et la dénomination des *Calydnæ* : en vain consulteroit-on, soit les auteurs anciens qui, successivement, depuis Homère jusqu'aux rédacteurs des lexiques, en ont parlé [3], soit les scholiastes et com-

[1] *Scylac. Peripl.* pag. 131. = [2] *Melet. Geogr. ant. et nov.* pag. 490, col. 2. = [3] Conf. *Homer. Iliad.* II, 677. — *Herodot.* VII, 99. — *Scylac. Peripl.* pag. 91. — *Lycophr. Alexandr.* vers. 25. — *Demetr. Sceps.* ap. *Strab.* h. l. — *Apollodor.* ap. *Suid.* v. Κάλυμνος. — *Diodor. Sic.* lib. V, §. 54, tom. I, pag. 373. — *Ovid. de Art. amand.* II, 82. — *Id. Metam.* VIII, 222. — *Pompon. Mel.* lib. II, cap. 7, §. 2. — *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 23, seu cap. 18; et lib. XI, cap. 13 : tom. I, pag. 213, lin. 17; et pag. 596, lin. 15. — *Dio Chrysost. Rhodiac.* seu *Orat.* 31, edit. Reisk, tom. I, pag. 593, lin. 7. — *Steph. Byzant.* v. Κάλυδνα et Κάλυμνα. — *Hesych.* v. Καλύδναι, et Κῶς [legend. Κῶν]. — *Suid.* et *Etymol. M.* v. Κάλυμνος. — *Gropou.* lib. XV, cap. 7.

« et les îles *Calydnæ*, » désignent en commun les SPORADES, parmi lesquelles est comprise *Calymna* ‹1›. Suivant une opinion plus probable, de même que l'on appelle, îles des Nisyriens, îles des Casiens, les îlots qui, à raison de la grande proximité, dépendent de ces insulaires, de même l'on aura qualifié d'îles *Calydnæ*, les îlots qui entourent *Calymna*, dite peut-être autrefois *Calydna* ‹2›. PAGE 489.

mentateurs Grecs [1], soit enfin les géographes et critiques modernes [2].

‹1› *CALYMNA*. On peut regarder comme certain que l'île qui, du temps de Strabon, portoit ce nom, est celle qui, aujourd'hui, s'appelle Calmine, ou Colmine; et, suivant Mélétius [3], les Grecs modernes en écrivent le nom, Calolymno, Καλόλυμνο. Mais voyez la note suivante.

‹2› *Suivant une opinion plus probable &c.* Tel est assurément le seul sens que l'on puisse donner à ce membre de phrase : *Εἰκὸς δ', ὡς ἐκ τῶν Νισυρίων λέγονται καὶ Κασίων αἱ ἐγγὺς καὶ ὑπόκεινται, οὕτως καὶ τὰς τῇ* ΚΑΛΥΜΝΗ ΠΕΡΙ*κειμένας, ἴσως τότε λεγομένῃ* ΚΑΛΥΔΝΗ [subaud. *Καλύδνας λέγεσθαι*]; et nous voyons qu'en effet Eustathe ne l'interprétoit point d'une autre manière [4] : *Λέγει δὲ ἡ γεωγραφικὴ ἱστορία* [ainsi Eustathe désigne-t-il assez fréquemment notre auteur], ... *ὅτι* ΚΑΛΥΔΝΑΙ *νῆσοι, κατά τινας, αἱ* ΣΠΟΡΑΔΕΣ· *ὧν μία* ΚΑΛΥΜΝΑ, *ἐξ ἧς αἱ* ΠΑΡΑ*κείμεναι καλοῦνται* : *Tradit enim suâ in historiâ Geographus,... CALYDNAS insulas, secundùm aliquos, ipsas esse SPORADAS : quarum una CALYMNA, à quâ ADjacentes insulæ vocantur.* A quoi j'ajouterai, si l'on veut, qu'Eustathe, ailleurs [5], confirme encore cette interprétation. Mais comment Strabon pouvoit-il trouver probable que, par les îles *CALYDNÆ*, Homère eût voulu désigner l'île appelée postérieurement *CALYMNA*, et les îles adjacentes ! Lui-même a dit, en termes clairs, plus haut [6], que les *Calydnæ*, mentionnées dans l'Iliade, appartenoient à la mer Carpathienne : et, pareillement, d'après son propre témoignage, l'île qui, de son temps, et depuis plusieurs siècles, portoit le nom de *Calymna* [7], c'est-à-dire l'île dont la position, suivant tous nos géographes, répond à celle de Calmine, se trouveroit, de toute nécessité, comprise dans la mer Icarienne, puisqu'elle est au nord [8] de *Cos* [Stanco]. Si donc on n'admet point qu'ici le texte est considérablement mutilé, ou du moins altéré, il sera difficile de ne pas convenir que l'auteur paroît se contredire.

Au surplus, quelle que soit la véritable cause de l'embarras que nous éprouvons dans ce passage, on a droit de s'étonner que Strabon, après avoir habité, durant sa jeunesse, les parties de l'Asie voisines de ces parages,

[1] Conf. *Schol. Venet.* ad *Homer.* loc. cit. — *Eustath.* in *Homer.* loc. cit. edit. Polit. tom. II, 5. 65, pag. 680. — *Tzetz.* ad *Lycophr.* loc. cit. — *Schol. Apollon. Rhod.* ad *Argon.* II, 285. — *Eustath.* ad *Dionys. Perieg.* vers. 530. = [2] Conf. *Ortel.* Thes. v. *Calydna*, *Calydnæ*, *Calymna*. — *Bochart. Chanaan.* lib. 1, cap. 7, col. 373. — *Th. Pined.* et *Berkel.* et *Holsten.* ad *Steph. Byzant.* loc. cit. — *Sylburg.* ad *Etymol. M.* loc. cit. — *Dapper*, *Descr. des îles de l'Arch.* pag. 8, 12, 13, 182. — *La Martin.* Dict. v. *Calydna*, *Calydnæ*, *Calymna*. — *D'Anville*, *Géogr. anc.* tom. II, pag. 77. — *Niclas.* ad *Geop.* loc. cit. pag. 1091. — *Larcher*, *Tabl. géogr.* pag. 88. — *Heyn.* ad *Apollod. Fragm.* tom. I, pag. 360. — *Id.* in *Homer. Var. Lect. et Obs.* tom. IV, pag. 360. — *Tzschuck.* ad *Pomp. Mel.* loc. cit. = [3] *Melet. Geogr. ant. et nov.* pag. 490, col. 2. = [4] *Eustath.* in *Homer.* loc. prox. cit. = [5] *Id.* ad *Dionys. Perieget.* loc. prox. cit. = [6] *Voyez* ci-dessus, *pag. 170*, not. 1. = [7] *Voyez*, dans cette même page, la note 1. = [8] *Voyez* ci-dessus, *pag. 169*, not. 2.

PAGE 489. Selon d'autres, les *Calydnæ*, que le poëte vouloit indiquer, sont au nombre de deux ; savoir, *Leros* ‹1› et *Calymna*. Démétrius le Scepsien nomme celle-ci, au pluriel *[Calymnæ]*, comme *Athenæ* et *Thebæ*. Et, à l'en croire, la phrase d'Homère offre une inversion *; la qualification d'îles s'y rapportant, non pas en particulier à certaines îles dites *Calydnæ*, mais en commun à tous les lieux dont les noms précèdent : de sorte que le sens seroit, « Ceux qui habitoient les îles de *Nisyros*, de *Carpathos*, de *Casos*, » de *Cos*, patrie d'Eurypyle, et de *Calydnæ* [ou *Calymnæ*]. »

* Litt. *une hyperbate.*

Au surplus, le miel de toutes les îles [situées à l'orient et près de la Grèce] en général est fort bon, et peut le disputer au miel de l'Attique; mais tel est, en particulier, celui des îles [que j'ai citées les dernières], et sur-tout le miel de *Calymna*,

et ensuite traversé, pour le moins deux fois, la mer dite aujourd'hui l'Archipel, n'ait pas été en état, ou ait négligé de nous transmettre des notions plus certaines, plus nettes, sur la situation de ces îles, dont le dénombrement et la description terminent son X.e livre.

‹1› Voilà l'endroit où, comme je l'avois annoncé plus haut [1], Strabon appelle *Leros* une île qui, vu ce qu'il en dit ici, sembleroit n'être pas celle dont il a parlé sous cette même dénomination, ou sous le nom de *Leria* [2], et avoir dû avoisiner davantage l'extrémité sud de la Carie.

[1] *Voyez* ci dessus, *pag. 169*, not. 3. — [2] *Voyez* ci-dessus, *pag. 168*.

LIVRE XI*.

* Traduction de M. de la Porte du Theil, ainsi que les notes, excepté celles qui sont signées G.

COMMENCEMENT DE LA DESCRIPTION DE L'ASIE.

CHAPITRE I.er

§. I.er *Rappel de la division générale de l'Asie, en Asie* SEPTENTRIONALE *et Asie* MÉRIDIONALE. — *Motif pour établir une telle division ; elle est marquée par la chaîne des montagnes du* Taurus. — *Distribution des pays situés au sein même du* Taurus. — *Second motif d'adopter la division qui vient d'être établie.* §. II. *Partage de l'Asie* SEPTENTRIONALE *en quatre portions.* — *Indication des divers pays qui composent chacune d'elles.* — *Énumération succincte des pays qui forment l'Asie* MÉRIDIONALE.

APRÈS l'Europe, vient l'Asie, qui n'en est séparée * que par le *Tanaïs* (1). Ainsi donc, c'est de l'Asie que nous avons maintenant à parler. Afin d'être plus clairs, nous la partagerons en diverses portions, déterminées par certaines limites naturelles : ce qu'Ératosthène a fait pour toute la Terre-habitée *, nous le ferons à l'égard de l'Asie.

PAGE 490.

* Au nord-est.

* *Voyez* tom. I, *pag. 173*, not. 1.

§. I.er Division générale de l'Asie.

LE mont *Taurus*, en s'étendant de l'ouest à l'est, sert comme de ceinture à ce continent, qu'il coupe en deux parties [principales], l'une SEPTENTRIONALE, l'autre MÉRIDIONALE.

Cette division est marquée par le *Taurus*.

De ces deux parties, relativement aux Grecs, la première est

(1) A l'égard du fleuve *Tanaïs*, voy. tom. I, *pag. 165*, not. 4; *pag. 291*, not. 2 et 3; *pag. 292*, not. 4; *pag. 293*, not. 1, 2, 3; *pag. 295*; *pag. 349*, not. 7; *pag. 350*; *p. 351*, not. 2; *pag. 356*, et *pag. 357*: puis, tom. III, *pag. 2*, not. 7; *pag. 33*; *pag. 53*; *pag. 63*, not. 3; et *pag. 69*.

PAGE 490.

EN-DEÇÀ, et la seconde, AU-DELÀ du *Taurus* : je l'avois déjà dit; mais je dois ici le rappeler ‹1›.

Le *Taurus*, en beaucoup d'endroits, n'a pas moins de 3000 stades de largeur *; tandis que sa longueur, égale à celle de l'Asie, est de 45,000 stades ‹2›, prises depuis la côte opposée à l'île de Rhodes jusqu'aux extrémités orientales ‹3› de l'Inde et de la Scythie : on le divise, à son tour, en certaines parties, que l'on circonscrit plus ou moins étroitement, et que l'on distingue par différens noms.

* *Voyez* tom. I, *pag. 167*, not. 1 et 2; *pag. 232*.

Distribution des pays situés au sein même du *Taurus*.

La chaîne du *Taurus*, dans cette largeur, que j'ai dite [être de 3000 stades], se trouve occupée par divers peuples, dont plusieurs, à la vérité, sont presque ignorés, mais dont aussi plusieurs sont parfaitement connus, tels que les *Parthyæi* ‹4›, les Mèdes, les Arméniens, quelques-uns des Cappadociens, les Ciliciens et les Pisidiens. Je pense que les territoires respectifs de chacun de ces différens peuples, suivant qu'ils empiètent davantage ou sur la partie nord, ou sur la partie sud des montagnes, doivent être

PAGE 491.

‹1› En cas que nos lecteurs desirent repasser sur ce que nous avons déjà dit concernant le *Taurus*, nous indiquons, dans la sous-note, les divers passages où il a été question de cette chaîne de montagnes [1].

‹2› Voici le détail des mesures telles que Strabon les comptoit sur le parallèle de Rhodes :

De Rhodes à *Issus*	5000 st.
D'*Issus* aux Portes Caspiennes ...	10000.
De ces Portes aux sources de l'*Indus*.	14000.
De l'*Indus* à l'emb. du Gange....	13500.
De l'emb. du Gange à *Thinæ*....	2500.
	45000 st.

Voyez ma Géographie des Grecs analysée, *pag. 63, 64*. G.

‹3› *Jusqu'aux* extrémités *&c.* Le texte porte : Ἐπὶ τὰ ἌΚΡΑ. Je n'ai pas cru que cette expression, ici, signifiât, *jusqu'aux caps* ou *promontoires*. Il ne faut pas confondre ces τὰ ἌΚΡΑ, ni avec les τὰ ἈΚΡΩΤΗΡΙΑ du 1.er livre, *pag. 64* du texte Grec; ni avec le τὸ ἌΚΡΟΝ, ou le τὸ τῆς ἌΚΡΑΣ *διάστημα*, du livre XV, *pag. 689*.

‹4› *Les* PARTHYÆI. Telles sont la dénomination et l'orthographe employées par l'auteur : toujours il donne aux Parthes le nom de *Parthyæi;* et il appelle *Parthyæa*, la Parthie proprement dite.

[1] *Voyez* tom. I, *pag. 42*, not. 7; *pag. 126*, not. 1; *pag. 174*, not. 1; *pag. 175*, not. 1, 2, 4; *pag. 176*, not. 2 et 3, avec les Éclaircissemens n.° CXVIII; *pag. 178*, not. 2, avec les Éclaircissemens n.° CXIX; *pag. 190*; *pag. 191*, not. 1; *pag. 192*, not. 1; *pag. 197*, not. 2, 3; *pag. 205*, not. 2, 3; *pag. 206*, not. 1, 2; *pag. 212*, not. 1, 3; *pag. 213*, not. 1; *pag. 216*; *pag. 219*; *pag. 223*, not. 1; *pag. 228*, not. 2, 3; *pag. 232*; *pag. 335*; *pag. 356*; *pag. 357*, not. 1, 2, 6; *pag. 360*, not. 1, 2, 3; *pag. 374*, not. 3.

répartis,

PAGE 491.

répartis, ceux-ci dans l'Asie MÉRIDIONALE, ceux-là dans l'Asie SEPTENTRIONALE. Et à cette dernière appartiendront, de plus, les pays situés au milieu même des montagnes : ainsi l'exige, en quelque sorte, la nature des climats *; car, dans le sein de ces montagnes, le climat est froid; tandis que, dans leur partie sud, il est fort chaud.

* Littér. *la ressemblance [de température] d'air.*

Second motif d'adopter la division indiquée ci-dessus.

Presque tous les fleuves qui sortent du *Taurus*, coulent en sens respectivement contraire, ou vers le nord, ou vers le midi : telle est leur direction *, du moins au commencement de leur cours; car quelques-uns, après avoir parcouru un certain espace, tournent à l'est ou à l'ouest. C'est encore là un motif naturel de regarder la chaîne de ce mont, comme divisant l'Asie en deux parties; de même que la mer intérieure *, qui, dans presque toute sa longueur, forme une ligne droite avec le *Taurus*, a pu nous inviter à faire, de l'Europe et de la Libye *, deux continens, dont elle devient la démarcation.

* *Voyez* liv. XV, *pag. 690* du texte Grec.

* La Méditerranée.

* L'Afrique.

§. II.

Partage de l'Asie SEPTENTRIONALE en quatre portions.

CETTE division une fois adoptée, les pays Asiatiques qu'au sortir de l'Europe le géographe rencontre les premiers, sont ceux qui appartiennent à l'Asie SEPTENTRIONALE : c'est donc l'Asie SEPTENTRIONALE que nous décrirons d'abord.

Mais l'Asie SEPTENTRIONALE se partage en plusieurs portions.

Bornes de la 1.re portion.

Une première portion se compose de pays contigus au *Tanaïs* *, à ce fleuve, qui, ainsi que nous l'avons dit, sépare l'Europe de l'Asie. Elle constitue une espèce de péninsule. En effet, les contrées qu'elle comprend, sont circonscrites, à l'occident, par le *Tanaïs*, ainsi que par le *Palus-Mæotis*, jusqu'au Bosphore * et à ce rivage du Pont-Euxin qui se termine à la Colchide ‹1›;

* *Voyez* tom. I, *pag. 357*, not. 3 et 4.

* Le détroit de Caffa ou de Zabache.

‹1› *Par le PALUS-MÆOTIS, jusqu'au Bosphore et à ce rivage du Pont-Euxin qui se termine à la Colchide.* J'ai traduit fidèlement; le grec porte : Καὶ τῇ Μαιώτιδι, μέχρι ΤΟΥ Βοσπόρου καὶ ΤΗΣ τοῦ Εὐξείνου ΠΑΡΑΛΙΑΣ ΤΗΣ τελευτώσης εἰς τὴν Κολχίδα.

Il est bon de rappeler ici que Strabon regardoit le rivage Asiatique du Pont-Euxin, à partir du Bosphore Cimmérique jusqu'à *Dioscurias*, comme se dirigeant plutôt de l'ouest à l'est, que du nord au sud [1]. Cela explique en quel sens il pouvoit dire que le

[1] *Voyez ci-après, pag. 200 et 201.*

PAGE 491.

* Septentrional.

* Voyez ci-après, pag. 500 du texte Grec.

* La Mingrelie.

au nord, par l'Océan *, jusqu'à l'embouchure de la mer Caspienne ‹1›; à l'orient, par la mer Caspienne, jusqu'aux confins de l'Albanie et de l'Arménie, où se dégorgent le *Cyrus* et l'*Araxès* ‹2›, fleuves qui traversent, celui-ci l'Arménie, celui-là l'Ibérie et l'Albanie *; tandis qu'au midi, cet espace, d'environ 3000 stades, qui s'étend d'une mer à l'autre, au travers du territoire des *Albani* et des *Iberes*, depuis l'embouchure du *Cyrus* jusqu'à la Colchide *, sera censé former l'isthme de la péninsule ‹3›.

côté occidental de sa 1.re portion *finissoit* [vers le midi] *AU Bosphore Cimmérique et À CE rivage du Pont-Euxin qui se termine à la Colchide.*

Mais voici, selon moi, une véritable difficulté. Strabon, en s'exprimant comme il le fait ici, paroît vouloir exclure la Colchide de la 1.re portion de l'Asie SEPTENTRIONALE; et on lui prêtera encore plus volontiers cette idée, si l'on vient à comparer le passage qui m'arrête en cet instant, soit avec celui que l'on rencontrera incessamment [1], soit sur-tout avec un autre qui s'est trouvé dans le II.e livre [2]. Toutefois je crois certain que, dans le fond, il prétendoit bien attribuer toute la Colchide à cette 1.re portion: cela me semble démontré, non pas uniquement parce qu'aussitôt après avoir détaillé les autres pays ou territoires dont il la compose, il décrit la Colchide; mais aussi parce qu'en lui supposant une intention différente, on ne comprendroit plus rien à la manière dont il circonscrit les portions contiguës à celle-là, c'est-à-dire, comme on le reconnoîtra bientôt [3], la III.e et la IV.e Si donc les divers passages que je viens d'indiquer ne peuvent pas se concilier par quelque moyen, qui, je l'avoue, m'échappe totalement, il sera permis de dire que Strabon ne s'y trouve point d'accord avec lui-même.

Quant à ce qui concerne le *Palus-Mæotis*, je dois me contenter d'indiquer dans la sous-note, les endroits où nous avons déjà eu occasion d'en parler [4].

J'en use de même à l'égard du Bosphore Cimmérique [5], dont notre auteur reparlera encore dans la suite [6].

‹1› Personne n'ignore que la mer Caspienne portoit aussi le nom de mer Hyrcanienne. Je crois avoir observé que Strabon a eu presque constamment soin d'employer la première dénomination, quand il parle du côté occidental, et la seconde, quand il s'agit du côté oriental [7] de cette mer.

‹2› Je ferai, plus bas, quelque observation sur le cours et la réunion du *Cyrus* [le Mtkari] et de l'*Araxès* [l'Aras].

‹3› *Tandis qu'au midi, &c.* Le grec

[1] *Voyez*, dans cette *page 278*, lin. 7. = [2] *Voyez* tom. I, *pag. 357*, not. 4; et *pag. 358*, not. 3. = [3] *Voyez* ci-après, *pag. 181, 183*. = [4] *Voy.* tom. I, *pag. 124*; *pag. 193*, not. 3; *pag. 291*, not. 1; *pag. 292*; *pag. 295*; *pag. 313*, not. 5; *pag. 346*, not. 3 et 4; *pag. 349*, not. 7; *pag. 351*, not. 2; *pag. 356*, not. 1; *pag. 357*; *pag. 376*; *pag. 377*, not. 1: puis, tom. III, *pag. 2*; *pag. 54*; *pag. 55*, not. 1; *pag. 58*, not. 3; *pag. 62*; *pag. 63*, not. 1, 2 et 3; *pag. 64*, not. 1 et 2; *pag. 65*. = [5] *Voyez* tom. I, *pag. 14*, not. 3; et *pag. 193, 295, 396*: tom. II, *pag. 423*, not. 2; tom. III, *pag. 17, 41, 56, 60*; *pag. 61*, not. 5; et *pag. 62, 63, 64, 68*. = [6] *Voyez* ci-après, *pag. 190*. = [7] *Voyez* tom. I, *pag. 176*, not. 3; *185*, not. 1; *193*, not. 1; *pag. 195*, not. 3; *pag. 196*; *pag. 197*, not. 1; *pag. 235*, not. 5 et 6; *pag. 243* et *332*; *pag. 357*, not. 3 et 4; *p. 358*: puis, tom. II, *pag. 19*, not. 5.

Ceux qui, d'après Clitarque, représentent cet isthme comme assez étroit pour être souvent inondé tout entier ‹1› par chacune des deux mers, ne méritent point d'être écoutés. Posidonius [ne] donne à ce même isthme que quinze cents stades ‹2›, PAGE 491.

porte : Ἐκ τούτου δὲ ὁ ἀπὸ τῆς ἐκβολῆς τοῦ Κύρου ΜΕ΄ΧΡΙ ΤΗ͂Σ ΚΟΛΧΙ΄ΔΟΣ, ὅσον τρισχιλίων ὢν σταδίων, ἀπὸ θαλάττης ἐπὶ θάλατταν, δι' Ἀλβανῶν καὶ Ἰβήρων, ὭΣΤΕ ἰσθμοῦ λόγον ἜΧΕΙ. A la fin de la phrase, j'adopte la leçon, ἔχει, offerte par plusieurs manuscrits, au lieu de l'infinitif, ἔχειν, conservé dans les éditions. Avec cet infinitif, le passage ne sauroit ni se lier à ce qui précède, ni s'expliquer. Mais, même avec le verbe employé au présent, ἔχει, la phrase reste louche : pour la rendre nette, il faudroit encore, ce me semble, en place d'ὢν, lire, ὥσπερ, ou ὡς. Et cette observation n'est pas la seule que ce passage exige.

1.° En se servant de ces termes, *μέχρι τῆς Κολχίδος, jusqu'à la Colchide,* l'auteur, comme je l'ai annoncé précédemment [1], nous autorise derechef à penser qu'il excluoit la Colchide de la première portion de l'Asie SEPTENTRIONALE, tandis que, tout-à-l'heure [2], ses descriptions prouveront le contraire.

2.° On se fera sans doute ici une question, à laquelle je ne puis répondre avec une pleine assurance. Entre quels points Strabon prenoit- il ces 3000 stades qu'il donnoit à l'isthme dont il parle! Vu l'ensemble de ce qu'il dit, tant ailleurs [3] que sur-tout dans les premiers chapitres de ce XI.e livre, on croiroit volontiers qu'il prenoit les 3000 stades entre *Dioscurias* et l'embouchure du *Cyrus.* Mais, sur les cartes les plus estimées, j'entends celles de MM. d'Anville [4] et Barbié du Bocage [5], l'intervalle compris entre ces deux points se trouve bien plus grand.

— Pour concevoir comment Strabon trouvoit à cette portion de l'Asie, la forme d'une péninsule, il faut se rappeler, 1.° qu'il supposoit les sources du *Tanaïs*, voisines de l'Océan septentrional; 2.° qu'il donnoit à la mer Caspienne une embouchure dans ce même Océan. Alors toutes les terres comprises entre le *Tanaïs* et les parties septentrionales de la mer Caspienne formoient une sorte de presqu'île attachée au continent par l'isthme qui sépare le Pont-Euxin de la mer Caspienne, et où se trouvoient la Colchide, l'Ibérie et l'Albanie.

Les 3000 stades donnés par Strabon à la largeur de cet isthme, paroissent mesurés en stades de 1111 ⅑. G.

‹1› *Pour être* souvent *inondé tout entier &c.* Telle est, ce me semble, la force, la vraie signification du terme, ἐπικλύσεως, que je n'ai pas vu fréquemment employé. Je suppose que Clitarque avoit prétendu parler d'inondations ou accidentelles ou périodiques, et prouver par-là combien l'isthme, dont il ne déterminoit point la largeur, devoit être étroit. Mais je ne dissimulerai pas que M. de Bréquigny avoit présenté un autre sens : « Au » reste, il ne faut pas s'arrêter à ceux qui » rétrécissent cet isthme, d'après Clitarque, » qui assure qu'il est même inondé par les » eaux des deux mers. »

‹2› Voilà, selon toute apparence, une de ces assertions géographiques de Posidonius, que, précédemment [6], Strabon s'étoit promis de réfuter.

— Cette mesure, vraisemblablement, étoit exprimée en stades de 500. Alors les

[1] *Voyez* ci-dessus, *pag. 178*, colonne 1.re des notes. = [2] *Voyez* ci-après, *pag. 497* du texte Grec. = [3] *Voyez* tom. I, *pag. 357*, not. 4. = [4] *Orbis veter. not.* ann. 1763. = [5] *Carte pour le Mém. de M. de Sainte-Croix, &c.* juillet 1793. = [6] *Voyez* tom. I, *pag. 276.*

PAGE 491. c'est-à-dire autant qu'à l'isthme qui sépare *Pelusium* de la mer Érythrée ‹1› : « Et je pense, ajoute-t-il, que l'autre isthme, celui qui » sépare le *Palus-Mæotis* de l'Océan *, ne doit pas en avoir » davantage. » Mais, relativement à ce dernier point, que personne n'a pu constater, et sur lequel on n'a même rien à dire de probable, de quel poids seroit l'autorité de Posidonius, lorsqu'à l'égard de choses aussi connues [que les pays dont nous parlons], il avance un grand paralogisme ! Et observons qu'il étoit lié avec

* Septentrional. *Voy.* tom. I, *p. 357*, not. 3.

PAGE 492. le général Romain qui porta la guerre chez les *Iberes*, chez les *Albani*, et sur les rivages de la mer Caspienne, comme sur les côtes* de la Colchide : car, selon l'histoire, avant d'attaquer les pirates, Pompée, que la fortune destinoit à marcher ensuite sans retard contre Mithridate, à subjuguer tous les pays jusqu'à la mer Caspienne, ayant passé par Rhodes, et assisté [dans cette île] aux leçons de Posidonius, près de quitter le philosophe, lui demanda, « Que m'ordonnez-vous ! » à quoi celui-ci répondit *, « De » continuer à toujours exceller, à toujours l'emporter sur les » autres ‹2›. » Ajoutons que Posidonius a lui-même écrit une his-

* Du Pont-Euxin.

* Homer. Iliad. XIV, 208.

1500 stades de Posidonius vaudroient 3333 stades de 1111 $\frac{1}{9}$, et ne différeroient que de 6 lieues de la mesure employée par Strabon. (*Suprà, pag. 178*, not. 3.) G.

‹1› Il a déjà été question de l'isthme qui sépare *Pelusium* de la mer Érythrée, dans le 1.er livre : *voyez* tom. I, *pag. 75*, not. 2; *pag. 76*, not. 3; *pag. 81*, not. 4; *pag. 82*, not. 2; *pag. 139*, not. 1; et *pag. 165*, not. 6. Mais il en sera parlé plus au long dans le livre XVII, *pag. 803* du texte Grec.

‹2› Rien de plus célèbre que l'entrevue de Pompée et de Posidonius à Rhodes: Cicéron[1], Pline[2] Plutarque[3], Solin[4], l'ont rappelée. Mais on peut s'étonner que Strabon s'accorde si peu avec ces quatre auteurs, pour l'époque à laquelle la conversation dont il fait le rapport, dut avoir lieu. Selon ceux-ci, nous devrions croire que ce fut au retour de Pompée, lorsqu'après avoir terminé toutes les affaires de l'Orient, il quitta définitivement l'Asie, et reprit le chemin de Rome, en l'année 61 avant l'ère Chrétienne : suivant Strabon, au contraire, c'auroit été en l'année 66, avant que Pompée eût commencé ses opérations contre les pirates; opérations qui précédèrent ses autres campagnes en Asie.

Pour faire disparoître cette contradiction, nous pourrions, il est vrai, supposer[5] que

[1] *Cicer. Tuscul. quæst.* cap. 25, §. 61. = [2] *Plin. Hist. nat.* lib. VII, §. 31, seu cap. 30, tom. I, pag. 392, lin. 13. = [3] *Plutarch.* in *Pompej.* §. 42, edit. Reisk. tom. III, pag. 794. = [4] *Solin.* cap. 1, pag. 8, F. = [5] *Voyez* MM. *Secousse* et *Burigny*, Acad. des Inscr. et B. L. vol. V, *Hist.* pag. 189; et vol. XXIX, *Hist.* pag. 177. — *Jan. Bake*, *Posidon. Reliq. &c.* part. 1, §. 4, pag. 15.

toire de Pompée ‹1›. Certes, il eût bien dû s'informer davantage de la vérité. PAGE 492.

La seconde portion se composera de tout ce qui est au-dessus * de la mer Hyrcanienne, de cette mer que nous appelons aussi Caspienne *, jusqu'au pays des Scythes, voisins des Indiens ‹2›.

2.e portion.

* A l'est.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 178*, not. 1.

La troisième contiendra ce qui touche à l'isthme dont nous

3.e portion.

Pompée aborda plus d'une fois dans Rhodes, et y entendit, à diverses reprises, les leçons de Posidonius. Mais le texte de Strabon offre un autre embarras. D'après ses expressions, l'auteur sembleroit avoir pensé que Pompée, quand il partit pour la guerre contre les pirates, étoit, dès-lors et en même temps, chargé d'aller combattre Mithridate : or rien ne seroit plus contraire à l'histoire. Je pense avoir sauvé cet anachronisme à Strabon, en supposant que les mots, *εὐθὺς δ' ἥψατο καὶ ἐπὶ Μιθριδάτην ὁρμήσαντα κ.τ.λ. μέχρι τῆς Κασπίας ἦλθε*, forment une parenthèse.

‹1› *AJOUTONS &c.* D'après la leçon ordinaire, *προστίθεσθαι*, ce seroit Posidonius qui auroit lui-même annoncé, quelque part, qu'il avoit écrit l'histoire des hauts faits de Pompée. J'ai cru devoir lire avec Casaubon, *προστίθει*.

‹2› *La seconde portion &c.* Cette seconde portion a été indiquée dans le II.e livre, par une phrase dont la version littérale eût pu être conçue en ces termes [1] : « [Viennent] » ensuite ces pays, situés [aussi] EN-DEÇÀ » du *Taurus*, mais [en même temps] au- » dessus [vers l'orient] de la mer Hyrca- » nienne, jusqu'à la mer des *Indi* [c'est-à- » dire jusqu'à la mer Orientale] et aux con- » trées Scythiques qui avoisinent cette même » mer, ainsi que le mont *Imaüs*.... Ces pays, » placés au-dessus [à l'orient] de la mer Hyr- » canienne, comme en général tous ceux qui » se trouvent au nord de l'Inde, sont occu- » pés par des Scythes et par les *Hyrcani*, » les *Parthyæi*, les *Bactrii*, les *Sogdiani*. »

Le détail de cette même portion commencera ci-après, à la *page 506*, et se continuera jusqu'à la *page 520* du texte Grec. On verra que Strabon y comprenoit, d'abord, tous les pays habités par les *Gelæ*, les *Cadusii*, les *Mardi* ou *Amardi*, les *Anariacæ*, les *Hyrcani*, les *Daæ* et particulièrement les *Daæ-Parni* ; puis, les territoires que traversoient l'*Ochus*, l'*Oxus* et l'*Iaxartes* ; enfin, les contrées occupées par les *Parthyæi*, les *Margiani*, les *Arii*, les *Arachotæ*, les *Drangiani*, les *Sogdiani*, les *Sacæ*, les *Massagetæ* et tous les Scythes orientaux.

Sans doute quelques-uns de ces peuples eussent dû être attribués à la troisième portion, puisque leurs pays respectifs étoient, ou entièrement, ou pour la plus grande partie, situés au sein même du *Taurus*. Mais Strabon nous préviendra [2] que, comme la plupart de ces montagnards, situés à l'est des Pyles Caspiennes, sont peu connus, il lui a paru indifférent de les placer dans la seconde portion, ou bien dans la troisième. En décrivant cette dernière, il ne distinguera formellement que des peuples fixés à l'ouest de ces mêmes Pyles. D'après cela, nous pouvons dire que la note de M. Falconer est propre à induire en erreur, lorsque l'on y lit seulement ces mots : « La seconde portion comprend la Tartarie des Usbekks, jusqu'au » fleuve *Oxus* [le Gihon], avec la Bukarie et » les pays qui entourent la mer d'Aral [ou » lac de Kharasm]. »

[1] *Voyez* tom. I, *pag. 357*, not. 5 et 6 ; et *pag. 358*, not. 2. — [2] *Voyez* ci-après, *pag. 520* du texte Grec.

PAGE 492. avons parlé; et, par suite, ceux des pays qui, [au sud] de cet isthme et des Pyles Caspiennes, mais toujours EN-DEÇÀ [ou, au moins, dans le sein même] du *Taurus*, se succédant [de l'est à l'ouest], se rapprochent le plus de l'Europe : ces pays sont la Médie, l'Arménie, la Cappadoce, et les provinces placées entre ces contrées‹1›.

‹1› *La troisième &c.* Le texte ne paroissant pas susceptible de syntaxe, j'ai été forcé de paraphraser. *Τρίτη δὲ μέρος τὸ συνεχὲς τῷ λεχθέντι ἰσθμῷ, καὶ ἀεὶ τὰ ἑξῆς τούτῳ, καὶ ταῖς Κασπίαις πύλαις τῶν* [al. *τὰ*] *ἐντὸς τοῦ Ταύρου καὶ τῆς Εὐρώπης ἐγγυτάτω· ταῦτα δ' ἐστὶ Μηδία, καὶ Ἀρμενία, καὶ Καππαδοκία, καὶ τὰ μεταξύ.* Cette phrase est tellement obscure, qu'aucun des interprètes de Strabon ne l'a traduite d'une maniere satisfaisante. Le plus ancien, suivi par Héresbach et par Hopper, avoit dit : *Tertia erit ea quæ dicto isthmo continua est. Nam post hunc et Caspias portas sequuntur loca Europæ proxima et iis quæ cis Taurum sunt, ut Media, Armenia, Cappadocia, et quæ interjacent.* Le traducteur Italien : *La terza parte è quella che continua con l'istmo c'habbiamo detto, et con quelle regioni che seguono tuttavia allui, et alle porte Caspie, dentro del Tauro, et più vicine all' Europa; le quali sono la Media, l'Armenia, la Cappadocia, et quelle che vi sono di mezo.* La version Latine adoptée par Xylander, ainsi que par MM. Falconer et Tzschucke, porte: *Tertia quod dicto est* [sic] *contiguum, ac semper deinde ei et Caspiis Portis succedentia, proxima intra Taurum sitæ regioni et Europæ. Hujus sunt Media, Armenia, Cappadocia et his interjectæ regiones.* La version Française de M. de Bréquigny, quoique accompagnée d'une note marginale, n'est pas plus claire : « La troisième portion comprend les pays contigus à l'isthme dont » nous venons de parler, et tout de suite » jusqu'aux Pyles Caspiennes, en-deçà du » *Taurus*, et jusqu'aux frontières de l'Europe, c'est-à-dire la Médie, l'Arménie, la » Cappadoce, et les autres renfermés entre » ceux-là. » Et, quant à la note marginale, elle est ainsi conçue : « Les deux interprètes » ont fort mal entendu ces divisions. On » peut les voir sur la carte, qui, en cet endroit, vaut mieux que les commentaires. » L'ancien traducteur paroît avoir lu, *καὶ* » ΓΑΡ *τὰ ἑξῆς τούτῳ καὶ ταῖς Κασπίαις Πύλαις* » ΤΩΝ *ἐντὸς τοῦ Ταύρου καὶ τῆς Εὐρώπης ἐγγυτάτω.* » Il est clair que la construction est, *τὰ* » ΤΩΝ *ἐντὸς τοῦ Ταύρου ἑξῆς τούτῳ* [*τῷ ἰσθμῷ*] &c. » Strabon décrit ici, *τὰ ἐντὸς τοῦ Ταύρου. Ergo* » *hic frustra fuere interpretes.* »

Aucun manuscrit ne m'autorisant à prononcer que ce passage, si embarrassant, est corrompu, je prête à l'auteur une idée analogue aux observations contenues dans ma dernière note. Parmi les divers pays que Strabon, dans son propre système, auroit naturellement dû réserver pour la troisième portion de l'Asie SEPTENTRIONALE, ceux qui se trouvent à l'est des Pyles Caspiennes, et qui, de son temps, étoient peu connus, lui ont paru pouvoir, sans inconvénient, se joindre à la seconde portion : et en effet, c'est, comme on le verra bientôt, à la suite de cette seconde portion qu'il les décrit, ou plutôt qu'il les indique vaguement. D'après cela, les seules contrées qu'il attribue maintenant, d'une manière expresse et spéciale, à la troisième portion, sont celles qui, à l'ouest des Pyles Caspiennes, se succèdent d'orient en occident, et se rapprochent ainsi de l'Europe. Or ces contrées sont précisément la Médie, l'Arménie, la Cappadoce, et quelques autres. Toutes sont moins septentrionales que l'isthme où se termine

Enfin la quatrième portion comprendra tout le pays d'en-deçà du fleuve *Halys* * ; et, de plus, certaines provinces, situées [à la vérité] soit au sein, soit même au-delà du *Taurus* ‹1›, mais renfermées dans la péninsule que forme l'isthme qui sépare le Pont-Euxin et la mer de Cilicie ‹2›.

PAGE 492.
4.e portion.
* Kizil-ermack ou fleuve-rouge.

Au nombre des autres pays, je veux dire ceux d'AU-DELÀ du *Taurus* [et, par conséquent, ceux de l'Asie MÉRIDIONALE], nous mettrons l'Inde, l'*Ariané* ‹3›, avec tout ce qui confine tant à la mer dont les Perses habitent les bords, qu'au golfe Arabique, au Nil, à la mer Ægyptienne, et à la mer Issique ‹4›.

Pays qui forment l'Asie MÉRIDIONALE.

la première portion, et plus occidentales que les Pyles Caspiennes. L'espace qu'elles occupent en total, ne s'étend point, vers le midi, au-delà de la chaîne du *Taurus ;* et, au couchant, il est borné par une ligne qui forme la limite orientale de la quatrième portion. Enfin, ces mêmes contrées, comparées avec celles qui sont au levant des Pyles Caspiennes, et considérées de l'est à l'ouest, sont les moins éloignées de l'Europe. Si l'on ne doit point expliquer ainsi les mots, καὶ ἔτι ΤΑ', ἔξω τούτου [τοῦ ἰσθμοῦ] ἐν ταῖς Κασπίαις Πύλαις, ΤΩ͂Ν ἐντὸς τοῦ Ταύρου καὶ τῆς Εὐρώπης ἐγγυτέρω, je ne sais quel peut en être le sens.

Par ces mots, *καὶ τὰ μεταξύ· et les provinces placées entre ces contrées,* je pense que nous devons entendre la petite Arménie, avec différens territoires composant la partie orientale du Pont, et décrits vers la fin du XII.e livre.

Enfin j'observe de nouveau [1] que Strabon, dans son II.e livre [2], avoit expressément réuni aussi la Colchide à la troisième portion ; et néanmoins, tout-à-l'heure, ce sera dans la première qu'il comprendra ce pays.

‹1› Ces provinces, situées AU-DELÀ du *Taurus*, que Strabon réunit à la quatrième portion, bien que naturellement elle ne dût contenir rien qui s'étendît au sud de ce mont, sont la Cilicie, la Pamphylie, la Lycie. Il exposera dans la suite [3] le motif de cet arrangement.

‹2› Cet isthme est celui que Strabon regardoit comme formé par une ligne qui se tireroit de la ville d'*Amisos* [Samsoun], assise au bord du Pont-Euxin, jusqu'à un point du rivage de la Méditerranée, voisin de *Tarsos* [Tarsous]. Il en a parlé dans son II.e livre [4]; et il en reparlera [5] plus au long dans le XIV.e Ce qu'il dit ici nous explique comment il attribuoit à la troisième portion toutes les provinces du royaume de Pont, situées à l'est du fleuve *Halys* [Kizil-ermak].

‹3› L'*Ariané*, déjà nommée plus d'une fois [5], et bien différente de l'*Aria* [6], se trouvera décrite dans le XV.e livre [7].

‹4› A l'égard des mers Ægyptienne et Issique, *voyez* divers passages précédens et subséquens [8].

[1] *Voyez* ci-dessus, *pag. 178*, 1.re colonne des notes ; et *ibid.* not. 3. = [2] *Voyez* tom. I, *pag. 358*, not. 3. = [3] *Voyez* liv. XIV et XV, pag. 664 et 685 du texte Grec. = [4] *Voyez* tom. I, *pag. 176*, not. 1 ; *pag. 178* ; *pag. 185* ; et *pag. 349*, not. 1, 2, 3. = [5] *Voyez* liv. XIV, *pag. 673* du texte Grec. = [6] *Voyez* tom. I, *pag. 171*, not. 6 ; *pag. 206*, not. 4 ; *pag. 207* ; *pag. 208*, not. 1 ; *pag. 217* ; *pag. 361*, not. 3 ; et ci-après, *pag. 515* du texte Grec. = [7] *Voyez* liv. XV, *pag. 688*, *689*, *696*, *697*, *720*, *723* et *724* du texte Grec. = [8] *Voyez* tom. I, *pag. 108*, not. 2 ; *pag. 174*, not. 2 ; *pag. 2[illegible]* ; *pag. 256*, not. 1 ; *pag. 278*, not. 1 ; *pag. 337* ; *pag. 347*, not. 4, 5 et 6 ; *pag. 350*, not. 3. — Ci-dessus, *pag. 160*. — Ci-après, *pag. [illegible]*, *535*, *664*, *673* et *792* du texte Grec.

CHAPITRE II.

Première portion de l'Asie SEPTENTRIONALE *ou* EN-DEÇÀ du *Taurus.*

§. I.er *Peuples qui habitent la première portion.* §. II. *Cours du* Tanaïs. — *Cité portant le même nom que le fleuve.* — *Ilots situés en face des bouches du* Tanaïs. §. III. *Côtes, depuis l'embouchure du* Tanaïs *jusqu'au Bosphore Cimmérique.* — *Fleuve du grand* Rhombitès. — *Petit* Rhombitès. — *Peuples Mæotes.* — Tyrambé *et fleuve* Anticitès. — *Bourg* Cimmericum. — *Bourg* Achilleum. — *Monument de Satyrus.* — Corocondamé. — *Lac Corocondamite.* — *Grande île, formée par le lac Corocondamite, ainsi que par deux bras de l'*Anticitès *et par le* Palus-Mæotis. — *Places situées en dedans et en dehors de cette île :* Phanagoria, Cepi, Hermonassa, Apaturum, Gorgippia, Sindicorum Regia, Aboracé. §. IV. *Énumération des peuples Mæotes.* — Achæi, Zygi, Heniochi. — *Mœurs et manière de vivre de tous ces peuples.* — *Suite de la côte jusqu'à* Dioscurias.

PAGE 492.
§ I.er
Peuples de la première portion.
* Septentrional.
** C'est-à-dire, *habitans-sur-des-chars.*

D'APRÈS notre division, [nous pouvons dire que] la première portion [de l'Asie SEPTENTRIONALE] est occupée, au nord et vers l'Océan *, par quelques tribus nomades et hamaxœques **, appartenant à la nation Scythique ‹1›. Mais, en-deçà de ces tribus,

‹1› Strabon ayant déjà beaucoup parlé des Scythes, peut-être nos lecteurs aimeront-ils que je leur rappelle ici tous les endroits où il en a fait mention [1]. Mais on auroit peine à reconnoître parmi les peuples septentrionaux désignés chez lui par des dénominations spéciales, quels sont précisément ceux qu'il a prétendu donner comme appar-

[1] *Voyez* tom. I, *pag. 43 ; pag. 69*, not. 1 ; *pag. 70*, not. 5 ; *pag. 120*, not. 3 ; *pag. 125 ; pag. 150*, not. 1, avec les Éclaircissemens n.° CX ; *pag. 157*, not. 3 ; *pag. 176 ; pag. 178*, not. 3 ; *pag. 197*, not. 2 ; *pag. 253*, not. 2 ; *pag. 313*, not. 2 et 6 ; *pag. 325*, not. 4 et 5 ; *pag. 327*, not. 1 ; *pag. 357*, not. 2, 3, 4, 5, 6, *pag. 358*, not. 1 et 2 ; *pag. 484*, not. 1. — Tom. II, *pag. 83*, not. 2. — Tom. III, *pag. 25*, not. 1 ; *pag. 35 ; pag. 38*, not. 3 ; *pag. 39 et 40 ; pag. 41*, not. 1 et 2 ; *pag. 42 ; pag. 44*, not. 1, 2, 3 ; *pag. 45*, not. 1, 2 ; *pag. 49 ; pag. 50*, not. 1 ; *pag. 58 ; pag. 60 ; pag. 64 ; pag. 66, 67, 68 ; pag. 70 ;* et *pag. 87.*

tribus, sont des *Sarmatæ,* autres peuples Scythes ‹1›; avec des *Aorsi* et des *Siraci,* répandus, vers le midi, jusqu'aux monts Caucasiens ‹2›, et menant une vie, les uns de nomades, les autres de scénites * et d'agriculteurs. Autour du *Palus-Mæotis,* habitent des *Mæotæ* *; et, vers la mer du Bosphore, sur le rivage Asiatique, PAGE 492.

* C'est-à-dire, *habitants-sous-des-tentes.*

* *Voyez* tom. I, *pag. 31*, not. 1; *pag. 358*, not. 1.

tenant à la nation Scythique, et ceux qu'il regardoit comme y étant étrangers. Nous serions tentés de croire qu'à cet égard, lui-même n'avoit point d'idées bien arrêtées, ni de notions bien nettes.

‹1› *Autres peuples* SCYTHES; καὶ οὗτοι ΣΚΥΘΑΙ. J'ai déjà [1] exposé la difficulté que présente ce passage, où notre auteur semble donner les *Sarmatæ*, autrement nommés par lui *Sauromatæ*, comme un peuple appartenant à la race des SCYTHES; tandis que, dans l'opinion commune, ils formoient une nation séparée. Si l'on en croyoit un critique moderne [2] des plus éclairés, et qui distingue décidément les *Sarmatæ - Sauromatæ* des Scythes, les mots, καὶ οὗτοι ΣΚΥΘΑΙ, *autres peuples* SCYTHES, ne seroient qu'une interpolation due à quelque scholiaste mal instruit. Mais j'avoue de nouveau qu'ici tout m'embarrasse. D'un côté je crois voir qu'à bien examiner certaines phrases du VII.e livre, on y reconnoîtroit peut-être qu'Éphore, guide habituel de Strabon, avoit en effet regardé les *Sarmatæ-Sauromatæ* comme faisant partie de la nation Scythique; et je ne sais s'il ne me seroit pas permis d'ajouter que, suivant Hérodote [3] et Pline [4], les *Sauromatæ*, sinon tous, du moins en partie, descendoient des Scythes. Mais, d'un autre côté, à l'exception du passage sur lequel tombe cette note, chaque fois que Strabon parle des *Sarmatæ-Sauromatæ*, dont il place plusieurs tribus à l'ouest du *Tanais* et en Europe, lui-même nous autorise en quelque sorte à ne point les confondre avec les Scythes.

‹2› *Des* AORSI *et des* SIRACI *&c.*

Les *Aorsi*, portant ici une dénomination qui pourroit avoir été altérée par une erreur de copiste, ne seroient-ils point absolument les mêmes peuples que ceux qui se trouvent appelés, par d'autres auteurs, *Thyssagetæ* ou *Thyrsagetæ* [5], *Agathyrsi* [6], *Utidorsi* [7], *Adorsi* [8], *Alanorsi* [9], mais dont le vrai nom seroit *Thyrsi*, Θύρσοι!

Les *Siraci*, Σιρακοὶ, ou, comme certains mss. le portent, Σηρακοὶ, qui ne diffèrent point, ce semble, des *Soraci* ou *Seraci* de Tacite [10], pourroient être également les mêmes que les *Iyrces*, Ἰύρκας, du père de l'histoire [11], dits postérieurement, *Turcæ* [12].

Quoi qu'il en soit, le pays où Strabon plaçoit ses *Aorsi* et *Siraci*, est compris entre ce que nous appelons aujourd'hui la mer d'Azoph, le Don, le Volga, la mer Caspienne, et le Tereck; mais observons que, suivant toute apparence, les plus anciennes tribus des *Aorsi* s'étendoient indéterminément vers le nord.

[1] *Voyez* tom. I, *pag. 313*, not. 5; *pag. 356*, not. 1; *pag. 358*, not. 1; et tom. III, *pag. 20*, not. 5; *pag. 25*; *pag. 43*; *pag. 49*; *pag. 52*, not. 6; *pag. 312*, not. 2. — [2] *Gatterer. de Sarmat. Lectic. popul. orig. &c.* comment. II, §. 30; Comm. Soc. R. Sc. Gotting. vol. XII, pag. 162. — [3] *Herodot.* lib. IV, §. 114 et seq. — [4] *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 7, seu cap. 7, tom. I, *pag. 306*, lin. 15. — [5] *Herodot.* lib. IV, §. 21, 102, 108, 110, 117. — [6] *Pompon. Mel.* lib. II, cap. 1, §. 2. — [7] *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 15, seu cap. 12, tom. I, pag. 311, lin. 4. — [8] *Tacit. Annal.* lib. XII, 15, 16, 19. — [9] Cf. *Ptolem. Geogr.* lib. III, cap. 5; et lib. V, cap. 14. — [10] *Tacit.* loc. cit. — [11] *Herodot.* loc. cit. — [12] *Pompon. Mel.* lib. I, cap. 19, §. 19. — *Plin.* lib. cit. §. 7, seu cap. 7, pag. 306, lin. 18.

PAGE 492.
* *Voyez* ibid.

* *Voyez* ci-après, *pag.* 211, not. 1.
* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 177, not. 1; et *pag.* 178, not. 3.
* *Voyez* tom. I, *pag.* 148, not. 1.

se trouve aussi la *Sindicé* ‹1›; puis, viennent les *Achæi*, les *Zygi*, les *Heniochi* *, les *Cercetæ*, les *Macropogones* ‹2›; et, au-dessus de ceux-ci, sont les défilés qu'occupent les *Phthirophagi* *. Après les *Heniochi*, commence la Colchide *, située au pied des monts Caucasiens et Moschiques *. Mais, puisque nous avons donné le *Tanaïs* comme servant de borne entre l'Europe et l'Asie, nous partirons de ce fleuve pour commencer notre description.

§. II.
Cours du *Tanaïs*.
* *Voy.* t. I, *p.* 291, not. 2 et 3, *pag.* 292, not. 2 et 3, *pag.* 293, not. 2, 3, 4.

Le *Tanaïs* descend du nord; et, dans son cours, il suit une ligne, non pas, ainsi que la plupart des géographes le pensent *, diamétralement opposée au cours du Nil, mais plus orientale ‹3›.

‹1› *Et, vers la mer du Bosphore, &c.* Après un mûr examen de tout ce que d'habiles littérateurs [1] ont dit récemment au sujet de ce passage, j'ai cru devoir adopter la ponctuation que voici : Πρὸς δὲ τῇ θαλάττῃ τοῦ Βοσπόρου, τὰ κατὰ τὴν Ἀσίαν ἐστὶ καὶ ἡ Σινδική· ainsi ponctuée, la phrase s'accorde avec ce que Strabon a dit précédemment [2]. L'un de ces critiques pense que les mots, τὰ κατὰ τὴν Ἀσίαν, pourroient signifier, *en face de l'Asie [mineure]*; et il se fonde sur ce que Strabon, comme on verra bientôt, semble donner aux côtes de la *Sindicé* une direction, de l'ouest à l'est, parallèle à celle des côtes de l'Asie mineure : je ne puis être de son avis. Au reste, en comparant les divers témoignages des anciens [3] sur la *Sindicé*, et sur ses habitans, appelés tantôt *Sindi*, tantôt *Sindones*, tantôt *Sinti*, on ne sauroit guère douter que ce pays, pour la situation, ne répondît à ce que l'on appelle aujourd'hui les déserts de l'Anapa.

‹2› *Les* CERCETÆ, *&c.* Quant aux *Cercetæ*, Strabon, plus bas [4], me fournira l'occasion d'en parler. Mais, à l'égard des *Macropogones*, ou Peuples-à-longue-barbe, je ne connois d'autre témoignage que le sien; et lui-même ne les rappellera nulle part. Suivant le voyageur Reineggs [5], ils auroient occupé quelque partie de la province actuelle d'Achalziché, dépendante de la Turco-Arménie; sa preuve est que les naturels du pays passent pour avoir de belles et longues barbes, qui distinguent les indigènes des nouveaux domiciliés [6]. Mais Strabon donne les *Macropogones* pour limitrophes des *Cercetæ*. Or, d'après la situation présumée de ceux-ci, l'on ne sauroit guère placer les *Macropogones* que dans la Kabardah [7].

‹3› Strabon, précédemment, avoit paru adopter plutôt que rejeter cette opinion de

[1] Conf. *Larcher. Tabl. géogr.* tom. VII, pag. 506. — *Tzschuck.* ad *Pomp. Mel.* lib. I, cap. 19, §. 14; *Not. exeget.* vol. III, part. I, pag. 627 et 630. — *Lünemann. Descript. Caucas. &c.* cap. 3, §. 14, n.° 1, pag. 32. = [2] *Voy.* tom. III, pag. 65, not. 1. = [3] Cf. *Orph. Argon.* v. 1044, vel 1049. — *Hippon.* ap. *Schol. Apoll. Rh. Argon.* lib. IV, 322. — *Herodot.* lib. IV, 28 et 86. — *Hellanic. de Gentib.* ap. *Schol. Apollon. Rhod.* ad *Argon.* lib. IV, 321. — *Scylac. Peripl.* edit. Leid. 1700, pag. 75, 76. — *Scymn. Chius*, vers. 155. — *Pompon. Mel.* lib. I, cap. 19, §. 14. — *Dionys. Perieg.* v. 681. — *Plin. Hist. nat.* lib. IV, §. 26, seu cap. 12; et lib. VI, §. 5, seu cap. 6 : tom. I, pag. 217, lin. 24; et pag. 306, lin. 41. — *Valer. Flacc. Argon.* lib. VI, 86. — *Arrian. Peripl. Pont-Eux.* ap. *Huds.* tom. I, pag. 19. — *Polyæn.* lib. VIII, cap. 55. — *Herodian. Catholic.* lib. VI, ap. *Schol. Apoll. Rhod. Argon.* loc. cit. — *Ammian. Marcell.* lib. XXII, cap. 8, §. 41, tom. II, pag. 468. = [4] *Voyez* ci-après, *pag.* 497 du texte Grec. = [5] *Reineggs*, part. II, pag. 266 et suiv. = [6] *Id.* part. II, pag. 66. = [7] Conf. *Lünem.* op. cit. cap. 3, §. 18, n.° 5, pag. 38.

Sa source n'a point encore été découverte, non plus que celle du Nil. Mais ce dernier fleuve, du reste, est bien connu, parce qu'il traverse une contrée fort accessible, et qu'on le remonte très-avant; tandis que, du *Tanaïs*, nous ne connoissons guère que les bouches. Il en a deux qui, à 60 stades l'une de l'autre, se dégorgent dans le *Palus-Mæotis* *, vers le point le plus septentrional de cette mer ‹1›. Quant au cours du fleuve, il nous est, pour ainsi dire, entièrement caché, à cause du froid et de l'âpreté d'un climat, supportable sans doute pour les indigènes qui, vivant en nomades, se nourrissent de lait et de chair, mais auquel les étrangers ne résistent pas. D'ailleurs, encore que des voyageurs voulussent pénétrer dans le pays, et remonter le fleuve jusqu'à une certaine hauteur, ces nomades insociables, aussi forts que nombreux, leur fermeroient tout accès. Aussi, dans l'ignorance de ce qui concerne le *Tanaïs*, a-t-on conjecturé, tantôt que, sortant des monts Caucasiens, après avoir longtemps coulé vers le nord, il tournoit [vers le midi], pour se jeter dans le *Palus-Mæotis* ‹2›, et tel a été le sentiment de Théophane

PAGE 493.

* *Voyez* tom. III, *pag. 63*.

plusieurs géographes, qui, de son aveu, étoient les plus habiles, *οἱ χαριέστεροι*. Mais s'il change ici d'opinion, c'est avec raison. En effet, « d'après ses propres mesures, Strabon devoit nécessairement supposer l'embouchure du *Tanaïs* beaucoup plus orientale que celle du Nil : la différence étoit de 3800 stades.[1] » M. Falconer, quand il plaçoit[2] l'embouchure du *Tanaïs* à environ 9° 30' à l'est de celle du Nil, auroit dû, ce semble, exprimer d'une manière positive quelle étoit celle des bouches du Nil dont il prétendoit parler.

‹1› *Il en a* DEUX *&c.* Les critiques[3] n'ont point suffisamment éclairci et constaté ce qui concerne les deux embouchures qu'ici notre auteur, de concert avec d'autres anciens[4], attribue au *Tanaïs*. Voici tout ce que M. Tzschucke[5] en a dit récemment : *Exit autem, ut tradunt, ex multis, Herodotus, Dionysius, in Mæotida, duobus ostiis*[6]; *tribus*[7], *hodie fere obrutis* [sic].

‹2› *Tantôt que, &c.* Au sujet de cette erreur, on peut voir ce que nous avons observé ailleurs[8]. Ce qui peut-être y a[9] donné lieu, c'est l'existence de la rivière dite aujourd'hui le Manitsch, laquelle descend du Caucase, et, se dirigeant au nord-ouest, tombe dans le Don [l'ancien *Tanaïs*], à environ 25 lieues des bouches de ce fleuve[10].

[1] *Gossell. Géogr. des Grecs analys.* pag. 96. — *Id. Notes sur Strabon*, tom. I, pag. 293, not. 3. = [2] *Falcon.* ad *Strab.* loc. = [3] Cf. *d'Anville, Géogr. anc.* tom. I, pag. 325. — *Larcher, Tabl. géogr.* pag. 533. = [4] Conf. *Herodot.* lib. IV, §. 123. — *Dionys. Perieges.* vers. 14. = [5] *Tzschuck.* ad *Pomp. Mel.* lib. 1, cap. 19, §. 18, *Not. exeget.* vol. III, part. 1, pag. 641. = [6] *Strab.* loc. [Citation de M. Tzschucke.] = [7] *Busching.* pag. 705, c. 1. [Citation de M. Tzschucke.] = [8] *Voyez* tom. I, *pag. 292*, not. 4; et *pag. 293*, not. 1. = [9] *Lüderw.* op. cit. cap. 2, §. 12, n.° 5. = [10] *Reineggs*, part. 1, pag. 13.

PAGE 493. le Mitylénien (1); tantôt qu'il venoit des parties supérieures de l'*Ister*. Mais aucun de ceux qui ont émis de pareilles opinions, n'a expliqué pourquoi l'on préféreroit de faire arriver le *Tanaïs* de si loin, quand on peut en placer la source plus près et vers le nord *.

* *Voyez* tom. I, *pag. 292.*

Cité nommée comme le fleuve.

* Azoph. *Voyez* tom. III, *pag. 63.*

Sur les bords du *Tanaïs* et du *Palus-Mæotis*, se voyoit jadis une ville *, homonyme du fleuve, et qu'avoient bâtie les Grecs devenus maîtres du Bosphore : mais, dans ces derniers temps, le roi Polémon, irrité de sa rebellion, l'a détruite (2). Elle servoit d'entrepôt du commerce, d'une part aux nomades, tant Européens qu'Asiatiques, et de l'autre part aux négocians du midi. Ceux-ci, entrant par le Bosphore dans le *Palus*, venoient, à *Tanaïs*, prendre des esclaves, des pelleteries et autres objets, échangés, par les no-

(1) Il existe une dissertation particulière SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE THÉOPHANE [1]. Mais ce que Strabon, qui citera cet auteur plus d'une fois, nous en apprend, se réduit à ceci : Théophane avoit été, dans sa patrie [2], un homme d'État [πολιτικὸς ἀνήρ]. Il suivit Pompée dans les expéditions de ce général Romain en Orient [3], et ne lui fut pas inutile pour le succès de toutes ses entreprises. Étant resté son ami, il eut le moyen de rendre les plus grands services aux Mityléniens, et même à tous les Grecs [4]. Il avoit laissé un fils, auquel il avoit donné le nom de Pompée. Ce fils (ou peut-être plutôt son petit-fils), malgré un nom qui rappeloit l'ancien attachement de sa famille au rival de Jules-Cæsar, ne laissa point d'être chargé par Auguste du gouvernement de la province d'Asie; et il se trouvoit au premier rang des amis de Tibère [5], lorsque Strabon rédigea le XIII.e livre de sa GÉOGRAPHIE.

On pourra reconnoître par la suite, que Théophane, dans des MÉMOIRES SUR L'EXPÉDITION DE POMPÉE, qui ne nous sont point parvenus, devoit avoir parlé de l'état physique des contrées où les Romains avoient pénétré; mais Strabon ne regardoit pas son autorité comme bien sûre [6].

(2) Polémon, fils de Zenon, et né à Laodicée [7], rhéteur de profession, ayant su se concilier les bonnes grâces de Marc Antoine, avoit obtenu de ce triumvir la souveraineté du Pont; et nous voyons [8] qu'il en possédoit une partie, dès l'an 36 avant l'ère Chrétienne. Mais la destruction de *Tanaïs* semble devoir se rapporter au temps où Polémon, par un effet de la libéralité d'Auguste, étoit pareillement maître du Bosphore : le temps dont je veux parler, date de l'année 14 avant l'ère Chrétienne [9], et doit s'être prolongé jusque vers l'an 13 de cette ère [10].

[1] Par M. l'abbé *Sevin*, Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, vol. XIV, *Mém.* pag. 143. = [2] *Strab.* lib. XIII, pag. 617. = [3] *Id.* lib. XI, pag. 503 du texte Grec. = [4] *Idem*, lib. XIII, *loc. cit.* = [5] *Idem*, lib. XIII, *ibid.* = [6] *Id.* lib. XII, pag. 555. = [7] *Strab.* lib. XII, pag. 578. = [8] Conf. *Dio Cass.* lib. XLIX, §. 25, tom. I, pag. 388. = [9] *Idem*, lib. LIV, §. 24, *ibid.* pag. 754. = [10] *Voyez* M. l'abbé *Belley*, *Observations sur les Méd. de Pythodor. &c.* Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, vol. XXIV, *Mém.* pag. 68.

mades, contre des étoffes, des vins, et diverses choses qui ne se trouvent que chez les peuples civilisés. PAGE 493.

Iles situées en avant du fleuve.

En avant de cette place, à 100 stades, est l'île *Alopecia* ‹1›, habitée par des hommes de différentes nations; et, tout proche, se trouvent aussi, dans le *Palus*, d'autres îlots.

§. III.
Côtes après le *Tanaïs*.
* Dans le Pont-Euxin.

De l'embouchure du *Palus* * à celle du *Tanaïs*, en naviguant droit au nord, il y a 2200 stades : en ne s'écartant point du rivage, la route n'est pas beaucoup plus longue ‹2›.

Grand et petit *Rhombitès*.
* L'Ieïsé.
* La dénomination actuelle n'est pas connue.

Si l'on suit la côte à partir du *Tanaïs*, on trouve, au bout de 800 stades, le fleuve appelé le grand *Rhombitès* *, où se fait la plus forte pêche des poissons destinés à la salaison : à 800 autres stades plus loin, s'offrent le petit *Rhombitès* *, avec un promontoire ‹3›, où l'on fait aussi des pêches, mais moins abondantes. Les pêcheurs qui fréquentent le grand *Rhombitès* s'y rendent de plusieurs endroits; et les îles voisines leur servent de station : ceux du petit *Rhombitès* ne sont guère que les *Mæotæ* mêmes; car toute cette côte est habitée par les *Mæotæ*, peuples agriculteurs, et

‹1› *Alopecia*. Ce nom paroît signifier, île-aux-Renards; mais la dénomination actuelle m'est inconnue. On pourroit croire[1] que, jadis, *Alopecia* avoit porté aussi le nom de *CalAros* ou *CalEros*, comme encore celui de *Tanaïs*[2].

‹2› Strabon ici ne fait qu'abréger ce qu'il a dit au VII.e livre[3], où l'on peut voir les notes relatives à ses mesures. Pline, suivant la leçon reçue dans son texte[4], porte à ccclxxxv milles, équivalant à 3080 stades, l'intervalle dont notre auteur fait ici mention. M. Falconer me paroît avoir pensé que le texte de Pline est corrompu, et qu'il faudroit y lire seulement, cclxv milles [2120 stades].

‹3› *Huit cents autres stades &c.* « Quoi qu'en dise Casaubon (dans une note » un peu obscure), il y a deux fleuves qui » ont porté le nom de *Rhombitès*. Le *Rhom-* » *bites minor* aura été peut-être celui que » l'on appelle aujourd'hui, Atchin. Mais il » paroît que Strabon met entre les deux » *Rhombitès* trop de distance. » Falconer, *ad Strab.* loc.

J'ai lu avec les deux derniers éditeurs de l'ouvrage de Strabon, ὁ ἐλάσσων Ῥομβίτης, ΚΑΙ' ἄκρα, ἔχουσα καὶ αὐτή, κ. τ. λ. Mais, en général, ce passage est obscur; peut-être le texte y est-il altéré, et même mutilé.

[1] Conf. *Steph. Byzant.* v. Ἀλωπεκία et Κάλαρος. — [2] *Ptolem. Geogr.* lib. III, cap. 5, extr. — [3] Voyez tom. III, *pag.* 63, not. 3; et *pag.* 64, not. 1. — [4] *Plin. Hist. nat.* lib. IV, §. 24, seu cap. XII, tom. I, pag. 215, lin. 23.

PAGE 494.

cependant non moins guerriers que les nomades. Divisés en plusieurs tribus, ceux qui avoisinent le *Tanaïs* sont plus sauvages ; ceux qui touchent au Bosphore sont plus doux ‹1›.

Tyrambé, et fleuve *Anticitès*.

Du petit *Rhombitès* jusqu'à *Tyrambé* et au fleuve *Anticitès* *, il y a six cents stades ; et à cent vingt stades plus loin est le bourg *Cimmericum* ‹2›, d'où partent les navires pour entrer dans le *Palus-Mæotis*. Le long de cette côte se voient certains établissemens *, que l'on attribue à des Clazoméniens.

* Temruk, et le bras septentrional du fleuve Kuban.

* Littér. *vedettes*, σκοπαί.

Bourg *Cimmericum*.

Le *Cimmericum* fut jadis une véritable cité : son emplacement forme une péninsule, dont ses habitans avoient fermé l'isthme, au moyen d'un retranchement et d'un fossé. Les *Cimmerii* ‹3›, durant un temps, furent maîtres de tout le Bosphore ; et voilà pourquoi on l'appelle Bosphore Cimmérique. Ils étoient partis du Bosphore, quand ils pénétrèrent si avant au sein des terres situées sur la droite du Pont-Euxin, et jusque dans l'Ionie. Les Scythes les expulsèrent de leurs habitations ; et les Scythes, à leur tour, furent chassés par

‹1› Les lecteurs aimeront peut-être à comparer avec ce passage, celui qui paroît y correspondre, dans l'*ÉPITOMÉ* [1] ; le voici : Ἐν τῇ ἀνατολικῇ παραλίᾳ τῆς Μαιώτιδός ἐστι ποταμός, ὁ μέγας Ῥομβίτης· εἶτα Θεοφάνιος· εἶτα μικρὸς Ῥομβίτης· εἶτα Οὐαρδάνης. Πάντες δὲ οἱ ποταμοὶ ἐκ τε τῶν Ἱππικῶν ὀρῶν ἔρχονται, ἢ ἐκ τῶν Καυκασίων. *Sur la côte orientale du [PALUS-] MÆOTIS, se rencontre un fleuve, le grand RHOMBITÈS ; puis, le THEOPHANIUS ; puis, le petit RHOMBITÈS ; puis le VARDANÈS. Ces fleuves descendent, les uns des monts Hippiques, les autres des monts Caucasiens.*

‹2› *Le bourg CIMMERICUM.* Les mss. et les éditions portant, τὴν κώμην τὴν ΚΙΜΒΡΙΚΗ'Ν, la version littérale eût été, *le bourg [dit] le CIMBRIQUE.* Mais il s'agit évidemment du lieu qui, peu après, se trouve défini en ces termes, τὸ Κιμμερικόν, *le CIMMERICUM.* Ce lieu, quoi qu'ait écrit un critique moderne [2], doit être distingué du *Cimmerium* [Eski-krim], donné, dans le VII.e livre [3], comme appartenant à la Tauride. Strabon parle ici d'un bourg situé sur le rivage Asiatique du *Palus-Mæotis*, et qui, appelé jadis *Cerberia* ou *Cerberium*, a été aussi quelquefois désigné par les noms de *Cimmeris*, *Cimmeria*, *Cimmerié*, *Cimma* [4]. J'ignore sa dénomination actuelle.

‹3› *Voyez* tom. I, *pag. 14*, not. 3 ; *pag. 41* ; *pag. 141*, not. 4 ; *pag. 149* ; *pag. 150*, not. 3 ; *pag. 151*, not. 3 et 4, avec les Éclaircissemens n.° CXI ; *pag. 152* ; *pag. 430*, not. 21 et tom. III, *pag. 17*, not. 1 ; *pag. 61*, not. 5. *Voyez* pareillement ci-après, *pag. 511*, *552*, *573*, *627*, *648*, du texte Grec.

[1] Pag. 1272, B, lin. 17. = [2] *Peyssonn. Observ. histor. &c.* chap. 16, pag. 104. = [3] *Voyez* tom. III, *pag. 61*, not. 5. = [4] Conf. *Scymn. Ch. Fragm.* vers. 91 et 148. — *Pompon. Mel.* lib. I, cap. 19, §. 16. — *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 6, seu cap. 6, tom. I, pag. 306, lin. 9. — *Hesych.* v. Κερβέριοι.

les Grecs qui fondèrent *Panticapæum* *, avec les autres villes Bosphoriques.

PAGE 494.
* Kerché. *Voyez* tom. III, *pag. 55 et 62.*

Bourg *Achilleum.*

A vingt stades plus bas est le bourg *Achilleum* ‹1›, où se voit un temple d'Achille. C'est là que le détroit, qui forme l'embouchure du *Palus-Mæotis*, est le plus rétréci ; en cet endroit il n'a guère que vingt stades : sur la rive opposée * s'offrent le bourg *Myrmecium* *, lieu voisin de l'*Heracleum* ‹2›, et le *Parthenium* **.

* Dans la Chersonèse Taurique.
* Yenikalé.
** Casan-dip.

Monument de Satyrus.

De là jusqu'au monument de Satyrus, il y a 90 stades. Ce monument est un amas de terre, élevé sur un cap, en l'honneur de l'un de ces princes qui ont régné avec gloire sur le Bosphore ‹3›.

‹1› *Le bourg* ACHILLEUM. L'*Achilleum*, dans quelques manuscrits de Strabon, est qualifié de cité, πόλιν. Suivant un voyageur du siècle dernier [1], l'*Achilleum* auroit répondu à ce que l'on appelle aujourd'hui Adasbournout. Mais un autre voyageur plus moderne s'exprime ainsi : « D'après » l'indication donnée par Strabon, l'*Achil-* » *leum* devroit avoir été situé en face de » Casan-dip [l'ancien *Parthenium*], sur la » pointe de Tchochekha-Bournou [le cap du » Cochon]. Mais peut-être les anciens pla- » çoient-ils l'*Achilleum* trop près de l'em- » bouchure du Pont-Euxin dans le *Palus-* » *Mæotis*. Le fort d'Achou, qui est environ » à 8 lieues plus à l'orient sur le *Palus-* » *Mæotis*, ne seroit-il point le véritable » *Achilleum*, dont les Tartares auroient » corrompu et abrégé le nom ! » PEYSSONNEL, *Observ. histor. &c.* chap. 16, *pag. 100, 101.*

‹2› *Le* bourg *MYRMECIUM, &c.* Le grec porte : Ἔχων ἐν τῇ παραλίᾳ τὸ ΜΥΡΜΗΚΙΟΝ κώμην· πλησίον δ' ἐστὶ τοῦ ΗΡΑΚΛΕΙΟΥ, καὶ τὸ Παρθένιον. Cette phrase est obscure : ma version suppose que les mots, πλησίον δ' ἐστὶ τοῦ Ἡρακλείου (littéralement, *il est proche de l'HERACLEUM*) se rapportent au *Myrmecium*, et forment une parenthèse. Mais il reste une difficulté. Strabon, dans sa description de la Tauride [2], parlant de ce rivage, opposé au rivage Asiatique où se trouve l'*Achilleum*, n'y a placé que le *Myrmecium* et le *Parthenium*, sans faire mention d'un *Heracleum* ; et, de plus, il a pour lors qualifié le *Myrmecium*, non pas de bourg, κώμην, mais de petite ville, πολίχνιον. Un critique moderne [3] a pensé que les mots, πλησίον δ' ἐστὶ τοῦ Ἡρακλείου, *il est proche de l'HERACLEUM*, étoient une pure interpolation. Mais observons que Ptolémée [4] place un *Heracleum* sur cette côte de la Tauride, dont il est ici question.

Casaubon a proposé de lire, ἔχον, ἐν τῇ παραλίᾳ, τὸ Μυρμήκιον ΠΟΛΙΝ καὶ τὸ Παρθένιον. Une pareille leçon, outre qu'elle s'éloigne trop du texte offert par tous les manuscrits, ne lève aucune difficulté ; et même l'introduction du neutre, ἔχον, à la place du masculin, ἔχων, jette un nouveau trouble dans la syntaxe. A l'égard de ce changement du masculin en neutre, je ne saurois m'expliquer les variations que présentent les sept dernières éditions du Strabon.

‹3› *Monument de SATYRUS, &c.* Personne n'ignore que plusieurs des rois du

[1] *La Motraye*, edit. Angl. tom. II, pag. 4. [Citat. de M. Falconer.] = [2] *Voyez* liv. VII, *pag. 310* du texte Grec, tom. III de notre version Franc. *pag. 63*, not. 2. = [3] *Mannert. Geogr.* tom. IV, pag. 330. = [4] *Ptolem. Geogr.* lib. III, cap. 6, pag. 83.

PAGE 494.
Corocondamé.
* Taman.
* Dans le Pont-Euxin.
* C'est-à-dire *la Pointe.*
* *Voyez* tom. I, *pag.* 193, et tom. III, *pag.* 54.
Lac Corocondamite.
* Au sud-est.

Tout proche est le bourg *Patraëus* ‹1›; et, de *Patraëus* au bourg *Corocondamé* *, l'on compte cent trente stades. Là finit ce qui s'appelle proprement le Bosphore Cimmérique, c'est-à-dire le détroit qui se trouve à l'embouchure * du *Palus-Mæotis :* la longueur de ce détroit s'étend, depuis le pas resserré entre l'*Achilleum* et le *Myrmecium*, jusqu'à *Corocondamé* et au bourg situé en face, dans le territoire des Panticapæens; de ce dernier bourg, qui se nomme *Acra* *, le trajet [jusqu'à *Corocondamé*] est de soixante-dix stades ‹2›. C'est aussi jusque là que s'étend la glace, quand le froid gèle le *Palus-Mæotis* au point de le rendre praticable aux gens de pied *. Du reste, tout le détroit a de bons abordages.

Au-dessus de *Corocondamé* * se trouve un grand lac, que l'on appelle, du nom de ce bourg, lac Corocondamite ‹3› : il se dégorge

Bosphore ont porté le nom de Satyrus [1] : mais il ne seroit peut-être pas aisé de déterminer auquel d'entre eux appartenoit ce monument. Malgré l'autorité d'un savant académicien [2], je pencherois à croire qu'il s'agit, non de Satyrus I, mais de Satyrus II, mort en l'année 310 avant l'ère Chrétienne [3].

‹1› *PATRAËUS.* Ce lieu, suivant un voyageur déjà cité [4], s'appelle aujourd'hui, Ada.

‹2› La manière dont le rédacteur de l'*ÉPITOMÉ* rappelle ce passage [5], mérite peut-être qu'on la remarque : Τὸ δὲ νοταπηλιωτικὸν τοῦ Βοσπόρου στόμα, Κοροκονδάμη· τὸ δὲ νοτολιβυκὸν, κώμη τῆς Παντικαπαίων γῆς, ὄνομα Ἄκρα. Μῆκος τοῦ Βοσπόρου, στάδιοι ο΄. *L'embouchure NOTAPELIOTIQUE du Bosphore est à COROCONDAMÉ; et la NOTOLIBYQUE, à ce bourg du territoire des Panticapæens, qui se nomme ACRA. La longueur du Bosphore est de 70 stades.* Pour déterminer nettement et avec sûreté ce que le rédacteur aura entendu par embouchures NOTAPELIOTIQUE et NOTOLIBYQUE, il faudroit entrer dans des discussions trop longues pour trouver ici leur place.

‹3› *COROCONDAMITE.* Telle est la dénomination épithétique que Strabon donne à ce lac, Κοροκονδαμῖτις, ou plutôt, comme il est écrit chez Étienne de Byzance [6], Κοροκονδαμῖτις. C'est à tort que ce même lac est appelé du nom propre de *Corocondama*, dans un ouvrage récent, où il est décrit de la manière la plus étrange [7] : [Le lac] « nommé » *COROCONDAMA*, s'étendant beaucoup en » long et en large dans le pays des Sindes, alloit » se jeter dans le fleuve *ANTICEITAS* ou » *HYPANIS*, et faisoit, *avec un petit bout*

[1] Conf. *Lys. pro Mantith.* edit. Reisk. tom. I, pag. 571. — *Isocrat. Trapezit.* §. 3, edit. Cor. tom. I, pag. 358 et seq. — *Dinarch. adv. Demosth.* edit. Reisk. tom. IV, pag. 34. — *Diodor. Sicul.* lib. XIV, §. 93; lib. XVI, §. 52; lib. XX, §. 22; tom. I, pag. 713; tom. II, pag. 123 et 421. — *Polian.* lib. VIII, cap. 55, pag. 808. = [2] *De Boze, des rois du Bosphore, &c.* Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, vol. VI, *Mém.* pag. 556 et 557. = [3] Cf. *Wesseling.* ad *Diod. Sic.* loc. cit. = [4] *La Motraye*, loc. cit. pag. 61. = [5] Pag. 1272, C, lin. 28. = [6] *Steph. Byzant.* v. Κοροκονδάμη. = [7] *Voyez* l'ouvrage intitulé, *Géographie physique de la mer Noire, &c.* chap. 25, pag. 173, 174.

dans

dans la mer, à dix stades du bourg. Au lac communique un bras de l'*Anticitès* *; ainsi, le pays, dans cette partie, offre une espèce d'île ‹1›, renfermée entre le lac Corocondamite, le *Palus-Mæotis* et le fleuve *Anticitès*. Quelques-uns donnent à ce fleuve le nom d'*Hypanis* ‹2›, comme à celui * qui coule près du Borysthène ‹3›. PAGE 494.

* Le Cuban.

* Le Bog.

En remontant le lac Corocondamite, on trouve *Phanagoria* ‹4›, *Phanagoria, &c.*

» *de ce fleuve* et le Palus-Mæotide, une île » immense de tout le terrain sur lequel étoient » assises les quatre villes d'Hermonassa, de » Cepoë, de Cimmerium et de Phanagorie. » Les attérissemens de l'*Hypanis* ont com- » blé en partie ce lac, qui formoit alors un » golfe de la mer d'Azoph, et il n'y reste » plus aujourd'hui que de petits étangs sépa- » rés entre eux. » Je me permets de signaler cette description, parce qu'elle me paroît absolument contraire aux témoignages de Strabon, sur lesquels néanmoins l'auteur l'appuie par ses citations.

‹1› Beaucoup d'autres géographes anciens attestent la même chose. Conf. *Scymn. Ch. Fragm.* v. 156 et seq. — *Dion. Perieg.* v. 549. — *Pomp. Mel.* lib. 1, cap. 19, §. 15. — *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 6, seu cap. 6, tom. I, *pag.* 306, lin. 7. — *Anonym. Peripl. Pont. Eux.* pag. 2; ap. *Huds. Geogr. min.* tom. I.

‹2› « Ce fleuve *Hypanis*, le même que » l'*Anticitès*, a plus d'une embouchure, » comme on le voit sur les cartes modernes. » Chacune de ses bouches avoit un nom » particulier, que Strabon n'exprime pas, » mais que Ptolémée nous apprend. Ce der- » nier ne parle point de la jonction des deux » branches; mais il ne la nie point : il ne » se trouve donc pas, à cet égard, contre- » dire Strabon. Les cartes de Cellarius et » de M. d'Anville représentent avec justesse » le cours du fleuve...... Vibius Sequester » fait [1] de ce fleuve la limite de l'Europe » et de l'Asie. Mais M. Oberlin [ou plutôt » M. de Sainte-Croix] se trompe [2], lors- » qu'il rapporte le témoignage de Vibius à » l'autre fleuve *Hypanis*, qui se nomme » aujourd'hui le Bog. Suivant Ammian Mar- » cellin [3], l'*Hypanis*, dont il est ici ques- » tion, auroit coulé dans la Taurique. » FALCONER, *ad Strab.* loc. J'observe que, dans le passage où Ammian Marcellin paroît commettre une erreur, le texte est corrompu. Au surplus, le fleuve dont il s'agit doit être le même que le *Vardanus* de Ptolémée [4].

‹3› Quant à ce dernier *Hypanis*, réputé le même que le Bog, nous en avons parlé précédemment [5].

‹4› *PHANAGORIA, &c.* Cette ville, dont notre auteur a déjà fait mention plus d'une fois [6], a été fort célèbre dans l'antiquité : toutefois nos modernes n'ont pas encore bien constaté quel est précisément le lieu qui, aujourd'hui, la remplace. L'un [7] dit que *Phanagoria* se nomme à présent, Matrica; l'autre [8], que l'on en voit les mines entre Taman et Tamrok. Plusieurs [9] veulent qu'elle soit représentée par Taman ; et

[1] Conf. *Gallus*, ap. *Vib. Sequest.* edit. Oberl. pag. 11. = [2] Conf. *Not.* ad *Vib. Seq.* pag. 125. = [3] *Ammian. Marcell.* lib. XXII, cap. 8, §. 26, edit. 1808, tom. I, pag. 283; et tom. II, pag. 463. = [4] *Ptolem. Geogr.* lib. V, cap. 9. = [5] *Voyez* tom. I, *pag.* 292, not. 1 et 2; et tom. III, *pag.* 52, not. 3. = [6] *Voyez* tom. III, *pag.* 55, not. 1; et *pag.* 63. = [7] *Thevet* ap. *Ortel.* Thes. et *La Martin.* Dict. = [8] *La Motraye, Voyag. &c.* edit. Angl. tom. II, pag. 40, ap. *Falconer*, ad *Strab.* loc. = [9] Conf. *De l'Isle*, ad *Tab. geogr.* ex *Constant. Porphyr. de Adm. imp.* cap. 42. — *Bayer. Com. Ac. Petrob.* tom. IX, pag. 376. — *Peyssonn. Observ. Hist.* chap. 16, pag. 100.

PAGE 495.

cité considérable; *Cepi* ‹1›; *Hermonassa;* et *Apaturum* *, lieu consacré à Vénus ‹2›. *Phanagoria* et *Cepi* sont situées dans l'île dont je viens de parler, et sur la gauche [du lac] en remontant. Les autres villes sont sur la droite, au-delà de l'*Hypanis* *, dans la *Sindicé* ‹3›. De ce même côté se trouve pareillement *Gorgippia;*

* *Voyez* ci-après, *pag. 196*, not. 1.

* Ou *Anticitès* [le Cuban].

M. d'Anville [1] lui-même, attribuant cette dernière position à *Corocondamé*, nous laisse incertains sur la situation précise de *Phanagoria*. De nos jours, un habile critique [2] a pensé que c'est Avogasia qui occupe l'emplacement de l'ancienne *Phanagoria*.

Peut-être, un peu plus bas [3], Strabon, par la dénomination de *Phanagoria*, semblera-t-il désigner, non pas simplement une ville, un lieu particulier, mais un territoire assez étendu.

‹1› *CEPI* ou *CEPOS*, d'après la position que Strabon lui assigne, dans l'île formée par les deux branches de l'*Anticitès-Hypanis* [le Cuban], ne sauroit avoir occupé, comme M. d'Anville le supposoit [4], l'emplacement de Kepil ou Kopil [5], que lui-même place sur la rive gauche du Cuban, un peu au-dessus de l'endroit où le fleuve se divise. M. Clarke [6], suivant la version Française de son voyage, publiée depuis peu, croit que la situation de *Cepi* répondroit à celle de Sienna, lieu qui, sur la carte dont cette version est accompagnée, se trouve près du rivage méridional de la baie de Taman, environ 90 stades [près de 4 lieues communes] à l'orient, du point où sont indiquées les ruines de *Phanagoria*. Mais le traducteur [7], dans une note, combat cette conjecture.

‹2› L'*HERMONASSA*, que Strabon cite dans ce passage, doit être bien distinguée de celle dont il parlera plus bas [8]. L'emplacement, et, par conséquent, le nom actuel de la cité dont il est ici question, restent, ce me semble, indéterminés. On a dit que peut-être elle étoit placée sur le cap Haromsa : mais, comme nous le verrons tout-à-l'heure [9], il y a quelque raison de croire que l'*Hermonassa* dont il s'agit en cet instant, étoit plutôt un lieu méditerrané.

Quant à l'*APATURUM*, Strabon, ici, et, avec lui, d'autres auteurs [10], paroissent bien le donner pour un lieu particulier, lequel, suivant un très-ancien témoignage [11], devoit être situé sur un petit golfe. Du temps de Pline [12] il se trouvoit presque désert. Malgré ce que nous lisons dans la version Française du voyage de M. Clarke [13], je pense que Pline a voulu parler de l'*Apaturum* mentionné en cet endroit de Strabon, et non pas du temple de Vénus-APATURIENNE, bâti dans *Phanagoria* [14] : l'ordre que Pline suit en nommant les lieux, ne prouve rien; cela est généralement reconnu.

‹3› *PHANAGORIA et CEPI, &c.* Je crois avoir rendu fidelement le texte : Ὧν ἡ Φαναγόρεια καὶ οἱ Κῆποι [*al.* ὁ Κῆπος] κατὰ τὴν λεχθεῖσαν νῆσον ἵδρυνται, εἰσπλέοντι ἐν ἀριστερᾷ· αἱ δὲ λοιπαὶ πόλεις ἐν δεξιᾷ πέραν Ὑπάνιος ἐν τῇ Σινδικῇ. Assurément l'auteur paroît bien dire que, des

[1] *D'Anville, Géogr. anc.* tom. II, pag. 312. = [2] *Mannert*, tom. IV, pag. 331. = [3] *Voyez* ci-après, *pag. 196*, not. 1. = [4] Cf. *d'Anville, I.re partie de la carte d'Asie &c.* 1751. — Id. *III.e partie de la carte d'Europe, &c.* 1760. — Id. *Orb. Rom. pars orient. &c.* 1764. — Id. *Geogr. anc.* tom. II, pag. 312, 1768. = [5] *E. D. Clarke, Voyag. &c.* chap. 17, tom. II, pag. 230. = [6] *Id.* ibid. = [7] *Ibid.* not. *a*. = [8] *Voyez* liv. XII, *pag. 548* du texte Grec. = [9] *Voyez* ci-après, dans la note suivante. = [10] Conf. *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 6, seu cap. 6, tom. I, pag. 306, lin. 2. — *Ptolem. Geogr.* lib. V, cap. 9, pag. 149. — *Steph. Byzant.* v. Ἀπάτουρον. = [11] *Hecat.* ap. *Steph. Byzant.* loc. cit. = [12] *Plin.* loc. cit. = [13] *Voyag. de Clarke*, chap. 17, pag. 523, 524, 525. = [14] *Voyez* ci-après, *pag. 196*.

mais à la *Sindicé* appartiennent et la résidence des rois des *Sindi*, voisine de la mer *, et *Aboracé* <1>. PAGE 495.

* *Voyez* ci-après, *pag. 201.*

quatre lieux qui viennent d'être nommés (savoir, *Phanagoria*, *Cepi*, *Hermonassa*, l'*Apaturum*), les deux premiers seuls, *Phanagoria* et *Cepi*, sont situés sur la gauche du lac Corocondamite, ou du moins au nord de ce bras du fleuve *Hypanis-Anticitas*, qui, tombant dans le lac, contribue, avec lui ainsi qu'avec l'autre bras du fleuve et le *Palus-Mæotis*, à former l'île mentionnée peu auparavant. Ainsi, par les autres lieux, *αἱ δ' ἄλλαι πόλεις*, qui, selon ce que Strabon énonce, étant placés sur la droite du lac, ainsi qu'au midi du fleuve, sont hors de l'île, nous devons naturellement entendre, *Hermonassa* et l'*Apaturum*.

Au reste, c'est d'après ce passage que Strabon, comme je l'ai dit [1], me paroît placer *Hermonassa* assez loin de la mer.

<1> *De ce même côté &c.* La phrase Grecque m'embarrasse : Ἔστι δὲ καὶ Γοργιππία· ἐν δὲ τῇ Σινδικῇ, τὸ βασίλειον τῶν Σινδῶν πλησίον θαλάττης.

I.° Il me paroît qu'après le mot Γοργιππία, l'on desireroit quelque chose; comme, par exemple, ce qui détermineroit la position du lieu désigné ici par le nom de Γοργιππία.

II.° Ce nom, Γοργιππία, *Gorgippia*, est-il celui d'une ville? ou bien celui d'une province, d'un district? Sans doute, ici, comme dans l'un [2] des passages subséquens où ce même nom reparoîtra, l'absence de tout article nous invite à penser qu'il s'agit d'une ville; et, de plus, nous avons, sur ce point, un témoignage [3] qui semble assez formel. Mais, dans un autre passage [4], ce même nom de *Gorgippia*, par la manière dont il sera employé, semblera désigner plutôt un district méditerrané, lequel, originairement uni à la *Sindicé*, pourroit avoir pris ensuite une dénomination particulière, en devenant l'apanage de Gorgippus, prince contemporain de Démosthène [5], et, vraisemblablement, l'un des fils de Satyrus II, roi du Bosphore [6].

III.° Les mots, τὸ βασίλειον τῶν Σινδῶν, *la résidence du roi des* SINDI, au premier aspect, paroissent désigner le même lieu que, bientôt [7], notre auteur appellera, Σινδικὸς λιμὴν καὶ πόλις, *port et cité Sindique*, et qu'il dira se trouver à 180 stades de *Corocondamé*. Le rédacteur de l'ÉPITOMÉ [8] ne l'a point entendu autrement, non plus que les anciens interprètes de notre auteur. Néanmoins, en admettant que Strabon pourroit avoir parlé, à deux reprises, d'un seul et même lieu, on s'étonneroit toujours qu'il l'eût désigné de deux manières différentes. Selon toute apparence, M. d'Anville en jugeoit ainsi, lorsqu'il avoit fini [9] par distinguer formellement la résidence du roi des *Sindi*, ou *Sindicorum regia*, du *Sindicus portus*. Mais, après avoir examiné ses diverses cartes [10], on croiroit volontiers que lui-même n'avoit pas, sur ce point de chorographie, des idées bien arrêtées : car on ne reconnoît pas nettement si c'est le *Sindicorum regia*, ou bien le *Sindicus portus*, qu'il regarde comme représenté par le lieu qui porte aujourd'hui les noms de Soundgik et d'Anapa.

J'ai été tenté un instant de changer la ponctuation du grec, et de lire : Ἔστι δὲ καὶ Γοργιππία ἐν δὲ τῇ Σινδικῇ, τὸ βασίλειον τῶν Σινδῶν, πλησίον τῆς θαλάττης· καὶ Ἀβοράκη· ce qui

[1] *Voyez* ci-dessus, *pag. 194*, not. 2. = [2] *Voyez* ci-après, *pag. 197*, not. 2. = [3] Conf *Steph. Byzant.* v. Γοργιππία et Σύνδικος *(sic)*. = [4] *Voyez* ci-après, *pag. 198*, not. 3. = [5] Conf. *Dinarch. adv. Demosthen.* edit. Reisk. tom. IV, pag. 34. — *Polyæn. Strat.* lib. VIII, cap. 55, pag. 808. = [6] *Voyez* ci-dessus, *pag. 191*, not. 3. — Conf. *de Boze*, Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, vol. VI, *Mém.* pag. 559. = [7] *Voyez* ci-après, *pag. 201.* = [8] Pag. 1272, C, lin. 33. = [9] Conf. *d'Anville, Geogr. anc.* tom. II, pag. 312, et tom. III, pag. 211. = [10] Cf. *I.re partie de la carte d'Asie, &c.* 1751. — *III.e part. de la carte d'Eur. &c.* 1760. — *Orb. Rom. pars orient. &c.* 1764. — *Géogr. anc.* loc. cit. 1768.

PAGE 495.

Les habitans de ces lieux, obéissant tous aux maîtres du Bosphore, sont appelés *Bosporani*. La métropole des *Bosporani* d'Europe est *Panticapæum* *; celle des *Bosporani* d'Asie est *Phanagoria*, que l'on appelle aussi la ville de Phanagoras; et cette dernière semble être l'entrepôt des marchandises apportées du *Palus-Mæotis*, comme des pays barbares situés au-dessus du *Palus*; tandis que *Panticapæum* est l'entrepôt de celles qui viennent par mer dans la Chersonèse *.

* Kerché. *Voyez* ci-dessus, *pag.* 191.

* Litt. *apportées là* [ἐκεῖσε] *par mer.*

On voit aussi * dans *Phanagoria* ‹1› un superbe temple de Vénus-APATURIENNE *. L'étymologie d'un tel surnom se tire du mythe suivant lequel, jadis en cet endroit, la déesse, menacée de violence par des géans [1], appela Hercule à son secours, et le cacha au fond d'un antre, où elle leur promit de les recevoir, mais chacun d'eux seul et tour-à-tour; puis, à mesure qu'ils se présentèrent, elle les livra à Hercule, qui les tua successivement ‹2›.

* C'est-à-dire, comme à *Apaturum*.

* C'est-à-dire, TROMPEUSE.

[1] *Conf.* Claudian. Gigantom. v. 40.

pouvoit se rendre ainsi : *C'est pareillement à la* SINDICÉ *qu'appartiennent et* GORGIPPIA, *résidence du roi des* SINDI, *voisine de la mer, et* ABORACÉ. Et je crois voir qu'un critique moderne [1] a interprété le passage en ce sens. Mais, outre qu'une telle ponctuation laisse encore du louche dans la phrase, je n'ai pas osé prêter à Strabon l'assertion positive que *Gorgippia* étoit une ville maritime où résidoit le roi des *Sindi*; tandis que, d'une part, l'autorité du rédacteur de l'*ÉPITOMÉ* [2] s'y oppose, et que, de l'autre part, je pencherois moi-même à prendre plutôt ce nom de *Gorgippia* pour celui d'un district placé dans le sein des terres.

Au surplus, *Gorgippia* (soit ville, soit district), de même qu'*Aboracé*, sont des lieux presque inconnus d'ailleurs.

‹1› *On voit aussi dans* PHANAGORIA &c. J'ai cru devoir rendre soigneusement le ϗ de la phrase Grecque : Ἔστι δὲ ΚΑΙ ἐν τῇ Φαναγορείᾳ τῆς Ἀφροδίτης ἱερὸν ἐπίσημον τῆς Ἀπατούρου. Il me semble que Strabon s'est exprimé de cette manière, exprès, pour distinguer le temple bâti dans *Phanagoria*, de l'*Apaturum* nommé plus haut [3].

‹2› Un voyageur que j'ai déjà cité [4], parle de ruines qui se rencontrent, à cinq journées et demie de marche à l'est de Temrok, dispersées dans l'espace d'un mille et demi de circonférence, et parmi lesquelles on reconnoît les vestiges d'un temple de Vénus. Dans le nombre des sculptures élégantes dont ces restes sont encore ornés, le voyageur a retrouvé des figures de Vénus, de Mars, de Neptune, de Vulcain, de Cupidon. Une épigraphe mutilée, et gravée en caractères fort anciens, offre encore nettement ces lettres : ΘΕ...... ΑΠΑΤΟΡΟ....

Depuis peu l'on a découvert d'autres

[1] Conf. *Lüneman.* op. cit. pag. 32. — [2] *Loc. cit.* — [3] *Voyez* ci dessus, *pag.* 194, not. 2. — [4] *La Motraye, Voyag.* tom. II, pag. 49, 50, 51, et pl. XXVII, 11. — Conf. et *Edm. Chishull. Antiq. Asiat.* ad inscr. *Sig.* pag. 9 et 10.

LES *Sindi* sont eux-mêmes des peuples Mæotes; comme les *Dandarii*, les *Toreatæ*, les *Agri*, les *Arrechi*; et encore les *Tarpetes*, les *Obidiaceni*, les *Sittaceni*, les *Dosci*, et beaucoup d'autres ‹1›. Tels sont aussi les *Aspurgiani*, lesquels habitent entre *Phanagoria* et *Gorgippia*, à cinq cents stades .... ‹2›: le roi Polémon *, sous le masque de l'amitié, essaya de les surprendre; mais, n'ayant pu cacher son projet et se trouvant prévenu, il tomba dans leurs mains et perdit la vie *.

PAGE 495. §. IV. Énumération des peuples Mæotes.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 188*, not. 2; et liv. XII, *pag. 556* du texte Grec.

* Vers l'an 13 de l'ère Chrétienne.

En général les Mæotes Asiatiques ont habituellement dépendu, les uns du possesseur de l'entrepôt commercial établi sur le

monumens lapidaires, vers ce même endroit du Bosphore Cimmérique où jadis fut située *Phanagoria*; et l'un de ces monumens porte l'inscription :

ΑΦΡΟΔΙΤΗΙ ΑΠΑΤΟΥΡΙΑΔΙ[1].

« Il s'agit évidemment d'une divinité honorée par les barbares, et dont le culte, chez » eux, se composoit de rites adoptés par les » Grecs, qui, de là, auront donné à cette » divinité un nom grec. Elle ne sauroit avoir » été autre qu'Astara.[2] Disons toutefois que, » dès le temps auquel ces monumens se rapportent, c'est-à-dire dès le siècle de Philippe II et d'Alexandre-le-Grand, les religions Grecques étoient reçues dans le » Bosphore; témoin le monument qui porte » le nom d'Apollon. » HEYN. *de Sacerd. Coman.* §. 9; *Commentat. Soc. Reg. Sc. Gotting.* vol. XVI, pag. 128.

‹1› Tous ces peuples sont peu connus; leurs noms peuvent avoir été altérés dans les manuscrits de notre auteur.

‹2› *Les* ASPURGIANI, *lesquels habitent entre* PHANAGORIA *et* GORGIPPIA, *à cinq cents stades ...... : le roi &c.* Le texte porte : Οἱ Ἀσπουργιανοὶ μεταξὺ Φαναγορείας οἰκοῦντες καὶ Γοργιππίας, ἐν πεντακοσίοις σταδίοις, sans indiquer de lacune. Mais, quand l'auteur exprime uniquement, *à cinq cents stades*, on se demande, *de quel lieu !* Répondre qu'il aura voulu dire, *à cinq cents stades de* PHANAGORIA *comme de* GORGIPPIA, c'est lui prêter une idée qui me paroit absurde, celle de compter entre *Phanagoria* et *Gorgippia* mille stades, indépendamment de l'espace occupé par les *Aspurgiani*. Dira-t-on que j'eusse dû traduire les mots, ἐν πεντακοσίοις σταδίοις, par ceux-ci, *dans un espace de cinq cents stades !* Cette autre interprétation, peu naturelle, sinon même contraire aux lois de la syntaxe, ne leveroit point encore les difficultés de chorographie qu'offre le passage. J'aime mieux avouer que je ne le comprends pas; et je penche à le croire mutilé. Mais tel que le texte nous le présente, il nous autorise, ce me semble, de nouveau[3], à supposer que Strabon plaçoit *Gorgippia* (soit ville, soit district) dans le sein des terres, à l'est et assez loin de *Phanagoria*. Quant au nom, *Aspurgiani*, désignant un peuple inconnu d'ailleurs, j'adopte l'orthographe qui se retrouvera plus bas[4]. Les étymologies proposées[5] pour expliquer cette dénomination, me semblent inadmissibles.

[1] Conf. *Koler*, *Dissert. sur le Monument de la reine Comosarye*, Petroburg. 1805. = [2] *Id.* ibid. pag. 51. = [3] *Voyez* ci-dessus, *pag. 195*, not. 1. = [4] Liv. XII, pag. 556 du texte Grec. = [5] Conf. *Berkel.* ad *Steph. Byzant.* v. Ἀσπουργιανοί. — *Uphag. Parerg. hist.* pag. 367 et 368. — *Suhm.* Hist. crit. II, 65, 66. [Citation de M. Malte-Brun, *Précis &c.* tom. I, pag. 120.]

PAGE 495.

* C'est-à-dire dans la ville de *Tanaïs* [Azoph]. *Voyez* ci-dessus, *pag. 188*.

* Entre les années 63 et 47 avant l'ère Chrétienne.

* Autrement dit *Anticitès* [le Cuban].

Tanaïs *, les autres du prince des *Bosporani :* mais, en certains temps, ils ont changé de maîtres. L'on a vu plusieurs rois du Bosphore, et particulièrement les trois derniers, Pharnace, Asandre et Polémon ‹1›, dominer tout le pays jusqu'au *Tanaïs.* L'histoire rapporte que Pharnace, ayant fait * nettoyer un ancien canal, s'en servit pour dériver les eaux de l'*Hypanis* * sur le territoire des *Dandari* ‹2›, et l'inonder tout entier.

Achæi, Zygi et *Heniochi.*

* C'est-à-dire, au midi.

Après * la *Sindicé* et *Gorgippia* ‹3›, le long de la mer, habitent les *Achæi*, les *Zygi* et les *Heniochi*, sur une côte, destituée presque entièrement de ports, et montagneuse, qui fait partie du Caucase ‹4›.

‹1› Pharnace, qui avoit obtenu de Pompée le royaume du Bosphore en l'année 63, le perdit, avec la vie, par la trahison d'Asander, en l'année 47 avant l'ère Chrétienne.

Asander, après avoir trahi Pharnace [1], prit le titre de roi; et l'on peut [2] croire qu'il resta maître du Bosphore jusque vers l'année 14 avant la même ère. Strabon en a déjà parlé [3], et en reparlera dans la suite [4].

Quant à Polémon, j'ai dit [5] que sa mort se rapportoit à l'année 13 de l'ère Chrétienne.

‹2› « Le nom de Dandars que porte un » lieu élevé à quelque distance de la mer, » entre Iskuriah [l'ancien *Dioscurias*] et » Pitchinda, indique le territoire des *Dan-* » *dari.* » D'ANVILLE, *Géogr. anc.* tom. II, pag. 116.

Tacite, sous l'année 49 de l'ère Chrétienne, parle [6] d'une ville *[oppidum]* des *Dandari*, appelée *Soza,* dont la position n'est point connue. Je ne sais si c'est avec raison que, dans une édition récente du poëme de Valerius Flaccus, ce lieu a été [7] nommé *Posa*, et qualifié de capitale du royaume des *Dandari.*

‹3› *Après la* SINDICÉ *et* GORGIPPIA, *&c.* Peut-être eussé-je dû dire : *Après la* SINDICÉ *et* LA GORGIPPIE ; car ici le texte porte l'article, *μετὰ δὲ τὴν Σινδικὴν ϗ* ΤΗ'Ν *Γοργιππίαν·* et c'est le passage que j'ai dit [8] être propre à faire regarder la dénomination, Γοργιππία, comme celle d'un district, non d'une ville. En effet, puisque les mots, ΤΗ'Ν Σινδικὴν, signifient, très-certainement, un pays, la *Sindicé ;* quand nous trouvons aussitôt après, dans la même phrase et sans intermédiaire, ces autres mots, ϗ ΤΗ'Ν Γοργιππίαν, ne devons-nous pas les entendre aussi d'un pays, *LA Gorgippie !* Et, de plus, si le mot *Gorgippia* ne désignoit ici qu'une ville, comprise ou non dans la *Sindicé*, l'auteur se trouveroit dire, *après [le pays de] la* SINDICÉ *et la [ville de]* GORGIPPIA : or une pareille locution n'auroit-elle pas quelque chose d'étrange !

‹4› Quant à l'origine des *Achæi* [9], Strabon va bientôt [10] l'expliquer.

Il se tait sur celle des *Zygi*, Ζυγῶν. « Leur » dénomination, nous dit M. Lünemann [11], » tenoit sans doute *[procul dubio]* à ce » qu'ils se servoient de chars, en grec, Ζυ- » γῶν. » Cette conjecture est foible : d'après

[1] *Dio Cass.* lib. XLII, §. 46, tom. I, pag. 332. = [2] *Id.* lib. LIV, §. 24, ibid. pag. 74. = [3] *Voyez* tom. III, *pag. 66*, not. 2 ; et *pag. 67*, not. 1. = [4] *Voyez* liv. XIII, *pag. 625* du texte Grec. = [5] *Voyez* ci-dessus, *pag. 188*, not. 2 = [6] *Tacit. Annal.* lib. XII, §. 16. = [7] *Not.* ad *Valer. Flacc.* lib. VI, not. 18, tom. III, pag. 96. = [8] *Voyez* ci-dessus, *pag. 195*, not. 1 ; et *pag. 197*, not. 2. = [9] *Voyez* tom. I, *pag. 358*, not. 1. = [10] *Voyez* ci-après, *pag. 199*, not. 3. = [11] *Lünem.* op. cit. pag. 34.

Tous ces peuples sont adonnés à la piraterie ‹1› : ils l'exercent sur de petits bâtimens faits de planches minces *, étroits, légers, portant d'ordinaire jusqu'à vingt-cinq hommes, et, parfois, mais rarement, jusqu'à trente; les Grecs appellent ces bâtimens, *camaræ* *. Ce fut, dit-on, lors de l'expédition de Jason ‹2› que des *Achæi-Phthiotæ*, venus à la suite de ce héros, s'établirent sur cette partie de la côte, qui reçut d'eux la dénomination d'*Achæa* ‹3›; comme aussi quelques Lacédémoniens, commandés par Amphistratus et Rhécas, cochers [en grec, *heniochi*] des Dioscures, se fixèrent dans une autre partie, qui, pour cela même, prit le nom d'*Heniochia* ‹4›. Ces peuples, je le répète, arment des flottes

PAGE 495.
Mœurs de tous ces peuples.
* Λεπταί.
* Καμάραι.
Cf. Tacit. Hist. lib. III, 47.
PAGE 496.

une telle habitude, ces peuples eussent été nommés plutôt *Hamaxobii* ou *Hâmaxæci*. Au jugement de M. d'Anville [1], les *Zygi* de Strabon seroient les peuples qui s'appellent aujourd'hui, Zicheti. Le critique déjà cité pense que, par la suite des temps, les *Zygi* pourroient avoir changé de demeure et s'être retirés, du rivage de la mer, dans le sein des montagnes [2] : *Etiam nunc in provinciâ* BASIANIÂ, *ad flumen* TSCHEGEM, *qui in* BAKSAM *influit, gens habitat, quæ à Georgianis* DSCHIKI *vocatur, et* ZYGORUM *pars residua Güldenstadio* [3] *videtur.*

Pour les *Heniochi*, dont Strabon reparlera tout-à-l'heure [4], on peut croire que, soit dans un temps, soit dans un autre, ils auront cédé, sinon tout, au moins la plus grande partie de leur territoire aux *Abasci*, peuples sortis de la Colchide. De là viennent peut-être ces dénominations d'Abkazeti [5], d'Abchasiens, d'Avas, sous lesquelles nos voyageurs ou géographes modernes désignent les tribus établies entre les fleuves Oanis et Engouri, et qu'ils étendent même à tout l'espace dans lequel Strabon place les *Achæi*, les *Zygi*, les *Heniochi* [6].

‹1› Et même, suivant Aristote [7], ils étoient anthropophages.

‹2› Strabon a déjà parlé bien des fois de Jason et de son expédition. *Voyez* tom. I, *pag. 14, 41, 98 et 99; pag. 100*, not. 3, avec les Éclaircissemens n.° LXXXV; *pag. 101*, not. 1 et 2; *pag. 136; pag. 430*, not. 4: puis, tom. II, *pag. 162*; et *pag. 285*, not. 3.

‹3› Dans le IX.e livre [8], nous avons vu Strabon attribuer la fondation de cette colonie au chef des Orchoméniens, Ialménus, que différentes traditions disoient avoir été porté jusqu'en ces lieux, par la tempête qui dispersa les Grecs après la ruine de Troie: et, dans ce premier passage, notre auteur s'accordoit mieux avec d'autres écrivains [9]. Mais sur ce point d'histoire, ou plutôt de mythologie, on peut consulter M. le président de Brosses [10].

‹4› *Voyez* ci-dessus, *pag. 186*, et *pag. 198*.

[1] *Géogr. anc.* tom. II, pag. 313. = [2] *Lünem.* loc. cit. = [3] *Güldenst.* I, pag. 461. [Citation de M. Lüneman.] = [4] *Voyez* ci-après, *pag. 200*. = [5] *Voyez* tom. I, *pag. 358*, not. 1. = [6] Conf. *Lünem.* loc. cit. — *Rommel*, *Caucas. reg. &c.* sect. 3, pag. 9 et seq. = [7] *Aristot. Politic.* lib. VIII, cap. 3, §. 4, edit. 1809, tom. I, pag. 321. — *Schneid.* ad loc. *ibid.* tom. II, pag. 455, not. 4. = [8] *Voyez* tom. III, *pag. 441*. = [9] Conf. *Dionys. Periéget.* v. 682. — *Appian. de bell. Mithrid.* §. 102, edit. Schweigh. tom. I, pag. 795. — *Ammian. Marc.* lib. XXII, §. 8. — *Avien. Descr. orb. terr.* vers. 867. — *Priscian. Perieg.* vers. 665. — *Eustath.* ad *Dionys. Perieget.* loc. cit. = [10] *Périple de l'Euxin*, &c. Ac. des I. et B. L. vol. XXXV, pag. 512, not. *f* et *g*.

PAGE 496. considérables de *camaræ;* maîtres de la mer, ils s'emparent des vaisseaux marchands, pillent les côtes et les villes : souvent les *Bosporani* eux-mêmes, aidant leur brigandage et leur ouvrant des ports, favorisent l'exposition et la vente de leurs prises. De retour en leur pays, où les navires n'ont point d'abris, ils portent à dos les *camaræ* dans les bois, qu'ils paroissent habiter de préférence aux plaines, dont le terrain est mauvais ‹1›; et ils reportent ces bâtimens au rivage, quand la saison propre à naviguer est arrivée. Ils en usent de même sur les terres étrangères. Ils s'y assurent des endroits marécageux, afin d'y retirer les *camaræ;* puis ils en sortent, le jour comme la nuit, pour faire des esclaves. Mais quand ils ont des prisonniers, ils se prêtent facilement à leur rachat, et indiquent aux parens l'endroit où les captifs ont été transportés. Chez celles de ces tribus qui sont régies par leurs propres princes, l'étranger maltraité pourroit trouver quelque appui : les divers princes le protégeroient les uns contre les autres; car souvent ils se font une guerre réciproque, et s'emparent respectivement des *camaræ* de leur ennemi, ainsi que des équipages. Dans les cantons soumis aux Romains, un voyageur a peu de ressource; les magistrats y sont trop négligens ‹2›.

Telle est donc la vie de ces différentes nations : elles sont gouvernées par des officiers, qui portent le nom de SCEPTOUCHES *, et qui obéissent eux-mêmes à des tyrans ou des rois ‹3›. Les *Heniochi*

* Σκηπτοῦχοι c'est-à-dire, *porte-sceptres.*

‹1› *Qu'ils paroissent &c.* Tel est, je crois, le sens de ces mots : Ἐν οἷσπερ καὶ οἰκῶσι, λέπρας ἀρῶντες [*al.* λυπρὰν ἀροῦντες] γῆν. M. le président de Brosses les a rendus autrement [1] : « Où ils font leur demeure, et » autour desquels ils cultivent, tant bien que » mal, quelques terres assez stériles. »

‹2› Il n'est peut-être pas aisé de comprendre nettement la distinction qu'ici notre auteur semble établir entre celles de ces tribus qui, de son temps, restoient soumises à des princes ou chefs particuliers, et celles qui étoient gouvernées immédiatement par des officiers ou magistrats Romains. Mais nous aurons lieu, vers la fin de son ouvrage [2], d'examiner ce point d'histoire civile.

‹3› *Elles sont &c.* Ma version est fidèle; mais je n'entends pas bien ce passage.

[1] *Loc. cit.* Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres, vol. XXXV, pag. 511. = [2] *Voyez* liv. XVII, *pag. 839* du texte Grec.

formoient

PAGE 496.

formoient quatre royaumes, alors que Mithridate-EUPATOR, forcé de quitter ses États héréditaires *, et de se retirer sur le Bosphore, traversa leur pays. Il avoit bien compté n'y pas trouver d'obstacles; mais n'espérant pas qu'il en seroit de même chez les *Zygi*, vu leur férocité et la difficulté des lieux, il longea, sur mer, la côte [de leur territoire], non sans peine, non sans être même obligé souvent de prendre le large, jusqu'à ce qu'il fût arrivé chez les *Achæi*. Accueilli par ceux-ci ‹1›, il put achever [par terre] sa route, qui, depuis le Phase, ne fut guère moindre de 4000 stades.

* 65 ans avant l'ère Chrétienne.

A partir de *Corocondamé*, la navigation se dirige au levant *.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 177*, not. 1.

Suite de la côte.

Au bout de 180 stades, on trouve le port et la cité Sindique *.

* Sindgik ou Anapa. *Voyez* ci-dessus, *pag. 195*, not. 1.

400 stades plus loin se voit le lieu appelé *Bata* ‹2›. C'est un bourg et un port situés à l'endroit de cette côte [septentrionale du Pont-Euxin], auquel paroît répondre, en face et directement, sur la côte méridionale, la ville de *Sinopé* *; comme, au *Criumetopon* ‹3›, ainsi que nous l'avons dit, répond le cap *Carambis*.

* Sinoub. *Voyez* tom. I, *pag. 101*; et *pag. 176*, not. 1.

Après *Bata*, Artémidore place la côte des *Cercetæ*, garnie de ports et de bourgs dans l'espace de huit cents stades; ensuite celle

‹1› Suivant un autre récit [1], Mithridate, au contraire, fut contraint de s'ouvrir un passage par force.

‹2› *BATA*. Après le rédacteur du PÉRIPLE attribué à Scylax [2] et Artémidore, Strabon est peut-être le seul des anciens qui ait fait mention de ce lieu; car le texte de Ptolémée, à l'endroit où l'on croiroit en reconnoître le nom, présente une difficulté, et même une singularité [3], que nos critiques modernes ont légèrement observées [4]. Suivant un témoignage récent [5], le *Bata* de Strabon auroit occupé l'emplacement d'un lieu appelé aujourd'hui Battoum, et situé à 115 werstes d'Agalziché, autrement dite Akiska : mais je ne sais si ces positions sont bien avérées [6].

‹3› A l'égard de ces deux promontoires, appelés aujourd'hui, l'un, Kerempi, l'autre, Karadjé, *voyez* la *Géographie des Grecs analysée*, pag. 93, 94, 95, 97, 98, 99. — *Strab.* version Fr. tom. I, pag. 344, not. 1, 2, 3. — *Id.* ibid. pag. 346. — *Id.* ibid. tom. III, pag. 60; et pag. 61, not. 1, 2, 3.

[1] *Appian. Mithridatic* 5. 102, edit. Schweigh. tom. I, pag. 795. = [2] Conf. *Scylac. Peripl.* pag. 76. = [3] *Ptolem. Geogr.* lib. V, cap. 9, edit. Bert. Bev. tom. I, pag. 149, col. 1. — *Vers. Latin.* ibid. — *Mercator. Not.* ad loc. ibid. tom. II, pag. 23, col. 1. = [4] Conf. *Is. Voss.* ad *Scyl. Peripl.* loc. cit. — *Cellar. Geogr. ant.* lib. III, cap. 9, §. 10, tom. II, pag. 303. — *Mannert, Geogr. &c.* tom. IV, pag. 401. = [5] *Voyez* le *Voyage de Chardin*, nouv. édit. tom. I, pag. 447, not. * = [6] Conf. *Reineggs. Allgemein. &c.* 1.^{er} theil, seite 62 et 63. [Citation de M. Langlès, *loc. cit.*]

PAGE 496. des *Achæi*, longue de cinq cents stades ‹1›; puis celle des *Heniochi*, dont l'étendue est de mille stades; et enfin *Pityûs* le grand ‹2›, d'où, jusqu'à *Dioscurias* ‹3›, il compte trois cent soixante stades.

PAGE 497. Mais les historiens des guerres de Mithridate, lesquels méritent plus de foi, placent les *Achæi* les premiers; puis successivement les *Zygi*, les *Heniochi*, les *Cercetæ*, les *Moschi*, les *Colchi*; et, au-dessus de ceux-ci, les *Phthirophagi*, les *Soanes* *, avec d'autres petites tribus, celles qui habitent autour du Caucase.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 156*; et ci après, *pag. 211*, not. 2.

Le rivage [que ces divers peuples occupent] se dirige donc d'abord vers le levant, comme je l'ai dit *, et regarde le midi. Mais, à partir de *Bata*, il tourne peu à peu; puis il fait entièrement

* *Voyez* ci dessus, *pag 177*, not. 1; et *pag. 201*.

‹1› Le témoignage d'Artémidore, conforme à ce qui se lit dans le PÉRIPLE attribué à Scylax [1], sembleroit également adopté par Denys le Périégète [2]. « De la diversité des » opinions [3] sur la situation des *Cercetæ*, l'on » peut induire que ces peuples n'auront pas » toujours occupé le même territoire. Il n'y a » peut-être aucun reproche à faire au voya- » geur moderne [4] qui croit retrouver leurs » descendans parmi les Tscherkesses, dans » un canton de la grande Kabarda, entre les » fleuves Baksan, Malka, Cuban, et les » monts Cubaniques [5]. »

‹2› *PITYÛS le grand.* L'épithète de grand annonce-t-elle l'importance [6] du lieu dont il s'agit; ou bien l'existence d'un autre lieu, portant aussi le nom de *Pityûs*, et qui nous reste inconnu?

Le P. Hardouin [7] avoit prononcé (sur quelle autorité!) que le *Pityûs* de Strabon portoit aujourd'hui le nom de Sainte-Sophie. Mais on convient, ce me semble, que *Pityûs* est représenté par Bitchwinta, autrement dit Pitchinda ou Pejevend. L'opinion récente [8] qu'il l'est par Titi-zighe ou Pghino, lieu de la Gurie, est encore loin d'être généralement adoptée.

‹3› *DIOSCURIAS.* Strabon a déjà parlé plus d'une fois [9] de cette ville, dont certainement la position étoit, sinon tout-à-fait, du moins à très-peu de chose près, la même que celle du lieu de la Mingrelie connu aujourd'hui sous les dénominations d'Iskouriah, d'Isgaur, de Sevastopole, de Savatopoli, de Saûvas, de Siwas. Vouloir [10] que *Dioscurias* ait occupé l'emplacement de Kendros, dans la Gurie, c'est une erreur manifeste.

[1] *Scylac. Peripl.* pag. 76. = [2] *Dionys. Perieget.* vers. 682. = [3] Conf. *Hellanic. de orig. pop. et civit.* ap. *Steph. Byzant.* v. Χαρμάται. — *Palæphat. Troic.* lib. VII, ibid. — *Nicol. Damasc. Hist. univ. Fragm.* edit. 1804, pag. 148. — *Pompon. Mel.* lib. I, cap. 19, §. 14. — *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 5, seu cap. 5, tom. I, pag. 305, lin. 16 et 17. — *Ptolem. Geogr.* lib. V, cap. 9. = [4] *Reineggs*, I, pag. 243. = [5] *Lünem.* op. cit. cap. 3, §. 18, pag. 38. = [6] *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 5, seu cap. 5, tom. I, pag. 305, lin. 17. = [7] *Harduin.* ad *Plin.* loc. cit. col. 2, not. 30. = [8] *Reineggs*, II, pag. 56. [Citation de M. Lünemann, *op. cit.* cap. 4, §. 26, pag. 48.] = [9] *Voyez* tom. I, *pag. 108*, not. 2; *pag. 237*, not. 5 et 6; *pag. 345*, not. 2; *pag. 346*, not. 1 et 2, et *pag. 350*, not. 1 et 3. = [10] *Reineggs*, II, pag. 57 et seq. — *Lünem.* op. cit. cap. 4, §. 26, pag. 47.

face au couchant, et se termine vers *Pityûs* * et *Dioscurias ;* car ces lieux de la Colchide touchent à la portion de côtes dont je viens de parler ‹1›.

PAGE 497.
* C'est-à-dire, le grand *Pityûs*.

‹1› *Car ces lieux de la Colchide touchent à la portion de côtes dont je viens de parler.* J'ai adopté le sens dans lequel les interprètes Latins ont rendu la phrase Grecque : tous[1] ont pensé que Strabon attribuoit à la Colchide *Pityûs* le grand et *Dioscurias ;* et véritablement l'on ne sauroit guère en douter, quand on lit le passage tel que certains manuscrits, entre autres nos manuscrits 1393 et 1394, le présentent : Ταῦτα γὰρ τὰ χωρία ΤΗΣ ΚΟΛΧΙΔΟΣ ΣΥΝΑΠΤΕΙ τῇ λεχθείσῃ παραλίᾳ. Mais, je ne dois pas le dissimuler, la plupart des autres manuscrits, d'accord avec les éditions, portent : Ταῦτα γὰρ τὰ χωρία ΣΥΝΑΠΤΕΙ ΤΗΣ ΚΟΛΧΙΔΟΣ τῇ λεχθείσῃ παραλίᾳ. Or, d'après une telle syntaxe, Strabon se trouveroit placer *Pityûs* et *Dioscurias*, non dans la Colchide, mais dans le territoire des *Heniochi ;* ce qui, à certains égards, ne manqueroit peut-être pas de probabilité. Je conçois donc pourquoi M. de Bréquigny avoit traduit : « Lieux qui » touchent à ce que l'on appelle la côte de » Colchide. »

[1] Conf. et *Lünem.* op. cit. cap. 1, §. 6, et cap. 4, §. 23 : pag. 15 et 43.

CHAPITRE III.

De la Colchide.

§. I.er *Mont Caucase.* §. II. *Lieux de la Colchide;* Dioscurias. — *Fleuve du Phase, et ville de ce nom.* — *Navigation depuis l'embouchure du Phase jusqu'à* Sinopé. §. III. *Productions de la Colchide.* §. IV. *Temple de* Leucothea. §. V. *Histoire abrégée de la Colchide.* §. VI. *De la Moschique Colchidienne.* — *Tribus voisines de la Colchide.* — Phthirophagi; Soanes.

PAGE 497. Après *Dioscurias*, vient le reste du rivage de la Colchide, auquel touche immédiatement *Trapezûs*: la côte [alors] se trouve avoir fait un coude très-sensible, pour, ensuite, s'étendre sur une ligne presque directe, qui constitue ce que l'on appelle le côté droit du Pont-Euxin, c'est-à-dire celui qui regarde le nord (1).

(1) *Après* DIOSCURIAS, *&c.* Μετὰ δὲ τὴν Διοσκουριάδα ἡ λοιπὴ τῆς Κολχίδος ἐστὶ παραλία, καὶ ἡ συνεχὴς Τραπεζοῦς, ΚΑΜΠΗΝ ἀξιόλογον ΠΟΙΗΣΑΣΑ· ΕἼΤΑ ΕἸΣ ΕΥΘΕΙΑΝ [*ex manuscr.* ΤΑΘΕΙΣΑ] τὴν πλευράν, κ.τ.λ. Le premier membre pourroit signifier: *Après* DIOSCURIAS, *le reste du rivage appartient à la Colchide*, ainsi que *TRAPEZÛS, qui y est contiguë.* Mais, quoique des auteurs recommandables [1] placent *Trapezûs* dans la Colchide, nous avons déjà vu [2], et l'on reconnoîtra encore plus clairement par la suite [3], que Strabon, avec d'autres écrivains [4], attribuoit cette ville au Pont: je crois donc avoir bien traduit. Quant au second membre, les mots, καμπὴν ἀξιόλογον ΠΟΙΗΣΑΣΑ, que je rends ainsi, *La côte [alors, c'est-à-dire après* DIOSCURIAS*] se trouve avoir fait un coude très-sensible*, offrent une difficulté. Si, comme on l'a pensé jusqu'à présent, et comme je l'avois d'abord jugé [5], ils signifioient, de toute nécessité, que *Trapezûs* est le point où la côte fait un coude sensible, pour de là s'étendre, presque directement [à l'ouest] &c.; certes Strabon se contrediroit lui-même: car précédemment [6] il a dit que la côte, depuis le Bosphore de Thrace jusqu'à *Dioscurias*, formoit une ligne à-peu-près droite. Mais je réfléchis maintenant qu'ici l'auteur se sert du participe prétérit, ποιήσασα, *après avoir fait*, et non du présent, ποιοῦσα, *faisant*. Or ce prétérit, ποιήσασα, me paroît relatif aux mots, *après Dioscurias*; et dès-lors les deux passages ne sont plus contradictoires.

[1] Conf. *Xenoph. de Exp. Cyr.* lib. IV, cap. 8, §. 17. — *Diodor. Sic.* lib. XIV, §. 30, tom. I, pag. 665. — [2] *Voyez* tom. III, *pag.* 61. — [3] *Voyez* ci-après, *pag.* 548 *et* 555 du texte Grec. — [4] Conf. *Aristot. de Mirab. ausc.* cap. 17. — *Ptolem. Geogr.* lib. V, cap. 6. — *Agathem.* lib. II, cap. 6, ap. *Huds. Geogr. min.* tom. II. — [5] *Voyez* tom. I, *pag.* 346, not. 1. — [6] *Voyez* ibid.

Tout le rivage qu'occupent les *Achæi* et les autres peuples, jusqu'à *Dioscurias* et aux lieux situés en ligne droite vers le midi dans le sein des terres, est dominé par le Caucase ‹1›. PAGE 497.

LA chaîne des montagnes du Caucase, s'étendant du Pont-Euxin à la mer Caspienne, forme, de l'isthme qui sépare les deux mers, un véritable rempart ‹2›. Cette chaîne, dans sa partie méridionale, limite l'Albanie et l'Ibérie ; et sa partie septentrionale borne les plaines des *Sarmatæ** : par-tout elle abonde en arbres de toute espèce, même en bois de construction. Ératosthène dit que les naturels du pays l'appellent mont *Caspius** : cette dénomination dérive peut-être du nom des *Caspii* ‹3›. Du Caucase sortent d'autres chaînes* de montagnes, qui, s'avançant au midi, embrassent l'Ibérie, et vont s'unir, tant avec les monts Arméniens* et ceux

§. 1.er
Mont Caucase.

* Les déserts du Cuban et du Cuman.

* *Conf. Géogr. des Grecs analys. pag.* 31, not. 4.

* Ἀγκῶνες πολ. Litt. *plusieurs coudes.*

* *Voyez* ci-après, *pag.* 213 ; *pag.* 302, not. 2 et 4 ; *pag.* 318, not. 1.

‹1› *Tout le rivage &c.* Je rends le texte : Ἅπασα δ' ἡ τῶν Ἀχαιῶν καὶ τῶν ἄλλων παραλία, μέχρι Διοσκουριάδος καὶ τῶν ἐπ' εὐθείας πρὸς νότον ἐν τῇ μεσογαίᾳ τόπων, ὑποπέπτωκε τῷ Καυκάσῳ· mais je ne comprends point cette description. Que faut-il donc entendre par, *les lieux situés en ligne droite vers le midi dans le sein des terres*, τῶν ἐπ' εὐθείας πρὸς νότον ἐν τῇ μεσογαίᾳ τόπων ! Mon embarras seroit encore plus grand, si, les mots[1], ἐπ' εὐθείας πρὸς νότον, étant susceptibles par eux-mêmes de signifier, *perpendiculairement vers le midi*, on devoit penser que Strabon parle ici de lieux situés non-seulement au sud, mais même sous le méridien de *Dioscurias*.

‹2› *Forme, &c.* Le grec porte : Διατειχίζει τὸν ἰσθμὸν, κ. τ. λ. La version Latine, *isthmum, quo ea distinguuntur, tanquam murus, intercludens*, offre un autre sens, dont j'eusse approché en disant, « forme, pour l'isthme » intermédiaire, un rempart. »

‹3› *Du nom des* CASPII : ἀπὸ τῶν ΚΑΣΠΙΩΝ. « Peut-être, nous dit Casaubon, » faut-il ajouter, Πυλῶν, *du nom des Pyles* » *Caspiennes* : car il paroît certain [1] que l'un » des défilés de la partie septentrionale du » Caucase doit avoir été appelé Pyles Caspiennes. » Une pareille addition est superflue. Les *Caspii*, qui, au temps de Strabon [2], n'existoient plus, ayant jadis donné leur nom à la mer Caspienne, il est assez naturel qu'en certain temps, d'après leur voisinage, le Caucase, sinon tout entier, du moins dans quelques parties, eût aussi porté le nom de *Caspius*. Notre auteur, on doit s'en souvenir [3], nous a fait connoître qu'Hipparque ne s'accordoit point avec Ératosthène sur la position du mont *Caspius* : mais comment déterminer avec sûreté, quelle étoit la portion du Caucase désignée sous cette dénomination ! Ne se pourroit-il point que les deux noms, *Caucasus* et *Caspius*, dans leur véritable étymologie, signifiassent positivement la même chose [4] !

[1] Cf. *Plin. Hist. nat.* lib. V, §. 27, seu cap. 27 ; et lib. VI, §. 12, seu cap. 11 : tom. I, pag. 272, lin. 19 ; et pag. 309, lin. 6. = [2] *Voyez* tom. I, *pag.* 73, not. 3 ; et ci-après, *pag.* 502 du texte Grec. = [3] *Voyez* tom. I, *pag.* 235, not. 5 et 6 ; *pag.* 236, not. 1 et 2 ; *pag.* 237, not. 7 et 8 ; et *pag.* 238, not. 1. — *Gossellin, Rech. sur la Géogr. &c.* tom. I, pag. 35, 49, 58, 59, 60. = [4] Conf. *Rommel*, op. cit. pag. 60.

PAGE 497.

* Voy. tom. I, pag. 148, not. 1; et ci-dessus, pag. 186.

* Occidentale.

* Djanik. Voyez tom. I, pag. 125, n. 1.

auxquels on donne le nom de Moschiques *, qu'avec les monts *Scydissès* et *Paryadrès* ‹1› : tous ces derniers monts dépendent du *Taurus*, qui borne le côté méridional de l'Arménie ; ils sont autant de rameaux de cette grande montagne, et se dirigeant vers le nord, ils atteignent ceux du Caucase, ainsi que la portion des rivages de l'Euxin comprise entre l'extrémité * de la Colchide et *Themiscyra* *.

§. 11.

Lieux de la Colchide.

* Le Sohoum. Voy. ci-dessus, pag. 202.

* Auth. incert.

* Voyez tom. I, pag. 98, not. 5.

* Voyez ci-après, pag. 207.

* Voyez tom. I, pag. 217, not. 5.

* Du côté du nord-ouest.

* Voyez ci-dessus, pag. 178, not. 3.

PAGE 498.

* Timosthène. Conf. Plin. Hist. nat. lib. VI, §. 5, seu cap. 5, tom. I, pag. 305, l. 12.

PLACÉE dans le golfe que j'ai indiqué *, et occupant le point le plus oriental de toute la mer [intérieure], *Dioscurias* est souvent qualifiée de « Fond de l'Euxin, » et de « Dernier terme de toute » navigation. » En effet, il ne faut pas se tromper sur la signification de ce vers * devenu proverbe : « Au Phase, où des vaisseaux » se termine la course *. » Dans cet iambe, ce n'est ni le fleuve, ni la ville homonyme du fleuve et située sur ses bords *, que le poëte a voulu indiquer ; c'est la Colchide entière, désignée par une de ses parties : car, du Phase et de la ville de ce nom, jusqu'au fond du golfe, il ne reste pas moins de 600 stades en ligne droite *. Cette même *Dioscurias* est le point où commence * l'isthme qui sépare la mer Caspienne et le Pont-Euxin *. Elle est aussi l'entrepôt du commerce des pays voisins, situés tant au-dessus qu'autour d'elle. Il s'y rassemble des marchands, de soixante-dix, on a même dit * de trois cents tribus diverses, dont aucune ne s'occupe de ce que fait le reste du monde ‹2›, ni ne parle la langue

‹1› Quant aux monts de l'Arménie, nous avons déjà eu plus d'une fois l'occasion d'en parler (*voyez* tom. I, *pag. 196 ; pag. 205*, not. 2 ; *pag. 206, 209, 213, 215 ; pag. 216*, not. 1 et 3 ; *pag. 217*). Un voyageur moderne [1] les appelle monts Araratiques.

Les monts Moschiques (dont pareillement Strabon a déjà fait mention), s'il faut en croire un autre voyageur [2], sont ceux qu'aujourd'hui les habitans du pays nomment Tschildir.

Les monts *Scydissès* et *Paryadrès* n'étoient qu'une continuation des monts Moschiques, qui se prolongeoient vers les confins de l'Arménie et du Pont [3].

‹2› *Aucune ne s'occupe &c.* Le grec porte : Οἷς οὐδὲν τῶν ὄντων ΜΕΛΕΙ [*al.* ΜΕΛΛΕΙ]. Casaubon lisoit, μένει. Je ne comprends pas nettement ce que Strabon a voulu dire. L'ancien interprète Latin, qu'ont suivi Héresbach et Hopper, rapportant ces mots au verbe φασὶν, qui précède, avoit traduit : *Dicunt nonnulli qui parum res animadvertunt*

[1] *Güldenst.* ap. *Lünem.* op. cit. cap. 2, §. 10, pag. 20. = [2] *Reineggs*, ap. *eund.* ibid. = [3] *Lünem.* loc. cit.

de ses voisins, parce qu'elles vivent dispersées, et que, soit orgueil, soit férocité, elles ne s'entremêlent point. La plupart sont de la nation des *Sarmatæ;* toutes habitent les monts Caucases. Voilà ce qui concerne *Dioscurias.* PAGE 498.

Fleuve du Phase.

Presque tout le reste de la Colchide borde la mer : et la contrée est traversée par le Phase. Ce grand fleuve prend sa source dans l'Arménie ‹1›; il reçoit le *Glaucus* et l'*Hippus* * qui descendent des montagnes voisines ‹2›. On le remonte jusqu'à *Sarapana*, forteresse capable de contenir assez d'habitans pour former une ville; et de là, on gagne par terre le *Cyrus* * en quatre jours, par une route praticable aux voitures ‹3›.

* Tsghenis-tskali, c'est-à-dire, *fleuve du cheval.*

* *Voyez* ci-après, *p. 509* du texte Grec.

Ville portant ce même nom.

[J'ai dit que] sur le Phase * est une ville homonyme du fleuve, et place commerciale des *Colchi*: les eaux l'entourent de trois côtés; car elle se trouve baignée par le fleuve, par un lac, par la mer ‹4›.

* A son embouchure.

‹1› *Prend sa source dans l'ARMÉNIE.* Telle étoit l'assertion d'Ératosthene [1]. Pline ne la contredit point, lorsqu'il place [2] la source du Phase dans les monts Moschiques: on peut supposer qu'il a voulu parler d'une portion de la Moschique enclavée dans l'Arménie. Mais vraisemblablement les anciens se trompoient. Il paroit avéré [3] que la véritable source du Phase se trouvoit dans le pays des *Soanes*, dont Strabon va parler [4], et qui occupoient le sommet du Caucase. Les habitans actuels de ce pays donnent au fleuve de nom de Pehàs : après qu'il a reçu le Quirilas, il prend la dénomination de Rion, et il se jette dans la mer près de Poti. Les Turcs l'appellent Fasch.

‹2› *Il reçoit &c.* Certainement, d'après ce que nous lisons ici, c'étoit au-dessous de *Sarapana* que le Phase recevoit les deux fleuves; et les critiques modernes [5] conviennent assez que le *Glaucus* de Strabon est le Rion actuel, autrement nommé Rhéon; que l'*Hippus* est le Tsghenis-tskali [fleuve-du-cheval]; que *Sarapana* est Choropani. Toutefois ce que Strabon dira un peu plus bas [6], forme à cet égard quelques difficultés; et peut-être subsisteroient-elles de même, si l'on adoptoit l'opinion du voyageur [7] qui voudroit reconnoitre *Sarapana* dans Sanawarda, lieu jusqu'auquel, nous dit-il, le Fasch [l'ancien *Phasis*], en remontant, reste navigable.

‹3› On croit [8] que l'endroit où les voyageurs, disons plutôt les marchandises, gagnoient le *Cyrus*, étoit voisin de celui où se voit aujourd'hui Surham [l'ancien [9] *Sura*].

‹4› Elle est aujourd'hui remplacée par un

[1] *Eratosth.* ap. *Schol. Apoll. Rh. Argon.* lib. II, v. 401. = [2] *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 4, seu cap. 4, tom. I, pag. 304, lin. 13. = [3] Conf. *Güldenst.* I, pag. 393 et seq. — *Reineggs*, II, pag. 35 et seq. = [4] *Voy.* ci-après, *page 211.* = [5] Conf. *Sainte-Croix*, *Mém. hist.* pag. 121, 122. — *Lünem.* op. cit. cap. 11, §. 12, n.° 2, pag. 27; et cap. 4, §. 26, pag. 46. — *Romm.* op. cit. sect. 4, part. 1, §. 3, pag. 23. = [6] *Voyez* ci-après, *pag. 215*, not. 4. = [7] *Reineggs*, ap. *Lünem.* loc. cit. = [8] *Sainte-Croix*, loc. cit. pag. 123. = [9] *Ptolem. Geogr.* lib. V, cap. 2. [Citation de M. de Sainte-Croix.]

PAGE 498.

Côte à l'ouest du Phase.

* Samsoun et Sinoub.

[De l'embouchure] du Phase aux villes d'*Amisos* et de *Sinopé* *, le trajet par mer ne demande que trois jours, sinon seulement deux ‹1›; parce que la côte, même à l'embouchure des fleuves, est facile à ranger ‹2›.

lieu qui appartient à la province de Gurie, limitrophe de la Mingrelie, et que les Turcs nomment Fasch. Suivant certains voyageurs, on y voit des ruines que les gens du pays appellent Poutih, ou Poti, ou Putili [1].

‹1› Le texte de Strabon me paroît altéré dans cet endroit; car on devoit employer plus de deux ou trois jours de navigation pour aller du Phase à Sinope.

Nos cartes de la mer Noire, sur-tout dans ses parties méridionales, sont encore trop imparfaites pour qu'on puisse y appliquer avec certitude les mesures des anciens; c'est pourquoi je n'ai rien dit sur ce sujet. Mais ici l'erreur de Strabon seroit trop évidente pour qu'on ne doive pas en chercher la preuve, du moins par induction.

Cet auteur, *lib. XII, pag. 548*, compte environ 8000 stades le long des côtes, depuis le temple de Chalcédoine jusqu'au Phase.

Hérodote, *lib. IV, §. 85, 86*, dit que depuis le Bosphore jusqu'au Phase, il y a 11,100 stades.

Et le Périple du Pont-Euxin, attribué à Arrien, donne, en distances partielles, 9385 stades depuis le temple de Jupiter-URIUS dans le Bosphore, jusqu'au Phase.

En comparant la valeur de ces différens stades, on trouve que 8000 stades de 600 au degré, en valent 11,111 de 833 $\frac{1}{3}$; et 9333 de 700. Ainsi les trois mesures sont identiques, et chacune représente 267 de nos lieues marines.

Maintenant, comme Strabon, *lib. XII, pag. 547, 548*, compte, en trois courses, 4500 stades depuis le Phase jusqu'à Sinope, et qu'on vient de reconnoître ces stades pour être de 600 au degré, il paroît évident que les trois auteurs précédens s'accordoient pour donner la valeur de 150 de nos lieues à la distance littorale du Phase à Sinope.

Pour faire cette course en deux jours, il auroit fallu que les vaisseaux anciens eussent fourni 75 lieues en 24 heures, ou 50 lieues si la navigation duroit trois jours. Cependant Hérodote ajoute qu'on employoit neuf jours et huit nuits pour parcourir les 11,100 stades dont il parle : on faisoit par conséquent 1300 stades en 24 heures; et 1300 stades de 833 $\frac{1}{3}$ valent seulement 31 lieues marines.

Si l'on suppose que la navigation s'arrêtoit à *Amisus*, elle auroit été bornée à 3600 stades ou 120 lieues. Pour la terminer en trois jours, il auroit fallu faire 40 lieues en 24 heures, et 60 lieues si elle n'avoit duré que deux jours : c'est le double de ce que donne Hérodote, et nos vaisseaux mêmes ne vont pas habituellement si vîte.

Il est vraisemblable que Strabon avoit écrit que le trajet du Phase à *Amisus* ou à Sinope, se faisoit en huit ou neuf jours. G.

‹2› Le texte porte : *διὰ τὸ τοὺς αἰγιαλοὺς μαλακοὺς εἶναι, καὶ τὰς τῶν ποταμῶν ἐκβολάς*· ce qui, littéralement, signifie, *à cause tant de la douceur des rivages, que des embouchures des fleuves;* et certes un pareil énoncé, un tel raisonnement n'est pas aisé à comprendre. Casaubon, en proposant de lire, *καὶ διὰ τὰς τῶν ποταμῶν ἐκβολάς*, n'a rien éclairci. La traduction de M. de Bréquigny porte : « A

[1] Conf. *Lamberti, Relat. de la Colch. Carte &c.* ap. *Theven. Rec. de Voyag.* tom. I, pag. *31*. — *Anquetil, Rech. sur les anc. langues de la Perse*, Ac. des I. et B.L. vol. XXXI, *Mém.* pag. *367*. — *Oberl.* ad *Vib. Sequestr.* pag. 166. — *Güldenst.* ap. *Lünem.* op. cit. cap. 4, §. 26, pag. 47. — *Reineggs*, II, pag. 40, ap. *eund.* ibid. — *Mannert, Geogr.* vol. VI, part. II, pag. 360.

LE

LE pays est bon, tant pour les productions nourricières, sauf le miel, car il y est presque toujours amer ‹1›, que pour tous les bois de construction qui s'y trouvent en abondance, et se transportent aisément, au moyen des fleuves. Il fournit beaucoup de lin, de chanvre, de cire et de poix. Jadis ses manufactures de toiles de lin furent renommées; car on exportoit beaucoup de ces toiles dans les pays étrangers ‹2› : quelques auteurs [a] s'appuient de ce fait pour établir une parenté entre les *Colchi* et les Ægyptiens*.

PAGE 498. §. III. Productions de la Colchide.

[a] Cf. Herodot. l. II, §. 104, 105.
* Voyez tom. I, pag. 148, not. 2 et 3.

AU-DELÀ des fleuves que j'ai nommés, dans la Moschique*, se voit un temple de *Leucothea* ‹3›, fondé par Phryxus, siége de l'oracle du héros, et où [b] l'on n'immole jamais de bélier ‹4›. Ce temple, jadis si riche, ayant été, de nos jours, pillé, d'abord* par le roi Pharnace, et, peu après, par Mithridate le Pergaménien ‹5›, a éprouvé ce qui arrive dans tout pays dévasté, où

§. IV. Temple de *Leucothea*.

* Voyez ci-dessus, pag. 207, not. 1, 2; et ci-après, pag. 210.
[b] Tacit. Ann. VI, 34.
* De l'an 63 à l'an 47 avant l'ère Chr.

» cause des embouchures des rivières, et que » le fond est sans roches. » Et, en note marginale : « Ce qui favorise la navigation, soit » par les courans, soit parce qu'on peut border le rivage de plus près. Voilà le sens » que les interprètes n'ont pas senti. »

‹1› Les anciens [1] semblent avoir pensé que cette amertume pouvoit provenir du buis, πύξος, *buxus*, qui abonde dans tous ces cantons, et dont les abeilles sucent la fleur. Nos voyageurs modernes disent avoir reconnu que, dans l'Imérète, il se trouvoit du miel de l'espèce indiquée par Strabon; mais, suivant eux, son amertume doit s'attribuer à l'*azalea-pontica*, qui, dans ce pays, sert le plus à la nourriture des abeilles.

‹2› *FURENT renommées, &c.* Cela n'étoit-il donc plus ainsi du temps de Strabon! je l'ignore : mais ma version est fidèle.

‹3› *AU-DELÀ des fleuves que j'ai nommés, &c.* Les fleuves que Strabon a nommés sont le Phase, le *Glaucus*, l'*Hippus*. En quel sens le temple de *Leucothea* étoit-il situé *au-delà* de ces fleuves, ou *au-dessus* (car le verbe composé, ὙΠΕΡκεῖσθαι, est susceptible des deux significations)! Je n'entends pas clairement ce que cela veut dire. L'expression, ὑπέρκειται, pourroit ne concerner que le *Glaucus* et l'*Hippus*; mais, dans tous les cas, elle me fait présumer que, suivant Strabon, le temple, par rapport au cours des fleuves indiqués, se trouvoit à l'orient.

‹4› Selon M. Heyne, la divinité adorée dans ce temple, n'étoit peut-être autre que la déesse Assyrienne, honorée en Orient sous bien des dénominations diverses [2].

‹5› Mithridate le Pergaménien, sur qui Strabon, dans la suite [3], donnera des détails, fut nommé, par Jules César, tétrarque de Galatie et roi du Bosphore, en l'année 47;

[1] Conf. *Theophrast. Hist. plantar.* lib. III, cap. 15, pag. 223. — *Diodor. Sic.* lib. V, §. 14, tom. I, pag. 341. — *Plin. Hist. nat.* lib. XVI, §. 28, seu cap. 16, tom. II, pag. 14, lin. 1. = [2] Conf. *Heyn. de Sacerdot. Coman.* sect. 1, §. 9, Commentat. Soc. Reg. Sc. Gotting. vol. XVI, pag. 129. = [3] *Voyez* liv. XIII, pag. 625 du texte Grec.

PAGE 499.
* Troad. 26.

bientôt, comme le dit Euripide*, « les dieux voient négliger leurs » honneurs et leur culte. »

§. V.
Histoire de la Colchide.

QUANT aux temps anciens, nos mythes annoncent combien la Colchide avoit d'éclat, lorsqu'ils nous parlent et de l'expédition de Jason, qu'ils font pénétrer jusqu'en Médie, et du voyage antérieur de Phryxus. Les rois, qui ensuite la possédèrent partagée en septouchies *, n'eurent qu'une médiocre puissance ; mais, Mithridate-EUPATOR ayant étendu ses conquêtes, la Colchide tomba sous sa domination ; et toujours il eut soin de n'y envoyer pour commandant et pour administrateur, que l'un de ses plus intimes courtisans, comme quand il confia cet emploi à Moaphernes, l'oncle paternel de ma mère *. C'étoit la Colchide qui lui fournissoit le plus de ressources pour l'entretien de ses forces navales. Mithridate une fois renversé du trône *, ses États furent dissous et divisés entre plusieurs princes. Le dernier qui ait possédé la Colchide, a été Polémon : depuis qu'il a cessé de vivre *, sa veuve Pythodoris règne sur les *Colchi*, comme sur *Trapezûs*, sur la Pharnacie * et les cantons barbares situés plus haut. Je parlerai de tous ces lieux dans la suite *.

* Voyez ci-dessus, pag. 200, not. 3.

* Voyez ci-après, p. 557 du texte Grec.

* 63 ans avant l'ère Chrétienne.

* Voyez ci-dessus, pag. 188, not. 2 ; et pag. 198, not. 1.

* Voyez tom. I, pag. 350, not. 2.

* Voyez liv. XII, p. 548 du texte Grec.

§. VI.
De la Moschique Colchidienne.

LA Moschique, ce pays dans lequel est situé le temple [de *Leucothea*], est composée de trois parties, dont une appartient aux *Colchi*, une aux *Ibères*, et l'autre aux Arméniens ‹1›.

Sur les confins de la Colchide ‹2›, mais dans l'Ibérie, est la

mais on peut croire [1] qu'il ne vécut point au-delà de l'année 42 avant l'ère Chrétienne.

‹1› « La Moschique de Strabon semble » répondre à cette province qu'un voyageur » moderne [2] appelle Semo Kartweli, ou Kartweli supérieure, et qui est soumise aux » Turcs depuis deux cents ans. Un autre [3] » la nomme Achalziche, ou Akiska, du » nom de la capitale, où réside un pacha. » LÜNEMANN, *op. cit.* cap. 4, §. 27, *pag.* 50.

‹2› « En comparant l'état actuel des » lieux avec la description que Strabon fait » de la Colchide, et en rectifiant ses erreurs » par des rapports récens, on reconnoit que » l'ancienne Colchide étoit comprise dans ce » qui forme aujourd'hui, 1.° la Mingrelie; » 2.° l'Imérète, séparée des Abkases et des » Lazes [les anciens *Heniochi*] par le fleuve

[1] Conf. *Dio Cass.* lib. XLVII, §. 26, tom. I, pag. 509. — [2] *Güldenst.* I, pag. 345. [Citation de M. Lünemann.] — [3] *Reineggs*, II, pag. 31. [Idem.]

ville de *Phryxus*, appelée aujourd'hui *Ideessa* *, petite place, mais extrêmement forte. PAGE 499. * *Voyez* tom. I, *pag. 101*, not. 1.

Près de *Dioscurias* coule le fleuve *Charis* ‹1›.

Tribus voisines.

Au nombre des peuples que le commerce attire dans cette ville, sont les *Phthirophagi* *, ainsi nommés d'après leur extrême malpropreté ‹2›. * Mangeurs - de - poux. *Voy.* ci-dessus, *pag. 186.*

Près d'eux habitent les *Soanes* *, non moins malpropres, mais plus puissans ‹3›, et peut-être supérieurs à tous les peuples de ces contrées en vigueur et en courage [1] : aussi commandent-ils dans tout le pays d'alentour, occupant eux-mêmes les sommets ‹4› du Caucase * qui dominent *Dioscurias*. Ils sont gouvernés par un roi et un conseil de trois cents personnes. Ils peuvent, dit-on, mettre sur pied jusqu'à 200,000 hommes de troupes, attendu que chez eux tout est guerrier ; mais ils sont indisciplinés ‹5›.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 186.*

[1] *Cf.* Lambert. Descr. de la Mingr. pag. 44.

* *Voyez* ci-après, *pag. 234.*

» Engouri ; 3.° la Gurie, divisée de l'Armé- » nie par le Tscharuch. » *Ibid.* §. 23, *pag. 43.*

‹1› J'ai lu, avec M. Tzschuke, *ῥεῖ ὁ Χάρις*, en place de *μοχάρης*, ou *μοχάρις*, ou *μονχάρος*, ou *μοχάρος*, qu'offrent des manuscrits et d'anciennes éditions. Mais on ne sauroit déterminer [1] quel est aujourd'hui le fleuve qu'ici notre auteur aura voulu indiquer. Casaubon, et, d'après lui, M. de Bréquigny, auroient préféré de lire, *ῥεῖ ὁ Κόραξ*, le *Corax*. Alors, suivant M. d'Anville [2], ce seroit le « Coddors, ou bien le Schoum. »

‹2› « On peut croire [3] qu'ils habitoient » le pays occupé aujourd'hui par la petite » nation dite *Alani*, sur le revers méridio- » nal du mont Elborus.... Du reste, aujour- » d'hui, plusieurs peuples Tartares peuvent » être qualifiés de *Phthirophagi.* » LÜNEMANN, *op. cit.* cap. 3, sect. 16, §. 3, *pag. 36.*

‹3› *Les SOAN*[illegible]c. « Ce sont peut-être » les ancêtres d'un peuple nombreux qui » habite dans les vallons de la partie la plus » élevée du Caucase, et qui est appelé, dans » sa propre langue, Tzon : ses voisins le » nomment Soan, Sonti, Tzinti ; de même » que les vallons qu'il occupe s'appellent » Tsuanetti [4]. » Id. *ibid.* sect. 17, §. 4, *p. 37.*

‹4› *Les SOMMETS.* Je rends ainsi les termes, *τὰ ἄκρα*, pour que ma version cadre avec la position dans laquelle nos voyageurs placent les *Soanes*. Mais ces mêmes termes, *τὰ ἄκρα*, ne seroient-ils pas susceptibles de signifier, *les EXTRÉMITÉS* [nord-ouest] !

‹5› Les voyageurs, qui reconnoissent les *Soanes* dans le peuple précédemment [5] indiqué, ajoutent : « Les *Soanes*, aujourd'hui, » ne commandent point, ainsi que leurs an- » cêtres, aux peuples voisins ; seulement » forment-ils un peuple séparé, dont chaque » tribu reconnoît un chef particulier : mais

[1] Conf. *Chardin*, *Voyag. &c.* édit. nouv. tom. I, pag. 157. — *Peyssonn. Obs. hist.* ch. 14, pag. 61. — *Romm.* op. cit. sect. 4, part. 1, §. 3, n. 2, pag. 25. = [2] *D'Anville*, *Géogr. anc.* tom. III, pag. 155. = [3] Conf. *Reineggs*, II, pag. 15. [Citation de M. Lünemann.] = [4] *Reineggs*, II, pag. 15. [Citation de M. Lünemann.] = [5] Conf. *Mém. hist. et géogr. &c.* pag. 17, not. 1.

PAGE 499.

[a] *Conf.* Dionys. Perieget. v. 687. — Appian. de Bell. Mithrid. 101, edit. Schweigh. tom. I, pag. 797.
[b] *Conf.* Reaumur, Acad. des I. et B. L. vol. XLVI, pag. 480, 481.

On prétend aussi que, dans leur territoire, les torrens charient de l'or [a], et que ces barbares le recueillent par le moyen d'une certaine espèce de claies ‹1›, ou avec des toisons [b] : c'est le fondement du mythe qui concerne la toison d'or ‹2›. Les *Soanes* savent envenimer la pointe de leurs lances avec des poisons d'une force étonnante; les plaies qu'elles font, jettent une odeur capable de suffoquer même les blessés qui n'auroient été atteints que par des traits non empoisonnés ‹3›.

» quelquefois ils sont subjugués par d'autres » nations, &c. » LÜNEMANN, *loc. cit.*

‹1› *Des espèces de claies.* Littéralement, *des corbeilles percées ; φάτναις κατατετρημέναις* car telle est la véritable leçon [1].

‹2› Après cette phrase, dans les manuscrits, comme dans toutes les éditions, on lit ceci : *Εἰ μὴ καὶ Ἴβηρας ὠνόμασαν τοὺς ἑσπερίους καλέσαντες ἀπὸ τῶν ἑκατέρωθι χρυσείων* : ce qui signifieroit, en général, *à moins que ces peuples n'aient été nommés IBÈRES, parce qu'il se trouve des mines d'or dans leur pays, comme dans celui des IBÈRES occidentaux.* J'ai pensé, avec d'habiles critiques [2], qu'une telle parenthèse, dépourvue de toute liaison avec ce qui précède et ce qui suit, est une pure interpolation : elle aura été suggérée par le souvenir d'un passage du 1.er livre [3]. Mais, au rapport du voyageur Reineggs [4], la tradition qu'elle rappelle, subsiste encore aujourd'hui chez les habitans du pays; ils disent que leurs ancêtres furent appelés de l'Espagne [l'ancienne *Iberia*] pour exploiter les mines.

‹3› Je crois avoir présenté le seul sens dont la phrase Grecque soit susceptible : *Χρῶνται δ' οἱ Σόανες φαρμάκοις πρὸς τὰς ἀκίδας θαυμαστοῖς, ᾗ* [leg. ex Cas. *θαυμαστοῖς, ὥστε καὶ*] *τοὺς ἀφαρμάκτοις* [ms. 1408, *ἀφαρμάκτους*] *τετρωμένους βέλεσι λυπεῖν κατὰ τὴν ὀσμήν.* M. de Bréquigny, marquant en marge qu'il adoptoit la leçon de Casaubon, avoit traduit : « Les » *Soanes* se servent de poisons merveilleux » pour empoisonner la pointe de leurs armes; » et les plaies de ceux qui sont blessés avec » ces *traits empoisonnés*, jettent une puanteur » insupportable. » Mais ces deux mots, *βέλεσιν ἈΦΑΡΜΆΚΤΟΙΣ*, signifient, *traits non empoisonnés* [5]. Aussi M. Falconer proposoit-il de lire, *φαρμάκτοις*. Cette conjecture, peu heureuse, prêteroit à l'auteur une tautologie que l'on ne doit pas lui imputer gratuitement.

[1] Conf. *Tzschuck.* ad loc. = [2] Conf. *Lünemann.* op. cit. cap. 3, sect. 17, §. 4, pag. 37; et cap. 5, §. 30, pag. 54. = [3] *Voyez* tom. I, *pag. 147*; et *pag. 148*, not. 1. = [4] *Reineggs*, II, pag. 116. [Citation de M. Lünemann.] — Conf. *Pallas*, *neue nordische Beytr.* Bd. III, pag. 323. [Citation de M. Lünemann.] = [5] Conf. *d'Orvill.* ad *Chariton.* lib. VIII, cap. 5, pag. 694.

CHAPITRE IV.

De l'Ibérie.

§. I.er *Situation de l'Ibérie.* §. II. *Fleuves de cette contrée : le* Cyrus, *l'*Arhagus [*ou* Arrhabon], &c. §. III. *Mœurs des* Ibères. §. IV. *Passages par où l'on pénètre en Ibérie.* §. V. *État politique des* Ibères.

TOUTES les autres tribus voisines [de la Colchide], et placées au sein* du Caucase, n'occupent que de petits cantons fort âpres. Mais les *Albani* et les *Ibères* ‹1›, à qui appartient presque tout l'isthme dont j'ai parlé *, peuvent être regardés pareillement comme des peuples Caucasiens ; or les *Ibères* et les *Albani* possèdent de bons pays susceptibles d'être commodément habités [: aussi le sont-ils].

PAGE 499.
* Litt. *autour*, *μέσ*.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 178, not. 3 ; 179, not. 1, 2 ; 181 ; 182, not. 1 ; 205, not. 2.

EN effet, l'Ibérie, dans sa plus grande partie, est couverte de villages et de villes, si bien bâties, que l'on y voit des toitures en tuile, des maisons disposées dans les règles de l'architecture, des places, et toutes sortes d'édifices publics *.

§. I.er Situation de l'Ibérie.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 212, not. 2.

Les extrémités du pays sont entourées par des montagnes qui appartiennent au Caucase ; car des branches de ce mont, couvertes d'un sol très-fécond, s'avançant vers le sud, comme je l'ai dit *, et atteignant l'Arménie ainsi que la Colchide, embrassent toute l'Ibérie : le milieu forme une plaine, arrosée par plusieurs fleuves ‹2›.

PAGE 500.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 204 ; et 206, not. 1.

‹1› Strabon a déjà parlé plus d'une fois [1] des *Ibères*. S'il falloit en croire l'auteur d'un livre publié depuis peu d'années [2], ces *Ibères*, les mêmes, selon lui, qu'Hérodote [3] nomme *Sapires* ou *Saspires*, auroient été une colonie des Syriens de Damas, transplantés par Tiglat-Pileser.

‹2› Selon M. Lünemann [4], l'Ibérie de Strabon comprend un assez vaste pays ; c'est-à-dire presque tout celui qui est appelé maintenant, par les Russes, Grusia ou Grusinia ; par les habitans de ces contrées Asiatiques [5], Géorgie ; et par les Persans, Gurgestan.

Suivant un autre critique [6], l'Ibérie répond

[1] *Voyez* tom. I, *pag.* 147 ; *pag.* 148, not. 1 ; et *pag.* 358. = [2] *Uphag. Parerg. hist.* pag. 297. = [3] Cf. *Herodot.* lib. I, §. 104, et lib. III, §. 94. = [4] *Lünem.* op. cit. cap. 5, §. 28, pag. 51. = [5] Conf. *Güldenst.* I, pag. 325. [Citation de M. Lünemann.] = [6] *Romm.* op. cit. sect. 5, part. I, §. 1, pag. 35.

PAGE 500.
§. II.
Fleuves de l'Ibérie.
* Le Kur.

Le plus considérable [de tous ces fleuves] est le *Cyrus* *, qui, après avoir pris sa source en Arménie ‹1›, arrive bientôt dans la plaine dont je parle. Il y reçoit et l'*Arhagus* ‹2›, qui naît au pied du Caucase, et d'autres rivières. De là il entre, par une étroite vallée, dans l'Albanie ; puis, séparant ce pays de l'Arménie, il coule avec abondance au milieu de prairies très-fécondes en pâturages, où il se grossit encore de plusieurs fleuves, tels que l'*Alazonius*, le *Sandobanès*, le *Rhœtacès*, le *Chanès*, tous navigables ‹3› ; après quoi il se décharge dans la mer Caspienne : anciennement on le nommoit *Corus* *.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 178*, not. 1.

§. III.
Mœurs des Ibères.

Ceux des *Ibères* qui occupent la plaine, livrés à l'agriculture,

plus particulièrement à ces portions de la Géorgie que l'on nomme Tschina-Kartueli [Kartuel, ou Carduel intérieure], et Kacheti.

‹1› « Le *Cyrus*, anciennement appelé » *Corus* [1], et, par quelques-uns, *Cyrnus* ou » *Cyrtus* [2], est connu en Orient sous le nom » de Cor, Kur, Kourr ou Koura, ... et » sous celui de Mtknari. . . . . Il prend » sa source au pied des montagnes de Kars, » ou Karsis, non loin du château de Mour- » lhou en Arménie, à 30 lieues environ au » nord-est de celle de l'Araxe. » SAINTE-CROIX, *Mém. hist. &c. pag. 98*, 1797.

« Le *Cyrus* prend sa source dans la pro- » vince que les Turcs appellent Achalzіche, » et qu'un voyageur moderne [3] nomme » Semo-Kartweli, au bas des monts Tschil- » dir [4]. » LÜNEMANN, *op. cit.* cap. 2, §. 12, n.° 1, *pag. 22*, 1803.

Je laisse à nos géographes le soin de concilier, s'il est possible, ces assertions récentes.

‹2› L'ARHAGUS. Je lis, non pas Ἀῤ-ῥαβῶνα, l'*Arrhabon*, comme l'édition de Casaubon le porte, mais Ἄραγον. Cette leçon, que l'ancien interprète Latin avoit suivie, n'est pas autorisée seulement par les variantes que plusieurs manuscrits présentent en cet endroit ; elle l'est aussi par un passage subséquent [5], où le texte offre, sans variantes, le nom *Arhagus*, à l'égard d'un fleuve sortant du Caucase, comme celui dont l'auteur parle en ce moment, et le même, ce semble, que l'on appelle maintenant, Arak, Aragi, Aragui.

‹3› L'*Alazonius* sera l'Alasan ou Alazani. Le *Sandobanès*, le *Rhœtacès*, le *Chanès*, ne sont point encore reconnus avec certitude. Ces trois rivières, selon notre auteur, ne se joignent au *Cyrus* qu'après l'entrée du fleuve dans l'Albanie, et se trouvent à l'est, non à l'ouest de l'*Alazonius* [l'Alasan] : elles ne sauroient donc, par cela même, être, comme M. de Sainte-Croix le pensoit, 1.° la rivière qui passe à Sanaïni, 2.° le Khanak ou Ksia, 3.° et la rivière de Rutœba. Des conjectures de MM. Lünemann et Rommel, la seule qui me paroisse fondée, est que l'on doit chercher sur la droite du *Cyrus* les trois rivières dont il s'agit.

[1] *Dio Cass.* lib. XXXVI, cap. 2, 3. [Cette citation de M. de Sainte-Croix est erronée : *lisez* cap. 37 et 38.] ═ [2] *Appian. de Bell. Mithr.* tom. I, pag. 401. [Idem.] ═ [3] *Güldenst* pag. 118, 349. [Citation de M. Lünemann.] ═ [4] *Id.* ibid. — *Reineggs*, II, pag. 63. [Idem.] ═ [5] *Voyez* ci-après, *pag. 214*, not. 2 ; et *pag. 217*, not. 1.

aiment la paix, et suivent les usages des Arméniens ou des Mèdes* : ceux qui habitent les montagnes, et ce sont les plus nombreux, guerriers d'inclination, vivent comme leurs voisins et leurs parens, les Scythes et les *Sarmatæ*, sans néanmoins négliger entièrement l'agriculture. Dès qu'il survient du trouble, ils se réunissent aux autres *[Ibères]* pour mettre sur pied des milliers d'hommes ‹1›.

PAGE 500.
* *Voyez* ci-dessus, *pag. 213*, not. 2.

On ne pénètre dans l'Ibérie que par quatre passages :

§. IV.
Passages par où l'on pénètre en Ibérie.

1.° Par *Sarapana* *, forteresse de la Colchide, et par les défilés voisins, où coule le Phase *. Le fleuve, après avoir formé des sinuosités si nombreuses ‹2› qu'on le passe, à cent vingt reprises, sur des ponts, arrive au sein de cette contrée, précipitant son cours, devenu difficile et violent, dans des terrains ‹3› coupés et creusés* par des torrens, dont le nombre augmente lors de la saison des pluies ‹4›. Le Phase se compose d'un grand nombre de sources qui sortent des montagnes situées au-dessus de la Colchide *. Parvenu aux plaines [de ce pays], il reçoit divers fleuves, entre autres le *Glaucus* et l'*Hippus* *. Grossi de leurs eaux, et devenu navigable ‹5›,

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 207*, not. 2.
* *Cf.* La Barre, Acad. des I. et B. L. vol. VIII, Mem. pag. 360.
* Ἐκχαραδρουμένων.
* Sur la source du Phase, *voyez* ci-dessus, *pag. 207*, not. 2.
* *Voyez* ci-dessus, *ibid.* not. 2.

‹1› Si mes notes n'étoient pas déjà trop multipliées, je reproduirois ici la peinture que, d'après les voyageurs les plus dignes de foi, M. Lünemann [1] a faite de l'état actuel où se trouve l'ancienne Ibérie. Ce paragraphe de son ouvrage me paroît digne d'attention.

‹2› M. de Sainte-Croix, ajoutant [2] que le fleuve formoit différentes cascades, cite à cet égard Agathémère, *lib. II, cap. 1*, mal rendu, nous dit-il, par son traducteur. Mais je crois certain qu'Agathémère, nulle part, ne dit rien de semblable.

‹3› Il paroît bien que les défilés dont notre auteur parle en ce moment, se trouvoient au-dessus de *Sarapana*.

‹4› Je croirois volontiers que les quatre phrases qui vont suivre sont une pure interpolation, due à quelque commentateur peu attentif. Comparées avec un passage qui s'est rencontré plus haut (*pag. 207*, not. 1, 2), elles offrent non-seulement une tautologie manifeste, mais, ce qui doit les rendre encore plus suspectes, une contradiction que la note suivante fera sentir.

‹5› *Grossi de leurs eaux, &c.* Πληρωθεὶς δὲ, καὶ γενόμενος πλωτὸς, κ. τ. λ. Assurément, par cette phrase, l'auteur semble supposer que le Phase n'étoit point navigable, πλωτὸς, avant d'avoir reçu le *Glaucus* et l'*Hippus*. Or, d'après ce qu'il a dit précédemment [3], et ce qu'ici même nous voyons encore plus clairement exprimé, c'étoit au-dessous de *Sarapana* qu'il plaçoit la réunion des deux fleuves avec le Phase. Ainsi, nous devrions maintenant

[1] *Lünem.* op. cit. cap. 5, §. 29, pag. 52. — [2] *Sainte-Croix, Mém. hist. &c.* pag. 122. — [3] *Voyez* ci-dessus, *pag. 207*, not. 2.

PAGE 500. il se dégorge dans le Pont-Euxin. Sur les bords du Phase se voit une ville qui porte le même nom; et tout près de cette ville est un lac *. Telle est l'entrée de l'Ibérie, du côté de la Colchide; entrée toute embarrassée par des rochers, des forts, des fleuves qui coulent en torrens *.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 207.*

* Χαραδρώδεσι. *Voyez* ci-dessus, *pag. 215*, lin. 9.

2.° Du côté des nomades septentrionaux ‹1›, il faut d'abord monter, durant trois jours, par une route mal-aisée; puis côtoyer l'*Arhagus* * pendant quatre autres jours, dans une espèce de sentier, où l'on ne passe qu'à la file, et qui, à son extrémité, se trouve fermé par un retranchement inexpugnable ‹2›.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 214*, not. 2; et ci-après, *pag. 217.*

3.° De l'Albanie l'on arrive par une route qui, au commencement, taillée dans le roc, se continue ensuite à travers les marais que forme un fleuve sorti du Caucase ‹3›.

conclure que, selon lui, le Phase ne pouvoit se remonter jusqu'à *Sarapana* : et toutefois, dans le même passage que je viens d'indiquer, et où rien ne fait douter de l'authenticité du texte, il a énoncé positivement le contraire, *ἀναπλεῖται δὲ μέχρι Σαραπανῶν*.

On a cru [1] pouvoir sauver cette contradiction par le rapprochement d'un témoignage de Pline [2]. « Le Phase, a-t-on dit, en » s'appuyant de ce témoignage, depuis *Sara*» *pana* jusqu'après la réunion du *Glaucus* et » de l'*Hippus*, n'étoit navigable que pour de » petits bâtimens, pour des barques : mais il » portoit les plus forts navires dès qu'il avoit » reçu le *Glaucus* et l'*Hippus*; ajoutons-y le » *Surius*, au confluent duquel étoit située la » petite ville de *Surium* [3], dont la dénomi» nation actuelle reste inconnue. » Une telle explication me paroît forcée. Je persiste à penser que cette seconde description du cours du Phase est une pure interpolation.

‹1› Sans doute ces nomades sont ceux dont l'auteur a fait mention ci-dessus, *pag. 184*, et dont il reparlera bientôt.

‹2› Ce que Strabon dit ici du cours de l'*Arhagus*, peut absolument convenir à l'Arack, autrement dit Aragi ou Aragui [4]. Dans le retranchement inexpugnable que notre auteur indique, on a voulu [5] reconnoître et le fort *Cumania*, placé par Pline [6] à l'endroit qu'il appelle *Pylæ Caucasiæ*, et le vieux château de Dariel, cité par nos voyageurs modernes [7]. Mais Strabon parle, ce me semble, d'un lieu plus méridional [8].

‹3› 3.° *De l'Albanie &c.* Suivant ce que nous lirons un peu plus bas [9], si toutefois la phrase que j'indique appartient effectivement à Strabon, cette troisième route traversoit la *Cambysêné*, province qu'il attribue [10] à l'Arménie, et que de savans littérateurs [11] croient

[1] *Sainte-Croix, Mém. hist. &c.* pag. 124. == [2] *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 4, seu cap. 4, tom. I, pag. 304, lin. 13 et 17. == [3] Conf. *Ptolem. Geogr.* lib. V, cap. 10, pag. 152. == [4] *Voyez* ci-dessus, *pag. 214*, not. 2. == [5] *Lünem.* op. cit. cap. 5, §. 28, pag. 51. == [6] *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 12, seu cap. 11, tom. I, pag. 309, lin. 6. == [7] *Reineggs*, I, pag. 225, et II, pag. 87. [Citation de M. Lünemann.] == [8] Conf. *Romm.* op. cit. sect. 5, part. 1, §. 1, pag. 37. == [9] *Voyez* ci-après, *pag. 219*, not. 4; et *pag. 224*. == [10] *Voyez* ci-après, *pag. 501, 502 528* du texte Grec. == [11] Conf. *Lünem.* op. cit. cap. VI, §. 32, pag. 57. — *Romm.* op. cit. sect. 4, part. 1, §. 3; sect. 5, part. 1, §. 1; et sect. 6, part. 1, §. 1 : pag. 25, not. *h*; et pag. 38, 46.

4.°

4.° Enfin, du côté de l'Arménie, on ne peut entrer que par les défilés qui bordent le *Cyrus* comme l'*Arhagus* ‹1›; et, en suivant le cours de chacun de ces fleuves, on trouve, avant leur jonction, deux villes fortes, assises sur des rochers, et que sépare une distance d'environ 16 stades; savoir, *Harmozicé*, placée au bord du *Cyrus*, et *Seumara*, située sur l'autre fleuve ‹2›. Ce fut par là que Pompée *, venant de l'Arménie, et, quelques années plus tard, Canidius *, pénétrèrent dans l'Ibérie.

Page 500.

Page 501.

* En l'année 56 avant l'ère Chr.

* En l'année 36.

§. V.

État politique des Ibères.

Les habitans de l'Ibérie se divisent aussi en quatre classes ‹3›.

avoir répondu au district actuel de Kisik. Conséquemment, par cette troisième route, on n'auroit pu arriver de l'Ibérie en Albanie sans traverser un territoire qui, du temps de Strabon, appartenoit à l'Arménie. Bientôt notre auteur ajoutera que [1] l'entrée en Ibérie, par cette même route, étoit voisine du fleuve *Alazonius*.

Selon M. d'Anville [2], le défilé dont ici Strabon vouloit parler, et que Ptolémée [3] paroîtroit avoir désigné, mais à tort, sous le nom d'*Albaniæ Pylæ*, est celui qui fait entrer du Daghestan dans le Kaketi; et les habitans du pays le nomment Tup Karagan.

‹1› *Comme l'Arhagus, &c.* : Καὶ τὰ ἐπὶ τῷ Ἀράγῳ· leçon de tous les manuscrits, ainsi que de toutes les éditions. Malgré cet accord, je pencherois à croire qu'originairement l'auteur avoit écrit quelque autre nom. Le fleuve dont il est ici question ne sauroit être le même que l'*Arhagus* cité précédemment [4], et dans lequel on s'accorde à reconnoître l'Arack ou Aragi actuel. L'Arack, comme on l'a vu, coule au nord de l'Ibérie; et le fleuve que, maintenant, Strabon indique, doit prendre sa source au midi de cette contrée. Voilà sans doute pourquoi l'on a pensé [5] que Strabon, dans tout ceci, pourroit avoir commis quelque erreur.

‹2› *Savoir, Harmozicé .... et Seumara.* On a dit récemment [6] qu'il reste encore aujourd'hui, de ces deux villes, des pans de murs fort considérables; et que les Géorgiens appellent les ruines de la première, Horum Zighe [le château des Grecs]; celles de la seconde, Tsoumar. Sans examiner ce que ces relations méritent de croyance, nous pouvons présumer [7] que *Harmozicé* [lieu qui, vraisemblablement, ne diffère ni de l'*Harmastis* de Pline [8], ni de l'*Harmastica* ou *Armactica* [9] de Ptolémée], et *Seumara*, ou, comme le portent certains manuscrits, *Seusamora*, étoient situées dans le voisinage de la moderne Akalziké.

‹3› *Se divisent* aussi *en quatre classes* : Τέτταρα ΚΑΙ γένη τῶν ἀνθρώπων οἰκεῖ τὴν χώραν. Je me suis fait un devoir, ici, d'exprimer le ϗ du texte Grec, parce que l'auteur me semble n'avoir pas employé sans motif cette conjonction; elle est relative, soit à ces quatre entrées dont il vient de faire l'énumération, soit à la première division qu'il avoit établie [10],

[1] *Voyez* ci-après, *pag. 224.* = [2] *Géogr. anc.* tom. II, pag. 123, 124. = [3] *Ptolem. Geogr.* lib. V, cap. 12, pag. 153. = [4] *Voyez* ci-dessus, *pag. 216*, not. 2. = [5] *Sainte-Croix, Mém. hist.* pag. 101. = [6] *Reineggs*, II, pag. 89; ap. *Lüsem.* op. cit. cap. 5, §. 28, pag. 52. = [7] *D'Anville, Géogr. anc.* tom. II, pag. 118. = [8] *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 11, seu cap. 10, tom. I, pag. 308, lin. 20. = [9] *Ptolem. Geogr.* lib. V, cap. 11, pag. 152. = [10] *Voy.* ci-dessus, *pag. 214*; et *pag. 215*, not. 1.

Page 501. L'une, et la première de ces classes, est celle d'où se tirent les rois : l'on place sur le trône le plus âgé des plus proches parens du défunt ‹1›; et l'on donne à celui qui vient après, selon ce même ordre de naissance, l'administration de la justice avec le commandement des armées. La seconde classe est celle des prêtres, lesquels [indépendamment des fonctions spéciales de leur ministère] sont chargés de juger les différends de la nation avec ses voisins. La troisième se compose des soldats et des laboureurs. La quatrième renferme [ce que l'on peut appeler proprement] les gens du peuple : ils sont esclaves du roi, et s'emploient à tous les services qu'exige la vie habituelle ‹2›.

Les biens sont, dans chaque famille, une propriété commune; mais l'aîné commande, et dispose des richesses ‹3›.

Tels sont les usages des *Ibères*, et tel est leur pays.

en distinguant les habitans de la plaine, et ceux de la montagne.

‹1› *L'on place sur &c.* Κατ' ἀγχιστείαν τε καὶ ἡλικίαν τὸν πρεσβύτατον. Cela me paroît signifier que, dans la famille royale, on prenoit toujours, pour roi, le plus âgé des parens les plus proches du roi défunt; c'est-à-dire, que l'on suivoit, à l'égard des diverses branches de cette famille, soit directes, soit collatérales, l'ordre de proximité, et, dans chaque branche, l'ordre de primogéniture. Alors il paroîtroit que, des quatre tribus ou classes distinctes qui, selon Strabon, formoient la totalité du peuple en Ibérie, la première auroit été composée, sinon uniquement de la famille royale, au moins d'une espèce de noblesse, parmi laquelle existoit une famille à qui étoit affectée la couronne. Au reste, nous avons très-peu de mémoires sur ce qui forma, durant quelques siècles, le royaume d'Ibérie.

‹2› Je crois avoir saisi et exprimé la pensée de l'auteur; mais sa phrase m'embarrasse : Τέταρτον δὲ τὸ τῶν ΛΑΩΝ, οἳ ΒΑΣΙΛΙΚΟΙ ΔΟΥΛΟΙ εἰσι, καὶ πάντα διακονοῦνται τὰ πρὸς τὸν βίον. La véritable et précise signification du terme, λαῶν, n'est point facile à déterminer; et je ne comprends pas nettement ce que l'on doit entendre par ces mots, οἱ βασιλικοὶ δοῦλοι εἰσι, dont la version littérale seroit, *qui sont esclaves royaux*. De plus, le dernier membre de la phrase est amphibologique : on pourroit penser que les services dont il s'agit étoient relatifs au roi seul.

‹3› Au rapport des voyageurs modernes, ce tableau de l'état politique de l'ancienne *Iberia*, représente assez bien le gouvernement actuel de la Géorgie [1].

[1] Conf. *Lünem.* op. cit. cap. 5 §. 30, pag. 53.

CHAPITRE V.

De l'Albanie.

§. I.[er] *Limites de l'Albanie.* §. II. *Nature du pays.* §. III. *Caractère des habitans.* §. IV. *Particularités géographiques, physiques et politiques.* §. V. *Religion des* Albani. §. VI. *Passage de Jason dans l'Albanie.*

QUOIQUE plus adonnés au soin des troupeaux, et menant un genre de vie plus rapproché de celui des nomades *, les *Albani*, en total, diffèrent peu des *Ibères* ‹1›, et, par cela même, sont médiocrement enclins à la guerre *. PAGE 501.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 187, 188, 190.*

* *Voyez* tom. I, *pag. 358.*

§. I.[er] Limites de l'Albanie.

DU côté de l'orient, les *Albani* touchent à la mer Caspienne; vers l'occident, ils sont limitrophes des *Ibères*. Au nord, leur pays est défendu par les monts Caucasiens, qui couronnent la plaine, et qui, dans la partie la plus voisine de la mer, s'appellent monts Cérauniens ‹2›: mais, du côté du midi, c'est l'Arménie qui le borne ‹3›; car cette dernière contrée s'étend le long de l'Albanie, attendu qu'elle comprend, avec beaucoup de plaines, plusieurs districts montagneux, comme celui de la *Cambysêné* *, par lequel les Arméniens touchent également et aux *Ibères* et aux *Albani* ‹4›.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 216*, not. 3; et ci-après, *pag. 224.*

‹1› *Les* ALBANI, *en total, diffèrent peu &c.* J'ai cru que tel pouvoit être le sens de cette expression, difficile à comprendre, [illegible] ἈΛΛΟΤΡΙΟΙ. Suivant la leçon d'un ms. Urbinate, ἄγειν, adoptée par M. Tzschucke, Strabon se trouveroit dire que les *Albani*, quoique plus adonnés que les *Ibères* à la nourriture des troupeaux, et menant une vie plus rapprochée de celle des nomades, ne sont pourtant point féroces, &c.

‹2› Plus bas [1], Strabon semblera placer beaucoup plus au nord cette partie du Caucase à laquelle, suivant lui, s'appliquoit la dénomination de monts Cérauniens. Mais, sur ce point, on peut consulter M. Tzschucke [2].

‹3› D'après cette description, l'ancienne *Albania* répond à ce qui s'appelle aujourd'hui le Daghestan et le Schirwan.

‹4› Il est évident, je le répète [3], que, suivant notre auteur, la *Cambysêné* appar-

[1] *Voyez* ci-après, *pag. 229.* = [2] *Tzschuck.* ad *Pompon. Mel.* lib. 1, cap. 19, §. 13, *Not. exeget.* vol. III, part. 1, pag. 618. = [3] *Voyez* ci-dessus, *pag. 216*, not. 3; et ci-après, *pag. 224.* — Conf. *La Barre*, Ac. des I. et B. L. *Mém.* vol. VIII, pag. 346.

PAGE 501. §. 11. Nature du pays.

LE *Cyrus*, qui coule au travers de l'Albanie, et les autres rivières dont il se grossit, contribuent à féconder les terres, mais empêchent que le voisinage de la mer * ne soit utile au pays ‹1›. Le limon que ces fleuves charient avec abondance [, une fois arrivé à la mer], en obstrue le lit * : les îlots voisins s'unissent [insensiblement] à la terre-ferme; tandis que la côte se borde de bas-fonds, mobiles, dangereux, et dont la répercussion des marées augmente encore la mobilité ‹2›. Suivant les rapports que l'on nous fait, l'embouchure du *Cyrus* se divise en douze bouches, les unes assez peu marquées, les autres n'offrant absolument qu'une eau étalée ‹3›, et ne fournissant aucune station

* A l'embouchure du fleuve : πληροῖ τὸν πόρον.

tenoit à l'Arménie, non à l'Albanie. M. de Sainte-Croix [1], supposant que la *Cambyséné* tiroit sa dénomination du fleuve *Cambysès*, dont plusieurs anciens [2] parlent, et que le *Cambysès* est le fleuve appelé maintenant Yori, établit que la *Cambysêné* répondoit au district arrosé par l'Yori. Mais j'ignore si la position qu'il assigne à ce district s'accorde géographiquement avec l'opinion des voyageurs [3], qui veulent reconnoitre la *Cambysêné* dans la province appelée maintenant Kisik.

‹1› *Mais empêchent que &c.* Le verbe, *ἀλλοτριοῦσιν*, littéralement, signifie quelquefois, *changent*; et quelquefois, *aliènent* ou *rendent-ennemi*. J'ai cru devoir ici le prendre dans ce dernier sens; mais sans doute M. de Sainte-Croix adoptoit l'autre signification, quand il disoit [4] que « le *Cyrus* changeoit la nature des » eaux de la mer Caspienne, parce qu'à une » certaine distance du rivage, il les rendoit » douces, au lieu de salées qu'elles sont » vers le milieu. »

‹2› *Le limon &c.* Ἡ γὰρ χοῦς, προσπίπτουσα πολλή, πληροῖ τὸν ΠΟΡΟΝ, ὥστε καὶ τὰς ἐπικειμένας νησῖδας ἐξηπειροῦσθαι, καὶ ΤΕΝΑΓΗ ποιεῖν ΑΝΩΜΑΛΑ καὶ δυσφύλακτα· τὴν δ' ΑΝΩΜΑΛΙΑΝ ἐπιτείνουσιν ΑΙ ΕΚ ΤΩΝ ΠΛΗΜΜΥΡΙΔΩΝ ΑΝΑΚΟΠΑΙ. Je ne comprends pas nettement ce que l'auteur a voulu dire par, πληροῖ τὸν ΠΟΡΟΝ· litt. *remplit le TRAJET* ou *le PASSAGE* : mais je suppose qu'il s'agit du *trajet* ou *passage* entre le rivage de la terre-ferme et les îlots voisins. Ce membre, τενάγη ποιεῖν ἀνώμαλα κ. τ. λ., susceptible de deux syntaxes, est amphibologique. Je ne suis pas sûr de la signification précise des termes, 1.° τενάγη; 2.° ἀνώμαλα; 3.° ἀνωμαλίαν; 4.° *αἱ ἐκ τῶν πλημμυρίδων ἀνακοπαί*. Après avoir long-temps hésité, je les ai rendus par ceux-ci, 1.° *bas fonds*; 2.° *mobiles* [c'est-à-dire, *inconstans* ou *non-toujours-égaux*, quant à la hauteur de l'eau qui les recouvre]; 3.° *mobilité*; 4.° *répercussion des marées* : mais je doute encore si j'ai bien fait.

‹3› *Les autres n'offrant absolument qu'une eau &c.* Le texte porte : Τὰ δὲ τελέως ΕΠΙΓΕΛΩ͂ΝΤΑ· expression singulière. « Les » Grecs [nous dit Casaubon] emploient ce

[1] *Sainte-Croix*, *op. cit.* pag. 102 et 103. = [2] Conf. *Pomp. Mel.* lib. III, cap. 5, §. 6. — *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 15, seu cap. 12, tom. I, pag. 311, lin. 6. — *Ptolem. Geogr.* lib. V, cap. 9; et lib. VI, cap. 2, pag. 153 et 170. — *Dio Cass.* lib. XXXVII, §. 3. tom. I, pag. 113, lin. 79 et 85. — *Amm. Marc.* lib. XXIII, cap. 6, §. 40. — *Epitom. Strab.* pag. 1276, C, lin. 29. = [3] *Reineggs*, I, pag. 163, et II, pag. 104. [Citation de M. Lünemann, *op. cit.* c. 6, pag. 57, not. *m.*] — *Güldenst.* pag. 372. = [4] *Sainte-Croix*, op. cit. pag. 109.

pour les navires : dans un espace de plus de soixante stades *, la rive, doublement inondée et par la mer et par les fleuves, reste par-tout inabordable ‹1›; et le limon, qui s'avance [en mer] jusqu'à 500 stades, fait du rivage une espèce de banc de sable ‹2›. Tout proche s'embouche * aussi l'*Araxès*, qui arrive avec rapidité de l'Arménie; et, ce qu'il amène de limon en débarrassant ** son lit, le *Cyrus* *** l'accumule ‹3›.

Page 501.
* *Voyez* la note 2.

* Ἐμβάλλει. Est-ce dans le Cyrus? ou bien est-ce dans la mer? *Voy* la note 3.
** Par sa rapidité.
*** Par sa lenteur.

» terme, *γελᾶν*, ou *ἐπιγελᾶν*, *ridere*, ou *subri-* » *dere*, en parlant de la mer; lorsque les flots » s'étendent, comme la bouche de ceux qui » rient avec effusion de cœur. » Et c'est peut-être d'après cette note de Casaubon, que M. de Bréquigny avoit traduit : « Les » autres tellement ouvertes &c. » Mais M Tyrwhitt [1], peu satisfait d'une telle interprétation, a pensé qu'au lieu d'*ἐπιγελῶντα*, nous devrions lire, *ἐπίγεια ὄντα*, *prorsùs terrena existentia* : c'est l'idée que j'ai adoptée. La traduction de M. de Sainte-Croix [2], « et les autres, apparentes, » vu ce qui vient immédiatement après, formeroit un contresens. Quant à l'explication proposée par M. Lünemann [3], je ne la comprends point : « *Alia planè ridentia*, sive aquarum copiâ » fluctibusque crispantibus insignia, *nullam-* » *que navibus stationem relinquentia.* »

‹1› *Dans un espace &c.* Ἐπὶ πλείους γὰρ ἢ ἑξήκοντα σταδίους, ἀμφικλυζόντων τῆς ἠϊόνος ὑπὸ τῇ θαλάττῃ καὶ ΤΟΙ͂Σ ΠΟΤΑΜΟΙ͂Σ, ἄπλους εἶναι μέρος αὐτῆς ἀπροσπέλαστον. Dans cette phrase, que je crois avoir traduite exactement, mais dont, par cela même, ma version ne doit pas être bien claire, les mots, *καὶ τοῖς ποταμοῖς*, *et par les fleuves*, signifient peut-être les douze bouches que Strabon vient d'attribuer au *Cyrus* ; et l'espace de soixante stades, qu'il indique, pourroit être l'intervalle qui séparoit la première bouche de la dernière.

‹2› *Fait* du rivage *une espèce de banc de sable* : littér. *rend* le rivage *sablonneux*, *θινώδη ποιοῦσι τὸν αἰγιαλόν*. Par *le rivage*, il faut apparemment entendre l'espace de 60 stades dont l'auteur vient de parler. Au surplus, je regrette de ne pouvoir rapporter ici le chapitre dans lequel M. Lünemann compare [4] cette description avec celle des voyageurs modernes.

‹3› *Tout proche &c.* Ici encore, voulant traduire avec fidélité un passage non moins obscur que remarquable, j'ai dû laisser du louche dans ma version : ΠΛΗΣΙΟΝ δὲ καὶ ὁ Ἀράξης ἘΜΒάλλει, τραχὺς ἐκ τῆς Ἀρμενίας ἐκπίπτων· ἣν δὲ ἐκεῖνος ΠΡΟωθεῖ χοῦν, πορευτὸν ποιῶν τὸ ῥεῖθρον, ταύτην ὁ Κῦρος ἀναπληροῖ.

Aucun traducteur que je connoisse, n'a rendu la phrase Grecque d'une manière intelligible. On lit, chez l'ancien interprète Latin, suivi par Héresbach et par Hopper : *Prope* ARAXES *emittit, asper ex Armeniâ cadens, et quem ille limum propellit alveum pervium faciendo, cum* CYRUS *repellit.*

Dans la traduction Italienne : *Appresso vi sbocca l'Arasse, scendendo aspro et impetuoso dall' Armenia, et quella belletta ch' egli manda via, facendo libera l'uscita, il Ciro ve la torna à rimettere.*

Dans la version Latine de Xylander, que MM. Tzschucke et Falconer ont reproduite, on lit : *Haud procul inde Araxes etiam influit, asper ex Armeniâ se proruens. Quod limi ille protrudit alveum faciens pervium, Cyrus aqud opplet.*

M. de Bréquigny avoit dit : « Près de là se » dégorge l'Araxe, qui vient avec grand bruit

[1] *Tyrwhitt. Conject. in Strab.* pag. 43. — [2] *Sainte-Croix*, op. cit. pag. 106. — [3] *Lünem.* op. cit. cap. 2, §. 12, n.° 1, pag. 25. — [4] *Id.* ibid.

PAGE 501.
§. III.
Caractère des habitans.

PAGE 502.

MAIS peut-être, après tout, des peuples tels que les *Albani*, peuvent-ils se passer du libre usage de la mer, puisqu'ils ne tirent point de leur terre un parti convenable. Cette terre leur donne ‹1› toute sorte de fruits et des plus doux, toute espèce de plantes et jusqu'à des arbres toujours verts ; mais elle ne reçoit d'eux aucun soin, pas même le plus léger : « Tout naît pour eux sans semaille, » sans labour *. » Tel est du moins le rapport des Romains qui ont fait la guerre ‹2› dans ce pays. Ils nous dépeignent les *Albani* comme

* Parodie d'un vers, *Odyss.* IX, 109. *Cf. Strab. lib.* XIII, pag. 592.

» de l'Arménie ; et le limon qu'il pousse devant » lui pour débarrasser son lit, le *Cyrus* y met » le comble. » Puis, dans une note marginale : « *Sensus malè à Xylandro acceptus.* »

Récemment, l'auteur du MÉMOIRE SUR LE COURS DE L'ARAXE, &c. s'est exprimé de cette autre manière [1] : « Non loin de là » se jette l'Araxe, qui vient précipitamment » de l'Arménie. Il chasse devant lui ce » limon, en débarrasse son cours, que le » *Cyrus* remplit de nouveau. » Au bas de la page, on lit : « Xylander a fort mal rendu » ce passage dans sa version, trop souvent » inexacte. »

D'habiles critiques ont pensé qu'ici Strabon donnoit l'*Araxès* comme prolongeant son cours individuel jusqu'à la mer Caspienne, et que cette assertion de sa part se trouvoit confirmée dans deux passages subséquens [2] : ainsi du moins me paroissent avoir pensé, avec Casaubon [3], MM. de la Barre [4], d'Anville [5], de Bréquigny [6], Lünemann [7] et Tzschucke [8] ; car, pour l'auteur du MÉMOIRE &c., je ne puis reconnoître [9] quelle idée il attribue à notre géographe sur ce point. M. Falconer seul a émis une autre opinion [10], que j'embrasse, et je vais expliquer pourquoi.

Si le premier membre de la phrase signifioit en effet que l'*Araxès* conduit ses eaux jusqu'à la mer Caspienne, le second membre resteroit inexplicable. Mais, par cette expression, peut-être trop vague, πλησίον ἘΜβάλλει, *tout près s'embouche*, Strabon aura voulu dire que l'*ARAXÈS se dégorgeoit [dans le CYRUS]*, *près* [de l'endroit où, comme l'auteur vient de l'énoncer, ce dernier fleuve, en approchant de la mer, se partageoit en douze rivières, qui formoient douze embouchures]. Alors on peut comprendre comment le *Cyrus* accumuleroit, ἀναχοῖ, un limon, que l'*Araxès*, jusqu'à sa jonction avec lui, ayant un cours plus rapide, poussoit en avant, προωθεῖ, et ne laissoit point entasser dans son propre lit, πορευτὸν ποιῶν τὸ ῥεῖθρον. Quant aux passages qui se rencontreront plus bas, peut-être, d'après ce que j'observerai, conviendra-t-on qu'ils n'excluent point une telle interprétation.

‹1› J'adopte, avec Xylander et M. Tzschucke, la leçon. πᾶσαν μὲν ἐκφέρειν καρπόν.

‹2› J'ai lu, comme nos meilleurs mss. le portent, στρατεύσαντες, non στρατηγήσαντες, *qui ont gouverné.* Au temps de Strabon, il n'y avoit point encore eu de *magistrats* Romains *gouvernans*, στρατηγήσαντες, en Albanie.

[1] *Mémoire &c.* pag. 106. = [2] *Voyez* ci-après, *pag.* 527 *et* 528 du texte Grec. = [3] *Casaub.* ad loc. = [4] *Ac. des I. et B. L.* vol. VIII, *Mém.* pag. 357 ; ann. 1729. = [5] *Ibid.* vol. XXXVI, *Hist.* pag. 81 ; ann. 1774. = [6] *Trad. manuscr.* = [7] *Op. cit.* cap. 2, §. 12, n.° 1, pag. 25 ; ann. 1803. = [8] Ad *Pomp. Mel.* lib. III, cap. 5, §. 5. *Not. exegет.* vol. III, part. III, pag. 145 ; ann. 1807. = [9] Conf. *Mémoire sur le cours &c.* pag. 90, lin. 1 et 10. — Pag. 95, lin. 1, 13 et 16. — Pag. 96, lin. 21. — Pag. 97, lin. 23. — Pag. 106, lin. 18. — Pag. 115, lin. 3. — Pag. 119, lin. 4 ; ann. 1797. = [10] *Falcon.* ad *Strab.* loc. ann. 1807.

menant la vie des Cyclopes*. En beaucoup d'endroits de l'Albanie, la terre, une fois semée, produit annuellement deux récoltes [de grains], même souvent trois, dont la première est de cinquante * pour un ; et cela, sans jamais se reposer : ajoutons que, pour l'ouvrir, on n'a pas besoin d'un soc de fer ; une charrue toute de bois suffit. Les plaines de ce pays sont arrosées par des fleuves et des ruisseaux*, plus que celles de l'Ægypte et de la Babylonie ** ; de sorte qu'elles sont toujours vertes ‹1›, et que, par cela même, elles fournissent d'excellens pâturages. De plus, l'air, en Albanie, est bien meilleur que dans ces contrées. Les vignes n'y exigent jamais qu'on les bêche * ; et on ne les taille que tous les cinq ans : les jeunes portent du fruit dès leur seconde année ; et les adultes sont d'un produit si abondant, qu'on laisse aux ceps une bonne partie du raisin. Le bétail, soit domestique, soit sauvage, y est robuste *. Les hommes y sont d'une taille et d'une beauté remarquables.

Les *Albani* ont de la franchise, et n'apportent aucune astuce dans le commerce * ; chose naturelle à des gens qui, la plupart, ne sachant ni se servir de monnoie, ni compter au-delà de cent, trafiquent par échange [b], négligent d'ailleurs la plupart des commodités de la vie, et n'ont appris à mettre de l'exactitude ni dans les poids ni dans les mesures. Ils n'ont pas de règles pour l'agriculture. Ils n'en ont point davantage pour la guerre : néanmoins ils sont aussi habiles que les Arméniens à combattre ‹2›, soit à pied ou à cheval, soit légèrement ou pesamment * armés ; et parfois ils mettent en campagne plus de troupes que les *Ibères*, levant jusqu'à 60,000 fantassins et 22,000 cavaliers *, comme ils le firent pour repousser Pompée **. Quand il s'agit de résister à des étrangers, les nomades ‹3› voisins se joignent aux *Albani* ; de même qu'ils se

PAGE 502.

* Homer. loc. cit.

* Quelques mss. portent, *cinq*.

* Litt. *et autres eaux*.

** *Voyez* tom. I, *pag. 212 et 298* ; puis, ci-après, *pag. 692, 739, 743* du texte Grec.

* *Voyez* tom. I, *pag. 193*.

* Εὐερνῆ.

* Litt. *point fripons* ; οὐ καπηλικοί.

[b] *Cf.* Christian. Crus. de orig. pecun. à pecor, &c. pag. 33, 34.

* Κατάφρακτοι. *Voyez* ci-après, *p. 830* du texte Grec.

* Ou 12000 ! Plut. in Pomp. §. 35, ed. Reisk. t. III, p. 779.

** L'an 65 avant l'ère Chrétienne.

‹1› Littér. *qu'elles conservent toujours l'aspect d'une terre couverte d'herbe* : ὥστ' ἀεὶ ποώδη φυλάττειν τὴν ὄψιν.

‹2› Le texte semble dire simplement, *combattent comme les Arméniens*, ἀγωνίζονται καθάπερ Ἀρμένιοι. Mais, vu l'emploi de l'adverbe oppositif, ὅμως, *néanmoins*, je crois avoir saisi la pensée de l'auteur.

‹3› Apparemment, ceux dont l'auteur a fait mention, *pag. 184, 185* ; et *pag. 216*, n. 1,

PAGE 502.
[a] Voyez ci-dessus, pag. 215, not. 1.

réunissent aux *Ibères*, en toute occasion semblable[a] : mais hors de ce cas, ils harcèlent continuellement ces deux peuples, au point de les empêcher de cultiver leurs terres. Les *Albani* se servent d'arcs, de javelots, de cuirasses, de boucliers; et ils portent, comme les *Ibères*, des casques faits de peaux[a].

[a] Plutarch. in Pomp. § 35, ed. Bryan. t. III, pag. 730, lin. 2.

§. IV.

Particularités géographiques.

[a] Voyez ci-dessus, pag. 205; et ci-après, pag. 276, not. 3.
[a] Voyez ci-dessus, pag. 216, note 3.
[b] Cf. Tournef. t. II, pag. 305, 306.
[c] Cf. Plin. Hist. nat. lib. VIII, c. 61, seu cap. 40, tom. I, p. 463, lin. 1.

DANS l'Albanie se trouve comprise la *Caspiané*, laquelle, ainsi que la mer [Caspienne], tient sa dénomination des *Caspii*[a], peuple aujourd'hui totalement détruit (1).

[a] Pour entrer de l'Ibérie dans l'Albanie, après avoir traversé la *Cambysêné*, pays âpre et dépourvu d'eaux (2), il faut passer le fleuve *Alazonius*[b].

Les *Albani* et leurs chiens (3) sont singulièrement bons[c] chasseurs : ces peuples ont autant d'ardeur que d'adresse dans cet exercice ; leurs rois se piquent d'y exceller (4).

(1) La *Caspiané*, dont notre auteur parle en ce moment, doit, selon M. d'Anville[1], répondre au Kazevan ou Mogan; mais il reste beaucoup d'incertitude à cet égard. Ici, rien ne détermine si nous devons chercher la *Caspiané* et les *Caspii* dans la partie nord-est ou bien dans la partie sud-est de l'Albanie ; et, comme ailleurs nous voyons notre auteur placer des *Caspii*, tantôt[2] dans la première de ces deux positions, tantôt[3] dans la seconde, on peut penser, avec le rédacteur de l'ÉPITOMÉ[4], que Strabon reconnoissoit une double *Caspiané*. M. Lünemann[5] penche à croire que les *Caspii* dont il s'agit dans ce passage, habitoient vers les lieux où est située Derbent.

Du reste, je ne vois pas qu'aucun témoignage des anciens[6], relativement aux peuples appelés jadis *Caspii*, fournisse d'autres lumières. Dire[7] que les *Caspii* de notre auteur sont les *Aspasiatæ* de Polybe[8], et, par conséquent, doivent être les Capzacks actuels, c'est, ce semble, une vaine conjecture.

(2) *Dépourvu d'eaux* : ἄνυδρος. Je vois avec surprise que M. de Bréquigny avoit traduit, *marécageux*.

(3) Cette particularité ne se rapporte pas moins aux *Ibères* qu'aux *Albani*, comme on en peut juger par divers passages de plusieurs écrivains[9]; et peut-être même, sur ce point, les rapports des voyageurs modernes[10] sont-ils plus décisifs en faveur des *Ibères*, que des *Albani*.

(4) *Leurs rois &c.* J'ai cru devoir joindre

[1] *D'Anville*, *Géogr. anc.* tom. III, not. *pag. 149.* = [2] *Voyez* ci-après, *pag. 276*, not. 3. = [3] *Voyez* ci-après, *pag. 517, 522, 524, 528* du texte Grec. = [4] *Pag. 1276*, C, lin. 29. = [5] *Lünem.* op. cit. cap. 6, §. 36, pag. 61. = [6] Conf. *Herodot.* lib. III, §. 92 ; et lib. VII, §. 67, 87. — *Pomp. Mel.* lib. I, cap. 2, §. 4; et cap. 19, §. 13 : lib. III, cap. 5, §. 4. — *Dionys. Perieges.* v. 530. — *Plin. Hist. nat.* lib. V, §. 27; et lib. VI, §. 15, seu cap. 12 : tom. I, pag. 212, lin. 16 et 19; pag. 311, lin. 9 et 15. — *Valer. Flacc. Argon.* lib. VI, 107. — *Steph. Byzant.* v. *Κασπία.* = [7] *Uphag. Parerg. hist.* pag. 120. = [8] *Polyb.* lib. X, §. 48, ed. Schweigh. tom. III, pag. 303. = [9] Cf. *Oppian. Cyneg.* lib. I, 371. — *Nemesian. Cyneget.* 127. — *Ulit.* ad *Nemes.* loc. cit. = [10] Cf. *Lünem.* op. cit. cap. 6, §. 324, pag. 59.

Aujourd'hui,

Aujourd'hui, c'est un seul prince qui gouverne toute la nation: jadis, chaque tribu, distinguée par son langage, avoit son roi particulier; et l'on pouvoit compter chez les *Albani* vingt-six langues différentes, effet du peu de commerce qu'ils avoient entre eux. PAGE 503.

Le pays produit quelques-uns de ces reptiles venimeux dont la morsure est mortelle. Il nourrit et des scorpions et des *phalangia* [a]; les *phalangia* ‹1› causent la mort, en excitant ou des rires [inextinguibles], ou des larmes [immodérées] de regret pour des parens [défunts].

[a] *Cf.* Aristot. Anim. lib. IV, cap. 11, v. 8, 9. 27; VIII, 4; IX, 39. — Plin. Hist. nat. l. XI, §. 28, seu cap. 24; tom. I, pag. 604, l. 16.

§. V.

Religion des *Albani.*

LES divinités auxquelles les *Albani* rendent hommage, sont le Soleil, Jupiter, et la Lune : mais ils honorent particulièrement cette dernière. Son temple * est voisin de l'Ibérie ‹2›. Le personnage à qui l'on défère le sacerdoce de ce temple, est, après le roi, le premier en dignité, et gouverne non-seulement le territoire sacré, lequel est vaste et fort peuplé, mais aussi tous les

* C'est-à-dire, le lieu qui lui est consacré. *Voyez* ci-après, *pag.* 557 du texte Grec.

à la phrase qui précède, les mots *διαφέρει δὲ καὶ οἱ βασιλεῖς*. En cela je m'éloigne des interprètes, qui, tous, ont formé de ces mêmes mots une phrase séparée, disant en latin, les uns, *Præstant etiam aliis reges,* et les autres [1], *Regum quos habent Albani non semper eadem ratio est ;* en italien [2] : *Diversamente creano i re loro, da quello che faceva* (sic) *prima ;* et, en français [3] : « Les rois sont puissans. » Mais toutes ces versions sont infidèles.

‹1› *PHALANGIA*, Φαλάγγια. M. de Bréquigny avoit rendu ce nom par, *des araignées-à-longues-pattes.* Mais, à cet égard, nos naturalistes ne sont point d'accord [4].

« Sur les bords de l'*Alazonius* [l'Alazan], » on trouve beaucoup de cavernes où se » retirent les tarentules [5] ; et, au rapport de » Reineggs [6], le territoire du bourg de Nawa- » hi, quoique extrêmement fertile, est plein » de scorpions et de tarentules. Bieberstein » parle aussi d'une troisième espèce d'in- » sectes très-communs dans cette contrée, le » *phalangium araneoides* [en allemand, *scor-* » *pionspinne*], dont la morsure, à moins » que l'on n'y apporte subitement remède, » est mortelle. La morsure des autres est » moins dangereuse; on en est quitte pour » une inflammation et quelque douleur du- » rant trois jours [7]. » LÜNEMANN, *op. cit.* cap. 6, §. 33, *pag. 58.*

‹2› *SON temple &c.* Je crois traduire fidèlement : *ἔστι δ' αὐτῆς* ΤΟ' *ἱερὸν* κ. τ. λ. Mais, de l'expression, *αὐτῆς* ΤΟ' *ἱερὸν*, laquelle, littéralement, signifie, *LE temple* [ou plutôt, en général, *LE lieu*] *consacré à cette déesse*, devons-nous induire que, dans l'Albanie, il n'y avoit aucun autre temple ou lieu consacré à la Lune! Je ne puis le décider.

[1] *Rommel*, op. cit. sect. 6, part. II, n.° 1, pag. 53. — [2] *Alf. Buonaccivol.* part. II, pag. 13, lin. 17. — [3] *Bréquigny*, trad. manuscr. — [4] Conf. *Camus*, *Not. sur l'hist. des anim. d'Aristote*, tom. II, pag. 628, 629. — [5] *Güldenst.* I, pag. 237. [Citation de M. Lünemann.] — [6] *Reineggs*, I, pag. 161. — *It.* Conf. *Lerch.* pag. 12, 28; *Güldenst.* I, pag. 313 et seq. [Cit. de M. Lünemann.] — [7] *Bieberstein*, pag. 95. [Id.]

PAGE 503. ministres du culte. Du nombre de ces ministres sont quelques hommes qui [par une disposition singulière, en certains temps], saisis d'enthousiasme, prophétisent [l'avenir]. Le grand-prêtre a soin d'épier lequel d'entre eux, étant le plus sujet [à cette espèce de manie], se plaît davantage à errer seul dans les bois ; et il le fait arrêter. De ce moment, l'infortuné est retenu dans des fers sacrés; et, durant une année, il est splendidement nourri. Le jour du sacrifice qui s'offre [chaque année] à la déesse, on l'amène [aux autels], frotté de parfums *; et on l'immole, avec les victimes ordinaires, mais d'une manière différente. Un sacrificateur, exercé à ce métier, sort de la foule du peuple, armé de la lance sainte, dont la loi veut que l'on se serve pour les sacrifices humains; il en frappe cet homme au côté, et lui perce le cœur : le malheureux tombe, et, de sa chute, se tirent certains présages qui s'annoncent au peuple; puis l'on transporte le cadavre dans un endroit désigné, où chacun le foule aux pieds par forme d'expiation.

* Μυρωθείς.

Les *Albani* honorent beaucoup la vieillesse : leur respect pour les hommes avancés en âge, ne se borne pas à leurs parens ; il est le même, indistinctement, pour tous les vieillards. Mais quant aux morts, les *Albani* regarderoient comme une impiété de s'en occuper. Ils enterrent avec le défunt toutes ses richesses; de sorte qu'aucun d'eux ne recueillant de patrimoine, la plupart vivent dans la pauvreté.

Voilà ce que j'avois à dire sur les *Albani* en particulier.

§. VI. Passage de Jason.

<1> ON prétend que, lors de l'expédition [des Argonautes]

<1> Le paragraphe qui suit se trouvera répété, presque dans les mêmes termes, vers la fin de ce XI.e livre [1].

Quant au nom propre du héros qui est dit avoir accompagné Jason, j'ai lu, non pas, ainsi que le texte le porte en cet endroit, Ἀρμένιον, Arménius, mais Ἄρμενον, comme il est écrit dans l'autre passage [2], et comme lisoient les auteurs [3] qui ont cité ces témoignages de Strabon. Mais voici une difficulté.

Le héros Arménus, *ou* Arménius, est inconnu d'ailleurs; aucun des mythologues

[1] *Voyez* ci-après, *pag. 530* du texte Grec. — [2] *Voyez* ibid. — [3] Conf. *Eustath.* ad *Homer. Iliad.* II, 734, edit. Polit. tom. II, §. 139, pag. 712. — *Id.* ad *Dionys. Perieg.* v. 694.

PAGE 503.

dans la Colchide, Jason, accompagné du Thessalien Arménus, pénétra jusqu'à la mer Caspienne, d'où il parcourut l'Ibérie, l'Albanie, puis une bonne partie de l'Arménie et de la Médie : l'on en donne pour preuve les *Jasonea* *, et d'autres monumens qui se voient dans ces contrées *. Arménus, ajoute-t-on, étoit sorti d'*Armenium*, l'une des villes placées autour du lac *Bœbëis*, entre *Pheræ* et *Larissa* : ses compagnons occupèrent l'*Acilesiné* * et la *Syspieritis*, jusqu'à la *Calachané* et l'*Adiabené* (1) ; et c'est lui qui a laissé son nom à l'Arménie.

* Les lieux consacrés à Jason.

* *Voy.* t. I, *p.* 101, not. 2, et ci-après, *p.* 530 du texte Grec.

* *Voyez* ci-après, *pag.* 527 du texte Grec.

anciens ne le nomme parmi les Argonautes : et il en est de même à l'égard de la ville que Strabon, dans ce paragraphe, cite sous la dénomination d'*Armenium*. Tous, au contraire, et Strabon lui-même, comme on a pu l'observer précédemment [1], parlent du héros Orménus; comme aussi d'*Ormenium*, lieu occupant la position que nous voyons ici marquée pour *Armenium*. On seroit donc porté à croire que, dans le passage où nous sommes arrêtés, la vraie leçon devroit être, Ὀρμένον et Ὀρμένιον, Orménus et *Ormenium*. Mais, d'un autre côté, le trait de mythologie que Strabon aura voulu rappeler, à propos de l'Arménie, devoit être relatif à ce pays : or Strabon, nulle part, ne témoigne, ni même ne paroît supposer, que l'Arménie eût jamais été appelée Orménie ; et cette considération nous rameneroit à penser qu'en effet il avoit écrit ici, Arménus et *Armenium*. Ce paragraphe ne seroit-il pas mutilé ! Peut-être y manque-t-il quelque phrase, qui nous apprendroit que Strabon exposoit ici des traditions puisées dans des sources aujourd'hui totalement inconnues; traditions suivant lesquelles les noms d'Orménus et d'*Ormenium* devoient se lire, Arménus et *Armenium*.

(1) *La SYSPIERITIS, &c.* Les manuscrits sont peu d'accord sur le nom de cette province : indépendamment de celui que je rends, ils offrent les variantes, Συσπερῖτιν, Συσπειρῖτιν, Συσπιρῖτιν, Συσπιρίτιν· ce qui donne, en latin, *Syspereitis*, *Syspëiretis*, *Syspiretis*, *Syspiritis*. Quelle que puisse être la véritable orthographe, Strabon me paroît être le seul qui ait parlé d'un pays portant cette dénomination ; et, plus bas [2], ce que nous lisons ici se trouvera répété. Nous pourrions soupçonner que ce pays ne diffère point de celui auquel notre auteur lui-même, ailleurs [3], donne le nom d'*Hispiratis* ou *Hispiretis*. Mais l'*Hispiratis*, selon M. d'Anville [4], étoit arrosée par ce fleuve *Acampsis* qui, sortant des montagnes de la Colchide, portoit d'abord le nom de *Boas*, et baignoit ou traversoit une ville dite encore aujourd'hui, Ispira, avant de poursuivre son cours jusqu'au Pont-Euxin, où il se dégorgeoit au sud du Phase. Or cette position ne convient pas à un pays que Strabon sembleroit donner comme beaucoup plus méridional, et, en quelque sorte, pour contigu à des provinces Assyriennes, à la *Calachané* et à l'*Adiabené* [5].

---

[1] *Voyez* tom. III, *pag.* 509 ; *pag.* 517, not. 1, 2, 3 ; *pag.* 518, not. 1 ; et *pag.* 526. = [2] *Voyez* ci-après, *pag.* 530 du texte Grec. = [3] *Voyez* ci-après, *pag.* 529 du texte Grec. = [4] *Geogr. anc.* tom. II, pag. 100, 101. = [5] *Voyez* livre XVI, *pag.* 736 du texte Grec.

CHAPITRE VI.

Des Amazones.

§. I.er *Situation du pays des Amazones.* §. II. *Leurs mœurs.* §. III. *Du fleuve* Mermodas. — *Des* Gargarenses. §. IV. *Réflexions sur l'histoire mythique des Amazones. — Reproches que méritent la plupart des historiens d'Alexandre.*

PAGE 503.
§. I.er
Situation du pays des Amazones.
* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 188, not. 1.

* *Voyez* ci-après, *pag.* 230.

PAGE 504.

L'ON dit aussi que les Amazones habitèrent jadis les montagnes situées au-dessus de l'Albanie. Théophane *, cet auteur qui accompagna Pompée dans ses marches, et qui le suivit jusque chez les *Albani*, témoigne seulement qu'entre les Amazones et les *Albani*, demeurent des *Gelæ* et des *Leges* ‹1›, peuples Scythes, dont le pays est séparé de celui des Amazones par le fleuve *Mermedalis* *, qui coule dans cette partie ‹2›. Mais, suivant d'autres écrivains, comme Métrodore de *Scepsis* et Hypsicrate ‹3›,

‹1› Strabon reparlera des *Gelæ* [1], mais d'une maniere qui s'accordera mal avec ce qu'il dit ici de leur position. Peut-être doit-on supposer que ces peuples auront, du moins en partie, changé de demeure, et qu'aujourd'hui la plus forte portion de leurs descendans, sous le nom de Gelé ou de Gelaki, se retrouve dans le Ghilan [2]. Un auteur ancien [3] fait une peinture curieuse de leurs mœurs. Quant aux *Leges* ou *Legæ*, qui n'ont point cessé d'habiter dans ces cantons, leur nom se reconnoît dans celui des peuples dits aujourd'hui, ou Legi, ou Leski, ou Lesgæ.

‹2› Le *Mermedalis* paroît être le même fleuve que bientôt [4] Strabon appellera *Mermodas*. Nos critiques et voyageurs modernes me paroissent peu d'accord sur le nom qu'il porte aujourd'hui : l'un [5] dit que le *Mermedalis* ou *Mermodas*, ne diffère point du *Marubius* ou *Marabius* de Ptolémée [6], et doit être le Manitsch, nommé sur les cartes Russes, Calaus. D'autres [7] croient qu'il s'agit du petit fleuve Mermedik, lequel se jette dans le Terek. D'autres encore [8] veulent reconnoître le *Mermedalis* dans l'Égorlik.

‹3› Ce Métrodore de *Scepsis*, dont je ne

[1] *Voyez* ci-après, *pag.* 243, not. 2. = [2] Conf. *Uphag. Parerg. hist.* pag. 132. — *Lünem.* op. cit. cap. 3, §. 21, n.° 8, pag. 40. — *Romm.* op. cit. sect. 6, §. 2, pag. 60. = [3] Conf. *Bardesan. ad amic. Dialog.* ap. *Euseb. Præp. Evangel.* lib. VI, §. X, pag. 162. = [4] *Voyez* ci-après, *pag.* 230. = [5] *Gatterer. de Sarmat. pop. Lettic. orig.* comment. II, Soc. Reg. Sc. Gœtting. vol. XII, pag. 165. = [6] *Ptolem. Geogr.* lib. V, cap. 9, pag. 148. = [7] *Pallas*, pag. 391. [Citation de M. Rommel, *op. cit.* ad sect. 6, §. 1, pag. 60.] = [8] *Mannert, Geogr.* tom. IV, pag. 375. [Citation de M. Lünemann, *op. cit.* cap. 2, §. 12, n.° 4, pag. 28.]

auxquels l'état des lieux paroît également avoir été bien connu, les Amazones, limitrophes des *Gargarenses* ‹1›, habitent au bas et sur le revers septentrional de ces montagnes Caucasiennes que l'on appelle [plus particulièrement] monts Cérauniens *. PAGE 504.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 219*, not. 2.

§. II. Leurs mœurs.

LÀ, durant dix mois de l'année ‹2›, les Amazones vaquent par elles-mêmes au labourage, aux plantations, au soin des bestiaux, et, en particulier, à celui des chevaux. Les plus robustes s'adonnent beaucoup ‹3› aux chasses à cheval, ainsi qu'aux exercices guerriers. Toutes, dès leur enfance, se brûlent la mamelle droite : elles veulent avoir le bras libre pour toute espèce d'exercice, et sur-tout pour lancer le javelot ; mais, indépendamment de cette arme, elles se servent de l'arc, de la *sagaris* *, de la *pelta*, du bouclier, et se font des casques, des cuirasses, des ceintures, avec des peaux de bêtes fauves [a]. Au printemps, elles se rendent et restent pendant deux mois sur la montagne voisine de leur habitation, et qui les sépare des *Gargarenses*. Ceux-ci, de leur côté, suivant un ancien

* Espèce de hache d'armes.

[a] *Conf.* Bœttig. Gr. Vas. &c. tom. I, part. III, pag. 184.

me rappelle point que Strabon ait cité précédemment aucun témoignage, doit être celui qui, après avoir été long-temps favorisé par Mithridate-Eupator, le trahit auprès du roi d'Arménie, Tigranes ; et qui, en punition, finit misérablement ses jours [1], vers l'année 64 avant l'ère Chrétienne. Quant à Hypsicrate, Strabon l'a déjà nommé [2] ; mais on le connoît peu d'ailleurs : Lucien [3] parle d'un Hypsicrate, historien très-instruit, né dans *Amisos*, et qui vécut long-temps.

‹1› Ces peuples restent inconnus. Un voyageur estimable [4] a cru retrouver leur nom dans celui des Tscherkesses, qui, habitant aujourd'hui le pays où Strabon place les *Gargarenses*, pourroient bien être leurs descendans ; cette conjecture est plausible à certains égards. Une autre, plus hardie [5], et fondée uniquement sur des témoignages cités, ce me semble, avec peu de fidélité [6], est celle du critique moderne qui regarde les *Gargarenses* comme une tribu de ces *Leleges* auxquels, par la suite, on donna, le nom de *Pelasgi* ; tribu originairement établie dans l'Æolide, près du mont *Gargara*, et de là transplantée au nord de l'Albanie.

‹2› Littéralement, *le reste du temps*. Mais, quelques lignes plus bas, l'auteur dit que les Amazones quittent, pendant deux mois, les exercices dont il parle en cet instant.

‹3› *S'adonnent beaucoup*. Le texte porte, [illegible]. Casaubon proposoit, mais sans l'autorité d'aucun manuscrit, de lire, *σχολάζειν*, *s'amusent*.

[1] *Voyez* liv. XIII, *pag. 609* du texte Grec. = [2] *Voyez* tom. III, *pag. 66*. = [3] *Lucian. de Macrob.* §. 22. = [4] *Pallas, Nouveau Voyage &c.* trad. Fr. tom. II, pag. 332, 333. = [5] *Uphag. Parerg. hist.* pag. 132. = [6] *Strab.* lib. XIII. — *Plutarch.* in *Pomp.* §. 35, edit. Reisk. tom. III, pag. 779-780. — *Mos. Chorenus.* [Citations de M. Uphagen, toutes erronées.]

PAGE 504. usage, ne manquent point d'y venir. Réunis aux Amazones, ils offrent en commun des sacrifices aux dieux. Après cela, ils ont commerce avec elles, secrètement, de nuit, sans choix, dans l'unique but de les rendre mères : et, dès qu'elles sont enceintes, ils s'en séparent. Des enfans qui naissent de ce commerce, les Amazones ne gardent que les filles : tous les mâles sont reportés aux pères, afin qu'ils les élèvent; et nul, parmi les *Gargarenses*, ne refuseroit de recevoir un de ces garçons dans sa famille, chacun d'eux ignorant si ce n'est pas en effet son propre fils qu'il adopte.

§. III. Fleuve *Mermodas*.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 228, not. 2.

LE *Mermodas* *, se précipitant du haut des montagnes, traverse le territoire des Amazones, la *Siracéné* ‹1›, tous les déserts intermédiaires ‹2›, et se dégorge dans le *Palus-Mœotis*.

Des *Gargarenses*.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 229, not. 1.

Quant aux *Gargarenses*, si nous en croyons la tradition, ce fut conjointement avec les Amazones, que jadis ils remontèrent, de *Themiscyra*, aux lieux dont je viens de parler *; puis, se réunissant à des Thraces et à des Eubéens, qui, dans leurs courses vagabondes, avoient pénétré jusque là, ils firent la guerre à ces femmes; mais ensuite la guerre finit par un traité, portant la condition que je viens d'exposer. Dès-lors ils n'eurent plus de relation avec les Amazones, qu'afin de procréer des enfans; et du reste ils vécurent entièrement séparés.

‹1› Quelques critiques soupçonnent que cet alinéa pourroit être une pure interpolation. Strabon, plus haut [1], a premièrement parlé des *Siraci*, qui doivent, ce semble, avoir été les habitans de la *Siracéné*, et pourroient avoir été quelquefois dénommés *Siraceni*. Puis, dans un passage subséquent [2], il a cité les *Sittaceni*, en leur assignant une position qui sembleroit les annoncer comme différens des *Siraci* ou *Siraceni*. Bientôt [3] il reparlera de ces derniers. M. Lünemann [4] croit que nous devons les placer avec les *Aorsi*, au nord des fleuves Kuban et Terek : mais je ne sais si une pareille situation s'accorderoit pleinement avec ce que nous lisons ici.

‹2› *Tous &c.* καὶ τὴν μεταξὺ ἔρημον. Cette phrase me paroît amphibologique : les déserts dont l'auteur veut parler, se trouvoient-ils entre le territoire des Amazones et la *Siracéné*? ou bien entre la *Siracéné* et le *Palus-Mœotis*?

[1] *Voyez* ci-dessus, *pag.* 185, not. 2. — [2] *Voyez* ci-dessus, *pag.* 197, not 1. — [3] *Voyez* ci après, *pag.* 235. — [4] *Lünem.* op. cit. cap. 3, §. 22, pag. 42.

PAGE 504. §. IV. Réflexions sur l'histoire mythique des Amazones.

LES Mémoires que nous avons sur les Amazones, ont quelque chose de singulier. Dans ceux qui concernent les autres nations, le mythique et l'historique sont absolument distincts : tout rapport de faits trop anciens, mensongers et merveilleux, s'appelle mythe; l'histoire, au contraire, n'importe à quelle époque, embrasse uniquement le vrai; jamais, ou du moins presque jamais, elle n'admet le prodige. Mais, à l'égard des Amazones, nos modernes, comme les anciens, ne racontent que des choses toutes étranges, toutes incroyables : car comment croire que, soit une armée, soit une tribu, soit une cité, composée de femmes sans hommes, aura pu, non-seulement se perpétuer dans son propre district, mais envahir des pays étrangers; et qu'après avoir subjugué ses voisins, ne se contentant point de parcourir tout ce qui s'appelle maintenant l'Ionie, elle aura envoyé un corps de troupes au-delà des mers, jusque dans l'Attique ! C'est comme si l'on disoit qu'au temps où PAGE 505. l'on vit de tels événemens, les hommes étoient des femmes, et les femmes étoient des hommes. Voilà néanmoins ce qu'encore, de nos jours, l'on répète au sujet des Amazones.

Pour plus grande singularité, dans ce que l'on rapporte d'elles, les anciennes traditions semblent mieux fondées que les modernes : car, à l'appui des anciennes, l'on cite, indépendamment de divers monumens, plusieurs villes, telles qu'Éphèse, Smyrne, *Cymé*, *Myrina* * et *Paphos* ⟨1⟩, comme devant aux Amazones leur fondation et leur nom; et, généralement aussi, l'on donne à ces femmes, pour première patrie, la Thémiscyre, ainsi que les plaines où coule le *Thermodon* : si elles n'occupent plus ces lieux, c'est, dit-on, parce qu'elles en ont été chassées. Mais quant au pays qu'elles habitent maintenant, nous ne trouvons qu'un petit nombre d'auteurs

* Voyez ci-après, pag. 550, 573, 623, 633 du texte Grec.

⟨1⟩ Que *Paphos* dût sa fondation aux Amazones, c'est une tradition dont notre auteur, dans sa description de l'île de Cypre [1], ne fera point mention, et qui me paroît avoir été oubliée par Meursius [2].

[1] Voyez liv. XIV, *pag.* 683 et 684 du texte Grec. = [2] Conf. *Meurs. Cypr.* lib. I, cap. 14, 15, 16, 17, 18, 19; opp. tom. III, col. 579 et seq.

PAGE 505.

* Conf. Diodor. Sic. lib. XVII, §. 77.

qui le marquent, et cela encore sans preuves, sans probabilités. Il en est de même à l'égard de Thalestris*, cette reine des Amazones, qui, à ce que l'on nous débite, vint trouver Alexandre au fond de l'Hyrcanie, et s'abandonna à lui, afin d'en avoir un fils. ‹1› Il s'en faut bien que le fait soit unanimement attesté : car, d'abord, parmi tant d'historiens d'Alexandre, aucun de ceux qui font profession d'aimer la vérité ‹2›, ne nous l'a transmis, et les plus dignes de foi ne disent absolument rien de semblable ‹3›; puis, les écrivains qui racontent cette entrevue ‹4›, ne s'accordent pas. [En outre] suivant Clitarque, ce fut des Pyles Caspiennes et [des bords] du *Thermodon** que Thalestris partit pour se rendre auprès d'Alexandre: or, des Pyles Caspiennes au *Thermodon*, il y a plus de 6000 stades ‹5›.

* Le Termeh. *Voy.* tom. I, *pag.* 125; et tom. III, *pag.* 33.

Reproches que méritent la plupart des historiens d'Alexandre.

* *Voyez* ci-après, *p.* 655 du texte Grec.

Mais quand ces récits, dictés par le desir d'exalter [un prince célèbre], se trouveroient uniformes, toujours ceux qui les ont inventés se sont-ils montrés plus amis de la flatterie que du vrai*. En effet, la flatterie seule a pu leur faire transporter le Caucase, des frontières de la Colchide et des bords du Pont-Euxin, dans l'Inde et sur les rives de la mer Orientale qui l'avoisine. C'étoient les montagnes contiguës à la Colchide et à l'Euxin, que

‹1› Le reste de cet alinéa est paraphrasé, plutôt que traduit; et je doute encore si j'ai bien saisi le fil du raisonnement.

‹2› Tels sont Aristobule, Charès l'*isangèle* [l'introducteur], Ptolémée, Anticlide, Philon de Thèbes, Philippe de Théangèle, Hécatée d'Érétrie, Philippe de Chalcis, Duris de Samos [1].

‹3› *Et les plus dignes de foi &c.* Je rends la leçon commune, *οὐδ' οἱ πιστευόμενοι μάλιστα οὐδενὸς μέμνηνται τούτου* [*al.* *τότου*]. Des mss. portent, *οὐδ' ὅσοι πιστεύονται μάλιστα κ. τ. λ.* D'après cette dernière leçon, le passage pourroit signifier, *les plus dignes de foi ne disent rien de semblable, ni rien de pareil à tout ce que nous aimons tant à croire.*

‹4› Comme Clitarque, Onésicrite, Antigène, Ister [2].

‹5› Ainsi Thalestris n'avoit pu partir de l'un et de l'autre lieu. Le sens de ce passage n'a pas toujours été bien saisi [3].

— La distance des Portes Caspiennes à l'embouchure du *Thermodon*, prise en ligne droite sur la carte de d'Anville, est égale à la distance de ces Portes à *Issus*. Strabon éloigne ces deux derniers points de 10,000 stades; et il semble qu'il auroit dû en compter autant des Portes Caspiennes au *Thermodon*. La différence des nombres paroît venir de la différence des stades employés à mesurer ces deux distances, puisque 10,000 stades de 833 $\frac{1}{3}$ valent 6000 stades de 500. G.

[1] Conf. *Plutarch.* in *Alex.* §. 46, edit. Reisk. tom. IV, pag. 105. — [2] *Ibid.* loc. cit. — [3] *Voyez* l'*Examen critique des hist. d'Alex.* 2.e edit. pag. 336.

les

les Grecs appeloient le Caucase ; et, de ces montagnes jusqu'à l'Inde, on compte plus de 30,000 stades ⟨1⟩. Voilà où les mythologues avoient placé la scène des infortunes de Prométhée ; voilà où, suivant eux, il fut enchaîné : de leur temps on ne connoissoit point de contrées plus avancées vers l'orient. L'expédition de DIONYSUS contre les Indiens, et celle d'Hercule, annoncent une mythologie plus récente *, puisqu'Hercule y est dit n'avoir délié Prométhée qu'après 1000 ans de supplice ⟨2⟩. Assurément il étoit plus glorieux pour Alexandre d'avoir poussé ses conquêtes en Asie jusqu'aux montagnes de l'Inde, que de s'être borné aux derniers * rivages de l'Euxin et au Caucase. Mais, d'abord, la célébrité du mont ainsi dénommé ; puis l'habitude de regarder comme l'expédition la plus lointaine, celle de Jason et des Argonautes qui n'avoient point outre-passé ce terme ; enfin, l'ancienne persuasion que le Caucase, sur lequel Prométhée avoit été enchaîné, se trouvoit à l'extrémité de la terre ; toutes ces circonstances firent que l'on crut plaire au prince, en appliquant cette dénomination de Caucase à des montagnes de l'Inde.

PAGE 505.

* *Voyez* tom. I, *pag. 199*, note 2 ; et liv. XV, *pag. 687, 688, 712* du texte Grec.

* C'est-à-dire, *les plus orientaux.*

PAGE 506.

⟨1⟩ Dans le système de Strabon, la distance du Caucase de la Colchide au méridien de l'embouchure du Gange étoit d'environ 32,500 stades en ligne droite. G.

⟨2⟩ Ce raisonnement ne me paroît point clair. Pour démontrer que les récits concernant l'expédition de *DIONYSUS* et celle d'Hercule dans l'Inde, ont été forgés long-temps après les mythes relatifs à Prométhée, ἡ δὲ ἐπὶ Ἰνδοὺς στρατεία Διονύσου, καὶ Ἡρακλέους, ὑστερογενῆ τὴν ΜΥΘΟΠΟΙΪΑΝ ἐμφαίνει, Strabon n'emploie qu'un seul et même argument ; et l'argument consiste en ce que, suivant ces récits, Prométhée fut délié par Hercule, 1000 ans après avoir été enchaîné. Or cela ne prouve absolument rien à l'égard de l'expédition de *DIONYSUS*. Sans parler de ces traditions mythologiques, d'après lesquelles le *DIONYSUS* que l'on dit avoir porté la guerre dans l'Inde, pourroit être censé antérieur même au Prométhée enchaîné sur le Caucase ; il n'en est aucune qui ne donne *DIONYSUS*, quel que soit ce personnage, comme ayant existé, pour le plus tard, avant Hercule.

Au reste, ce passage, avec beaucoup d'autres, montre combien l'auteur d'un ouvrage moderne [1], qui n'a eu que trop de célébrité, interprétoit mal la plupart des témoignages qu'il citoit à l'appui de ses assertions erronées.

[1] *Voyez l'Origine de tous les Cultes*, liv. III, ch. 6, tom. II, *pag. 96*, col. 1.

CHAPITRE VII.

Du mont Caucase.

§. I.er *Partie méridionale du Caucase. — Mœurs des peuples qui l'habitent.* §. II. *Partie septentrionale. — Tribus qui l'occupent :* Troglodytæ ; Chæanœtæ ; Polyphagi ; Isadici, &c. §. III. *Des* Aorsi, *et des* Siraci *ou* Siraces. — *Position de ces deux peuples.*

PAGE 506. §. I.er Partie méridionale du Caucase.

LES parties les plus élevées du véritable Caucase sont les parties méridionales ‹1›, celles qui avoisinent l'Albanie, l'Ibérie, le pays des *Colchi* et des *Heniochi* ‹2›. Elles sont habitées par les peuples que j'ai nommés *, et que le commerce, sur-tout le besoin d'acheter du sel, attire à *Dioscurias*. De ces peuples, les uns occupent les hauteurs ; les autres se renferment dans les vallons boisés, au sein même des montagnes ‹3›.

* *Voyez ci-dessus, pag.* 185, not. 1, 2 ; *pag.* 186, 202 *et* 205 ; *pag.* 206, n. 2 ; *pag.* 211, not. 2, 3, 4, 5.

Mœurs des peuples.

Ils se nourrissent principalement de la chair des bêtes fauves *, de fruits sauvages, de lait. Durant l'hiver, ils ne sauroient parvenir jusqu'au sommet des montagnes : mais dans l'été, ils trouvent le moyen d'y gravir ; ils attachent pour cela, sous leurs pieds, des semelles* faites de cuir de bœuf non tanné, armées d'une pointe ‹4›, et larges comme des tambours, à cause des neiges et des glaces : pour en descendre, ils se laissent glisser, assis sur une peau, avec

* Θηρείων.

* *Cf.* Chardin, Voy. de Paris à Ispahan, c. 24, tom. I, pag. 133.

‹1› Un voyageur moderne [1] prétend que c'est tout le contraire.

‹2› Ce seroient donc celles qui avoisinent ce que l'on appelle aujourd'hui le Leghistan, les provinces septentrionales de la Géorgie, l'Imérétie, la Mingrelie, jusqu'à l'Abasa [2].

‹3› *Se renferment &c.* Tel est, je crois, le sens de ces expressions, ἐν ΝΑΠΑΙΣ αὐλίζονται. Cependant la traduction manuscrite de M. de Bréquigny porte : « Les autres, la » pente des montagnes (*malè Xylander*). »

‹4› *Armées d'une pointe :* [illegible]. Il s'agit, vraisemblablement, de ce que nous appellerions des crampons.

[1] *Güldenst.* I, pag. 434. [Citation de M. Lünemann, *op. cit.* cap. 2, §. 10, pag. 30, not. *e.*] — [2] *Rommel.* op. cit. sect. 2, §. 1, pag. 4.

leur bagage. La même chose se pratique dans la Médie Atropatienne, et au mont *Masium* * en Arménie; mais là on emploie, de plus, des semelles de bois, rondes et garnies de pointes **.

PAGE 506.

* *Voyez* ci-après, *pag. 522 et 527* du texte Grec.

** Τροχίσκοι ξύλινοι κεντρωτοί.

TELLES sont les parties les plus hautes du Caucase. En avançant vers celles qui sont moins élevées *, on trouve un climat plus septentrional, il est vrai, mais plus doux ‹1›; car elles touchent presque aux plaines occupées par les *Siraci* *.

§. 11.

Partie septentrionale.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 185*, not. 2.

* *Voyez* ibid.

De ce côté l'on rencontre, d'abord, quelques tribus de *Troglodytæ* * : ils demeurent dans des cavernes, à cause du froid ‹2›; néanmoins, dès que l'on entre sur leur territoire, on commence à ne plus manquer de farines *.

Tribus qui l'occupent.

* Ici même, ce terme est expliqué.

* Ἀλφίτων · ou, en général, *de ce qu'il faut pour vivre.*

Après ces *Troglodytæ*, viennent certains peuples que l'on appelle *Chæanœtæ* et *Polyphagi;* ajoutons-y les bourgades des *Isadici* ‹3›.

‹1› « Ceci est exact. Le revers septentrional s'abaisse graduellement en une » plaine fertile, large de 20 à 25 ou même 30 » werstes; et sur les bords du Terek, c'est-à- » dire au pied même du Caucase, l'air est » fort tempéré, et l'hiver très-court : aussi » l'on y cultive le riz, le coton, le froment [1], » et d'autres productions de la terre. » LÜNEMANN, *op cit.* cap. 2, §. 10, pag. 21.

‹2› La supposition [2] que ces *Troglodytæ* sont représentés aujourd'hui par les peuplades dites Badill et Uitigur, me paroît peu fondée [3].

‹3› *Que l'on appelle CHÆANŒTÆ et POLYPHAGI........ des ISADICI :* Καὶ ΧαΙΑΝΟΙ̃Ται, ϗ ΠΟΛΥφάγοι τινὲς καλούμενοι, καὶ αἱ τῶν Εἰσαδίκων κῶμαι. « Les *CHÆANŒTÆ*, ΧαΙΑΝΟΙ̃Ται, de Strabon, seroient- » ils les mêmes que les *Chænides*, Χαινίδες, de » Ptolémée [4]! Les *Polyphagi*, ΠΟΛΥφάγοι, ne » seroient - ils pas aussi les *HIPPOphagi*, » ΙΠΠΟφάγοι, de ce même Ptolémée [5]; puis- » que, dans les verbes composés, souvent » le mot ἵππος équivaut à celui de πολύ ! » Telles étoient les questions que Casaubon se faisoit à lui-même. Mais le mot ΧαΙΑΝΟΙ̃Ται pourroit être une leçon corrompue; peut-être Strabon avoit-il écrit, χαΜΑΙΕΥ̃Ναι, ou χαΜΑΙ'ΚΟΙΤαι · ce qui signifieroit, *humi-jacentes.* Ce nom appellatif semble cadrer avec celui de πολύφαγοι, *edaces :* et tous deux paroîtroient assez se rapporter à ce témoignage d'Onésicrite, concernant des peuples Caucasiens, que Strabon rapportera dans son XV.ᵉ livre [6]; si ce n'est que, suivant toute apparence, Onésicrite parloit des habitans de ces montagnes de l'Inde auxquelles les Macédoniens avoient appliqué le nom de Caucase. Et quant à la dénomination d'*Isadici*, Εἰσαδίκων, si l'on se permettoit de lire, *ἰσοδίκων, des ISODICI*, elle pourroit être pareillement un nom appellatif, équivalant à celui d'*équitables*, ou à quelque autre semblable.

Au surplus, les trois peuples cités dans cette phrase, peuvent, avec une sorte de

[1] *Güldenst.* I, pag. 436, 146, 152, 156, 159. [Citation de M. Lünemann.] = [2] *Reineggs*, I, pag. 233. [Citation de M. Lünemann, *op. cit.* cap. 3, §. 22, pag. 42.] = [3] *Lünem.* ibid. = [4] *Ptolem. Geogr.* lib. V, cap. 9, pag. 150. = [5] *Id.* ibid. = [6] *Voyez* liv. XV, *pag. 710* du texte Grec.

Page 506. Ces derniers peuvent se livrer à l'agriculture, parce que leurs terres ne sont point absolument exposées au nord. Mais ceux des peuples placés entre le *Palus-Mæotis* et la mer Caspienne, qui se trouvent après les *Isadici*, ne sont que des nomades; je veux dire les *Nabiani*, les *Panxani* ‹1›, comme également les tribus des *Siraci* et des *Aorsi* *.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 185*, note 2.

§. III.

Des *Aorsi* et des *Siraci*.

Ces *Aorsi* et ces *Siraci* semblent être des réfugiés, sortis originairement du véritable pays des *Aorsi*, lequel est situé plus haut vers le nord ‹2›. Du temps où Pharnace possédoit le Bosphore *, Abéacus, le roi des *Siraci*, lui fournissoit vingt mille hommes de cavalerie; et celui des *Aorsi* [inférieurs], Spadinès, deux cent mille ‹3›. Mais les hauts *Aorsi* * pouvoient lui en fournir encore bien davantage; car ils occupoient un plus grand pays, et dominoient sur presque tout le rivage occupé [jadis] par les *Caspii* ‹4›:

* Vers l'année 47 avant l'ère Chr.

* *Cf. Reinm.* op. cit. Excurs. v, pag. 67.

probabilité [1], mais non avec certitude, être regardés comme ayant occupé la grande et fertile plaine, dite aujourd'hui l'Hipzschak, qui s'étend entre le Caucase oriental, le fleuve Terck et la mer Caspienne [2].

‹1› Notre auteur est peut-être le seul qui fasse mention de ces deux peuplades; et lui-même ne les rappelle dans aucun autre passage.

‹2› Strabon a déjà parlé plus d'une fois des *Siraci*, ou *Siraces* (car le nom de ces peuples se trouve écrit, tantôt ΣίρακΟΙ, tantôt ΣίρακΕΣ) et des *Aorsi* [3]; mais ici la phrase Grecque, telle que les manuscrits, d'accord avec les éditions, la présentent, reste inintelligible : Δοκοῦσι δ' οἱ Ἄορσοι καὶ Σίρακες φυγάδες εἶναι τῶν ἀνωτέρω καὶ ΠΡΟΣΑΡΚΤΙΟΙ μᾶλλον Ἀόρσων. Xylander, suivi par MM. de Bréquigny, Tzschucke et Falconer, au lieu de, καὶ ΠΡΟΣΑΡΚΤΙΟΙ μᾶλλον Ἀόρσων, semble avoir lu, καὶ οἱ ΣΙΡΑΚΕΣ ΠΡΟΣΑΡΚΤΙΟΙ μᾶλλον Ἀόρσων· car la version latine porte, *SIRACESque magis, quàm AORSI, ad septentrionem accedunt*; et M. de Bréquigny avoit dit : « Et les Siraces (*SIRACES, sic* » *Xylander*) sont plus au nord que les Aorses » (*AORSI*). » Mais cette leçon, qui suppose assez gratuitement une lacune dans le texte, n'éclaircit nullement le passage. J'ai préféré de lire, soit avec M. Tyrwhitt, καὶ ΠΡΟΣΑΡΚΤΙΩΝ· soit avec M. Gatterer, καὶ ΠΡΟΣ ἌΡΚΤΟΝ. Un critique moderne [4] prétend que les tribus d'*Aorsi* et de *Siraci*, dont il est question dans cette phrase, vu la position indiquée, devoient avoir habité ces cantons où demeurent aujourd'hui les peuplades dites des Ersaniens et des Syrains. Un autre se contente de dire que ces *Aorsi* et *Siraci* occupoient les plaines bornées au midi par le Caucase, et appelées aujourd'hui, désert du Kuban et du Cuman.

‹3› Εἴκοσι [μυριάδας]. Ce nombre de deux cent mille semble fautif.

‹4› *Presque tout le rivage occupé [jadis]*

[1] Conf. *Lünem.* op. cit. cap. 3, §. 22, n.° 9, pag. 42. = [2] Conf. *Güldenst.* 1, pag. 146, 152, 156, 159. — *Busching. Magaz.* tom. VI, pag. 466. [Citation de M. Lunemann.] = [3] *Voyez* ci-dessus, *pag. 185*, not. 2; et *pag. 235*. = [4] Voyez *Mém. histor. sur les pays situés entre la mer Noire &c.* pag. 13, not. 1.

aussi étoient-ce eux qui transportoient, à dos de chameaux [chez les autres peuples de cette portion de l'Asie] les marchandises Indiennes et Babyloniennes, qu'ils recevoient des Arméniens, des Mèdes; et ils étoient si riches, qu'ils portoient de l'or dans leur parure ⟨1⟩. Page 506.

Position de ces deux peuples.

Les *Aorsi* [dont je parle en cet instant] habitent la rive * du *Tanaïs;* les *Siraci* demeurent sur les bords de l'*Achardeus*, qui prend sa source dans le Caucase et se décharge dans le *Palus-Mæotis* ⟨2⟩.

* Gauche.

par les CASPII. Je crois que ma traduction est exacte : *καὶ σχεδόν τι τῆς* ΚΑΣΠΙ'ΩΝ *παραλίας τῆς πλείστης ἦρχεν*. On demandera peut-être quels étoient, et quelle partie de côtes occupoient ces *Caspii*, dont, suivant notre auteur, au temps du roi Pharnace, environ 47 années avant l'ère Chrétienne, le territoire auroit été, pour la plus grande portion, soumis à ce qu'il appelle les hauts *Aorsi!* Vraisemblablement c'étoient les habitans de cette *Caspiané* que, précédemment [1], nous avons vu Strabon donner comme contiguë et même annexée à l'Albanie. Dans les versions Latines, ce passage n'offre rien d'obscur : car celle de l'ancien interprète, reproduite par Héresbach et par Hopper, dit : *Et maximâ ex parte oræ* CASPIÆ *imperitarent;* et celle de Xylander, à laquelle Casaubon, MM. Tzschucke et Falconer n'ont rien changé, porte : *Ac ferè in maximam partem oræ* MARIS CASPII *dominarentur.* Mais l'une et l'autre version donne l'idée d'une domination qui se seroit étendue sur la plus grande partie des côtes de la mer Caspienne; et ce n'est point cela que l'auteur énonce. Le traducteur Italien a été plus exact [2] : *Et signoreggiare quasi la maggior parte della marina de'* CASPIJ.

⟨1⟩ Sur ce qui concerne ce commerce et la route par laquelle il se faisoit, on ne consultera pas sans fruit MM. Heeren [3], Mannert [4] et Lünemann [5].

⟨2⟩ L'ACHARDEUS. Ce fleuve paroît être le même que le Kuban [6], du moins pour la partie supérieure de son cours [7]; car, dans sa partie inférieure, et lorsqu'il vient à se partager en deux branches, le Kuban doit, ce semble, répondre au fleuve que Strabon [8] et les anciens ont appelé *Anticitès*, ou *Hypanis*, ou *Vardanus* [9].

[1] *Voyez* ci-dessus, *pag. 205*, not. 3; et *pag. 224*, not. 1. = [2] *Part. II*, pag. 16, lin. 36. = [3] *Heeren*, *Græcor. notit. Ind.* part. II; *Commentation. soc. reg. Gotting.* vol. XI, 1793, pag. 80. = [4] *Mannert*, *Geogr.* tom. IV, pag. 119, 360. [Citation de M. Lünemann, *op. cit.* cap. 7, §. 40, pag. 65.] = [5] *Lünem.* loc. cit. = [6] Conf. *Gatterer, de Sarmatic. Lettic. pop. orig.* comment. II; *Commentation. soc. reg. Gotting.* vol. XII, pag. 165. = [7] *Lünem.* op. cit. cap. 2, §. 12, n.° 3, pag. 28. = [8] *Voyez* ci-dessus, *pag. 190;* puis, *pag. 193*, not. 1, 2, 3. = [9] *Voyez* ci-dessus, *pag. 193*, not. 2.

CHAPITRE VIII.

Seconde portion de l'Asie SEPTENTRIONALE.

§. I.er *Mer Caspienne-Hyrcanienne. — Dimension de cette mer. — Mesures de la partie de ses côtes connue au temps d'Ératosthène. — Peuples qui l'avoisinent à l'occident. — Dénominations diverses sous lesquelles les Scythes se trouvent désignés.* §. II. *Incertitude de l'histoire ancienne des Perses, des Mèdes, des Syriens. — Les historiens d'Alexandre méritent peu de foi.* §. III. *Peuples voisins de la mer Hyrcanienne-Caspienne à l'orient et au midi. — Ces peuples sont, les* Daæ-Parni, *les* Hyrcani; *des* Albani *et des Arméniens; les* Gelæ, *les* Cadusii, *les* Amardi, *les* Vitii, *les* Anariacæ *et autres. — Particularités relatives à quelques-uns de ces peuples.*

PAGE 506.
§. I.er
Mer Caspienne.
* *Voyez* ci-dessus, *pag. 181*, not. 2.

LA seconde portion * de l'Asie SEPTENTRIONALE commence à la mer Caspienne, où la première se termine. Cette mer porte aussi le nom d'Hyrcanienne. Parlons d'abord de ce qui la concerne, et des nations qui en habitent les bords.

* Septentrional.
PAGE 507.

La mer Caspienne est un golfe de l'Océan *. Ce golfe s'étend du nord au midi. Assez étroit à son ouverture, il le devient moins, à mesure qu'il avance dans l'intérieur des terres, mais sur-tout vers son extrémité, où sa largeur se trouve être de 5000 stades; et l'on pourroit en compter un peu plus [pour sa longueur, prise] depuis l'entrée du golfe *, laquelle touche presque au [climat] inhabitable, jusqu'à son extrémité (1).

* *V.* tom. I, *p. 195*, not. 3, et *pag. 196*, not. 1; puis, ci-après, *p. 519* du texte Grec.

(1) *Et l'on pourroit &c.* Dans le II. livre[1], Strabon évaluoit à environ 6000 stades, la distance depuis le fond de la mer Caspienne jusqu'à son embouchure dans l'océan Septentrional. D'après les dimensions marquées en cet endroit, notre auteur se trouveroit donner au circuit du golfe appelé mer Caspienne ou Hyrcanienne, environ 16,000 stades.

[1] *Voyez* tom. I, *pag. 195*, not. 3; et *pag. 196*, not. 1.

Ératosthène *, décrivant ce que les Grecs connoissent des côtes de cette même mer, dit que la navigation le long du pays des *Albani* et des *Cadusii* ‹1› est de 5,400 stades; que, de là jusqu'à l'embouchure de l'*Oxus* *, si l'on côtoie les rivages occupés par les *Anariacæ* ‹2›, les *Mardi* ‹3›, les *Hyrcani*, l'on en peut compter 4800; et que, de l'*Oxus* à l'*Iaxartès* *, il y a 2400 stades ‹4›.

PAGE 507.
Étendue de ses côtes, suivant Ératosthène.
* *Cf.* Plin. Hist. nat. lib. VI, §. 15, seu c. 13, tom. I, pag. 310, lin. 11.
* L'Abi-amu; ou Gihon, ou Harrat, en certaines parties.
* Le Sihon.

‹1› Le pays qu'occupoient les *Cadusii*, dont Ératosthène parloit en cet endroit, peut avoir répondu à ce qui s'appelle aujourd'hui le Ghilan. M. de Sainte-Croix a tracé [1] une espèce d'histoire suivie de ces peuples, ainsi qu'une description du territoire que, selon lui, ils ont occupé en divers temps. Mais, soit pour les faits, soit pour les lieux, lorsqu'on prétend expliquer nettement le témoignage des auteurs Grecs par celui des écrivains orientaux, il est trop aisé de tomber dans l'erreur.

‹2› Telle est la véritable orthographe de ce nom : cela reste prouvé par les observations de M. Tzschucke [2]. *V.* ci-après, *p. 244.*

‹3› *Les* MARDI ; Μάρδοι. Il me paroît qu'ici l'on peut garder cette leçon. Les peuples dont, en ce moment, l'auteur veut parler, semblent devoir être distingués de ceux que l'on verra, plus bas [3], nommés *Amardi*, Ἄμαρδοι. Mais personne n'ignore combien, depuis plus d'un demi-siècle, on a fait d'efforts pour concilier les divers témoignages des anciens, relativement à des peuples mentionnés par eux sous cette double dénomination, et qu'ils placent, tantôt dans la Médie, tantôt dans la *Parthyæa*, tantôt dans l'Arménie, tantôt dans la Perse, tantôt plus près du Pont-Euxin. J'ai lu et comparé soigneusement les écrits dans lesquels un assez grand nombre de critiques ont traité cette matière : ne pouvant tirer de leurs discussions un résultat clair et sûr, je me contente d'indiquer au lecteur, en sous-note, ceux que j'ai consultés [4].

‹4› Patrocle [5] évaluoit cette dernière distance à 80 parasanges; et comme il y avoit des parasanges de 30 stades, cette évaluation représentoit aussi 2400 stades.

— Ces différentes mesures se trouvent justes sur les nouvelles cartes publiées par les Russes, si l'on compte les stades dont parloit Ératosthène, à 500 par degré.

En effet, d'après ce module, les 5400 stades pris le long des côtes habitées par les Albaniens et les Cadusiens, représentent 648 minutes d'un grand cercle de la terre, ou 216 lieues marines, et sont, à 4 lieues près, la mesure des côtes du Dah-istan, du Schirvan et du Ghilan, depuis l'embouchure du Tarek jusqu'à celle de l'Isperud qui sépare le Ghilan du Mazanderan.

Les 4800 stades occupés par les Anariaces, les Mardes et les Hyrcaniens, valent 576 minutes ou 192 lieues, et sont, à une lieue près, la mesure des côtes du Mazanderan ou Taberistan, du Corcan, du Dahistan &c. jusqu'au fond du golfe de Balkan,

[1] *Recherches géogr. et hist. sur la Médie*, Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, vol. L, *Mém.* pag. 126 et suiv. — [2] *Tzschuck.* ad *Strab.* loc. — [3] *Voyez* ci-après, *pag. 244 et suivantes.* — [4] Conf. *Bayer*, *Hist. regn. Gr. Bactr* pag. 12 et seq. 1738. — *Uphag. Parerg. hist.* pag. 349 et seq. 1780. — *Anquetil*, *Rech. sur les migr. des Mardes*, 1.er *Mém.* Acad. des Inscr. et B. Lettres, vol. XLV, *Mém.* pag 87 et suiv. 1787. — *Larcher*, *Tabl. géogr.* edit. 1802. — *Sainte-Croix*, *Examen crit.* pag. 721 et suiv. 1804. — *Barb. du Boc.* ibid. pag. 818 et suiv. 1804. — *Tzschuck.* ad *Pomp. Mel.* lib. I, cap. 2, §. 5; et liv. III, cap. 5, §. 4 : *Not. critic.* vol. II, part. I, pag. 129; et part. III, pag. 123 : *Not. exeget.* vol. III, part. I, pag. 81; et part. III, pag. 141, &c. 1806. — [5] *Voyez* ci-après, *pag. 518* du texte Grec.

PAGE 507.

Mais à l'égard des pays situés dans cette [seconde] portion de l'Asie, et si éloignés des nôtres, le témoignage des auteurs ne doit pas se prendre à la rigueur *, sur-tout pour les distances ‹1›.

* Voyez ci-après, p. 514 du texte Grec.

Peuples voisins de cette mer à l'occident.

** Septentrionale.

A l'entrée ** de la mer Caspienne, les peuples que l'on trouve sur la droite, et qui confinent aux Européens, sont de ces Scythes et de ces *Sarmatæ* placés entre le *Tanaïs* et cette même mer, la plupart nomades, dont nous avons parlé *. A gauche sont les Scythes nomades orientaux ‹2›, qui s'étendent jusqu'à la mer Orientale et à l'Inde.

* Voyez ci-dessus, pag. 184.

Dénominations diverses des Scythes.

* Voyez tom. I, pag. 69; et pag. 70, not. 5 : puis, t. III, pag. 41.

Les premiers historiens Grecs ont appelé du nom général de SCYTHES et CELTOSCYTHES, tous les peuples septentrionaux *; mais des écrivains plus anciens, établissant une distinction entre

où se jetoit le Gihon, l'ancien *Oxus*, avant que les habitans du Kharasm eussent détourné le cours de ce fleuve, pour le faire tomber dans le lac Aral.

Enfin les 2400 stades de l'*Oxus* à l'Iaxartes représentent 288 minutes ou 96 lieues, et sont, à une lieue près, la distance littorale depuis le fond du golfe de Balkan jusqu'à la baie de Kindelinskoi, où l'un des bras de l'Iaxartes venoit probablement se jeter, avant que son cours eût été borné au lac Aral.

Ce lac, nommé *Oxianes* dans Ptolémée, a acquis, depuis que les eaux de l'*Oxus* et de l'Iaxartes s'y rassemblent, une surface beaucoup plus grande qu'il n'avoit autrefois.

La partie septentrionale de la mer Caspienne étoit inconnue des Grecs, au temps d'Ératosthène; et la grande étendue du Volga vers le nord, ainsi que la masse de ses eaux dont ils auront entendu parler, est probablement ce qui leur a fait croire que cette mer communiquoit avec l'océan Septentrional. G.

‹1› *Mais à l'égard &c.* On peut comparer ce passage avec un autre que l'on a rencontré dans le II.^e^ livre[1]. Mais j'avoue qu'en cet autre endroit, ma version [2] a manqué d'exactitude : elle eût été plus fidèle, si j'eusse dit : « Il ne faut pas examiner rigoureusement » ce que la détermination de certaines dis- » tances peut offrir de discordant ; comme » Hipparque prétend le faire et dans les pas- » sages déjà cités, et dans ceux où Ératos- » thène marque, soit les distances respectives » des lieux situés autour de la mer Hyrca- » nienne, jusqu'au pays des *Bactrii*, soit la » mesure de l'intervalle qui sépare la Col- » chide de cette [même] mer Hyrcanienne. »

‹2› *Les Scythes nomades* ORIENTAUX. Le texte porte : Οἱ πρὸς ἝΩ. Qu'il me soit permis de placer ici une remarque. Les interprètes de Strabon semblent n'avoir jamais mis aucune distinction entre ces deux expressions, πρὸς ἝΩ, et, πρὸς ἈΝΑΤΟΛΆΣ: tous se permettent de rendre l'une et l'autre, également, par ces mots, *vers l'orient*. Je souhaiterois qu'un habile helléniste s'occupât de déterminer si, pour les Grecs, elles étoient en effet parfaitement synonymes : car enfin, à les traduire littéralement, l'une veut dire *vers l'*AURORE; et l'autre signifie, *vers* LES LEVANS, c'est-à-dire, vers le levant, soit d'hiver, soit équinoxial, soit d'été.

[1] *Pag. 93* du texte Grec. = [2] *Voyez* tom. I, *pag. 243*.

ces

ces peuples, donnoient à ceux qui habitent au-dessus du Pont-Euxin, de l'*Ister* * et de la mer Adriatique, les dénominations d'*Hyperborei*, de *Sauromatæ*, d'*Arimaspi* (1) : et, quand ils parloient de ceux qui demeurent à l'est * de la mer Caspienne, ils en désignoient une partie sous le nom de *Sacæ* (2), une partie sous celui de *Massagetæ*, sans pouvoir néanmoins rien dire de bien exact sur les uns et les autres.

PAGE 507.
* Le Danube.

* Littér. en latin, *trans*, πέραν.

§. 11.
Incertitude de l'histoire ancienne de la Perse, &c.

CE n'est pas que ces auteurs ne fassent mention d'une guerre de Cyrus contre les *Massagetæ*; mais aucun d'eux n'a constaté les détails de cette guerre; et l'on ne sauroit ajouter beaucoup de foi à l'histoire ancienne, soit de la Perse, soit de la Médie, soit de la Syrie : ceux qui l'ont écrite, étoient trop crédules, et avoient trop de goût pour les mythes. En effet, voyant combien les ouvrages des purs mythographes avoient eu de succès, ils ont pensé qu'ils rendroient pareillement leurs propres écrits agréables, s'ils y inséroient,

(1) *Donnoient &c.* Suivant tous les témoignages qui nous restent, et que Strabon, nulle part, n'a prétendu contredire, des trois peuples qu'il nomme en cet endroit, les *Arimaspi* étoient les plus orientaux. Ainsi, d'après la disposition de sa phrase, on pourroit penser que ces écrivains fort anciens, auxquels Strabon nous renvoie, voulant distinguer les nations septentrionales de l'Europe, avoient appelé *Arimaspi*, les peuples placés au nord et proche du Pont-Euxin; *Sauromatæ* ou *Sarmatæ*, ceux qui demeuroient au nord et près de l'*Ister*; et *Hyperborei*, ceux qui habitoient au-dessus et dans le voisinage de la mer Adriatique. Je fais cette observation, uniquement parce qu'alors le témoignage de Strabon appuieroit en quelque sorte l'idée de M. Fréret concernant la position et l'origine du nom des *Hyperborei*.

(2) *De SACÆ.* Strabon, qui a déjà nommé [1] les *Sacæ*, en reparlera bientôt [2] plus au long. A l'égard de la position qu'ils doivent avoir occupée, je me contenterai de rappeler ce passage d'un Mémoire de M. d'Anville [3]: « Le nom de *Sacæ*, Σάκαι, se retrouve précisément dans celui de *Sakita*; et Sakita » est un canton confinant à ceux de Vash et » Gil, qui sont au nord du Gihon ou de » l'*Oxus*, par conséquent dans l'ancienne » *Sogdiané*. On est instruit de la situation » de ces différens cantons par la géographie » Arabe de l'Edrisi. »

On peut consulter aussi, indépendamment de beaucoup d'autres critiques modernes, MM. Fréret [4] et Tzschucke [5].

[1] *Voyez* tom. III, *pag.* 44. = [2] *Voyez* ci-après, *pag.* 254, not. 3, 4; et *pag.* 255, not. 5. = [3] Cf. *d'Anville*, *Rech. géogr. et hist. sur la Sérique &c.* Acad. des Inscrip. et Belles-Lettres, vol. XXXII, *Mém.* pag. 575. — Id. *Géogr. anc.* tom. II, pag. 319. — Id. *Antiquit. géogr. de l'Inde*, pag. 202. = [4] *Fréret*, *Obs. sur la Cyrop.* II.e part. *Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, vol. VII, *Mém.* pag. 435. = [5] Conf. *Tzschuck.* ad *Pompon. Mel.* lib. III, cap. 7, §. 1; *Not. crit.* vol. II, part. III, pag. 212. — Id. *Not. exeget.* vol. III, part. III, pag. 233.

PAGE 508.

sous la forme d'une véritable histoire, des choses qu'ils n'avoient jamais vues : ils y en ont même joint plusieurs qu'ils n'avoient jamais ouï raconter, du moins par aucun témoin oculaire ; il leur a suffi qu'elles pussent plaire et surprendre. Aussi donneroit-on plus volontiers croyance à ce qu'Hésiode, Homère et les tragiques nous disent des héros anciens, qu'aux narrations * de Ctésias, d'Hérodote, d'Hellanicus et d'autres écrivains semblables ‹1›.

* Néanmoins Strabon les suivra. Voyez p. 737 du texte Grec.

Les historiens d'Alexandre méritent peu de foi.

* Voyez tom. I, pag. 29, et pag. 183, not. 2.

Il n'est pas plus aisé d'admettre celles de la plupart des historiens d'Alexandre * : on voit trop qu'ils ont pris beaucoup de liberté en parlant d'un prince dont la gloire couvroit tout, ainsi que d'une armée conduite loin de la Grèce, au fond de l'Asie ; et, à l'égard des lieux éloignés, comment reconnoître le mensonge ! Mais le progrès de la puissance des Romains et de celle des *Parthyæi* * nous a fait acquérir plus de lumières que nous n'en avions [sur les contrées Asiatiques]; et les auteurs [qui racontent les guerres de ces deux nations], ayant été plus à portée que les anciens de voir les choses par eux-mêmes, sont plus croyables dans le récit des faits, comme dans la peinture des peuples et des lieux.

* Les Parthes.

§. III.

Peuples voisins de la mer Caspienne, à l'orient et au midi.

* Voyez ci-après, pag. 255, not. 5.

** En y entrant du côté du nord.

Nos modernes appellent *Daæ*, ces nomades surnommés *Parni**, qui, lorsqu'on navigue dans l'intérieur de la mer Caspienne **, se rencontrent sur la gauche ‹2›. Après le pays des *Daæ*, vient un

‹1› *En effet, &c.* Dans le reste de cet *alinea*, je donne une paraphrase, plutôt qu'une version littérale. Le texte est extrêmement obscur. Les interprètes Latins semblent y avoir supposé des leçons différentes de celles que présentent les manuscrits et les éditions. L'illustre évêque d'Avranches lui-même s'est trompé [1] au sens de la dernière phrase. La traduction de M. de Bréquigny étoit conçue en ces termes : « Car, voyant qu'on » faisoit cas de ceux qui faisoient profession » d'écrire des fables, ils s'imaginèrent faire » des écrits agréables, s'ils débitoient, sous » les traits de l'histoire, des choses qu'ils » n'avoient jamais ni vues ni entendues, » s'embarrassant même peu de ce que l'on » pouvoit connoître, et ne cherchant uniquement qu'à jeter dans leur narration » de l'agrément et du merveilleux, &c. »

‹2› *Nos modernes &c.* Le grec porte : Τὺς δ' ΟΥ̓Ν ἐν ἀριστερᾷ εἰσπλέοντι τὸ Κάσπιον πέλαγος παροικοῦντας νομάδας, Δάας οἱ νῦν προσαγορεύουσι, τοὺς ἐπονομαζομένους ΠΑΡΝΟΥΣ [*al.* Σπαρνους]. Je crois avoir rendu le vrai sens de cette phrase; mais elle offre des difficultés. 1.° Par l'emploi de la particule οὖν, laquelle,

[1] Conf. *Huet. de Orig. Fabular. Roman.* edit. Hagæ-com. 1722, pag. 15.

désert qui le sépare de l'Hyrcanie *. C'est là que la mer commence à [s'élargir, et à] prendre [en ce sens] une étendue, qu'elle garde jusqu'au voisinage des monts Médiques et Arméniens. Ces monts, dans leurs parties basses, qui aboutissent à la mer et forment le fond de ce vaste golfe, présentent la figure d'un croissant.

PAGE 508.

* Le Corcan. Voy. tom. I, pag. 190.

Énumération de ces peuples.

De cette même région montagneuse, à remonter du bord de la mer jusqu'aux sommets des monts ‹1›, une petite partie sert de demeure à quelques tribus d'*Albani* et d'Arméniens : mais la portion la plus considérable est occupée par les *Gelæ*, les *Docusini*, les *Amardi*, les *Vitii* *, les *Anariacæ* ‹2›.

* Peuples inconnus.

ordinairement, signifie, *c'est ainsi que*, ou *ainsi donc*, l'auteur semble nous donner à entendre une chose qui n'est point exprimée dans ma version; savoir, que si, de son temps, on appeloit *Daæ-Parni*, les peuples dont il parle, c'étoit par une suite des connoissances géographiques nouvellement acquises : or, dans le cas où nous devrions lui prêter cette idée, je ne sais s'il y auroit aujourd'hui moyen de reconnoître et d'exposer sur quoi elle étoit fondée. 2.° Soit que nous lisions ici, Πάρνυς, *Parni*, comme les meilleurs manuscrits et les éditions le portent; soit que l'on préfère de lire, avec Casaubon, Ἀπάρνυς, *Aparni*; toujours Strabon paroîtra-t-il n'avoir pas distingué les peuples dont il fait ici mention, d'avec ceux qu'il désignera incessamment [1] sous les mêmes dénominations; tandis que, d'autre part, vu la marche de ses descriptions chorographiques, on regarderoit volontiers la position assignée ici aux *Daæ - Parni* ou *Aparni*, comme devant être beaucoup plus septentrionale, beaucoup plus voisine de l'embouchure de la mer Caspienne, que le pays des *Daæ-Parni*, cités au second passage, et auxquels M. d'Anville [2] attribue le territoire nommé aujourd'hui Dahistan. Les recherches de M. Tzschucke [3], quoique rappelant tous les témoignages des anciens sur les *Daæ* ou *Dahæ*, ne m'ont point fourni la solution de cette seconde difficulté.

‹1› *De cette même &c.* Je crois traduire fidèlement : Οἰκεῖ δὲ τῆς ὀρεινῆς ταύτης μέχρι τῶν ΑΚΡΩΝ ἀπὸ θαλάττης ἀρξαμένους, κ. τ. λ. Mais je ne comprends pas ce que Strabon veut dire. D'après sa description de l'Albanie et des diverses branches du *Taurus*, comme d'après le recensement qu'il a déjà fait [4], et celui qu'il fera de nouveau, un peu plus bas, des peuples qui occupoient les bords méridionaux de la mer Hyrcanienne, ce n'est point, ainsi qu'il semble ici le dire, en remontant du bas des montagnes à leur sommet; c'est, au contraire, au pied et le long de ces mêmes montagnes, à partir environ des bouches du *Cyrus*, et en suivant, de l'ouest à l'est, les rives demi-circulaires de la mer, que l'on devoit rencontrer successivement les peuples qu'il va nommer.

‹2› *Mais la portion la plus considérable est occupée par les* GELÆ, *&c.*

J'ai déjà parlé [5] des *Gelæ*, Γῆλαι.

Quant aux *Docusini*, Δοκουσῖνοι imitant

[1] *Voyez* ci-après, *pag.* 254, n. 1. — [2] *D'Anville*, *Géogr. anc.* tom. II, pag. 294. — [3] *Cf. Tzschuck. ad Pomp. Mel.* lib. I, cap. 2, §. 5; *Not. crit.* vol. I, part. I, pag. 100; et *Not. exeget.* vol. III, part. I, pag. 75. — *Id. ibid.* lib. III, cap. 5, §. 6; *Not. crit.* vol. V, part. III, pag. 135; et *Not. exeget.* vol. III, part. III, pag. 165. — [4] *Voyez* ci-dessus, *pag.* 206, 219, 224; et *pag.* 239. — [5] *Voyez* ci-dessus, *pag.* 228, not. 1.

Digitized by Google

PAGE 508.
Particularités &c.

On prétend que, parmi ces derniers, habite une colonie de *Parrhasii*, dont même ils portent aujourd'hui le nom ‹1›; que, dans le pays des *Vitii*, des *Ænianes* ont bâti une ville murée qui maintenant s'appelle *Æniana*, où se voient des armures, des vases de cuivre, des tombeaux à la grecque; qu'en ce même pays il existe une cité nommée *Nabarcé* ‹2›, siége d'un oracle, dont ceux qui le consultent, reçoivent les réponses durant leur sommeil ‹3›; enfin, que là aussi demeurent quelques autres peuples,

la circonspection de M. Tzschucke, j'ai conservé ce nom, offert par tous les manuscrits, comme par les éditions, mais absolument inconnu d'ailleurs. Tout annonce que la véritable leçon seroit, Καδούσιοι, *Cadusii*[1].

A l'égard des *Amardi*, Ἄμαρδοι, je ne puis que rappeler une des notes précédentes[2].

Pour offrir le nom de *VITII*, j'ai dû lire, avec Casaubon et M. Tzschucke, Οὐίτιοι, non Κουίτιοι, ni Κούτιοι. Ce qui suit démontre la justesse de cette correction.

Les *Anariacæ* sont les mêmes peuples dont il a été déjà question[3].

‹1› *Une colonie de* PARRHASII, *&c.* Φασὶ δὲ Παῤῥασίων τινὰς συνοικῆσαι τοῖς Ἀναριάκαις, οὓς καλεῖσθαι νῦν Παῤῥασίους. Ce passage est obscur; par conséquent il n'est pas aisé de reconnoître ce que Strabon a voulu dire concernant la fondation, dans ces contrées, d'une colonie des *Parrhasii*, peuple Arcadien. Divers témoignages[4], qui semblent avoir quelque chose de commun avec celui de notre auteur, augmentent la difficulté; et les meilleurs critiques[5] n'ont pu réussir à la résoudre avec une sorte de probabilité. Quant à la manière dont j'interprète les derniers mots, οὓς καλεῖσθαι νῦν Παῤῥασίους, elle m'a été suggérée par M. Tzschucke.

Supposer, avec l'auteur d'un Mémoire couronné par l'Institut[6], qu'il conviendroit peut-être de substituer au nom Παῤῥασίων, celui de Περραιβῶν, de *Perrhæbi*; c'est une conjecture non moins judicieuse qu'ingénieuse: mais toujours exige-t-elle un changement de leçon qu'aucun manuscrit n'autorise.

‹2› *NABARCÉ*, Ναβάρκη· lieu dont Strabon seul cite le nom. D'après un témoignage du lexique attribué à Étienne de Byzance[7], on seroit tenté de lire, Ἀναριάκη, *Anariacé*. Mais la ville qui auroit porté cette dénomination, n'est pas mieux connue que *Nabarcé*; et, de plus, le texte du lexique, en cet endroit, semble avoir subi quelque altération.

‹3› Je lis, avec Casaubon, ἐγκοιμωμένοις· et, du reste, mon interprétation est justifiée par divers passages, tant de Strabon lui-même[8] que de beaucoup d'autres auteurs Grecs[9] et Latins[10].

[1] *Voy.* ci-dessus, *pag.* 239, not. 1; et ci-après, *pag.* 245, n. 1; puis, *pag.* 252. — [2] *Voy.* ci-dessus, *pag.* 239, not. 2. — [3] *Voyez* ibid. not. 2. — [4] *Polyb.* lib. 5, §. 44, n.os 4 et 9; et lib. X, §. 28, n.o 7; edit. Schweigh. tom. II, pag. 303, 304; et tom. III, pag. 253. — *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 18, seu cap. 16, tom. I, pag. 314, lin. 3. — *Steph. Byzant.* v. Αἰνία. — [5] *Casaub.* ad *Strab.* loc. — *Holsten.* ad *Steph. Byzant.* pag. 17. — *Reisk.* ad *Polyb.* loc. cit. — *Schweigh.* ad *Polyb.* loc. cit. tom. VI, pag. 100. — [6] *R. Rochette*, *Mém. sur les Colonies &c.* pag. 147. — [7] *Steph. Byzant.* v. Ἀναριάκη. — Conf. *Sylvestre de Sacy*, *Mém. sur diverses antiq. de la Perse*, pag. 55 et suiv. — [8] Cf. *Diod. Sic.* lib. 1, §. 25 et 53; tom. I, pag. 29 et 63. — *Strab.* pag. 649, 761, et 801 du texte Grec. — [9] Cf. *Lycophr. Cass.* v. 1050. — *Plut. Consol.* ad *Apollon.* edit. Reisk. tom. VI, pag. 415 et 416. — *Aristid.* in *Æsculap.* tom. I, pag. 39 et 71. — *Pausan. Attic.* seu lib. 1, cap. 34, §. 3, tom. I, pag. 133. — [10] *Plaut. Curcul.* act. 1, sc. 1, vers. 61. — *Virgil. Æneid.* lib. VII, vers. 88 et seq.

qui, à raison de l'âpreté du terrain, s'adonnent au brigandage et à la guerre, plutôt qu'à l'agriculture. Mais la plus grande partie de ce rivage, au bas des montagnes, se trouve occupée par les *Cadusii* ‹1›. Leur territoire a presque ‹2› 5000 stades [de longueur]; ainsi du moins le témoigne Patrocle ‹3› : ce même auteur juge que l'étendue de la mer Hyrcanienne-Caspienne est égale à celle du Pont-Euxin ‹4›. PAGE 508.

‹1› L'on a pu croire[1] qu'ici le texte de Strabon est mutilé; un savant commentateur Grec[2], en un endroit où il paroît n'avoir fait que copier notre auteur, s'exprime ainsi : « Dans cette même partie habitent » les *Cadusii*, peuples dont le territoire est » fort âpre. Suivant le géographe [Strabon], » ils sont habiles à monter sur les rochers, à » lancer des javelots, et à combattre à pied » dans les lieux où la cavalerie ne peut abor- » der. » Mais ce commentaire est simplement une paraphrase de ce que Strabon, plus bas[3], dit au sujet des *Cadusii*.

‹2› Je lis, avec M. Tzschucke, autorisé par le manuscrit de Moscou, *σχεδὸν* ΔΕ ΤΙ, au lieu de *σχεδὸν* Δ' ἜΤΙ.

‹3› Il est singulier que Strabon ne fasse aucune mention d'un autre général, qui fut employé de même par les rois Séleucus et Antiochus; je veux dire Démodamas. C'est celui-ci que Pline[4], copié ensuite par Solin et par Martianus-Capella, semble avoir pris pour principal guide dans sa description des contrées voisines et situées à l'est de la mer Caspienne : « Démodamas, dit cet auteur, » avoit pénétré au-delà de la rive droite de » l'*Iaxartès*, et y avoit consacré des autels » à Apollon-DIDYMÆUS. »

Au reste, ce Démodamas est resté peu connu : je ne sais[5] si l'on doit le distinguer du Démodamas né dans Milet[6] ou dans Halicarnasse[7], qui, d'après un témoignage du lexique attribué à Étienne de Byzance[8], avoit donné quelques traités ou Mémoires sur l'Inde.

‹4› C'étoit aussi l'opinion de Clitarque[9].

[1] Conf. *Berkel.* ad *Steph. Byzant.* v. Καδούσιοι. == [2] *Eustath.* ad *Dionys. Perieget.* vers. 730. == [3] *Voyez* ci-après, *pag. 523* du texte Grec. == [4] *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 18, seu cap. 16, tom. I, pag. 315, lin. 2. — Conf. *Solin.* cap. 49, pag. 76. — *Martian. Cap.* lib. VI, pag. 223. == [5] Conf. *Salmas. Exercitat. Plinian.* pag. 692, col. 2, E. — *Fabric. Bibl. Gr.* lib. III, cap. 2, olim 8; edit. *Harles*, tom. III, pag. 39. — *Schweigh.* ad *Athen. Deip.* lib. XV, cap. 8, pag. 682, F. == [6] Conf. *Steph. Byzant.* v. Ἄντισσα. == [7] Conf. *Athen.* loc. cit. == [8] *Steph. Byzant.* loc. cit. == [9] Conf. *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 15, seu cap. 12, tom. I, pag. 310, lin. 11.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

I.re continuation du Chapitre VIII. Description de l'Hyrcanie.

§. I.er *Villes de l'Hyrcanie.* §. II. *Fertilité du pays. — Causes pour lesquelles les habitans n'ont jamais pu en tirer beaucoup de parti.* §. III. *De la* Nesæa. §. IV. *Rivières de l'Hyrcanie.* §. V. *Fleuve voisin de ce pays, l'*Iaxartès. — *Il a été confondu avec le* Tanaïs. §. VI. *Particularité concernant les fleuves qui se jettent dans la mer Hyrcanienne-Caspienne, à l'orient.*

PAGE 508. §. I.er Villes de l'Hyrcanie. * Voyez tom. I, pag. 190.

LES pays [dont je viens de parler] sont mauvais; l'Hyrcanie, au contraire, est aussi fertile que vaste *. La plus grande partie consiste en plaines; et ces plaines sont semées de villes considérables : telles sont *Talabrocé*, *Samariané*, *Carta*; et *Tapé* ‹1›,

‹1› *Telles sont* TALABROCÉ, *&c.* J'observe que Pomponius Méla, Pline, Ptolémée, l'abréviateur du lexique d'Etienne de Byzance, et le rédacteur de l'ÉPITOMÉ, ne font mention d'aucune de ces quatre villes: peut-être les noms, dans le texte de notre auteur, sont-ils altérés; cependant les manuscrits ne varient point.

Talabrocé pourroit n'être pas différente de la *Tambracé* ou *Tembrax* de Polybe [1]: d'après cela, un critique moderne [2] veut qu'elle soit remplacée aujourd'hui par la ville appelée, chez les auteurs orientaux, Damiæ, ou Damgam, ou Demgian, ou Medron-Demgun, ou Daghman, ou enfin Desjemkand; mais cette conjecture est peu heureuse, comme on le reconnoîtra bientôt.

Samariané est peut-être [3] la *Socanaa* de Ptolémée [4], et la *Socun* du géographe de Nubie [5].

Carta paroît assez généralement être la même que *Zadra-Carta* [6], nommée aussi quelquefois simplement *Zadra*. Mais quelle est la ville qui la représente aujourd'hui! est-ce Sari, situé dans le Mazanderan [7]! est-ce Asterabad [8]! est-ce Sorjan, autrement dite Korkan [9]! La conjecture qui me paroît la moins probable est [10] que l'emplacement de *Zadra* répond à celui du lieu dit aujourd'hui Rudzabar, ou Rudissar, ou Ruyan.

A l'égard de *Tapé*, que l'on supposeroit volontiers être la *Syrinx* de Polybe [11], un voyageur moderne [12] a cru en reconnoître la situation dans les ruines de Schafft; mais

[1] *Polyb.* lib. X, §. 31, n.° 5. = [2] *Uphag. Parerg. hist.* pag. 344, 345. = [3] Conf. *Falconer*, ad *Strab.* loc. = [4] *Ptolem.* lib. VI, cap. 9, pag. 182. = [5] *Falcon.* loc. cit. = [6] *Arrian. de Exp. Alex.* lib. III, cap. 23, 25. = [7] *D'Anville*, *Géogr. anc.* tom. II, pag. 240, 293. = [8] *Anquetil*, *Rech. sur les migr. des Mardes*, 1.er Mémoire, *Acad. des Inscr. et B. L.* vol. XLV, *Mém.* pag. 119. = [9] *Falconer*, ad *Strab.* loc. = [10] *Uphag.* loc. cit. pag. 226. = [11] *Polyb.* lib. X, §. 31, n.° 5. = [12] *Gmelin*, ap. *Uphag.* loc. cit. pag. 371.

résidence royale, que l'on dit être située peu loin de la mer, à 1400 stades des Pyles Caspiennes. PAGE 508.

§. II. Fertilité du pays.

QUANT à la fécondité du territoire de l'Hyrcanie, on peut en juger d'après ce que j'ai déjà dit ‹1› : un seul cep y produit un métrète * de vin ; un seul figuier y donne soixante médimnes de fruit ; le grain, tombé des épis, y fait naître une moisson nouvelle ; enfin les arbres y servent de ruches aux abeilles, et le miel distille des feuilles de ces arbres *. Ainsi l'on y voit les mêmes choses que dans la *Matiané* en Médie ‹2›, que dans la *Sacasène* et l'*Araxène* en Arménie ‹3›.

* Voyez tom. I, pag. 191, not. 2.

PAGE 509.

* Voyez ibid.

Causes de ce que jamais les habitans n'en ont tiré parti.

Mais on n'a point encore tiré tout le parti possible de ce beau pays, non plus que de la mer qui porte son nom, et qui reste sans navigation, sans utilité, tandis qu'elle présente des îles très-habitables, et dont même, suivant certains rapports, le

M. Barbié du Bocage [1] lui assigne plutôt la position d'Amol.

‹1› *Quant à &c.* J'exprime l'idée que je prête à l'auteur. La phrase Grecque, telle que les éditions la présentent, est inintelligible : καὶ ΔΙΑ' ΤΟ' ΜΕ'Ν ΕἼΔΟΣ [*al.* ΤΟΥ͂ ΕἼΔΟΥΣ] τῆς εὐδαιμονίας σημεῖα εἴρηΤΟ. La leçon que M. Tzschucke a préférée, d'après quelques manuscrits modernes, n'est guère plus claire : καὶ ΤΑΥ͂ΤΑ ΜῈΝ ΤΟΥ͂ ΕἼΔΟΥΣ τῆς εὐδαιμονίας σημεῖα εἴρηΤΑΙ. Au surplus, on ne sauroit douter en général de ce que Strabon a voulu dire, si l'on se rappelle le passage qui s'est rencontré dans le II.e livre [2].

‹2› *La MATIANÉ en Médie ;* τῆς Μηδίας ἐν τῇ Ματιανῇ. Strabon, dans son I.er livre [3], a parlé d'un pays habité par les *MatiEni*, ἐν Ματιηνοῖς, qui nous a paru ne devoir point être confondu avec la *MatiAné*, Ματιανή, dont il est ici question, c'est-à-dire avec la *MatiAné* de Médie. Celle-ci est la contrée dont il a dit, dans son II.e livre [4], les mêmes choses qu'il répète en ce moment, et dont, plus bas [5], il appellera les habitans, *MatiAni*, Ματιανῶν : il en reparlera même encore ailleurs [6]. Du reste, sur ce qui concerne les différentes contrées que les anciens paroissent avoir désignées par la dénomination de *MatiAné* ou *MatiEné*, l'on peut consulter MM. de la Barre [7], d'Anville [8] et Larcher [9].

‹3› Strabon a déjà nommé [10] ces deux provinces de l'Arménie, et il en fera de nouveau mention plus d'une fois [11].

[1] *Barb. du Boc. Anal. de la Carte &c. Exam. crit. des hist. d'Alex.* pag. 818 et 819. — [2] *Voyez* tom. I, *pag. 191*, not. 2, 3 et 7. — [3] *Voyez* tom. I, *pag. 116*, not. 1. — [4] *Voyez* tom. I, *pag. 191*, not. 4. — [5] *Voyez* ci-après, *pag. 514* du texte Grec. — [6] *Voyez* ci-après, *pag. 525*. — [7] *Rem. sur la route de Sardes, &c.* Acad. des Inscr. et B. L. vol. VIII, *Mém.* pag. 343. — [8] *Des Fleuves &c.* Acad. des Inscr. et B. L. vol. XXXVI, *Hist.* pag. 80. — [9] *Tabl. géogr.* pag. 323. — [10] *Voyez* tom. I, *pag. 191*, not. 5. — [11] *Voyez* ci-après, *pag. 527, 528, 529, 531* du texte Grec.

Digitized by Google

PAGE 509. sol recèle de l'or. Cela vient de ce que toujours les *Hyrcani* sont demeurés sujets des barbares, ayant été soumis d'abord aux Mèdes et aux Perses, puis, en dernier lieu, aux *Parthyæi*, maîtres bien moins policés : ajoutons que tout le pays voisin est occupé par des brigands et des nomades, ou consiste en déserts. Les princes Macédoniens ne régnèrent sur l'Hyrcanie que peu de temps ; et, embarrassés par des guerres continuelles, ils ne purent surveiller l'administration d'une province si lointaine.

Suivant Aristobule [a], l'Hyrcanie, étant fort boisée, ne manque point de chênes ; mais elle ne produit ni pins ‹1›, ni sapins, ni poix, que l'Inde, au contraire, fournit en abondance.

[a] Arrian. III, cap. 23, 2. — Id. lib. VII, c. 16, §. 1.

§. III. De la *Nesæa*.

DANS l'Hyrcanie se trouve comprise la *Nesæa*, dont quelques uns font une province séparée ‹2›.

§. IV. Fleuves de l'Hyrcanie.

L'HYRCANIE est coupée ‹3› par deux fleuves, l'*Ochus* ‹4› et l'*Oxus* *,

‹1› *NI PINS.* Le texte porte, πεύκην : peut-être s'agit-il de la *pesse*.

‹2› *La NESÆA ;* ἡ Νησαία. Telle est, en cet endroit, l'orthographe que présentent tous les manuscrits, ainsi que les éditions : Νησαῖα· elle s'accorde avec plus d'un témoignage des anciens [1], comme avec la leçon de certains manuscrits et de l'*ÉPITOMÉ* [2]. Mais, d'autre part, le territoire indiqué maintenant par Strabon, semble bien être celui d'où étoit originairement sortie la race de ces chevaux célèbres, que la plupart des écrivains de l'antiquité [3], et lui-même, plus bas [4], qualifient de *Nisæi*, Νισαῖοι. On reste donc incertain s'il ne faudroit pas lire ici, Νισαία, *Nisæa*. M. d'Anville [5] me paroît avoir placé ce territoire au-delà des monts de Sahar. M. de Sainte-Croix pensoit [6] que la ville capitale occupoit l'emplacement de Nisapour.

‹3› *EST COUPÉE.* Le texte porte, διαιρεῖται. S'il falloit adopter la leçon préférée par M. Tzschucke, διαρρεῖται, j'aurois dû dire, *est ARROSÉE*.

‹4› La dénomination actuelle de l'*Ochus* reste indéterminée.

[1] Conf. *Ammian. Marcell.* lib. XXIII, cap. 6, §. 30. — *Steph. Byzant.* v. Νησαῖον. — *Hesych.* v. Νησαίας ἵππους. = [2] *Epitom.* edit. Basil. = [3] Conf. *Herodot.* lib. III, §. 106 ; et lib. VII, §. 40. — *Aristot. Hist. anim.* lib. IX, cap. 50. — *Diodor. Sic.* lib. XVII, §. 10. — *Plin. Hist. nat.* lib. IX, §. 29, seu cap. 25, tom. I, pag. 330, lin. 8. — *Isidor. Charac.* ap. *Huds. Geogr. min.* tom. II, pag. 7. — *Plutarch.* in *Pyrrh.* §. 2, edit. Reisk. tom. II, pag. 76. — *Phleg. Trallian.* cap. 3. — *Philostr. Vit. Apollon.* lib. I, §. 31 ; et *Icon.* in *Rhodogyn.* — *Lucian. de Hist. Conscr.* §. 39. — *Oppian. Cyneg.* lib. I, vers. 311. — *Synes. epist.* 40, ad *Uran.* — *Himer. Eclog.* n.° 13, §. 36, edit. Wernsd. pag. 236. — *Hesych.* loc. cit. — *Suid.* loc. cit. — *Eustath.* ad *Homer. Iliad.* II, v. 508 et 557 ; edit. Polit. tom. II, §. 16 et 49 ; pag. 550 et 597. — *Id.* ad *Dionys. Perieg.* v. 1017. = [4] *Voyez* ci-après, *pag. 511, 525 et 530* du texte Grec. = [5] *Géogr. anc.* tom. II, pag. 195 et 196. = [6] *Mém. sur l'étendue de l'empire des Parthes*, Académie des Inscr. et B. L. vol. L, *Mém.* pag. 103.

l'*Oxus* *, [qui, tous deux, prolongent leur cours] jusqu'à la mer, et dont l'un, je veux dire l'*Ochus*, traverse aussi la *Nesæa*: [disons néanmoins que] selon certains auteurs [a], ce dernier [n'arrive point immédiatement à la mer, mais] se jette dans l'*Oxus* ‹1›.

PAGE 509.
** *Voyez* ci-dessus, *pag.* 239.
[a] Ammian. Marcell. lib. XXIII, cap. 6.

Aristobule [b] représente l'*Oxus* comme le plus grand des fleuves qu'il eût vus en Asie, excepté ceux de l'Inde. Il ajoute, ce qu'Ératosthène assure aussi, mais, comme Aristobule lui-même, uniquement d'après Patrocle, il ajoute, dis-je, que l'*Oxus* est fort navigable*, tellement que l'on s'en sert pour transporter beaucoup de marchandises de l'Inde ‹2› jusqu'à la mer Hyrcanienne, d'où elles passent dans l'Albanie; et, de là, en remontant le *Cyrus* à travers les autres pays *, elles arrivent jusque sur le Pont-Euxin. Quant à l'*Ochus* *, les anciens en ont très-peu parlé; mais Apollodore *, l'auteur des PARTHIQUES, en fait souvent mention: suivant le rapport de cet écrivain, il coule près du pays des *Parthyæi*.

[b] Ap. Arrian. de exp. Alex. lib. III, cap. 29, §. 4.

* *Voyez* tom. I, *pag.* 192, not. 5; et *pag.* 193, not. 1.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 207, not. 3.
* *Voyez* ci-après, *pag.* 289, not. 1.
* *Voyez* tom. I, *pag.* 323, not. 5.

§. V.
L'*Iaxartès* confondu avec le *Tanaïs*.

POUR flatter un prince amoureux de la gloire, l'on a débité bien des mensonges concernant la mer Hyrcanienne. De l'aveu général, le *Tanaïs*, dans toute la longueur de son cours *, sépare l'Asie de l'Europe ‹3›. Or, cette partie considérable de l'Asie,

* Ἐκ πάντων.

‹1› Casaubon marque en note que tel étoit le témoignage de Pline: mais je ne connois aucun passage où Pline parle en ce sens [1].

‹2› On peut rappeler, à cet égard, le témoignage de Varron, cité par Pline [2]. Récemment un habile académicien [3] a traité ce sujet. Mais je ne sais si l'on ne trouveroit pas quelque inexactitude de sa part, lorsqu'il énonce que Strabon, ici même, comptoit Aristote parmi ceux qui ont connu, comme Ératosthène, la route commerciale par terre, depuis l'Inde jusqu'au Pont-Euxin.

‹3› *De l'aveu général, le* TANAÏS, *&c.* J'ai suivi la leçon et la ponctuation de l'édition de Casaubon: Ἐπειδὴ γὰρ ὁμολογεῖται, ὍΤΙ ἘΚ ΠΑΝΤΩΝ διείργει κ. τ. λ. L'ancien interprète Latin semble avoir lu: Ἐπειδὴ γὰρ ὁμολογεῖται ἘΚ ΠΑΝΤΩΝ, ὍΤΙ διείργει κ. τ. λ.; et c'étoit sans doute en lisant aussi de cette dernière manière, que M. de Bréquigny avoit traduit: « Car tout le monde convient *[sic veteres » interpretes]* que le Tanaïs sépare l'Europe » de l'Asie. »

[1] Conf. *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 15, seu cap. 12; et §. 18, seu cap. 16: tom. I, pag. 310, lin. 13; et pag. 314, lin. 7 et 19. — *Id. ibid.* lib. XXI, §. 29, seu cap. 7; et §. 41, tom. II, pag. 559, lin. 12; et pag. 560, lin. 10. = [2] *Var.* ap. *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 19, seu cap. 17, tom. I, pag. 315, lin. 16. = [3] *A. H. Heeren, Commentat. de Græcor. de Ind. notit. &c.* part. II; soc. reg. sc. Gotting. vol. XI, pag. 79.

PAGE 509. qui se trouve comprise entre le fleuve et la mer *, ne tomba point au pouvoir d'Alexandre; et l'on a voulu néanmoins qu'il passât pour l'avoir subjuguée, comme les autres pays Asiatiques où effectivement il pénétra ‹1›. Dès-lors on s'est efforcé de confondre ensemble et le *Mæotis*, ce lac où le *Tanaïs* se dégorge, et la mer [Hyrcanienne-]Caspienne. Dans cette vue, l'on a qualifié celle-ci de lac, à l'instar du *Mæotis ;* et l'on a supposé que les deux mers, communiquant par des voies souterraines, faisoient réciproquement partie l'une de l'autre. Polyclète ‹2› n'a-t-il pas même prétendu nous prouver que la mer Caspienne-Hyrcanienne est

PAGE 510. un lac, en rapportant que ses eaux nourrissent des serpens, et sont assez douces ‹3› ! Puis, n'a-t-il pas cherché à établir qu'elle n'est point différente du *Mæotis*, en nous disant qu'elle reçoit le *Tanaïs* * ! Mais [relativement à ce dernier point, songeons que], des montagnes de l'Inde, d'où découlent et l'*Ochus* et l'*Oxus*, sortent beaucoup d'autres fleuves qui se jettent dans la mer Caspienne-Hyrcanienne, et dont l'un est l'*Iaxartès* *, le plus septentrional de tous. Arrivés au bord de cet *Iaxartès*, les Macédoniens lui appliquèrent la dénomination de *Tanaïs*. [Voilà de quel *Tanaïs*, Polyclète a pu parler]. Pour appuyer l'opinion que c'étoit en effet le véritable *Tanaïs*, limite de l'Asie et de l'Europe, on a fait observer que, sur sa droite ‹4›, les forêts abondent en sapins, dont

* Caspienne-Hyrcanienne.

* Conf. Diodor. Sic. lib. XVIII, §. 3.

* Le Sihon.

‹1› *Et l'on a voulu &c.* J'exprime ce que l'auteur me paroît avoir dû dire. La phrase Grecque, telle que tous les manuscrits, d'accord avec les éditions, la présentent, n'est susceptible d'aucun sens : Στρατηγοῦ δ' ἐγένετο, ὥστε τὸ σῆμα γ' ἐκείνου δόξαι τῶν μερῶν κρατεῖν τὸν Ἀλέξανδρον.

‹2› Il s'agit vraisemblablement de Polyclète le Larissæen. Je donnerai ailleurs des détails sur cet écrivain, contemporain d'Alexandre; et j'examinerai s'il faut en distinguer celui que l'on trouve cité sous le nom de Polycrite.

‹3› Alexandre lui-même, dans quelqu'une de ses lettres, avoit consigné cette particularité. Trois siècles après, on fit le même rapport à Pompée, lorsqu'il arriva dans ces contrées, à la poursuite de Mithridate ; et les Romains regardoient comme indubitable que c'étoient les grands fleuves, réunis à la mer Caspienne, qui adoucissoient l'amertume de ses eaux *.

‹4› Litt. *au-delà &c.* Τὴν περαίαν. Il s'agit

* *Varr.* ap. *Plin.* loc. prox. cit. lin. 14.

le bois sert aux Scythes de la contrée pour leurs flèches : ainsi croyoit-on démontrer que le pays situé de ce côté du fleuve, appartient à l'Europe, et non pas à l'Asie; vu que la haute Asie et l'Asie orientale passent pour ne point produire de tels arbres *. Mais [l'argument est sans force; car], suivant Ératosthène, le sapin croît aussi dans l'Inde; Alexandre n'y employa point d'autre bois pour la construction de sa flotte *. Le même auteur [dans ses MÉMOIRES] essaie de réfuter bien des assertions de ce genre; je l'ai déjà suffisamment montré.

PAGE 510.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 248.*

* *Voyez* ci-après, *p. 698* du texte Grec.

§. VI.

Particularité concernant les fleuves &c.

DU reste, voici l'une des singularités qu'Eudoxe <1> et d'autres historiens rapportent au sujet de la mer Hyrcanienne. Dans certaines parties de ses rivages *, il se trouve des falaises, creusées en dessous, et séparées du bord même de la mer par une plage unie. Les fleuves qui arrivent à ces falaises, sont si rapides, qu'en se précipitant [de la côte escarpée], ils lancent leurs eaux jusque dans la mer, sans mouiller la plage; des armées entières pourroient passer à sec sous l'espèce de voûte que forme la cascade. Aussi les gens du pays se rendent-ils volontiers en ces endroits pour y faire des festins et des sacrifices <2>. On les y voit, tantôt se reposer, soit à l'ombre sous les falaises, soit au soleil sous la voûte des eaux; tantôt se livrer à des amusemens de divers genres, jouissant du double spectacle que leur offrent une mer prolongée à droite et à gauche *, et une plage où la vapeur des eaux [qui passent au-dessus d'elle] entretient sans cesse la verdure et les fleurs <3>.

* *Cf.* Polyb. lib. X, §. 48. — Theophylact. Hist. œcumen. ap. Drachenb. ad Pompon. Mel. lib. III, cap. V, §. 5, vol. III, part. III, pag. 153.

ici des pays situés au-delà de la rive droite de l'*Iaxartès* [le Sihon], tant au nord qu'en avançant vers le couchant.

<1> Je lis, avec Casaubon, καὶ τῶν δ' ἘΝ [illegible] κ. τ. λ., non ἢ τῶν δ' ἘΚ τῶν κ. τ. λ.

<2> *Et des* SACRIFICES : καὶ ΘΥΣΙΑΣ. Un ms. porte, ΘΕΑΣ· ce qui signifieroit, *et jouir de la vue.* Je n'ai pas osé adopter cette leçon, quoiqu'elle doive paroître plus naturelle.

<3> Le passage qu'on vient de lire pouvoit-il donc, en aucune manière, autoriser M. Meiners à dire [1] que Strabon reprochoit à Eudoxe d'avoir été superstitieux, et de n'avoir point examiné assez sévèrement les auteurs dont il s'étoit appuyé !

[1] *Meiners, Hist. de l'origine, des progrès &c.* liv. III, ch. 1, tom. I, pag. 136; et not. 176, pag. 344.

CHAPITRE X.

II.^e continuation du Chapitre VIII. Partie orientale du *Taurus.*

Division de la chaîne des montagnes du Taurus, *à partir des bords orientaux de la mer Hyrcanienne. — Dénominations diverses des différentes parties de cette chaîne, dans sa prolongation vers l'orient.*

PAGE 510.

Division de la partie orientale du *Taurus.*

* *Voyez* tom. I, *pag. 174*, not. 1; et *pag. 357*, not. 1.

<1> A PARTIR de la mer Hyrcanienne, pour avancer vers l'orient, l'on a sur sa droite cette chaîne de montagnes que les Grecs nomment *Taurus*, et qui, depuis la Pamphylie * et la Cilicie, où elle commence à l'ouest, continuée sans interruption jusqu'aux pays où nous voilà parvenus, se prolonge ensuite jusqu'à la mer Indienne, en prenant [selon les lieux] des noms différens. Le long de cette chaîne, du côté septentrional, on rencontre d'abord, comme je l'ai dit *, les *Gelæ*, les *Cadusii*, les *Amardi*, et une portion des *Hyrcani :* puis, en se dirigeant toujours à l'est, ainsi que vers l'*Ochus*, on trouve le pays des *Parthyæi*, celui des *Margiani*, celui des *Arii*, et enfin ce désert * que le fleuve *Sarnius* sépare de l'Hyrcanie <2>. Depuis [les frontières de] l'Arménie jusque là, ou

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 238* et *243*, n. 2.

PAGE 511.

* *Voyez* ci-après, *pag. 256*, not. 1.

<1> Tout ce qui va suivre, jusqu'à l'exposé du cours de l'Euphrate (*pag. 521* du texte Grec), a été négligé par le rédacteur de l'*ÉPITOMÉ*. On diroit qu'il n'a trouvé rien qui fût digne de remarque, ni dans la description du *Taurus;* ni dans ce que Strabon dit des *Sacæ*, des *Massagetæ*, des Scythes orientaux; ni dans les mesures itinéraires marquées par Ératosthène; ni dans la description de la *Parthyæa*, de l'*Aria*, de la *Margiané*, de la Bactriane, de la Sogdiane, et de ce qui se trouve après la Sogdiane vers l'orient.

<2> *On trouve &c.* J'ai tâché de rendre le plus littéralement possible ce passage : Ἔπειτα τὸ τῶν Παρθυαίων ἔθνος, καὶ τὸ τῶν Μαργιανῶν καὶ τῶν Ἀρίων, καὶ ἡ ἔρημος, ἣν ἀπὸ τῆς Ὑρκανίας ὁρίζει ὁ Σάρνιος [*al.* Σάρνειος] ποταμός, πρὸς ἕω βαδίζουσι καὶ ἐπὶ τὸν Ὦχον [*al.* Ὦχον]. Vu l'ordre chorographique, dans lequel notre auteur nomme les différens pays dont il parle, ne penseroit-on pas qu'il plaçoit la *Margiané* à l'ouest de l'*Aria ;* et l'*Aria* à l'ouest ou sud-ouest du désert séparé de l'Hyrcanie par le fleuve *Sarnius !* Toutefois, plus bas *,

* *Voyez* ci-après, *pag. 276 et suiv.*

à-peu-près, la chaîne des montagnes s'appelle *Parachoatras* *. Et, de la mer Hyrcanienne au pays des *Arii*, l'on compte environ 6000 stades ‹1›. Viennent ensuite la Bactriane, la Sogdiane, et enfin les Scythes nomades. Les Macédoniens appelèrent Caucase *, toutes les montagnes qui succèdent, après le pays des *Arii*: mais les barbares placés au nord de cette dernière prolongation de la chaîne, la divisent en plusieurs parties, distinguées par des dénominations spéciales, comme celles de mont *Paropamisus* *, de monts *Emodi*, de mont *Imaüs* *, et autres noms semblables ‹2›.

PAGE 511.

* Al. *ParOchoaras; ParOchoatras; ParAchoatHras; Parchoa-tHras.*

Dénominations diverses de cette partie.

* *Voyez* tom. I, *pag. 175*, not. 1, 2; et liv. XV, *pag. 689* du texte Grec.

* *Voyez* tom. I, *pag. 360*, not. 3.

* *Voyez* ibid. *pag. 357*, not. 6.

on sera tenté de croire que, selon lui, la *Margiané* et l'*Aria* devoient se trouver en position inverse. Quant au fleuve *Samius* ou *Sarneus*, je ne sais si l'on peut s'assurer du nom qu'il porte aujourd'hui. Suivant un habile orientaliste [1], le *Sarnius* de Strabon pourroit être le fleuve appelé Giurgian, ou Kerkan, ou Korgan, sur lequel étoit située la ville de ce même nom, avec le port Abascun. Mais, selon M. Barbié du Bocage [2], le *Sarnius* seroit la rivière d'Ashoor.

‹1› *Et, de la mer Hyrcanienne &c.* Strabon, incessamment [3], répétera la même chose. Il seroit à desirer que notre auteur eût déterminé de quel point de la mer Hyrcanienne on partoit pour compter environ 6000 stades jusqu'au pays des *Arii*.

‹2› *Mais les barbares placés, &c.* Le grec porte : Παρὰ δὲ τοῖς βαρβάροις, ΤΑ΄ ΤΕ ΄΄ΑΚΡΑ καὶ τὰ τοῦ Παραπαμισοῦ [*al.* Παροπαμισοῦ], ΤΑ' ΠΡΟΣΒΟ'ΡΕΙΑ, καὶ τὰ ἩΩΔΑ΄Α, καὶ ΤΟ' ἸΜΑ΄ΟΝΟΝ· καὶ ἄλλα τοιαῦτα ὀνόματα ἑκάστοις μέρεσιν ἐπέκειτο. Sans parler des leçons, Ἡωδία et Ἰμάιον, reconnues pour être vicieuses, et pour devoir être remplacées par celles-ci, Ἠμωδὰ, Ἴμαον· tout le passage est corrompu. En effet, la seule version littérale que l'on en pourroit donner, seroit : *Mais, chez les barbares, ET LES SOMMITÉS* [ou peut-être *LES EXTRÉMITÉS*], *et LES PARTIES SEPTENTRIONALES du PAROPAMISUS, et les [monts] HEMODI, et LE [mont] HIMAÜS, et autres semblables noms, s'appliquoient à chaque partie*; phrase qui ne présente point de sens. Les mss. ne fournissent aucune variante qui puisse rectifier la syntaxe. Mais sans doute Strabon, originairement, n'avoit rien écrit, en cet endroit, qui ne rentrât dans le sens de ce que, dans son XV.ᵉ livre, *pag. 689* du texte Grec, on trouve énoncé avec moins d'obscurité, quant aux dénominations : Τὴν Ἰνδικὴν περιώρικεν, ἀπὸ μὲν τῶν ἄρκτων, τοῦ Ταύρου τὰ ἔσχατα ἀπὸ δὲ τῆς Ἀριανῆς μέχρι τῆς ἑῴας θαλάττης· ἅπερ οἱ ἐπιχώριοι κατὰ μέρος Παροπάμισόν τε καὶ Ἠμωδὸν, καὶ Ἴμαον, καὶ ἄλλα ὀνομάζουσι, Μακεδόνες δὲ Καύκασον. *Les limites qui circonscrivent l'Inde sont, du côté du nord, la dernière portion du* Taurus, *prise depuis l'ARIANÉ* [peut-être faudroit-il lire l'*ARIA*] *jusqu'à la mer Orientale, et dont les habitans du pays distinguent diverses parties auxquelles ils donnent les dénominations spéciales de mont PAROPAMISUS, de mont HEMODUS, de mont IMAÜS, mais que les Macédoniens comprennent toute entière sous le nom général de* CAUCASE.

[1] *Gol. not. in Alferg.* pag. 190, 191. = [2] *Analys. de la Carte de l'Empire, et des marches &c.* pag. 830. = [3] *Voyez* ci-après, *pag. 276*, not. 3.

CHAPITRE XI.

III.ᵉ continuation du Chapitre VIII. Pays et peuples placés au nord de la partie orientale du *Taurus*.

§. I.ᵉʳ *Des* Daæ. — *Peuples qui enlevèrent aux Grecs la Bactriane.* §. II. *Des* Sacæ; *de leurs expéditions et de leur défaite.* §. III. *Des* Massagetæ. — *Description de leur pays.* — *Leurs mœurs* §. IV. *Tribus particulières de* Sacæ *et de* Massagetæ. §. V. *Témoignages d'Eratosthène, relativement aux pays occupés en général par ces peuples.* §. VI. *Mesures marquées par Eratosthène pour tous les pays, depuis le mont* Caspius *jusqu'aux frontières de l'Inde.*

PAGE 511. § I.ᵉʳ Des *Daæ*.

SUR la gauche ‹1›, en face [de cette chaîne de montagnes], habitent des peuples Scythes, et les nomades, qui occupent tout le côté septentrional ‹2›. La plus grande partie des Scythes, à partir de la mer Caspienne, sont appelés *Daæ* *. Ceux qui sont plus orientaux que les *Daæ*, on les nomme *Massagetæ* et *Sacæ* ‹3›. Quant aux autres, on leur donne en général la dénomination de Scythes; mais en particulier, chacun d'eux a son nom ‹4›.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 151, not 2; *pag.* 242, not. 1.

‹1› Sous-entendu, de ceux qui, à partir de l'extrémité sud-est de la mer Hyrcanienne, s'avancent vers l'orient. C'étoit sans doute par une faute d'écriture qu'ici M. de Bréquigny avoit noté en marge : « C'est » toujours en supposant que l'on va vers » l'*occident.* » Voyez ci-dessus, *pag.* 252.

‹2› *En face &c.* Je crois avoir rendu fidèlement le texte : 'ANTIκεινται Σκυθικὰ ἔθνη, καὶ τὰ νομαδικὰ, ἅπασαν ἐκπληροῦντα τὴν βόρειον πλευράν. Mais que faut-il entendre précisément par ces mots, τὴν βόρειον πλευράν, *le côté septentrional!* est-ce *le côté septentrional [de la* TERRE-HABITÉE*]!* Je n'ose décider.

‹3› *Ceux qui sont plus orientaux que les* DAÆ, *&c.* Τοὺς δὲ ΠΡΟΣΕΩ'ΟΥΣ [*al.* ΠΡΟ'Σ 'ΕΩ] *τούτων μᾶλλον* κ. τ. λ. Cela pourroit absolument signifier, *les plus orientaux de ces peuples se nomment &c.* Mais, si l'on adopte ce sens, il faudra supposer que Strabon donnoit les *Massagetæ* et les *Sacæ* comme faisant partie des *Daæ*.

‹4› Nos meilleurs géographes modernes sont encore loin, ce me semble, de pouvoir déterminer, d'une manière nette et précise, la situation et la circonscription du pays qu'occupoient, respectivement, les peuples désignés chez les anciens sous la dénomina-

Tous, ou du moins la plupart, sont nomades. <1> De ces nomades, les plus connus sont ceux qui ont enlevé aux Grecs la Bactriane <2> : je veux dire [d'abord] les *Asii*, les *Pasiani*, les *Tochari*, les *Sacarauli* <3>; puis, ceux qui partirent des rives de l'*Iaxartès*, où ils demeuroient vis-à-vis des *Sacæ* et des *Sogdiani* <4>; [enfin] les *Sacæ*, avec ces [tribus des] *Daæ*, auxquelles on applique les surnoms d'*Aparni*, de *Xanthii* et de *Pissuri* <5>.

PAGE 511.
Peuples qui enlevèrent aux Grecs la Bactriane.

tion de *Sacæ* et de *Massagetæ*. Suivant une opinion récemment émise [1], les *Massagetæ* auroient possédé, 1.° le territoire actuel de la grande horde des Kirgis; 2.° la Sangarie méridionale; 3.° la partie septentrionale de la petite Bucharie : et les *Sacæ* auroient dû nécessairement demeurer dans une contrée qui, vers le midi, touchoit au pays des *Massagetæ*.

<1> Dans le texte Grec, la phrase qui va suivre me paroît singulièrement obscure, et je ne puis en reconnoître nettement la syntaxe. J'ai présenté le sens dont ce texte m'a paru suceptible, sans y introduire d'autre changement que la transposition d'une virgule. Mais, je ne veux point le dissimuler au lecteur, on pourroit donner de tout ce passage, une version assez littérale, de laquelle il résulteroit des idées un peu différentes de celles que je prête à Strabon : *Ceux des nomades qui sont devenus les plus connus, sont ceux qui ont enlevé aux Grecs la Bactriane; je veux dire [ceux qui s'appellent] ASII, PASIANI, TOCHARI, SACARAULI, et [qui étoient] partis de la rive de l'IAXARTÈS opposée à celle qu'habitent les SACÆ et les SOGDIANI; [rive] occupée [non-seulement] par les SACÆ, mais aussi par ceux des DAÆ que l'on surnomme, en partie, APARNI, en partie XANTHII, en partie PISSURI.*

<2> Il paroît assez constant que cette révolution doit se rapporter à l'année 127 avant l'ère Chrétienne [2].

<3> *Les ASII, &c.* Quoi que dise Strabon, ces quatre peuples sont peu connus. L'orthographe de leurs noms respectifs n'est point constamment la même dans tous les mss. Les critiques ont proposé diverses leçons, propres à rapprocher ces dénominations, de celles qui se trouvent citées par d'autres auteurs anciens, sans l'être par Strabon. Mais, quel que soit le degré de probabilité des conjectures de ces critiques, on reste toujours embarrassé à déterminer la position des pays que dut occuper chacun des peuples dont il est ici question. C'est, vraisemblablement, d'après le nom de *TOCHARI* ou *TACHARI*, que M. d'Anville [3] aura cru devoir placer les tribus ainsi dénommées, dans le territoire qui s'appelle aujourd'hui le Tokaristan, situé, dit ce grand géographe, entre les montagnes, et le Gihon ou Abi-Amu [l'ancien *Oxus*].

<4> Strabon va parler tout-à-l'heure des *Sacæ* fort en détail; mais il ne décrira le pays des *Sogdiani* que plus tard [4].

<5> L'auteur a déjà fait mention [5] des *Daæ*, surnommés *Parni* où, comme d'habiles critiques pensent devoir lire, *Aparni*. Mais,

[1] *Joh. Christoph. Gatterer, de Hunnis Commentat.* 1, §. 9 et 10; soc. reg. Gotting. vol. XIV, pag. 11 et 12. — [2] Conf. *Vaillant, de Arsacidar. Imper.* tom. I, pag. 61 et seq. — *Longuerue, Annal. Arsacid.* pag. 14, ex *Trog. prolog.* lib. XLI. — *Bayer, Hist. regn. Græc. Bactr.* §. 40, pag. [illegible]. — *De Guignes, Rech. sur quelques évènemens &c.* Acad des Inscr. et B. L. vol. XXV, *Mém.* pag. 24 et suiv. — *Gatterer, Commentat. de Hunnis*, soc. reg. sc. Gotting. vol. XIV, pag. 25. — [3] *Géogr. anc.* tom. II, pag. 300. — [4] *Voy.* ci-après, *pag. 284 et suiv.* — [5] *Voyez* ci-dessus, *pag. 242*, not. 2.

PAGE 511.

Les *Aparni* (1) sont les plus proches de l'Hyrcarnie, et de la mer qui borde ce pays; les autres s'étendent jusque vis-à-vis de l'*Aria*.

Le territoire qu'occupent ces peuples est séparé de l'Hyrcanie et de la *Parthyæa*, par un vaste désert *, dépourvu d'eaux, et qui se prolonge jusqu'aux confins de l'*Aria* (2). [Jadis] ils le traversoient [à grandes journées] pour faire des incursions dans l'Hyrcarnie, dans la *Nesæa* *, dans les plaines des *Parthyæi*. Ceux-ci convinrent de payer une sorte de tribut, qui consistoit dans la permission, à certains termes fixés, de courir le pays, et d'en emporter librement le butin. Mais trop souvent les nomades abusoient d'une pareille convention; et aussitôt recommençoit une guerre, qu'arrêtoient de nouveau quelques traités, également destinés à être bientôt rompus. Telle est la vie de tous ces nomades; elle se passe dans une alternative continuelle de guerre et de paix avec leurs voisins.

* Le désert de Kara-Kum, ou du Sable-noir. Voyez ci-dessus, pag. 252, not. 2.

* Voyez ci-dessus, pag. 245, not. 1.

§. 11. Des *Sacæ*; de leurs expéditions &c.

LES *Sacæ* ont fait [en Asie] des irruptions semblables à celles des *Cimmerii*, des *Treres*, et ont subjugué des contrées plus ou moins éloignées de leur propre habitation *. Ainsi les a-t-on vus s'emparer de la Bactriane, et se rendre maîtres du meilleur district de toute l'Arménie, qui même a porté, d'après eux, le nom de *Sacasêné* *.

* Voyez ci-dessus, pag 255, not. 2.

* Voyez tom. I, p. 191, n. 5, ci-dessus, pag. 247: et ci-après, pag. 527, 528, 529 du texte Grec.

comme je l'ai fait observer, la position que, dans le premier passage, il assigne à ces peuples, sembleroit plus septentrionale que le pays où maintenant il les place, et qui, selon nos meilleurs géographes, répondroit à la province dite aujourd'hui, Dahistan.

Quant aux *Xanthii* et aux *Pissuri*, Strabon est peut-être le seul qui nous fasse connoître leur existence; mais, dans la suite [1], il paroitra dire que des peuples portant ces mêmes noms, avoient été originairement établis au nord ou à l'ouest du *Palus-Mæotis*.

(1) *Les APARNI* : Οἱ μὲν δὴ ΑΠΑΡΝΟΙ. Telle est la leçon de tous les manuscrits, excepté notre manuscrit 1398, qui porte [2], Ἀσπάρνιοι, *Hasparii*.

(2) *Jusqu'aux confins de l'ARIA*. Litt. *jusqu'aux ARII* : μέχρι ΑΡΙΩΝ, ἔρημος κ. τ. λ. Notre manuscrit 1398, seul, offre [3], μέχρι ΑΡΙΟΝΗΣ, ἔρημος. D'après cette leçon, évidemment fautive, mais que l'on rectifieroit, sans peine, en lisant, Ἀριανῆς, il faudroit traduire, *jusqu'à l'ARIANE*.

[1] *Voyez* ci-après, *pag.* 274, not. 1. = [2] F.° 73 r.° lin. 27. = [3] *Ibid.* lin. 29.

Ils

Ils ont pénétré jusque dans le pays des Cappadociens, sur-tout dans celui de ces Cappadociens, voisins du Pont-Euxin, que l'on distingue aujourd'hui par le nom de *Pontici**. Mais là, tandis qu'ils se tenoient rassemblés pour le partage du butin, les généraux Perses qui commandoient dans ces contrées ‹1›, les attaquèrent de nuit et les exterminèrent. [Pour éterniser le souvenir de cet événement], les Perses, après avoir accumulé des terres autour d'une roche [sise dans la plaine où s'étoit passée l'action], y formèrent comme une colline*, qu'ils entourèrent de murs ‹2›, et où ils élevèrent deux temples, l'un à la déesse ANAÏTIS*, l'autre aux divinités Persiennes, OMANUS et ANANDATE*, qui partagent ses autels ‹3›; puis ils fondèrent la fête annuelle, dite les *SACÆA*, que célèbrent encore maintenant les possesseurs de *Zela**; ainsi appelle-t-on le lieu dont je parle. Ce lieu n'est en soi qu'une

PAGE 511.

* *Voyez* liv. XII, *pag.* 534 et 541 du texte Grec.

PAGE 512.

* De Bell. Alex. c. 72. — Plin. lib. VI, §. 3.

* *Voyez* ci-après, *pag.* 532 et 559 du texte Grec.

* *Voyez* liv. XV, *p.* 733 du texte Grec.

* *Voyez* ci-après, *pag.* 557, 559, 560 du texte Grec.

‹1› Comment le D.r Hyde a-t-il pu dire[1] que Strabon plaçoit le théâtre de ce fait dans l'Hyrcanie!

‹2› Je lis, avec M. Heyne[2], '[illegible]' non '[illegible].

‹3› *L'autre aux divinités PERSIENNES &c.* Je lis, avec M. Tzschucke, *Ὠμανοῦ* et *Ἀναν-δάτου* leçon autorisée, en cet endroit, par les meilleurs manuscrits, et confirmée par celle que l'on trouve constamment dans un autre passage[3].

Les deux divinités dont il est ici question ne sont point connues d'ailleurs[4]: ce que Selden dit[5] à ce sujet, manque de fondement[6].

Strabon, qui les donne ici pour être d'origine Persienne, semblera, dans la suite[7], énoncer, au contraire, qu'elles étoient Cappadociennes. Pour le concilier avec lui-même, nous supposerons[8] que si, dans ce premier passage, il les qualifie de Persiennes, c'est parce que les satrapes Perses, ayant trouvé ce culte établi en Cappadoce, l'introduisirent ensuite dans leur pays.

J'ai rendu les mots, *τῶν συμβώμων θεῶν*, par ceux-ci, *qui partagent SES autels* : mais peut-être le grec signifie-t-il seulement que c'étoient les deux divinités, OMANUS et ANANDATE, à qui le même autel étoit toujours commun.

Du reste, je me contenterai de rappeler, en sous-note, les principaux critiques qui ont parlé très-au long[9] de toutes ces déités orientales.

[1] *Hyd. Hist. relig. vet. Pers.* cap. 3, pag. 94. — [2] *Heyn. de Sacerdot. Coman. &c.* sect. 1, §. 6; Comment. soc. reg. sc. Gotting. vol. XVI, pag. 120, not. a. — [3] *Voyez* ci-après, *pag.* 733 du texte Grec. — [4] Cf. *Heyn. de Sacerdot. Coman. &c.* loc. cit. — [5] *Seld. de Dis Syr. Syntagm.* II, cap. 8, pag. 148, 149. — [6] Cf. *Hyd.* loc. cit. — [7] *Voyez* liv. XV, *pag.* 733 du texte Grec. — [8] Cf. *Meiners, de var. Pers. relig. convers.* Comment. soc. reg. sc. Gotting. vol. III, pag. 115. — [9] Cf. *Bochart, Phaleg.* lib. IV, cap. 19, col. 245, lin. 1. — *Hyd.* loc. cit. — *Seld.* loc. cit. — *Reland. diss. Misc.* part. II, pag. 118. — *Freret, Obs. sur les fêtes relig. de la Perse*, Acad. des Inscript. et B. L. vol. XVI, *Mém.* pag. 272. — *Id. de l'année vague Cappadoc.* ibid. vol. XIX, *Hist.* pag. 42. — *Meiners*, loc. cit. — *Heyn.* loc. cit.

Page 512.
* Ἱερόδουλοι.
* Vers l'an 64 avant l'ère Chr.

bourgade, peuplée presque uniquement des desservans du culte* de la déesse : mais Pompée, y ayant réuni * plusieurs territoires considérables dont les habitans furent rassemblés dans son enceinte murée, en fit l'une de ces cités qu'il crut devoir former après la défaite de Mithridate.

* Cf. Mignot, XXIV.e Mem. sur les Phœnic. Acad. des I. et B. L. vol. XLII, Mém. p. 73.

Tel est le récit de quelques auteurs, concernant l'origine des *Sacæa* *. Selon d'autres, elle ne date que du règne de Cyrus. Ce prince, disent-ils ‹1›, ayant porté la guerre dans le pays des *Sacæ*, y perdit une bataille. Contraint de fuir, il regagna les lieux où il avoit établi ses magasins, abondamment pourvus de provisions, et sur-tout de vin. Après s'y être arrêté le peu de temps nécessaire pour faire reposer son armée, il en repartit sur le soir, feignant de continuer sa fuite, et laissant ses tentes pleines de vivres : mais il fit seulement la marche convenable à son dessein. Les *Sacæ*, qui le poursuivoient, arrivèrent dans ce camp abandonné, et, le trouvant rempli de victuailles, se livrèrent sans ménagement ‹2› à la débauche. Cyrus, alors, revenu sur ses pas, surprit les barbares ivres et hors de sens. Les uns, couchés à terre et ensevelis dans le plus profond sommeil, purent être aisément massacrés; les autres, occupés à sauter, à danser, tombèrent, sans défense, entre les mains d'ennemis armés; de sorte que presque tous périrent. Le prince vainqueur, attribuant son succès à une protection divine, consacra ce jour à la déesse honorée dans sa patrie, et voulut ‹3› qu'il s'appelât [le jour des] *Sacæa*. Voilà pourquoi, dans tous les lieux où il se trouve un temple de cette divinité, on célèbre [annuellement] la fête des *Sacæa* ‹4› : c'est une

‹1› Si nous comparons ce récit avec celui d'Hérodote [1], relativement à la guerre de Cyrus contre les *Massagetæ*, nous reconnoîtrons que, suivant toute apparence, Strabon ici, abandonnant ce guide, a préféré de suivre Ctésias.

‹2› Je lis, avec M. Tzschucke, ἀνέδην, non ἀναιδῶν.

‹3› Je lis, comme plusieurs manuscrits le portent, προσηγόρευσε, non προσαγορεύσας.

‹4› Je lis, Σακαῖα τις τῶν μεθ' ἡμέραν κ.τ.λ. au lieu de, Σακαία τῆς μεθ' ἡμέραν κ. τ. λ.

[1] Conf. *Herodot.* lib. 1, §. 201 et seq.

espèce de bacchanale ; les hommes et les femmes s'y réunissent, vêtus à la scythe, et passent ensemble vingt-quatre heures à boire, à folâtrer. PAGE 512.

§. III. Des *Massagetæ*.

LES *Massagetæ* * prouvèrent leur courage, lors de cette guerre contre Cyrus, au sujet de laquelle tant d'auteurs débitent les choses que chacun peut lire dans leurs écrits. Mais voici quelques autres détails concernant ces peuples.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 254*, not. 2, 3.

Description de leur pays.

Les *Massagetæ* habitent, partie sur des montagnes, partie au sein des plaines : d'autres demeurent dans des marais où se perdent les rivières ; et d'autres encore occupent les îles ‹1› que ces marais renferment. Suivant certains rapports, leur pays est inondé principalement par le fleuve *Araxus* ‹2›, qui se divise en beaucoup de bras, formant autant de fleuves ‹3› : tous ont leur embouchure dans l'autre mer, je parle de la mer Septentrionale ; un seul se dégorge dans le golfe Hyrcanien ‹4›. PAGE 513.

‹1› Suivant Hérodote [1], quelques-unes de ces îles étoient aussi grandes que celle de Lesbos.

‹2› *Le fleuve* ARAXUS : Τὸν Ἄραξον. Telle est ici l'orthographe qu'offrent tous les manuscrits, d'accord avec les éditions. Je penche néanmoins, avec M. Falconer, à croire que Strabon, en cet endroit, a voulu simplement rappeler ce témoignage d'Hérodote, qui embarrasse si fort les critiques. Le fleuve dont il est question ne doit être autre que l'*Iaxartès* [le Sihon *ou* Sirr].

‹3› *Qui se divise en* beaucoup *de bras, &c.* J'ai lu, avec Casaubon, avec M. Tzschucke, et sur l'autorité de plusieurs mss., ΠΟΛΛΑΧῆ, non ΠΑΝΤΑΧῆ· leçon qui signifieroit que le fleuve se divise ou s'épanche *par-tout* dans son cours. Au rapport d'Hérodote [2], le fleuve dont il s'agit avoit quarante embouchures : mais toutes se perdoient dans des marais ou des sables, à l'exception d'une seule, par laquelle les eaux arrivoient pures jusqu'à la mer Caspienne.

‹4› *Tous ont leur embouchure &c.* Le texte porte : Ἐκπίπτουσι δὲ τοῖς μὲν ἄλλοις στόμασιν εἰς τὴν ἄλλην τὴν ΠΡΟΣ ἈΡΚΤΟΙΣ [al. ΠΡΟΣΑΡΚΤΙΟΝ] θάλασσαν, ἑνὶ δὲ μόνῳ πρὸς ΤΟΝ ΚΟΛΠΟΝ τὸν Ὑρκάνιον. Je crois avoir exprimé le sens de la phrase Grecque. L'auteur, ce me semble, y donne à entendre que tous les bras de l'*Araxus*, hormis un seul, se dirigeoient vers l'océan Septentrional. En effet, il met en opposition *le* GOLFE *Hyrcanien*, τὸν ΚΟΛΠΟΝ, τὸν Ὑρκάνιον, &c., et l'AUTRE *mer*, CELLE *qui est au nord*, τὴν ἌΛΛΗΝ θάλασσαν, ΤΗΝ πρὸς ἄρκτοις. Toutefois il me naît un doute. Strabon nous a bien dit une fois expressément [3], que la mer Hyrcanienne ou Caspienne étoit un *golfe*, κόλπος, de l'océan Septentrional ; mais je ne vois pas qu'ensuite, dans aucun endroit, il qualifie de *golfe*, κόλπος, cette même mer Hyrcanienne

[1] *Herodot.* lib. 1, §. 1. — [2] *Id.* ibid. §. 202. — [3] *Voyez* ci-dessus, *pag. 248*, not. 1.

PAGE 513.
Leurs mœurs.
[a] Herodot. l. 1, §. 216.

Les *Massagetæ* ne reconnoissent de dieu que le Soleil[a]; et ils lui sacrifient des chevaux.

Chacun d'eux n'épouse qu'une femme; mais ils se servent de celles d'autrui, et cela sans mystère. Pour se satisfaire librement <1> avec elles, la précaution suffisante est de suspendre leur carquois à l'entrée du char * [où ils vont les trouver].

* Leur demeure.

[b] Herodot. loc. cit. — Larcher, not. 515, 516.

* Litt. *de bétail*. τῶν προβατείων κρεῶν.

La plus belle mort, selon eux[b], c'est, lorsqu'une fois ils touchent à la vieillesse, d'être coupés en morceaux <2>, et mangés avec des viandes de boucherie *. Ceux qui meurent de maladie, sont censés des impies; et, comme tels, ils sont jetés en proie aux bêtes féroces.

ou Caspienne : toujours il l'appelle *mer*, θάλασσα ou πέλαγος. Ici, n'auroit-il pas voulu simplement distinguer, entre la partie la plus septentrionale de cette mer, et la partie méridionale ! Celle-ci, avoisinant l'Hyrcanie, pourroit avoir été plus proprement qualifiée de *GOLFE Hyrcanien*.

— Ce passage, aussi difficile à expliquer que celui d'Hérodote qui lui correspond, demanderoit des discussions que l'état encore trop imparfait de nos connoissances sur ces contrées, ne permet pas d'entreprendre. Il me paroît en général que les Massagètes dont il est question, habitoient entre la mer Caspienne et le lac Aral. J'ai dit que ce lac, autrefois, n'étoit pas aussi grand qu'aujourd'hui. Alors le Sirr ou l'Iaxartes, qui paroît être l'Araxe des Massagètes, passoit au nord de ce lac, et arrivoit à la mer Caspienne en traversant les plaines sablonneuses du haut Kharasm. Ces plaines humides sont encore sillonnées par de longues suites de petites lagunes qui tracent les différens canaux dans lesquels cet Araxe se divisoit avant de se rendre dans la Caspienne. Les terres que ces canaux laissoient entre eux, formoient les îles occupées par les Massagètes. Il ne me paroît guère possible de chercher ces îles à l'embouchure du Volga, et encore moins dans le pays élevé des Kirgis, et dans la petite Bucharie.

Quand Strabon ajoute que l'Araxe avoit une seule de ses embouchures dans la mer Hyrcanienne, et les autres dans l'océan Septentrional, il offre une nouvelle difficulté. Pour l'expliquer, il faut se rappeler que les Grecs bornoient le nom de Caspienne ou d'Hyrcanienne à la seule portion de cette mer qu'ils avoient visitée, et qu'ils confondoient sa partie supérieure qu'ils ne connoissoient point, avec l'océan Septentrional. On a vu dans la note 4, *pag. 239 et 240*, que, d'après leurs mesures, la première embouchure de l'Iaxartes ou de l'Araxe, tomboit autrefois dans le golfe de Kindelinskoi : c'étoit la plus méridionale de toutes; et comme ils n'avoient pas été au-delà, ils jugeoient que les autres bouches dont ils avoient entendu parler, devoient se trouver sur les bords de l'océan Septentrional, d'où la mer Caspienne tiroit son origine. G.

<1> Littér. *Celui qui veut coucher avec la femme d'autrui ; ὁ μιγνύμενος τῇ ἀλλοτρίᾳ*[a].

<2> Suivant un auteur que Casaubon cite comme anonyme, mais que je crois être Gémistus, dans son Traité, Περὶ τῶ καλῶ

[a] Conf. *Herodot.* lib. 1, §. 216.

Les *Massagetæ* sont bons soldats à pied et à cheval ; ils se servent de flèches, d'épées *, de cuirasses et de *sagares* **. Leurs armes sont de cuivre ‹1› : mais, dans les combats, ils portent des ceintures d'or, et, autour de leurs têtes, des bandeaux d'or * ‹2› ; les freins et les plastrons ** de leurs chevaux sont d'or. Leur pays ne produit point d'argent, et très-peu de fer; mais il fournit beaucoup de cuivre et d'or.

Page 513.

* Μαχαίρας.

** Σαγάρεις, *des haches à deux tranchans.* Voy. ci-dessus, *pag.* 259.

* Litt. *des diadèmes*, *διαδήματα.*

** Μασχαλιστῆρες.

Les *Massagetæ* insulaires *, n'ayant point de grains, se nourrissent de racines et de fruits sauvages. Faute de bêtes à laine, ils se font des vêtemens de l'écorce des arbres *; leur boisson est le suc des fruits écrasés ‹3›.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 259, not. 1.

* Τὰς τῶν δένδρων ΦΛΟΙΟΥΣ.

Ceux qui demeurent dans les marais, mangent du poisson et se vêtent de la peau des veaux marins *; ces animaux remontent des bords de la mer jusque là [1].

* *Des phoques*, *φωκῶν.*

[1] Herodot. l. 1, §.

Les montagnards se nourrissent [comme les insulaires] de productions sauvages. Ce n'est pas qu'ils n'élèvent quelques troupeaux; mais ils les épargnent et les laissent vivre pour en tirer des laines et du lait. Ils savent teindre leurs étoffes de couleurs diverses, dont l'éclat s'efface difficilement.

καὶ αἰσχρῷ, c'étoient les enfans qui rendoient à leur père ce dernier office.

‹1› La phrase Grecque, naturellement, pourroit signifier que les *sagares* seules étoient de cuivre. Mais, vu l'espèce d'opposition que présente la phrase suivante, et d'après le témoignage d'Hérodote [1], j'ai pensé que l'adjectif, *χαλκαῖς*, devoit se rapporter en général aux armes spécifiées auparavant. Toutefois, comme au nombre de ces armes, Strabon cite les cuirasses, *θώρακας*, je trouve ici quelque chose de louche.

‹2› *Dans les* COMBATS, *ils portent.... autour de leurs têtes des* BANDEAUX *d'or.* La plupart des manuscrits offrent, *καὶ διαδήματα ἐν μαχαίραις*· leçon que suivoient l'ancien interprète Latin, Héresbach et Hopper, quand ils adoptoient cette version, *et diademata in* GLADIIS. Toutefois Hopper introduisit dans le texte Grec la leçon, *ἐν μάχαις· in pugnis.* Quant au mot *διαδήματα*, je le rends par, *des bandeaux ;* parce que le terme textuel, *diadèmes*, comme M. de Bréquigny le faisoit observer, est consacré, dans notre langue, à désigner l'ornement des têtes couronnées.

‹3› J'ai peine à comprendre comment ce dont il est question dans cet alinéa, auroit été particulier à la portion de *Massagetæ* qui habitoit les îles entourées de marais [2]. Néanmoins, tel paroît être déterminément le sens de ce paragraphe.

[1] *Herodot.* lib. 1, §. 215. — [2] *Voyez* ci-dessus, *pag.* 259, not. 1.

PAGE 513. Quant à ceux de la plaine, quoique leur terrain soit propre à la culture, ils n'en profitent point ; ils vivent de poissons et de la chair des troupeaux, comme les nomades, comme les Scythes en général : car, je le répète, la façon de vivre de tous ces peuples est presque la même ; leurs tombeaux, leurs mœurs, sont à-peu-près semblables. Leur vie est toute indépendante ; elle est dure, sauvage et guerrière, mais franche, et sans astuce dans le commerce.

§. IV.

Tribus particulières &c.

[a] Arrian. de exped. Alex. lib. III, cap. 28, §. 16, cap. 29, §. 12, cap. 30, §. 1.

[b] Diod. Sic. lib. XVII, §. 71. 74. 76. — Arrian. ubi suprà.

[c] Voyez pag. 750, 754 du texte Grec.

Du nombre des tribus de la nation des *Massagetæ* et des *Sacæ*, sont les *Attasii* et les *Chorasmii* <1>, chez lesquels Spitamène [a], l'un des Perses qui, à l'exemple de Bessus [b], tentèrent d'échapper à Alexandre, se sauva en quittant le pays des *Bactriani* et des *Sogdiani*. Et, plus tard [c], Arsacès, fuyant Callinicus <2>, se retira chez les *Aspasiacæ* <3>.

§. V.

Témoignages d'Ératosthène.

SUIVANT Ératosthène, les *Arachoti* et les *Massagetæ* s'étendent

<1> *Les* ATTASII *et les* CHORASMII. L'édition de Casaubon porte, *οἱ Ἀττάσιοι καὶ οἱ Χωρασμ*ΟΥΣΙΝ*οί*. Quant au nom du premier peuple, comme certains témoignages [1] semblent justifier la leçon Ἀττάσιοι, je la laisse subsister ; bien que d'habiles critiques aient cru, et cela par des motifs plausibles, devoir y substituer, soit *Αὐγάσιοι*, *Augasii* [2], soit *Αὐζάκιοι*, *Auzacii* [3]. Mais, pour la dénomination du second peuple, appelé ici *Χωρασμ*ΟΥΣΙΝ*οί*, *Chorasm*USINI, je crois démontré que la vraie leçon est *Χωράσμιοι*, *Chorasmii*.

Au surplus, et les *Attasii* de Strabon, et les *Chorasmii*, semblent, les uns et les autres, avoir habité ce pays que l'on appelle aujourd'hui le Khowaresm *ou* Kharasm, mais dont peut-être les limites auront changé à plusieurs reprises, selon les temps et les circonstances [4].

<2> Il s'agit vraisemblablement [5] d'Arsacès II, et de Séleucus II, surnommé *Callinicus*. Le règne de celui-ci date de l'an 247 à l'an 227 ou 226 avant l'ère Chrétienne ; et la fuite d'Arsacès paroît devoir être rapportée à l'an 243 avant la même ère.

<3> Ce nom se trouve écrit de beaucoup de manières, *Aspasiatæ*, *Aspassiacæ*, *Aspasiatræ*, *Aspasiacæ* ; et même, sans la première syllabe, *Pasiatæ*. Quelle que soit la vraie leçon, le peuple que Strabon, ici, a voulu désigner, et dont il ne fera plus mention, reste peu connu. Devons-nous le mettre au nombre ou bien le distinguer des autres peuples de race Massagétique, dont l'auteur vient de parler ? voilà ce que je n'ose décider.

[1] Conf. *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 18, seu cap. 16, tom. I, pag. 314, lin. 2 et 3. — *Ortel.* Thes. = [2] Conf. *Steph. Byzant.* v. Αὐγάσιοι. — *Casaub.* ad *Strab.* — *Berkel.* ad *Steph. Byzant.* loc. cit. — *Pined.* ibid. — *Holsten.* ibid. = [3] Conf. *Gatterer, de Hunnis &c.* loc. cit. pag. 14. = [4] Conf. *d'Anville, Géogr. anc.* tom. II, pag. 306. — *Uphag. Parerg. Hist.* pag. 353 et seq. — *Gatterer*, loc. cit. — *Barbié du Bocage, Analyse &c.* pag. 829. = [5] Conf. *Longuer. Ann. Arsac.* pag. 3.

le long du pays des *Bactrii*, jusqu'à l'*Oxus* ‹1›: Les *Sacæ* et les *Sogdiani*, dans tout leur territoire *, se trouvent en face de l'Inde: mais les *Bactrii* ne touchent à cette contrée que dans une petite portion ‹2› de leur pays; car la plus grande partie est située le long du mont *Paropamisus* *. Les *Sacæ* sont séparés des *Sogdiani* par le fleuve *Iaxartès*; et les *Sogdiani* le sont des *Bactrii* ** par l'*Oxus*. Entre les *Hyrcani* et les *Arii*, habitent les *Tapyri* ‹3›.

PAGE 513.

* Τοῖς ὅλοις ἐδάφεσι· litt. *dans tout leur sol*; expression singulière, si le texte n'est pas fautif.

* *Voyez* tom. I, *pag. 360*, not. 3; et ci-après, *pag. 588, 589, 697, 723, 724* du texte Grec.

** *Voyez* tom. I, *pag. 192*, not. 5.

‹1› La position dans laquelle, suivant un pareil témoignage, Ératosthène auroit placé les *Arachoti* qu'il prétendoit indiquer, semble ne point cadrer avec celle où, d'après ce que Strabon énoncera par la suite [1], devoient se trouver les *Arachosii*, l'*Arachosia*, et même une ville dite *Arachoti*.

Du reste, je me suis borné à rendre la leçon des éditions : Φησὶ δ' Ἐρατοσθένης, τοὺς ἈΡΑΧΩΤΟΥ͂Σ καὶ Μασσαγέτας τοῖς Βακτρίοις παρακεῖσθαι, πρὸς Ὦξον. Plusieurs mss. présentent la fin de la phrase ainsi conçue : Παρακεῖσθαι πρὸς [ΔΥ͂ΣΙΝ, ΠΑΡᾺ ΤῸΝ] Ὦξον. D'après une telle variante, que l'ancien interprète Latin, Héresbach, Hopper, et le traducteur Italien, ont suivie, Ératosthène se trouveroit avoir placé ses *Arachoti*, avec les *Massagetæ*, au couchant des *Bactrii*, et le long de l'*Oxus* : or, comme on ne sauroit lui prêter cette idée, nous serions forcés [2] de lire, πρὸς [ἝΩ], *au levant*, au lieu de, πρὸς [ΔΥ͂ΣΙΝ], *au couchant*. Ainsi, quoique le lexique attribué à Étienne de Byzance [3] offre quelque chose qui semble confirmer la leçon ordinaire de ce passage, je pencherois à croire qu'ici le nom Ἀραχώτας est un mot corrompu.

‹2› *Mais les* BACTRII *ne touchent &c.* J'ai lu, avec M. Tzschucke, sur l'autorité de plusieurs manuscrits, ΒακτρίΟΥΣ δ' ἐπ' ὀλίγον· κ. τ. λ., non, comme les éditions le portent, ΒακτρίΑ, ou ΒακτρίΟΙΣ δ' ἐπ' ὀλίγον· κ. τ. λ. Suivant cette dernière leçon, Ératosthène auroit dit, au sujet des SACÆ et des SOGDIANI, que, *dans toute l'étendue de leur territoire, ils se trouvoient en face de l'Inde, mais un peu aussi en face de la* BACTRIA; *et cela, parce que la plus grande partie de leur pays se prolonge le long du* PAROPAMISUS : mais une pareille phrase et une semblable description chorographique sont absurdes.

‹3› *Entre les* HYRCANI *et les* ARIS, *habitent les* TAPYRI. Plus bas [4], Strabon dira que les *Tapyri* habitoient entre les *Derbices* et les *Hyrcani*. De quelque manière que l'on cherchât à concilier les deux passages, il resteroit toujours certain qu'Ératosthène ici paroît avoir placé les *Tapyri* dans l'intérieur des terres, et à l'est ou sud-est des *Hyrcani*, plutôt qu'à l'ouest de ceux-ci, et sur les bords de la mer Hyrcanienne. A moins donc qu'il ne se fût trompé, comment admettre, avec nos critiques modernes [5], que, d'origine, le territoire de ces *Tapyri* répondoit à ce qui s'appelle aujourd'hui le Mazanderan et le Tabéristan, pays situé à l'ouest de l'ancienne Hyrcanie, et le long de la mer Caspienne! On peut seulement supposer qu'ils y auront été transplantés en des temps plus modernes : ou peut-être aussi,

[1] *Voyez* ci-après, *pag. 514, 516, 721, 723, 724* du texte Grec. — Cf. *Salmas. Exercit. Plin.* pag. 827, col. 1. — *D'Anville, Géogr. anc.* tom. II, pag. 291. = [2] Conf. *Bréquigny, note marginale*, ad loc. — *Seidel*, ad *Eratosthen. Fragm.* pag. 155. = [3] *Steph. Byzant.* v. Ἀραχωσία. = [4] *Voyez* ci-après, *pag. 272*. = [5] *Rech. géogr. et hist. sur la Médie*, Acad. des Inscr. et B. L. vol. L, *Mém.* pag. 133.

PAGE 514. Après * les *Hyrcani*, autour de la mer, se trouvent les *Amardi*, les *Anariacæ*, les *Cadusii*, les *Albani*, les *Caspii*, les *Vitii*; et peut-être encore d'autres peuples, jusqu'aux Scythes ‹1›. Du côté opposé [c'est-à-dire à l'orient des *Hyrcani*], sont les *Derbices* ‹2›. Les

* Vers l'occident.

du temps même d'Alexandre [1], les *Tapyri* étoient-ils dispersés et établis dans plusieurs contrées; en effet, plus bas, Strabon dira qu'ils appartenoient jadis à la Médie.

‹1› *Après les* HYRCANI, *&c.* Ératosthène ici, faisant l'énumération des pays qui, à partir des frontières occidentales de l'Hyrcanie, bordent la mer Caspienne, de l'est à l'ouest et en remontant vers le nord, nomme six peuples, dans cet ordre :

1.° Les *Amardi*;
2.° Les *Anariacæ*;
3.° Les *Cadusii*;
4.° Les *Albani*;
5.° Les *Caspii*;
6.° Les *Vitii*;

puis, au-delà de ceux-ci, en avançant toujours vers le nord, il n'indique que des peuples anonymes, au-dessus desquels auroient habité des Scythes. Ce témoignage se rapporte assez bien à celui que Strabon, au début du IX.ᵉ chapitre [2], avoit attribué au même Ératosthène. Mais, comme je l'ai déjà fait observer, Strabon ensuite, et à diverses reprises, a paru placer les riverains de la mer Caspienne dans un ordre chorographique fort différent de celui-là [3]; puisque, d'après ces passages postérieurs, nous pourrions croire qu'à l'ouest de l'Hyrcanie, on trouvoit successivement,

1.° Les *Anariacæ*;
2.° Les *Vitii*;
3.° Les *Amardi*;
4.° Les *Cadusii*;
5.° Les *Gelæ*,
6.° Les *Albani*, *&c.*

Une telle discordance offre des difficultés que l'éditeur des Fragmens d'Ératosthène n'a point touchées [4], et que je ne puis résoudre.

J'ai déjà parlé des *Amardi* [5], des *Anariacæ* [6], des *Cadusii* [7], des *Albani* [8], des *Caspii* [9]. Et quant aux *Vitii*, telle est ici l'orthographe de leur nom, Οὐΐτιοι : plus haut [10], il se trouvoit écrit, *Quintii*, Κουίντιοι; ou *Quitii*, Κυΐτιοι. J'ignore leur dénomination actuelle.

‹2› *Du côté opposé*, *&c.* Telle est, ce me semble, la signification de ce membre de phrase : Ἐπὶ θάτερα δὲ μέρη δὲ τῶν Ὑρκανῶν, Δέρβικας· ce qui paroît bien placer les *Derbices* à l'orient des *Hyrcani*. Et, je le répète [11], nous verrons bientôt [12], que Strabon donne les *Tapyri* comme situés entre ces deux autres peuples.

Sans doute, malgré de légères différences dans l'orthographe du nom, il est facile de reconnoître que les *Derbices* se trouvent mentionnés chez plus d'un auteur ancien [13]; mais nous n'en restons pas moins incertains sur la position et les limites du pays qu'originairement ils occupoient. Nos critiques

---

[1] *Arrian.* lib. III, cap. 23, §. 3, pag. 114. = [2] *Voy.* ci-dessus, *pag. 239*, not. 3. = [3] *Voy.* ci-dessus, *pag. 243*, not. 2. = [4] Conf. *Seidel. Eratosth. Fragm.* pag. 155. = [5] *Voyez* ci-dessus, *pag. 239*, not. 3. = [6] *Ibid.* not. 2. = [7] *Voyez* ci-dessus, *ibid.* not. 1; et *pag. 243*, not. 2. = [8] *Voyez* ci-dessus, *pag. 219*. = [9] *Voy.* tom. I, *pag. 73*, not. 3; et ci-dessus, *pag. 205*, not. 3; *pag. 224*, not. 1; *pag. 237*, not. 1; puis, ci-après, *pag. 517, 522, 524, 528* du texte Grec. = [10] *Voyez* ci-dessus, *pag. 243*, not. 2. = [11] *Voyez* ci-dessus, *pag. 263*, not. 3. = [12] *Voyez* ci-après, *pag. 272*. = [13] Conf. *Ctes. Fragm.* n.° 6, ap. *Steph. Byzant.* v. Δερβίκκαι· et *Phot. Bibl.* cod. 72, pag. 110, lin. 36. — *Apollon.* ap. *Steph. Byzant.* loc. cit. — *Diodor. Sic.* lib. II, §. 2, tom. I, pag. 115. — *Dionys. Perieget.* v. 734 et 738. — *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 18, seu cap. 16, tom I, pag. 314, lin. 6. — *Q. Curt.* lib. III, cap. 2, §. 7. — *Ptolem. Geogr.* lib. VI, cap. 10, pag. 183. — *Priscian.* v. 713. — *Avien.* v. 911. — *Anonym. Ravenn.* lib. II, cap. 8, pag. 52.

Cadusii

Cadusii touchent à-la-fois aux Mèdes ‹1› et aux *Matiani*, vers le mont *Parachoatras* *.

PAGE 514.
* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 247, not. 2; et *pag.* 253.

§. VI.
Mesures &c.
* *Voy.* la GÉOGRAPHIE DES GRECS ANALYSÉE, *pag.* 16.

ET quant aux distances, voici comment il les détermine * :

Du [mont] *Caspius* au [fleuve] *Cyrus* ‹2›, environ.....	1800 stades.
De là jusqu'aux Pyles Caspiennes..................	5600.
Ensuite, jusqu'à la ville d'*Alexandria*, dans le pays des *Arii*..	6400.
Puis, jusqu'à la ville de *Bactra*, autrement dite *Zariaspa* ‹3›.	3870.

modernes [1], à cet égard, n'offrent que des conjectures plus ou moins vagues.

‹1› Il s'agit des Mèdes-*Atropateni* [2].

‹2› *Du [mont]* CASPIUS *au [fleuve]* CYRUS. Le grec porte, ἀπὸ μὲν τοῦ Κασπίου ἐπὶ τὸν Κῦρον· littér. *du* CASPIUS *au* CYRUS. Les traducteurs Latins et M. de Bréquigny ont pensé que les mots, ἀπὸ τοῦ Κασπίου, vouloient dire, *à partir de* LA MER *Caspienne*. Mais une pareille interprétation laisse indéterminé le point d'où Ératosthène partoit pour marquer les distances successives. L'éditeur des FRAGMENS D'ÉRATOSTHÈNE a jugé [3] que l'on devroit substituer au nom Κασπίου, celui de Πόντου· de sorte qu'Ératosthène auroit dit que, *du* PONT-EUXIN *à [l'embouchure du]* CYRUS, *il y avoit 1800 stades :* cela pourroit absolument convenir [4]; mais toujours manqueroit-il la fixation du point de départ sur le bord de l'Euxin. Suivant MM. Tzschucke [5] et Falconer [6], il faudroit peut-être lire, ἀπὸ τοῦ Κασπίου [στόματος]· mais, pour lors, Ératosthène se trouveroit avoir compté, depuis [l'embouchure de] la mer Caspienne [dans l'océan Septentrional] jusqu'aux bouches du *Cyrus*, 1800 stades; et cette mesure, vu l'étendue que Strabon donne positivement à la mer Caspienne, prise du midi au nord [7], me paroît inadmissible. D'après toutes ces considérations, j'ai supposé qu'ici les termes, τοῦ Κασπίου, désignoient *le [mont]* CASPIUS : c'est sous cette dénomination qu'Ératosthène, comme je l'ai fait observer [8], semble avoir assez habituellement indiqué la partie septentrionale du Caucase, qui aboutit à la mer Caspienne.

‹3› *Puis, &c.* J'ai rendu les termes que l'édition de Casaubon présente. Quelques mss. portent : *Puis, jusqu'à la ville de* BACTRA, *autrement dite* ZARIASPA, *[l'on compte] 3000 stades ; et, de là jusqu'au fleuve* IAXARTÈS, *au bord duquel Alexandre arriva, environ 5000 stades : en tout 22,670 stades.* Mais, voulût-on admettre ce texte plus étendu, on ne sauroit le regarder comme correct; car le total des mesures que l'auteur y prétendoit résumer, s'élève seulement à 21,800, non, ainsi qu'on le voit exprimé, à 22,670 stades.

Selon d'autres mss. encore, Strabon auroit écrit : *Puis, jusqu'à la ville de* BACTRA, *autrement dite* ZARIASPA, *[l'on compte] 3670 stades ; et, de là jusqu'au fleuve [I]* AXARTÈS, *au bord duquel Alexandre arriva, environ 5000 stades : en tout 22,670 stades.* Ce dernier énoncé demeure également fautif, puisque la récapitulation des distances ne donneroit pas plus de 22,470 stades.

Au reste, quelque choix que l'on fasse parmi les variantes, il résultera toujours de

[1] Conf. *Peysson. Essai &c.* pag. 96. — *Uphag. Parerg. Hist.* pag. 350. — *Larcher, Notes sur Ctes.* §. 6, not. 22, tom. VI, pag. 260. — *Barb. du Boc. Analys. &c.* pag. 830. = [2] *Seidel. Fragm. Eratosth.* pag. 158. = [3] *Id. ibid.* = [4] Conf. *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 12, seu cap. 11, tom. I, pag. 309, lin. 10. = [5] *Ad Strab.* loc. = [6] *Ibid.* = [7] *Voyez* tom. I, *pag.* 195, not. 3, et *pag.* 196, not. 1; puis ci-dessus, *pag.* 238, not. 1. = [8] *Voyez* ci-dessus, *pag.* 205, not. 3.

PAGE 514.

Il marque aussi de la manière suivante les distances depuis les Pyles Caspiennes jusqu'au pays des *Indi* *:

* *Voy.* la GÉOGRAPHIE DES GRECS ANALYSÉE, *pag. 17 et 18.*

[Des Pyles] à *Hecatompylos*, il y a, dit-on ‹1›	1960 stades.
[De là] jusqu'à *Alexandria*, dans le pays des *Arii* ‹2› ..	4530.
De là jusqu'à la *Prophthasia*, située dans la *Drangé*	1600.

Quelques-uns disent seulement 1500 stades ‹3›.

ce passage, qu'au rapport de notre auteur, Ératosthène auroit compté, des Pyles Caspiennes à *Bactra*, ou 10,270, ou 10,070, ou 9400 stades. Et cependant Pline, dans l'édition du P. Hardouin, semble dire qu'Ératosthène n'évaluoit pas cette même distance à plus de 3700 stades ; car comment expliquer d'une autre manière ce passage [1] ! *Hunc enim cardinem* [scilicet, *Portas Caspias*] *Alexandri Magni itinera fecere : AB IIS PORTIS, ad Indiæ principium, stadia XV. M. sexcenta octoginta prodendo; ad BACTRA oppidum, quod appellant ZARIASPA, MMM. septingenta.* Mais sans doute le texte est altéré.

Si le nom de *Zariaspa* n'étoit qu'une corruption de celui de *Laraspa* ou *Lohraspa*, alors il rappelleroit le prince Lohrasp, qui passe chez les géographes orientaux pour avoir été le fondateur de cette ville [2], et y avoir tenu habituellement sa cour [3]. Mais, croire [4] qu'Ératosthène se trompoit, quand il donnoit *Zariaspa* et *Bactra* pour une seule et même ville, c'est une opinion trop hasardée.

‹1› *Des Pyles à HECATOMPYLOS, il y a*, dit-on, *1960 stades.* L'ancienne *Hecatompylos* passe assez généralement pour être représentée aujourd'hui par Damegan [5] : suivant M. de Sainte-Croix [6], ce seroit par Balha.

Le nombre χιλίας ἘΝΝακοσίας ἑξήκοντα, 1960, quoique les mss. n'offrent point de variantes, paroît fautif. Si nous lisions [7], *χιλίας ἙΠΤακοσίας ἑξήκοντα, 1760 stades*, les détails s'accorderoient mieux avec l'addition totale; et, comme je le ferai bientôt remarquer [8], tel pourroit être le nombre de stades qu'Apollodore comptoit entre les Pyles Caspiennes et *Bactra*.

‹2› Ératosthène, tout-à-l'heure, avoit compté, des Pyles Caspiennes à la ville d'*Alexandria - Ariorum*, seulement 6400 stades, mais sans marquer que c'étoit en passant par *Hecatompylos*. Maintenant il énonce qu'en traversant *Hecatompylos*, la distance étoit de 6490 stades. Deux de nos meilleurs géographes modernes placent l'ancienne *Alexandria - Ariorum*, l'un [9] dans la position de Corra, l'autre [10] dans la position d'Hérat : peut-être incessamment ces deux opinions devront céder à de nouvelles lumières.

‹3› *De là jusqu'à* la *PROPHTHASIA, &c.* J'ai cru devoir m'exprimer ainsi, parce que l'auteur, en disant, εἰς Προφθασίαν ΤΗΝ ἐν ΔΡΑΓΓΗ, semble annoncer que la *Prophthasia* dont il veut parler, ne doit pas être confondue avec un autre lieu du même nom, situé dans un territoire différent de la *Drangé* ou *Drangiané* ; et peut-être divers passages

[1] *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 17, seu cap. 15, tom. I, pag. 313, lin. 1. = [2] Conf. *Gol.* in *Alfergan.* pag. 75. = [3] *Anquetil*, *Zend-Avesta*, tom. I, *Vie de Zoroastre*, pag. 55. — *Id. ibid.* tom. II, *Iescht Farvardin*, 31.e *Cardé*, pag. 282, not. 1. = [4] Conf. *Bayer*, *Hist. regn. Græc. Bactr.* §. 7, pag. 17. = [5] Conf. *Gol. not. in Alferg.* pag. 191, 192. — *D'Anville*, *Géogr. anc.* tom. II, pag. 240, 241. — *Barbié du Bocage*, *Analys &c.* pag. 820, 821. = [6] *Mém. sur l'étendue de l'empire des Parthes &c.* Acad. des Inscr. et B. L. vol. L, *Mém.* pag. 95, 96. = [7] Conf. *Harduin.* ad *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 17, seu cap. 15, tom. I, pag. 312, lin. 17, not. 22. = [8] *Voy.* ci-après, *pag. 271*, not. 2. = [9] *D'Anville*, *Géogr. anc.* tom. II, pag. 288. — Cf. *Rennel*, *Descr. hist. et géogr. &c.* tom. II, pag. 217, 218. = [10] *Barb. du Boc. Analys. &c.* pag. 822.

De ce lieu jusqu'à la ville dite *Arachoti* ‹1›............	4120 stades.	PAGE 514.
D'*Arachoti* jusqu'à *Ortospana*, où le grand-chemin, qui vient de *Bactra**, se partage en trois ‹2›..........	2000.	* *Voyez* liv. XV, *pag. 723* du texte Grec.
Et, ensuite, jusqu'aux frontières de l'Inde............	1000.	
En total ‹3›....................................	15,500 stades.	

des auteurs anciens [1], justifieroient cette idée. Quoi qu'il en soit, suivant l'opinion générale [2], la *Prophthasia*, qu'Ératosthène ici prétendoit indiquer, est remplacée maintenant par Zarang. Quant à la dénomination de *Drangé*, j'ai dû suivre l'orthographe, ἐν Δραγγῇ, que tous les mss., d'accord avec les éditions, offrent dans ce passage. Ailleurs [3], Strabon se servira du mot, Δραγγιανὴ, *Drangiané*, pour désigner cette même province, qui, selon le sentiment commun, répondoit à ce que l'on appelle aujourd'hui le Sigistan.

‹1› *Dite* ARACHOTI *&c.* Vu la direction présumée de la route qu'Ératosthène décrivoit, dans le paragraphe cité par Strabon, le lieu dit *Arachoti* devoit appartenir à un pays fort différent de celui où le même Ératosthène, comme on l'a vu précédemment [4], plaçoit des peuples appelés aussi *Arachoti*. La ville dont il est maintenant question, se trouvoit, sans doute, dans l'*Arachosia*, province dont Strabon parlera plus d'une fois [5], et que les Orientaux appellent Arrokhage [6].

‹2› *Jusqu'à* ORTOSPANA, *où &c.* Au XV.e livre, *pag. 723*, où Strabon rappelle ce même témoignage, le nom *OrTospana* est écrit, mais par erreur, *Orospana*. Pline, bien que citant aussi Ératosthène, offre [7] *OrTospanum* au singulier. *OrTospana* ou *OrTospanum* fut appelé, vers une certaine époque [8], *Carura* ou *Cabura*; et, dans d'autres temps [9], *Ortopana*. Tels sont peut-être les seuls renseignemens transmis par les anciens sur ce lieu: sa position, et par conséquent sa dénomination actuelle, nous restent inconnues [10].

Je traduis, *jusqu'à* ORTOSPANA, où *le grand-chemin, &c.*, parce que le texte, ici, porte invariablement, ΕΙΣ Ὀρτόσπανα, ἘΠῚ τὴν κ. τ. λ.: l'emploi successif et sans conjonction des deux adverbes εἰς, ἐπὶ, me décide à interpréter ainsi la phrase. Mais, au livre XV, Strabon paroitra dire que, pour arriver à *Ortospana*, *l'on passoit* par *le lieu où le grand-chemin venant de* BACTRA, *se partageoit en trois*: Εἰς Ὀρθόσπανα [legend. Ὀρτόσπανα] ΔΙΑ τῆς ἐκ Βάκτρων ΤΡΙΟΔΟΝ.

L'expression, τὴν ἐκ Βάκτρων τρίοδον, m'embarrasse. Je l'ai rendue dans le sens que lui donnent tous les interprètes de Strabon; mais je ne puis m'expliquer une pareille indication. Peut-être les mots Grecs signifieroient-ils plus naturellement, l'*endroit où aboutissent les trois routes qui viennent de* BACTRA: et je ne comprendrois pas mieux cette autre désignation.

‹3› *En total, 15,500 stades.* Les quantités

[1] Conf. *Diodor. Sic.* lib. I, §. 2; lib. XVII, §. 78, 81, 103: tom. I, pag. 114 et 115; tom. II, pag. 221, 222, 242. — *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 21 et 25, seu cap. 17 et 23: tom. I, pag. 317, lin. 27; et pag. 325, lin. 6. — *Ptolem. Geogr.* lib. VII, cap. 19; et lib. VIII, tab. 9. — *Arrian. de exped. Alex.* lib. III, cap. 21, §. 2; 25, §. 13; 27, §. 9; 28, §. 1: lib. VI, cap. 15, §. 9: 17, §. 6; et lib. VII, cap. 6, §. 15; 10, §. 11. = [2] Conf. *d'Anville, Géogr. anc.* tom. II, pag. 289. — *Rennel, Descr. hist. et géogr. de l'Indost.* tom. II, pag. 217 et 218. — *Barb. du Boc. Analys. &c.* pag. 824. = [3] *Voyez* ci-après, *pag. 277 et 278*; et au livre XV, *pag. 723* du texte Grec. = [4] *Voyez* ci-dessus, *pag. 262*; et *pag. 263*, not. 1. = [5] *Voyez* ci-après, *pag. 277 et 278*; et liv. XV, *pag. 721, 723, 724* du texte Grec. = [6] *D'Anville, Géogr. anc.* tom. II, pag. 291. — Conf. *Rennel*, op. cit. loc. cit. — *Barbié du Boc. Analys. &c.* pag. 826. = [7] *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 21, seu cap. 17, tom. I, pag. 317, lin. 28 et 29. = [8] *Ptolem. Geogr.* lib. VI, cap. 18. = [9] *Ammian. Marcellin.* lib. XXIII, cap. 6, §. 70. = [10] Conf. *Barb. du Boc. Analys. &c.* pag. 826.

PAGE 514. Et l'on doit regarder comme droite, la ligne qui, à partir de l'extrémité de celle dont on vient de voir la mesure, c'est-à-dire depuis le fleuve *Indus*, se prolongeroit jusqu'à la mer Orientale, et formeroit la longueur de l'Inde (1).

Voilà ce que l'on peut dire relativement aux *Sacæ*.

déterminées précédemment, ne donnent que 15,210 stades; et même ce ne seroit que 15,110 stades, dans le cas où l'on adopteroit, pour la distance d'*Alexandria-Ariorum* à *Prophthasia*, la leçon, 1600 stades.

Dans le XV.e livre [1], Strabon paroîtra évaluer à 15,300 stades la route dont il est ici question.

Cette difficulté a été sentie, mais non résolue, par d'habiles critiques [2].

— Ces distances comprenoient les sinuosités des chemins, et aboutissoient à Alexandrie du Caucase, près de l'emplacement actuel de Candahar. De ce point jusqu'à l'*Indus*, les itinéraires d'Alexandre marquoient encore environ 1800 stades (*Plin.* lib. VI, cap. 21); c'étoient en tout 17,300 stades, qu'Ératosthène réduisoit à 14,000 stades en ligne droite, pour avoir l'intervalle du méridien des Portes Caspiennes à celui des sources de l'*Indus*.

Le défaut de cartes suffisantes m'empêche de rechercher l'emplacement des lieux dont il vient d'être question. G.

(1) Cette longueur [de l'Inde], dont ici Strabon, ou plutôt Ératosthène, ne détermine point la dimension, est celle qui, dans le 1.er livre, a été dite de 16,000 stades [3].

[1] *Voyez* liv. XV, *pag. 723 et 722* du texte Grec. = [2] Conf. *Salmas. Exercit. Plinian.* pag. 556, col. 2, E. — *Harduin.* ad *Plin. Hist. nat.* liv. VI, §. 17, seu cap. 15, tom. I, pag. 313, lin. 1. — *Gossell. Géogr. des Grecs analysée*, pag. 16, 17. — *Seidel.* ad *Fragm. Eratosth.* pag. 160. — *Tzschuck.* et *Falcon.* ad *Strab.* loc. = [3] *Voyez* tom. I, *pag. 161*, not. 4, et *pag. 162*.

CHAPITRE XII.

IV.ᵉ continuation du Chapitre VIII. De la *Parthyæa.*

§. I.ᵉʳ *Nature du pays qui forme la* Parthyæa. §. II. *Villes soumises aux* Parthyæi. — Rhagæ. §. III. *Peuples appelés* Tapyri. §. IV. *Originè et progrès de la puissance des* Parthyæi.

LA *Parthyæa* ‹1› n'est pas fort étendue : aussi, pour la répartition des impôts, sous l'empire des Perses, comme ensuite sous la longue domination des Macédoniens, ne forma-t-elle, avec le territoire des *Hyrcani,* qu'un seul district. PAGE 514.

§. I.ᵉʳ Nature du pays.

AU désavantage de sa petitesse se joint celui d'être un pays hérissé de forêts, montagneux et pauvre; de sorte que les rois, menant avec eux une suite nombreuse *, le traversoient toujours rapidement, parce qu'ils ne pouvoient y nourrir tant de monde, même pendant un court séjour. Mais aujourd'hui le domaine des *Parthyæi* se trouve bien augmenté.

* Ou bien, *leurs armées,* τὸν ἑαυτῶν ὄχλον.

En effet, [ce domaine, appelé] la *Parthyéné,* comprend la

‹1› Strabon a déjà parlé [1] plus d'une fois des habitans de la contrée dont il s'agit ici, je veux dire des *Parthyæi.* A l'égard de cette dénomination ethnique, l'orthographe, dans le texte Grec, ne varie jamais. J'en dirois volontiers autant pour la dénomination topique du territoire qui formoit originairement la véritable patrie des *Parthyæi.* Strabon me semble avoir toujours appelé ce territoire, ἡ Παρθυαία, *la PARTHYÆA.* Si, parfois, il emploie, comme il fera tout-à-l'heure, la dénomination de, ἡ Παρθυηνὴ, *la PARTHYÉNÉ;* c'est, à ce que je crois voir, quand il veut désigner, non simplement l'habitation primitive des *Parthyæi,* mais, de plus, certains pays que, par la suite des temps, ils avoient réunis à leur domaine. Au reste, l'on peut, sur ce point, consulter Saumaise [2].

Les limites de la *Parthyæa* proprement dite, ne sont pas bien déterminées [3]. Suivant un critique que j'ai déjà cité plus d'une fois, elle auroit fait partie de la province dite aujourd'hui le Kuhistan [4].

[1] *Voyez* tom. I, *pag. 24, 30, 31 et 360,* not. 3. — Tom. II, *pag. 423.* — Ci-dessus, *pag. 176,* not. 4; *pag. 242, 248, 249, 252* et *256.* = [2] Conf. *Salmas. Exercitat. Plin.* pag. 171, col. 1, B, et seq.; 542, col. 2, A; 698, col. 1, D; 827, col. 2, E; 842, col. 1, A, et col. 2, C; 843, col. 1, A, C, D. = [3] Conf. *d'Anville, Géogr. anc.* tom. II, pag. 244 et suiv. = [4] *Uphag. Parerg. Hist.* pag. 344.

PAGE 514. *Comisené*, ainsi que la *Chorené* ‹1›, et même presque tous les cantons qui, s'étendant jusqu'aux Pyles Caspiennes et au [territoire des] *Arhagi* et *Tapyri*, jadis dépendoient de la Médie ‹2›.

‹1› *En effet, la* PARTHYÉNÉ *&c.* Ici le texte Grec porte constamment : Μέρη δ' ἐςὶ τῆς ΠΑΡΘΥΗΝΗΣ. Et, selon moi, l'auteur, dans cette phrase, préfère la dénomination de *Parthyéné* à celle de *Parthyæa*, précisément parce qu'il veut parler, non plus du territoire originaire des *Parthyæi*, c'est-à-dire de la *Parthyæa* proprement dite, mais de leur domaine agrandi. Toutefois j'avoue que mon opinion est contraire à ce qu'on lit dans le Mémoire académique [1] dont j'ai déjà parlé [2].

Strabon nomme ensuite la *Comiséné* et la *Choréné*. Pour le premier des deux noms, j'ai suivi l'orthographe adoptée par M. Tzschucke, d'après plusieurs manuscrits qui portent Κωμισηνή. Mais cette dénomination reste sujette à dicussion. En effet, plus bas [3], l'auteur fera mention d'une province, dite aussi Κωμισηνή, *Comiséné*, qu'il attribuera formellement à l'Arménie : or la *Comiséné* que Strabon cite à présent, ne sauroit guère avoir été une province Arménienne; et, suivant d'habiles littérateurs [4], elle devroit, au contraire, avoir répondu au district appelé, dans les langues orientales, Comis, *ou* Comes, *ou* Comus, qui touche au Tabéristan, et qui a pour capitale [5] Damégan [l'ancien *Hecatompylos*]. Je ne puis résoudre cette difficulté; mais je crois que M. le président de Brosses se trompoit, lorsqu'il attribuoit [6] à la *Comiséné* de la *Parthyéné*, ce que Strabon dit expressément [7] de la *Comiséné* Arménienne.

Quant à la *Choréné*, j'ai cru, avec M. Tzschucke, devoir conserver l'orthographe constante des manuscrits; tous offrent ici, Χωρηνή, ou, ce qui est absolument la même chose, Χωρινή. Nos critiques modernes [8], je le sais, veulent reconnoître, à cette dénomination, une province de la *Parthyéné*, qui, chez divers écrivains anciens, se trouve désignée sous le nom, tantôt de *Choaréné* [9], tantôt de *Choara* [10]; et ils font observer que Strabon lui-même, ailleurs [11], attribue aux *Parthyæi* une province dite ΧωΑρΗνή, *ChoArÉné*, ou, ce qui est identique, ΧωΑρΙνή; laquelle, suivant eux, ne différoit point de celle que l'auteur indique en ce moment. Mais leur sentiment implique contradiction : car, tandis que la *ChoArÉné* ou *ChoArIné*, que Strabon dans la suite [12] attribuera aux *Parthyæi*, semble placée par l'auteur, à l'est de la *Parthyæa*, proche de l'Inde; tous veulent trouver à l'ouest de cette même *Parthyæa*, contigument à la Médie, la province dont ici le nom se trouve écrit *Choréné*, et qui, à les en croire, s'appelle aujourd'hui Kaûar. On reste donc incertain si la *Choréné* de Strabon, et sa *ChoArÉné*, sont une seule et même province; ou bien si elles ne formoient pas deux territoires différens, très-éloignés l'un de l'autre.

‹2› *Et au [territoire des]* ARHAGI *et* TAPYRI, *&c.* καὶ ἈΡΑΓΩΝ καὶ Ταπύρων · leçon de tous les manuscrits, comme des éditions.

[1] *Mém. sur l'étendue de l'empire des Parthes &c.* Ac. des I. et B. L. vol. L, *Mém.* pag. 45. = [2] *Voy.* ci-dessus, *pag.* 266, not. 2. = [3] *Voyez* ci-après, *pag.* 528 du texte Grec. = [4] Conf. *Gol. Not.* in *Alferg.* pag. 191, 192. — *D'Anville, Géogr. anc.* tom. II, pag. 240, 241. — *Uphag. Parerg. Hist.* pag. 344. — *Barb. du Boc. Analys &c.* pag. 820, 821. = [5] *Voyez* ci-dessus, *pag.* 246, not. 1; et *pag.* 266, not. 1. = [6] *De Brosses, Hist. de la rép. Rom.* lib. V, §. 31, tom. II, pag. 525. = [7] *Voy.* liv. XII, *pag.* 560 du texte Grec. = [8] Cf. *Casaub.* ad *Strab.* loc. — *Salmas. Exercit. Plin.* pag. 690. — *Huds.* ad *Isidor. Char.* pag. 2, not. *g. Geogr. min.* tom. II. — *D'Anville, Géogr. anc.* tom. II, pag. 240. — *Sainte-Croix, Mém. sur l'étendue &c.* Ac. des I. et B. L. vol. L, *Mém.* pag. 93. — *Mannert, Geogr.* vol. V, pag. 89. = [9] Conf. *Isidor. Charac.* loc. cit. — *Ptolem. Geogr.* lib. VI, cap. 5. = [10] Conf. *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 15, seu cap. 14; et §. 29, seu cap. 25 : tom. I, pag. 312, lin. 13, et pag. 330, lin. 6. = [11] *Voy.* liv. XV, *pag.* 725 du texte Grec. = [12] *Voyez* liv. XV, *loc. cit.*

A LA *Parthyéné* appartiennent aussi *Apamea* et *Heraclea*, cités voisines de *Rhagæ* ‹1›.

PAGE 514.
§. 11.
Villes de la *Parthyæa*.
Rhagæ.

Des Pyles Caspiennes jusqu'à *Rhagæ*, il y a, selon Apollodore *, 500 stades; et jusqu'à *Hecatompylos*, résidence des rois des *Parthyæi*, 1260 stades ‹2›.

* Vraisemblablement il s'agit d'Apollodore l'Artémiténien.

Mais on ne connoît aucun peuple portant le nom d'*Arhagi* : aussi soupçonne-t-on [1] qu'il faudroit lire, καὶ 'ΡΑΓΩ͂Ν κ. τ. λ., *jusqu'à RHAGÆ* (lieu dont il va être bientôt [2] question) *et jusqu'au territoire des TAPYRI.*

A l'égard des *Tapyri*, les peuples ainsi dénommés, que Strabon, dans cette phrase, donne pour habiter un canton appartenant jadis à la Médie, devoient assurément différer de ceux du même nom, qui, d'après un témoignage précédent [3], auroient séparé les *Hyrcani* et les *Arii*; ils devoient différer aussi de ces *Tapyri* que, tout-à-l'heure [4], il placera entre les *Hyrcani* et les *Derbices*.

‹1› *APAMEA et HERACLEA, cités voisines de RHAGÆ.* Personne n'ignore qu'il y a eu différentes cités portant le nom [5] d'*Apamea*; toutes semblent l'avoir reçu de Séleucus - Nicator, en l'honneur de son épouse Apamée. L'emplacement qu'occupoit celle dont il s'agit ici, et par une conséquence nécessaire la dénomination actuelle du lieu, restent indéterminés. Si l'on ajoute foi au fragment informe et corrompu, qui porte le titre d'*Isidori Characeni MANSIONES PARTHICÆ* [6], on croira que cette *Apamea* étoit située dans la province dite *Choaréné* ou *Choariné*, qui a fait le sujet d'une de mes notes précédentes [7]. J'ajoute que, bientôt [8], Strabon semblera donner la même *Apamea* comme appartenant à la Médie; mais cela peut se concilier [9] avec ce qu'on lit ici.

L'*Heraclea* de la *Parthyéné* n'est pas mieux connue que l'*Apamea* [10]. Pline parle [11] d'une *Heraclea* qui, fondée par Alexandre, avoit été détruite peu après le règne de ce prince; et il ajoute qu'Antiochus-le-Grand, l'ayant rétablie, antérieurement à l'année 215 avant l'ère Chrétienne, lui avoit donné le nom d'*Achaïs*, en mémoire de son frère *Achæus*. Mais, indépendamment de toute autre difficulté, je ferai bientôt [12] observer que le passage de Pline paroît se rapporter à une ville de l'*Aria*, non à un lieu de la *Parthyéné*.

Pour ce qui concerne *Rhagæ*, on peut douter si Strabon, ici, vouloit citer uniquement la ville que l'on a quelquefois désignée [13] sous ce nom, et que, plus bas, *pag.* 312, il paroîtra nommer *Rhagæa*; ou bien s'il parloit de tout le canton, dit aussi *Rhagæ*, où elle étoit située.

‹2› On a lu dans le XI.e chapitre [14] qu'Ératosthène comptoit 1960 stades, depuis les Pyles Caspiennes jusqu'à *Hecatompylos*; et j'ai fait observer qu'au lieu de 1960, on pourroit, avec une sorte de fondement, lire, 1760 stades.

---

[1] Cf. *Casaub.* ad *Strab.* loc. — *Bréquigny*, *trad. manuscr.* — *Tzschuck.* ad *Strab.* loc. = [2] *Voyez*, dans cette même page, not. 1. = [3] *Voyez* ci-dessus, *pag. 263*, not. 3. = [4] *Voyez* ci-après, *pag. 272.* = [5] Conf. *Oct. Falconer. de num. Apam.* pag. 173. = [6] Cf. *Isidor. Char. mans. Parth.* pag. 6 et 7, ap. *Huds. Geogr. min.* tom. II. = [7] *Voyez* ci-dessus, *pag. 270*, not. 1. = [8] *Voyez* ci-après, *pag. 524* du texte Grec. = [9] Cf. *Cellar. Geogr. ant.* lib. III, cap. 18, sect. 1, §. 16, tom. II, pag. 670. = [10] Cf. *Mannert, Geogr.* tom. V, cap. 2, pag. 179. — *Sainte-Croix*, *Rech. géogr. et hist. sur la Médie*, Acad. des Inscr. et Belles-Lettres, vol. L, *Mém.* pag. 139. = [11] *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 18, seu cap. 16, tom. I, pag. 314, lin. 6. = [12] *Voyez* ci-après, *pag. 278*, not. 3. = [13] *Voyez* tom. I, *pag. 143*, not. 5 et 6; et ci-après, *pag. 272.* = [14] *Voyez* ci-dessus, *pag. 266*, not. 1.

PAGE 514.

[a] *Cf.* Dotis, ap. Strab. tom. I, pag. 143, n. 5 et 6.

* *Voyez* tom. I, *pag.* 197, not. 3.

On prétend [a] que *Rhagæ* tient sa dénomination de l'effet produit en ce lieu par des tremblemens de terre qui, au rapport de Posidonius *, renversèrent beaucoup de cités, et environ 2000 bourgs.

§. III.

Les *Tapyri.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 263, not. 3, et *pag.* 270, not. 2.

PAGE 515.

LES *Tapyri* habitent, dit-on, entre les *Derbices* et les *Hyrcani* *. Suivant quelques historiens, la loi, chez les *Tapyri*, permet qu'après avoir eu deux ou trois enfans d'une épouse légitime, le mari la cède à autrui ; ainsi a-t-on vu, de nos jours, Caton, autorisé par un ancien usage des Romains, se rendre aux prières d'Hortensius, et lui céder Marcia ‹1›.

§. IV.

Origine et progrès de la puissance des *Parthyæi.*

* Vers l'an 262 avant l'ère Chr.

LORSQUE, par l'effet des dissensions civiles survenues entre ‹2› les princes [Séleucides, qui], régnant sur la Syrie et la Médie, dominoient en même temps sur les contrées dont nous parlons, il se fut élevé de grands troubles dans les pays d'AU-DELÀ du *Taurus ;* on vit, d'abord *, les officiers auxquels étoit confié le gouvernement de la Bactriane, se soustraire à leur autorité ; et Euthydémus se rendit maître de ce qui avoisinoit cette province ‹3›. Ensuite

Or, comme ici la phrase Grecque est absolument susceptible de signifier que, selon Apollodore, à partir des Pyles Caspiennes, après avoir compté 500 stades jusqu'à *Rhagæ*, l'on comptoit, de *Rhagæ* jusqu'à *Hecatompylos*, 1260 stades, il s'ensuivroit que le témoignage de cet écrivain et celui d'Ératosthène pourroient se trouver parfaitement d'accord. Mais je ne veux point le dissimuler ; par d'autres considérations [1], il est plus judicieux de penser qu'Apollodore comptoit, des Pyles Caspiennes à *Hecatompylos*, seulement 1260 stades.

‹1› Est-il donc certain que le procédé de Caton fût autorisé par un ancien usage des Romains ! Dans leur histoire, on ne voit guère de traces d'une pareille coutume ; et peut-être Marcia n'épousa-t-elle point Hortensius, sans avoir été juridiquement répudiée par Caton. Notre auteur pourroit n'avoir pas bien connu les lois de la république Romaine.

‹2› *Des dissensions civiles survenues entre &c.* Telle est, ce me semble, la force de l'expression, πρὸς ἈΛΛΗΛΟΥΣ εἶναι. Si l'on adoptoit la leçon proposée par M. Tyrwhitt [2], πρὸς ἌΛΛΟΙΣ· il faudroit dire, *des embarras survenus aux &c.*

‹3› *On vit d'abord &c.* Je crois avoir rendu assez littéralement le grec : Πρῶτον μὲν τὴν Βακτριανὴν ἀπέστησαν οἱ πεπιστευμένοι, καὶ τὴν ἐγγὺς αὐτῆς πᾶσαν οἱ περὶ Εὐθύδημον. Mais cette phrase obscure donne matière à beaucoup de difficultés historiques et chronologiques. Pour les exposer toutes, fût-ce

[1] Conf. *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 17, seu cap. 15, tom. I, pag. 312, lin. 16. — *Ammian. Marcell.* lib. XXIII, cap. 6. = [2] *Conjectur.* ad *Strab.* pag. 44.

Arsacès

Page 515.

Arsacès ‹1›, Scythe d'origine, soutenu par quelques-uns des *Daæ*, je veux dire ceux que l'on appelle *Parni* *, peuples nomades, riverains de l'*Oxus*, entra dans la *Parthyæa* et s'en empara *. Cette nouvelle puissance, dans le principe, fut assez foible; Arsacès et ses [premiers] successeurs eurent toujours à se défendre contre les princes qu'ils avoient récemment dépouillés. Mais, peu-à-peu, les rois de la *Parthyæa*, agrandis aux dépens de leurs voisins, par des victoires successives, devinrent très-forts; de sorte qu'enfin ils se trouvèrent possesseurs de tout le pays d'en-deçà* de l'Euphrate. Quand une fois, déjà vainqueurs d'Eucratidas ‹2›, ils eurent aussi défait les Scythes*, une portion de la Bactriane tomba de suite en leur pouvoir ‹3›; et maintenant ils dominent sur un

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 242*, not. 2.
* Vers l'an 250 avant l'ère Chr.
* Par rapport à eux.
* *Voyez*, livre XV, *pag. 686* du texte Grec.

de la manière la plus simple, il faudroit une note extrêmement longue; et je ne tenterai point de les résoudre, quand, à plusieurs reprises, de savans hommes l'ont vainement essayé [1]. Seulement dirai-je que, d'après un autre passage [2], on pourroit croire qu'ici les mots, *καὶ τὴν ἐγγὺς αὐτῆς πᾶσαν οἱ περὶ Εὐθύδημον*, annonçant des faits postérieurs à la première défection des satrapes de la Bactriane, et même à la révolte d'Arsacès I dans la *Parthyæa*, doivent être regardés comme une espèce de parenthèse.

‹1› *Ensuite Arsacès, &c.* Vraisemblablement il s'agit ici d'Arsacès I; mais, plus haut [3], c'étoit Arsacès II que notre auteur vouloit indiquer.

‹2› Strabon parlera plus d'une fois d'un roi de la Bactriane, appelé Eucratidas [4]; et les critiques reconnoissent deux rois de ce pays ainsi dénommés. Peut-être auroit-on peine à démontrer auquel des deux se rapporte le fait trop vaguement rappelé dans ce passage: mais je pencherois à croire que c'est à Eucratidas II, dont le règne paroît dater de l'an 145 à l'an 134 avant l'ère Chrétienne [5]. Peu après son avénement au trône, Eucratidas II fut vaincu par le roi des *Parthyæi*, Arsacès VI — Mithridate: mais il ne perdit point tous ses États, et fut seulement privé de quelques satrapies.

‹3› Ces Scythes sont apparemment les nomades appelés *Asii*, *Pasiani*, *Tochari*, *Sacarauli*, qui, selon ce que l'on a lu précédemment [6], enlevèrent aux Grecs la Bactriane. La destruction totale du pouvoir des Grecs sur ce pays, semble avoir suivi d'assez près l'échec qu'Eucratidas II avoit éprouvé dans sa guerre contre le roi des *Parthyæi*, Arsacès VI — Mithridate: mais comment déterminer à quelle époque, ensuite, les Scythes eux-mêmes perdirent le fruit de leurs conquêtes!

[1] Conf. *Palmer. Exercitat. &c.* pag. 332. — *Vaillant, Arsacid. imp. &c.* tom. I, pag. 1 et seq. — *Longuer. Annal. Arsacid.* pag. 1 et seq. — *Bayer. Hist. regn. Græc. Bactrian.* §. 15 et seq. pag. 32 et seq. — *Ed. Corsin. de Minnis. aliorumque &c.* §. 2, pag. 13. — *Frælich. Dub. de Minnis. &c.* pag. 35. — *Sainte-Croix, Mém. sur le gouv. des Parthes*, Acad. des Inscr. et B. L. vol. L, *Mém.* pag. 49 et 53. = [2] *Voyez* ci-après, *pag. 281*, not. 1. = [3] *Voyez* ci-dessus, *pag. 262*, not. 2. = [4] *Voyez* ci-après, *pag. 283*, not. 3; et *pag. 284*: puis, liv. XV, *pag. 586* du texte Grec. = [5] Conf. *Longuerue*, loc. cit. pag. 10. — *Bayer*, op. cit. §. 16, pag. 44; et §. 40, pag. 96. = [6] *Voyez* ci-dessus, *pag. 255*, not. 3 et 5.

PAGE 515. pays si vaste, sur tant de nations diverses, que, par la grandeur de leur empire, ils peuvent en quelque sorte lutter avec les Romains. Ils doivent ces accroissemens à leur genre de vie et à leurs usages, qui, sans doute, tiennent beaucoup de ceux des barbares et des Scythes, mais qui n'en sont pas moins propres à leur assurer une domination absolue, et des succès dans la guerre.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 242, not. 2.

* Ou bien, *au-delà*, ὑπὲρ.

* Idem.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 273.

* *Cf.* Syncell. p. 284.

* Vers l'an 256 avant l'ère Chr.

Selon certains auteurs, les *Daæ-Parni* * seroient des émigrés de ces *Daæ*, établis au-dessus * du *[Palus] Mæotis*, que l'on nomme *Xanthii* ou *Parii* ‹1›. Mais que, parmi les peuples Scythes qui demeurent au-dessus * du *Palus-Mæotis*, on trouve certaines tribus de *Daæ*, tout le monde n'en convient pas. J'ai dit * que l'on faisoit descendre Arsacès ‹2› des *Daæ-Parni :* suivant une autre tradition *, il auroit été Bactrien ; et ce seroit pour se soustraire au joug de Diodote qu'il fit révolter * la *Parthyæa.*

Du reste, comme, dans le sixième livre de mes MEMOIRES HISTORIQUES, lequel est en même temps le deuxième de la SUITE DE POLYBE, j'ai dit beaucoup de choses sur les coutumes des *Parthyæi*, je m'abstiens ici d'en parler, crainte de paroître me répéter : seulement rappellerai-je que, d'après le témoignage de Posidonius, les *Parthyæi* ont deux conseils suprêmes, composés,

‹1› L'histoire ne parle point de ces *Daæ*, surnommés *Xanthii* ou *Parii*, que quelques écrivains supposoient avoir habité au-dessus, ou au-delà, ὑπὲρ, du *Palus-Mæotis :* aussi voyons-nous que notre auteur révoque en doute leur existence.

L'orthographe des deux surnoms, qui, dans les cinq dernières éditions, est constamment Ξάνθιοι et Πάριοι, varie dans les manuscrits. Quelques-uns de ces mss. offrent, pour le premier surnom, Ξανδίοι [*al.* Ξανδιοι]; et, pour le second, Παρείοι : ce qui donneroit, *Xandei* ou *Xandii*, et *Parei.* A l'égard de ce second surnom, Πάρνοι ou Πάρνιοι, d'après un passage précédent [1], on seroit tenté de croire qu'il faut lire, Πισσοῦροι, *Pissuri.* Mais alors comment concilier ce passage antérieur avec celui-ci, relativement à la situation dans laquelle Strabon semble placer les peuples dont il y est question ! En tout, ces divers témoignages de notre auteur me paroissent bien obscurs.

‹2› Il s'agit encore [2] ici d'Arsacès I ; non d'Arsacès II — Tiridate, dont Strabon avoit premièrement [3] parlé.

[1] *Voyez* ci-dessus, *pag.* 255, not. 5. = [2] *Voyez* ci-dessus, *pag.* 273, not. 1. = [3] *Voyez* plus haut, *pag.* 262, not. 2.

l'un des membres de la famille [royale], l'autre des sages et des mages; et c'est par ces deux conseils que sont choisis les rois ‹1›. PAGE 515.

‹1› *Et c'est* PAR *ces deux conseils &c.* A traduire littéralement, j'eusse dû dire : *Et c'est* [du sein] *de ces deux conseils.* En effet, le grec porte : Ἐξ ὧν ἀμφοῖν τοὺς βασιλεῖς καθίστασθαι [*leg. ex Casaubono* [1] καθιστάναι]· phrase obscure, d'après laquelle, au premier aspect, on croiroit [2] que, suivant Posidonius, le roi des *Parthyæi* étoit purement électif, et que, pour devenir éligible, il suffisoit d'être membre de l'un des deux conseils. Aussi les interprètes Latins ont-ils traduit, les uns: *É quibus utrisque reges fiunt ;* les autres: *Reges* EX *utroque deligi.* En français, M. de Bréquigny avoit dit : « C'est de ces deux » conseils que l'on tire les rois ; » et M. de Sainte-Croix [3] : « On choisissoit indifféremment le monarque dans les deux. » Par ma version, Posidonius [4] est disculpé d'avoir émis un témoignage démenti, à tous égards et sur tous les points, par les historiens : seulement son témoignage reste incomplet. Mais M. de Sainte-Croix, vu la manière dont il entendoit et rendoit le passage, a pu dire avec quelque raison [5] : « Posidonius se trompe, sans doute, puisque les rois Parthes devoient toujours être » de la branche aînée des Arsacides. L'élection dont il s'agit, ne dut regarder que les » fils des rois morts, comme le prouve la » conduite des grands, lorsqu'ils appelèrent » successivement au trône les enfans de » Phraate II, en otage à Rome. Il est » encore question d'un sénat Parthe, à » l'occasion de Mithridate II, que ce corps » chassa, en punition de ses cruautés. »

Au reste, il n'y a peut-être dans ce texte d'autre difficulté que celle de s'assurer du sens dans lequel Posidonius y avoit employé le mot, βασιλεῖς, *les rois.* Tout s'expliqueroit si, par ce terme, l'auteur n'avoit prétendu désigner que les satrapes ou gouverneurs des nombreuses provinces dont l'empire des Parthes, une fois agrandi, se trouva composé. Pline [6] qualifie ces provinces de royaumes, *regna.* Un habile critique [7], s'appuyant de plus sur des passages de Strabon [8], compris dans les livres XV et XVI, a pensé que les rois des Parthes prenoient le titre de rois des rois, précisément parce que les gouverneurs des provinces ou royaumes formant leur empire, avoient eux-mêmes le titre de rois, avec le droit de porter le diadème. Et cette opinion semble confirmée par le témoignage de trois auteurs Arabes [9] des plus recommandables.

---

[1] Conf. *Jo. Frid. Gronov.* ad *Justin.* lib. XLI, cap. 2, §. 2, edit. 1719. = [2] Conf. *Meiners, de var. Persar. relig. convers.* Comm. Soc. reg. sc. Gotting. vol. III, pag. 121, not. * = [3] *Mém. sur le gouv. des Parthes*, Ac. des Inscr. et Belles-Lettres, vol. L, *Mém.* pag. 60. = [4] *Jan. Bake, Posidon. &c.* §. 9, pag. 143. = [5] *Mem. sur le gouv. &c.* loc. cit. = [6] *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 16, seu cap. 13 ; et §. 29, seu cap. 25 : tom. I, pag. 311, lin. 17 ; et pag. 329, lin. 21. = [7] *Fréret, de l'année Armén.* Ac. des I. et B. L. vol. XIX, *Mém.* pag. 107. = [8] *Strab.* pag. 736 et 744 du texte Grec. = [9] Conf. *Ferdoussi, Tabari, Novaïri* : Extr. des mss. Ar. 624, 625 de la Bibl. du R. communiqué par M. *Silvestre de Sacy.*

CHAPITRE XIII.

V.e continuation du Chapitre VIII. De l'*Aria* et de la *Margiané.*

§. I.er *Nature de ces deux pays.* §. II. *Étendue de l'*Aria. — *Ses villes.* — *Ses productions.* §. III. *Ville de la* Margiané.

PAGE 515. §. I.er Nature des deux pays.

(1) LES meilleures provinces, dans cette [seconde section de l'Asie SEPTENTRIONALE], sont l'*Aria* et la *Margiané* * : elles consistent, partie en vallées qu'entourent des montagnes, partie en plaines remplies d'habitations. Les montagnes sont occupées par quelques scénites (2) ; les plaines sont arrosées par des fleuves, que l'on fait dériver les uns de l'*Arius*, les autres du *Margus**.

* Deux parties du Khorasan. V. tom. I, *pag. 190*, et *pag. 191*, not. 7 ; et ci-dessus, *pag. 252*, not. 2.

* L'Heri-roud ou Roudi-Ma'an, et le Margab.

PAGE 516. §. II. Étendue de l'*Aria*.

L'*ARIA*, du côté où elle est dominée par le mont qui borne la Bactriane *, confine à ce pays. Sa distance de la mer Hyrcanienne est d'environ 6000 stades (3).

* Le *Paropamisus*.

(1) Le texte auquel répondent les deux phrases contenues dans ce premier alinéa, est évidemment corrompu et mutilé. Je présente le sens qui résulte des corrections proposées par Casaubon.

(2) *Par quelques* SCÉNITES ; c'est-à-dire, *qui-demeurent-sous-des-tentes.* Je traduis fidèlement, σκηνῖταί τινες. Toutefois les scénites habitent, ce semble, les pays de plaines, plutôt que les montagnes.

(3) *L'*ARIA, *du côté &c.* Je ne suis nullement certain d'avoir saisi la pensée de l'auteur ; son texte paroît corrompu : Ὁμορεῖ δὲ ἡ Ἀρία τῇ Βακτριανῇ, ΚΑῚ ΤῊΝ ὙΠΟΣΤΑ̃ΣΑΝ ὄρει τῷ ἔχοντι τὴν ΒΑΚΤΡΙΑΝῊΝ κ. τ. λ. La version Latine, adoptée par Xylander, et reproduite par les derniers éditeurs, porte : *Conterminα est* ARIA BACTRIANÆ *et monti eam succingenti &c.* Cette version, outre qu'elle est inexacte, suppose la phrase Grecque susceptible d'une syntaxe que je crois inadmissible. L'ancien interprète semble avoir lu, ὁμορεῖ δὲ ἡ Ἀρία τῇ Βακτριανῇ, ΚΑῚ ὙΠΟΣΤΑ̃ΣΑ ἘΣΤΙΝ ὄρει κ. τ. λ. ; et c'étoit, sans doute, d'après une telle variante, que M. de Bréquigny avoit dit : « L'Arie borne la Bactriane, et est située au pied de la montagne qui entoure la Bactriane, &c. » Ce changement considérable de leçon n'étant point autorisé par les mss., j'en ai préféré un moins fort : en place de ΚΑῚ τὴν ὑποστᾶσαν, j'ai lu, ΚΑΤᾺ τὴν ὑποστᾶσαν κ. τ. λ. Mais j'avoue que je suis loin de comprendre nettement toute cette description. Je ne sais comment l'accorder avec certains passages précédens. En effet, au livre II, *pag. 72* du texte

<1> Pour la répartition des impôts, on avoit adjoint à l'*Aria* <2> la *Drangiané*, qui s'étendoit jusqu'à la *Carmanie**, et dont la plus grande portion <3> se trouve, il est vrai, sise au bas des parties méridionales des montagnes, mais dont quelques cantons avoisinent les parties septentrionales contiguës à l'*Aria* <4> : et [dans ce même département de finances entroit [a] aussi] l'*Arachosia** <5>.

PAGE 516.
* Le Sigistan, et le Kerman *ou* Sirjan.

[a] *Cf.* Arrian. lib. III, cap. 21, §. 2.
* Arrokhage.

Grec, tom. I, *pag. 190*, Strabon a dit que l'Hyrcanie et l'*Aria*, comme la *Margiané* et la Bactriane, sont contiguës au côté septentrional du *Taurus* : Ἅπασαι γὰρ αὗται συνεχεῖς μέν εἰσι τῇ βορείῳ πλευρᾷ τοῦ Ταύρου. Puis il a répété la même chose, ci-dessus, *pag. 510* du texte Grec, 252 de ce volume, not. 2, en disant, ὀρεινῶν δ' αὐτοῦ [τοῦ Ταύρου] καὶ τὰ [legend. fors. κατὰ ou κατὰ τὰ] προσάρκτια μέρη........ τό τε τῶν Παρθυαίων ἔθνος, καὶ τὸ τῶν Μαργιανῶν, καὶ τῶν Ἀρίων, κ. τ. λ.

Xylander proposoit de substituer le nom Μαργιανὴν à Βακτριανήν· de sorte que, selon lui, la phrase signifieroit, l'*ARIA confine à la Bactriane et à la montagne qui entoure la MARGIANÉ.*

Casaubon a simplement noté que ce passage exigeroit un long examen.

Quant aux deux mots, τῆς Ὑρκανίας, qui se trouvent dans le second membre de la phrase, il est prouvé par un passage précédent [1], qu'on doit les entendre de la mer Hyrcanienne, non de l'Hyrcanie.

<1> Ce que l'on va lire concernant la position respective de l'*Aria*, de la *Drangiané*, de l'*Arachosia*, n'est pas plus facile à comprendre que ce qui précède; et, particulièrement, la distinction que l'auteur établit entre *les parties SEPTENTRIONALES* et *les parties MÉRIDIONALES des montagnes*, est embarrassante. Ce qui diminueroit un peu l'obscurité inhérente à ce passage, ce seroit le rapprochement de tous ceux où Strabon a déjà exposé, 1.° l'idée qu'Ératosthène, dont il rapporte ici le témoignage, se faisoit de la chaine des montagnes du *Taurus*, en la supposant continuée de l'ouest à l'est, dans une longueur d'environ 40,000 stades, sur 3000 stades de largeur; 2.° les limites que le même Ératosthène assignoit à l'*ARIANÉ*. Mais il nous est impossible de reproduire ici tous ces passages, avec les notes, aussi longues que nombreuses, dont nous avons dû forcément les accompagner, et qui deviendroient de nouveau nécessaires: contentons-nous de les indiquer en sous-note [2].

<2> Hérodote ne dit [3] rien de semblable.

<3> Nous lirons, dans le XV.e livre [4], que la *Drangiané* touchoit, en certaines parties, à la *Gedrosia* [le Mekran]; et, selon Polybe [5], elle s'étendoit aussi jusqu'à la *Carmania* [le Kerman, *ou* Sirjan].

<4> *Les parties* septentrionales *contiguës à l'ARIA*. Ces parties, qu'ici l'auteur qualifie de septentrionales, n'étoient-elles pas, du côté de l'orient, celles qui portoient le nom de *Paropamisus*; et, du côté de l'occident, celles que l'on appeloit mont *Parachoatras* [6]? Ailleurs [7], Strabon dira que le pays des *Drangæ* entouroit presque entièrement l'*Aria*.

<5> *Et [dans ce même département &c.]* Le texte dit simplement : *Et l'ARACHOSIA n'est pas fort loin, placée aussi au bas des*

[1] *Voyez* ci-dessus, *pag. 253*, not. 1. — [2] *Voyez* tom. I, *pag. 171*, not. 6; *pag. 176*, not. 2; *pag. 177 et 178*; *pag. 206*, not. 4; *pag. 207 et 208*; *pag. 217*; *pag. 220*, not. 1, 2, 3; *pag. 221*, not. 5; *pag. 228*, not. 2, 3; *pag. 232 et 233*; *pag. 361*, not. 3. — [3] Conf. *Herodot.* lib. III, §. 31. — [4] *Voyez* liv. XV, *pag. 723, 724* du texte Grec. — [5] *Polyb.* lib. XI, cap. 34, §. 13, edit. Schweigh. tom. III, pag. 382. — [6] *Voyez* ci-dessus, *pag. 253 et 265*. — [7] *Voyez* liv. XV, *pag. 724* du texte Grec.

PAGE 516. [Cette dernière province] n'est pas fort éloignée [de l'*Aria*]; et, placée [comme la *Drangiané*] au bas des parties méridionales des montagnes, en même temps qu'elle se prolonge jusqu'au fleuve *Indus*, elle appartient à l'*ARIANÉ*.

La longueur de l'*Aria* est d'environ 2000 stades; et sa largeur, quant à la partie des plaines, est de 300 stades <1>.

Ses villes. Ses [principales] cités sont *Artacacna*, *Alexandria* et *Achæa*, qui portent le nom de leurs fondateurs <2>.

parties méridionales des montagnes, et s'étendant jusqu'au fleuve INDUS, *étant une partie de l'ARIANÉ* : ΚΑΙ' ἡ Ἀραχωσία ΔΈ οὐ πολὺ ἌΠΩΘΕΝ ἐστι, ΚΑΙ' ΑΥ̓ΤΗ τοῖς νοτίοις μέρεσι τῶν ὀρῶν ὑποπεπτωκυῖα, καὶ μέχρι τοῦ Ἰνδοῦ ποταμοῦ τεταμένη, μέρος οὖσα τῆς Ἀριανῆς.

Dans ma version, j'ai ajouté les mots que l'on y voit renfermés entre des crochets : voici par quels motifs.

1.° En comparant tout le second membre de la phrase, avec le premier, qui débute ainsi : Συνεχὴς δ' ἐστὶν αὐτῇ (scilic. τῇ Ἀρείᾳ) ΚΑΙ' ἡ Δραγγιανὴ· je me suis persuadé que, dans ce second membre, les mots, ΚΑΙ' ἡ Ἀραχωσία, devoient, comme les mots du premier membre, ΚΑΙ' ἡ Δραγγιανὴ, dépendre de ceux qui commencent la période, συνεχὴς δ' ἐστὶν [τῇ Ἀρείᾳ]· et, selon moi, l'auteur a voulu dire que, dans la répartition des impôts, les rois de Perse avoient adjoint à l'*Aria*, non-seulement la *Drangiané*, mais aussi l'*Arachosia*. Je m'arrête à cette idée, d'autant plus volontiers, que, sans cela, ce qu'il ajoute concernant l'*Arachosia*, seroit en quelque sorte déplacé, et interromproit inutilement sa description de l'*Aria*.

2.° Les mots, οὐ πολὺ ἄπωθέν ἐστι, dont la signification littérale seroit, *n'est pas fort loin*, ne présentant par eux-mêmes aucun sens, il falloit exprimer de quel pays l'*Arachosia* n'est pas fort éloignée; et j'ai pensé que c'étoit de l'*Aria*, non de la *Drangiané*. En effet, comment l'auteur diroit-il maintenant que l'*Arachosia* n'étoit pas fort loin de la *Drangiané*, quand, selon d'autres témoignages de sa part, ces deux provinces étoient contiguës !

3.° Par une suite nécessaire de mon interprétation, j'ai dû croire que la leçon, ΔΈ ΟΥ πολὺ, pouvoit être altérée : j'ai donc lu, ΔΈ, Ἡ ΟΥ πολὺ κ. τ. λ. Et même je serois tenté de lire simplement, ΔΈ, Ἡ πολὺ κ. τ. λ., car j'ai peine à comprendre comment Strabon auroit énoncé que l'*Arachosia* étoit peu éloignée de l'*Aria*. Songeons que, d'*Alexandria-Ariorum*, lieu compris dans l'*Aria*, jusqu'à la ville *Arachoti*, laquelle étoit la capitale de l'*Arachosia*, et située assez loin des frontières orientales de cette province, il y avoit au moins 5620 stades [1].

4.° J'ai dû dire, *comme la* DRANGIANÉ, tandis que le texte porte simplement, *elle-même aussi*, καὶ ΑΥ̓ΤΗ. Ces deux mots, καὶ ΑΥ̓ΤΗ, me paroissent se rapporter nécessairement à ce qui a été exprimé d'abord au sujet de la *Drangiané*.

<1> D'après de telles dimensions, il semble que l'*Aria* devoit absolument avoir plus de 2600 stades de circonférence. Mais, sans doute, les limites de l'*Aria* auront changé plus d'une fois.

<2> *ARTACACNA, &c. Artacacna*, dont la dénomination, quant à l'orthographe, varie beaucoup chez les anciens, passe assez

[1] Voyez ci-dessus, *pag. 266*, not. 4, et *pag. 267*, not. 1.

Ce pays produit d'excellens vins* : ils sont de si bonne qualité, qu'on peut les conserver jusqu'à la troisième génération, dans des vases non poissés ‹1›.

PAGE 516.
Ses productions.
* *Voyez* tom. I, *pag. 192.*

LE territoire de la *Margiané* est à-peu-près de même nature ‹2› que celui de l'*Aria ;* mais, dans la partie qui forme une plaine, il est entouré de déserts. Antiochus-*Soter**, admirant la fertilité [de cette plaine], l'enferma d'une muraille, dont le circuit étoit de quinze cents stades ‹3›, et y fonda une ville, dite *Antiochia* ‹4›.

§. III.
Ville de la *Margiané.*

* Son règne date de l'an 281 à l'an 262 avant l'ère Chr.

généralement pour être représentée par Herat[1] ; mais, suivant une opinion émise depuis peu[2], sa position répondroit plutôt à celle de Fushendg.

Alexandria occupoit, selon M. d'Anville[3], l'emplacement de Corra ; et, suivant M. Barbié du Bocage[4], celui d'Hérat.

A l'égard d'*Achæa*, Ἀχαΐα, peut-être faudroit-il lire, *Achæis*, Ἀχαΐς[5] ; ce qui s'accorderoit avec le texte de Pline[6], comme je l'ai annoncé plus haut[7]. Du reste, j'ai averti de la difficulté que l'on trouveroit[8] à reconnoître la position du lieu dont il s'agit. Et peut-être ne pourrions-nous pas plus aisément[9] déterminer quel est l'Achæus à qui, d'après le témoignage de Strabon, nous devons attribuer la fondation de cette cité, dite *Achæa* ou *Achæis.*

‹1› *Dans des vases non poissés : ἐν ἀπιττώτοις ἄγγεσι.* Je crois qu'il s'agit de toutes les espèces de vases ou de tonneaux, dans lesquels on vouloit conserver le vin : chez les Grecs, on les enduisoit de poix, avec des précautions que nous apprennent leurs écrits concernant l'agriculture[10]. M. de Bréquigny avoit traduit, *dans les vases sans les boucher ;* et j'ignore pourquoi il avoit dit ensuite, que les vins se conservoient dans ces vases « jusqu'à la *quatr*ième génération : » tous les manuscrits, d'accord avec les imprimés, portent ici, comme dans le 1.er livre, εἰς ΤΡΙγονίαν [*al.* ΤΡΙγονίας, *al.* ΤΡΙγένειαν]· *jusqu'à la TROISième génération.*

‹2› *Est à-peu-près de même nature.* Le texte porte, ΠΑΡΑΠΛΗΣΙΑ δ' ἐστὶ κ. τ. λ. Les interprètes Latins ont rendu le mot παραπλησία par *vicina.* Le sens dans lequel je le prends, et que M. de Bréquigny avoit adopté, me paroît justifié par le reste de la phrase, comme aussi par des passages précédens[11].

‹3› Par conséquent, la plaine de la *Margiané* (car il ne s'agit ici, je crois, que de cette partie de la province) auroit eu environ 500 stades de diamètre. On a lu, au commencement de ce chapitre, que la *Margiané* consistoit, comme l'*Aria*, partie en plaines, partie en terrains entourés de montagnes.

‹4› La position de cette *Antiochia* semble

[1] Conf. *Gol.* in *Alfergan.* pag. 180, 181. = [2] Conf. *Barb. du Boc. Analys. &c.* pag. 824. = [3] *D'Anvill. Géogr. anc.* tom. II, pag. 286, 287, 288. = [4] *Loc. cit.* = [5] Cf. *Eustath.* in *Homer. Iliad.* I, v. 254 ; et II, 684 : edit. Polit. tom. I, §. 192, pag. 195 ; et tom. II, §. 119, pag. 687. = [6] *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 18, seu cap. 16, tom. I, pag. 314, lin. 5. = [7] *Voyez* ci-dessus, *pag. 271*, not. 1. = [8] Conf. *Salmas. Exercit. Plin.* pag. 691, col. 2, F. = [9] Conf. *Polyb. Hist.* lib. IV, V, VI, VII, VIII, passim. — *Plin. Hist. nat.* loc. cit. = [10] Cf. *Geoponic.* lib. VI, cap. 4, 5, 6, 7, 8, 9 ; edit. Lips. tom. II, pag. 435 et seq. = [11] *Voyez* tom. I, *pag. 190.*

PAGE 516.

* *Voyez* tom. I, *pag. 191*, not. 7; et *pag. 192*.

Le sol de la *Margiané* est, comme celui de l'*Aria*, singulièrement propre aux vignes; souvent, à ce que l'on assure *, on y voit des ceps que deux hommes peuvent à peine embrasser, et des grappes longues de deux coudées.

avoir répondu à celle de Meru [1], ville située dans le Khorasan, et autrement dite Marw Shahi-gian (telle est l'orthographe adoptée par M. d'Anville).

La manière dont Pline parle de cette ville est remarquable. L'auteur Latin semble dire [2] qu'elle devoit sa première fondation à Alexandre, et qu'elle s'étoit d'abord appelée *Alexandria*; qu'ensuite elle avoit été détruite par les barbares; et qu'Antiochus-*Soter*, qui la rétablit, en avoit fait une ville Syrienne: car, continue Pline, voyant qu'elle étoit traversée par le *Margus*, dont les eaux se dérivent dans le *Zotale*, ce prince aima mieux lui faire porter le nom d'*Antiochia* [ville dont la position étoit à-peu-près semblable], que de lui conserver la dénomination d'*Alexandria*. Mais le même écrivain ajoute, ce qui ne s'explique pas aisément, qu'après sa restauration, la nouvelle *Antiochia* eut 30 stades de circuit.

[1] Conf. *Gol.* in *Alfergan*. pag. 183 et 189. — *D'Anville*, *Géogr. anc.* tom. II, pag. 297 et 298. — *Sainte-Croix*, *Mém. sur l'étendue &c.* Acad. des Inscr. et B. L. vol. L, *Mém.* pag. 100 et 101. — [2] *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 18, seu cap. XVI, tom. I, pag. 313, lin. 11.

CHAPITRE

CHAPITRE XIV.

VI.^e continuation du Chapitre VIII. De la Bactriane et de la Sogdiane.

§. I.^er *Étendue de la Bactriane.* §. II. *Progrès de la puissance des princes Grecs qui fondèrent un royaume dans ce pays.* §. III. *Villes de la Bactriane. — Réunion de la Sogdiane à la Bactriane.* §. IV. *Mœurs des habitans de ces deux pays.* §. V. *Alexandre y fonda plusieurs villes, et en détruisit d'autres.* — Cariatæ, Paracanda, Cyra; *Roches de Sisimithrès et d'Ariamazès.* §. VI. *Fleuves des deux pays: le* Polytimetus, *l'*Oxus, *l'*Ochus, *l'*Iaxartès. §. VII. *Des peuples plus orientaux et peu connus.*

PAGE 516.
§. I.^er
Étendue de la Bactriane [le pays de Balk]. *Voyez* tom. I, *pag. 192.*
* *Voyez* ibid.

QUANT à la Bactriane *, quelques-unes de ses parties sont bornées par l'*Aria* septentrionale ; mais en général elle s'étend beaucoup [plus loin que cette province] vers l'orient ‹1›. Elle est vaste, et produit de tout, excepté des olives *.

§. II.
Puissance des Grecs qui fondèrent un royaume en ce pays.
* *Voyez* ci-dessus, *pag. 272*, not. 3.

LES Grecs, qui détachèrent [de l'empire des Séleucides] un territoire si fertile, devinrent bientôt assez puissans pour soumettre à leur propre domination l'*ARIANÉ* et les *Indi* *, comme Apollodore l'Artémiténien le rapporte ‹2›.

‹1› *Quant &c.* Τῆς δὲ Βακτρίας μέρη μέν τινα τῇ Ἀρίᾳ ΠΕΡΙΚέκλεισται ΠΡΟ'Σ ἌΡΚΤΟΝ· τὰ πολλὰ δ' ὙΠΕ'Ρκειται πρὸς ἕω. La traduction de M. de Bréquigny étoit conçue en ces termes : « Quelques parties de la Bactriane, » vers le nord, sont aussi renfermées par l'A- » rie ; mais sa plus grande partie s'étend plus » haut vers l'orient. » Mais j'ai pensé qu'ici les mots, πρὸς ἄρκτον, *vers le nord*, devoient signifier, *vers le nord [de l'ARIA]*. Strabon, ce me semble, n'a point pu dire qu'aucune portion de l'*Aria* bornât quelque partie septentrionale de la Bactriane; car, suivant ses propres témoignages, la Bactriane s'étendoit bien plus que l'*Aria* vers le nord. Et, conséquemment, j'ai cru que, de même, dans le verbe composé, ὙΠΕ'Ρκειται, la préposition ὑπὲρ, *au-delà*, ou *au-dessus*, ou *par-delà*, étoit relative à l'*Aria*.

‹2› L'*Artemiténien*. J'ai dû * lire, 'APTE-

* Conf. *Casaub.* ad *Strab.* loc. — *Holsten.* ad *Steph. Byzant.* v. Ἀρτεμιτα. — *Heyn.* ad *Apollod. Fragm.* tom. I, pag. 459.

PAGE 516.

* Trog. Prolog. l. XLI.

* Voyez au liv. XV, pag. 686, 697, 700 du texte Grec.

* Tatta ou Sindi. Voyez ci-après, pag. 690, 700, 701 du texte Grec.

Quelques-uns de leurs princes * subjuguèrent plus de peuples qu'Alexandre. On peut le dire sur-tout de Ménandre ‹1›, puisqu'ayant passé l'*Hypanis* *, il s'avança vers l'orient, jusqu'à l'*Isamus* ‹2› : mais, si ce fut principalement à lui que les Grecs durent leurs grandes conquêtes, elles furent aussi en partie l'ouvrage de Démétrius, fils du roi des Bactriens Euthydémus ‹3›. Ils subjuguèrent la *Pataléné* *; puis, en s'étendant sur le reste de la côte, ils s'assujettirent ce qu'on appelle le royaume de Tessariostus ‹4›,

ΜΙτηνός· non ἈΔΡΑΜΥΤΤηνός, l'*Adramyttênien*. D'après ce que Strabon a déjà dit [1], et ce qu'il répétera plus d'une fois [2], cet Apollodore dont maintenant il cite le témoignage, étoit d'*Artemita*, ville de la Babylonie [3].

‹1› Ménandre, frère du roi de la Bactriane Euthydémus le Magnésien, qui mourut vers l'année 195 avant l'ère Chrétienne, avoit succédé à ce prince. Démétrius, le fils d'Euthydémus, ne paroît point avoir jamais porté la couronne ; quoique, du vivant même de son père [4], il se fût montré digne du trône où l'appeloit sa naissance [5].

‹2› *Jusqu'à l'ISAMUS ; μέχρι τοῦ* ἸΣΑ'ΜΟΥ· leçon des mss. comme des éditions. D'habiles critiques [6] ont pensé qu'il falloit lire Ἰμάου, jusqu'au mont *Imaus* : selon d'autres [7], l'*Isamus* seroit un fleuve nommé aujourd'hui Zemna. D'après deux passages du XV.e livre [8], on liroit volontiers, Ὑδάσπου, *jusqu'à l'HIDASPÈS*.

‹3› Vraisemblablement le prince Démétrius, privé de la couronne par son oncle paternel, Ménandre, ne resta point sans apanage. Soit du consentement de cet oncle, soit par l'effet de son propre courage, il posséda plusieurs provinces de l'Inde, et il les conserva, lorsqu'après la mort de Ménandre, vers l'année 181 avant l'ère Chrétienne, Eucratidas II régna sur la Bactriane.

‹4› *Le* royaume *de Tessariostus, et celui de Sigertis*. Ici, je rends, comme on l'a fait jusqu'à présent, les mots, τὴν βασιλείαν, par *le royaume ;* mais ils pourroient absolument ne signifier que *la résidence royale*. Quoi qu'il en soit, on ignore où étoient situés les états dont l'auteur veut parler : lui seul peut-être se trouve en avoir fait mention ; et ce seroit par des suppositions gratuites que l'on penseroit en reconnoître des indications dans un texte de Ptolémée [9]. Que ces états fussent placés sur la côte orientale de l'Inde, vers l'embouchure du Gange [10], c'est une conjecture peu plausible. De savans hommes [11] ont cru, avec plus de probabilité, que le royaume, ou la résidence royale, τὴν βασιλείαν, de *Sigertis*, Σιγέρδιδος, avoit quelque rapport avec le *Zigerus portus*, cité par

[1] *Voyez* tom. I, *pag.* 323, not. 5. = [2] *Voyez* ci-après, *pag.* 294. = [3] *Voy.* ibid., puis *pag.* 685 ; et 744 du texte Grec. = [4] Conf. *Polyb.* lib. XI, cap. 34, §. 9, edit. Schweigh. tom. III, pag. 381. = [5] Conf. *Bayer. Hist. regn. Græcor. Bactr.* pag. 41, 74 et seq. = [6] Conf. *Casaub.* ad *Strab.* loc. — *Vaillant. Arsacid. Imp.* tom. I, pag. 34. — *Longuerue, Annal. Arsacid.* pag. 6. — *Bayer*, op. cit. pag. 76. = [7] *Mannert, Geogr.* tom. V, pag. 295. = [8] *Voy.* ci-après, *pag.* 686, 700 du texte Grec. = [9] Cf. *Ptolem. Tab. urb. ins.* ap. *Huds. Geogr. min.* tom. III, pag. 46, not. 9. 10. = [10] Cf. *Bayer*, op. cit. §. 33, pag. 82 et seq = [11] Conf. *Montesq. Esprit des Lois*, liv. XXI, chap. 7, édit. Genèv. in-4.° tom. II, pag. 46. — *Frid. Sam. de Schmidt, Opusc. &c* diss. 4. *de Commerc. &c.* §. 2, pag. 168. — *Rennel, Descr. hist. et geogr. &c.* Introd. tom. I, pag. 33. — *Roberts. Rech. hist. sur l'Inde, &c.* sect. 1, pag. 56. — *A. H. L. Heeren, de Græcor. de Ind. not. &c.* Comment. part. II, soc. reg. sc. Gotting. vol. XI, pag. 38.

et celui de Sigertis. En un mot, Apollodore dit que la Bactriane devint le chef-lieu de toute l'*Ariané* ‹1›. Ces mêmes Grecs soumirent à leur domination jusqu'au territoire des *Syri* et des *Phauni* ‹2›. PAGE 516.

§. III. Villes de la Bactriane, &c.

ILS possédèrent de grandes cités : telle étoit celle de *Bactra*, dite aussi *Zariaspa*, où passe un fleuve * nommé comme elle, et qui se jette dans l'*Oxus* *; telles étoient encore *Darapsa*, et, indépendamment de beaucoup d'autres, *Eucratidia*, ainsi appelée du nom d'un de ces princes ‹3›. Maîtres de ce pays, ils le divisèrent

* Le Dehâsh. *Cf.* Gol. in Alfrg. pag. 175, 176.

* Le Gihon ou Abi-Amu.

Pline [1]. Mais, du témoignage de Pline, il résulte uniquement, que le *Zigerus portus* devoit être à l'est ou sud-est des bouches de l'*Indus*; ce qui nous réduit à placer vaguement sur les côtes, soit du Guzarate, soit du Malabar, les lieux dont il s'agit.

Au reste, qu'il me soit permis de le dire; ce passage de Strabon est un des nombreux endroits où M. le président de Montesquieu [2] n'a point compris la vraie signification des termes employés par l'auteur.

‹1› *Le* chef-lieu *de toute l'ARIANÉ*. Le grec dit, τῆς συμπάσης Ἀριανῆς ΠΡΟΣΧΗΜΑ. L'expression, πρόσχημα, m'embarrasse; je ne sais quel seroit, dans ce passage, le terme propre à la rendre. Le mot Grec, d'après sa racine, et vu les diverses phrases où on le rencontre, signifie, en général, ce que les Latins entendoient par, *præstans*, *eminens*, *speciem-eximiam-habens*, *ornamentum*, *maximè apparens*, *&c*. Mais, ici, aucune de ces interpretations ne me paroît convenir.

‹2› *Des SYRI et des PHAUNI*. Telles sont les dénominations qu'offre le texte, dans l'édition de Casaubon, Σύρων καὶ Φαύνων· mais on a peine à reconnoître de quels peuples l'auteur nous parle. On a voulu substituer au nom, Σύρων, *des SYRI*, celui de Σηρῶν, *des SERES* [3]; et, en place de Φαύνων, *Phauni*, on a proposé de lire, ou Φοινίκων [4], *des PHŒNICES*; ou Φρούρων [5], *des PHRURI*; ou Φρύνων [6], *des PHRYNI*; ou Γρυνῶν [7], *des GRYNI*. Mais ces conjectures ne sont appuyées que sur des fondemens légers; et, d'ailleurs, elles ne déterminent aucune position géographique.

Strabon, plus bas [8], reconnoit, vers les confins de la Médie et de l'Arménie, une province, qu'il appelle *Phaunité*, Φαυνῖτιν; ajoutant que des généraux d'Antiochus-le-Grand vinrent à bout de la soustraire à son autorité. N'auroit-il pas ici voulu dire que les rois Grecs de la Bactriane, au temps de leur plus grande prospérité, avoient poussé leurs conquêtes, vers l'occident, jusqu'à cette province, et même jusque dans une partie de la Syrie!

‹3› *DARAPSA*, Δάραψα, est peut-être la même ville que, dans un autre passage [9], nous verrons nommée *Adrapsa*. Le sentiment le plus probable [10] est que sa position

[1] *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 26, seu cap. 23, tom. I, pag. 327, lin. 11. = [2] Conf. *Esprit des Lois*, loc. cit. = [3] *Vaillant*, *op. cit.* pag. 34. — *Longuerue*, *op. cit.* pag. 6 et 7. — *Bayer*, *op. cit.* pag. 82. — *De Guignes*, *Rech. sur quelques événemens &c.* Acad. des Inscr. et B. L. vol. XXV, *Mém.* pag. 18. — *Mannert*, *Geogr.* tom. IV, pag. 473. — *Tzschuck.* ad *Strab.* loc. = [4] *Casaub.* ad *Strab.* loc. = [5] Conf. *Dionys. Perieg.* vers. 752. — *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 20, seu cap. 17, tom. I, pag. 316, lin. 15. — *Priscian.* vers. 727. — *Avien.* vers. 934. = [6] Conf. *Eustath.* ad *Dionys. Perieg.* loc. cit. — *Vaillant*, loc. cit. — *Longuerue*, loc. cit. — *Bayer*, loc. cit. = [7] *Gatterer*, *Commentat. de Hunnis*, soc. reg. sc. Gotting. vol. XIV, pag. 25. = [8] *Voyez* ci-après, *pag. 528* du texte Grec. = [9] *Voyez* liv. XV, *pag. 725* du texte Grec. = [10] *D'Anville*, *Géogr. anc.* tom. II, pag. 300.

Page 517.

en plusieurs satrapies; dont deux, celle d'Aspionus et celle de la *Turiva*, leur furent enlevées sous le règne d'Eucratidas *, par les *Parthyæi* ‹1›.

* Il s'agit d'Eucratidas II. *Voyez* ici même, avant la note 1.

Enfin ils conquirent aussi la Sogdiane, située au-dessus et à l'orient de la Bactriane, entre l'*Oxus* qui sépare le territoire des *Sogdiani* de celui des *Bactrii*, et l'*Iaxartès* qui sépare les *Sogdiani* des nomades *.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 255*, not. 4.

§. IV.

Mœurs des habitans de ces deux pays.

Les *Sogdiani* et les *Bactrii*, jadis, pour la façon de vivre et pour les mœurs, ne différoient pas beaucoup des nomades. Cependant les mœurs des *Bactrii* étoient un peu plus douces. Ce n'est pas qu'Onésicrite ne parle de ces derniers assez désavantageusement; car, selon cet auteur, chez eux, les vieillards, ainsi que les malades désespérés, étoient abandonnés vivans à des chiens nourris exprès

répondoit à celle de Bamian : l'on est moins fondé à dire [1] que *Darapsa* est représentée par Andarab.

La situation d'*Eucratidia* reste indéterminée. Le prince dont elle portoit le nom, doit être Eucratidas I, qui semble avoir régné, et avec gloire, depuis environ l'année 180 jusqu'à l'année 146 avant l'ère Chrétienne [2]. Il fut le père d'Eucratidas II, à qui doit se rapporter un témoignage précédent [3], et dont notre auteur va reparler tout-à-l'heure : mais, au livre XV, ce sera encore d'Eucratidas I que Strabon fera mention [4].

‹1› *Dont deux, &c.* A l'égard de ces deux satrapies, nous n'avons aucune notion certaine. Τὴν Ἀσπιώνου paroît indiquer l'état d'un satrape, nommé *Aspionus* ou *Aspionès* : et, au contraire, la *Turiva*, Τουριούαν, leçon de tous les manuscrits, ainsi que des éditions, signifie naturellement, *la satrapie*, dite *la* TURIVA. Casaubon [5] lisoit, Ἀτουρίαν, l'*Aturia*. Mais l'*Aturia*, que notre auteur cite à diverses reprises, étant le pays où se trouvoit Babylone, peut-on adopter une telle correction ? Croire que Strabon avoit écrit, Τοχαρίαν, *Tocariva*, et supposer qu'il s'agit du Tokaristan [6], c'est également une conjecture peu heureuse.

Polybe parle [7] d'une province appelée *Tapuria*, Ταπουρίαν [*al.* Ταγουρίαν, *Taguria*], laquelle avoit été envahie par le prince de la Bactriane, antérieurement à l'année 209 avant l'ère Chrétienne ; et cette dénomination rappelle, en quelque sorte, le pays de Gour ou Gaur. Mais la situation de cette province, à l'occident de la Bactriane et vers l'*Aria*, conviendroit-elle aux faits indiqués ici par notre auteur ! Au reste, ces échecs que les rois Grecs de la Bactriane reçurent dans des guerres contre les *Parthyæi*, paroissent dater du temps où le trône de ces derniers fut occupé par Arsacès VI-Mithridate I ; et son règne peut avoir duré depuis l'année 164 jusqu'à l'année 139 avant l'ère Chrétienne.

---

[1] *Bayer*, op. cit. §. 8, pag. 20. = [2] *Id. ibid.* §. 26, 34 et seq. pag. 42, 86 et seq. = [3] *Voyez* ci-dessus, *pag. 273*, not. 2. = [4] *Voyez* liv. XV, *pag. 686* du texte Grec. = [5] *Casaub.* ad *Strab.* loc. = [6] *Falconer*, ibid. = [7] *Polyb.* lib. X, cap. 49, §. 1, edit. Schweigh. tom. III, pag. 305.

PAGE 517.

pour cela ‹1›, et désignés, dans la langue du pays, par un nom signifiant *chargés d'enterrer les morts** ; aussi, ajoute ce même Onésicrite, le dehors des murs de la métropole des *Bactrii* paroît-il pur * ; mais la plus grande partie de l'intérieur est pleine d'ossemens humains ‹2›. Alexandre abolit cette loi [a]. On rapporte des *Caspii* quelque chose de semblable : car ceux-ci, nous dit-on, dès que leurs parens atteignent l'âge de 70 ans, les enferment et les laissent mourir de faim. Un tel usage, sans doute, est moins révoltant que celui des *Bactrii*, et il paroît conforme à la loi domestique des *Caspii* ‹3› ; cependant il tient [de la férocité] des Scythes *. Mais celui des *Bactrii* est bien plus Scythique ; et, si telles étoient leurs mœurs lorsqu'Alexandre arriva chez eux [b], comment se faire une idée juste de ce que pouvoit être leur législation au temps des premiers rois de Perse, ou des princes encore plus anciens ‹4› !

* Le grec dit, en un seul mot, ἐνταφιαστάς.

* C'est-à-dire, non souillé de cadavres.

[a] *Cf.* Porphyr. de Abstin. lib. IV, cap. 21, pag. 377.

* *Voyez* ci-dessus, pag. 274.

[b] *Conf.* Plutarch. de fort. et virt. Alex. or. I, ed. Reisk. tom. VII, pag. 299.

§. V.

Villes fondées ou détruites par Alexandre, &c.

On dit qu'Alexandre [une fois possesseur] de la Bactriane et

‹1› Cet usage retrace celui que des écrivains postérieurs à Strabon [1] disent avoir été admis chez les Mèdes et les Perses, et que les critiques modernes expliquent de différentes manières [2].

‹2› Suivant un littérateur moderne [3], que j'ai cité plus d'une fois, Strabon, ici, se seroit trompé : Onésicrite avoit voulu parler, non de toute la ville, mais d'un lieu particulier, et renfermé dans une enceinte de murs.

‹3› *Un tel usage, &c.* Dans un passage subséquent [4], il sera dit que, chez les *Caspii*, tous les septuagénaires indistinctement, soit qu'ils eussent, soit qu'ils n'eussent pas de parens, subissoient ce même sort. Ici, je crois avoir exprimé le seul sens dont la phrase Grecque soit susceptible : Τῦτο μὲν ὖν ἀνεκτότερον, καὶ τῷ ΟἸΚΕΙΏ νόμῳ ΠΑΡΑΠΛΗΣΙΟΝ · ce qui, en latin, signifie nécessairement, *istud sanè tolerabilius, et domesticæ* [ou *peculiari*, ou *propriæ*] *legi ferè simile.*

‹4› *Et, si telles &c.* Je présente l'idée que je crois pouvoir prêter à Strabon. Le texte est évidemment corrompu : *Καὶ δεῖ διαπορεῖν* [*al.* ἢ δεῖ διαπορεῖν ἄξιον ἦν] ἡνίκα Ἀλέξανδρος τοιαῦτα κατελάμβανε τοῦτο, τί χρὴ ΠΟΙΕΙ͂Ν, τὰ ἐπὶ τῶν πρώτων Περσῶν, καὶ τῶν ἔτι πρότερον ἡγεμόνων, ὁποῖα εἰκὸς ἦν παρ' αὐτοῖ [*al.* αὐτοῖς] νομίζεσθαι. Je pense, avec M. Tyrwhitt [5], qu'au lieu de ποιεῖν, il faut lire νοεῖν.

[1] Conf. *Bardesan.* ap. *Euseb. Præpar. Evang.* lib. VI, cap. 10, pag. 163. — *Pseudo-Clem. Recognit.* lib. IX, cap. 25. — *Theodoret. Therap.* §. 9. — *Procop. Ev.* cap. 10, pag. 277, 278, 280. = [2] Conf. *Hyd. Hist. Relig. Pers.* cap. 34, pag. 406 et seq. — *Bayer*, op. cit. §. 38, pag. 94. — *Anquetil*, *Zend-avesta*, tom. II : *Usages &c.* pag. 582 ; et not. 2. — Id. *Législ. Orient.* pag. 250. — *Meiners*, *de var. Persar. relig. conversion*, soc. reg. sc. Gotting. Comm. vol. III, pag. 124, not. 2. — *Sainte-Croix*, *Rech. hist. &c. sur la Médie*, Ac. des Inscr. et B. L. *Mém.* pag. 134. = [3] *Bayer*, op. cit. §. 38, pag. 94. = [4] *Voyez* ci-après, *pag. 297*. = [5] *Conject.* in *Strab.* pag. 44, 45.

PAGE 517.

de la Sogdiane ‹1›, y fonda huit [nouvelles] villes, et en détruisit quelques-unes [des anciennes]. Du nombre de celles-ci furent, dans la Bactriane, *Cariatæ* *, où Callisthène fut arrêté et mis en prison [a]; et, dans la Sogdiane, *Paracanda*, ainsi que *Cyra* *. Cette dernière, la plus reculée des places bâties par Cyrus, étoit située sur les bords de l'*Iaxartès* *, où se bornoit l'empire des Perses. Comme elle avoit favorisé de fréquentes révoltes [b], Alexandre, malgré son respect pour ce prince, ne voulut point qu'elle subsistât. On le vit, dans ces deux contrées, s'emparer de forteresses bâties sur les roches les moins accessibles; mais elles lui furent livrées par trahison. Ce fut ainsi que, dans la Bactriane, il occupa la roche de Sisimithrès [c], où Oxyartès avoit déposé sa fille Roxane ‹2›: et, par le même moyen, il devint maître d'une autre roche, située dans la Sogdiane, comme aussi de celle [que l'on appeloit roche] de l'*Oxus*, ou, comme le veulent quelques auteurs, d'Ariamazès ‹3›.

* Position inconnue.

[a] *Cf.* Arrian. lib. IV, cap. 14, §. 1 et seq.

* Samarcand *et* Cogend.

* Le Sihon *ou* Sirr.

[b] *Cf.* id. ibid. cap. 2, §. 2. — Q. Curt. l. VII, cap. 6, §. 20.

[c] *Cf.* Q. Curt. l. VIII, cap. 2, §. 19. — Plut in Alex. §. 58, tom. III, pag. 129.

‹1› L'ancienne Sogdiane semble avoir répondu à ce que nous appelons communément la Transoxiane; pays que les Orientaux nomment proprement Al-sogd, ou, par extension de limites, Maüer-en-nahar, c'est-à-dire, *au-delà du fleuve* [1].

‹2› A en juger par le récit d'Arrien [2], notre auteur ici paroîtroit avoir confondu bien des choses et des faits. Suivant Arrien, la roche où Oxyartès avoit déposé sa fille Roxane, étoit située, non dans la Bactriane, mais dans la Sogdiane [3]. Mais, à cet égard, il n'est pas aisé de constater la vérité.

‹3› *D'une autre roche, située dans la Sogdiane, &c.* Les mss. conformes aux éditions, portent : Καὶ τὴν ἐν τῇ Σογδιανῇ, ΚΑΙ' τὴν τοῦ Ὤξου, οἱ δ' Ἀριαμάζου φασί· ce qui, littéralement, signifie : *Et celle [qui étoit située] dans la Sogdiane;* ET *celle de l'*Oxus, *que d'autres appellent [roche] d'Ariamazès.*

Si le texte n'est point fautif, l'auteur, dans ce second membre de sa phrase, aura distingué deux roches; l'une, sans autre indication que celle *d'une roche* [située] *dans la Sogdiane;* l'autre, appelée *roche de l'*Oxus *ou d'Ariamazès.* Alors nous serons dans le cas de demander : 1.° cette dernière étoit-elle, comme la première, située dans la Sogdiane? 2.° Le mot *Oxus* désigne-t-il le fleuve qui séparoit la Sogdiane de la Bactriane? ou bien est-il, comme *Ariamazès*, le nom d'un satrape, d'un prince, auquel certains auteurs auroient attribué la possession du lieu que Strabon cite? Je le répète, la syntaxe de la phrase Grecque fait naître cette double question. Et l'on trouvera ce passage encore plus embarrassant, plus obscur, si l'on veut le comparer avec les témoignages respectifs des autres auteurs [4] qui parlent des roches dont Alexandre devint maître en ces pays.

[1] *D'Anville, Geogr. anc.* tom. II, pag. 302, 303. = [2] Conf. *Arrian.* lib. III, cap. 28, §. 15, 16, 17. — *It.* lib. IV, cap. 18, §. 6 et seq.; et cap. 19, §. 1. = [3] Conf. *Q. Curt.* lib. VIII, cap. 2, §. 19. — *Plutarch.* in *Alex.* §. 58, edit. Reisk. tom. IV, pag. 129. = [4] Conf. *Q. Curt.* lib. VII, cap. 11, §. 1 et seq. — *Polyæn. Stratag.* lib. IV, cap. 3, §. 29. — *Arrian.* lib. IV, cap. 5, 20 et 21.

Au rapport des historiens, la roche de Sisimithrès avoit quinze stades de hauteur, et quatre-vingts stades de circuit. Le sommet formoit une esplanade, dont le sol, très-fertile, étoit capable de nourrir cinq cents personnes. Le prince Macédonien y fut magnifiquement reçu, et y épousa Roxane. On prétend que cette autre roche [dont j'ai parlé], située dans la Sogdiane, avoit le double de hauteur. PAGE 517.

PAGE 518.

Dans ces mêmes contrées, Alexandre détruisit aussi la ville où Xerxès avoit établi les Branchides *, qui l'avoient suivi de leur plein gré, abandonnant leur patrie, après avoir livré aux Perses le temple [d'Apollon], à *Didymi*, avec les effets et les trésors consacrés au dieu : Alexandre les extermina, par horreur pour le sacrilége et la trahison [de leurs ancêtres].

* *Voyez* tom. III, *pag. 462*; puis, ci-après, *pag. 634 et 814* du texte Grec.

§. VI.
Fleuves des deux pays.
1.° Le *Polytimetus* [la Sogd.].

ARISTOBULE appelle *Polytimetus* le fleuve qui traverse la Sogdiane : c'est une dénomination qu'il plut aux Macédoniens de lui donner [a], comme ils firent à l'égard de beaucoup d'autres fleuves et de plusieurs lieux, auxquels ils imposèrent des noms ou nouveaux, ou traduits d'après ceux dont se servoient les habitans du pays. Il dit [b] que le *Polytimetus*, après avoir arrosé la contrée, tombe dans un désert sablonneux, où il se perd au milieu des sables, comme l'*Arius* *, qui traverse l'*Aria*.

[a] *Cf.* Q. Curt. l. VII, cap. 10.

[b] Id. ibid. cap. 6, §. 11.

* L'Heri-roud. *V.* ci-dessus, *p. 276*.

2.° L'*Oxus*.

On prétend que, sur les bords de l'*Oxus*, en fouillant la terre, [les Macédoniens] trouvèrent une source d'huile [c]. C'est une chose assez simple qu'il se rencontre, au sein de la terre, des fluides gras, comme il y en a de nitreux, d'alumineux *, de

[c] *Cf.* Arrian. IV, 15. — Plin. Hist. nat. lib. XXXI, §. 14, seu cap. 2, tom. II, pag. 549, l. 7.

* Στυπτηρια.

Au surplus, nos meilleurs géographes [1] me paroissent croire que, dans ce membre de phrase, Strabon a voulu parler d'une seule et même roche, portant aujourd'hui, selon les différentes langues usitées dans cette partie de l'Asie, les noms de Sadhman et d'Hisarec : suivant eux, elle est placée entre deux rivières, la Saganian au nord, et la Vash au midi; lesquelles vont, l'une et l'autre, se réunir au Gihon [l'ancien *Oxus*].

[1] Conf. *Cellar. Geogr. ant.* lib. III, cap. 21, sect. 2, §. 16; et sect. 3, §. 24; pag. 712 et 714. — *D'Anville, Géogr. anc.* tom. II, pag. 304 et 305. — *Barb. du Boc. Analys. &c.* pag. 828.

PAGE 518. bitumineux, de sulfureux; mais ces fluides gras intérieurs sont si rares, que l'on a pu douter si leur existence n'étoit pas un paradoxe.

3.° L'*Ochus*.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 249.

A l'égard de l'*Ochus* *, les auteurs nous disent, les uns qu'il traverse, les autres que seulement il longe la Bactriane. De même, suivant certaines relations, l'*Ochus*, dans son cours plus méridional que celui de l'*Oxus*, reste par-tout séparé de ce dernier; et les deux fleuves ont chacun leur embouchure particulière dans la mer Caspienne, en Hyrcanie; tandis que, selon des rapports différens, l'*Ochus* est un fleuve qui, véritablement, coule d'abord séparé de l'*Oxus*, et dont la largeur, en plus d'un endroit, est de [a] six ou sept stades ‹1›, mais qui finit par se réunir à l'*Oxus*.

[a] Arrian. III, 6.

4.° L'*Iaxartès* [le Sihon ou Sirr].

Quant à l'*Iaxartès*, depuis sa source jusqu'à l'extrémité de son cours, il coule séparément de l'*Oxus*; mais il se jette dans la même mer [que ce dernier]; et Patrocle assure que les embouchures respectives des deux fleuves sont à 80 parasanges l'une de l'autre. La parasange Persique est évaluée, par quelques auteurs, à 60 stades; mais par d'autres, à 40, ou même seulement à 30 stades ‹2›. Quand je remontai le Nil [b], je vis que l'on comptoit

[b] *Voyez* au livre XVII, pag. 804 du texte Grec.

‹1› « Quoique cette largeur paroisse plus » vraisemblablement appartenir à l'*Oxus*, » cependant le mot ἔχοντα se rapporte visiblement à l'*Ochus* : *ergo frustra est Xylander.* » BRÉQUIGNY, note marginale.

‹2› *A 80 PARASANGES l'une de l'autre, &c.* Les mss., comme les éditions, portent : ΠΑΡΑΣΑΓΓΑΣ ..... τὴν δὲ ΠΑΡΑΣΑΓΓΗΝ Περσικήν. Sans cet accord, qui défend de rien changer dans ce texte, on pourroit être tenté de lire : ΣΧΟΙΝΟΥΣ ..... τὴν δὲ ΣΧΟΙΝΟΝ Περσικήν· de sorte que Strabon auroit dit : *Patrocle assure que les embouchures respectives des deux fleuves sont à 80 schœnes l'une de l'autre. Le* schœne *Persique &c.* En effet, les parasanges, παρασάγγαι, étant une mesure privativement Persique, on ne voit pas pourquoi notre auteur marqueroit, comme il semble le faire à dessein, que les parasanges dont Patrocle avoit parlé, étoient des parasanges Persiques. Le schœne, σχοῖνος, au contraire, étoit, si l'on veut, une mesure devenue, par le laps de temps et les circonstances, propre, en quelque sorte, à l'Ægypte; mais, dans tous les temps, elle avoit été commune à la Perse [1] : Strabon lui-même nous en fournit ailleurs [2] la preuve; et, suivant plus d'un auteur [3], l'étymologie de

[1] Cf. *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 30, seu cap. 26, tom. I, pag. 332, lin. 16. — *Ptolem. Geogr.* lib. I, c. 11, 12 et 23. *Id. Alm.* lib. V, cap. 12. = [2] *Voyez* ci-après, *p. 530 et 804* du texte Grec. = [3] Cf. *Callim.* ap. *Plutarch. de Exil.* edit. Reisk. tom. VIII, pag. 378. — *Athen.* lib. III, cap. 34, pag. 122, A. — *Reland. Diss. Miscell.* part. II, pag. 235, 236. — *Interpr.* in *Hesych.* v. Σχοινισμα. — *Jablonsk. Opusc.* tom. I, p. 164, 335.

la

PAGE 518.

la distance d'une ville à l'autre par schœnes : mais la mesure des schœnes n'étoit point par-tout uniforme ; de sorte que le même nombre de schœnes désignoit quelquefois plus, quelquefois moins de chemin ; variation qui date dès les premiers temps, et a existé jusqu'à nos jours.

§. VII.
Peuples orientaux peu connus.

TOUS les pays d'EN-DEÇÀ du *Taurus* ‹1› que l'on rencontre, à partir des bords de la mer Hyrcanienne et en avançant vers l'orient, jusqu'à la Sogdiane, ont été bien connus, d'abord des Perses, puis des Macédoniens, et, postérieurement, des *Parthyæi*. Quant aux peuples que l'on trouve ensuite, sous le même parallèle *, il est permis peut-être, d'après leur ressemblance extérieure, de conjecturer qu'ils sont Scythiques ; mais jusqu'à présent on n'a point connoissance qu'aucune armée ait pénétré chez eux, de même que chez les plus septentrionaux des nomades ‹2›.

* Littér. *en ligne droite ; ἐπ' εὐθείας.*

cette dénomination, schœne, *σχοῖνος*, se trouvoit dans la langue Persique. Il seroit donc simple que Patrocle, décrivant des contrées long-temps soumises aux rois de Perse, eût marqué en schœnes, ΣΧΟΙ-ΝΟΥΣ *εἰς ὀγδοήκοντα*, la distance des bouches de l'*Oxus* à celles de l'*Iaxartès*. Alors on reconnoîtroit sans peine pourquoi notre auteur, qui ne doutoit point que Patrocle n'eût parlé des schœnes Persiques, nous en avertiroit ; et pourquoi il rappelleroit, en même temps, que leur étendue, comme celle des schœnes Ægyptiens, différant selon les lieux, équivaloit, en telle province à 30, en telle autre à 40, et en telle autre encore, à 60 stades.

On me fera peut-être une objection. Suivant ce que l'on a lu précédemment [1], Ératosthène évaluoit à 2400 stades la distance dont il est ici question ; et certainement cet auteur adoptoit les témoignages de Patrocle. Si donc Patrocle avoit évalué cette distance à 80 schœnes, Ératosthène paroîtroit n'avoir estimé les schœnes que sur le pied de 30 stades : or Pline [2] assure qu'Ératosthène les estimoit sur le pied de 40 stades. A cela je répondrai, avec le plus habile de nos géographes modernes [3], que l'assertion de Pline pouvoit être erronée.

‹1› *EN-DEÇÀ du Taurus &c.* Le texte dit, *au-DELÀ*, ἔξω· et en effet, relativement aux peuples nommés dans ce passage, c'est-à-dire, aux Perses, aux Macédoniens [établis dans la Syrie] et aux *Parthyæi*, les pays qu'en ce moment l'auteur indique, étoient situés AU-DELÀ du *Taurus* : mais par rapport aux Grecs, ces mêmes pays étoient EN-DEÇÀ. Je me suis permis un changement nécessaire, ce semble, pour que la phrase ne reste point ambiguë.

‹2› *Les plus septentrionaux des nomades ;*

[1] *Voyez* ci-dessus, *pag. 239*, not. 4. — [2] *Plin. Hist. nat.* lib. XII, §. 30, seu cap. 14. tom. I, pag. 663, lin. 11 et 12. — [3] Conf. *d'Anville, sur la mes. du schœne &c.* Ac. des I. et B. L. vol. XXVI, *Mem.* pag. 91. — *Id. Mes. itiner.* pag. 94.

PAGE 518. Alexandre projetoit de marcher contre ceux-ci, lorsqu'il poursuivit Bessus et Spitamène [a] : mais Bessus ayant été pris vivant, et Spitamène tué par les barbares, il abandonna son projet.

[a] *Cf.* Arrian. lib. III, cap. 28, §. 1, et cap. 30, §. 11; — IV, cap. 17, §. 12.

τοὺς βορειοτέρους τῶν νομάδων. Strabon s'exprime ainsi relativement à ce qu'il a dit plus haut [1], concernant les riverains de l'*Oxus* et de l'*Iaxartès*.

[1] *Voyez* tom. I, *pag. 176*; *pag. 178*, not. 3; et *pag. 197* : puis, ci-dessus, *pag. 253*; *pag. 254*, not. 1, 2, 3 et *pag. 263*.

CHAPITRE XV.

VII.e Continuation du Chapitre VIII. Configuration de la partie nord-est de l'Asie SEPTENTRIONALE.

§. I.er *Forme que donnent à la Terre-habitée les côtes qui, depuis l'extrémité orientale du* Taurus, *remontent, vers le nord, jusqu'à l'embouchure de la mer Hyrcanienne-Caspienne dans l'océan Septentrional.* §. II. *Dimensions de la Terre-habitée, prise entre la mer Hyrcanienne-Caspienne et l'extrémité orientale du* Taurus. §. III. *Méridien sous lequel doit se trouver la plus grande largeur de toute la Terre-habitée.*

QUE certains navigateurs se soient rendus, par mer, de l'Inde dans l'Hyrcanie, le fait n'est pas regardé comme certain ; mais que cela soit possible, Patrocle nous l'assure *. PAGE 518.

* *Voyez* tom. I, *pag.* 195.

§. I.er Figure de la Terre-habitée dans sa partie nord-est.

SUIVANT l'opinion commune ‹1›, la dernière prolongation du *Taurus*, celle qu'on appelle mont *Imaüs* et qui touche à l'Inde *, ne s'avance, à l'orient, ni plus ni moins que l'Inde elle-même. Mais, lorsqu'[à partir de cette extrémité du *Taurus*] on remonte vers le nord, on voit la mer diminuer toujours de plus en plus la longueur et la largeur du continent * ; de sorte qu'elle semble, du côté de l'orient, tronquer * cette portion de l'Asie que nous décrivons maintenant ‹2›, portion renfermée entre la chaîne des montagnes du *Taurus* et l'océan [Septentrional] qui forme le golfe nommé mer Hyrcanienne-Caspienne *.

PAGE 519.

* C'est-à-dire qui borde l'Inde au nord.

* *Voyez* tom. I, *pag.* 302 *et suiv.*

* Ἀποφαίνειν ΜΕΙ'ΟΥΡΟΝ.

* *Voyez* ci dessus, *pag.* 238, not. 1.

LA plus grande longueur de cette même portion, à prendre depuis la mer Hyrcanienne jusqu'à l'océan [Oriental], où aboutit l'*Imaüs*, et en côtoyant la chaîne continue des montagnes du

§. II. Dimensions de cette partie.

‹1› Je lis, *λέγεται δὲ*, non *λέγων*. Cette dernière leçon attribueroit à Patrocle ce qui va suivre.

‹2› C'est-à-dire, la portion des pays d'EN-DEÇÀ du *Taurus*, bornée, à l'ouest par la mer Caspienne, et à l'est par la mer Orientale.

PAGE 519. *Taurus*, est d'environ 30,000 stades ⟨1⟩ : mais sa plus grande largeur n'est pas de 10,000 stades ⟨2⟩. En effet, nous avons établi ⟨3⟩ que, du golfe d'*Issus* jusqu'à la mer Orientale qui borne l'Inde, il faut compter environ 40,000 stades ⟨4⟩ ; comme aussi que, des extrémités occidentales de la Terre-habitée, voisines des Colonnes jusqu'à *Issus* ⟨5⟩, la distance est de 30,000 stades. Or le fond du golfe d'*Issus* n'est point ou du moins n'est guère plus oriental qu'*Amisos* ; et, d'*Amisos* jusqu'à l'Hyrcanie, l'on compte environ 10,000 stades, sur une ligne parallèle à celle qui, ainsi que nous l'avons dit, se prolonge d'*Issus* jusque dans l'Inde. Reste donc, pour la longueur de cette partie orientale dont nous parlons à présent, les 30,000 stades qui viennent de lui être assignés ⟨6⟩.

⟨1⟩ C'est-à-dire depuis les Portes Caspiennes jusqu'à *Thinæ*. Voyez la note 2, *pag. 176*. G.

⟨2⟩ *Et sa plus grande* largeur *n'est pas de 10,000 stades*. Strabon, ici, ne détermine ni le parallèle d'où l'on devoit partir, ni le méridien que l'on devoit suivre pour trouver cette *plus grande* LARGEUR, laquelle, selon lui, n'est pas de 10,000 stades : aussi ce passage me paroît-il offrir de grandes difficultés. Celles qui concernent le parallèle, ne peuvent être bien senties que par le rapprochement et un examen attentif des nombreux endroits où notre auteur a déjà indiqué la direction de la chaîne des montagnes qui forment le *Taurus* : j'indique ces endroits dans une sous-note [1]. Pour celles qui ont rapport au méridien, ce que je dirai dans une note subséquente, les fera ressortir.

— Strabon veut dire que depuis le méridien et le parallèle des Portes Caspiennes, les parties septentrionales de l'Asie ne s'élevoient pas, selon lui, au-delà du 50.e degré $\frac{1}{2}$ de latitude. G.

⟨3⟩ Je ne vois pas où cela se trouve énoncé, sinon implicitement. Strabon semble nous renvoyer en général aux divers passages [2] où il a tâché de déterminer la plus grande longueur de la Terre-habitée.

⟨4⟩ *Voyez* la note 2, *pag. 176*. G.

⟨5⟩ Dans son système, Strabon ne comptoit que 27,500 stades depuis le cap *Sacré* de l'Ibérie jusqu'à *Issus*. Ici, il donne une mesure en nombres ronds : Ératosthène avoit compté, pour la même distance, 30,300 stades. G.

⟨6⟩ Le paragraphe qui va suivre, m'embarrasse au dernier point.

D'abord, je ne saurois y saisir le fil des idées de l'auteur. En effet, immédiatement après avoir assigné à cette portion de la Terre-habitée dont il vouloit déterminer les dimensions, 30,000 stades pour sa plus grande *lon-*

[1] *Voyez* tom. I, depuis la *pag. 174* jusqu'à la *pag. 374* inclusivement : puis, ci-dessus, *pag. 76*, not. 1, 2, 3 ; *pag. 181*, not. 2 ; *pag. 182*, not. 1 ; *pag. 238*, not. 1 ; *pag. 239*, not. 1 ; *pag. 243*, not. 1, 2 ; *p. 245*, not. 1, 2, 3 ; *pag. 252*, not. 1, 2 ; *pag. 253*, not. 1, 2 ; *pag. 263*, not. 2 ; *pag. 264*, not. 1, 2 ; *pag. 265*, not. 1, 2, 3 ; *pag. 266*, not. 1, 2, 3 ; *pag. 168*, not. 1 ; *pag. 276*, not. 3, 4 ; *pag. 281*, not. 1 ; *pag. 289*, not. 2. — [2] *Voyez* tom. I, *pag. 159* ; *pag. 160*, not. 2 et suiv. *pag. 161*, not. 4 ; *pag. 174*, not. 1 et 2 ; *pag. 218*, not. 2 ; *pag. 228*, not. 3, *pag. 285*, not. 4 ; *pag. 286*, not. 1 ; *pag. 318*, not. 2. — Cf. *Géogr. des Grecs analys.* pag. 13, 15, 65.

MAINTENANT, dès que l'on donne environ 30,000 stades * à la plus grande largeur de la Terre-habitée, dont la figure est celle d'une chlamyde; si l'on admet en même temps que toute sa longueur,

PAGE 519.
§. III.
Méridien sous lequel se trouve la plus grande largeur de la Terre-habitée.
* Voyez tom. I, pag. 189, not. 1.

gueur, et moins de 10,000 stades pour sa plus grande *largeur*, Strabon s'est attaché à prouver ce qu'il venoit d'avancer concernant la plus grande *longueur*. Maintenant donc il devroit, ce semble, chercher à nous administrer, de même, la preuve que la plus grande *largeur*, comme il l'a dit, n'est pas de 10,000 stades. Or, dans ce qu'on va lire, rien n'est relatif à cet objet : tout tend à étayer une autre assertion, déjà reproduite diverses fois [1]; savoir, que l'étendue de la mer Hyrcanienne-Caspienne, en latitude, est au plus de 6000 stades.

Ensuite, les argumens contenus dans ce même paragraphe me paroissent étranges, quant à leur ensemble : ils reposent sur une base que j'ai quelque peine à comprendre; ils établissent explicitement une proposition qui ne s'accorde point avec ce que l'auteur a dit ailleurs; enfin ils présentent implicitement une erreur géographique des plus fortes.

D'après cela, je crois utile, pour le lecteur, que je développe d'avance tout le raisonnement que Strabon va faire: en voici le fond, la substance et la marche, du moins autant que je crois les reconnoître.

1.° La forme d'une chlamyde est telle, que la plus grande *largeur* de ce vêtement, c'est-à-dire sa plus grande étendue, prise de haut en bas ou de bas en haut, se trouve, sinon précisément, du moins presque juste, vers le milieu de sa *longueur*, autrement dit de son étendue, prise de gauche à droite ou de droite à gauche. Or la Terre-habitée a la forme d'une chlamyde. Donc la plus grande *largeur* de cette même Terre-habitée doit se trouver vers le milieu de sa plus grande *longueur*.

2.° Cela posé, puisque la plus grande *longueur* de toute la Terre-habitée est de 70,000 stades; c'est environ à 35,000 stades, soit de son extrémité occidentale, soit de son extrémité orientale, que cette même Terre-habitée doit avoir sa plus grande *largeur* : et n'oublions point que cette plus grande *largeur* est seulement de 30,000 stades; comme aussi qu'elle ne s'étend point, vers le nord, au-delà du parallèle de l'embouchure de la mer Hyrcanienne [2].

3.° Le méridien qui passe à 35,000 stades, soit de l'extrémité occidentale, soit de l'extrémité orientale de la Terre-habitée, est celui qui, tracé depuis l'embouchure de la mer Hyrcanienne dans l'océan Septentrional, jusque par-delà l'embouchure du golfe Persique dans l'océan Méridional, autrement dit mer Érythrée, traverseroit la ville d'*Artemita* : par conséquent, c'est sur le méridien d'*Artemita* que nous devons chercher la plus grande *largeur* de la Terre-habitée.

4.° Maintenant, observons que, sur ce même méridien, en remontant du midi au nord, on doit compter, depuis le parallèle des derniers pays habitables jusqu'à l'embouchure du golfe Persique, environ 8000 stades; puis, de l'embouchure du golfe Persique jusqu'à la ville d'*Artemita*, 8000 stades; et, d'*Artemita* jusqu'au fond de la mer Hyrcanienne, 8000 stades : total, 24,000 stades.

5.° D'après cela, puisque la plus grande *largeur* de la Terre-habitée, reconnue pour être seulement de 30,000 stades, n'outrepasse point, au nord, le parallèle de l'embouchure de la mer Hyrcanienne, on ne sauroit compter, du fond de cette même mer jusqu'à son embouchure dans l'océan Septentrional, que 6000 stades, comme il avoit été déjà dit.

[1] Voyez tom. I, pag. 195, not. 3; et pag. 196, not. 1 : puis, ci-dessus, pag. 234. = [2] Voyez tom. I, pag. 325, not. 1.

PAGE 519.

* Voy. t. I, p. 218, not. 2, pag. 309; p. 317, n. 1; pag. 318, not. 1; pag. 325, not. 1; pag. 334.

gueur est de 70,000 stades *, c'est vers le méridien tiré au travers de la mer Hyrcanienne et de la mer Persique, que doit se trouver cette plus grande largeur, évaluée à 30,000 stades ‹1›. Si donc, à partir du fond de la mer Hyrcanienne, jusqu'à la ville d'*Artemita* en Babylonie, l'on doit compter 8000 stades, comme le veut Apollodore l'Artéménien *; et ensuite, d'*Artemita* jusqu'à l'embouchure de la mer Persique, 8000 autres stades; puis encore autant, ou peu s'en faut, jusqu'au parallèle des caps de l'Æthiopie ‹2›; pour compléter la largeur de la Terre-habitée, depuis le fond de la mer Hyrcanienne jusqu'à l'embouchure * de cette même mer, il restera le nombre de stades que j'ai dit ‹3›.

* Voyez tom. I, pag. 323, not. 5; pag. 323, not. 5; ci-dessus, pag. 249 puis, pag. 271, not. 2; et pag. 281, not. 2.

* Dans l'océan Septentrional.

* ΜΕΙΟΥΡΟΣ δ' ὄντος.

Ce segment de la Terre-habitée étant tronqué * dans les

‹1› *Maintenant, &c.* Cette phrase renferme implicitement et nécessairement l'assertion qui se trouve développée dans ma note précédente, concernant la forme que Strabon donnoit à la chlamyde; forme qu'il seroit difficile de comprendre nettement.

De plus, ce qu'ici l'auteur énonce explicitement et clairement, ne peut, comme je l'ai observé dans la même note, s'accorder avec ce qu'il affirme dans le 11.ᵉ livre [1]. Il veut ici que la plus grande *largeur* de la Terre-habitée doive se mesurer sur un méridien qui traverseroit [διὰ] la mer Hyrcanienne-Caspienne et la mer Persique: au 11.ᵉ livre, il a dit expressément que cette plus grande *largeur* se prenoit sur le méridien de Rhodes, lequel passe plus de 10,000 stades à l'ouest de celui que maintenant il indique.

‹2› *Jusqu'au* PARALLÈLE *&c.* Litt. *jusqu'aux lieux situés en face* (ou *à l'opposite*) *des caps de l'Æthiopie*: εἰς τὰ ἀνταίροντα τοῖς ἄκροις τῆς Αἰθιοπίας. Mais je crois avoir exprimé le fond de ce que l'auteur vouloit dire. *Voyez* tom. I, *pag. 188*, not. 2. M. de Bréquigny, en marge de ce paragraphe, avoit marqué: « *Nota falsam figuræ Terræ-habitabilis delineationem.* »

‹3› Ce nombre est de 6000. *Voyez* tom. I, *pag. 195*; et *pag. 196*, not. 1: puis, ci-dessus, *pag. 238*, not. 1.

Au reste, Strabon ne pouvoit tirer du témoignage d'Apollodore l'Artéménien, la conséquence qu'il en tire, sans placer l'*Artemita* de la Babylonie, sur un méridien qui, partant de la mer Hyrcanienne-Caspienne, ou de l'Hyrcanie (car l'expression, ἀπὸ τῆς Ὑρκανίας, est absolument susceptible de deux significations), aboutiroit à l'embouchure du golfe Persique, ἐπὶ τὸ στόμα τῆς κατὰ Πέρσας θαλάττης. Et voilà ce que, précédemment, *pag. 293*, not. 6, j'ai jugé inadmissible. L'*Artemita* de la Babylonie répondoit, pour l'emplacement, au lieu appelé chez les Orientaux, dans le moyen âge, Dastagerd, et aujourd'hui, Dastara el Melik. Or, d'après les combinaisons répétées et constantes de M. d'Anville [2], le méridien de Dastagerd se trouve beaucoup de degrés à l'ouest du plus occidental de tous les méridiens que Strabon, même en commettant les plus fortes

[1] *Voyez* tom. I, *pag. 325*, not. 1. = [2] Cont. *d'Anville, 1.ʳᵉ part. de la Carte d'Asie &c.* 1751. — Id. *Rech. géogr. concernant l'expéd. de l'emp. Héracl. &c.* Acad. des I. et B. L. vol. XXXII, *Mém.* pag. 568, publié en 1762. — Id. *Orbis veterib. notus*, 1763 — Id. *Géogr. anc. &c.* tom. II, pag. 250, en 1768.

parties qui regardent l'orient, sa forme ressemble à celle d'un couteau de cuisine; car la chaîne des montagnes se prolonge en ligne droite, et l'on peut se la représenter comme le tranchant du couteau ‹1›; tandis que le rivage, qui s'étend de l'embouchure de la mer Hyrcanienne-Caspienne * jusqu'à *Tamaros* ‹2›, se termine par une ligne qui l'arrondit et le tronque successivement *.

PAGE 519.

* Dans l'océan Septentrional.

* Εἰς περιφερῆ, καὶ ΜΕΙ'ΟΥΡΟΝ χαμαὶ ἀπολήγουσαν [*al.* ἀπολῆγον].

erreurs, par rapport à la disposition, au gisement, et à la longitude des côtes soit de la mer Hyrcanienne-Caspienne, soit de la mer Persique, pouvoit donner pour communs aux deux mers.

‹1› *Et l'on peut &c.* Je crois exprimer la signification des mots : Καὶ τεμνόντων ΚΑΤΑ' τὴν 'ΑΚΜΗ'Ν τῆς κοπίδος. Mais je ne comprends pas ce que cela veut dire. Je sais que la préposition, κατὰ, peut s'interpréter de plusieurs façons, *proche*, *à l'opposite*, *vers*, *le long*, *&c.*; et le terme, ἀκμὴν, suivant les circonstances, se rendroit aussi bien par *pointe* que par *tranchant*. Mais, quelque sens que l'on donnât ici à l'un et l'autre mot, ce passage me paroîtroit toujours inintelligible. Le rédacteur de l'*ÉPITOMÉ* n'a rien extrait de tout le paragraphe.

‹2› *Jusqu'à TAMAROS.* Le texte porte en effet, ἐπὶ ΤΑ'ΜΑΡΟΝ. Malgré l'accord des manuscrits et des éditions, les critiques sont persuadés que la leçon est corrompue. Mais quel nom faudroit-il substituer à celui de *Tamaros*, inconnu d'ailleurs! Si nous étions sûrs que notre auteur, dans ce chapitre, suivoit uniquement Ératosthène, on prononceroit peut-être que les noms d'*Imaüs* ou de *Thinæ* sont les seuls qui conviennent. Mais Strabon, ici, exposoit peut-être des notions puisées dans les ouvrages, aujourd'hui perdus, de quelques géographes antérieurs à lui, quoique postérieurs à Ératosthène. Ainsi, nous restons incertains si, dans cette dénomination fautive, *Tamaros*, il ne faudroit pas reconnoître ou le *Tamos* [1], ou le *Tabis* [2], ou le *Tamara* [3], ou le *Samara* [4], ou le *Boreum* [5], dont des auteurs qui ont écrit après Strabon, en différens siècles, se trouvent avoir fait mention. La situation de ces divers lieux n'étoit point aisée à déterminer : mais elle ne paroît plus guère douteuse, depuis la publication des Traités que j'indique en sous-note [6].

[1] *Pomp. Mel.* lib. III, cap. 7, §. 6. = [2] *Id.* ibid. §. 7. — *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 20, seu cap. 17, tom. I, pag. 316, lin. 3. — *Solin.* cap. 53. = [3] *Ptolem. Geogr.* lib. VII, cap. 2, pag. 207 et 210. = [4] *P. Oros. Hist.* lib. I, cap. 2. = [5] *Id.* ibid. = [6] *Voyez* la *Géographie des Grecs analys.* pag. 9, 12, 13, 19, 34, 63, 64, 138, 142 et suiv. — *Recherches sur la Géographie systématique et positive des anciens*, tom. II, pag. 42, 59, 67, 69, 72 et 74. — *Recherches sur la Sérique des anciens*, *&c.* Acad. des Inscrip. et Belles-Lettres, vol. XLIX, *Mém.* pag. 715, 717 et suiv.

CHAPITRE XVI.

VIII.ᵉ continuation du Chapitre VIII. Particularités concernant les peuples compris dans la 2.ᵉ portion de l'Asie SEPTENTRIONALE.

COUTUMES communes à plusieurs de ces peuples. — Des Derbices. *— Des* Siginni. *— Des* Tapyri. *— Des* Caspii.

PAGE 519. JE crois à propos de rappeler ici quelques traits extraordinaires, que l'on débite sur ces peuples entièrement barbares, tels que ceux du Caucase et des autres montagnes.

Coutumes communes à plusieurs de ces peuples.

PAGE 520.

Chez les uns, nous dit-on, une loi expresse ordonne de pratiquer ce qui est exprimé dans les vers d'Euripide : « De » pleurer la naissance de l'enfant, vu qu'il est destiné à souffrir; » et de porter, avec joie et bénédiction, hors de sa demeure, le » mort, délivré enfin de ses travaux (1). »

Chez d'autres, on n'ôte la vie à aucun criminel, quels que soient ses forfaits ; on se contente de le bannir avec ses enfans : coutume directement contraire à celle des *Derbices* *, chez qui les moindres crimes sont punis de mort.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 264*, not. 2; *pag. 270*, not. 2; et *pag. 272*.

Des *Derbices*.

Ces *Derbices* adorent la Terre, et n'immolent ni ne mangent les animaux femelles. Ils égorgent les vieillards qui ont passé soixante-dix ans *, et ce sont les parens les plus proches qui en mangent la chair *. Les vieilles femmes, ils les étranglent et les ensevelissent.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 285*, not. 3.

* Lat. *consumment*, [illegible].

(1) Les vers d'Euripide, que Cicéron a traduits¹ en latin, et que plusieurs auteurs anciens ont cités², appartenoient au CRESPHONTE, drame dont il ne reste que des fragmens.

¹ *Cicer. Tuscul. Disput.* lib. I, cap. 48, §. 15. = ² Conf. *Æschin. Socratic. Axioch.* §. 10, pag. 142. — *Clem. Alex.* Stromat. lib. III, pag. 517, lin. 13. — *Plut. de Aud. poet.* edit. Reisk. tom. V, pag. 32. — *Sext. Empir. Pyrrh. Hypot.* lib. III, §. 230. — *Stob. Sermon.* 119, pag. 603, A.

Quant

Quant aux hommes qui meurent avant soixante-dix ans, ils ne les mangent point, et ils les ensevelissent [comme les femmes]. PAGE 520.

Des *Siginni.*

Les *Siginni* ‹1› [qui, du reste,] ont pris toutes les coutumes des Perses, se servent de petits chevaux, qui ont le poil épais *, mais qui sont trop foibles pour être montés. Ils en attèlent quatre à une voiture. Ce sont des femmes que l'on exerce, dès leur enfance, à conduire ces attelages : celle qui y réussit le mieux, choisit le mari qu'elle veut. On dit aussi que quelques-uns de ces peuples s'étudient à rendre les têtes de leurs enfans fort longues, et à faire en sorte que leurs fronts saillent au point d'ombrager le menton ‹2›.

* *Δασέων.*

Des *Tapyri.*

La mode des *Tapyri* * est que les hommes s'habillent de noir et portent des cheveux longs; tandis que les femmes coupent leurs cheveux et sont vêtues de blanc : [ajoutons que] le plus courageux d'entre eux a le droit de prendre la femme qui lui plaît. Ces peuples [je le répète] habitent entre les *Derbices* et les *Hyrcani* *.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 263*, not. 3; *pag. 270*, n. 2; *pag. 272.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 263*, not. 3; et *pag. 272.*

Des *Caspii.*

Chez les *Caspii* *, on fait mourir de faim les septuagénaires, et ensuite on les expose, sur un lit, dans un lieu solitaire ‹3›; puis on observe de loin ce qui leur arrive. Si c'est par des oiseaux que le mort est arraché du lit [et mis en lambeaux], on l'estime bien heureux; si c'est par des chiens[a] ou des bêtes féroces qu'il est déchiré, on l'estime encore heureux, mais à un moindre degré : si aucun animal ne le touche, on déplore son infortune.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 285*, not. 3.

[a] *Conf.* Hyd. Hist. relig. vet. Pers. cap. 34.

‹1› Strabon rapporte ici les coutumes des *Siginni ;* tandis que, nulle part ailleurs, du moins à ce que je crois, il ne fait mention d'eux. Au surplus, Hérodote [1] parle de peuples appelés *Sigınni*, ou plutôt *Sigʏnni ;* mais, vu la position que cet historien leur assigne, ils devoient être différens des *Siginni* que Strabon vouloit rappeler. Si l'on rapproche du témoignage de notre auteur ceux d'Hippocrate et du scholiaste d'Apollonius de Rhodes [2], on pensera peut-être qu'il s'agit de quelque tribu voisine du Caucase [3].

‹2› *On dit aussi &c.* D'après la ponctuation que présente l'édition de Casaubon, ce trait auroit rapport aux *Siginni.*

‹3› Le texte porte, *εἰς τὴν ἐρημίαν* · ce qui pourroit signifier, *dans le désert.* Mais Strabon ne place aucun désert aux environs du territoire des *Caspii*, dont il a fait déjà mention [4].

[1] *Herodot.* lib. V, §. 9. = [2] Conf. *Hippocr. de Aër. Aq. &c.* §. 77, 80, 81. — *Schol. Apollon. Rh.* ad *Argon.* lib. IV, v. 320, pag. 293, edit. Lips. = [3] Conf. *Diodor. Sic.* lib. II, §. 43, tom. I, pag. 155. — *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 4, seu cap. 4; et §. 11, seu cap. 10 : tom. I, pag. 303, lin. 16; pag. 304, lin. 2; p. 309, lin. 2 et 3. = [4] *Voyez* ci-dessus, *pag. 99; 205*, not. 3; *224*, not. 1; *236*, not. 4; *264*, not. 1; et *285*, not. 3.

CHAPITRE XVII.

Description du mont *Taurus;* et cours de l'Euphrate ainsi que du Tigre.

§. I.er *RAPPEL de la distribution des pays Asiatiques.* §. II. *Naissance, direction, et largeur progressive de la chaîne des montagnes du* Taurus. *Rameaux de cette chaîne : l'*Amanus, *l'*Antitaurus. §. III. *Cours de l'Euphrate et du Tigre. — Détours de l'Euphrate. — Détours du Tigre.* §. IV. *Autres rameaux du* Taurus, *dirigés vers le nord.* §. V. *Dénominations diverses de la partie méridionale du* Taurus, *à mesure qu'elle se prolonge vers l'orient.* §. VI. *Situation de la Médie et de l'Arménie.* §. VII. *Manière dont Eratosthène répartissoit les pays Asiatiques.*

PAGE 520.
§. I.er
Rappel de la distribution des pays Asiatiques.

COMME c'est relativement à la continuité du *Taurus*, que certaines contrées Asiatiques sont réputées former la partie SEPTENTRIONALE de l'Asie, et, en même temps, s'appellent Pays d'EN-DEÇÀ du *Taurus* *, nous avons cru devoir parler d'abord de celles-là (1). Mais, dans le nombre de ces Pays d'EN-DEÇÀ du *Taurus*, nous comprenons aussi ceux qui se trouvent, sinon en totalité, du moins pour la plus grande partie de leur étendue respective, renfermés dans le sein même du *Taurus* *. De ces derniers, ceux qui sont situés à l'est des Pyles Caspiennes * ne sauroient être décrits que sommairement, vu qu'ils sont sauvages (2); et il importe peu qu'on les attribue à l'Asie SEPTENTRIONALE, ou bien

* *Voyez* tom. I, *pag. 360*, not. 1, puis ci-dessus, *pag. 175, 176.*

* *Voyez* ibid.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 181*, not. 2, et *pag. 182*, not. 1.

(1) *Nous avons cru &c.* Au lieu de εἰπεῖν πρότερον περὶ ΤΟΥΤΟΥ· ΤΑΥΤΑ δ' ἐστὶ καὶ τὰ κ. τ. λ., je lis, avec M. Tzschucke, εἰπεῖν πρότερον περὶ ΤΟΥΤΩΝ. ΤΟΥΤΩΝ δ' ἐστὶ καὶ τὰ κ. τ. λ.

(2) Et, sans doute, suivant notre auteur, tels étoient le pays des *Paropamisadæ*, celui des *Arachoti*, celui des *Drangæ*, dont, comme nous l'avons vu, il n'a dit que très-peu de choses [1].

[1] *Voyez* ci-dessus, *pag. 176*, not. 4, et *pag. 277*, not. 1, 3, 4, 5.

à l'Asie **MÉRIDIONALE** ‹1› : tandis qu'au contraire, sur ceux qui se trouvent à l'ouest *, on peut donner beaucoup de détails. Passons donc aux contrées moins orientales que les Pyles Caspiennes.

PAGE 520.

* Des Pyles Caspiennes.

Telle est la Médie, pays vaste et jadis puissant : elle est située au milieu du *Taurus*, qui, dans cette partie, formant une infinité de branches, et renfermant de grandes vallées *, présente la même disposition que dans l'Arménie.

* *Voyez* ci-après, *pag. 304*, not. 1; et *pag. 313, 315, 321.*

§. II.

Naissance, direction &c. du *Taurus*.

EN EFFET, le *Taurus* part de la Carie et de la Lycie *; mais, là il ne se montre considérable ni en largeur ni en hauteur. Vers les *Chelidoneæ*, îlots placés en face de l'extrémité [ouest] du littoral des *Pamphilii* *, le *Taurus* commence à s'élever; puis, en s'avançant vers l'orient, il renferme de petites vallées, celles qu'occupent les *Cilices*.

* *Voyez* tom. I, *pag. 174*, not. 1; et *pag. 357*, not. 1.

* *Voyez* ci-après, *pag. 663* et *666* du texte Grec.

Vers ce point, on voit se détacher ‹2› de la chaîne du *Taurus*, d'un côté l'*Amanus* *, et, de l'autre côté, l'*ANTItaurus*. [L'*ANTItaurus*, dont je parle en ce moment, et] au sein duquel est situé *Comana* *, lieu appartenant à ce que l'on appelle la haute Cappadoce, se termine dans la Cataonie ‹3›; tandis que le mont *Amanus* se prolonge jusqu'à l'Euphrate et à [l'extrémité de]

PAGE 521.

* L'Al Lucan. *Voy.* ci-après, *pag. 535, 675, 676*, et *751* du texte Grec.

* El Bostan. *Voy.* ci-après, *pag. 535* du texte Grec.

‹1› *Il importe peu &c.* Litt. *Il n'y auroit pas grande différence, en ce qu'ils fussent attribués à tel ou à tel climat :* Οὐ πολύ τι ἂν διαφέροι, τῇδε, ἢ τῇδε τῷ κλίματι συγκαταλεχθέντα.

‹2› Je lis, avec les nouveaux éditeurs, d'après Alde et Hopper, σχίζεται.

‹3› Je crois reconnoître que Strabon distinguoit deux *Antitaurus*. En effet, l'*Antitaurus* mentionné dans ce paragraphe, nous est dépeint, à la vérité, comme ayant sa principale direction vers le nord, mais non comme s'avançant fort loin dans cette partie : et, en même temps, selon notre auteur, ce mont, s'étendant peu vers l'orient, n'outre-passe point les limites de la Cataonie. Voilà ce que Strabon, ailleurs [1], exprimera nettement, lorsque, reparlant plus au long de *Comana*, il répétera les mêmes mots dont il se sert ici, excepté qu'au lieu de dire, *se termine dans la CATAONIE*, ἐν τῇ ΚΑΤΑΟΝΙΑ τελευτᾷ, il dira, *va se terminer dans l'INTÉRIEUR-DES-TERRES*, εἰς τὴν ΜΕΣΟΓΑΙΑΝ τελευτᾷ.

L'autre *Antitaurus*, dont il sera bientôt question [2], me paroît n'avoir eu de commun avec le premier que le nom, et en avoir été même séparé par une assez grande distance. En effet, ce second *Antitaurus*, ne se détachant de la grande chaîne des montagnes que sur la gauche de l'Euphrate, formoit, avec le *Taurus* proprement dit, la grande vallée appelée *Sophéné*.

[1] *Voyez* livre XII, *pag. 535*. — [2] *Voyez* ci-après, *pag. 302*, not. 3.

PAGE 521.

* *Voyez* ci-après, *pag.* 302 et 303.
* Sur la gauche du fleuve.
* *Voyez* ci-après, *pag.* 303.
* *Voyez* ci-après, *pag.* 302, not. 3, et *pag.* 303, not. 1.
* Cet alinéa est un peu paraphrasé.

la *Melitêné*, d'où la *Commagêné* s'étend le long de la Cappadoce.

Viennent ensuite * les montagnes qui, renaissant au-delà de l'Euphrate *, forment, avec celles dont je viens de parler, une seule et même chaîne; sauf que le fleuve, par son cours, en interrompt la continuité *.

[Après cette renaissance] le *Taurus* s'accroît beaucoup en hauteur, en largeur, en rameaux.

La partie la plus méridionale de sa chaîne ainsi continuée * garde [durant un certain espace] le nom spécial de *Taurus*, et sépare l'Arménie de la Mésopotamie *.

§. III.

Cours de l'Euphrate et du Tigre.

* *Conf.* De Brosses, Hist. de la rep. Rom. liv. V, §. 13, tom. II, pag. 438.

C'EST au sortir de cette même partie méridionale ‹1› que les deux fleuves, l'Euphrate et le Tigre, poursuivant leur cours, entourent la Mésopotamie *: puis, ils se rapprochent l'un de l'autre vers la Babylonie; et, de là, ils vont se dégorger dans la mer qui borne la Perside.

Détours de l'Euphrate.

* *Voyez* ci-après, *pag.* 319; et *pag.* 320, not. 1.

L'Euphrate est plus fort que le Tigre, et, attendu la tortuosité de son cours, il parcourt plus de terrain. Sa source se trouve dans la partie * septentrionale [de la chaîne continuée] du *Taurus*. Il commence par se diriger vers l'occident, et coule au travers du pays appelé GRANDE Arménie, jusqu'à la PETITE Arménie ‹2›;

‹1› *C'est au sortir &c.* Le texte dit seulement, *c'est de là*, ἐντεῦθεν· mais je crois avoir exprimé le vrai sens [1]. Au reste, Strabon, qui a déjà parlé de la Mésopotamie plus d'une fois [2], en reparlera encore, à diverses reprises, dans ce XI.e livre [3], comme aussi dans le XV.e livre [4]; mais il n'en donnera la description que dans le XVI.e [5].

‹2› Quelque attention que j'aie apportée dans l'examen de tous les passages [6] où Strabon parle de l'Arménie, je n'ai pu, je l'avoue avec franchise, reconnoître nettement si, nulle part, il a voulu décrire la GRANDE Arménie séparément d'avec la PETITE Arménie.

[1] *Voyez* tom. I, *pag.* 209, not. 1. = [2] *Voyez* tom. I, *pag.* 91, not. 3; *pag.* 209, not. 1; *pag.* 212, not. 2; *pag.* 217; *pag.* 230; *pag.* 235, not. 2; et *pag.* 362, not. 4. = [3] *Voyez* ci-après, *pag.* 301; *pag.* 318 et 319. = [4] *Voyez* liv. XV, *pag.* 712 du texte Grec. = [5] *Voyez* liv. XVI, *pag.* 736, 746, 750, 753 du texte Grec. = [6] *Voyez* tom. I, *pag.* 91, 116, 196, 209, 211, 213, 215, 216, 217, 358, 360. — Tom. II, *pag.* 423. — Ci-dessus, *pag.* 214, not. 1; *pag.* 217, not. 1; *pag.* 219, not. 3 et 4; *pag.* 221; *pag.* 226, not. 1; *pag.* 227. — Ci-après, *pag.* 302, 303, 304; et *pag.* 305, not. 1; *pag.* 309, not. 1; *pag.* 313; puis, *pag.* 318 et suiv. — *Voyez* ensuite, *pag.* 541, 548, 555, 556, 560, 712, 745 et 746 du texte Grec.

PAGE 521.

alors, laissant celle-ci sur sa droite, ainsi que la *Basilisené* ⟨1⟩, il tourne vers le midi, et, par ce coude, il touche aux frontières des Cappadociens: ensuite, baignant, d'une part *, ces frontières ainsi que celles des Commagéniens, et, de l'autre part *, l'*Acilisené* ⟨2⟩ avec la *Sophené* *, deux provinces de la GRANDE Arménie, il s'avance vers la Syrie; là il fait un nouveau coude *, pour arriver dans la Babylonie, et au golfe Persique.

* A droite.

* A gauche.

* La Zoph.

* *Voyez* tom. I, *pag. 209*, not. 1; et *pag. 212*, not. 2.

Détours du Tigre.

Le Tigre [au contraire] naît dans la partie méridionale des montagnes du *Taurus* *; et, après avoir, comme l'Euphrate, circonscrit la Mésopotamie, coulant vers *Seleucia* ⟨3⟩, où il se

* *Voyez* ci-après, *pag. 303*.

⟨1⟩ *La BASILISENÉ.* Je lis, avec Casaubon et d'après l'*ÉPITOMÉ* [1], Βασιλισηνήν. La leçon Λισηνήν, *Lisené*, est visiblement corrompue, d'autant que les manuscrits varient sur l'orthographe de ce mot mutilé. La leçon, Ἀκιλισηνήν, l'*Acilisené*, quoique soutenue d'une autorité imposante [2], m'a paru moins convenable; attendu que, dans la phrase suivante [3], où cette même leçon paroît évidemment bonne, il s'agit d'une province qui doit différer de celle dont il est maintenant question.

Au reste, toute cette description reste sujette à de grandes difficultés: et, quand on la rapproche de quelques autres passages de notre auteur [4], on ne s'étonne plus que de savans hommes [5] aient cru pouvoir lui reprocher de n'être pas toujours d'accord avec lui-même.

⟨2⟩ *L'ACILIsené.* Je lis, ἈΚΙΛΙσηνὴν [6], non ἈΣΙΚΙΝσηνὴν, *ACICINsené*. Cette correction est justifiée par des passages subséquens [7] et par le témoignage de Ptolémée [8]. Néanmoins M. Falconer [9] pensoit, et non sans motif plausible, que la vraie leçon seroit, Ἀνζητηνὴν, l'*Anzetené*. Je sais aussi que l'auteur d'un écrit publié récemment [*Rech. nouv. sur l'Hist. anc.* part. 1, ch. 18, pag. 222], a cru pouvoir retenir et même expliquer la dénomination d'*Acicinsené*.

L'*Acilisené*, suivant M. d'Anville [10], s'appelle aujourd'hui, Ekilis; et la *Sophené*, Zoph.

⟨3⟩ *Naît dans la partie méridionale &c.* Le texte, rétabli par Casaubon, d'après plusieurs mss., offre, Ὁ δὲ Τίγρις, ἐκ ΤΟΥ ΝΟΤΙΟΥ ΜΕΡΟΥΣ τοῦ αὐτοῦ ὄρους ἐκχυθείς, κ. τ. λ. Les mots, τοῦ νοτίου μέρους, ne se lisent point dans quelques mss. non plus que dans les éditions antérieures à celle de Casaubon; je crois cependant qu'ils doivent être regardés comme une leçon authentique. Ils pourroient signifier, non pas précisément [11], que le Tigre prend sa source dans la partie méridionale du *Taurus*; car on les rendroit assez bien, en disant qu'une fois sorti de la partie méridionale de ce mont, le fleuve coule vers *Seleucia*: mais mon interprétation sera bientôt justifiée. Quant à *Seleucia*, selon M. d'Anville [12], elle avoit été bâtie près du lieu appelé aujourd'hui Coche: cette opinion a été combattue [13].

[1] Pag. 1274, D, lin. 43. = [2] *Salmas. Exercit. Plin.* pag. 437, col. 2, E. = [3] *Voyez*, ci-après, la not. 1. = [4] *Voyez* ci-après, *pag. 555* du texte Grec. = [5] Conf. *Cellar. Geogr. ant.* lib. III, cap. 11, sect. 2, §. 21, tom. II, pag. 333. = [6] *Voyez* ci-dessus, *pag. 227*. = [7] *Voyez* ci-après, *pag. 527, 528, 530*. = [8] Conf. *Ptolem. Geogr.* lib. V, cap. 13. = [9] *Falconer*, ad *Strab.* loc. = [10] *D'Anville, Géogr. anc.* tom. II, pag. 105. = [11] *Voyez* ci-après, *pag. 303*. = [12] *D'Anville, Géogr. anc.* tom. II, pag. 255. = [13] Conf. *Mannert. Geogr. &c.* tom. V, pag. 391 et 402.

PAGE 521. rapproche beaucoup de cet autre fleuve, il va se jeter aussi dans le golfe Persique.

Les sources de l'Euphrate sont séparées de celles du Tigre par une distance d'environ deux mille cinq cents stades ‹1›.

§. IV. Autres rameaux du *Taurus*, dirigés vers le nord.

DU *Taurus* [prolongé au-delà de l'Euphrate] partent beaucoup de rameaux, qui se dirigent au nord ‹2›.

Du nombre de ces rameaux est l'*ANTItaurus;* car ainsi nommoit-on jadis ‹3› cette suite de montagnes qui renferment la *Sophéné*, dans une vallée située entre elles et le *Taurus* [proprement dit].

A la suite de cet *ANTItaurus*, par-delà l'Euphrate *, le long de la PETITE Arménie *, s'étend aussi, vers le nord, un autre mont fort considérable, qui a beaucoup de branches, distinguées par les dénominations de mont *Paryadrès* *, de monts Moschiques, et d'autres encore : les monts Moschiques ‹4›

* Sur la droite.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 300*, not. 2.

* Ildiz daghi.

‹1› *D'environ* DEUX MILLE CINQ *cents stades.* Le texte, dans tous les manuscrits, comme dans les éditions, porte : ΔΙΣχιλίους καὶ πεντακοσίους σταδίους. Le rédacteur de l'*ÉPITOMÉ*[1] n'a point suivi d'autre leçon. Néanmoins Eustathe [2] sembleroit avoir lu, Χιλίους καὶ πεντακοσίους σταδίους, *QUINZE cents stades:* et Diodore, suivant tous les manuscrits de cet historien, excepté deux, auroit dit aussi, *QUINZE cents stades* [3].

‹2› *Du TAURUS &c.* Il s'agit de la continuation du *Taurus* sur la gauche de l'Euphrate ; continuation que l'on a vue indiquée précédemment, *pag. 300*, lorsque l'auteur a dit : « [Après sa renaissance,] le *Taurus* s'accroît beaucoup en hauteur, en largeur, en rameaux. La partie la plus méridionale de sa chaîne ainsi continuée garde [durant un certain espace] le nom spécial de *Taurus*, et sépare l'Arménie de la Mésopotamie. »

‹3› *Du nombre de ces rameaux est l'ANTITAURUS &c.* Voilà le premier passage qui m'induit à penser, comme je l'ai annoncé précédemment [4], que Strabon reconnoissoit deux *ANTItaurus*. Certes l'*ANTItaurus* dont il est maintenant question, paroît distinct de l'*ANTITAURUS* qui, renfermant *Comana*, et entourant une partie de la Cataonie, s'étendoit bien moins vers le nord que vers l'orient.

‹4› *Les monts MOSCHIQUES &c.* Le texte Grec signifie seulement, *ceux-là*, ταῦτα δέ · ce qui feroit douter si ce sont les monts MOSCHIQUES seuls, ou bien toutes les branches mentionnées immédiatement auparavant, qui, selon notre auteur, entourent l'Arménie. Mais, en considérant la phrase précédente, j'ai cru reconnoître que, par les lois de la syntaxe, le ταῦτα δέ devoit nécessairement se rapporter à Μοσχικὰ ὄρη. Voici le texte : Καλοῦσι δὲ τὸ μὲν αὐτοῦ Παρυάδρην, τὸ δὲ ΜΟΣΚΙΚΑ ὌΡΗ, ΤΟ δ' ἄλλοις ὀνόμασι. ΤΑΥ͂ΤΑ δ' ἀπολαμβάνει κ. τ. λ. Pour le dernier ΤΟ, M. Tzschucke a préféré la leçon ΤΑ, offerte par un petit nombre de manuscrits, et approuvée par M. Falconer : d'après quoi ce

[1] *Pag. 1274*, C, lin. 38. = [2] *Eustath.* ad *Dionys. Perieget.* v. 976. = [3] Conf. *Diodor. Sic.* lib. II, §. 11, tom. I, pag. 125. — *P. Wesseling.* ad loc. = [4] *Voyez* ci-dessus, *pag. 299*, not. 3.

embrassent toute l'Arménie, jusqu'au pays des *Ibères* et des *Albani*. PAGE 521.

De là, du côté de l'orient, on voit encore s'élever d'autres montagnes : ce sont celles qui dominent la mer Caspienne jusqu'à la Médie ; je parle de la GRANDE-Médie, ainsi que de la Médie-ATROPATIENNE. On appelle *Parachoatras* *, non-seulement tous ces derniers rameaux, mais encore ceux qui s'étendent jusqu'aux Pyles Caspiennes, et ceux qui, s'avançant davantage vers le levant, touchent à l'*Aria*. Tels sont les noms divers que l'on donne aux montagnes septentrionales.

PAGE 522.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 252, 253 et 265.*

§. V. Dénominations diverses des montagnes méridionales, &c.

DES montagnes méridionales, je veux dire celles qui, au-delà de l'Euphrate, s'étendent à l'est de la Cappadoce et de la *Commagéné* *, les premières [je le répète] conservent le nom de *Taurus*, et séparent, de la Mésopotamie, la *Sophéné* ainsi que le reste de l'Arménie *. Quelques-uns désignent cette même portion de la chaîne sous le nom de monts Gordyæens * ; et dans ces monts Gordyæens est compris le *Masium* *, lequel domine les deux villes de *Nisibis* et de *Tigranocerta* *.

* Camash.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 301.*

* Les montagnes du Curdistan.

* Karadgia-daglar.

* Nesbin *et* Sered.

Ensuite la chaîne prend plus d'élévation, et est appelée *Niphatès* *. C'est à-peu-près là que sont les sources du Tigre, sur le revers méridional des montagnes.

* Barema. *Voyez* tom. I, *pag. 205*, not. 2.

Depuis le *Niphatès*, la chaîne, se prolongeant de plus en plus, forme le mont *Zagrium* *, qui sépare la Médie et la Babylonie ‹1›.

* Aujourd'hui Zag-Aiaghi.

seroit plutôt aux dernières branches, désignées vaguement, τὰ δ' ἄλλοις ὀνόμασι, que le ταῦτα se rapporteroit. Mais je crois que mon interprétation s'accorde mieux avec ce que Strabon dit d'ailleurs [1] sur les monts Moschiques.

‹1› Le mont *Zagrium* ou *Zagrius* (car le nom se trouve quelquefois écrit Ζάγριος ; comme aussi Ζάγρον, *Zagrum* ; et Ζάγρος, *Zagrus*) paroît être le même que l'on voit nommé *Zarcæus* par d'autres auteurs [2]. Strabon en reparlera plus d'une fois [3]. « Cette montagne est ap» pelée *Ragau*, dans le livre de Judith *(cap. 1-» 9, pag. 5 et 6)* ; toutes ces dénominations » reviennent au mot *tag*, qui, en persan, si» gnifie montagne. » SAINTE-CROIX, *Rech. géogr. et hist. sur la Médie*, Ac. des I. et B. L. vol. L, *Mém.* pag. 108, not. *a*.

[1] *Voyez* tom. I, *pag. 148*, not. 1 ; et ci-dessus, *pag. 186 et 202* ; puis, *pag. 206*, not. 1 ; *pag. 207*, not. 1, *pag. 209* ; et *pag. 210*, not. 1. — [2] Conf. *Ctes.* ap. *Diodor. Sic.* lib. II, §. 13, tom. I, pag. 127. — *Polyb.* lib. V, cap. 55, §. 44 et 54. — *Ptolem. Geogr.* lib. VI, cap. 2. — [3] *Voyez* ci-après, *pag. 310 et 312* ; puis, au XVI.e livre, *pag. 736 et 739* du texte Grec.

PAGE 522.

* *Voyez* ci-après, *pag.* 310 et 311 ; puis, au liv. XVI, *pag.* 732, 745 du texte Grec.

Au *Zagrium* succèdent immédiatement, au-dessus de la Babylonie, les montagnes des *Elymæi* et des *Parætaceni* * ; au-dessus de la Médie, celles des *Cossæi* ‹1›.

§. VI.
Situation de la Médie et de l'Arménie.

* *Voyez* ci-après, *pag.* 321 et 322.

* *Voyez* tom. I, *pag.* 360.

C'EST entre toutes ces diverses branches du *Taurus* que se trouvent et la Médie et l'Arménie ; contrées qui renferment ‹2› quantité de montagnes, de collines à pente douce et facile *, comme aussi des plaines ‹3› et de larges vallées, autour desquelles habitent divers petits peuples montagnards, et la plupart brigands. Ainsi donc nous comptons parmi les pays d'EN-DEÇÀ du *Taurus* *, l'Arménie, et la Médie à qui appartiennent les Pyles Caspiennes : d'où il suit que nous avons pu les comprendre l'une et l'autre dans l'Asie SEPTENTRIONALE.

§. VII.
Répartition des pays Asiatiques suivant Ératosthène.

* *Voyez* tom. I, *pag.* 174 ; *pag.* 206, not. 3 ; *pag.* 207 et *suiv.* ; *pag.* 220, 221, 222, 229.

ÉRATOSTHÈNE, après avoir divisé l'Asie en deux parties, l'une MÉRIDIONALE, l'autre SEPTENTRIONALE, subdivise chacune des deux parties, en ce qu'il appelle des SECTIONS *, qualifiées pareillement, celles-ci de SEPTENTRIONALES, celles-là de MÉRIDIONALES ;

‹1› *Des* ELYMÆI *&c.* Suivant une conjecture émise récemment [1], les *Elymæi* montagnards subsisteroient encore aujourd'hui, dans des tribus qui habitent le petit Luristan, ou autrement dit le Fili. Elles ont leur prince particulier : et leur capitale est appelée Khurrem [*al.* Khorrem]-Abad ; *ou* Horomabad ; *ou*, par altération, Kamalava.

Les *Parætaceni*, selon M. d'Anville [2], occupoient, entre autres cantons, celui qui porte aujourd'hui le nom de Perrhaüer. Strabon en avoit déjà fait mention [3], et il les citera encore plus d'une fois [4]. On a vainement essayé de déterminer leurs limites [5].

Les *Cossæi*, dit-on, ne sont pas encore éteints ; leur postérité subsiste, comme celle des *Elymæi* : ils occupent un territoire montueux, le grand Lorestan ; et leur ville la plus forte est Berugerd *ou* Berongierd [6], située entre Tuster et Hamadan. Strabon donnera bientôt [7] des détails sur ces peuples.

‹2› *Qui renferm*ENT. Je lis, d'après d'autres passages *(pag. 315, 316)*, περιλαμβάνουσι· non περιλαμβάνουσα, *qui renferm*E.

‹3› *De collines &c.* Ὀρεοπέδια, *ὡσαύτως δὲ* πέδια. L'auteur a voulu, je crois, désigner, mais en les distinguant, 1.° les montagnes ou collines dont la pente, douce et unie, forme une espèce de plaine ; 2.° les plaines proprement dites.

[1] *Uphag. Parerg. Hist.* pag. 338. = [2] *Géogr. anc.* tom. II, pag. 276. = [3] *Voyez* tom. I, *pag.* 80, not. 1. = [4] *Voyez* ci-après, *pag.* 311 : puis, liv. XV, *pag.* 729, 732 ; et liv. XVI, *pag.* 740 du texte Grec. = [5] Conf. *Gott. Wernsd. Comm. historico-crit. de fide hist. lib. Maccab.* part. 1, pag. 62. — *Uphag.* op. cit. pag. 308. — *Larcher, Tabl. géogr.* pag. 418. — *Barb. du Boc. Analys. &c.* pag. 817. = [6] *Uphag.* loc. cit. pag. 300, 301. = [7] *Voyez* ci-après, *pag.* 311 et 312 ; et liv. XVI, *pag.* 744 du texte Grec. — Cf. *Sainte-Croix, Exam. crit. &c.* pag. 476. — *Barb. du Boc. Analys. &c.* pag. 815 et suiv.

puis il assigne pour limite entre le nord et le midi de l'Asie, les Pyles Caspiennes : en conséquence, adjugeant à l'Asie MÉRIDIONALE tous ces pays plus méridionaux et plus avancés vers l'orient que les Pyles Caspiennes*, au nombre desquels se trouvent la Médie comme l'Arménie ‹1›, il a dû ne réserver à l'Asie SEPTENTRIONALE que les pays situés au nord [de cette même limite]; les distributions partielles dépendent toujours des divisions générales. Mais peut-être Ératosthène n'avoit pas assez réfléchi qu'aucune portion, soit de l'Arménie, soit de la Médie, ne s'étend, vers le midi, au-delà du *Taurus*. [Or, selon Ératosthène lui-même, c'est le *Taurus*, considéré dans toute sa largeur *, qui constitue la véritable démarcation, l'Asie MÉRIDIONALE et l'Asie SEPTENTRIONALE.]

PAGE 522.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 182*, not. 1.

* *V.* t. I, *pag. 228*, not. 2 et 3; *pag 231*, not. 4, et *pag. 232*; *pag. 360*, not. 1; et *pag. 362*, not. 3.

‹1› *Ces pays plus méridionaux et plus avancés vers l'orient &c.* Je rends fidèlement le texte : Εἰκότως οὖν τὰ ΝΟΤΙΩΤΕΡΑ ΠΡΟΣ ἝΩ ΤΕΙΝΟΝΤΑ τῶν Κασπίων Πυλῶν, νότια ἂν ἀποφαίνοι, ὯΝ δεῖ καὶ ἡ Μηδία καὶ ἡ Ἀρμενία. Aucun ms. ne varie sur cette leçon; mais elle ne m'en paroît pas moins vicieuse. Jamais Strabon n'a pu ni prêter à Ératosthène, ni avoir lui-même l'idée, que la Médie et l'Arménie fussent au nombre des pays situés, tout-à-la-fois, au midi et à l'orient des Pyles Caspiennes : et nous avons vu, au II.e livre, qu'Ératosthène donnoit les *Pyles Caspiennes* pour limite orientale de la SECTION qui comprenoit la Médie et l'Arménie. Il y a donc ici un paralogisme frappant. Pour l'expliquer, on a supposé, 1.° qu'Ératosthène, quand il se servoit du parallèle des *Pyles Caspiennes*, comme d'une ligne de démarcation entre les parties SEPTENTRIONALES et les parties MÉRIDIONALES de l'Asie, parloit non des Pyles Caspiennes qui commencent au défilé de Firouz-Koh, mais de ces autres Pyles Caspiennes, qui (a-t-on ajouté), ne différant point du Pas de Derbent, eussent été mieux nommées *Pyles Albaniennes*; 2.° que Strabon n'avoit point su faire cette distinction. Mais, indépendamment des autres difficultés sans nombre auxquelles cette supposition demeure sujette, admettrons-nous donc que Strabon pourroit s'être trompé si grossièrement, sur une des principales bases du système géographique d'Ératosthène! et, même en ce cas, le raisonnement que notre auteur fait ici, deviendroit-il plus clair et plus juste!

Je reste persuadé que, dans le passage qui nous arrête, il manque quelque chose. Strabon, vraisemblablement, avoit écrit, τὰ νοτιώτερα, ΠΡΟΣ ἝΩ ΚΑΙ ΠΡΟΣ ΔΥΣΙΝ ΤΕΙΝΟΝΤΑ, τῶν Κασπίων Πυλῶν· c'est-à-dire, *ces pays tout-à-la-fois plus méridionaux et plus avancés* soit vers l'orient, soit vers l'occident, *que les Pyles Caspiennes.* La Médie, et, à plus forte raison, l'Arménie, parties intégrantes de la troisième SECTION méridionale, telle qu'Ératosthène la composoit, s'étendoient à l'occident des *Pyles Caspiennes* : et, sans doute, Ératosthène les donnoit aussi comme plus méridionales que ce même lieu; car c'étoit le parallèle des *Pyles Caspiennes*, qu'il assignoit *à-peu-près*, πλατικῶς, pour limite septentrionale de cette troisième SECTION.

CHAPITRE XVIII.

Description de la Médie.

§. I.er *DIVISION de la Médie en* GRANDE *Médie, où est la ville d'*Ecbatana, *et en Médie* ATROPATIENNE. §. II. *De la Médie* ATROPATIENNE. — *Lac* Spauta. — *Relations politiques des Mèdes* ATROPATIENS. — *Villes de* Gaza *et de* Vera. — *Climat des diverses provinces de cet État, et mœurs des peuples qui les occupent.* §. III. *De la* GRANDE *Médie.* — *Ses bornes.* — *Cités Grecques fondées en ce pays.* — *Sa nature.* — *Ses productions; telles que les chevaux dits* NESÆI, *et le* Silphium. — *Ses dimensions.* — *Sa richesse.* §. IV. *Usages des Mèdes.* — *Origines de ces peuples.* §. V. *Différence du climat dans certaines parties de cette contrée.*

PAGE 522. §. I.er Division de la Médie. * Hamadan. * *Voyez* ci-dessus, *pag. 301*, not. 3. * Aderbigian. PAGE 523.

LA Médie <1> se divise en deux parties. L'une s'appelle la GRANDE Médie; et sa ville capitale est *Ecbatana* * : cette cité, qui est fort considérable, après avoir été jadis le siége royal de la domination des Mèdes, sert encore aujourd'hui de résidence aux rois des *Parthyæi*, du moins en été, à cause de la fraîcheur du climat; car en hiver <2> ils habitent *Seleucia**, bâtie sur les bords du Tigre, près de Babylone. L'autre partie est la Médie ATROPATIENNE* [autrement dite l'*Atropatêné*], ainsi dénommée d'après son gouverneur, Atropate, qui empêcha que cette province, alors dépendante de la

<1> Ce pays, considéré dans sa totalité, et suivant la plus grande extension que l'on donne à ses limites, paroît avoir compris les provinces appelées par les Orientaux, Irak Adschemi *ou* Irak-Aderbigian, Ghilan, et Mazanderan.

<2> *Du moins en été, à cause, &c.* Voilà une assertion que Strabon répétera deux fois [1], et qui est appuyée par le témoignage de plusieurs auteurs [2]. Je fais ici cette observation, parce que bientôt l'auteur paroîtra se contredire.

[1] *Voyez* ci-après, *pag. 311*, not. 1; et liv. XVI, *pag. 743* du texte Grec. = [2] Conf. *Plutarch. de Prof. in virt.*, et *de Exilio*, edit. Reisk. tom. VI, pag. 291, et tom. VIII, pag. 383, 384. — *Athen.* lib. XII, cap. 3, pag. 513, E, F. — *Dio. Chrys.* Orat. VI, edit. Reisk. tom. I, pag. 197.

GRANDE Médie, ne tombât [comme celle-ci] sous la domination [immédiate] des Macédoniens. Il y prit le titre de roi ‹1›, et en forma un État séparé, où il eut des successeurs qui se sont maintenus jusqu'à nos jours, par des alliances de familles, contractées successivement avec les rois des Arméniens, avec ceux des Syriens, avec ceux des *Parthyæi*. PAGE 523.

§. II. Médie ATROPATIENNE.

LA Médie ATROPATIENNE confine au côté oriental de l'Arménie, et au côté occidental de la GRANDE Médie : en même temps elle touche, vers le nord, aux parties de ces deux contrées * qui avoisinent le fond de la mer Hyrcanienne ; et, vers le midi, au territoire * des *Matiani* ‹2›.

* *Voyez* ci-après, *pag. 309 et 312.*
* *Voyez* ci-après, *pag. 313.*

‹1› Si Atropate *empêcha* la province dont il s'agit, de tomber, comme le reste de la Médie, sous la domination immédiate des Macédoniens, ce fut par son empressement à suivre le parti d'Alexandre après la défaite de Darius. On ne sait pas en quelle année il se fit proclamer roi. A l'égard de l'étymologie [1], soit du nom d'Atropate, que portoit ce satrape, soit de la dénomination d'Aderbigian, sous laquelle les Persans désignent cette province, l'on peut consulter M. Anquetil [2].

‹2› La manière dont notre auteur va décrire la position de la Médie ATROPATIENNE, me paroît incompréhensible : la discordance des manuscrits semble annoncer que le texte est altéré. Je présente, dans ma version, un sens que d'autres passages [3] me paroissent justifier.

L'édition de Casaubon offre : Κεῖται δὲ ἡ χώρα τῇ μὲν Ἀρμενίᾳ ΚΑΙ ΤΗ ΜΑΤΙΑΝΗ πρὸς ἕω, τῇ δὲ μεγάλῃ Μηδίᾳ, πρὸς δύσιν· πρὸς δ' ἄρκτον ἀμφοτέραις, τοῖς δὲ περὶ τὸν μυχὸν τῆς Ὑρκανίας θαλάττης, ΚΑΙ ΤΗΣ ΜΑΤΙΑΝΗΣ, καὶ νότῳ παράκειται. Les variantes n'éclaircissent rien.

L'ancien interprète Latin qu'Héresbach et Hopper ont suivi, avoit traduit : *Hæc regio Armeniæ et Matianæ ad orientem adjacet, Mediæ verò majori ad occidentem, utrique ad aquilonem. Habitantibus autem circa Hyrcanii maris recessum et Matianam ad austrum jacet.*

Le traducteur Italien [4] : *È questo paese posto verso levante all' Armenia et alla Matiana ; et verso ponente alla Media maggiore ; et amendue verso settentrione ; et à coloro che stanno intorno all' ultimo seno del mar Hircano et della Matiana, giace verso Mezogiorno.*

La version Latine adoptée par Xylander, par MM. Tzschucke et Falconer : *Sita est regio ista ab Armeniâ et Matianâ versùs ortum solis, à magnâ Mediâ versùs occasum : ab utrisque versùs septentrionem ; iis qui ad intimum sinum maris Caspii et Matianæ sunt, ab austro adjacet.*

Casaubon s'est contenté de proposer la

[1] Conf. *Polyb.* lib. V, cap. 55, §. 9, edit. Schweigh. tom. II, pag. 331, 332. — *Diodor. Sic.* lib. XVIII, §. 3 ; et lib. XIX, §. 14. — *Arrian.* lib. III, cap. 8, §. 7 : lib. IV, cap. 8, §. 3 : lib. VI, cap. 29, §. 4 : lib. VII, cap. 4, §. 1 et 8 ; cap. 13, §. 4 et 12. — *Justin.* lib. XIII, cap. 4. — *Epitom.* pag. 1276, A et B. lin. 3, 4 et seq. = [2] *Recherches sur les anc. lang. de la Perse*, Ac. des I. et B. L. vol. XXXI, *Mém.* pag. 365. = [3] *Voyez* tom. I, *pag. 116*, not. 1. — Ci-dessus, *pag. 247*, not. 2 ; et *pag. 265*. — Ci-après, *pag. 312 et 313*. = [4] Part. II, pag. 31, lin. 5.

Page 523.
Sa puissance.

Cet État, comme dit Apollonide, n'est pas d'une petite importance ‹1›, puisqu'il peut fournir une armée de dix mille chevaux, et de quarante mille fantassins.

Lac *Spauta*: aujourd'hui le lac d'Urmiah.

On y trouve un lac appelé *Spauta*, sur la superficie duquel se forme habituellement une croûte de sel. Ce sel excite des démangeaisons assez douloureuses [mais l'huile en est le remède]: et, de même, l'eau douce répare le dommage des étoffes qui se brûlent, lorsque, par ignorance, on les plonge dans le lac pour les laver ‹2›.

leçon, καὶ ΤΟΙ͂Σ ΜΑΤΙΑΝΟΙ͂Σ, ἀπὸ τούτου περιέχεται· au lieu de, καὶ ΤΗ͂Σ ΜΑΤΙΑΝΗ͂Σ. Ce changement est peu important; et M. Tzschucke a cru devoir l'adopter dans le texte.

M. de Bréquigny: « Cette contrée est » située à l'orient de l'Arménie et de la » Matiane (ou plutôt de la grande Armé- » nie), à l'occident de la grande Médie, » au nord de toutes les deux, et au midi de » la mer Caspienne et de la Matiane. » Et en note marginale: « Il y a de la confusion » ici, sur-tout touchant la Matiane; *de quo* » *diutiùs meditandum.* Je lirois volontiers, » *τῇ μὲν Ἀρμενίᾳ τῇ μεγάλῃ πρὸς ἕω, κ. τ. λ.* »

M. Falconer a pensé que, vers le commencement de la phrase, dans ce membre, *τῇ μὲν Ἀρμενίᾳ*, ΚΑΙ῾ Τῌ͂ ΜΑΤΙΑΝῌ͂, les trois derniers mots étoient une pure interpolation. Cette observation m'ayant paru juste, et même confirmée par des passages subséquens; je l'ai adoptée dans ma version, qui, du reste, ne suppose qu'un léger changement dans la ponctuation, entre les deux derniers membres de la période. Si je place les *Matiani* au sud de la Médie Atropatienne, ce n'est pas que j'ignore combien le témoignage de Polybe [1] semble contraire à cette idée; mais, je le répète, elle me paroît justifiée par Strabon lui-même.

‹1› *N'est pas d'une petite importance*: *οὐ μικρὰ κατὰ τὴν δύναμιν.* Je m'étonne que M. de Bréquigny eût traduit: « Elle ne forme » pas un État puissant. » Et je suis également surpris que M. de Sainte-Croix [2] rapportât aux *Matiani* le témoignage d'Apollonide. Au surplus, cet Apollonide, que Strabon a déjà cité [3] et citera encore dans la suite [4], doit être celui qui avoit donné un Périple de l'Europe [5]; et vraisemblablement il avoit aussi composé des Traités sur divers sujets [6].

‹2› *De même, &c.* Le texte porte: *Ὕδωρ δὲ γλυκὺ* [scilicet *ἐστὶν ἄκος*] *τοῖς κατεκπυρωθεῖσιν ἱματίοις.* Au sujet de cette phrase, M. Falconer dit: « J'oserois presque lire: *Ὕδωρ δὲ γλυκὺ* » *τοῖς κάσθμα αὐτῶν Ματιανοῖς* ou *ἀνιωμένοις. Aqua* » *autem dulcis anhelitum Matienis* (ou *iis* » *hoc malo afflictis*) *depellit.* » Une telle note paroît étrange.

Sur ce qui concerne le lac *Spauta*, on peut consulter M. d'Anville [7].

[1] Conf. *Polyb.* lib. V, cap. 44, §. 9, edit. Schweigh. tom. II, pag. 304, 305; et tom. VI, pag. 206. = [2] *Recherches géogr. et hist. &c.* Acad. des I. et B. L. vol. L, pag. 126, not. *o.* = [3] *Voyez* tom. III, *pag. 60.* = [4] *Voyez* ci-après, *pag. 325.* = [5] Conf. *Schol. Apollon. Rhod.* ad *Argon.* lib. II, v. 964, vel 966; lib. IV, v. 983 et 1174 vel 1775. = [6] Conf. *Plin. Hist. nat.* lib. VII, §. 2, seu cap. 2, tom. I, pag. 372, lin. 1. = [7] Conf. *D'Anville, Acad. des Inscr. et B. L.* vol. XXXII, *Mém.* pag. 564. — *Id. ibid.* vol. XXXVI, *Hist.* pag. 80. — *Id. Géogr. anc.* tom. II, pag. 235. — *Id. l'Euphrate &c.* pag. 103.

PAGE 523.
Relations politiques de la Médie ATROPATIENNE.

Les Mèdes ATROPATIENS ont de puissans voisins dans les Arméniens, comme dans les *Parthyæi* ; et souvent ils en souffrent. Toutefois ils leur résistent, et [tôt ou tard] ils parviennent à regagner ce qu'[en certaines occasions] ils n'ont pu éviter de perdre. Ainsi ont-ils repris la *Symbacé* [a] sur les Arméniens ‹1›, lorsque ceux-ci furent défaits par les Romains. Ils ont recherché l'amitié de Cæsar, mais sans cesser de ménager les *Parthyæi* [b].

[a] *Cf.* Monum. Ancyr. ap. Chis. Antiq. As. pag. 76.

[b] *Cf.* Tacit. Annal. lib. II, §. 3.

Villes de *Gaza* et de *Vera*.

Les rois de la Médie ATROPATIENNE, durant l'été, font leur résidence soit à *Gaza*, lieu situé dans une plaine ; soit à *Vera*, place forte, dont Marc Antoine forma le siége, lors de sa guerre contre les *Parthyæi**. Cette dernière est à 2400 stades de l'*Araxès*, de ce fleuve qui sépare l'*Atropaténé* de l'Arménie ‹2›. Voilà du moins ce qu'un ami d'Antoine, Dellius [c], témoigne dans son récit de l'expédition du triumvir, à laquelle il assista lui-même, ayant le commandement d'un corps de troupes.

* 36 ans avant l'ère Chrétienne.

[c] Plutarch. in Anton. §. 23, edit. Reisk. t. V, pag. 143.

Climat ; mœurs des peuples.

Dans l'*Atropaténé*, qui, du reste, offre des cantons excellens, la partie septentrionale est montagneuse, âpre et froide : elle est occupée par des *Cadusii* montagnards, des *Amardi*, des *Tapyri*, des *Cyrtii* ‹3›, et autres peuplades semblables, toutes vivant de brigandage,

‹1› *La* SYMBACÉ *&c.* τὴν Συμβάκην. La *Symbacé*, soit ville, soit province, est, ce me semble, peu connue : Strabon, qui ne la définit point ici, n'en reparle nulle part. J'ignore aussi la date du fait que notre auteur rappelle : peut-être n'en reste-t-il point d'autre trace dans l'histoire.

‹2› Deux des plus habiles géographes modernes [1] avoient assigné à *Gaza* l'emplacement qu'occupe aujourd'hui Tebriz *ou* Tauris ; et la position de *Vera* leur sembloit indéterminée : mais, suivant M. de Sainte-Croix [2], *Gaza* doit avoir été placée au sud-est d'Urmiah ; et *Vera*, toute voisine, n'étoit, en quelque sorte, que la citadelle de *Gaza*.

Au reste, ce passage de Strabon n'est point parfaitement clair. Le texte permet de douter si c'est *Vera* ou bien *Gaza* que notre auteur plaçoit à 2400 stades de l'*Araxès*. Pline [3] comptoit de *Gaza* jusqu'à l'*Araxès*, CCCCL milles ; ce qui équivaudroit à 3600 stades.

‹3› *Des* CYRTII ; ΚΥρτίων. Telle est ici, comme dans le XV.e livre [4], l'orthographe de ce nom ; mais, un peu plus bas [5], il se trouve écrit, ΚΑρτίων, CARTII. Les peuples qu'il désigne ne sont point cités dans l'histoire.

[1] Cf. *d'Anville, Rech. géogr. concern. l'expéd. de l'emp. Héraclius &c.* Ac. des I. et B. L. vol. XXXII, *Mém.* pag. 560. — *Id. Géogr. anc.* tom. II, pag. 234. — *Barb. du Boc. Analys. &c.* pag. 817. = [2] *Rech. hist. et géogr. sur la Médie*, Ac. des Inscr. et B. L. vol. L, *Mém.* pag. 110. = [3] *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 16, seu cap. 13 ; tom. I, pag. 312, lin. 1. = [4] *Pag. 727* du texte Grec. = [5] *Voyez* ci-après, *pag. 310*.

PAGE 523. toutes émigrées d'autres pays. En effet, ces races se retrouvent éparses dans les montagnes du *Zagrium* et du *Niphatès** : les *Cyrtii* et les *Mardi* (car ainsi appelle-t-on quelquefois les *Amardi* de la Perside), comme ceux qui, dans l'Arménie, portent encore aujourd'hui ces dénominations, sont de la même espèce. Les *Cadusii* pourroient mettre sur pied une infanterie presque aussi nombreuse que celle des *Ariani* : elle est fort adroite [à gravir les rochers,] à lancer le javelot (1) ; en outre, leurs cavaliers, dans les terrains difficiles, combattent très-bien à pied (2). Mais ce ne fut point la nature du pays qui nuisit à Marc Antoine ; ce fut l'infidélité de son guide, du roi des Arméniens, Artavasde* : ce prince perfide cherchoit, vraisemblablement, à perdre le triumvir, tandis que celui-ci le prenoit pour conseil et lui abandonnoit la direction de la guerre. Antoine punit la trahison, mais trop tard, et seulement après que les Romains eurent éprouvé de grands désastres : ils durent leurs malheurs à la mauvaise foi non-seulement d'Artavasde, mais aussi de l'autre traître, qui, pour les mener du *Zeugma** de l'Euphrate jusqu'aux frontières de l'*Atropatènè*, leur avoit fait parcourir 8000 stades, c'est-à-dire plus du double de la route directe ; et cela par des détours, par des montagnes et des chemins impraticables (3).

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 303*, not. 1.

* Plutarch. in Ant. §. 37, ed. Reisk. tom. V, pag. 165. — Dio Cass. lib. XLIX, §. 25.

* Ce mot signifie, *pont*. Le lieu s'appelle Roum-cala *et* Zeugme.

§. III. GRANDE Médie.

JADIS la GRANDE Médie, lorsque ses rois eurent renversé

(1) *Que celle des* ARIANI. Je me conforme au texte, qui, dans les manuscrits, comme dans les éditions, porte, τῶν Ἀριανῶν· mais ne faudroit-il pas lire plutôt, τῶν Ἀρμενίων· *que celle des Arméniens ?*

Au surplus, les mots renfermés entre deux crochets sont suppléés, d'après la manière dont Eustathe cite [1] ce passage de Strabon.

(2) *En outre, leurs cavaliers &c.* Ἐν δὲ τοῖς τραχέσιν ἀνθ' ἱππέων πεζοὶ διαμάχονται. M. de Bréquigny avoit traduit ainsi : « Et, dans » les terrains peu unis, ils soutiennent fort » bien à pied *[secùs Xylander]* le combat » de la cavalerie. »

(3) *De l'autre traître &c.* Je ne sais si l'on trouve ailleurs quelques détails sur ce fait. Sans doute il se rapporte à la campagne d'Antoine, l'an 36 avant l'ère Chrétienne. Mais le témoignage de Strabon cadre mal avec le récit que les autres auteurs [2] font des événemens de cette même campagne.

[1] Conf. *Eustath.* ad *Dionys. Perieget.* v. 730. — [2] Cf. *Vellej. Paterc.* lib. II, cap. 82. — *Plutarch.* in *Anton.* §. 37 et seq. edit. Reisk. tom. V, pag. 165 et seq. — *Flor.* lib. IV, cap. 10. — *Pseudo Appian. Parthic.* edit. Schweigh. tom. III, pag. 75. — *Dio Cass.* lib. XLIX, §. 25. — *Freinsh. Supplem. Liv.* lib. XCV, §. 2 et 3.

PAGE 524.

l'empire des Syriens *, domina sur toute l'Asie : plus tard, au temps d'Astyages, elle fut privée de cette puissance par Cyrus et les Perses * ; mais elle ne laissa pas de conserver beaucoup de son ancienne importance. *Ecbatana* * fut toujours le lieu où, successivement, résidèrent en hiver ‹1›, d'abord, les rois Perses ; puis les princes Macédoniens, qui, après la destruction des Perses, possédèrent la Syrie : aujourd'hui encore, les rois des *Parthyæi* * y passent de même cette partie de l'année ‹2› ; et ils regardent cette ville comme une place forte.

* Vers l'an 710 avant l'ère Chr.

* De l'an 591 à l'an 558 av. l'ère Chr.

* Hamadan.

* *Voyez* ci-après, *pag. 743* du texte Grec.

Ses bornes.

La GRANDE Médie est bornée, à l'orient, par le pays des *Parthyæi ;* et aussi par les montagnes qu'occupent les *Cossæi* *, peuple brigand, qui fournit quelquefois jusqu'à treize mille archers aux *Elymæi*, pour les aider contre les *Susii* et les *Babylonii*. Au rapport de Néarque, il y avoit [dans cette partie] quatre peuples vivant de rapine ; savoir, les *Mardi*, voisins des Perses * ; les *Uxii* et les *Elymæi* *, qui confinent tout-à-la-fois aux Perses et aux *Susii ;* puis les *Cossæi*, limitrophes des Mèdes. Tous forçoient le roi de Perse à leur payer un tribut : et les *Cossæi* en recevoient de plus quelques présens, chaque fois que le prince, après avoir passé l'été * dans *Ecbatana*, redescendoit vers la Babylonie ; mais Alexandre, les ayant attaqués en plein hiver, réprima l'excès de leur audace *. La GRANDE Médie se trouve donc, je le répète, bornée, à l'orient, par les pays que je viens de nommer, et de même, dans une portion, par celui des *Paraetaceni* ‹3›, autres peuples montagnards

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 304*, not. 2.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 310*.

* Les *Uxii* sont les habitans de l'Asciat. Quant aux *Elymæi*, voyez ci-dessus, *pag. 304*. not. 2.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 306*, not. 2 ; et ici même, *pag. 311*, not. 2 : puis, ci-après, *p. 743* du texte Grec.

* *Voyez* ci-après, *p. 729* du texte Grec.

‹1› *En* HIVER ; ἐν ΧΕΙΜΑ'ΔΙΟΝ. Voilà, comme je l'ai annoncé [1], une contradiction manifeste. Strabon, plus haut [2], a dit, et bientôt [3] il répétera qu'*Ecbatana* servoit de résidence aux rois de Perse pour l'*été ;* dans le premier passage il avoit ajouté que c'étoit *Seleucia*, qui [depuis l'établissement de la dynastie Macédonienne] servoit de résidence royale pendant l'hiver. Je reste donc persuadé qu'ici nous devons lire, θερινὸν, *en* ÉTÉ.

‹2› *Cette partie de l'année.* Littéralement, *elle sert au même usage ;* τὴν ΑΥΤΗΝ παρέχεται χρείαν.

‹3› *Des* PARÆTACENI. Ce nom est quelquefois écrit, *ParAtaceni*, et quelquefois aussi, *ParÆStaceni*. Au surplus, *voyez* ci-dessus, *pag. 304*, not. 2 ; et ci-après, *pag. 729, 732, 744* du texte Grec.

[1] *Voyez* ci-dessus, *pag. 306*, not. 2. = [2] *Voyez* ibid. = [3] *Voyez* ci-après, *lin. 19*.

PAGE 524.

et brigands, limitrophes des Perses; au nord, par le territoire tant de ces *Cadusii* qui habitent aux bords de la mer Hyrcanienne, que des autres dont j'ai fait mention il n'y a pas long-temps *; au midi, par l'*Apolloniatis* *, appelée chez les anciens, *Sitacéné* ‹1›, et par le [mont] *Zagrium* *, le long duquel s'étend cette province dite *Mesabaticé* *, qui appartient à la Médie, mais que certains auteurs adjugent à l'*Elymæa* ‹2›; à l'occident, par le territoire des Atropatiens et quelques parties de l'Arménie.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 309.
* *Voyez pag.* 73, 744 du texte Grec.
* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 101, not. 1.
* *Voyez* ci-après, *p.* 745 du texte Grec.

Cités Grecques.

Il y a dans la Médie des cités Grecques; fondations dues aux [princes] Macédoniens. De ce nombre sont *Laodicea*‹3›; *Apamea* *; et . . . . voisine de [ce canton qui s'appelle] *Rhagæ* *: ajoutons-y *Rhagæa* elle-même, que [Séleucus] Nicator, en la rebâtissant *, avoit nommée *Europos*, mais que les Parthes ont appelée *Arsacia* ‹4›. Cette dernière est d'environ 500 stades plus méridionale que les Pyles Caspiennes, suivant le témoignage d'Apollodore l'Artéméitenien *.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 271, not. 1 et 2.
* *Voyez* ibid.
* Littér. *en la fondant*; τὸ κτίσμα.
* *Voyez* ci-dessus, *loc. prox. cit.*

‹1› Pline [1], d'après la leçon ordinaire, sembleroit dire que cette province portoit aussi le nom d'*Arbelitis*.

‹2› Strabon, dans son XVI.e livre [2], paroîtra bien adopter la dernière opinion [3].

‹3› *LAODICEA*. Cette ville fut fondée, soit par Antiochus I-*Sôter*, en l'honneur de sa fille [4], et par conséquent entre les années 282 et 262 avant l'ère Chrétienne; soit, comme il est plus probable [5], par Antiochus II-*Theos*, qui lui aura donné le nom de son épouse, entre les années 261 et 251 avant la même ère.

‹4› *APAMEA; et . . . . voisine de [ce canton qui s'appelle] RHAGÆ &c.* Le grec porte, sans aucun signe de lacune: Καὶ ἡ πρὸς ῬΑΓΑΙ͂Σ καὶ αὐτὴ ῬΑΓΕΙΑ [*al.* Ῥάγα, *al.* Ῥαγία, *al.* Ῥάγα], τὸ τοῦ Νικάτορος κτίσμα· ὃ ἐκεῖνος μὲν Εὔρωπον ὠνόμασε, Πάρθοι δ' Ἀρσακίαν. Mais je pense que, dans cette phrase inintelligible, après les mots, πρὸς Ῥαγαῖς, il manque le nom d'une troisième ville. Le sens qu'offre ma version s'accorde avec la manière dont l'auteur a déjà parlé [6] du lieu qu'il indique ici sous la dénomination de *Rhagæ* ou *Rhagades*; mot qui veut dire, en grec, la même chose que signifie en latin *scissuræ*: et ce même sens convient également, d'après tous les détails, concernant la ville de Rei, qui se trouvent réunis dans un Mémoire que j'ai déjà cité plus d'une fois [7].

J'ai dit, *les PARTHES*, à cause qu'ici le nom ethnique, dans tous les mss. et dans les éditions, est Πάρθοι· non Παρθυαῖοι, *Parthyæi*.

[1] *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 31, seu cap. 27, tom. I, pag. 334, lin. 3. = [2] *Pag.* 745 du texte Grec. = [3] Conf. *Dionys. Perieg.* v. 1014. — *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 31, seu cap. 27, tom. I, pag. 334, lin. 16. — *Ptolem. Geogr.* lib. VI, cap. 4. = [4] *Harduin.* ad *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 29, seu cap. 26, tom. I, pag. 330, lin. 17. = [5] Conf. *Plin.* loc. cit. = [6] *Voyez* tom. I, *pag.* 143, not. 5 et 6; puis, ci-dessus, *pag.* 271, not. 1, et *pag.* 272. = [7] *Recherches géogr. et hist. sur la Médie*, Ac. des I. et B. L., vol. L, *Mém.* pag. 135.

La

PAGE 525.

La plus grande portion de la Médie se compose de pays élevés et froids. Telles sont les montagnes situées au-dessus d'*Ecbatana* ‹1›, et celles qui avoisinent *Rhagæ* * ainsi que les Pyles Caspiennes. Telle est, en un mot, toute la partie septentrionale, en remontant jusqu'à la *Matiéné* * et à l'Arménie. La portion située au-dessous des Pyles Caspiennes ‹2›, ne contenant que des terrains bas, des vallées, offre un très-bon pays, singulièrement fertile en toutes sortes de productions, excepté l'olive, qui ne s'y trouve point, ou y reste maigre et sèche.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 271*, not. 1.

* *Voyez* tom. I, *pag. 116*, not. 1; et *pag. 191*, not. 4: puis ci-dessus, *pag. 247*, not. 2; *pag. 265*; et *pag. 307*, not. 2.

Ses productions.

La Médie fournit, comme l'Arménie, d'excellens pâturages pour les chevaux. On y voit sur-tout une prairie ‹3› appelée *Hippobotos* *, que l'on traverse en se rendant, soit de la Perside, soit de Babylone, aux Pyles Caspiennes[a]; et dans laquelle, du temps des Perses, paissoient, dit-on, cinquante mille jumens. Ce haras faisoit partie du domaine royal : et c'étoit, selon quelques auteurs, celui d'où sortoient les chevaux dits *Nesæi* ‹4›, dont le roi se servoit, comme étant les meilleurs[b] et les plus grands; mais, suivant d'autres témoignages, leur race venoit de l'Arménie. Ces chevaux *Nesæi* sont pareils à ceux que nous appelons Parthiques; et, en les comparant avec des chevaux de race Grecque ‹5› ou transplantée

* C'est-à-dire, *nourrice-de-chevaux*.

[a] *Cf.* Bochart. Geogr. sacr. lib. II, cap. XIV, col. 93, lin. 22.

[b] *Conf.* Aristot. Hist. anim. lib. IX, cap. 30; — Camus, not. ad loc.

‹1› *Au-dessus d'ECBATANA :* version que je puis dire fidèle; car le texte porte: ὙΠΕΡκείμενα τῶν Ἐκβατάνων. Mais, dans le participe composé, ὙΠΕΡκείμενα, la préposition, ὑπὲρ, peut signifier, *au-DELÀ*, comme *au-DESSUS*; et, de plus, on pourroit se demander, de quel côté faut-il chercher ces montagnes situées au-DELÀ ou au-DESSUS d'*Ecbatana!* est-ce au nord! est-ce à l'orient! est-ce au midi! est-ce au couchant! Ajoutons que la même désignation, ὙΠΕΡκείμενα, conviendroit aussi à des montagnes qui domineroient la ville circulairement.

‹2› *Au*-dessous *des Pyles Caspiennes.* J'ai lu, avec M. Tzschucke, ὑπὸ, non ὑπὲρ· et je crois que cela veut dire, *au sud.*

‹3› *On y voit &c.* Je m'exprime ainsi, parce que, selon moi, Strabon attribue cette prairie, non pas, comme on l'a récemment affirmé [1], au territoire de *Rhagæ* [Rei] en particulier, mais à la Médie en général.

‹4› C'est-à-dire *originaires de la NESÆA*, province voisine, sinon même faisant partie intégrante de l'Hyrcanie [2]. Le texte, ici, porte *NIsæi;* mais selon ce que j'ai fait observer, *pag. 248*, not. 2, j'ai dû lire *NEsæi.*

‹5› *De race Grecque.* Telle est, je pense, la signification du terme, Ἑλλαδικὰς [3].

[1] *Voyez* les *Recherches géographiques, histor. &c.* Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres, vol. L, *Mem.* pag. 138. = [2] *Voyez* ci-dessus, *pag. 248*, not. 2. = [3] *Bochart. Hieroz.* lib. II, cap. IX, col. 164, lin. 14.

PAG. 525. d'autres pays dans le nôtre, on leur trouve une forme particulière.

C'est également parce que l'herbe la plus propre à nourrir les chevaux abonde en Médie[a], que nous donnons à cette herbe le nom de MÉDIQUE ‹1›.

[a] Conf. Salmas. Exerc. l. 1, pag. 172, col. 1.

La Médie produit aussi du *silphium* ‹2›, dont se tire ce que nous appelons le SUC * Médique : ce SUC est [en général] fort inférieur au [SUC] Cyrénaïque ‹3› ; néanmoins il l'emporte quelquefois sur celui-ci[b], selon que la matière première, ou vient de certains cantons, ou est d'espèce choisie, ou a été mieux préparée pour que le SUC puisse être de garde et s'employer à volonté[c].

* Ὀπός.

[b] Conf. Blumenb. Specim. Hist. nat. anc. Artis operib. illustr. &c. pag. 25 ; ed. 1798.

[c] Conf. Theoph. Hist. Plant. lib. VI, cap. 3, pag. 587.

Tel est le pays de la Médie ‹4›.

Ses dimensions.

Quant à ses dimensions, il est à-peu-près aussi long que large. Sa plus grande largeur paroît être de 4100 stades, prise, depuis cet endroit, où l'on passe le [mont] *Zagrium* * et qu'on appelle la Pyle

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 303*, not. 1, *pag. 310 et 312* : puis, ci-après, *pag. 736, 739* du texte Grec.

‹1› Il me semble que nos plus habiles botanistes n'ont point encore défini, avec une entière certitude, quelle est précisément la production designée chez les anciens par la dénomination d'herbe *Médique*. Suivant M. de Bréquigny, c'est le sainfoin.

‹2› Le *silphium* des anciens forme encore aujourd'hui un objet de discussion ; mais on peut regarder décidément comme une erreur ce qui se trouve énoncé dans un Mémoire[1] très-estimable d'ailleurs; savoir, que « l'herbe » dont étoient nourris les chevaux Niséens » est le silphe ou *laserpitium*, dont le suc » s'appeloit *laser* ou *Médique* .... Les » anciens ont appelé en général le silphe, » herbe Médique. CATON, *c. 41* ; VARRON, *de Re rust.* lib. 1, c. 40; COLUMELL. *l. 11, c. 2, &c.* » Tout cela est inexact. Les écrivains Latins, cités par l'auteur du Mémoire, ne disent et n'ont jamais pu dire ce qu'il leur attribue. Quant à Strabon, il distingue ici, de la manière la plus positive, l'herbe Médique du *silphium*.

‹3› *Ce Suc est [en général] fort inférieur &c.* Je traduis, d'après la leçon ordinaire, πολὺ λειπόμενος· mais je ne dissimulerai point que d'habiles critiques ont cru devoir lire, OΥ πολὺ λειπόμενος· *peu inférieur*[2].

‹4› Sur quel fondement M. Tychsen a-t-il avancé[3], que Strabon donnoit la Médie comme très-abondante en bêtes venimeuses! Strabon ne dit rien de semblable, ni en cet endroit, ni dans aucun des passages auxquels, suivant l'édition que l'on pourroit avoir sous les yeux, l'indication fournie par M. Tychsen répondroit.

[1] *Rech. géogr. et hist. sur la Médie*, Acad. des I. et B.L. vol. L, pag. 138, not. *l.* = [2] Conf. *Casaub.* ad *Strab.* loc. — *Salmas. Exercit. Plin.* pag. 255, col. 1, C, lin. 27. — *Bod. à Stapel*, ad *Theophr. Hist. plantar.* lib. VI, cap. III, pag. 592, col. 1. — *Berkel.* ad *Steph. Byzant.* v. Μηδία. — *Holsten.* ibid. — *Coray, not.* ad *Hippocr. de Aërib. &c.* §. 15, tom. II, pag. 45. = [3] *Tychs. Relig. Zoroastr. vestig.* Commentat. I, pag. 151 ; inter Comm. soc. reg. sc. Gotting. vol. XI.

Médique, jusqu'aux Pyles Caspiennes ‹1›, à travers la *Sigriané* [a].

PAGE 525.
[a] *Cf.* Ptolem. lib. VI, cap. 2, pag. 171.
Sa richesse.

Ce que l'on sait des contributions payées par la Médie à ses maîtres, confirme ce que je dis de son étendue et de sa puissance. Dans le temps que la Cappadoce * fournissoit chaque année au roi de Perse, indépendamment d'un tribut en argent, quinze cents chevaux, deux mille mulets ‹2›, et cinquante mille pièces de bétail; les Mèdes, pour chacun de ces articles, étoient taxés presque au double.

* L'une des plus fertiles contrées soumises aux Perses.

§. IV.
Usages des Mèdes.

LA plupart des usages des Mèdes sont les mêmes que ceux des Arméniens; et cela est simple, vu que les deux peuples habitent des pays presque semblables *. Ce sont, à ce que l'on prétend, les Mèdes qui, dans le principe, ont transmis leurs usages aux Arméniens: plus anciennement encore, ils les avoient communiqués aux Perses, devenus par la suite leurs maîtres, et leurs successeurs à l'empire de l'Asie. En effet, la robe qu'aujourd'hui nous appelons Persique, le goût pour l'arc et les chevaux, la cour qui se fait aux rois, ainsi que leur costume et l'espèce d'adoration que leur rendent leurs sujets; toutes ces choses ont passé des Mèdes chez les Perses. Mais particulièrement les habits des Perses prouvent bien qu'ils ont tout emprunté des Mèdes. Une tiare, une *citaris*, un bonnet, des tuniques à manches, de longues chausses *, sont des vêtemens [a] très-bien adaptés à des pays froids et septentrionaux, tels que les provinces Médiques; tandis qu'ils conviennent peu dans des pays méridionaux. Or les Perses, placés au sud des *Babylonii* et des *Susii*, n'étendirent d'abord leurs conquêtes que [vers le midi] sur les bords de la mer Érythrée *: et

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 304*, not. 2 et 3; et ci-après, *pag. 321, 322, 330.*

PAGE 526.

* *Anaxyrides.*
[a] *Cf.* Mongez, Mém. sur les cost. des Perses &c. Instit. Mem. de la Cl. de littér. &c. vol. IV, pag. 8, 9.

* Le golfe Persique et la mer des Indes.

‹1› J'ai peine à comprendre comment M. Tzschucke pouvoit soupçonner [1] que Strabon, ici, auroit confondu la Pyle Médique avec les Pyles Caspiennes.

‹2› Le texte, dans tous les manuscrits, comme dans les éditions, porte, ΔΙΣχιλίυς. J'ignore pourquoi M. de Sainte-Croix (*Rech. hist. et géogr.* &c. Ac. des I. et B. L. vol. L, Mém. pag. 139) a pensé devoir lire, ΠΕΝΤΑΚΙΣχιλίυς, *cinq mille.*

[1] Conf. *Tzschuck.* ad *Pompon. Mel.* lib. I, cap. 15, §. 2; *Not. exeget.* vol. III, part. I, pag. 446.

PAGE 526. ce fut seulement après la défaite des Mèdes, qu'ils s'approprièrent aussi quelques-unes des provinces limitrophes de la Médie. Mais, alors, les usages de ces nouveaux sujets leur parurent si nobles et si bien adaptés à la majesté royale, que, renonçant à l'habitude de rester nus, ou légèrement vêtus, ils s'accoutumèrent à porter de longues robes *, et à se couvrir de la tête aux pieds ‹1›.

* Litt. *des robes de femmes*, θηλυστολεῖν.

Origines Mediques.

Selon certains auteurs, c'est Médée qui introduisit dans ces lieux une pareille mode de se vêtir, lorsqu'elle y régna conjointement avec Jason : et, chaque fois qu'elle sortoit de son palais, elle se couvroit le visage, afin de laisser croire que ce pouvoit être le roi. De même que la mémoire de Jason vit encore dans la contrée, par ces monumens héroïques, appelés *Jasonea* *, qui sont extrêmement respectés des barbares (sans parler d'un mont fort élevé ‹2› qui se rencontre au-dessus des Pyles Caspiennes, à gauche, et que l'on appelle *Jasoneum*); de même le souvenir de Médée s'y conserve, et par le costume des habits, et par le nom du pays : car, ajoute-t-on, Médée transmit sa puissance à son fils Médus, de qui la Médie prit sa dénomination; et véritablement ce nom de Médie, comme celui de *Jasonea* que portent tant de monumens situés en Arménie, comme encore beaucoup d'autres choses que nous ferons successivement observer *, peuvent appuyer une pareille tradition.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 199*, not. 2, 3; et *pag. 210*: puis, *pag. 226*, not. 1; et *pag. 227*.

* *Voyez* ci-après, *pag. 331 et 332*.

Une autre coutume des Mèdes, au moins de ceux qui habitent les montagnes, c'est de choisir toujours pour roi le plus vaillant d'entre eux. Et, suivant un usage qui leur est encore plus propre,

‹1› *Et à se couvrir &c.* Κατηρεφεῖς εἶναι τοῖς σκεπάσμασι. Je ne comprends pas nettement le sens de cette expression : je la rendrois avec plus d'exactitude en latin, *et velamentis adumbratos esse*. Peut-être ne signifie-t-elle que, *se cacher sous des voiles* : mais les Mèdes et, à leur exemple, les Perses, portoient-ils des voiles! ou bien cela voudroit-il dire seulement, que les rois restoient cachés derrière un voile !

‹2› Suivant M. de Sainte-Croix *, ce mont est celui que les Orientaux appellent Dumavend, *ou* Dunbavend, *ou* Damavand, situé à une journée de Rei.

* *Recherches &c.* pag. 137.

puisqu'il est adopté non pas uniquement par les Mèdes montagnards, mais par toute la nation, les rois doivent prendre beaucoup de femmes; il ne leur est point permis d'en avoir moins de cinq ‹1›. [Conformément à cet usage,] les femmes, de leur côté, mettent, dit-on, de la gloire à ce que leur mari multiplie le plus possible le nombre de ses épouses : s'il en prend moins de cinq, c'est pour elles un malheur ‹2›. **PAGE 526.**

Variété de climats.

Tandis que le reste de la Médie est un pays excellent, la partie montagneuse et septentrionale est stérile : les habitans s'y nourrissent de productions sauvages *; ils font aussi des espèces de pâtes avec des fruits secs ‹3›, une sorte de pain avec des amandes ‹4›, et du vin avec le jus de certaines racines.

* Litt. *des arbres*, *ἀκροδρύων*.

Je n'en dirai pas davantage ici sur les Mèdes. Quant aux institutions adoptées dans toute la Médie, vu que, par une suite de l'assujettissement des Mèdes aux Perses, elles sont devenues communes aux deux peuples, je les ferai connoître quand je parlerai de ces derniers *.

* *Voyez* liv. XV, *pag. 732 et suiv.* du texte Grec.

‹1› *De CINQ.* Au lieu d'ἑπτά, qui signifieroit *sept*, je lis, avec M. Tzschucke, πέντε· leçon indiquée par le plus grand nombre des manuscrits, et appuyée par de graves témoignages.

‹2› *A ce que &c.* Le texte semble dire, *à entretenir* [al. *nourrir*] *le plus grand nombre d'hommes qu'il leur est possible : en entretenir moins de cinq &c.* Ὡς πλείστΟΥΣ ΝΕΜΕΙΝ ἄνδρας, τῶν πέντε δὲ ἐλάττους συμφορὰν ἡγεῖσθαι. Aucun ms. ne change cette leçon, qu'Eustathe confirme [1], en interprétant la phrase comme je viens de le faire. L'auteur, par cette phrase, n'explique pas s'il parle uniquement des reines, ou bien en général des femmes mariées. Mais, dans tous les cas, comment seroit-il possible que, chez les Mèdes, les femmes, destinées, presque toutes et presque toujours, à partager avec plusieurs compagnes un seul et même époux, eussent été à portée et se fussent fait un honneur *d'entretenir* ou *de nourrir un grand nombre d'hommes!* Je sais que le verbe νέμειν est susceptible de quelques significations différentes d'*entretenir* ou *de nourrir* [2]; mais je ne me rappelle point de l'avoir vu employé dans aucune qui puisse convenir ici. Pour tirer de ce passage obscur un sens simple et naturel, j'ai cru qu'il suffisoit d'y lire, πλείστΑΣ, au lieu de πλείστΟΥΣ. Au reste, mon interprétation se trouve justifiée par la manière dont le rédacteur de l'*ÉPITOMÉ* [3] rappelle cette particularité.

‹3› *Des fruits secs ;* ἔκ τε ΜΗΛΩΝ ξηρῶν. Ne seroient-ce pas des citrons, ΜΗΛΑ Μηδικά!

‹4› *Des AMANDES ;* ἀμυγδάλων· peut-être des pistaches [4].

[1] *Eustath.* ad *Dionys. Perieg.* v. 1017. — [2] Conf. *Aristot. Politic.* lib. III, édit. Schneid. cap. 1, § 3 : tom I, pag. 88 ; et tom. II, pag. 165. — [3] Pag. 1276, D, lin. 46. — [4] Conf. *Chardin*, *Voyag. &c.* édit. in-4.°, vol. III, ch. 5, pag. 26.

CHAPITRE XIX.

Description de l'Arménie.

§. I.er Limites de l'Arménie, &c.

PAGE 527.

L'ARMÉNIE, dans sa partie méridionale, est bornée par le *Taurus* ‹1›, qui la sépare de tout ce pays situé entre l'Euphrate et le Tigre, que l'on appelle Mésopotamie. Du côté de l'orient, elle confine à la Médie et à l'*Atropaténé.* Vers le nord, ses limites sont [d'abord] la portion des montagnes du *Parachoatras* * qui dominent la mer Caspienne; [ensuite] le pays des *Albani,* celui des *Ibères,* et le Caucase, qui, entourant ces deux pays, touche en même temps au territoire des Arméniens, comme aux monts Moschiques * et Colchiques, et s'étend jusqu'aux cantons qu'occupent les peuples appelés *Tibareni* ‹2›. A l'occident, l'Arménie

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 255* et *pag. 265;* puis *pag. 303.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 300*, not. 4.

‹1› *Par le* TAURUS. Il s'agit ici de cette continuation de la chaîne du *Taurus*, à la gauche de l'Euphrate, dont il a été fait mention précédemment, plus d'une fois. *Voyez* ci-dessus, *p.* 300; et *p.* 302, not. 2; puis *p.* 303.

‹2› Nous avons déjà vu [1], et nous verrons encore [2], que Strabon reconnoissoit plusieurs tribus de la nation des *Tibareni.*

[1] *Voyez* tom. I, *pag. 358*, not. 3; et tom. III, *pag. 61.* = [2] *Voyez* ci-après, *pag. 545, 548* du texte Grec.

PAGE 527.

est circonscrite par ces mêmes *Tibareni* ‹1›; comme par les monts *Paryadrès* et *Scydissès* *, pris jusqu'à la PETITE Arménie, et à [cette partie du] littoral de l'Euphrate, qui sépare l'Arménie de la Cappadoce ainsi que de la *Commagéné* : car l'Euphrate *, dont la source est sur le côté septentrional du *Taurus*, se dirige d'abord vers le couchant, à travers la [GRANDE] Arménie; de là, tournant vers le midi et coupant le *Taurus* *, il sépare les Arméniens des Cappadociens et des Commagéniens; ensuite, dégagé du *Taurus* et arrivé en Syrie, il fléchit vers le levant d'hiver, jusqu'à la Babylonie, en formant, avec le Tigre, la Mésopotamie; puis, il finit, de même que cet autre fleuve, par se jeter dans le golfe Persique.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 206*, not. 1; et *pag. 302*, not. 4; puis, ci-après, *pag. 548* du texte Grec.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 300*.

* Vers le lieu appelé, *Elegia*.

Voilà les pays qui entourent [l'Arménie], tous montagneux et fort âpres, excepté le petit nombre de ceux qui avoisinent la Médie.

A [la chaîne du] *Taurus*, quand elle renaît, comme nous l'avons dit ‹2›, au-delà * de l'Euphrate, dans la partie où le fleuve borde le territoire des *Commageni* et des Méliténiens, appartiennent les montagnes du *Masium* *; montagnes qui dominent, du côté du midi, ces *Mygdones* Mésopotamiens, dans le territoire desquels est *Nisibis* *, et, du côté du nord, la *Sophéné*, placée entre le *Masium* et l'*ANTItaurus* *. Ce dernier mont, partant des bords de l'Euphrate, où il se détache du *Taurus*, et aboutissant aux parties orientales de l'Arménie, limite, d'une part, la *Sophéné*, et, de l'autre part, l'*Acilisénè* *; [de sorte que cette dernière province se trouve] située entre l'[*ANTI*]*taurus*, et l'Euphrate, qui la baigne [au nord et à l'ouest] avant de tourner vers le midi. La ville royale de la *Sophéné* est *Carcathiocerta* * ‹3›.

* A l'orient et sur la gauche du fleuve.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 303*.

* Nesbin.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 299*, not. 3; et *pag. 302*, not. 3.

* L'Eskilis. *Voyez* ci-dessus, *pag. 301*, not. 2.

* Diarbekir.

‹1› *Par ces mêmes TIBARENI.* Tel est, je crois, le sens des mots, ἀπὸ τῆς ἑσπέρας ΤΑΥ̃ΤΆ ἐστι τὰ ἔθνη. Littér. *du côté de l'occident, sont ces mêmes peuples.*

‹2› *[A la chaîne du] TAURUS, quand elle renaît, comme nous l'avons dit, &c.* Il s'agit toujours du prolongement de la chaîne du *Taurus*, déjà indiqué, et rappelé plus d'une fois. *Voyez* ci-dessus, *pag. 300*; puis, *pag. 302*, not. 2; et *pag. 303*.

‹3› *L'ACILISÈNE... située entre l'[Anti]-TAURUS, et l'Euphrate, qui la baigne avant de tourner vers le midi, &c.* Le texte, littéralement, signifieroit : *Placée entre le TAURUS et*

PAGE 527. Beaucoup au-delà du *Masium*, à l'orient, vers la *Gorgodyléné*, est le mont *Niphatès* : viennent ensuite, d'abord, le mont *Abus*, d'où sortent l'Euphrate et l'*Araxès*, qui coulent, le premier vers le couchant, et le dernier vers le levant ‹1›; puis le mont *Nibarus*,

la Mésopotamie de l'Euphrate, avant qu'il fléchisse vers le midi : Μεταξὺ ἱδρυμένην τοῦ Ταύρου τε καὶ τοῦ [*al.* τῆς τοῦ] Εὐφράτου ΜΕΣΟποταμίας, πρὶν ἢ κάμπτειν αὐτὸν [*al.* αὐτὴν] ἐπὶ νότον. Mais ce passage est évidemment corrompu. Casaubon avoit proposé de lire : Μεταξὺ ἱδρυμένην τοῦ Ταύρου τε, καὶ τοῦ Εὐφράτου [καὶ τῆς] ΜΕΣΟποταμίας, κ. τ. λ. *Située entre le* TAURUS, *l'Euphrate et la Mésopotamie &c.* Saumaise [1], observant avec justesse que, vu ce qui a été dit [2] et ce qui sera répété [3], concernant la position de l'*Aciliséné*, il ne sauroit être ici question de la Mésopotamie, réformoit ainsi la phrase : Μεταξὺ ἱδρυμένην τοῦ Ταύρου τε καὶ τῆς τοῦ Εὐφράτου ποταμίας, κ. τ. λ. *Placée entre le* TAURUS et le littoral *de l'Euphrate &c.*

Comme, d'après ce que portent les passages précédens [4], c'est, non pas le *Taurus* proprement dit, mais la branche appelée par les habitans du pays, *ANTItaurus*, qui sépare l'*Aciliséné* de la *Sophéné* ; pour rendre plus nettement l'idée que je crois devoir attribuer à l'auteur, je me permets, 1.° de lire, ἈΝΤΙταύρου, au lieu de Ταύρου ; 2.° de suivre la correction proposée par Saumaise, qui substituoit le mot ποταμίας à ΜΕΣΟποταμίας ; 3.° d'ajouter la parenthèse, [au nord et à l'ouest,] qui fait mieux entendre de quel côté, suivant Strabon, le fleuve baignoit l'*Aciliséné*.

‹1› *Viennent ensuite, &c.* Le texte, au premier aspect, paroît signifier qu'en se portant à l'est, après le mont *Niphatès*, on trouve le mont *Abus* ; car l'édition de Casaubon offre la phrase ponctuée de cette manière : Ὁ Νιφάτης, ΕἾΘ' ὁ Ἄβος, ἀφ' οὗ κ. τ. λ. Aussi tous les interprètes ont-ils traduit en ce sens ; et même un très-habile académicien [5] a cité ce passage pour appuyer son opinion, que Strabon, suivi en cela par Pline et Ptolémée, plaçoit la source de l'Euphrate dans la partie orientale de l'Arménie, à l'est de la source du Tigre. Mais observons ce qui résulteroit d'une telle interprétation : 1.° la position attribuée ici par l'auteur au mont *Abus*, d'où il fait découler l'Euphrate, ne se rapporteroit point à l'indication qu'il a donnée précédemment [6] des sources de ce même fleuve ; 2.° Strabon se trouveroit en pleine contradiction avec lui-même. En effet, plus haut [7], lorsqu'il a décrit une première fois la partie méridionale de cette chaîne du *Taurus*, qui, après avoir été interrompue par l'Euphrate, reprend sa continuité sur la gauche du fleuve, et qu'en même temps il a cité les divers noms sous lesquels la chaîne, ainsi continuée, se désignoit, à mesure qu'elle avance vers l'orient ; il a dit que, d'abord, elle portoit le nom même de *Taurus*, ou, suivant quelques géographes, de monts *Gordyæi*, comprenant le *Masium* ; qu'après le *Masium*, elle s'appeloit successivement mont *Niphatès*, et mont *Zagrium* ; enfin, qu'au mont *Zagrium* succédoient les monts des *Elymæi*, *&c.* Dans cette énumération, nulle place ni pour l'*Abus*, ni pour le *Nibarus*, qui va être nommé après l'*Abus*.

Ne se pourroit-il donc point qu'ici l'adverbe, εἶτα, *ensuite*, eût une corrélation éloignée, et dépendît du début de tout le paragraphe ! A ce début, Strabon semble avoir

[1] *Exercit. Plin.* pag. 437, 438. = [2] *Voyez* ci-dessus, *pag.* 301, not. 2 ; et *pag.* 319. = [3] *Voyez* ci-après, *pag.* 324. = [4] *Voyez* ci-dessus, *pag.* 302, not. 3 ; et *pag.* 319. = [5] *La Barre, Rem. sur la route de Suses &c.* Acad. des Inscrip. et B. L. vol. VIII, *Mém.* pag. 354 et suiv. = [6] *Voyez* ci-dessus, *pag.* 300 ; et *pag.* 319. = [7] *Voyez* ci-dessus, *pag.* 303, 304.

qui

qui se prolonge jusqu'à la Médie ‹1›. Quant à l'Euphrate, j'ai décrit son cours. L'*Araxès*, après s'être dirigé vers le levant, jusqu'à l'*Atropaténé*, tourne vers le nord-ouest; il passe successivement, le long de l'*Azara* *, et sous les murs d'*Artaxata* ‹2›, ville des Arméniens; ensuite, traversant * la plaine Araxénienne, il va se réunir à la mer Caspienne.

PAGE 527.

* Position indéterminée.

* Ασί.

§. II. Nature du pays.

PAGE 528.

L'ARMÉNIE renferme dans son sein beaucoup de montagnes,

pris soin de nous avertir qu'il alloit, derechef [πάλιν δὲ], parler de ce dont il nous avoit déjà entretenus, savoir, de la chaîne du *Taurus*, continuée vers l'orient, sur la gauche de l'Euphrate, et ensuite nous apprendre les noms divers qui distinguent les différentes parties, soit septentrionales, soit méridionales, soit intermédiaires, de cette chaîne, à mesure qu'elles se prolongent à l'est. Mais, dans sa première nomenclature, il avoit suivi toutes ces branches, beaucoup au-delà, non-seulement des confins de l'Arménie, mais même des provinces orientales de la Médie. Maintenant, ne rappelant ces distinctions de dénomination que par rapport à l'Arménie, il borne sa nouvelle énumération aux portions de la chaîne qui n'outre-passent point les limites du pays des Arméniens. Ces portions se trouvent être, 1.°, sur la lisière méridionale de la chaîne, les monts appelés, le plus communément du nom simple de *Taurus*, mais par certains géographes, monts *Gordyæi* et *Masium*, contigus au *Niphatès*; 2.° au nord de ceux-là, et dans l'intérieur même de la contrée, la branche dite *ANTItaurus*; 3.° plus au nord encore, l'*Abus*, continué, à l'est, par le *Nibarus*, qui atteint la Médie.

Au surplus, suivant M. Anquetil [1], l'*Abus* de Strabon s'appelleroit aujourd'hui Al Bordi.

‹1› *Le mont* NIBARUS, Νίβαρος. Telle est ici l'orthographe. Il s'agit vraisemblablement du même mont qui, dans un autre passage [2], se trouvera nommé Ἴμβαρος, *Imbarus*; mais, sous l'une et l'autre dénomination, sa position reste indéterminée.

‹2› *Il passe successivement, le long de l'*AZARA, *&c.* J'ai mis une fidélité scrupuleuse à rendre les mots, ΠΑΡΑΡΡΕΙ ΤΗΝ ΑΖΑΡΑΝ, parce que l'on ne sait point avec certitude si le nom Ἄζαρα, *Azara*, désigne une ville [3], ou bien une petite province, une préfecture [4]: et peut-être, vu la syntaxe de la phrase Grecque, cette dernière opinion paroîtroit-elle assez probable.

Selon M. d'Anville [5], *Artaxata*, dont notre auteur reparlera [6], n'existe plus; et peut-être ne connoît-on pas, au juste, l'emplacement qu'elle occupoit. Chardin [7] croyoit qu'elle pouvoit avoir été située près du lieu où se voyoit, de son temps, un monastère considérable, appelé, dit-il, Couer-Virab [Église sur le puits], aux confins du territoire d'Érivan et au midi d'Echs-miazin. Il ajoute que là se trouvent des ruines, désignées, par les gens du pays, sous la dénomination d'Ardachat [8]; mais je ne sais si cette indication est sûre.

[1] *Rech. sur le temps auquel a vécu Zoroastre &c.* Acad. des Inscr. et B. L. vol. XXXVII, *Mém.* pag. 749. == [2] *Voyez* ci-après, *pag. 334.* == [3] *Voyez* liv. XVI, *pag. 744* du texte Grec. == [4] Conf. *La Barre*, Acad. des Insc. et B. L. vol. VIII, *Mém.* pag 357. == [5] *Géogr. anc.* tom. II, pag. 102. == [6] *Voyez* ci-après, *pag. 325.* == [7] *Voyag. de Paris &c.* nouv. édit. tom. II, pag. 178. == [8] Conf. *Nouveau Mém. des Miss. &c.* tom. III, pag. 27. — *De Brosses, Hist. de la rép. Rom.* liv. V, §. 38, t. II, pag. 548, not. 1.

Page 528. beaucoup de collines ‹1›, où rien, pas même la vigne, ne croît sans peine ; mais elle offre aussi beaucoup de vallées. De ces vallées, les unes sont assez fertiles; les autres le sont extrêmement, comme la plaine Araxénienne *, à travers laquelle le fleuve *Araxès* s'avance jusqu'aux extrémités de l'Albanie, où il se dégorge dans la mer Caspienne. Telle est aussi la *Sacasséné* **, autre province [Arménienne], limitrophe de l'Albanie, et baignée par le *Cyrus.* Ajoutons-y la *Gogaréné* ‹2› ; car ce district abonde en productions de la terre, en arbres fruitiers, en arbres verts; il porte jusqu'à des olives.

* *Voyez* tom. I, *pag. 191*, not. 5 : puis, ci-dessus, *pag. 247*, n. 3, et *pag. 321* : ci-après, *pag. 325*, not. 4, et *pag. 333*.

** Ou *Sacasséné*. *Voyez* ci-dessus, *pag. 246*.

La *Phanéné* est aussi une préfecture de l'Arménie ; de même que la *Comiséné* * ; de même encore que l'*Orchesténé* ‹3›, qui fournit beaucoup de cavalerie. [Les préfectures] les plus septentrionales *

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 269*, et *pag. 270*, not. 1.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 216*, not. 3, *pag. 219*, not. 4; et *pag. 224*.

‹1› *Beaucoup de collines.* Telle me paroît être ici, comme un peu plus haut, la vraie signification du terme, ὀρεινά [1].

‹2› La *Gogaréné*, comme il va être dit [2], étoit située sur la rive gauche du *Cyrus* : c'est peut-être la seule connoissance qu'on ait par rapport à ce canton de l'Arménie.

Strabon, pour citer successivement les vallées fertiles de l'Arménie, 1.° la plaine Araxénienne, 2.° la *Sacasséné*, 3.° la *Gogaréné*, s'est servi de ces expressions, καὶ μετὰ ταῦτα .... εἶτα· expressions qui littéralement signifient, *et après cela...... ensuite.* Voilà d'où l'on aura pensé [3] que, selon notre auteur, la *Sacasséné*, mitoyenne entre la plaine Araxénienne et la *Gogaréné*, étoit limitrophe de toutes les deux: mais je n'ai pas cru devoir, dans ma version, lui attribuer formellement cette idée. Ce sont aussi ces expressions, qui auront fait naître la conjecture [4], probable peut-être, à certains égards, mais mal-à-propos appuyée de la citation vague du témoignage d'un ancien [5], dont les écrits sont perdus, savoir, que la plaine Araxénienne de Strabon ne diffère ni de l'*Oténé* de Pline [6], ni de la *Môténé* de Ptolémée [7], ni du pays appelé, par quelques écrivains Arméniens [8], tantôt Eraschazora, tantôt Arsarunia, tantôt *Gugaria.*

‹3› *La Phanéné*, Φαυηνή; la *Comiséné*, Κωμισηνή; l'*Orchesténé* ou *Orchisténé*, Ὀρχηστηνή, *al.* Ὀρχιστηνή : voilà autant de provinces de la grande Arménie, sur lesquelles nous n'avons aucun détail.

Le nom de la première se trouvant écrit, dans certains manuscrits, Φαυηνή, *Phavéné*, rappelleroit les *Phauni*, dont il a été question [9], et la *Phaunitis*, que notre auteur citera bientôt [10]. Mais le rapprochement de ces divers passages n'éclaircit rien. Casaubon pensoit que peut-être on devroit lire, *la Sophéné* ; et M. Falconer [11] a cru que ce seroit plutôt la *Phasiané* : l'une et l'autre conjecture me semblent peu heureuses.

[1] *Voy.* ci-dessus, *pag. 304*, not. 3. = [2] *Voyez* ci-après, *pag. 324*. = [3] Conf. *Sainte-Croix*, *Mém. sur le cours de l'Araxe &c.* pag. 115. = [4] *Voyez* ibid. = [5] *Quadrat. Rer. Parthic.* lib. III, ap. *Steph. Byzant.* v. Ὠτηνή. = [6] *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 16, seu cap. 13, tom. I, pag. 312, lin. 1. = [7] Conf. *Ptolem. Geogr.* lib. V, cap. 13. — *Sext. Ruf. Brev.* cap. 15. = [8] Conf. *Mos. Chor. Hist. Arm.* lib. II, cap. 87. — *Pseudo-Mos. Chor. Geogr.* pag. 361. [Citation de M. de Sainte-Croix.] = [9] *Voyez* ci-dessus, *pag. 283*, not. 2. = [10] *Voy.* ci-après, *pag. 324*, not. 3. = [11] *Ad Strab.* loc.

de toutes, sont la *Chorzéné* et la *Cambyséné* ‹1›. Il y neige beaucoup, et cela est simple : en effet, ces deux provinces touchent aux montagnes du Caucase, ainsi qu'à l'Ibérie et à la Colchide. Dans ces pays, au passage des montagnes, souvent des caravanes entières sont englouties par la neige *, quand elle se détache des monts sur lesquels elle s'est amassée : aussi les voyageurs, par précaution contre ce danger [a], se munissent de cannes assez hautes pour que, dans tous les cas, elles s'élèvent au-dessus de la superficie des neiges ; alors ces cannes leur fournissent non-seulement un appui, mais en même temps un moyen d'indiquer l'endroit où ils auroient été surpris par quelque avalanche, et de recevoir du secours de ceux qui, passant après eux, peuvent les dégager et les sauver. Les neiges, à ce que l'on prétend, forment quelquefois, par congélation, des espèces de boules creuses, où se trouvent enveloppées, comme dans une tunique, d'excellentes eaux. Elles engendrent aussi de ces animalcules, appelés par Apollonide *, *scôleces*, et par Théophane **, *thripes* ; lesquels contiennent aussi de très-bonne eau, que l'on peut boire après avoir déchiré les vésicules où elle est renfermée : cette génération est supposée s'opérer comme celle des moucherons *, que les étincelles et les flammes font naître dans les mines ‹2›.

PAGE 528.

* *Voyez* tom. II, *pag. 93*, not. 1.

[a] *Conf.* Reineggs I, pag. 30 ; et II, pag. 80.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 308*, not. 1.
** *Voyez* ibid. *pag. 188*, not. 1.

* Κωνώπων.

‹1› A ce que j'ai déjà noté [1] sur ces deux provinces, j'ajoute ici que la *Chorzéné*, dont notre auteur, plus bas [2], citera encore le nom, paroît [3] avoir été le district dans lequel se trouve aujourd'hui la ville de Kars. Suivant M. de Sainte-Croix [4], la *Chorzéné* faisoit partie de ce que l'on nomme à présent le Kahket.

‹2› *Appelés par Apollonide, &c.* Je n'ai point osé traduire les termes, *σκώληκας* et *θρῖπας* : je risquois de donner aux lecteurs des notions fausses ; car les plus habiles naturalistes ne sont point d'accord sur les espèces particulières d'insectes, auxquelles les Grecs pourroient avoir appliqué proprement ces dénominations de *σκώληκας* et de *θρῖπας*. Au reste, ce passage a du rapport avec ceux de plusieurs auteurs anciens [5], dont les interprètes ont cité et examiné le témoignage de Strabon, mais sans me four-

[1] *Voyez* ci-dessus, *pag. 216*, not. 3 ; et *pag. 219*, not. 4 ; puis, *pag. 224*. = [2] *Voyez* ci-après, *pag. 324*. = [3] Conf. *d'Anville*, *Géogr. anc.* tom. II, pag. 102. = [4] *Mém. histor. &c.* pag. 103. = [5] Conf. *Aristot. Hist. anim.* lib. V, cap. 19. — *Theophr. de Igne*, pag. 426. — *Antigon. Caryst. Hist. mirab.* cap. 90. — *Plin. Hist. nat.* lib. XI, §. 41 et 42, seu cap. 35 et 36 ; tom. I, pag. 612, lin. 3 et seq. — *Ælian. Hist. anim.* lib. II, cap. 2.

PAGE 528. §. III. Agrandissemens successifs.

L'ARMÉNIE, au rapport des historiens, n'étoit originairement qu'une petite province ; mais elle s'est accrue sous le gouvernement d'Artaxias et de Zadriadris ‹1›, qui, de simples généraux au service d'Antiochus-le-Grand, devinrent rois après sa défaite*. Peu contens de s'être rendus maîtres, celui-ci de la *Sophéné*, de l'*Aciliséné* ‹2›, de l'*Odomantis**, comme de quelques autres préfectures, et celui-là du territoire d'*Artaxata**; tous deux s'agrandirent encore aux dépens des peuples limitrophes : ainsi enlevèrent-ils aux Mèdes la *Caspiané*, la *Phaunité*, et *Basoropeda* ‹3›; aux *Ibères*, la côte du mont *Paryadrès**, la *Chorzéné*, ainsi que la *Gogaréné* située au-delà du *Cyrus**; aux *Chalybes* et aux *Mosynœci*, la *Caréniris* et la *Xerxéné*, qui confinent à la petite Arménie et en font [maintenant] partie ‹4›; aux *Cataones*, l'*Aciliséné** et le district voisin

* Environ 190 ans avant l'ère Chr.

* Province inconnue d'ailleurs.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 321*, not. 2.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 319*, lign. 2.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 322*, not. 2.

* *Voyez* la note 2.

nir le moyen de le rendre ici d'une manière plus nette et plus précise.

‹1› Je lis, Ἀρτάξίαν, et Ζαδριάδρη, ainsi que le texte le portera plus bas (*voyez* pag. 336); et non Ἀτάζιαν, et Θαεριάδην ou Ζαριάδην; toutes leçons corrompues.

‹2› Je lis, avec Xylander et M. Tzschucke, Ἀκιλισηνῆς· mais nos mss. varient sur l'orthographe du nom. Et, attendu que, tout-à-l'heure, l'*Aciliséné* sera citée de nouveau, mais comme appartenant aux *Cataones*, il doit, presque evidemment, y avoir une faute dans l'un ou l'autre endroit.

‹3› *Aux Mèdes la* CASPIANÉ, *&c.* J'ai déja parlé[1] de la *Caspiané* ; et ce passage appuieroit la conjecture que Strabon reconnoissoit plus d'un district ainsi dénommé. Il a été fait aussi mention[2] de la *Phaunité*, Φαυνῖτιν, ou, comme lit M. Tzschucke, de la *Phaunitis*, Φαυνῖτιν. Quant à *Basoropeda*, ce nom soit d'un canton, soit d'une ville, ne se rencontre peut-être chez aucun autre auteur.

‹4› *Aux* CHALYBES *&c.* J'ai lu, avec Saumaise[3] et M. Tzschucke : Χαλύβων δὲ καὶ Μοσυνοίκων ΚΑΡΗΝΙ͂ΤΙΝ καὶ Ξερξηνὴν, αἳ τῇ μικρᾷ Ἀρμενίᾳ ἐστὶν ὅμοροι, καὶ μέρη αὐτῆς ἐστί. Mais ce passage est obscur. Sans doute le nom de *Carénitis* (substitué, d'après les meilleurs manuscrits, à celui de *Parénété*, Παρηνήτην, qui ne se lit nulle part ailleurs) est connu par le témoignage de Strabon[4] même, et par celui de Pline[5]. Mais ces témoignages ne sauroient se concilier, quant à la position de la province. On peut en dire autant à l'égard de la *Xerxéné*. De plus, comment Strabon a-t-il pu énoncer avec justesse, que ces provinces étoient, tout-à-la-fois, et limitrophes, ὅμοροι, et parties intégrantes, καὶ μέρη αὐτῆς, de la PETITE Arménie ! Cet énoncé de notre auteur ne paroîtroit pas encore exact, quand même on liroit avec M. Tzschucke : Ἢ καὶ μέρη αὐτῆς, *ou même en font partie.* Mais peut-être cela signifie-t-il qu'au siècle de Strabon, ces provinces étoient définitivement annexées à la PETITE Arménie.

[1] *Voyez* ci-dessus, *pag. 205*, not. 3 ; *pag. 224*, not. 1 ; *pag. 236*, not. 4 ; et *pag. 285*, not. 3. — [2] *Voyez* ci-dessus, *pag. 283*, not. 2 ; et *pag. 322*, not. 3. — [3] *Exercit. Plin.* pag. 440, col. 1, F. — [4] Voyez *pag. 550* du texte Grec. — [5] Cont. *Plin. Hist. nat.* lib. V, §. 20, seu cap. 24 : tom. I, pag. 267, lin. 4.

de l'*ANTItaurus ;* aux *Syri*, la *Tamonitis* ‹1› : de sorte que [présentement] tous les habitans de ce pays parlent la même langue ‹2›. PAGE 528.

§. IV.
Villes d'Arménie.

Au nombre des villes de l'Arménie sont, *Artaxata*, dite aussi *Artaxiasata*, qu'Annibal fonda * pour le roi Artaxias ; et *Arxata*. Toutes deux ‹3› sont situées sur l'*Araxès :* mais *Arxata* se trouve vers les limites de [la Médie] Atropatienne ; et *Artaxata* vers la plaine Artaxénienne ‹4›. *Artaxata*, bien peuplée, est la résidence des rois du pays. Bâtie dans un coude qui forme une péninsule, le circuit de ses murs est entièrement baigné par le fleuve, excepté du côté de l'isthme, que l'on a défendu par une palissade et un fossé.

* Vers l'année 194 avant l'ère Chr.
Cf. Plutarch. in Lucullo, §. 31, ed Reisk. tom. III, pag. 296.

‹1› *Aux CATAONES, l'ACILISÉNÉ et le district &c.* S'il n'y a point d'erreur dans le nom de l'*Aciliséné*, Ἀκιλισηνὴν, *al.* Ἀκιλιςηνὴν· vu la position que notre auteur a paru précédemment [1] assigner à cette province, on pourra croire que, selon lui, les *Cataones*, au temps où il nous ramène, possédoient la *Melitêné* et la *Commagéné ;* car, d'après sa description [2], ces deux pays devoient séparer la Cataonie proprement dite, de l'*Acilisêné :* et, en même temps, ce qu'il désigne par les mots, *le district voisin de l'ANTItaurus*, καὶ τὴν περὶ τὸν ἈΝΤΙταυρον, sembleroit ne pas différer de la *Sophéné*. Mais, encore un coup [3], je penche à croire que Strabon distinguoit deux *ANTItaurus ;* et d'après ce qu'il dit maintenant, je soupçonne qu'il distinguoit aussi deux *Acilisênés*. De plus, le nom *Acilisêné* ne seroit-il pas ici une leçon corrompue ! Strabon ne pourroit-il pas avoir cité quelque autre canton du domaine des *Cataones !*

La *Tamonitis* ou *Tamonité*, district appartenant aux *Syri*, ne m'est point connue d'ailleurs. On a voulu [4] l'identifier avec la *Commagéné ;* mais rien n'appuie cette opinion. Les *Syri* dont il est ici question, doivent être ceux qui portèrent plus habituellement le nom de *LEUCOsyri :* Strabon en parlera plus au long dans la suite [5].

‹2› *La même langue.* Il faut comparer avec ce passage, celui qui se rencontre au commencement du XII.e livre [6] ; et l'on peut consulter aussi M. Fréret [7].

‹3› *Et ARXATA. Toutes deux &c.* J'ai lu, avec d'habiles critiques, autorisés par les variantes des manuscrits, καὶ ἌΡΞΑΤΑ· ἀμφότεραΙ κ. τ. λ., au lieu de, καὶ ἈΡΞΑΝΤΟΣ ἀμφοτέρΩΝ· leçon qui ne forme aucun sens. Il est vrai que la ville d'*Arxata* est peu célèbre ; mais on ne peut douter que Strabon n'en ait reconnu l'existence.

‹4› *Vers la plaine ArTaxénienne &c.* *ArTaxénienne* est une version fidèle ; le texte porte constamment Ἀρταξηνῷ· mais ne faudroit-il donc pas lire, Ἀραξηνῷ, *Araxénienne !* car, selon toute vraisemblance, il s'agit de la même plaine que celle dont notre auteur a déjà parlé [8], et reparlera encore [9].

[1] *Voyez* ci-dessus, *pag. 301*, not. 2 ; et *pag. 329*, not. 3 ; puis, *pag. 324*, not. 2. = [2] Id. *pag. 300 ; pag. 301*, not. 2 ; *pag. 303*, et *pag. 319 :* puis, ci-après, *pag. 533, 534, 535 537, 749* du texte Grec. = [3] *Voyez* ci-dessus, *pag. 299*, not. 3 ; *pag. 302*, not 3 ; et *pag. 319*, not. 2. = [4] *Belley, Observ. sur une méd. du roi Samus, &c.* Acad. des Inscr. et B. L. vol. XXVI, *Mém.* pag. 360. = [5] Voyez *pag. 544, 554, 737* du texte Grec. = [6] *Voyez* ci-après, *pag. 533* du texte Grec. = [7] *De l'année vague Cappad.* Ac. des Inscr. et B. L. vol. XIX, *Mém.* pag. 35. = [8] *Voyez* ci-dessus, *pag. 322* et suiv. = [9] *Voyez* ci-après, *pag. 333*.

PAGE 528.

* Al. *Barbyrsa*.

* *Ou bien*, défendus-par-leur-assiette; ἐρυμνα.

* Ardis.

* L'an 3 de l'ère Chrétienne.

Non loin d'*Artaxata* sont *Babyrsa* * et *Olané ;* dans ces deux forts, établis sur des hauteurs *, se gardoient les trésors de Tigrane et d'Artavasde. Il y avoit aussi d'autres places fortes sur les rives de l'Euphrate; par exemple, *Artageræ* * : le commandant de celle-ci, Ador, crut pouvoir * se soustraire à l'autorité Romaine; mais les généraux de Cæsar l'y assiégèrent, et, après une longue résistance, emportèrent la place ‹1›.

§. V. Fleuves.

* C'est-à-dire, dans le golfe Persique, qui fait partie de cette mer.

L'ARMÉNIE est arrosée de beaucoup de fleuves. Parmi les plus célèbres on peut mettre, d'abord, le *Phasis* et le *Lycus,* lesquels se jettent dans la mer Pontique ‹2› ; Ératosthène nomme, au lieu du *Lycus*, le *Thermodon*, mais il a tort : je citerai, ensuite, le *Cyrus* et l'*Araxès,* qui se dégorgent dans la mer Caspienne; puis, l'Euphrate et le Tigre, qui se rendent dans la mer Érythrée *.

Lacs.

* Κυανη.

[1] *Conf.* Dion. Perieg. vers. 987. — Eustath. ibid.

On voit aussi, dans l'Arménie, de grands lacs. Tel est celui qui s'appelle *Mantiané,* dénomination que l'on interprète par *bleu* * : on le donne comme étant, après le *Palus-Mæotis,* le plus grand des lacs d'eaux salées ; il s'étend jusqu'à [la Médie] Atropatienne, et fournit des salines ‹3›. Tel est aussi le lac *Arséné* [1], autrement dit

‹1› *Par exemple,* ARTAGERÆ, *&c.* Le texte n'exprime pas positivement que le lieu dont il s'agit fût une place de même espèce que celles qui ont été nommées immédiatement auparavant; mais il m'a paru que cela résultoit de la qualification donnée à l'officier qui y commandoit, ὁ ΦΡΟΥΡαρχος. D'ailleurs, l'enchaînement du discours fait naître cette idée.

Au reste, le fait dont il s'agit est célèbre; il causa la mort du jeune Caïus Cæsar, petit-fils d'Auguste, et peut se rapporter à l'année 3 de l'ère Chrétienne : mais on n'en connoît les détails que confusément. L'orthographe du nom, soit de la place, soit du commandant qui la fit révolter, varie selon les divers auteurs chez lesquels on trouve des traces de cet événement [1].

‹2› *Et le* LYCUS, *&c.* Quel est ce fleuve *Lycus* [2] ! La conjecture [3] qu'il pourroit être celui dont les sources sont appelées dans le pays, Bing-gheul, c'est-à-dire, Mille-fontaines, n'est pas heureuse; car, de l'aveu même du géographe qui la propose, il s'ensuivroit que la rivière formée par ces sources se réunit à l'Euphrate, si même elle n'est pas le véritable Euphrate.

‹3› *Tel est celui qui s'appelle* MANTIANÉ, *&c.* La position et conséquemment la dénomination actuelle de ce lac restent indéter-

[1] Cf. *Noris. Cenot. Pisan. diss.* II, cap. 17. — [2] Cf. *Schol. Apoll. Rh.* ad *Argon.* lib. I, v. 131. — [3] *D'Anville*, *Géogr. anc.* tom. II, pag. 102.

PAGE 529.

Thonitis <1>. Les eaux de celui-ci sont nitreuses, et, par conséquent, servent au nettoiement des habits, au travail des foulons*; mais elles ne sont point potables. Le Tigre, sorti des montagnes du *Niphates**, traverse ce lac : toutefois il n'y mêle point ses propres eaux, à raison de la rapidité de ses flots, de laquelle il tient sa dénomination, les Mèdes appelant une flèche, *tigris :* le fleuve [dans sa traversée] conserve aussi la variété de ses poissons, tandis que le lac n'en nourrit que d'une seule espèce. A l'extrémité du lac, le Tigre entre dans un gouffre, où il prolonge son cours sous terre, dans un long espace, pour ressortir en dehors vers la *Chalonitis* <2>: de là il se porte vers *Opis* et le rempart de Sémiramis*,

* Διαξαίνειν.

* Barema. *Voyez* tom. I, *pag.* 205, not. 2 : puis, ci-dessus, *pag.* 303, 310 *et* 312 ; *pag.* 314, not. 5 ; et *pag.* 320, not. 1.

* *Voyez* tom. I, *pag.* 212 ; et liv. XVI, *pag.* 739 du texte Grec.

minées. M. d'Anville, sans citer notre auteur à ce sujet, paroît avoir distingué le lac *Mantiané* de Strabon, du lac d'Urmiah, et du lac dit d'Arghish ou de Vân. Après avoir établi que le lac d'Urmiah représente le *Spauta* de Strabon [1], l'habile géographe moderne dit [2] : « On trouve dans Ptolémée un lac dont le nom » se lit *Marcianes*, et seroit plutôt *Mantianes*, » pour le rendre conforme à celui d'une con» trée de la Médie, qui est *Matiana* dans » Strabon, *Mantiene* d'après Hérodote, et » *Matiana* dans Isidore de Charax. Ptolé» mée, renfermant ce lac dans la Médie, » le fait bien voir différent d'un autre lac » appartenant à l'Arménie, sous le nom » d'*Arsissa*, et qui est le lac d'Argish ou » de Vân. »

Toutefois ce que Strabon dit ici, convient assez bien au lac de Vân. Mais quand l'auteur dit que le lac dont il s'agit, *s'étend jusqu'à* [la Médie] Atropatienne, διήκων μέχρι τῆς Ἀτροπατηνῆς, on regrette qu'il n'ait pas en même temps marqué de quel endroit du lac se prenoit cette extension.

<1> *Le lac* ARSÉNÉ, *autrement dit* THONITIS. Nouvelle difficulté. Suivant ce témoignage, que notre auteur confirmera dans la suite [3], on voit qu'il attribue à un seul et même lac presque toutes les mêmes particularités qui, selon Pline [4], caractériseroient deux lacs différens, appelés l'un *Arethusa*, l'autre *Thospitès :* et ces deux lacs, sur les cartes de M. d'Anville [5], se trouvent placés, le premier, un peu au nord-est d'Hazour; le second, près d'Erzen. Tout ici reste incertain.

<2> *La* CHALONITIS, Χαλωνῖτιν. Telle est la leçon de tous les manuscrits : si elle est juste, ne croira-t-on pas que, postérieurement à Strabon, les géographes ont distingué deux *Chalonitis* [6] ! En effet, ceux qui ont placé *Ctesiphon* dans un district appelé *Chalonitis* [7], ne semblent point supposer que ce district s'étendît, vers le nord, jusqu'au lieu où Strabon fait ressortir le Tigre. Aussi Casaubon doutoit si nous ne devrions pas lire, Χαυωνῖτις ou Χαωνῖτις, *Chauonitis* ou *Chaonitis ;* nom que le texte offre ailleurs [8].

[1] *Voyez* ci-dessus, *pag.* 308. = [2] *L'Euphrate et le Tigre*, pag. 103 et 104. = [3] *Voyez* liv. XVI, *pag.* 746 du texte Grec. = [4] *Plin. Hist. nat.* lib. II, §. 106, seu cap. 103 ; et lib. VI, §. 31, seu cap. 27 : tom I, pag. 119, lin. 25 ; et pag. 333, lin. 2. = [5] Conf. *d'Anville, Géogr. anc.* tom. II, pag. 109 et suiv. — *L'Euphrate et le Tigre*, pag. 74. = [6] Conf. *d'Anville, Géogr. anc.* tom. II, pag. 251. = [7] *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 30, seu cap. 26, tom. I, pag. 332, lin. 3 et 4. = [8] *Voyez* liv. XVI, *pag.* 736 du texte Grec.

PAGE 529. laissant à sa droite le pays des *Gordyæi* *, avec toute la Mésopotamie. L'Euphrate, au contraire, laisse cette dernière contrée à sa gauche. Mais les deux fleuves, après avoir formé ainsi la Mésopotamie, se rapprochent réciproquement; et, passant à travers *, l'un de la ville de *Seleucia*, l'autre de Babylone, ils vont tous deux se jeter dans le golfe Persique : je l'ai déjà dit *, lorsque j'ai relevé les erreurs d'Ératosthène.

* Des Curdes. V. tom. I, *pag.* 211, 212.

* Διά.

* V. tom. I, *loc. cit.* et ci-dessus, *pag.* 300, 301, not. 3; et 519.

Mines. Dans l'*Hyspiratis* *, vers *Cambala*, il se trouve des mines d'or; ce qui engagea Alexandre à y envoyer Menon * avec des troupes: mais les habitans du lieu firent périr tout ce détachement ‹1›. [L'Arménie] possède aussi d'autres mines; et elle fournit ce qu'on appelle le *SANDYX* *, connu de même sous le nom d'ARMÉNIEN, semblable, pour la couleur, à la *CALCHÉ* * ‹2›.

* Voyez ci-dessus, *pag.* 227, not. 1.

* *Al.* Memnon.

* Peut-être, la *sandaraque*.

* Espèce de pourpre.

D'autres critiques [1] ont rejeté cette conjecture, d'après certaines considérations, assez justes peut-être, mais qui laissent subsister la difficulté. D'après ce que porte un troisième passage [2], Strabon se trouveroit d'accord avec lui-même, s'il eût dit ici, τὴν Γορδυαίαν, *la* GORDYÆA.

‹1› L'*Hyspiratis*, Ὑσπιρατίς, m'est inconnue. Précédemment [3] j'ai soupçonné que cette province ne différoit pas de celle dont le nom se trouvoit écrit *Syspiritis*; mais là, notre auteur semble placer la *Syspiritis*, au midi et même assez loin de l'Arménie; car on diroit qu'il la donne comme faisant partie de l'Assyrie : or maintenant il s'agit, ce semble, d'un canton septentrional appartenant à l'Arménie.

Je ne connois pas davantage le lieu nommé ici *Cambala* [al. *Camballa*, *Caballa*, *Cabbala*].

Le trait qui concerne Menon *ou* Memnon, n'est, ce me semble, rapporté par aucun historien. J'ai lu avec Casaubon, ἀνῃρέθη, au lieu d'ἀνήχθη. Toutefois cette dernière leçon pourroit subsister, en signifiant *il fut repoussé*.

‹2› *[L'Arménie] possède aussi &c.* Ce passage est fort difficile, vu que le texte y est certainement altéré. Le grec porte : Καὶ ἄλλα δ' ἐστὶ μέταλλα, καὶ ΔΗ τῆς ΣΑΝΔΙΚΟΣ καλουμένΟΣ, ὋΝ ΔΗ ΚΑΙ Ἀρμένιον καλοῦσι, χρῶμα ὅμοιον κάλχῃ. Les manuscrits offrent bien quelques variantes, mais elles ne suffisent point pour indiquer la vraie leçon.

Suivant Casaubon, il faudroit lire : Καὶ ἄλλα δ' ἐστὶ μέταλλα, καὶ ΔΗ τις Ὁ ΣΑΝΔυκος (car si toutes les éditions portent, Ὁ ΣΑΝΔιΚΟΣ, je pense que c'est par une erreur typographique) καλούμενΟς, ὋΝ ΔΗ ΚΑΙ Ἀρμένιον καλοῦσι χρῶμα ὅμοιον κάλχῃ. Mais comment Casaubon lui-même auroit-il rendu une semblable phrase!

Saumaise proposa de réformer tout le passage de la manière suivante : Καὶ ἄλλα δ' ἐστὶ μέταλλα, ἢ ΤΟ τῆς ΣΑΝΔυΚΟΣ καλουμένης, ὍΠΕΡ Ἀρμένιον καλοῦσι χρῶμα, ὅμοιον κάλχῃ· ce qui signifieroit : *On trouve aussi*

[1] Conf. *Salmas. Exercit. Plin.* pag. 488, col. 2, A. — *Schweigh.* ad *Polyb.* lib. V, cap. 54, §. 7, tom. VI, pag. 220. = [2] *Voyez* liv. XVI, *pag.* 746 du texte Grec. = [3] *Voyez* ci-dessus, *pag.* 227, not. 1.

Ce pays est si fécond en chevaux, et, sur ce point, le cède si peu à la Médie, que c'est lui qui fournit aussi les chevaux dits *Nesæi**, dont les rois de Perse se servoient. Le satrape chargé du gouvernement de l'Arménie devoit envoyer annuellement au roi vingt mille poulains [de cette espèce], pour les [fêtes] Mithriaques ‹1›. Et quand Artavasde joignit Marc Antoine* pour

PAGE 529.
Haras.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 313*, not. 2 et 3.

PAGE 530.

* En l'année 36 avant l'ère Chr. *Voy.* ci-dessus, *pag. 309*; et *pag. 310*, not. 3.

[dans cette contrée] *d'autres minéraux ; et celui qu'on appelle* SANDYX, autrement dit, couleur Arménienne, *semblable à la* CALCHÉ.

La version de M. de Bréquigny étoit conçue en ces termes : « Il y a encore d'autres » mines; par exemple (*ex Salm. et ms. R.*), » une de sandaraque, qu'on nomme aussi » Arménien, et qui est fort rouge. »

Je n'ai suivi complètement ni la correction et la ponctuation de Saumaise, bien qu'adoptées par deux critiques modernes des plus habiles [1], ni l'interprétation de M. de Bréquigny; parce que Pline, environ cinquante années après Strabon, en nous parlant soit de la *sandyx*, soit de la *sandaracha*, soit de la couleur dite l'ARMÉNIENNE, distingue constamment ces trois choses les unes des autres [2].

Quant à la *calché* [κάλχη], vu les diverses manières dont ce terme se trouve expliqué par des écrivains Grecs, nous ne saurions affirmer s'il désignoit une fleur, [3] ou bien un coquillage [4], ou bien une substance métallique [5]; ni, pareillement, si la couleur que les anciens attribuoient à cette même *calché*, étoit bleuâtre ou bien rougeâtre.

Au reste, voici la remarque de M. Falconer sur ce passage : « A l'égard du *sandyx*, on » est en dispute. Sans doute cette substance » doit avoir été couleur de pourpre rou- » geâtre, si, pour la couleur, elle ressem- » bloit à la *calché*, χρῶμα ὅμοιον κάλχῃ. Les » anciens connoissoient une couleur sandy- » cine : elle étoit rouge. Mais, chez Pline, » la couleur dite *color Armenius* est bleue. » Je penche à croire qu'au siècle de Stra- » bon, cette couleur bleue n'étoit point en- » core qualifiée, par excellence, de COLOR » ARMENIUS. Dioscorides, qui écrivoit » sous Néron, est le premier qui fasse men- » tion de cette couleur bleue, ou κυάνεον : » mais l'Arménie étoit alors bien plus con- » nue des Romains qu'elle ne l'avoit été du » temps d'Auguste. »

‹1› *Pour les [fêtes]* MITHRIAQUES. J'ai lu, ΜιθριΑΚοῖς, non ΜιθρΑΚΙΝοῖς. Cette correction et mon interprétation sont justifiées par les plus habiles critiques [6].

[1] Conf. *Tzschuck.* ad *Strab.* loc. — *Schneid.* ad *Vitruv.* Comment. lib. VII, cap. 5, §. 8, pag. 69. = [2] Conf. *Plin. Hist. nat.* tom. II, *pag. 90*, lin. 25; *pag. 299*, lin. 1; *pag. 367*, lin. 16; *pag. 480*, lin. 32; *pag. 671*, lin. 30; *pag. 672*, lin. 3; *pag. 684*, lin. 24 et 28; *pag. 686*, lin. 21; *pag. 687*, lin. 1 et 2; *pag. 688*, lin. 14; et *pag. 715*, lin. 8. = [3] Conf. *Alcman.* ap. *Athen.* lib. XV, cap. 8, pag. 682, A. — *Epicharm.* in *Rustico*. ap. *eund.* ibid. — *Nicandr. Georgic.* lib. II, ap. *eund.* lib. XV, cap. 9, pag. 689, B. — *Nicol. Damasc. Hist.* lib. CVIII, ap. *eund.* ibid. — *Schol. Nicandr.* ad *Theriac.* v. 640, et ad *Alexiph.* v. 391 [*al.* 393]. = [4] Conf. *Hesych.* v. Κάλχη. — *Schol. Sophocl.* ad *Antigon.* v. 20. — *Eutecn.* ad *Nicandr. Alexiph.* loc. cit. = [5] Conf. *Salmas.* ad *Ar. Dosiad.* 1.um, edit. Crenii, pag. 192. — *Id.* ad *Flav. Vopisc.* in *Aurel.* pag. 369, col. 1, B. — *Id. Exerc. Plin.* pag. 810, col. 2, D et seq. — Id. *De homonym. hyl. iatr.* cap. 27, pag. 28, col. 2, G. = [6] Conf. *Casaub.* in *Athen.* lib. V, cap. 8, pag. 194, E. — *Toup. Emendat.* in *Suid.* part. III, pag. 126. — *Schweigh.* in *Polyb.* lib. XXXI, cap. 3, §. 6, tom. IV, pag. 496; et tom. VIII, pag. 3. — *Larcher*, *Not. sur Hérod.* lib. III, §. 93, not. 173 **, tom. III, pag. 358.

PAGE 530. entrer avec lui en Médie, ce prince, outre les autres corps de cavalerie qu'il amenoit, déploya une force de six mille chevaux bardés* : cette sorte de cavalerie est fort estimée, non-seulement des Mèdes et des Arméniens, mais encore des *Albani;* car les *Albani* se servent aussi de chevaux bardés.

* Κατάφρακτοι.

Richesse.

On peut juger de la richesse et de la puissance du royaume d'Arménie, lorsqu'on voit Pompée * exiger de Tigrane (1), père d'Artavasde, une contribution de six mille talens (2) d'argent, qui furent distribués sur-le-champ aux troupes Romaines; chaque soldat en eut, pour sa part, 150 drachmes; chaque centurion, 1000 drachmes; chaque *éparque* et *chiliarque,* un talent (3).

* En l'année 66 avant l'ère Chr.

§. VI. Dimensions de l'Arménie.

THÉOPHANE *, déterminant les dimensions de l'Arménie, donne à ce pays, en largeur, cent schœnes; en longueur, le double; et le schœne, selon lui, équivaut à 40 stades * : mais cet

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 188*, not. 1.
* *Voyez* ci-dessus, *pag. 288*, not. 2.

(1) *TIGRANE.* « Ce nom, qui est » Arménien, est significatif, et étoit, dans » son origine, un titre de dignité. *Tithran* » signifie, dans cette langue, *roi* ou *souve-* » *rain;* et c'est un mot du langage ordinaire. » Sans doute que ce terme, qui devoit être » aussi en usage dans la langue Phrygienne, » avoit passé dans le grec, et qu'il étoit la » racine du mot τύραννος [1]. »

(2) Sans vouloir entamer la moindre discussion sur l'évaluation de ces 6000 talens, je me borne à noter qu'un habile éditeur [2] de l'ABRÉGÉ d'Eutrope, la porte à 7,686,000 écus d'Allemagne. Strabon paroît trouver cette somme extrêmement considérable. Mais au moment où Tigrane dut la payer, il y avoit quatorze ans, sinon même dix-huit, que ce prince jouissoit des revenus de toute la Syrie et de beaucoup d'autres provinces : Strabon lui-même va le dire incessamment [3].

Au reste, il y a beaucoup de discordance entre les écrivains, soit Grecs [4], soit Latins [5], qui font mention de ce fait.

(3) *Chaque* éparque *et* chiliarque, *un talent.* Je n'ai point osé traduire explicativement les dénominations Grecques, Ἐπάρχῳ, Χιλιάρχῳ. Quant au terme, Χιλιάρχῳ, peut-être n'eussé-je point donné une notion erronée, en le rendant par *tribun;* car, quoique littéralement il signifie *commandant mille hommes,* il ne laisse pas, chez les écrivains Grecs, de répondre au *tribunus* des auteurs Latins. Mais, à l'égard d'Ἐπάρχῳ, quel grade, quel officier, Strabon entendoit-il désigner par ce mot ! Supposera-t-on que c'étoit le commandant de la cavalerie légionnaire; et que, malgré l'accord de tous les manuscrits, il faudroit lire Ἱππάρχῳ !

[1] *Fréret, de l'année Armén.* Acad. des Inscr. et B. L. vol. XIX, *Mém.* pag. 95, not. *c.* = [2] *Tzschuck.* in *Eutrop.* lib. VI, cap. 13, not. 11, pag. 348, 349. = [3] *Voyez* ci-après, *pag. 336.* = [4] Cf. *Plutarch.* in *Pomp.* §. 33, edit. Reisk. tom. III, pag. 777. — *Dio Cass.* lib. XXXVI, §. 35 et seq. — *Appian. de Bell. Mithrid.* §. 104, edit Schweigh. tom. I, pag. 799. — *Suid.* v. Πομπήιος. = [5] Conf. *Cic. pro Sextio*, §. 27. — *Vellej. Paterc.* lib. II, §. 37. — *Valer. Max.* lib. V, cap. 1, §. 9. — *Oros.* lib. VI, cap. 4. — *Eutrop.* lib. VI, cap. 13.

auteur, presque par-tout, exagère. On approchera davantage de la vérité, si, en accordant à l'Arménie, la longueur que Théophane veut lui assigner *, on réduit la largeur qu'il lui donne à la moitié ou un peu plus ‹1›. PAGE 530.

* C'est-à dire 100 schœnes [8000 stades].

S. VII. Origines Arméniennes.

J'AI fait connoître la nature et la puissance de l'Arménie. Quant aux origines de ses habitans, voici ce que porte une ancienne tradition * :

* Voyez ci-dessus, pag. 226, not. 1.

Arménus, sorti d'*Armenium*, ville Thessalienne, située près de *Bœbé*, entre *Larissa* et *Pheræ* *, avoit, comme je l'ai dit précédemment, suivi Jason jusque dans l'Arménie : c'est de lui que cette contrée reçut sa dénomination ; si toutefois il faut en croire Cyrsilus * le Pharsalien, et Médius le Larissæen, qui, tous deux, suivirent Alexandre dans ses guerres ‹2›. Les compagnons d'Arménus se répandirent, les uns dans cette *Acilisénê* qui fut jadis soumise aux *Sopheni* ‹3›; les autres dans la *Syspiritis*, jusqu'à la *Caluchénê* et l'*Adiabénê*, au-delà des bornes ‹4› de l'Arménie *.

* Voyez tom. III, pag. 509 ; pag. 517, not. 2, 3 ; pag. 518, not. 1 ; et pag. 526.

* Κύρσιλον· al. Κύρσυλον, Cersilus.

* Voyez ci-dessus, pag. 227, not. 1 ; et pag. 328, not. 1 ; puis, livre XVI, pag. 736 du texte Grec.

L'habillement Arménien, au rapport de quelques auteurs, est le même que le Thessalique : on retrouve chez les Arméniens ces longues tuniques, que nos acteurs dans les tragédies appellent Ætoliques ‹5›,

‹1› *On approchera &c.* Je doute si j'aurai saisi le sens ; la phrase Grecque me paroit fort obscure : Ἐγγυτέρω δ' ἐστὶ τῆς ἀληθείας, μῆκος μὲν θέσθαι τὸ ὑπ' ἐκείνου λεχθὲν, εὖρος δὲ τὸ ἥμισυ, ἢ μικρῷ πλεῖον.

‹2› *Cyrsilus* [Κύρσιλον, al. Κύρσυλον] ..... *et Médius &c.* Ainsi donc ces deux personnages pourroient être mis au nombre des historiens d'Alexandre [1] ; car, sans doute, Strabon les citoit ici comme ayant laissé des Mémoires sur l'expédition de ce prince.

‹3› *Dans cette ACILISÉNÊ &c.* Je crois avoir bien traduit ce membre de phrase, τὴν ὑπὸ τοῖς Σωφηνοῖς πρότερον οὖσαν · il me paroît remarquable : on peut en inferer, comme je l'ai déjà soupçonné [2], que Strabon reconnoissoit deux *Acilisénês*. J'ai lu, avec M. Tzschucke, non τῆς Σωφηνῆς, mais τοῖς Σωφηνοῖς. Cette dernière leçon, autorisée par plus d'un ms. et adoptée par l'ancien interprète, s'accorde mieux avec la préposition, ὑπὸ, *sous*.

‹4› Je lis ὅρων, et non ὀρῶν, qui signifieroit, *au-delà des montagnes* : une telle indication, selon moi, seroit moins conforme à ce que notre auteur exprimera dans le XVI.e livre [3].

‹5› *Appellent ÆTOLIQUES* : ἃς καλοῦσιν ΑἸΤΩΛΙΚΟΥ͂Σ. Quoiqu'ici les mss. n'offrent aucune variante, ne seroit-on pas tenté de lire, Θετταλικὰς, *Thessaliques* ? C'est la leçon

[1] Conf. *Fabric. Bibl. Gr.* edit. Harles. tom. III, pag. 39. — [2] *Voyez* ci-dessus, *pag. 325*, not. 1. — [3] *Voyez pag. 745* du texte Grec.

PAGE 530. et qu'ils attachent par une ceinture au bas de la poitrine, comme aussi par des agraffes * sur l'épaule; costume dont ces acteurs auront pris l'idée chez les Thessaliens. En effet, sur la scène, il en falloit un qui eût de la magnificence ; et ce furent sur-tout les Thessaliens qui, portant des vêtemens longs, comme il étoit naturel au peuple le plus septentrional de tous les Grecs, placé dans un climat très-froid, purent fournir aux acteurs tragiques un modèle convenable. Les Arméniens, ajoute-t-on, de même que les Mèdes, conservent non-seulement ce costume, emprunté des Thessaliens pour notre théâtre; mais, de plus, l'application de ces derniers au soin des haras.

* Ἐφαπτίδας.

PAGE 531. Que Jason ait pénétré en Arménie, le fait est attesté par les *Jasonea* *, dont quelques-uns ont été construits par les ordres des dynastes [du pays], à-peu-près sur le modèle du temple de Jason, que Parménion fit élever dans Abdères <1>.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 199*, n. 1, 2, 3; et *pag. 210*; puis, *pag. 226*, not 1, *pag. 227*; et *pag. 316*.

On veut aussi que ce soient les compagnons d'Arménus qui aient donné à l'*Araxès* un tel nom. Frappés du rapport que ce fleuve leur parut avoir avec le Pénée, ils lui appliquèrent une dénomination

qu'Eustathe paroît [1] avoir suivie: et des auteurs sans nombre [2] parlent des chlamydes *Thessaliques* ; aucuns ne font mention des chlamydes *Ætoliques*. Toutefois, d'après ce que j'ai fait précédemment observer, il n'y a peut-être ici rien à changer.

Au surplus, je ne sais si l'auteur de quelques Mémoires récemment publiés a dû s'autoriser de ce passage, pour établir une grande ressemblance entre les Arméniens et les Pélasges [3].

<1> *Dont quelques-uns ont été construits par les ordres des dynastes &c.* Le texte, tel que nos manuscrits et les éditions l'offrent, dit, au contraire, que plusieurs *Jasonea* avoient été détruits, κατέσκαψαν, par les dynastes de l'Arménie, comme Parménion avoit détruit le temple de Jason dans Abdères. Mais il me paroît évident que l'on doit lire, avec l'ancien interprète, κατεσκεύασαν, *ont fait construire*, ou, *fait rétablir*. Strabon, un peu plus haut [4], n'a-t-il pas dit d'une manière expresse que les barbares, dans ces contrées, honoroient fort religieusement tous les monumens élevés en l'honneur de Jason, τὰ Ἰασόνεια Ἡρῷα, τιμῶμενα σφόδρα ὑπὸ τῶν βαρβάρων ! Et quant à Parménion, en quel temps, à quelle occasion, pour quelle cause, auroit-il détruit un temple de Jason, dans Abdères ! Jamais, à en juger par le récit des historiens, Parménion, ou Alexandre lui-même, ne traitèrent cette ville en ennemis !

[1] Conf. *Eustath.* in *Homer. Iliad.* II, v. 733, edit. Polit. tom. II, §. 138, pag. 710. = [2] Conf. *Eupol.* in *Maric.*, ap. *Steph. Byzant.* v. Θεσσαλία. — *Eriph.* in *Pelt. ast.* ap. *Athen.* lib. IV, cap. 6, pag. 137, D. — *Philostr. Heroic.* cap. 2, n.° 2, pag. 674. — *Jul. Poll. Onom.* lib. VII, §. 46. — *Etymol. M.* et *Suid.* v. Θετταλικαὶ πτέρυγες. — *Hesych.* v. Ἐπιθεσσαλίσθαι, &c. = [3] Voyez *Mém. sur les Pélasges, &c.* et *de l'Infance &c.* Instit. nat. vol. II, pag. 75, et vol. V, pag. 36. = [4] *Voyez* ci-dessus, *pag. 316*.

que porte également celui-ci; car le Pénée a été qualifié d'*Araxès*, pour exprimer qu'en s'ouvrant * un passage à travers *Tempé*, il a séparé ** l'*Ossa* de l'Olympe. Or, suivant la tradition, le fleuve Arménien, dont il s'agit, et qui [de même que le Pénée] descend des montagnes, jadis [comme aussi le Pénée] ne trouvoit point d'issues, et se répandoit, au pied des monts, dans les plaines, où il formoit un lac. Mais Jason, à l'imitation de ce que l'on voit à *Tempé*, pratiqua l'ouverture par laquelle, maintenant, l'eau [de l'*Araxès*] se précipite* vers la mer Caspienne: et, dès lors cette plaine, dite Araxénienne, à travers laquelle le fleuve coule ‹1› jusqu'à la cataracte, se dessécha*. Ce récit concernant l'*Araxès* ne manque pas, du moins, de vraisemblance; mais le rapport d'Hérodote[a] n'en a aucune : cet auteur prétend que le fleuve, au sortir du pays des *Mantiani*, se divise en quarante rivières, et sépare les Scythes des Bactriens ‹2›; témoignage qu'a suivi Callisthène.

PAGE 531.
* Le grec, en caractères françois, s'écriroit, *REXANTA*.
** En grec, *aporaxai*.

* En grec, *catarattei*.

* En grec, *cataracten*.

[a] Lib. 1, §. 202.

‹1› *Mais Jason, &c.* La phrase Grecque est embarrassée et obscure : *Ἰάσονα δὲ μιμησάμενον τὰ Τέμπη, ποιῆσαι τὴν διασφάγα, δι' ἧς καταπίπτει νυνὶ τὸ ὕδωρ* ΕΙΣ *τὴν Κασπίαν θάλατταν· ἐκ δὲ τούτου γυμνωθῆναι τὸ Ἀραξηνὸν πεδίον, δι' οὗ συμβαίνει ῥεῖν ἐπὶ τὸν καταῤῥάκτην ὁ ποταμός.* Je me suis efforcé de rendre littéralement ce texte, parce qu'il me paroît en résulter que Strabon nous donne ici l'*Araxès* comme trouvant, à l'issue de la plaine Araxénienne, une cataracte, du haut de laquelle le fleuve se précipitoit dans la mer Caspienne; ce qui ne s'accorderoit pas complètement avec ce que notre auteur a déjà dit en plus d'un endroit [1], concernant le cours de ce même fleuve.

M. de Sainte-Croix (si toutefois j'ai bien compris sa pensée) penchoit à croire [2] que la cataracte dont Strabon a voulu parler, est celle qui se rencontre près de Creshar; et comme ce lieu ne laisse point, ce me semble, d'être éloigné du rivage de la mer Caspienne, j'ai traduit les mots, ΕΙΣ *τὴν Κασπίαν θάλατταν*, par *vers*, non *dans* la mer Caspienne. Cette dernière expression ne conviendroit qu'au cas où l'auteur auroit placé la cataracte au bord même de la mer.

‹2› *Le rapport d'Hérodote &c.* Ainsi donc Strabon pensoit décidément qu'Hérodote n'avoit point voulu parler d'un fleuve *Araxès* différent de celui qui sort des montagnes d'Arménie; et en même temps il reprochoit à l'historien d'avoir confondu beaucoup de choses relativement au cours de ce fleuve. « Mais » (nous dit M. d'Anville) on ne voit aujour» d'hui dans aucun endroit de l'histoire d'Hé» rodote, qu'au rapport de cet auteur, l'Araxe » sépare les Scythes des Bactriens. Y auroit» il donc, à cet égard, quelque lacune dans » les écrits d'Hérodote, ou quelque faute » dans le texte de Strabon! ou le géographe » auroit-il été mal servi par sa mémoire! » D'ANVILLE, *Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, vol. XXXVI, *Hist.* pag. 84, 85.

[1] *Voyez* ci-dessus, *pag. 172*, not. 2; *pag. 221*, not. 3; *pag. 309*, not. 2; *pag. 320*, not. 1; *pag. 321*, not. 2; et *pag. 322*; puis, *pag. 325*, not. 3 et 4; et *pag. 326*. = [2] *Mém. sur le cours de l'Araxe &c.* pag. 95 et suiv.

Page 531.

* Εἰς τὴν Οὐιτίαν. Voyez pag. 243, not. 2; et pag. 244.

* Voyez ci-dessus, pag. 320, not. 1.

On parle aussi de quelques *Ænianes,* qui se seroient établis, les uns dans la *Vitia**; et les autres, au-dessus des Arméniens ‹1›, par-delà le mont *Abus* et le mont *Imbarus**, deux portions du *Taurus*, dont la première, l'*Abus*, est voisine de la route qui mène vers *Ecbatana*, en passant le long du temple de Baris ‹2›.

On dit pareillement que certains Thraces, à qui l'on donne le nom de *Saraparæ*, signifiant coupe-têtes ‹3›, se sont fixés [comme les *Ænianes*] au-dessus de l'Arménie, près des *Guranii* et des Mèdes ‹4›. Ces [Thraces,] peuples féroces, indociles et montagnards, coupent [aux voyageurs] les jambes et les têtes; voilà ce qu'indique le terme *Saraparæ* ‹5›.

‹1› *Au-dessus des Arméniens :* ΥΠΕΡΘΕ τῶν Ἀρμενίων. Quel est le sens chorographique de ce terme, ὕπερθε, *au-dessus!* Signifie-t-il *au-dessus [vers le nord]!* ou bien, *au-dessus [vers l'orient]!* Suivant la teneur apparente du passage qui s'est rencontré précédemment [1], ce seroit, *au-dessus [vers l'orient]:* en effet, là, Strabon a paru placer le mont *Abus* à l'orient de l'Arménie. Mais si l'explication dont j'ai cru ce même passage susceptible, étoit juste; alors ὕπερθε, ici, voudroit dire, *au-dessus [vers le nord].*

‹2› *De* Baris : τῆς ΒΑΡΙΔΟΣ ἱερόν. J'ignore quelle étoit cette divinité. Un critique ingenieux a prétendu [2] que l'on devoit lire, Ἀβάριδος, d'*Abaris;* mais il n'a point expliqué pourquoi. *Abaris*, divinité, n'est pas plus connue, ce me semble, que *Baris:* et, indépendamment de toute autre difficulté, l'article féminin, τῆς, excluroit l'idée qu'il pût être ici question du Scythe Abaris.

‹3› *De* Saraparæ, *&c.* « Ce nom » appartient à la langue Parsi. *Sar,* signifie » tête; et *para*, portion, division; *pareh*, » *pareh kardan*, couper en morceaux. » Anquetil, *Rech. sur les anc. lang. de la Perse,* II.ᵉ Mém. *Acad. des I. et B. L.* vol. XXXI, *Mém.* pag. 418 et 419.

‹4› *Au-dessus de l'Arménie, près des* Guranii *et des Mèdes.* L'expression, *au-dessus,* ὑπέρ, présente ici la même ambiguité que dans le passage qui fait le sujet de la note 1. Est-ce à l'orient, ou bien est-ce au nord de l'Arménie, qu'il faut chercher l'établissement de ces Thraces, dont notre auteur fait ici mention! En outre, quels sont ces *Guranii,* voisins également, soit des Arméniens, soit des Mèdes, et dont Strabon n'a point parlé quand il a décrit les différens pays limitrophes de l'Arménie ou de la Médie! On a prétendu [3] que cette dénomination pouvoit être dérivée de ce que ces peuples habitoient près du *Cyrus*, appelé quelquefois *Gur;* mais la conjecture formée à cette occasion est sujette à de grandes difficultés.

‹5› *Coupent* [aux voyageurs] *les jambes et les têtes, &c.* C'est en me conformant à la pensée des derniers interprètes de Strabon, que je rends ainsi les mots, περισκελεῖς τε καὶ ἀποκεφαλιστάς· et sans doute un tel sens s'accorde avec ce qui précède. Mais, il faut l'avouer, le terme, περισκελεῖς, oublié jusqu'à cette heure dans les lexiques, ne signifie point évidemment ce que porte ma version; et même il sembleroit plutôt vouloir dire, *s'entourant-les-cuisses* ou *les-jambes* [4]. Quelques

[1] *Voyez* ci-dessus, *pag. 320*, not. 1. = [2] *Toup. Emendat.* in *Suid.* part. IV, edit. noviss. tom. II, pag. 624, not. *; et pag. 625. = [3] *Uphagen. Parerg. histor.* pag. 296. = [4] Conf. *Hesych.* v. Σαράβαρα.

En décrivant la Médie, j'ai rappelé * les traditions relatives à Médée, et qui, réunies avec celles dont je viens de faire mention, autorisent à conjecturer que les Mèdes et les Arméniens sont en quelque sorte parens des Thessaliens descendans de Jason et de Médée.

PAGE 531.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 316.

Voilà ce qu'on débite sur l'origine des Arméniens.

§. VIII. Histoire sommaire de l'Arménie.

QUANT à leur histoire, dans des siècles plus modernes, au temps des Perses, et depuis lors jusqu'à nos jours; je ne dois en citer que les principaux traits, et même sommairement.

Je me bornerai donc à dire que l'Arménie fut possédée par les Perses, et ensuite par les princes Macédoniens *, qui, après les Perses, régnèrent sur la Syrie et la Médie. Le dernier [satrape] qui la gouverna [sous les rois de Perse], fut Oronte [a], descendant d'Hydarne, l'un des sept Perses *. Plus tard ‹1› elle fut partagée entre Artaxias et Zadriadris, généraux d'Antiochus-le-Grand, de ce roi qui fit la guerre à la république Romaine *. Ils gouvernoient sous l'autorité d'Antiochus; mais, lors de sa défaite *, s'attachant aux Romains, ils furent déclarés rois par les vainqueurs ‹2›. C'est

* Les Séleucides.

[a] Diodor. Sic. lib. XIX, §. 23. — Arrian. lib. III, cap. 8, §. 9.

* Qui firent mourir Cambyse, 522 ans avant l'ère Chr.

* Vers l'an 190. *Voyez* ci-dessus, *pag.* 324, not. 1.

* En l'année 189.

PAGE 532.

manuscrits portent, περισκυθισμοῖς· ce qui, par allusion à des cruautés exercées par des peuples Scythiques, pourroit équivaloir à *écorcher*; et c'est ainsi que M. de Bréquigny avoit traduit.

‹1› *Plus tard, &c.* Après Oronte, que l'histoire nous montre [1] encore, en l'année 316 avant l'ère Chrétienne, maître, sinon de toute [2], au moins d'une portion de l'Arménie, nous voyons que, vers l'an 300 avant la même ère, et par conséquent lorsque Séleucus-Nicator régnoit en Syrie, un prince nommé Ardoate étoit qualifié roi d'Arménie [3].

‹2› *Furent déclarés rois &c.* On pourroit croire que ce ne fut pas immédiatement après la défaite d'Antiochus-le-Grand; car l'on trouve, 180 ans avant l'ère Chrétienne, un Artaxias, qualifié seulement de dynaste, auquel étoit soumise la plus grande portion de l'Arménie [4]. Mais, sous l'année 163, il est fait mention d'un roi d'Arménie portant aussi le nom d'Artaxias [5].

Il reste si peu de renseignemens sur l'ancienne Arménie, que l'on ne sauroit en composer une histoire suivie : mais comment pardonner aux rédacteurs de l'HISTOIRE UNIVERSELLE, les récits contradictoires que leur compilation présente [6] à cet égard !

[1] Conf. *Diodor. Sic.* lib. XIX, §. 23. = [2] Conf. *Justin.* lib. XIII, §. 4. = [3] Conf. *Diodor.* excerpt. ex libr. XXXI, §. 3, tom. II, pag. 517, 518. = [4] Conf. *Polyb.* lib. XXVI, cap. 6, §. 12, edit. Schweigh. tom. IV, pag. 347. = [5] Conf. *Diodor. Sic* lib. XXXI, §. 3, tom. II, pag. 584. = [6] *Voyez* l'*HIST. UNIV. &c.* édit. in-4.° tom. VI, pag. 371, not. *; pag. 528; et pag. 531.

Page 532.

d'Artaxias que descendoit Tigrane ‹1›, le possesseur de l'Arménie proprement dite ; j'entends du pays qui, touchant à la Médie, au territoire des *Albani*, à celui des *Ibères*, s'étend jusqu'à la Colchide et à la portion de la Cappadoce située sur le Pont-Euxin. De Zadriadris étoit issu le Sophénien Artanès, qui avoit en partage les provinces méridionales, avec les plus occidentales * : mais sa puissance fut détruite par Tigrane, qui devint maître de toutes ces contrées. Celui-ci éprouva bien des vicissitudes *. Il commença par servir d'otage chez les *Parthyæi* *. Ensuite il rentra dans l'Arménie avec leur secours, qu'il avoit acheté par la cession de soixante-dix vallées de son territoire *. Bientôt, devenu plus fort, non-seulement il reprit * ces vallées ‹2›, mais il porta la guerre jusque chez ses protecteurs *, dans les districts de *Ninos* et d'Arbèles. Il soumit à son autorité le gouverneur de l'*Atropatènè*, celui de la *Gordyæne*, avec le reste de la Mésopotamie ; et, enfin, étendant sa domination au-delà * de l'Euphrate, il s'empara de la Syrie et de la Phœnicie *. Parvenu à ce degré de puissance, il fonda, près de l'Ibérie, entre ce pays et le *Zeugma* de l'Euphrate, une ville, à laquelle il donna le nom de *Tigranocerta* ‹3›, et où il rassembla

* Littér. *plus occidentales que celles-là.*

* Cic. Or. pro Sextio, §. 27. — Id. Pro lege Manil. §. 9. — Flor. lib. III, cap. 5.

* Antérieurement à l'année 96 avant l'ère Chrétienne.

* Vers l'an 95.

* Vers l'an 90.

* Vers l'an 89.

* Sur la droite.

* Vers l'an 84.

‹1› Si nous en croyons M. Fréret [1], ce témoignage de Strabon est fautif. Le prince appelé Tigrane, dont notre auteur vouloit parler, étoit de la famille des Arsacides, et fils d'un Artasèhis *ou* Artaxias, dont le nom l'aura induit en erreur,

‹2› Ce fut vraisemblablement après la mort du roi des Parthes, Arsacès IX, qui porta aussi le nom de Mithridate II et fut surnommé le Grand : cette mort étoit arrivée vers l'an 90 avant l'ère Chrétienne.

‹3› *Près de* l'Ibérie, *entre ce pays et le* ZEUGMA *de l'Euphrate* : Πλησίον τῆς ἸΒΗΡΙΑΣ, μεταξὺ ταύτης τε καὶ τοῦ κατὰ τὸν Εὐφράτην Ζεύγματος. Voilà la leçon qui ne varie dans aucun manuscrit. Mais comment Strabon a-t-il pu dire que *Tigranocerta* [aujourd'hui [2] Sered] avoit été bâtie près de l'Ibérie ! *Tigranocerta* étoit, au contraire, la ville Arménienne la plus éloignée de cette contrée : du moins étoit-ce à partir de *Tigranocerta*, en remontant vers le nord jusqu'aux frontières de l'Ibérie, que l'empereur Claude [3] avoit pris la plus grande largeur de l'Arménie, et l'avoit évaluée à 650 milles, équivalant à 5200 stades. Aussi a-t-on supposé [4], ce qui ne sauroit néanmoins s'admettre [5], que Strabon reconnoissoit deux *Tigranocerta*. La

[1] *Fréret, de l'ann. Armén.* Acad. des Inscr. et B. L. vol. XIX, *Mém.* pag. 96. = [2] *D'Anville, Géogr. anc.* tom. II, pag. 110. = [3] Conf. *Plin. Hist. nat.* lib. VI, §. 10, seu cap. 9, tom. I, pag. 308, lin. 10. = [4] *Harduin.* ad *Plin.* loc. cit. not. 2. = [5] *Voyez* liv. XII et XVI, pag. 539 et 747 du texte Grec.

les

les habitans de douze cités Grecques qu'il avoit ruinées*. Mais, avant que cet établissement fût consolidé, le général Romain, Lucullus, le même qui avoit commandé contre Mithridate, survint, et rendit à tous ces citoyens la liberté de retourner dans leur patrie respective. Il détruisit * l'ouvrage de Tigrane, qui n'étoit encore poussé qu'à la moitié, ne laissa subsister à Tigranocerta qu'un petit bourg, et chassa le prince Arménien de la Syrie comme de la Phœnicie.

PAGE 532.

* *Voyez* ci-après, *pag. 539* et *747* du texte Grec.

* Vers l'an 69.

Le successeur * de Tigrane, Artavasde, prospéra tant qu'il fut ami des Romains. Mais ayant trahi Marc Antoine, dans la guerre que ce triumvir fit contre les *Parthyæi* *, il fut justement puni. Conduit en Ægypte, chargé de chaînes, par l'ordre d'Antoine, il fut d'abord promené en cet état dans Alexandrie, puis gardé prisonnier un certain temps, et ensuite mis à mort, quand la guerre Actiaque éclata *.

* Vers l'an 60.

* Dans les années 36, 35, 34. *Voyez* ci-dessus, *pag. 310*, not. 3; et *pag. 330*.

* Vers l'an 32.

Après lui ont régné successivement plusieurs princes, mais sous la dépendance de Cæsar et des Romains : et tel est encore aujourd'hui ‹1› l'état des choses *.

* *Voyez* livre XVII, *pag. 1198* du texte Grec.

leçon, τῆς Ἰβηρίας, est évidemment corrompue; mais que faut-il y substituer! On a proposé [1] le nom de *Nibarus* ou *Imbarus*, qui désigne une montagne dont notre auteur, plus haut [2], fait mention : cette conjecture ne me paroît point admissible; mais je n'ose en proposer aucune autre. Suivant M. Falconer [3], on doit lire, πλησίον τῆς Ἀρμενίας, *près de l'ARMÉNIE* : il se fonde sur ce que, dans le livre XVI, *pag. 747* du texte Grec, Strabon donne le mont *Taurus* pour limite méridionale de l'Arménie, et place *Tigranocerta*, non dans l'Arménie même, mais dans la Mésopotamie, sur les confins de cette dernière contrée.

‹1› Depuis la mort de cet Artavasde, arrivée vers l'an 34 avant l'ère Chrétienne, jusqu'au temps où Strabon rédigeoit ce XI.e livre de son ouvrage, on pourroit compter au moins dix personnages qui portèrent le titre de rois d'Arménie :

1.° Alexandre, fils d'Antoine et de Cléopâtre;

2.° Artaxias, fils du dernier Artavasde, et mort vers l'année 20 avant l'ère Chrétienne;

3.° Tigrane, frère puîné d'Artaxias, mort, ou dépossédé, antérieurement à l'année 12 avant la même ère;

4.° Artavasde, qui vraisemblablement étoit neveu de Tigrane, et qu'Auguste nomma roi en l'année 12;

[1] Conf. *Cellar. Geogr. ant.* lib. III, cap. 11, sect. 1, §. 15, tom. II, pag. 330. == [2] *Voyez*, ci-dessus, *pag. 320*; *pag. 321*, not. 1; et *pag. 334*. == [3] *Falcon.* ad *Strab.* loc.

PAGE 532.
§. IX.
Religion des Arméniens.

LES Mèdes et les Arméniens ont adopté tous les cultes religieux reçus chez les Perses ‹1›; et les Arméniens ont sur-tout admis celui d'*Anaïtis* ‹2›. Ils ont élevé des temples à cette divinité, en plus d'un endroit; et, particulièrement, on en voit un dans la province

5.° Tigrane, cousin-germain paternel d'Artavasde, placé sur le trône, en l'année 3, par le roi des Parthes;

6.° Le Mède Ariobarzane, à qui le jeune Caius Cæsar, petit-fils d'Auguste, en l'année 2 ou 3 de l'ère Chrétienne, donna la couronne;

7.° Une reine nommée Érato, qui, après qu'Ariobarzane eut cessé de vivre, en l'année 15 de l'ère Chrétienne, porta le sceptre, mais peu de temps;

8.° Vonone, prince chassé du trône des Parthes, rappelé par les Arméniens, mais non reconnu par Tibère;

9.° Hérode, qu'en l'année 16 le roi des Parthes força les Arméniens d'accepter pour maître;

10.° Zenone, qui étoit fils de Polémon, roi de Pont, et que Germanicus couronna en l'année 18. Ce Zenone, que les Arméniens appeloient Artaxias, ayant vécu jusqu'en l'an 34, régnoit lorsque Strabon acheva son ouvrage.

‹1› Je ne crois pas que l'on ait dû [1] s'autoriser de ce passage, ni de celui qui se rencontrera dans la suite (*voyez* livre XV, *pag. 732* du texte Grec), pour établir que les institutions religieuses de Zoroastre, originaires de la Médie, ont passé, de là, dans plusieurs provinces du grand empire des Perses, entre autres dans la Cappadoce et l'Arménie. Cette assertion, à l'égard des institutions de Zoroastre, fût-elle bien fondée d'ailleurs, on ne voit point ici que Strabon l'appuie en aucune manière: il dit, au contraire, que ce sont les Mèdes et les Arméniens qui ont reçu des Perses les cultes religieux dont il veut parler.

‹2› *D'ANAITIS.* Je lis avec Xylander, autorisé non-seulement par l'*ÉPITOMÉ* [2], mais par le propre témoignage de Strabon [3], par celui de Plutarque [4] et d'autres auteurs [5] encore, Ἀναΐτιδος, au lieu de Ταναΐδος. Ce n'est pas que cette dernière leçon ne semble confirmée par Eustathe [6]. Au surplus, le nom de la divinité dont il s'agit, se trouve écrit de plus d'une manière. Strabon ailleurs [7] semble l'appeler Ἀναίαν, *Anæam*; et ce qui permettroit de penser que telle étoit la dénomination primitive, c'est qu'elle répond à ce que Polybe rapporte [8]; savoir que, de son temps, on voyoit encore dans la ville d'*Echatana*, un temple de la déesse *Æné*, orné de colonnes revêtues d'or: Ὅ τε ναὸς… ὁ τῆς Αἴνης περικεχρυσωμένους [9]. Mais ce nom, Αἴνης, peut n'être qu'une leçon corrompue, ou une orthographe variée du nom d'Ἀναίης.

Si nous en croyons un des critiques modernes les plus habiles [10], Strabon aura commis une erreur au sujet du culte d'*Anaïtis*: ce culte n'étoit point d'origine Persique; seulement il devint commun aux Perses, comme il l'étoit de toute ancienneté aux Lydiens [11], aux Mèdes et aux Arméniens.

[1] Conf. *Tychsen, de Relig. Zoroastr. ap. ext. gent. vestig. &c.* comment. II, Soc. R. Sc. Gotting. vol. XII, pag. 3. = [2] *Pag. 1277*, C, lin. 28. = [3] *Voyez* ci-dessus, *pag. 257*; et ci-après, *pag. 556, 733*, et *738* du texte Grec. = [4] Conf. *Plutarch. in Artaxerx.* §. 27, edit. Reisk. tom. V, pag. 498. = [5] *Clem. Alex. Protrept.* pag. 45, C. — *Pausan. Laconic.* seu lib. III, cap. XVI, edit. Fac. tom. I, pag. 402. = [6] *Eustath.* ad *Dionys. Perieg.* v. 846. — Conf. et *Dio Cass.* lib. XXXVI, §. 36. = [7] Conf. *Strab.* lib. XVI, pag. 738 du texte Grec. = [8] *Polyb.* lib. X, cap. IV, §. 27, n.° 12. = [9] Conf. *Schweigh.* ad loc. cit. — It. *Bochart. Geogr. Sacr.* Part. I, capp. 3, 14, 19. = [10] *Heyn. De Sacerdot. Coman.* Comment. Soc. Reg. Sc. Gotting. vol. XVI, pag. 117 et 123. = [11] *Pausan. Laconic.* loc. cit.

dite *Acilisénè* ‹1›. Là, non-seulement il y a des individus des deux sexes dévoués au service de la déesse, ce qui est simple ; mais les familles les plus distinguées lui consacrent leurs filles encore vierges : et c'est une loi du pays, qu'après s'être, durant un long temps, prostituées dans le temple d'*Anaïtis*, elles s'engagent avec un mari ; aucun ne refuse de les accepter pour épouses. Hérodote[a] raconte quelque chose d'à-peu-près semblable des filles de Lydie : toutes, selon cet historien, se prostituent ‹2›. Celles [dont je parle] sont si portées à prendre des amans ‹3›, que, souvent, elles offrent un logement aux voyageurs, et peu contentes de s'abandonner à eux, leur font plus de présens qu'elles n'en reçoivent : cette générosité devient la preuve de l'opulence de leur maison. C'est, non pas indistinctement, mais, par préférence, à l'égard des étrangers d'un rang égal au sien, qu'une fille [de l'*Acilisénè*] en use de la sorte.

PAGE 533.

[a] Lib. I, §. 93.

‹1› Ce temple semble être celui qui, selon Pline[1], auroit fait donner au district dans lequel il étoit situé, la qualification d'Anaïtique : par conséquent, ce seroit aussi le même qui fut pillé lors de la guerre de Marc Antoine contre les Parthes[2], et qui renfermoit une statue de la divinité, toute d'or battu, *holosphyraton*.

Quant à l'*Acilisénè*, j'en ai déjà parlé plus d'une fois[3]. Ici j'ajouterai que, suivant un autre témoignage de Pline[4], il devoit se trouver, dans cette province, un lac où croissoient des roseaux très-estimés.

‹2› Strabon, en citant Hérodote de mémoire, se sera trompé. C'est au sujet des Babyloniennes[5], non des Lydiennes[6], que le père de l'histoire rapporte quelque chose de semblable à ce que notre géographe dit ici des filles de l'*Acilisénè*, province de la GRANDE Arménie. Strabon lui-même, dans un passage subséquent[7], s'éloignera moins d'Hérodote : et, d'ailleurs, divers écrivains, les uns[8] contemporains de Strabon, les autres[9] postérieurs à lui, confirment le récit du plus ancien des historiens Grecs.

‹3› *Celles [dont je parle] &c.* Le texte est amphibologique : on ne voit pas nettement si tout ce qui suit est relatif aux filles de Lydie, ou bien à celles de l'*Acilisénè* ; je pense, avec M. Heyne[10], que c'est à ces dernières.

[1] *Plin. Hist. nat.* lib. V, sect. XX, seu cap. 24, tom. I, pag. 267, lin. 8. — *Dio Cass.* lib. XXXVI, §. 31, 36. = [2] *Plin. Hist. nat.* lib. XXXIII, §. 24, seu cap. 4, tom. II, pag. 619, lin. 6. = [3] *Voyez* ci-dessus, *pag. 305*, not. 1 et 2 ; *pag. 319*, not. 3 ; *pag. 324*, not. 2 ; *pag. 325*, not. 1 ; *pag. 331*, not. 3. = [4] *Plin. Hist. nat.* lib. XVI, §. 64, seu cap. XXXV, tom. II, pag. 27, lin. 12. = [5] Conf. *Herodot.* lib. I, §. 199. — *Larcher*, not. 491, tom. I, pag. 522. = [6] *Id.* lib. I, §. 93. — *Larcher*, not. 258, 259, tom. I, pag. 370, 371. = [7] *Voyez* livre XVI, pag. 745 du texte Grec. = [8] *Nicol. Damasc. Fragm. ex hist. univ.* edit. Orell. pag. 152 et 229. = [9] *Ælian. Var. Hist.* lib. IV, cap. 1. = [10] *Heyn. de Babyl. inst. relig.* pag. 41, not. *a* ; in Comment. Soc. Reg. Sc. Gotting. vol. XVI.

GÉOGRAPHIE

DE

STRABON,

TRADUITE DU GREC EN FRANÇAIS.

TOME QUATRIÈME.

SECONDE PARTIE.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

1816.

TABLE
DE LA SECONDE PARTIE
DU QUATRIÈME VOLUME.

GÉOGRAPHIE
DE STRABON.

LIVRE XII.

La Cappadoce. — Le Pont. — La Bithynie. — La Galatie. — La Lycaonie. — La Pisidie. — La Mysie et la Phrygie.

CHAPITRE I.er

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

De la Bithynie.

CHAPITRE IV.

Des Galates.

CHAPITRE V.

De la Lycaonie et de l'Isaurique.

CHAPITRE VI.

De la Pisidie.

CHAPITRE VII.

De la Mysie et de la Phrygie.

LIVRE XIII,

CONTENANT la Troade, — l'Æolide, — le royaume de Pergame, — la Lydie et quelques autres pays.

CHAPITRE I.er

De la Troade.

CHAPITRE II.

De l'Æolide, et spécialement de l'île de Lesbos.

CHAPITRE III.

Discussion sur quelques peuples nommés par Homère, et sur quelques villes de l'Æolide.

CHAPITRE IV.

Du royaume de Pergame, de la Lydie et de quelques autres pays.

LIVRE XIV.

Ionie, Carie, et Pays au-delà du Taurus.

CHAPITRE I.er

CHAPITRE II.

De la Carie et des Iles adjacentes.

CHAPITRE III.

De la Lycie.

CHAPITRE IV.

De la Pamphylie.

CHAPITRE V.

De la Cilicie.

CHAPITRE VI.

De l'île de Cypre.

FIN DE LA TABLE.

GÉOGRAPHIE

GÉOGRAPHIE
DE
STRABON.

LIVRE XII*.

* Traduction de M. *Coray*, ainsi que les notes, excepté celles qui sont signées G.

La Cappadoce. — Le Pont. — La Bithynie. — La Galatie. — La Lycaonie. — La Pisidie. — La Mysie et la Phrygie.

CHAPITRE I.er

Limites de la Cappadoce. — Division de la Cappadoce. — La Mélitène. — La Cataonie. — Ville de Comana et Temple de Bellone. — Le fleuve Pyramus. — La prêtrise de Jupiter-Dacius. — La Morimène. — La Tyanitis. — La Cilicie. — Étendue et Productions de la Cappadoce. — Frontières de la Cappadoce et du Pont. — Rois de Cappadoce.

LA Cappadoce, composée de même de diverses parties, a subi plusieurs changemens (1). PAGE 533. Édition de 1620.

§. I.er Limites de la Cappadoce.

ON peut cependant établir les limites des Cappadociens qui parlent la même langue, de cette manière : du côté du midi, la

(1) La manière dont Strabon commence la description de la Cappadoce, fait soupçonner qu'il manque quelque chose à la fin du livre précédent ou au commencement de celui-ci. Xylander l'a senti, et Casaubon a été forcé d'en convenir, après avoir tâché de prouver le contraire. *Voyez* les notes de ces deux critiques.

PAGE 533. partie du mont Taurus connue sous le nom de *Taurus Cilicien* (1); du côté de l'orient, l'Arménie, la Colchide, et les peuples situés entre ces deux pays et qui parlent une langue différente; au septentrion, le Pont-Euxin, jusqu'à l'embouchure de l'Halys*; et à l'occident, la nation des Paphlagoniens et celle des Galates établis* dans la Phrygie, jusqu'aux Lycaoniens et à ceux des Ciliciens qui occupent la Cilicie surnommée *Trachée*** (2).

* Le Kizil ermak.

* Je lis ἐπικτήσαντες, au lieu de μετακτήσαντες.
** C'est-à-dire, *rude, montueuse.*

Les anciens séparoient encore les Cataoniens des Cappadociens, comme étant un peuple différent, quoiqu'ils parlent la même langue; et dans l'énumération des nations [de ces cantons], ils plaçoient après la Cappadoce la Cataonie, et ensuite l'Euphrate et les peuples qui habitent au-delà de ce fleuve, de sorte que la Cataonie comprenoit encore la Mélitène*, placée entre elle et l'Euphrate, sur les frontières de la Commagène, et réputée l'une des dix préfectures de la Cappadoce; car c'est ainsi que de nos jours avoit été divisé le royaume de Cappadoce par les rois qui l'avoient gouverné avant Archelaüs*.

* Malatia.

PAGE 534.
* *Voyez ci-dessous, pag. 19.*

La Cataonie formoit aussi [d'après cette division] une préfecture de la Cappadoce; mais aujourd'hui elle est administrée par un gouverneur particulier. Quand on considère que les Cataoniens parlent absolument la même langue et ont les mêmes mœurs que les Cappadociens, on s'étonne de n'y trouver aucune trace de la différence qui existoit (3) anciennement entre ces deux peuples.

(1) Aujourd'hui le mont Ardost. G.

(2) Ces contrées ne sont plus distinguées maintenant que par les noms de leurs villes principales, et il seroit difficile, souvent même impossible, de determiner les limites des pays dont Strabon parlera dans ce livre, parce que nous n'avons pas encore de cartes exactes de l'Asie mineure, qu'il seroit si intéressant de connoître. En général, la Cappadoce s'étendoit entre le Kizil-ermak et l'Euphrate; la Paphlagonie répond au pachalik de Kastamouni: la Galatie renfermoit les cantons d'Angora, de Kiangari, &c.; la Phrygie, ceux de Kara-hisar, d'Akshehr, une portion de la Caramanie, &c.; la Lycaonie, les cantons de Konieh, &c.; et la Cilicie-Trachée, l'Itch-il qui forme le canton de Selefkeh. G.

(3) Θαυμαστὸν πῶς ἠφάνισται, κ. τ. λ. J'ai rendu cette partie du texte presque aussi littéralement que l'a rendue l'ancien traducteur Latin, et que l'ont entendue Xylander

Cependant la vérité est qu'ils étoient autrefois séparés ; et que ce fut Ariarathe ‹1›, le premier roi de la Cappadoce, qui conquit la Cataonie, et qui la réunit à son royaume. PAGE 534.

La partie où est située la Cappadoce, forme, pour ainsi dire, l'isthme d'une grande presqu'île resserrée par deux mers ; savoir, celle du golfe Issique * jusqu'à la Cilicie-Trachée, et celle du Pont-Euxin, entre Sinope et la côte des Tibarènes *.

* Golfe de l'Aias.

* *Voyez* liv. XIV, *pag. 673* du texte Grec.

Cette presqu'île contient tout ce qui est à l'occident de la Cappadoce, et qu'Hérodote nomme *le Pays en-deçà de l'Halys;* car cet historien, en parlant[a] de Crœsus, souverain de ce pays, l'appelle *Roi des nations situées en-deçà du fleuve Halys :* mais aujourd'hui l'on donne à ce qui est situé en-deçà du Taurus * le nom d'Asie *, qui est celui de tout le continent.

[a] Lib. I, cap. 28.

* C'est-à-dire, *au septentrion du Taurus.*

* L'Asie mineure.

Dans cette Asie donc, en commençant par l'orient, sont compris les Paphlagoniens, les Phrygiens, les Lycaoniens, puis les Bithyniens, les *Mysi,* et la contrée connue sous le nom d'*Épictète* * ; après laquelle viennent la Troade, l'Hellespontie ; ensuite, du côté de la mer, les Æoliens et les Ioniens, peuples Grecs, les Cariens et les Lyciens ; et au milieu des terres, les Lydiens. Nous parlerons de ces peuples dans la suite. Il s'agit maintenant de la Cappadoce.

* *Voyez* liv. II, *pag. 130*, trad. Franç. tom. I, *pag. 359.*

S. II. Division de la Cappadoce.

CE pays étoit divisé en deux satrapies *, avant de passer de

* C'est-à-dire, gouvernemens.

et Bréquigny. Mais j'avoue que j'y trouverois un meilleur sens, si, en la supposant altérée par les copistes, j'osois la rétablir de cette manière : Θαυμαστὸν ΠΩΣ ΟΥ'Κ ἠφάνισται · *On s'étonne d'y trouver encore des traces de la différence qui existoit &c.* Par ces traces Strabon entend la séparation du gouvernement de la Cappadoce de celui de la Cataonie ; séparation qui suppose deux peuples divers, malgré l'identité de leur langage et de leurs mœurs.

‹1› Il y eut plusieurs princes de ce nom[a]. Il est probable que Strabon parle ici d'Ariarathe III, d'autant plus que les deux du même nom qui l'avoient précédé, étoient plutôt des satrapes, ou du moins des seigneurs vassaux des Perses, que des souverains. Ariarathe II fut vaincu et mis à mort par Perdiccas, général d'Alexandre.

[a] *Diodor. Sicul. Bibl. histor.* lib. XVIII, cap. 16 ; et *Eclog.* pag. 894-895.

PAGE 534. la domination des Perses à celle des Macédoniens. Ceux-ci, en partie de bon gré, et en partie parce qu'ils ne pouvoient agir différemment, souffrirent que ces deux satrapies devinssent deux royaumes.

Ils donnèrent à l'un le nom propre de *Cappadoce*, ou celui de *Cappadoce près du Taurus*, et même de *Grande Cappadoce*; à l'autre, celui de *Pont*, ou de *Cappadoce près du Pont-Euxin*.

Quant à la grande Cappadoce, nous ignorons aujourd'hui quelle en fut la constitution primitive; car, après la mort du roi Archelaüs, l'empereur * et le sénat l'ont déclarée province Romaine : mais, du vivant de ce roi et sous le règne de ceux qui l'avoient précédé, toute la Cappadoce étant divisée en dix préfectures [comme nous venons de le dire], les cinq voisines du mont Taurus étoient la Mélitène, la Cataonie, la Cilicie, la Tyanitis et la Garsauritis; les cinq autres avoient pour noms, la Laviniasène, la Sargarausène, la Saravène, la Chammanène et la Morimène ⟨1⟩. Les Romains y ajoutèrent ensuite, en faveur des prédécesseurs d'Archelaüs, une onzième préfecture, formée de la partie de la Cilicie située près de Castabala et de Cybistra jusqu'à Derbé ⟨2⟩, qui appartenoit au brigand Antipater*; et en faveur d'Archelaüs, la Cilicie-Trachée aux environs d'*Elæussa**, et tout le pays qui servoit de retraite aux pirates.

* Tibère. *Conf.* Dio Cass. lib. LVII cap. 17. — Tacit. Annal. lib. II, cap. 42.

* Infrà. *pag.* 569.

PAGE 535.

* L'Itch-iil.

§. III. La Mélitène.

LA Mélitène ressemble à la Commagène; car c'est le seul canton de la Cappadoce où l'on voie par-tout des arbres fruitiers, et où l'on trouve de l'huile et ce vin connu sous le nom de *Monarite*,

⟨1⟩ La Mélitène est le canton nommé aujourd'hui Malatia, près de l'Euphrate; la Cataonie fait maintenant partie de l'Aladeuli : la Cilicie comprenoit les cantons actuels de Selefkeh ou Itch-iil, de Tarsous, d'Adana, de l'Aïas et de Marash; la *Tyanitis*, le canton de Tyana dans l'Aladeuli; la *Garsauritis*, celui d'Ak-séraï; la Laviniasène, celui d'Arabkir; la Sargarausène, celui de Sivas; la Saravène, le Kir-shehr; la Chammanène et la Morimène, les cantons de Bouzok ou Jeuzgatt. G.

⟨2⟩ Le canton de Nighde. *Castabala* paroît répondre à Calaat Masman; *Cybistra*, à Bustereh. *Derbé* m'est inconnue. G.

qui le dispute aux meilleurs vins de la Grèce. Elle confine à la Commagène ; et toutes deux, situées en face de la Sophène ‹1›, en sont séparées par l'Euphrate. A l'autre rive de ce fleuve est Tomisa, fort très-considérable, appartenant aux Cappadociens. Ils l'avoient vendu cent talens au prince de la Sophène ; mais Lucullus [le reprit, et] le donna au roi de Cappadoce ‹2›, en récompense des services signalés que celui-ci lui avoit rendus dans la guerre contre Mithridate. PAGE 535.

§. IV. La Cataonie.

LA Cataonie est une plaine basse et vaste, qui porte toute sorte d'arbres, à l'exception de ceux qui restent toujours verts. Elle est environnée de montagnes, et entre autres, du côté du midi, de l'Amanus ‹3›, qui est une branche du Taurus Cilicien, et du côté opposé, de l'Antitaurus : car l'Amanus s'étend depuis la Cataonie jusqu'à la Cilicie et la mer de Syrie, vers l'occident et le midi, et renferme dans cet intervalle tout le golfe Issique et les terres intermédiaires de la Cilicie voisines du Taurus ; l'Antitaurus, au contraire, s'incline vers le septentrion, se dirige un peu vers l'orient, et se termine dans l'intérieur des terres.

§. V. Ville de Comana et temple de Bellone.

DANS cette dernière montagne on trouve des vallons étroits et profonds, où sont la ville de Comana *, et le temple de Bellone nommé par les habitans [temple] *de MÂ* ‹4›. La ville

* Al-Bostan ?

‹1› Ce canton, situé à l'orient de l'Euphrate, conserve le nom de Zoph. G.

‹2› Vraisemblablement à Ariobarzanes I, chassé ensuite de Cappadoce par Mithridate, et que Pompée rétablit depuis dans ses États, en y ajoutant la Sophène, la Gordyène et quelques villes de la Cilicie [1].

‹3› Le mont Al-Lucan. G.

‹4› *Nommé par les habitans [temple] de Mâ.* J'ai suivi, à l'exemple de l'auteur de l'ancienne version Latine, la leçon de quelques manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, ὃ ἐκεῖνοι Μᾶ (lisez Μᾶς) ὀνομάζουσι, de préférence à la leçon absurde du texte, ὃ ἐκεῖνοι Κόμανα ὀνομάζουσι, *nommé par les habitans Comana.* La déesse Bellone dont il est question ici, est la même qu'on honoroit ailleurs sous les noms de *Rhea*, de Mère des dieux, d'*Agdistis*, de *Cybele* [2], &c. Il paroît que les habitans de Comana lui

[1] *Appian. de Bello Mithridat.* cap. 105. — [2] *Strab.* lib. X, pag. 469 ; *infrà*, pag. 567 ; lib. XIII, pag. 589. — Conf. *Apul. Metamorphos.* lib. VIII, pag. 213, edit. 1621.

PAGE 535. est considérable ; et sa population est composée, en grande partie, de devins et d'esclaves attachés au service du temple. Les habitans sont des Cataoniens sujets du roi [de Cappadoce], comme tout le reste, mais dévoués entièrement au pontife [de la déesse]. Ce pontife est maître du temple, et commande aux esclaves, qui, à l'époque où j'y passai, étoient, tant hommes que femmes, au nombre de plus de six mille. Outre ceux-ci, le temple possède encore un territoire très-étendu, dont les revenus sont à la disposition du pontife, qui est, après le roi, la personne la plus considérée ‹1› en Cappadoce. Les pontifes étoient ordinairement de la même famille que les rois.

Il paroît que le culte de Bellone, semblable à celui de Diane Tauropole ‹2›, y fut apporté par Oreste et sa sœur Iphigénie, de la Scythie Taurique, et que c'est dans son temple qu'Oreste déposa sa chevelure de deuil, dont la ville a tiré son nom de *Comana* *.

* De *coma*, κόμη, qui signifie *chevelure*.

PAGE 536. Cette ville est traversée par le Sarus ‹3›, qui de là passe des

donnoient, comme les Lydiens, le nom de *Mâ*, et même celui de *Men (Luna* ou *Lunus)*, dont Strabon parlera ailleurs [1]. *Mâ* dans la langue Persane signifie *Lune*. Mastaura, ville de Lydie [2], tiroit son nom de *Mâ*, qui étoit celui de Rhea [3]. Le nom de la ville de Mazaca en Cappadoce paroît avoir la même origine, quoique d'autres [4] lui en donnent une différente. Il est encore à remarquer qu'on ajoutoit ce mot aux noms de quelques autres divinités. On sait que, dans la langue des anciens *Osci* en Italie, le dieu *Mars* étoit appelé *Mamers* ; et Hesychius nous apprend que les Phrygiens donnoient à *Jupiter* (en grec Ζεὺς, *Zeus*) le nom de *Mazeus*, Μαζεύς.

‹1› M. Falconer cite ici à propos le passage de Cicéron où cet orateur [5] dit, en parlant du prêtre ou pontife de son temps: *Sacerdos . . . . adolescens, et equitatu et peditatu et pecuniâ paratus.*

‹2› Strabon a encore parlé ailleurs [6] de cette Diane. Le surnom *Tauropole*, Ταυροπόλος, est un composé, dont la première partie désigne, sans contredit, le nom ethnique des habitans de la Tauride, Ταῦροι, chez lesquels la déesse étoit honorée : on n'a pas encore su expliquer la seconde, *pole*. Seroit-elle dérivée de *polein* [πολεῖν], *versari* ? Dans ce cas, le surnom *Tauropole* signifieroit *habitante de Tauride*.

‹3› Ce fleuve est nommé maintenant Seihoun. G.

[1] *Infrà*, pag. 557, et lib. XI, pag. 503. = [2] *Strab.* lib. XIV, pag. 650. = [3] *Steph. Byzant.* in Μάσταυρα. = [4] Voyez *Jablonsk. Opuscul.* vol. III, pag. 71 et 137. = [5] *Epistol. ad divers.* lib. XV, epist. 4. = [6] Tom. II, *pag. 228*, de la traduction Française.

vallons du mont Taurus aux plaines de la Cilicie, d'où il se décharge dans la mer. Page 536.

§. VI.
Le fleuve Pyramus.

La Cataonie est traversée par le Pyramus (1), fleuve navigable, qui prend sa source, au milieu des plaines, dans un gouffre considérable, à travers lequel on peut apercevoir * l'eau qui coule sous terre. Après y avoir parcouru un grand espace, il jaillit de ce gouffre avec une telle force, qu'un trait qu'on y lanceroit, s'y enfonceroit à peine. Son lit très-large et très-profond, parvenu au mont Taurus*, se resserre d'une manière surprenante. On n'est pas moins étonné de la coupure de ce mont, par laquelle passe le lit du fleuve : car de même que, dans des rochers qui se fendent et qui se séparent en deux pièces, il arrive que l'une de ces pièces offre des concavités tellement opposées aux convexités de l'autre, qu'on pourroit les réunir, s'il étoit possible de les rapprocher; de même nous avons observé que les rochers séparés par une distance de deux ou trois plèthres *, qui dominent les deux rivages de ce fleuve, et qui s'élèvent presque jusqu'au sommet de la montagne, présentoient des cavités et des convexités correspondantes les unes aux autres. Le sol que ces rochers laissent entre eux, est un roc, au milieu duquel est une crevasse profonde, et si étroite, qu'un lièvre ou un chien peut la franchir : elle sert de lit aux eaux du fleuve, qui la remplissent jusqu'aux bords, et elle ressemble assez à une large rigole (2); mais la tortuosité, le prodigieux resserrement et la profondeur de la crevasse font que les eaux rendent un bruit semblable à celui du tonnerre et qu'on entend de fort loin. Sorti de la montagne, le fleuve entraîne et porte à la mer tant de limon, soit des

* Je lis avec Tyrwhitt καθορᾶν, au lieu de καθαρόν.

* Le mont Ardost.

* De 200 ou de 300 pieds.

(1) On l'appelle aujourd'hui Geihoun. G.

(2) Je crois qu'il faut lire, ὀχετῷ πλατεῖ, *à une large rigole*, au lieu d'ὀχετοῦ πλάτει, *à la largeur d'une rigole*. Au reste, à en juger d'après l'Abréviateur de Strabon, il existe ici une lacune qu'il faut remplir ainsi : *à une large rigole, qui a environ mille stades de longueur.*

PAGE 536. plaines de la Cataonie, soit de celles de la Cilicie, qu'il a donné lieu à un oracle conçu en ces termes : *Un temps viendra où la postérité verra le vaste et rapide* * *Pyramus atteindre l'île sacrée de Cypre, à force de reculer la côte de la terre-ferme.*

* *Cf.* lib. I, p. 53; trad. Franç. tom. I, *pag.* 125.

En effet, il arrive en cet endroit quelque chose qui approche des attérissemens que le Nil forme sans cesse en Égypte ; d'où vient qu'Hérodote a dit [a] que l'Égypte étoit un don du fleuve, et qu'Homère [b] place l'île de Pharos bien avant dans la mer, parce que [du temps de ce poëte] elle n'étoit pas encore, comme elle est aujourd'hui, près du continent de l'Égypte ‹1›.

[a] Lib. II, cap. 5.

[b] Odyss. lib. IV, vers. 354, 357.

§. VII. La prêtrise de Jupiter-Dacius.

... AU troisième rang ‹2› est [la place dite] la prêtrise de Jupiter surnommé Dacius, inférieure à celle dont nous venons de parler, mais qui n'est pas moins remarquable. On voit, dans le lieu qu'elle occupe, une fosse d'eau saumâtre, dont la circonférence égale celle d'un grand lac. Ses bords sont élevés et à pic, en sorte qu'on n'y descend que par des marches : on dit que ses

‹1› Je pense qu'il faut lire par un très-léger changement du texte, *πλαγίαν* ... ΟΥ̓ΠΩ, ὩΣ *νυνὶ*, *πρόσγειον*, au lieu de *πλαγίαν*... ΟΥ̓ΤΩ, *νυνὶ πρόσγειον*. Ailleurs Strabon [1], en parlant de l'île de Pharos, a dit : *Aujourd'hui elle n'est, pour ainsi dire, qu'une presqu'île.*

‹2› ... *Au troisième rang est la place dite la prêtrise de Jupiter surnommé Dacius, &c.* J'ai suivi la correction de Tyrwhitt, que Casaubon avoit aussi pressentie. Mais ni l'un ni l'autre de ces critiques ne nous ont expliqué à quoi se rapporte le mot *troisième* : car, soit d'après ma version, soit d'après cette version, plus littérale peut-être, *la troisième prêtrise est celle &c.* il résulte qu'il a déjà été question de deux autres places ou prêtrises, quoique Strabon n'ait encore parlé que de celle de Comana. Il est vrai que dans la suite, en parlant du pontife de la Morimène, il dit qu'il est le second en dignité après celui de Comana ; et l'on pourroit, d'après cela, supposer que celui dont il est ici question étoit inférieur à celui de la Morimène, et par conséquent le troisième en dignité : mais ce seroit reconnoître que Strabon a manqué d'ordre. J'aime mieux soupçonner quelque lacune dans le texte ; lacune que j'ai cru devoir marquer par des points, mais dont on ne trouve aucune trace dans les manuscrits. Je viens de dire que j'ai suivi la correction de Tyrwhitt ; mais je voudrois qu'elle fût rédigée de cette manière : Διὸς Δακιηνοῦ (ou Δακιείου), λειπομένη ΜῈΝ ταύτης, ἀξιόλογος δ' ὅμως. La particule ΜῈΝ que j'ajoute est nécessaire ; le dernier mot est représenté par la version de Xylander.

[1] Tom. I, *pag.* 138 de la traduction Française.

eaux

eaux n'augmentent point, et qu'on n'aperçoit aucun endroit par où elles s'écoulent (1).

Il n'existe de villes ni dans la plaine de la Cataonie, ni dans la Mélitène : on n'y voit que des châteaux bien fortifiés sur les montagnes ; tels sont Azamora * et Dastarcum. Ce dernier est baigné par le fleuve Carmalas, et il est célèbre par le temple d'Apollon Cataonien, qui est en grande vénération dans toute la Cappadoce, où l'on voit [en divers lieux] des temples et des statues d'Apollon faites sur le modèle de celle de Dastarcum. PAGE 537.

* Beresbiri?

Il en est de même des autres préfectures ; il n'y en a que deux (2) qui aient des villes. Au surplus (3), on trouve dans la Sargarausène un bourg nommé *Herpa* * et le fleuve Carmalas, qui se décharge, comme le Pyramus, dans [la mer de] Cilicie ; ailleurs (4), Argus, fort très-élevé et voisin du Taurus, et Nora, autre fort, connu aujourd'hui sous le nom de Neroassus, où Eumène soutint un long siége (5), et où de notre temps étoit le trésor de Sisina (6), qui envahit la Cappadoce. A ce dernier

* Plus bas, liv. XIV, *pag. 663*, Strabon l'appelle *Herpha*.

(1) La description de ce lac conviendroit assez au lac voisin de Tyana, dont parlent Philostrate [1] et Ammien-Marcellin [2]. Ces deux écrivains le placent près d'un temple de Jupiter, à qui le second donne le surnom d'*Asbamée*, tandis que le premier qualifie de cette épithète le lac même. Néanmoins celui-ci dit expressément que l'eau en étoit douce, et non pas saumâtre.

(2) *Il en est de même des autres &c.* c'est-à-dire, des huit qui restent, déduction faite de la Cataonie et de la Mélitène. De ces huit préfectures, deux seulement avoient des villes, savoir : la Tyanitis, où étoit Tyana ; et la Cilicie, où l'on trouvoit Mazaca.

(3) *Au surplus.* Littéralement, *quant aux autres préfectures*, c'est-à-dire, les six, qui sont, la Garsauritis (une des cinq voisines du mont Taurus), et les cinq autres [3].

(4) *Ailleurs.* Strabon s'exprime ici d'une manière vague, faute de connoissances locales plus exactes, sur l'emplacement des bourgs ou des forts dans telle ou telle province. Par exemple, en plaçant Argus et Nora près du mont Taurus, il semble les considérer comme appartenant à la Garsauritis ; mais il ne se hasarde point à le dire expressément. Wesseling [4] s'est trompé en croyant que Strabon plaçoit Nora dans la Sargarausène.

(5) Il est question de ce siége soutenu par Eumène, dans Diodore de Sicile [5] et dans Plutarque [6]. Ce dernier place Nora sur les frontières de la Lycaonie et de la Cappadoce.

(6) Sisina étoit fils d'une courtisane nommée Glaphyra, en faveur de laquelle Antoine le fit roi de Cappadoce, au préjudice

[1] In *Vit. Apollon.* lib. 1, cap. 6, pag. 7. — [2] Lib. XXIII, cap. 6, §. 19. — [3] *Voyez* Strabon, *suprà*, pag. 534. — [4] In *Diodor. Sicul.* lib. XVIII, cap. 41. — [5] Lib. XVIII, cap. 41. — [6] In *Eumen.* §. 10-12.

PAGE 537. appartenoit encore Cadena, qui avoit la forme d'une ville et d'une résidence royale (1). Sur les frontières de la Lycaonie [et de la Cappadoce], existe la petite ville de Garsaoura, qui fut aussi, dit-on, jadis la capitale du canton* (2).

* De la Garsauritis.

§. VIII. La Morimène.

DANS la préfecture de Morimène, on voit chez les *Venasi* le temple de Jupiter, avec une habitation peuplée par environ trois mille esclaves attachés au service du temple, et des terres très-fertiles, lesquelles rapportent un revenu annuel de quinze talens, au profit du pontife, qui est à vie, comme celui de Comana, après lequel il tient le second rang.

§. IX. La Tyanitis.

[NOUS avons dit qu']il n'y a que deux [des autres] préfectures qui aient des villes.

d'Ariarathe [1] : celui-ci se ressaisit ensuite de ses Etats; mais il en fut de nouveau dépouillé par le même Antoine.

(1) Je lis, *βασιλεία* (et non pas *βασίλειον*) *καὶ πόλεως κατασκευὴν ἔχον.*

(2) Il est impossible de tirer un sens raisonnable du texte tel qu'il existe aujourd'hui: Ἔστι δὲ ΚΑΙ ἐπὶ τῶν ὍΡΩΝ τῶν ΛΥΚΑΟΝΙΚΩΝ· τὰ ΓΆΡ ΣΑΎΗΡΑ (d'autres manuscrits portent, ΣΑΥΕΙΡΑ, ΣΑΒΕΙΡΑ ou ΣΑΎΑΡΑ) κωμόπολις ΛΈΓΕΤΑΙ ὑπάρξαι ποτὲ ἡ μητρόπολις τῆς χώρας. Mais en supprimant la conjonction ΚΑΊ (qui ne se trouve point dans les anciennes versions), ou plutôt en la transposant, et moyennant quelques autres légers changemens, je suis persuadé qu'on doit lire: Ἔστι δὲ ἐπὶ τῶν ὍΡΩΝ τῶν ΛΥΚΑΟΝΙΚΩΝ ΚΑΊ τὰ ΓΑΡΣΑΟΥΡΑ, κωμόπολις. ΛΈΓΕΤΑΙ Δ' ὑπάρξαι ποτὲ κ. τ. λ. Cette correction, d'après laquelle j'ai fait ma version, outre sa grande simplicité, est de plus confirmée par deux autres endroits de notre géographe. Le premier, qui a aussi besoin d'une légère correction, est dans ce même livre [2] : Λυκαόνων τε καὶ Καππαδόκων ὍΡΙΟΝ ἐστὶ τὸ μεταξὺ Κοροπασσοῦ, κώμης Λυκαόνων, καὶ ΓΑΡΕΑΘΥΡΩΝ, πολιχνίου Καππαδόκων. *La limite qui sépare la Cappadoce de la Lycaonie est entre Coropassus, bourg des Lycaoniens, et Garsaoura, petite ville des Cappadociens.* Car il faut lire encore dans ce passage, *Garsaoura*, ΓΑΡΣΑΟΥΡΩΝ, et non pas *Gareathyra* (ΓΑΡΕΑΘΥΡΩΝ), nom de lieu qui n'a existé nulle part. Le second passage de Strabon est au livre XIV [3] : Ἐκ δὲ Κοροπασσοῦ τῆς Λυκαονίας εἰς ΓΑΡΣΑΟΥΡΑ, πολίχνιον τῆς Καππαδοκίας, ἐπὶ τῶν ὍΡΩΝ αὐτῆς ἱδρυμένον, ἑκατὸν εἴκοσι. *De Coropassus de la Lycaonie à Garsaoura, petite ville de la Cappadoce située sur ses frontières, on compte 120 stades.* M. Falconer s'est douté que ce dernier passage pouvoit avoir quelque rapport avec celui qui nous occupe dans ce moment; mais, plus timide que nous, il n'a osé prononcer d'une manière positive. Quant à *Gareathyra*, son silence fait présumer qu'il l'a prise pour une ville différente de *Garsaoura* ou *Garsavera.*

[1] *Appian. de Bell. civil.* lib. V, cap. 7. = [2] *Infrà*, pag. 568. = [3] Pag. 663.

L'une est la Tyanitis, où l'on trouve la ville de Tyana, située sous ‹1› cette partie du mont Taurus qui avoisine les portes Ciliciennes, par où est le passage le plus facile et le plus fréquenté pour se rendre en Cilicie et en Syrie. Elle porte encore ‹2› le nom d'Eusebia près du Taurus. La Tyanitis est une province fertile, et consiste dans sa plus grande partie en plaines. La ville de Tyana ‹3›, bâtie sur [une chaussée nommée] *la Chaussée de Sémiramis*, est fortifiée ‹4› par de bons murs. PAGE 537.

Peu éloignés de cette ville, et plus rapprochés du mont Taurus, sont les bourgs de Castabala et de Cybistra. On voit dans le premier le temple de Diane *Perasia* ‹5›, où l'on prétend

‹1› Il faut lire *ὑποπεπτωκυῖαν [située sous]* à l'accusatif (sous-entendu *πόλιν*), pour que ce participe se rapporte à Tyana, comme l'ont entendu les anciens traducteurs Latin et Italien, Bréquigny et même Penzel. L'*ὑποπεπτωκυῖα* du texte, au nominatif, se rapporteroit à la province même, à la Tyanitis, comme l'a entendu Xylander. Cellarius [1] présume que Tyana est la même ville que celle qu'on trouve dans Xénophon [2], sous le nom de *Dana*. C'est vraisemblablement la manière diverse d'écrire et de prononcer ce nom, qui a donné lieu à l'opinion de ceux qui prétendoient que l'ancien nom de cette ville étoit *Thoana* [3], pour faire honneur de sa fondation à Thoas, roi de la Tauride. Tyana fut la patrie du fameux imposteur Apollonius.

‹2› *Elle porte encore.* Je corrige, *καλεῖται δὲ καί*. Bréquigny et Penzel ont de même senti la nécessité de la seconde conjonction.

‹3› Cette ville porte encore aujourd'hui le nom de Tyana. G.

‹4› *Est fortifiée, τετειχισμένη.* C'est la leçon de notre manuscrit 1393 ; elle se rapporte à *Tyana*, sous-entendu *πόλις* [4]. Strabon auroit pu également dire *τετειχισμένα* sans cette ellipse. La leçon des imprimés et des autres manuscrits collationnés, *τετειχισμένῳ*, ne peut se rapporter qu'à la *chaussée, χώματι* ; et c'est ce qu'ont fait tous les interprètes. Là nôtre est d'ailleurs confirmée par un endroit parallèle [5], où il est également question de la ville de Zela, située sur une autre chaussée de Sémiramis et également fortifiée.

‹5› *Le temple de Diane Perasia.* L'étymologie que Strabon va nous donner bientôt de ce surnom, d'après l'opinion de quelques-uns des habitans des lieux, nous oblige de regarder le mot *Perasia, Περασίας*, comme la véritable leçon du texte, sans avoir égard à la leçon *Parasia, Παρασίας*, qu'on voit parmi les variantes recueillies par M. Falconer. Mais n'est-il pas singulier que dans l'ancienne version Latine on lise, *Dianæ PERSICÆ fanum!* On ne peut savoir si le mot *Persicæ* est une faute d'impression dans cette version, ou le résultat d'une conjecture du traducteur, ou enfin une leçon de manuscrit, *Περσίας*, qu'il aura suivie. Mais ce qu'on peut raisonnablement présumer, et même jusqu'à un certain point affirmer (sans toutefois changer le texte de Strabon), c'est que le véritable nom de la divinité honorée à

[1] *Geograph. antiq.* lib. III, cap. 8, vol. II, pag. 291. = [2] *De expedit. Cyr.* lib. I, cap. 2, §. 20. = [3] Voyez *Arrian. Peripl.* = [4] *Voyez* ci-dessus la note 1. = [5] Lib. XII, pag. 559.

PAGE 537. que les prêtresses peuvent marcher, pieds nus, sur des charbons allumés, sans se faire aucun mal ‹1›. Il y en a même qui répètent, au sujet de ce temple, l'histoire d'Oreste et de Diane *Tauropole,* et qui prétendent qu'on a donné à cette dernière le surnom de *Perasia,* par allusion à son culte apporté de loin ‹2›.

Ainsi la Tyanitis, une des dix préfectures, ne possède qu'une ville, qui est celle de Tyana; car je ne compte point les villes ajoutées depuis ‹3›, telles que Castabala, Cybistra, non plus que les lieux de la Cilicie-Trachée, où est aussi Elæussa, petite

Castabala étoit, Περσίας (ou Περσικῆς) Ἀρτέμιδος, *Diane Persique.* C'étoit la même que l'*Anaïtis* des Arméniens et des Perses[1]. Son temple étoit chez ces derniers à Ecbatana, où, suivant Plutarque[2], la divinité qu'on adoroit sous le nom d'*Anaïtis* étoit Diane. Son culte s'établit en Cappadoce, en Lydie, dans l'île d'Icarie[3], et même à Sparte dans le Péloponnèse, où elle prit le nom de *Diane Orthie*[4]. Strabon nous dira dans la suite[5], que les Cappadociens avoient plusieurs autres temples consacrés à des divinités Persiques. Chacun de ces divers peuples prétendoit, par une vanité superstitieuse, posséder, à l'exclusion des autres, la statue de Diane qu'Iphigénie avoit apportée de la Tauride[6]. Il est probable qu'une pareille vanité aura fait imaginer aux Cappadociens que leur divinité n'étoit point la Diane Persique, mais une *Diane Pérasie,* c'est-à-dire, une Diane apportée de delà les mers.

‹1› Miracle semblable à celui qui, selon Strabon[7], s'opéroit à Feronia en Italie, et que Varron[8] nous explique d'une manière bien simple: *Ambulaturi per ignem, medicamento plantas tingunt.* Ce médicament avec lequel on enduisoit, comme d'un vernis, la plante des pieds, ou les autres parties du corps destinées à toucher le feu, se faisoit de plusieurs manières: on peut en voir le détail dans l'*Histoire des découvertes*[9] de Beckmann. Aujourd'hui ces miracles sont si connus et si multipliés, que leurs auteurs mêmes se contentent de prendre l'argent des curieux, sans oser se faire passer pour thaumaturges.

‹2› A la lettre, *apporté de delà* [περᾶθεν], c'est-à-dire, de delà les mers de la Scythie. Dans la note 5, pag. 11, j'ai dit qu'il ne falloit point changer le texte de Strabon; cela s'entend sur-tout du texte de cette dernière partie du paragraphe. Mais comme ce texte est susceptible de cette paraphrase, *Qu'on avoit donné à cette dernière le nom de Perasia [et non celui de Persique], par allusion &c.,* il est probable que Strabon a écrit plus haut, Περσίας, *Diane Persique,* et qu'ici il nous donne le Περασίας, *Diane Perasia,* comme une opinion particulière à ceux qui prétendoient que le culte de cette divinité étoit apporté de la Scythie, et non pas de la Perse.

‹3› C'est-à-dire, les villes de la onzième préfecture, dont Strabon a parlé plus haut[10].

[1] Voyez *Strab.* lib. XI, pag. 512 et 532. = [2] In *Artaxerx.* §. 27. = [3] Voyez *Strab.* lib. XIV, pag. 639. = [4] Voyez *Pausan.* lib. III, cap. 16. = [5] Lib. XV, pag. 732-733. = [6] *Pausan.* ubi suprà. = [7] Voyez *Strab.* tom. II, pag 172 de la trad. Franç. et Éclaircissem. n.° XXIII, pag. 46. = [8] Apud *Serv.* in *Virgil. Æneid.* lib. XI, vers. 787. = [9] *Beytræge zur Geschichte der Erfindungen,* vol. IV, pag. 71-74. — *Conf.* du même auteur, *Litteratur des alter. Reisenbeschreib.* vol. I, pag. 663. = [10] Pag. 4.

île fertile ‹1›, pourvue de belles habitations par le roi Archelaüs, qui y passoit la plus grande partie de son temps. PAGE 538.

§. X. La Cilicie.

Dans ce qu'on appelle la Cilicie ‹2›, on trouve Mazaca, ville capitale de la nation ‹3›. On appelle encore celle-ci du nom d'Eusebia [en y ajoutant, pour la distinguer de l'autre*, le surnom de] *près d'Argæus;* car elle est située au pied de l'Argæus ‹4›, montagne la plus élevée du canton, et dont la cime est toujours couverte de neige. Ceux qui y montent (et ils sont en petit nombre), prétendent qu'on peut, dans un temps serein, découvrir de cette hauteur les deux mers, celle du Pont-Euxin et celle d'Issus.

* *Suprà*, pag. 11.

Mazaca est située sur un sol peu convenable pour l'emplacement d'une ville : elle manque d'eau ; et elle n'a pas été fortifiée par des murs, soit par la négligence des souverains, soit de peur que les habitans, se confiant trop aux murailles, comme à une retraite sûre, ne se livrassent au brigandage, favorisés [d'ailleurs] par leur position sur une plaine parsemée de collines, d'où ils peuvent lancer des traits [sur les passans].

Le terrain même qui environne Mazaca, est stérile et peu propre à être cultivé : car, quoique ce soit une plaine, le fond en est pierreux et couvert de sable ; et un peu plus loin le sol est plein de gouffres brûlans*, dans l'espace de plusieurs stades. Cela fait que les habitans sont obligés d'apporter de fort loin ce qui est nécessaire à leur subsistance.

* Je lis avec Xylander, *μεστὰ βόθρων πυρός.*

‹1› L'île Curco. G.

‹2› C'est-à-dire, dans le canton nommé Cilicie, situé au milieu de la Cappadoce, près du mont Argée. Il n'est pas ici question de la Cilicie proprement dite. *Mazaca*, surnommée *Cæsarea*, est la ville actuelle de Kaisarieh. G.

‹3› *Ville capitale de la nation ;* c'est-à-dire, des Cappadociens, comme Strabon le dira expressément ailleurs [1]. Cette ville de *Mazaca*, ou d'*Eusebia près d'Argæus*, prit ensuite le nom de *Cæsarea*.

‹4› Le mont Argée conserve le nom d'Ardgeh. G.

[1] Lib. XIV, *pag. 663.*

PAGE 538. L'avantage même qu'ils paroissent avoir de se procurer du bois à proximité, n'est point sans danger : car, tandis que presque toute la Cappadoce manque de bois, l'Argæus est couvert d'une forêt qui peut en fournir aux environs ; mais le sol de cette forêt recèle également des feux en plus d'un endroit, et la terre est imbibée d'une eau froide, qui ne paroît pas non plus à la surface, de sorte que la plus grande partie de ce terrain est couverte d'herbes. On y trouve aussi quelques marais dont il sort des flammes pendant la nuit. Ceux qui connoissent le pays, prennent les précautions nécessaires, quand ils vont à l'approvisionnement du bois ; mais les autres courent de grands risques, et exposent leurs bêtes de somme à tomber dans ces gouffres, qu'ils n'aperçoivent point.

Dans la plaine, à environ 40 stades de Mazaca, coule le fleuve Mélas (1). Comme ses sources sont au-dessous du niveau de la ville, il devient inutile à ses habitans ; il leur est même préjudiciable, parce qu'il corrompt l'air pendant l'été, en se répandant en marais et en étangs : il empêche de plus l'usage d'une belle carrière, composée d'une prodigieuse quantité de lits de pierres *, dont les Mazacéniens se servent pour bâtir ; mais ces lits étant couverts par les eaux, il est difficile de les exploiter. Ces marais sont aussi par-tout enflammés.

* Πλατυμῶνες. Voyez tom. II, p. 161, not. 2 de la trad. Franç.

Le roi Ariarathe *, ayant fait boucher une issue étroite par laquelle passoit le Mélas pour aller joindre ses eaux à celles de l'Euphrate, avoit changé toute la plaine des environs en un vaste lac qui avoit l'apparence d'une mer. Il y pratiqua des îles, disposées entre elles comme les Cyclades, où il passoit son temps dans
PAGE 539. des amusemens dignes d'une jeunesse frivole. Le fleuve rompit brusquement la digue qui le retenoit, et ses eaux, s'écoulant de nouveau, grossirent l'Euphrate à tel point, qu'il submergea une

* C'est Ariarathe X, surnommé le Philadelphe.

(1) Aujourd'hui Koremoz ou Kara-sou, qui signifie aussi le Fleuve noir. G.

grande partie du territoire de la Cappadoce, et fit disparoître quantité d'habitations et de plantations. Il endommagea de même beaucoup de terres appartenant aux Galates ‹1› établis en Phrygie ; mais ceux-ci citèrent Ariarathe devant les Romains, qui le condamnèrent à payer 300 talens ‹2› aux Galates pour dédommagement. La même chose arriva aux environs d'Herpa, où ce prince avoit également intercepté le cours du Carmalas ‹3›. La rupture de la digue ayant endommagé quelques terres des environs de Mallus, appartenant aux Ciliciens, ceux-ci l'obligèrent à les indemniser. PAGE 539.

Malgré les grands désavantages du territoire de Mazaca ‹4›, les rois paroissent l'avoir sur-tout choisi pour y fixer leur résidence, en considération de sa position. En effet, il est au centre de tous ces cantons, qui ont du bois, des pierres à bâtir, et des pâturages, dont les princes avoient le plus grand besoin pour les animaux qu'ils élevoient : car leur ville étoit en quelque sorte un camp; et ils avoient d'ailleurs des forteresses, pour leur propre sûreté comme pour celle de leurs esclaves, et pour la conservation des autres biens en grand nombre qui appartiennent soit au roi, soit à ses amis ‹5›.

‹1› M. Falconer s'étonne avec raison, et demande comment la crue de l'Euphrate put endommager le pays des Galates établis en Phrygie : mais la correction qu'il propose, en changeant *Euphrate* en *Halys*, ne s'accorde pas trop avec le reste du texte.

‹2› La leçon de τριάκοντα *[30 talens]* que les anciennes versions Latine et Italienne ont suivie, et qui ne paroit dans aucun de nos imprimés ou manuscrits, est invraisemblable.

‹3› Le *Carmalas* est le Kermel-soui ; *Herpa* paroit être Cocson ; *Mallus* ou *Mallos* porte encore le nom de Mallo. G.

‹4› Je corrige le texte, en lisant, ἀφυὴς δ' ὂν ... ΧΩΡΙΌΝ ὌΝ ΠΡῸΣ κατοικίαν. Cette leçon, qui paroit aussi avoir été celle de l'auteur de l'ancienne version Latine et du traducteur Italien, est au moins correcte. Celle du texte, ἀφυὴς δ' ὢν ... ΧΩΡΙΌΝ, ὌΝ ΠΡῸΣ κατοικίαν, pèche contre les règles de la syntaxe.

‹5› Encore un texte altéré : τὴν ἈΥΤΩ͂Ν ΤΕ ΚΑῚ σωμάτων ἘΚ τῶν ἘΡΥΜΆΤΩΝ εἶχον ΤΩ͂Ν ἘΝ τοῖς φρουρίοις, ἃ πολλὰ κ. τ. λ. Les mots ΤΕ ΚΑῚ σωμάτων manquent dans l'ancienne version Latine : dans les variantes recueillies par M. Falconer, ce sont, au contraire, les mots suivans, ἘΚ τῶν ἘΡΥΜΆΤΩΝ, qui manquent, et l'on y trouve εἶχον ΤΟ͂ ἘΝ à la place de εἶχον ΤΩ͂Ν ἘΝ. Il est certain que l'ἘΡΥΜΆΤΩΝ, étant un terme synonyme du mot φρουρίοις, est ici de trop. Ainsi je pense que le véritable texte de Strabon étoit conçu de cette manière : τὴν ἈΥΤΩ͂Ν ΤΕ ΚΑῚ ΤΩ͂Ν σωμάτων ΚΑῚ τῶν ΧΡΗΜΆΤΩΝ εἶχον ἘΝ τοῖς φρουρίοις, ἃ πολλὰ κ. τ. λ.; et c'est ce texte que j'ai voulu exprimer dans ma version. Je dois de plus

PAGE 539. Mazaca est à environ 800 stades au midi du [royaume de] Pont ‹1›, à moins du double ‹2› de cette distance de l'Euphrate, à six journées des Pyles Ciliciennes et du camp de Cyrus ‹3› en allant par Tyana, qui est à moitié chemin, et à 300 stades ‹4› de Cybistra.

Les Mazacéniens suivent les lois de Charondas *; ils élisent un [magistrat qu'ils appellent] *Nomode* ‹5›. Son office est d'ex-

* Législateur de Thurium en Italie.

avertir que l'expression *en grand nombre*, que j'ai rapportée aux *biens*, peut aussi, d'après la place qu'elle occupe dans le texte Grec, se rapporter aux *forteresses ;* et dans cette supposition, il faudroit traduire : *Et ils avoient d'ailleurs des forteresses en grand nombre, appartenant soit au roi, soit à ses amis, et dont ils se servoient pour leur propre sûreté comme pour celle de leurs esclaves et pour la conservation des autres biens &c.*

‹1› Le texte dit, *du Pont*, seulement; ce qui ne peut s'entendre que du royaume de Pont. L'Abréviateur de Strabon l'explique par les mots τῆς Ποντικῆς θαλάσσης, qui signifient *du Pont-Euxin*.

— Les 800 stades indiqués par Strabon, pris à 700 par degré comme il les comptoit, conviennent à la distance de *Mazaca* aux frontières méridionales du royaume de Pont. Cette mesure seroit beaucoup trop courte, quelque stade qu'on y employât, pour arriver jusqu'au Pont-Euxin. Je crois donc que l'Abréviateur de Strabon s'est trompé sur ce passage, lorsqu'il a mis dans son extrait *la mer Pontique*, au lieu de *royaume de Pont*, comme Strabon l'avoit écrit.

Les autres distances combinées entre elles ne seroient pas fort exactes : c'est probablement la faute de nos cartes modernes. Strabon devoit connoitre l'Asie mineure, puisqu'il y demeuroit.

Les Portes Ciliciennes sont les défilés du *Taurus*, que traverse le fleuve *Sarus* ou Seihoun; et l'emplacement d'une forteresse nommée Gulundj Kalah paroît indiquer l'entrée de ces *Portes* ou de ce détroit. G.

‹2› C'est-à-dire, à moins de 1600 stades; l'Abréviateur a cru remédier à cette expression vague, en plaçant Mazaca à 1500 stades de l'Euphrate.

‹3› *Du camp de Cyrus.* J'ai suivi la leçon de plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, qui portent τῷ Κυρείν [Κυρείν seroit beaucoup mieux] στρατοπέδου. Arrien [1] le nomme, Κύρου στρατόπεδον, et Quinte-Curce [2] *Castra Cyri.*

‹4› Le manuscrit de l'Escurial, consulté par M. Falconer, porte 200 stades.

‹5› *Nomode*, Νομῳδόν. Ce mot, qui dans les lexiques n'est appuyé que sur la seule autorité de ce passage de Strabon, me paroît suspect. Il ne peut signifier que *chanteur des lois.* On sait qu'anciennement on chantoit les lois; mais cet usage, imaginé pour aider la mémoire, et suppléer à l'art d'écrire lorsqu'il n'étoit pas encore connu [3], dut naturellement cesser dès que cet art fut inventé. Strabon auroit-il écrit Νομοδείκτην, *interprète des lois ?* L'explication qu'il donne de l'office de ce magistrat de Mazaca, et la comparaison qu'il en fait avec les jurisconsultes de Rome, le feroient assez croire. Un de ces jurisconsultes, Mucius Scævola, est qualifié par Plutarque [4] précisément du même nom de Νομοδείκτης. D'un autre côté, comme Strabon dit que les Mazacéniens

[1] *De expedit. Alexandr.* lib. II, cap. 4. = [2] Lib. III, cap. 4, §. 1. = [3] *Aristotel. Problemat.* sect. XIX, §. 28. = [4] In *Tib. Gracch.* §. 9, vol. IV, pag. 624, edit. Reisk.

pliquer

pliquer les lois, de même que les jurisconsultes font chez les Romains. Tigrane, roi d'Arménie, leur causa de grands maux lors de son invasion en Cappadoce ; car il les transporta tous ‹1› dans la Mésopotamie, et s'en servit pour peupler en grande partie la ville de Tigranocerta. Après la prise de cette ville *, ceux d'entre eux qui avoient des ressources, retournèrent dans leur patrie.

PAGE 539.

* Par Lucullus. *Conf.* Plutarch. in Lucull. §. 26 et 29.

§. XI.
Étendue et productions de la Cappadoce.

QUANT à l'étendue de la Cappadoce, elle a environ 1800 stades de largeur, depuis le Pont jusqu'au mont Taurus, et environ 3000 stades de longueur, depuis la Lycaonie et la Phrygie jusqu'à l'Euphrate et l'Arménie à l'orient ‹2›. Elle produit beaucoup de graminées, mais sur-tout du froment, et abonde en bétail de toute espèce. Cependant, quoique plus au midi que le Pont, elle est plus froide que ce dernier, au point que la Bagadaonie, qui est une plaine, et même la plus méridionale de toute la Cappadoce,

suivoient les lois de Charondas, et que l'on sait d'ailleurs que, dans plusieurs républiques Grecques, il y avoit un magistrat dont l'office étoit de veiller sur le maintien des lois, et qui étoit appelé précisément pour cela Νομοφύλαξ, *gardien des lois* [1], on pourroit soupçonner qu'à la place de Νομῳδὸν, *Nomode,* notre texte portoit Νομωρὸν, *Nomore.* Ce mot, parfaitement synonyme de Νομοφύλαξ, signifie, comme ce dernier, *gardien des lois*, et ne peut avoir une autre signification. Il est dans la même analogie que Κηπωρὸς, *gardien d'un jardin*, Θυρωρὸς, *gardien de la porte*, ou *portier*, et beaucoup d'autres composés de cette espèce. La seule objection qu'on pourroit faire à cette correction bien simple, c'est qu'à Rome il n'y avoit pas de ces gardiens des lois, νομοφύλακας [2], avec lesquels Strabon seroit censé comparer ceux de Mazaca. Mais faut-il prendre cette comparaison à la rigueur, et ne pourroit-on pas l'entendre comme s'il eût dit, *Son office est d'expliquer les lois à-peu-près comme les jurisconsultes font chez les Romains !* Un interprète des lois n'est pas nécessairement censé veiller aussi à leur maintien; mais un gardien des lois suppose qu'il doit savoir aussi les expliquer en cas de besoin.

‹1› Le nombre de ces malheureux, forcés de quitter leur patrie, étoit de trois cent mille hommes [3].

‹2› Ces mesures, en stades de 600 au degré, me paroissent justes. La première est prise sous le méridien de Voona; la seconde, depuis le coude le plus occidental de l'*Halys* jusqu'à l'Euphrate, près d'*Arabrace,* maintenant Arabkir. On voit que dans ces mesures Strabon réunit le Pont à la Cappadoce. G.

[1] Voyez *Harpocration* et *Suidas* in Νομοφύλακες. = [2] *Cicer. de Legibus*, lib. III, cap. 20. = [3] Voyez *Appian. de Bell. Mithridat.* cap. 67.

PAGE 539. puisqu'elle est au pied du Taurus, produit à peine quelques arbres fruitiers *.

* *Voyez* Liv. II, *pag.* 73; trad. Franç. tom. I, *pag.* 192.

Dans ce dernier canton l'on trouve beaucoup d'onagres, de même que dans la plupart des autres cantons de la Cappadoce, sur-tout dans la Garsaurie *, la Lycaonie et la Morimène.

* La même que la *Garsauritis*.

PAGE 540. C'est encore de la Cappadoce que vient ce qu'on appelle le vermillon de Sinope, qui est le meilleur de tous ; il n'y a que celui de l'Ibérie * qui lui soit comparable. On l'a nommé *de Sinope*, parce qu'on étoit dans l'usage de l'exporter par cette ville, avant que le commerce des Éphésiens * se fût étendu jusque dans la Cappadoce même. On dit que les gens employés par Archelaüs au travail des mines situées près du pays des Galates, y trouvoient aussi des couches de cristal et d'onyx. Il y avoit même un endroit d'où l'on tiroit une pierre grosse comme de petites pierres à aiguiser, semblable à l'ivoire pour la blancheur, et dont on faisoit des manches de couteau ; dans un autre, on trouvoit des pierres spéculaires d'un volume considérable, et que l'on exportoit même à l'étranger.

* L'Espagne. *Voy.* tom. I, *pag.* 409, not. 4, de la trad. Franç.

* *Voyez* ci-dessous, liv. XIV, *pag.* 642 du texte Grec.

§. XII. Frontières de la Cappadoce et du Pont.

CE qui sépare la Cappadoce du [royaume de] Pont, est une chaîne de montagnes ‹1› parallèles au mont Taurus, qui commencent à l'extrémité occidentale de la Chammanène, où est Dasmenda, forteresse escarpée, et qui s'étendent jusqu'à la Laviniasène. [Nous avons déjà dit * que] la Chammanène et la Laviniasène étoient deux préfectures de la Cappadoce.

* *Suprà*, pag. 4.

§. XIII. Rois de Cappadoce.

LORSQUE les Romains, après avoir vaincu Antiochus, commencèrent à diriger les affaires de l'Asie, et qu'ils y formoient des traités d'alliance et d'amitié ‹2›, soit avec les peuples, soit

‹1› Cette chaine se nomme aujourd'hui Iildiz-daghi et Hesn-daghi. G.

‹2› *Et qu'ils y formoient &c.* Pour que la construction du texte soit correcte, il faut lire, *καὶ φιλίας καὶ συμμαχίας ἐποιοῦντο*, avec la double conjonction : c'est la leçon qu'a suivie le traducteur Italien, *E facevano amicizie E leghe.*

Page 540.

avec les rois ; cet honneur qu'ils accordèrent privativement aux autres souverains, le peuple de la Cappadoce le partagea avec ses rois. La famille royale venant à s'éteindre, la république Romaine permit aux Cappadociens de se gouverner par leurs propres lois, d'après le traité d'alliance et d'amitié qu'elle avoit fait avec eux ; mais ceux-ci députèrent vers elle, pour la prier de les dispenser de cette liberté dont ils ne pouvoient s'accommoder, et de leur nommer un roi. Les Romains, étonnés qu'il y eût des hommes qui ne pouvoient supporter la liberté, leur permirent de choisir parmi eux un roi par voie d'élection, et ils choisirent Ariobarzane (1). La race de celui-ci s'éteignit à la troisième génération (2), et Antoine leur donna pour roi Archelaüs, qui n'étoit point de leur nation (3).

Voilà tout ce que nous avions à dire sur la grande Cappadoce.

Quant à la Cilicie-Trachée qui lui a été réunie, il sera plus à propos d'en parler, quand nous traiterons de la Cilicie entière.

(1) Justin [1] dit au contraire qu'Ariobarzane fut nommé roi de Cappadoce par les Romains mêmes : *Sed Cappadoces, munus libertatis abnuentes, negant vivere gentem sine rege posse ; atque ita rex illis à senatu Ariobarzanes constituitur.*

(2) *La race de celui-ci &c.* Εἰς τριγονίαν (*al.* τριγένειαν) δὲ προελθόντος τοῦ γένους ἐξέλιπε. Cette phrase manque de correction. Il faut lire... προελθὸν τὸ γένος ἐξέλιπε, et c'est ainsi que le traducteur Italien a lu, ou cru devoir lire : *La cui stirpe, doppo l'esser continuata per tre generazioni, mancò.*

(3) *Qui n'étoit point de leur nation.* C'est la version du texte, οὐδὲν προσήκων ΑΥΤΟΙΣ, qu'on pourroit encore rendre par ces mots, *qui n'avoit rien de commun avec eux.* Mais l'ancien traducteur Latin, suivi par Xylander, semble avoir lu ΑΥΤΩΙ, dans ce sens, *qui n'étoit point de la famille d'Ariobarzane*, ou, *qui n'avoit rien de commun avec Ariobarzane.* Au reste, cet Archelaüs étoit fils d'Archelaüs pontife de Comana-du-Pont ; il étoit pontife lui-même, et petit-fils d'Archelaüs, général de Mithridate dans la guerre contre les Romains [2].

[1] Lib. XXXVIII, cap. 2. = [2] Voyez *Strab.* infrà, *pag. 558*, et lib. XVII, *pag. 796.* — Conf. *Dion. Cass.* lib. XLIX, cap. 32.

CHAPITRE II.

Royaume de Pont. — Peuples des côtes du Pont-Euxin, à la suite de la Propontide. — Bithyniens. — Mariandyniens. — Caucones. — La ville d'Héraclée. — Fleuves qui coulent entre Héraclée et la Chalcédoine. — Hénètes. — Paphlagoniens. — Amastris et autres villes. — Sinope. — Le fleuve Halys. — La Gadilonitide. — La Saramène, et la ville d'Amisus. — Themiscyra. — La Sidène. — Pharnacie et Trapezûs. — Autres villes et lieux de la côte depuis Amisus jusqu'à la Colchide. — Peuples situés au-dessus de Trapezûs et de Pharnacie. — Des Chaldéens ou Chalybes. — Digression sur les Halizones d'Homère. — La petite Arménie. — Étendue du pays soumis à Pythodoris. — Temple de Men-Pharnace. — Comana-du-Pont, et Temple de cette ville. — Zela, et Temple de cette ville. — La Phazemonitide. — Description de la ville d'Amasée. — Partie du royaume de Pont située au-delà de l'Halys. — Sandaracurgium. — Reste de la Paphlagonie méditerranée. — Poissons fossiles.

PAGE 541. §. 1.er Royaume de Pont.

LE Pont avoit pour roi Mithridate Eupator ; son royaume s'étendoit depuis l'Halys jusqu'aux Tibarènes et aux Arméniens, et comprenoit encore en deçà de ce fleuve tout le pays qui s'étend jusqu'à Amastris et à quelques cantons de la Paphlagonie ‹1›.

* Érékli.

Il y ajouta, par ses conquêtes, à l'occident, toute la côte jusqu'à la ville d'Héraclée*, patrie d'Héraclide le Platonicien ‹2› ; et à

‹1› L'*Halys* est le Kizil-ermak. Les Tibarènes habitoient à l'est et près du fleuve *Sidenus*, qui conserve le nom de Sidin. *Amastris*, située en deçà, c'est-à-dire, à l'ouest de l'*Halys*, se nomme encore Amassreh. Ainsi presque toute la Paphlagonie, ou le pachalik actuel de Kastamouni, étoit jointe au Pont. G.

‹2› C'est Héraclide surnommé Ποντικὸς, *Pontique*, c'est-à-dire, natif du Pont ; et comme il mettoit beaucoup de recherche dans sa parure, les Athéniens, naturellement

l'orient, tout le pays ultérieur jusqu'à la Colchide et à la petite Arménie ‹1›. PAGE 541.

C'est dans cet état que Pompée, après avoir renversé Mithridate, trouva et prit son royaume. Il donna l'Arménie et la Colchide aux princes ‹2› qui l'avoient aidé dans la guerre ; et il divisa le reste en onze * gouvernemens, qu'il réunit à la Bithynie, pour en faire une seule province [Romaine], à l'exception de quelques cantons Paphlagoniens de l'intérieur des terres, qu'il donna à des rois descendans de Pylæmène ‹3› ; excepté aussi les Galates, auxquels il rendit leurs tétrarques ‹4› de la race [des Gaulois]. Mais ensuite les empereurs Romains * changèrent, à diverses époques, la disposition et la destinée de ces peuples, en soumettant les uns à des princes et à des rois, en déclarant les autres libres, ou les laissant sous la domination du peuple Romain.

* L'ancienne version Latine porte *douze*.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 560*.

Dans la description [du royaume de Pont] que nous allons faire, nous devons présenter l'état actuel des choses, sans cependant négliger de toucher légèrement ce qui concerne son état antérieur, toutes les fois que cela pourra être de quelque utilité.

moqueurs, ne tardèrent point à changer son surnom en celui de Πομπικός, *Pompique*, qui signifie *Pompeux*. Suivant Suidas [1], il fit ses études sous Platon même ; suivant Diogène Laërce [2], sous Speusippe, disciple et neveu de Platon. Du grand nombre des ouvrages qu'il composa, il ne nous reste que quelques fragmens [3] de son *Traité sur les constitutions de divers États* [Περὶ πολιτειῶν], qui paroît avoir été un abrégé du traité, également perdu, qu'Aristote avoit composé sur le même sujet. Strabon a déjà cité [4] un dialogue d'Héraclide où il étoit question d'un mage qui prétendoit avoir fait par mer le tour de la Libye : il le citera encore dans la suite [5] au sujet du temple d'Apollon Smintheus qu'on voyoit à Chrysa dans la Troade.

‹1› C'est-à-dire, toute la partie maritime jusqu'au fleuve Batouni, l'ancien *Bathys*. G.

‹2› A Tigrane l'Arménie, et à Aristarque la Colchide, comme nous l'apprend Appien [6].

‹3› *Descendans de Pylæmène.* De ce Pylæmène, chef des Paphlagoniens, mentionné par Homère [7], et dont Strabon parlera encore dans la suite [8].

‹4› Un de ces tétrarques rétablis par Pompée, étoit Dejotarus [9].

[1] In Ἡρακλείδης. = [2] Lib. v, segm. 86. = [3] *Voy.* Πρόδρ. Ἑλλην. Βιβλιοθ. pag. 205-218 de mon édit. = [4] Tom. I, pag. 257 de la trad. Franç. = [5] Lib. XIII, pag. 604. = [6] *De Bell. Mithridat.* cap. 114. = [7] *Iliad.* lib. II, vers. 851. = [8] *Infrà*, pag. 543. = [9] *Appian. de Bell. Mithridat.* cap. 114.

PAGE 541.
* Erekli.

Commençons par la ville d'Héraclée *, qui est la plus occidentale de tout ce royaume.

§. II.
Peuples des côtes du Pont-Euxin, à la suite de la Propontide.
* Constantinople.
** Kadikeui.

En entrant dans le Pont-Euxin par la Propontide, on a à sa gauche le pays attenant à Byzance *, et qui est connu sous le nom de Thrace; à droite sont les terres qui succèdent à la Chalcédoine **, et où l'on trouve d'abord les Bithyniens, ensuite les Mariandyniens, et, selon quelques-uns, les *Caucones* ‹1›, puis les Paphlagoniens jusqu'à l'Halys, puis les Cappadociens près du Pont, et les autres qui les suivent jusqu'à la Colchide.

* A l'ouest.

Toute cette côte, qui s'appelle *la Partie droite du Pont-Euxin* ‹2›, étoit soumise à Mithridate, depuis la Colchide jusqu'à Héraclée. Ce qui est situé au-delà * de cette dernière jusqu'à l'embouchure du Pont-Euxin et à la Chalcédoine, étoit demeuré sous la dépendance du roi de Bithynie. Les Romains, après avoir aboli la royauté dans ces divers pays, leur conservèrent cependant les mêmes limites; en sorte qu'Héraclée étoit censée appartenir au Pont, et tout ce qui est au-delà de cette ville, faire partie de la Bithynie.

§. III.
Bithyniens.

* Voyez ci-dessus, tome III, *pag. 91*.

On convient communément que les Bithyniens sont originaires de la Mysie, et qu'ils tiennent leur nom des Bithyniens et des Thyniens, deux peuples de la Thrace, qui vinrent s'établir parmi eux. Les preuves qu'on en donne, par rapport au premier de ces peuples, c'est qu'il existe encore aujourd'hui dans la Thrace un peuple nommé *Bithyniens;* et par rapport au second, c'est que la côte, près d'Apollonie et de Salmydessus *, porte le nom de *Thynias* ‹3›. Les Bebryces qui avoient devancé ces deux

‹1› Les Bithyniens, ou plutôt les Thyniens, occupoient les bords de la mer depuis le Bosphore jusqu'au fleuve *Sagaris*, qui conserve le nom de Sakaria. Les Mariandyniens s'étendoient jusque vers Héraclée, maintenant Erekli. A l'est de cette ville étoient les *Caucones* jusqu'au fleuve *Parthenius*, dont le nom moderne est Parthéni. J'ai indiqué l'emplacement des autres peuples. G.

‹2› Vraisemblablement parce qu'on avoit cette côte à sa droite en entrant dans le Pont-Euxin par le Bosphore de Thrace. G.

‹3› Apollonie, sur la côte occidentale du Pont-Euxin et au nord-ouest de Byzance,

peuples dans la Mysie, étoient encore, à ce que je pense, des Thraces. Nous avons déjà dit * que les *Mysi* mêmes ne sont qu'une colonie de ceux de la Thrace qui portent aujourd'hui le nom de *Mæsi* ‹1›. Voilà ce qu'on dit sur l'origine de ces peuples.

Page 542.
* Tom. III, *pag.* 23.

§. IV.
Mariandyniens.

Il n'en est pas de même des Mariandyniens et des Caucones; car on dit qu'Héraclée, fondée par les Mégariens ‹2›, est située dans le pays des Mariandyniens : mais on ne dit rien sur l'origine de ce peuple, ni sur le pays d'où il est sorti. D'ailleurs, comme on n'observe, soit pour la langue, soit pour tout le reste, aucune différence qui annonce une origine différente de celle des Bithyniens, il est vraisemblable que c'est encore un peuple Thrace.

Cependant Théopompe dit qu'un certain Mariandynus, souverain d'une partie de la Paphlagonie, soumise alors à plusieurs maîtres, alla conquérir le pays des Bebryces, en laissant son nom à celui qu'il venoit de quitter. Il ajoute ‹3› que ce sont les Mégariens ‹4›, fondateurs d'Héraclée, qui les premiers réduisirent à

est connue maintenant sous le nom de Sizeboli; et *Salmydessus*, sous celui de Midjeh. Entre ces deux villes on trouvoit celle de *Thynias*; son territoire conserve le nom de Thyniada. G.

‹1› Je change dans cet endroit du texte le ΜΥΣΩΝ [*Mysi*] en ΜΟΙΣΩΝ [*Mæsi*]. On peut consulter sur ce changement la note que j'ai déjà faite sur un autre passage de Strabon [1].

‹2› *Par les Mégariens.* D'après les notes de Casaubon et de Paulmier de Grentemesnil, auxquelles je renvoie le lecteur, il n'y a pas de doute que cette correction ne soit préférable à ce qu'on lit dans le texte, *par les Milésiens.* Cette leçon, si elle n'est point une erreur de copiste, est due à la distraction de Strabon, ou plutôt de Théopompe, auquel Strabon a emprunté ce qu'il dit au sujet d'Héraclée. Nous avons déjà [2] fait observer une pareille erreur de Mela, au sujet de la ville de Callatis.

‹3› *Il ajoute.* A la place d'εἴρηκας, je lis εἴρηκε, et je le rapporte à Théopompe. Dans la suite du texte, le πρῶτοι des manuscrits, que M. Tzschucke a préféré avec raison au πρῶτον, ne suffit point; il faut de plus y ajouter l'article, πρῶτοι οἱ τὴν Ἡράκλειαν κτίσαντες κ. τ. λ.

‹4› Au lieu de *Milésiens.* Voy. la note 2.

[1] Tom. III, pag. 28, not. 1, de la trad. Franç. = [2] *Strab.* tom. III, pag. 90, not. 1, de la trad. Franç.

PAGE 542. la servitude les Mariandyniens, anciens possesseurs de ce canton, en sorte qu'ils pouvoient même les vendre, pourvu que ce ne fût point hors des frontières ‹1›. Ces serfs étoient chez eux sur le même pied que les *Mnotes* ‹2› chez les Crétois, et que les *Pénestes* ‹3› chez les Thessaliens.

§. V.
Caucones.

* Falios.

QUANT aux *Caucones*, qui, selon quelques historiens, occupoient la côte qui succède à celle des Mariandyniens jusqu'au fleuve Parthenius ‹4›, et qui avoient pour ville Tieium*, les uns leur donnent une origine Scythe, les autres les regardent comme

‹1› Posidonius [1] raconte ceci un peu différemment. Selon lui, les Mariandyniens, ne se voyant pas en état de gagner leur vie, s'asservirent de leur gré aux Héracléotes, à condition seulement de n'être point vendus hors d'Héraclée. On les appeloit *Dorophori* [Δωροφόροι], nom qu'on pourroit rendre (du moins ici) par celui de *redevanciers*.

‹2› *Les Mnotes.* Plus littéralement, *ce qu'on appelle la congrégation des Mnotes*, ἡ Μνῷα καλουμένη σύνοδος. On leur donnoit encore, suivant Strabon [2], le nom d'*Aphamiotes* [Ἀφαμιῶται]; suivant Aristote [3], celui de *Periœci* [Περίοικοι], et suivant d'autres [4], celui de *Clarotes* [Κλαρῶται]. Dans notre texte, les imprimés et les manuscrits portent Μινώα ou Μινῷα, *Minotes*. Le Μνῷα, *Mnotes*, que M. Tzschucke a préféré, et que j'ai suivi dans ma version, est une correction de Meursius, fondée, à la vérité, sur le témoignage de plusieurs écrivains, mais qu'un passage d'Aristote ne laisse pas de rendre fort douteuse. Ce philosophe dit [5] que de son temps on ne trouvoit plus dans l'île de Crète des traces des lois de MINOS que chez les *Periœci*, c'est-à-dire, chez ceux que, d'après la correction de Meursius, on nommoit *Mnotes*, mais qui vraisemblablement étoient appelés du nom de *Minotes*, par cela même qu'ils observoient encore les lois de *Minos*. Si l'on veut absolument que ce soient des *Mnotes*, il faut alors supposer que, par une syncope bizarre, le nom de *Minotes* a été changé en celui de *Mnotes*.

‹3› *Les Pénestes.* On les appeloit encore du nom de *Thettalœcetæ* [6]. Ce dernier mot signifie, *serfs des Thessaliens*; on peut rendre le premier par *gens de peine*. Ces serfs publics, qui étoient à-peu-près ce que sont les nègres chez les nations modernes, portoient divers noms, selon les divers pays où le sort les condamnoit à cette humiliante dépendance. Dans l'île de Chios, on les nommoit *Thérapontes*; chez les Argiens, *Gymnesii* ou *Gymnetes*; chez les Sicyoniens, *Corynephori*; à Lacédémone, *Ilotes*; chez les Grecs d'Italie, *Pelasgi* [7]; chez les Syracusains, *Cillicyrii* [8].

‹4› Ptolémée place les Caucones entre les Mariandyniens et les Bithyniens, au pied du mont Orminius.

[1] Apud *Athen.* lib. VI, pag. 263. = [2] Lib. XV, pag. 701. — Conf. *Athen.* lib. VI, pag. 263. = [3] *Politic.* lib. II, cap. 7. = [4] *Voyez* Athen. *ubi suprà.* = [5] *Ubi suprà.* = [6] Voyez *Athen.* lib. VI, pag. 264. = [7] *Steph. Byzant.* in Χίος. — *Pollux.* lib. III, cap. 8. — *Eustath.* in *Dionys. Perieget.* vers. 535. = [8] *Herodot.* lib. VII, cap. 155.

une

une peuplade sortie de la Macédoine, et d'autres, comme des Pélasges. Nous en avons encore parlé ailleurs *. Callisthène va même jusqu'à ajouter au texte d'Homère, dans le dénombrement des vaisseaux *, après ce vers, *Cromna, Ægialus et les hauts Érythines*, ces deux autres : *Le brave fils de Polyclès conduisoit les Caucones qui avoient leurs belles demeures près du fleuve Parthenius;* car [dit-il, dans l'espace qui s'étend] depuis Héraclée et les Mariandyniens jusqu'aux *Leucosyri*, que nous nommons Cappadociens ‹1›, on trouve le peuple des Caucones des environs de Ticium, qui s'étendent jusqu'au fleuve Parthenius, et celui des Hénètes, qui les suivent de près depuis le Parthenius; et qui possèdent la ville de Cytorum *. Encore aujourd'hui, l'on voit aux environs de ce fleuve une peuplade qui porte le nom de Cauconites *.

PAGE 542.

* *Voyez* tom. III, *pag.* 163.

* Iliad. II, 855.

* Kudros.

* Ou *Cauconiates*. Voy. tom. III, *pag.* 164.

§. VI.
La ville d'Héraclée.

Héraclée possède un bon port, et fut d'ailleurs une ville considérable, puisque ‹2› elle trouva le moyen de fonder des colonies, du nombre desquelles sont la Chersonèse * et Callatis **. Elle se gouvernoit par ses propres lois; mais depuis elle eut pendant quelque temps des tyrans ‹3›, sur lesquels elle reconquit de

* *Voyez* tom. III, *pag.* 59.

** *Voyez* ibid. *pag.* 90.

‹1› A la place de *οὓς καὶ ἡμεῖς* (ou, comme paroît avoir lu l'auteur de l'ancienne version Latine, *καὶ οὓς ἡμεῖς*) *Καππάδοκας προσαγορεύομεν*, je lis, avec notre manuscrit 1393, *οὓς ἡμεῖς κ. τ. λ.*, sans la conjonction, qu'une main postérieure y a mal-à-propos ajoutée entre les lignes. Si ensuite, après le mot *προσαγορεύομεν*, on met une virgule au lieu d'un point, et qu'on lise *τό τε τῶν Καυκώνων* à la place de *τὸ δὲ τῶν Καυκώνων*, on fera disparoître toutes les difficultés qui ont donné lieu à la longue note de M. Tzschucke. Il a très-sagement fait de ne point mettre dans son texte la correction *συνοικεῖν* au lieu de *παροικεῖν* : mais ce dernier mot se rapporte aux Caucones et successivement aux Hénètes, et non pas à Homère. Strabon, ou Callisthène, n'a point dit et ne pouvoit dire que les Caucones seuls s'étendoient jusqu'à la Cappadoce.

‹2› Je change l'*εἴγε* (qu'on ne voit point dans la version Italienne) en *ἥγε*. Sans ce changement, le texte, quoique clair, ne seroit peut-être pas aussi correct.

‹3› Elle eut des tyrans pendant 84 ans, suivant Memnon, ou 75, selon son traducteur. Memnon écrivit l'*Histoire des tyrans d'Héraclée*, dont nous n'avons plus que le sommaire composé par Photius *, et qui, quoique assez long, ne nous dédommage point de la perte de cet ouvrage intéressant. Un de ces tyrans d'Héraclée fut Denys, dont

* *Biblioth.* cod. CCXIV, pag. 703-758.

PAGE 542. nouveau sa liberté. Dans la suite elle fut soumise aux empereurs de Rome ‹1›, et reçut dans son sein une colonie de Romains, qui s'établit dans une partie de la ville et de son territoire. Peu
PAGE 543. avant la bataille d'Actium, Adiatorix, fils de Domenecleius, tétrarque des Galates, qui reçut d'Antoine la partie possédée par les Héracléotes, attaqua pendant la nuit les Romains et les égorgea par l'ordre, à ce qu'il disoit, d'Antoine. Après la victoire d'Actium, il fut mené en triomphe, et ensuite mis à mort avec un de ses fils.

La ville d'Héraclée appartient à cette partie du Pont qui est réunie à la Bithynie.

§. VII. Fleuves qui coulent entre Héraclée et Chalcédoine.

ENTRE Héraclée et Chalcédoine coulent plusieurs fleuves, du nombre desquels sont le Psillis, le Calpas et le Sangarius ‹2›. Ce dernier, dont Homère fait aussi mention*, prend sa source près d'un bourg nommé *Sangia*, à environ 150 stades de Pessinunte; il traverse la plus grande partie de la Phrygie Épictète, et une partie de la Bithynie, de sorte qu'il n'est guère éloigné

* Iliad. XVI, 719.

Strabon parlera dans la suite [1], et qui étoit fils de Cléarque. Celui-ci fut le premier qui se déclara tyran de sa patrie, quoiqu'il fût disciple de Platon et d'Isocrate.

‹1› *Dans la suite elle fut soumise aux empereurs de Rome, &c.* Ὕστερον δ' ἐβασιλεύθη, γενομένη ὑπὸ τοῖς Ῥωμαίοις· ἐδέξατο δὲ ἀποικίαν. Ce texte pourroit être rendu plus littéralement : *Dans la suite, soumise aux Romains, elle eut des rois.* Mais, comme après la prise d'Héraclée par Cotta, général Romain, on ne trouve point de princes particuliers qui aient régné sur cette ville, si ce n'est cet Adiatorix à qui Antoine l'avoit cédée, et dont la domination ne fut que passagère, j'ai mieux aimé entendre par *rois* ou *princes* [ἐβασιλεύθη] les empereurs mêmes de Rome. Xylander a rendu notre texte, *regem deinde habuit cùm in Romanorum venisset potestatem.* M. Falconer, peu satisfait de cette version, a cru que le texte étoit altéré, et il propose cette correction : Ὕστερον δ' ἐβασιλεύθη. Γενομένη δὲ ὑπὸ τοῖς Ῥωμαίοις, ἀποικίαν κ. τ. λ. *Dans la suite elle eut des rois; mais, après avoir passé sous la domination des Romains, elle reçut une colonie de ces derniers.* Il entend par *rois* quelques-uns des tyrans mêmes d'Héraclée, qui, à cause d'un gouvernement plus doux et de quelques services rendus à la patrie, furent honorés par le peuple du titre de rois [2].

‹2› Le *Psillis* paroit être la rivière de Shelah; le *Calpas*, la rivière voisine de Kerbeh; le *Sangarius* est le Sakaria. G.

[1] *Infrà*, pag. 30. = [2] *Ibid.* not. 1.

de Nicomédie de plus de 300 stades, à l'endroit où il reçoit le Gallus, qui a sa source à Modra dans la Phrygie Hellespontique, laquelle est la même que l'Épictète, et fut anciennement possédée par les Bithyniens. Le Sangarius, ainsi grossi et devenu navigable, quoiqu'il ne le fût pas autrefois, borne la Bithynie vers la côte où il se décharge, et devant laquelle est l'île Thynia. PAGE 543.

Dans le territoire d'Héraclée croît l'aconit ‹1›.

La ville d'Héraclée est à environ 1500 stades ‹2› du temple des Chalcédoniens, et à 500 du Sangarius ‹3›.

Tieium n'est aujourd'hui qu'un bourg qui n'a rien de remarquable, si ce n'est qu'il a été la patrie de Philetærus, souche de la race des rois Attaliques *.

* *Voyez* ci-dessous, liv. XIII, *pag.* 623-624 du texte Grec.

Vient ensuite le fleuve Parthenius, qui a sa source dans la Paphlagonie même, et qui coule au travers d'une campagne fleurie; ce qui lui a valu le nom de Parthenius ‹4›.

§. VIII. Hénètes.

APRÈS ce fleuve on trouve la Paphlagonie et les Hénètes. Mais quels sont ces Hénètes * dont Homère parle [a], lorsqu'il dit, *Le vaillant Pylæmène conduisoit les Paphlagoniens du pays des Hénètes,*

* *Voyez* tom. I, *pag.* 110, not. 5.
[a] Iliad. II, 851-852.

‹1› *L'aconit.* Au rapport d'Arrien [1], cette plante a été funeste à une armée de Cimmériens.

‹2› J'ai dit, à la page 208 de la première partie de ce volume, que les distances littorales employées par Strabon dans le Pont-Euxin, me paroissoient prises en stades de 600 au degré. Les 1500 stades vaudroient 50 lieues marines; les 500 stades, 17 lieues. G.

‹3› Les distances marquées par Arrien [2] donnent 60 stades de plus :

De l'embouchure du Sangarius à celle de l'Hyppius................ stades	180.
De l'Hyppius à Lillium.........	100.
De Lillium à Elæum...........	60.
D'Elæum à Calete.............	120.
De Calete au fleuve Lycus......	80.
Du Lycus à Héraclée..........	20.
	560.

‹4› *De Parthenius.* Comme qui diroit *Virginal;* à cause, dit Étienne de Byzance, de son cours tranquille, semblable à la démarche modeste d'une vierge, ou parce que Diane chassoit souvent aux environs de ce fleuve; ou enfin il eut ce nom de la fille d'un prince, laquelle s'y étoit noyée [3]. Scymnus de Chios [4] le nomme *Parthenes.* Les Grecs modernes l'appellent *Partheni* [5].

[1] Apud *Eustath.* in *Dionys. Perieget.* vers. 791. — [2] In *Peripl.* inter *Geograph. minor.* vol. I, pag. 283, *edit. Vindobon.* 1807. — [3] *Steph. Byzant.* in Παρθένιος. — [4] Vers. 226. — [5] *Meletius, Geograph.* pag. 445.

PAGE 543. *où naissent les mules sauvages* (1)! car on ne trouve nulle part des Hénètes en Paphlagonie. Quelques-uns disent que c'étoit le nom d'un bourg situé sur la côte, à 10 schœnes * d'Amastris. Zénodote, dans ce passage d'Homère, au lieu d'*Hénètes,* écrit [au singulier et au féminin] *Hénetè,* et prétend que c'étoit le nom de la ville connue aujourd'hui sous celui d'*Amisus :* d'autres pensent que c'étoit un peuple limitrophe des Cappadociens, qui fit partie de l'expédition des Cimmériens *, et qui alla ensuite s'établir sur le golfe Adriatique. L'opinion la plus générale est que les Hénètes dont venoit Pylæmène, étoient un peuple considérable appartenant à la nation Paphlagonienne ; qu'un grand nombre d'entre eux l'avoit suivi en Troade ; mais qu'après la perte de leur chef et la prise de Troie, ils passèrent en Thrace, et que de là, après avoir erré long-temps, ils se rendirent au pays qu'on nomme aujourd'hui l'Hénétique *.

* 600 stades.

* *Voyez* tom. I, *pag.* 151.

* Le territoire de Venise.

PAGE 544. Suivant quelques écrivains, Anténor même, avec ses enfans, s'associa aux Paphlagoniens dans cette expédition, et alla s'établir au fond du golfe Adriatique, ainsi que nous l'avons dit dans la description de l'Italie *. Voilà, ce me semble, pourquoi l'on ne trouve plus d'Hénètes dans la Paphlagonie.

* *Voyez* tom. II, *pag.* 114.

(1) *Les mules sauvages.* On doute si Homère parle ici de nos mules, incapables de se reproduire, ou de cette espèce d'animal fécond que Pallas a decrit sous le nom d'*Equus hemionus*, et qu'on trouvoit anciennement en Syrie [1] et dans la Cappadoce [2]. M. Schneider [3] étoit de cette seconde opinion ; mais il a changé d'avis, ou du moins il a laissé la chose indécise, en comparant cet autre endroit d'Homère [4] où il est question des mules que Priam reçut en présent des *Mysi*, avec un passage d'Anacréon, cité par le scholiaste, et qui nous apprend que les *Mysi* s'avisèrent les premiers d'accoupler les chevaux avec les ânes. Cependant il me semble qu'Anacréon, postérieur à Homère, pourroit bien avoir été trompé par l'identité du nom, d'autant plus que l'animal décrit par Pallas n'étoit pas bien connu en Grèce, et que, dans les lieux mêmes de sa naissance, on avoit beaucoup de peine à l'apprivoiser; car Aristote dit [5] que, du temps de Pharnace, père de Pharnabaze, on y comptoit neuf individus de cette espèce, et que de son temps il n'en restoit que trois.

[1] *Aristotel. Hist. animal.* lib. I, cap. 6, et lib. VI, cap. 24 et 29. = [2] Idem, *de Mirabilib. auscultat.* cap. 70, *cum not. Beckmann.* — *Theophrast.* ap. *Plin.* lib. VIII, cap. 44. = [3] *Adnotat. in Aristotel. Histor. animal.* lib. VI, cap. 29. = [4] *Iliad.* lib. XXIV, vers. 278. = [5] *Histor. animal.* lib. VI, cap. 29.

PAGE 544.
§. IX.
Paphlagoniens.

Les Paphlagoniens sont bornés à l'orient par le fleuve Halys, qui, selon Hérodote [a], prend sa source du côté du midi, entre les Syriens et les Paphlagoniens, et va se décharger dans le Pont-Euxin ‹1›. Par les Syriens cet historien entend les Cappadociens, puisqu'encore aujourd'hui l'on désigne ceux-ci par le nom de *Leucosyri* *, pour les distinguer de ceux d'au-delà du Taurus, qui portent le même nom de Syriens, mais qui ont le teint hâlé ‹2›.

[a] Lib. I, cap. 6.

* C'est-à-dire, *Syriens blancs*.

Pindare a dit aussi : *Les Amazones conduisoient les troupes des Syriens armés de lances surmontées d'un large fer ;* et il entend les Syriens établis à Themiscyra ‹3›. Or cette dernière contrée appartient aux Amisènes, qui sont des *Leucosyri* situés au-delà de l'Halys *.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 55*.

Les Paphlagoniens sont donc bornés à l'orient par l'Halys [comme nous venons de le dire]; au midi, par les Phrygiens et les Galates établis parmi ces derniers; à l'occident, par les Bithyniens et les Mariandyniens (car pour les Caucones, ils n'existent plus nulle part); et au septentrion, par le Pont-Euxin.

La Paphlagonie est divisée en deux parties, savoir, l'intérieur des terres et la côte, et s'étend depuis l'Halys jusqu'à la Bithynie. Mithridate possédoit toute la côte [depuis ce fleuve] jusqu'à Héraclée, et dans l'intérieur des terres, le pays le plus voisin de ses États, qui s'étendoit en partie même au-delà de l'Halys [à l'orient]; et ce sont les mêmes limites que les Romains ont

‹1› Il étoit facile de corriger ce texte de Strabon, ὁ Ἅλυς ΠΟΤΑΜΟΣ, *ῥέων ἀπὸ μεσημβρίας μεταξὺ Σύρων καὶ Παφλαγόνων* ΚΑΙ ἘΞΙΗΣΙ κ. τ. λ. par un léger changement, ὁ Ἅλυς ΠΟΤΑΜΟΣ, ΟΣ, *ῥέων ἀπὸ μεσημβρίας μεταξὺ Σύρων καὶ Παφλαγόνων*, ἘΞΙΗΣΙ. Hérodote, que Strabon cite ici, justifie ce changement.

‹2› Encore une altération du texte, à laquelle cependant il est aisé de remédier par le secours de quelques manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393. Il faut lire et ponctuer, *ἐκείνων ἐπικεκαυμένων τὴν χρόαν, τούτων δὲ μή, ταύτην τὴν ἐπωνυμίαν γενέσθαι*. On peut consulter un autre passage du seizième livre de Strabon [1], où il est question de cette distinction entre les Syriens et les Leucosyriens.

‹3› La Thémiscyre étoit une petite contrée traversée par le fleuve *Thermodon*, aujourd'hui Termeh, à l'est d'*Amisus* ou Samsoun. G.

[1] *Pag. 737, edit. Casaub.*

PAGE 544. conservées à la province de Pont. Le reste de la Paphlagonie étoit soumis à des princes particuliers, et continua de l'être même après la défaite de Mithridate.

Quant à cette partie de la Paphlagonie intérieure qui n'étoit point à Mithridate, nous en parlerons dans la suite. A présent, nous nous proposons de parler des États soumis à ce prince, et qui étoient compris sous le nom de Pont.

§. X. Amastris et autres villes.

APRÈS le fleuve Parthenius est la ville d'Amastris, ainsi nommée du nom de sa fondatrice ; elle est située sur une presqu'île, dont les deux côtés de l'isthme forment les deux ports.

Amastris étoit épouse de Denys, tyran d'Héraclée, et fille d'Oxyathre (1), frère de Darius vaincu par Alexandre : elle forma cette ville par la réunion de quatre habitations ; trois, dont Homère fait aussi mention dans le dénombrement des Paphlagoniens [a], étoient *Sesamus*, *Cytorum* et *Cromna*, et la quatrième, *Tieium*; mais cette dernière s'en sépara bientôt.

[a] Iliad. II, 853-855.

Des autres qui sont restées réunies, Sesamus forme la citadelle

(1) Memnon [1] et Quinte-Curce [2] l'appellent *Oxathre*; Arrien [3], *Oxyarte*. Selon le premier, Amastris fut d'abord donnée en mariage, par Alexandre même, à son ami Craterus; mais, celui-ci l'ayant ensuite renvoyée, elle épousa, de son consentement, Denys tyran d'Héraclée, qui, par ce mariage et par quelques autres événemens heureux, devint un très-puissant prince. Le fameux tyran de Syracuse, qui se nommoit aussi Denys, venant d'être renversé, Denys d'Héraclée acheta tout son mobilier. Mais s'il voulut imiter le luxe de ce prince, il agit bien différemment dans tout le reste de sa conduite. Il quitta le nom de tyran pour prendre celui de roi, qu'il justifia par la douceur de son gouvernement au point de mériter le surnom de *Bon*, que ses sujets lui avoient donné. Il eut d'Amastris une fille du même nom que sa mère, et deux fils, Oxathre et Cléarque. A sa mort il les laissa sous la tutelle de sa femme, qu'il nomma régente du royaume. Cette veuve épousa Lysimaque, un des successeurs d'Alexandre; divorcée ensuite d'avec ce prince, elle revint à Héraclée, et ce fut à cette époque qu'elle fonda la ville d'Amastris. Malgré les soins qu'elle eut de ses fils pendant leur minorité, ces monstres, parvenus à l'administration des affaires, firent noyer cette malheureuse princesse dans la mer. Lysimaque, quoique séparé d'elle, fut tellement indigné de ce parricide, qu'il se rendit à Héraclée, s'y saisit par ruse d'Oxathre et de Cléarque, et les mit à mort.

[1] Apud *Phot.* pag. 710. = [2] Lib. III, cap. 13. = [3] *De expedit. Alexandr.* lib. VII, cap. 4.

d'Amastris. Cytorum fut jadis une place de commerce des Sinopiens ; selon Éphore, elle eut ce nom de Cytorus *, fils de Phrixus.

PAGE 544.

* Hérodote, *l. VII, chap. 197*, le nomme *Cytissorus*.

PAGE 545.

Le territoire d'Amastris, sur-tout aux environs de Cytorum, produit en grande quantité le meilleur buis ‹1›.

Ce qu'on appelle l'*Ægialus* ‹2› est une plage longue de plus de 100 stades, qui a un bourg appelé du même nom, et dont Homère parle dans ce vers *, *de Cromna, d'Ægialus et des hauts Érythines*, où cependant quelques-uns, au lieu d'*Ægialus*, lisent *Cobialus* *. Quant aux *Érythines*, on prétend que ce sont les deux écueils qu'on nomme aujourd'hui *Érythrines*, à cause de leur couleur *.

* Iliad. *ubi suprà*.

* Apollonius, *Argon. lib. II, v. 944*, le nomme *Crobialus*. *Voyez* la note de Casaubon.

* *Erythrini* (en grec Ἐρυθῖνοι) signifie *rougeâtres*.

A la suite d'Ægialus vient Carambis ‹3›, grand cap qui s'avance vers le septentrion de la Chersonèse Scythique. Nous en avons parlé plus d'une fois *, ainsi que du cap opposé *Criu-metopon* ‹4›, avec lequel il divise le Pont-Euxin en deux mers.

* *Voyez* tom. I, *pag. 344*, et tom. III, *pag. 61*.

Après Carambis, on trouve Cinolis et Anticinolis, la petite ville d'*Abonu-teichos* *, et Armène ‹5›, bourg appartenant aux Sinopiens avec un port, et qui a donné lieu à ce proverbe : *Ce fut quelque désœuvré qui entoura Armène de murailles* ‹6›.

* C'est-à-dire, *la muraille d'Abonus*.

‹1› De là le proverbe grec, *πύξον εἰς Κύτωρον ἤγαγες*, *tu as apporté du buis à Cytorum*, qu'on appliquoit a ceux qui offrent comme rares des choses communes à ceux qui les possèdent en abondance [1].

‹2› Le scholiaste d'Apollonius [2] donne ce nom à toute la plage depuis Carambis jusqu'à Sinope, et il l'évalue à 10,000 stades; ce qui vraisemblablement est une erreur des manuscrits ou des imprimés, où l'on aura mis *μυρίων*, 10,000, au lieu de *χιλίων*, 1000.

‹3› Appelé aujourd'hui Kerempi-bouroun, ou cap Kerempi. G.

‹4› C'est le Karadjé-bouroun, le cap méridional de la Crimée. G.

‹5› Cette ville conserve le nom de Kinoli. *Anticinolis* étoit placée sur une petite île vis-à-vis *Cinolis*. *Aboni-tichos*, nommée aussi *Ionopolis*, s'appelle actuellement Aïneh-boli. *Armene* étoit située un peu au-dessus d'*Aboni-tichos*. G.

‹6› Il faut changer ce méchant vers du texte,

Ὅστις ἔργον οὐδὲν εἶχεν, Ἀρμένην ἐτείχισεν,

en celui-ci :

Ὃς ἔργον οὐκ εἶχ᾽, Ἀρμένην ἐτείχισεν.

C'est un vers ïambique, comme l'a déjà observé l'Abréviateur, qui cependant ne le présente pas moins fautif. Voyez *Strabon*, pag. 1280, *édit. d'Almeloveen*.

[1] Voyez *Eustath.* in *Iliad.* lib. I, pag. 88. = [2] *Argonautic.* lib. II, vers. 947.

PAGE 545.
§. XI. *
Sinope.
* Arrien dit, à 40.

A 50 * stades d'Armène, est Sinope, la plus considérable de toutes les villes du pays, fondée par les Milésiens ‹1›; elle devint, au moyen de la marine qu'elle avoit formée, maîtresse de la mer jusqu'aux Cyanées ‹2›, et même au-delà, et elle joignit ses vaisseaux à ceux des Grecs dans plus d'un combat naval. Elle fut pendant long-temps gouvernée par ses propres lois ; mais elle ne conserva point sa liberté jusqu'à la fin ‹3›. Assiégée et prise par Pharnace, elle resta sous sa domination ; puis elle passa sous celle de ses descendans jusqu'à Mithridate Eupator, et enfin sous celle des Romains, qui avoient renversé ce prince. Mithridate, né et élevé dans cette ville, la mit au premier rang, et en fit sa capitale. Elle est embellie non moins par la nature que par l'art : située sur l'isthme d'une presqu'île, elle possède deux ports placés aux deux côtés de l'isthme, avec des arsenaux de marine ; elle a, de plus, d'admirables réservoirs pour les pélamydes ‹4›, dont elle a la seconde pêche, comme les habitans de Byzance en ont la troisième, ainsi que nous l'avons dit *.

* *Voyez* tom. III, *pag.* 93, et ci-dessous, *pag.* 43.

Cette presqu'île des Sinopiens est environnée de roches qui laissent entre elles des cavités en forme d'auges de pierre, qu'ils appellent du nom de *chœnicides* ‹5›. Quand la mer est haute, ces cavités se remplissent, et rendent la presqu'île inaccessible,

‹1› Sinope reçut encore depuis une colonie de 600 Athéniens, que Périclès y envoya, après avoir délivré cette ville de son tyran Timésiléon [1].

‹2› Petites îles à l'entrée du canal de Constantinople. G.

‹3› Il faut lire, *οὐ διὰ πλέους ἐφύλαξε*, et non pas, *οὐδὲ διὰ πλέους ἐφύλαξε*. Cette dernière leçon suppose l'omission de quelques autres mots qui auroient précédé ; mais il n'est point vraisemblable qu'il y ait ici une lacune.

‹4› *D'admirables réservoirs pour les pélamydes.* A la place du diminutif *πηλαμύδια*, qui ne peut signifier que *de petites pélamydes*, il faut lire *πηλαμυδεῖα*, *réservoirs pour les pélamydes.* Strabon entend par ces réservoirs, des endroits de la côte disposés par la nature ou par l'art, de manière que le poisson y entre spontanément.

‹5› *Chœnicides*, *χοινικίδας*, mot dérivé de *χοῖνιξ*, *chœnix*, qui est le nom d'une mesure. Il y avoit des *chœnix*, ou *chœnices*, de diverses capacités.

[1] Plutarch. *in Pericl.* §. 20.

d'autant

d'autant plus que ces roches présentent par-tout une surface tellement hérissée de pointes, qu'il n'est pas possible d'y marcher les pieds nus : mais au-dessus de l'isthme et de la ville, sur-tout du côté de ses faubourgs, le terrain est très-bon, et l'on y voit un grand nombre de maisons de campagne. La ville est fortifiée de bonnes murailles ; elle a un gymnase, une place publique et de superbes portiques. PAGE 545. PAGE 546.

Malgré ces avantages, Sinope fut prise deux fois : la première, par Pharnace, qui l'avoit assaillie inopinément ; la seconde, par Lucullus, après qu'elle eut essuyé [pour ainsi dire] un double siége. Au dehors elle étoit pressée par ce général, et au dedans vexée par un tyran ; car Bacchide ‹1›, que Mithridate avoit mis à la tête de la garnison, soupçonnant toujours quelque trahison de la part des habitans, les désola par tant de mauvais traitemens et de meurtres, qu'il les empêcha de prendre un des deux partis, ou de repousser vaillamment l'attaque de Lucullus, ou de se livrer à lui par capitulation. La ville fut donc prise ; et Lucullus en conserva tous les embellissemens, à l'exception de la sphère de Billarus ‹2› qu'il fit enlever, et de la statue d'Autolycus ‹3›.

‹1› Le même peut-être que l'eunuque Bacchide, ou, comme d'autres le nomment, Bacchus, que Mithridate, après avoir perdu tout espoir de succès, chargea de porter à ses femmes l'ordre de mourir [1].

‹2› *De la sphère de Billarus.* C'étoit vraisemblablement un globe céleste, construit par Billarus, ou d'après les principes de Billarus, personnage qui nous est d'ailleurs inconnu. Strabon a déjà fait mention [2] de la *sphère de Cratès*. Cicéron cite la sphère d'Archimède et celle de Posidonius [3]. L'histoire parle encore de plusieurs autres sphères [4] ; entre autres, de celles de Ptolémée et d'Aratus. Leontius, mécanicien du VI.ᵉ siècle, expose la manière dont cette dernière étoit construite [5].

‹3› Lucullus, entré dans la ville de Sinope, tua 8000 Ciliciens, qu'il y avoit trouvés : les autres s'étoient enfuis, après y avoir mis le feu, emportant avec eux la statue d'Autolycus, fondateur de Sinope, faite par Sthenis ; mais, n'ayant pas eu assez de temps pour l'embarquer, ils la laissèrent sur le rivage [6]. Autolycus étoit un de ceux qui accompagnèrent Hercule dans son expédition

[1] Voyez *Plutarch.* in *Lucull.* §. 18, et *Arrian. de Bell. Mithridat.* cap. 82. = [2] *Voyez* tom. I, *pag. 319.* = [3] *Cicer. de naturâ Deor.* lib. II, cap. 34 et 35. = [4] Voyez *Fabric. Biblioth. Græc.* tom. V, pag. 297 et seq. edit. Harles. = [5] Voyez *Arat. Phænomen.* vol. I, pag. 257-263, edit. Buhle. = [6] *Plutarch.* in *Lucull.* §. 23. — Conf. *Appian. de Bell. Mithridat.* cap. 83.

Page 546. Cette dernière étoit un ouvrage de Sthenis; et les Sinopiens, qui regardoient Autolycus comme leur fondateur, lui rendoient des honneurs divins, et avoient même un oracle ‹1› en son nom. Il paroît qu'il fut un de ceux qui s'embarquèrent avec Jason; qu'il prit possession de Sinope; que les Milésiens ensuite, ayant remarqué l'heureuse position de ce lieu et la foiblesse de ceux qui l'habitoient, se l'approprièrent et y envoyèrent des colons. Aujourd'hui Sinope a même reçu une colonie Romaine, qui occupe une partie de la ville et de son territoire.

* Du temple de Jupiter-Urius, près de Chalcédoine.

Sinope est à 3500 stades d'Hiéron *, à 2000 d'Héraclée, et à 700 de Carambis ‹2›. Elle a donné naissance à des hommes illustres : parmi les philosophes, à Diogène le Cynique et à Timothée surnommé Patrion; parmi les poëtes, à Diphilus, poëte comique; et parmi les historiens, à Baton ‹3›, auteur d'une histoire des Perses.

contre les Amazones [1]. Quant à Sthenis, il étoit, de même que son frère Lysistrate, un statuaire célèbre, natif d'Olynthe, et contemporain d'Alexandre-le-Grand [2].

‹1› L'Abréviateur de Strabon ajoute ici une particularité, qui ne manque peut-être dans notre texte que par la négligence des copistes; savoir, que ce fut cet oracle qui conseilla à Diogène le Cynique de se faire faux-monnoyeur.

‹2› Sinope est, selon Arrien, à 3690 stades d'Hiéron, à 2140 d'Héraclée, à 960 de Carambis. Marcian la place à 3570 d'Hiéron, à 2040 d'Héraclée et à 700 de Carambis. Il est à présumer que dans les distances données par Arrien il s'est glissé des erreurs de copiste, et que Strabon nous donne en compte rond les vraies distances de Marcian.

— Je crois ces mesures prises en stades de 600 au degré; c'est pourquoi elles paroissent un peu plus foibles que les mesures données par Arrien, qui sont en stades de 700. *Voyez* la note 1, *pag. 208* de la 1.re partie de ce volume. Les 3500 stades ci-dessus valent 117 lieues; les 2000, 67 lieues; et les 700, un peu plus de 23 lieues. La différence des mesures pourroit venir aussi de ce que les navigateurs serroient la côte plus ou moins près. G.

‹3› Ce Baton est encore l'auteur d'une *Histoire des tyrans d'Éphèse* [3], et de plusieurs autres écrits dont il ne nous reste rien [4]. Il doit avoir vécu postérieurement à Agis, roi de Sparte, puisque Plutarque le cite dans la vie de ce dernier [5]. Au reste, Strabon auroit pu ajouter aux hommes illustres de Sinope un autre poëte comique, nommé Dionysius [6].

[1] *Plutarch.* in *Lucull.* §. 23. — Conf. *Appian. de Bell. Mithridat.* cap. 83. = [2] Voyez *Pausan.* lib. VI, cap. 16 et 17; et *Plin.* lib. XXXIV, cap. 8. = [3] Voyez *Athen.* lib. VII, pag. 289. = [4] *Voss. de Historic. Græc.* lib. IV, pag. 508. = [5] *Plutarch.* in *Agid.* §. 15. = [6] *Athen.* lib. XIV, pag. 615.

PAGE 546.
§. XII.
Le fleuve Halys.

APRÈS Sinope vient l'embouchure de l'Halys, qui tire son nom des salines * près desquelles il passe; il prend sa source dans la grande Cappadoce, près de la Pontique, et aux environs de la Camisène ‹1›: il parcourt un long espace dans la direction de l'orient à l'occident; ensuite, retournant vers le septentrion, il traverse le pays des Galates et celui des Paphlagoniens, et sépare ceux-ci des *Leucosyri* *.

* En grec Ἅλες, *Hales*, qui signifie *sels* ou *salines*. Voy. ci-dessous, *pag. 75*.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 29*.

Les montagnes de Sinope, de même que toute la chaîne qui s'étend au-dessus de cette côte jusqu'à la Bithynie, produisent du bois excellent pour la construction des navires, et qui est d'un transport très-facile. Le territoire de Sinope produit de plus une espèce d'érable et des noyers sauvages, dont on fabrique des tables; et toute la partie voisine de la mer est plantée d'oliviers.

§. XIII.
La Gadilonitis.

A la suite de l'embouchure de l'Halys, vient la Gadilonitis ‹2› jusqu'à la Saramène, excellent pays tout en plaines, et qui produit toute sorte de fruits: il nourrit aussi des moutons, dont on a soin de couvrir la toison avec des peaux *, et qui donnent une laine très-fine, tandis que toute la Cappadoce et le Pont manquent de laine. Dans ce pays on trouve encore des chevreuils ‹3› qu'on ne voit guère ailleurs.

* *Voyez* tom. II, *pag. 64*.

‹1› Strabon, par ces termes, me paroît désigner les frontières méridionales du Pont, ou de la *contrée Pontique*. — La Camisène touchoit à l'Euphrate. G.

‹2› *Gadilonitis*, Γαδιλωνῖτις. Je soupçonne fort que ce mot et les deux autres qui viennent dans la suite, *Gazelonitis*, ou *Gazalonitis*, Γαζαλωνῖτιν [1], et *Gazelotus*, Γαζηλωτὸς [2], ne sont que des variantes, qui désignent la même province ou canton, qui devroit s'appeler *Gazelonitis* ou *Gazelitis*, du nom de sa principale ville, appelée par Pline [3] *Gazelum*, et que Strabon, ou son copiste, nommera bientôt *Gadilon*. Au reste, il est extrêmement difficile, et même impossible, de porter un jugement sur ces mots barbares, inconnus d'ailleurs, et que les copistes ont achevé de rendre méconnoissables.

‹3› Le mot grec ζόρκες ne signifie que *chevreuils*. Néanmoins Tournefort, et d'après lui M. Falconer, prétendent que Strabon entend par ce mot les fameuses chèvres

[1] *Voyez* ci-dessous, pag. 54. = [2] *Ibid.* pag. 72. = [3] Lib. VI, cap. 2.

PAGE 547. Les Amisènes occupent une partie de ce pays ; l'autre fut donnée par Pompée à Dejotarus, de même que le territoire de Pharnacie et celui de Trapezûs jusqu'à la Colchide et à la petite Arménie. De tout cela Pompée forma un royaume, et en nomma roi Dejotarus, qui possédoit de plus la tétrarchie des Galates nommés *Tolistobogii* *, que son père lui avoit laissée ; mais, à sa mort, sa succession fut partagée entre plusieurs personnes.

* *Voyez* tom. II, *pag.* 32.

§. XIV. La Saramène et la ville d'Amisus.

APRÈS Gadilon ‹1› est la Saramène, et Amisus, ville considérable, située à environ 900 stades de Sinope. Selon Théopompe, elle fut d'abord fondée par les Milésiens ; ensuite elle passa sous la domination d'un prince de Cappadoce ; et enfin elle reçut une colonie d'Athéniens conduite par Athénocle ‹2›, et fut appelée du nom de Pirée.

Cette ville étoit aussi soumise aux rois de Pont. Mithridate l'agrandit et l'orna de temples. Elle fut de même assiégée par Lucullus, ensuite par Pharnace ‹3›, qui y passa du Bosphore. César lui rendit la liberté ; mais Antoine la livra aux rois de Pont : puis elle fut fort maltraitée par le tyran Straton ; enfin Auguste lui rendit de nouveau la liberté, et maintenant elle est tranquille.

d'Angora, dont le poil égale la soie pour la finesse, le lustre et la douceur. J'ai de la peine à croire que Strabon ait confondu les chevreuils avec les chèvres ; ou que si, par un abus de mots, il a voulu désigner ces dernières, il ait passé sous silence les qualités merveilleuses de leur poil, sur-tout immédiatement après avoir parlé de celles de la laine des moutons. Les chèvres de l'espèce de celles d'Angora sont beaucoup plus rares que ne le sont les moutons qui produisent de la laine fine.

‹1› *Après Gadilon*, μετὰ δὲ τὴν Γαδιλῶνα. Si c'est une ville que Strabon entend ici par ce nom, il faut écrire, *après Gazelon*, suivant la remarque que j'ai faite dans la note 2 de la page 35. S'il s'agit du canton (comme l'a entendu Xylander), la leçon doit être, *après la Gazelonitis*, μετὰ δὲ τὴν Γαζηλωνῖτιν, suivant la même remarque.

‹2› *Conduite par Athénocle.* A la même époque peut-être que Sinope reçut les 600 Athéniens [1].

‹3› Pharnace, s'étant rendu maître d'Amisus, réduisit ses habitans en esclavage, et mutila tous leurs enfans mâles [2].

[1] *Voyez* ci-dessus, *pag.* 32, not. 1. — [2] *Appian. de Bell. civil.* lib. II, cap. 91.

Son territoire est fertile, sur-tout du côté de la Sidène et de Themiscyra, où demeuroient les Amazones. PAGE 547.

§. XV. Themiscyra.

THEMISCYRA, située à environ 60 stades de la ville [d'Amisus], est une plaine baignée d'un côté par la mer, et de l'autre couronnée par une chaîne de montagnes couvertes d'arbres et traversées par plusieurs rivières qui y prennent leur source : de la réunion de toutes ces rivières se forme le Thermodon, qui traverse la plaine avec l'Iris, qui vient du lieu nommé *Phanarœa* et dont la source est dans le Pont même. Ce dernier fleuve, presque aussi gros que le Thermodon, traverse la ville de Comana-la-Pontique et la fertile plaine de la Daximonitide, dans la direction de l'orient à l'occident ; tourne vers le septentrion près de Gazioura, ancienne résidence des rois, mais aujourd'hui déserte ; retourne encore une fois vers l'orient, où, grossi par les eaux du Scylax et de plusieurs autres rivières, et passant le long des murs d'Amasée, ville très-forte, qui est le lieu de ma naissance, il entre dans la Phanarœa ; là, joint par le Lycus, qui vient de l'Arménie, il traverse la Themiscyra pour aller se décharger dans le Pont-Euxin (1).

Ce grand nombre de fleuves fait que la plaine de Themiscyra est sans cesse arrosée et toujours verte, et qu'elle peut nourrir un grand nombre de bœufs et de chevaux : on y sème beaucoup de panis et de mil, ou, pour mieux dire, ces deux plantes n'y manquent jamais; car la quantité d'eau qui les arrose est telle, qu'elles sont PAGE 548.
toujours à l'abri de la sécheresse : aussi n'y a-t-on jamais éprouvé de disette. Quant aux arbres fruitiers, la partie de la plaine attenante aux montagnes en produit beaucoup, sans aucune culture : elle fournit des raisins, des poires, des pommes, des

(1) Nos cartes modernes sont très-insuffisantes pour suivre la description que Strabon fait des environs d'Amasée, appelée maintenant Amasieh. D'Anville paroît avoir brouillé le cours de tous les fleuves dont il vient d'être question. G.

PAGE 548. fruits à coquille, en telle quantité, que ceux qui vont pour couper du bois, en trouvent dans toutes les saisons de l'année, ou attachés encore aux branches, ou ensevelis sous les tas de feuilles tombées des arbres.

Cette abondance ‹1› de nourriture attire aussi une quantité considérable de gibier de toute espèce.

§. XVI. La Sidène.

APRÈS la Themiscyra est la Sidène ‹2›, plaine qui n'est pas aussi fertile, mais qui est de même abondamment arrosée ‹3› : on y trouve des places fortes situées sur la côte, telles que *Sidé*, dont la plaine tire son nom, *Chabaca* et *Phauda* ‹4›.

Ici se termine le territoire d'Amisus.

Du nombre des savans célèbres sortis de cette ville, sont les mathématiciens Demetrius, fils de Rathenus, et Dionysodore, du même nom que le géomètre HICEN ‹5›, et le

‹1› *Cette abondance &c.* Je corrige *διὰ τὴν* ΕΥΠΟΡΙΑΝ, au lieu de *διὰ τὴν* ΕΥΦΟΡΙΑΝ. Strabon a déjà dit, quelques lignes plus haut, *κατὰ πᾶσαν τὴν ἔτους ὥραν ἀφθόνως* ΕΥΠΟΡΕΙΝ.

‹2› La Thémiscyre et la Sidène portent aujourd'hui le nom de Djanik-Ïili; le fleuve *Sidenus*, qui parcouroit la seconde de ces contrées, conserve le nom de Sidin. G.

‹3› *Mais qui est de même &c.* Le texte de plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, porte *πεδίον εὔδαιμον, οὐχ* ὉΜΟΙΩΣ ΔΕ ΚΑΙ *κατάῤῥυτον*. Les imprimés suppriment la conjonction ΔΕ. La manière la plus simple de corriger ce texte m'a paru être celle-ci, *πεδίον εὔδαιμον οὐχ* ὉΜΟΙΩΣ, ὉΜΩΣ ΔΕ *κατάῤῥυτον*. C'est sur cette correction qu'est fondée ma version, qui est conforme d'ailleurs à la version Italienne, *pianura non così fertile, irrigata però.* Il est encore possible que Strabon ait dit *πεδίον εὔδαιμον* ὉΜΟΙΩΣ ΚΑΙ *κατάῤῥυτον*, *plaine aussi fertile et abondante en eau que Themiscyra.*

‹4› *Phauda*, ou, suivant quelques manuscrits, *Phabda.* M. Falconer présume qu'elle pourroit être la même que la *Phadisana* d'Arrien. Alors ce seroit la Vatisa d'aujourd'hui.

‹5› *Du même nom que le géomètre* HIÇEN, *ὁμώνυμος τῷ* ῾ΙΚΕΝΙ *γεωμέτρῃ*. On ne sait point quel est ce géomètre nommé *Hicen*, et comment il pourroit être homonyme de *Dionysodore*, *Διονυσόδωρος* (car c'est ainsi qu'il faut lire avec le manuscrit de l'Escurial, et non pas *Dionysiodore*, *Διονυσιόδωρος*). Tyrwhitt a bien senti qu'il falloit dans notre texte un nom ethnique plutôt qu'un nom propre; mais la correction qu'il propose, ΜΗΛΙΩ, *du même nom que le géomètre de Melos*, est trop éloignée du texte, malgré la vraisemblance qu'elle acquiert d'un passage de Pline [1]. En effet, cet écrivain parle d'un très-célèbre géomètre de l'île de

[1] Lib. II, cap. 109.

grammairien Tyrannion ‹1›, aux leçons duquel nous avons assisté. PAGE 548.

§. XVII. Pharnacie et Trapezûs.

APRÈS la Sidène est Pharnacie ‹2›, petite ville fortifiée, et ensuite Trapezûs, ville grecque, à environ 2200 stades d'Amisus par mer : de Trapezûs au Phasis on en compte environ 1400 ; en sorte que depuis Hiéron * jusqu'à ce fleuve il ne doit y avoir guère plus ou moins de 8000 stades ‹3›.

* Le temple de Jupiter près de Chalcédoine.

Melos, nommé Dionysodore : *Alia Dionysodoro fides.... MELIUS hic fuit, geometricâ scientiâ nobilis.* Revenons à notre texte, et voyons si la conjecture que cet endroit de Pline me suggère, est plus heureuse. A la place d'ἸΚΕΝΙ, le manuscrit de l'Escurial porte ἼΩΝΙ, *du même nom que le géomètre Ionien* ou *de l'Ionie.* Aucun doute que cette leçon ne soit préférable à l'autre ; elle nous présente du moins le nom ethnique que desiroit Tyrwhitt : mais elle l'est encore à la correction proposée par ce critique ; car enfin, au lieu de corriger Strabon par Pline, pourquoi ne corrigeroit-on pas plutôt ce dernier par Strabon, en changeant le MELIUS en MILESIUS ! Il est bien plus facile de confondre ces deux mots, qu'il ne l'est de changer ΜΗΛΙῼ en ἸΚΕΝΙ. Ainsi, par cette correction, le *géomètre Ionien* de Strabon sera dans Pline le *géomètre Milésien*, ou *de Milet*, qui étoit une des plus célèbres villes d'Ionie. Notre géographe avoit d'autant plus raison de prendre le surnom de Dionysodore de la province plutôt que de la ville même de sa naissance, qu'il s'agissoit d'un homme qui, indépendamment de sa science, s'étoit rendu célèbre par un charlatanisme que Pline lui attribue, et qui n'étoit peut-être qu'un jeu imaginé par les amis ou par les élèves de Dionysodore. Quelques jours après la mort de ce dernier, on trouva sur son tombeau une lettre adressée par lui du fond de la terre aux habitans de la surface, *Dionysodori nomine ad superos scripta.* Par cette lettre il leur apprenoit qu'il étoit parvenu au fond de la terre à 42 mille stades du tombeau ; et les géomètres vivans conclurent de là que le fond ne pouvant être que le centre même de la terre, le diamètre en devoit être de 84 mille, et la circonférence de 252 mille stades.

— Cette fable est visiblement calquée sur la mesure de la terre adoptée par Ératosthène. G.

‹1› A ces hommes illustres, Strabon auroit pu ajouter l'historien Hypsicrate, qu'il a cité ailleurs [1], et qui étoit, selon Lucien [2], de la ville d'Amisus.

‹2› Strabon fait de Pharnacie et de Cerasûs deux villes différentes ; mais, suivant Arrien, Pharnacie étoit le nom que portoit de son temps la ville de Cerasûs : elle étoit une colonie de Sinope.

‹3› Strabon a déjà compté,

d'Hiéron à Sinope........	3500 stades [3],
de Sinope à Amisus.......	900 [4]
	4400

Ici il compte,

d'Amisus à Trapezûs......	2200
de Trapezûs au Phase.....	1400
Ce qui fait.......	8000 stades.

Le scholiaste d'Apollonius [5] place Trapezûs à 3000 stades de Sinope ; car il faut lire dans son texte ΤΡΙΣΧΙΛΙΩΝ au lieu de ΤΡΙΩ͂Ν.

— *Voyez* la note 1, *pag. 208* de la 1.re partie de ce volume.

[1] Lib. VII, pag. 311 ; et lib. XI, pag. 504. = [2] In *Macrob.* §. 22. = [3] *Suprà*, pag. 34. = [4] *Suprà*, pag. 36. = [5] *Argonautic.* lib. II, vers. 967.

Page 548.
§. XVIII.
Autres villes et lieux de la côte depuis Amisus jusqu'à la Colchide.

Sur cette côte, après Amisus, on trouve les caps Heracleum, Jasonium et Genetes ‹1›. Après ce dernier vient le bourg Cotyorum ‹2›, dont Pharnacie reçut des habitans; ensuite Ischopolis, ville détruite; puis un golfe sur lequel sont les petites villes de Cerasûs * et d'Hermonassa. Non loin de cette dernière, est celle de Trapezûs *, après laquelle vient la Colchide ‹3›: à-peu-près dans ce lieu est encore une habitation nommée *Zygopolis* ‹4›. Nous avons parlé * de la Colchide et de la côte qui est au-delà ‹5›.

* Keresoun.

* Trebizonde ou Terabezoun.

* Liv. XI, pag. 496-499 du texte Grec.

§. XIX.
Peuples situés au-dessus de Trapezûs et de Pharnacie.

Au-dessus de Trapezûs et de Pharnacie, on trouve les Tibarènes ‹6›, les Chaldéens, les *Sanni*, nommés anciennement

‹1› Le promontoire *Heracleum* paroît être le cap Teahtchina ou de Termeh; le *Jasonium* conserve le nom de cap Iasoun; le *Genetes* répond au cap Boonah ou Vona. G.

‹2› *Cotyorum.* Les imprimés portent *Coutourus*, Κυτώωρος, excepté l'édition de M. Tzschucke, qui a préféré la leçon de *Cytorus*, qui se trouve aussi dans notre manuscrit 1393. Mais, comme *Cytorus* ou *Cytorum* est encore le nom d'une ville de Paphlagonie, déjà nommée par Strabon [1], j'ai préféré la forme *Cotyorum*, Κοτύωρον, qui approche de la correction de Casaubon. C'est la même ville que Xénophon [2] et Arrien [3] nomment (au neutre et au pluriel) *Cotyora.*

‹3› *Trapezûs, après laquelle vient la Colchide.* Xénophon parle de Trapezûs comme d'une ville appartenant à la Colchide [4]; Strabon, d'après ce qu'il a dit ailleurs [5], semble douter s'il falloit la placer dans cette province ou dans la Tibarénie.

‹4› *Zygopolis.* Etienne de Byzance [6] présume que cette ville appartenoit au peuple que Strabon appelle ailleurs [7] du nom de *Zygi.*

‹5› *De la côte qui est au-delà*, τῆς ὑπερκειμένης ΠΑΡΑΛΙΑΣ, c'est-à-dire, de la côte qui suit le Phasis, et dont Strabon a donné la description dans le XI.e livre: mais il est possible que le texte ait été, τῆς ὑπερκειμένης ΠΑΡΩΡΕΙΑΣ, *des pays situés le long des montagnes au-dessus.* Ces montagnes sont, comme notre géographe l'a dit dans le même livre [8], une partie du Caucase, et les monts Moschiques, sous lesquels étoit la Colchide. Nous avons déjà remarqué, dans un autre endroit de Strabon [9], une semblable confusion de ces deux mots.

‹6› *Les Tibarènes.* Denys le Périégète [10] place les Tibarènes entre les *Mosynœci* et les Chalybes, et il les appelle *riches en bétail*, πολύῤῥηνες. Éphore [11] et Mela [12] disent qu'ils aimoient beaucoup à rire et qu'ils passoient leur temps à se divertir. Apollonius de Rhodes [13] leur attribue la coutume que Strabon [14] raconte des Ibères, savoir, de se

[1] *Suprà*, pag. 30. = [2] *De expedit. Cyr.* lib. V, cap. 5. = [3] In *Peripl.* — Conf. *Plin. Hist. nat.* lib. VI, cap. 3. = [4] *Xenoph. de expedit. Cyr.* lib. IV, cap. 8. = [5] *Voyez* tom. III, *pag. 61.* = [6] In Ζυγοί. = [7] *Voyez* tom. IV, 1.re partie, *pag. 186.* = [8] *Ibid.* = [9] *Voyez* tom. I, *pag. 490.* = [10] Vers. 767. = [11] Apud *Steph. Byzant.* in Τιβαρηνία. = [12] Lib. I, cap. 19. = [13] *Argonautic.* lib. II, vers. 1013-1016. = [14] *Voyez* tom. I, *pag. 484.*

Macrones

Macrones <1> et la petite Arménie ; les Appaïtes même, nommés anciennement *Cercètes,* ne sont guère loin de ces lieux. Ce pays est traversé par le *Scydises,* montagne très-rude, dont les sommités sont occupées par les *Heptacomètes**, et qui va se joindre aux monts Moschiques situés au-dessus de la Colchide, et par le *Paryadres,* autre montagne, qui s'étend depuis les environs de la Sidène et de la Themiscyra jusqu'à la petite Arménie, et qui forme le côté oriental du Pont-Euxin <2>. PAGE 548.

* Comme qui diroit *Septempagani*, c'est-à-dire, habitans de sept bourgs.

Tous les habitans de ces montagnes sont absolument sauvages; mais les Heptacomètes le sont plus qu'aucun d'eux. Il y PAGE 549.

mettre au lit à la place de leurs femmes en couche et de se faire servir par elles, comme si c'étoient eux qui venoient d'accoucher. Cette coutume, toute bizarre et toute ridicule qu'elle est, a cependant été observée chez plusieurs peuples modernes de l'Afrique et de l'Amérique [1].

<1> *Les SANNI, nommés anciennement MACRONES.* Du temps d'Eustathe [2], ces *Sanni* étoient appelés *Tzani.* Le nom de *Macrones,* Μάκρωνες, qu'on trouve aussi dans Xénophon [3] et dans Denys le Périégète [4], et qui est évidemment dérivé de μακρὸς, *long,* désigne, si je ne me trompe, le même peuple que Strabon a appelé ailleurs [5] du nom de *Macropogones,* Μακροπώγωνες, *des hommes à longue barbe.* Le scholiaste d'Apollonius [6], qui fait venir les *Macrones* de l'île d'Eubée, nommée anciennement *Macris,* ne mérite ici aucune croyance. Denys, que je viens de citer, place les *Macrones* entre les *Bechires* et les *Mosynœci ;* mais entre ces deux peuples précisément, Scylax place les *Macrocéphales*, c'est-à-dire, *hommes à longue tête.* Il est vraisemblable que *Macrones, Macropogones* et *Macrocéphales,* ne sont que trois noms d'un même peuple, quoique Pline [7] fasse des *Macrocéphales* et des *Macrones* deux peuples différens, en plaçant les premiers, comme Scylax, entre les *Bechires* et les *Mosynœci,* et les seconds, entre les fleuves Melas et Sidenas ; ou il faut supposer que ces noms désignent la même qualité de tête longue, commune à diverses peuplades des environs du Caucase et de la Colchide. C'est dans ces lieux qu'Hippocrate [8] place les Macrocéphales : l'alongement de leur tête provenoit, suivant lui, de la coutume bizarre qu'ils avoient d'aplatir la tête des enfans nouveau - nés. Strabon [9] attribue la même coutume aux *Sigynni*, peuple voisin du mont Caucase ; et le professeur Pallas dit que les habitans de la grande Abasa, situés au nord-ouest de cette montagne, ont la face alongée et la tête comprimée par le côté.

<2> Le mont *Scydises* est appelé maintenant Aggi-dag. Les monts Moschiques sont les montagnes au-dessus d'Erzeroum. Le *Paryadres* est la chaîne nommée Iïldiz-daghi. G.

[1] Voyez *Beckmann, Litteratur der alter. Reisebeschreib.* vol. I, pag. 30. = [2] In *Dionys. Perieget.* vers. 766. = [3] *De expedit. Cyr.* lib. IV, cap. 8. = [4] Vers. 766. = [5] *Suprà,* part. I, pag. 186. = [6] *Argonautic.* lib. II, vers. 394. = [7] Lib. VI, cap. 4. = [8] *Des airs, des eaux et des lieux,* tom. I, pag. 72, et tom. II, pag. 113 de mon édit. = [9] *Suprà,* part. I, pag. 297.

PAGE 549. en a qui n'ont pour habitation que des arbres, ou des tourelles [faites de bois]; et comme on donne à ces tourelles le nom de *Mosyni*, de là vient que les anciens appeloient ces peuples *Mosynœci* *. Ils vivent de fruits et de la chair des animaux sauvages. Sautant à bas de leurs tourelles, ils attaquent les passans. Les Heptacomètes massacrèrent trois cohortes de Pompée qui traversoient ces montagnes, en plaçant sur le chemin des pots du miel enivrant ‹1› qu'on recueille aux extrémités des branches des arbres ‹2›; ils saisirent le moment où les soldats ayant goûté de ce miel avoient perdu la raison ‹3›, pour tomber sur eux et les égorger. Quelques-uns de ces barbares se nommoient *Byzères* ‹4›.

* C'est-à-dire, habitans des *Mosyni* ou des Tourelles.

§. XX.
Des Chaldéens *ou* Chalybes.

CEUX que l'on connoît aujourd'hui sous le nom de Chaldéens ‹5›, s'appeloient anciennement Chalybes. C'est dans leur

‹1› *Du miel enivrant*, τοῦ μαινομένου μέλιτος. Littéralement, *du miel mænomenon*, c'est-à-dire, du miel qui rend furieux. Pline lui a conservé la même épithète Grecque : *Aliud genus in eodem Ponti situ, gente Sannorum, mellis, quod ab insania, quam gignit, MÆNOMENON vocant. Id existimatur contrahi flore rhododendri, quo scatent silvæ* [1]. Xénophon [2] trouva le même miel dans les montagnes de la Colchide. Un pareil miel se trouvoit aussi parfois à Héraclée du Pont [3].

‹2› C'étoient vraisemblablement les branches des arbres ou arbustes où les abeilles mêmes avoient fait ce miel, comme celui de l'Hyrcanie [4]; ou c'étoit simplement du miel fait à la manière ordinaire, mais dont les matériaux avoient été cueillis par les abeilles sur ces arbres, comme l'a entendu Diodore de Sicile [5]. Néanmoins Penzel [6] a cru qu'il étoit ici question d'une boisson factice préparée par les habitans avec du miel et des fleurs de l'arbuste nommé *Rhododendron*; et Mannert paroît être du même sentiment [7]. Je doute fort qu'il s'agisse ici d'une pareille composition. Au reste, ce *Rhododendron* est l'*Azalée pontique* des botanistes modernes, ou le *Rosage pontique* [*Rhododendrum ponticum* de Linné], ou peut-être l'un et l'autre.

‹3› Les effets que produisit ce miel sur les soldats Grecs conduits par Xénophon, furent la perte de la raison, le vomissement, la diarrhée, une espèce d'ivresse qui ne leur permettoit point de se tenir sur les pieds, et qui, dans le cas où la quantité de miel prise avoit été excessive, dégénéroit en fureur et se terminoit quelquefois par la mort [8].

‹4› C'est le nom que leur donnent aussi Apollonius de Rhodes [9] et Denys le Périégète [10]. Pline [11] les nomme *Buzeri*; et Scylax, *Bousseres*.

‹5› On a prétendu [12] qu'au lieu de *Chaldéens*, Χαλδαῖοι, il faut lire *Chaldes* ou

[1] *Plin.* lib. XXI, cap. 13. = [2] *De expedit. Cyr.* lib. IV, cap. 8. = [3] *Plin.* ubi suprà, et *Dioscorid.* lib. II, cap. 103. = [4] *Strab.* lib. XI, pag. 509, et de la trad. Franç. tom. IV, part. I, pag. 247. = [5] Lib. XIV, cap. 30. = [6] *Traduct. Allemande de Strabon*, vol. III, not. 237, pag. 1854. = [7] *Geograph. der Griech. und Römer.* vol. VI, part. II, pag. 426. = [8] *Xenoph. de expedit. Cyr.* lib. IV, cap. 8. = [9] *Argonautic.* lib. II, vers. 398. = [10] Vers 765. = [11] Lib. VI, cap. 4. = [12] *Berkel.* ad *Steph. Byzant.* in Ἀλύβη.

territoire qu'est située Pharnacie : cette ville jouit, du côté de la mer, de l'avantage de la pêche des pélamydes ‹1› ; car c'est à cet endroit que se fait la première pêche de ce poisson : du côté de la terre, elle possède des mines, qui ne fournissent aujourd'hui que du fer, mais qui autrefois produisoient aussi de l'argent. La côte dans ces lieux est en général fort étroite, parce qu'elle est immédiatement sous des montagnes pleines de mines et couvertes de forêts ; et comme il y a peu de terres labourables, il ne reste aux habitans d'autres ressources pour subsister, que les mines et la pêche : les premières entretiennent un grand nombre de mineurs ; et la seconde, beaucoup de mariniers, qui prennent [toute sorte de poissons, mais] sur-tout des pélamydes et des dauphins ; car ces derniers suivent à la piste les bandes de poissons, tels que les cordyles, les thons, et les pélamydes même ‹2› ; ils s'engraissent, PAGE 549.

Chaldi, *Χάλδοι*, pour ne pas les confondre (dit-on) avec les Chaldéens de la Babylonie. Cette correction paroît être justifiée par Eustathe [1] et par Étienne de Byzance [2]. Néanmoins Xénophon [3] place aussi des Chaldéens dans ces mêmes lieux. Quant à Eustathe et à Étienne de Byzance, ce qu'ils rapportent de ce peuple, bien examiné, ne signifie rien autre chose, si ce n'est qu'on l'appeloit plus communément du nom de *Chaldes* que de celui de *Chaldéens*. Au reste, pour le dire en passant, dans l'article d'Étienne de Byzance où il est question de ces Chaldes, Saumaise s'est trompé en remplaçant les mots altérés, *μέχρι πύλων τῶν βάρων*, par *μέχρι τῶν Τιβαρηνῶν*, *jusqu'aux Tibarènes ;* il faut lire, *μέχρι πύλων τῶν βαρβάρων*, *jusqu'à ces peuples barbares.*

‹1› *De la pêche des pélamydes.* Deux mots exprimés en grec par un seul, *πηλαμυδείας* ; car c'est ainsi qu'il faut écrire ce mot, d'après les variantes recueillies par M. Falconer, et l'on ne doit point laisser dans le texte la mauvaise orthographe de *πηλαμυδίας*. De même que de *μεταλλεύω*, *je cherche des métaux en fouillant la terre*, on fait *μεταλλεία*, qui désigne l'action même de cette recherche ; de même de *πηλαμυδεύω* (mot qui n'existe point dans les lexiques, mais que l'analogie suppose), *je pêche des pélamydes*, on doit dire et écrire, au féminin, *πηλαμυδεία*, *pêche des pélamydes*, et au neutre, comme nous l'avons déjà remarqué [4], *πηλαμυδεῖον*, *lieu* ou *réservoir où on pêche les pélamydes.*

‹2› Strabon a déjà parlé de cette pêche des pélamydes dans le Pont-Euxin [5] ; et sous ce nom il est possible qu'outre les poissons que nous appelons encore ainsi aujourd'hui, il comprenne aussi une espèce de muge, qui est le *Mugil cephalus* de Linné [6], et dont la pêche est abondante dans cette mer. Ici, il ajoute aux pélamydes

[1] In *Dionys. Perieges.* vers. 768. = [2] In *Χαλδία collat. cum Χαλδαίοι*. = [3] *De expedit. Cyr.* lib. IV, cap. 3. = [4] Pag. 32, not. 4. = [5] *Suprà*, pag. 32, et lib. VII, pag. 320 ; tom. III, pag. 93 de la trad. Franç. = [6] *Voyez* Schneider, *Dictionnaire Grec-Allemand*, au mot Πηλαμύς.

PAGE 549. et sont d'autant plus faciles à attirer par l'appât, qu'ils s'approchent très-près de la terre en suivant leur proie. [Quand ils sont pris] on les dépèce ‹1›, pour en tirer la graisse, qu'on emploie à toute sorte d'usages.

§. XXI. Digression sur les *Halizones* d'Homère.

[a] Iliad. lib. II, vers. 856-857.

CE sont, je présume, ces Chalybes qu'Homère dans le Dénombrement, à la suite des Paphlagoniens, appelle du nom d'*Halizones* [a] : « Odius et Epistrophus [dit-il] conduisoient les » Halizones d'Alybé, de ce pays lointain où naît l'argent » ; soit que les copistes aient substitué le nom d'*Alybé* à celui de *Chalybé*, soit que le peuple fût anciennement appelé *Alybes* au lieu de *Chalybes:* car il ne fut pas plus difficile alors de changer le nom

les cordyles et les thons; et il est à présumer qu'il les regarde comme des espèces différentes de poissons. Mais les anciens n'employoient ces trois noms que pour désigner trois états divers d'une même espèce de poisson : on appeloit *cordyle* ou *scordyle*, et à Byzance, *auxide*, le thon sortant de l'œuf ; parvenu à l'âge d'un an, il étoit nommé *pélamyde ;* le même poisson, devenu plus gros, prenoit le nom de *thon* [1]. Un quatrième nom, *orcyne* ou *orcyn*, étoit affecté aux thons d'une grosseur démesurée [2]. Les modernes, en convenant que la *cordyle* ou l'*auxide* pouvoit bien n'être qu'un jeune thon, prétendent que la *pélamyde* est une espèce de poisson différente [3], à laquelle nous avons encore aujourd'hui conservé le même nom.

‹1› *Quand ils sont pris, on les dépèce, &c.* Cette version ne représente pas fidèlement mon texte, ΟΥΣ ΜΟΝΟΙ ΟΥΤΟΙ κατατέμνουσι τοὺς δελφῖνας κ. τ. λ. qui dans sa construction barbare signifieroit, *lesquels dauphins sont par ceux-ci seuls dépecés.* La raison qui m'a empêché de suivre ce texte, est que ce n'étoient point les seuls habitans de Pharnacie qui s'occupoient de la pêche des dauphins, pour en tirer la graisse; la même chose se pratiquoit à Prusе [4], ville de Bithynie, très-éloignée de Pharnacie, et vraisemblablement dans plusieurs autres villes de la côte du Pont-Euxin. Ajoutez que le mot μόνοι, *seuls*, à coup sûr, n'existoit point dans le texte sur lequel a été faite l'ancienne version Latine : *Atque hi delphines in frusta cedunt, et arvinâ multâ ad res omnes utuntur.* D'après cette version, il est facile de corriger notre texte, en lisant, ΤΟΥΤΟΥΣ ΜΕΝ ΟΥΝ ΟΥΤΟΙ κατατέμνουσι τοὺς δελφῖνας κ. τ. λ. Quant à la chose même dont il est ici question, Xénophon [5] nous apprend, comme témoin oculaire, qu'on ne se bornoit point au seul usage de la graisse des dauphins; on en saloit aussi les chairs, et on les gardoit pour les manger.

[1] *Aristotel. Histor. animal.* lib. VI, cap. 17, et *Plin.* lib. IX, cap. 15. = [2] *Athen.* lib. VII, pag. 301. = [3] Voyez *Schneider. Histor. pisc. natural. et litter.* pag. 53-63; et *Camus*. *Notes sur l'Hist. des anim. d'Aristote*, pag. 616 et 799. = [4] Voyez *Dion. Chrysostom. Orat. VIII*, vol. I, pag. 280, edit. Reisk. = [5] *De expedit. Cyr.* lib. V, cap. 4, §. 28.

de *Chalybes* en celui d'*Alybes*, qu'il ne l'est aujourd'hui de le changer en celui de *Chaldéens* ‹1› ; d'autant plus que les noms propres sont très-sujets à s'altérer, sur-tout parmi les peuples barbares ‹2›. En effet, il existe un peuple de Thrace qui s'appeloit anciennement *Sinties*, ensuite *Sinti*, puis *Saii*, et qui enfin a pris le nom de *Sapæ*, qu'il porte aujourd'hui : c'est le peuple chez lequel Archiloque jeta son bouclier, comme il l'avoue lui-même dans ces vers * : « Quelqu'un des *Saii* aura tiré » vanité de mon bouclier, de cette belle arme que j'ai jetée, » malgré moi, dans un buisson » ; car ces peuples désignés par ces divers noms avoient leur demeure aux environs d'Abdère, dans l'île de Lemnos et dans les autres îles voisines. Il en est de même des noms de *Brigi*, *Bryges* et *Phryges* *, qui désignent un même peuple ; et de ceux de *Mysi*, *Merones*, *Mæones* ou *Meones*, qui en désignent un autre ‹3›. Il seroit inutile d'en apporter un plus grand nombre d'exemples.

PAGE 549.

* Voyez liv. x, pag. 457.

PAGE 550.

* C'est-à-dire les Phrygiens.

Demetrius de Scepsis s'est aussi douté de la possibilité du

‹1› *Car il ne fut pas plus difficile &c.* ἦν γὰρ τῶν ΜΈΝ δυνατὸν κ. τ. λ. Ce texte, adopté par M. Tzschucke, est celui de plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393 : il ne diffère de l'ancien que par l'addition de la particule ΜΈΝ, qui rend la phrase plus élégante sans en changer le sens. Je ne conçois pas pourquoi il a paru suspect à deux savans [1] qui ont voulu le changer en, εἰ γὰρ τῶν δυνατὸν κ. τ. λ.

‹2› Les écrivains Grecs n'ont pas peu contribué à l'altération des noms étrangers, premièrement en changeant l'orthographe de ces noms pour les rendre supportables à leurs oreilles, et ensuite en n'employant pas constamment la même forme du mot une fois changé. Le même nom propre est écrit diversement, non-seulement par des auteurs différens, mais souvent par le même auteur. Strabon lui-même pourroit nous fournir des exemples de cette variation, s'il en falloit.

‹3› *Et de ceux de MYSI, MERONES, MÆONES ou MEONES.* Le second de ces noms, *MERONES*, quoiqu'on le trouve dans tous les manuscrits qui ont été consultés jusqu'ici, et dans les versions anciennes, est probablement une répétition vicieuse du troisième. Xylander l'avoit omis dans sa version ; M. Tzschucke l'y a ajouté. Strabon nous rapportera dans la suite [2] l'opinion de ceux qui regardoient les *Mæones* ou *Meones* comme des Lydiens et même comme des *Mysi* : mais il n'est question nulle autre part, ni dans Strabon, ni dans aucun écrivain que je sache, de ces *Merones*.

[1] *Heyne* in *Homer. Iliad.* vol. IV, pag. 427 ; et *Mannert*, *Geograph. der Gr. und Röm.* vol. VI, part. II, pag. 432. — [2] *Infrà*, pag. 572, et lib. XIII, pag. 625.

PAGE 550. changement du nom d'*Alybes* en *Chalybes ;* mais, ne comprenant pas ce qui suit dans Homère, ni pourquoi ce poëte les nomme [aussi] *Halizones*, il rejette cette opinion. Nous allons comparer notre sentiment avec le sien, et nous exposerons en même temps ce que les autres pensent sur le même sujet.

Quelques-uns changent le nom d'*Halizones* en *Alazones*, d'autres en *Amazones ;* de même que celui d'*Alybé* en *Alobé* ou *Alopé*. Les premiers entendent par *Alazones*, des Scythes établis au-dessus du Borysthène et des *Callipides* ‹1›, et de je ne sais quels autres peuples qu'Hellanicus, Hérodote et Eudoxe ont rêvés. Les seconds placent leurs *Amazones* entre la Mysie, la Carie et la Lydie, près de *Cymé*, comme le pense Éphore, qui étoit né dans cette dernière ville. Cet historien pourroit avoir quelque raison en cela ; il entend vraisemblablement cette partie du pays qui a été occupée par les Ioniens et les Æoliens, et qui, avant leur arrivée, l'étoit par les *Amazones*. Il ajoute ‹2› que quelques villes, telles qu'Éphèse, Smyrne, Cymé et Myrine, tirent aussi leurs noms de ces *Amazones*. Mais comment pourroit-il être ici question d'*Alybé*, ou, suivant d'autres, d'*Alobé* ou *Alopé !* Comment pourroit-on dire [avec Homère] qu'elle étoit *lointaine !* Comment enfin pourroit-on soutenir qu'elle avoit des mines d'argent !

‹1› Ce passage a été mal rendu par les interprètes ; et il m'auroit été impossible de le rendre mieux, si les écrits d'Hérodote étoient perdus, comme le sont ceux d'Hellanicus et d'Eudoxe, que cite Strabon. Nous ignorons aujourd'hui ce que le premier disoit des peuples dont il est question ici. Le fragment d'Eudoxe, qu'Étienne de Byzance [1] nous a conservé, nous apprend seulement que les *Alybes* ou *Chalybes* sont ceux qu'Homère nomme *Alizones*, et chez lesquels on trouve des mines de fer. Mais Hérodote [2] nous parle de Scythes *Alazones* qui étoient situés au-dessus de l'embouchure du Borysthène et des Callipides ; ces derniers étoient un peuple mêlé de Scythes et de Grecs.

‹2› *Il ajoute.* Je lis avec le traducteur Italien, φησί, et je le rapporte à Éphore, au lieu de φασί, *on ajoute.* Une ligne plus bas, il faut encore corriger le texte par le secours de ce même traducteur et de l'ancienne version Latine, en lisant, ἢ δ' Ἀλύβη, ἤ, ὥς τινες, Ἀλόπη, ἢ Ἀλόβη.

[1] In Χάλυβες. = [2] Lib. IV, cap. 17.

Il répond à toutes ces objections, en proposant de changer les vers [d'Homère que nous venons de citer *] en ceux-ci: « Odius » et Epistrophus conduisoient les Amazones; ils venoient d'A- » lopé, où demeure la race des Amazonides ». Mais cette réponse le fait tomber dans une autre fiction; car dans ce pays [qu'il dit avoir été occupé par les Amazones] on ne trouve aucun lieu nommé *Alopé.* D'ailleurs le changement de la leçon d'Homère, autorisée par la foi des anciens manuscrits, est une innovation téméraire. PAGE 550.

* Page 44.

Demetrius de Scepsis ne paroît adopter ni l'opinion d'Éphore, ni celle de ceux qui avoient cru qu'il étoit question des Halizones situés aux environs de Pallène, dont nous avons fait mention dans la description de la Macédoine ‹1›; cependant il doute ‹2› que des Nomades qui habitoient au-dessus du Borysthène, fussent venus au secours des Troyens. Il approuve beaucoup l'opinion d'Hécatée de Milet, et de Ménécrate d'Élée, disciple ‹3› de Xénocrate, ainsi que celle de Palæphate.

‹1› Vraisemblablement dans la partie du VII.e livre de Strabon qui est perdue: car dans les fragmens de ce livre que l'Abréviateur nous a conservés [1], il est bien dit que Pallène étoit anciennement habitée par les Géans; mais on n'y trouve rien sur les Alizones.

‹2› *Cependant il doute que &c.* Le texte porte sans aucune variation, 'ΟΜΟΊΩΣ ΔΙΑΠΟΡΕ͂Ι, ΚΑΙ` πῶς ἐκ τῶν κ. τ. λ. littéralement, *il doute également, et comment pourroit-on croire que des Nomades qui habitoient au-dessus du Borysthène fussent venus au secours des Troyens!* Il m'a paru que par un très-léger changement, 'ΟΜΩΣ ΔΈ ΔΙΗΠΌΡΗΚΕ, πῶς ἐκ τῶν, la phrase se lioit mieux avec le reste, et qu'elle exprimoit plus clairement ce que Strabon a voulu dire, et ce que Demetrius de Scepsis pensoit sur cet endroit d'Homère. Le premier nous a déjà fait voir qu'il y avoit trois opinions principales sur ce sujet: la première étoit de ceux qui lisoient dans le texte d'Homère, *Halizones,* quoiqu'ils ne fussent point d'accord sur le pays où l'on devoit chercher ce peuple; la seconde, de ceux qui changeoient cette leçon en *Alazones;* et la troisième, d'Éphore, qui la remplaçoit par *Amazones.* Demetrius de Scepsis rejetoit cette dernière opinion, de même que la première; il devoit être par conséquent de l'avis de ceux qui lisoient *Alazones.* Néanmoins, en adoptant même leur opinion, il ne savoit s'il devoit aussi croire avec eux que des Alazones situés au-dessus du Borysthène, à une énorme distance de la Troade, fussent venus au secours des Troyens.

‹3› J'ai suivi la leçon de plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre

[1] Tom. III, pag. 126 de la trad. Franç.

PAGE 550. Voici ce que dit Hécatée dans sa description de la terre : « Après la ville d'*Alazia* est le fleuve Odrysse ‹1› ; il vient de » l'occident, du lac *Dascylitis,* traverse la plaine de Mygdone, » et va se jeter dans le *Rhyndacus. Alazia* est aujourd'hui déserte;
PAGE 551. » mais il y a quantité de bourgs habités par des Alazones, dont » le pays est traversé par l'Odrysse; Apollon est particulièrement » honoré dans ces bourgs, sur-tout dans ceux qui sont situés sur » les frontières des Cyzicéniens ‹2›. »

Ménécrate, dans sa description de l'Hellespont, dit qu'au-dessus du pays où est Myrlée ‹3›, il existe une chaîne de montagnes ‹4› qui étoient habitées par la nation des *Halizones.* Il prétend qu'il faut écrire ce nom par deux *l*, *Hallizones*, et

1393, et je ponctue mon texte de cette manière : καὶ Μενεκράτης ὁ Ἐλαΐτης, τῶν Ξενοκράτους γνωρίμων ἈΝΔΡΟ͂Σ, λέξας, littéralement, *et de Ménécrate d'Élée, qui fut un des disciples de Xénocrate.* La leçon des imprimés, ἈΝΔΡΩ͂Ν, embarrasse la construction grammaticale : de plus elle contredit l'histoire, en faisant d'Hécatée et de Ménécrate deux disciples de Xénocrate. Hécatée de Milet étoit antérieur à Xénocrate au moins d'un siècle. Ceux qui pensent qu'il est ici question, non de Xénocrate, élève de Platon, mais d'un autre Xénocrate plus ancien, se fondent sur une supposition peu vraisemblable.

‹1› Cette rivière paroit être celle qui passe à Bruse, l'ancienne *Prusa ;* elle se jette dans le *Rhyndacus*, comme le dit Strabon, et non dans la mer, comme d'Anville l'a cru. Le petit lac d'où sort l'Odrysse, est au pied du mont Olympe. G.

‹2› *Sur les frontières des Cyzicéniens.* Le texte porte, κατὰ τὴν ἘΦΟΡΕΊΑΝ (notre manuscrit et quelques autres, ἘΦΟΡΊΑΝ) τῶν Κυζικηνῶν, Le mot écrit en lettres capitales est une véritable énigme. L'ancien traducteur Latin, en le rendant par *Ephoriam*, semble l'avoir pris pour le nom propre d'une ville ou d'un lieu du territoire de Cyzique. Il en est de même du traducteur Italien, si ce n'est qu'il l'écrit *Euphoria*, vraisemblablement parce qu'il a trouvé dans son texte ἘΥΦΟΡΊΑΝ. Xylander, en le traduisant par *inspectione*, l'a regardé comme un dérivé du verbe composé ἐφοράω ou ἐφορεύω; et en effet, les lexicographes ne lui donnent que cette signification. Mais que pourroit alors signifier la phrase *par (* ou *dans) l'inspection des Cyzicéniens !* La correction ἘΜΦΕΡΕΙΑΝ, proposée par Toup, est on ne peut pas plus malheureuse. Je ne parlerai point du traducteur Allemand, qui a rendu ce passage dans le sens de, *sous la domination des Cyzicéniens,* Bréquigny a traduit, *sur les frontières des Cyzicéniens ;* et je crois que M. Tzschucke a entendu le mot Ἐφορείαν dans le même sens, et changé en conséquence l'*inspectione* de Xylander en *confinio.* Sans être convaincu de la justesse du sens que ces deux savans donnent au mot Grec, qu'ils regardent comme synonyme du mot ὁμορεία ou συνορεία, j'ai adopté leur opinion, n'ayant rien de plus probable à proposer.

‹3› Aujourd'hui Moudania. G.

‹4› Ce sont vraisemblablement les montagnes voisines de Thermi. G.

qu'Homère

qu'Homère n'en a supprimé un qu'à cause de la mesure du vers. PAGE 551.

Enfin Palæphate prétend qu'Odius et Epistrophus amenèrent leurs troupes du pays des Alazones <1>, qui habitoient alors Alopé, mais qui sont actuellement à *Zeleia* <2>.

Ces opinions sont-elles donc assez fondées pour que leurs auteurs aient mérité l'approbation de Demetrius! En effet, outre qu'ils changent aussi l'ancienne leçon [du texte d'Homère], ils ne nous indiquent point l'endroit du territoire de Myrlée dans lequel se trouvent aujourd'hui <3> les mines d'argent [dont parle ce poëte], ni comment il pouvoit dire des troupes venues de ces lieux, *qu'elles venoient de loin*, quand même on accorderoit [à ces historiens] qu'il existoit une ville du nom d'*Alopé* ou d'*Alazia*; car ces lieux sont bien plus près de la Troade, que ne l'est le territoire d'Ephèse: et cependant Demetrius traite d'impertinens ceux qui placent les Amazones aux environs de Pygela, entre Éphèse, Magnésie et Priène, par la raison que l'expression Homérique *de*

<1> Je lis, avec Paulmier de Grentemesnil, Ἀλαζόνων, *Alazones*, de préférence à Ἀμαζόνων, *Amazones*, du texte.

<2> Maintenant Biga. G.

<3> *Ils ne nous indiquent point l'endroit du territoire de Myrlée dans lequel se trouvent aujourd'hui les mines d'argent.* De la manière dont le texte est conçu.... ὅπου τῆς Μυρλεάνιδος ΛΙ΄ΜΝΗ ἐστὶν, il falloit traduire: *Ils ne nous montrent point les mines d'argent à l'endroit où est le lac du territoire de Myrlée;* ou, suivant la variante ΛΙ΄ΜΝΗΣ de quelques manuscrits: *Ils ne nous indiquent point l'endroit du lac du territoire de Myrlée dans lequel se trouvent les mines d'argent.* J'avoue que j'ignore de quel lac Strabon parle ici. Il est vrai que, suivant Hellanicus [1], il y avoit dans le Pont un lac du nom d'*Alybé:* mais qu'y a-t-il de commun entre un lac du Pont et le territoire de Myrlée! Le changement de λίμνη, *lac*, en λιμὴν, *port*, que propose M. Tzschucke, ne me paroît pas non plus suffire pour lever cette difficulté. D'ailleurs, on dit bien *le port d'une ville*, mais non pas *le port du territoire d'une ville.* En attendant qu'on trouve une explication plus satisfaisante, je me suis permis de lire, ὅπου τῆς Μυρλεάνιδος ΝΥ΄Ν ἐστιν. Néanmoins je soupçonne que le texte ὍΠΟΥ τῆς Μυρλεάνιδος ΛΙ΄ΜΝΗ ἐστὶν étoit anciennement ainsi conçu, ΟΎΘ' ὉΠΟΥ τῆς Μυρλεάνιδος Ἀ΄ΛΥ΄ΒΗ ἐστὶν, et alors le sens seroit: *Ils ne nous montrent point les mines d'argent [dont parle ce poëte], et n'indiquent pas l'endroit du territoire de Myrlée dans lequel se trouve* Alybé, *ni comment &c.*

[1] Apud *Steph. Byzant.* in Ἀλύβη.

Page 551. *loin* ne peut s'appliquer à ces lieux ; mais elle est encore moins applicable à ceux de la Mysie et de la Teuthranie.

On pourra sans doute répondre qu'il y a des expressions [dans Homère] qu'il faut quelquefois regarder comme des pléonasmes ‹1›. Telles sont, par exemple, celles-ci : *de loin, d'Ascanie*[a] ; et, *il se nommoit Arnæus, c'étoit le nom que sa respectable mère lui avoit donné*[b] ; et, *Pénélope prit de sa grosse main la clef bien recourbée*[c] ‹2›.

[a] Iliad. lib. II, vers. 863. *Cf.* ci-dessous, *pag.* 564 du texte Grec.

[b] Odyss. lib. XVIII, vers. 5.

[c] *Ibid.* lib. XXI, v. 6.

Je veux bien que cela soit ainsi ; mais je ne saurois admettre également les autres raisons, auxquelles Demetrius s'attache si fort, qu'il n'a pu réfuter d'une manière plausible ceux qui lisent dans Homère, *de loin, de Chalybé.* Il convient qu'il est possible qu'autrefois il y ait eu des mines d'argent à *Chalybé,* quoiqu'on ne les y trouve plus aujourd'hui ; mais il prétend qu'elles ne devroient être ni aussi renommées, ni aussi dignes d'être citées, que celles de fer. Mais pourquoi [pourroit-on lui répliquer] ne le seroient-elles pas aussi-bien que les mines de fer ! L'argent est-il moins propre que le fer à donner de la célébrité à un pays ! D'ailleurs, quand même on supposeroit ‹3› que ces mines d'argent n'étoient

‹1› *Comme des pléonasmes*, καὶ ἈΚΥΡΩΣ προστιθέμενα, plus littéralement, *comme des additions impropres*, c'est-à-dire, comme des mots parasites, comme des chevilles ; ce qu'Aristophane [1] exprime par σιβὲν ἕνεκα ἔξω τῦ λόγου, *du remplissage hors de propos.*

‹2› Dans le premier des trois exemples que Strabon cite d'Homère, la cheville seroit le mot τῆλε, *de loin ;* dans le second, toute la phrase, *c'étoit le nom que &c. ;* dans le troisième enfin, les mots, *de sa grosse main*, χειρὶ παχείῃ, qui, suivant Eustathe, conviendroient plus à la main d'un homme robuste, qu'à celle d'une femme : Τὸ δὲ χειρὶ παχείῃ ἁπλῶς ἔοικε κεῖσθαι περιφραστικὸν ἐπὶ τῇ Πηνελόπῃ· οὐδὲ γὰρ μᾶλλον γυναικὶ ἐπιπρέπει ἡ παχεῖα χείρ . . . Διὸ καὶ κατὰ ἈΚΥΡΟΛΕΞΙΑΝ οἱ παλαιοὶ ἐνταῦθα κεῖσθαι τὴν λέξιν φασί [2].

‹3› *D'ailleurs, quand même on supposeroit &c.* Tyrwhitt a bien senti que le texte, ἀργύρου δ' ΟΫΤΙ ; ΕΙ ΜΗ' κατὰ κ. τ. λ. étoit altéré ; mais sa correction, ἀργύρου δ' οὔ ; ἔστω, εἰ μὴ κατὰ, vraie pour le sens, ne me paroît pas l'être pour la construction. Je lirois volontiers, ἀργύρου δ' ΟΫΤΙ ; ΕΙ ΔΕ ΜΗ' κατὰ, comme paroît avoir lu l'auteur de l'ancienne version Latine. On pourroit encore lire, ἀργύρου δ' ΟΫ ; ΤΙ Δ', ΕΙ ΜΗ' κατὰ.

[1] *Ran.* vers. 1178. = [2] *Eustath.* in *Homer. Odyss.* lib. XXI, vers. 6, pag. 1897.

pas fameuses à l'époque de la guerre de Troie, et qu'elles ne le devinrent que du temps d'Homère, pourroit-on blâmer ce poëte d'en avoir parlé! [Si l'on demande] comment ces mines étoient parvenues à la connoissance d'Homère, [nous demanderons à notre tour] comment il a pu connoître les mines de cuivre de Temèse en Italie[a], ou les grandes richesses de Thèbes en Égypte[b], dont il étoit cependant presque deux fois plus éloigné qu'il ne l'étoit des Chaldéens. PAGE 551.

[a] Odyss. lib. I, vers. 184. *Cf.* Strab. vol. II, pag. 303 de la trad. Fr.
[b] Iliad. lib. IX, vers. 381.

Mais Demetrius de Scepsis ne s'accorde pas même avec ceux dont il approuve les opinions : car, en donnant la topographie ‹1› des environs de Scepsis, sa patrie, il nomme près de cette dernière et du fleuve Æsepus, le bourg *Enea* ‹2›, *Argyria* et *Alazia* ‹3›, lieux qui, quand même ils existeroient, seroient PAGE 552.

‹1› Je lis avec Casaubon τοποθετῶν, et non pas τιμοθετῶν.

‹2› Le fleuve *Æsepus* paroît être le Satal-déré; *Enea* est nommée actuellement Einieh. G.

‹3› *Il nomme ... le bourg Enea, Argyria et Alazia*, 'ΕΝΕΆΝ ΚΏΜΗΝ καὶ 'ΑΡΓΥΡΊΑΝ λέγει καὶ 'Αλαζίαν. Les manuscrits et les imprimés ne varient que sur le dernier mot, à la place duquel on trouve dans quelques-uns, *Alazonia*, 'Αλαζωνίαν. Cette dernière leçon existe aussi dans notre manuscrit 1393, dans l'ancien traducteur Latin et dans la version Italienne. Mais, si l'on confronte cet endroit de notre géographe avec ce qu'il dira dans le livre suivant[1], on verra que le reste du texte n'est pas moins suspect: car ce qu'il nomme ici *Bourg Enea*, 'Ενέαν κώμην, là il l'appelle du nom de *Nea-comé* [c'est-à-dire *Bourg-neuf*], ΝΈΑΝ ΚΏΜΗΝ, et, quelques lignes plus bas, de celui d'*Ænea*, ΑἸΝΕΙΑΣ [ou, selon notre manuscrit, ΑΊΝΕΑΣ]; et quant au nom propre d'*Argyria*, 'Αργυρεία, il le remplace par l'appellatif ἀργύρεια [*lis.* ἀργυρεῖα], *mines d'argent.* Quoique je sois porté à corriger ici le texte par celui du XIII.e livre, j'ai cru qu'il étoit plus prudent de le laisser tel qu'il est, d'autant plus que nous ne connoissons pas d'ailleurs la plupart de ces noms. Néanmoins, comme le nom d'*Ænea* ou d'*Enea* n'est qu'une variante d'orthographe, et que celui de *Nea-comé* est deux fois répété, et de plus cité par Étienne de Byzance[2], dans lequel il faut lire Νέα ΚΏΜΗ, φρούριον Μυσίας, *Nea-comé, fort de la Mysie* [et non pas, ΚΏΜΗ, ΚΑΊ]; d'après ces considérations, voici comme je corrigerois ici le texte : 'ΑΙΝΕΆΝ, ΚΑἸ ΝΕΆΝ ΚΏΜΗΝ, ἢ 'ΑΡΓΥΡΊΑΝ λέγει, καὶ 'Αλαζίαν, *il nomme... Ænea, Nea-comé, Argyria et Alazia.* Par cette correction l'on accorde le texte avec celui du XIII.e livre, au nom près d'*Argyria* qui devient indifférent ; car, soit qu'on lise ἀργυρεῖα, *mines d'argent*, ou 'Αργυρεία, nom propre d'un bourg ou d'une ville située près de ces mines, et, à cause de ce voisinage, appelée *Argyria*, comme qui diroit *Argentière*, la chose revient au même.

[1] Lib XIII, pag. 603. — [2] In Νέα.

PAGE 552. près des sources de ce fleuve. Cependant Hécatée les place à la suite de son embouchure (1). Quant à Palæphate, en disant que les Amazones qui habitoient jadis *Alopé*, occupent actuellement *Zeleia*, il avance une chose qui n'a rien de commun avec ce qui vient d'être dit. Si Demetrius s'accorde avec quelqu'un, ce sera peut-être avec Ménécrate ; mais ni celui-ci, ni Demetrius, ne nous disent point quelle est [et où est placée] cette *Alopé* ou *Alobé*, de quelque façon qu'ils veulent l'appeler.

Pour ce qui est d'Apollodore, qui fait mention de ces mêmes lieux dans son commentaire sur le Dénombrement, nous nous sommes déjà fort étendus en relevant les erreurs de cet écrivain*; nous allons en parler encore. Il prétend que les *Halizones* d'Homère ne sont point situés plus loin que l'Halys; car, dit-il, aucun des peuples placés au-delà de ce fleuve n'étoit venu au secours des Troyens.

* Voyez liv. I, pag. 43 et suiv., et liv. VII, pag. 298, edit. Casaub.

Nous lui demanderons d'abord, quels sont donc ces Halizones qu'il place en-deçà de l'Halys, et comment il entend ce vers d'Homère, *d'Alybé, ce pays lointain où naît l'argent**. Il n'aura certainement rien à répondre. Nous lui demanderons ensuite la raison pour laquelle il ne veut pas que les Troyens aient reçu aucun secours des peuples qui habitent au-delà de l'Halys : car quoique les alliés des Troyens, excepté les Thraces [venus d'outre-mer], fussent en-deçà de ce fleuve, rien n'empêchoit que les Halizones établis au-delà, et [même] plus loin que les *Leucosyri*, ne se rendissent à Troie comme auxiliaires ; ou ces peuples lointains pouvoient-ils seulement passer le fleuve pour porter la guerre dans les contrées situées en-deçà, comme firent autrefois les Amazones, les Trères et les Cimmériens, et ne le pouvoient-ils plus quand il s'agissoit d'y porter des secours !

* Iliad. lib. II, vers. 857.

(1) Plus haut [1] Strabon nous a dit qu'Hécatée plaçoit Alazia près du fleuve *Odrysse*; par conséquent après l'embouchure de l'*Æsepus*.

[1] Pag. 48.

PAGE 552.

Si les Amazones ne le passèrent pas cette fois, pour venir [comme les Halizones] au secours de Priam, la raison en est que ce prince, en sa qualité d'allié des Ioniens, avoit fait la guerre à ces femmes, ainsi que nous l'apprend Homère[a], qui fait dire à Priam : *Et moi aussi je joignis mes troupes aux leurs, en qualité d'auxiliaire, le jour où ils [les Ioniens] furent assaillis par les Amazones, ces femmes qui le disputent aux hommes en valeur.*

[a] Iliad. lib. III, vers. 188-189.

Mais les peuples limitrophes des Amazones ‹1›, qui n'avoient point un pareil motif, et qui d'ailleurs n'étoient pas trop éloignés pour qu'ils fussent invités par les Troyens, auroient pu, ce me semble, venir à leur secours.

Apollodore ne sauroit non plus soutenir, à l'appui de son sentiment, que les anciens s'accordoient à dire qu'aucun des peuples d'au-delà de l'Halys n'eut part à la guerre de Troie. On pourroit au contraire citer des auteurs qui étoient d'une opinion différente; car Mæandrius ‹2› dit que les Hénètes partirent du pays des *Leucosyri*, pour venir au secours des Troyens; que de chez ces derniers ils partirent avec les Thraces ‹3›, pour aller s'établir au fond du golfe Hadriatique; que les Hénètes qui prirent part à cette

‹1› *Mais les peuples limitrophes des Amazones.* Je lis d'après la correction de Tyrwhitt, ΟΙ Δ' ὁμοροῦντες αὐταῖς, à la place de ΟΥΘ' ὁμοροῦντες αὐταῖς. Mais la suite du texte n'est pas moins altérée. Il faut y lire ΟΥΘ' οὕτως ἄπωθεν ὄντες... ΟΥΤ' ἔχθρας ὑπαρχούσης κ. τ. λ.

‹2› Il n'y a que ce passage de Strabon, et un autre d'Athénée [1], où il soit question de ce Mæandrius. Vossius dans son *Traité des historiens Grecs* [2], comme l'a déjà observé M. Schweighæuser [3], s'est trompé, en mettant sous le nom de Polybe la citation de Strabon au sujet de Mæandrius.

‹3› *Ils partirent avec les Thraces &c.* Plus haut [4] Strabon nous a dit, ou plutôt nous a rapporté l'opinion de ceux qui disoient que les Hénètes, après avoir perdu Pylæmène, leur chef, passèrent en Thrace, et que de là ils se rendirent au golfe Adriatique; il est probable qu'ils ne quittèrent pas la Thrace sans être accompagnés d'un nombre plus ou moins grand des naturels de ce pays [5]. Ici, si le texte n'est point altéré, il semble dire que les Hénètes, dès leur sortie de la Troade, étoient accompagnés de Thraces, qui ne peuvent être alors qu'une portion des Thraces venus sous la conduite d'Acamas et de Peiroüs [6] au secours des Troyens, et dont Strabon a parlé ci-dessus [7].

[1] Lib. X, pag. 454. = [2] Lib. IV, pag. 518. = [3] Dans son *Index d'Athénée*, au mot *Mæandrius.* = [4] Pag. 28. = [5] Voyez *Strab.* tom. II, pag. 127, not. 1 de la trad. Franç. = [6] Voyez *Homer. Iliad.* lib. II, vers. 844. = [7] Pag. 52.

PAGE 553. expédition ‹1› étoient des Cappadociens; et ce qui paroît sur-tout favoriser cette dernière assertion, c'est que toute la Cappadoce située près de l'Halys, et qui s'étend le long des frontières de la Paphlagonie, parle les deux langues de ces pays, et fait usage de quantité de mots Paphlagoniens, tels que, *Bagas, Biasas, Æniates, Ratotes, Zardoces, Tibius, Gasys, Oligasys* et *Manès.* Rien n'est plus commun dans la Bamonitis, la Pemolitis, la Gazelonitis, la Gazacène ‹2› et plusieurs autres cantons, que ces noms [propres qu'on trouve dans la Paphlagonie].

Apollodore lui-même, en citant la manière dont Zénodote lisoit ce vers d'Homère [a], *D'Héneté, où naissent les mules sauvages,* dit qu'Hécatée de Milet entendoit par *Héneté* la ville d'Amisus;

[a] Iliad. lib. II, vers. 852. Voyez plus haut pag. 28.

‹1› *Qui prirent part à cette expédition.* Le texte dit au contraire, *qui ne prirent aucune part à cette expédition*, τὸς δὲ ΜΗ' ΜΕΤΑΣΧΟ'ΝΤΑΣ τῆς στρατιᾶς; mais je pense que la négation provient d'une distraction des copistes, et qu'il faut lire, τοὺς ΜΕΤΑΣΧΟ'ΝΤΑΣ τῆς στρατιᾶς. Strabon a rapporté plus haut [1] l'opinion de ceux qui pensoient que les Hénètes étoient un peuple limitrophe de la Cappadoce; ici il en rapporte une autre, selon laquelle ils étoient même des Cappadociens.

‹2› *La Bamonitis, la Pemolitis, la Gazelonitis, la Gazacène.* La Gazacène est le canton que traverse l'Iris, et dans lequel est située la ville d'Amasée [2]. Il peut paroître singulier que Strabon ne nomme ce canton que dans ce seul endroit, et qu'il le passe sous silence dans la longue description [3] d'Amasée sa patrie et du territoire de cette ville. Le nom de *Gazelonitis*, dans l'édition de Casaubon, est écrit *Zagillouïtis*, dans quelques manuscrits *Gazalonitis*, et dans d'autres [du nombre desquels est le nôtre 1393], *Gazallouitis.* M. Tzschucke a mis dans son texte cette dernière leçon. J'ai préféré la seconde, à un petit changement près, pour les raisons que j'ai déjà exposées [4]. La *Pemolitis* paroît être le même canton que Strabon appellera dans la suite [5] du nom de *Pimolisène.* Quant à la *Bamonitis*, quoique les imprimés, les manuscrits et les interprètes anciens et modernes s'accordent dans la manière d'écrire ce nom, je le regarde comme une erreur des copistes, d'autant plus qu'il n'existe que dans ce seul endroit de Strabon, et qu'aucun autre géographe ou historien n'en a parlé. Oseroit-on le remplacer par *Phazemonitis*, ou, comme on le trouve écrit dans Étienne de Byzance, *Phamizonitis*? Ce canton est cité dans la suite [6] conjointement avec le territoire d'Amasée [nommé ici *Gazacène*], la *Gazelonitis* et la *Pimolisène.* Pourroit-on le changer en *Babanomitis* [Βαβανομίτιδι], nom d'un lieu voisin d'Amasée, appelé par Strabon [7] *Babanomus* [Βαβανόμου]? ou faudroit-il plutôt changer ce dernier en *Bamonus* [Βαμώνου], pour le faire cadrer avec la *Bamonitis*? Je ne propose tout cela que comme de simples conjectures.

[1] Pag. 28. = [2] *Plin.* lib. VI, cap. 3. = [3] *Infrà*, pag. 561. = [4] *Suprà*, pag. 35, not. 2, et pag. 36, not. 1. = [5] *Infrà*, pag. 561 et 562. = [6] Pag. 560 et 561. = [7] *Infrà*, pag. 561.

PAGE 553.

or cette ville, comme nous l'avons déjà dit *, appartient aux *Leucosyri*, et est située au-delà de l'Halys.

* *Suprà*, pag. 19.

Il a dit encore quelque part *, qu'Homère avoit bien connoissance de l'intérieur des terres de la Paphlagonie, par les relations de ceux qui y avoient voyagé ; mais qu'il en ignoroit les côtes, de même que les autres côtes du Pont-Euxin, comme le prouve son silence. Cependant, d'après la description que nous venons d'en donner, nous pouvons avancer au contraire que ce poëte avoit parcouru toute cette côte, et qu'il n'a rien omis de ce qui méritoit alors d'être nommé. S'il n'a point parlé d'Héraclée, d'Amastris et de Sinope, villes qui n'étoient pas encore fondées, on ne doit point s'en étonner, non plus que de son silence au sujet des lieux de l'intérieur des terres : d'ailleurs nous avons déjà observé * que ne point nommer plusieurs lieux, même connus, n'est pas une preuve qu'on n'étoit pas instruit de leur existence.

* *Voyez* plus haut, tom. III, *pag.* 33.

* *Voyez* tom. I, *pag.* 61.

Mais Homère [poursuit Apollodore] ignoroit bien des choses notables relativement au Pont-Euxin, telles que l'existence de plusieurs peuples et de plusieurs fleuves; autrement, il les auroit nommés. On pourroit accorder cela à Apollodore, pour ce qui regarde les choses très-remarquables, comme la désignation des Scythes, du Palus-Mæotide, de l'Ister [dont on ne trouve point les noms dans Homère]; mais ce poëte, après avoir si bien désigné les Nomades par les épithètes de *Galactophagi*, d'*Abii*, d'hommes très-justes, et même de vénérables *Hippemolgi*, n'auroit pas négligé de les nommer [d'un seul mot] Scythes, Sauromates, ou Sarmates, si ces noms eussent été à cette époque en usage chez les Grecs. Il en est de même des Thraces et des *Mysi* qu'il nomme, sans faire mention de l'Ister, le plus grand des fleuves de ce pays et dont ils étoient voisins, lui qui est d'ailleurs si porté à donner aux pays des fleuves pour limites. Il nomme également les Cimmériens, sans nommer ni le Bosphore, ni le Palus-Mæotide.

Quant aux choses qui ne sont pas aujourd'hui, ou qui n'étoient

PAGE 553. pas encore à cette époque, aussi connues, ou qui sont étrangères à son sujet, pourquoi le blâmeroit-on de les avoir passées sous silence! Le Tanaïs, par exemple, n'est digne de remarque que parce
PAGE 554. qu'il sert de limite à l'Asie et à l'Europe. Mais ces deux noms, du temps d'Homère, n'étoient pas encore connus, non plus que la division de la terre habitée en trois continens : autrement, il n'auroit pas négligé de parler d'une division si remarquable, de même qu'il a parlé de la Libye, et du vent *Lips*, qui souffle des parties occidentales de cette contrée. Cette division n'existant pas alors, il n'étoit point obligé de faire mention du Tanaïs. Il y avoit aussi bien des choses qui méritoient d'être mentionnées ; mais elles ne s'étoient point présentées à son esprit : car nos discours, comme nos actions, dépendent souvent [non des motifs fournis par la nature des choses mêmes, mais] d'un mouvement spontané de l'esprit, [qui décide notre choix en faveur de tel ou tel objet ‹1›.]

‹1› *Car nos discours, comme nos actions... de tel ou tel objet.* Tout cela est une paraphrase de ce texte singulièrement obscur : Πολὺ ΓΑ'Ρ δὴ καὶ τὸ ἘΠΕΛΕΥΣΤΙΚΟ'Ν εἶδος ἔν τε τοῖς λόγοις καὶ ἐν ταῖς πράξεσιν ἐστί. J'aurois pu rendre le commencement de la phrase par les mots, *Ajoutez que nos discours*, comme s'il y avoit dans le grec, Πολὺ ΔΕ' δὴ καὶ τό. L'ancien traducteur Latin s'exprime ainsi : *Multiplex profectò est ea ratio quæ et ad agendum et dicendum hoc potiùs quàm illud, homines inclinat.* Le traducteur Italien : *Conciosiachè molte maniere di cose possono sopravenire nel volere l'huomo dire e fare qualsivoglia cosa.* Xylander : *Nam et in actionibus et in sermonibus multa sunt de eorum genere, quæ subitò ad animum accidunt.* Bréquigny : *Car de s'être présenté à l'esprit, doit être compté pour beaucoup dans ce que nous disons et dans ce que nous faisons.* Penzel est celui des traducteurs à qui ce passage a coûté le moins de peine ; il l'a sauté, vraisemblablement par distraction. Strabon, si je ne me trompe, fait ici allusion à la fameuse question du libre arbitre, c'est-à-dire, de cette faculté que possède l'ame de se porter à tel ou tel objet de préférence par sa pure volonté, et non par des motifs pris des qualités de l'objet même, ou de ses rapports avec nous. On appeloit cette faculté du nom d'ἘΠΕΛΕΥΣΤΙΚΗ' ΔΥ'ΝΑΜΙΣ, ou ἘΠΕΛΕΥΣΤΙΚΗ' ΚΙ'ΝΗΣΙΣ, ou simplement ἘΠΕ'ΛΕΥΣΙΣ, et, comme la nomme Strabon, ἘΠΕΛΕΥΣΤΙΚΟ'Ν ΕἿΔΟΣ, mots qu'on rend en latin par *facultas* ou *motio superveniens.* Les philosophes qui admettoient cette faculté, citoient pour exemple le cas possible de deux objets tellement semblables et conformes l'un à l'autre, qu'ils ne présentent aucun motif de choix, et dont néanmoins nous préférons l'un et laissons l'autre, en vertu de ce *je ne sais quoi qui survient* [ἐπ-

De

De tout cela il résulte que c'est mal raisonner, de conclure de ce qu'Homère n'a pas parlé d'une chose, qu'il ne la connoissoit point ; et comme cette manière de raisonner est celle de bien des personnes, nous devons, au risque de nous répéter, leur en montrer l'absurdité par plusieurs exemples, et repousser leurs attaques contre Homère. PAGE 554.

Ainsi nous dirons à ceux qui l'accusent de n'avoir pas connu tel ou tel fleuve, parce qu'il ne l'a point nommé, que par cette accusation ils prouvent leur propre ignorance. Ce poëte n'a pas non plus nommé le *Melès*, qui coule près de Smyrne, laquelle, suivant l'opinion la plus générale, a été sa patrie, tandis qu'il nomme l'Hermus et l'Hyllus [a] [fleuves beaucoup plus éloignés]. Il ne parle point du Pactole, qui se réunit dans un même lit avec ces derniers [b], et qui a sa source dans le mont Tmolus, dont il fait mention [c]. Il passe sous silence Smyrne ‹1›, et d'autres villes

[a] Iliad. lib. XX, vers. 392.

[b] Iliad. lib. XIII, vers. 625, 626.

[c] Iliad. lib. XX, vers. 385.

λευστικὸν] *à l'esprit* de celui qui choisit. *Ἔνιοι τῶν φιλοσόφων*, dit Plutarque [1], ἘΠΕΛΕΥΣΤΙΚΉΝ *τινα* ΚΊΝΗΣΙΝ *ἐν τῷ ἡγεμονικῷ κατασκευάζουσι, ἐπὶ τῶν ἀπαραλλάκτων μάλιστα γινομένην ἐκδηλον· ὅταν γὰρ δυεῖν ἴσον δυναμένων καὶ ὁμοίως ἐχόντων θάτερον ᾖ λαβεῖν ἀνάγκη, μηδεμιᾶς αἰτίας ἐπὶ θάτερον ἀγούσης, τῷ μηδὲν τοῦ ἑτέρου διαφέρειν, ἡ* ἘΠΕΛΕΥΣΤΙΚῊ ΔΎΝΑΜΙΣ *αὕτη τῆς ψυχῆς ἐπίκλισιν ἐξ αὑτῆς λαβοῦσα διέκοψε τὴν ἀπορίαν.* D'autres philosophes n'admettoient ni cette faculté, ni la possibilité du cas de deux objets absolument semblables. C'étoient les Stoïciens, ou du moins le Stoïcien Chrysippe, comme nous l'apprend le même Plutarque [2] : *Πρὸς τούτους ὁ Χρύσιππος ἀντιλέγων, ὡς βιαζομένους τῷ ἀναιτίῳ τὴν φύσιν, ἐν πολλοῖς παρατίθεται τὸν ἀστράγαλον καὶ τὸν ζυγὸν, καὶ πολλὰ τῶν μὴ δυναμένων ἄλλοτε ἄλλας λαμβάνειν πτώσεις καὶ ῥοπὰς, ἄνευ τινὸς αἰτίας καὶ διαφορᾶς, ἢ περὶ αὐτὰ πάντως, ἢ περὶ τὰ ἔξωθεν γινομένης· τὸ γὰρ ἀναίτιον ὅλως ἀνύπαρκτον εἶναι καὶ τὸ αὐτόματον· ἐν δὲ ταῖς πλαττομέναις ὑπ' ἐνίων καὶ λεγομέναις ταύταις* ἘΠΕΛΕΥΣΕΣΙΝ *αἰτίας ἀδήλους* ὙΠΟΤΡΈΧΕΙΝ, *καὶ λανθάνειν ἡμᾶς ἐπὶ θάτερα τὴν ὁρμὴν ἀγούσας.* Je n'ai mis sous les yeux du lecteur ces longues citations, que pour mieux développer les motifs de la paraphrase que j'ai faite du texte de Strabon. On pourroit objecter que notre géographe, étant de la secte Stoïcienne, ne pouvoit admettre cette faculté de l'ame de choisir sans motif : mais on sait par Plutarque [3], que Chrysippe même ne fut pas toujours fidèle à son dogme ; et il est d'autant moins surprenant que Strabon l'ait oublié, qu'il s'agissoit d'Homère, pour lequel il a donné dans plus d'une occasion des preuves d'une prévention outrée.

‹1› Il faut lire et ponctuer ainsi cette partie du texte : *ὅπου γε οὐδὲ Μέλητα... Ὕλλον ὀνομάζων· οὐδὲ Πακτωλὸν... ἔχοντα, ὃ μέμνηται. Οὐδ' αὐτὴν Σμύρναν λέγει.*

[1] *De repugnant. Stoicor.* §. 23, vol. V, pag. 259, edit. Wyttenb. = [2] *Ibid.* Conf. Tennemann, *Geschichte der Philosoph.* vol. IV, pag. 314, et Tiedemann, *System. der Stoisch. Philosoph.* vol. II, pag. 131. = [3] *Ubi suprà*, pag. 260-261.

Page 554. Ioniennes, et la plupart de celles des Æoliens, quoiqu'il parle de Milet, des îles de Samos, de Lesbos et de Tenedos. Il ne nomme ni le Lethæus, qui coule près de Magnésie, ni le Marsyas, quoiqu'il parle du Mæandre [a], dans lequel se jettent ces deux fleuves, et qui plus est, du Rhesus, de l'Heptaporus [*], du Caresus, du Rhodius [b], et d'autres encore, dont la plupart ne sont que de petits ruisseaux.

[a] Iliad. lib. II, vers. 869.
[*] C'est-à-dire, *fleuve à sept gués ou passages.*
[b] Iliad. lib. XII, v. 20.

En parlant de plusieurs villes et contrées, tantôt il nomme les fleuves et les montagnes du voisinage, tantôt il ne les nomme point. C'est ainsi qu'il passe sous silence les fleuves de l'Ætolie, de l'Attique, et de plusieurs autres pays; c'est ainsi qu'il parle quelquefois des lieux éloignés, tandis qu'il néglige ceux qui sont voisins, et qui, connus des autres, ne pouvoient assurément être ignorés de lui: même pour les peuples lointains ‹1›, il n'observe pas toujours une règle invariable; il en nomme quelques-uns, il passe le reste sous silence. Par exemple, il nomme les Lyciens, les Solymes, et ne dit rien des Milyes, ni des Pamphyliens, ni des Pisidiens; il parle des Paphlagoniens, des Phrygiens et des *Mysi*, et laisse les Mariandyniens, les Thynniens, les Bithyniens et les Bébryces [*]; il fait mention des Amazones, et ne dit pas un mot des *Leucosyri*, des *Syri*, des Cappadociens et des Lycaoniens, tandis qu'il répète plus d'une fois le nom des Phœniciens, des Ægyptiens et des Æthiopiens; il nomme la plaine d'*Aleium* et les [monts]
Page 555. Arimes, et se tait sur la nation chez laquelle ils étoient.

[*] *Voyez* ci-dessous, liv. XIV, *pag.* 678.

Ainsi l'argument qu'Apollodore tire du silence d'Homère, pour prouver l'ignorance de ce poëte, est faux: le seul argument légitime seroit, s'il pouvoit prouver que dans ce que le poëte dit, il y a des choses contraires à la vérité: il l'a sans doute essayé, mais il

‹1› Le texte porte, *οὐδὲ* ΤΟΥΣ *ἐγγὺς ἐκτὸς*, *même pour les peuples voisins;* mais le nombre des variantes, *οὐδὲ τῶν*, *οὐδὲ τοῖς* (qui est celle de notre manuscrit 1393), *οὐδὲ τοὺς ἐγγὺς ἐκτὸς* (leçon adoptée par M. Tzschucke), et la suite du discours, me font présumer que la leçon sortie de la main de Strabon étoit, *οὐδὲ* ΤΩΝ ΜΗ *ἐγγὺς ἐκτὸς*.

n'a pas été plus heureux ; il n'a point osé appeler du nom de fictions ce qu'Homère dit des vénérables *Hippemolgi* et des *Galactophagi*. Mais c'est assez parler contre Apollodore ; je reprends la suite de ma description.

PAGE 555.

[Nous avons dit * qu'] au-dessus du territoire de Pharnacie et de Trapezûs, sont les Tibarènes et les Chaldéens, jusqu'à la petite Arménie.

* Page 40.

§. XXII.
La petite Arménie.

CELLE-CI est un assez riche pays : de même que la Sophène, elle étoit gouvernée par des princes particuliers, quelquefois réunis avec ceux de l'autre Arménie *, et quelquefois agissant séparément. Ils avoient encore sous leur domination les Chaldéens et les Tibarènes, en sorte qu'elle s'étendoit jusqu'à Trapezûs et à Pharnacie.

* Nommée la *grande Arménie*.

Mais Mithridate Eupator, devenu puissant, s'empara non-seulement de la Colchide, mais de tout ce pays qu'Antipater Sisis ⟨1⟩ lui céda : il s'y attacha tellement, qu'il y fit construire soixante-quinze châteaux, où il déposa la plus grande partie de ses trésors. Les plus considérables de ces places, sont *Hydara*, *Basgœdariza*, et *Sinoria* * : ce dernier château est sur les frontières de la grande Arménie ; aussi Théophane ** a-t-il parodié son nom, en l'appelant *Synhoria* ***.

* Nom qui appartenoit à la langue du pays.
** *Voyez* liv. XI, *pag. 503* ; et liv. XIV, *pag. 617*.
*** Nom Grec, qui équivaut au mot *Limitrophe*.

En effet, toute la chaîne du mont Paryadrès fournit bien des positions propres à l'usage qu'en fit Mithridate ; car elle a beaucoup d'eaux et de forêts, et de tous côtés elle est coupée par quantité de ravins et de précipices : voilà pourquoi il la choisit pour y faire bâtir la plupart des forts destinés à garder ses richesses.

⟨1⟩ *Antipater Sisis*, Ἀντιπάτρου τοῦ Σίσιδος. Il est remarquable que les deux derniers mots manquent dans l'ancienne version Latine. Xylander et le traducteur Italien les ont pris, comme nous, pour un surnom : mais la phrase peut encore signifier, *Antipater, fils de Sisis* ; et c'est dans ce sens que l'a entendu Mannert [1].

[1] *Geograph. der Griech. und Römer*, vol. VI, part. II, pag. 281.

PAGE 555. Lui-même, poursuivi par Pompée, se réfugia dans cette extrémité du royaume de Pont, et se tint près de *Dasteira* de l'Acilisène, sur une montagne pourvue d'eau, et d'ailleurs voisine de l'Euphrate, qui sépare l'Acilisène de la petite Arménie : il y resta jusqu'à ce que Pompée, qui l'y assiégeoit, le força de fuir par les montagnes, en Colchide, et de là dans le Bosphore. Ce général Romain fonda près de cet endroit, dans la petite Arménie, la ville de Nicopolis *, qui subsiste encore, et qui est bien peuplée (1).

* C'est-à-dire, *ville de la Victoire*. *Conf.* Dion. Cass. lib. XXXVI, cap. 33.

La petite Arménie, après avoir été gouvernée par différens princes, selon que les Romains en disposoient, finit par passer sous la domination d'Archelaüs *.

* Petit fils d'Archelaüs, pontife de Comana. *Voyez* ci-dessous, *pag. 558;* et liv. XVII, *pag. 796.*

§. XXIII. Étendue du pays soumis à Pythodoris.

LES Tibarènes et les Chaldéens jusqu'à la Colchide, la ville de Pharnacie et celle de Trapezûs, sont soumis à Pythodoris *, femme sage et très-habile à administrer les affaires : elle est fille de Pythodore de Tralles. PAGE 556. Elle avoit épousé Polémon, avec qui elle régna pendant quelque temps ; puis elle lui succéda dans le gouvernement, ce prince étant mort chez les Aspurgiens, qui sont du nombre de ces barbares situés près de la Sindique. Elle avoit eu de lui deux fils et une fille : cette dernière fut donnée en mariage à Cotys le Sapéen *; et depuis que celui-ci a été assassiné, elle est restée veuve avec les enfans qu'il lui a laissés, et dont l'aîné règne à la place de son père.

* *Voyez* ci-dessus, part. I, *pag. 210.*

* Du pays des *Sapæ* en Thrace, dont il est parlé plus haut, *pag. 45.*

Des deux fils de Pythodoris, l'un, sans avoir le titre de souverain, partageoit avec sa mère les soins du gouvernement ; l'autre * a été depuis peu nommé roi de la grande Arménie. Cette princesse, remariée à Archelaüs, a vécu avec lui jusqu'au temps où il a cessé d'exister : aujourd'hui elle est veuve, et possède, outre les pays que nous venons de nommer, d'autres pays encore plus beaux, dont nous allons parler.

* *Conf.* Tacit. Annal. lib. II, cap. 56.

(1) *Nicopolis* ou *Tephrice* conserve le nom de Divriki. G.

Immédiatement après le territoire de Pharnacie, viennent la Sidène et la plaine de Themiscyra* : au-dessus de ces pays est la *Phanaræa*, le meilleur canton du Pont; car elle produit de l'huile et de bon vin, et possède tous les autres avantages d'un territoire fertile. Elle a, du côté de l'orient, le mont Paryadrès, auquel elle est parallèle dans toute sa longueur ; du côté de l'occident, le Lithrus et l'Ophlimus. Au milieu de ces montagnes, la *Phanaræa* forme une vallée d'une longueur et d'une largeur considérables, traversée par le Lycus qui vient de l'Arménie, et par l'Iris, qui sort des défilés près d'Amasée ‹1›; ces deux fleuves se réunissent vers le milieu de la vallée : à leur confluent est la ville d'*Eupatoria* ‹2›, ainsi nommée du nom de [Mithridate Eupator], son premier fondateur. Pompée l'ayant prise avant qu'elle fût achevée, y joignit un territoire, la peupla et lui donna le nom de Magnopolis* : cette ville occupe le milieu de la plaine. A environ 150 stades plus au midi, est située, au pied du Paryadrès, *Cabira**. Dans celle-ci, on voit le palais de Mithridate, le moulin à eau ‹3›, le vivier, et dans le voisinage le parc et les mines.

PAGE 556.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 37.

* De son surnom *Magnus*.

Conf. Appian. de Bell. Mithridat. cap. 78 et 115.

* Turkal.

‹1› Le *Lycus* prend aujourd'hui le nom de Koulei-hisar, de celui d'une ville qui est sur ses bords. L'*Iris* est le Tosanlu-soui qui passe à Amasieh, l'ancienne *Amaseia*, patrie de Strabon. G.

‹2› Maintenant Tchenikeh. G.

‹3› C'est dans ce passage de Strabon qu'on voit la première mention de l'usage des moulins à eau chez les anciens. Mais de ce qu'une pareille machine se trouvoit dans la résidence de Mithridate, on a eu tort de conclure que ce prince en avoit été l'inventeur. Les premiers moulins furent des moulins à bras; à ceux-ci succédèrent les moulins tournés par des animaux. On place l'origine de ceux que l'eau fait tourner, entre le temps de Jules-César et celui d'Auguste, qui étoit aussi le temps de Mithridate, puisque Vitruve [1], contemporain de ces princes, donne la description d'un moulin à eau, et qu'Antipater de Thessalonique, qui vraisemblablement [2] vivoit à la même époque, en parle comme d'une invention récente. Cependant, malgré l'importance de cette découverte, on continua de se servir pendant long-temps de l'ancienne méthode de moudre les grains; et l'usage des moulins à eau ne devint commun que vers la fin du IV.e siècle. Quant aux moulins à vent, on croit qu'ils furent inventés beaucoup plus tard : il n'en est question pour la première fois, que dans un diplôme de 1105, rapporté par Mabillon, et qui permet à un monastère en France d'avoir des moulins à eau et à vent, *molendina ad aquam et ventum* [3]. Nonobstant

[1] Lib. x, cap. 5, pag. 281, edit. Schneider. = [2] *Salmas.* in *Histor. Aug. Scriptor.* pag. 193. = [3] *Voyez* Beckmann, *Beytræg. zur Geschichte der Erfindungen*, vol. II, pag. 1-35.

PAGE 556.

* C'est-à-dire, *le fort* ou *le château neuf*. *Conf.* Plutarch. in Pomp. § 37.

A moins de 200 stades de Cabira est ce qu'on appelle le *Cænonchorion* *; c'est une forteresse placée sur une roche escarpée, au sommet de laquelle on voit une source qui fournit beaucoup d'eau, et au pied, un fleuve et un vallon profond; cette roche a une élévation prodigieuse, ce qui la rend inexpugnable. Le fort est entouré d'une excellente muraille, excepté la partie que les Romains ont détruite. Tout le terrain aux environs est couvert de forêts; il est montueux et aride à tel point, qu'il n'est pas possible d'y camper, à moins de 120 stades de distance de la roche. C'est dans ce fort que Mithridate gardoit ses ornemens et ses bijoux les plus précieux; ils sont actuellement dans le Capitole, où Pompée les a déposés [a].

PAGE 557.

[a] *Conf.* Plutarch. in Pomp. § 36-37.

* C'est-à-dire, des Tibarènes, des Chaldéens, &c. *Voyez* ci-dessus, *pag. 60*.

Pythodoris possède tout ce pays, ainsi que le pays contigu des barbares *, qu'elle avoit déjà auparavant; elle a de plus la Zélitide et la Mégalopolitide. Quant à *Cabira*, dont Pompée avoit fait une ville sous le nom de *Diopolis*, elle l'a agrandie, en a changé le nom en celui de *Sebasté*, et en a fait le lieu de sa résidence.

§. XXIV. Temple de Men-Pharnace.

* C'est-à-dire, *Lunus* ou *Luna*.

ELLE possède encore le temple de *Men* *, surnommé *Pharnace*, dans le grand bourg ‹1› d'Ameria, où il y a quantité de serfs attachés au temple, et un territoire dont les revenus sont au profit du pontife. Ce temple est singulièrement respecté par les rois, au point qu'ils en ont fait l'objet du *Serment royal* ‹2›,

cette mention tardive, un habile critique [1] prétend que les moulins à vent étoient, sinon en usage, du moins connus chez les Grecs, dès le temps du mathématicien Héron d'Alexandrie, qui vivoit au commencement du III.^{e} siècle avant notre ère [2].

‹1› Le texte porte, ἔχει δὲ ... Φαρνάκου καλούμενον, ΤΗ'Ν Ἀμερίαν, ce qui veut dire que ce temple étoit dans Ameria même, comme Xylander l'a aussi entendu, et comme la suite prouve qu'il faut l'entendre, quoique la phrase Grecque ne soit pas tout-à-fait régulière. Mais les manuscrits de M. Falconer et le traducteur Italien offrent une autre leçon, ἔχει δὲ ... Φαρνάκου καλούμενον ΚΑΙ' ΤΗ'Ν Ἀμερίαν; cette leçon feroit du temple et d'Ameria deux lieux séparés, si on ne la changeoit point en ἔχει δὲ ... Φαρνάκου καλούμενον ΚΑΤΑ' ΤΗ'Ν Ἀμερίαν.

‹2› Je corrige le texte d'après le manuscrit 1393, τὸν βασιλικὸν καλούμενον ὅρκον ΤΟΥ'ΤΟ (au lieu de ΤΟΥ'ΤΟΝ) ἀπέφηναν. Par le

[1] *Schneider*, *Comment.* ad *Vitruv.* lib. X, cap. 5, vol. III, pag. 273. — [2] *Fabric. Biblioth. Græc.* vol. IV, pag. 234, edit. Harl.

qui consiste à jurer par la fortune du roi et par le *Men-Pharnace :* il est dédié à la Lune ‹1›, de même que celui des Albanes, et ceux de Phrygie, [savoir] le temple de *Men*, situé dans le lieu de ce nom, le temple surnommé *Arcæus* * près Antioche de Pisidie, et celui qui est dans le territoire des Antiochéens ‹2›. PAGE 557.

* Le texte porte *Arcæus*, Ἀρκαίου.

serment royal, conçu probablement en ces termes, Μὰ τὴν Βασιλέως τύχην καὶ τὸν Φαρνάκου Μῆνα, *Par la fortune du Roi, et par le Men-Pharnace !* on entendoit le roi régnant du Pont, et le dieu *Lunus*, surnommé *Pharnace.* Ce surnom venoit, ou de la ville de *Pharnacie*, comme le pensoit Corsini [1], ou du premier *Pharnace*, roi de Pont, aïeul du grand Mithridate, qui étoit peut-être grand-prêtre de la Lune, comme d'autres [2] l'ont entendu avec plus de vraisemblance. Au reste, de même que dans ce serment, on trouve réunis les noms de *Fortune* et de *Men* dans un passage de l'Écriture, où le prophète Isaïe fait des reproches à ceux qui abandonnent le culte du vrai Dieu pour celui des divinités imaginaires. Dans la version Française publiée à Genève l'an 1805, ce passage est ainsi rendu littéralement : *Qui faites des festins à* GAD, *et des libations à* MENI [3]. On n'a pas besoin d'avertir que des deux noms laissés, comme noms propres, tels qu'ils existent dans l'hébreu, le dernier est à-peu-près le même que le *Men* de Strabon ; mais ce qui mérite d'être remarqué, c'est que le premier [GAD] a été rendu dans la version Grecque des Septante par Τύχη, *Fortuna* [4].

‹1› *Il est dédié à la Lune &c.* Saumaise cite [5] cet endroit de notre géographe de manière à faire soupçonner qu'il n'en a pas saisi le véritable sens. Strabon dit simplement que ce temple de *Men* et les autres qu'il nomme dans la suite, ne sont que des temples dédiés à la Lune, et cela, pour prévenir la confusion qui pourroit naître des noms ; car la Lune chez les Grecs a deux noms également féminins, *Sélène* [Σελήνη] et *Mêné* [Μήνη], et le masculin *Men* [Μὴν] ne signifioit chez eux que le *mois lunaire.* Il n'en étoit pas de même chez les peuples dont il est ici question. Chez eux la Lune étoit une divinité masculine, comme le dit Spartian, et ils l'appeloient du nom masculin de *Men*, que les Romains, ceux du moins de l'époque de la basse latinité, ont également exprimé par le nom masculin de *Lunus.* Ammonius nous apprend de plus que les Ægyptiens aussi exprimoient le nom de la Lune dans le même genre, et que d'autres la regardoient comme une divinité hermaphrodite [6]. Jablonski prétend au contraire, que dans Strabon et par-tout ailleurs où il est question du dieu *Men*, il faut entendre par ce nom, non pas précisément la *Lune*, mais le *mois lunaire*, qu'on divinisa, de même qu'on fit du temps, de l'année, du jour, de la nuit et des heures, autant de divinités diverses [7]. Nous ne nous étendrons pas davantage sur cette diversité d'opinions, qui pourroit bien n'être au fond qu'une dispute de mots.

‹2› *Et ceux de Phrygie .... des Antiochéens.* Je lis d'abord avec plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, καὶ τὸ (non pas καὶ τὰ) ἐν Φρυγίᾳ, τό τε τοῦ ΜΗΝΟΣ ἐν τῷ ὁμωνύμῳ τόπῳ, καὶ τὸ τοῦ Ἀρκαίου

[1] *Fast. Attic.* vol. II, pag. 471. = [2] Voyez *Chandler, Voyage dans l'Asie min.* vol. II, pag. 264, not. 85. = [3] *Isaias*, cap. 65, vers. 11. = [4] Voyez *Bibl. Nov. Thesaur. Philolog.* vol. III, pag. 479. = [5] *In Notis in Æl. Spartian.* pag. 164. = [6] Voyez *Menag. Not.* in *Diogen. Laert.* lib. VIII, segm. 34. = [7] *Jablonski, Opuscul.* vol. II, pag. 69-72.

PAGE 557.
§. XXV.
Comana et temple de cette ville.
* Almous !
** *Suprà*, pag. 5.

AU-DESSUS de *Phanaræa* est la ville de *Comana-du-Pont* *, du même nom que Comana de la grande Cappadoce, et consacrée à la même divinité **. Le temple y est fait sur le modèle de celui de Comana de Cappadoce ; tout ce qui regarde les sacrifices, la manière de rendre les oracles, les égards accordés aux pontifes, y sont à-peu-près les mêmes : ces derniers jouissoient sur-tout d'une grande considération sous les premiers rois ; deux fois l'année, pendant la solennité qu'on nomme la *sortie de la Déesse*, le pontife portoit le diadème, et recevoit les premiers honneurs après le roi.

* *Voyez* ci-dessus, part. I, *pag. 130-132.*

J'ai déjà fait mention * de Dorylaüs le tacticien, qui étoit bisaïeul de ma mère, ainsi que d'un autre Dorylaüs, fils de Philetærus, et neveu du premier ; et j'ai déjà dit comment ce

τὸ πρὸς τῇ Ἀντιοχείᾳ τῇ πρὸς Πισιδίᾳ (selon les variantes de M. Falconer, et non pas *Πισιδίαν*), *καὶ τὸ ἐν τῇ χώρᾳ τῶν Ἀντιοχέων.* Le texte ainsi conçu, quoiqu'il signifie ce que présente ma version littérale, ne laisse pas d'avoir quelques difficultés. Outre le temple de la Lune, connu sous le nom de *Men-Pharnace*, dont Strabon parle ici, et celui de la même divinité chez les Albanes, dont il a parlé ailleurs [1], il s'agit de trois autres temples de la même divinité; il en place deux en Phrygie, le premier *dans un lieu du même nom*, c'est-à-dire dans un lieu nommé *Men* : mais quel est ce lieu ! on ne le trouvera certainement nulle part, à moins qu'on ne lise dans notre texte, *τό τε τοῦ* ΜΗΝΟΣ ΚΑΡΟΥ *ἐν τῷ ὁμωνύμῳ τόπῳ*, et qu'on ne réforme la version en traduisant, *le temple de Men-Carus, situé dans le lieu du même nom* : ce lieu sera alors, ou un lieu nommé *Carus* ou *Caropolis* [2], et situé non loin du bourg *Caroura*, frontière de la Phrygie et de la Carie [3], près duquel en effet étoit situé le temple de *Men-Carus* [4], ou ce même bourg de *Caroura.* Le second temple Phrygien de *Men-Ascæus* suivant le texte Grec, que nous avons changé avec M. Tzschucke en *Men-Arcæus*, est le même temple que celui dont Strabon parlera dans la suite [5]. Reste le temple du territoire des Antiochéens, qui peut encore appartenir à la Phrygie, si par *Antiochéens* il entend les habitans d'Antioche de Pisidie, ville située sur les frontières de la Phrygie, et dont il existe des médailles avec l'image du dieu *Men* ou *Lunus* [6]. Mais il est plus probable qu'il parle d'Antioche sur le Mæandre, ou plutôt de Nysa, ville voisine d'Antioche, et qui porta, dit-on [7], autrefois, comme cette dernière, le nom d'Antioche. Il existe des médailles de Nysa avec l'inscription de ΚΑΜΑΡΕΙΤΗΣ [*Kamareites*], un des surnoms ou plutôt des noms de *Men*, dérivé de *Kamr* ou *Kamar*, qui en arabe signifie Lune [8].

[1] Ci-dessus, part. I de ce volume, pag. 225. = [2] Voyez *Steph. Byzant.* in Καρόπολις. = [3] *Strab.* infrà, *pag. 578.* = [4] *Idem* ibid. *pag. 580.* = [5] *Idem* ibid. *pag. 577.* = [6] Voyez *Rasche*, *Lexic. univ. rei num.* vol. I, pag. 753-756. = [7] Voyez *Cellar. Geograph. antiq.* vol. II, pag. 89. = [8] Rasche, *ubi suprà*, vol. II, part. II, pag. 1884; et vol. III, part. I, pag. 1637.

second

second Dorylaüs, après avoir été élevé par Mithridate Eupator aux plus grandes dignités, entre autres à la prêtrise du temple de Comana, conçut le projet de faire passer le royaume [de Pont] aux Romains, et comment la découverte de cette trame fut la cause de sa perte et de la disgrace où tomba toute sa famille. Ce ne fut que long-temps après, et lorsque ce royaume étoit près de s'éteindre, que Moapherne*, oncle de ma mère, se releva de cette disgrace ; mais il fut de nouveau entraîné dans la chute du roi, lui et ses amis, excepté quelques-uns qui avoient abandonné son parti avant cette catastrophe. De ce nombre fut mon grand-père maternel (1), qui, voyant que les affaires du roi alloient mal dans la guerre qu'il soutenoit contre Lucullus, et concevant d'ailleurs un grand éloignement pour un prince, qui avoit depuis peu fait périr Tibius son cousin et Théophile fils de Tibius, voulut venger leur mort et se venger lui-même. Après avoir traité avec Lucullus, il lui livra quinze places fortes, pour lesquelles ce général lui avoit promis des récompenses considérables : mais Pompée, ayant succédé à Lucullus dans le commandement de l'armée, regarda comme ses ennemis tous ceux qui avoient rendu quelque service à ce dernier, avec lequel il étoit brouillé. De retour à Rome, après avoir fini la guerre, il vint à bout d'empêcher le sénat de ratifier aucune des promesses de récompenses

PAGE 557.

* *Voyez* tom. IV, part. 1, *pag.* 210.

PAGE 558.

(1) Le texte porte, ὁ πάππος ἡμῶν ὁ ΠΡΟΣ ΠΑΤΡΟΣ ΑΥΤΗΣ, ce qui veut dire (si l'on peut s'exprimer ainsi), *mon grand-père du côté du père de ma mère*, ou en latin, suivant l'ancienne version, *Avus noster ex patre matris.* Bréquigny l'a rendu par ces mots, *mon bisaïeul sous le père de ce prince*, que je conçois d'autant moins qu'il n'y a rien de tout cela dans le texte, et qu'il n'a fait aucune note pour nous apprendre la manière dont il prétendoit le corriger. Vouloit-il lire ὁ πρόπαππος ἡμῶν ἐπὶ τῷ πατρὶ αὐτῆ ? mais cette correction est insoutenable. Tyrwhitt soupçonnoit que sous le dernier des mots écrits en capitales étoit caché le nom-propre du grand-père de Strabon. Cela est très-possible ; néanmoins je présume que l'erreur du copiste est plutôt dans le second mot, ΠΑΤΡΟΣ, et par abréviation ΠΡΟΣ, qui n'est qu'une répétition fautive du premier, auquel il ressemble si fort. Il faut donc écrire simplement, ὁ πάππος ἡμῶν ὁ ΠΡΟΣ ΑΥΤΗΣ, comme semble avoir lu le traducteur Italien, *l'avolo nostro da canto di madre*, et comme l'a entendu Xylander, dans la version duquel on lit *avus noster maternus.*

PAGE 558. faites par Lucullus à quelques personnes du Pont, alléguant pour raison qu'il étoit injuste qu'un autre que celui qui terminoit la guerre, fût l'arbitre du mérite de ceux qui avoient contribué à son succès, et leur en distribuât le prix.

Le gouvernement de Comana étoit donc, sous les rois, tel que je viens de le dire; mais Pompée, une fois devenu le maître, en donna la prêtrise à Archelaüs, et, indépendamment du territoire sacré, il lui assigna de plus un arrondissement de terrain de deux schœnes ou soixante stades*, ordonnant à ceux qui l'habitoient, d'obéir à Archelaüs. Ainsi ce dernier devint leur gouverneur, et le maître absolu des serfs sacrés qui demeuroient dans la ville, à cela près qu'il ne pouvoit pas les vendre: ils y étoient de même* au nombre de six mille.

* Deux lieues et demie.

* *Voyez ci-dessus, pag. 6.*

Archelaüs étoit fils de cet Archelaüs* qui reçut des honneurs de la part de Sylla et du sénat, et ami de Gabinius, homme consulaire: celui-ci étant envoyé en Syrie, Archelaüs s'y rendit dans le dessein de l'accompagner pour l'expédition que celui-ci préparoit contre les Parthes; mais le sénat ne l'ayant pas permise, Archelaüs abandonna ce projet, et en conçut un plus vaste. Ptolémée*, père de Cléopatre, venoit d'être chassé par les Ægyptiens, et son trône étoit occupé par sa fille*, sœur aînée de Cléopatre. Comme on lui cherchoit un mari de sang royal, Archelaüs s'offrit à ceux qui négocioient cette affaire, en se disant fils de Mithridate Eupator. Il fut accepté; mais, après avoir régné six mois, il fut tué en bataille rangée par Gabinius, qui ramenoit Ptolémée en Ægypte*.

* Général de Mithridate.

* Surnommé *Auletes*. Voyez *Strabon*, liv. XVII, *pag.* 795-796.

* Nommée Bérénice. *Conf.* Dion. Cass. lib. XXXIX, cap. 13.

* *Conf.* Dion. Cass. lib. XXXIX, cap. 57.

Le fils donc de cet Archelaüs fut revêtu de la prêtrise de Comana: il eut pour successeur Lycomède, aux possessions duquel on ajouta un terrain de quatre schœnes*. Ce dernier ayant été dépossédé, la prêtrise est à-présent à Dyteutus ‹1›, fils

* Cinq lieues.

‹1› *La prêtrise est à-présent à Dyteutus.* César avoit dépouillé Archelaüs de cette prêtrise de Comana du Pont, pour la donner à Lycomède, comme nous l'apprend

d'Adiatorix, qui paroît avoir reçu d'Auguste cette dignité, en récompense d'une belle action que voici :

PAGE 558.

Ce prince, après avoir mené en triomphe Adiatorix * avec sa femme et ses enfans, voulut faire périr le père avec son fils aîné, qui étoit ce Dyteutus [dont nous parlons]. Le second fils soutenoit aux soldats qui le menoient au supplice *, que c'étoit lui qui étoit l'aîné. Après une longue contestation entre les deux frères, les parens engagèrent Dyteutus à céder la victoire à son cadet, étant lui, comme le plus âgé, plus en état d'avoir soin de sa mère et du frère qui lui restoit ; ainsi ce fut le second fils qui subit la mort avec son père, et l'aîné fut sauvé : celui-ci obtint ensuite le pontificat de Comana ; car on dit qu'Auguste, instruit après l'exécution, de ce qui s'étoit passé, en fut affligé, et regardant ceux qui restoient, comme dignes de ses soins et de ses bienfaits, leur accorda cet honneur.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 26.*

* A la place d'ἀνάγοντας, il faut lire ἀπάγοντας.

PAGE 559.

Comana * est une ville bien peuplée, et une place très-importante pour le commerce de l'Arménie. Aux *sorties de la Déesse* *, on s'y rassemble de toutes parts, des villes et de la campagne, hommes et femmes, pour célébrer cette fête, sans parler de ceux qui y viennent en tout temps pour accomplir des vœux et pour offrir des sacrifices à la déesse.

* Almons !

* *Voyez* plus haut, *pag. 64.*

Appien[1]. Hirtius[2] dit que ce Lycomède fut nommé par César à la prêtrise de Comana de la Cappadoce : mais cette contradiction n'est qu'apparente ; on donnoit aussi à *Comana du Pont* le nom de *Comana de la Cappadoce*, comme la nomme en effet Dion Cassius[3], soit parce que le royaume de Pont n'étoit qu'un démembrement de la Cappadoce[4], soit parce que le temple y étoit construit sur le modéle de celui de Comana de la Cappadoce, et que les cérémonies du culte s'y pratiquoient à l'instar de celles de cette dernière ville[5]. Quant à Dyteutus, Strabon le fait ici succéder immédiatement à Lycomède, sans nommer Cléon, dont il dira dans la suite[6] qu'il fut honoré également de cette dignité par Auguste. Il doit l'avoir été avant Dyteutus ; mais, comme l'a remarqué le traducteur Allemand, Strabon a cru pouvoir se dispenser de nommer Cléon, qui ne jouit de cette dignité que pendant le court espace d'un mois.

[1] *Appian. de Bello Mithridat.* cap. 121. = [2] *De Bello Alexandr.* cap. 66. = [3] Lib. XXXV, cap 11, tom. I, pag. 83. = [4] *Voyez* Strab. *suprà*, pag. 4. = [5] *Voyez* Strab. *suprà*, pag. 64. = [6] *Infrà*, pag. 574.

PAGE 559. Les habitans de Comana passent leur vie dans les plaisirs ; tous leurs biens-fonds consistent en vignobles. Il y a dans la ville un grand nombre de courtisanes, dont la plupart appartiennent au temple ; car Comana est en quelque sorte une petite Corinthe : en effet, dans cette dernière ville, on voyoit aussi quantité d'étrangers qui s'y rendoient pour la fête, attirés par le grand nombre des courtisanes attachées au temple de Vénus. Bien des marchands et des militaires s'y ruinoient entièrement ; ce qui a donné lieu à ce proverbe : *Il n'est pas donné à tout le monde de faire le voyage de Corinthe* *. Telle est la ville de Comana.

* *Voyez* tom. III, *pag.* 255, de la trad. Française.

Tout le pays d'alentour est à Pythodoris, qui possède aussi la *Phanaræa*, la Zélitide et la Mégalopolitide *. Nous avons déjà parlé ** de la *Phanaræa*.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 6:.
** *Voyez* ci-dessus, *pag.* 61.

§. XXVI. Zéla et temple de cette ville.

DANS la Zélitide est la ville de Zéla (1), bâtie sur la levée de Sémiramis; on y voit le temple d'Anaïtis *, divinité qui est aussi adorée par les Arméniens : mais les cérémonies religieuses s'y font avec plus de dévotion [et de décence que chez les Arméniens *], et c'est dans ce temple que tous les habitans du Pont (2) ont la coutume de faire leurs sermens, lorsqu'il s'agit des affaires d'une grande importance. Quant au nombre des serfs attachés au temple, et aux honneurs rendus aux pontifes, du temps des rois, tout y avoit lieu

* *Voyez* tom. IV, part. I, *pag.* 257.
* *Voyez* ibid. *pag.* 339.

(1) Cette ville fut illustrée par la victoire que César y remporta sur Pharnace, fils de Mithridate. Plutarque [1] la nomme, comme Strabon, *Zela*, si ce n'est qu'il en fait un nom féminin, au lieu que dans notre géographe il est au neutre et au pluriel. Dion Cassius l'appelle *Zelea ;* et les écrivains Romains [2], *Ziela*. Elle porte aujourd'hui le nom de *Zéleh*.

(2) *Les habitans du Pont.* Le texte porte ΠΟΛΙΤΙΚΟΊ, ce qui veut dire *les hommes d'état*, ou, comme l'a rendu le traducteur Italien, *gl' uomini di governo*. L'ancien traducteur Latin, soit par distraction, soit parce que ce mot manquoit dans ses manuscrits, ne l'a point exprimé ; et en effet, si ce mot avec l'article qui le précède ne paroissoit pas dans le texte des imprimés et des manuscrits, personne ne se seroit imaginé qu'il y manque quelque chose. Mais puisqu'il y est, j'ai cru qu'il falloit le changer en ΠΟΝΤΙΚΟΊ, *les habitans du Pont.* Il est possible encore que Strabon ait écrit simplement ΠΟΛΪΤΑΙ, *les habitans de Zéla.*

[1] In *Cæsar. vit.* §. 50. — [2] Voyez *Cellar. Notit. orb. antiq.* vol. II, pag. 280.

de la manière que nous l'avons décrit* [en parlant de Comana de la Cappadoce et de Comana du Pont]. Maintenant tout est sous la domination de Pythodoris; mais [avant elle] plusieurs princes avoient déjà affoibli [la prêtrise du] temple, en diminuant le nombre des serfs et de ses autres richesses. Le territoire même de Zéla, connu sous le nom de Zélitide ‹1›, avoit été partagé entre plusieurs maîtres; car anciennement les rois traitoient Zéla, non comme une ville [immédiatement soumise à leur juridiction], mais comme un temple consacré aux dieux de la Perse *, et gouverné en tout par le pontife même : elle étoit habitée par les serfs attachés au temple et par le pontife; celui-ci possédoit de grandes richesses, et étoit environné d'un nombreux cortége, et tout cela étoit entretenu par les revenus du territoire sacré, qui appartenoit au pontife *.

PAGE 559.
* *Voyez ci-dessus, pag. 6 et 66.*

* *Voyez* ci-dessus, tom. IV, part. 1, *pag. 257*.

* Je lis ᾗ (au lieu de ἡ) τοῦ ἱερέως.

PAGE 560.

Cependant Pompée y joignit plusieurs autres cantons, et donna le nom de ville à Zéla de même qu'à Mégalopolis ‹2›, après avoir

‹1› *Connu sous le nom de Zélitide.* Le texte ajoute, *et dans lequel est la ville de Zéla bâtie sur une levée*, ἣ ἔχει πόλιν Ζῆλα ἐπὶ χώματι. Je regarde ces mots comme une interpolation, qu'on ne peut conserver qu'en l'adoucissant de cette manière, *et dans lequel [comme nous venons de le dire] est la ville de Zéla, &c.*; et c'est ainsi, en effet, qu'on la trouve dans l'ancienne version Latine suivie par le traducteur Allemand. Mais il est d'autant plus douteux que l'auteur de cette version ait trouvé dans ses manuscrits les mots, *ut diximus* [ὡς εἴπομεν, ou ὡς εἴρηται], qu'il paroît plutôt les avoir employés comme une explication des mots ἡ λεγομένη, *connu sous le nom*, qui précèdent.

‹2› Le nom de *Megalopolis* ne diffère de celui de *Magnopolis* dont Strabon a déjà parlé [1], qu'en ce que le premier est un composé de deux mots Grecs, et le second de deux mots dont l'un est Romain, *Magnus*, et l'autre Grec, Πόλις, *Polis*. L'un et l'autre peuvent signifier également *la ville du grand*, c'est-à-dire de Pompée, auquel les Romains donnoient le surnom de *Magnus*, et les Grecs celui de *Megas*, Μέγας. Il est donc à présumer qu'il s'agit ici de la même ville, comme l'a pensé le traducteur Italien, qui a conservé dans cette partie du texte le même nom de *Magnopoli*, et que Strabon n'en a varié le nom que par distraction, ou parce qu'on se servoit indifféremment de l'un et de l'autre. Cependant Mannert [2] prétend que ce sont deux villes différentes, l'une nommée *Magnopolis*, située au confluent de l'Iris et du Lycus à la proximité d'Amasée; l'autre, *Megalopolis*, qu'il faut chercher dans le canton de la Couloupène, vers les frontières de la petite Arménie. Il s'appuie d'un passage de Pline, pour prouver cette différence.

[1] *Suprà*, pag. 61. — [2] *Geograph. der Griech. und Römer*, vol. VI, part. II, pag. 480.

PAGE 560. réuni la Zélitide avec la Couloupène ‹1› et la Camisène ‹2›, situées sur les frontières de la petite Arménie et de la Laviniasène, et où l'on trouve du sel fossile et l'ancienne forteresse de Camisa, qui est aujourd'hui détruite. Par la suite les empereurs Romains * ont donné une partie de ces deux États * aux pontifes de Comana ‹3›, une partie à celui de Zéla, et le reste à Atéporix ‹4›, prince de la race des tétrarques des Galates. A la mort de celui-ci, sa portion, qui n'étoit pas considérable, est revenue aux Romains, sous le nom de province ; c'est un gouvernement particulier, ayant pour chef-lieu la petite ville de Carana, qui donne à la province le nom de *Caranitide ;* le reste est sous la domination de Pythodoris * et sous celle de Dyteutus **.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 21.*

* De la Couloupène et de la Camisène.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 60.*

** *Voyez* ibid. *pag. 66.*

Il nous reste à parler de cette partie du Pont comprise entre le pays que nous venons de nommer, les territoires d'Amisus et de Sinope, la Cappadoce, la Galatie et la Paphlagonie.

§. XXVII. La Phazemonitide.

APRÈS le territoire d'Amisus, le pays qui s'étend jusqu'à l'Halys, est la Phazemonitide, à laquelle Pompée donna le nom

‹1› *La Couloupène.* C'est la leçon de plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, au lieu de *la Caloupène.* On ne voit pas le nom de ce canton dans l'ancienne version Latine. Pline [1] le nomme *Colopène;* et il y place *Sebastea*, qui n'est qu'à 24 stades de la forteresse de *Camisa*, suivant l'Itinéraire d'Antonin [2].

‹2› *Camisène.* Dans l'ancienne version Latine, ce nom est écrit *Damisena*, peut-être par une erreur typographique. Strabon a déjà donné le nom de *Camisène* [3] à un canton du pays des Parthes, et celui de *Comisène* [4] à un autre canton de l'Arménie. Saumaise (suivi par M. Tzschucke) change le premier de ces noms aussi en *Comisène.* Quoi qu'il en soit, cette *Comisène* ou *Camisène* Parthique n'a rien de commun avec la nôtre. Pour celle de l'Arménie, il est possible que ce que Strabon a placé ailleurs dans l'Arménie, il le place ici dans la Cappadoce près des frontières de l'Arménie.

‹3› *Aux pontifes de Comana*, τοῖς Κομάνων ἱερεῦσι. Ce texte est encore susceptible de ce sens : *Au pontife de Comana du Pont et à celui de Comana de la Cappadoce.*

‹4› *Ateporix.* Cette leçon, qui a été préférée par M. Tzschucke à celle de *Teporgis*, est d'après une correction fondée sur les inscriptions des médailles; les traducteurs Latin et Italien ont lu *Teporix.*

[1] Lib. VI, cap. 3. = [2] Pag. 213, *edit. Wesseling.* = [3] Tom. IV, part. 1, pag. 270, not. 1, de la traduction Française. = [4] *Ibid.* pag. 322.

de *Néapolitide*, en y fondant près du bourg Phazemon ‹1› une habitation sous le nom de *Neapolis* ‹2›. Le côté septentrional PAGE 560.

‹1› *Phameson* ou *Phazemon* paroît être la ville actuelle de Merzifoun. G.

‹2› *Après le territoire .... sous le nom de Neapolis.* Ce texte est singulièrement embrouillé. Il seroit bien long de rapporter les diverses manières dont il a été interprété, et qu'on peut réduire à deux principales. Les uns ont pensé que Pompée fit construire près du bourg *Phazemon* (ou *Phamezon*, ou *Phamizon*) une ville à laquelle il donna le nom de *Neapolis*, et cette opinion est aussi celle des anciens traducteurs, de Pinedo [1], de Bréquigny et du traducteur Allemand. Les autres ont cru que c'est Phazemon même dont Pompée fit une ville, à laquelle il donna le nom de *Neapolis*; c'est le sens que Xylander a exprimé dans sa version, et c'est ainsi que Mannert [2] et Falconer [3] ont entendu notre texte. Ce dernier sens est insoutenable; mais de plus on peut demander à ceux qui l'ont adopté, de même qu'à ceux qui séparent Neapolis de Phazemon, comment il se fait que Pompée change le nom de *Phazemonitide* [du territoire de *Phazemon*] en celui de *Megalopolis*, qui est le nom d'une ville. Aussi Bréquigny avoit-il raison de suspecter ce mot de *Megalopolis* : mais sa conjecture, consignée dans une petite note marginale, qu'il falloit changer *Megalopolis* en *Megalopolitide*, ne suffit point pour lever la difficulté; car ce dernier nom conviendroit plutôt au territoire de *Magnopolis*, située au confluent de l'Iris et du Lycus, et que nous avons cru [4] être la même que *Megalopolis*. Il n'y auroit qu'un moyen de rétablir notre texte, si celui d'Étienne de Byzance, qui a suivi notre géographe, n'étoit pas également altéré. Essayons toutefois de corriger cet écrivain; et si cette correction est approuvée, celle de Strabon ne sera pas difficile. Voici le texte d'Etienne de Byzance: Φαμιζών, κώμη ΤΗ͂Σ ἈΜΑΣΕΊΑΣ ΚΑῚ πλησίον Ἀμισοῦ, ἧς οἱ κωμῆται Φαμιζωνῖται· ἡ χώρα Φαμιζωνῖτις, Ἡ ΝΕΆΠΟΛΙΣ λέγεται. Οὕτω γὰρ Πομπήϊος ταύτην ὠνόμασε. Dans ce texte, quoiqu'altéré, on voit clairement qu'Étienne copie notre géographe. Il fait de Phamizon (comme il le nomme) un *bourg d'Amasée*, Κώμη τῆς Ἀμασείας. C'est une erreur de copiste, au lieu de Κώμη ΤΗ͂Σ ἈΜΙΣΗΝΗ͂Σ, *bourg du territoire d'Amisus*, autre erreur, qui seroit celle d'Étienne même; ou bien, au lieu de Κώμη ΠΛΗΣΊΟΝ ἈΜΑΣΕΊΑΣ, *bourg voisin d'Amasée*, ce qui seroit assez raisonnable. On pourroit encore lire, Κώμη ΠΛΗΣΊΟΝ ἈΜΙΣΟΥ͂, *bourg voisin d'Amisus*; et peut-être est-ce la leçon la plus conforme à ce que dit Strabon, qui place Phazemon à la suite du territoire d'Amisus. Étienne ajoute que le territoire de Phamison porte le nom de *Phamisonitide*, et même celui de *Neapolis*, et que ce fut Pompée qui lui donna ce dernier nom. Qui ne voit encore ici qu'Étienne copie Strabon, mais d'après un texte qui differe de celui que nous voyons aujourd'hui dans les imprimés et les manuscrits, quoiqu'il ne soit guère meilleur! Ce qu'on y trouve de bon, et qui nous suffit pour comprendre Strabon, c'est que le nom de *Megalopolis* n'y paroît pas, et que celui de *Neapolis* est appliqué au territoire, et non pas à la ville de Phamison. Je crois donc que dans Étienne il faut lire, ... ἡ χώρα Φαμιζωνῖτις, Ἥ [ou bien Ἡ ΚΑῚ] ΝΕΑΠΟΛΪ́ΤΙΣ λέγεται κ. τ. λ. *Le territoire [de Phamison] se nomme Phamizonitide ou Neapolitide, car c'est Pompée*

[1] *Adnotation. ad Steph. Byzant.* in Φαμιζών. = [2] *Geograph. der Griech. und Röm.* vol. VI, part. II, pag. 465. = [3] *Voyez* sa carte de l'Asie mineure, mise à la tête du XII.e livre de Strabon, tom. II, pag. 775. = [4] *Voyez* ci-dessus, *pag. 69*, note 2.

Page 560. de ce pays est borné par la Gazélitide ‹1› et par le territoire d'Amisus, le côté occidental par l'Halys, l'oriental par la *Phanaræa,* et le reste par le territoire d'Amasée, notre patrie, territoire très-étendu et le plus fertile de tous.

La partie de la Phazemonitide située du côté de la *Phanaræa* est occupée par le lac Stiphane ‹2›, qui, par sa grandeur, ressemble à une mer; il donne beaucoup de poisson, et est entouré de pâturages pour toute sorte de bestiaux. Au-dessus de ce lac est un fort escarpé, nommé *Cizari,* aujourd'hui désert; et non loin de là, un palais royal démoli ‹3›. Le reste de ce canton consiste pour la plus grande partie en terres nues, qui produisent du froment.

Au-dessus du territoire d'Amasée, sont les eaux thermales des Phazemonitiens *, très-efficaces pour la guérison de plusieurs maladies, et le fort Sagylium, situé sur une très-haute montagne escarpée, terminée en pointe: ce fort, pourvu d'abondantes eaux, est aujourd'hui négligé; mais en plusieurs occasions il fut très-utile

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 71*, note 2.

qui lui a donné ce dernier nom. D'après cette correction, le texte de Strabon, Μετὰ μὲν οὖν τὴν Ἀμισηνῶν μέχρι τοῦ Ἅλυος ἡ ΦΑΖΗΜΩΝΙΤΙΣ ἐστιν, ἣν Πομπήϊος ΜΕΓΑΛΟΠΟΛΙΝ ὠνόμασε, κατὰ ΦΑΖΗΜΩΝΑ κώμην ἀποδείξας ΤΗΝ κατοικίαν, καὶ προσαγορεύσας Νεάπολιν, doit être réformé de cette manière, ... Ἅλυος ἡ ΦΑΜΗΖΩΝΙΤΙΣ ἐστιν, ἣν Πομπήϊος ΝΕΑΠΟΛΙΤΙΝ ὠνόμασε, κατὰ ΦΑΜΗΖΩΝΑ κώμην ἀποδείξας ΤΙΝΑ κατοικίαν κ. τ. λ. Dans cette correction il n'y a que le second et le quatrième mot que je propose de changer. Le troisième, Φαμιζῶνα, *Phameson*, au lieu de Φαζημῶνα, *Phazemon*, est une des leçons recueillies par M. Falconer, et dont celle d'Étienne de Byzance diffère très-peu; mais ce changement exigeroit de plus celui du premier mot *Phazemonitide* [qui viendra encore dans la suite] en *Phamezonitide*, leçon confirmée en partie par le *Phamizonitide* d'Étienne de Byzance.

‹1› *Gazelitide.* J'ai été conduit à lire ainsi à la place de *Gazelotos*, Γαζηλωτὶς, par la mauvaise leçon *Zeletide*, Ζηλῖτις, de quelques manuscrits. J'ai déjà observé [1] que c'est le même canton que Strabon, ou plutôt ses copistes, ont nommé *Gazalonitide*, ou *Gadilonitide.*

‹2› Ce lac est probablement la lagune qui se trouve près de l'Iekilermak, l'ancien *Iris*, et à l'occident de ce fleuve. G.

‹3› *Un palais royal démoli.* Βασίλειον ΚΑΤΕΣΚΕΥΑΣΜΕΝΟΝ, comme porte notre texte, ne peut signifier qu'*un édifice servant de résidence royale*, ou *un palais royal meublé*. J'ai cru qu'il falloit lire ΚΑΤΕΣΚΑΜΜΕΝΟΝ, *démoli*. Ce n'est pas la première fois que les copistes ont confondu ces deux mots. Strabon nous dira bientôt [2] que dans ces environs se trouvoit le plus grand nombre de forts démolis et d'édifices déserts à cause de la guerre de Mithridate.

[1] Voyez *suprà*, pag. 35, note 2. — [2] *Infrà*, pag. 75.

aux

aux rois. C'est là qu'Arsace ‹1› fut pris et tué par les fils du roi Pharnace : il s'étoit emparé du gouvernement [de ce canton] sans être autorisé par aucun des généraux [Romains], et vouloit exciter des troubles. Polémon et Lycomède, tous deux rois‹2›, le prirent, en se rendant maîtres du fort, non de vive force, mais par famine ; car, ne pouvant plus tenir la plaine, il se sauva dans la montagne, sans provisions, et y trouva d'ailleurs les puits comblés de pierres énormes ‹3› : ce fut Pompée qui donna cet ordre, lorsqu'il fit détruire tous les forts, pour ôter aux brigands la commodité de s'y retirer. Telles furent les dispositions que fit Pompée dans la Phazemonitide ‹4› : mais ceux qui vinrent après lui, la partagèrent de même entre divers rois. PAGE 560. PAGE 561.

§. XXVIII. Description de la ville d'Amasée.

AMASÉE, ma patrie, est située dans une vallée longue et profonde, traversée par l'Iris : l'art et la nature ont concouru pour en

‹1› *Arsace*, Ἀρσάκης. Quelques-uns des manuscrits consultés par M. Falconer portent *Arsane*, Ἀρσάνης, leçon que cet éditeur juge préférable à celle du texte.

‹2› *Tous deux rois*, Βασιλέων ἀμφοῖν. Le texte me paroit d'autant plus suspect, que le premier des deux mots Grecs a été gratté dans notre manuscrit 1393, par une main postérieure. Mais ce qui augmente mes soupçons, c'est que, de la manière dont Strabon s'exprime, il sembleroit (comme l'observe le traducteur Allemand) qu'il nous donne Polémon et Lycomède pour deux fils du roi Pharnace. Or le fils de ce dernier s'appeloit Darius, et fut créé roi de Pont par Antoine[1]. Polémon, fils de l'orateur Zénon, fut créé, à la même époque et par le même Antoine, roi de cette partie[2] du Pont qui fut nommée depuis, *Pont Polémoniaque.* Quant à Lycomède, il ne peut être que le pontife de Comana, duquel Strabon a déjà parlé[3]. S'il lui donne ici le titre de roi, c'est parce que les pontifes de cette ville jouissoient en effet des prérogatives de la royauté, comme le dit expressément Appien[4], et que Lycomède avoit d'ailleurs l'avantage d'être issu des rois de la Cappadoce[5]. Quoi qu'il en soit, ce Lycomède fut dépouillé ensuite de sa principauté par Auguste[6].

‹3› Entre les mots *pierres énormes* et *ce fut Pompée*, Mannert[7] et Tzschucke ont cru apercevoir qu'il manquoit quelque chose. Mais aucun des manuscrits consultés ne présente ici de lacune.

‹4› J'ai écrit *Phazemonitide*, pour me conformer au texte, quoique l'orthographe *Phamezonitide*, que j'ai déjà indiquée[8], me paroisse préférable.

[1] Appian. *De Bell. civil*lib. lib. V, cap. 75. = [2] Strabon, *infrà*, pag. 578 du texte Grec, et tom. IV, part. 1, pag. 188, not. 2 de la trad. Franç. = [3] *Suprà*, pag. 66. = [4] *De Bell. Mithridat.* cap. 114. = [5] Voyez *Hirtius*, *de Bello Alexandrin.* cap. 66. = [6] *Dio Cass.* lib. LI, cap. 2. = [7] *Geograph. der Griech. und Röm.* vol. VI, part. II, pag. 465. = [8] *Suprà*, pag. 71, not. 2.

PAGE 561. faire une ville admirable, de manière qu'elle peut servir à-la-fois de demeure et de place forte à ses habitans; car c'est une roche, haute et escarpée, qui domine l'Iris. Les murailles posent, d'un côté, sur la rive même du fleuve où est située la ville; de l'autre, elles remontent ‹1› à gauche et à droite vers deux sommets qui se ressemblent parfaitement, et qui sont défendus, on ne peut pas mieux, par des tours. L'enceinte de la ville comprend les palais et les tombeaux des rois. Les deux sommets ont de chaque côté une gorge fort étroite, et haute de six ou sept stades, par laquelle on monte en venant des bords du fleuve et des faubourgs de la ville. De cette gorge aux sommets reste encore un stade à monter par un chemin si roide, qu'il est impossible à aucune force de le franchir. L'eau est portée dans la ville par deux conduits taillés dans le roc, qui ne la laissent jamais manquer ‹2›, et dont l'un aboutit au fleuve, l'autre à la gorge. Le fleuve est traversé par deux ponts ‹3› : l'un conduit de la ville au faubourg, l'autre du faubourg à la banlieue; car c'est à ce dernier pont que finit la montagne située au-dessus de la roche.

Après ce fleuve, la vallée, étroite d'abord, s'élargit ensuite,

‹1› Le texte n'est pas bien clair; mais la correction proposée par Casaubon, *ἀνατρέχει* [au lieu d'*ἀνατρέχων*], est sûre. Je l'ai suivie, à cela près que je rapporte ce mot, non à *ὄρος*, *montagne*, ou *πέτρα*, *roche*, comme le pensoit ce critique, mais à *τεῖχος*, *murailles*. Je m'aperçois que le traducteur Allemand a exprimé le même sens.

‹2› *L'eau est portée dans la ville .... qui ne la laissent jamais manquer.* Je lis avec quelques manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393 : *Ἔχει δὲ ... [illegible] ἀναφαίρετα.* Telle a été encore la leçon suivie par les anciens traducteurs.

‹3› Dans le seizième siècle, Busbec trouva la ville d'Amasée divisée par le fleuve en deux parties, disposées en amphithéâtre, de manière que la vue se portoit de l'une à l'autre jusqu'au lit du fleuve qui les séparoit. Suivant Tavernier, qui avoit visité la même ville dans le dix-septième siècle, Amasée est bâtie sur un penchant dans un enfoncement de montagne; elle n'a de vue que du côté du midi sur une belle campagne. Du côté du levant, sur une haute montagne, on voit une forteresse, où l'on ne peut avoir d'autre eau que celle de pluie, que l'on conserve dans une citerne; au milieu de la montagne on trouve une belle source d'eau. Tavernier parle encore de roches dures qu'on avoit coupées autrefois dans l'espace d'une lieue, pour faire venir de l'eau de la fontaine dans la ville, et qui doivent être ces conduits dont parle Strabon.

et forme la plaine nommée *Chiliocomon* *; puis succèdent la Diacopène et la Pimolisène, deux cantons très-fertiles, qui s'étendent jusqu'à l'Halys. Telle est la partie septentrionale du territoire d'Amasée ; elle a environ 500 stades de longueur : le reste, jusqu'au Babanomus* et à la Ximène, laquelle s'étend aussi jusque près de l'Halys, est encore plus long. Sa largeur, du septentrion au midi, s'étend, vers la Zélitide et la grande Cappadoce, jusqu'aux *Trocmi* ‹1›.

Page 561.

* C'est-à-dire, la plaine de *mille bourgs* ou *villages*.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 54*, not. 2.

Dans la Ximène il y a du sel fossile ‹2›, dont on présume que le fleuve Halys tire son nom *. On voit dans notre pays, plus qu'ailleurs, des forteresses détruites, et beaucoup de terres désertes, à cause de la guerre de Mithridate. Néanmoins on y trouve par-tout des arbres, et, dans plusieurs endroits, des pâturages propres à nourrir des chevaux ‹3› et d'autres espèces d'animaux : le pays en entier est très-habitable. Amasée fut aussi donnée à des rois ; mais aujourd'hui elle fait partie d'une province [Romaine].

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 35*.

§. XXIX.

Partie du royaume de Pont située au-delà de l'Halys.

Il nous reste à parler de la partie du Pont située au-delà de l'Halys, aux environs de l'Olgassys ‹4›, et sur les frontières de la Sinopide. L'Olgassys est une montagne fort élevée et d'un accès très-difficile, où l'on voit par-tout des temples érigés par les

‹1› *Jusqu'aux Trocmi.* Comme il s'agit de la largeur du territoire d'Amasée du septentrion au midi, le nom de Τρόκμων, *Trocmi*, désignant des peuples situés dans la Galatie à l'occident d'Amasée, paroîtroit ici déplacé; d'autant plus que ce nom, dans notre manuscrit 1393, est écrit Τροιμῶν, *Troemi* [leçon suivie par le traducteur Italien]; et il devoit encore avoir cette autre variante Τρογίνων, puisque l'ancien traducteur Latin l'a rendu par *Troginos*. Néanmoins je pense qu'on pourroit laisser le texte tel qu'il est, en considérant que les *Trocmi*, selon notre géographe [1], s'étendoient jusqu'à *Mithridatium*, forteresse qui leur fut donnée par Pompée, et qui étoit au midi du territoire d'Amasée.

‹2› On appeloit ce sel, au moyen âge, du nom de *sel de Gangra*, ἅλας Γαγγρηνόν, à cause de la proximité de la petite ville de Gangra, appartenant aux Galates. On lui donnoit encore le nom de *sel de Cappadoce* [2].

‹3› Il faut arranger le texte de cette manière, ἔστι μέντοι πᾶσα ΜΈΝ εὔυδρος, Ἡ ΔΈ ΚΑῚ ἱππόβοτος . . . ἅπασα δ' οἰκήσιμος καλῶς.

‹4› L'*Olgassys* est la chaîne de montagnes nommée maintenant Elkas-daghi. G.

[1] *Infrà*, pag. 567. = [2] Voyez *Du Cange*, *Glossar. med. et infim. Græcitat.* vol. II, pag. 1327.

PAGE 562.

Paphlagoniens ; il est entouré d'un pays assez fertile et assez peuplé, tel que la Blaène et la Domanitide traversée par le fleuve Amnias ‹1›. C'est dans ces lieux que Mithridate Eupator, non pas en personne*, mais par ses généraux, détruisit entièrement l'armée de Nicomède, roi de la Bithynie*. Celui-ci, suivi d'un petit nombre des siens, s'enfuit vers sa capitale, d'où il s'embarqua pour l'Italie : mais Mithridate, qui le poursuivoit, prit sans coup férir la Bithynie, et s'empara [du reste de cette partie] de l'Asie jusqu'à la Carie et à la Lydie.

* Je lis οὐκ αὐτὸς et non pas οὐδ' αὐτὸς.

* Voyez *Appian. de Bello Mithridat.* cap. 18-20.

§. XXX. *Sandaracurgium.*

On trouve encore dans ce canton l'établissement d'une [nouvelle] ville nommée *Pompeïopolis*, et où l'on voit le *Sandaracurgium* *, à peu de distance de *Pimolisa*. Cette dernière est une forteresse royale, aujourd'hui détruite, dont le territoire attenant aux deux rives du fleuve * a été nommé *Pimolisène*. Le *Sandaracurgium* est une montagne percée par de longues excavations qu'on y a pratiquées pour en tirer le minéral : on l'exploitoit pour le compte du gouvernement, en y employant les malfaiteurs condamnés à être vendus comme esclaves ; car ces travaux, dit-on, outre qu'ils sont très-pénibles, corrompent l'air par les exhalaisons fortes de la mine, et le rendent funeste aux ouvriers. En effet, ils n'y vivent pas long-temps, et il arrive souvent qu'on est obligé d'interrompre les travaux de la mine, à cause du peu de profit qu'on en tire : plus de deux cents esclaves y travaillent, et ce nombre est sans cesse diminué par les maladies et par la mort. En voilà assez sur le Pont.

* C'est-à-dire, mine de sandaraque ou d'orpiment rouge.

* De l'Halys.

§. XXXI. Reste de la Paphlagonie mediterranée.

Après Pompeïopolis, vient le reste de la Paphlagonie méditerranée, en allant vers l'occident jusqu'à la Bithynie. Cette partie, quoique peu considérable, étoit naguère gouvernée par plusieurs princes ; mais, leur race étant venue à s'éteindre, elle est aujourd'hui

‹1› L'*Amnias* paroît être le fleuve qui a ses sources près de Kastamouni. G.

soumise aux Romains. La portion qui est sur les frontières de la Bithynie, porte le nom de *Timonitide ;* les autres parties sont connues sous ceux de *domaine de Gezatorix*, de *Marmolitide*, de *Sanisène* et de *Potamia* *. Il y avoit aussi un canton nommé *Cimiatène*, où étoit *Cimiata* ‹1›, château fort au pied du mont Olgassys. Mithridate surnommé *Ctistès** s'en servit comme d'une place forte pour la conquête du Pont : sa succession passa à ses descendans jusqu'à Mithridate Eupator. Le dernier prince de la Paphlagonie fut Dejotarus ‹2› surnommé Philadelphe, fils de Castor ; il possédoit Gangra, petite ville et forteresse à-la-fois, qui avoit servi de résidence à Morzéus ‹3›.

Page 562.

* C'est-à-dire, riveraine.

* C'est-à-dire, fondateur.

§. XXXII. Poissons fossiles.

Page 563.

Eudoxe parle de poissons fossiles ‹4› qu'on trouve en Paphlagonie, dans des lieux secs, sans désigner l'endroit ; il parle

‹1› *Cimiatène, où étoit Cimiata.* Ayant adopté la leçon *Cimiata*, confirmée par plusieurs imprimés et manuscrits, de même que par le traducteur Italien, et reçue dans le texte par M. Tzschucke, de préférence à celle de *Ciniata* et à la leçon de notre manuscrit 1393, *Cimia*, Κιμία, je devois conséquemment changer aussi le mot *Cinistène* en *Cimiatène*. La raison est la même que celle qui portoit Casaubon à le changer en *Ciniatène ;* car de même que le territoire de *Camisa* a été nommé *Camisène*, et celui de *Pimolisa*, *Pimolisène*, de même le territoire de *Cimiata* doit s'appeler *Cimiatène*.

‹2› Ce Dejotarus, fils de Castor, ne peut être que celui qui fut allié de Lucullus et de Pompée dans la guerre contre Mithridate [1]. Sa fille, mariée à Saocondarius, eut un fils appelé du nom de son bisaïeul, Castor, et qui envoya à Rome accuser son grand-père maternel d'avoir voulu attenter à la vie de César, comme nous l'apprend Cicéron dans sa harangue *pro rege Dejotaro*. Ce fut peut-être cette accusation qui causa ensuite la mort des parens de Castor [2].

‹3› *Morzéus.* Cellarius [3] prétend que c'est le prince dont Tite-Live [4] parle en ces mots: *Ariarathis Cappadoces, et Morzi auxiliares in lævo quatuor fermè millium numerum explebant.* D'autres ont cru voir dans le *Morzi* de cet écrivain, non le nom d'un prince (au génitif singulier), mais celui d'un peuple (au nominatif pluriel), allié d'Ariarathe.

‹4› Strabon a déjà parlé [5] des poissons fossiles de la Gaule. Il est aussi question dans Théophraste [6], de ceux dont il parle ici, d'après Eudoxe. On les trouvoit aux environs de Tium et d'Héraclée du Pont; ce qui a donné lieu à Casaubon de vouloir changer le *Cius* de la suite du texte en *Tium ;* conjecture qu'il a abandonnée depuis.

[1] *Appian. de Bell. Mithridat.* cap. 75 et 114, et *de Bell. civil.* lib. II, cap. 71. = [2] Voyez *Strab. infrà*, pag. 568. = [3] *Geograph. antiq.* lib. III, cap. 8, vol. II, pag. 269. = [4] Lib. XXXVIII, cap. 26. = [5] Tom. II, pag. 16 de la traduction Française. = [6] Apud *Athen.* lib. VIII, pag. 331.

PAGE 563. aussi de ceux qu'on pêche dans des lieux humides, aux environs du lac Ascanie, situé près de Cius : mais dans tout cela il ne dit rien de clair et de positif (1).

Puisque nous avons parlé de la partie de la Paphlagonie voisine du Pont, et que du côté de l'occident cette même Paphlagonie touche à la Bithynie, nous allons de même décrire celle-ci; ensuite nous partirons de ce point, pour donner la description du pays qui vient à la suite des Bithyniens et des Paphlagoniens au midi, jusqu'au mont Taurus, et qui est parallèle au Pont et à la Cappadoce. Cet ordre et cette division sont indiqués par la nature même des lieux.

(1) *Mais dans tout cela il ne dit rien de clair et de positif.* Strabon a raison d'accuser Eudoxe d'obscurité, si les paroles qu'il cite de lui étoient telles qu'on les voit dans notre texte, τὴν ΥΠΟ' ΚΙ'Ω, *situé sous le Cius.* Mais je crois qu'il faut lire τὴν ΠΡΟ'Σ ΚΙ'Ω, *situé près de Cius*, comme je l'ai traduit, et parce qu'il est probable que cette préposition ΠΡΟ'Σ étoit anciennement dans le texte, puisque l'ancien traducteur Latin l'exprime par *apud* et non par *sub.* On peut encore traduire, *situé près du Cius;* car Cius étoit à-la-fois le nom d'une ville et celui d'un fleuve qui couloit auprès de cette ville[1], l'une et l'autre à très-peu de distance du lac Ascanie.

[1] Voyez *Plin.* lib. V, cap. 32.

CHAPITRE III.

DE LA BITHYNIE.

Limites et villes de la Bithynie. — Chalcédoine. — Nicomédie. — Prusiade. — Prusa. — Difficulté de distinguer les limites de la Bithynie et des pays voisins. — Autres villes de la Bithynie. — Anciens habitans de la Bithynie. — Savans illustres sortis de la Bithynie. — Peuples situés au midi de la Bithynie.

PAGE 563. §. 1.er Limites et villes de la Bithynie.

LA Bithynie est bornée à l'orient par les Paphlagoniens et les Mariandyniens et quelques-uns des Épictètes *; au septentrion, par le Pont-Euxin, depuis l'embouchure du Sangarius ‹1›, jusqu'au détroit qui sépare Byzance de Chalcédoine; à l'occident, par la Propontide; et au midi, par la Mysie et la Phrygie surnommée *Épictète* ou *Hellespontiaque*.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 81 et 105.*

§. II. Chalcédoine.

ON trouve dans la Bithynie, située sur le détroit, la ville de Chalcédoine * fondée par les Mégariens ‹2›, le bourg de Chrysopolis, et le temple Chalcédonien. Au-dessus de ces lieux, non loin de la mer, est la fontaine Azaritia ‹3›, qui nourrit de petits crocodiles.

* *Voyez* tom. III, *pag. 93* de la trad. Franç.

‹1› Ce fleuve conserve le nom de Sakaria. Les limites orientales de la Bithynie s'étendirent, à certaines époques, et même au temps de Strabon, bien à l'est du *Sangarius*. Voyez ci-après *pag. 85, not. 2.* G.

‹2› Les colons Mégariens qui fondèrent Chalcédoine, avoient été conduits par Archias, comme nous l'apprend Mela [1].

‹3› Étienne de Byzance [2] nomme cette fontaine *Zareta*, et les crocodiles, *Zaretii*. Eudoxe, auquel Antigonus de Caryste [3] attribue ce que Strabon dit des crocodiles, ajoutoit que c'étoient des crocodiles semblables à ceux de l'Ægypte. Mais il est plus probable que ces animaux de la fontaine *Azaritia*, et même les serpens du fleuve Rhyndacus dont parloit Métrodore [4], n'étoient que des espèces de lézards [5], auxquels

[1] Lib. 1, cap. 19. §. 35. = [2] In Ζάρητα. = [3] *Histor. mirabil.* cap. 162. = [4] Apud *Plin.* lib. VIII, cap. 14. Cf. *Mela*, lib. 1, cap. 19, §. 20. = [5] Voyez *Schneider*, in *Aristotel. Histor. animal.* vol. I, *Præfat.* pag. XXXIII.

PAGE 563.

Vient ensuite la côte des Chalcédoniens connue sous le nom de golfe Astacène ‹1›, et qui fait partie de la Propontide.

§. III. Nicomédie.

SUR ce golfe est bâtie Nicomédie, ainsi nommée de son fondateur Nicomède ‹2›, un des rois de la Bithynie. Ce nom [de Nicomède] fut commun à plusieurs rois de cette contrée, à cause de la célébrité du premier qui l'avoit porté, de même que celui de Ptolémée le fut à plusieurs souverains d'Ægypte. Sur ce même golfe est encore la ville d'Astacus, fondée par les Mégariens et les Athéniens et ensuite par Dœdalsus ‹3›, et qui a donné son nom au golfe. Elle fut détruite par Lysimaque ‹4›, et ses habitans furent transférés à Nicomèdie, par le fondateur de cette dernière ville.

§. IV. Prusiade.

IMMÉDIATEMENT après le golfe Astacène, vient un autre golfe ‹5›, qui s'avance dans les terres vers l'orient, et sur lequel est Prusiade ‹6›, anciennement nommée Cius. Philippe [roi de

les Grecs modernes donnent encore aujourd'hui le nom de crocodiles. J'oserois même avancer que le nom de *Zaretii* dans Étienne de Byzance me paroît être l'altération de quelque dérivé du mot Σαῦρα, *Saura*, ou Σαῦρος, *Saurus*, qui est le nom du lézard chez les Grecs anciens. Un autre dérivé de ce nom, Σαυρῖται, *Sauritæ*, est expliqué dans Hesychius, par εἶδός τι ὄφεων, *espèce de serpent*, ou plutôt *de reptile*.

‹1› C'est le golfe de Nicomédie. G.

‹2› On a déjà observé que c'est Nicomède, premier de ce nom, qui fut le fondateur de Nicomédie, ou plutôt qui agrandit et appela de son nom la ville qu'avoit déjà fondée son père Zypœtès, fils de Bas, petit-fils de Boteiras, arrière-petit-fils de Dœdalsus ou Dydalsus [1].

‹3› Le trisaïeul de Nicomède. *Voyez* la note précédente.

‹4› *Elle fut détruite par Lysimaque;* vraisemblablement pendant la guerre que ce prince eut avec Zypœtès, père de Nicomède, et dans laquelle il finit par avoir le dessous [2].

‹5› C'est le golfe *Cianus*, qui prenoit son nom de la ville de *Cius*, aujourd'hui Ghio ou Kemlik. G.

‹6› *Prusiade*, Προυσιὰς, au génitif Προυσιάδος. A l'exemple de M. Tzschucke, j'ai suivi la leçon de plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393. Le texte porte *Prusa*, Προῦσα, nom d'une ville différente de Prusiade. Quant à son ancien nom, *Cius*, il n'y a peut-être que Memnon [3] qui l'appelle *Cierus*. Il règne dans les noms de cette ville ou de ces villes, une grande

[1] Voyez *Pausan.* lib. v, cap. 12, et *Phot. Biblioth.* pag. 720-721. — [2] Voyez *Phot. Biblioth.* pag. 722. — [3] *Idem*, *ibid.* pag. 717 et 737.

Macédoine],

Macédoine], fils de Demetrius et père de Persée, après avoir PAGE 563.
détruit Cius, et Myrlea *, ville voisine de cette dernière ainsi que * Moudania.
de celle de Prusa *, les donna toutes deux à Prusias, fils de Zélas **, * Brusa. ** Ou *Ziélas* selon d'autres.
qui l'avoit aidé à les détruire. Celui-ci les ayant relevées de leurs ruines, nomma Cius de son nom *Prusiade*, et donna à Myrlée celui de sa femme Apamea : c'est ce Prusias qui reçut dans ses États Annibal, réfugié chez lui, après la défaite d'Antiochus, et qui céda aux rois Attaliques *, par un traité, la Phrygie Hellespontique, appelée anciennement la petite Phrygie, et que ceux-ci ont nommée la Phrygie Épictète *.

* C'est-à-dire, aux rois de Pergame.

* C'est-à-dire, *acquise ou conquise.*

PAGE 564.

Au-dessus de la ville de Prusiade est la montagne connue sous le nom d'*Arganthonium* <1>. C'est là, suivant la fable, qu'Hylas, un des compagnons d'Hercule, et qui s'étoit embarqué avec lui sur le navire Argo, ayant mis pied à terre, pour aller faire de l'eau, fut enlevé par les nymphes; et que Cius, autre compagnon de ce héros, revenant de la Colchide, s'arrêta, et fonda la ville à laquelle il donna son nom <2>. En effet, aujourd'hui encore, les habitans de Prusiade célèbrent une fête [nommée] *Oreibasia* *, pendant laquelle ils courent en troupe dans les forêts, à la manière des Bacchantes, appelant Hylas, comme s'ils étoient sortis pour le chercher *.

* Comme qui diroit, *la course par les montagnes.*

* Voyez *Apollon. Argonautic.* lib. 1, vers. 1353.

Les habitans de cette ville, s'étant comportés amicalement avec les Romains, ont obtenu leur liberté ; mais ceux d'Apamée ont reçu une colonie Romaine.

confusion, sur laquelle on peut consulter Cellarius [1], et les notes de divers critiques réunies dans l'édition de Strabon publiée par M. Falconer.

<1> Dans les Argonautiques d'Apollonius de Rhodes [2], cette montagne porte le même nom d'*Arganthonium*; mais dans ceux qu'on attribue à Orphée [3], elle est nommée *Arganthus*.

<2> Suivant Aristote, la ville, déjà existante, reçut le nom de *Cius*, qui y conduisit une colonie de Milésiens. Avant l'arrivée de cette colonie, elle étoit habitée par des Cariens, et avant ceux-ci, par des Mysiens [4].

[1] *Geograph. antiq.* vol. II, pag. 241-243. = [2] Lib. 1, vers. 1178. = [3] Vers. 641. = [4] Voyez *Scholiast. ad Apollon. Argonautic.* lib. 1, vers. 1177.

PAGE 564.
§. V.
Ville de Prusa.

Quant à Prusa, située au-dessous de l'Olympe ‹1› en Mysie, aux frontières de cette contrée et de la Phrygie, c'est une ville bien gouvernée : elle a été fondée par Prusias, qui fit la guerre contre Crœsus ‹2›.

§. VI.
Difficulté de distinguer les limites de la Bithynie et des pays voisins.

Il est très-difficile de marquer au juste les limites qui séparent les Bithyniens, les *Mysi*, les Phrygiens, et plus encore les *Doliones* établis aux environs de Cyzique, les *Mygdones* et les Troyens. Sans doute que [dans une description géographique] on ne doit pas confondre les peuples les uns avec les autres ; et l'on cite

‹1› Prusa étoit située, selon Pline [1], au-dessous du mont Olympe, *sub Olympo condita ;* selon Appien [2], près de l'Olympe, πρὸς τῷ ὄρει. Il paroît donc à-peu-près certain que, dans notre texte, les mots ἘΠῚ τῷ Ὀλύμπῳ, *sur l'Olympe*, doivent être changés en ὙΠῸ τῷ Ὀλύμπῳ, *au-dessous de l'Olympe.* Nous avons déjà [3] vu un pareil exemple de confusion de ces deux prépositions.

‹2› *Qui fit la guerre contre Crœsus,* τοῦ ΠΡῸΣ ΚΡΟῖΣΟΝ ΠΟΛΕΜΉΣΑΝΤΟΣ. Manuscrits, imprimés, traducteurs anciens et modernes, tous s'accordent pour le nom de *Crœsus.* Il n'y a qu'Étienne de Byzance [4] qui, si son texte n'est pas altéré, le remplace par celui de *Cyrus,* τοῦ ΚΥ̃ΡΟΝ ΠΟΛΕΜΉΣΑΝΤΟΣ. De cette dernière leçon, non moins suspecte que celle de notre géographe, Paulmier de Grentemesnil a cru pouvoir tirer cette correction, τοῦ ΠΡῸΣ ΚΊΕΡΟΝ ΠΟΛΕΜΉΣΑΝΤΟΣ, *qui fit la guerre contre la ville de Cierus ;* correction que Mannert [5] approuve, mais dont Wesseling [6] a douté, ce me semble, avec raison : car, malgré l'évidence de la fausseté des deux premières leçons [*Crœsus* et *Cyrus*], on ne pourra se persuader que Strabon ait voulu nous faire connoître Prusias par sa guerre contre *Cierus* ou *Cius* [7], ville ou plutôt bourg de peu d'importance, avant qu'il fût rétabli par ce même prince. Ce n'est pas tout ; en admettant cette correction, l'on admet un barbarisme, ou du moins une locution qui n'est point du bon usage. On dit en grec, qu'un prince ou un peuple fait la guerre contre un autre prince ou peuple, de même qu'une ville contre une autre ville, en se servant de la préposition ΠΡῸΣ [*ad,* ou *contra*]; mais on ne dit point [avec la même préposition, qui manque en effet dans Étienne de Byzance], qu'un prince fait la guerre contre une ville. Ainsi, je suis plutôt porté à croire qu'il existe une lacune dans notre texte, à moins qu'on ne veuille le rétablir de cette manière, τοῦ ΚΊΟΝ ΠΟΙΉΣΑΝΤΟΣ, *elle a été fondée par Prusias, le même qui avoit fait [des ruines] de Cius une ville* [8]. Cette correction est aussi simple et sans contredit beaucoup plus Grecque que celle de Paulmier; mais je n'ose en aucune façon la garantir.

[1] Lib. V, cap. 32. = [2] *De Bello Mithridat.* cap. 77. = [3] *Strab.* vol. II, pag. 45, not. 2 de la traduct. Franç. = [4] In Προῦσα. = [5] *Geograph. der Griech. und. Röm.* vol. VI, part. III, pag. 565. = [6] In *Hierocl. Synecdem.* pag. 693. = [7] Voyez *Suprà*, not. 6, pag. 80. = [8] Voyez *Suprà*, pag. 80.

même au sujet des *Mysi* et des Phrygiens ce proverbe : *Les bornes des* Mysi *sont bien différentes de celles des Phrygiens.* Néanmoins la désignation précise des limites de ces peuples offre beaucoup de difficultés, parce que venus d'ailleurs dans le pays, et étant des soldats et des barbares, ils ne se sont point fixés d'une manière stable dans les lieux qu'ils avoient occupés ; ils ont pour la plupart changé de place, tantôt chassant [leurs voisins], tantôt chassés par eux à leur tour. Il est à présumer que tous ces peuples étoient originaires de la Thrace *, non-seulement parce que la côte opposée est habitée par des Thraces, mais encore parce qu'ils ne diffèrent guère de ces derniers. PAGE 564.

* *Voyez* lib. XIV, *pag. 680.*

Cependant, on pourroit, autant qu'il est permis de le conjecturer, placer la Mysie le long de la mer, entre la Bithynie et l'embouchure de l'Æsepus, jusqu'au mont Olympe, dans presque toute la longueur de ce dernier. Autour d'elle, mais dans l'intérieur des terres, et sans aucune communication avec la mer, est la Phrygie Épictète, qui s'étend jusqu'aux parties orientales du lac Ascanie ‹1› et du canton du même nom ; car ce canton s'appeloit aussi Ascanie, et se divisoit en deux parties, savoir l'Ascanie Phrygienne et l'Ascanie Mysienne ; la première est la plus éloignée de la Troade, et c'est à cette Ascanie qu'il faut appliquer ce vers d'Homère [a], *Phorcys et le divin Ascanius conduisoient les Phrygiens du pays lointain d'Ascanie :* le poëte donne, en effet, à entendre par-là qu'il y avoit une autre Ascanie plus voisine ; savoir celle de la Mysie près de Nicæa, dont il parle dans ces vers [b], *De Palmys, d'Ascanius et de Morys fils d'Hippotion et chef des braves* Mysi, *qui étoient venus en qualité d'auxiliaires de la fertile Ascanie ;* et l'on ne doit pas s'étonner de ce qu'il donne le nom d'Ascanius à un chef des Phrygiens venant d'Ascanie, et à un chef des *Mysi* venant également d'Ascanie ; car on trouve souvent dans ce poëte des noms qui se ressemblent, PAGE 565.

[a] Iliad. lib. II, vers. 862.

[b] *Ibid.* lib. XIII, vers. 792.

‹1› Le lac de Nicée. G.

PAGE 565. et qui sont tirés de ceux des fleuves, des lacs et des cantons.

* Le Satal-Déré.

C'est encore dans Homère qu'on trouve l'Æsepus *, comme limite de la Mysie ; car après avoir fait mention, sous le nom de Dardanie, du territoire de Troie situé au-dessus d'*Ilium*, le long des montagnes, et qui étoit soumis à Ænée, il parle de suite * de la Lycie septentrionale soumise à Pandarus * et dans laquelle étoit Zeleia : *Les Troyens Aphnéens* ‹1› *qui habitoient Zeleia, à l'extrémité du mont Ida, et qui jouissoient des eaux profondes de l'Æsepus.*

* Iliad. lib. II, vers. 824-826.

* *Voyez* lib. XIII, *pag.* 585-586.

A la suite de *Zeleia* et au-delà de l'Æsepus, sont situées près de la mer la plaine d'*Adrastea* ‹2›, *Terea* *, *Pitya*, en un mot la

* Lib. XIII, *pag.* 587-589.

‹1› *Aphnéens*, Ἀφνειοὶ, est ici employé comme nom ethnique; mais d'autres auteurs l'expliquoient dans le sens littéral de *riches*, comme Strabon nous le dira ailleurs [1].

‹2› Τῇ δὲ Ζελείᾳ ὑποπίπτουσι πρὸς θαλάττῃ· ἘΠῚ ΔῈ ΤῸ ΤΟΥ͂ Αἰσήπου τὸ τῆς Ἀδραστείας κ. τ. λ. Ce texte, de la manière dont il est écrit et ponctué, ne peut fournir un sens raisonnable. M. Tzschucke a cru y remédier en adoptant la correction de Paulmier de Grentemesnil, qui changeoit les trois premiers mots en Ἴδῃ δὲ Ζέλεια. Le sens de cette correction est, *Zeleia est située au-dessous de l'Ida :* mais Strabon n'avoit aucun besoin de nous informer de la situation de cette ville, situation indiquée suffisamment dans les vers d'Homère qu'il vient de citer, et de laquelle il devoit parler dans la description de la Troade [2]. Dira-t-on que c'étoit pour confirmer la vérité géographique de la description donnée par Homère ! mais alors il ne se seroit point exprimé de la manière dont Paulmier le corrige ; il auroit dit, Ἴδῃ γὰρ Ζέλεια κ. τ. λ., ou plutôt, τῇ γὰρ Ἴδῃ ἡ Ζέλεια, *car* [ou *en effet*] *Zeleia est située au-dessous de l'Ida.* On doit donc chercher un autre moyen de corriger le texte ; et ce moyen nous est fourni par les manuscrits et par Strabon lui-même. Je lis et je ponctue, τῇ δὲ Ζελείᾳ ὑποπίπτουσι πρὸς θαλάττῃ, ὙΠῈΡ ΤΟΥ͂ Αἰσήπου, τὸ τῆς Ἀδραστείας. Quelques manuscrits portent ὙΠῈΡ ΔῈ ΤΟΥ͂ ; et de ces trois mots j'ai pris le premier et le dernier, en laissant celui du milieu; le sens est, *au-delà de.* Dans d'autres on lit ἈΠῸ ΔῈ ΤΟΥ͂, ce qui revient au même, pourvu qu'on lise ἈΠῸ ΤΟΥ͂, *depuis le.* Si l'on veut conserver cette particule, il faut alors lire et ponctuer, τῇ δὲ Ζελείᾳ ὑποπίπτουσι πρὸς θαλάττῃ ΑἼΣΗΠΟΣ· ὙΠῈΡ ΔῈ ΤΟΥ͂ ΑἸΣΉΠΟΥ τὸ τῆς Ἀδραστείας, *à la suite de Zéleia et près de la mer vient l'Æsepus, et au-delà de ce fleuve, la plaine d'Adrastée &c.* Le sens est plus net et plus complet ; mais la correction n'a pas la même simplicité. Il me reste à confirmer la rédaction de mon texte par notre géographe. Au livre suivant [3], en nous donnant la description de la Troade, après avoir cité les vers d'Homère, où sont nommées ces mêmes villes d'*Adrastea*, *Terea* et *Pithya*, qu'il nomme ici, il poursuit, en s'exprimant de la même manière : Ταῦτα δὲ τὰ χωρία ΤΗ͂Ι ΖΕΛΕΊΑΙ μὲν ὙΠΟΠΈΠΤΩΚΕ, ἔχουσι δὲ ΚΥΖΙΚΗΝΟΊ κ. τ. λ. *Ces lieux viennent à la suite de* Zeleia; *mais ils appartiennent aux Cyzicènes.*

[1] Lib. XIII, pag. 587. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.*

Cyzicène d'aujourd'hui près la ville de Priapus, dont il parle immédiatement après[a]. Ensuite il revient de nouveau aux parties orientales et à celles qui les suivent, faisant voir par-là qu'il regardoit l'Æsepus comme la limite orientale et septentrionale de la Troade : or, à la suite de cette contrée, viennent la Mysie et le mont Olympe. PAGE 565.

[a] Iliad. lib. II, vers. 828-829.

Telle étoit donc, selon l'ancienne tradition, la disposition de ces lieux et de ces peuples : si elle ne ressemble guère à celle d'aujourd'hui, il faut chercher la cause de cette différence dans les diverses révolutions qui ont tantôt séparé et tantôt confondu les peuples, suivant la volonté des maîtres, qui n'ont pas toujours été les mêmes ; car, après la prise de Troie, ces pays passèrent successivement sous la domination des Phrygiens, des *Mysi*, des Lydiens, des Æoliens, des Ioniens, des Perses, des Macédoniens, et en dernier lieu, celle des Romains, sous lesquels la plupart de ces peuples ont perdu jusqu'à leur langage et leur nom, à cause du nouveau partage de leur pays. C'est sur ce partage que nous devons de préférence porter notre attention, en décrivant l'état actuel des lieux ‹1›, sans trop nous arrêter à ce qu'ils étoient anciennement.

§. VII. Autres villes de la Bithynie.

DANS l'intérieur de la Bithynie est *Bithynium* ‹2›, situé au-dessus de *Tieium** dans le canton de Salone, distingué par ses excellens

* Falios.

‹1› *En décrivant l'état actuel des lieux &c.* Le texte porte : ΤᾺ ΝΥ͂Ν ΟἼΕΤΑΙ ΛΈΓΟΝΤΑΣ, τῇ δὲ ἈΡΧΑΙΟΛΟΓΊΑΙ *μᾶλλον προσέχοντας*. Sans m'arrêter ni aux variantes de ce texte, évidemment altéré, ni aux diverses corrections proposées par les critiques, je lis, ΤᾺ ΝΥ͂Ν ὌΝΤΑ ΛΈΓΟΝΤΑΣ κ. τ. λ. Cette correction me paroît d'autant plus simple, qu'elle présente une expression absolument semblable, et pour le sens et pour les termes, à celle dont Strabon se sert dans la suite de ce même livre [a] : Ὅ, τι δ' ἂν διαφύγῃ τῆς ΠΑΛΑΙᾶΣ ἹΣΤΟΡΊΑΣ, τοῦτο μὲν ἐατέον.... ΤᾺ δὲ ΝΥ͂Ν ὌΝΤΑ ΛΕΚΤΈΟΝ.

‹2› Ptolémée donne encore à *Bithynium* le nom de *Claudiopolis*. D'Anville présume que c'est le lieu qu'on nomme *Bastan*.

— Précédemment [2] Strabon avoit fixé les limites orientales de la Bithynie au fleuve *Sangarius*. Ici il les porte bien à l'est de ce fleuve, et jusqu'aux frontières de la Paphlagonie. G.

[a] Page 574 du texte Grec. = [2] *Voyez* ci-dessus, *pag. 79*, not. 1.

PAGE 565. pâturages pour les bœufs, et dont on tire le fromage de Salone ‹1›. Il y a aussi *Nicæa* *, capitale de la Bithynie, située sur le lac Ascanie, au milieu d'une plaine vaste et extrêmement fertile, mais qui n'est pas fort saine pendant l'été. Cette ville fut d'abord fondée par Antigone, fils de Philippe, qui la nomma *Antigonia;* ensuite Lysimaque l'appela *Nicæa* ‹2› du nom de sa femme, fille d'Antipater : son enceinte, de forme carrée, est de seize stades; elle
PAGE 566. est bâtie sur une plaine, et ses rues sont coupées à angles droits, de manière que d'une pierre qui est placée au milieu du gymnase, on peut voir ses quatre portes. Un peu au-dessus du lac Ascanie, sur les frontières orientales de la Bithynie, est le bourg d'*Otræa;* on présume qu'il tire son nom d'Otreüs *.

* Is-Nik.

* Prince Phrygien. *Voyez* Iliad. lib. III. vers. 186. et *Hymn. in Vener.* vers. 111 et 147.

§. VIII.
Anciens habitans de la Bithynie.

QUE la Bithynie fut autrefois habitée par les *Mysi,* cela est attesté d'abord ‹3› par Scylax de Caryande ‹4›, selon lequel, les *Mysi* et les Phrygiens habitoient autour du lac Ascanie; ensuite par Denys, qui nous apprend dans ses *Origines [des villes]* ‹5›, que le détroit

‹1› Pline, comme l'observe Casaubon, le nomme *fromage de Bithynie.*

‹2› Memnon, dont on peut voir le long passage cité par Casaubon, donne au nom de *Nicæa* une origine bien différente. Celui d'*Isnik* que les Turcs donnent aujourd'hui à cette ville, est une contraction du nom Grec joint à la préposition εἰς Νίκαιαν, *eis Nicæan*, comme qui diroit *à Nicæa.* C'est ainsi qu'ils ont formé *Ismir* [nom de la ville de Smyrne] de εἰς Σμύρνην, *eis Smyrnen; Istambol* [nom de la ville de Constantinople] de εἰς τὴν πόλιν, *eis ten polin*, et *Staneo* [nom de l'île de Cos] de εἰς τὴν Κῶ, *eis ten Kô.*

‹3› *Qu'il tire son nom d'Otreüs. Que la Bithynie fut* AUTREFOIS *habitée par les Mysi, cela est attesté* D'ABORD &c. Ὀτρέαν καλεῖσθαι ΠΡΟΤΕΡΟΝ. Ὅτι δ' ἦν κατοικία Μυσῶν ἡ Βιθυνία ΠΡΩΤΟΝ μαρτυρήσει κ. τ. λ. Le premier des deux mots écrits en capitales manque dans quelques manuscrits et dans l'ancienne version latine : au lieu du second, ΠΡΩΤΟΝ, le manuscrit de l'Escurial porte ΠΡΟΤΕΡΟΝ, d'accord avec l'auteur de cette même version, qui le rend par *prius*, et le rapporte, non pas à, *cela est attesté*, mais aux mots, *que la Bithynie fut.* On pourroit conclure de là que le texte étoit autrefois conçu de cette manière : Ὀτρέαν καλεῖσθαι. Ὅτι δ' ἦν κατοικία Μυσῶν ἡ Βιθυνία ΠΡΟΤΕΡΟΝ, ΠΡΩΤΟΝ μαρτυρήσει.

‹4› Le témoignage que Strabon apporte ici, n'existe point dans le petit ouvrage géographique qui porte le nom de Scylax.

‹5› *Origines des villes*, Κτίσεις. On pourroit encore rendre ce mot par, *fondations des villes*, ou *origines des peuples.* Ces sortes de traités s'appeloient Κτίσεις πόλεων, ou Κτίσεις ἐθνῶν καὶ πόλεων, ou simplement Κτίσεις. Outre ce Denys, qui étoit de Chalcis en Eubée, et qui composa cinq livres sur cette matière [1], on cite les *Origines* d'Hel-

[1] Voyez *Scymn. Chii*, vers. 115-116. Cf. *Scholiast. Apollon. Argonautic.* lib. IV, vers. 264.

PAGE 566.

entre Byzance et Chalcédoine, connu aujourd'hui sous le nom de *Bosphore Thracien*, s'appeloit auparavant *Bosphore Mysien* ‹1›; ce qui prouveroit en même temps que les *Mysi* ont une origine commune avec les Thraces. On peut encore citer ce vers d'Euphorion ‹2›, *Sur les rives de l'Ascanie de la Mysie*, de même que ceux d'Alexandre l'Ætolien ‹3›, *Ils ont leurs demeures sur les rives du lac Ascanie, où habitoit Dolion, fils de Sélénus et de Melia* *; car on ne trouve nulle part un lac Ascanie, si ce n'est dans la Bithynie.

* *Cf. Infr.* lib. XIV, *pag. 681.*

§. IX. Savans illustres sortis de la Bithynie.

LES savans illustres que la Bithynie a produits, sont Xénocrate, philosophe ‹4›; Denys, dialecticien; Hipparque,

lanicus [1], celles de Dercyllus, de Clitophon, de Trisimachus [2], de Polémon [3]. Strabon citera dans la suite [4] les *Origines des villes* de Ménécrate d'Elæa. Malheureusement aucun de ces ouvrages n'est parvenu jusqu'à nous.

‹1› C'est maintenant le canal de Constantinople. G.

‹2› Strabon a déjà une fois, dans son VIII.e livre [5], cité Euphorion. Il est souvent question, dans Athénée, de cet écrivain, comme historien et comme poëte.

‹3› Strabon citera encore dans la suite [6] ces vers d'Alexandre l'Ætolien. Il nous dira de plus [7], que cet écrivain composa aussi des poëmes obscènes. Athénée [8] les cite sous le nom de *Poëmes Ioniques*, Ἰωνικὰ ποιήματα. Selon Suidas [9], Alexandre l'Ætolien florissoit du temps d'Antigone, roi de Macédoine, surnommé *Gonatas*; et il fut un des sept poëtes tragiques du second ordre, connus sous le nom de *la Pléiade*, dont Strabon fera mention ailleurs [10].

‹4› *Xénocrate, philosophe; Denys, &c.* Xénocrate, un des plus illustres disciples de Platon, étoit de Chalcédoine [11]. Denys le dialecticien est peut-être Denys d'Héraclée, qui abandonna les Stoïciens, pour embrasser la secte d'Épicure [12]. Hipparque est le célèbre mathématicien et astronome que Strabon a cité plus d'une fois dans cet ouvrage [13]. Il étoit de Nicæa, de même que Diophane, cité par Varron et par Columelle [14], comme abréviateur des vingt livres de Magon sur l'agriculture. Suidas [15] parle de Théodose, illustre mathématicien, qui, suivant Vossius [16], doit être le même que celui dont il est ici question. Il nous reste de lui un *Traité sur les sphériques*, imprimé à Paris en 1558. A Cléophane de Myrlée, peu connu d'ailleurs, Strabon auroit pu ajouter Asclépiade de Myrlée, qu'il a cité ailleurs [17], et au sujet duquel nous avons dit par distraction [18], qu'il fut *disciple du célèbre grammairien Apollonius.*

[1] Apud *Athen.* lib. X, pag. 447. et *Steph. Byzant.* in Χαλκηδών. = [2] Voyez *Plutarch.* vol. X, pag. 734, not. 88, edit. Reiske. = [3] Apud *Scholiast. Apollon. Argonautic.* lib. IV, vers. 324. = [4] Lib. XIII, pag. 621. = [5] *Voyez* tom. III, pag. 210 de la trad. Franç. = [6] Lib. XIV, pag. 681. = [7] *Ibid.* pag. 648. = [8] Lib. XIV, pag. 620. = [9] In Ἀλέξανδρος, *et* in Ἄρατος. = [10] Lib. XIV, pag. 675. = [11] *Diogen. Laert.* lib. IV, seg. 9. = [12] *Id.* lib. VII, seg. 166. = [13] Lib. I, pag. 2 et alib. passim. Cf. et *Suid.* in Ἵππαρχος. = [14] Voyez *Scriptor. Rei rustic.* edit. Schneider, *Indic. voc.* DIOPHANES. = [15] *Suidas*, in Θεοδόσιος. = [16] Voyez *Menag.* Observat. *in Diogen. Laert.* lib. IX, segm. 70. = [17] Lib. III, pag. 157 et 166 du texte Grec. = [18] Tom. I, pag. 457, not. 1 de la traduction Française.

PAGE 566. Théodose et ses fils, mathématiciens; Cléophane de Myrlée, rhétoricien; Asclépiade de Pruse, médecin ‹1›.

§. X. Peuples situés au midi de la Bithynie.

* Autrement appelée *Phrygie Épictète* ou *petite Phrygie*. Voyez ci-dessus, *pag. 81*.

Au midi de la Bithynie sont les *Mysi* des environs de l'Olympe, auxquels les uns donnent le surnom d'Olympènes, d'autres celui d'Hellespontiens, et la Phrygie Hellespontique *; de même, au midi des Paphlagoniens sont les Galates. Encore plus loin, au midi de ces deux peuples, on trouve la grande Phrygie et la Lycaonie jusqu'au Taurus de Cilicie et de Pisidie : mais comme les pays contigus à la Paphlagonie joignent le Pont et la Cappadoce, et les contrées que nous avons déjà décrites, il seroit convenable de commencer par ces pays, pour passer ensuite à ceux qui les suivent.

‹1› A ces hommes illustres on peut ajouter, comme originaires de Bithynie, deux écrivains postérieurs à Strabon, et dont nous avons des ouvrages : l'un est Dion Chrysostome, natif de Pruse; l'autre, Arrien, natif de Nicomédie.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Des Galates.

Division des Galates, et forme de leur gouvernement. — Les Trocmi. — Les Tectosages. — Les Tolistobogii. — Pessinûs, et le temple d'Agdistis. — Le lac Tatta.

Page 566.

§. I.er Division des Galates, et forme de leur gouvernement.

Au midi des Paphlagoniens sont donc les Galates ‹1› : ils se divisent en trois peuples, savoir les *Trocmi*, les *Tolistobogii* *, appelés ainsi des noms de leurs chefs, et les *Tectosages* ‹2›, nommés de celui d'un peuple de la Gaule. Ce fut après avoir erré long-temps, et fait des incursions dans les pays soumis aux rois Attaliques * et aux rois de la Bithynie, qu'ils se sont enfin établis dans ce canton, appelé aujourd'hui *Galatie* ou *Gallogrèce*, et que ces princes leur cédèrent volontairement. Il paroît que Leonorius ‹3› fut le principal chef qui les fit passer de [l'Europe] dans cette partie de l'Asie. Le gouvernement de chacun de ces trois peuples qui parlent la même langue et n'ont d'ailleurs rien qui les distingue, étoit divisé en quatre *tétrarchies*. Chaque tétrarchie avoit son tétrarque particulier, un juge et un général * subordonné au tétrarque, et deux lieutenans subordonnés au général **. Ces

Page 567.

* *Voyez* tom. II, *pag.* 31-32 de la traduct. Franç.

* C'est-à-dire, *des rois de Pergame.*

* Littéralement, *un gardien de l'armée*, στρατοφύλακα. *Voyez* liv. XV, *pag.* 707 du texte Grec.

** Littéralement, *deux sous-gardiens de l'armée*, ὑποστρατοφύλακας.

‹1› Ces peuples occupoient la partie de l'Anadoli moderne où se trouve le canton d'Angora. G.

‹2› *Tectosages.* Nous avons parlé ailleurs [1] de l'étymologie de ce nom. Quant au nombre de ces peuples Galates, et aux pays de l'Asie qu'ils occupèrent, Pline, Tite-Live et Justin en parlent un peu différemment, sans être d'accord ni avec Strabon, ni entre eux-mêmes. *Voyez* les notes de Casaubon et de M. Falconer.

‹3› *Leonorius.* L'Abréviateur de Strabon le nomme *Léon.* Mais Tite-Live [2] et Memnon [3] l'appellent de même *Leonorius*, et lui associent un second chef, nommé *Lutarius.*

[1] *Strab.* tom. II, pag. 31, not. 3 de la traduct. Franç. = [2] Lib. XXXVIII, cap. 16. = [3] Apud *Photium*, *Bibliothec.* pag. 720.

Page 567. douze tétrarques ⟨1⟩ avoient en commun un conseil composé de trois cents personnes, qui se rassembloit dans l'endroit nommé *Drynemetum* ⟨2⟩. Le conseil jugeoit des meurtres; les autres affaires étoient expédiées par les tétrarques et par les juges.

Telle étoit anciennement la constitution de ces Galates; mais de nos jours, la souveraineté fut réunie sur trois chefs, puis sur deux, et enfin sur un seul, DEJOTARUS, qui eut pour successeur Amyntas ⟨3⟩. Aujourd'hui ils sont soumis aux Romains, qui ont réuni tout ce pays et tout ce qui y avoit été ajouté sous Amyntas, en une seule province.

§. II. Les *Trocmi*.

[AVANT cette réunion], les *Trocmi* occupoient tout ce qui avoisine le Pont et la Cappadoce; c'est la meilleure partie de la Galatie. Ils y avoient trois places fortifiées : la première, *Tavia**, place de commerce du canton, où est la statue colossale d'airain qui représente Jupiter, et le bois sacré, qui a droit d'asile; la seconde, *Mithridatium* *, que Pompée avoit séparée du royaume de

* Tchoroum.

* Husein-abad.

⟨1⟩ Il est indifférent de dire *Tétrarques*, Τετραρχῶν, comme porte le texte, ou *Tétrarchies*, Τετραρχιῶν, comme on lit dans un manuscrit de Médicis. Il n'en est pas de même du nombre de ces Tétrarques ou Tétrarchies, que Pline semble élever beaucoup plus haut, à moins que son texte n'ait essuyé quelque altération : *Populi verò ac Tetrarchiæ omnes CXCV* [1].

⟨2⟩ *Drynemetum*. Les imprimés, les manuscrits et les interprètes, s'accordent dans la leçon Δρυναίμετον, *Drynæmetum*, excepté l'auteur de l'ancienne version Latine, qui l'écrit *Drynemetum* [Δρυνέμετον], et dont j'ai préféré l'orthographe. Cellarius [2] regarde ce mot comme le nom d'une ville ou d'une habitation. M. Falconer pense avec plus de raison qu'il est ici question d'une forêt de chênes, *quercetum*; mais je crois qu'il se trompe dans l'étymologie qu'il donne de ce nom, en le dérivant de *derw* et de *nam*. C'est un composé hybride, formé de δρῦς, *quercus* [d'où vient δρυμὸς ou δρυμὼν, *quercetum*], de νέμος [en latin *nemus*] qui signifie bois ou forêt, et de la terminaison latine *etum*, qu'on joint ordinairement aux noms de plantes ou d'arbres, pour en désigner une grande quantité réunie, comme sont, *dumetum*, *ficetum*, *pometum*, *vinetum*, &c.

⟨3⟩ *DEJOTARUS, qui eut pour successeur Amyntas.* Amyntas fut secrétaire de Dejotarus; il reçut d'Antoine la principauté de la Galatie, et d'une portion de la Pamphylie et de la Lycaonie [3]. C'est pourquoi Plutarque [4] appelle Amyntas *roi des Lycaoniens et des Galates*.

[1] *Plin.* lib. V, cap. 32. — [2] *Geograph. antiq.* vol. II, pag. 159. — [3] *Dio Cass.* lib. XLIX, cap. 32. — [4] In *Anton.* §. 61.

Pont pour la donner à Bogodiatarus ‹1›; la troisième, *Danala* ‹2›, où conférèrent ensemble Pompée et Lucullus, lorsque le premier vint succéder au second, qui lui remit le commandement de l'armée, et retourna à Rome pour recevoir les honneurs du triomphe. Telle est la partie que possédoient les *Trocmi*. PAGE 567.

§. III. *Les Tectosages.*

LES *Tectosages* occupoient le pays voisin de cette portion de la grande Phrygie qui est près de *Pessinûs* et des *Orcaorici:* leur forteresse étoit *Ancyra* ‹3›, du même nom qu'Ancyra * petite ville de la Phrygie, aux environs de *Blandum*, sur les frontières de la Lydie.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 576.*

§. IV. *Les Tolistobogii.*

LES *Tolistobogii* confinoient avec les Bithyniens et la Phrygie surnommée Épictète ‹4›: leurs forteresses étoient Bloucium et

‹1› Cette leçon de plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, est substituée à celle de *Bogodiatorus*. Il est cependant possible qu'elles soient toutes deux également fautives, et qu'elles aient pris la place du nom de *Dejotarus*, comme le soupçonne le traducteur Allemand.

‹2› *La troisième, Danala*. Je commets la même infidélité que tous les traducteurs anciens et modernes ont commise ici, avec la différence qu'ils ont négligé d'en avertir le lecteur. Le texte dit positivement: *La troisième est en quelque sorte (ou pour ainsi dire) Danala.* Τρίτη ΔΈ ΠΩΣ ΔΑΝΆΛΑ. Notre manuscrit 1393 est peut-être le seul qui au lieu de ΠΩΣ nous donne ΠΩ, qu'il accole au mot suivant, τρίτη ΔΈ ΠΩΔΑΝΆΛΑ, *la troisième est Podanala*. Comme nul autre que Strabon ne nomme ce lieu, qui pourroit d'ailleurs être le même que la ville de *Darano* ou *Dorana*, située à 54 milles [18 lieues] de *Tavia*, suivant l'itinéraire d'Antonin[1], il est bien difficile de prononcer sur la valeur de la leçon de notre manuscrit. Je serois plutôt porté à la changer en celle-ci, τρίτη ΔῈ ΚΏΜΗ ΔΑΝΆΛΑ, *la troisième est le bourg de Danala*. Cette correction me paroît d'autant plus probable, qu'en effet Plutarque[2], qui parle de cette entrevue de Pompée et de Lucullus, en qualifie le lieu, de *bourg*, sans le nommer, καὶ συνῆλθον ἐν ΚΏΜΗ τινὶ τῆς Γαλατίας, καὶ προσεῖπον ἀλλήλους φιλοφρόνως, ce qu'Amiot[3] traduit ainsi, *et s'assemblèrent de faict en un bourg de la Galatie, là où d'arrivée s'entre-saluerent amiablement.*

‹3› Ptolémée qualifie cette ville de capitale [μητρόπολις] des Tectosages. Memnon[4] se trompe, en attribuant Ancyra aux *Trocmi;* Tavia (qu'il nomme *Tabia*) aux *Tolistobogii*, et Pessinûs aux Tectosages. — Le nom moderne de cette ville est Angora.

‹4› *Les* Tolistobogii *confinoient &c.* Voici comme Tite-Live[5] place ces trois peuples

[1] Pag. 205. — [2] In *Lucull.* §. 36. — [3] Traduct. des vies de *Plutarque*, tom. V, pag. 150 de l'édit. de 1801. — [4] Apud *Phot. Bibliothec.* pag. 722. — [5] Lib. XXXVIII, cap. 16.

PAGE 567. Peïum ‹1›, dont l'une étoit le lieu où résidoit le roi Dejotarus, et l'autre celui où il avoit ses trésors.

§. V. Pessinûs et le temple d'Agdistis.

* *Voyez* ci-dessus, liv. X, *pag.* 469. Cf. *Pausan.* lib. I, cap. 4, et lib. VII, cap. 17.

PESSINÛS est la place de commerce la plus considérable de ce canton : c'est là où est le temple de la Mère des dieux, qu'ils nomment *Agdistis* *, et pour laquelle ils ont une grande vénération. Les grands-prêtres de ce temple étoient anciennement des espèces de souverains, qui jouissoient de revenus considérables attachés à la prêtrise. Aujourd'hui leur autorité est beaucoup diminuée : mais le commerce de Pessinûs subsiste toujours. Le temple et les portiques de marbre blanc dont la construction est due aux rois Attaliques *, ornent le bois sacré d'une manière digne de la sainteté du lieu ; et les Romains en ont augmenté la célébrité, en transportant de Pessinûs à Rome, d'après les oracles de la Sibylle, la statue de la Déesse ‹2›, de même qu'ils avoient fait pour l'Æsculape d'Épidaure ‹3›.

* Les rois de Pergame.

Au-dessus de Pessinûs s'élève le mont *Dindymum;* ce qui a fait donner à la Déesse le surnom de *Dindymène*, comme elle a été

Galates, et leurs possessions respectives : *Postremò, quùm tres essent gentes, Tolistoboii, Trocmi, Tectosagi, in tres partes, quâ cuique populorum suorum vectigalis Asia esset, diviserunt. Trocmis Hellesponti ora data ; Tolistoboii Æolida atque Ioniam, Tectosagi mediterranea Asiæ sortiti sunt ; et stipendium totâ cis Taurum Asiâ exigebant. Sedem autem ipsi sibi Halyn flumen ceperunt.*

‹1› *Bloucium et Peium.* Le premier de ces deux noms est écrit dans Cicéron [1], *Lucejum.* On a cru que *Peium* étoit la *Tabia* de Memnon ; mais nous venons de voir [2] que Memnon attribuoit sous ce nom la *Tavia* aux *Tolistobogii.*

‹2› *La statue de la Déesse.* J'aurois dû plutôt dire, *un modèle de la statue de la Déesse*, si Hérodien [3] n'affirmoit expressément que ce fut la statue même que les Romains avoient demandée et reçue des Phrygiens. Tite-Live [4] ajoute qu'ils l'avoient obtenue par Attalus, roi de Pergame; ce prince conduisit les envoyés de Rome à Pessinûs, et là il leur fit livrer le simulacre de la déesse : *Is* [Attalus] *legatos comiter acceptos Pessinuntem in Phrygiam deduxit ; sacrumque iis lapidem, quem matrem deûm esse incolæ dicebant, tradidit, ac deportare Romam jussit.*

‹3› Strabon a déjà parlé [5] de l'Æsculape d'Épidaure. La translation de la statue de ce dieu à Rome eut lieu à une époque antérieure à celle du simulacre de la déesse Phrygienne, comme il paroît par le récit de Tite-Live [6].

[1] *Pro reg. Dejotar.* cap. 6. = [2] Not. 3, pag. 91. = [3] Lib. I, cap. 11. = [4] Lib. XXIX, cap. 11. = [5] Tom. III, pag. 241 de la traduct. Franç. = [6] Lib. XI, cap. 47 ; et lib. XXIX, cap. 11.

surnommée *Cybèle* des monts *Cybèles*. Près de la ville coule aussi le fleuve *Sangarius*, sur lequel on retrouve les anciennes habitations des Phrygiens, [savoir celles] de Midas, et avant lui de [son père] Gordius [a] et de quelques autres [princes]. Elles n'ont pas même conservé de traces de villes : ce ne sont plus que des bourgs, un peu plus grands que les autres. De ce nombre sont, *Gordium* ‹1›, *Gorbeûs* ‹2›, résidence de Castor, fils de *Saocondarius*. Celui-ci fut égorgé avec sa femme, par son beau-père Dejotarus ‹3›, qui rasa aussi le fort et détruisit la meilleure partie de l'habitation.

PAGE 568.

[a] Arrian. *de expedit. Alexand.* lib. II, cap. 3

‹1› *Gordium*, *Γόρδιον*. Polybe [1] et Étienne de Byzance [2] le nomment, *Gordieion*, *Γορδιεῖον* ou *Γορδίειον*. Ce dernier le place sur les frontières de la Cappadoce. Cependant il paroît être le même lieu que Strabon d'accord avec Pline [3] appellera dans la suite [4] du double nom de *Gordiu-come* (c'est-à-dire, *bourg de Gordius*), et d'*Iliupolis* [5]. Il est encore question de *Gordiu-tichos* (c'est-à-dire, *château* ou *fort de Gordius*), et d'*Juliogordus*; mais le premier de ces lieux paroît avoir été dans la Carie [6], et Ptolémée [7] place l'autre dans la Lydie, près du fleuve Hermus.

‹2› J'ai préféré la leçon de quelques manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, non parce que je la crois meilleure que celle du texte, *Gorbeiûs*, mais parce qu'elle s'approche davantage de celle de Ptolémée, *Corbeuntos*, *Κορβεῦντος*. Si ce dernier nom est, comme l'a pensé Mannert [8], et comme il est naturel de le penser, un génitif, il n'y a pas de doute que le nom de ce lieu ne soit, au nominatif, *Corbeûs*. Mais Ptolémée met toujours les noms des villes au nominatif; il dit, par exemple, *Pessinûs*, *Trapezûs*, et non pas *Pessinuntos*, *Trapezuntos*. Il faut donc supposer, ou qu'il s'est trompé en prenant le *Corbeuntos* pour un nominatif, ou que ses copistes ont altéré la forme du nom. Quoi qu'il en soit, ce même nom se trouve dans l'Itinéraire d'Antonin écrit *Gorbeûs* [9] et *Corbeunca* [10], et dans celui de Jérusalem [11] *Curveunta*.

‹3› Nous avons déjà remarqué [12] que cet acte de cruauté exercé par Dejotarus sur sa fille et son gendre Saocondarius, pouvoit avoir pour cause l'accusation que lui avoit suscitée son petit-fils Castor. Il est vraisemblable qu'il soupçonna son gendre et sa fille d'être complices de leur fils ; sur-tout quand on considère les éloges que Cicéron prodigue à ce Dejotarus, comme à un homme très-vertueux. Mais Cicéron étoit l'avocat de Dejotarus, et devoit par conséquent employer tous les moyens qu'il croyoit propres à sauver son client de la vengeance de César, à la vie duquel il étoit accusé d'avoir voulu attenter. Ainsi, il est plus sûr de s'en rapporter à Plutarque [13], qui nous représente ce prince comme un despote inhumain : de plusieurs fils qu'il avoit, dit cet écrivain, il n'en laissa qu'un, qu'il destinoit pour être son successeur, et il égorgea tous les autres. Le même motif l'aura probablement porté à sacrifier sa fille et son gendre.

[1] Vol. IV, pag. 223, edit. Schweighæuser. = [2] In Γορδίειον. = [3] Lib. v, cap. 32. = [4] *Infrà*, pag. 574. = [5] Voyez *Mannert. Geograph. der Griech. und Röm.* vol. VI, part. III, pag. 71-75. = [6] *Tit. Liv.* lib. XXXVIII, cap. 13; et *Steph. Byzant.* in Γορδίου τεῖχος. = [7] Lib. v, cap. 2. = [8] *Geograph. der Griech. und Röm.* vol. VI, part. III, pag. 56. = [9] Pag. 205. = [10] Pag. 143. = [11] Pag. 575. = [12] *Voyez* ci-dessus pag. 77, not. 2. = [13] *De Stoicor. repugnant.* vol. X, pag. 337, edit. Reiske.

PAGE 568.
§. VI.
Le lac Tatta.

APRÈS la Galatie, on trouve au midi le lac *Tatta,* situé le long de cette partie de la grande Cappadoce, voisine des Moriméniens; il appartient à la grande Phrygie, de même que le pays qui lui est contigu jusqu'au mont Taurus, et dont la plus grande partie fut possédée par Amyntas. Les eaux de ce lac se changent naturellement en sel (1); et cette concrétion se forme si aisément autour de ce qui touche ses eaux, qu'en y plongeant des cercles de corde, on les retire convertis en couronnes de sel : si des oiseaux viennent à effleurer les eaux de ce lac, leurs ailes s'embarrassent tellement par le sel qui s'y attache, qu'ils tombent de suite et sont pris.

(1) Aussi les Turcs appellent-ils ce lac du nom de *Tuzla*, qui signifie saline. Le sel qu'on en tiroit, étoit réputé pour un des meilleurs [a].

[a] Voyez *Dioscorid.* lib. V, cap. 126.

CHAPITRE V.

DE LA LYCAONIE ET DE L'ISAURIQUE.

Nature et productions de la Lycaonie. — Ville d'Iconium. — L'Isaurique et ses bourgs. — Derbé, résidence du brigand Antipater. — Cremna et Sagalassus.

PAGE 568.

§. 1.er

Nature et productions de la Lycaonie.

IMMÉDIATEMENT après le lac Tatta ‹1›, sont, le pays des *Orcaorici* et de Pitnissus ‹2›, ainsi que les plaines montueuses des Lycaoniens, lieux froids et nus, et qui nourrissent des ânes sauvages [a]. L'eau y est fort rare ; et dans les endroits où l'on peut en trouver, il faut la tirer de puits extrêmement profonds, comme, par exemple, à *Soatra* ‹3›, petite ville près de *Garsaoura** ‹4›, où même l'eau se vend. Cependant, malgré cette disette, les moutons y pullulent merveilleusement, quoiqu'ils donnent une laine rude ; et il se rencontre des particuliers à qui le commerce de ce bétail a procuré de grandes richesses. Amyntas y entretenoit plus de trois cents

[a] *Plin.* lib. VIII, cap. 44.

* Je lis Γαρσαούραν au lieu de Γαρσαβόραν, *Garsabora*. *Voyez* ci-dessus, *pag. 10*, not. 2.

‹1› *Immédiatement après le lac Tatta &c.* ἩʹΤΕ ΔΗʹ ΤΑʹΤΤΑ ἘΣΤΙʹ καὶ τὰ περὶ κ. τ. λ. Ce texte, malgré l'accord des imprimés et des manuscrits, ne laisse point d'être suspect. Bréquigny s'en étoit douté, comme le prouve sa note marginale, où il propose cette correction, ΤΗ͂ ΔΕ` ΤΑʹΤΤΑ ΣΥΝΕΧΗʹ ἘΣΤΙ καὶ τὰ περὶ, vraie pour le sens, mais trop éloignée du texte. Je présume que Strabon a écrit, ΣΥΝΑΦΗʹ ΔΕ` ΤΗ͂ ΤΑʹΤΤᾼ ἘΣΤΙʹ καὶ τὰ περὶ, expression semblable à celle qu'il emploiera dans la suite, *Συναφεῖς δ' εἰσὶ πόλεις αἵ τε ἄλλαι Πισιδικαὶ* [1]. Un autre vice du texte, mais qui appartient seulement aux imprimés et particuliérement à l'édition de M. Tzschucke, est qu'on a séparé ces mots, Ἥ τε δὴ Τάττα... Πιτνισσὸν, du commencement de ce chapitre, pour en faire la fin du précédent ; et cette séparation n'a pas laissé d'augmenter l'obscurité du texte. J'ai écrit *Pitnissus*, Πιτνισσὸν, d'après la correction de Casaubon et de Saumaise, au lieu de *Pignisus*, Πιγνισὸν. C'est le *Petanisus* de Ptolémée, le *Pitnissa* d'Étienne de Byzance.

‹2› Ce canton fait partie de la Karamanie moderne. G.

‹3› *Soatra* est la même que la *Savatra* de Ptolémée, et la *Sabatra* d'Hiéroclès [2] ; la différence ne vient que de la prononciation.

‹4› *Garsaoura* appartenoit à la Cappadoce ; cette ville paroit être celle d'Ak-séraï. G.

[1] Page 569 du texte Grec. — [2] *Wesseling* ad *Hierocl.* pag. 676.

PAGE 568. troupeaux. On y voit aussi deux lacs : le plus grand est appelé *Coralis ;* l'autre se nomme *Trogitis* ‹1›.

§. II. Ville d'Iconium.

AUX environs de ces lacs on trouve *Iconium* ‹2›, petite ville peuplée, et située sur un terrain plus fertile que celui dont nous venons de parler et où se trouvent les ânes sauvages : elle étoit sous la domination de Polémon.

Ici le pays commence à s'approcher du mont Taurus ‹3›, qui sépare la Cappadoce et la Lycaonie de la Cilicie-Trachée ‹4›. La limite des deux premières est entre Coropassus*, bourg des Lycaoniens, et Garsaoura ‹5›, petite ville des Cappadociens : ces deux places fortifiées sont à environ 120 stades l'une de l'autre.

* Kou-hisar.

§. III. L'Isaurique et ses bourgs.

A LA Lycaonie appartient encore l'Isaurique, située près du Taurus : on y trouve deux bourgs nommés de même *Isaura* ‹6›,

‹1› Le lac *Coralis* conserve le nom de Kérali; le *Trogitis* paroît être le lac d'Haviran. G.

‹2› Aujourd'hui Konieh. G.

‹3› Cette chaîne de montagnes porte actuellement plusieurs noms; au midi de Konieh elle est appelée Enamas-daghi, Versak-daghi, Ardost-dag, &c. G.

‹4› L'Itchiil moderne. G.

‹5› Le texte porte *Gareathyra*, ΓΑΡΕΑΘΟΥΡΩΝ, que je change en *Garsaoura*, ΓΑΡΣΑΟΥΡΩΝ. J'ai déjà exposé ailleurs [1] les raisons de ce changement nécessaire. Pline [2] donne le nom de *Garsauritis* au canton où étoit la ville de *Garsaoura*. C'est le même lieu que, quelques lignes plus haut, les copistes ont changé en *Garsabora*.

‹6› *A la Lycaonie appartient ... nommés de même Isaura.* Le texte porte : Τῆς δὲ Λυκαονίας ἐστὶ καὶ ἡ Ἰσαυρικὴ πρὸς αὐτῷ τῷ Ταύρῳ· ΕΊΤΑ ἸΣΑΥΡΙ'Α κώμας δύο ἔχουσα ὁμωνύμους (ou dans un meilleur ordre d'après le manuscrit de Moscou, ἔχουσα κώμας δύο ὁμωνύμους); ce qui signifie : *A la Lycaonie appartient encore l'Isaurique, située près du Taurus; ensuite l'Isaurie, où l'on trouve deux bourgs du même nom.* Des deux mots écrits en capitales, Bréquigny pensoit qu'il falloit changer le premier en ΕΊΤΕ, et traduisoit ainsi, *L'Isaurique le long du Taurus appartient encore à la Lycaonie ; on la nomme aussi Isauria : elle a deux bourgs du même nom.* Mannert [3] présume qu'il est ici question d'un même canton, dont la partie méridionale, située sur les montagnes, entre la Pamphylie et la Cilicie, portoit le nom d'*Isaurique,* tandis que sa partie septentrionale étoit appelée de celui d'*Isaurie ;* mais il avoue en même temps qu'une pareille distinction ne se trouve que dans Strabon. Je pense qu'on ne la trouve pas plus dans notre Géographe qu'ailleurs, soit qu'on laisse son texte tel qu'il est, soit

[1] *Suprà*, pag. 10, not. 2. = [2] Lib. VI, cap. 3. = [3] *Geograph. der Griech. und. Röm.* vol. VI, part. II, pag. 186.

et

et surnommés l'un *Palæa* *, l'autre *Evercès* **. Il y avoit quantité d'autres bourgs dépendans de ces deux-là, mais tous habités par des brigands : leur réduction a coûté beaucoup aux Romains ‹1› et à Publius Servilius, surnommé *l'Isaurique*, que nous vîmes aussi ‹2›. C'est lui qui soumit à la république Romaine ces brigands, et qui détruisit la plupart des forteresses que les pirates avoient sur la côte.

Page 568.
* C'est-à-dire, *la Vieille.*
** C'est-à-dire, *bien fortifiée.*

Page 569.

A côté de l'*Isaurique* ‹3› et tout près des frontières de la

§. IV.
Derbé, résidence du brigand Antipater.

qu'on adopte la correction proposée par Bréquigny. Ce texte est sans doute altéré ; mais je crois qu'il faut le rétablir de cette manière .... Ταύρῳ, Ἡ ΤΑ' ἼΣΑΥΡΑ (ou bien Ἡ ΤΑ'Σ ἸΣΑΥΡΊΑΣ), *ἔχουσα κώμας δύο ὁμωνύμους.* Il est vrai que ces deux bourgs du même nom ne se trouvent aussi que dans Strabon : néanmoins la suite du texte nécessite une pareille correction, et j'ai cru devoir la suivre dans ma version.

‹1› *Leur réduction a coûté beaucoup aux Romains*, non-seulement sous la république et les premiers Césars, mais encore du temps du Bas-Empire. L'empereur Héraclius perdit deux cent mille hommes dans ses expéditions contre les *Isaures* [1] : habitant pour la plupart des montagnes, ces peuples faisoient la guerre à la manière des brigands, c'est-à-dire, profitant toujours des occasions favorables pour attaquer, et se sauvant au moindre péril avec une telle célérité, qu'il étoit impossible à leurs ennemis de les atteindre [2]. Aussi l'auteur d'une épigramme Grecque, en jouant sur le mot d'*Isaures*, ἼΣΑΥΡΟΙ, dit qu'ils avoient été ainsi nommés, parce qu'ils couroient aussi vîte que le vent, ἼΣΑ ἊΥΡΑΙΣ θέειν.

‹2› *Que nous vîmes aussi*, ὃν ΚΑΊ ἡμεῖς εἴδομεν. J'ai cru que l'addition de la conjonction étoit nécessaire, quoiqu'on ne la voie ni dans les imprimés, ni dans les manuscrits : le traducteur Allemand et Bréquigny l'ont exprimée de même. Publius Servilius mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, l'an de Rome 710 [3]. Son expédition contre les Isaures avoit eu lieu l'an de Rome 674, et son triomphe l'an 679 [4], c'est-à-dire à une époque où Strabon vraisemblablement n'étoit pas encore né, puisqu'on place sa mort à l'an de Rome 778 [5]. Aussi M. Falconer a-t-il pensé que Strabon parle ici, non de ce Publius Servilius, mais bien de son fils, nommé *Publius Servilius Casca*, qu'il auroit pu voir et à Rome et ailleurs. Cette remarque est juste ; mais le texte ne se prête point à une telle interprétation, à moins qu'on n'y suppose une lacune dont il n'existe aucun indice ni dans les imprimés, ni dans les manuscrits. Il n'est pas vraisemblable que les copistes aient commis l'erreur d'écrire, *ὃν καὶ ἡμεῖς εἴδομεν*, à la place de ces mots, *οὗ τὸν υἱὸν ἢ ἡμεῖς εἴδομεν*, qui signifieroient, *dont nous vîmes* ou *nous connûmes aussi le fils.*

‹3› *A côté de l'Isaurique ... est Derbé.* Ptolémée, Hiéroclès [6] et l'auteur des Actes des Apôtres [7] placent Derbé dans la Lycaonie. Hiéroclès l'appelle au pluriel *Derbæ* ; ce qui n'est point une erreur de copiste, comme on

[1] *Suidas* in Βρύχιος et in Ἡράκλειος. = [2] Voyez *Amm. Marcell.* lib. XIV, cap. 2, §. 9. = [3] *Dio Cass.* lib. XLV, cap. 16. Cf. *Suidas* in Ἀντώνιος Μάρκος. = [4] Voyez *Eutrop.* lib. VI, cap. 3, pag. 314 et 318, *cum not.* edit. *Tzschucke.* = [5] *Simson, Chronic.* pag. 1597. = [6] *Synecdem.* pag. 675. = [7] Cap. XIV, vers. 6.

PAGE 569.
* Ala-dag.
* Je corrige le texte en lisant, τύραννος δ' ἦν καὶ τὰ Λάρανδα.
** Larendeh.

Cappadoce est Derbé *, lieu de résidence du tyran Antipater [surnommé] le Derbien, qui possédoit encore * *Laranda* **. Mais, de nos jours, *Isaura* et Derbé appartenoient l'une et l'autre à Amyntas : il prit cette dernière à Antipater, qu'il avoit attaqué et tué ; et *Isaura* lui fut cédée par les Romains. Ayant détruit *Isaura-Palæa* ‹1›, il fit bâtir à la place une nouvelle ville, destinée à être le lieu de sa résidence : il commença même une nouvelle enceinte de murailles ; mais, avant qu'il l'eût achevée, les Ciliciens se saisirent de lui par ruse, après qu'il fut entré * chez les Homonadiens, et le tuèrent.

* Je corrige, ἐμβαλόντα, au lieu d'ἐμβάλλοντα.
* Ak-shehr.

[Voici le fait.] Comme il possédoit Antioche de Pisidie *, tout ce qui est ensuite jusqu'à Apollonias, voisine d'Apamée ‹2› surnommée *Cibotus* *, et quelques parties de la [Phrygie] *Parorée* **, et qu'il occupoit aussi la Lycaonie, il voulut détruire les [brigands] Pisidiens et Ciliciens, qui, descendant du mont Taurus, faisoient des incursions dans les pays appartenant aux Phrygiens et aux Ciliciens ‹3›.

* Littéralement *Coffre*, Κιβωτός.
** C'est-à-dire, *située près ou le long des montagnes*.

l'a soupçonné [1], mais un usage d'après lequel le nom de plusieurs villes s'écrivoit indifféremment au singulier ou au pluriel. Selon Étienne de Byzance [2], Derbé appartenoit à l'Isaurique ; elle s'appeloit encore *Derbea*, et même *Delbea*, qui, dans la langue des Lycaoniens, signifie *genièvre*, et qui, selon Jablonski [3], a une grande conformité avec le mot par lequel l'ancienne langue Égyptienne désignoit le même arbre. D'Anville, d'après la signification du mot *Darb*, a pensé que ce qu'on nomme aujourd'hui *Alah-dag*, pourroit bien représenter l'ancienne Derbé. Cependant Meletius [4] donne à ce lieu pour nom moderne celui de *Derbasi* ; et un autre géographe [5], celui de *Deribia*. Quoi qu'il en soit, ce nom de l'ancienne *Derbé* paroit lui avoir été commun avec l'un des deux lacs que l'on connoît aujourd'hui dans ces lieux [6] ; car dans le texte d'Étienne de Byzance, où on lit, *Derbé, forteresse et port de l'Isaurie*, Δέρβη, φρούριον Ἰσαυρίας καὶ ΛΙΜΗΝ, je suis persuadé qu'il faut remplacer ce mot *(port)* par *lac*, ΛΙΜΝΗ.

‹1› *Isaura-Palæa*, c'est-à-dire, *la vieille Isaura*, paroît être la même qu'Hiéroclès [7] nomme *Isauropolis*, ΙΣΑΥΡΟΠΟΛΙΣ *[ville d'Isaura, ou des Isaures]*. Peut-être même ce dernier nom n'est-il qu'une altération de celui d'ΙΣΑΥΡΑ ΠΑΛΑΙΑ.

‹2› *Apollonias* paroit répondre à un lieu nommé Tchol-abad. — Apamée est appelée par les Turcs Aphiom-Kara-hissar. G.

‹3› *Dans les pays appartenant aux Phrygiens* ET AUX CILICIENS. Φρυγῶν ὄντα ΚΑΙ ΚΙΛΙΚΩΝ. Il faut, ou supprimer les derniers mots écrits en capitales, qui manquent aussi dans l'ancienne version Latine,

[1] Voyez *Mannert*, *Geograph. der Griech. und Röm.* vol. VI, part. II, pag. 208. = [2] In Δέρβη. = [3] *Opuscul.* vol. III, pag. 8. = [4] *Geograph.* pag. 481. = [5] *Sim. Patrick*, *Geograph. antiq.* pag. 151. = [6] Voyez *d'Anville*, *Géograph. anc. abrég.* tom. III, pag. 87. = [7] *Synecdem.* pag. 675.

PAGE 569.

Il força plusieurs châteaux, jusqu'alors imprenables; de ce nombre étoit *Cremna* * : mais il n'osa tenter de s'emparer par force de *Sandalium*, situé entre *Cremna* et *Sagalassus* *.

* Kebrinaz.

* Sadjaklu.

§. V. Cremna et Sagalasses.

CREMNA est [aujourd'hui] occupé par une colonie Romaine; *Sagalassus* est soumise au même officier Romain qui gouverne tout le pays appartenant [autrefois] au roi Amyntas : cette ville est à une journée de chemin d'Apamée, et à environ trente stades plus bas que le château [de *Cremna*]; on lui donne encore le nom de *Selgessus*. Elle fut aussi prise par Alexandre.

Amyntas s'empara donc de *Cremna;* mais, arrivé chez les Homonadiens *, qui passoient pour les plus difficiles à forcer, après s'être rendu maître de la plupart de leurs châteaux, et avoir tué leur tyran, il fut pris et tué lui-même par une ruse de la femme de ce tyran. Quirinus ‹1› réduisit [dans la suite] ces peuples par la famine, et leur fit quatre mille prisonniers, qu'il distribua dans les villes voisines, en ne laissant dans leur canton aucun homme en état de porter les armes.

* Ainsi nommés d'*Homona* (*Plin.* lib. V, cap. 26), leur habitation principale.

Ce canton, situé dans les parties les plus élevées du Taurus, est environné de précipices très-escarpés et pour la plupart inaccessibles, qui laissent au milieu une plaine fertile, divisée en plusieurs vallons. Ces peuples la cultivoient, et habitoient les hauteurs environnantes, ou des cavernes : la plupart du temps, ils étoient armés, et faisoient des incursions sur les terres de leurs voisins, les leurs étant défendues par les montagnes qui les bordent.

ou bien les changer en ceux-ci, ΚΑΙ' ΛΥΚΙΩΝ, *ET AUX LYCIENS*. Cette correction me paroît d'autant plus vraisemblable, que nous trouverons encore dans la suite (liv. XIV, *pag.* 575 du texte Grec) la même confusion des noms de Cilicie et de Lycie.

‹1› Le texte porte, *Cyrinius*, Κυρίνιος. D'autres écrivains Grecs le nomment *Cyrenius*, Κυρήνιος. C'est *Sulpicius Quirinus*. Tacite [1] parle de son expédition contre les Homonadiens; et Joseph [2], de son arrivée en Syrie, où il fut envoyé avec Coponius par Auguste. Il est aussi nommé une fois dans le nouveau Testament [3].

[1] *Annal.* lib. III, cap. 48. = [2] *Antiq. Judaic.* lib. XVIII, cap. 1. = [3] *S. Luc.* cap. II.

CHAPITRE VI.

De la Pisidie.

Situation et Villes de la Pisidie. — Ville de Selgé. — Storax et Iris de Selgé.

Page 569. §. 1.er Situation et villes de la Pisidie.

A côté de ces peuples, sont les Pisidiens, et notamment les Selgiens, le peuple le plus considérable de la Pisidie.

* Candeloro ! Page 570.

La plupart des Pisidiens occupent les sommets du Taurus. Quelques-uns, établis au-dessus des villes de Sidé * et d'Aspendus ‹1› appartenant à la Pamphylie, habitent des terres élevées, toutes plantées d'oliviers. Le pays montueux qui avoisine ces terres, est possédé par les Catenniens, limitrophes des Selgiens et des Homonadiens ‹2›, et par les Sagalassiens *, situés vers la Milyade *, en-deçà [du Taurus].

* Sadjaklu. * Voyez liv. XIII, pag. 631.

Artémidore compte parmi les villes de la Pisidie, *Selgé*, *Sagalassus*, *Pednelissus*, *Adadate*, *Briada* ‹3›, *Cremna* *, *Pityassus* ‹4›, *Amblada*, *Anabura*, *Sinda* *, *Aarassus* ‹5›, *Tarbassus* et *Termessus* *.

* Kebrinaz. * Voyez la not. 3, pag. 101. * Estenaz !

De ces villes, les unes sont situées tout-à-fait sur les montagnes, les autres descendent jusqu'au pied de ces montagnes, soit du côté de la Pamphylie, soit du côté de la Milyade, sur

‹1› *Aspendus* conserve le nom d'Aspindus; cette ville est située à l'orient d'Alanieh. G.

‹2› La ville des Homonadiens paroît répondre à la forteresse d'Ermenak. G.

‹3› *Adadate*, *Briada*, ἈΔΑΔΆΤΗΝ, ΒΡΊΑΔΑ. Wesseling [1] proposoit de lire ἈΔΆΔΑ, ΤΙΜΒΡΙΆΔΑ, *Adada*, *Timbriada*.

‹4› *Pityassus*. Wesseling [2] veut encore qu'on lise *Tityassus*.

‹5› *Aarassus*. Quelques manuscrits portent *Arasus*, leçon suivie à-peu-près par le traducteur Italien *[Arasso]*, et qui paroît préférable à celle du texte. Il est écrit *Arasum* dans l'ancienne version Latine.

[1] In *Hierocl. Synecdem.* pag. 674. = [2] *Ibid.*

les frontières des Phrygiens, des Lydiens et des Cariens, tous peuples pacifiques, quoique septentrionaux ‹1›. PAGE 570.

Mais les Pamphyliens tiennent beaucoup des Ciliciens ; et quoiqu'ils occupent la partie méridionale qui s'étend au pied du Taurus, ils n'ont pas tout-à-fait abandonné le métier de brigands, et ne laissent point leurs voisins en repos.

Sur les frontières de la Phrygie et de la Carie, sont *Tabæ* ‹2›, *Sinda* ‹3› et *Amblada.* C'est de cette dernière ville qu'on tire le vin Ambladien, dont la médecine fait usage.

Les Pisidiens, presque tous montagnards ‹4›, sont [excepté les Selgiens] partagés entre divers tyrans, comme les Ciliciens, et

‹1› C'est-à-dire, quoique situés au nord de la chaîne du *Taurus* qui commençoit au promontoire *Trogilium*, vis-à-vis *Samos.* G.

‹2› *Tiaba*, Τίαβα, est la leçon du texte; mais j'ai suivi la correction de quelques critiques, qui la changent en *Tabæ*, Τάβαι. M. Tzschucke a adopté aussi cette correction, fondée d'ailleurs sur une variante qu'on trouve dans Étienne de Byzance [1].

— Cette ville conserve le nom de Tabas. G.

‹3› Les mêmes critiques que je viens de citer, remplacent le nom de *Sinda*, Σίνδα, du texte, par celui d'*Isinda.* Mannert [2] prétend au contraire, qu'il faut laisser notre texte tel qu'il est, et que c'est dans celui d'Hiéroclès [3] qu'il faut changer le *Sinda* en *Isinda*, nom de la même ville, que Polybe et Tite-Live appellent *Isionda*, et qu'on trouve désignée dans Ptolémée sous celui de *Pisinda.*

‹4› *Les Pisidiens, presque tous montagnards.* Le texte porte, ΤΩΝ Δ' ΟΥΝ ὈΡΕΙΝΩΝ, ὩΣ ΕἸΠΕΙΝ, ΠΙΣΙΔΩΝ : à la lettre, *les montagnards pour ainsi dire (ou presque) Pisidiens.* Une preuve que ce texte est altéré, c'est que le dernier mot est écrit dans un manuscrit de Moscou, ἐπισιδῶν (mot qui ne signifie rien), et dans le nôtre 1393, πιδῶν, avec une correction postérieure, πισιδῶν. L'auteur de l'ancienne version Latine traduit, *ex montanis, ut ita dicam, Pisidis ;* le traducteur Italien, *ora dei Pisidi montanari, per dir così ;* Xylander, *Pisidæ montani ferè ;* Bréquigny, *des Pisidiens montagnards, si l'on peut les nommer ainsi*, avec une petite note marginale, où il blâme la version de Xylander. Mais l'erreur n'est pas de Xylander, qui a rendu bien fidèlement ce qu'il avoit lu; elle est plutôt dans la lacune du texte. En effet, comment Strabon pouvoit-il douter que l'on dût qualifier les Pisidiens de montagnards, lui qui, quelques lignes plus haut, avoit dit de leurs villes, que *les unes sont situées tout-à-fait sur les montagnes, et que les autres descendent jusqu'au pied de ces montagnes !* La correction que je propose et que j'ai suivie dans ma version, est celle-ci : ὌΝΤΩΝ Δ' (ou Δ' ΟΥ̓Ν) ὈΡΕΙΝΩ͂Ν, ὩΣ ΕἸΠΕΙ͂Ν ἉΠΑ΄ΝΤΩΝ ΠΙΣΙΔΩ͂Ν. On pourroit en proposer une plus simple, en lisant, ὌΝΤΩΝ Δ' ὈΡΕΙΝΩ͂Ν, ὩΣ ΕἾΠΟΝ, ΤΩ͂Ν ΠΙΣΙΔΩ͂Ν, dans ce sens, qui pourroit bien être le véritable sens de Strabon : *Les Pisidiens, occupant les montagnes, comme je viens de le dire, sont &c.*

[1] In Ἄμβλαδα, *cum not. Berkel. et Holsten.* = [2] *Geograph. der Griech. und Röm.* vol. VI, part. II, pag. 151. = [3] *Synecdem.* pag. 680.

PAGE 570. vivent, ainsi que ces derniers, de brigandage. On dit que quelques Lélèges vinrent anciennement se mêler avec eux, et qu'ils s'y fixèrent, à cause de la conformité des mœurs, quoiqu'ils fussent [d'ailleurs] un peuple errant et vagabond *.

* Voyez tom. III, pag. 98-100.

§. II.
Ville de Selgé.

MAIS Selgé, fondée d'abord par les Lacédémoniens, et plus anciennement par Calchas, conserva dans la suite son indépendance; et comme elle fut bien gouvernée, elle parvint à une telle prospérité, qu'il y eut une époque où elle comptoit jusqu'à vingt mille habitans. La nature du pays [où elle est située] est admirable; car, sur les sommités du Taurus, il y a des terres dont la fertilité suffit à la nourriture de plusieurs milliers d'hommes : on y voit beaucoup d'endroits plantés d'oliviers et d'excellens vignobles, et couverts d'abondans pâturages pour toute sorte de bétail. Ces terres sont entourées de forêts de toute espèce d'arbres.

§. III.
Storax et iris de Selgé.

ON y trouve sur-tout, en grande quantité, le storax, arbre de médiocre grandeur, et qui s'élève en ligne droite ‹1›; de son bois on fait des javelots ‹2› comme de celui du cormier.

Dans le tronc de cet arbre naît une espèce de ver ‹3› destructeur du bois. En le rongeant jusqu'à la superficie, il en

‹1› *Δένδρον οὐ μέγα, ὀρθηλόν.* On peut se passer de la correction de Casaubon et de celle de Van-Stapel [1]. Ce qui a sur-tout choqué ces deux savans, c'est le dernier mot *ὀρθηλόν*, qui, à la vérité, n'est pas encore consigné dans les lexiques Grecs, mais qui n'est pas moins grec que les mots *σιγηλόν*, *ὑδρηλόν*, *ὑπνηλόν*, et d'autres de cette espèce. Dioscoride [2] et Pline [3] assimilent l'arbre du storax à celui du cognassier, *cotoneo malo similis*. Selon les botanistes modernes, il a des rapports avec les platanes et les érables.

‹2› De là vient que la partie inférieure d'une lance, c'est-à-dire la partie par laquelle on fichoit à terre la lance, s'appeloit chez les Grecs du nom de *styrax* (en latin *styrax* et *storax*), quel que fût d'ailleurs le bois dont elle étoit faite [4].

‹3› Van-Stapel [5] relève ici l'erreur de Pline, qui donne à ces vers des ailes, et qui les fait venir de dehors pour attaquer l'arbre, pendant le temps de la canicule.

[1] In *Theophrast. Histor. plant.* pag. 1030. — [2] Lib. I, cap. 79. — [3] Lib. XII, cap. 25. — [4] Voy. *Harpocrat. Lexic.* in Στύραξ. — [5] In *Theophrast. Histor. plant.* pag. 1030.

fait tomber d'abord des débris qui s'amassent au pied de l'arbre en forme de son ou de sciure ; ensuite il découle de l'endroit rongé un suc qui se coagule aisément, comme la gomme. Une partie de ce suc tombe sur les rognures amassées, se mêle avec elles et avec [la poussière de] la terre, excepté la portion supérieure qui reste pure ‹1›. L'autre partie du suc qui se coagule [en tombant] sur l'écorce même de l'arbre, est aussi sans mélange. De ce qui ne l'est point, on fait une composition mêlée de bois et de terre, qui a plus d'odeur ‹2› que le storax pur, mais moins de force ; ce que bien des gens ignorent. Les dévots s'en servent beaucoup pour les encensemens. On estime aussi l'iris de Selgé ‹3›, et le liniment qu'on en prépare ‹4›. PAGE 570. PAGE 571.

Il y a peu de chemins qui conduisent à la ville et au territoire de Selgé ; car le pays est montagneux et coupé par des précipices et des ravins ‹5› que forment plusieurs fleuves, entre autres

‹1› Ici le texte, soit d'après la rédaction de M. Tzschucke, fondée sur des manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, Πλὴν ὅσον ΤΟ` ΜΕ`Ν ἘΝ ἘΠΙΠΟΛΗ͂Ι συστὰν, κ. τ. λ. soit d'après les éditions antérieures, Πλὴν ὅσον ΤΟ` ΜΕ`Ν ΕΠΙ` ΠΟΛΥ` συστὰν, ne peut se construire ni avec ce qui précède, ni avec ce qui suit. En retranchant les trois premiers mots écrits en capitales, et en changeant le quatrième, on aura cette phrase régulière, Πλὴν ὅσον ἘΠΙΠΟΛΗ͂Σ συστάν.

‹2› C'est ce que les marchands nomment aujourd'hui *storax en sarilles*, et qui paroît en effet donner un meilleur parfum [1].

‹3› C'est celui que Pline nomme *iris de Pisidie*, qui cependant n'étoit point à comparer à l'*iris de l'Illyrie*, que cet auteur [2] et Dioscoride [3] placent au premier rang.

‹4› C'est probablement le même que l'*oleum Selgiticum* dont, selon Pline [4], on se servoit pour les affections nerveuses ; c'étoit une huile composée de l'iris de Selgé, ou, du moins, dont le principal ingrédient étoit cet iris.

‹5› *Il y a peu ... et des ravins*, ἔχει δὲ ὀλίγας προσβάσεις ΠΕΡΙ` τὴν πόλιν, κ. τ. λ. Il manque au verbe ἔχει, qui commence la phrase, un sujet, ou un nominatif. Pour le trouver, il faut nécessairement lire, ἔχει δὲ ὀλίγας προσβάσεις ΤΑ` ΠΕΡΙ` τὴν πόλιν, ou bien changer ce qui suit, ΤΗ`Ν Σελγέων ὈΡΕΙΝΗ`Ν... ΟΥ̓͂ΣΑΝ ΠΛΗ'ΡΗ, en Ἡ Σελγέων ὈΡΕΙΝΗ'... ΟΥ̓͂ΣΑ ΠΛΗ'ΡΗΣ, comme le présente l'ancienne version Latine, soit d'après des manuscrits (ce qu'il est difficile de croire), soit par la simple indication du sens : *Selgensium montana circa urbem ac regionem paucos aditus habent, præcipitiis et vallibus munita.* La version Italienne est faite comme si les trois premiers mots étoient écrits, εἰσὶ δ' ὀλίγαι.

[1] Voyez *Nouv. Dictionn. d'hist. natur.* tom. XXI, pag. 264. = [2] *Plin.* lib. XXI, cap. 7. = [3] Lib. I, cap. 1. = [4] *Plin.* lib. XV, cap. 7 ; et lib. XXIII, cap. 4.

PAGE 571. l'Eurymédon et le Cestrus ‹1›, qui descendent des montagnes de Selgé, et vont se jeter dans la mer de Pamphylie ; ces chemins communiquent par des ponts.

Ces difficultés du local avoient tellement contribué à la sûreté des Selgiens, qu'ils ne furent jamais, ni dans les temps anciens, ni depuis, soumis à d'autres peuples. Ils jouissoient, sans crainte d'être troublés, des productions de leur territoire : la partie basse seule, située dans la Pamphylie, en-deçà du Taurus, fut toujours un sujet de contestation entre eux et les rois ‹2› ; ils obtinrent enfin des Romains la faculté de la garder à certaines conditions. Ils députèrent vers Alexandre, pour lui dire qu'ils recevoient ses ordres en qualité d'amis. Mais aujourd'hui ils sont entièrement soumis aux Romains, et leur pays fait partie de ce qui appartenoit auparavant à Amyntas.

‹1› L'*Eurymedon* paroît être le Menougat-soui; et le *Cestrus*, le Kapri-son. G.

‹2› Strabon entend les rois des pays limitrophes, et notamment les tétrarques de la Galatie, auxquels on donnoit souvent le titre de roi [1]. C'est ainsi que le plaidoyer de Cicéron en faveur du tétrarque Dejotarus est intitulé, *Pro rege Dejotaro*. Ce Dejotarus délivra la Pisidie de Mithridate, qui l'avoit fait envahir par son général Eumachus [2]; et quelques années après, Amyntas, déclaré par Antoine successeur de Dejotarus, agrandit sa tétrarchie par l'acquisition de cette même province, de la Pamphylie et de la Lycaonie [3].

[1] *Voyez* ci-dessus, note 3, pag. 90. == [2] *Appian. de Bello Mithridat.* cap. 75. == [3] Idem, *de Bellis civil.* cap. 75, et *Dio Cass.* lib. XLIX, cap. 32.

CHAPITRE VII.

DE LA MYSIE ET DE LA PHRYGIE.

La Mysie et la Phrygie, divisées chacune en deux parties. — Confusion des peuples de ces deux pays et des pays voisins. — Cause de cette confusion. — Digression sur la confusion d'autres peuples. — L'Olympe et l'Ida situés au-dessus de la Propontide. — Cléon, chef de brigands. — Peuples situés autour de l'Olympe. — Ville de Cyzique. — Phrygie Épictète. — Grande Phrygie, et ses villes. — Phrygie Parorée, et Temple de Men-Arcæus. — Ville de Synnada. — Ville d'Apamée, et fleuve Marsyas. — Ville de Laodicée. — Caroura, frontière de la Phrygie et de la Carie. — La Catacecaumène. — Fables auxquelles la nature de ce pays a donné lieu. — Temple de Men-Carus. — Peuples Phrygiens qui ont disparu.

PAGE 571.

§. I.er La Mysie et la Phrygie, divisées chacune en deux parties.

AU midi des Bithyniens sont, comme nous avons dit *, ceux qui occupent les environs de l'Olympe Mysien, connus sous le nom de *Mysi* et de Phrygiens. Chacun de ces peuples se divise en deux : car on distingue ce qu'on appelle la grande Phrygie, où régna Midas, et dont une partie a été occupée par les Galates; et la petite Phrygie, près de l'Hellespont et aux environs de l'Olympe, qui porte aussi le nom de Phrygie Épictète *. De même, il y a la Mysie Olympène, qui joint la Bithynie et la Phrygie Épictète, et dont les habitans, selon Artémidore, tirent leur origine des *Mysi* établis au-delà de l'Ister *; et la Mysie située près de la Pergamène ‹1› et du Caïcus, jusqu'à l'embouchure de ce fleuve et à la Teuthranie.

* *Voyez* ci-dessous, *pag.* 588.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 81.

* Le Danube.

‹1› La Pergamène étoit le territoire de Pergame; cette ville conserve le nom de Bergamo. G.

PAGE 571.
§. 11.
Confusion des peuples de ces deux pays et des pays voisins.
* Voyez ci-dessus, pag. 82 et 83.

Mais ces divisions ont subi tant de variations, comme nous l'avons dit plus d'une fois *, que le pays même situé près du Sipyle <1> étoit appelé par les anciens du nom de Phrygie, sans que l'on sache s'ils le regardoient comme partie de la grande ou de la petite Phrygie. De là vient que Tantalus, Pélops et Niobé [qui demeuroient près du Sipyle], sont qualifiés de Phrygiens. Quoi qu'il en soit de ces divisions, il est évident qu'elles n'ont pas toujours été les mêmes; car la Pergamène et l'Élaïtide <2> par où le Caïcus passe pour se jeter dans la mer, et la Teuthranie située entre ces deux cantons, dans laquelle étoit Teuthras et où Télèphe * fut élevé, [tous ces cantons, dis-je] sont entre l'Hellespont, le Sipyle et le territoire de Magnésie <3> qui avoisine cette montagne: ainsi, comme je l'ai déjà dit *, il est bien difficile de dire au juste quelles sont les limites qui séparent les Phrygiens et les *Mysi*.

* Cf. *infrà*, pag. 109, et lib. XIII, pag. 586 et 615.

* Ci-dessus, *pag.* 82.

Il en est à-peu-près de même des Lydiens, et des *Mæones*, qu'Homère * nomme *Méones ;* ils se confondent avec ces peuples et entre eux. Selon les uns, les *Mæones* sont le même peuple que les Lydiens; selon d'autres, ce sont deux peuples différens. Ajoutez à cela, que les *Mysi* sont regardés par les uns comme un peuple originaire de la Thrace; et par les autres, comme des Lydiens <4>. Cette dernière opinion a sa source dans une ancienne tradition rapportée par Xanthus le Lydien et par Ménécrate d'Elæa, qui nous donnent aussi l'étymologie du nom des *Mysi*, lequel [sous la

* Iliad. lib. II, vers. 864. *Cf.* Strab. lib. XIII, pag. 625.

<1> Le mont Sipyle est près de Smyrne: c'est aujourd'hui le Sipulj-dag. G.

<2> L'*Elaïtide* étoit une petite contrée entre Pergame et la mer: la ville d'*Elæa*, située à l'embouchure du *Caïcus*, étoit le port de Pergame; elle s'appelle encore Ialea. G.

<3> *Magnesia*, surnommée *Sipylie*, parce qu'elle étoit près du mont Sipyle, est encore à présent connue sous le nom de Magnisa. G.

<4> Strabon nous a déjà dit [1] que les *Mysi* de l'Asie avoient une origine commune avec les *Mæsi* de la Thrace en Europe. Il nous dira ailleurs [2], vraisemblablement d'après Xanthus et d'après Hérodote [3], que ces mêmes *Mysi*, les Lydiens et les Cariens avoient aussi une origine commune.

[1] Tom. III, pag. 23 et 46 de la trad. Franç. == [2] Lib. XIV, pag. 659. == [3] Lib. I, cap. 171.

forme de *Mysos* ou *Mysé*] en langue Lydienne signifie un hêtre ‹1›. PAGE 572.
Or il y a beaucoup de hêtres sur l'Olympe, où furent, disent-ils, exposés les *décimés* ‹2›, dont les descendans ont été appelés dans

‹1› « *Mysos* ou *Mysé* (car on dit l'un » et l'autre) signifie dans la langue des Ly- » diens un hêtre », dit Eustathe [1]. Étienne de Byzance [2] répète la même chose. Hesychius [3] attribue ce mot à la langue des *Mysi*. Cette espèce de hêtre *[fagus]*, nommée dans le texte ὀξύα, *oxyé*, conserve encore ce nom chez les Grecs modernes; ils l'appellent *oxya*. Je présume, sans oser l'affirmer, que c'est le même arbre que les Turcs appellent du nom de *mousa*, et des rameaux duquel ils font des pipes à fumer.

‹2› *Les décimés*, τὰς δεκατευθείσας. Ces deux mots appartiennent sans contredit au texte, quoiqu'ils manquent dans l'ancienne version Latine. Mais quels sont ces décimés! Ce qui les concerne a-t-il quelque rapport avec la guerre de Teuthras et de Télèphe contre Idas, dont parle Hygin [4], et à laquelle Strabon dans la suite [5] semble faire allusion, en disant qu'*un reste des anciens Mysi soumis à Télèphe et à Teuthras se mit en possession de la plaine de Thébé!* Je penche plutôt à croire qu'il est question ici des descendans de ces Magnètes décimés dont parle Conon. Prothoüs, qui avoit conduit les Magnètes à la guerre de Troie [6], de retour de cette expédition, et d'après un vœu qu'il avoit fait à Apollon, en prit un par chaque dix hommes, et les envoya au temple de Delphes: Δεκάτην Μαγνήτων, ἀνακομιζομένων ἀπὸ Τροίας, ἀνῆξε κατ' εὐχὰς εἰς Δελφούς [7]. Et lorsque Plutarque parle *des Magnètes qui offrirent à Apollon des prémices d'hommes*, Μάγνητας, ἀνθρώπων ἀπαρχὰς ἀφιερωμένους τῷ θεῷ [8], il entend cette même décimation rapportée par Conon. Ces Magnètes décimés par Prothoüs, soit qu'ils eussent été conduits malgré eux à Delphes, soit qu'ils s'y déplussent, quittèrent le temple, et s'embarquèrent pour l'île de Crète. De là ils passèrent en Asie, accompagnés de quelques Crétois, comme nous l'apprend Strabon, et ils y fondèrent la ville de *Magnésie près du Mæandre* [9]. S'il appelle aussi cette ville du nom de colonie des Delphiens [10], c'est vraisemblablement parce que les Magnètes étoient pareillement accompagnés de Delphiens à leur départ de Delphes, ou parce qu'ayant été consacrés à Apollon, ils pouvoient à juste titre être qualifiés de Delphiens. C'est ainsi que Rhegium en Italie, fondé par des Chalcidiens pareillement décimés et consacrés à Apollon, ἀνατεθέντας τῷ Ἀπόλλωνι, fut nommé par Denys le jeune *Phœbia* [11], comme qui diroit *ville d'Apollon*, ou *ville de Delphes*. Ainsi, d'après le récit de Conon, on pourroit supposer que les décimés dont parle ce dernier, sont ces mêmes Magnètes fondateurs de Magnésie près du Mæandre. Il est vraisemblable que ce sont eux encore qui fondèrent l'autre Magnésie, connue sous le nom de *Magnésie sous le Sipyle*. La proximité de ces deux villes, et le silence de tous les géographes et historiens sur l'origine de la dernière, autorisent une pareille conjecture. Après la fondation de ces deux Magnésies, il étoit facile aux Magnètes de s'avancer encore plus loin jusqu'au pays qui avoit appartenu à Teuthras et à Télèphe [12], et même jusqu'au mont Olympe. Le mot ἐκτεθῆναι, *exposés*, ne s'accorderoit pas trop, il est vrai, avec ce que je viens de dire; mais il pourroit faire allusion à quelque autre tradition qui nous est inconnue.

[1] In *Dionys. Perieget.* vers. 322. = [2] In Μυσία. = [3] In Μυσοι. Cf. *Jablonsk. Opuscul.* vol. III, pag. 89. = [4] *Fabul.* 100. = [5] Lib. XIII, pag. 586. = [6] *Homer. Iliad.* lib. II, vers. 756. = [7] *Conon. Narrat.* 29. = [8] *Plutarch. de Pyth. oracul.* §. 16. = [9] *Strab.* lib. XIV, pag. 636. = [10] Idem, *ibid.* pag. 647. = [11] *Idem*, tom. II, pag. 311 et 315 de la trad. Franç. = [12] *Idem*, lib. XIII, pag. 615-616 du texte Grec.

PAGE 572. la suite *Mysi,* du nom de cet arbre. Ils ajoutent pour [dernière] preuve le dialecte même des *Mysi,* qui est un mélange de lydien et de phrygien : car, continuent-ils, les *Mysi* occupoient auparavant les environs de l'Olympe ; mais les Phrygiens de Thrace arrivés par mer, après avoir fait prisonnier le prince de la Troade ‹1› et du pays voisin, s'établirent dans cet endroit, et les *Mysi* allèrent habiter au-delà des sources du Caïcus près des Lydiens.

Ce qui favorise ces sortes de fables, c'est la confusion des peuples qui occupent ces cantons, ainsi que la grande fertilité du pays situé en-deçà de l'Halys *, et sur-tout de la partie qui avoisine la mer.

* Le Kizil-ermak.

§. III. Cause de cette confusion.

L'ENVIE de posséder un pareil pays lui attira de tous côtés et en tout temps, des agresseurs, soit de la part des peuples d'outre-mer, soit de la part de ses habitans mêmes, qui se faisoient une guerre mutuelle.

Ces invasions et ces transmigrations eurent lieu sur-tout du temps de la guerre de Troie et immédiatement après, par suite de cet esprit d'envahissement qui sembloit dominer à cette époque les Grecs et les Barbares.

Néanmoins le temps qui précéda cette guerre, ne laisse pas de fournir des exemples de pareilles invasions, telles que celles des Pélasges, des *Caucones* et des Lélèges. Nous avons déjà remarqué * que ces peuples erroient dans plusieurs parties de l'Europe; et cependant Homère les fait venir au secours des Troyens, non d'outre-mer * [mais de l'Asie même]. Ce qu'on dit des

* Tom. III, *pag. 97-100* de la trad. Franç.

* Iliad. lib. X, vers. 429, et lib. XX, v. 96.

‹1› *Après avoir fait prisonnier le prince de la Troade.* Le texte, ἘΙΛΟΝΤΟ [*al.* ἘΙΛΟΝ] ΤΟ`Ν ΤΕ τῆς Τροίας ἄρχοντα, est trop barbare pour qu'on ose l'attribuer à la plume de Strabon. Il faut au moins lire, ἙΛΟ´ΝΤΩΝ ΤΕ ΤΟ`Ν τῆς Τροίας ἄρχοντα, pour que la phrase soit régulière, et qu'elle ait le sens que présente ma version; ce sens est d'ailleurs conforme à celui que Xylander a exprimé dans la sienne. Mais je pense qu'on peut corriger le texte d'une manière encore plus probable, en lisant, ἈΝΕΛΟ´ΝΤΩΝ ΤΕ ΤΟ`Ν τῆς Τροίας ἄρχοντα : ce qui signifieroit alors, *après avoir tué le prince de la Troade.*

Phrygiens et des *Mysi,* doit aussi avoir eu lieu avant la guerre de Troie.

PAGE 572.

§. IV. Digression sur la confusion d'autres peuples.

LA dénomination de deux peuples Lyciens fait présumer que ce n'étoit qu'un même peuple, soit que ceux de la Troade aient été une colonie des Lyciens voisins de la Carie, ou que ceux-ci, au contraire, aient été les colons des premiers. Il en a peut-être été de même des Ciliciens [a], qui existent aussi sous une double dénomination ; mais nous n'avons pas les mêmes preuves que les Ciliciens d'aujourd'hui existassent avant la guerre de Troie. Quant à Télèphe ‹1›, il y a lieu de croire qu'il vint de l'Arcadie avec sa mère, et que, par le mariage de celle-ci avec Teuthras, leur hôte, étant entré dans la famille de ce prince, il fut regardé comme son fils, et lui succéda dans le royaume des *Mysi.*

[a] Iliad. lib. VI, vers. 397 et 415. *Cf.* Strab. lib. XIV, pag. 676.

‹1› L'histoire ou la fable concernant Télèphe est fort embrouillée. Suivant une tradition, Augé, fille d'Aleüs, roi de Tégée en Arcadie, violée par Hercule, accoucha d'un fils, les uns disent sur le mont Parthenium, les autres, dans le temple même de Minerve, dont elle étoit prêtresse. Nauplius, à qui Aleüs l'avoit livrée avant ses couches avec ordre de la noyer, la vendit avec son enfant à Teuthras, roi de Mysie, qui, n'ayant pas eu d'enfans, épousa Augé et adopta son fils, qu'il nomma Télèphe [1]. Mais suivant Euripide, que Strabon citera dans la suite, ce fut Aleüs même qui jeta dans la mer Augé, enfermée dans un coffre, avec le fils dont elle venoit d'accoucher. Minerve, par compassion, fit aborder ce coffre à l'embouchure du Caïcus, où il fut pêché par Teuthras, qui épousa Augé et adopta Télèphe [2]. Selon Diodore de Sicile, Augé, après avoir abandonné son enfant sur le mont Parthenium, fut livrée par Nauplius à quelques Cariens qui étoient sur le point de s'embarquer pour l'Asie. Ceux-ci, arrivés au lieu de leur destination, la vendirent à Teuthras. Télèphe, de son côté, parvenu à l'âge de raison, et desirant connoître sa mère, alla consulter l'oracle de Delphes, où il apprit qu'il devoit la chercher chez Teuthras, roi de Mysie. Ce prince reçut Télèphe avec bonté, lui rendit sa mère ; et ayant su qu'il étoit fils d'Hercule, il lui donna sa fille Argiope en mariage, et le déclara son successeur au trône [3]. Ces trois traditions s'accordent au moins à nous donner Augé pour fille d'Aleüs. Cependant Hygin fait de cette princesse une fille du roi Teuthras même, qui la promet avec sa couronne à Télèphe, à condition que celui-ci le secourra dans la guerre qu'il soutient contre Idas, fils d'Apharée, qui vouloit le détrôner. Il ajoute que Télèphe, après sa victoire, et au moment d'épouser Augé, reconnut en elle sa mère, et qu'il la ramena dans sa patrie [4].

[1] *Alcidam. adversùs Palamed. Orator. Græcor.* vol. VIII, pag. 70, edit. Reisk. Cf. *Pausan.* lib. VIII, cap. 48. = [2] Voyez *Strab.* liv. XIII, pag. 615 ; et *Pausan.* liv. VIII, cap. 4. = [3] *Diodor. Sicul.* lib. IV, cap. 33. = [4] *Hygin. Fabul.* 100.

PAGE 573.

De même les Cariens, Lélèges d'origine, selon quelques-uns, d'insulaires qu'ils étoient, devinrent habitans de la terre-ferme par le secours des Crétois *: ceux-ci fondèrent aussi Milet ⟨1⟩ sous les auspices de Sarpédon, qu'ils avoient pris de Milet ⟨2⟩, ville de Crète **, et ils établirent les Termiles dans la Lycie d'aujourd'hui. Ces Termiles furent amenés par Sarpédon, frère de Minos et de Rhadamanthe, qui donna leur nom à ceux qui étoient auparavant connus sous le nom de Milyes, comme dit Hérodote [a], et plus anciennement sous celui de Solymes. Dans la suite, Lycon ⟨3⟩, fils de Pandion, étant arrivé chez eux, changea leur nom en celui de Lyciens.

* Voyez tom. I, p. 61, not. 4 de la trad. Franç. et ci-dessous liv. XIII, pag. 611, et liv. XIV, pag. 661 et 667.

** Voy. ci-dessous liv. XIV, pag. 634.

[a] Lib. I, cap. 173, et lib. VII, cap. 92.

D'après cette tradition, il paroît que les Lyciens sont le même peuple que les Solymes. Cependant Homère les sépare; car il fait partir de Lycie Bellérophon, *pour aller combattre les illustres Solymes* [b]; et en parlant de son fils Isandre ⟨4⟩, il dit de même:

[b] Iliad lib. VI, v. 184. Cf. Strab. lib. XIII, pag. 630-631, et lib. XIV, pag. 667.

⟨1⟩ Strabon dit ailleurs [1] que Milet fut fondé par Nélée; mais il explique [2] cette apparente contradiction, en ajoutant, d'après Éphore, que le premier fondateur de cette ville fut Sarpédon, et que Nélée vint ensuite augmenter cette colonie par la fondation d'une nouvelle ville qu'il nomma aussi Milet, celle de Sarpédon ayant, depuis cette époque, pris le nom d'*Ancien-Milet*.

⟨2⟩ Cette ville conserve le nom de Milopotamo. G.

⟨3⟩ *Lycon*, Λύκωνα. C'est la leçon de tous les manuscrits, de tous les imprimés, et des anciennes traductions (excepté la version Italienne, qui porte *Lycaon*). M. Tzschucke l'a changé, d'après le conseil de Casaubon, en *Lycus*, Λύκον, par la raison que Strabon, d'accord avec d'autres écrivains, donne ailleurs [3] le nom de *Lycus* à ce fondateur. Je pense, au contraire, qu'il faut laisser à Strabon cette inconstance d'orthographe, justifiée d'ailleurs par l'usage. Aux exemples que j'ai cités ailleurs [4] de noms appellatifs susceptibles d'une double désinence (en ων et en ος), je pourrois encore ajouter celui d'un nom propre que notre géographe écrit dans la même page [5] de deux manières diverses, *Simon*, Σίμων, et *Simus*, Σῖμος.

⟨4⟩ *Isandre*. J'ai adopté la correction de Casaubon, conforme au texte d'Homère, qui nomme ainsi le fils de Sarpédon. Il est remarquable que le texte, tant ici qu'à la fin du XIII.[e] livre, porte invariablement *Pisandre*, Πείσανδρον [*al.* Πίσανδρον]. Le traducteur Italien est le seul qui, dans ces deux endroits, ait traduit *Isandro*; l'on ne sait pas si c'est sur l'autorité de quelque manuscrit, ou pour suivre celle d'Homère.

[1] Lib. XIV, pag. 633. = [2] *Ibid.* pag. 634-635. = [3] *Ibid.* pag. 667, et lib. IX, pag. 391. = [4] *Strab.* tom. III, pag. 81, not. 3 de la traduction Française. *Voyez* mes notes sur *Nicolas de Damas*, pag. 378. = [5] Lib. XIV, pag. 648.

Mars le tua dans la guerre contre les Solymes [a]. Suivant ce poëte, Sarpédon même étoit natif du pays de Lycie [et non pas un étranger] [b]. PAGE 573. [a] Iliad. lib. VI, v. 203. [b] Iliad. lib. VI, v. 199.

Au reste, que la grande fertilité dont je parle ‹1› ait été cause que ce pays fut [toujours exposé à être envahi et disputé] comme un prix appartenant au plus fort, on pourroit le prouver par plus d'un événement arrivé avant et après la guerre de Troie ‹2›, puisque [sans parler des autres invasions] les Amazones mêmes osèrent l'attaquer; car il est dit que Priam [c] et [avant lui] Bellérophon [d] marchèrent contre elles. Il existe même des villes anciennes appelées de leurs noms; et dans la plaine d'Ilium étoit cette colline *nommée par les hommes* BATIEIA, *mais que les dieux immortels appellent le tombeau de la polyscarthme* * *Myrina* [e]. Cette Myrina étoit, dit-on, une des Amazones, ce que l'on conjecture par l'épithète : car on appelle chevaux *euscarthmes* *, les chevaux qui courent vîte; par conséquent Myrina ne fut surnommée *polyscarthme* * qu'à cause de la rapidité avec laquelle elle menoit les chevaux attelés à son char. Ajoutez que la ville actuelle de Myrina tire son nom de cette Amazone *.

[c] Iliad. lib. III, v. 189.
[d] Iliad. lib. VI, v. 186.
* C'est-à-dire, *très-agile.*
[e] Iliad. lib. II, v. 814.
* C'est-à-dire, *bien agiles.*
* C'est-à-dire, *fort agile.*
* *Voyez* ci-dessous liv. XIII, *pag. 623.*

Cette fertilité [dont je viens de parler] attira le même sort aux îles voisines de ces lieux, telles que Rhodes et Cos, qui étoient occupées par des Grecs, même avant la guerre de Troie, comme il est aisé de le prouver par le témoignage d'Homère ‹3›.

Après la guerre de Troie, d'un côté, les colonies Grecques, et,

‹1› Peut-être faut-il lire, ἩΣ ἝΛΕΓΟΝ, *dont je parlois*, ou ὩΣ ἝΛΕΓΟΝ, *comme je disois*, à la place de ἫΣ ΛΈΓΩ, *dont je parle.* Strabon répète ici ce qu'il disoit un peu plus haut [1] sur la fertilité du pays situé en-deçà de l'Halys, et sur les invasions que cette fertilité avoit occasionnées.

‹2› J'ai suivi, pour le sens, la correction de Casaubon, Καὶ πρὸ τῶν Τρωϊκῶν, καὶ μετὰ τὰ Τρωϊκά, en ajoutant au texte les quatre premiers mots.

‹3› *Par le témoignage d'Homère.* Strabon citera ce témoignage quand il fera la description de Rhodes [2]. Suivant Homère [3], cette île et celle de Cos étoient habitées par des Héraclides.

[1] Pag. 572. — [2] Lib. XIV, pag. 653. — [3] *Iliad.* lib. II, vers. 655-658 et 676-679.

Page 573. de l'autre, les invasions des Trères ‹1›, des Cimmériens, des Lydiens, ensuite celles des Perses, des Macédoniens, et, en dernier lieu, des Galates, ont tout brouillé et confondu; et cette confusion a été encore augmentée par la discordance des écrivains ‹2›, qui rapportent différemment les mêmes choses. Ils appellent, par exemple, les Troyens du nom de Phrygiens, comme c'est l'usage chez les poëtes tragiques, et donnent celui de Cariens aux Lyciens, et ainsi du reste.

Page 574. Les Troyens, de foibles qu'ils étoient dans le commencement, parvinrent à un tel degré de puissance, qu'ils avoient des rois sous leur domination; ce qui a donné lieu à Homère [d'employer leur nom dans une acception étendue] ‹3›, et à ses commentateurs, de chercher quel est [précisément] le pays qu'on doit appeler du nom de Troade.

Ce poëte donne, à la vérité, indistinctement le nom de

‹1› Strabon réunit encore ailleurs [1] les Trères aux Cimmériens : il paroit même les regarder avec ces derniers comme une même nation d'origine Scythique ; et il nomme leur chef, *Cobus le Trère.* Ils envahirent la Thrace, et, mêlés avec les peuples de ce pays [2], ils prirent le nom de Thraces. De là ils passèrent en Asie, où ils occupèrent d'abord une partie du pays situé au-delà d'Abydos au midi [3]. Ils se répandirent ensuite, sous la conduite de divers chefs, dans la Paphlagonie, dans la Phrygie, dans la Lydie où ils prirent Sardes, dans l'Ionie où ils détruisirent de fond en comble Magnésie sur le Mæandre, et jusque dans la Cilicie, où périt Lygdamis, un de leurs chefs [4].

‹2› Par ces écrivains, Strabon entend sur-tout les poëtes tragiques, et particulièrement Sophocle, comme nous le verrons dans la suite [5].

‹3› Sans ces mots que j'ajoute au texte, et que Strabon ne devoit pas laisser sous-entendre, il est impossible de savoir ce que signifie cette phrase, *ce qui a donné lieu à Homère et à ses commentateurs de chercher quel est le pays &c.* C'est néanmoins dans ce sens et avec cette fidélité que tous les traducteurs ont rendu cette partie du texte, excepté Penzel. Celui-ci a bien senti l'absurdité de supposer qu'il existe dans Homère des passages où ce poëte discute comme un philologue, *quel est le pays qu'on doit appeler du nom de Troade ;* mais le sens de sa version Allemande, *ce qui a ouvert aux interprètes d'Homère un vaste champ pour chercher &c.*, ne représente pas complétement le texte.

[1] Lib. I, pag. 61 ; lib. XI, pag. 511 ; lib. XII, pag. 552, et lib. XIV, pag. 647. = [2] *Strab.* lib. I, pag. 59. = [3] *Idem*, lib. XIII, pag. 586. = [4] *Idem*, lib. I, pag. 61, et lib. XIV, pag. 647. = [5] *Idem*, lib. XIV, pag. 665 et 675.

Troyens à tous les alliés des Troyens, de même qu'il désigne leurs ennemis sous les noms communs de *Danaens* ou d'*Achéens;* comme lorsqu'il dit à l'égard des premiers, *Les Troyens s'avançoient avec un bruit épouvantable*, et en parlant des Grecs au contraire, *Mais les Achéens, pleins d'ardeur, s'avançoient en silence* [a]. Il nomme encore ces derniers de différentes manières dans bien d'autres endroits ‹1›. Mais assurément nous ne pouvons appeler la Paphlagonie, ni la Carie, ou la Lycie, qui est limitrophe, du nom de Troade.

PAGE 574.

[a] Iliad. lib. III, vers. 2 et 8.

Malgré cette confusion, je dois tâcher de distinguer chaque pays le mieux qu'il me sera possible : si quelque chose m'échappe relativement à l'état ancien de ces lieux, il faut d'autant moins y faire attention, que le but principal de la géographie est de nous faire connoître, non ce que les divers pays étoient autrefois, mais ce qu'ils sont actuellement.

§. V. L'Olympe et l'Ida situés au-dessus de la Propontide.

DEUX montagnes s'élèvent au-dessus de la Propontide, l'Olympe de Mysie et l'Ida. Au-dessous de la première est la Bithynie; et entre l'Ida et la mer, est la Troade, qui s'étend [de la côte] jusqu'à la montagne.

Nous parlerons, dans la suite, de ce dernier pays et des contrées qui lui sont contiguës au midi : nous allons maintenant parler des

‹1› *Il nomme encore ces derniers de différentes manières dans bien d'autres endroits*, καὶ ἄλλως δὲ λέγει ΠΟΛΛΑΧΩ͂Σ. Je change ce dernier mot (d'autant plus suspect, que dans quelques manuscrits il est remplacé par πολλά) en ΠΟΛΛΑΧΟΥ͂, pour donner au moins à cette phrase un sens raisonnable. Voici comment elle a été rendue par les interprètes : l'ancienne version Latine porte, *sæpè etiam aliter atque aliter dicit;* le traducteur Italien, *e molte volte dice altramente;* Xylander, *et aliàs sæpè eodem modo;* le sens de la version Allemande est, *et de pareils passages se trouvent dans cent autres endroits de son poëme;* Bréquigny dit, *et quantité d'autres* [sous-entendant *passages d'Homère*], *où il s'exprime de la même façon.* Tout cela m'a paru très-vague ; et j'ai pensé qu'il étoit ici question seulement des autres noms collectifs qu'Homère donne aux Grecs, tels que ceux d'*Argiens*, de *Panhellènes* [1] et de *Panachéens* [2].

[1] *Strab.* lib. VIII, pag. 369-370 du texte Grec. — [2] *Homer. Iliad.* lib. II, vers. 404. Cf. *Schlichthorst, Geograph. Homer.* pag. 18.

PAGE 574. pays voisins de l'Olympe, et de ceux qui les suivent jusqu'au Taurus, dans une direction parallèle aux lieux que nous avons déjà décrits.

Les terres environnant l'Olympe sont assez bien habitées (1); ses hauteurs sont garnies de forêts prodigieuses, et l'on y trouve des endroits fortifiés, qui peuvent servir de retraites aux brigands, dont les chefs deviennent souvent des tyrans, par la facilité qu'ils ont de s'y maintenir pendant long-temps, comme l'a fait de nos jours Cléon, l'un de leurs chefs.

§. VI. Cléon, chef de brigands.

CE Cléon étoit de Gordiu-comé (2), bourg qu'il a agrandi et changé en ville sous le nom d'*Iuliopolis*. Au commencement il se servit pour ses brigandages, comme d'une place d'armes, du plus fort château de ces lieux, nommé *Callydium* (3). Ce brigand fut utile à Antoine, en poursuivant ceux qui levoient des contributions pour Labienus, alors maître de l'Asie[*], et en rompant par ce moyen les préparatifs que celui-ci faisoit. Dans la guerre d'Actium, il quitta le parti d'Antoine, et se joignit aux généraux d'Auguste. On lui fit plus d'honneur qu'il n'en méritoit; de sorte que cet homme ayant ajouté les bienfaits d'Auguste à ceux qu'il avoit déjà reçus d'Antoine, avoit l'apparence d'un prince, plutôt que d'un brigand : car il devint pontife de Jupiter Abrettenus, divinité de la Mysie; il avoit sous lui une partie de la Morène,

[*] *Voyez* Appian. de Bell. civil. lib. V, cap. 65.

(1) Le texte dit le contraire, *ne sont point habitées*, ΟΥ συνοικούμεναι. Mais j'ai cru devoir suivre la correction de Mannert[1], ΕΥ συνοικούμεναι, qui semble être justifiée par la suite du discours. Bréquigny a de même senti l'inconvenance de la négation; et il l'a retranchée de sa version, sans cependant en avertir le lecteur.

(2) *Gordiu-comé*, c'est-à-dire, *bourg de Gordius*. J'ai remplacé par ce nom le *Gordu-comé* du texte, qui paroît être une faute de copiste, comme on l'a déjà observé. Voyez, de plus, ce que j'ai remarqué[2] au sujet de cette ville.

(3) *Callydium*, Καλλυδίῳ. Eustathe[3], en citant cet endroit de notre géographe, semble avoir lu *Calydnium*, Καλυδνίῳ; et c'est probablement la véritable leçon.

[1] *Geograph. der Griech. und Röm.* tom. VI, part. III, pag. 567. = [2] *Suprà*, pag. 93, not. 1. = [3] Pag. 319, *edit. Rom.*

qui appartient à la Mysie, de même que le canton d'Abrettène; enfin il eut aussi la prêtrise de Comana du Pont*. Mais arrivé dans cette ville [pour se mettre en possession de sa nouvelle dignité], il y finit sa vie, au bout d'un mois, par une maladie aiguë, soit qu'elle fût causée par des excès de table, soit qu'elle fût l'effet de la colère de la déesse de Comana, comme disoient ‹1› ceux qui desservent son temple : car dans l'enceinte de ce lieu sacré est la demeure du prêtre et de la prêtresse ; et, entre autres observances relatives à la pureté du temple, l'abstinence de la chair de porc est d'autant plus rigoureuse, qu'elle est suivie par les habitans mêmes de la ville, où il n'entre jamais de ces animaux : mais le nouveau pontife manifesta dès son entrée ses mœurs de brigand en violant cet usage, comme s'il y fût venu pour profaner le temple, et non pas pour en être le ministre.

PAGE 575.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 66*, not. 1.

JE reviens à l'Olympe. Autour de cette montagne, habitent vers le nord les Bithyniens, les *Mygdones* et les *Doliones;* le reste est occupé par les *Mysi* et par les peuples de la Phrygie Épictète. On appelle *Doliones* ‹2› ceux qui sont aux environs de Cyzique, depuis l'Æsepus jusqu'au Rhyndacus et au lac Dascylitis ‹3›; et l'on donne le nom de *Mygdones* à ceux qui viennent à la suite des premiers, et qui s'étendent jusqu'au territoire de Myrlée *.

§. VII.
Peuples situés autour de l'Olympe.

* Moudania.

Au-dessus du lac Dascylitis on trouve deux autres lacs considé-

‹1› A la place de *ὡς ἔφασαν, comme dirent*, je lis *ὡς ἔφασκον, comme disoient ;* Xylander et le traducteur Italien ont lu ou cru devoir lire de même.

‹2› Ils eurent ce nom de Dolion, dont parle Alexandre l'Ætolien, cité ailleurs par Strabon [1].

‹3› La ville de Cyzique étoit située sur l'isthme qui unit au continent la presqu'île d'Artaki dans la mer de Marmara, l'ancienne Propontide. — L'*Æsepus* est le Satal-déré d'aujourd'hui. — Le *Rhyndacus* paroît porter différens noms dans le pays, entre autres celui d'Edrenossoui. — *Dascylitis* est une lagune à l'embouchure du Nénufar; elle conserve le nom de Diaskillo. G.

[1] *Suprà*, pag. 87, et lib. XIV, pag. 681 du texte Grec.

PAGE 575. rables : on nomme l'un *Apolloniatis* ⟨1⟩; l'autre, *Miletopolitis* ⟨2⟩. Près du lac Dascylitis est la ville de Dascylium; près du Miletopolitis, celle de Miletopolis; et près de l'Apolloniatis, est la ville connue sous le nom d'*Apollonia sur le Rhyndacus* ⟨3⟩: presque tout cela appartient aujourd'hui aux Cyzicènes.

§. VIII. Ville de Cyzique.

CYZIQUE est une île ⟨4⟩ de la Propontide, jointe à la terre-ferme par deux ponts. Le sol en est excellent, et elle a 500 stades de circuit. Près des ponts est la ville qui porte le même nom que l'île, avec deux ports qui se ferment, et plus de deux cents loges de navires. Une partie de la ville est dans la plaine; l'autre joint le mont nommé *Arcton-oros* ⟨5⟩. Une autre montagne appelée *Dindymum* et qui n'a qu'un sommet ⟨6⟩, domine la ville*. Sur cette

* Voyez Plin. lib. v, cap. 32.

⟨1⟩ Le lac *Apolloniatis* est le lac de Loubadi; la ville d'*Apollonia*, qui lui donnoit son nom, est appelée maintenant Aboullona. Le lac *Miletopolitis* se nomme aujourd'hui Ghermasti. G.

⟨2⟩ *Miletopolitis.* Paulmier de Grentemesnil pense que c'est le lac *Artynia* de Pline [1]. Il est vrai qu'Étienne de Byzance parle [2] aussi d'un lac *Artynia* situé aux environs de la ville de Miletopolis; mais il est plus probable que l'*Artynia* est l'*Apolloniatis* d'où sort le Rhyndacus [3].

⟨3⟩ Ptolémée et les médailles la nomment *Apollonia près du Rhyndacus.* La différence vient de ce que souvent on employoit indistinctement l'une ou l'autre de ces deux prépositions, περὶ, *près*, ou ἐπὶ, *sur*, pour les villes situées sur des fleuves et pour celles qui en étoient voisines. Strabon nous dira ailleurs [4] que *Magnésie près du Mæandre* s'appeloit *Magnésie sur le Mæandre.*

⟨4⟩ Cyzique étoit une île; mais Alexandre la joignit, selon Pline [5], à la terre-ferme: *Insula, quam continenti junxit Alexander, in qua oppidum Milesiorum Cyzicum, antea vocitatum Arctonnesos, et Dolionis, et Dindymis.*

⟨5⟩ *Arcton-oros* signifie *Mont-aux-ours*, d'où vraisemblablement l'île fut anciennement nommée *Arctonnesos*, c'est-à-dire, *île aux ours*, comme nous venons de le voir dans la note précédente. Quant à l'origine du nom d'*Arcton-oros*, le Scholiaste d'Apollonius [6] nous dit que la montagne fut ainsi nommée, ou à cause de sa grande élévation, qui la fait, pour ainsi dire, approcher des constellations des ourses, ou parce que ce fut sur cette montagne que les nourrices de Jupiter se changèrent en ourses, ou enfin parce qu'on y trouve beaucoup d'ours. Quand on peut donner une raison aussi simple que cette dernière, on devroit se passer des autres.

⟨6⟩ C'est à dessein, comme l'observe Casaubon, que Strabon ajoute cette particularité d'*un sommet*, pour ceux qui donnoient

[1] Lib. v, cap. 32. = [2] In Ἀρτυνία. = [3] *D'Anville, Géograph. anc.* tom. II, pag. 22. = [4] Lib. XIV, pag. 647. = [5] Lib. v, cap. 32. = [6] *Argonautic.* lib. 1, vers. 941.

montagne est le temple de la Mère des dieux surnommée *Dindymène*, fondé par les Argonautes. PAGE 575.

Cyzique le dispute aux premières villes de l'Asie par sa grandeur, par sa beauté, et par la sagesse avec laquelle les affaires y sont administrées, soit en temps de paix, soit pendant la guerre. Son gouvernement ressemble à celui des Rhodiens, des Marseillois et des anciens Carthaginois. Je passe sous silence la plupart de ses institutions [et je me borne à celles-ci]. Elle nomme trois architectes, qui ont soin des édifices publics et des machines [de guerre]; elle a trois dépôts, l'un pour les armes, l'autre pour les machines, et le troisième pour le froment, qu'on empêche de se corrompre, en y mêlant de la terre Chalcidique ‹1›.

à cette montagne plusieurs cimes. En effet, Philostephanus[1], disciple de Callimaque, dans son *Traité des villes de l'Asie*, prétendoit qu'elle avoit deux sommets, et il s'appuyoit du nom de *Dindymum*, qui, selon lui, signifioit la même chose que *Didymum* [jumeau]. Il est certain que Ptolémée[2] lui donne ce dernier nom (sans l'addition de la lettre *n*); et on le trouve ainsi écrit par Strabon même, dans la description du temple de la déesse Dindymène de Magnésie sur le Mæandre[3]: car, quoiqu'il ne soit point là question de la montagne de Cyzique, l'identité du culte prouve que le nom du lieu a la même origine. Ce culte fut apporté des *Didymes*, montagnes ou collines de Thessalie, vraisemblablement par ces mêmes colons qui fondèrent Magnésie sur le Mæandre[4], d'où il fut propagé jusqu'à Pessinûs chez les Galates[5] et jusqu'à Cyzique. Quoi qu'il en soit, on donnoit encore à cette déesse Dindymène de Cyzique l'épithète de *Lobrine*, également d'une montagne de Cyzique, si l'on en croit le Scholiaste de Nicandre[6], *Lobrinum* ou *Lobrinium*, et qui n'étoit peut-être qu'une branche du mont *Dindymum*.

‹1› Varron[7] prescrit le même préservatif pour le froment. Pline[8] nomme aussi pour le même usage la terre Chalcidique. On a cru qu'il falloit entendre par cette épithète la ville de Chalcis en Eubée[9]; mais il me paroît plus probable qu'il s'agit de la même terre que Théophraste[10] nomme *terre d'Olynthe*, et à laquelle il attribue la même vertu. Olynthe étant située dans la *Chalcidique*, canton de la Macédoine ainsi nommé de Chalcis, sa ville principale, la terre d'Olynthe peut très-bien être nommée *terre Chalcidique*, comme la ville même a été nommée par Thucydide, *Olynthe la Chalcidique*, Ὄλυνθον τὴν Χαλκιδικὴν[11]. Mais il y avoit une autre terre en Eubée qui servoit

[1] Apud *Scholiast. Apollon.* lib. 1, vers. 985. = [2] Voyez *Cellarius Geograph. antiq.* tom. II, pag. 147. = [3] Lib. XIV, pag. 647. = [4] *Ibid.* = [5] Voyez *suprà*, pag. 107, not. 2. = [6] *Alexipharm.* vers. 8. = [7] *De Re rust.* lib. 1, cap. 57. = [8] Lib. XVIII, cap. 30. = [9] Voyez *Annotat. ad Varron.* in *Scriptorib. Rei rust.* tom. I, pag. 371, *edit. Schneider.* = [10] *Histor. plant.* lib. VIII, cap. 11. = [11] Lib. IV, cap. 123.

PAGE 575. Les Cyzicènes ont justifié la nécessité de ces précautions par les avantages qu'ils en retirèrent dans la guerre de Mithridate. Ce prince, étant venu, à l'improviste, avec cent cinquante mille fantassins et une nombreuse cavalerie ‹1›, occupa [d'abord] la montagne Adrastée ‹2›, située en face de la ville, et le faubourg ; il passa ensuite dans l'isthme ‹3› qui est au-dessus de la ville, de ma-
PAGE 576. nière qu'il la combattoit par terre en même temps qu'il l'attaquoit par mer avec quatre cents navires : cependant les Cyzicènes résistèrent à toutes ces attaques ; peu s'en fallut qu'ils ne se saisissent de la personne même du roi, dans un souterrain [pratiqué par lui et] qu'ils avoient contre-miné. Mais ce prince, s'étant aperçu du danger, eut le temps de sortir de la mine et de se sauver. Enfin, quoique fort tard, Lucullus, général des Romains, réussit à faire entrer pendant la nuit à Cyzique quelque secours. Les Cyzicènes

au même usage, et que Théophraste nomme *terre de Cérinthe*, parce qu'on la trouvoit aux environs de Cérinthe, une des villes de cette île. Il est vrai que Pline ajoute à la terre Chalcidique celle d'Olynthe, comme si c'étoit une terre différente; mais Pline copie souvent les auteurs Grecs sans trop les entendre.

‹1› Appien [1] porte l'armée de Mithridate à trois cent mille hommes.

‹2› Appien [2], comme l'observe Casaubon, nomme cette montagne *Dindymum*. Mais *Dindymum*, comme Strabon vient de nous le dire, étoit au-dessus de la ville, et par conséquent dans l'île même de Cyzique, au lieu que la montagne Adrastée paroît avoir été en face de la ville et située sur la terre-ferme, dans la plaine appelée du même nom d'Adrastée. Pour concilier Appien avec notre géographe, il faut supposer que la première attaque de Mithridate eut lieu du côté de la terre-ferme, comme cela paroît naturel, et qu'ensuite il jeta dans l'île même, du côté de la mer, quelques troupes qui occupèrent le mont *Dindymum*. Au reste, Strabon est le seul qui parle de cette montagne Adrastée.

‹3› *Il passa ensuite dans l'isthme*. Il faut lire ἔπειτα διαβὰς κ. τ. λ. au lieu de ἔπειτα ΚΑΙ' διαβάς. Cette conjonction est de trop, à moins qu'on n'aime mieux lire, ἔπειτα ΔΕ' διαβάς. J'ai rendu par le mot *isthme* le nom grec αὐχέν. Hérodote, Polybe, et plusieurs autres écrivains, l'ont employé dans le même sens. Xylander, en le rendant par *cervix*, paroît avoir employé ce dernier mot dans le sens que Pline [3] lui donne, quand, en parlant de l'isthme du Péloponnèse, il dit, *Angustâ cervice Peloponnesum contineat Hellas*. L'auteur de l'ancienne version Latine l'a exprimé par *jugum*, et le traducteur Italien par *giogo*; peut-être ont-ils entendu par-là une partie de la montagne. Quoi qu'il en soit, l'isthme ne peut être ici que le pont qui réunissoit l'île au continent.

[1] *De Bello Mithridat.* cap. 72. = [2] *Ibid.* cap. 75. = [3] Lib. IV, cap. 4.

furent aussi favorisés par la famine ‹1› qui se mit dans une armée aussi nombreuse qu'étoit celle de Mithridate, lequel, pour n'avoir pas prévu ce fléau, fut obligé de s'en retourner après avoir perdu bien du monde. PAGE 576.

Les Romains traitèrent honorablement cette ville, qui jusqu'à présent est demeurée libre, et qui jouit d'un territoire fort étendu, composé de ce qu'elle possédoit anciennement et de ce que les Romains y ont ajouté : car les Cyzicènes occupent dans la Troade le pays situé au-delà de l'Æsepus, aux environs de Zeleia *, la plaine d'Adrastée, une partie du lac Dascylitis, dont le reste appartient aux habitans de Byzance, une portion considérable du pays des *Doliones* et des *Mygdones* jusqu'aux lacs *Miletopolitis* et *Apolloniatis*. A travers ces pays coule le Rhyndacus; ce fleuve prend sa source dans l'Azanitide ‹2›, et, après s'être grossi des eaux

* Biga.

‹1› *Famine*, λιμός. Le texte porte λοιμός, *peste* ou *maladie pestilentielle*, comme ont lu les auteurs des anciennes versions Latine et Italienne. J'ai préféré la première leçon : c'est une correction adoptée par M. Tzschucke, et qui est confirmée par Memnon [1] et par Appien [2] ; et quoique ce dernier dise que l'armée de Mithridate fut affligée par la famine [λιμός], et ensuite par une maladie pestilentielle [λοιμός], il n'est pas probable que Strabon ait parlé de l'effet sans nommer la cause. Ces espèces de maladies viennent à la suite du défaut de nourriture, ou d'une nourriture mauvaise qu'on est forcé de prendre, quand on manque de celle à laquelle on est habitué. Dans la phrase qui suit immédiatement, τῷ πολλῷ πλήθει τῆς ΣΤΡΑΤΕΊΑΣ, il faut changer ce dernier mot en ΣΤΡΑΤΙΑ͂Σ, si l'on veut que ce mot signifie *armée*.

‹2› Le Rhyndacus se rend dans le lac Artynia ou Apolloniatis [3], d'où il sort ensuite pour aller se décharger dans la mer. S'il est vrai que ce fleuve se nomme aujourd'hui *Lartacho* [4], ce nom pourroit être une altération de celui d'*Artynia* ; mais je soupçonne qu'on a confondu ce nom avec celui d'*Artacé*, dont Strabon va nous parler bientôt. Selon Meletius [5], les Grecs nomment aujourd'hui le Rhyndacus, Ποτάμι τοῦ Μιχαλίτζι, *fleuve de Michalitzi*, qu'Oberlin [6] a changé en *Mehullitsch* ; et les Turcs, Οὐλουβάδ, *Oulubad*. Le premier de ces noms vient d'un bourg nommé Μιχαλίκιον, *Michalikion*, situé à une demi-journée de chemin au-dessus de l'embouchure du fleuve ; et le second n'est probablement qu'une altération de *Lopadium*, nom d'une ville sous le Bas-Empire, située au-dessus de *Michalikion*, près de l'endroit où le Rhyndacus sort du lac [7]. D'Anville [8] donne à ce même lac le nom de *Lubad*. Je penche à croire que le

[1] Apud *Phot. Biblioth.* cod. CCXXIV, pag. 737. — [2] *De Bello Mithridat.* cap. 76. — [3] Voyez *suprà*, pag. 116, not. 2. — [4] *Voyez* la note de Falconer dans son édit. de *Strabon*, tom. II, pag. 833. — [5] *Geogr.* pag. 448-449. — [6] *Orb. antiq. prim. lin.* pag 204. — [7] *Meletius*, *Geograph.* pag. 449. — [8] *Geograph. anc.* tom. II, pag. 20.

PAGE 576.

* Différente d'Ancyra de la Galatie.

de plusieurs fleuves de la Mysie Abrettène, entre autres de celles du Macestus ‹1› qui vient d'Ancyra * de l'Abasitide, se décharge dans la Propontide, près de l'île Besbicus ‹2›.

Dans l'île de Cyzique est le mont Artacé, couvert de belles forêts, et devant lequel est une île du même nom ‹3›. Non loin

vrai nom de la ville même étoit *Lupadium*, formé de *lupus* [un loup], en grec λύκος, *lycus*, nom que portoit le fleuve avant de prendre celui de *Rhyndacus* [1].

‹1› *Macestus*, Μάκεστος. Pline [2] l'appelle du même nom; mais les manuscrits présentent quelques autres variantes, dont la plus remarquable est ΜΕΛΙΣΤΟΝ, *Melistus*, parce qu'elle pourroit bien être une altération de ΜΕΓΙΣΤΟΝ, *Megistus*, qu'on trouve précisément dans Polybe [3] et dans le Scholiaste d'Apollonius [4]; si ce n'est que ce dernier donne expressément et que le premier a peut-être aussi donné ce nom au fleuve Rhyndacus. Paulmier de Grentemesnil observe que *Megistus [grandissimus]* et *Macestus* signifient à-peu-près la même chose. Cela seroit vrai, si ce dernier mot étoit écrit *Mecistus*, Μήκιστος, ou dans le dialecte dorique, *Macistus*, Μάκιστος *[longissimus]*.

‹2› Meletius [5], par erreur, nomme cette île *Bebiscus*. Selon lui, son nom moderne est Καλόλιμνο, *Calolimno*, qui vraisemblablement est par syncope, pour Καλολίμενο, *Calolimeno*, qui signifie *beau port*, l'espace entre cette île et l'embouchure du Rhyndacus pouvant fournir une station commode pour les vaisseaux. Son ancien nom, si l'on en croit Étienne de Byzance [6], lui vient d'un Pélasge nommé *Besbicus*. Pline lui donne 18 milles de circuit [7], et il dit qu'anciennement elle faisoit partie du continent de la Bithynie, dont elle fut séparée par une révolution de la nature semblable à ce qui est arrivé à l'île de Sicile, à celle de Cypre et ailleurs [8]. C'étoit dans les eaux de l'île de Besbicus, selon Dioscoride [9], qu'on pêchoit une des espèces d'*halcyonium*, zoophyte ainsi nommé de la ressemblance qu'on lui trouvoit avec le nid de l'*halcyon*, oiseau que l'on croit être le *martin-pêcheur* des modernes.

‹3› Strabon nous a déjà parlé des montagnes *Arcton-oros*, *Dindymum* et *Adrastée*, comme appartenant à l'île de Cyzique [10]. Ici il lui en donne une quatrième, nommée *Artacé*, et de plus une île du même nom. Il parlera ailleurs d'une ville d'*Artacé* de l'île de Cyzique [11], fondée par les Milésiens [12]. Timosthène [13] reconnoit aussi une montagne et une île d'*Artacé*, situées à un stade de Cyzique. Pline [14] parle d'une ville d'*Artacé*, dont il n'existoit plus de son temps que le port, et d'une île qu'il nomme *Artacæum*, et où il y avoit une ville: *Ante Cyzicum .... Artacæon cum oppido*. La ville d'*Artacé* qu'Hérodote [15] place près de Cyzique, paroît être une ville du continent, la même vraisemblablement qui, selon Procope [16], servoit de faubourg à la ville de Cyzique, et que Scylax place en-deçà de l'isthme qui joignoit l'île de Cyzique à la terre-ferme [17]. Ptolémée s'est trompé en plaçant

[1] *Plin.* lib. V, cap. 32. = [2] *Id. ibid.* = [3] Lib. V, cap. 77. § 9. = [4] *Argonaut.* lib. I, vers. 1165. = [5] *Geogr.* pag. 451. = [6] In Βέσβικος. = [7] *Plin.* lib. V, cap. 32. = [8] *Id.* lib. II, cap. 88, et *Steph. Byzant.* in Βέσβικος. = [9] Lib. V, cap. 136. = [10] *Suprà*, pag. 575. = [11] Lib. XIII, pag. 582. = [12] Lib. XIV, pag. 635. = [13] Apud *Steph. Byzant.* in Ἀρτάκη. = [14] Lib. V, cap. 32. = [15] Lib. IV, cap. 14, et lib. VI, cap. 33. = [16] Voyez *Hérodot. de la trad. de M. Larcher*, tom. VIII, *Tabl. géograph.* pag. 50, édit. de 1802. = [17] *Scylax*, *Peripl.* inter *Geograph. minor.* tom. I, pag. 75, edit. Vienn. 1807.

de

de là, est le cap *Melanos*, qu'on rencontre dans le trajet de Cyzique à Priapus.

PAGE 576.

Dans la Phrygie Épictète on trouve les villes d'*Azani*, de *Nacoleia*, de *Cotiæium**, de *Midæium*, de *Dorylæum* **, et celle de *Cadi* ***, qui, selon quelques-uns, appartient à la Mysie ‹1›. Cette dernière contrée s'étend, au milieu des terres, depuis l'Olympène jusqu'à la Pergamène et à ce qu'on appelle la plaine du Caïcus, en sorte qu'elle se trouve située entre le mont Ida et la Catacecaumène * que les uns placent dans la Mysie, et les autres dans la Mæonie **.

§. IX.
Phrygie Épictète.
* Kutaïeh.
** Eski-shehr.
*** Kédous.

* C'est-à-dire, *la Brûlée.*
** *Voyez* liv. XIII, *pag.* 628.

AU-DESSUS de la Phrygie Épictète, au midi, est la grande Phrygie, qui laisse * à gauche Pessinûs, les *Orcaorici* et la Lycaonie, et à droite les *Mæones*, les Lydiens et les Cariens; elle comprend la Phrygie surnommée *Parorée* *, celle qui est vers la Pisidie, le pays voisin d'*Amorium* *, d'*Eumeneia* et de *Synnada* ** : viennent ensuite Apamée surnommée *Cibotus* * ‹2›, et Laodicée **, les deux plus grandes villes de la Phrygie, et autour desquelles il y a de

§. X.
Grande Phrygie, et ses villes.
* Je lis λείπουσα, et non pas λιποῦσα, *qui laissa.*
* *Située le long des montagnes.*
* Amoria.
** Bartchenlu !
* Aphiom-Kara-hisar.
** Ladic ou Eski-hisar.

Artacé sur la côte de Bithynie, à moins que ce ne soit une erreur de copiste, comme le pense Cellarius [1], ou un autre lieu du même nom. Quoi qu'il en soit, il existe aujourd'hui une petite ville, voisine de Cyzique, nommée Artaki [2].

‹1› Pline [3] place les *Caduenl*, qui sont les *Cadi* de Strabon, dans la Lydie; Ptolémée, entre la Mysie, la Lydie et la Phrygie. Selon d'Anville, la ville de ce nom s'appelle aujourd'hui *Kédous.*

‹2› *Apamée surnommée* CIBOTUS. Pline nous donne ce dernier mot, non comme un surnom, mais comme le dernier des divers noms que cette ville reçut successivement: *Apamiam ... antè adpellatam Celænas, dein Ciboton. Sita est in radice montis Signiæ, circumfusa Marsyâ, Obrimâ, Orgâ, fluminibus in Mæandrum cadentibus* [4]. Strabon nous dira dans la suite [5], qu'Apamée succéda à *Celænæ*, dont elle reçut les habitans. Quant à l'origine du nom de *Cibotus*, qui signifie *coffre* ou *arche*, on prétend l'expliquer par le bateau carré qu'on voit sur les médailles d'Apamée frappées sous Septime-Sévère, et qui porte deux personnes, lesquelles représentent, dit-on, Deucalion et Pyrrha sa femme, par conséquent l'histoire du déluge [6]. Mais cette explication ne laisse pas d'être pleine de difficultés.

[1] *Geograph. antiq.* tom II, pag. 247. = [2] *D'Anville, Géograph. ancien.* tom. II, pag. 15; et *Meletius, Geograph.* pag. 451. = [3] Lib. V, cap. 29. = [4] *Ibid.* = [5] *Infrà*, pag. 578 du texte Grec. = [6] *Rasche, Lexic. univers. rei numar.* vol. I, part. 1, pag. 908, et vol. II, part. 1, pag. 278.

PAGE 576. petites villes . . . . . . ‹1› *Aphrodisias*, *Colossæ* ‹2›, *Themisonium*, *Sanaüs* ‹3›, *Metropolis*, *Apollonias*, et plus loin *Peltæ*, *Tabæ* ‹4›, *Eucarpia* * et *Lysias* ‹5›.

* Voyez ci-dessous, pag. 126, not. 1.

‹1› *De petites villes . . . Aphrodisias.* Ici notre manuscrit 1393 présente un espace vide, πολίσματα . . . Ἀφροδισιὰς, qui dans celui de Moscou, consulté par M. Falconer, est présenté de cette manière, πολίσματα . . . ΚΑΙ' Ἀφροδισιὰς. Cette lacune indiqueroit l'omission des noms de quelques autres villes, si le manuscrit de l'Escurial, consulté par le même éditeur, ne la remplissoit ainsi, πολίσματα ΚΑΙ' "ΑΛΛΑ "Η ΤΕ Ἀφροδισιὰς. Mais ce supplément est barbare ; il faut le rendre grec de cette manière, πολίσματα "ΑΛΛΑ ΤΕ ΚΑΙ' Ἀφροδισιὰς, *d'autres petites villes, et notamment Aphrodisias.*

‹2› *Colossæ.* Hérodote, Xénophon et les médailles confirment cette orthographe. Celle de *Colassæ* est des écrivains postérieurs, à la tête desquels on pourroit mettre Saint Paul, si les manuscrits de son épître aux habitans de cette ville ne varioient pas. Ptolémée ne parle point de *Colossæ*, parce que de son temps elle n'existoit plus, du moins sous ce nom, ayant été détruite par un tremblement de terre qui arriva sous Néron la 66.e année de notre ère, et qui fut également funeste à Laodicée et à Hiérapolis. Après sa restauration, elle ne conserva pas long-temps son ancien nom de *Colossæ*, qui fut remplacé par celui de *Chonæ*.

‹3› *Sanaüs*, Σαναῦς. C'est la leçon du texte, conforme à quelques manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, aux anciens traducteurs et à l'Itinéraire d'Hiéroclès[1]. Les variantes que présentent d'autres manuscrits, sont Σαναὸς, Σαναὰ, Σαναιὰ, *Sanaas*, *Sanaa*, *Sanæa*. Casaubon présume que notre *Sanaüs* est le *Sanis* de Ptolémée.

‹4› Le Τάβαι, *Tabæ*, au lieu de Ταβίαι, *Tabeæ*, du texte et des anciens traducteurs, est une correction de Casaubon, à laquelle nous conduit encore la leçon du manuscrit de Médicis, Ταβαίαι, *Tabææ*[2], dans laquelle on voit clairement que, par distraction, le copiste a doublé la diphthongue finale du mot. Au reste, en comparant avec cet endroit de Strabon ce qu'il a dit ci-dessus[3] de *Tabæ*, ville Pisidienne, voisine de la Phrygie et de la Carie, et ce qu'il dira dans la suite[4] du mélange des *Mysi*, des Phrygiens et des Pisidiens qui habitoient le territoire ou la plaine de *Tabæ*, on est porté à conclure qu'il s'agit ici, comme ci-dessus, de *Tabæ* de la Phrygie, située sur les frontières de la Pisidie et de la Carie, et que Tite-Live[5], Hiéroclès[6] et Étienne de Byzance[7] placent dans cette dernière province. Il est vrai que ce dernier parle de deux *Tabæ* de l'Asie mineure, l'une dans la Carie, et l'autre dans la Lydie ; mais il est probable que l'existence de cette dernière n'est due qu'à une confusion de lieux[8]. Il est question, dans le même écrivain, d'une troisième *Tabæ*, plus réelle, de la Perse ; car c'est ainsi qu'il faut y lire, καὶ τρίτη τῆς ΠΕΡΣΙΔΟΣ, au lieu de καὶ τρίτη τῆς ΠΕΡΑΙΑΣ. C'est celle que Polybe nomme *Tabæ de la Perside*, Τάβαι τῆς Περσίδος[9], où mourut Antiochus, roi de Syrie, surnommé *Épiphanes.*

‹5› *Aphrodisias* paroît répondre à Gheira ; *Colossæ* à Konos ; *Themisonium* à Téséni ; *Metropolis* à Tireh ; *Tabæ* à Tabas. L'emplacement des autres villes est inconnu. G.

---

[1] Pag. 666, édit. de Wesseling. = [2] Voyez les variantes de l'édition de *Strabon* publiée à Oxford. = [3] Pag. 750 du texte Grec. = [4] Lib. XIII, pag. 629. = [5] Lib. XXXVIII, cap. 13. = [6] In *Synecdem.* pag. 689, édit. de Wesseling. = [7] In Τάβαι. = [8] Voyez *Rasche, Lexic. univ. rei numar.* vol. V, part. 1, pag. 465. = [9] *Polyb.* lib. XXXI, cap. 11.

PAGE 577.

§. XI. Phrygie Parorée, et temple de Men-Arcæus.

LA Phrygie surnommée *Parorée* s'étend, du levant au couchant, le long d'une chaîne de montagnes, de chaque côté de laquelle il y a une grande plaine avec une ville. Du côté du septentrion, est la ville de *Philomelium* *; de l'autre côté, celle d'Antioche surnommée *près de la Pisidie*. La première est toute située dans la plaine, la seconde est sur une colline : celle-ci, habitée maintenant par une colonie Romaine (1), fut fondée par les Magnésiens du Mæandre. Les Romains la délivrèrent du joug des rois, lorsqu'ils donnèrent à Eumène le reste de l'Asie situé en-deçà du Taurus *. Il y avoit aussi dans ces lieux une prêtrise de *Men-Arcæus* (2), dotée d'un grand nombre de serfs sacrés et de plusieurs terres : mais, après la mort d'Amyntas, elle fut abolie par ceux qui furent envoyés pour recueillir sa succession *.

* *Voyez* liv. XIV, pag. 663.

* *Voyez* Tite-Live, liv. XXXVII, chap. 55 et 56.

* *Voyez* ci-dessus, pag. 90, 94 et 104.

§. XII. Ville de Synnada.

SYNNADA, petite ville, est située à l'extrémité d'une plaine longue d'environ 60 stades, plantée d'oliviers. Au-delà de cette plaine on trouve le bourg *Docimia*, et la carrière du marbre Synnadique, comme le nomment les Romains; car, chez les naturels

(1) *Colonie Romaine*, ἀποικίας Ῥωμαίων. M. Tzschucke a changé le premier mot en ἐποικίας, sans dire où il a puisé cette variante, qui n'est pas mauvaise, mais qui n'étoit peut-être point nécessaire. Pline [1] nomme Antioche *Colonia Cæsarea* ; ce qui est confirmé par plusieurs médailles de cette ville, qui portent en lettres Romaines la légende, COL. CÆS. ANTIOCH. [2]. Selon d'Anville, elle porte aujourd'hui le nom d'*Ak-shehr* : Mannert prétend que ce géographe se trompe, et que l'emplacement d'Antioche est encore à découvrir [3]. Quant à *Philomelium*, aujourd'hui appelé *Ilgoun*, la Table de Peutinger le marque sous le nom de *Philomelum* ; on le trouve encore désigné sous ceux de *Philomenium* et de *Philomedium* [4]; de sorte qu'il est difficile de savoir au juste quel a été son véritable nom.

(2) *De Men-Arcæus*, Μηνὸς ἈΡΚΑΙΟΥ. J'ai déjà parlé [5] au long des divers temples dédiés à cette divinité sous différens surnoms, et de la variation qu'on remarque dans l'orthographe de celui-ci. Dans cet endroit, les imprimés, les manuscrits et tous les interprètes s'accordent à écrire *Arcæus*. Bréquigny est le seul qui traduise, *de l'ancien Menès* ; ce qui prouve qu'il entendoit lire, Μηνὸς ἈΡΧΑΙΟΥ. Certes, la correction est on ne peut pas plus simple; mais elle n'a aucun fondement.

[1] Lib. V, cap. 27. = [2] *Rasche, Lexic. univ. rei numar.* vol. I, pag. 752. = [3] *Mannert, Geograph. der Griech. und Röm.* vol. VI, part. II, pag. 179. = [4] *Idem, ibid.* vol. VI, part. III, pag. 99, *cum not.* = [5] Pag. 63, not. 1 et 2.

PAGE 577.

du pays, il est connu sous le nom de marbre *Docimite* ou *Docimée* ‹1›. Dans le commencement, on ne tiroit de cette carrière que des blocs d'une grandeur médiocre : mais aujourd'hui le luxe des Romains en tire de grandes colonnes d'une seule pièce, qui approchent de l'albâtre pour la variété des couleurs ; et quoiqu'il y ait fort loin pour voiturer de tels fardeaux jusqu'à la mer, on ne laisse pas de transporter à Rome et des colonnes et des tables d'une grandeur et d'une beauté surprenantes.

§. XIII. Ville d'Apamée, et fleuve Marsyas.

* Aphiom-Kara-hisar.

APAMÉE * est une place de commerce considérable pour l'Asie proprement dite ; c'est la seconde après Éphèse : car celle-ci est un entrepôt commun aux marchandises d'Italie et à celles de la Grèce. Apamée est située à l'endroit où le Marsyas s'embouche dans le Mæandre. Le premier de ces fleuves, qui passe au milieu d'elle, a sa source dans l'ancienne ville ‹2› : arrivé au faubourg par un cours violent et précipité, il mêle ses eaux avec celles du Mæandre. Celui-ci, grossi de plus par les eaux du fleuve Orgas ‹3›, qui coule

‹1› *Docimite ou Docimée.* Selon Étienne de Byzance [1], cette espèce de marbre s'appeloit *Docimène*, *Δοκιμηνός*. Dans l'inscription Adulitaine, on lui donne le nom de *Docimasius*, Δοκιμάσιος [2].

‹2› *Dans l'ancienne ville.* Le texte dit simplement, *dans la ville*, ἀπὸ τῆς ΠΟ΄ΛΕΩΣ, que je change en ἀπὸ τῆς ΠΑΛΑΙᾶΣ ΠΟ΄ΛΕΩΣ. Cette correction ne diffère point, pour le sens, de celle que proposoit Saumaise, ἀπὸ τῆς *ἀρχαίας* πόλεως ; elle a seulement l'avantage d'approcher de plus près du texte. Cette ancienne ville étoit *Celænæ*, comme Strabon va bientôt nous le dire. Selon Hérodote [3], le fleuve *Catarractès*, qui est notre *Marsyas*, prenoit sa source dans la place publique de *Celænæ*, et, suivant Xénophon [4], au-dessous de la citadelle, où étoit un palais du roi de Perse. Maxime de Tyr [5] dit que la source du Marsyas et du Mæandre, après avoir coulé de la montagne même, disparoissoit derrière la ville, et reparoissoit ensuite dans la ville même, où elle se divisoit en deux branches, dont l'une formoit le Marsyas, et l'autre donnoit naissance au Mæandre. Ce que Strabon dit du cours violent et précipité du Marsyas, explique pourquoi dans Hérodote ce fleuve est appelé *Catarractès.* Quinte-Curce [6] affirme la même chose : *Fons ejus ex summo montis cacumine excurrens in subjectam petram magno strepitu aquarum cadit.*

‹3› *Du fleuve Orgas.* Pline [7] dit, *des fleuves Obrimas et Orgas.* On a cru voir les noms de

[1] In *Δοκίμειον.* = [2] Voyez *Museum der Alterthums-Wissenschaft*, vol. II, part. 1, pag. 160, Berlin, 1808. = [3] Lib. VII, cap. 26. = [4] *De Cyr. expedit.* lib. 1, cap. 2, §. 8. = [5] *Dissertat. XXXVIII.* = [6] Lib. III, cap. 1. = [7] Lib. V, cap. 29.

lentement et tranquillement sur un terrain uni, traverse d'abord la Phrygie, et sépare ensuite la Carie et la Lydie aux environs de ce qu'on appelle *la plaine du Mæandre;* il fait tant de détours dans sa course, qu'il a donné lieu d'appeler du nom de *Mæandre* tout ce qui est tortueux : enfin il traverse cette partie de la Carie qui est occupée par les Ioniens, et va se jeter dans la mer entre Milet et Priène ‹1›. Il a sa source ‹2› dans une colline nommée *Celænæ*, et sur laquelle est une ville du même nom. Ce sont les habitans de cette ville qu'Antiochus-Soter transporta dans la ville actuelle d'Apamée, qu'il appela ainsi du nom de sa mère Apama, fille d'Artabaze, et qui avoit été donnée en mariage à Seleucus-Nicator. PAGE 577. PAGE 578.

C'est dans ces lieux que la fable place les aventures d'Olympus et de Marsyas, et la dispute de ce dernier contre Apollon. Au-dessus, il y a un lac où croissent des roseaux propres à faire des embouchures de flûte ‹3› : c'est, dit-on, de ce lac que partent les sources et du Marsyas et du Mæandre ‹4›.

ces deux fleuves figurés, sur les médailles d'Apamée, par ces lettres, ꟼBO (ou, selon d'autres, ꟼƎO) ꟼO, qu'il faut, dit-on, lire de droite à gauche [1]. Mais cette manière d'écrire et de lire n'étoit-elle pas trop ancienne, pour qu'on s'en servît encore sous l'empereur Gordien, temps où ces médailles ont été frappées!

‹1› Milet, dont il ne reste plus que des ruines, conserve son ancien nom. — Priène paroît être Samson. G.

‹2› C'étoit le Marsyas qui avoit sa source dans la ville ou dans la colline de *Celænæ*, comme nous l'avons observé d'après notre texte [2]. Mais, comme à une très-petite distance de sa source il se divisoit en deux branches, dont l'une prenoit le nom de Mæandre, Strabon a jugé qu'il étoit indifférent de dire que le Marsyas ou le Mæandre venoit de *Celænæ*. Aussi voit-on sur les médailles de cette ville, tantôt le nom du Mæandre, tantôt le nom du Marsyas, et tantôt celui de tous les deux [3].

‹3› *Des embouchures de flûte.* Plus littéralement, *des languettes de flûte.* Ailleurs [4] Strabon nous a parlé des roseaux du marais situé près d'*Orchomenus* dans la Bœotie, qui avoient la même propriété, et dont Pline [5] parle plus en détail.

‹4› *C'est, dit-on, de ce lac. . . du Mæandre.* Ce lac étoit sur la colline nommée ci-dessus *Celænæ*. Il portoit le nom d'*Aulocrène* [6], qui signifie *fontaine des flûtes*, vraisemblablement à cause de ses roseaux, propres à faire des languettes de flûte. Cette propriété

[1] Voyez *Not. Holsten.* in *Steph. Byzant.* pag. 39. — Cf. *Chandler*, *Voyage dans l'Asie min.* tom. II, pag. 268, not. 103. = [2] *Voyez* pag. 124, not. 2. = [3] *Rasche*, *Lexic. univ. rei numar.* vol. I, pag. 907-910. = [4] Tom. III, pag. 417 de la traduct. Franç. et les *Éclaircissemens* du même tome, pag. 79. = [5] Lib. XVI, cap. 36. = [6] *Plin.* lib. V, cap. 29; et lib. XVI, cap. 44. — Cf. *Chandler*, *Voyage dans l'Asie min.* tom. II, pag. 269, not. 104.

PAGE 578.
§. XIV.
Ville de Laodicée.
* Ladik *ou* Eski-hisar.

LAODICÉE * ‹1›, de petite ville qu'elle étoit, s'est considérablement accrue du temps de nos pères et du nôtre, quoiqu'elle ait été beaucoup maltraitée par le siége de Mithridate-Eupator: elle a dû cet accroissement à l'excellence de son territoire ‹2›, et aux grandes fortunes de quelques-uns de ses citoyens; d'abord, d'Hiéron, qui, outre plusieurs monumens dont il avoit embelli la ville, légua au peuple de Laodicée plus de deux mille talens; ensuite de Zénon ‹3› le rhéteur, et de son fils Polémon *, qui, par ses éclatantes actions, mérita même d'être déclaré roi, d'abord par Antoine, et ensuite par Auguste.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 60*, et liv. XI, *pag. 499*; et *Dion Cass.* liv. XLIX, chap. 25 et 33; LIII, 25; LIV, 24.

On élève, aux environs de Laodicée, des moutons remarquables non-seulement par la douceur de la laine, en quoi ils

a donné lieu d'y fixer le séjour d'Olympus, fameux joueur de flûte et disciple de Marsyas, et d'y placer l'aventure de ce dernier, écorché vif pour avoir osé disputer à Apollon le talent de bien jouer de cet instrument. Hérodote [1] raconte qu'on voyoit dans la citadelle de *Celænæ* la peau du malheureux Marsyas, qu'Apollon y avoit suspendue en forme d'outre.

‹1› Ptolémée [2] et Philostrate [3] placent Laodicée dans la Carie, Étienne de Byzance [4] dans la Lydie, tandis que Strabon l'attribue à la Phrygie. Cette discordance, qui vient de ce que ce dernier pays étoit limitrophe des deux autres, est due encore plus au changement de leurs limites respectives à diverses époques; ce qui faisoit que la même ville étoit attribuée tantôt à l'un, tantôt à l'autre. La preuve en est dans Philostrate même, que je viens de citer: après avoir dit du sophiste Polémon, qu'il étoit de Laodicée de la Carie, il le qualifie, quelques pages plus loin [5], de Phrygien, en ajoutant que du temps de ce sophiste Laodicée étoit réputée de la Phrygie. Nous observerons dans la suite [6], que, long-temps avant l'époque dont il s'agit ici, les poëtes tragiques, entre autres Sophocle, confondoient les noms de ces divers pays de l'Asie mineure.

‹2› *A l'excellence de son territoire.* C'est à cette qualité du territoire que fait allusion la corne d'abondance qu'on voit sur quelques médailles de cette ville [7], et d'une des villes voisines dont Strabon a déjà fait mention [8], et qui portoit le nom d'*Eucarpia* [9], c'est-à-dire, *Fertilité.* Les grappes de raisin y croissoient d'une telle grosseur, qu'elles donnèrent lieu à l'historien Métrophane [10] de dire, avec une exagération ridicule, que la charge d'une seule grappe étoit capable de faire éclater un chariot.

‹3› Au commencement du siècle passé, des voyageurs trouvèrent encore à Laodicée une statue mutilée, et virent sur un des siéges du théâtre de cette ville le nom de *Zénon* [11].

[1] Lib. VII, cap. 26. — [2] Lib. V, cap. 2. — [3] In *Vit. Sophistar.* lib. I, n.° 25, pag. 530. — [4] In Λαοδίκεια. — [5] *Ubi suprà*, pag. 539. — [6] *Strab.* lib. XIV, pag. 676 et 678 du texte Grec. — [7] *Rasche, Lexic. univ. rei numar.* tom. II, part. II, pag. 1452. — [8] Pag. 122. — [9] *Rasche, ubi suprà*, tom. II, part. I, pag. 794. — [10] Apud *Steph. Byzant.* in Εὐκαρπία. — [11] *Chandler, Voyage dans l'Asie min.* tom. II, pag. 109 de la trad. Franç.

l'emportent sur ceux mêmes de Milet, mais encore par la couleur coraxique ‹1›: aussi les Laodicéens en retirent-ils un gros revenu; de même que leurs voisins les Colossènes, [de leurs moutons] de la même couleur ‹2›. PAGE 578.

C'est dans ces environs que le Mæandre reçoit les eaux du

‹1› *Par la couleur coraxique* (ou, plus littéralement, *coraxe*), *εἰς τὴν* ΚΟΡΑΞΗ'Ν *χρόαν*, d'après la correction de Saumaise, au lieu de ΚΟΡΑΞΙ'Ν. Il n'est pas douteux qu'il ne soit ici question de la couleur noire. Mais l'origine du mot *coraxe* ou *coraxique* ,est sujette à des difficultés. Casaubon, persuadé que ce mot vient de *κόραξ*, *corax*, en latin *corvus*, proposoit de changer les deux derniers mots en un composé ΚΟΡΑΞΙΧΡΟ'ΑΝ, *d'un noir de corbeau*, comme a traduit Bréquigny, et avant lui Xylander, *ad corvorum nigredinis æmulum colorem*. Toup vouloit qu'on lût *εἰς τὴν αὐτὴν κόραξι χρόαν* dans le même sens. Paulmier de Grentemesnil, sans s'écarter de ce sens, conseilloit de lire *εἰς τὴν* ΚΟΡΑ'ΚΙΝΟΝ (il auroit mieux dit ΚΟΡΑΚΙ'ΝΗΝ [1]) *χρόαν*: à la lettre, *par la couleur coracine;* et c'est précisément ce que le traducteur Italien a aussi exprimé; *nel colore coracino*, soit qu'il eût la même idée que Paulmier, ou qu'il y eût été conduit par Vitruve [2], qui, en parlant de ces mêmes brebis de Laodicée, dont il attribue la couleur à la qualité des eaux, désigne cette couleur par la même expression: *Laodicensium fontes ac flumina, cum pecora ..... CORACINO colore.* L'ancienne version Latine est la seule où le mot *coraces*, ainsi qu'elle l'écrit, est employé, non comme épithète signifiant une couleur, mais comme nom ethnique: en quoi peut-être l'auteur de cette version n'avoit pas grand tort; car, quoique je sois persuadé qu'il s'agit ici de la couleur noire, l'épithète qui la désigne ne vient pas immédiatement de *corax* [corbeau], mais des *Coraxiens*, peuple dont Strabon a parlé au III.e livre [3], et chez lequel les brebis étoient de couleur noire. Quoi qu'il en soit, il est remarquable que Chandler atteste qu'il n'a point trouvé ces moutons noirs aux environs de Laodicée et de Colossæ, tandis que son prédécesseur Pococke avoit assuré que les trois quarts des moutons qu'il y avoit observés, étoient noirs [4].

‹2› *De même que leurs voisins les Colossènes, &c. ὥσπερ καὶ οἱ Κολοσσηνοὶ ἀπὸ τοῦ* ὉΜΩΝΥ'ΜΟΥ *χρώματος, πλησίον οἰκοῦντες*. Ce texte signifie à la lettre, *de même que leurs voisins les Colossènes de la couleur homonyme.* Ce dernier mot *[homonyme]* a donné lieu à Paulmier de Grentemesnil de regarder le passage comme une énigme, et de proposer de changer le nom de *Κολοσσηνοὶ*, *Colossènes*, en *Κελαινεῖς*, *Celænéens*, dans ce sens, que Penzel a suivi dans sa version Allemande: *de même que leurs voisins les Celænéens [ainsi nommés] de la couleur du même nom.* Cette couleur du même nom est la couleur noire, parce qu'en effet le mot *Celænus*, *Κελαινὸς*, signifie en grec *noir.* Quoique cette correction ne soit pas invraisemblable, j'ai mieux aimé supposer, ou que Strabon s'est servi improprement du terme *ὁμωνύμου*, *homonyme*, à la place d'ὉΜΟΙΌΥ, *semblable*, ou que ses copistes ont confondu ces deux mots.

[1] Voyez *Martin. Lexic. philolog.* in *Coracinus.* = [2] Lib. VIII, cap. 3, §. 14. pag. 218, tom. I, edit. Schneider. = [3] Tom. I, pag. 410, not. 6. = [4] *Chandler*, *Voyage dans l'Asie min.* tom. II, pag. 111; et pag. 266, not. 93, de la traduction Française.

PAGE 578. Caprus et du Lycus : ce dernier est un fleuve assez considérable, d'où l'on a nommé la ville *Laodicée sur le Lycus* ‹1›.

Au-dessus de cette ville est le mont Cadmus, où sont les sources du Lycus, et d'un autre fleuve appelé Cadmus comme la montagne. Le Lycus, après avoir coulé pour la plus grande partie sous terre, reparoît à la surface ‹2›, et se mêle avec les autres fleuves; ce qui prouve en même temps que le terrain de ce pays est caverneux, et disposé [par conséquent] aux tremblemens de terre. En effet, si quelque ville y est sujette, c'est Laodicée, et en grande partie le pays qui l'avoisine ‹3›.

‹1› *Laodicée sur le Lycus*, pour la distinguer des autres villes du même nom. Outre cette Laodicée de la Phrygie, que Ptolémée place dans la Carie, et Étienne de Byzance[1] dans la Lydie, Strabon a déjà fait mention d'une Laodicée de la Médie[2]. Il parlera d'une autre Laodicée, surnommée *la Brûlée*, et située dans la Lycaonie[3]; d'une troisième et d'une quatrième dans la Syrie, l'une près de la mer[4], l'autre près du mont Liban[5].

‹2› *Le Lycus*, dit Hérodote, *disparoît à Colossæ, et se précipite dans un gouffre, d'où il sort environ à cinq stades de cette ville, pour se jeter ensuite dans le Mæandre*[6]. Pline place Laodicée sur le Lycus, tout près du Caprus et d'un autre fleuve nommé *Asopus*, qu'on ne trouve dans aucun autre géographe: *Imposita est Lyco flumini, latera adluentibus Asopo et Capro*[7]. Il ajoute que Laodicée étoit nommée auparavant *Rhoas*, et plus anciennement *Diospolis*. Le premier de ces noms, qui signifie *fluens* ou *confluens*, lui avoit été donné vraisemblablement à cause des trois fleuves qui la baignoient, et dont deux, le *Lycus* et le *Caprus*, se trouvent nommés sur plusieurs de ses médailles. C'est ainsi qu'on appelle en France du nom de *Conflans* plusieurs bourgs ou villages situés au confluent de deux rivières. Le second nom, *Diospolis*, qui signifie *ville de Jupiter*, Laodicée le dut sans doute au culte particulier dont elle honoroit cette divinité, qu'on voit aussi figurée sur ses médailles[8]. Quant aux fleuves, je doute que les noms modernes qui leur sont donnés par les voyageurs soient les véritables. Ils appellent le *Caprus* du nom Turc *Giumiskioi*, et le *Lycus* de celui de *Djokbounar*[9]. Le premier a l'air du nom d'un village plutôt que d'une rivière; car il signifie à la lettre, *village-d'argent*. Le second pourroit bien être une altération de *Djurkbounar*, qui signifieroit *source du loup*, de même que le nom Grec du fleuve *Lycus* signifie un loup.

‹3› Je lis, εἰ γάρ τις ἄλλη, καὶ ἡ Λαοδίκεια εὔσειστος, καὶ τῆς πλησιοχώρου ΤΟ πλέον. C'est le texte que M. Tzschucke a rédigé d'après les manuscrits, à l'article près, qui ne s'y voit nulle part, et que j'ajoute comme nécessaire. L'ancienne version Latine, *nam Laodicea, et proxima ei regio*, PLURIMÙM *terræ motibus concutitur*, quoiqu'elle ne soit pas trop exacte, prouve au moins la justesse de notre correction; car *plurimùm* exprime plutôt τὸ πλέον que πλέον.

[1] In Λαοδίκεια. = [2] *Strab.* lib. XI, pag. 524. = [3] *Idem*, lib. XIV, pag. 663. = [4] *Idem*, lib. XVI, pag. 751. = [5] *Idem*, *ibid.* pag. 755. = [6] *Herodot.* tom. V, pag. 30 de la Trad. de M. Larcher. = [7] Lib. V, cap. 29. = [8] *Rasche*, *Lexic. univ. rei numar.* vol. II, part. II, pag. 1448-1468. = [9] *Chandler*, *Voyage dans l'Asie min.* tom. II, pag. 110, not. (a).

LE

PAGE 578.
§. XV.
Caroura, frontière de la Phrygie et de la Carie.

LE bourg de Caroura ‹1› forme la frontière de la Phrygie et de la Carie. On y trouve des hôtelleries, ainsi que des eaux thermales ‹2›, qui jaillissent les unes dans le Mæandre même, et les autres sur ses rives. On raconte qu'un de ces hommes qui font trafic de la prostitution, étant arrivé dans une hôtellerie avec beaucoup de courtisanes, fut englouti pendant la nuit avec toutes ces femmes, par un tremblement de terre. Presque tous les environs du Mæandre sont sujets à ce fléau, le terrain y étant pénétré d'eau et de feu jusqu'à une grande distance de ce fleuve : car cette disposition du terrain s'étend depuis la plaine [qui joint le fleuve] jusqu'aux [gouffres qu'on appelle] Charoniens; savoir, celui d'Hierapolis, celui d'Acharaca * de la Nysaïde, et celui qui est près de Magnésie et de Myûs. La terre y est aride, friable, pleine de sels et facile à s'enflammer. De là vient peut-être aussi que le Mæandre est si tortueux, étant forcé de changer souvent la direction de son lit, et qu'il entraîne beaucoup de limon, dont il dépose une partie dans différens endroits du rivage, et chasse l'autre avec violence vers la mer. Aussi, par un attérissement de

PAGE 579.

* *Infrà*, lib. XIV, *pag. 649.*

‹1› L'origine hébraïque que M. Falconer donne au nom de Caroura (*exarsit ignis*), est plus que douteuse. S'il étoit permis de forger des étymologies sur des noms barbares de lieux que nous ne connoissons d'ailleurs que par un seul écrivain, Strabon, on pourroit hasarder une origine plus simple de ce mot, en le regardant comme un nom que les Ioniens auroient donné dans leur dialecte (Κάρουρα) à ce lieu, pour marquer qu'il formoit *la frontière des Cariens*, Καρῶν οὖρος, *Caron-ouros*, et dans la composition, Κάρουρος, *Carourus* et *Caroura*. Mais il paroît plus probable que, dans la langue du pays, *Caroura* ne signifioit que *ville*, *bourg* ou *lieu de Carus*, et que ce nom vient de celui d'un temple voisin dédié au *Men-Carus*, dont Strabon parlera dans la suite [1]. Cependant Athénée fait une distinction entre *Caroura* et le *bourg de Men-Carus*, qu'il nomme simplement *bourg de Men*, Μηνὸς κώμην [2]. Dans ce cas, ce dernier pourroit bien être le même lieu que le *Caropolis*, Καρόπολις, d'Étienne de Byzance; car ce dernier nom, quand même on ne le changeroit point en *Caroupolis*, Καρύπολις (ce qui seroit une correction aussi probable que raisonnable), peut, à la rigueur, signifier *Ville-de-Carus*.

‹2› Athénée fait aussi mention des eaux thermales de *Caroura*, et de celles du *bourg de Men*, comme il le nomme. *Voyez* la note précédente.

[1] *Infrà*, pag. 580. = [2] *Athen.* lib. II, pag. 43.

PAGE 579.

quarante stades d'étendue, a-t-il fait de Prière, située jadis sur le bord de la mer, une ville méditerranée.

§. XVI.
La Catacecaumène.
* C'est-à-dire, *Brûlée*. C'est le nom d'un canton de la Phrygie.

LA Catacecaumène * aussi, occupée par les Lydiens et par les *Mysi*, n'a été ainsi nommée qu'à cause d'une semblable disposition du terrain. Dans Philadelphie ‹1›, voisine de ce canton, les murailles mêmes des maisons ne sont pas sûres, car elles se crevassent presque tous les jours par l'effet des secousses; en sorte que les habitans sont attentifs à s'opposer, par un maçonnage ‹2› continuel, aux accidens causés par la nature du sol.

Les autres villes ne sont pas moins sujettes à ces malheurs. Apamée, avant même l'expédition de Mithridate, essuya de fréquens tremblemens de terre; ce prince, à son arrivée, la trouva bouleversée, et donna cent talens pour la réparer. Elle avoit, dit-on, éprouvé un pareil malheur du temps d'Alexandre.

§. XVII.
Fables auxquelles la nature de ce pays a donné lieu.

C'EST vraisemblablement à cause de ces accidens, que cette ville, quoique méditerranée, a pour Neptune une grande vénération, et qu'elle étoit [anciennement] appelée *Celænæ*, soit du nom de Celænus, fils de Neptune et de Celæno, l'une des Danaïdes, soit de la noirceur ‹3› de ses pierres occasionnée par le feu.

Il ne faut pas non plus regarder comme une fable ce qu'on raconte

‹1› Philadelphie répond à la ville actuelle d'Alah-shehr. G.

‹2› *A s'opposer, par un maçonnage.* J'exprime par cette phrase le mot grec ἈΝΤΙΤΕΚΤΟΝΟΥ͂ΝΤΕΣ, que je desirerois voir à la place d'ἈΡΧΙΤΕΚΤΟΝΟΥ͂ΝΤΕΣ, quoique ce dernier soit la leçon constante des imprimés et des manuscrits, et que le premier ne soit pas encore consigné dans les lexiques Grecs.

‹3› Nous avons déjà [1] observé que Κελαινὸς [*Celænus*] en grec vouloit dire *noir.* Ainsi *Celænæ* (nom de la ville) signifieroit *la noire*, ou plutôt *les noires.* Les Turcs lui ont conservé cette dénomination dans leur langue, en l'appelant *Aphiom-Kara-hisar*, qui veut dire *château noir d'opium.* La première partie *(Aphiom)* de ce mot pourroit faire croire que l'opium, fort en usage chez les Turcs, se prépare dans cette ville, comme le présume d'Anville [2].

[1] *Suprà*, pag. 127, not. 2. — [2] *Géograph. anc.* tom. II, pag. 53.

du mont Sipyle et de son bouleversement ; car Magnésie *, située au-dessous de cette montagne, a été de nos jours encore renversée par des tremblemens de terre, qui ont en même temps ruiné en grande partie Sardes ‹1› et plusieurs autres villes considérables ‹2›. L'empereur donna de l'argent pour les faire réparer, comme avoit fait auparavant son père ‹3› dans un pareil malheur arrivé aux habitans de Tralles *, où le gymnase et d'autres édifices avoient été détruits, de même qu'à ceux de Laodicée.

PAGE 579.
* Magnisa.
* Sultan-hisar.

On peut d'ailleurs consulter les anciens historiens ; par exemple, tout ce que dit Xanthus dans son Histoire de Lydie, des fréquentes révolutions qu'a subies ce pays, et dont nous avons déjà fait mention quelque part *. Ajoutez que c'est dans ces lieux que la fable place les aventures de Typhon et les Arimes * ; et l'on croit que c'est à cette contrée qu'a été donné le nom de *Catacecaumène.* On pense même que tout le pays situé entre le Mæandre et la Lydie est d'une semblable nature, à cause du grand nombre de lacs et de fleuves qui s'y trouvent, et de la multitude de cavernes que la terre recèle en plusieurs endroits *. Le lac situé entre Laodicée et Apamée, quoiqu'il ressemble à une mer par sa profondeur, exhale une odeur de bourbe qui n'est pas fort saine ‹4›. On raconte qu'on intente même des procès ‹5› au Mæandre, toutes

* Tom. I, *pag. 135* de la trad. Franç.
* *Voyez* liv. XIII, *pag. 626 et 628.*
PAGE 580.
* *Voyez* liv. XIII, *pag. 628.*

‹1› Aujourd'hui Sart. G.

‹2› Ces villes, dont Strabon parlera encore dans la suite [1], étoient au nombre de douze, y compris Magnésie et Sardes. Elles essuyèrent cette catastrophe pendant la nuit [2].

‹3› Par *l'empereur,* Strabon entend Tibère, du temps duquel arriva le renversement des douze villes ; et par *son père,* il désigne Auguste, dont Tibère étoit fils adoptif et devint le successeur, et pendant le règne duquel, avant qu'il fût associé à l'empire, les habitans de Laodicée, de Thyatira, de Chios [3], et vraisemblablement à la même époque ceux de Tralles, éprouvèrent un pareil malheur.

‹4› Je corrige le texte, en lisant ΥΠΟ΄ΝΟΣΟΝ (qui veut dire, à la lettre, *un peu malsaine*) au lieu d'ΥΠΟ΄ΝΟΜΟΝ, qui ne peut rien signifier ici.

‹5› Pour entendre ces procès singuliers, il faut se rappeler la loi de Dracon par laquelle ce législateur des Athéniens décernoit des peines aux choses même inanimées qui auroient occasionné la mort d'une per-

[1] Lib. XIII, pag. 627. = [2] *Tacit. Annal.* lib. II, cap. 47. = [3] *Sueton.* in *Tiber.* cap. 8.

PAGE 580. les fois qu'il change les limites des champs en rongeant les angles de ses rives, et que, s'il en est convaincu, on le condamne à des amendes qui sont prises sur les péages.

§. XVIII. Temple de Men-Carus.

ENTRE Laodicée et Caroura est le temple de Men-Carus, qui jouit d'une grande vénération*. De nos jours on y a établi une grande école ‹1› de médecins Hérophiliens ‹2›, qui a été dirigée d'abord par Zeuxis et ensuite par Alexandre Philalèthe ‹3›; comme

* *Voyez ci-dessus, pag. 63, not. 2, et pag. 129, not. 1.*

sonne. Penzel, qui fait cette remarque, cite l'exemple de la statue de Théagène, que, suivant Pausanias [1], les Thasiens jetèrent dans la mer, pour la punir d'une mort occasionnée par sa chute.

‹1› *De nos jours on y a établi &c.* Συνέστηκε δὲ καθ' ἡμᾶς κ. τ. λ. Mais quelques manuscrits portent, Συνίστη δὲ καθ' ἡμᾶς, *de nos jours on établit ;* ce qui n'est pas indifférent, comme nous le verrons dans la suite. Il faut de plus observer que le texte est conçu de manière à faire douter si c'étoit à Caroura ou à Laodicée, ou bien entre ces deux lieux et dans la place même du temple de Men-Carus, que l'école de médecine étoit établie. Cette dernière opinion, qui paroît la plus naturelle, semble avoir été aussi celle du docteur Sprengel [2].

‹2› *Hérophiliens.* Je lis avec Toup, Ἡροφιλείων, et non pas Ἡροφίλων. On appeloit *médecins Hérophiliens* les médecins de la secte d'Herophile, célèbre anatomiste, contemporain d'Érasistrate. Ils vivoient tous deux du temps de Ptolémée premier [3].

‹3› *Dirigée d'abord par Zeuxis et ensuite par Alexandre Philalèthe.* Zeuxis écrivit des commentaires sur Hippocrate, qui n'existent plus, et qui même, du temps de Galien, étoient très-rares [4]. Alexandre Philalèthe, qui succéda à Zeuxis, eut pour disciple, et probablement pour successeur, Démosthène, surnommé de même *Philalèthe.* L'un et l'autre s'occupèrent beaucoup de la théorie du pouls : le dernier écrivit de plus un traité sur les maladies des yeux, fort estimé alors [5], et qui existoit encore dans le XIV.e siècle [6]. Une médaille de la ville de Laodicée porte cette légende, ΖΕΥΣ ΦΙΛΑΛΗΘΗΣ [ZEUS PHILALETHES], dans laquelle les uns ont cru voir Ζεὺς Φιλαλήθης, *Jupiter Philalethes*, tandis que d'autres prétendent qu'il faut y lire Ζεῦξις Φιλαλήθης, *Zeuxis Philalethes* [7]. Cette dernière explication, qui paroît être la plus fondée, suppose que le médecin Alexandre avoit reçu lui-même de Zeuxis son prédécesseur le surnom de *Philalethes*, qu'il transmit à son disciple Démosthène. Dans une autre médaille de la même ville on lit, *Zeuxis fils d'Apollonius et petit-fils d'Amyntas*, ΖΕΥΞΙΣ ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥ ΤΟΥ ΑΜΥΝΤΟΥ. Les deux serpens qu'on y voit [8], font présumer qu'il s'agit encore d'un médecin, soit de celui dont parle Strabon, soit d'un autre qui portoit le même nom. Ce nom de *Zeuxis* se lit encore sur quelques médailles de Smyrne [9].

[1] Lib. VI, cap. 11. = [2] *Essai d'une histoire pragmat. de la médecine*, tom. I, pag. 500 de la trad. Franç. = [3] *Sprengel*, ubi suprà, *pag. 474.* = [4] *Galen. Oper.* tom. V, pag. 411. = [5] *Idem, ibid.* tom. III, pag. 46. = [6] *Sprengel*, ubi suprà, *pag. 502.* = [7] *Rasche, Lexic. univ. rei numar.* tom. II, part. II, pag. 1450. = [8] *Idem, ibid.* pag. 1453. = [9] *Idem, ibid.* tom. IV, part. II, pag. 1234-1238.

du temps de nos pères il en existoit une à Smyrne, qui étoit conduite par Hicesius, de la secte d'Érasistrate ‹1›: mais aujourd'hui elle ne subsiste plus dans le même état ‹2›. PAGE 580.

§. XIX.
Peuples Phrygiens qui ont disparu.
* Voy. liv. X, pag. 469; et liv. XIV, pag. 680-681.

ON parle [encore] de quelques autres peuples Phrygiens qu'on ne trouve plus nulle part, tels que les Bérécyntes * et les Cerbesiens, auxquels Alcman fait allusion dans ce vers : *Il joua sur sa flûte un air Cerbesien de la Phrygie.* On fait aussi mention d'une fosse Cerbesienne, qui rend des exhalaisons pernicieuses. Celle-ci existe,

‹1› Hicesius acquit une grande célébrité fondée sur son habileté et sur le nombre de ses écrits. Il paroît qu'il s'occupa particulièrement de la matière médicale et de la botanique [1]. Érasistrate, contemporain d'Hérophile, et plus célèbre anatomiste que ce dernier, étoit d'Iulis, une des quatre villes de l'île de *Ceos* [2]. Il passa quelque temps dans la cour de Seleucus-Nicator, où il acquit une grande réputation en guérissant le fils de ce prince d'une maladie causée par la passion amoureuse qu'il avoit conçue pour sa belle-mère Stratonice [3]. Mais ce qui a le plus contribué à la célébrité d'Érasistrate, c'est la vaste étendue de sa science, qui lui fit faire des découvertes importantes en médecine, et qui étoit réunie à une probité telle qu'Hippocrate l'exige des médecins.

‹2› *Mais aujourd'hui elle ne subsiste plus dans le même état.* Le texte ne donne pas assurément ce sens, si toutefois on peut tirer un sens de cette phrase, νῦν δ' οὐχ ὁμοίως ΤΙ ΣΥΜΒΑΙΝΕΙ, que Xylander a rendue par ces mots, *nunc nihil simile evenit.* L'auteur de l'ancienne version Latine avoit dit avant lui, *nunc nihil tale fit;* et le traducteur Italien, *ma ora non si fanno simil cose.* La version de Bréquigny, *mais aujourd'hui il n'y a plus rien de semblable*, est la moins mauvaise de toutes, quoiqu'elle n'exprime pas exactement ce que présente le texte. Cependant toutes ces versions supposent la cessation complète de l'école de médecine, au lieu que Strabon, si je ne me trompe, veut dire seulement qu'elle ne subsistoit plus dans le même état, qu'elle n'étoit plus aussi florissante : car je suis persuadé que son texte doit être rétabli de cette manière, νῦν δ' οὐχ ὁμοίως ἜΤΙ ΣΥΜΜΕΝΕΙ, d'autant plus que Bréquigny même a été forcé d'exprimer par la particule *plus* le premier des mots que je rétablis, et qu'on peut citer, dans Strabon même, plus d'un exemple de la confusion du second avec le mot συμβαίνει [4]. D'ailleurs, si Strabon eût voulu parler d'une cessation complète, il auroit dit, νῦν δ' οὐκ ἔτι συμμένει, et non pas, νῦν δ' οὐχ ὁμοίως ἔτι συμμένει (ou συμβαίνει). Autre difficulté : ni le texte, ni les versions que je viens de citer, n'énoncent clairement si cette cessation totale ou partielle doit se rapporter à l'école de médecine placée entre Caroura et Laodicée, ou à celle de Smyrne. Si c'est à la première, comme ma version semble le dire, alors il faut, quelques lignes plus haut, substituer la variante *on établit* à celle-ci, *on a établi* [5], et supposer que l'état florissant de cette école eut une bien courte durée. Penzel l'a rapportée à toutes deux.

[1] *Sprengel* ubi suprà, *pag.* 507. — Cf. *Athen.* lib. III, pag. 118, et *alibi passim.* = [2] *Strab.* lib. X, pag. 486. = [3] *Plutarch.* in *Demetr.* §. 38. = [4] *Voyez* les variantes de la page 570 du texte Grec. = [5] Voyez *suprà*, pag. 132, note 1.

Page 580. à la vérité; mais le peuple [chez lequel elle est] ne porte plus le nom de Cerbesien. Æschyle dans sa Niobé ‹1› confond [tous ces lieux]; car dans cette pièce, en faisant mention des aventures de Tantale, il dit ‹2›, *auxquels appartient l'autel de Jupiter, leur dieu pénate, placé sur les rochers de l'Ida;* et ensuite, *Sipyle dans le territoire de l'Ida.* [Dans la même pièce,] Tantale dit: *Je sème les*

‹1› *Æschyle dans sa Niobé.* Je soupçonne que Strabon s'est trompé, en citant Æschyle au lieu de Sophocle. La *Niobé*, tragédie perdue, est souvent citée par les auteurs sous le nom de Sophocle. Il est vrai qu'Hésychius [1], en consignant dans son Lexique le nom de *Bérécyntes*, cite *les Bergers*, et non la *Niobé* de Sophocle; mais Athénée [2] cite la *Niobé* du même poëte, pour nous apprendre qu'il donnoit le nom d'*élymes* aux flûtes des Phrygiens, qu'Hésychius, d'accord avec Strabon [3], nomme *flûtes Bérécyntes*, ou *Bérécyntiennes*, et qui étoient faites de bois de buis [4]. D'ailleurs les vers cités par Strabon, quoiqu'en trop petit nombre pour qu'on puisse en tirer une preuve convaincante, décèlent le style de Sophocle plutôt que celui d'Æschyle.

‹2› *Car dans cette pièce, &c.* Le texte porte, *car Niobé dit qu'elle se rappellera Tantale, ou les aventures de Tantale*, φησὶ γὰρ ἘΚΕΊΝΗ ΜΝΗΣΘΉΣΕΣΘΑΙ [al. μνησθήσεται] ΤΩ͂Ν περὶ Τάνταλον. Ce sens est celui que donnent à cette phrase tous les traducteurs, excepté l'auteur de l'ancienne version Latine, qui par ces mots, *illa enim recordari se ait*, semble avoir lu, ἘΚΕΊΝΗ ΜΕΜΝΗ͂ΣΘΑΙ ΤΩ͂Ν. Le temps nous ayant privés de cette pièce de *Niobé*, il est impossible de déterminer au juste le sens du passage cité par Strabon. Néanmoins j'ai hasardé de traduire, *car, dans cette pièce, en faisant mention des aventures de Tantale, il dit;* comme s'il falloit lire, φησὶ γὰρ ἘΚΕΙ͂, ΜΝΗΣΘΕΊΣ ΤΩ͂Ν περὶ Τάνταλον. C'est ainsi que Strabon, rapportant ailleurs [5] un passage de Pindare, à l'occasion de ces mêmes *Bérécyntes* dont il est ici question, se sert d'une expression absolument semblable à la correction que je propose; la voici: Ὅ, τι γὰρ Πίνδαρος ἐν τῷ διθυράμβῳ ... ΜΝΗΣΘΕΊΣ δὲ ΤΩ͂Ν περὶ τὸν Διόνυσον, κ. τ. λ. Le passage qui suit est mal figuré dans les éditions, comme si c'étoit un seul vers:

Οἷς ἐν Ἰδαίῳ πάγῳ Διὸς πατρῴου βωμός ἐστι.

Il est composé de la fin d'un vers ïambique et du commencement d'un autre, et doit par conséquent être marqué de cette manière:

.... Οἷς ἐν Ἰδαίῳ πάγῳ
Διὸς πατρῴου βωμός ἐστι ....

Platon [6] cite ces mêmes vers; le premier avec quelques variantes peu importantes, et le second en entier:

.... Ὧν, κατ' Ἰδαῖον πάγον
Διὸς πατρῴου βωμός ἐστ' ἐν αἰθέρι,

Auxquels appartient l'autel de Jupiter, leur dieu pénate, placé sur les rochers de l'Ida, dans la région éthérée.

Il ajoute ensuite un troisième vers,

Οὔπω σφιν ἐξίτηλον αἷμα δαιμόνων,

Le sang des Dieux se conserve encore dans leurs veines, qui paroît être pris d'un autre poëte, ou du moins d'une autre pièce.

[1] In Βερέκυντες = [2] Lib. IV, pag. 176. = [3] Lib. X, p. 471. = [4] Voyez *Not. criticor.* in *Hesych.* Ἔλυμοι. = [5] Lib. X, pag. 469. = [6] *De Republic.* lib. III, pag. 391.

champs de Bérécynte, qui s'étendent à douze journées de chemin <1>: *la plaine d'Adrastée, le mont Ida et tous les lieux d'alentour retentissent des mugissemens et des bêlemens de [mes] troupeaux* <2>. PAGE 580.

<1> Plutarque cite dans deux endroits [1] ce vers entier avec la moitié du vers qui suivoit :

> *Σπείρω δ' ἄρουραν δώδεχ' ἡμερῶν ὁδόν,*
> *Βερέκυνθα χῶρον* . . . .

Il ne diffère de Strabon qu'en ce qu'il écrit avec l'aspiration *Bérécynthe*; car notre géographe suit constamment ailleurs [2], comme ici, la même orthographe, confirmée d'ailleurs par Hésychius [3] et par Étienne de Byzance [4].

<2> *La plaine d'Adrastée . . . et des bêlemens de mes troupeaux.*

> . . . . *Ἔνθ' Ἀδραστείας ἕδος.*
> *Ἴδη τε μυκηθμοῖσι καὶ βρυχήμασιν*
> *Βρέμουσι μήλων, πᾶν δ' ἐρεχθεῖ πέδον.*

Plutarque, après avoir cité [5] les vers dont j'ai parlé dans la note précédente, passe sous silence ces deux vers et demi, et en cite trois autres prononcés de même par Tantale, et qui étoient dans la même pièce de *Niobé*, vraisemblablement à la suite de ceux par lesquels Strabon termine la citation. Les voici :

> *Θυμὸς δέ ποθ' ἁμὸς οὐρανῷ κυρῶν ἄνω,*
> *Ἔραζε πίπτει, καί με προσφωνεῖ τάδε,*
> *Γίγνωσκε τἀνθρώπεια μὴ σέβειν ἄγαν,*

dont le sens est à-peu-près celui-ci : *L'ambition m'ayant jadis porté à desirer la demeure du ciel, me précipita sur la terre, et m'apprit à ne pas attacher trop de prix aux choses humaines.*

---

[1] In *Quod maxim. cum princip. vir. philosoph. est disserend.* §. 3, et *de Exil.* §. 10. = [2] Lib. X, pag. 469 et 471-472. = [3] In Βερέκυντα = [4] In Βερέκυντες. = [5] *Plutarch. de Exil.* §. 10.

FIN DU DOUZIÈME LIVRE.

LIVRE XIII*,

CONTENANT la Troade, — l'Æolide, — le royaume de Pergame, — la Lydie et quelques autres pays.

* Traduction de M. Coray, ainsi que les notes, excepté celles qui sont signées G.

CHAPITRE I.er

DE LA TROADE.

Causes pour lesquelles la description de la Troade sera longue. — Position de la Troade et des lieux voisins. — Limites de la Troade, selon Homère, — et selon les écrivains postérieurs. — Des colonies Æoliennes. — Diversité d'opinions sur les limites de la Troade. — Moyen de déterminer ces limites. — Le mont Ida. — Golfe d'Ida ou d'Adramyttium. — Division de la Troade en neuf principautés. — Révolutions de la Troade postérieures à la guerre de Troie. — Réunion de la description de la Troade à celle de l'Æolide. — Description de la Troade. — Zeleia et autres villes qui viennent ensuite. — Le Granique. — Sidène. — Arpageia. — Ville de Priapus, et culte du dieu Priape. — Plaine et ville d'Adrastée. — Parium. — Les Ophiogènes. — Pitya. — Ile de Proconnèse et ses carrières. — Le mont Terea. — Lampsaque et autres villes. — Hommes illustres de Parium et de Lampsaque. — Abydos, Sestos, et autres lieux et fleuves. — Astyra et ses mines d'or. — Pays situé au midi d'Abydos. — Discussion de l'opinion de Platon sur les divers degrés de la civilisation des hommes. — Emplacement de l'ancienne ville d'Ilium. — Ville actuelle d'Ilium, et protection dont elle a joui de la part de divers princes. — Révision des poëmes d'Homère, faite par Alexandre.

Alexandre. — Description de la côte de Troade et des monumens qu'on y trouve. — Raisons pour lesquelles les habitans d'Ilium n'honorent point Hercule. — Description de la plaine de Troie. — Preuves et causes de la disparition de l'ancienne Ilium. — Fleuves qui ont leurs sources dans le mont Ida. — Discussion de ce que dit Homère des sources du Scamandre. — Pin d'une hauteur prodigieuse. — Lieux voisins de l'Æsepus. — Reprise de la description de la côte. — Ile de Ténédos. — Autres villes de la côte de Troade. — Temple d'Apollon Sminthien, et origine de ce surnom. — Villes au sud du cap Lectum, et golfe d'Adramyttium. — Digression sur les Lélèges. — Ville de Scepsis. — Diverses traditions sur Ænée et ses compagnons. — Hommes illustres de la ville de Scepsis. — De la bibliothèque d'Aristote et de celle de Théophraste, transportées dans la ville de Scepsis, rapportées à Athènes, et de là à Rome. — Autres villes à la suite de Scepsis. — Ville d'Assus. — Le tyran Hermias. — Différence entre les Lélèges et les Cariens. — Les Ciliciens. — Ville de Chrysa. — Surnoms de diverses divinités expliqués. — Adramyttium et quelques autres villes. — Ville de Teuthranie, et origine de son nom.

APRÈS avoir fini la description de la Phrygie, nous allons revenir à la Propontide et à la côte voisine de l'Æsepus ‹1›, en suivant le même ordre. PAGE 581.

S. 1.er Causes pour lesquelles la description de la Troade sera longue.

LE pays qui s'y présente le premier est la Troade ‹2›. Quoique ce ne soit plus qu'un désert, couvert de ruines, sa renommée nous fournit une foule de détails : le lecteur doit nous les pardonner, en considérant que nous sommes obligés d'être longs, en faveur de ceux qui sont curieux de connoître les choses célèbres de l'antiquité.

‹1› La Propontide est la mer de Marmara ; l'*Æsepus* est le Satal-déré. G.

‹2› La Troade est appelée Biga par les Turcs, du nom de la ville qui domine maintenant dans ce district. Biga est l'ancienne *Zeleia*. G.

PAGE 581. La longueur de cette description est encore augmentée par le grand nombre de peuples, soit Grecs, soit Barbares, qui ont occupé ce pays [à diverses époques], et par le peu d'accord et de clarté qu'on trouve dans les écrivains, à la tête desquels est Homère, qui le plus souvent nous réduit à des conjectures. Cela nous oblige de discuter ce qu'ont dit ce poëte et les autres écrivains; et nous allons le faire après avoir décrit sommairement la position des lieux.

§. II. Position de la Troade et des lieux voisins.

LA côte de Propontide s'étend depuis la Cyzicène et les environs de l'Æsepus et du Granique jusqu'à Abydos et à Sestos ‹1›. Après Abydos viennent le territoire d'Ilium ‹2›, [l'île adjacente de] Ténédos *, et Alexandrie de Troade ‹3›; au-dessus de tout ce pays est le mont Ida ‹4›, qui s'avance jusqu'à Lectum ‹5›. Depuis ce promontoire jusqu'au fleuve Caïcus et aux montagnes connues sous le nom de Canes ‹6›, est le pays qui comprend Assos, Adramyttium, Atarnée, Pitane et le golfe Élaïtique: en face de tous ces lieux est située l'île de Lesbos ‹7›. Viennent PAGE 582.

* Ténédo.

‹1› La Cyzicène, ou le territoire de Cyzique, touchoit à l'embouchure du Sataldéré. — Le Granique, si célèbre par la victoire qu'Alexandre remporta près de ce fleuve, paroît être l'Oustvola. — On voit les ruines d'*Abydus* sur la côte orientale de l'Hellespont, près d'une pointe nommée Nagara. *Sestus*, dont il existe également des ruines nommées Zéménic, étoit sur la côte opposée. G.

‹2› C'est-à-dire, la nouvelle *Ilium*, la même qui fut brûlée par Fimbria, quatre-vingt-six ans avant J. C., et rétablie ensuite. G.

‹3› *Alexandria Troas* n'offre plus que des ruines considérables. Les Turcs donnent à l'emplacement de cette ville le nom d'Eski-Stamboul, ancienne Constantinople. G.

‹4› Cette montagne est appelée maintenant Kara-dagh. G.

‹5› Le promontoire *Lectum* est le cap Baba d'aujourd'hui. G.

‹6› *Et aux montagnes connues sous le nom de Canes.* Le texte dit simplement, *et ce qu'on nomme Canes*, καὶ τῶν Κανῶν λεγομένων. A ces mots, qui manquent tout-à-fait dans l'ancienne version Latine, Berkelius [1] a pensé qu'il falloit ajouter le mot ὀρῶν; et j'ai suivi dans ma version la conjecture de ce critique, confirmée d'ailleurs par ce que Strabon dira dans la suite [2]: Τὸ ὄρος ὅλον ὀνομάζειν, ὃ νῦν Κάνην καὶ Κάνας λέγουσι.

‹7› Le *Caïcus* conserve le nom de Caïque; d'autres l'appellent Girmasti: c'est le fleuve qui passe à Bergamo, l'ancienne Pergame. — Les montagnes de Canes forment la chaîne

[1] *Adnotat.* in *Stephan. Byzant.* voc. Ἀδραμύττειον. = [2] *Infrà*, pag. 615.

ensuite les environs de Cymé jusqu'au fleuve Hermus et à Phocæa ‹1›, où commence l'Ionie, et où finit l'Æolide ‹2›. PAGE 582.

S. III. Limites de la Troade, selon Homère.

La position de ces lieux étant telle que nous venons de l'exposer, Homère nous donne à entendre que les Troyens [proprement dits] dominoient depuis les environs de l'Æsepus et de la Cyzicène actuelle jusqu'au fleuve Caïcus, et que leur pays étoit divisé en huit ou neuf principautés ; il met au nombre de leurs alliés le reste des peuples qui se déclarèrent pour eux dans la guerre qu'ils soutinrent.

S. IV. Et selon les écrivains postérieurs.

Mais les écrivains postérieurs à ce poëte ont changé les limites et les noms de ce pays, en le divisant ‹3› en un plus grand nombre de cantons. Ce qui sur-tout a donné lieu à ce changement, ce sont les colonies des Grecs, non pas tant celles des Ioniens, qui sont plus éloignées de la Troade, que celles des Æoliens. En effet, ceux-ci se répandirent dans presque tout le pays qui s'étend depuis la Cyzicène jusqu'au Caïcus, et occupèrent de plus une grande partie de celui qui est entre ce fleuve et l'Hermus.

S. V. Des colonies Æoliennes.

Les colonies Æoliennes, dit-on, ont devancé de quatre générations ‹4› celles des Ioniens; mais elles ont éprouvé des longueurs et des difficultés ‹5› dans leurs établissemens. Oreste ‹6› fut

qui renferme au midi le bassin du *Caïcus*; cette chaine se termine au cap Coloni, près duquel il existoit une petite ville nommée *Canæ*. — *Assus* conserve le nom d'Asso ; *Adramyttium*, celui d'Adramytti. — Le golfe Élaïtique, dans lequel se jette le *Caïcus*, est le golfe d'Ialéa, l'ancienne *Elæa*.

L'île de *Lesbos* s'appelle Mytiléni, du nom de sa ville capitale, l'ancienne Mytilène. G.

‹1› *Cyme* ou *Cuma* paroit répondre à Nemourt, où l'on trouve des ruines. — L'*Hermus* est le Sarabat. — L'emplacement de *Phocæa* est connu sous le nom de Fokia vecchia. G.

‹2› L'Ionie fait partie de l'Aidin moderne ; et l'Æolide, du Saroukhan. G.

‹3› *En le divisant.* Je lis, sans balancer, avec l'auteur de l'ancienne version Latine, ΔΙΑΙΡΈΣΕΙΣ πλείους ποιούμενοι, et non pas ΑἹΡΈΣΕΙΣ.

‹4› Penthilus, chef de la colonie Æolienne, étoit, comme l'observe M. Falconer, contemporain d'Andropompus, bisaïeul de Nélée, chef de la colonie Ionienne ; on compte par conséquent quatre générations depuis Penthilus jusqu'à Nélée.

‹5› *Des longueurs et des difficultés*, que les Ioniens ne durent point éprouver, étant conduits par les Athéniens, plus expérimentés dans la navigation que ne l'étoient les peuples du Péloponnèse.

‹6› Oreste, suivant Pindare, étoit accom-

PAGE 582. le premier qui conçut le projet de cette expédition ; mais, ce prince étant mort en Arcadie, Penthilus *, son fils et son successeur, conduisit la colonie jusqu'en Thrace, soixante ans après la prise de Troie, et à l'époque du retour des Héraclides dans le Péloponnèse ‹1›. Ensuite [après la mort de Penthilus], son fils Archelaüs ‹2› se rendit avec ses Æoliens à la Cyzicène actuelle, aux environs de Dascylium ‹3›. Puis Gras, le plus jeune des fils d'Archelaüs, pourvu de plus de moyens que son père, s'avança jusqu'au Granique ‹4›; de là il fit passer la plupart de ses troupes dans l'île de Lesbos, et s'en empara ‹5›. [D'un autre côté,] Clevès fils de Dorus et Malaüs, qui descendoient aussi d'Agamemnon,

* *Voyez* tom. III, *pag.* 404 de la trad. Franç.

pagné de Pisandre [1]. Mais il est plus probable que ce fut Pisandre seul qui entreprit, sous le règne d'Oreste, cette expédition, laquelle cependant se borna à occuper l'île de Ténédos [2].

‹1› *Soixante ans .... dans le Péloponnèse.* Le retour des Héraclides ayant eu lieu, suivant Thucydide [3] et beaucoup d'autres écrivains, quatre-vingts ans après la prise de Troie, des critiques [4] ont pensé qu'il falloit ici changer le texte de Strabon ἑξήκοντα ἔτεσι, *soixante ans*, en ὀγδοήκοντα ἔτεσι, quatre-vingts ans. D'autres [5] ont cru qu'on pouvoit s'en dispenser en transposant ces mots un peu plus haut dans cet ordre et en ce sens: *Oreste fut le premier qui conçut le projet de cette expédition, soixante ans après la prise de Troie : mais, ce prince étant mort en Arcadie, Penthilus, son fils et son successeur, conduisit la colonie jusqu'en Thrace, à l'époque du retour des Héraclides dans le Péloponnèse.* Mais, comme c'est dans le même chapitre et dans un espace de trois lignes tout au plus que Thucydide parle de la rentrée des Bœotiens dans leur pays, arrivée soixante ans après la prise de Troie, et de celle des Héraclides dans le Péloponnèse, arrivée quatre-vingts ans après la même époque, il est probable que Strabon, qui suivoit Thucydide, aura pris par distraction l'un de ces deux nombres pour l'autre; et je pense qu'il suffit d'en avertir, sans rien changer dans son texte.

‹2› *Archelaüs.* Pausanias [6] le nomme *Echelatus.* Il est impossible, comme on l'a déjà observé, de savoir lequel de ces deux noms est le véritable.

‹3› Aujourd'hui Diaskillo, sur les bords de la mer de Marmara. G.

‹4› Le nom même de ce fleuve peut bien avoir tiré son origine de celui de *Gras.* Du moins cette étymologie est-elle plus vraisemblable que celle qui fait dériver ce nom de celui de *Græcus*, fils de Thessalus [7], ou de *Græci* (les Grecs), et de *nicé*, *νίκη*, *victoire* [8].

‹5› Pausanias [9] attribue la conquête de Lesbos à Penthilus, fils d'Oreste et père d'Archelaüs ou Echelatus ; mais, comme on l'a déjà observé [10], il a été induit en erreur par le culte qu'on rendoit dans cette île à Penthilus.

[1] *Pindar. Nem.* XI, vers. 43. = [2] Voy. *Clavier, Histoire des premiers temps de la Grèce*, tom. II, pag. 46. = [3] Lib. I, cap. 12. = [4] *Voyez* la note de M. *Tzschucke*, et *Clavier*, ubi suprà, *pag. 47.* = [5] *Larcher, traduct. d'Hérodote*, tom. VII, pag. 417, edit. de 1802. = [6] Lib. III, cap. 2. = [7] *Stephan. Byzant.* in Γραικός. = [8] *Eustath.* in *Hom. Iliad.* lib. XII, pag. 890. = [9] Lib. III, cap. 2. = [10] Voy. *Clavier*, ubi suprà, *pag. 48.*

rassemblèrent des troupes * en même temps que Penthilus ; mais l'armée de celui-ci passa la première de la Thrace en Asie, au lieu que celle des premiers fut retenue long-temps dans la Locride, aux environs du mont Phricium, d'où enfin elle partit, et alla fonder Cymé surnommée la Phriconide * du nom de la montagne de la Locride.

PAGE 582.

* Il faut lire συναγαγεῖν μὲν στρατὸν, sans article.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 621.*

Ainsi, quoique les Æoliens aient été disséminés sur toute cette étendue de pays appelée par Homère, comme nous l'avons déjà remarqué, *pays des Troyens,* les écrivains postérieurs ne s'accordent point sur sa dénomination ; car les uns lui donnent le nom d'Æolide, les autres n'appliquent ce nom qu'à une portion du même pays, comme il y en a d'autres qui l'appellent en tout ou en partie du nom de Troade.

§. VI.

Diversité d'opinions sur les limites de la Troade.

EN effet, Homère fait commencer la Troade dans les lieux mêmes de la Propontide, à partir du fleuve Æsepus ; Eudoxe en restreint les limites, en la faisant commencer à Priapus et au lieu nommé *Artacé* *, situé dans l'île des Cyzicènes en face de Priapus ‹1›.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 120,* not. 3.

Damastès, en la faisant commencer à Parium ‹2›, la resserre encore davantage, puisqu'il la termine à Lectum *. D'autres lui assignent d'autres limites. Charon de Lampsaque ôte encore à la Troade une étendue de 300 stades en la faisant commencer au Practius ‹3› ; car ce fleuve est à cette distance de Parium : néanmoins il la prolonge [au midi] jusqu'à Adramyttium. Selon

PAGE 583.

* Cap Baba.

‹1› Le texte Grec seroit peut-être mieux rédigé de cette manière : Εὔδοξος δὲ ἀπὸ Πριάπου, Ἀρτάκης τῷ ἐν τῇ Κυζικηνῶν νήσῳ χωρίῳ ἀντικειμένου, συστέλλων ἐπ' ἔλαττον τοὺς ὅρους, *Eudoxe en restreint les limites en la faisant commencer à Priapus, située en face d'Artacé, lieux appartenant à l'île des Cyzicènes.*

‹2› *Priapus* paroît répondre à l'emplacement du château situé sur le cap Carabon, et *Parium* aux ruines voisines de Kamaris, située à l'entrée de l'Hellespont dans la mer de Marmara. G.

‹3› Le nom moderne du *Practius* paroît être Mousca-keu-sou. La distance littérale de ce fleuve à l'emplacement de *Parium* est d'environ 24,000 toises, qui représentent, à très-peu-près, 300 stades de 700 au degré. G.

PAGE 583. Scylax de Caryande, la Troade commence à Abydos ‹1›. Il en est de même de l'Æolide : suivant Éphore, elle s'étend depuis Abydos jusqu'à Cymé ; d'autres la bornent différemment.

§. VII. Moyen de déterminer ces limites.

MAIS la meilleure idée topographique de ce qu'on appelle véritablement la Troade, doit être prise de la position de l'Ida. Cette haute montagne se dirige vers le couchant et la mer occidentale, en se repliant aussi un peu ‹2› vers le nord et vers la côte septentrionale, qui est celle de la Propontide, depuis le détroit d'Abydos jusqu'à l'Æsepus et à la Cyzicène. La mer [que nous venons d'appeler] occidentale, est l'Hellespont et la mer Ægée ‹3›.

§. VIII. Le mont Ida.

L'IDA a plusieurs extrémités qui s'avancent en forme de pieds; ce qui lui donne la figure d'un scolopendre : les deux dernières sont [du côté du septentrion] les hauteurs près de Zeleia *, et [du côté du midi] le cap Lectum * ; les premières se terminent

* Biga.

* Cap Baba.

‹1› C'est encore ici une preuve, dit Vossius [1], que le Périple qui nous reste sous le nom de Scylax, n'est qu'un abrégé du véritable, qui est perdu, puisque dans cet abrégé le prétendu Scylax place le commencement de la Troade à la ville de Dardanus, tandis que Strabon fait dire à Scylax qu'elle commence à Abydos. Vossius a raison de regarder ce périple comme un abrégé et même comme une compilation de l'ouvrage de Scylax : mais il s'est trompé dans le choix de ses preuves ; car dans cet abrégé [2] il est dit positivement que la Troade commence à l'endroit du détroit où sont Abydos et Sestos.

‹2› Je lis, avec le manuscrit de Médicis, μικρὸν δ᾽ ἘΠΙΣΤΡΈΦΟΝΤΟΣ καὶ, et non pas ἘΠΙΣΤΡΑΦΈΝΤΟΣ, qui seroit un solécisme.

‹3› Selon le texte, Ὅ, ΤΕ ἙΛΛΉΣΠΟΝΤΌΣ ἘΣΤΙΝ, ἘΝ ὯΙ ΚΑῚ τὸ Αἰγαῖον πέλαγος, j'aurois dû dire, *l'Hellespont, dans lequel est aussi la mer Ægée*, comme l'ont rendu l'auteur de l'ancienne version Latine et le traducteur Italien. Bréquigny a suivi le même sens, en traduisant, *l'Hellespont, qui comprend la mer Ægée ;* et à sa version il ajoute cette petite note marginale : *Secùs interpretes ; textum sequor.* Je ne conçois point comment la mer Ægée peut être dans l'Hellespont, ou comment l'Hellespont peut comprendre cette mer [3]. La seule inspection du texte suffit pour prouver qu'il est altéré. Il n'y a que deux moyens de le rétablir : c'est de lire, Ὁ ἙΛΛΉΣΠΟΝΤΌΣ ἘΣΤΙ, ΜΕΘ᾽ ὋΝ τὸ Αἰγαῖον πέλαγος, *Hellespontus, et pòst Ægæum pelagus*, comme l'a traduit Xylander, ou bien, Ὅ, ΤΕ ἙΛΛΉΣΠΟΝΤΌΣ ἘΣΤΙ ΚΑῚ τὸ Αἰγαῖον πέλαγος, ce que j'ai rendu par ma version.

[1] *De historic. Græc.* lib. 1, cap. 19, pag. 116. = [2] Voyez *la Collect. des petits Géograph.* tom. I, pag. 76, édit. de Vienne, 1807. = [3] Voyez *Strabon*, tom. I, pag. 342-343 de la traduction Française.

dans les terres, un peu au-dessus de la Cyzicène, à laquelle Zeleia même appartient aujourd'hui ; mais le cap Lectum s'avance jusqu'à cette partie de la mer Ægée qu'on traverse pour aller de Ténédos à Lesbos. [Homère dit que] *Junon et le Sommeil, après avoir quitté la mer à Lectum, arrivèrent à Ida, montagne abondante en sources, et qui nourrit tant de bêtes sauvages* [a]. Il parle ici fort à propos de Lectum, en le considérant comme une portion de l'Ida, et comme le premier lieu où l'on arrive de la mer pour se rendre à cette montagne. Il n'est pas moins exact, lorsqu'il donne à l'Ida l'épithète d'*abondante en sources ;* car c'est principalement cette partie de la montagne qui fournit la plus grande quantité d'eau, comme on peut en juger par la multitude de fleuves qui, suivant [un autre passage d'] Homère [b], partent de l'Ida pour se rendre à la mer, [tels que] le Rhesus, l'Heptaporus ‹1› et d'autres, qu'on peut encore voir aujourd'hui, de même qu'on voit les deux extrémités de l'Ida, le Lectum, dis-je, et Zeleia. Ce poëte distingue fort bien aussi [c] de ces extrémités le sommet de la montagne sous le nom de *Gargarum* ‹2› ; car ‹3› encore aujourd'hui l'on montre, sur les parties élevées de cette montagne, un lieu nommé *Gargarum*, et dont *Gargara* ‹4›, ville actuelle des Æoliens, tire son nom. Ainsi, [en partageant l'espace

PAGE 583.

[a] Iliad. lib. XIV, vers. 283-284.

[b] *Ibid.* lib. XII, vers. 19-22. *Voyez* Strabon, liv. XII, pag. 554.

[c] *Ibid.* lib. XIV, vers. 292.

‹1› J'ignore les noms modernes de ces fleuves, et ceux de beaucoup d'autres ruisseaux dont il sera question dans ce livre. G.

‹2› Aujourd'hui Kaz-dagh. C'est le sommet le plus élevé de l'*Ida*. G.

‹3› *Qu'on peut encore voir aujourd'hui... sous le nom de* Gargarum, *car &c.* Pour tirer quelque sens raisonnable de cette partie du texte qui est fort embrouillée, voici comment je pense qu'il faut le rétablir : ᾗ ἡμῖν νυνὶ πάρεστιν ὁρᾶν, τούς ΤΕ ποταμοὺς τοὺς ἐσχάτους ἐφ' ἑκάτερα ὩΣΑΥΤΩΣ, τό Λεκτὸν καὶ τὴν Ζέλειαν. Οἰκείως ΔΈ τούτων (f. τούτοις) καὶ τὴν ἀκρώρειαν ἀφορίζει, « Γάργαρον ἄκρον »· καὶ γὰρ κ. τ. λ.

‹4› *Et dont Gargara, &c.* Je lis avec plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, ἈΦ' ΟὟ τὰ νῦν Γάργαρα κ. τ. λ. Cette leçon, exprimée par l'auteur de l'ancienne version Latine, a été adoptée aussi par M. Tzschucke, de préférence à la leçon ἘΝ ἯΙ (vraisemblablement pour ἘΝ ὯΙ), qui signifieroit, *où l'on trouve Gargara*, comme l'ont entendu le traducteur Italien, Xylander, Bréquigny, et avant eux Pline (cité par Casaubon) : *Intùs mons Gargara, eodemque nomine oppidum.* Une autre leçon, marquée par Casaubon, et à laquelle M. Tzschucke n'a fait aucune attention, est ἘΦ' ΟὟ, dont le sens, *sur lequel on trouve Gargara*, est encore plus absurde.

PAGE 583. qui est] entre Zeleia et le cap Lectum, la première partie, en commençant par la Propontide, s'étend jusqu'au détroit d'Abydos ‹1›; le reste comprend tout ce qui est au-delà de la Propontide jusqu'à Lectum ‹2›.

PAGE 584.

§. IX.
Golfe d'Ida ou d'Adramyttium.

EN doublant ce cap, on trouve un vaste golfe formé par l'Ida, qui se retire de Lectum pour avancer dans l'intérieur des terres

‹1› Le texte porte : Ἐντὸς μὲν οὖν τῆς Ζελείας καὶ τοῦ Λεκτοῦ ΠΡΩ͂ΤΑ ἐστιν ἀπὸ τῆς Προποντίδος ἀρξαμένοις ΜΕΧΡΙ τῶν κατ᾽ Ἄβυδον στενῶν· ΕἾΤ᾽ ἔξω τῆς Προποντίδος τὰ μέχρι Λεκτοῦ. Bréquigny, dans une petite note marginale, propose de changer le ΠΡΩ͂ΤΑ en ΤΡΟΊΑ, et il traduit : *Le royaume de Troie est donc compris entre Zeleia et Lectum : il s'étend d'abord jusqu'au détroit d'Abydos, en commençant du côté de la Propontide ; puis il continue au-delà de la Propontide jusqu'à Lectum.* Cette correction est plus spécieuse que vraie, et voici pourquoi. L'ΕἾΤ᾽ qui suit, suffiroit pour prouver que le mot ΠΡΩ͂ΤΑ est nécessaire (en sous-entendant μέρη), si d'autres passages de Strabon, tels que ceux-ci, ne mettoient la chose hors de doute : Τῆς δ᾽ Ἰταλίας ἐστὶ τὰ μὲν ΠΡΩ͂ΤΑ ΜΕ΄ΡΗ τὰ ὑποπίπτοντα ταῖς Ἄλπεσι ΜΕ΄ΧΡΙ τοῦ μυχοῦ τοῦ Ἀδρίου καὶ τῶν πλησίον τόπων· τὰ δ᾽ ἑξῆς κ. τ. λ. [1] et Τούτων δὲ τὰ ΠΡΩ͂ΤΑ ΜΕ΄ΡΗ τὰ μεταξὺ τῆς Κασπίας θαλάττης ἐστὶ ... ἜΠΕΙΤΑ τὰ ἐντὸς τοῦ Ταύρου τὰ ὑπὲρ τῆς Ὑρκανίας ΜΕ΄ΧΡΙ πρός τιν κ. τ. λ. [2]. D'ailleurs Bréquigny lui-même a senti la nécessité de ce mot, puisqu'il l'exprime par *d'abord*, malgré le changement qu'il en fait en celui de ΤΡΟΊΑ, *Troade*. Une autre difficulté est de savoir si Strabon par ces *parties* entend les parties de la *Troade*, ou du mont *Ida*, ou de l'*espace compris* entre Zeleia et Lectum, comme j'ai paraphrasé. Mais comme la longueur de la montagne n'excède point cet espace, et qu'elle égale celle de la Troade, il paroît indifférent d'employer une de ces trois expressions ; et Bréquigny pouvoit en quelque sorte dire que *le royaume de Troie est compris entre Zeleia et Lectum*, sans avoir même besoin de changer le texte. J'ai choisi la dernière expression comme plus littérale, et pour éviter à Strabon une répétition inutile ; car, quelques lignes plus bas, il nous dira que toute cette côte comprise entre Zeleia et Lectum, et couronnée par le mont Ida, étoit sous la domination des Troyens, et s'appeloit du nom de *Troia*. Pour revenir au texte Grec, on peut, à la rigueur, le laisser tel qu'il est ; mais, si l'on vouloit en rendre la construction plus nette, on pourroit lire ... τοῦ Λεκτοῦ ΤΑ` ΠΡΩ͂ΤΑ ἐστιν, ἀπὸ τῆς Προποντίδος ἀρξαμένοις, ΜΕ΄ΡΗ ΜΕ΄ΧΡΙ τῶν κατ᾽ Ἄβυδον στενῶν· ΕἾΤΑ ΤΑ` ἔξω τῆς Προποντίδος, τὰ μέχρι Λεκτοῦ.

‹2› *Au-delà de la Propontide jusqu'à Lectum.* J'aurois pu retrancher les mots, *au-delà de la Propontide*, ou du moins les remplacer par *au-delà du détroit d'Abydos*, par la raison que ce détroit est dans l'Hellespont et non point dans la Propontide, et que d'ailleurs les variantes de cette partie du texte sont de nature à le rendre très-suspect. Mais il faut se rappeler qu'un peu plus haut [3] Strabon lui-même a employé le nom de la Propontide dans une acception plus étendue, en reculant ses limites jusqu'à Abydos.

[1] Liv. II, pag. 128, tom. I, pag. 355 de la traduction Française. — [2] *Ibid.* pag. 129, pag. 357 de la traduction Française. — [3] Pag. 138.

et

et par *Canæ*, autre cap opposé à Lectum ‹1›: quelques-uns l'appellent golfe d'Ida; d'autres lui donnent le nom de golfe d'Adramyttium. PAGE 584.

Sur ce golfe sont les villes Æoliennes jusqu'à l'embouchure de l'Hermus *, comme nous l'avons dit **. Nous avons également remarqué qu'en dirigeant sa course en ligne droite, de Byzance au midi, on arrive d'abord par la Propontide à Sestos et à Abydos, après quoi l'on navigue le long de la côte de l'Asie jusqu'à la Carie. Il faut bien observer ceci, afin de comprendre la suite de notre description; et s'il nous arrive de nommer quelques golfes de cette côte, il faut entendre que les caps qui les forment, sont au moins sur la même ligne, et, pour ainsi dire, sous le même méridien ‹2›.

* Le Sarabat.
** *Suprà*, pag. 139.

§. X. Division de la Troade en neuf principautés.

CEUX qui se sont occupés un peu plus spécialement de ces recherches, conjecturent, d'après ce que dit Homère, que toute cette côte appartenoit aux Troyens; qu'elle étoit divisée en neuf principautés, toutes soumises à Priam, à l'époque de la guerre de Troie, et comprises sous le nom commun de *Troja*.

Cela s'éclaircit par les détails; car, au commencement de la guerre, Achille, voyant que les habitans d'Ilium s'étoient enfermés dans leurs murs, porta la guerre aux environs. *J'ai saccagé*, dit-il, *douze villes maritimes, et dans l'intérieur des terres onze, qui appartenoient à la fertile Troja* [a]. Il appelle *Troja* tout ce qu'il a ravagé sur le continent; or dans ces lieux ravagés sont aussi compris le territoire en face de l'île de Lesbos, Thébé, Lyrnesse, Pedasus [b] des Léléges, et encore le domaine d'Eurypyle fils de Télèphe, égorgé, suivant Homère [c], par Néoptolème. Selon ce poëte, Achille

[a] Iliad. lib. IX, vers. 328-329.
[b] *Ibid.* lib. II, vers. 691; et lib. XX, vers. 92.
[c] Odyss. lib. XI, vers. 519.

‹1› Strabon étend le golfe d'*Adramyttium* jusqu'au cap Coloni d'aujourd'hui, près duquel se trouvoit la ville de *Canæ* dont j'ai déjà parlé, et qui faisoit donner au cap le nom de *Cana*: on l'appeloit aussi *Ægan*. G.

‹2› Le méridien dont parle Strabon, est celui qu'il faisoit passer, dans son système, par l'embouchure du Borysthènes, Byzance, l'Hellespont, Rhodes, Alexandrie, Syéné et Méroé. G.

Page 584. s'empara même de l'île de Lesbos ; il pilla Pedasus, Thébé et Lyrnesse [a].

[a] Iliad. lib. IX, vers. 129 ; et lib. XX, vers. 92.

C'est dans cette dernière ville que Briséis fut prise et que Mynès et Épistrophus furent tués [b]. Lorsque Briséis, pleurant la mort de Patrocle, dit, *Tu me consolois, quand Achille eut tué mon époux et saccagé la ville du divin Mynès* [c], elle donne à entendre que Lyrnesse étoit gouvernée par ce même Mynès qui y fut tué en la défendant.

[b] Ibid. lib. II, vers. 689-692.

Page 585.

[c] Iliad. lib. XIX, vers. 295-297.

De même Chryséis fut prise à Thébé, *ville sacrée appartenant à Étion* [d], puisqu'Achille, en parlant du butin qu'il avoit fait dans cette ville, nomme aussi Chryséis. [Andromaque étoit encore de Thébé :] *Andromaque, fille du magnanime Étion, qui habitoit la ville de Thébé située sous Placos couvert de forêts, et qui étoit roi des Ciliciens* [e].

[d] Ibid. lib. I, vers. 366-369.

[e] Ibid. lib. VI, vers. 395-397.

Voilà donc une seconde principauté Troyenne après celle de Mynès ; et c'est avec raison qu'on prétend que ce passage du poëte où Andromaque dit, en pleurant son époux, *Hector, malheureuse que je suis! la même destinée a présidé à notre naissance ; tu vis le jour à Troja dans le palais de Priam, moi je naquis à Thébé* [f], *&c.*, que ce passage, dis-je, ne doit pas être pris au pied de la lettre, mais qu'il faut l'entendre par hyperbate, comme si elle eût dit : *Nous vîmes le jour à Troja, toi dans le palais de Priam, moi dans la ville de Thébé* ‹1›.

[f] Ibid. lib. XXII, vers. 477-479.

‹1› Le texte depuis les mots, *Chryséis. [Andromaque étoit encore de Thébé] &c* du paragraphe précédent jusqu'à la fin de celui-ci, a été tellement bouleversé par les copistes, que Xylander et Casaubon se sont contentés d'en prévenir le lecteur sans hasarder d'y rétablir l'ordre, foiblement indiqué par l'Abréviateur de Strabon. Dans le grec, la confusion commence aux mots Χρυσηΐδα· οὐκ οἴονται, et finit immédiatement avant les mots Τρίτη δ' ἐστίν. J'ai tâché de la faire disparoître dans ma version, que j'ai calquée sur un texte arrangé de la manière suivante, et dans lequel les seuls mots que j'ajoute, marqués en capitales, sont pris de l'Abréviateur : Χρυσηΐδα. ἘΝΘΕΝΔΕ Δ'ἨΝ ΚΑῚ Ἡ ἈΝΔΡΟΜΆΧΗ.

Ἀνδρομάχη, θυγάτηρ μεγαλήτορος Ἠετίωνος,
Ἠετίων, ὃς ἔναιεν ὑπὸ Πλάκῳ ὑληέσσῃ,
Θήβῃ ὑποπλακίῃ, Κιλίκεσσ' ἄνδρεσσιν ἀνάσσων.

Δευτέρα οὖν αὕτη δυναστεία Τρωϊκὴ μετὰ τὴν ὑπὸ Μύνητι. Οἰκείως δὲ πείθεις καὶ τὸ ὑπὸ τῆς Ἀνδρομάχης λεχθὲν οὕτως·

Ἕκτορ, ἐγὼ δύστηνος! ἰῇ ἄρα γεινόμεθ' αἴσῃ
Ἀμφότεροι· σὺ μὲν ἐν Τροίῃ Πριάμου ἐνὶ οἴκῳ,
Αὐτὰρ ἐγὼ Θήβῃσιν, ...

ἃ οἴονται δεῖν ἐξ εὐθείας ἀκούειν, ἀλλὰ καθ' ὑπερβατόν, « Ἀμφότεροι ἐν Τροίῃ, σὺ μὲν Πριάμου ἐνὶ οἴκῳ, αὐτὰρ ἐγὼ Θήβῃσι. » Τρίτη δ' ἐστὶ κ. τ. λ.

La troisième principauté est celle des Lélèges. *Altès, prince des belliqueux Lélèges,* dit Homère [a]. C'est de la fille de cet Altès que Priam eut Lycaon et Polydore. PAGE 585.

[a] Iliad. lib. XXI, vers. 86.

Mais ceux que commandoit Hector, s'appellent aussi des Troyens [b]. Les Dardaniens conduits par Ænée [c] sont également des Troyens, puisqu'Ænée est appelé *conseil des Troyens* [d]. Les Lyciens conduits par Pandarus sont encore des Troyens, suivant Homère : *Les Troyens Aphnéens, qui habitoient Zeleia, à l'extrémité la plus reculée du mont Ida, et qui buvoient des eaux profondes de l'Æsepus, étoient conduits par Pandarus, fils illustre de Lycaon* [e]. Ainsi voilà trois autres principautés à ajouter aux trois premières.

[b] Ibid. II, vers. 816.
[c] Ibid. II, vers. 819.
[d] Ibid. lib. XX, vers. 83.
[e] Ibid. lib. II, vers. 824-827.

Mais les peuples situés entre Abydos et le fleuve Æsepus doivent aussi être des Troyens ; car Asius conduisoit ceux des environs d'Abydos [selon ce passage d'Homère] : *Ceux qui habitoient Percote, Practius, Sestos, Abydos et la superbe Arisbé, étoient conduits par Asius fils d'Hyrtacus* [f].

[f] Ibid. lib. II, vers. 835-837.

Or, à Abydos même étoit un des fils de Priam, qui avoit soin des haras, sans doute de ceux de son père : *Il blessa Démocoon, fils naturel de Priam, et qui venoit d'arriver des haras d'Abydos* [g]. A Percote étoit le fils d'Hicétaon, ayant soin des bœufs, qui ne pouvoient non plus appartenir à des étrangers : *Il exhorta principalement le vaillant Mélanippe, fils d'Hicétaon, qui naguère avoit soin des bœufs à Percote* [h]. Ainsi ce pays appartient encore à Troja, de même que celui qu'on trouve ensuite jusqu'à Adrastée; car il étoit gouverné par les deux fils de Merops de Percote [i]. PAGE 586.

[g] Ibid. lib. IV, vers. 499-500.
[h] Iliad. lib. XV, vers. 546-548.
[i] Ibid. lib. II, vers. 830.

Depuis Abydos jusqu'à Adrastée, tout le pays étoit donc occupé par des Troyens; il étoit seulement divisé en deux parties, l'une gouvernée par Asius, l'autre par les fils de Merops.

Cette double division avoit également lieu à l'égard des Ciliciens, qui habitoient, les uns Thébé [k], et les autres Lyrnesse. Peut-être le canton qui suit immédiatement cette dernière, et qui

[k] Ibid. lib. VI, vers. 397.

PAGE 586.

[a] Odyss. lib. XI, vers. 520.

étoit sous la domination d'Eurypyle[a], appartenoit-il aussi au territoire de Lyrnesse [par conséquent à celui des Ciliciens] ‹1›.

La preuve que Priam étoit souverain de tous ces pays ‹2›, se trouve dans les paroles qu'Achille adresse à ce prince : *Vieillard, nous n'ignorons point votre ancienne puissance, qui s'étendoit depuis Lesbos, le siége de Macar*, jusqu'à la Phrygie et au vaste Hellespont* [b].

* *Voyez* tom. III, *pag. 158*, not. 1 de la traduct. Franç.

[b] Iliad. lib. XXIV, vers. 543-545.

§. XI.

Révolutions de la Troade postérieures à la guerre de Troie.

TEL étoit à cette époque l'état de ces pays : mais, dans la suite, il éprouva bien des révolutions; car les environs de Cyzique jusqu'au Practius furent occupés par les Phrygiens ; les Thraces, et, avant eux, les Bébryces et les Dryopes, s'établirent

‹1› De manière que la Cilicie étoit divisée en trois principautés, comme Strabon le dira encore dans la suite [1]. Mais peut-être aussi cette division n'a-t-elle été imaginée que pour compléter le nombre des neuf principautés ; car le lecteur se rappellera que Strabon, au commencement de ce livre [2], en a parlé de manière à faire croire que d'autres n'en comptoient que huit. Quoi qu'il en soit, voici le nombre de ces principautés, telles que notre géographe les établit ici : 1. la principauté de Mynès; 2. celle d'Éétion, toutes deux dans la Cilicie ; 3. celle d'Altès; 4. celle d'Hector ; 5. celle d'Ænée ; 6. celle de Pandarus; 7. celle d'Asius; 8. celle des fils de Merops ; 9. celle d'Eurypyle, également dans la Cilicie.

‹2› En accordant à Priam la suzeraineté des cantons que Strabon vient de nommer, on voit que sa domination s'étendoit sur un pays d'environ vingt lieues marines de longueur, sur autant de largeur.

Il seroit impossible maintenant de déterminer les limites exactes de ces différens districts : mais on voit que

Les Troyens proprement dits occupoient le bassin que parcourt le Mendéré ;

Les Ciliciens, commandés par Éétion, occupoient le territoire qui environne le fond du golfe actuel d'Adramytti ;

Les Ciliciens de Mynès étoient au sud des précédens;

Les Lélèges s'étendoient le long d'une partie de la côte septentrionale du golfe d'Adramytti, depuis le cap Baba ;

Au-dessus des Troyens et de la chaîne de l'*Ida*, étoient les Dardaniens ;

Plus au nord, les peuples d'Arisbé, de *Sestos* et d'*Abydos*, s'étendoient sur les deux rives de l'Hellespont ;

Les peuples d'Adrastée bordoient la Propontide jusque vers le Granique;

Et les Lyciens, jusqu'au-delà de l'*Æsepus* et de *Zeleia*.

Strabon avoit annoncé une neuvième principauté soumise à Priam ; il ne la nomme point, ou plutôt elle manque dans son texte. M. de Choiseul-Gouffier (Voyage pittoresque de la Grèce, *tom. II*) croit, avec beaucoup de vraisemblance, que cette principauté étoit celle de l'île de *Lesbos* ; et M. Barbié du Bocage a tracé, pour cet ouvrage, une carte de l'empire de Priam, dans laquelle il a suivi la même opinion. G.

[1] Page 616. — [2] Page 582.

aux environs d'Abydos; le canton qui vient après, fut envahi par les Trères *, peuple également d'origine Thrace ; les Lydiens, connus alors sous le nom de *Méones,* et le reste de ces anciens *Mysi* soumis à Télèphe * et à Teuthras, se mirent en possession de la plaine de Thébé.

PAGE 586.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 112.*

* *Voyez* ibid. *pag. 106.*

§. XII. Réunion de la description de la Troade à celle de l'Æolide.

AINSI, puisqu'Homère réunit l'Æolide et la Troade, et que les Æoliens, après avoir occupé toute la côte depuis l'Hermus jusque près de Cyzique, y fondèrent des villes, nous ne ferons pas mal de donner la description de toute cette étendue comme d'un seul pays, qui comprendra l'Æolide proprement dite d'aujourd'hui depuis l'Hermus jusqu'à Lectum, et ce qui la suit immédiatement jusqu'à l'Æsepus, sauf à les distinguer de nouveau, quand il faudra en parler en détail, et comparer l'état actuel de chaque lieu avec ce qu'Homère et les autres écrivains en ont dit.

§. XIII. Description de la Troade.

* Le Satal-déré.

* Biga.

[a] Iliad. lib. II, v. 824-827. Cf. *suprà* Strab. pag. 147.

PAGE 587.

[b] Iliad. lib. V, vers. 105 et 171-173.

LA Troade donc, suivant Homère, commence après la ville de Cyzique et le fleuve Æsepus*. Voici comme il en parle : *Les Troyens Aphnéens, qui habitoient Zeleia*, à l'extrémité la plus reculée du mont Ida, et qui buvoient des eaux profondes de l'Æsepus, étoient conduits par Pandarus, fils illustre de Lycaon* [a]. Il donne encore à ce même peuple le nom ‹1› de Lyciens [b]. Quant à celui d'Aphnéens, on croit qu'il vient du lac Aphnitis ‹2› ; c'est ainsi qu'on appelle le lac *Dascylitis* ‹3›.

‹1› Corrigez le texte en lisant, αὐτοὺς δὲ καλεῖ καὶ, *donne encore le nom,* leçon que rendent Xylander et le traducteur Italien, et non pas, αὐτοὺς δ' ἐκάλει καὶ, *donnoit encore le nom.*

‹2› *Du lac Aphnitis.* Étienne de Byzance [a] dit : *Aphneium, ville de la Phrygie, près de Cyzique et de Miletopolis. Elle tire son nom, ou d'un certain Aphneius, ou de la nymphe Aphnaïs ... Le lac aux environs de Cyzique s'appelle Aphnitis ; il portoit auparavant le nom d'Artynia.* Nous avons vu [b] que Pline donnoit ce dernier nom à un lac voisin de la ville de Miletopolis, duquel sortoit le fleuve Rhyndacus, et qu'on croyoit être le même que le lac nommé par Strabon *Miletopolitis.*

‹3› Aujourd'hui lac de Biga. G.

[a] In Ἄφνειον. — [b] Ci-dessus, pag. 116, not. 2.

PAGE 587. §. XIV. Zeleia et autres villes qui viennent ensuite.

ZELEIA est située au pied des extrémités de l'Ida, à 190 stades de Cyzique ‹1›, et à environ 80 ‹2› de l'endroit le plus près de la mer, où se décharge l'Æsepus.

Immédiatement après avoir parlé de cette ville, Homère nous donne le détail de la côte au-dessous de l'Æsepus: *Ceux qui habitoient Adrastée, le territoire*[a] *d'Apæsus, Pityeia, et la haute montagne de Terea, étoient conduits par Adraste et par Amphius couvert d'une cuirasse de lin, deux fils de Merops de Percote*[b]. En effet, ces lieux, occupés [aujourd'hui] jusqu'à la côte par les Cyzicènes et les Priapènes, sont au-dessous de Zeleia[c]. Près de cette dernière, coule le fleuve Tarsius, que l'on passe jusqu'à vingt fois sur la même route, de même que [l'on passe sept fois] l'Heptaporus, dont parle Homère[d]. On passe [également] celui qui va de Nicomédie à Nicée, vingt-quatre fois ‹3›; le Scarthon ‹4›, qui coule du mont Pholoé vers l'Élide, vingt-cinq: celui qui va de Coscinies à Alabanda, a de même plusieurs passages, et l'on traverse jusqu'à soixante-quinze fois le fleuve qui coule de Tyana à Soli, à travers le mont Taurus.

Au-dessus de l'embouchure de l'Æsepus, à environ..... ‹5› stades, est une colline sur laquelle on voit le tombeau de Mem-

[a] Voyez Heyne ad Homer. in hoc loco.

[b] Iliad. lib. II, vers. 828-831.

[c] Conf. lib. XII, pag. 565.

[d] Iliad. lib. XII, v. 20.

‹1› Cette mesure, en stades de 700, est la distance de l'emplacement qu'occupoit Cyzique, à la ville actuelle de Biga. G.

‹2› M. Falconer prétend qu'au lieu de 80 stades, il faut lire 180.

— Nos cartes modernes confirment la conjecture de M. Falconer, en mettant environ 180 stades de 700 au degré, entre Biga ou *Zeleia*, et l'embouchure du Sataldéré, l'ancien *Æsepus*. G.

‹3› Chez les écrivains du Bas-Empire, ce fleuve est nommé *Δράκων*, *Dragon*, à cause de ses fréquens détours, comme l'a observé Paulmier de Grentemesnil.

‹4› Le nom de *Scarthon* n'est point connu d'ailleurs. Le fleuve qui coule du mont Pholoé de l'Arcadie vers l'Élide, est le *Selleis*, comme Strabon nous l'a dit ailleurs [*]. Mais il y a loin de ce nom à celui de *Scarthon*, ΣΚΑ'ΡΘΩΝ, qu'il faudroit peut-être changer en 'ΕΙΣΒΑ'ΛΛΩΝ ou 'ΕΜΒΑ'ΛΛΩΝ, dans ce sens, *celui qui descend du mont Pholoé et qui entre dans l'Élide.*

‹5› A la place du nombre des stades, les imprimés et les manuscrits présentent ici une lacune, qui se trouve aussi dans l'ancienne version Latine et dans celle du traducteur Italien.

[*] Tom. III, pag. 148 de la traduction Française.

non * fils de Tithon ; et non loin de là est encore situé le bourg de Memnon.

PAGE 587.
* *Voyez* Pausan. lib. x, cap. 31.

§. XV.
Le Granique.
* Ουσϐολα.

ENTRE l'Æsepus et Priapus est le Granique * ; il traverse dans la plus grande partie de son cours la plaine d'Adrastée. C'est près de ce fleuve qu'Alexandre remporta sur les satrapes de Darius une victoire complète, qui le rendit maître de tout le pays situé entre le Taurus et l'Euphrate.

§. XVI.
Sidène.

SUR les bords du Granique étoit aussi la ville de Sidène avec un vaste territoire du même nom ; mais aujourd'hui elle est détruite.

§. XVII.
Arpageia.
* C'est-à-dire, *lieu d'enlèvement.* Ἁρπαγεῖα.
* *Voyez* ci-dessous, *pag. 595.*

SUR les frontières de la Cyzicène et de la Priapène est le lieu nommé *Arpageia* *, d'où, selon la fable, Ganymède fut enlevé. D'autres placent cet enlèvement au cap Dardanium *, près de la ville de Dardanus.

§. XVIII.
Ville de Priapus, et culte du dieu Priape.

PRIAPUS est une ville sur la mer avec un port ; elle fut bâtie, selon les uns, par les Milésiens, qui vers le même temps fondèrent Abydos et Proconnèse ‹1›, et selon d'autres, par les Cyzicènes. Elle tire son nom du dieu Priape, qui y est en grande vénération, soit que son culte y ait été transporté d'*Orneæ*, ville voisine de Corinthe *, soit que, ce dieu étant né de Bacchus et d'une nymphe, on ait été naturellement porté à l'honorer dans un pays couvert de vignobles ; tel est en effet le territoire de la ville de Priapus, de même que les territoires voisins de Parium et de Lampsaque. Aussi Xerxès assigna-t-il sur cette dernière ville la provision de vin que Thémistocle devoit recevoir pour sa table *.

* *Voyez* tom. III, *pag. 262* de la trad. Française.

* *Infrà*, lib. XIV, *pag. 636.*

PAGE 588.

Ce n'est que dans une époque postérieure qu'on a fait de Priape un dieu ; car Hésiode ne connoît point cette divinité, qui paroît

‹1› Dans l'île du même nom, appelée maintenant Marmara. G.

Page 588. avoir des rapports avec Orthanès, Conisalus, Tychon ‹1› et d'autres dieux semblables des Athéniens.

§. xix.
Plaine et ville d'Adrastée.

Ce canton portoit le nom d'*Adrastée* et de *plaine d'Adrastée*, selon l'usage de donner deux noms au même lieu ; comme on disoit *Thébé* et *plaine de Thébé*, *Mygdonie* et *plaine de Mygdonie*.

Selon Callisthène ‹2›, le nom d'*Adrastée* lui vient de celui du roi Adraste, qui le premier y avoit fait construire un temple de Némésis. La ville d'Adrastée est située entre Priapus et Parium ‹3›; son territoire porte le même nom, et l'on y voyoit près du rivage ‹4› un temple d'Apollon Actæus * et de Diane, où l'on rendoit des oracles ; mais, le temple ayant été démoli, toutes les pierres et les [autres] matériaux furent transportés à Parium, où l'on a construit un autel * très-remarquable pour sa grandeur et pour sa beauté. Cet ouvrage est d'Hermocréon. L'oracle a aussi cessé, de même que celui de *Zeleia*. On ne voit donc dans ces lieux aucun temple, ni sous le nom d'Adrastée, ni sous celui de Némésis; mais il existe à Cyzique un temple d'Adrastée. Cependant Antimaque dit : *Némésis est une grande divinité qui a reçu des immortels le*

* Comme qui diroit *riverain*.

* *Voyez* tom. IV, part. I, *pag. 164* de la traduct. Franç.

‹1› *Orthanès* ou *Orthannès* et *Conisalus* sont des noms obscènes de divinités associées à Priape, ou même des noms divers du même dieu Priape [1] ; *Tychon* est celui d'une autre divinité du nombre de celles qui accompagnoient Vénus [2].

‹2› Je lis, φησὶ δὲ Καλλισθένης, en retranchant le καὶ qui précède le dernier mot, et que tous les traducteurs anciens et modernes ont également supprimé. Il est pénible d'être obligé de faire souvent de ces remarques purement grammaticales ; mais elles peuvent servir à ceux qui auront le loisir de s'occuper d'une édition correcte du texte de Strabon.

‹3› Pline [3] prétend que Parium, colonie Romaine, est la même ville que celle à laquelle Homère donne le nom d'*Adrastée*.

‹4› *Près du rivage.* Le texte dit, *près* ou *aux environs de Pycate*, κατὰ τὴν ΠΥΚΑΤΗΝ. L'auteur de l'ancienne version Latine et le traducteur Italien avoient aussi trouvé ces mots dans leur texte ; mais il y a des manuscrits, et de ce nombre est le nôtre 1393, où ils manquent absolument. Je devois donc ou les retrancher, ou les remplacer par celle des diverses corrections proposées par les critiques qui me paroît la meilleure; j'ai pris ce second parti, en lisant κατὰ τὴν ἈΚΤΗΝ.

[1] *Athen.* lib. x, pag. 441, et *Suidas* in Κονίσαλος. = [2] *Etymologic. magn.* in Τύχων. = [3] Lib. v, cap. 32.

pouvoir

pouvoir sur toutes ces choses. Adraste le premier lui éleva un autel près du cours de l'Æsepus ‹1›, *où elle est honorée sous le nom d'Adrastée.* PAGE 588.

§. XX. Parium.

LA ville de Parium, située de même sur la mer, possède un port plus vaste que celui de Priapus. Elle a été agrandie aux dépens de cette dernière; car les Parianiens, autorisés par les rois Attaliques *, maîtres de la Priapène, auxquels ils avoient soin de complaire, se sont approprié une grande partie du territoire de Priapus.

* C'est-à-dire, *les rois de Pergame.*

§. XXI. Les Ophiogènes.

C'EST dans ces lieux que la fable place les *Ophiogènes* ‹2›; c'étoient des hommes qui avoient une espèce de cognation avec les serpens. On prétend que les mâles de ces *Ophiogènes* possèdent la vertu de guérir ceux qui sont mordus d'un serpent; qu'au moyen de fréquens attouchemens qu'ils font à la manière des enchanteurs, ils transportent d'abord sur leur propre corps la lividité de la partie blessée, et en font ensuite cesser l'inflammation et la douleur. La fable ajoute qu'ils descendent d'un héros qui avoit été changé de serpent en homme. Peut-être étoit-ce quelqu'un des Psylles * de la

* Vid. *infrà*, lib. XVII, *pag.* 814. *Cf.* Ælian. Nat. animal. lib. XVI, cap. 28. — Plutarch. in Cat. min. §. 56.

‹1› Maussac dans ses notes sur Harpocration [1], et Schwartz dans celles qu'il a faites sur Cellarius [2], ont remplacé l'*Æsepus*, Αἰσήπου, de notre texte, par l'*Asopus*, Ἀσωποῦ, nom d'un fleuve de la Bœotie [3]. Ils entendoient par *Adraste*, non un des chefs des Troyens, mais le roi d'Argos du même nom.

‹2› *Ophiogènes*, Ὀφιογενεῖς, signifie *nés* ou *issus de serpens*, parce que le héros dont ces hommes prétendoient descendre, avoit été changé de serpent en homme, comme Strabon va le dire bientôt. Varron et Pline, comme l'a remarqué Casaubon, parlent de ces Ophiogènes : le dernier nous apprend que c'est Cratès de Pergame qui en a parlé le premier, ou du moins que c'est de lui qu'il a tiré cette histoire. La prétendue vertu des Ophiogènes, ainsi que des Psylles, contre les serpens, n'étoit au fond qu'une jonglerie, qui n'avoit cependant commencé que par des moyens simples et physiques, auxquels des hommes habitant des pays qui abondoient en serpens, durent naturellement avoir recours pour se garantir de ces reptiles. On trouve encore aujourd'hui aux Indes et en Égypte, de ces prétendus enchanteurs de serpens [4].

[1] In Ἀδράστεια. — [2] *Geograph. antiq.* vol. I, pag. 917. — [3] Voyez *Schellenberg, Antimach. Colophon. reliq.* pag. 72. — [4] Voyez *Beckmann, Adnotat.* in *Aristotel. de mirabilib. auscultationib.* cap. 162, pag. 334.

PAGE 588. Libye, dont le talent fut conservé pendant quelque temps parmi ses descendans.

La ville de Parium fut fondée par les Milésiens, par les Érythréens, et par les Pariens [de l'île de Paros].

§. XXII. Pitya.

PITYA ‹1› est dans le Pityûs, canton de la Pariane ; elle est située au-dessous d'une montagne couverte de pins, entre Priapus et Parium, et près de Linum, lieu maritime, où l'on pêche les meilleurs limaçons, connus sous le nom de limaçons Linusiens.

§. XXIII. Île de Proconnèse et ses carrières.

DANS le trajet de Parium à Priapus est l'ancienne Proconnèse, ainsi que la Proconnèse ‹2› d'aujourd'hui. Dans celle-ci l'on trouve PAGE 589. une ville, et une vaste carrière qui fournit un marbre blanc fort estimé; car les plus beaux monumens des villes de ce pays, surtout de Cyzique, sont faits de ce marbre. C'est de Proconnèse qu'étoit Aristéas, auteur du poëme nommé *les Arimaspées*, et le plus grand imposteur qui jamais ait existé ‹3›.

§. XXIV. Le mont Terea.

QUANT au mont Terea ‹4›, les uns disent que sous ce nom

‹1› *Pitya* vient de πίτυς, *pin*, et *Pityûs*, nom de la même origine, signifie *lieu planté de pins*. Le Scholiaste d'Apollonius[1] prétend que *Pitya* avoit été l'ancien nom de la ville de Lampsaque ; Strabon nous dira bientôt[2] que cette dernière s'appeloit anciennement *Pityussa*.

‹2› *Proconnèse* signifie *île des cerfs*. On l'appelle aujourd'hui *Marmara*[3], et non point *Marmora*, comme on le trouve écrit communément ; car elle doit ce nom à la carrière de marbre (en grec μάρμαρον) dont parle Strabon.

‹3› Pour ce qui regarde Aristéas et son poëme, on peut consulter Casaubon sur Strabon[4], et M. Larcher sur Hérodote, seconde édition[5].

‹4› Le texte porte, *Quant au mont de Rhea*, Τὸ δὲ ΤΗΣ ῬΕΙΗΣ ὄρος, et c'est dans ce sens que l'ont entendu tous les traducteurs anciens et modernes. M. Tzschucke a corrigé le texte et la version de Xylander par le secours d'Eustathe[6], en écrivant Τὸ δὲ ΤΗΡΕΙΗΣ ὄρος, *Quant au mont Terea*. Cette correction me paroît indubitable, et je n'ai point hésité à l'appliquer aussi à la fin du paragraphe[7] ; car il s'agit ici principalement des noms de lieux employés par Homère dans le *Dénombrement*, parmi lesquels ce poëte nomme[8] aussi le mont Terea.

[1] *Argonautic.* lib. I, vers. 932. — Conf. *Steph. Byzant.* in Λάμψακος. = [2] *Infrà*, pag. 589. = [3] *Melet. Geograph.* pag. 441. = [4] Lib. I, pag. 21 du texte Grec. = [5] Tom. III, pag. 422-425. = [6] In *Homer. Iliad.* lib. II, pag. 356. = [7] *Voyez* pag. 155, not. 1. = [8] *Iliad.* lib. II, vers. 829.

il faut entendre les montagnes de Pirossus, voisines de Zeleia, qui appartiennent aux Cyzicènes, et où les rois de Lydie, et ensuite ceux de Perse, avoient un parc pour leurs chasses; selon les autres, c'est la colline que l'on voit à 40 stades de Lampsaque, et sur laquelle est un temple consacré à la mère des dieux, surnommée *Terea* ‹1›. PAGE 589.

S. XXV. Lampsaque et autres villes.

LAMPSAQUE ‹2›, située de même sur les bords de la mer, est une ville considérable, pourvue d'un bon port, et qui se soutient encore très-bien, de même qu'Abydos, dont elle est éloignée de 170 stades environ ‹3›; elle s'appeloit anciennement *Pityussa* ‹4›, nom que portoit aussi autrefois l'île de Chios ‹5›. [En face de Lampsaque], sur la Chersonèse [de Thrace] est la petite ville de

‹1› Voici comment Bréquigny a rendu ce passage, *un temple de la mère des dieux, nommé le sanctuaire de Rhea.* C'est le sens qu'avoient trouvé tous les traducteurs avant lui dans ces mots du texte, *μητρὸς θεῶν ἱερόν ἐστιν, ἅγιον* ΤΗΣ ῬΕΓΗΣ *ἐπικαλούμενον*, *matris deorum templum est, quod Rheæ sacrum dicitur,* selon la version de Xylander. Mais le texte est ici visiblement altéré, de la même manière qu'il l'est quelques lignes plus haut; et il est étonnant que M. Tzschucke n'ait point employé le remède dont il venoit de se servir [1]. Il faut lire et ponctuer, *μητρὸς θεῶν ἱερόν ἐστιν ἅγιον*, ΤΗΡΕΙΗΣ *ἐπικαλούμενον*. Le nom propre de la montagne étoit Τήρεια, *Terea ;* l'adjectif ou nom ethnique féminin qui dérivoit de ce nom, étoit écrit de même Τήρεια, *Terea* (en français *Téreienne*), par une règle particulière aux noms qui ont cette terminaison, et dont on trouve d'autres exemples dans Étienne de Byzance [2]. Ainsi *la mère des dieux Terea* est comme si l'on disoit, *la mère des dieux de Terea*, de même que l'on dit aujourd'hui *Notre-Dame de Lorette.*

‹2› Lampsaque conserve le nom de Lamsaki. — Le défaut de connoissances locales empêche que l'on puisse fixer l'emplacement de la plupart des villes dont Strabon a parlé jusqu'ici. G.

‹3› La distance littorale de Lamsaki à Nagara, l'ancienne *Abydos*, est d'environ 16,000 toises, qui valent 172 stades de 600 au degré. G.

‹4› *Pityussa.* C'étoit l'opinion de Deïchorus de Cyzique. Epaphroditus prétendoit que Lampsaque étoit la *Pitya* ou *Pityeia* d'Homère [3]. Nous avons déjà cité ci-dessus [4] le Scholiaste d'Apollonius à l'appui de cette dernière opinion, qui ne diffère pas essentiellement de la première.

‹5› Pline [5] dit la même chose, et vraisemblablement il aura puisé à la même source que Strabon. Mais le Scholiaste d'Aratus [6] donne pour ancien nom de Chios le nom d'*Ophiussa*, qui signifie *pleine de serpens.*

[1] *Voyez* la note précédente. — [2] In Ἀδράστεια et in Ζέλεια. — [3] Voyez *Steph. Byzant.* in Λάμψακος. — [4] *Voyez* pag. 154, note 1. — [5] Lib. V, cap. 31. — [6] In *Phænomen.* vers. 636.

PAGE 589. Callipolis ‹1›, située sur la partie de la côte qui s'avance le plus vers l'Asie, aux environs de Lampsaque, en sorte que le trajet [d'un continent à l'autre] n'est que de 40 stades.

Entre Lampsaque et Parium étoient la ville de *Pæsos* ‹2› et le fleuve du même nom. Après la destruction de cette ville, que les Milésiens avoient fondée, les habitans se retirèrent à Lampsaque, qui est aussi une colonie Milésienne ‹3›. Homère lui donne le double nom d'*Apæsos* [a] et de *Pæsos* [b]; ce dernier est resté au fleuve.

[a] Iliad. lib. II, v. 828.
[b] *Ibid.* lib. V, v. 612.

Ce sont encore les Milésiens qui ont fondé *Colonæ*. Cette ville, qui fait partie du territoire de Lampsaque, est au-dessus de cette dernière, dans l'intérieur des terres. Il y a une autre *Colonæ* située hors du détroit, sur les bords de l'Hellespont, à 140 stades d'Ilium, et qui est, dit-on, la patrie de Cycnus [c].

[c] *Voyez* Pausan. lib. X, cap. 14.

Anaximène parle encore de trois autres [villes qui portent le nom de] *Colonæ;* l'une dans l'Érythrée, l'autre dans la Phocide, et la troisième dans la Thessalie.

Dans le territoire de Parium, il y a une ville appelée *Iliocolone* ‹4›.

Dans celui de Lampsaque, il existe un lieu planté de beaux vignobles, nommé *Gergithium*. Il y avoit aussi une ville de Gergitha *, fondée par les Gergithiens du canton de Cymé; car il

* *Voyez* ci-dessous, *pag.* 616.

‹1› Maintenant Gallipoli. Cette ville est éloignée de Lamsaki de 3200 toises, qui font 40 stades de 700. G.

‹2› Entre les villes de Lampsaque et de Parium, Polyen [1] place encore, à 70 stades de la dernière, un autre lieu nommé *Hermæum*. Le fleuve de Pæsos est aujourd'hui nommé par les Turcs *Beiram-déré* [2].

‹3› La ville de Lampsaque doit avoir aussi reçu une colonie de Phocéens, vraisemblablement antérieure à celle des Milésiens [3].

‹4› *Iliocolone*, Ἰλιοκολώνη, est la leçon de plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393. M. Tzschucke l'a adoptée de préférence aux autres variantes, qui sont Ἡλιοκολώνη, Λοκολώνη et Λικολώνη, *Heliocolone, Locolone, Licolone*. Peut-être la vraie leçon étoit-elle Λινοκολώνη, *Linocolone*, mot composé de *Colonæ* et de *Linum*, nom d'un lieu dont Strabon a parlé ci-dessus [4].

[1] *Stratagemat.* lib. VI, cap. 24, pag. 208. = [2] Voyez *Lechevalier, Voyage dans la Troade*, part. I, chap. 5. = [3] *Steph. Byzant.* in Λάμψακος, et *Plutarch. de virt. Mulier.* n.° 18. = [4] Pag. 154.

existoit aussi dans ce canton une ville nommée *Gergithès* au pluriel et au féminin, d'où étoit Céphalon ‹1› le Gergithien, et l'on y voit encore, près de Larisse, un lieu qui porte le nom de *Gergithium*. PAGE 589.

§. XXVI. Hommes illustres de Parium et de Lampsaque.

De Parium est sorti Néoptolème surnommé le Glossographe ‹2›, écrivain renommé. Lampsaque a vu naître Charon l'historien, Adimante, le rhéteur Anaximène ‹3›, et Métrodore, disciple d'Épicure ‹4›. Épicure lui-même appartient en quelque sorte à Lampsaque, à cause du long séjour qu'il fit dans cette ville, et de l'étroite liaison qu'il contracta avec les plus illustres de ses citoyens, tels qu'Idoménée et Léontée [*].

[*] *Vid.* Diogen. Laërt. in Vitâ Epicuri.

C'est de Lampsaque qu'Agrippa a fait transporter le lion PAGE 590.

‹1› C'est vraisemblablement le même Céphalon que celui qui est cité par Étienne de Byzance [1], et qui, selon Athénée [2], écrivit une histoire de la guerre de Troie. Ce dernier le nomme *Céphalion*.

‹2› Néoptolème composa une espèce de glossaire ou dictionnaire, divisé en plusieurs livres. Athénée [3] en cite le troisième.

‹3› Charon est l'auteur d'une *Histoire de la guerre des Perses*, des *Annales de Lampsaque*, sa patrie, et de plusieurs autres ouvrages [4], dont aucun n'est parvenu jusqu'à nous. Adimante, à ce que présume Casaubon, pourroit être le même qu'Adimante mentionné par Athénée [5] comme un des vils adulateurs de Demetrius le Poliorcète. Anaximène écrivit une *Histoire des premiers temps*, une autre *des morts des rois*, toutes deux perdues [6]; il passe pour être l'auteur de la *Rhétorique adressée à Alexandre*, laquelle existe aujourd'hui sous le nom d'Aristote.

‹4› Environ un siècle et demi avant ce Métrodore de Lampsaque, il y eut un autre Métrodore de la même ville, disciple d'Anaxagoras [7]. Cette homonymie a donné lieu à Penzel de soupçonner d'erreur de mémoire notre géographe; et ce soupçon lui paroît justifié par un passage de Diogène-Laërce, qui qualifie d'Athénien ce disciple d'Épicure: *Μητρόδωρον* ἈΘΗΝΑΙΟΝ, *καὶ Τιμοκράτην, καὶ Σάνδην* ΛΑΜΨΑΚΗΝΟΝ [8]. Mais Penzel n'a pas fait attention que ce passage de Diogène avoit été déjà corrigé par Casaubon, *Μητρόδωρον* ΚΑΙ ἈΘΗΝΑΙΟΝ *καὶ Τιμοκράτην, κ. τ. λ.* et qu'au moyen de cette correction, confirmée d'ailleurs par un passage de Cicéron, ce n'est plus *Métrodore l'Athénien*, mais *Métrodore et Athénée*. Je pense cependant que la correction seroit complète, si l'on changeoit encore le dernier mot en ΛΑΜΨΑΚΗΝΟΥΣ, et qu'on traduisît, *Métrodore, Athénée, Timocrate et Sandès, tous quatre de Lampsaque*.

---

[1] In Ἀρίσβη et in Γραϊκός. = [2] Lib. IX, pag. 393. = [3] Lib. XI, pag. 476. = [4] *Athen.* lib. IX, pag. 394, et lib. XI, pag. 475; et *Suidas* in Χάρων. = [5] Lib. VI, pag. 255. = [6] *Athen.* lib. VI, pag. 231, et lib. XII, pag. 531. = [7] *Diogen. Laërt.* lib. II, segm. 11. = [8] *Idem*, lib. X, segm. 22.

Page 590. renversé, ouvrage de Lysippe, qu'il a placé dans le bois sacré, entre l'étang et l'euripe ‹1›.

§. XXVII. Abydos, Sestos, et autres lieux et fleuves.

Après Lampsaque, vient Abydos avec les lieux qui sont entre ces deux villes. Homère, à l'endroit où il en parle, mêle ensemble le territoire de Lampsaque et celui de Parium, sans nommer ces deux dernières villes, qui n'existoient pas encore à l'époque de la guerre de Troie : *Ceux qui habitoient Percote, Practius, Sestos, Abydos, et la superbe Arisbé, étoient conduits par Asius fils d'Hyrtacus* [a]. Il ajoute que cet Asius *venoit d'Arisbé, du fleuve Sellèis, mené par de grands coursiers bais* [b] : par ces mots, il semble indiquer qu'Arisbé étoit la résidence de ce prince. Mais ces lieux sont si peu connus, que ceux qui en parlent, ne s'accordent pas même entre eux; ils les placent seulement aux environs d'Abydos, de Lampsaque et de Parium, et prétendent que ce qu'on nomme aujourd'hui Parium est l'ancienne Percote ‹2›.

[a] Iliad. lib. II, v. 835-837.

[b] Ibid. v. 838-839.

‹1› Cet étang étoit nommé *l'étang d'Agrippa [stagnum Agrippæ]*, comme nous l'apprend Tacite [1], cité par Casaubon.

‹2› *Que ce qu'on nomme aujourd'hui Parium est l'ancienne Percote.* Le texte, ὅτι ἡ πάλαι Περκώτη (ou Παλαιπερκώτη) μετωνομάσθη Ὁ ΤΟΠΟΣ, s'il n'est point altéré, est au moins fort obscur. Je l'ai rendu à-peu-près dans le sens que Xylander a cru y trouver : *Parium : cui loco antiquitus nomen fuit Percote.* L'ancienne version Latine et celle du traducteur Italien sont ici trop confuses pour qu'on puisse y deviner le texte qu'ils ont suivi; ce qu'on y voit clairement, c'est que ni l'un ni l'autre n'en ont exprimé les derniers mots, Ὁ ΤΟΠΟΣ. *Che l'antica Percote a mutato nome*, dit le traducteur Italien; ce qui n'a aucun rapport avec la ville de *Parium*, qui d'ailleurs, si l'on en croit Pline [2], passoit pour être l'Adrastée d'Homère. Il faut de plus observer que, dans les mots ἡ πάλαι Περκώτη, l'article qui a été ajouté par M. Tzschucke, sur la foi de quelques manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, seroit un solécisme manifeste, si l'on conservoit les derniers mots, Ὁ ΤΟΠΟΣ. Toutes ces difficultés me portent à croire que notre texte étoit anciennement ainsi conçu, ὅτι ἡ πάλαι Περκώτη μετωνομάσθη ΟΥΤΩΣ, *quòd antiqua Percote ita fuit transnominata*, c'est-à-dire, *Parium fuit transnominata*; en français, *que l'ancienne Percote a changé son nom en celui de Parium.* Quoi qu'il en soit, *Parium* est placée à 22 milles, c'est-à-dire, à 176 stades de Lampsaque, suivant la carte de Peutinger; et il est probable que la distance de 270 stades que Polyen [3] met entre ces deux villes est une

[1] *Annal.* lib. XV, cap. 37. = [2] Lib. V, cap. 32. = [3] *Stratagemat.* lib. VI, cap. 24.

PAGE 590.

Quant aux fleuves, [nous venons de voir que] le Selléis coule, selon Homère, près d'Arisbé, puisqu'Asius venoit d'Arisbé et du fleuve Selléis. Practius est aussi un fleuve, et non pas une ville, comme quelques-uns se le sont imaginé; il coule entre Abydos et Lampsaque. Les mots, *Ils habitoient Practius*, signifient, *Ils habitoient près du Practius*, dans le sens de ces autres expressions [dont se sert Homère], *Ils habitoient près du divin Céphise* *, et, *Ils possédoient des terres fertiles près du fleuve Parthenius* *.

* Iliad. lib. II, v. 522.

* Strabon suit ici une leçon diverse du vers d'Homère. *Voy.* ci-dessus, *pag. 25.*

Il y avoit aussi dans l'île de Lesbos une ville appelée du nom d'*Arisbé*, dont le territoire appartient aujourd'hui aux habitans de Méthymne. Il existe encore en Thrace, comme nous l'avons dit *, un fleuve nommé *Arisbus*, près duquel sont situés les Thraces surnommés *Cebrenii*. [En général] on trouve chez les Thraces et chez les Troyens plusieurs noms semblables : par exemple, on parle d'un peuple surnommé *Scæi*, d'un fleuve *Scæus* et d'un fort *Scæum* en Thrace, et des portes *Scææ* dans la ville de Troie; d'un peuple Thrace nommé *Xanthii*, et du fleuve *Xanthus* dans la Troade; du fleuve *Arisbus* [que je viens de nommer, et] qui se mêle avec l'Hèbre ‹1›, et d'*Arisbé* de la Troade; du fleuve de cette dernière nommé *Rhesus*, et de *Rhesus* roi des Thraces. Outre Asius [prince d'Arisbé], on trouve dans Homère un autre *Asius qui étoit oncle maternel du vaillant Hector, frère germain d'Hécube et fils de Dymas, et qui habitoit la Phrygie sur les bords du Sangarius* *.

* Vraisemblablement dans la partie du VII.e livre qui est perdue.

* Iliad. lib. XVI, vers. 717-719.

Abydos a été fondée par les Milésiens, avec la permission de Gygès, roi des Lydiens, sous la domination duquel étoit ce canton, de même que toute la Troade, comme le prouve le nom même de *Gygas* qu'on donne à un cap ‹2› près de Dardanus.

erreur de copiste, pour 170, comme l'observe Mannert [1]. Selon d'Anville, le nom moderne de *Parium* est *Camanar*; selon d'autres [2], *Pario*.

‹1› Le Mariza, dans le Roum-ili. G.

‹2› Ce cap est appelé aujourd'hui Pointe des Barbiers. G.

[1] *Geograph. der Griech. und Röm.* vol. VI, part. III, pag. 522. = [2] Voyez *Sam. Patrick, Geograph. antiq.* pag. 181.

PAGE 591. Elle est située sur les bords du détroit de la Propontide et de l'Hellespont ‹1›, à environ 170 stades de Lampsaque ‹2›, comme d'Ilium ‹3›. C'est à Abydos qu'est l'*Heptastadium* * ‹4› qui sépare l'Asie de l'Europe, et sur lequel Xerxès jeta un pont. L'extrémité du continent de l'Europe s'appelle Chersonèse *, à cause de sa figure ; elle forme [en s'avançant] le détroit près du *Zeugma** qui est en face d'Abydos. Sestos est la plus considérable des villes de la Chersonèse ; elle reconnoissoit le même maître qu'Abydos, à cause du voisinage, les bornes des continens n'étant pas encore à cette époque celles des états. La distance qui sépare ces deux villes d'un port à l'autre, est d'environ 30 stades ‹5›. Le *Zeugma* est un peu au-delà de chacune d'elles, du côté de la Propontide, par rapport à Abydos, et du côté opposé, par rapport à Sestos. Près de cette dernière, il y a un lieu nommé *Apobathra* *, où étoit attachée l'une des extrémités du pont.

* C'est-à-dire, *espace de sept stades.*

* C'est-à-dire, *presqu'île.*

* C'est-à-dire, *du Pont.*

* C'est-à-dire, *échelle ou lieu de descente.*

‹1› C'est-à-dire qu'*Abydos* étoit sur le détroit qui conduit, d'un côté, à la Propontide, ou la mer de Marmara, et, de l'autre, à l'Hellespont. Quoique ce dernier nom soit appliqué ordinairement à la totalité du détroit, il appartenoit plus particulièrement à son entrée méridionale, où sont aujourd'hui les nouveaux Châteaux d'Europe et d'Asie. G.

‹2› J'ai dit, note 3, *pag. 155*, que la distance de Lampsaque à *Abydos* étoit de 172 stades : celle d'*Abydos* à l'ancienne embouchure du Scamandre, appelé aujourd'hui Mendéré, est d'environ 176 stades. La même mesure, prise à travers les terres, aboutit aux environs de Tchiblak ; et c'est à une petite distance de ce village que paroit avoir été bâtie la nouvelle *Ilium* dont Strabon parle dans ce moment. G.

‹3› L'Itinéraire d'Antonin [*] donne 21 milles d'Abydos à Ilium, ce qui fait 168 stades ; mais il diffère davantage pour la mesure d'Abydos à Lampsaque, qu'il évalue à 24 milles, ce qui fait 192 stades.

‹4› Nos cartes modernes varient tellement sur la largeur de l'Hellespont entre *Sestos* et *Abydos*, que, dans les unes, le trajet est seulement de 375 toises, et dans d'autres, de 1200 et même de plus de 2000 toises. Ces deux derniers nombres sont sans doute excessifs. Si les sept stades dont parle Strabon, sont de 833⅓, ils vaudroient 479 toises ; si ce sont des stades olympiques, ils représenteroient 665 toises. Il est possible que ce détroit ait été élargi, depuis deux mille ans, par les courans qui portent les eaux du Pont-Euxin dans la Méditerranée. G.

‹5› La distance de l'ancien port de *Sestos* à celui d'*Abydos*, paroît être de 2000 toises en ligne droite, qui représentent 30 à 31 stades de 833⅓ au degré. Il est probable que la mesure de l'*Heptastadium*, ou du Détroit de sept stades, dont je viens de parler, avoit été prise avec le même module, et que ce détroit ne doit pas excéder 500 toises, s'il n'a pas été élargi par les courans. G.

* Page 334.

Sestos

Sestos, plus rapprochée de la Propontide, est au-dessus du courant qui en sort; ce qui rend le trajet beaucoup plus facile à ceux qui viennent de cette ville, parce qu'après l'avoir quittée, ils se détournent d'abord un peu, en dirigeant leur course vers la tour de Héro, et laissent ensuite aller leurs vaisseaux au gré du courant. Ceux au contraire qui partent d'Abydos, sont obligés de s'éloigner à une distance d'environ 8 stades, jusqu'à ce que, parvenus à une tour située en face de Sestos, ils puissent traverser obliquement, et non pas tout-à-fait en sens contraire du courant *. PAGE 591.

* Conf. Polyb. lib. IV, cap. 43-44.

Après la guerre de Troie, Abydos fut habitée par des Thraces; elle fut ensuite occupée par les Milésiens. Lorsque toutes les villes de la Propontide furent brûlées par Darius père de Xerxès, Abydos partagea ce malheur. C'est après son retour de la Scythie que ce prince les fit brûler, parce qu'il avoit appris que les Nomades se préparoient à venir l'attaquer par représailles, et qu'il avoit craint qu'elles ne leur fournissent des vaisseaux de transport [pour passer d'Europe en Asie]. Cet événement a été une nouvelle cause de la confusion de ces pays, confusion que le temps et diverses autres révolutions n'avoient déjà rendue que trop grande.

En donnant la description de la Thrace, nous avons parlé * de Sestos et de toute la Chersonèse. Théopompe dit de Sestos que c'est une ville petite, mais bien fortifiée, et qu'elle est jointe à son port par un mur de deux plèthres: cet avantage, et celui d'être située au-dessus du courant, la rendent maîtresse du passage.

* Dans la partie du VII.e livre qui est perdue.

§. XXVIII. Astyra et ses mines d'or.

DANS la Troade, au-dessus du territoire d'Abydos, on trouve Astyra, ville détruite, dont le sol appartient aujourd'hui aux Abydènes, mais qui étoit autrefois gouvernée par ses propres lois. Elle avoit des mines d'or, qui rendent très-peu à présent, ayant été épuisées comme celles du mont Tmolus près du Pactole *.

* Voyez ci-dessous, pag. 626.

PAGE 591.

D'Abydos au fleuve Æsepus on compte environ 700 stades; mais moins, si la navigation se fait en droiture (1).

PAGE 592.
§. XXIX.
Pays situé au midi d'Abydos.

AU-DELÀ d'Abydos est Ilium, toute la côte jusqu'au cap Lectum, la plaine de Troie, et tout le pays situé le long du mont Ida et qui étoit sous la domination d'Ænée. Homère nomme les habitans de ce pays, tantôt *Dardanii*, comme lorsqu'il dit, *Les* Dardanii *étoient conduits par le brave fils d'Anchise*[a]; et tantôt *Dardani*, comme dans ce vers, *O Troyens, ô Lyciens, ô vous*, Dardani, *qui combattez de près*[b]. Il est vraisemblable que c'étoit aussi dans ces lieux qu'étoit située la ville qu'il appelle *Dardania* (2): *Jupiter engendra d'abord Dardanus, qui fonda Dardania*[c]; car aujourd'hui l'on n'y voit pas même des traces de ville.

[a] Iliad. II, v. 819.

[b] Iliad. XV, v. 425.

[c] Iliad. XX, v. 215-216.

§. XXX.
Discussion de l'opinion de Platon sur les divers degrés de la civilisation des hommes.

[d] De Legib. lib. III, pag. 677-679.

PLATON[d] présume qu'à la suite des déluges il se forme successivement chez les hommes trois espèces de sociétés. La première est composée de gens simples et sauvages, qui occupent les sommets des montagnes [où ils se sont réfugiés], par la crainte des eaux qui couvrent encore les plaines. La seconde est formée de ces mêmes hommes qui, à mesure que les plaines se dessèchent, s'aventurent à descendre plus bas et s'établissent au pied des montagnes. Ceux qui habitent dans les plaines, forment la troisième espèce.

Mais on pourroit supposer une quatrième, même une cinquième, et peut-être un plus grand nombre [d'espèces de sociétés], dont la dernière seroit composée de ceux qui, délivrés de toute crainte, choisissent pour leur demeure les bords de la mer, et même les îles; car le plus ou le moins de hardiesse à s'approcher

(1) La distance de Nagara, l'ancienne *Abydos*, à l'embouchure du Satal-déré, ou *Æsepus*, est de 650 stades de 700, en ne suivant pas toutes les sinuosités du détroit. G.

(2) Il est ici question de l'ancienne *Dardania* bâtie dans l'intérieur des terres. Une seconde *Dardania* plus moderne paroît avoir été construite à peu de distance de la pointe des Barbiers, l'ancien promontoire *Trapeza*. Strabon parlera bientôt de la *Dardania* maritime. G.

de la mer indique, chez les hommes, plusieurs espèces de réunions et de mœurs. PAGE 592.

En effet, de même que le passage d'une vie sauvage à l'état de la seconde espèce comporte divers degrés d'adoucissement dans les mœurs, de même on pourroit subdiviser cette seconde espèce de société en d'autres réunions formées successivement d'hommes rustiques, demi-rustiques et civilisés, et supposer encore parmi ces derniers d'autres subdivisions, à mesure qu'ils se polissent, jusqu'à ce qu'ayant éprouvé différens changemens dans le choix de leur habitation et dans leur genre de vie, ils parviennent à un haut degré de civilisation et d'aménité ‹1›.

Platon prétend que les trois espèces de sociétés dont il parle, sont indiquées par Homère. Ce poëte, suivant lui, propose pour exemple de la première, la vie des Cyclopes, qui se nourrissoient des productions spontanées de la terre, et qui habitoient dans des grottes sur les sommets des montagnes. *La terre, sans être labourée ni ensemencée, leur fournit ce dont ils ont besoin* [a]*; ils ne connoissent point d'assemblées, point de lois; ils demeurent sur les sommets des hautes montagnes, dans des grottes, où chacun commande à sa femme et à ses enfans* [b]. Il donne pour exemple de la seconde, l'époque où vivoit Dardanus ‹2›, *qui fonda Dardania: car la sacrée Ilium n'étoit pas encore bâtie dans la plaine, et l'on continuoit d'habiter les pieds de l'Ida, montagne abondante en sources* [c]. Enfin il nous donne pour exemple de la troisième espèce, savoir, la société des hommes établis dans les plaines, l'époque d'Ilus; car c'est à celui-ci qu'on attribue la fondation de la ville d'Ilium, qui tire de lui son

[a] Odyss. lib. IX, v. 109.

[b] *Ibid.* v. 112-115.

PAGE 593.

[c] Iliad. XX, v. 216-218.

‹1› *En effet, de même que... de civilisation et d'aménité.* Tout ce paragraphe est fort embrouillé dans le texte. Casaubon n'a pu y remédier; et les variantes que les manuscrits nous fournissent, ne nous offrent presque pas de moyens de le rétablir. Voici à-peu-près comme j'ai cru devoir lire et ponctuer le texte qui correspond à ma version, sans en garantir l'exactitude: *Καὶ καθάπερ τῶν ἀγρίων, ἐπὶ τὸ ἥμερον τῶν δευτέρων ὑποβεβηκότων, ἔτι τις διαφορὰ καὶ περὶ τούτους, τῶν ἀγροίκων καὶ μεσαγροίκων, κ. τ. λ.*

‹2› Τὸν ἘΚ Δαρδάνου. Je corrige, τὸν ἘΠΙ Δαρδάνου, pour que cela présente le seul sens qui convienne ici, *l'époque où vivoit Dardanus.*

PAGE 593. nom, et il est probable qu'on l'a enterré au milieu de la plaine, parce qu'il avoit osé le premier la choisir pour demeure : *Les Grecs se portoient à travers la plaine, près du figuier sauvage, où est le tombeau de l'ancien Ilus fils de Dardanus* [a].

[a] Iliad. XI, v. 166-167.

§. XXXI. Emplacement de l'ancienne ville d'Ilium.

NÉANMOINS Ilus même n'osa pas se croire tout-à-fait en sûreté dans la plaine, puisqu'il ne fonda pas la ville à l'endroit où elle est aujourd'hui, mais à environ 30 stades (1) plus haut, à l'orient vers l'Ida et la ville de Dardania, où est à présent ce qu'on appelle *le bourg des Iliens*.

Cependant les habitans de l'Ilium actuelle, prétendant par vanité que leur ville est l'ancienne Ilium, ont fourni aux interprètes d'Homère l'occasion d'examiner ce qu'en dit ce poëte, suivant lequel il ne paroît point que ce soit la même ville. Des historiens disent aussi que cette ville a changé plus d'une fois de place, et qu'à la fin elle a été fixée à l'endroit où elle est aujourd'hui, et cela par le conseil d'un oracle. Ces anciennes migrations des hommes des lieux hauts dans des lieux moins élevés indiquent, ce me semble, des changemens dans leur manière de vivre et de se gouverner. Mais ces matières méritent d'être discutées ailleurs (2).

§. XXXII. Ville actuelle d'Ilium, et protection dont elle a joui de la part de divers princes.

QUANT à l'Ilium actuelle, on dit que ce n'étoit auparavant qu'un bourg avec un temple de Minerve petit et mesquin; mais qu'Alexandre y étant venu après la victoire du Granique (3), la décora de riches offrandes, lui donna le nom de ville, laissa

(1) Environ 2440 toises. G.

(2) Ἀλλὰ ταῦτα μὲν ΚΑῚ ἌΛΛΟΤΕ ἐπισκεπτέον : littéralement, *mais ces matières méritent d'être discutées encore dans une autre occasion*. Par la traduction Italienne, *ma di questo altrove s'avrà considerazione*, il paroît que le texte étoit ainsi conçu : Ἀλλὰ ταῦτα μὲν ἌΛΛΟΣΕ ἐπισκεπτέον, *Mais ces matières méritent d'être discutées ailleurs*. Il seroit peut-être indifférent ici de dire, *dans une autre occasion*, ἄλλοτε, ou *ailleurs*, ἄλλοσε; mais il paroît plus probable qu'il faut supprimer au moins la conjonction ΚΑῚ, qui ne se trouve pas non plus dans l'ancienne version Latine, *sed de his aliàs*.

(3) Arrien et Plutarque, comme on l'a déjà remarqué, disent qu'Alexandre se rendit à Ilium avant cette victoire.

des ordres pour l'agrandir, et voulut qu'elle fût libre et exempte d'impôts. Ensuite, après avoir détruit l'empire des Perses, il écrivit aux habitans d'Ilium une lettre pleine de bienveillance, où il promettoit de faire de leur cité une grande ville, et de rendre leur temple célèbre en y instituant des jeux sacrés. PAGE 593.

Après la mort de ce prince, celui [de ses successeurs] qui s'intéressa le plus au sort d'Ilium, est Lysimaque : il l'entoura de murs qui forment un circuit d'environ 40 stades ; il y fit bâtir un temple, et il en augmenta la population, en y appelant les habitans des anciennes villes circonvoisines, déjà fort maltraitées. C'est dans le même temps qu'il prit soin de celle qu'Antigonus avoit déjà fondée et nommée Antigonie, et qu'il en changea le nom en celui d'Alexandrie ‹1›, jugeant que c'étoit un devoir sacré pour les successeurs d'Alexandre, de commencer par fonder des villes au nom de ce prince, avant d'en nommer du leur propre. Alexandrie, accrue aujourd'hui par une colonie Romaine, est une ville très-remarquable. PAGE 594.

Cependant l'Ilium d'aujourd'hui n'étoit qu'une très-petite ville à l'époque où les Romains passèrent pour la première fois en Asie, et qu'ils chassèrent Antiochus le Grand de tout le pays-en-deçà du Taurus ; car Demetrius de Scepsis dit qu'alors, étant encore fort jeune, il se rendit à Ilium, et qu'il y trouva l'entretien des maisons tellement négligé, que les toits mêmes n'étoient point couverts de tuiles.

Hégésianax ‹2› rapporte que les Gaulois, lors de leur passage d'Europe [en Asie], ayant besoin d'une place forte, se rendirent

‹1› Ce sont les ruines de cette ville qu'on prit pour celles d'Ilium. L'enceinte d'Alexandrie ne renferme aujourd'hui qu'une vaste forêt de valoniers [1] (*Quercus ægilops* de Linné).

‹2› Cet Hégésianax étoit natif d'Alexandrie de Troade, et grammairien de profession ; il a écrit des commentaires sur divers auteurs, et une histoire de la guerre de Troie [2].

[1] Voyez *Lechevalier*, *Voyage dans la Troade*, part. 1, chap. 2, pag. 6. = [2] *Steph. Byzant.* in Τρωάς, et *Athen.* lib. IX, pag. 393.

PAGE 593. à Ilium, mais que, la trouvant sans murs, ils l'abandonnèrent sur-le-champ.

Après cette époque, l'état de la ville s'améliora d'une manière remarquable; mais ensuite, dans la guerre contre Mithridate, les Romains, sous la conduite de Fimbria, l'assiégèrent, la prirent et la ruinèrent de nouveau [a].

[a] Voyez Appian. de Bello Mithridat. [illegible]

Ce Fimbria accompagnoit en qualité de questeur le consul Valerius Flaccus, chargé de la guerre contre Mithridate; mais s'étant soulevé, et ayant tué le consul en Bithynie (1), il se rendit maître de l'armée, et marcha vers Ilium: les habitans lui en ayant refusé l'entrée, parce qu'ils le regardoient comme un brigand, il l'attaqua, et la prit après un siége de onze jours. Comme il se vantoit d'avoir pris en onze jours une ville dont Agamemnon avoit eu peine à se rendre maître au bout de dix ans, malgré son armée * de mille vaisseaux et le secours de tous les Grecs ses alliés, l'un des habitans lui répondit: *C'est que nous n'avons pas eu un Hector pour nous défendre.* Sylla, qui vint ensuite, défit Fimbria, et conclut un traité avec Mithridate, lui permettant de retourner dans son ancien domaine [b]: il consola les habitans d'Ilium par plusieurs réparations qu'il fit faire à leur ville.

* Ou plutôt sa flotte. V. Euripid. Orest. v. [illegible]

[b] Voyez Appian. de Bello Mithridat. [illegible]

De nos jours, cette ville reçut de plus grandes marques d'affection de la part de César, qui vouloit en cela imiter Alexandre; car ce prince avoit été porté à la favoriser, d'abord en mémoire de sa parenté avec les Iliens, ensuite à cause de l'amour qu'il avoit pour Homère.

§. XXXIII. Révision des poëmes d'Homère faite par Alexandre.

En effet, il existe une révision des œuvres de ce poëte, qu'on nomme *de la cassette,* et qui est due à Alexandre: ce prince, après avoir lu avec Callisthène et Anaxarque les poëmes d'Homère,

(1) C'est à Nicomédie, ville de la Bithynie, que Fimbria tua Valerius Flaccus dans un puits où il l'avoit trouvé caché [a].

[a] *Appian. de Bello Mithridat.* cap. 52. — *Tit. Liv. Epitom.* LXXXII. — *Vell. Patercul.* lib. II, cap. 24.

et y avoir fait quelques remarques, les serra dans une cassette magnifique ‹1›, trouvée dans les trésors du roi des Perses. Ainsi les motifs de la bienveillance que ce prince eut pour les Iliens, furent son amour pour Homère, et sa parenté avec les Æacides rois des Molosses, chez lesquels on prétend qu'Andromaque, épouse d'Hector, avoit aussi régné. PAGE 594.

Mais César, outre qu'il chérissoit la mémoire d'Alexandre, avoit encore, pour traiter favorablement les Iliens et les combler de bienfaits, le motif de sa parenté avec eux, beaucoup mieux établie que n'étoit celle du roi de Macédoine. D'abord il étoit Romain, et [l'on sait que] les Romains se regardent comme descendans d'Ænée ; ensuite il portoit le nom de Jules, un de ses aïeux, qui étoit issu d'Ænée. C'est pourquoi il assigna à la ville des Iliens un territoire, les maintint dans leur liberté, et les exempta de toute espèce de contributions, avantages qu'ils conservent encore aujourd'hui. PAGE 595.

Je vais exposer les raisons qu'on allègue pour prouver que l'Ilium dont parle Homère, n'étoit point située à l'endroit où est l'Ilium d'aujourd'hui ; mais il convient de les faire précéder par la description des lieux, en commençant par la côte, où nous avons laissé cette description.

§. XXXIV. Description de la côte de Troade et des monumens qu'on y trouve.

Après Abydos on trouve le cap Dardanis ‹2›, dont nous parlions

‹1› Cette cassette, suivant Pline [1], étoit celle qui renfermoit les parfums de Darius, *unguentorum scrinium*. Quant aux poëmes d'Homère, ce n'étoit, selon Plutarque [2], que l'Iliade de ce poëte, revue et corrigée par Aristote même. Ce que dit Strabon de Callisthène et d'Anaxarque, doit vraisemblablement s'entendre d'une seconde révision qu'ils auront faite sous les yeux d'Alexandre. Callisthene étoit parent du philosophe Aristote, et philosophe lui-même. Il ne dérogea à ce titre que par une rudesse de caractère qu'Aristote lui reprochoit, et qu'il paya de sa vie, ayant eu le malheur de déplaire à Alexandre [3]. Anaxarque d'Abdère étoit, au contraire, un de ces sophistes accommodans qui, au lieu de plaindre en silence et avec respect les princes quand ils ont le malheur de commettre des fautes, les encouragent par leurs flagorneries à être injustes.

‹2› Ce cap est le même que Strabon a appelé ci-dessus [4] du nom de *Dardanium*. On

[1] Lib. VII, cap. 29. = [2] In *Vit. Alexandr.* §. 8 et 26. = [3] *Plutarch.* in *Vit. Alexandr.* §. 54-55. = [4] Pag. 151.

Page 595. il n'y a qu'un moment, et la ville de Dardanus, située à 70 stades d'Abydos ‹1›. C'est entre ces deux lieux que se décharge dans la mer le fleuve Rhodius ‹2› en face de *Cynossema*, situé dans la Chersonèse, et que l'on dit être le tombeau d'Hécube ‹3›. Selon d'autres, le Rhodius se décharge dans l'Æsepus : il est un des fleuves mentionnés par Homère ; *le Rhesus, l'Heptaporus, le Caresus et le Rhodius*[a].

[a] Iliad. XII, v. 20.

Dardanus est une ville d'ancienne fondation, mais dont on faisoit si peu de cas, que les rois ‹4›, plus d'une fois, firent changer

lui donne aujourd'hui celui de *Kepos-bourun* en turc [1], et de *Kabo-phonia* [Κάβο φωνιά] en grec [2]. Pline nomme *Dardanium* la ville même qu'Hérodote [3] et Strabon appellent *Dardanus*, et la place à la même distance de *Rhœtium* qu'il y avoit entre elle et *Abydos* [4]. Quoi qu'il en soit, c'est de son nom que vient celui des Dardanelles d'aujourd'hui.

‹1› 70 stades de 700 valent 5700 toises. C'est la distance des ruines d'*Abydos* à la pointe des Barbiers, qui est, par conséquent, l'ancien promontoire *Dardanis*, ainsi nommé de la ville de *Dardania*, qui en étoit voisine. *Voyez* la note 2, *pag. 162*. G.

‹2› Pline dit que, de son temps, on ne voyoit plus aucun vestige ni du Rhodius ni des autres fleuves que Strabon nomme, d'après Homère, à la fin de ce paragraphe [5]. Selon d'autres, le Rhodius est le torrent qui baigne aujourd'hui les châteaux des Dardanelles de l'Asie, que les Turcs nomment *Soultanié-kalessi*. Il est, après le Simoïs, le plus grand des fleuves qui se jettent dans l'Hellespont [6].

‹3› Le nom de *Cynossema*, que les Grecs donnoient à ce tombeau, signifie *tombeau de la chienne*. Ils avoient appliqué, dit-on, le nom de cet animal à cette malheureuse princesse, à cause des imprécations qu'elle faisoit contre eux, quand ils l'emmenoient captive. D'autres donnent des raisons différentes de cette dénomination, et prétendent même qu'Hécube fut changée en chienne [7]. Ce tombeau occupoit le lieu où se trouve aujourd'hui le château d'Europe que les Turcs nomment *Kelidil-bahar* [8].

‹4› Eustathe, qui cite [9] cet endroit de Strabon, dit, *les rois des Romains, οἱ Ῥωμαίων βασιλεῖς*, c'est-à-dire, les empereurs Romains; on ne sait si c'est parce qu'effectivement il avoit trouvé le mot Ῥωμαίων dans le texte de notre géographe, ou parce qu'il avoit voulu le paraphraser. M. Tzschucke, dans ses notes sur ce passage de Strabon, pense que par *les rois* notre géographe pourroit bien avoir désigné les princes Troyens : mais il est plus probable, comme le présume Mannert [10], qu'il est ici question des rois successeurs d'Alexandre,

[1] *Mannert, Geograph. der Griech. und. Römer.* vol. VI, part. III, pag. 508. = [2] *Melet. Geograph.* pag. 452. = [3] Lib. V, cap. 117, et lib. VII, cap. 43. = [4] *Plin.* lib. V, cap. 30. = [5] *Plin.* ubi suprà. = [6] Voyez *Lechevalier, Voyage dans la Troade*, part. I, chap. 5. = [7] Voyez *Euripid. Hecub.* vers. 1265-1274. — *Ovid. Metamorph.* lib. XIII, vers. 565-570. — *Hygin. Fabul.* CXI. — *Scholiast. Lycophron.* vers. 315 et 1176. = [8] *Lechevalier, Voyage dans la Troade*, part. I, chap. V, pag. 32. = [9] In *Homer. Iliad.* lib. II, pag. 353. = [10] *Geograph. der Griech. und. Röm.* vol. VI, part. III, pag. 508.

de

de place à ses habitans, tantôt en les transférant à Abydos, tantôt en les renvoyant à leurs anciens foyers. C'est à Dardanus que Cornelius Sylla et Mithridate Eupator conférèrent ensemble, et qu'ils finirent la guerre par un traité *.

PAGE 595.

* Voyez Plutarch. in Sylla, §. 24.

Près de Dardanus est *Ophrynium*, où est le bois consacré à Hector ⟨1⟩, dans un lieu qu'on voit de tous côtés ; et puis le lac *Pteleos*.

Vient ensuite *Rhœtium*, ville située sur une colline, et immédiatement après, un rivage presque au niveau de la mer, sur lequel est l'*Æanteium*, qui consiste en un tombeau et en un temple décoré de la statue d'Ajax ⟨2⟩. Cette statue avoit été transportée en Égypte par l'ordre d'Antoine ; mais Auguste la fit rendre aux habitans de *Rhœtium*, soin qu'il prit également pour quelques autres statues qui appartenoient à d'autres * villes : car Antoine avoit enlevé les plus beaux monumens des plus célèbres temples, pour en gratifier l'Ægyptienne * ; mais l'empereur les restitua aux divinités auxquelles ils avoient été consacrés.

* Je lis καθάπερ καὶ ἄλλας ἄλλοις. Voy. liv. XIV, *p. 637*.

* C'est-à-dire, Cléopatre, reine d'Égypte.

Après *Rhœtium*, on trouve *Sigeum*, ville détruite, le *Naustathmum* *, le Port des Achéens **, le Camp des Achéens, ce

* Littéralement, *Station des vaisseaux*.
** C'est-à-dire, *Port des Grecs*. Voy. ci-dessous, *pag. 604*.

⟨1⟩ Strabon auroit-il cru que le tombeau d'Hector étoit aussi dans ce bois et sur la côte, comme les tombeaux des Grecs ! Cela seroit d'autant moins probable, que ce tombeau, d'après la description que fait Homère [1] des funérailles du héros Troyen, devoit être, sinon dans Ilium même, du moins au sortir et très-proche de cette ville. M. Lechevalier [2] a cru le reconnoître parmi les tombeaux des Troyens, qui sont situés sur l'éminence de *Bounar-bachi*.

⟨2⟩ L'*Æanteium*, selon Pline [3], fut érigé par les habitans de l'île de Rhodes. Il place ce monument à 30 stades du cap *Sigeum* ; ce qui ne s'accorde point avec les 60 stades que Strabon va bientôt nous donner pour distance entre le *Rhœtium*, près duquel étoit le monument d'Ajax, et le cap *Sigeum*. M. Lechevalier [4], en plaçant l'*Æanteium* à l'endroit qu'on nomme aujourd'hui *In-tépé* près du *Rhœtium*, prétend que la mesure donnée par Strabon est fautive. D'autres, au contraire, cherchent la faute dans Pline ou dans ses copistes, et ne croient point que l'emplacement assigné au monument d'Ajax par M. Lechevalier soit le véritable [5].

[1] *Iliad.* lib. XXIV, vers. 778-800. = [2] *Voyage dans la Troade*, part. II, chap. 15 et 16. = [3] Lib. V, cap. 30. = [4] *Voyage dans la Troade*, part. II, chap. 18, pag. 232-236. = [5] Voyez *Mannert*, *Geograph. der Griech. und Romer.* vol. VI, part. III, pag. 480.

PAGE 595.

* Στομαλίμνη, *lac salé.* Voyez tom. I, *pag.* 114, et tom. II, *pag.* 22 de la traduct. Franç.

qu'on appelle le *Stomalimné* *, et les embouchures du Scamandre; car ce fleuve et le Simoïs se joignent dans la plaine ‹1›, et roulent avec leurs eaux beaucoup de limon, qui forme des attérissemens le long du rivage, une fausse embouchure, des lacs salés et des marais.

En face du cap *Sigeum* ‹2›, et dans la Chersonèse, on trouve le *Protesilæum* ‹3› et Eleussa, dont nous avons parlé dans l'article de la Thrace ‹4›.

La longueur de cette côte, depuis *Rhœtium* jusqu'à *Sigeum* et au tombeau d'Achille, est de 60 stades ‹5›, en naviguant en droiture ‹6›. Toute cette côte est dominée par Ilium; savoir, la

‹1› On verra dans la suite que le Scamandre ne se réunit plus au *Simoïs*, et que depuis long-temps il se jette dans l'Archipel. L'ancienne embouchure de ces fleuves conserve néanmoins le nom de Mendéré, qui est visiblement une altération de celui de Scamandre; et ce nom altéré est même devenu celui de l'ancien *Simoïs*. Il faut faire attention que Démétrius de *Scepsis*, dont Strabon va extraire les opinions sur ce qui concerne les fleuves précédens et l'emplacement de Troie, prend constamment le *Simoïs* ou Mendéré pour le Scamandre d'Homère. Les recherches et les travaux de M. de Choiseul-Gouffier sur la Troade me semblent prouver clairement que Démétrius s'est trompé. G.

‹2› Aujourd'hui, cap Yéni-Chehr. G.

‹3› C'est-à-dire, *temple* ou *monument de Protésilas*, un des princes Grecs qui allèrent au siége de Troie, et le premier qui fut tué en y débarquant. Un des généraux de Xerxès, nommé Artayctès, pilla ce temple, qui contenoit de grandes richesses, et le profana en même temps par ses débauches. Suivant Hérodote[1], qui raconte ce fait, le temple et le tombeau de Protésilas devoient être dans Eleussa même, ou du moins tout près de cette ville. Le docteur Chandler a cru reconnoître ce monument près du village qui entoure le château d'Europe[2].

‹4› Sans doute dans la partie du VII.e livre qui est perdue, et où[3] cependant, suivant l'Abréviateur de Strabon, cette ville étoit appelée, non *Eleussa*, mais *Eleûs*, comme la nomment les autres géographes et historiens. Les traces de ce nom se sont conservées, dit-on[4], dans le cap que les Turcs appellent aujourd'hui *Eles-bouroun.*

‹5› Les ruines de *Rhœtium* existent sur les bords de la mer à 500 toises en ligne droite, à l'est du cap Yéni-Chehr. Les 5000 toises font 62 stades de 700 au degré. G.

‹6› L'auteur de l'ancienne version Latine semble avoir lu *70 stades* [ἑβδομήκοντα σταδίων]. Pline[5] évalue l'espace entre *Sigeum* et le tombeau d'Ajax, à 30, et Solin, son abréviateur, à 40 stades. Pour accorder ces auteurs, il faut supposer que ce tombeau occupoit le milieu de l'espace entre *Sigeum* et *Rhœtium*, et non pas qu'il fût au-delà et au nord de ce dernier cap, comme nous l'avons vu placé par d'autres[6].

[1] Lib. IX, cap. 115. — Conf. et *Philostrat. Heroic.* cap. 2. = [2] Voyez *Lechevalier*, *Voyage dans la Troade*, part. II, chap. 12, pag. 209. = [3] Pag. 331, tom. III, pag. 131 de la trad. Franc. = [4] *Lechevalier*, ubi suprà, part. I, chap. 5, pag. 29. = [5] Lib. V. cap. 30. = [6] *Voyez* ci-dessus, *pag. 169*, note 2.

partie voisine du Port des Achéens, à 12 stades au-dessous de l'Ilium actuelle, et le reste à 30 stades de plus *, au-dessous de l'ancienne Ilium ‹1›, située plus haut, du côté du mont Ida ‹2›. PAGE 596.

* *Voyez ci-dessous, pag. 174-175.*

Près de *Sigeum* on voit le temple et le tombeau d'Achille; Patrocle et Antiloque n'y ont que des tombeaux ‹3›.

§. XXXV. Raisons pour lesquelles les habitans d'Ilium n'honorent point Hercule.

LES habitans d'Ilium offrent des sacrifices à tous ces héros, de même qu'à Ajax; mais ils ne rendent aucun honneur à Hercule, parce que, disent-ils, il a saccagé leur patrie. Mais on pourroit leur faire observer qu'Hercule la saccagea de manière à laisser à ceux qui vinrent les exterminer après lui, une ville maltraitée à

‹1› Par conséquent, l'ancienne Ilium étoit, suivant Strabon, à 42 stades de la côte. Scylax la place à 25; mais, comme on l'a observé [1], il est probable que les copistes de cet écrivain ont confondu les notes numériques Grecques κε [25] avec με [45]. Ce dernier nombre met à-peu-près d'accord Scylax avec Strabon.

‹2› Le Port des Achéens, c'est-à-dire, la plage où les Grecs ont débarqué sur les côtes de la Troade, à l'entrée de l'Hellespont, paroît devoir être comprise entre le monticule appelé Tombeau d'Achille, et le pied méridional des hauteurs sur lesquelles on trouve un autre tombeau qui passe pour être celui d'Ajax.

Cet espace d'environ 1500 toises de longueur, aujourd'hui rempli de sable et de lagunes, dans lequel se trouvent le village de Koum Kalé, la forteresse appelée le Nouveau Château d'Asie, et que traverse l'embouchure du Mendére, formoit jadis une anse dont le fond, d'après l'inspection du terrain, se trouvoit à 12 ou 1500 toises des rivages actuels.

C'est du fond de cette anse marécageuse que doivent être pris les 12 stades que Strabon compte entre le Port des Achéens et la nouvelle *Ilium*. Ces 12 stades, évalués à 700 par degré, comme la plupart des autres mesures employées par Strabon dans cette contrée, valent 977 toises et portent en ligne droite sur la pointe occidentale de la montagne de Tchiblak, où l'on trouve des restes de constructions qui peuvent être des vestiges de la nouvelle *Ilium*.

Les autres 30 stades qui conduisoient, selon Strabon, ou plutôt selon Démétrius de *Scepsis*, de la nouvelle *Ilium* au bourg des Iliens, valent 2440 toises, et aboutissent sur le bord le plus oriental du plateau de Tchiblak, en un lieu où l'on voit les ruines d'un temple et celles d'autres édifices. Ainsi rien ne s'oppose à ce qu'on prenne ce lieu pour l'emplacement du bourg des Iliens, et c'est l'opinion de plusieurs voyageurs modernes. Mais ce bourg occupoit-il le même sol que l'ancienne *Ilium*, comme le croyoit Démétrius de *Scepsis*? Strabon ne le pense pas: on verra dans la suite les objections qu'il oppose au sentiment de Démétrius. G.

‹3› D'après le récit d'Homère [2], Patrocle devoit avoir le même tombeau qu'Achille, puisque leurs cendres étoient réunies dans une même urne; celles d'Antiloque étoient renfermées dans une urne séparée.

[1] *Mannert, Geograph. der Griech. und Röm.* vol. VI, part. III, pag. 496. — [2] *Odyss* lib. XXIV, vers. 75-78. — Conf. *Chandler, Voyage dans l'Asie min. &c.* tom. I, chap. 13, pag. 92 de la trad. Franç.

PAGE 596. la vérité, mais au moins une ville [encore en état d'être prise une seconde fois], comme le prouve ce passage d'Homère[a], *Il ravagea la ville d'Ilium et* RENDIT VEUVES *ses rues ;* exprimant par cette *viduité* une perte d'hommes ‹1›, et non pas une extermination totale. Au contraire, ceux sur les tombeaux desquels ils offrent des sacrifices et qu'ils honorent comme des dieux, les ont ruinés de fond en comble ; à moins qu'ils ne disent que ceux-ci leur ont fait une guerre juste, au lieu qu'Hercule les avoit attaqués injustement [et, comme dit Homère, uniquement] pour avoir les chevaux de Laomédon[b]. Mais ce motif est encore détruit par le témoignage d'une autre fable, selon laquelle ce n'est point pour des chevaux qu'Hercule leur fit la guerre, mais pour avoir été frustré de la récompense qu'il avoit méritée en délivrant Hésione du monstre marin[c]. Mais laissons ces discussions, qui, en nous faisant réfuter des fables, nous écartent de notre sujet : il pourroit d'ailleurs exister des motifs plus probables qui nous sont inconnus, et qui ont déterminé les habitans d'Ilium à refuser à Hercule les honneurs qu'ils rendent aux autres héros. Au reste, par ce que dit Homère de l'expédition d'Hercule contre Ilium, il paroît que cette ville étoit alors petite, puisqu'*avec six vaisseaux seuls et un petit nombre d'hommes il la saccagea*[d] ; d'où il résulte que Priam est celui des princes de ce pays qui accrut sa puissance au point de commander à des rois, comme nous l'avons dit *.

[a] Iliad. lib. V, vers. 642.

[b] *Ibid.* lib. V, vers. 640.

[c] *Voyez* Diod. de Sicile, liv. IV, chap. 32 et 42, et Apollodor. Biblioth. liv. II, chap. 5 et 6.

[d] Iliad. lib. V, vers. 641-642.

* *Suprà*, pag. 145 et 158.

Un peu plus loin, en suivant la côte, est *Achæium*, situé sur le rivage opposé aux Ténédiens ‹2›.

Tels sont les différens lieux qui bordent cette côte, et au-dessus desquels est la plaine de Troie, qui s'étend jusqu'au mont Ida, à l'orient, dans l'espace de plusieurs stades ‹3›.

‹1› Il paroît que Strabon, par une subtilité vraiment puérile, emploie ici le mot λειπανδρία [*défaut* ou *manque d'hommes*] dans sa plus stricte acception de *défaut de mâles.*

‹2› C'est-à-dire, vis-à-vis *Tenedos.* G.

‹3› Cette plaine, selon Démétrius, se trouvoit à l'est du Mendéré actuel, et resserrée entre ce fleuve et la montagne de Tchiblak. G.

PAGE 596.
§. XXXVI.
Description de la plaine de Troie.

LE côté de cette plaine qui avoisine la montagne, est étroit; il s'étend au midi jusqu'aux environs de Scepsis, et au septentrion, jusqu'aux Lyciens de Zeleia ‹1›. Homère lui donne le nom de *Dardanie*, et le place sous l'autorité d'Ænée et des fils d'Anténor [a].

[a] Iliad. lib. II, vers. 819-823.

Au-dessous de la Dardanie est située presque parallèlement la Cébrénie, dont la plus grande partie est une plaine, et où l'on voyoit aussi autrefois une ville nommée Cébrène. Demetrius de Scepsis présume que « le pays voisin d'Ilium qui étoit soumis à » Hector, s'étendoit depuis le *Naustathmum* jusqu'à la Cébrénie, » puisqu'on y montre le tombeau d'Alexandre * et celui d'Œnone, » qui, suivant l'histoire, avoit été son épouse avant l'enlèvement » d'Hélène. Homère dit aussi, *Cébrionès, fils naturel du célèbre* » *Priam;* et ce nom prouveroit en quelque sorte que la Cébrénie, » ou, ce qui est plus vraisemblable, la ville même de Cébrène, tire » le sien de Cébrionès ‹2›. La Cébrénie s'étend jusqu'à la Scepsie, » dont elle est séparée par le fleuve Scamandre. Les Cébréniens » furent en discorde et en guerre perpétuelle avec les Scepsiens, » jusqu'à ce qu'Antigonus les établit les uns et les autres à Antigonie, aujourd'hui Alexandrie. Les Cébréniens y sont restés » avec les autres [anciens habitans]; mais les Scepsiens obtinrent » de Lysimaque la permission de retourner chez eux *. »

* Autrement nommé *Pâris*.

PAGE 597.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 607*.

Selon le même écrivain, « des parties du mont Ida voisines » de ces derniers se détachent deux bras ‹3› qui s'avancent vers

‹1› Nos cartes modernes remplissent tout cet espace de montagnes. La position de *Scepsis* est encore inconnue. *Zeleia* est Biga. G.

‹2› Toutes ces étymologies ou dérivations n'ayant pour base que des traditions fabuleuses, il ne faut pas les rendre plus absurdes en leur supposant une forme contraire à l'analogie. Si la *Cébrène* ou *Cébrénie* eût tiré son nom de *Cébrionès*, elle se seroit au moins appelée *Cébrionie*. Il vaut sans doute mieux faire venir ce nom de celui du fleuve *Cebren* [1], d'autant plus que ce fleuve passoit pour être le père d'Œnone, épouse d'Alexandre [2]. Au reste, quelle que soit l'origine du nom, la ville de Cébrène étoit, selon Ephore [3], une colonie de Cymé de l'Æolide.

‹3› *Des parties du mont Ida voisines de*

[1] *Steph. Byzant.* in Κεβρηνία. — [2] *Apollodor. Bibliothec.* lib. III, cap. 12, §. 6. — [3] Apud *Harpocration.* in Κεβρηνα.

PAGE 597. » la mer, l'un dans la direction de *Rhœtium*, l'autre dans celle » de *Sigeum*, et forment comme un demi-cercle, dont les » extrémités se terminent dans la plaine, à la même distance » de la mer que l'Ilium actuelle ‹1›, située entre ces extré- » mités, au lieu que l'ancienne Ilium étoit placée à l'endroit » où commencent les bras ‹2›. Ce demi-cercle renferme ‹3› » la plaine Simoïsienne, que traverse le Simoïs, et la plaine

ces derniers se détachent deux bras, ἀπὸ δὲ τῆς ΚΑΤᾺ ΤΟ͂ΠΟΥΣ Ἰδαίας ὀρεινῆς δύο φησὶν ἀγκῶνας ἐκτείνεσθαι. Ce texte est sans doute fautif; et la version de Xylander le prouve: car l'expression *ab istis locis* ne rend pas le grec κατὰ τόπους, mais plutôt κατὰ τούτους τοὺς τόπους. Le changement que M. Tzschucke fait au texte en y ajoutant l'article qu'il emprunte des manuscrits, κατὰ τοὺς τόπους, ce qu'il traduit, *à regione hac*, loin de le corriger, achève de prouver qu'il y manque un pronom démonstratif. Il faut donc lire, τῆς ΚΑΤᾺ ΤΟΥ͂Σ ΤΟ͂ΠΟΥΣ ΤΟΥ͂ΤΟΥΣ Ἰδαίας κ. τ. λ. et traduire, *des parties du mont Ida voisines de ces lieux*, c'est-à-dire, du territoire de Cébrène et de Scepsis, ou bien τῆς ΚΑΤᾺ ΤΟΥ͂ΤΟΥΣ Ἰδαίας. J'ai donné, dans ma version, la préférence à cette dernière correction, comme étant la plus courte et la plus vraisemblable. Le τούτους, *ces derniers* (qu'on a souvent confondu avec τόπους, *lieux*), ne peut se rapporter qu'aux *Scepsiens*, Σκηψίους. Quant aux derniers mots, *deux bras*, ou plus littéralement *deux coudes*, δύο ἀγκῶνας, je ne sais pas pourquoi Xylander les a rendus par *duas convalles*. Auroit-il lu ou cru devoir lire δύο αὐλῶνας, ou auroit-il jugé indifférent d'employer l'un ou l'autre de ces termes? car ailleurs [*], où il est pareillement question des bras qui, partant du Caucase, embrassent l'Ibérie et vont se joindre vers l'Arménie et la Colchide, il a rendu le même mot (ἀγκῶνας) par *cubiti*.

‹1› C'est-à-dire, à environ 980 toises de la mer. Voyez la note 2, *pag. 171*. G.

‹2› D'après ma note 2, *pag. 171*, ce seroit à environ 2440 toises du Port des Achéens.

La topographie de la plaine de Troie et de ses environs n'est pas encore assez connue, pour qu'on puisse y distinguer tous les détails que donnoit Démétrius. Il paroît seulement qu'il prenoit le ruisseau de Tchiblak pour le *Simoïs*, et qu'il plaçoit la plaine de Troie à la droite du Mendéré actuel, dont il faisoit le Scamandre. Cette opinion, renouvelée depuis peu par le major Rennell, offre de très-grandes difficultés, et même des difficultés insurmontables, quand on cherche à expliquer dans ce sens les principales circonstances de l'Iliade. Il faut se rappeler qu'à l'époque où vivoit Démétrius, le souvenir de l'emplacement de l'ancienne Troie étoit entièrement perdu; et que cet auteur a constamment raisonné dans l'hypothèse, très-contestée de son temps, que la situation du bourg des Iliens répondoit à celle de l'antique *Ilium*. Voyez *Observations on the topography of the plain of Troy, by James Rennell*.

M. de Choiseul-Gouffier, à qui il semble réservé d'éclaircir tout ce qui concerne les environs de Troie, vient encore d'envoyer sur les lieux, pour y faire de nouvelles recherches, pour vérifier l'ensemble de son ancien travail, et recueillir les moyens de répondre aux objections qui lui ont été faites par quelques écrivains anglois. G.

‹3› Je corrige le texte, en lisant καταλαμβάνεσθαι, au lieu de μεταλαμβάνεσθαι.

[*] *Strab.* lib. XI, pag. 500 du texte Grec.

» Scamandrienne, où coule le Scamandre. Cette dernière est ce » qu'on appelle proprement la plaine de Troie, dans laquelle » Homère a placé le théâtre de la plupart des combats qu'il » raconte; car elle est plus large, et nous y trouvons d'ailleurs » les lieux que nomme ce poëte, tels qu'Érinée, le tombeau » d'Æsyétès, celui d'Ilus et Batieia ‹1›. Quant aux fleuves Sca- » mandre et Simoïs, ils s'avancent, le premier vers *Sigeum*, l'autre » vers *Rhœtium*; et après avoir réuni leurs eaux un peu en avant de » l'Ilium actuelle ‹2›, ils se déchargent dans la mer près de *Si-* » *geum*, où ils forment ce qu'on appelle le *Stomalimné* *. PAGE 597.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 170.

» Ces deux plaines (suivant le même Demetrius) sont séparées » l'une de l'autre par un long col *, qui, s'étendant en ligne droite » depuis l'Ilium actuelle, adossée à ce même col ‹3›, jusqu'à la » Cébrénie, forme, avec les deux bras * ci-dessus décrits, la » figure de cette lettre ∈ ‹4›. »

* En grec, αὐχήν.

* Littéral. *coudes*, ἀγκῶνας.

‹1› On place le tombeau d'Æsyétès près du village nommé aujourd'hui par les Turcs *Udjec*; ils donnent au tombeau même le nom d'*Udjec-tépé*. On présume que celui d'Ilus devoit être dans le voisinage de l'ancien canal du Scamandre, et que *Batieia* est sous le village de *Bounar-bachi* [1].

‹2› Ceci, et plus encore ce qui est dit au paragraphe suivant, ne s'accorde point avec la conjecture de ceux qui placent la nouvelle Ilium au village de *Tchiblak*, situé au-delà et au nord du Simoïs [2].

‹3› Comme il n'y a pas de montagnes sur la rive gauche du Mendéré, à la distance où Démétrius place le bourg des Iliens, le long col ou la hauteur dont parle Strabon, ne peut être rapporté qu'à la colline de Tchiblak. Alors le *Simoïs* de Démétrius devoit être le ruisseau de Tchiblak, que nos cartes les plus récentes font très-petit, mais que le major Rennell, d'après une autorité encore incertaine, prolonge beaucoup, en lui donnant le nom de Shimar, qui, selon lui, rappelle celui de *Simoïs*. G.

‹4› *Ces deux plaines.... la figure de cette lettre* ∈. Le texte de ce paragraphe présente plus d'une difficulté, que nous tâcherons d'éclaircir, s'il est possible. Διείργει δ' ἑκάτερον τῶν λεχθέντων πεδίων ἀπὸ θατέρου μέγας τις αὐχὴν ΤΩ͂Ν ΕἸΡΗΜΕ΄ΝΩΝ ἈΓΚΩ΄ΝΩΝ ἐπ' εὐθείας.... ΓΙΝΟ΄ΜΕΝΟΣ ἕως τῆς Κεβρηνίας, καὶ ἀποτελῶν τὸ ∈ γράμμα πρὸς τοὺς ἑκατέρωθεν ἀγκῶνας. A la place du dernier mot en majuscules, le sens exige, ἘΚΤΕΙΝΟ΄ΜΕΝΟΣ, ou du moins ΤΕΙΝΟ΄ΜΕΝΟΣ, *s'étendant*; et ce sens est confirmé par les traducteurs. Il se peut que les autres mots figurés de même en majuscules aient été mal-à-propos introduits dans le texte de Strabon, comme le présume Mannert [3], et qu'ils ne soient au fond qu'une mauvaise variante ou scholie marginale des mots τῶν λεχθέντων πεδίων,

[1] Voyez *Lechevalier*, *Voyage dans la Troade*, part. III, chap. 14, 15 et 17. — [2] *Ibid.* part. III, chap. 17. — [3] *Geograph. der Griech. und Röm.* vol. VI, part. III, pag. 487.

Page 597. Un peu au-dessus de ce col est le bourg des Iliens, où l'on présume qu'étoit l'ancienne Ilium, à 30 stades du lieu où est

ces deux plaines : mais je pense qu'on pourroit, à la rigueur, les conserver avec tous les interprètes, et donner cette forme à la version, *qui, s'étendant en ligne droite au niveau des deux bras depuis l'Ilium &c.*, si l'on étoit d'ailleurs sûr de la position actuelle des parties qui composent la plaine de Troie ; car, malgré les recherches faites depuis quelques années, avec autant de zèle que d'intelligence, par des personnes incapables de nous en imposer, je doute que nous ayons encore une topographie satisfaisante de cette plaine. M. Lechevalier, en citant celle que nous donne Strabon d'après Demetrius de Scepsis, garde le silence sur tout ce paragraphe[1], qui valoit, ce me semble, la peine d'être discuté et comparé avec la position actuelle des lieux. Mais je reviens à notre texte. La figure de la lettre ⊖, qui, suivant Demetrius de Scepsis, représentoit la plaine de Troie, est prise de notre manuscrit 1393. Je vais mettre sous les yeux du lecteur la lettre que les versions des autres traducteurs représentent. L'ancienne version Latine de ce paragraphe est une véritable énigme : *Utrosque campos alterum ab altero ingens quidam collis dictorum flexuum in rectum dirimit : qui à novo Ilio incipiens et ei conjunctus usque in Cebreniam tendit, itaque ad utrosque flexus* PHILOSOPHI *literam efficit.* Auroit-il voulu dire, *YPSILON* (en grec Υ) *literam efficit*, ou *PHI* (en grec Φ) *literam efficit !* Je ne décide rien. Le traducteur Italien[2] dit : *I detti piani sono spartiti l'uno dall' altro da una gran schiena dei detti gombiti, che dirittamente comnincia dal moderno Ilio, e* (sic) *con lui naturalnente congiunto* (sic), *e che va fino alla Cebrania, e viene à fare la lettera* V *verso i gombiti d' amendue le bande.* Pour la version de Xylander, je me borne à remarquer que, dans l'édition d'Almeloveen comme dans celle de M. Falconer, la figure est un Y dans la traduction, et un Υ dans le texte. M. Tzschucke a figuré dans la version comme dans le texte la lettre Y, dont il donne pour variantes α̅ et ει̅. La première de ces variantes ne mérite aucune attention ; quant à la seconde (ει̅), ce sont deux lettres (ι et ῑ) que les copistes représentent souvent, comme font encore les Grecs d'aujourd'hui, par cette ligature ει, qui, écrite en lettres capitales, devient précisément la figure que nous offre notre manuscrit. Pour dernière variante, si c'en est une, je donnerai l'U voyelle, que Bréquigny a mise dans sa version. Il s'agit maintenant de décider quelle est entre ces diverses formes de lettres, V, Y, Υ, U, ⊖, celle par laquelle Demetrius de Scepsis a voulu déterminer la plaine de Troie. Il parle d'une figure demi-circulaire ; par conséquent, il exclut l'idée des trois premières. L'U voyelle présente, à la vérité, cette figure ; mais, comme c'est avec le concours du col qui sépare les deux coudes, et non pas à lui seul, que ce demi-cercle doit représenter la plaine, il s'ensuit naturellement que c'est la ligature ⊖ que Demetrius entendoit par cette figure. Par le col, *αὐχὴν*, que le traducteur Italien a traduit par *schiena* [échine], comme en effet Strabon lui-même le nomme (*ῥάχις*) dans la suite[3], il faut entendre une élévation du terrain, une espèce de plateau, qui séparoit la plaine du Simoïs de celle du Scamandre ; et il est étonnant, comme M. Lenz l'observe[4], qu'aucun des voyageurs n'ait encore fait attention à cette partie du texte. Ce savant, qui probablement n'avoit aucune connoissance de la leçon de notre manuscrit, conduit par la seule description de Strabon,

[1] *Lechevalier, Voyage dans la Troade*, part. II, chap. 2, pag. 80. = [2] Tom. III, pag. 21, édit. 1792. = [3] *Infrà*, pag. 599. = [4] *Di Eben. von Troja*, pag. 295-296.

l'Ilium

l'Ilium d'aujourd'hui. A 10 stades au-dessus du bourg des Iliens, est Callicolone; c'est une colline le long de laquelle, à la distance de 5 stades ‹1›, coule le Simoïs ‹2›. Page 597.

Cette position des lieux rend vraisemblable ce qu'Homère dit d'abord de Mars : *D'un autre côté, Mars, semblable à un tourbillon, encourageoit les Troyens, tantôt criant du haut de la citadelle, tantôt courant sur Callicolone, le long du Simoïs* [a].

[a] Iliad. lib. XX, vers. 51-53.

Le combat se donnant dans la plaine du Scamandre, il étoit naturel que Mars excitât les combattans, tantôt de la citadelle, tantôt des endroits voisins; savoir, du Simoïs et de Callicolone, jusqu'où il est probable que l'action s'étendit. Mais, si l'Ilium d'aujourd'hui, située à 40 stades de Callicolone, est supposée être l'ancienne Ilium, à quoi servoit de passer de la citadelle à Callicolone, si éloignée du lieu occupé par les combattans! Page 598.

Il en est de même de cet autre passage d'Homère, *Les Lyciens eurent leur camp près de Thymbra* [b] : il convient plus à l'ancienne Ilium, voisine de la plaine de Thymbra et du fleuve Thymbrius qui la traverse ‹3›, et qui va se jeter dans le Scamandre, près du temple d'Apollon Thymbréen, qu'à la nouvelle Ilium, placée à 50 stades de cette plaine ‹4›. Ajoutez que l'*Erineos*, terrain rude et

[b] Iliad. lib. X, vers. 430.

donne pour figure de la plaine de Troie à-peu-près cette même lettre renversée Ɐ. La seule objection qu'on pourroit faire contre notre leçon, c'est que Strabon appelle du nom de *lettre* la ligature de deux lettres. Mais il n'a voulu exprimer que la cinquième lettre de l'alphabet Grec, E, qui anciennement étoit figurée et prononcée comme la diphthongue *ει*, ou, selon notre manuscrit, ⊖ [1].

‹1› Les 5 stades vaudroient environ 400 toises, et ne permettroient pas de transporter le nom de *Callicolone* plus loin qu'aux parties de la colline de Tchiblak les plus voisines du Mendéré. G.

‹2› *A la distance de 5 stades.* Je lis avec Paulmier de Grentemesnil, *πεντασταδίου διέχων*.

‹3› *Thymbra* conserve le nom de Tumbrek. G.

‹4› Ceci est bien différent de la topographie donnée par des voyageurs modernes, comme l'a déjà observé M. Lenz. Ils placent Thymbra et le temple d'Apollon Thymbréen plus près de la nouvelle Ilium et au-delà du Simoïs [2].

[1] Voyez *Sylburg. not.* in *Zosim. Histor.* lib. IV, cap. 13, §. 5. — Conf. *Plutarch. de EI Delphic.* §. 4. vol. II, pag. 581, edit. Wyttenb. = [2] *Lenz, Die Eben. von Troja*, pag. 298. — Conf. *Mannert, Geograph. der Griech. und Röm.* vol. VI, part. III, pag. 491-500.

Page 598.

couvert de figuiers sauvages (1), est sous l'ancienne Ilium; position qui s'ajuste bien à ces paroles d'Andromaque, *Placez vos troupes près d'Erineos, où la ville et les murs sont le plus accessibles à l'ennemi*[a], et qui est fort éloignée de l'Ilium actuelle. Un peu au-dessous d'*Erineos* (2) est aussi le hêtre dont parle Achille : *Pendant que je combattois accompagné des Grecs, Hector n'osoit point quitter les murs ; il ne s'avançoit que jusqu'aux portes Scées et jusqu'au hêtre*[b].

[a] Iliad. lib. VI, vers. 433-434.

[b] Iliad. lib. IX, vers. 352-354.

D'ailleurs le *Naustathmum**, encore aujourd'hui appelé du même nom, est si près de l'Ilium actuelle, qu'il y auroit lieu de s'étonner de la démence des Grecs et de la lâcheté des Troyens.

* C'est-à-dire, *lieu où se tiennent les vaisseaux*.

En effet, comment les Grecs auroient-ils laissé pendant si long-temps sans muraille un lieu voisin de la ville (3), occupée par un si grand nombre d'habitans et de troupes auxiliaires! car, selon Homère, cette muraille ne fut construite qu'un peu avant la fin de la guerre ; peut-être même n'a-t-elle jamais existé, et ne doit-elle sa construction, ainsi que sa destruction, qu'à l'imagination du poëte, comme le dit Aristote. D'un autre côté, comment absoudre les Troyens du reproche de lâcheté, s'ils avoient attendu que la

(1) *Erineos*, ἐρινεός, signifie en grec, *figuier sauvage*. Il est à remarquer qu'Homère ne parle que d'un seul figuier sauvage, tandis que Strabon en fait un lieu planté d'arbres de cette espèce. Quoi qu'il en soit, ce lieu, ou du moins un lieu voisin de l'ancienne Ilium, est aujourd'hui, selon M. de Choiseul-Gouffier, nommé par les Turcs *Indgirdaghi*; ce qui veut dire *montagne des figuiers*, quoiqu'on n'y trouve presque point de figuiers cultivés ou sauvages[1].

(2) *Un peu au-dessous d'Erineos*, μικρὸν ΚΑΤΩΤΕΡΩ ἐστὶ τοῦ Ἐρινεοῦ. Les imprimés, les manuscrits et les traducteurs anciens et modernes s'accordent dans cette leçon du texte: mais cette expression *au-dessous* doit s'entendre, non pas comme si l'*Erineos* étoit placé entre la ville et le hêtre, mais par rapport au terrain rude, planté, suivant Strabon, de figuiers sauvages. Immédiatement après ce terrain qui étoit à côté de la ville, venoit le hêtre, placé du même côté[2].

(3) *Voisin de la ville*, πλησίον ΤΗΣ πόλεως. Casaubon préfère de lire avec Eustathe, πλησίον ΤΟΙΑΥΤΗΣ [dans le sens de τηλικαύτης] πόλεως, *voisin d'une si grande ville*; et cette leçon me paroît aussi préférable. On donnoit à l'ancienne Ilium 60 stades de circuit[3].

— Les 60 stades vaudroient une lieue et $\frac{1}{2}$; c'est peut-être beaucoup trop. G.

[1] *Lenz, Die Eben. von Troja*, pag. 47 et 301. = [2] *Ibid.* pag. 301. = [3] *Schol. in Iliad.* lib. XXII, vers. 208, edit. Villoison.

muraille fût achevée, pour venir l'assiéger et attaquer les vaisseaux, et si, avant sa construction, ils n'avoient osé s'approcher de la flotte, dont ils n'étoient cependant qu'à une petite distance? car le *Naustathmum* est près de *Sigeum*. Le Scamandre se décharge aussi près de ce lieu, à 20 stades d'Ilium (1). Si l'on prétendoit que le *Naustathmum* est ce qu'on appelle aujourd'hui *le Port des Achéens*, la distance seroit encore plus courte : car ce dernier est à 12 stades de la ville; et à cette époque, il en devoit être de moitié moins éloigné, si l'on fait attention que tout cet espace fut ajouté à la plaine par les attérissemens successifs des fleuves. PAGE 598.

Le faux récit qu'Ulysse fait à Eumée, prouve encore que le *Naustathmum* étoit fort éloigné de la ville, *comme* (dit-il) *lorsque nous dressâmes une embuscade sous la ville de Troie* [a]; et il ajoute ensuite, *car nous sommes trop éloignés des vaisseaux* [b]. Il en est de même des espions que les Grecs envoient pour s'informer si les Troyens resteront *près des vaisseaux, fort loin de leurs murs*, ou *s'ils ont le dessein de retourner à la ville* [c]. Le conseil que Polydamas donne aux Troyens, prouve encore la même chose : *Prenez-y bien garde, mes amis; je suis d'avis de retourner à la ville... car nous sommes loin de nos murs* [d]. PAGE 599.

[a] Odyss. lib. XIV, vers. 469.

[b] *Ibid.* vers. 496.

[c] Iliad. lib. X, vers. 209-210.

[d] Iliad. lib. XVIII, vers. 254-256.

Demetrius de Scepsis ajoute le témoignage d'Hestiée [la grammairienne] d'Alexandrie (2), qui, dans son ouvrage sur l'Iliade d'Homère, discute la question de savoir si la guerre eut lieu autour de l'Ilium d'aujourd'hui, et si la plaine de Troie dont parle Homère, est la plaine située entre cette ville et la mer : car,

(1) 1628 toises. Les attérissemens éloignent aujourd'hui l'embouchure du Mendéré de 3400 toises des ruines où les mesures indiquent l'emplacement de la nouvelle *Ilium*. G.

(2) Hestiée s'est illustrée par ses remarques sur Homère, à-peu-près de la même manière que Madame Dacier s'est rendue célèbre, à la fin du XVII.e siècle, par son travail sur les ouvrages du même poëte. Les scholiastes d'Homère publiés par Villoison citent [a] Hestiée au sujet d'une plaine nommée *la plaine d'or*, dénomination qui, selon cette commentatrice, avoit fourni à ce poëte l'épithète *d'or* ou *dorée* qu'il donne à Vénus.

[a] In *Iliad.* lib. III, vers. 64.

PAGE 599. dit-elle, ce qu'on voit devant l'Ilium actuelle, n'est qu'un attérissement fait postérieurement par les fleuves; et [si l'Ilium actuelle étoit celle dont parle ce poëte] la conduite de Politès, *cet espion des Troyens, qui se fioit à la vîtesse de ses pieds, et qui s'étoit placé au sommet du tombeau du vieil Æsyétès* [a], auroit été absurde. Quand même on supposeroit qu'il s'étoit placé sur la partie la plus haute du tombeau, il y avoit un autre lieu bien plus élevé et presque à la même distance, la citadelle, d'où il auroit pu découvrir [les mouvemens des Grecs], sans avoir besoin, pour sa sûreté, de la vîtesse de ses pieds; car le tombeau d'Æsyétès, qu'on montre aujourd'hui sur la route d'Alexandrie, n'est qu'à cinq stades [de cette citadelle].

[a] Iliad. lib. II, vers. 791-793.

La course d'Hector [faite trois fois de suite] [b] autour de la ville ne seroit pas plus raisonnable, puisqu'on ne peut faire une pareille course autour de l'Ilium actuelle, à cause de la hauteur * qui lui est contiguë (1), au lieu que le circuit de l'ancienne Ilium étoit libre * (2).

[b] Iliad. lib. XXII, vers. 165.

* Du col qui sépare les deux plaines. *Voyez* ci-dessus, *pag.* 175-176.

(1) Cette hauteur doit être une portion de la colline de Tchiblak, contre laquelle la nouvelle *Ilium* étoit adossée. G.

(2) M. Lechevalier, qui étend *Ilium* et Pergame, sa citadelle, jusque sur le sommet le plus élevé et le plus escarpé de la montagne de Bounar-bachi, convient que la disposition du terrain s'oppose à ce que la course d'Hector et d'Achille ait pu s'exécuter autour de ces lieux, à cause du fleuve et des précipices qui les bordent au sud-est. Pour prévenir l'objection que cette circonstance pourroit faire naître, M. Lechevalier donne aux expressions d'Homère une interprétation à laquelle les anciens grammairiens n'ont jamais pensé, quoiqu'ils aient retourné de toutes les manières imaginables le texte de ce poëte, pour le plier à leurs opinions particulières.

Ne seroit-il pas plus simple de croire qu'à l'époque du siége de Troie, cette ville n'étoit plus sur le sommet de la montagne, ni aussi près de son ancienne acropole qu'elle le fut d'abord; et que ses habitations avoient été transportées, sous le règne d'*Ilus*, comme le dit Platon et comme le fait entendre Homère, à l'entrée de la plaine et sur l'un des derniers mamelons de l'*Ida*!

Le plateau de la montagne qui s'élève au-dessus de Bounar-bachi, et sur lequel on a essayé de tracer le contour des murs de l'ancienne *Ilium* et de sa citadelle, a plus de 3200 toises de circonférence intérieure. Mais il est difficile de concevoir que, dans une époque si éloignée et chez un peuple à demi sauvage, un terrain si vaste et sans eau ait été entièrement occupé par une ville qui dominoit à peine sur un pays de vingt-cinq lieues d'étendue. D'un autre côté, comme le tour extérieur de cette montagne est de plus de 5500 toises, on ne concevroit pas non plus comment Homère, si exact

PAGE 599.
§. XXXVII.
Preuves et causes de la disparition de l'ancienne Ilium.

IL n'est pas étonnant qu'il n'existe plus aucun vestige de cette ancienne ville : les autres villes qui l'environnoient ayant été saccagées, sans être totalement détruites, comme elle l'a été, tous les matériaux de celle-ci furent transportés et employés à relever les premières.

On dit, en effet, qu'Archæanax de Mitylène * se servit des pierres d'Ilium pour la construction des murs de *Sigeum*, dont les Athéniens s'emparèrent dans la suite en y envoyant Phrynon, qui avoit été couronné dans les jeux Olympiques ‹1›. A cette époque, les Lesbiens prétendoient que presque toute la Troade leur appartenoit ; et en effet, la plupart des habitations de ce pays, dont les unes subsistent encore et dont les autres ont disparu, avoient été fondées par eux.

* Ville de l'île de Lesbos, qui porte encore aujourd'hui, de même que l'île, le nom de *Mitylini*.

PAGE 600.

Pittacus de Mitylène, l'un des sept sages, alla avec une flotte contre Phrynon, général des Athéniens, et fit pendant quelque temps la guerre, tantôt avec succès, tantôt avec désavantage ‹2›. C'est dans une action de cette guerre, que le poëte Alcée fut obligé de jeter ses armes et de prendre la fuite [a], comme il l'avoue lui-même. En adressant la parole à un messager, il lui

[a] *Voyez* Herodot. lib. V, cap. 95.

dans la description des localités, auroit fait faire à Achille et à Hector, déjà fatigués par une bataille très-longue, une course non interrompue et d'environ sept lieues autour de cette montagne, avant d'en venir à un combat singulier.

Il me semble donc que la Troie d'Homère devoit occuper un terrain beaucoup moins grand qu'on ne l'imagine ; et, selon toute apparence, ce terrain se bornoit au morne sur lequel est encore le village de Bounar-bachi. Ce morne peut avoir 7 à 800 toises de circonférence ; il est isolé du reste de la montagne ; et des guerriers, en se poursuivant, pouvoient aisément en faire le tour. Cela n'empêchoit point que Pergame ne fût toujours la citadelle d'*Ilium ;* seulement, elle en étoit séparée par une esplanade qui servoit de communication entre la ville et la forteresse. *Voyez* le Voyage dans la Troade par M. Lechevalier. G.

‹1› Pour avoir été vainqueur au *pancratium*, comme nous l'apprend Diogène Laërce [a]. Le *pancratium* étoit un combat composé de lutte et de pugilat.

‹2› Cette guerre a été racontée par plusieurs écrivains [a]. Elle dura plusieurs années ; Hérodote ne parle que des derniers temps, suivis par la paix dont Périandre fut le négociateur.

[a] Lib. 1, segm. 74, pag. 46. = [a] *Diogen. Laert.* ubi suprà. — *Herodot.* lib. V, cap. 94-95. — *Polyæn. Stratagemat.* lib. 1, §. 25, pag. 17 de mon édition. — *Suidas* in Πιττακός.

PAGE 600. recommande d'annoncer à ses amis de Mitylène, qu'*Alcée est sain et sauf ; il a perdu son casque et ses armes, que les Athéniens ont appendus dans le temple de [Minerve] Glaucopis* ‹1›. Enfin, Phrynon ayant proposé à Pittacus [de terminer la guerre par] un combat singulier, celui-ci s'y présenta avec les instrumens d'un pêcheur, enveloppa Phrynon dans un filet ‹2›, le perça du trident, et acheva de le tuer avec un poignard *; mais la guerre ne fut terminée que par l'entremise de Périandre, que les deux parties choisirent pour arbitre.

* Diogen. Laërt. lib. I, §. 74. Voyez Larcher, Hérodot. tom. IV, *pag.* 556.

Demetrius de Scepsis accuse Timée d'avoir avancé faussement que Périandre se servit des pierres d'Ilium pour fortifier *Achilleum* contre ‹3› les Athéniens et en faveur de Pittacus. Selon

‹1› Ces vers d'Alcée ont été tellement mutilés par les copistes, que ce seroit mal employer son temps, que de chercher à les corriger. Je crois en avoir rendu le sens. Ceux qui desirent connoître les diverses corrections proposées par les critiques, peuvent consulter les notes de l'édition de M. Tzschucke et de celle de M. Falconer, et plus récemment l'ouvrage périodique publié à Cambridge sous le nom de *Museum criticum, or Classical Researches* [1].

‹2› Tous les écrivains que je viens de citer dans la note 2 de la page 181, parlent de ce stratagème du filet, excepté Hérodote; et Plutarque [2] lui fait un crime de ce silence. Mais on sait que Plutarque, prévenu contre cet historien, a écrit contre lui avec une telle amertume, que son traité *de la Malignité d'Hérodote* passe malheureusement pour un libelle plutôt que pour une production digne de ce sage et vertueux écrivain. Hérodote pouvoit avoir d'autres motifs de silence que ceux que Plutarque lui prête. Quant à la manière dont s'est servi Pittacus pour envelopper son adversaire dans un filet, c'étoit à-peu-près la même dont usoient quelques gladiateurs à Rome, et dont Festus [3] nous a conservé toutes les particularités. Mais Festus a eu tort d'ajouter que cette espèce de combat devoit son origine à ce même stratagème de Pittacus, rapporté par Strabon. Il est plus naturel de penser que c'étoit un usage reçu dans certaines circonstances, et analogue à celui qu'on suivoit chez plusieurs peuples barbares ou sauvages. Ils prenoient leurs ennemis, comme des animaux sauvages qu'ils ne pouvoient atteindre, en leur jetant sur la tête une corde avec un nœud coulant à l'extrémité. Selon Hérodote [4], les Sagartiens, peuple nomade, n'alloient à la guerre qu'avec cette arme et un poignard. Pausanias [5] attribue le même usage aux Sarmates, et Pomponius Mela [6] aux femmes d'un autre peuple Scythe ; usage qu'on a retrouvé de nos jours en Amérique et ailleurs [7].

‹3› Je lis ici, *Περίανδρον* ἘΠΙΤΕΙΧΙΣΑΙ *τὸ Ἀχίλλειον*, à la place de ΠΕΡΙΤΕΙΧΙΣΑΙ. Le sens exige cette correction, confirmée d'ailleurs par l'*ἐπιτειχισθῆναι* qui suit bientôt après.

[1] N.° IV, pag. 438, October, 1814. = [2] *De Herodot. Malignit.* vol. IX, pag. 405, edit. Reiske. = [3] In *Retiario*, pag. 173. = [4] Lib. VII, cap. 85. = [5] Lib. I, cap. 21. = [6] Lib. I, cap. 19, §. 114. = [7] Voyez *Beckmann, Vorrath kleiner Anmerk.* vol. I, pag. 1-8.

Demetrius, c'étoient les Mityléniens qui l'avoient fortifié contre les attaques qui pouvoient se faire du côté de *Sigeum :* mais ce ne fut ni par les conseils de Périandre, ni avec les pierres d'Ilium; car il n'est pas vraisemblable [dit Demetrius] que les Athéniens eussent choisi pour arbitre Périandre, s'il étoit leur ennemi. PAGE 600.

Achilleum [dont nous venons de parler] est le lieu où est le tombeau d'Achille *; c'est une petite habitation.

* *Suprà*, pag. 170.

Sigeum a été détruit ‹1› par les habitans d'Ilium, parce qu'il ne vouloit point leur obéir; car ils devinrent depuis et sont encore aujourd'hui maîtres de toute la côte jusqu'à Dardanus.

Plus anciennement, presque tous ces lieux appartenoient aux Æoliens, en sorte qu'Éphore ne balance point de donner le nom d'Æolide à toute cette étendue de pays depuis Abydos jusqu'à Cymé. Thucydide dit que les Athéniens, conduits par Pachès, enlevèrent la Troade ‹2› aux Mityléniens dans la guerre du Péloponnèse.

Les habitans de l'Ilium actuelle prétendent encore que la ville de Troie fut prise, mais non pas totalement détruite, par les Grecs, et qu'elle ne fut jamais abandonnée ‹3›. Ils en donnent pour preuve l'envoi annuel de vierges Locriennes qui commença à s'établir peu après la prise de la ville ‹4›. Mais cela

‹1› Κατέσκαπται δὲ ΚΑΙ` τὸ Σίγειον, veut dire, *Sigeum a été AUSSI détruit*, ou, selon la version de Xylander, *Sigeum quoque dirutum est.* Dans ma traduction j'ai supprimé la particule ΚΑΙ`, *aussi*, à l'exemple de l'ancienne version Latine, du traducteur Italien et de Bréquigny. Il est certain qu'elle est ici mal placée; mais elle pourroit bien être l'indice et le reste d'une leçon mutilée, Κατέσκαπται δὲ ΚΑΙ` ΤΟ` 'ΑΧΙΛΛΕΙΟΝ, ΚΑΙ` ΤΟ` ΣΙΓΕΙΟΝ, ou mieux encore, Κατέσκαπται δὲ ΚΑΙ` ΤΟΥ͂ΤΟ ΚΑΙ` ΤΟ` ΣΙΓΕΙΟΝ, *Achilleum a été aussi détruit comme Sigeum.* Je suis très-porté à croire que cette dernière correction représente le véritable texte de Strabon.

‹2› Thucydide [1] dit, comme Casaubon l'a remarqué, *toutes les villes du continent que possédoient les Mityléniens ;* ce que Strabon exprime par le nom de *Troade.*

‹3› Je lis ἐξελείφθη, *fut abandonnée* (correction à laquelle nous conduit la mauvaise leçon de notre manuscrit 1393, ἐξιλείφθη), et non pas ἐξηλείφθη. *fut effacée* ou *détruite*, qui seroit ici une répétition oiseuse de ce qui vient d'être dit.

‹4› Les poëtes et les mythologues pos-

[1] Lib. III, cap. 50.

PAGE 600. ne se trouve pas dans Homère : ce poëte n'a rien su du viol de Cassandre ; au contraire, par ces vers, *Il* [Idoménée] *tua Othryonée, qui étoit depuis peu arrivé de Cabesus pour prendre part à la guerre, et qui avoit demandé en mariage, sans dot, Cassandre, la plus belle des filles de Priam* [a], il fait voir qu'à cette époque Cassandre étoit vierge. Quant à la mort d'Ajax dans un naufrage, il ne dit pas non plus que ce fut un effet de la vengeance de Minerve, PAGE 601. ni que cette vengeance fut la suite du viol de Cassandre : mais il donne à entendre qu'Ajax devoit être tout aussi odieux à cette déesse que tous les autres Grecs profanateurs de son temple, dont il étoit le complice, et [quant à sa conduite particulière] Neptune ne le fit périr qu'à cause de son arrogance [b]. Pour ce qui est de l'envoi annuel des vierges Locriennes, cela n'a eu lieu qu'après que les Perses se furent emparés de la Troade.

[a] Iliad. lib. XIII, vers. 363-365.

[b] Odyss. lib. IV, vers. 503-511.

Voilà ce que disent les habitans d'Ilium [pour prouver que leur ville ne fut point détruite]. Cependant Homère parle expressément de cette destruction, *Un jour viendra* (dit-il) *que la sacrée Ilium périra* [c] ; et ailleurs, *Après que nous eûmes détruit la superbe ville de Priam* [d] *par les conseils* (1), *par les discours [et par les stratagèmes d'Ulysse]* ; et encore, *La ville de Priam fut détruite après un siége de dix ans* [e].

[c] Iliad. lib. VI, vers. 448.

[d] Odyss. lib. III, vers. 130.

[e] Iliad. lib. XII, vers. 15.

On allègue encore d'autres raisons pour prouver que l'Ilium d'aujourd'hui n'est point l'ancienne Ilium. Ainsi, par exemple, on observe que la statue de Minerve qu'on y voit maintenant,

térieurs à Homère ont imaginé que Cassandre, fille de Priam, fut violée par Ajax le Locrien ; qu'en punition de ce crime, ce héros périt dans un naufrage à son retour de Troie, et que, trois ans après, la Locride fut affligée par une famine, devenue funeste à un grand nombre de ses habitans. L'oracle, consulté sur cette calamité, conseilla aux Locriens d'envoyer tous les ans à Minerve d'Ilium deux jeunes filles désignées par le sort. Ils y obéirent, et continuèrent de les envoyer pendant l'espace de mille ans, jusqu'à l'époque de la guerre sacrée [1].

(1) *Par les conseils, par les discours, &c.* Ce vers, le même que Strabon a cité encore ailleurs [a], ne se trouve point dans Homère.

[1] Voyez *Scholiast. Lycophron. Cassandr.* vers 1141. — *Polyb.* lib. XII, cap. V. — *Plutarch. de sera numinis vindicta*, vol. VIII, pag. 206, edit. Reiske. = [a] Lib. I, pag. 17, tom. I de la trad. Franç. pag. 34.

est

est debout, tandis que celle dont il est question dans Homère, paroît avoir été assise ; car [l'expression dont il se sert] *mettre la robe sur les genoux de Minerve* [a] a la même signification que cette autre, *de ne jamais mettre sur ses genoux un fils issu de moi* [b]; et il vaut mieux sans doute y attacher ce sens, que de l'expliquer dans celui de *mettre la robe devant les genoux de Minerve*, comme pensent quelques-uns, en citant en faveur de leur opinion cet autre vers d'Homère, *Elle étoit assise sur le feu* [c], qui doit être pris dans le sens d'*Elle étoit assise devant le feu.* En effet, comment peut-on concevoir *une robe mise devant les genoux!* Il en est de même de ceux qui changent l'accent du mot *gounasin** qui signifie *genoux*, en prononçant *gounâsin* *, comme *thyiâsin* **; car, soit qu'ils entendent [par ce mot ainsi accentué] *les prières et les supplicàtions*, soit ‹1› . . . . . . ils ne nous donnent que du verbiage. Au reste, on sait que plusieurs anciennes statues de Minerve sont assises, comme on en voit encore dans Phocée, dans Massalie *, dans Rome, dans Chios et dans plusieurs autres villes. Quant à la destruction d'Ilium, elle est certifiée aussi par les modernes. De ce nombre est l'orateur Lycurgue [d], qui dit au sujet de cette ville : *Qui n'a pas entendu parler d'Ilium! Cette ville une fois détruite par les Grecs, est restée pour toujours déserte* ‹2›.

PAGE 601.

[a] Iliad. lib. VI, vers. 92 et 273.

[b] *Ibid.* lib. IX, vers. 455.

[c] Odyss. lib. VI, vers. 305.

* Γούνασιν.

* Γουνάσιν.

** Θυιάσιν, c'est-à-dire, *Thyiades* ou *Bacchantes.*

* Marseille.

[d] Orat. advers. Leocratem.

‹1› *Car, soit qu'ils entendent* les prières et les supplications, *soit*.... Le texte, tel qu'il est, εἴθ' [lisez εἴθ'] *ἱκετηρίας τε φρέας*, ne signifie rien. Il est vrai que ces mots manquent dans quelques manuscrits, de même que dans l'ancienne version Latine et dans celle du traducteur Italien ; mais, puisque le reste de la phrase n'en est pas moins clair, on peut croire que c'est une suppression faite par des copistes qui ne savoient que faire de mots qui ne présentoient aucun sens. Je suis persuadé que les deux premiers, *εἴθ' ἱκετηρίας*, doivent être changés en *εἴτ' ἐφ' ἱκετείας*. Les deux autres, que je n'ai point traduits, pourroient bien être, suivant un critique [a], une altération des mots *εἴτ' ἐπὶ τέφρας, soit sur les cendres.* Mais j'ignore si ce critique les entendoit des cendres de l'autel de Minerve, sur lesquelles il falloit poser la robe, ou de la coutume qu'avoient les supplians de s'asseoir sur des cendres.

‹2› Strabon abrége le passage de Lycurgue ; le voici tel qu'il se trouve dans le seul discours qui nous reste de cet orateur [a], contemporain de Démosthène : Τροίαν τίς οὐκ

[a] *Heyne, Var. Lect. et Observation.* in *Iliad.* lib. VI, vers. 92. = [a] *Orat. advers. Leocrat.* §. 15.

PAGE 601. On présume que ceux qui voulurent relever cette ville, ont mieux aimé la bâtir ailleurs, évitant son ancien sol comme un lieu de mauvais augure, soit pour les malheurs qu'elle avoit essuyés, soit à cause des malédictions qu'Agamemnon, suivant une ancienne coutume (1), avoit prononcées contre elle. C'est d'après cette coutume que Crœsus, après la prise [et la destruction] de Sidène *, où s'étoit réfugié le tyran Glaucias, chargea de malédictions quiconque s'aviseroit d'en rebâtir les murs.

* Voyez ci-dessus, pag. 151.

Ainsi les premiers restaurateurs d'Ilium furent les Astypaléens. S'étant emparés de *Rhœtium*, ils fondèrent, près du Simoïs, *Polium*, qu'on nomme aujourd'hui *Polisma*, dans un lieu peu sûr : aussi cette habitation ne tarda-t-elle pas à être détruite. Celle d'aujourd'hui avec son temple a été fondée du temps des rois de Lydie ; mais ce n'étoit pas encore une ville. Ce n'est que longtemps après et par degrés qu'elle s'est accrue, comme nous l'avons dit *.

* Page 164.

PAGE 602. Hellanicus, cherchant, à son ordinaire, à flatter les Iliens, assure que leur ville est la même que l'ancienne, et qu'après que celle-ci eut été détruite, *Sigeum* et *Rhœtium*, et les autres villes voisines, s'en partagèrent le territoire en prenant chacune la partie qui lui convenoit, mais qu'elles le lui rendirent quand elle fut relevée.

§. XXXVIII. Fleuves qui ont leurs sources dans le mont Ida.

ON croit que le mont Ida a été proprement qualifié par Homère de *montagne abondante en sources* *, à cause de la quantité

* Voyez ci-dessus, pag. 143.

ἀκήκοεν, ὅτι μεγίστη γεγενημένη τῶν τότε πόλεων, καὶ πάσης ἐπάρξασα τῆς Ἀσίας, ὡς ἅπαξ ὑπὸ τῶν Ἑλλήνων κατεσκάφη, τὸν αἰῶνα ἀοίκητός ἐστι ; *Qui n'a pas ouï dire que la ville de Troie, la plus grande des villes de ce temps, et à laquelle toute l'Asie étoit soumise, une fois détruite par les Grecs, est restée pour toujours déserte !*

(1) *Suivant une ancienne coutume.* Si ancienne, qu'on en trouve des exemples dans l'Écriture sainte. Après la prise et la destruction de Jéricho, Josué prononça cette imprécation : *Maudit soit devant l'Éternel l'homme qui relevera les murs et qui rebâtira la ville de Jéricho* [1] !

[1] *Jos.* cap. 6, §. 26.

de fleuves qui en sortent, sur-tout dans la partie qui domine la Dardanique jusqu'à Scepsis et les environs d'Ilium. Demetrius, qui devoit connoître ce pays, puisqu'il y étoit né, en parle en ces termes : « Une colline dépendante du mont Ida, et nommée » *Cotylus* ‹1›, est à environ 120 stades au-dessus de Scepsis. De » cette colline sortent le Scamandre ‹2›, le Granique et l'Æse» pus ‹3› : les deux derniers, produits par plusieurs sources, se di» rigent au septentrion, vers la Propontide ; le Scamandre n'en » a qu'une, et coule vers l'occident. Toutes ces sources, voi» sines les unes des autres, sont comprises dans un espace de » 20 stades. Celui des fleuves dont l'embouchure s'éloigne le plus » de son origine, est l'Æsepus ; car il parcourt un espace de près » de 500 stades ‹4›. PAGE 602.

§. XXXIX. Discussion de ce que dit Homère des sources du Scamandre.

» MAIS on pourroit demander pourquoi Homère [en parlant

‹1› Cette colline, ou plutôt cette montagne, puisqu'on la dit élevée de 775 toises au-dessus du niveau de la mer, se nomme maintenant Kaz-Dagh, c'est-à-dire, montagne de l'Oie. G.

‹2› Nos cartes les plus récentes placent le *Cotylus*, et par conséquent les sources du fleuve que Démétrius nomme Scamandre, à plus de 30,000 toises ou près de onze lieues au sud-est de l'entrée de l'Hellespont, tandis que les sources du Scamandre devoient se trouver près de Troie, et que cette ville, d'après les mesures adoptées par Démétrius, ne devoit pas être à plus de 3400 toises ou une lieue et un quart de la mer.

Il y a donc une contradiction évidente dans ces faits ; et il paroit, comme je l'ai déjà remarqué, que le fleuve appelé Scamandre par Demétrius, n'est pas celui d'Homère, mais le *Simois* de ce poëte.

J'ai dit que le Granique étoit l'Oustvola, et l'*Æsepus*, le Satal-déré d'aujourd'hui. G.

‹3› *De cette colline sortent le Scamandre, &c.* Les voyageurs modernes accusent ici Demetrius d'avoir confondu le Scamandre avec le Simoïs. Celui-ci, disent-ils, sort du Cotylus, de même que le Granique et l'Æsepus ; mais les sources du Scamandre sont au-dessous et à l'occident de l'Ida, près du village que les Turcs nomment aujourd'hui *Bounar-bachi* ; ce qui signifie *Tête de la source* [1]. Si c'est une erreur, Demetrius n'en est point seul responsable : Hellanicus [2] disoit aussi que le Scamandre avoit sa source dans le mont Ida même ; et tous deux s'appuyoient vraisemblablement sur l'autorité d'Homère, qui place [3] les sources du Scamandre dans le sein de cette montagne. Seulement ils n'ont point fait attention que le poëte employoit l'expression *ἀπ' Ἰδαίων ὀρέων, des montagnes Idéennes*, dans une acception plus étendue.

‹4› 14 à 15 lieues. G.

[1] Voyez *Lechevalier, Voyage dans la Troade*, part. II, chap. 2, et part. III, chap. 3-6. = [2] *Schol. in Iliad.* lib. XXI, vers. 242, edit. Villoison. = [3] *Iliad.* lib. XII, vers. 21.

PAGE 602. » du Scamandre], dit ‹1›, *Ils arrivèrent aux sources du Scamandre: » l'une donne de l'eau tellement chaude, qu'il en sort de la fumée » comme d'une eau bouillante; l'autre est si froide, qu'au milieu même » de l'été elle ressemble à la neige ou à la grêle* [a] *:* car aujourd'hui » on ne trouve plus dans ces lieux des eaux chaudes; et au lieu de » deux sources, le Scamandre n'en a qu'une, qui est dans la mon- » tagne même, et non pas à l'endroit où la place Homère ‹2›.

[a] Iliad. lib. XXII, vers. 147-152.

‹1› Je lis *παρέχει δὲ λόγον*, ΠΩ͂Σ ΦΗΣΙ'Ν *ὁ ποιητής*, au lieu de... ὩΣ ΦΗΣΙΝ *ὁ ποιητής*. C'est la même objection que se font les scholiastes d'Homère [1], qui pourroient bien l'avoir prise de Demetrius: *Ζητοῦσί τινες*, ΠΩ͂Σ *τὸν Σκάμανδρον ἀπὸ τῆς Ἴδης εἰπὼν ῥεῖν ...... ὕστερον* ΦΗΣΙ'Ν, « *Κρουνὼ δ' ἵκανον καλλιῤῥόω* » *κ. τ. λ.* » Sans cette correction, le verbe ΦΗΣΙΝ devient équivoque; la preuve en est dans l'embarras des traducteurs, et dans la correction qu'on a proposée, Ὅ ΦΗΣΙΝ *ὁ ποιητής* [2]. Ce même verbe a donné lieu à la méprise d'un célèbre critique que les lettres viennent de perdre [3]. En rapportant une autre scholie sur ce même passage d'Homère, *Ἀλλὰ καὶ* ΠΩ͂Σ *ἐν τῷ μ̄ ἀπὸ τῆς Ἴδης* ΦΗΣΙ'Ν *ἔχειν αὐτὸν τὰς πηγάς*, il a pris la lettre μ̄ pour note du nombre 40, et il demande à quoi se rapporte ce ΦΗΣΙ'Ν. Le sens de la scholie est cependant celui-ci : *Mais pourquoi Homère, dans le douzième livre de l'Iliade* [*ἐν τῷ μ̄*], *dit-il que le Scamandre a ses sources dans le mont Ida !*

‹2› On doit aux recherches de M. de Choiseul-Gouffier, publiées à son insu en 1793, la connoissance de deux sources qui présentent à-peu-près les mêmes phénomènes que décrit Homère. Ces sources ont été vues depuis par plusieurs voyageurs : elles sont au pied du monticule sur lequel se trouve le village de Bounar-bachi, et à environ 6500 toises en ligne droite de l'embouchure du Mendéré. Le ruisseau qu'elles fournissent ne tarit point, et, après avoir coulé quelque temps parallèlement au Mendéré, il se détourne tout-à-coup pour aller se jeter dans l'Archipel, vers le milieu de l'intervalle qui sépare les ruines d'*Alexandria-Troas*, du cap de Koum-kalé, en laissant néanmoins des traces du canal par lequel il se rendoit jadis dans le Mendéré. On est maintenant persuadé que ce petit fleuve est le Scamandre d'Homère, que le Mendéré actuel est le *Simoïs* de ce poëte, et que l'ancienne *Ilium*, qui étoit voisine des sources du Scamandre, devoit être située sur les hauteurs de Bounar-bachi.

Au temps d'Homère, les deux fleuves se réunissoient et arrivoient à la mer par une même embouchure : mais depuis long-temps le cours du Scamandre a été détourné, puisque, selon Pline, *lib. V, cap. 33*, une partie de ses eaux se répandoit dans un marais et l'autre se rendoit dans la mer Égée, entre *Alexandria-Troas* et le promontoire Sigée. Ainsi cet ancien donnoit au petit fleuve qu'il appeloit *Palæscamander*, l'ancien Scamandre, précisément le même cours que suit encore le ruisseau de Bounar-bachi. Cette dérivation me paroît devoir être antérieure à l'époque où vivoit Démétrius de *Scepsis*, car elle peut seule expliquer la méprise de cet écrivain. En effet, ne trouvant plus de ruisseau qui vînt se jeter à la rive gauche du Mendéré actuel, et qui pût lui

[1] In *Iliad.* lib. XXII, vers. 148. = [2] *Voyez* les variantes sur *Strabon* dans l'édition de *Falconer.* = [3] *Heyne, Var. Lect. et Observ.* in *Iliad.* lib. XXII, vers. 148.

Page 602.

» Cependant il est probable que la source chaude est tarie ‹1›: » quant à la source froide, elle peut bien être une branche du » Scamandre même, qui s'engouffre dans la terre, et qui reparoît à » l'endroit [qu'Homère indique]; ou peut-être même n'a-t-elle été » appelée source du Scamandre que parce qu'elle en est fort près. » C'est ainsi qu'on pourroit nommer * sources d'un fleuve toutes » celles qui l'avoisinent, quoiqu'il ne doive pas à toutes égale- » ment son origine ‹2›.

* Il faut lire : Οὕτω γὰρ ἂν λέγοιντο, κ. τ. λ.

représenter le Scamandre, il a cru devoir transporter ce dernier nom à l'ancien *Simoïs*, et chercher l'emplacement de l'*Ilium* d'Homère, ainsi que la plaine où se sont donnés les combats décrits par ce poëte, à la droite de ce fleuve. Alors il s'est persuadé que le bourg des Iliens occupoit le même lieu que l'ancienne *Ilium*, et que le ruisseau de Tchiblak étoit le *Simoïs*.

Je ferai observer que le Mendéré est un torrent qui tarit une grande partie de l'année, tandis que le ruisseau de Bounar-bachi coule toujours. Cet avantage est probablement la cause qui lui faisoit garder autrefois son nom de Scamandre jusqu'à la mer, quoiqu'il se rendît dans le lit du *Simoïs*, et qu'il fût très-inférieur à ce torrent par l'étendue de son cours. On concevra alors comment le nom de Scamandre, altéré aujourd'hui en celui de Mendéré, est resté à cette ancienne embouchure; comment on a fini par le donner à la totalité du *Simoïs*, et comment Démétrius de *Scepsis* aura été induit en erreur par la déviation du véritable Scamandre, et par le transport de son nom au *Simoïs*.

Voyez *pag. 174, not. 2; pag. 175, not. 3.* Voyez aussi le Voyage pittoresque de la Grèce par M. de Choiseul-Gouffier, *tom. II, pag. 206 et suivantes;* le Voyage dans la Troade, par M. Lechevalier; et l'ouvrage de W. Gell, intitulé *The topography of Troy*, &c. G.

‹1› Dans le mont Cotylus, où Demetrius plaçoit l'origine du Scamandre, il n'y a point de source d'eau chaude; mais près de Bounar-bachi on trouve aujourd'hui deux sources, dont l'une, selon le témoignage des voyageurs modernes, qui l'examinoient au mois de novembre, étoit au moins tiède. L'aga de Bounar-bachi les assura qu'au milieu de l'hiver cette température montoit jusqu'à la rendre fumante [1].

‹2› Je donnerai ici le texte et la version d'une ancienne scholie [2] sur Homère; elle concerne les sources du Scamandre, et j'en ai déjà cité une partie dans la note 1 de la page précédente : Αἱ δὲ ἀληθιναὶ πηγαὶ [lisez πηγαὶ τοῦ] Σκαμάνδρου κατὰ ἀνατολὰς τῆς Ἴδης περὶ τ σταδίων τῆς Ἰλίου εἰσίν. Ἴσως δὲ ὑπόγειος ἐξ Ἴδης ὧδε ὁρᾶται. Ἀλλὰ καὶ πῶς ἐν τῇ μ ἀπὸ τῆς Ἴδης φησὶν ἔχειν αὐτὸν τὰς πηγάς; Ῥητέον οὖν, ὅτι νῦν φησι [lisez ὅτι οἱ μὲν φασι] τὰς πηγὰς ταύτας ἀναβλύζειν ἀπὸ τοῦ Σκαμάνδρου, ἵνα λείπῃ ἡ ἈΠΟ, ἀπὸ Σκαμάνδρου· οἱ δὲ πιθανώτερον ἱστορήκασι, δύο λαγάδας εἶναι ἐλάσσους τῶν ἀπὸ τῆς Ἴδης πηγῶν, ἃς εἰς τὸν Σκάμανδρον ἐμβάλλειν. *Les véritables sources du Scamandre sont à l'orient du mont Ida, à 300 stades de la ville d'Ilium. Il est possible que ce fleuve s'engouffre dans la terre* [près de ses sources], *et qu'il reparoisse ici* [devant Ilium]. *D'ailleurs, pourquoi dans le XII.e livre* [de l'Iliade Homère] *dit-il que le Scamandre a ses sources dans l'Ida* [3]*! Pour lever cette difficulté, les uns disent que les*

[1] Voyez *Lechevalier, Voyage dans la Troade*, part. III, chap. 4. = [2] *Heyne, Var. Lect. et Observat.* in *Iliad.* lib. XXII, vers. 148. = [3] *Iliad.* lib. XII, vers. 21.

PAGE 602.

» Le Scamandre reçoit les eaux de l'Andrius qui vient de la » Caresène, pays montagneux; couvert de plusieurs bourgs, bien » cultivé, et situé à côté de la Dardanique, jusqu'aux environs de » *Zeleia* * et de *Pityeia*. Ce pays a été, dit-on, ainsi appelé du » fleuve Caresus, dont on trouve le nom dans ce vers d'Ho- » mère : *Le Rhesus, l'Heptaporus, le Caresus et le Rhodius* *. La ville, » nommée *Caresus* comme le fleuve, a été détruite. »

* Biga.

* Iliad. lib. XII, vers. 20.

Suivant ce même Demetrius, le Rhesus porte aujourd'hui le nom de *Rhœites*, à moins, dit-il, que le Rhesus ne soit le fleuve qui se décharge dans le Granique.

PAGE 603.

L'Heptaporus *, qu'on appelle encore *Polyporus* **, est celui qu'on passe sept fois en allant des environs du beau pin ‹1› au bourg de *Celænæ* et au temple d'Esculape fondé par Lysimaque.

* C'est-à-dire, *qu'on passe sept fois.*

** C'est-à-dire, *qu'on passe plusieurs fois.*

§. XL.

Pin d'une hauteur prodigieuse.

CE beau pin, suivant la description qu'en donne Attalus, le premier des rois [de Pergame] de ce nom, a 24 pieds de circonférence; son tronc, après s'être élevé depuis la racine jusqu'à 67 pieds, se sépare en trois tiges également distantes les unes des autres, et qui se réunissent de nouveau pour terminer l'arbre, dont la hauteur totale est de 2 plèthres et 15 coudées *. Cet arbre est à 180 stades d'Adramyttium.

* L'Abréviateur de Strabon dit, *et 10 coudées.*

Le Caresus vient de Malûs, lieu situé entre *Palæscepsis* * et *Achæium* en face de l'île de Ténédos, et il se décharge dans l'Æsepus.

* C'est-à-dire, *ancienne Scepsis.*

Le Rhodius a sa source dans Cléandrie ‹2› et Gordus, qui

deux sources dont il est ici question sortent du Scamandre même, et ils supposent dans l'expression du poëte une ellipse de la préposition ΑΠΟ', *DE. D'autres racontent, d'une manière plus conforme à la situation des lieux, qu'il existe deux sources* [près du Scamandre] *différentes de celles du mont Ida, et qu'elles se déchargent dans le Scamandre même.*

‹1› C'est le *Pinus picea* [πεύκη] de Linné.

‹2› *Cléandrie*, Κλεανδρίας. Wesseling [1] présume qu'il faut substituer à ce nom celui de *Néandrie*, Νεανδρίας. On aura confondu ces deux noms d'autant plus facilement que même anciennement la ville de *Néandrie* étoit appelée par d'autres *Léandrie* [2]. Le *Gordus*, Γόρδου, qui suit, n'est pas moins suspect. M. Tzschucke conjecture qu'on pourroit le remplacer par *Gergithus*, Γεργιθου.

[1] Ad *Hierocl. Synecdem.* pag. 664. — [2] *Steph. Byzant.* in Νεανδρεια.

sont à 60 stades du beau pin, et il se décharge dans l'Ænius.

PAGE 603.

§. XLI.
Lieux voisins de l'Æsepus.

DANS le vallon où coule l'Æsepus, à gauche de ce fleuve [Demetrius et ceux qui le suivent] placent d'abord *Polichna*, lieu fortifié, puis *Palæscepsis*, puis *Halizonium*. Ce dernier n'a été imaginé que par rapport aux Halizones, dont nous avons parlé *. Viennent ensuite Caresus, ville déserte, la Caresène, et le fleuve qui porte le même nom de Caresus, et qui forme aussi un vallon considérable, quoique moins grand que celui de l'Æsepus. Les lieux qui succèdent à ces derniers, sont les plaines et les collines bien cultivées de *Zeleia*.

* *Voyez ci-dessus, pag. 46 et 52.*

A la droite de l'Æsepus, entre *Polichna* et *Palæscepsis*, ils placent *Nea-Comé* ‹1› et les mines d'argent ‹2› pareillement imaginées en faveur du même système, et pour justifier ces mots [d'Homère], *où naît l'argent*.

Mais [quand même ce qu'ils disent, seroit vrai, on pourroit leur demander] où est donc ici *Alybé* ou *Alopé*, de quelque nom qu'ils veuillent l'appeler! car enfin, arrivés à ce point de hardiesse, ils devroient encore, pour comble d'effronterie, forger quelque lieu du nom d'*Alybé* ou d'*Alopé*, et ne point exposer par ce défaut leur système à la censure.

Voilà ce qu'on pourroit raisonnablement opposer à Demetrius. Quant au reste, du moins pour la plus grande partie *, je

* Je lis, τά γε πλεῖστα.

‹1› *Nea-comé*. Strabon paroît employer ce mot ici comme nom propre de ville; traduit littéralement, il signifie *Nouveau-bourg*. Cependant un peu plus bas il appellera ce même lieu *Ænea*; ailleurs [1] il l'a appelé *Enea*. Pline [2] le nomme *Nea*. Il est, dit-on [3], ce que les Turcs appellent aujourd'hui du nom d'*Ené*.

‹2› Ἀργύρεια au genre neutre, et l'accent sur l'antépénultième, comme le porte le texte, signifie *mines d'argent*. Mais Ἀργυρεία au féminin, et l'accent sur l'avant-dernière syllabe, comme Strabon ou ses copistes l'ont écrit ailleurs, devient nom propre de ville, *Argyria* (comme qui diroit *Argentine* ou *Argentière*), ainsi appelée de ces mêmes mines d'argent. Je ne répéterai point ici ce que j'ai déjà remarqué [4] au sujet de cette différence.

[1] *Voyez* ci-dessus, *pag. 51*. = [2] Lib. II, cap. 96. = [3] *Lechevalier, Voyage dans la Troade*, part. III, chap. 3. — *Chandler, Voyage dans l'Asie min.* tom. I, not. 18, pag. 408 de la traduct. Franç. = [4] *Voyez* ci-dessus, *pag. 51*, note 3.

PAGE 603. pense qu'il faut s'en rapporter à lui, comme à un écrivain qui devoit bien connoître le pays où il étoit né, et dont la description l'occupa à tel point, qu'il composa un commentaire en trente livres sur le Dénombrement des troupes des Troyens, lequel, dans Homère, ne comprend guère plus d'une soixantaine de vers.

Ainsi donc, selon Demetrius, *Palæscepsis* est à 50 stades d'*Ænea*, et à 30 du fleuve Æsepus; il ajoute que le nom de *Palæscepsis* a passé de cette ville à plusieurs autres lieux ‹1›. Mais nous allons reprendre la description de la côte à l'endroit où nous l'avons laissée *.

* Voyez pag. 172.

§. XLII. Reprise de la description de la côte. PAGE 604.

APRÈS le cap *Sigeum* et le tombeau d'Achille, on trouve la partie de la côte opposée à Ténédos et l'endroit nommé *Achæium*.

§. XLIII. Ile de Ténédos.

L'ÎLE de Ténédos n'est qu'à 40 stades ‹2› de la terre-ferme: elle a environ 80 stades de circuit ‹3›, et l'on y trouve une ville Æolienne, deux ports, et un temple d'Apollon Sminthien, qu'Homère reconnoît aussi dans ce vers, *[Apollon] Sminthien, qui règnes sur Ténédos* *. Deux îles ‹4› voisines de Ténédos et situées dans le trajet de cette dernière à Lectum, portent le nom de *Calydnæ* ‹5›. Ténédos même étoit, suivant quelques-uns, appelée

* Iliad. lib. 1, vers. 38.

‹1› A quels autres lieux! Je doute fort que Strabon, ou Demetrius de Scepsis, ait dit qu'il y avoit plus d'une ville connue sous le nom de *Palæscepsis*.

‹2› 40 stades de 700 valent 3257 toises, et c'est la distance de *Tenedos* au continent voisin, particulièrement à *Alexandria-Troas*. Les 12 milles et demi que Pline compte entre le cap *Sigeum* et *Tenedos*, valent 9500 toises, et c'est juste la distance de cette île au cap Iéni Chehr, l'ancien *Sigeum*. G.

‹3› Pline [1] place Ténédos à 12 milles et demi du cap *Sigeum*. Selon Meletius [2], elle est à 18 ou 20 milles du même cap, et elle en a 20 de circuit.

‹4› C'est dans cet endroit du texte qu'il faut retrancher les mots πλείω ϰ δύ' ϰ, qui manquent dans plusieurs manuscrits, de même que dans l'ancienne version Latine, et lire simplement πρόκεινται δ' αὐτῆς νῆσοι δύο.

‹5› On ne connoît point d'îles au midi de *Tenedos*, c'est-à-dire, entre cette île et

[1] Lib. V, cap. 31. — [2] Geograph. pag. 485.

du

du nom de *Calydna ;* suivant d'autres, elle portoit encòre celui de *Leucophrys* ‹1›. Outre ces deux îles, il y en a encore quelques autres. C'est dans Ténédos que la fable place les aventures de Tennès, qui a donné son nom à cette île, et celles de Cycnus, originaire de Thrace, et, suivant quelques-uns, père de Tennès et roi de *Colonæ* ‹2›.

PAGE 604.

§. XLIV. Autres villes de la côte de Troade.

IMMÉDIATEMENT après *Achæium* étoient *Larissa* et *Colonæ*, toutes deux jadis de la dépendance de *Dia*, la ville actuelle de *Chrysa*, située sur une roche au bord de la mer, et *Hamaxitus* au-dessous et tout près de Lectum. Aujourd'hui c'est Alexandrie qui est immédiatement après *Achæium*, et dans laquelle ont été incorporées les petites villes dont nous venons de parler, de même que Cébrène et Néandrie *, et plusieurs autres forts. Le territoire de tous ces lieux appartient aux habitans d'Alexandrie; la place que cette ville occupe, s'appeloit autrefois *Sigia*.

* *Voyez* ci-dessus, *p. 173 et 190*, not. 2.

§. XLV. Temple d'Apollon Sminthien, et origine de ce surnom.

LE temple d'Apollon Sminthien est à *Chrysa*, où l'on voit aussi, sous le pied de la statue, un rat; ce qui a fait donner au dieu le surnom de Sminthien ‹3›. La statue est un ouvrage de Scopas le

le cap *Lectum*, aujourd'hui cap Baba. Le désordre du texte permettroit de croire qu'au lieu de *Lectum*, Strabon avoit écrit *Sigeum*. Alors les îles *Calydnæ* pourroient répondre aux îles Mavro ou à celles des Lapins. G.

‹1› Et même le nom de *Lyrnesse* et celui de *Phœnicé* [1]. Le premier de ces noms est le même que celui d'une des douze villes du continent qu'Achille saccagea ; celui de *Phœnicé* pourroit bien lui avoir été donné par une colonie Phœnicienne. Elle aura été appelée *Leucophrys* [qui a des rochers ou des éminences blanches], à cause, selon Eustathe [2], de la couleur de ses côtes.

‹2› *C'est dans Ténédos... roi de Colonæ.* On peut consulter sur cette fable, que Strabon a rapportée aussi ailleurs [3], Héraclide de Pont [4], Conon, et tous les autres écrivains que M. Kanne cite dans ses notes sur ce dernier [5].

‹3› De σμίνθος, *sminthus*, qui, dans le dialecte Æolique, signifioit un rat. Le culte d'Apollon Sminthien ne se bornoit point à la seule ville de Chrysa ; il étoit commun à tout le continent de la Troade, aux îles

[1] *Plin.* lib. v, cap. 31. = [2] In *Iliad.* lib. 1, pag. 33. = [3] Lib. VIII, pag. 380, tom. III, pag. 259 de la trad. Franç. = [4] *De Politiis*, pag. 209 de mon édition. = [5] *Conon. Narration.* pag. 24 et 130.

PAGE 604. Parien. Quant au rat, voici l'histoire ou la fable qu'on en raconte : débitée d'abord par Callinus, poëte élégiaque, elle a été répétée ensuite par plusieurs autres.

Les Teucriens partis de l'île de Crète pour se rendre dans ce pays furent avertis par un oracle de s'établir à l'endroit où ils seroient attaqués par les enfans de la terre ; ce qui leur arriva aux environs d'*Hamaxitus*. Là, pendant la nuit, une quantité prodigieuse de rats des champs, sortis de leurs trous, rongèrent tout ce qui étoit de cuir dans les armes et les ustensiles des Teucriens. Ainsi ils s'arrêtèrent dans ce même endroit, et ce sont eux qui donnèrent à la montagne [voisine] le nom d'*Ida*, qui est celui d'une montagne de la Crète.

Mais Héraclide de Pont dit que les rats, se trouvant en grande quantité aux environs du temple d'Apollon, ont été considérés comme sacrés, et que l'on a mis, en conséquence, un rat sous le pied de la statue de ce dieu.

D'autres prétendent ‹1› que ce ne sont pas des Teucriens de

adjacentes, et s'étendoit sur toute la côte jusqu'à l'île de Rhodes, comme Strabon nous le dira bientôt. Il a déjà dit, un peu plus haut, que dans l'île de Ténédos il y avoit un temple d'Apollon Sminthien ; et l'on connoît des médailles de cette île qui portent l'effigie de ce dieu avec un rat figuré sous son menton [1]. La ville d'*Hamaxitus* dans le continent avoit aussi son temple d'Apollon Sminthien, où non-seulement on voyoit un rat figuré près du trépied du dieu, mais on nourrissoit encore aux frais publics des rats apprivoisés [2].

‹1› Des trois traditions différentes dont parle Strabon, il attribue la première au poëte Callinus, et la seconde à Héraclide de Pont. Quant à la troisième, dont il est ici question, elle étoit, selon Denys d'Halicarnasse [3], rapportée par plusieurs anciens écrivains, et notamment par Phanodème dans ses *Antiquités attiques*. Dans les scholies sur Homère [4], on en trouve une quatrième attribuée à Polémon ; et ce qui me fait croire qu'il y en avoit plusieurs autres, c'est un passage d'Eustathe bien remarquable. Il dit que les anciens attachoient à cette fable d'Apollon Sminthien une telle importance, qu'ils s'exerçoient à composer des discours ou des oraisons surnommées *Sminthiques* ; et qu'il y avoit pour ces oraisons une méthode et des préceptes particuliers, qui faisoient partie des traités de rhétorique [5].

---

[1] Voyez *Rasche*, *Lexic. universæ rei numar.* vol. V, part. 1, pag. 913. = [2] *Ælian. de natura animat.* lib. XII, cap. 5. = [3] *Antiquit. Roman.* lib. 1, cap. 61. = [4] In *Iliad.* lib. 1, vers. 39, pag. 7, edit. Villoison. = [5] *Eustath.* ibid. pag. 34.

Crète qui abordèrent à la côte de Troade, mais Teucer, originaire d'un bourg d'Athènes alors appelé *des Troyens*, et qu'on nomme aujourd'hui *Xypeteon*. Pour prouver que les Athéniens eurent des liaisons avec les Troyens, ils soutiennent qu'un certain Érichthonius est la souche commune de ces deux peuples. PAGE 604.

Voilà ce que disent les modernes : mais le récit d'Homère s'accorde mieux avec les vestiges qu'on montre dans la plaine de Thébé et à Chrysa, ville jadis située dans cette plaine. Nous parlerons bientôt * de l'une et de l'autre. PAGE 605.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 210-213.*

Quant au nom de Sminthien, on le trouve dans plus d'un endroit ; car, près d'*Hamaxitus*, outre le temple d'Apollon Sminthien, on voit deux lieux qui portent le nom de *Sminthia*. Non loin de là, dans le territoire de Larissa, il en existe d'autres appelés du même nom. Dans celui de Parium, on montre également un lieu nommé *Sminthia*. Il y en a aussi à Rhodes ‹1›, à Lindus, et dans plusieurs autres pays. Le temple [dont je viens de parler] se nomme aujourd'hui *Sminthium*.

Avant le cap Lectum on trouve encore *Halesium* ‹2›, plaine d'une médiocre étendue, et les salines Tragasées près d'*Hamaxitus*, où le sel se forme ‹3› spontanément pendant les vents étésiens. Sur

‹1› *Il y en a aussi à Rhodes.* C'est sur-tout dans l'île de Rhodes qu'il devoit exister un grand nombre de *Sminthia*, puisqu'Anthéas, natif de Lindus, une des trois villes de cette île, crut devoir faire de ces temples le sujet d'un traité particulier intitulé, *Des Sminthies de l'île de Rhodes* [1].

‹2› Étienne de Byzance écrit ce nom tantôt [2] *Halesium*, Ἀλήσιον, tantôt [3] *Halsium*, Ἄλσιον, et le donne comme un dérivé du mot ἅλς, *sel*.

‹3› Les Turcs nomment aujourd'hui ce lieu *Tousla* [4] ; ce qui veut dire *Salines*. On raconte un miracle qui doit avoir contribué à le rendre célèbre. Le sel y tarit dès que Lysimaque y eut établi une gabelle ; il reparut après que ce prince eut aboli cet impôt [5]. Les eaux de ces salines, qu'on appeloit *eaux Tragasiennes*, étoient encore renommées par l'usage médical qu'on en faisoit [6]. Le commerce du sel se faisoit en grande partie par la voie de l'île de Lesbos ; car c'est ainsi qu'il faut entendre Hésychius, lorsqu'il dit [7] que le sel Tragasien venoit de Lesbos, comme l'a très-bien expliqué Paulmier de Grentemesnil.

[1] Voyez *Athen.* lib. X, pag. 445. = [2] In Ἀλήσιος. = [3] In Τραγασαί. = [4] *Lechevalier, Voyage dans la Troade*, part. I, chap. 2. = [5] *Athen.* lib. III, pag. 73. = [6] *Galen. de temperatur. medicament. simplic.* lib. XI, vol. II, pag. 151. — [7] In Τραγασαῖον.

PAGE 605. le cap même, on voit l'autel des douze dieux, fondé, dit-on, par Agamemnon.

Tous ces lieux se voient d'Ilium, dont ils sont éloignés de 200 stades, ou un peu plus ‹1›. De l'autre côté, on découvre les environs d'Abydos, qui est cependant un peu plus près d'Ilium.

§. XLVI.
Villes au sud du cap Lectum, et golfe d'Adramyttium.

APRÈS avoir doublé le cap Lectum, on trouve des villes considérables appartenant aux Æoliens, et le golfe d'Adramyttium ‹2›, sur lequel Homère paroît placer la plus grande partie des Lélèges et les Ciliciens divisés en deux peuples. Là est aussi le *rivage des Mitylèniens*, [ainsi nommé parce qu'] il est occupé par quelques bourgs appartenant à des habitans de l'île de Mitylène qui sont venus s'établir sur le continent *. On donne encore au golfe d'Adramyttium le nom de *golfe d'Ida* *, parce que la croupe qui remonte du cap Lectum vers le mont Ida, se trouve au-dessus du commencement de ce golfe, où, suivant Homère [a], habitoient d'abord les Lélèges.

* *Voyez* ci-dessous, *pag.* 199.

* *Suprà*, pag. 144.

[a] Iliad. lib. X, vers. 429.

§. XLVII.
Digression sur les Lélèges.

NOUS avons déjà parlé * de ces Lélèges ; nous ajouterons maintenant à ce que nous en avons dit, que Pedasus, une de leurs villes, étoit soumise à Altès, suivant ce vers d'Homère : *Altès, prince des belliqueux Lélèges, qui habitoit la ville élevée de Pedasus sur le Satnioïs* [b]. On n'y voit aujourd'hui que le lieu où étoit cette ville. Quelques-uns à la place des mots, *sur le Satnioïs*, écrivent *sous le Satnioïs*, prétendant que Pedasus étoit au pied d'une montagne : cependant il n'y a point dans ces lieux de montagne appelée *Satnioïs*, mais bien un fleuve qui porte ce nom, et sur lequel étoit située la ville, aujourd'hui déserte. C'est le nom qu'Homère donne au fleuve dans ces vers, *Ajax fit un*

* *Voyez* tom. III, *pag.* 98-100, de la trad. Françaíse.

[b] Iliad. lib. XXI, vers. 86-87.

‹1› Environ six lieues. G.

‹2› Maintenant golfe d'Adramitti. G.

saut, et perça de sa lance Satnius, fils de la nymphe Néis et d'Enops, qui gardoit des troupeaux sur les rives du Satnioïs[a]; et dans ceux-ci, *Il habitoit la ville élevée de Pedasus sur les rives du beau Satnioïs*[b]. Dans les temps postérieurs, quelques-uns le nommèrent *Satioïs;* d'autres, *Saphnioïs* ‹1›. Ce n'est qu'un grand torrent, que les vers d'Homère ont rendu célèbre.

PAGE 605.

[a] Iliad. lib. XIV, vers. 442-445.

PAGE 606.

[b] Iliad. lib. VI, vers. 34-35.

Ces lieux, qui sont contigus à la Dardanie et à la Scepsie, peuvent en quelque sorte être regardés comme une autre Dardanie, mais plus basse. Ils appartiennent aujourd'hui aux Assiens et aux Gargaréens jusqu'à la côte opposée à Lesbos, et sont tout autour bornés par l'Antandrie, par le pays des Cébréniens, des Néandriens et des Hamaxitiens; car au-dessus d'*Hamaxitus* sont les Néandriens, situés également avant Lectum, mais plus dans l'intérieur des terres ‹2›, et plus près d'Ilium, dont ils ne sont qu'à 130 stades ‹3›. Au-dessus des Néandriens sont les Cébréniens; et au-dessus de ceux-ci, les Dardaniens, jusqu'à Palæscepsis et même jusqu'à Scepsis.

Le poëte Alcée qualifie Antandros de *ville des Lélèges:* mais Demetrius de Scepsis la place parmi les villes voisines des Lélèges, en sorte qu'elle paroît appartenir au pays des Ciliciens; car ce sont ces derniers qu'on peut plutôt regarder comme limitrophes des Lélèges, puisqu'ils bornent le mont Ida du côté du midi: ils sont cependant également plus bas et plus rapprochés ‹4›

‹1› *Dans les temps postérieurs, &c.* J'ai suivi la leçon des manuscrits, adoptée par M. Tzschucke, Σατιόεντα δ' ὕστερον εἶπον· οἱ δὲ Σαφνιόεντα, sans être convaincu de sa justesse. Peut-être vaudroit-il mieux lire, Σαφνιόεντα δ' οἱ ὕστερον εἶπον τὸν Σατνιόεντα, *les écrivains postérieurs* [à Homère] *donnent au Satnioïs le nom de* Saphnioïs.

‹2› Il faut lire, μεσογαιότεροι δὲ, et non pas, μεσογαιότεροί τε.

‹3› L'ancienne version Latine porte 150 stades; aucun des manuscrits consultés jusqu'ici ne présente une pareille variante.

‹4› Suivant le texte, ταπεινοὶ δ' ὅμως καὶ οὗτοι, ΚΑΙ' ΟΙ' ΤΗ παραλίᾳ κ. τ. λ. il falloit traduire, *Ils sont cependant plus bas, de même que ceux qui sont rapprochés de la côte.* Mais j'ai cru que la vraie leçon étoit ... οὗτοι ΚΑΙ' ΤΗ παραλίᾳ, leçon qui se trouve confirmée par la version Italienne: *Nondimeno essi ancora sono bassi e congiunti più alla marina.*

PAGE 606. de la côte voisine d'Adramyttium. En effet, après Lectum, à 40 stades, est *Polymedium* ‹1›, lieu fortifié; à 80, *Assus;* puis *Gargara,* à 140 ‹2›.

Gargara est située sur le cap qui forme le golfe d'Adramyttium proprement dit: car, quoique toute la côte depuis Lectum jusqu'à *Canæ,* où est aussi compris le golfe Élaïtique, porte le nom de golfe d'Adramyttium, on a cependant affecté ce nom plus particulièrement à cette partie du golfe qui est renfermée par le cap sur lequel est Gargara, et par celui qui est appelé *Pyrrha,* sur lequel est un temple de Vénus. Le trajet d'un de ces caps à l'autre est de 120 stades ‹3›.

Sur ce golfe d'Adramyttium est Antandros ‹4›, située au-dessous de la montagne qu'on appelle du nom d'Alexandrie, à cause, dit-on, que c'est sur cette montagne que les [trois] Déesses furent jugées par Pâris *. Vient ensuite *Aspaneus,* le chantier de la forêt de l'Ida; car c'est là que l'on descend le bois que l'on coupe sur cette montagne, pour le débiter à ceux qui en ont besoin.

* Autrement nommé *Alexandre.*

Après ce lieu est Astyra, bourg et bois sacré de Diane Astyrène; et tout près, Adramyttium ‹5›, colonie Athénienne, qui a un port et un arsenal de marine.

Hors du golfe et au-delà du cap Pyrrha, est la ville déserte

‹1› Je suis porté à croire qu'il faut ici lire *Palamedium.* Pline [1] paroît placer *Polymedium* (qu'il nomme au féminin *Polymedia*) au nord de Lectum, et *Palamedium* au sud de ce cap: *Fuit et Palamedium oppidum. Promontorium Lectum disterminans Æolida et Troada. Fuit et Polymedia civitas, et Chrysa, &c.*

‹2› Les 120 stades de 700 donnés entre le *Lectum* et *Assus* sont la mesure exacte du cap Baba à Asso. Les 140 stades d'*Assus* à *Gargara* placeroient cette dernière ville au pied d'un monticule peu saillant dans la mer, et sur lequel est aujourd'hui le village d'Iné. G.

‹3› Le cap sur lequel paroît avoir été *Gargara,* est fort saillant sur les cartes de d'Anville, et très-peu sur nos nouvelles cartes. Le cap *Pyrrha* répond au Karatépébournou, nommé aussi cap S. Nicolo. G.

‹4› Ce lieu conserve le nom d'Antandro. G.

‹5› Maintenant Adramitti. G.

[1] *Plin.* lib. V, cap. 30.

de Cisthène avec son port, et au-dessus d'elle ‹1›, dans l'intérieur des terres, les mines de cuivre, *Perperena, Trarium,* et d'autres semblables habitations. PAGE 607.

Sur cette même côte [à la suite de Cisthène], on trouve les bourgs des Mityléniens *, Coryphantis et Héraclée; ensuite *Attea*, puis Atarnée, Pitane et les embouchures du Caïcus; mais ces derniers lieux appartiennent au golfe Élaïtique ‹2› : à la rive opposée du Caïcus est *Elæa* ‹3›, et le reste du golfe jusqu'à *Canæ* ‹4›. Reprenons maintenant sur chaque objet ce que nous pourrions avoir oublié de remarquable, et parlons premièrement de Scepsis ‹5›.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 196.*

§. XLVIII.

Ville de Scepsis.

PALÆSCEPSIS * est située au-dessus de Cébrène, près de Polichna, vers la plus haute partie de l'Ida. Elle portoit anciennement le nom de *Scepsis*, soit parce qu'on l'aperçoit de tous côtés ‹6›, soit pour quelque autre raison, si toutefois on doit chercher des étymologies Grecques pour les noms barbares des anciennes villes. Par la suite les habitans de cette ville furent transférés à 60 stades plus bas, à la Scepsis d'aujourd'hui, par Scamandrius fils d'Hector et par Ascanius fils d'Ænée. Les descendans de ces deux familles régnèrent, dit-on, pendant long-temps dans la ville de Scepsis: le gouvernement y devint ensuite aristocratique *; puis

* Littéralement, *la vieille Scepsis.*

* C'est dans ce sens que j'explique l'*oligarchique* du texte. *Voy.* tom. II, *pag. 10*, note 1.

‹1› Lisez, ἡ Κισθήνη ... ὑπὲρ δ' αὐτῆς, au lieu de ἥ τε Κισθήνη ... ὑπὲρ αὐτῆς.

‹2› Ce golfe, au fond duquel tombe le *Caïcus*, s'étend depuis le cap Stiga d'aujourd'hui, jusqu'au cap Coloni, l'ancien *Cana*. G.

‹3› Maintenant Ialéa. G.

‹4› Près du cap Coloni. G.

‹5› Les positions de *Scepsis*, de *Palæscepsis*, et des autres villes de l'intérieur de ces contrées, sont encore fort incertaines. G.

‹6› De σκέπτομαι *[sceptomai], je regarde de loin*, dont le composé περισκέπτομαι, *perisceptomai*, signifie, *je regarde tout autour.* Strabon s'est aperçu du ridicule d'une pareille étymologie. D'autres faisoient venir le nom de cette ville de σκήπτομαι, *je feins, je prétexte*, d'où vient σκῆψις *[scépsis], feinte, prétexte*, parce que, disoient-ils, c'est sur cette partie du mont Ida que Rhéa étant accouchée de Jupiter, lui substitua une pierre emmaillotée, et la présenta à avaler à Saturne au lieu de son enfant [1]. Cette étymologie est au moins conforme à l'analogie, quoiqu'elle soit fondée sur une fable absurde.

[1] *Steph. Byzant.* in Σκῆψις.

PAGE 607. il prit la forme démocratique de la ville de Milet, avec laquelle les Scepsiens se réunirent ‹1›, sans cependant cesser d'accorder le nom de rois et quelques autres honneurs particuliers aux descendans des deux familles [que nous venons de nommer]. Enfin Antigonus fit passer les Scepsiens à Alexandrie ‹2›, que Lysimaque leur permit de quitter de nouveau pour retourner à leur ville de Scepsis *.

* Voyez ci-dessus, pag. 173.

§. XLIX. Diverses traditions sur Ænée et ses compagnons.

DEMETRIUS, natif de cette ville, présume qu'elle fut même le lieu de résidence d'Ænée, étant placée entre les états de ce prince et Lyrnesse, où il s'étoit réfugié lorsqu'il étoit poursuivi par Achille; car, suivant Homère, Achille dit à Ænée: *Ne te souvient-il plus que je te fis fuir du mont Ida, où seul tu gardois des bœufs, et que je te contraignis, par la vîtesse de mes pieds, de te sauver à Lyrnesse! Je m'y rendis, et je la pris* [a].

[a] Iliad. lib. XX, vers. 188-192.

[Quoi qu'il en soit,] ce qu'on vient de voir concernant les premiers fondateurs de Scepsis, ne s'accorde point avec ce que l'on débite généralement d'Ænée: car on prétend que ce prince fut épargné par les Grecs, parce qu'il étoit ennemi de Priam. [Homère fait allusion à cette inimitié, lorsqu'il dit:] *Il étoit toujours irrité contre Priam, de ce qu'il ne lui rendoit point les honneurs dus à sa valeur* [b]. Les compagnons d'Ænée * et leur père Anténor furent également préservés de la mort, à cause de l'hospitalité que ce dernier avoit donnée à Ménélas.

[b] Iliad. lib. XIII, vers. 460-461.

* Voyez ci-dessus, pag. 173.

PAGE 608.

Sophocle, dans sa *Prise d'Ilium*, dit que, lors du sac de Troie, on avoit mis une peau de panthère sur la porte de la maison d'Anténor, pour signal qu'on ne devoit point la piller. On prétend donc que ce prince et ses fils se rendirent avec ceux des Hénètes que la guerre avoit épargnés ‹3›, d'abord en Thrace, et de là dans

‹1› C'est-à-dire, avec la colonie que les Milésiens envoyèrent à Scepsis, comme Strabon nous le dira dans la suite [1].

‹2› C'est *Alexandria-Troas*. G.

‹3› *Avec ceux des Hénètes que la guerre avoit épargnés*. Je corrige le texte en lisant

[1] Lib. XIV, pag. 635.

l'Hénétique,

l'Hénétique, près de la mer Adriatique ⟨1⟩. Quant à Ænée, il rassembla quelques troupes, et passa la mer avec son père Anchise et son fils Ascanius ; il alla d'abord s'établir, suivant les uns, aux environs du mont Olympe de la Macédoine, et suivant d'autres, près de Mantinée de l'Arcadie [dans le Péloponnèse], où il fonda la ville de *Capuæ*, qu'il nomma ainsi du nom de *Capys* ⟨2⟩. PAGE 608.

D'autres [au contraire] le font débarquer à *Ægesta* en Sicile avec le Troyen Elymus, occuper Eryx et *Lilybæum*, et donner aux fleuves voisins d'Ægesta les noms de Scamandre et de Simoïs. De la Sicile, disent-ils, il passa au *Latium* et s'y établit, en suivant un oracle qui l'avertissoit de s'arrêter à l'endroit où il mangeroit sa table. Ceci arriva près de *Lavinium*, ville du *Latium*, où, manquant de table, il se servit d'un grand pain, qu'il finit par manger avec les viandes qui le couvroient.

Cependant Homère ne s'accorde ni avec ceux qui disent qu'Ænée s'établit en Grèce, ni avec ceux qui le font passer en Italie, ni même avec ceux qui lui attribuent la fondation de Scepsis. Suivant ce poëte, Ænée resta dans la Troade, où, après avoir régné à la place de la famille de Priam éteinte, il laissa la royauté à ses descendans : *car la race de Priam*, dit-il, *étoit déjà devenue odieuse à Jupiter ; ce sera désormais Ænée et ses descendans qui régneront sur les Troyens**. Ainsi l'on ne pourroit non plus admettre la prétendue succession de Scamandrius *.

* Iliad. lib. XX, vers. 306 - 308.

* *Voyez* ci-dessus, pag. 199.

Mais Homère s'accorde encore moins avec ceux qui prétendent qu'Ænée alla jusqu'en Italie, et qu'il y passa le reste de sa vie.

μετὰ τῶν ΠΕΡΙΓΕΝΟΜΕΝΩΝ, au lieu de μετὰ τῶν ΠΑΡΑΓΕΝΟΜΕΝΩΝ, qui ne signifie rien ici. Le traducteur Italien n'a pas lu différemment : *insieme con gli Eneti, che erano restati vivi.*

⟨1⟩ *Voyez* la note 5 de la pag. 110 du tom. I.er G.

⟨2⟩ Capys étoit père d'Anchise. On prétend qu'il fut aussi le fondateur de *Capya* ou *Capua* en Italie. Les noms au moins de ces deux villes ne diffèrent que par l'aspiration, celle de l'Arcadie s'étant depuis nommée *Caphya*, et plus souvent, au pluriel, *Caphyæ* [1].

[1] *Steph. Byzant.* in Κάπυα et in Καφύα, cum notis. — *Pausan.* lib. VIII, cap. 13 et 23.

PAGE 608.

[Pour se tirer de ces difficultés,] quelques-uns changent la leçon du vers d'Homère, en écrivant, *Désormais la race d'Ænée régnera sur tout l'univers ;* et ils entendent par-là les Romains ‹1›.

§. L.
Hommes illustres de la ville de Scepsis.

LA ville de Scepsis a produit Éraste, Coriscus, et Nélée fils de ce dernier, tous trois philosophes de l'école de Socrate ‹2›. Nélée assista même aux leçons d'Aristote et de Théophraste, et hérita de la bibliothèque de ce dernier, dans laquelle étoit aussi comprise celle d'Aristote.

§. LI.
De la bibliothèque d'Aristote et de celle de Théophraste, transportées dans la ville de Scepsis, rapportées à Athènes, et de-là à Rome.
PAGE 609.

* Les rois de Pergame.

CE philosophe avoit laissé ses livres à Théophraste, qu'il avoit désigné pour lui succéder dans son école. Il est le premier ‹3› que nous sachions qui ait eu une collection de livres, et qui ait fourni aux rois d'Ægypte l'idée de former des bibliothèques. Théophraste donna cette collection à Nélée : celui-ci l'ayant transportée à Scepsis, la laissa à ses successeurs, hommes ignorans, qui tinrent tous les livres renfermés et entassés les uns sur les autres sans aucun soin. Quand ils surent que les rois Attaliques*, de qui dépendoit Scepsis, cherchoient avec beaucoup d'empressement des livres pour former la bibliothèque de Pergame, ils les enfouirent dans une fosse, où ils furent fort endommagés par l'humidité et par les vers.

Dans cet état, les livres d'Aristote et de Théophraste furent

‹1› *Voyez* la note 5 de la pag. 110 du tom. I.er G.

‹2› Eraste et Coriscus, tous deux natifs de Scepsis, etoient disciples de Platon, qui avoit été élevé à l'ecole de Socrate; Nélée fut condisciple de Théophraste dans celle d'Aristote, comme l'a remarqué Casaubon d'après Diogène Laërce.

‹3› Ceci ne contredit point ceux qui disent [1] que Pisistrate, tyran d'Athènes, et Polycrate, tyran de Samos, sont les premiers qui aient formé des bibliothèques. Celles de ces deux princes, qui vivoient six siècles avant notre ère, se bornoient peut-être à une demi-douzaine de poëtes; et il est vraisemblable que le soin qu'avoit employé le premier à rassembler les poëmes d'Homère, ne s'étendit guère jusqu'aux poëtes postérieurs à l'auteur de l'Iliade et de l'Odyssée. Mais du temps d'Aristote il existoit déjà plusieurs poëmes, un grand nombre de discours oratoires et d'ouvrages historiques, divers traités de philosophie, en un mot une littérature complète, digne de fixer l'attention d'un homme qui sait apprécier les lumières.

[1] *Athen.* lib. I, cap. 3, et *Aulus-Gell.* lib. VI, cap. 17.

enfin vendus par les descendans de Nélée, pour une somme considérable d'argent, à Apellicon de Téos. Mais Apellicon, qui avoit plus d'amour pour les livres que pour la philosophie ‹1›, chercha à les corriger, en fit faire des copies nouvelles, où les lacunes furent mal remplies, et publia des livres pleins de fautes. PAGE 609.

Il arriva de là que les anciens Péripatéticiens qui avoient succédé immédiatement à Théophraste, privés de ces livres, à l'exception d'un petit nombre d'ouvrages qui n'étoient même, pour la plupart, que des *exotériques* ‹2›, et ne pouvant rien traiter d'une manière solide, se bornoient à composer quelques thèses dans un style ampoulé ‹3›; que ceux au contraire qui

‹1› Apellicon se donnoit pour philosophe de la secte d'Aristote. De la manière dont en parle Athénée, il paroît avoir employé ses grandes richesses par ostentation plutôt que dans la vue de les rendre utiles aux autres. C'est lui qu'Aristion (ou Athénion, comme le nomme Athénée), tyran d'Athènes, envoya à Delos à la tête de mille soldats, pour y enlever les trésors du temple. Il y fut défait par les Romains; et après avoir perdu tout son monde, il eut à peine le temps de se sauver par la fuite [1].

‹2› *Exotériques*, c'est-à-dire, *extérieurs*, *divulgués*. On donnoit ce nom aux livres destinés à être vus et lus de tout le monde, et qui ne contenoient point les dogmes fondamentaux qu'Aristote ne communiquoit qu'à ceux qu'il admettoit dans son école. Les livres où ces dogmes étoient consignés, s'appeloient, par opposition, *ésotériques* ou *acroamatiques*. Le premier de ces noms signifie *intérieurs*; on peut rendre le second par *auditifs*. L'un et l'autre désignoient la doctrine qu'on entendoit dans l'école, de la bouche même du maître. C'est le sentiment de ceux qui admettent une doctrine cachée et une doctrine publique dans la philosophie d'Aristote. Mais ce passage de Strabon semble favoriser ceux qui soutiennent une opinion contraire. Ceux-ci prétendent que cette fameuse distinction en *exotériques* et *acroamatiques*, affectée aux seuls ouvrages d'Aristote, n'est point fondée sur une diversité réelle de doctrine, mais plutôt sur une différence de méthode: de sorte qu'on appeloit *exotériques* les ouvrages où les opinions du philosophe étoient exposées de façon à être entendues de tout lecteur intelligent, soit qu'il fût l'un de ses disciples, soit qu'il fût étranger à son école; et qu'on donnoit le nom d'*acroamatiques* à ceux où elles étoient discutées à fond et d'une manière scientifique, qui, n'étant point intelligible pour tout le monde, avoit besoin d'être éclaircie de vive voix par le maître. Il seroit bien long de rapporter ici les raisons dont croient s'appuyer les auteurs de ces deux sentimens. Je me contente de renvoyer le lecteur à la dissertation que M. Buhle a mise à la tête de son édition d'Aristote [2]. On peut encore consulter Gillies dans sa traduction des Traités de la Morale et de la Politique [3] du même philosophe.

‹3› *Composer.... dans un style ampoulé.* Ces cinq mots sont exprimés dans le texte

[1] *Athen.* lib. V, pag. 214-215. — Conf. et *Animadvers.* in *Athen.* vol. III, pag. 192, edit. Schweighæuser. = [2] Tom. I, pag. 107-152. = [3] *Aristotle's Ethics and Politics*, tom. I, pag. 20 et 37.

PAGE 609. vinrent après la découverte de cette bibliothèque, philosophoient mieux que les premiers, et suivoient plus fidèlement les dogmes d'Aristote ; mais que néanmoins ils étoient le plus souvent forcés de se contenter de conjectures, à cause du grand nombre de fautes des manuscrits.

Rome a aussi contribué à multiplier ces fautes : car, immédiatement après la mort d'Apellicon, Sylla, qui avoit pris Athènes, s'empara de la bibliothèque et la fit transporter à Rome. Là, le grammairien Tyrannion (1), partisan de la doctrine d'Aristoste, ayant gagné celui qui étoit préposé à la garde de la bibliothèque, en prit des copies. Quelques marchands de livres en firent faire aussi par des personnes incapables, et n'eurent pas même l'attention de les collationner ensuite ; ce qui arrive ordinairement tant ici * qu'à Alexandrie pour les manuscrits destinés à être vendus. Mais en voilà assez sur ce sujet.

* C'est-à-dire, à *Rome.*

Scepsis a encore produit Demetrius le grammairien, dont nous avons souvent parlé. C'est celui qui a commenté * le Dénombrement des troupes Troyennes fait par Homère; il étoit contemporain de Cratès et d'Aristarque.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 192.*

Après lui vint Métrodore, qui passa de la vie philosophique à l'administration des affaires publiques (2). Ses ouvrages sont,

par un seul mot Grec, ληκυθίζειν, qu'Henri Étienne [1] a parfaitement expliqué, en le comparant à l'*ampullari* des Romains. De même que ce dernier vient d'*ampulla*, de même le ληκυθίζειν dérive de λήκυθος, *flacon* ou *vase à mettre de l'huile.* L'un et l'autre de ces verbes signifient *orner et amplifier un discours par des lieux communs, le composer dans un style boursouflé.* Le dernier a signifié encore par extension *bavarder*, et son dérivé ληκυθιστὴς, selon Hésychius, un *bavard*, κενολόγος : car c'est ainsi qu'il faut lire dans ce lexicographe, et non pas καινολόγος.

(1) Tyrannion étoit de la ville d'Amisus, et fut maître de Strabon dans les belles-lettres [2]. Il est souvent cité parmi les commentateurs d'Homère [3]. C'est lui qui communiqua les copies des ouvrages d'Aristote à Andronic de Rhodes, pour qu'il en fît le catalogue [4].

(2) *Métrodore, qui passa de la vie philosophique &c.* ou plutôt, *qui passa de la profession de philosophe.* Ce Métrodore étoit non-seulement compatriote de Demetrius,

[1] *Thesaur. ling. Græc.* vol. II, pag. 676-677. = [2] *Voyez* ci-dessus, pag. 39. = [3] *Schol. in Homer.* edit. Villoison, pag. 34, 44, *et alibi passim.* = [4] *Plutarch.* in *Sulla*, §. 26, et in *Lucullo*, §. 19.

pour la plupart, écrits à la manière des rhéteurs; et il se créa un style nouveau, qui frappa d'étonnement bien des gens. Sa réputation fut telle, que, malgré sa pauvreté, il épousa à Chalcédoine une femme très-riche; et dès-lors il se donna le surnom de Chalcédonien. Ayant fait sa cour à Mithridate Eupator, il le suivit avec sa femme dans le Pont, où il jouit des plus grands honneurs, ce prince lui ayant conféré une charge de juge des causes dont il n'y a pas appel au roi ‹1›.

Page 609. Page 610.

Cependant son bonheur ne l'accompagna point jusqu'à la fin. Ayant encouru la haine de quelques hommes injustes, il quitta le service du roi, dans le temps que ce prince l'avoit envoyé en ambassade vers Tigrane [roi] d'Arménie. Celui-ci le renvoya par force à Mithridate, qui venoit d'abandonner ses états héréditaires. Métrodore finit ses jours en chemin, soit que sa mort fût l'effet d'une maladie, soit qu'elle eût été ordonnée par le roi; car on dit l'un et l'autre ‹2›. En voilà assez sur la ville de Scepsis.

qui étoit un des citoyens les plus riches et les plus distingués de Scepsis[1], mais encore son contemporain et son protégé. On ne cite de Métrodore qu'un petit traité intitulé, *Περὶ ἀλειπτικῆς*, titre qui peut signifier *des frictions d'huile* simplement, ou *des frictions d'huile employées dans les exercices publics*[2]. Il me paroît cependant très-probable que le traité *sur la Troade* [*Τρωϊκά*] qu'Athénée[3] attribue à un autre Métrodore de l'île de Chios, appartient encore à ce Métrodore de Scepsis. Le lieu même de sa naissance appartenant à la Troade lui auroit suggéré, comme à son protecteur, l'idée de traiter une matière sujette à des discussions, et de chercher à l'éclaircir par ce qu'en avoit dit Homère. Ajoutez que Strabon cite[4] encore Métrodore au sujet des Amazones, dont l'histoire parut tellement liée avec celle de la guerre de Troie, que tous ceux qui ont traité celle-ci n'ont point négligé de s'occuper de celle-là. Pline cite aussi Métrodore au sujet des serpens du fleuve Rhyndacus[5], voisin de la Troade[6]. Il est de plus question de Métrodore, comme étant du nombre de ceux qui se sont occupés de la *mnémonique*, c'est-à-dire, de l'art d'augmenter et de fortifier la mémoire[7].

‹1› Le texte porte, *βουλὴ τῆς δίκης*, ce qui ne signifie rien ici. La correction proposée par Casaubon *ἀναβολὴ τῆς δίκης*, vraie pour le sens, ne me satisfait point. Peut-être faudroit-il lire, *ἔκκλητος δίκης*, ce que l'ancienne version Latine a rendu littéralement par le mot *provocatio*.

‹2› Selon Plutarque, Métrodore fut la victime de Mithridate; et Tigrane, qui l'avoit livré à ce prince par imprudence

[1] Voyez *Diogen. Laert.* lib. V, segm. 84. = [2] *Athen.* lib. XII, pag. 552. = [3] *Idem*, lib. IV, pag. 184. = [4] Tom. IV, part. I, pag 228 de la trad. Franç. = [5] *Hist. natur.* lib. VIII, cap. 14. — *Conf. suprà*, pag. 79, not. 3. = [6] *Strab.* lib. XII, pag. 575-576 du texte Grec. = [7] *Cicer. de Oratore*, lib. II, cap. 88.

PAGE 610.
§. LII.
Autres villes à la suite de Scepsis.
[a] Voyez Plin. lib. v, cap. 30, et Hierocl. Synecd. pag. 663.
[a] Voyez ci-dessous, pag. 208, not. 2.

* Du laiton.

* Asso.

APRÈS Scepsis, viennent les villes d'*Andira*, de *Pionia* [a] et de *Gargaris* [a]. Aux environs de la première, on trouve une espèce de pierre qui se change en fer par l'action du feu : ce fer, mis ensuite en fusion avec une certaine terre, produit le zinc ‹1›. Du mélange de ce dernier avec du cuivre, résulte ce métal que quelques-uns appellent *orichalcum* *. On trouve aussi du zinc aux environs du mont Tmolus. Les lieux que je viens de nommer, ainsi que ceux qui avoisinent Assus *, étoient anciennement occupés par des Lélèges.

§. LIII.
Ville d'Assus.

[b] Iliad. lib. VI, vers. 143.

ASSUS est forte par sa position et par ses bonnes murailles. Le chemin qui y conduit de la mer et du port, est long et d'une montée bien roide, en sorte que Stratonicus le cithariste paroît avoir eu bien raison de dire [en parodiant un vers d'Homère [b]]: *Avance vers Assus, si tu veux avancer ta mort* ‹2›. Le port est formé par un grand môle.

Assus a produit Cléanthe, philosophe Stoïcien, qui succéda à Zénon de Citium dans son école, et qui la transmit à Chrysippe le

plutôt qu'à dessein, fut tellement fâché de sa mort, qu'il lui fit faire de magnifiques obsèques [1].

‹1› *Le zinc.* Le texte dit ψευδάργυρον, littéralement, *le faux argent.* Je l'ai rendu par *zinc*, comme l'a aussi entendu Schneider dans son Dictionnaire Grec-Allemand [2]. Beckmann [3] explique un peu différemment ce passage de Strabon, qui en effet n'est pas fort clair. Cet ἣ προσλαβοῦσα (au féminin) ne se rapporte à rien dans la phrase. Si l'on adoptoit pour le second mot la variante προσλαβὼν (au masculin) de quelques manuscrits, et qu'on changeât le premier en ἢ (avec esprit doux) comme il est écrit dans le nôtre 1393, il faudroit alors traduire: *On trouve une espèce de pierre qui se change en fer par l'action du feu : ce fer, mis ensuite en fusion avec une certaine terre, produit le zinc ; s'il est uni avec [ἢ προσλαβὼν] du cuivre, il se change en ce métal que quelques-uns appellent du nom d'orichalcum.*

‹2› Étienne de Byzance [4] cite cette parodie de Stratonicus (qu'il nomme par distraction *Nicostratus*), comme ayant eu lieu dans *Assus* de la Lycie, différente d'*Assus* dont il est ici question. Strabon rapportera dans la suite [5] une autre plaisanterie de ce même Stratonicus, au sujet des habitans de Caunus, ville de la Carie.

[1] *Plutarch.* in *Lucull.* §. 22. = [2] In Ψευδάργυρος. = [3] In *Adnotationib.* ad *Aristotel. de Mirabil. auscultat.* cap. 63, pag. 133, et in *Beytraeg. zur Geschichte der Erfind.* vol. III, pag. 378 et seq. = [4] In Ἄσσος. = [5] Lib. XIV, pag. 651. — Conf. *Stephan. Byzant.* in Καῦνος.

Solien. Aristote passa aussi quelque temps dans cette ville, à cause de son alliance avec le tyran Hermias. PAGE 610.

§. LIV. Le tyran Hermias.

CET Hermias étoit un eunuque au service d'un banquier. Dans un voyage qu'il fit à Athènes, il y suivit les leçons de Platon et d'Aristote. Au retour de cette ville, il s'associa d'abord à son maître, qui venoit de s'emparer par force d'Assus et d'Atarnée; ensuite il lui succéda dans la possession de ces lieux. Il fit venir auprès de lui Aristote et Xénocrate, et eut pour eux les plus grands égards. Il donna même en mariage à Aristote une fille de son frère ‹1›. Mais Memnon ‹2› de Rhodes, qui, à cette époque, étoit général au service des Perses, feignit de l'amitié pour Hermias, et l'attira chez lui sous prétexte de le traiter et de lui communiquer en même temps des affaires importantes : dès qu'il fut maître de sa personne, il l'envoya au roi des Perses, qui le fit pendre. Les philosophes [Aristote et Xénocrate] se sauvèrent en fuyant de ces lieux, dont les Perses ne tardèrent point à venir prendre possession.

‹1› *Une fille de son frère.* J'ai suivi, comme a fait M. Tzschucke, la leçon de plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, θυγατέρα ἀδελφοῦ, de préférence à la leçon θυγατέρα ἀδελφιδοῦ, qui veut dire *une fille de son neveu.* Il est cependant possible que sous ce dernier mot soit cachée une meilleure leçon, θυγατέρα ἢ ἀδελφιδῆν, *sa fille, ou [suivant d'autres] sa nièce;* car les historiens ou les faiseurs de mémoires de ce temps-là n'étoient point d'accord sur cette alliance d'Aristote avec Hermias. Les uns disoient qu'il avoit épousé la fille (ce qui doit s'entendre d'une fille adoptive) de ce dernier; les autres prétendoient que c'étoit sa niece, et quelques-uns, sa sœur. Ceux-ci ajoutoient qu'Hermias avoit fait de cette sœur une fille adoptive, apparemment dans le dessein de la laisser héritière de ses états, n'ayant ni ne pouvant avoir des enfans. Les ennemis d'Aristote nioient tout cela, et, entre autres calomnies, ils débitoient qu'il avoit épousé une des concubines d'Hermias. Quoi qu'il en soit, la correction que je viens de proposer se trouve dans Diogène Laërce, qui paroit avoir copié la plus grande partie de ce qu'il dit sur Aristote, dans le *Traité des poëtes et des prosateurs homonymes,* composé par Demetrius de Magnésie : οἱ δὲ καὶ κηδεῦσαι αὐτῷ, δόντα τὴν ΘΥΓΑΤΕΡΑ Ἢ ἈΔΕΛΦΙΔῆΝ, ὥς φησι Δημήτριος ὁ Μάγνης ἐν τοῖς Περὶ ὁμωνύμων ποιητῶν καὶ συγγραφέων [1].

‹2› Casaubon observe que Diodore de Sicile [2], qui raconte aussi ce que Strabon dit ici, appelle ce général *Mentor,* et non pas *Memnon.*

[1] *Diogen. Laert.* lib. V, segm. 3, cum not. *Casaubon.* — [2] Lib. XVI, cap. 52.

PAGE 610. Suivant Myrsilus, Assus fut fondée par les Méthymniens ‹1›; Hellanicus la met aussi au nombre des villes Æoliennes. Gargara et Lamponia appartiennent encore aux Æoliens ‹2›; car Gargara est une colonie d'Assus : elle est mal peuplée, et les rois y transportèrent de Miletopolis ‹3› de nouveaux colons, PAGE 611. ayant laissé cette dernière ville déserte; en sorte, dit Demetrius de Scepsis, que les habitans [de Gargara], d'Æoliens qu'ils étoient, devinrent demi-barbares.

§. LV. Différence entre les Léléges et les Cariens.

CEPENDANT tous ces lieux, suivant Homère, appartenoient

‹1› De Méthymne, une des villes de Lesbos. Les deux historiens Myrsilus et Hellanicus étoient originaires de cette île [1].

‹2› *Gargara et Lamponia &c.* Le texte dit, *par conséquent Gargara*, Ὥστε καὶ τὰ Γάργαρα κ. τ. λ. J'ai cru qu'il falloit lire, Ὡς καὶ τὰ Γάργαρα, comme a lu le traducteur Italien, *non altrimente che Gargara.* Au reste, *Gargara*, comme l'appellent aussi Pline [2] et Étienne de Byzance [3], est la même ville que Strabon a nommée *Gargaris* un peu plus haut, à moins que par ce dernier mot il n'ait voulu désigner plutôt le territoire de *Gargara*; distinction que nous rencontrerons un peu plus bas entre *Pedasa* et *Pedasis.* L'auteur du grand Étymologique [4] la nomme *Gargarus*, et nous apprend que ses habitans l'abandonnèrent à cause de sa situation sur le mont Ida, ce qui la rendoit très-froide; qu'ils fondèrent dans la plaine une nouvelle ville, et que celle qu'ils venoient de quitter prit depuis cette époque le nom de *Vieille-Gargarus.* Quant à la ville que Strabon appelle *Lamponia*, Hellanicus [5] et Hérodote [6] la nomment *Lamponium*.

‹3› *Les rois y transportèrent de Miletopolis.* Selon le texte, οἱ βασιλεῖς εἰσήγαγον ἐκ ΜΙΛΗΤΟΥ ΠΟΛΕΩΣ, je devrois dire, *les rois y transportèrent de la ville de Milet.* Il m'a paru presque certain que les deux derniers mots étoient anciennement réunis en un seul, ΜΙΛΗΤΟΠΟΛΕΩΣ, exprimant le nom de la ville de *Miletopolis*, dont Strabon a fait mention précédemment [7]. Par *les rois*, je crois qu'il faut entendre les rois de Bithynie, plutôt que les rois de Perse, comme l'a entendu M. Rambach; car, supposé qu'il soit question des colons venus à Gargara de Milet après la destruction de cette dernière ville par les Perses, *dirutâ Mileto, Persarum reges Milesiorum multos in eam* [Gargara] *colonos deduxere* [8], comment Demetrius de Scepsis pouvoit-il dire que les Gargariens, d'*Æoliens qu'ils étoient, devinrent demi-barbares!* Il auroit dû dire au moins *qu'ils devinrent Ioniens.* Milet, ville Grecque de l'Ionie, à l'époque de sa destruction par les Perses, étoit bien loin d'être barbare. Mais Miletopolis, quoique, d'après son nom et sa position dans le territoire de Cyzique, il soit probable qu'elle fut, comme cette dernière, une colonie de cette même ville de Milet [9], pouvoit bien avoir été peuplée de barbares à l'époque où Gargara en reçut des colons.

[1] *Vossius, de historic. Græc.* lib. III, pag. 391, et lib. IV, pag. 45[illegible]. = [2] Lib. V, cap. 30. = [3] In Γάργαρα. = [4] Pag. 221, edit. Sylburg. = [5] Apud *Steph. Byzant.* in Λαμπώνεια. = [6] Lib. V, cap. 26. = [7] *Voyez* ci-dessus, pag. 116. = [8] *Rambach, de Mileto ejusque colon.* pag. 40. = [9] *Idem, ibid.* pag. 43. — Conf. *Mannert, Geogr. der Griech. und Röm.* vol. VI, part. III, pag. 420.

aux

aux Lélèges. Quelques-uns confondent ces derniers avec les Cariens; mais ce poëte les distingue : *Du côté de la mer campoient les Cariens, les Pæones armés d'arcs, les Lélèges et les Caucones* [a]. Ces vers prouvent que les Lélèges et les Cariens étoient deux peuples différens. Les premiers habitoient entre les États d'Ænée et le pays de ceux qu'Homère appelle Ciliciens. Ruinés ensuite par Achille, ils passèrent en Carie, et y occupèrent les lieux où est aujourd'hui Halicarnasse. PAGE 611.

[a] Iliad. lib. X, vers. 428-429.

La ville de Pedasus [b], que ces Lélèges avoient abandonnée, n'existe plus; mais il y avoit dans l'intérieur des terres d'Halicarnasse une ville à laquelle ils donnèrent le nom de *Pedasa*, et dont le territoire s'appelle encore aujourd'hui *Pedaside*. On dit même qu'ils y possédoient jusqu'à huit villes, et qu'ils devinrent si nombreux, qu'ils occupèrent la Carie jusqu'à *Myndus* ‹1› et à *Bargylia* *, et s'emparèrent d'une bonne partie de la Pisidie. Mais par la suite, s'étant joints aux Cariens pour faire avec eux la guerre, ils se dispersèrent dans toute la Grèce, et cessèrent d'exister en corps de nation.

[b] *Ibid.* lib. XXI, vers. 87. *Cf.* et Strab. *infrà*, pag. 230, et *suprà*, pag. 196.

* *Voyez* ci-dessous, liv. XIV, *pag. 658.*

Des huit villes [dont nous venons de parler], Minos réunit les six en une seule, la ville d'Halicarnasse ‹2›, comme dit l'historien Callisthène, et il ne laissa subsister que *Souagela* et *Myndus*.

Hérodote [c] raconte que, toutes les fois qu'il doit arriver quelque chose de sinistre aux habitans de Pedasus et à leurs voisins, il pousse de la barbe à leur prêtresse de Minerve, et que ce prodige étoit arrivé trois fois ‹3›.

[c] Lib. I, cap. 175, et lib. VIII, cap. 104.

‹1› *Myndus* étoit voisine d'Halicarnasse; elle conserve le nom de Myndes. G.

‹2› L'emplacement d'Halicarnasse paroît occupé aujourd'hui par un château fort, nommé Bodroun. G.

‹3› Voici le récit d'Hérodote d'après la traduction de M. Larcher : *Les Pédasiens habitent le milieu des terres au-dessus d'Halicarnasse. Toutes les fois que ces peuples et leurs voisins sont menacés de quelque malheur, une longue barbe pousse à la prêtresse de Minerve. Ce prodige est arrivé trois fois.* Aristote [e] fait aussi mention de ce miracle; mais, de la manière dont il en parle, il paroît qu'il ne

[e] *De Histor. animal.* lib. III, cap. 11.

PAGE 611. Il existe encore aujourd'hui dans le territoire de Stratonicée <1> une petite ville nommée *Pedasum*.

On montre, dans toute la Carie et dans Milet <2>, des tombeaux, des forts et des vestiges d'habitations des Lélèges *.

* Voyez tom. III, pag. 95 de la trad. Franç.

§. LVI. Les Ciliciens.

APRÈS le pays des Lélèges, la suite de la côte occupée aujourd'hui par les Adramyttènes, les Atarnites et les Pitaniens jusqu'à l'embouchure du Caïcus, étoit, suivant Homère, habitée par les Ciliciens. Ils étoient divisés en deux États, comme nous l'avons dit *, celui d'Éétion et celui de Mynès.

* *Suprà*, pag. 146.

Homère dit que la ville de Thébé appartenoit à Éétion ; et il paroît que celle de Chrysa lui appartenoit aussi, puisque Chryséis [qui étoit de cette ville] fut prise à Thébé. *Nous marchâmes* [dit Achille] *à Thébé, ville sacrée d'Éétion ; nous la pillâmes, et nous en apportâmes ici tout le butin. Les Grecs le partagèrent entre eux, à l'exception de la belle Chryséis, qu'ils offrirent au fils d'Atrée* *.

PAGE 612.

* Iliad. lib. I, vers. 366-369.

Quant à Mynès, il avoit Lyrnesse, puisqu'[il est dit dans

croyoit point à sa réalité. *Les femmes*, dit-il, *n'ont point de poil au menton, excepté quelques-unes auxquelles il en vient un peu lors de la cessation du flux menstruel, et les prêtresses de Carie ; mais, chez ces dernières, ce phénomène est regardé comme un présage.* On s'aperçoit aisément que le philosophe n'a pas osé expliquer le miracle par les mêmes lois naturelles auxquelles il avoit subordonné le phénomène de la barbe chez les autres femmes. En effet, on trouve dans Hippocrate deux exemples de femmes qui avoient eu de la barbe à la suite de la cessation des règles : à cette occasion, j'en ai cité [1] un troisième arrivé en France ; et l'on peut en citer d'autres, quoiqu'ils ne soient pas fréquens. Tel est celui qui est raconté dans un voyage d'Italie fait dans le XVII.e siècle [2], de deux religieuses de Rome, changées, dit-on, en hommes ; ce qu'il faut entendre des signes apparens de la virilité, tels que la barbe et le changement de la voix. Ainsi, dans le récit d'Hérodote, il n'y a de merveilleux que le *trois fois*, soit qu'on l'entende de trois diverses prêtresses, ou d'une seule prêtresse qui éprouva trois fois le même accident ; mais on sait que l'exagération qui se glisse dans le récit des événemens même les plus ordinaires, fait une partie essentielle de l'histoire des miracles.

<1> On croit que Stratonicée étoit bâtie en un lieu nommé maintenant Eski-Chehr, ou la Vieille ville, près de *Mylasa*, en Carie. G.

<2> J'ai dit que cette ville conservoit le nom de Milet. G.

[1] Voyez *Hippocrate, des airs, des eaux et des lieux*, tom. II, pag. 368 de mon édition. == [2] *Beckmann, Litterat. der älter. Reisebeschreib.* vol. I, pag. 133.

Homère qu'] *Achille avoit tué Mynès et Epistrophus, après avoir pillé Lyrnesse et détruit les murs de Thébé*[a]. Ainsi, quand Briséis dit [à Patrocle], *Tu me consolois, quand Achille eut tué mon époux et saccagé la ville du divin Mynès*[b], elle n'entend point par ces mots la ville de Thébé, qui appartenoit à Éétion, mais celle de Lyrnesse; et ces villes étoient toutes deux situées dans ce qu'on appela depuis *la plaine de Thébé*, pays excellent, qui fut, dit-on, un objet d'envie d'abord pour les *Mysi* et les Lydiens ‹1›, et ensuite pour les Grecs de l'Æolide et de Lesbos, qui vinrent l'habiter. Aujourd'hui il est, dans sa plus grande partie, aux Adramyttènes, et l'on y trouve [encore] Thébé, ainsi que Lyrnesse, place fortifiée; toutes deux désertes, et situées, l'une [d'un côté] à 60, et l'autre, de l'autre côté, à 88 ‹2› stades d'Adramyttium.

PAGE 612.

[a] Iliad. lib. II, vers. 691-692.

[b] Ibid. lib. XIX, vers. 295-297.

Dans le territoire des Adramyttènes sont encore *Chrysa* et *Cilla*. On trouve aujourd'hui, près de Thébé, un lieu nommé

‹1› *Μυσοῖς μὲν καὶ Λυδοῖς* ΤΟΙΣ *πρότερον.* Pour que ce texte signifie ce que ma version exprime et que Strabon a voulu dire, il faut nécessairement en retrancher l'article, quoiqu'il se trouve dans tous les manuscrits collationnés jusqu'à ce jour.

‹2› Le texte, conforme à celui de l'Abréviateur de Strabon et aux anciennes versions Latine et Italienne, porte, *80 stades.* J'ai cru devoir suivre la correction de Tyrwhitt, qui m'a paru la plus simple et la plus naturelle : *διέχουσι δὲ Ἀδραμυττίου σταδίους, ἡ μὲν ἑξήκοντα, ἡ δὲ ὀγδοήκοντα καὶ ὀκτὼ ἐπὶ θάτερα.* Les derniers mots, ἘΠΙ' ΘΑ'ΤΕΡΑ, manquent dans plusieurs manuscrits, de même que dans l'Abréviateur et dans les anciennes versions que je viens de nommer. Tout cela n'est pas aussi important que la question de savoir laquelle des deux villes, de Thébé ou de Lyrnesse, est éloignée d'Adramyttium d'un plus grand nombre de stades. Dans le grec, que j'ai rendu littéralement, cela n'est pas fort clair. Dans la carte qui accompagne l'édition de M. Falconer, Thébé est placée un peu plus loin au nord d'Adramyttium que ne l'est Lyrnesse au sud de la même ville ; en sorte qu'on pourroit traduire: *Thébé et Lyrnesse ... situées, cette dernière [d'un côté] à 60, et Thébé, de l'autre côté, à 88 stades d'Adramyttium.* Je pense que c'est le vrai sens du texte, en le comparant avec un autre passage de Strabon, qui présente une pareille amphibologie, et qui cependant ne peut avoir un autre sens que celui que j'ai exprimé dans la version[1] : *πλεῖον δὲ ἢ τι Κορδύβη ηὔξηται ... καὶ ἡ τῶν Γαδιτανῶν πόλις· ἡ μὲν διὰ τῆς ναυτιλίας κ. τ. λ.* Mannert au contraire, d'après ce même texte de Strabon, donne la plus grande distance à Lyrnesse et la plus petite à Thébé[2].

[1] *Strab.* lib. III, pag. 141 ; tom. I, pag. 398 de la trad. Franç. = [2] *Mannert, Geograph. der Griech. und Röm.* vol. VI, part. III, pag. 418.

PAGE 612. *Cilla*, où est le temple d'Apollon *Cillæen*, et près duquel coule le fleuve Cillus, qui vient de l'Ida : tout cela est du côté de l'Antandrie.

C'est encore de cette ville de *Cilla* que le *Cillæum* de Lesbos tire son nom ; il y a aussi une montagne nommée *Cillæum* entre Gargara et Antandros. Daès de Colones dit que le temple d'Apollon *Cillæen* fut d'abord fondé à Colones par les Æoliens arrivés de la Grèce. On prétend qu'il existe aussi à Chrysa un Apollon *Cillæen*, sans qu'on puisse dire cependant s'il est le même qu'Apollon Sminthien, ou s'il en differe.

§. LVII. Ville de Chrysa.

CHRYSA, un peu au-dessous de Thébé, étoit une petite ville sur les bords de la mer, avec un port. C'est là qu'étoit le temple d'Apollon Sminthien, et que fut [prise] Chryséis. Aujourd'hui cette ville est entièrement déserte ; et le temple a été transféré dans la ville actuelle de Chrysa, près d'Hamaxitus, les Ciliciens* s'étant transplantés, les uns à Hamaxitus, les autres dans la Pamphylie.

* Ponctuez le texte de cette maniere : μεθιδρυται τὸ ἱερὸν, τῶν Κιλίκων κ. τ. λ.

Ceux qui sont moins versés dans les antiquités de ces pays, prétendent que Chrysès et [sa fille] Chryséis étoient de la Chrysa actuelle, et que c'est de celle-ci qu'il est question dans Homère. Mais cette ville n'a point de port, au lieu que celle dont parle Homère, en avoit un : *Quand ils entrèrent dans le port profond*[a]. Le temple n'y est pas non plus sur les bords de la mer, comme dit Homère : *Chryséis sortit du vaisseau, et le prudent Ulysse, la menant à l'autel, la mit entre les mains de son père chéri*[b].

PAGE 613.

Ajoutez que la Chrysa actuelle n'est point près de Thébé, où, suivant ce poëte, Chryséis a dû être prise[c], et qu'on ne voit nulle part, dans le territoire d'Alexandrie, ni *Cilla*, ni un temple d'Apollon *Cillæen*, tandis qu'Homère rapproche ces lieux : *Toi qui protéges Chrysa et la divine Cilla*[d].

En effet, c'est dans la plaine de Thébé que l'on montre [les ruines de] ces deux villes voisines l'une de l'autre [et de celle de

[a] Iliad. lib. 1, vers. 432.

[b] Iliad. lib. 1, vers. 439-441.

[c] Ibid. lib. 1, vers. 366-369.

[d] Ibid. lib. 1, vers. 37-38.

Thébé, comme nous l'avons dit *]; et la distance depuis la Chrysa des Ciliciens jusqu'aux vaisseaux des Grecs, est d'environ 700 stades ‹1›, ou presque une journée de navigation, temps qu'Ulysse paroît avoir mis pour faire ce trajet : car, dès qu'il fut débarqué à Chrysa, il offrit son sacrifice au dieu, et, surpris par la nuit, il n'en partit que le lendemain matin. Or, s'il étoit question de la Chrysa actuelle près d'Hamaxitus, comme la distance qui la séparoit des vaisseaux des Grecs fait à peine le tiers * de celle que nous venons d'indiquer, il étoit aisé à Ulysse d'aller à Chrysa offrir son sacrifice et de retourner aux vaisseaux dans le même jour.

PAGE 613.

* Pag. 210.

* C'est-à-dire, 200 et quelques stades. Voyez ci-dessus, pag. 195.

Près du temple d'Apollon *Cillæen*, on trouve un tertre élevé: c'est le tombeau de Cillus, qu'on prétend avoir été le conducteur du char de Pélops, et qui commandoit dans ce canton. Peut-être est-ce lui qui donna son nom à la Cilicie ‹2›, à moins cependant qu'il ne l'ait reçu d'elle.

Ainsi c'est dans ces lieux qu'il faut transférer ce qu'on dit des Teucriens [arrivés de Crète *], et des rats, autrement nommés *sminthi*, dont on a donné à Apollon le surnom de *Sminthien*.

* Voyez ci-dessus, pag. 194.

§. LVIII. Surnoms de diverses divinités expliqués.

QUANT à ce surnom tiré d'objets bas [et indignes de la majesté divine], on l'excuse par d'autres exemples pareils. C'est ainsi, dit-on, que les Œtéens ont en vénération Hercule *Cornopion*, parce qu'il les a délivrés des sauterelles, nommées *parnopes*, mais que les Œtéens [dans leur dialecte] appellent *cornopes*. Ceux des Érythréens qui habitent le mont Mimas *, donnent à ce même Hercule le surnom d'*Ipoctonus*, c'est-à-dire, destructeur des *ipes*, insectes ainsi nommés, qui rongent les vignes. Aussi sont-ils parmi les Érythréens les seuls chez qui ces insectes n'existent

* Je lis avec Holstenius Μιμαντα, au lieu de Μιλιῦντα.

‹1› Vingt lieues. C'est la distance, par mer, du *Port des Achéens*, voisin de l'embouchure du Mendéré, à Adramytti, près de laquelle se trouvoit l'ancienne *Chrysa*. G.

‹2› Suivant Apollodore [1], ce fut Cilix, fils d'Agénor, qui donna son nom à la Cilicie.

[1] Lib. III, cap. 1.

PAGE 613.
* Il faut lire avec quelques manuscrits γίνεσθαι, et non pas γενέσθαι.
** Comme chez les Romains la divinité *Robigo*, honorée pour la même fin.

point *. Les Rhodiens ont dans leur pays un temple d'Apollon *Erythibius* **, [afin que leurs blés soient garantis] de la rouille, nommée en grec *erysibe*, qu'ils prononcent *erythibe*. Chez les Æoliens de l'Asie, *Pornopion* est le nom d'un mois de l'année, dans lequel ils offrent un sacrifice à Apollon [nommé de même] *Pornopion*, des *parnopes*, mot qui, dans le dialecte des Bœotiens, se prononce *pornopes* ‹1›.

Le pays où est Adramyttium appartient à la Mysie : il étoit jadis aux Lydiens; et encore aujourd'hui l'on montre dans Adramyttium des *portes Lydiennes*, parce que cette ville a, dit-on, été fondée par les Lydiens.

* Je lis Μυσίας δὲ καὶ Ἄστυρα κ. τ. λ. avec double conjonction.

Astyra est aussi censée * appartenir à la Mysie. C'est un bourg peu distant d'Adramyttium : autrefois c'étoit une petite ville, où étoit le temple de Diane Astyrène, situé dans un bois sacré, et administré avec une grande vénération par les Antandriens, qui en sont les plus proches voisins. Elle est à 20 stades de l'ancienne Chrysa, dont le temple * étoit de même dans un bois. Là est aussi [ce qu'on appelle] *le retranchement d'Achille*.

* *Suprà*, pag. 212.

A 50 stades dans l'intérieur des terres est Thébé déserte, qui, suivant Homère, étoit sous *Placos couvert de forêts* *. Cependant on n'y trouve plus ni l'endroit nommé *Placos* ou *Plax*, ni aucune forêt, quoiqu'elle soit dans le voisinage de l'Ida. Thébé est à

PAGE 614.
* Iliad. lib. VI, vers. 396-397.

‹1› Un peu plus haut, suivant Strabon, *parnopes* signifioit *sauterelles*. Ici Toup, autorisé par l'altération du mot insignifiant μισις du texte, que Casaubon avoit très-heureusement changé en μείς τις, *un mois*, prétend qu'il faut changer ce mot en μυῖα τις, *une espèce de mouche*, et il entend par-là des moucherons auxquels on donnoit le nom de *parnopes*. Il est vrai que le scholiaste d'Aristophane [1] dit que ce dernier mot signifioit, selon les uns, *sauterelles*, et, selon d'autres, *moucherons*; et que Suidas [2] y ajoute une troisième signification, celle d'*abeilles sauvages* : mais je doute qu'on puisse l'entendre ici dans l'un ou dans l'autre de ces deux sens; d'autant plus que, dans tous les autres exemples que Strabon rapporte, il est question des dommages causés aux fruits de la terre. Quant à la double orthographe de *parnopes* ou *pornopes*, Strabon nous fournira dans la suite [3] l'occasion d'en remarquer des exemples semblables.

[1] In *Av.* vers. 185. = [2] In Πάρνοψ. = [3] *Infrà*, pag. 228, not. 1 et 2.

environ 70 stades d'Astyra et à 60 d'Andeira. Mais tous ces noms ne désignent plus que des lieux déserts ou mal peuplés, ou [des fleuves qui ne sont que] des torrens ; ils ne sont devenus célèbres que [pour avoir été le théâtre des événemens rapportés] par l'histoire ancienne. PAGE 614.

§. LIX. Adramyttium et quelques autres villes.

MAIS les villes remarquables d'aujourd'hui, sont Assus et Adramyttium. Cette dernière a essuyé des malheurs pendant la guerre de Mithridate ; car le général Diodore, pour faire sa cour à ce prince, égorgea le sénat de la ville, quoiqu'il se donnât pour philosophe de la secte des Académiciens, qu'il fût avocat et qu'il professât publiquement la rhétorique. Puis il suivit le roi dans le Pont ; mais, après la chute de ce prince, il reçut la punition de ses crimes. Assailli d'accusations portées de tous côtés contre lui, et ne pouvant soutenir une pareille infamie, il se fit honteusement mourir de faim dans ma patrie.

Adramyttium a produit Xénoclès, orateur célèbre, partisan du style Asiatique, mais qui étoit un plaideur intrépide, s'il en fut jamais (1). Il plaida devant le sénat de Rome, en faveur de l'Asie, accusée de favoriser Mithridate.

Près d'Astyra est le lac connu sous le nom de *Sapra* *; il est plein de gouffres, et se dégorge dans un endroit du rivage de la mer bordé de roches.

* C'est-à-dire, *putride.*

Sous Andeira est un temple de la Mère des dieux surnommée *Andeirène*, ainsi qu'une caverne qui s'étend sous terre jusqu'à *Palæa*, habitation située à 130 stades d'Andeira. Ce qui fit découvrir

(1) Le texte porte, τοῦ ΜΕ'Ν Ἀσιανοῦ χαρακτῆρος ἀγωνιστὴς, εἴπερ ἄλλος. M. Tzschucke a cru y remédier en insérant après le mot ἀγωνιστὴς la particule δὲ que portent plusieurs manuscrits, et en changeant la ponctuation. Je doute que cela suffise pour la correction du texte ; je présume que les copistes auront sauté un mot, tel que ζηλωτὴς, ou quelque autre synonyme. Avec ce mot, la phrase devient régulière, et l'opposition entre les deux conjonctions plus marquée, τοῦ ΜΕ'Ν Ἀσιανοῦ χαρακτῆρος ΖΗΛΩΤΗ'Σ, ἀγωνιστὴς ΔΕ', εἴπερ ἄλλος, à moins qu'on ne préfère de retrancher la particule μὲν, et de lire tout simplement, τοῦ Ἀσιανοῦ χαρακτῆρος ἀγωνιστὴς, εἴπερ ἄλλος.

PAGE 614. ce souterrain, fut un bouc ‹1› qui y tomba, et qui fut retrouvé le lendemain près d'Andeira par le chevrier, lequel s'y rendoit par hasard pour offrir un sacrifice.

Atarnée fut le lieu de résidence du tyran Hermias *.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 207.

Viennent ensuite Pitane, ville Æolienne avec deux ports, et le fleuve Événus qui passe auprès, et d'où part l'aqueduc qui conduit l'eau à Adramyttium. Pitane fut la patrie d'Arcesilas, philosophe Académicien, et condisciple de Zénon de Citium chez Polémon. Il y a aussi à Pitane un lieu nommé *Atarnée sous Pitane*, et qui est situé sur le bord de la mer en face de l'île *Elæussa*.

On dit que les briques de Pitane surnagent sur l'eau, de même que cela arrive à une espèce de terre de la Tyrrhénie ‹2›; car cette terre se trouvant plus légère qu'un égal volume d'eau ‹3›, doit [naturellement] surnager. Posidonius raconte qu'il a vu en PAGE 615. Ibérie une espèce de terre argileuse dont on se sert pour polir la vaisselle d'argent, et dont on fait des tuiles qui surnagent sur l'eau.

Après Pitane vient le fleuve Caïcus * qui se décharge dans le golfe Élaïtique, à 30 stades de cette ville. A 12 stades au-delà du Caïcus, est *Elæa* *, ville appartenant encore aux Æoliens,

* Riv. de Bergamo.

* Ialéa.

‹1› La conjecture de Casaubon, χιμάρυ, *un bouc* (au lieu de χειμάῤῥυ, *un torrent*), est de plus confirmée par la version Italienne, *un becco.*

‹2› Καθάπερ καὶ ἐν τῇ Τυῤῥηνίᾳ ΝΗΣΙ'Σ ΠΕΠΟΝΘΕ. On peut voir sur ce passage les diverses conjectures des critiques, rassemblées dans l'édition de M. Falconer. Il a été rendu dans ce sens, *de même que cela arrive à une petite île de la Tyrrhénie.* Mais pour que le texte fut grec, et qu'il présentât le sens qu'on prétend lui donner, il faudroit au moins qu'il fût ainsi conçu, ὅπερ καὶ ἐν τῇ Τυῤῥηνίᾳ νησίς τις πέπονθε. Ce n'est cependant ni l'une ni l'autre de ces leçons qu'il faut suivre. Strabon a dit, si je ne me trompe, Καθάπερ καὶ ἐν τῇ Τυῤῥηνίᾳ ΓΗ͂ ΤΙΣ ΤΟ͂ΥΤΟ ΠΕ'ΠΟΝΘΕ: ce que j'ai rendu par cette phrase, *de même que cela arrive à une espèce de terre de la Tyrrhénie.*

‹3› *Un égal volume d'eau*, τῦ 'ΕΠΙΣΟ'ΓΚΟΥ ὕδατος. La conjecture de Xylander, ἐπισόγκυ, ne signifie rien. M. Schneider, qui, dans son Dictionnaire Grec-Allemand, cite ce composé singulier, d'après cette seule autorité de Strabon, présume avec plus de raison qu'il faut lire τῦ ἰσόγκυ ὕδατος. Mais Bréquigny me paroît avoir mieux rencontré, en divisant le composé, τῦ 'ΕΠΙ'ΣΟΥ "ΟΓΚΟΥ ὕδατος.

et

et qui sert de port aux habitans de Pergame ‹1›, dont elle est éloignée de 120 stades. PAGE 615.

A 100 stades plus loin est Cané *, promontoire opposé à celui de Lectum *, avec lequel il forme le golfe d'Adramyttium, dont le golfe Élaïtique fait partie.

* Cap Coloni.

* Cap Baba.

Canæ *, petite ville des Locriens venus de Cynus, est située dans le canton de *Canæa*, en face de l'extrémité la plus méridionale de Lesbos *. Ce canton s'étend jusqu'aux Arginusses et au cap qui est au-dessus ‹2›.

* Coloni.

* L'île de Mityléni.

Quelques-uns donnent à ce cap le nom d'*Æga* *, qui [chez les Grecs] est aussi celui de la chèvre; mais il faut [au contraire] prononcer la seconde syllabe de ce mot longue [avec l'addition de la lettre N], *Ægân*, comme on prononce *Actân* et *Archân* ‹3›;

* Accusatif du mot *Æx*, qui signifie *chèvre*.

‹1› *Elæa, ville appartenant encore &c.* Le texte, par sa mauvaise ponctuation, signifieroit, *Elæa, ville appartenant aux Æoliens, et qui est encore une de celles qui servent de port &c.* Il faut le distinguer ainsi, Ἐλαία, πόλις Αἰολικὴ καὶ αὕτη, Περγαμηνῶν ἐπίνειον, comme le porte notre manuscrit 1393.

‹2› C'est le cap Coloni, et les îles qui conservent le nom d'Arginusi. G.

‹3› Tout ce passage est bien difficile à débrouiller: ἣν ΑἼΓΑ τινὲς ὀνομάζουσιν ὁμωνύμως τῷ ζώῳ· δεῖ δὲ μακρῶς τὴν δευτέραν συλλαβὴν ἐκφέρειν, ΑἸΓΑ͂Ν, ὡς ἈΚΤΑ͂Ν καὶ ἈΡΧΑ͂Ν. Il n'y a point de doute que le premier de ces mots écrits en lettres capitales, pour qu'il soit homonyme de *chèvre*, ne doive être ΑἼΓΑ, comme portent les anciennes éditions et plusieurs manuscrits du nombre desquels est le nôtre 1393, et non pas αἰγᾶ, αἰγὰ ou αἰγᾶν, comme on lit dans d'autres. Αἶγα est l'accusatif du nom Αἴξ *[Æx]*, qui signifie *chèvre*, et qu'Artémidore [1] donnoit en effet à ce promontoire. Mais, comme la langue Française n'a point de cas, ceci mérite quelques éclaircissemens. Les Grecs vouloient-ils indiquer au nominatif la position du promontoire par rapport à l'île de Lesbos; ils devoient dire, suivant Artémidore, *le cap ÆX* [Αἴξ] *est en face de Lesbos*; suivant Strabon, *le cap ÆGÂ* [Αἰγᾶ] *est en face de Lesbos*. Le premier, *Æx*, signifie *chèvre*, ce que vouloit Artémidore; le second, *Ægâ*, dans le dialecte Dorique (au lieu d'*Ægê*, Αἰγῆ), veut dire *peau d'une chèvre*. S'ils vouloient employer le nom à l'accusatif, ils disoient, par exemple, suivant Artémidore, *nous avons doublé le cap ÆGA* [Αἶγα]; suivant Strabon, *nous avons doublé le cap ÆGÂN* [Αἰγᾶν]. Jusqu'ici la chose me paroît claire; mais ce qui suit, δεῖ δὲ μακρῶς .... ὡς ἈΚΤΑ͂Ν καὶ ἈΡΧΑ͂Ν, ne laisse pas d'être difficile à expliquer. Ces deux mots sont des génitifs pluriels Doriques, le premier au lieu d'ἈΚΤΩ͂Ν, *des rivages*; le second au lieu d'ἈΡΧΩ͂Ν, *des commencemens*; et cependant on s'attendoit à trouver ici des exemples d'accusatifs singuliers, ἈΚΤΆΝ, *rivage*, et ἈΡΧΆΝ, *commencement*;

[1] Apud *Steph. Byzant.* in Αἶγα.

PAGE 615. car c'est le même nom que portoit autrefois toute la montagne, qu'on appelle aujourd'hui *Cané* ou *Canæ*.

Cette montagne est entourée, au midi et à l'occident, par la mer; à l'orient, par la plaine du Caïcus; au septentrion, par l'Élaïtide: elle est assez ramassée, si ce n'est qu'elle penche un peu vers la mer Ægée, dont ‹1› elle tiroit aussi le nom [d'*Ægâ*], qui est aujourd'hui resté au seul cap, que Sapho nomme ainsi; le reste portant [comme nous venons de le dire] celui de *Cané* ou *Canæ*.

§. LX. Ville de Teuthranie, et origine de son nom.

ENTRE Elæa, Pitane, Atarnée et Pergame, en-deçà du Caïcus, est Teuthranie, située à 70 stades de chacune de ces villes.

Teuthras [dont elle tire son nom] fut, dit-on, roi des Ciliciens et des *Mysi*. Suivant Euripide ‹2›, Aléus ayant découvert que sa fille Augé avoit été violée par Hercule, l'enferma dans un

car la différence de l'accent ne fait rien ici, puisque la dernière syllabe de ces accusatifs est également longue, comme Strabon veut que le soit celle d'*ÆGÂN* [Αἰγᾶν]. S'il vouloit des exemples qui fussent conformes à ce dernier mot pour la quantité, l'accent et le cas, il pouvoit en citer, *sycân* [συκᾶν, *figuier*], ou quelque autre mot de cette forme. On pourroit soupçonner qu'Ἀκτᾶν est ici employé dans son acception de *sureau* [ἀκτέαν, ἀκτῆν, et, selon le dialecte Dorique, ἀκτᾶν]; mais il reste toujours 'ΑΡΧΑ͂Ν, à moins qu'on ne veuille changer ce mot en 'ΑΡΚΤΑ͂Ν, *peau d'ours*.

‹1› On se tromperoit ici, si l'on traduisoit, *vers la mer Ægée, à laquelle elle a donné ce nom;* et c'est ce qui est arrivé à Bréquigny. Cependant, sans parler des autres traducteurs qui ont entendu ce passage comme nous, Strabon non-seulement se seroit exprimé d'une manière impropre, en rapportant le pronom αὐτῷ à πέλαγος et non à ὄρος, mais encore il seroit en contradiction avec lui-même, puisqu'il a dit ailleurs [1] que la mer Ægée étoit ainsi nommée, non pas d'une montagne, mais d'*Ægæ*, ville de l'Île d'Eubée.

‹2› Ce récit se trouvoit vraisemblablement dans l'*Augé*, tragédie d'Euripide, qui n'existe plus, et dont Clément d'Alexandrie nous a conservé un fragment précieux. Augé, qui, suivant Euripide, étoit accouchée dans le temple même de Minerve, adressant la parole à la déesse, dit:

. . . . . . Σκῦλα μὲν βροτοφθόρα
Χαίρεις ὁρῶσα, τῶν νεκρῶν ἐρείπια,
Κ'οὐ μιαρά σοι ταῦτ' ἐστίν· εἰ δ' ἐγὼ τίκω,
Δεινὸν τόδ' ἡγῇ . . . .

Tu te plais à voir les dépouilles sanglantes, restes des victimes de la guerre, et tes yeux n'en sont pas souillés; et cependant tu me fais un crime d'être accouchée dans ton temple [2].

Au reste, cette tradition diffère du récit d'Alcidamas, suivant lequel Augé étoit accouchée sur le mont Parthenius [3].

[1] Lib. VIII, pag. 386; tom. III, pag. 275 de la trad. Franç. = [2] Voyez *Apollodor.* tom. II, pag. 416, édit. de Clavier. = [3] *Idem*, *ibid.*

coffre avec son fils Télèphe, et la jeta dans la mer : mais le coffre, ayant, par le soin de Minerve, traversé la mer, entra dans l'embouchure du Caïcus; et Teuthras en ayant tiré Augé et son fils, épousa la mère et adopta l'enfant *. PAGE 615.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 106 et 109.*

Ce n'est là qu'une fable ; et il faut que quelque autre aventure ait été cause que la fille d'Arcas devint l'épouse du roi des *Mysi*, et son fils successeur de ce roi.

Quoi qu'il en soit, on croit généralement que Teuthras et Télèphe régnèrent dans le canton de la Teuthranie et du Caïcus. Homère ne dit, au sujet de cette histoire, que ce peu de mots: *[Néoptolème] tua le héros Eurypyle fils de Télèphe ; grand nombre de* Ceteii, *ses compagnons, furent tués autour de lui, à cause des présens de femmes* *.

* Odyss. lib. XI, vers. 521.

Mais ces mots sont pour nous une énigme plutôt qu'un fait historique; car nous ignorons quels sont ces *Ceteii*, et que signifie cette expression, *à cause des présens de femmes*. Les grammairiens qui prétendent nous l'expliquer par le rapprochement d'autres fables, nous amusent de paroles, sans résoudre la question ‹1›. PAGE 616.

Laissons donc ces incertitudes, et attachons-nous à des choses

‹1› Les explications qu'on a données de ce passage d'Homère, sont les suivantes. Eurypyle, fils de Télèphe, sollicité par Priam de venir à son secours, lui répondit qu'il ne pouvoit pas le faire sans la permission d'Astyoché, sa mère. Priam s'adressa à cette princesse, et par de riches présens il obtint d'elle qu'elle permît à son fils d'aller au secours des Troyens. Jusqu'ici c'est un historien, Acusilas, qui parle: mais les grammairiens suivoient une autre tradition, suivant laquelle ce n'est pas à la mère, mais à la femme de Télèphe, que ces présens furent envoyés, pour qu'elle décidât son mari à prendre part à la guerre de Troie. D'autres, rejetant l'une et l'autre de ces traditions, prétendoient que par *présens de femmes* Homère entendoit l'offre que Priam fit d'une de ses filles à Eurypyle, s'il vouloit le secourir. Quant au nom de *Ceteii*, l'opinion de ceux qui l'ont regardé comme nom ethnique d'un peuple de la Mysie, paroît la plus vraisemblable. Les diverses explications et étymologies que d'autres en ont données, sont si extravagantes, que ce seroit abuser du temps que de les rapporter [1]. Parmi les modernes, Bryant prétend que les *Ceteii* n'étoient que des pirates qui infestoient les côtes de l'Asie, et qui en forçoient les habitans à leur donner des filles pour tribut; et c'est ce tribut, selon lui, qu'Homère nomme *des présens de femmes* [2].

[1] Voyez *Schol.* in *Iliad.* lib. XI, vers. 520. — [2] *Voyez* la note de M. *Falconer* sur ce passage de *Strabon*.

PAGE 616. plus claires. Il paroît, d'après Homère, qu'Eurypyle avoit régné aux environs du Caïcus, en sorte qu'il est possible qu'il eût régné aussi sur une portion des Ciliciens, qui pouvoient aussi bien être partagés en trois qu'en deux * États.

* Voyez ci-dessus, pag. 210.

Ce qui favorise cette opinion, est le petit fleuve ou torrent nommé *Ceteium*, qu'on voit dans l'Élaïtide. Il se jette dans un autre fleuve semblable, puis dans un troisième, et toutes ces eaux finissent par se rendre dans le Caïcus.

Celui-ci ne vient point de l'Ida, comme le dit Bacchylide ‹1›. Il n'y a rien de vrai non plus dans ce que dit Euripide de Marsyas, qu'*il habitoit la célèbre ville de Celænæ, à l'extrémité de l'Ida;* car cette ville est bien loin de cette montagne, de même que les sources du Caïcus, lesquelles se voient dans une plaine.

Mais une montagne nommée *Temnum* sépare cette plaine de celle d'Apia, située dans l'intérieur des terres, au-dessus de la plaine de Thébé. Du *Temnum* vient le fleuve Mysius, qui se jette dans le Caïcus, au-dessous des sources de celui-ci; et c'est à la jonction de ces deux rivières que, suivant quelques commentateurs, Æschyle fait allusion, lorsqu'il dit, au commencement du prologue des Myrmidons : *Hélas! Caïcus! Hélas! eaux du Mysius!*

Près des sources du Caïcus est le bourg *Gergitha*, où Attalus* transféra les habitans de Gergitha* de la Troade, après avoir pris cette ville.

* Roi de Pergame.

* Voyez ci-dessus, pag. 156.

‹1› M. Falconer remarque que Lucain étoit aussi dans la même erreur au sujet des sources du *Caïcus*.

CHAPITRE II.

De l'Æolide, et spécialement de l'île de Lesbos.

Situation et étendue de l'île de Lesbos. — Ville de Méthymne. — Mitylène et quelques autres villes. — Hommes illustres sortis de Mitylène et des autres villes de Lesbos. — Les Hécatonnèses. — Pordosélène ; étymologie de ce nom et de quelques autres noms semblables.

PAGE 616. §. I.er Situation et étendue de l'île de Lesbos. * Aujourd'hui Mityléni.

COMME Lesbos *, située le long et en face de la côte, depuis Lectum jusqu'à *Cané*, est une île très-remarquable, et qu'elle est entourée d'autres petites îles, les unes dans la haute mer, les autres dans l'espace qui sépare Lesbos du continent, il est temps que nous en donnions la description ; car cette île non-seulement appartient à l'Æolide, mais elle est encore la capitale, pour ainsi dire, des villes Æoliennes. Nous commencerons donc au point d'où nous sommes partis pour faire la description de la côte opposée à Lesbos.

* Cap Baba. ** Asso.

Dans le trajet de Lectum * à Assus **, on rencontre les premières terres de Lesbos, près de Sigrium ‹1›, qui est le cap septentrional de l'île.

§. II. Ville de Méthymne.

C'EST à-peu-près dans cet endroit de l'île qu'est située la ville de Méthymne, à 60 stades de la côte comprise entre *Polymedium* et *Assus*. L'île entière a 1100 ‹2› stades de tour ; en voici le détail.

‹1› C'est le cap Sigri d'aujourd'hui. Strabon auroit dû dire que ce cap étoit le promontoire occidental de Lesbos. Quelques portions de cette île sont plus septentrionales que le cap Sigri. G.

‹2› C'est le même nombre de stades qu'on trouve dans Agathémère ; et les manuscrits ne varient point dans cet endroit du texte de Strabon. Cependant M. Falconer présume qu'au lieu de χιλίων ἑκατὸν, 1100, on

PAGE 616. De Méthymne, laissant l'île à droite, jusqu'à Malia, qui en est le cap le plus méridional, situé précisément en face de *Cané*, on

PAGE 617. compte 340 stades; de là à Sigrium, 560, ce qui fait la longueur de l'île; de Sigrium à Méthymne, 210 ‹1›.

§. III. Mitylène et quelques autres villes.

ENTRE Méthymne et Malia, est placée Mitylène, la plus grande ville de l'île, à 70 stades de Malia, à 120 de *Cané*, et autant des Arginusses ‹2›, qui sont trois petites îles voisines du continent et adjacentes à *Cané* ‹3›. La partie la plus étroite de l'île est au bourg *Ægeirus*, situé au territoire de Méthymne, entre cette ville et Mitylène, à 20 stades de ce qu'on appelle l'euripe de Pyrrha ‹4›. Pyrrha est sur la côte occidentale de Lesbos, à 100 stades de Malia.

Mitylène a deux ports : l'un fermé au midi, propre à recevoir des galères, avec une darse qui peut contenir cinquante vaisseaux ‹5›; l'autre au nord, grand et profond, et défendu par un

devroit lire χιλίων ἑκατὸν καὶ δέκα, 1110, pour que les sommes partielles additionnées s'accordassent avec le nombre total. Je serois plutôt porté à retrancher les 10 stades du nombre des 210 [διακοσίων σταδίων] qui formoient la distance de Sigrium à Méthymne. Eustathe [1] s'est trompé en réduisant le nombre total à 1000. Suivant Pline [2], au contraire, les anciens évaluoient le circuit de Lesbos à 195 milles, et suivant Isidore, à 168. Le premier de ces nombres feroit 1560, et le second, 1344 stades.

‹1› Ces mesures, prises de cap en cap, paroissent justes en stades de 700. Si l'on part du cap Sigri, elles placent *Methymna* dans le petit golfe voisin de Tariskiéri, et le promontoire *Malias* au cap Sainte-Marie.

Il faudroit des cartes plus détaillées et plus exactes que celles que nous possédons, pour juger où est l'erreur de 10 stades, ou d'un quart de lieue, dont il est parlé dans la note précédente. G.

‹2› Thucydide [3] parle des Arginusses, comme si elles faisoient partie du continent, vraisemblablement parce que le bras de mer qui les en sépare est fort étroit [4]. Selon Chisbull [5], ces îles sont les *Moschonnesia* [Μοσχονήσια] d'aujourd'hui ; Melétius [6] donne ce dernier nom aux *Hécatonnèses*, dont Strabon parlera bientôt.

‹3› Ces différentes mesures sont exactes en stades de 700. Mitylène conserve le nom de Mityléni. G.

‹4› Cet euripe me paroît être l'entrée du golfe actuel d'Iéro, l'ancien golfe de *Pyrrha*. G.

‹5› J'ai suivi la correction de Wesseling [7], et je lis, ὧν ὁ νότιος κλειστὸς τριηρικός,

[1] In *Dionys. Perieget.* vers. 537. = [2] Lib. V, cap. 31. = [3] Lib. VIII, cap. 101. = [4] Voyez *Diodor. Sicul.* lib. XIII, cap. 97. = [5] *Voyez* la note de M. Falconer. = [6] *Geograph.* pag. 486. = [7] Ad *Diodor. Sicul.* lib. XIII, cap. 79.

môle. Devant ces deux ports est une petite île, sur laquelle est bâtie une partie de la ville. PAGE 617.

§. IV. Hommes illustres sortis de Mitylène et des autres villes de Lesbos.

MITYLÈNE est pourvue de tout ce qui contribue à rendre une ville agréable : elle a produit des hommes illustres; anciennement Pittacus, l'un des sept sages ; le poëte Alcée, et son frère Antimenidas, qui, au dire d'Alcée, *s'étoit signalé par un grand exploit, en combattant pour les Babyloniens, qu'il délivra de bien des peines en tuant un guerrier vaillant,* qu'Alcée qualifie de *lutteur des rois* ‹1›.

De leur temps florissoit aussi Sapho, femme extraordinaire : de mémoire d'homme, il n'a pas existé, que je sache, une autre femme qui lui soit comparable, à beaucoup près, en fait de poésie.

A cette époque, Mitylène eut plusieurs tyrans à cause des dissensions de ses habitans, et c'est de ces dissensions que parle Alcée dans ses poëmes intitulés *Stasiotiques* *. Pittacus fut aussi un de ces tyrans. Alcée [dans ses vers] ne l'épargne pas plus ‹2›

* C'est-à-dire, *qui traitent des factions.*

καὶ ναύσταθμον ναυσὶ πεντήκοντα. Cette correction est fondée sur un passage parallèle de Strabon, que voici [1] : *Κνίδος, δύο λιμένας ἔχουσα, ὧν τὸν ἕτερον κλειστὸν τριηρικὸν, καὶ ναύσταθμον ναυσὶν εἴκοσι.*

‹1› *De lutteur des rois.* J'ai donné aux mots, *βασιλήων παλαιστὰν*, le même sens que leur donnent Xylander et l'ancienne version Latine. Bréquigny les a rendus par *champion des rois ;* le traducteur Italien, au contraire, par *adversaire des rois [aversario dei re].* Ce qui suit immédiatement, 'ΑΠΟΛΙΠΟΝΤΑ *μόνον ἀνίαν τ' ἀχέων ἀποπέμψαντα*, est une énigme pour moi, et je l'ai retranché de ma version. Voici comment d'autres se sont tirés d'embarras : l'ancien traducteur Latin dit, *ac solo relicto* [il a donc lu 'ΑΠΟΛΕΙΦΘΕΝΤΑ] *et calamitate oppresso ;* Xylander, *relinquentem* [*ἀπολιπόντα*] *solum, et molestiam dolorum amolitum esse ;* la version Italienne porte, *e lasciato* [*ἀπολειφθέντα*] *solo fu rimandato da loro tristo et doloroso.* Encore une fois, j'aime mieux avouer mon insuffisance, que de m'exposer à traduire un texte qui, dans l'état où il est, ne me paroît point susceptible de traduction.

‹2› Entre autres sobriquets injurieux qu'Alcée donnoit à Pittacus, et que Diogène Laërce [2] nous a conservés, on trouve celui de *Zophodorpidas.* Cette épithète signifie, *qui soupe sans lumière ;* cependant Plutarque [3] l'explique par *un homme qui soupe en mauvaise compagnie*, ou *dont les soupers sont des orgies.*

[1] Lib. XIV, pag. 656. = [2] Lib. I, segm. 81. = [3] *Symposiac.* lib. VIII, quæst. 6.

PAGE 617.

* Les fils ou descendans de Cléanax.

que Myrsile ‹1›, Mégalagyre ‹2›, les Cléanactides * et quelques autres, quoique lui-même ne soit pas sans reproche relativement à ces révolutions politiques.

Pittacus ne fit usage du pouvoir absolu ‹3› que pour détruire le despotisme des factions; mais, aussitôt après l'exécution de ce dessein, il rendit à la ville la faculté de se gouverner par ses propres lois.

Dans des temps beaucoup plus modernes, Mitylène a donné naissance au rhéteur Diophane; et de notre temps, à Potamon ‹4›, à Lesboclès, à Crinagoras, et à l'historien Théophane ‹5›.

‹1› Ce fut à ce Myrsile que Pittacus dit un jour, que la plus méchante des bêtes sauvages étoit un tyran, et des bêtes apprivoisées, un flatteur [1].

‹2› Simson [2] propose avec beaucoup de probabilité de lire, Μελάγχρῳ, *Mélânchre*, au lieu de Μεγαλαγύρῳ, *Mégalagyre*. En effet, ce fut Mélanchre, tyran de Lesbos, que renversa Pittacus, aidé par les frères du poëte Alcée [3].

‹3› Selon d'autres [4], ce furent ses concitoyens mêmes qui lui conférèrent cette espèce de dictature. Il l'exerça pendant dix ans, espace de temps dont il eut probablement besoin pour éteindre les factions. Entre autres belles qualités qu'on attribue à Pittacus, on loue son humanité et sa justice. Il eut l'occasion et le pouvoir de se venger d'Alcée pour toutes les invectives que celui-ci avoit vomies contre lui, et il ne le fit point, disant que le pardon étoit préférable à la vengeance. Il pardonna également au meurtrier de son fils Tyrrhæus. Ses concitoyens, lui ayant permis, en reconnoissance de la prise de Sigeum sur les Athéniens [5], de s'approprier autant de terres qu'il lui plairoit, il se contenta de l'espace de terrain que son javelot lancé avoit parcouru [6]. Il refusa pareillement les magnifiques présens du roi Crœsus, en disant qu'il possédoit le double de ce qu'il lui falloit pour vivre [7].

‹4› Diophane étoit ami de Tiberius Gracchus, et fut victime de cette amitié [8]. Potamon professa la rhétorique à Rome. Les écrits qu'on cite de lui sont, *le Parfait Orateur*, la *Vie d'Alexandre-le-Grand*, *Éloge de César*, *Éloge de Brutus*, et les *Annales des Samiens;* car c'est ainsi qu'il faut nommer ce dernier ouvrage, Ὧρος Σαμίων, et non pas, comme il est écrit dans Suidas [9], Ὅρος Σαμίων, *les Frontières* ou *les Limites des Samiens.* Potamon se concilia la bienveillance de l'empereur Tibère, au point que, voulant retourner dans sa patrie, il eut de ce prince un sauf-conduit conçu en ces termes: *Si quelqu'un osoit faire du tort à Potamon, fils de Lesbonax, qu'il réfléchisse s'il est capable de me faire la guerre.* Ποτάμωνα Λεσβώνακτος εἴ τις ἀδικεῖν τολμήσει, σκεψάσθω εἰ μοι δυνήσεται πολεμεῖν [10]. Casaubon s'étonne avec raison de ce que Strabon n'a pas mis au nombre des hommes illustres sortis de Mitylène, le philosophe Lesbonax, père de ce même Potamon [11].

‹5› Il n'y a peut-être que Strabon qui

[1] *Plutarch. Sept. Sapient. Conviv.* vol. VI, pag. 557, edit. Reiske. — [2] *Chronic.* ad olympiad. XLII, pag. 571. — [3] *Diogen. Laert.* lib. 1, segm. 74, et *Suidas* in Πιττακός. — [4] *Diogen. Laert.* lib. 1, segm. 75. — [5] *Voyez* Strab. *suprà*, pag. 181. — [6] *Plutarch.* vol. IX, pag. 265 et 405, edit. Reiske. — [7] *Diogen. Laert.* lib. 1, segm. 75. — [8] *Plutarch.* in *Tiber. Gracch.* §. 8 et 20. — [9] In Ποτάμων. — [10] *Hesych. Illustr.* pag. 36, edit. Meurs. — [11] *Suidas*, in Λεσβώναξ.

Ce

Ce dernier possédoit de plus la science des affaires politiques, Page 617.
et ce mérite ‹1› contribua principalement à lui concilier l'amitié du grand Pompée, qu'il aida efficacement dans toutes ses entreprises ‹2›; ce qui le mit à portée d'embellir sa patrie, soit par les
soins de Pompée, soit par les siens propres ‹3›, et le rendit le plus Page 618.
illustre des Grecs. Il laissa un fils, Marcus Pompée ‹4›, qu'Auguste nomma gouverneur de l'Asie, et qui est aujourd'hui au nombre des meilleurs amis de Tibère.

Les Athéniens risquèrent de se couvrir d'une honte ineffaçable, par le décret qu'ils avoient rendu pour égorger les habitans de Mitylène depuis l'âge de puberté : mais ils ne tardèrent pas à s'en repentir, et le contre-ordre envoyé à leurs généraux n'y précéda que d'un jour l'époque fixée pour l'exécution du décret [a].

[a] *Voyez* Thucyd. lib. III, cap. 36 et 49, et Diodor. Sicul. lib. XII, cap. 55.

La ville de Pyrrha est détruite; il n'y a plus que son faubourg qui soit habité : elle a un port situé à 80 stades de Mitylène.

Après Pyrrha vient Eressus ‹5›, bâtie sur une colline qui s'étend jusqu'à la mer, et d'où l'on compte 28 stades jusqu'à Sigrium.

fasse mention de Crinagoras. Pline[1] parle d'un statuaire nommé *Lesboclès*, et qui, d'après ce nom, paroit avoir été originaire de Lesbos. On trouve dans Athénée[2] un autre statuaire de Mitylène, nommé *Lesbothemis*. Théophane est connu comme historien, et plus encore comme ami intime de Pompée[3].

‹1› *Et ce mérite &c.* Je corrige le texte, en lisant *μάλιστα διὰ τὴν ἀρετὴν* ΤΑΥΤΗΝ, au lieu de .... ΑΥΤΗΝ. Le traducteur Italien dit aussi, *per questa virtù principalmente.*

‹2› *Qu'il aida efficacement dans &c.* Malheureusement il contribua aussi à sa fin tragique, par le conseil qu'il lui donna de passer en Ægypte, où il fut la victime des ministres de Ptolémée[4].

‹3› Pompée rendit la liberté à Mitylène par amitié pour Théophane[5], qui reçut de ses concitoyens, pour ce bienfait et d'autres libéralités, des honneurs divins. Il existe une médaille du cabinet de Tiepolo à Venise, frappée par les Mityléniens, et sur laquelle on voit le buste de l'ami de Pompée, avec cette inscription : ΘΕΟΦΑΝΗΣ ΘΕΟΣ ΜΥ. *Theophanes Deus Mytilenæorum.*

‹4› *Il laissa un fils, Marcus Pompée,* υἱὸν τε ἀπέλιπε Μάρκον Πομπήϊον. On a proposé de lire *υἱωνὸν*, *petit-fils*, au lieu de *υἱὸν*, *fils*. On présume de plus, d'après Tacite, qu'il faudroit changer Μάρκον, *Marcus*, en Μάκρον, *Macrus*. On peut consulter sur toutes ces conjectures les notes qui accompagnent le texte Grec de Strabon, de même que celles de la version Française du XI.e livre *(tom. IV, 1.re partie, pag. 188, note 1).*

‹5› Maintenant Eresso. G.

[1] Lib. XXXIV, cap. 8. = [2] Lib. IV, pag. 182, et lib. XIV, pag. 635. = [3] *Plutarch.* in *Pomp.* §. 37, 42 et 76. = [4] *Ibid.* §. 76. = [5] *Ibid.* §. 42, et *Vell. Patercul.* lib. II, cap. 18.

PAGE 618. Eressus a été la patrie de Théophraste et de Phanias, philosophes Péripatéticiens et disciples d'Aristote. L'ancien nom du premier étoit *Tyrtamus;* c'est Aristote qui le changea en celui de *Théophraste,* tant pour éviter la cacophonie de l'ancien nom, que pour faire allusion à la manière élégante dont s'exprimoit celui qui le portoit *; car Aristote fit de tous ses élèves des hommes habiles dans l'art d'écrire et de parler : mais le plus éloquent de tous fut Théophraste.

* Θεόφραστος, *Théophraste*, signifieroit *divin parleur.*

Après Sigrium, est la ville d'Antissa * avec son port. Vient ensuite Méthymne : de cette dernière étoit Arion, qui, jeté dans la mer par des pirates, selon le récit fabuleux d'Hérodote *, fut transporté à Tænare sur le dos d'un dauphin ; il étoit musicien *citharœde* *.

* *Voyez* ci-dessus, tom. I, *pag. 142*, not. 3, de la trad. Franç.

* Lib. I, cap. 23-24.

* C'est-à-dire, *chanteur qui s'accompagne de la cithare.*

Terpandre, qui exerçoit la même espèce de musique, étoit aussi de l'île de Lesbos ‹1›; il est le premier qui se soit servi d'une lyre ‹2› ayant sept cordes, au lieu de quatre, comme l'attestent ces vers qu'on lui attribue : *En abandonnant la cithare* ‹3› *à quatre cordes, nous t'adresserons de nouveaux hymnes sur une cithare à sept cordes.*

‹1› D'Antissa, ville de Lesbos, suivant Saint Clément d'Alexandrie [1].

‹2› Quoique la lyre soit un instrument différent de la cithare [2], Strabon paroit se servir de ces deux mots comme s'ils étoient parfaitement synonymes, de même que d'autres s'en sont servis; λύρα, κιθάρα, dit Hésychius. Ammonius [3] prétend, d'après Aristoxène, qu'on doit établir une distinction entre *citharis,* qui signifie la même chose que *lyre,* et *cithara,* qui désigne un instrument différent.

‹3› Ici le texte, au lieu de *cithare*, κιθάρα, porte *phorminx*, φόρμιγγι, qui est encore un synonyme de *cithare.* Hésychius pourroit bien avoir eu en vue ce même passage de Terpandre, en consignant dans son Lexique ces mots : Φόρμιγγι, τῇ κιθάρᾳ. Ce que ce lexicographe ajoute ensuite, Φόρμιγξ, κιθάρα ἡ τοῖς ὤμοις φερομένη, semble indiquer qu'on ne donnoit le nom de *phorminx* qu'aux cithares d'un grand volume, qu'on étoit obligé de porter en bandoulière. Si Strabon, ou plutôt Terpandre même, n'eût désigné le nombre des cordes de sa lyre ou cithare, on auroit pu présumer qu'il s'agit de cet instrument à vingt cordes, dont Pindare [4] attribuoit l'invention à ce même Terpandre. Saint Clément d'Alexandrie [5] dit que la *phorminx* étoit une invention des Siciliens, et qu'elle ne différoit guère de la cithare.

[1] *Stromat.* lib. I, pag. 308, edit. 1629. = [2] Voyez *Larcher* sur *Hérodote*, tom. III, pag. 579, édit. de 1802. = [3] Pag. 82, édit. de Valckenaer. = [4] Apud *Athen.* lib. XIV, pag. 635. = [5] *Stromat.* lib. I, pag. 307.

Hellanicus l'historien, et Callias, commentateur de Sapho et d'Alcée, étoient aussi de Lesbos. PAGE 618.

§. V. Les Hécatonnèses.

DANS le détroit entre Lesbos et [la côte d']Asie, il y a une vingtaine de petites îles. Timosthène en porte le nombre jusqu'à quarante. On les appelle *Hécatonnèses* ‹1›. Ce nom est composé à la manière des noms de *Péloponnèse*, *Myonnèse*, *Proconnèse*, *Halonnèse*, l'usage ayant voulu qu'on les écrivît par une double N. *Hécatonnèses* a la même valeur qu'*Apollonnèses* ‹2›, puisqu'*Apollon* porte aussi le nom d'*Hecatus* : car sur toute cette côte, jusqu'à Ténédos, ce dieu est en grande vénération ; on l'y honore, soit sous le nom de *Sminthien*, ou *Cillæen*, ou *Grynéen* ‹3›, soit sous quelque autre dénomination.

§. VI. Pordosélène ; étymologie de ce nom et de quelques autres noms semblables.

PRÈS de ces îles est encore Pordosélène, où l'on trouve une ville portant aussi le même nom, devant laquelle est située une autre île.... plus grande, avec une ville déserte du même nom ‹4›, et dans laquelle est un temple d'Apollon. PAGE 619.

Quelques-uns, voulant éviter les noms dont la signification présente quelque chose d'indécent, prétendent qu'[au lieu de

‹1› Le principal groupe de ces îles porte aujourd'hui le nom de Musco-nisi. G.

‹2› *HÉCATONNÈSES a la même valeur qu'APOLLONNÈSES ;* c'est-à-dire que ces noms signifient tous deux *îles d'Apollon*, *Hecatus* étant un des surnoms de ce dieu. Casaubon observe que, suivant Hérodote et Diodore de Sicile, *Hecatonnèses* veut dire *Cent-îles*, étant composé, non d'*Hecatus*, mais d'*hecaton* [ἑκατὸν], *cent*, et de νῆσος, *îles*.

‹3› Strabon a déjà parlé d'Apollon *Sminthien* [1] et d'Apollon *Cillæen* [2]. Il nous dit que ce dernier nom dérivoit de celui d'un lieu de la Troade appelé *Cilla*. Au sujet d'Apollon *Grynéen*, nous saurons dans la suite [3] qu'il fut ainsi nommé de Grynium, ville de l'Æolide. Il y avoit encore, selon Servius [4], près de Clazomènes, un bois nommé *Grynium* et consacré au culte d'Apollon ; mais il est vraisemblable que Servius s'est trompé en transférant le nom de *Grynium* de l'Æolide à Clazomènes en Ionie [5].

‹4› L'île de *Pordoselene*, et celle dont le nom manque dans le texte de Strabon, paroissent être les deux plus grandes des Musco-nisi. G.

[1] *Suprà*, pag. 193. = [2] *Ibid.* pag. 212. = [3] *Infrà*, pag. 236. = [4] Ad *Virgil. Æneïd.* lib. IV, vers. 345. = [5] Voyez *Cellar. Geograph. antiq.* vol. II, pag. 55.

PAGE 619. *Pordosélène*] il faut nommer cette île *Porosélène*, de même qu'ils veulent que le mont *Aspordenum*, voisin de Pergame, soit nommé *Asporenum*, étant d'une nature rude et stérile, et le temple de la Mère des dieux situé sur cette montagne, temple de la déesse *Asporène* [et non pas *Aspordène*] ‹1›.

Mais que dirons-nous des noms de *Pordalis*, de *Saperde*, de *Perdiccas* ‹2›, et des *habits* ‹3› *pordaques*, expression que Simonide emploie dans ses vers pour dire des *habits trempés*, et du *terrain pordaque*, c'est-à-dire marécageux, qu'on trouve dans les poëtes de l'ancienne comédie ‹4› ?

L'île de Lesbos est à une égale distance de l'île de Ténédos, de celle de Lemnos et de celle de Chios ; cette distance n'excède point le nombre de 500 stades ‹5›.

‹1› Parce que le mot *πορδὴ*, *pet*, entre dans la composition du mot *Pordosélène* [*πορδοσελήνη*], de même que dans celle d'*Aspordenum* [Ἀσπόρδηνον]. En changeant le premier de ces noms en *Porosélène*, on croyoit éviter l'indécence du sens. En prononçant le second *Asporenum*, on prétendoit qu'alors c'étoit un nom composé de *σπόρος*, *semence*, et de l'*α* privatif; étymplogie justifiée en quelque sorte par la stérilité de cette montagne. C'est par une semblable délicatesse que Voltaire vouloit changer le nom de *cul-de-sac* en celui d'*impasse*.

‹2› *Pordalis*, qui a l'air de dériver de *πορδὴ*, *pet*, et qui cependant n'étoit que le *pardalis* prononcé à la manière des Doriens, signifie la femelle du léopard. *Saperde*, nom d'un poisson, et *Perdiccas*, nom d'un des généraux d'Alexandre, ne viennent plus de *πορδὴ*, mais du verbe *πέρδω*, *peter*.

‹3› J'ai suivi la correction de Tyrwhitt en lisant *εἵματα*, *des habits*, au lieu d'*ἱμάντα*, *des courroies*.

‹4› Strabon veut parler d'Aristophane. Ce poëte a employé le mot dont il est ici question dans sa comédie intitulée *la Paix*[1], dans laquelle cependant on lit aujourd'hui *pardaque*, *παρδακὸν*, et non pas *pordaque*, *πορδακὸν*, comme Strabon paroît y avoir lu plus anciennement. Quoi qu'il en soit, cette variation d'orthographe, dont nous avons déjà eu un autre exemple dans le mot *parnopes* et *pornopes*[2], ne provient que de la diversité des dialectes. C'étoient les Æoliens sur-tout qui changeoient la lettre *ᾱ* en *ō*.

‹5› 500 stades de 700 vaudroient environ 14 lieues. L'exactitude des mesures que présente Strabon, dépend de l'emplacement des lieux d'où l'on partoit pour ces différentes îles, et du lieu où l'on y arrivoit. G.

[1] Vers. 1148. = [2] *Suprà*, pag. 214, not. 1.

CHAPITRE III.

Discussion sur quelques Peuples nommés par Homère, et sur quelques Villes de l'Æolide.

Les Ciliciens. — Les Lélèges. — Les Pélasges. — Diverses Villes du nom de Larissa. — Autres Villes Æoliennes. — Ville et Habitans de Cymé. — Hommes illustres de Cymé.

COMME les Lélèges et les Ciliciens ont tant de rapports avec les Troyens, on demande pourquoi ces deux peuples ne sont point nommés dans le Dénombrement [qu'Homère fait] de l'armée de Troie. PAGE 619.

§. I.er Les Ciliciens.

POUR les Ciliciens, il est probable que ce silence vient de ce que, leurs chefs ayant été tués, et leurs villes saccagées, le peu d'hommes qui restoient, se mirent sous la conduite d'Hector.

En effet, Éétion et ses fils furent tués avant qu'on eût fait le dénombrement, ainsi qu'il paroît par ces vers[a] [qu'Homère met dans la bouche d'Andromaque]: *Le divin Achille a tué mon père, et saccagé Thèbé, belle et forte ville des Ciliciens; les sept frères que j'avois, périrent tous dans le même jour par la main d'Achille.*

De même, les troupes conduites par Mynès perdirent et leurs chefs et leur ville. *Achille tua Mynès et Epistrophus*[b]*; il saccagea la ville du divin Mynès*[c].

[a] Iliad. lib. VI, v. 414-416 et 421-423.

[b] Ibid. lib. II, vers. 692.

[c] Ibid. lib. XIX, vers. 296.

§. II. Les Lélèges.

QUANT aux Lélèges, Homère les suppose présens aux combats, soit quand il dit, *Du côté de la mer campoient les Cariens, les Pæones armés d'arcs, les Lélèges et les Caucones*[d]; soit lorsqu'il parle de la mort de Satnius, *[Ajax] perça de sa lance Satnius fils de la nymphe*

[d] Iliad. lib. X, vers. 428-429.

PAGE 619. *Néis et d'Enops, qui gardoit des troupeaux sur les rives du Satnioïs*[a]: car les Lélèges n'étoient pas si absolument détruits, qu'ils ne formassent plus un corps de nation, puisque leur roi vivoit encore, et que leur ville n'avoit pas entièrement été détruite, comme le prouve ce passage d'Homère : *Altès, prince des belliqueux Lélèges, qui habitoit la ville élevée de Pedasus sur le Satnioïs*[b].

[a] Iliad. lib. XIV, vers. 442-445.

[b] *Ibid.* lib. XXI, vers. 86-87.

Si, dans le Dénombrement des troupes, ce poëte ne parle point PAGE 620. des Lélèges, c'est qu'il n'a pas jugé ce peuple assez considérable pour tenir place dans un dénombrement, ou qu'il en a compris les soldats avec les troupes d'Hector, à qui ils appartenoient de si près; car il fait dire à Lycaon, qui étoit frère d'Hector : *C'est pour vivre bien peu de temps que m'a mis au monde ma mère Laothoé, fille du vieillard Altès, prince des belliqueux Lélèges*[c]. Voilà ce qu'on peut dire de probable à ce sujet.

[c] Iliad. lib. XXI, vers. 84-87.

On est réduit également à des conjectures, lorsqu'on veut fixer, d'après Homère, les limites des Ciliciens et des Pélasges, ainsi que des *Ceteii*[d] situés entre ces deux peuples et soumis à Eurypyle.

[d] Odyss. lib. XI, vers. 521.

Nous avons déjà dit* ce que l'on pouvoit dire sur les Ciliciens et sur les peuples soumis à Eurypyle, et nous leur avons donné pour limites les environs du Caïcus (1).

* *Pag. 147 et 220.*

§. III. Les Pélasges.

QUANT aux Pélasges, les expressions d'Homère et les traditions historiques peuvent faire présumer qu'ils étoient placés à la suite de ces peuples.

Voici ce qu'en dit le premier : *Hippothoüs conduisoit les peuples*

(1) Le texte porte, καὶ διότι ΤΑ` περὶ τὸν Κάϊκον μάλιστα περατοῦται. Il faut lire, καὶ διότι (ou καὶ ὅτι) ΤΑΥ͂ΤΑ περὶ τὸν κ. τ. λ. comme on le voit exprimé dans l'ancienne version Latine, *et quòd Caicus maximè HÆC terminat*, ou, ce qui est plus simple, retrancher l'article, καὶ ὅτι περὶ τὸν κ. τ. λ. Le sens sera toujours le même; il se trouve d'ailleurs confirmé par Strabon. Il nous a déjà dit[a] que l'empire des Troyens s'étendoit jusqu'au Caïcus, et que les dernières parties au sud étoient le pays des Ciliciens et le domaine d'Eurypyle.

[a] *Suprà*, pag. 139 et 210.

Pélasges, bons lanciers; c'étoient les Pélasges qui habitoient la fertile Larissa, et qui étoient commandés par Hippothoüs et par le brave Pylæus, tous deux fils du Pélasge Lethus, fils de Teutamus[a]. PAGE 620.

[a] Iliad. lib. II, vers. 840-843.

En disant *les peuples Pélasges* au pluriel, il fait voir que c'étoit une nation nombreuse; il dit, de plus, qu'ils habitoient Larissa: or, comme il y a plusieurs villes qui portent ce nom *, il faut entendre une de celles qui étoient voisines [de la Troade].

* *Voyez* tom. III, *pag.* 521.

§. IV.
Diverses villes du nom de Larissa.

ON pourroit, avec beaucoup de vraisemblance, penser à Larissa près de Cymé: car de trois Larissa [proches de la Troade], celle qui est près d'Hamaxitus, n'étant qu'à environ 200 stades d'Ilium, seroit trop peu distante de cette ville pour qu'Homère, en racontant le combat qui fut livré pour avoir le corps de Patrocle, eût pu dire raisonnablement qu'Hippothoüs y tomba mort bien loin de Larissa[b].

[b] Iliad. lib. XVII, vers. 301.

Il est plus probable qu'il parle de Larissa voisine de Cymé, qui est à environ 1000 stades [d'Ilium] ‹1›.

La troisième Larissa, située dans la plaine du Caystre‹2›, est un bourg appartenant au territoire des Éphésiens. Ce fut jadis une ville avec un temple d'Apollon Larissène: elle est moins éloignée du Tmolus que d'Éphèse‹3›, dont elle est à 180 stades‹4›, en sorte qu'elle appartient plutôt aux Méones; mais par la suite les Éphésiens, devenus plus puissans, enlevèrent aux Méones, que nous

‹1› Cymé ou Cumes paroît avoir existé dans le fond du golfe actuel de Sandarlic, où l'on voit des ruines près d'un lieu nommé Nemourt. Ces ruines sont à 28 ou 29 lieues, qui valent 1000 stades de 700, des environs de Bounar-bachi, où l'ancienne *Ilium* me semble avoir été. G.

‹2› Le *Caystrus* est appelé maintenant Kitchik Meinder, ou le petit Méandre. G.

‹3› Le mont *Tmolus* est le Bouz-Dag moderne. Les ruines d'Éphèse sont nommées Agio-tzoluc. G.

‹4› C'est près ou au travers de cette Larissa que, suivant l'auteur du grand Étymologique [1], couloit le fleuve *Heudonos* [Εὔδωνος]. Pline [2], qui le fait passer aussi près de Tralles, le nomme *Eudon [Eudo]: Trallis... adluitur* EUDONE *amne.* Mais peut-être la leçon de Pline est-elle une erreur de copiste pour *HEUDONO*, ou du moins *EUDONO*.

[1] Pag. 389, edit. Sylburg. = [2] Lib. V, cap. 29.

Page 620. appelons aujourd'hui Lydiens, une grande partie de leur pays. Ainsi cette Larissa ne peut pas non plus être celle des Pélasges, mais bien plutôt celle dont nous venons de parler.

En effet, nous n'avons pas de preuves suffisantes de l'existence de cette Larissa de la plaine du Caystre au temps de la guerre de Troie, pas plus que nous n'en avons de celle même d'Éphèse; tandis que toute l'histoire des colonies Æoliennes fondées peu Page 621. après cette guerre prouve qu'il y avoit une ville de Larissa près de celle de Cymé.

Ainsi donc cette histoire nous apprend que les habitans du *Phricium* ‹1›, montagne de la Locride au-dessus des Thermopyles, quittèrent leur pays, et, après avoir traversé la mer, abordèrent au lieu où est actuellement Cymé. Ils y trouvèrent les Pélasges fort affoiblis par la guerre de Troie, mais cependant toujours maîtres de Larissa, située à environ 70 stades de Cymé. Ils élevèrent contre eux, à 30 stades de Larissa, ce qu'on appelle encore aujourd'hui *Neon-teichos**; et après s'être emparés de leur ville ‹2›, ils fondèrent Cymé, où ils transférèrent ceux des Pélasges qui avoient survécu à la prise de Larissa.

* C'est-à-dire, *Nouveau-fort.*

De cette montagne de la Locride vient le surnom de *Phriconide*

‹1› Strabon a déjà parlé [1] de ceux qui partirent du *Phricium* de la Locride, pour aller fonder Cymé en Asie. Du nom de cette ville on a conclu [2], avec beaucoup de vraisemblance, que ses fondateurs devoient être accompagnés dans cette expédition de quelques habitans de *Cymé*, ville de l'Eubée [3].

‹2› ἘΛΘΟ'ΝΤΑΣ *δὲ κτίσαι τὴν Κύμην*, est la leçon des manuscrits et des imprimés, exprimée littéralement dans l'ancienne version Latine par ces mots, *profectos autem condidisse* ET *Cumam*; si ce n'est que l'auteur de cette version semble avoir lu.... *κτίσαι* ΚΑΙ` *τὴν Κύμην*. Le traducteur Italien, en disant, *e andati più oltre, edificata Cuma*, n'a point exprimé le premier mot ἐλθόντας *[profectos]*, mais plutôt un de ses composés, προελθόντας. La version de Xylander, *rediisse deinde ac Cymen condidisse*, exprime un autre composé, ἐπανελθόντας. Bréquigny, en traduisant, *qu'ensuite ils bâtirent Cume*, paroît avoir préféré de retrancher ce mot, ne voulant point s'exposer à dire ce que Strabon certainement n'a pas dit. Notre version est fondée sur une correction on ne peut pas plus simple, ἙΛΟ'ΝΤΑΣ *δὲ, κτίσαι τὴν Κύμην*.

[1] *Voyez* ci-dessus, *pag. 141.* = [2] Voyez *Clavier, Histoire des premiers temps de la Grèce*, tom. II, pag. 50. = [3] *Steph. Byzant.* in Κύμη.

qu'on

qu'on donne à Cymé, de même qu'à Larissa. Celle-ci est déserte aujourd'hui. PAGE 621.

L'histoire fournit encore d'autres preuves, dit-on, que les Pélasges ont été une nation considérable * : car Ménécrate d'Elæa, dans son livre intitulé *des Origines des villes* **, dit que toute la côte actuelle de l'Ionie, en commençant par Mycale, ainsi que les îles adjacentes, étoient anciennement habitées par les Pélasges.

* *Voyez* ci-dessus, tom. II, *pag. 151-153* de la traduct. Franç.
** *Voyez* ci-dessus, *pag. 86*, not. 5.

Les Lesbiens prétendent avoir été commandés [dans la guerre de Troie] par Pylæus, qui, selon Homère, étoit prince des Pélasges *; ils ajoutent que c'est de ce Pylæus que le mont Pylæum de Lesbos tire son nom.

* Iliad. lib II, vers. 842.

Les habitans de Chios se disent aussi descendans des Pélasges de la Thessalie.

Les Pélasges étoient un peuple vagabond et très-porté aux émigrations ‹1›. Il s'accrut beaucoup, et déchut de même, au point de disparoître [pour ainsi dire] subitement, sur-tout à l'époque où les Æoliens et les Ioniens passèrent en Asie.

Une chose particulière arrivée aux trois Larissa, savoir, à celle de la plaine du Caystre, à Larissa Phriconide et à Larissa de la Thessalie, c'est que leurs territoires respectifs ne sont que des attérissemens formés par le Caystre, par l'Hermus * et par le Pénée.

* *Voyez* ci-dessous, liv. XV, *pag. 691*.

Dans Larissa Phriconide on honoroit Piasus : c'étoit, dit-on, un prince des Pélasges, qui fut puni du crime d'avoir violé sa propre fille, nommée Larissa, dont il étoit devenu amoureux ; car sa

‹1› *Émigrations.* Je corrige ἀπαναστάσεις, au lieu d' ἐπαναστάσεις, qui signifieroit *séditions.* J'ai dejà fait remarquer dans un autre endroit [1] qu'on y avoit également pris l'un de ces deux mots pour l'autre. Dans cette même partie du texte, un peu plus haut, τῷ ὑπὸ τοῦ Ποιητοῦ λεγομένῳ ΤΩ τῶν Πελασγῶν ἄρχειν, il faut retrancher l'article imprimé en lettres majuscules. Quoiqu'il ne nuise point au sens, il rend la construction barbare.

[1] *Strab.* tom. III, pag. 9, not. 2, de la traduction Française.

PAGE 621.

* Le texte porte *tonneau*, πίθος.

fille l'ayant aperçu penché sur une cuve* pleine de vin, le prit par les jambes, le souleva et le jeta dans la cuve.

Voilà ce que nous avions à dire sur les antiquités de ce pays.

§. V.

Autres villes Æoliennes.

Aux villes actuelles des Æoliens il faut ajouter celle d'*Ægæ* et celle de *Temnus*. Cette dernière a produit Hermagoras, auteur d'un Traité de rhétorique ⟨1⟩.

Ces deux villes sont situées sur la hauteur qui domine le territoire de *Cymé*, celui des Phocéens et celui des Smyrnéens, et le long de laquelle ⟨2⟩ coule l'Hermus *.

* Le Sarabat.

* Magnisa.

** Sipulj Dag.

PAGE 622.

* Sous le règne de Tibère.

Voyez Tacit. Annal. lib. II, cap. 47.

Non loin de ces villes est encore Magnésie* sous le Sipyle**, déclarée ville libre par les Romains. Elle a été maltraitée aussi par les tremblemens de terre arrivés il n'y a pas long-temps *.

En allant du côté opposé vers le Caïcus et au-delà de l'Hermus, on compte de Larissa à Cymé 70 stades ⟨3⟩; de là à Myrina, 40, et autant de cette dernière à *Grynium*, et de *Grynium* à *Elæa*.

Mais, suivant Artémidore, après Cymé on trouve *Adæ*, et à 40 stades au-delà, le cap Hydra, qui, avec le cap opposé, Harmatunte ⟨4⟩, forme le golfe Élaïtique, dont l'entrée a environ

⟨1⟩ Quintilien, dans plus d'un endroit, cite Hermagoras comme un des meilleurs écrivains qui aient traité de la rhétorique. Cicéron en fait aussi mention.

⟨2⟩ L'ancien traducteur Latin n'a point été trompé par l'ambiguité du texte, à laquelle Saumaise [1] conseilloit de prendre garde. Il a rapporté les mots παρ' ἣν *[le long de laquelle]* au mot ὄρεινὴν *[hauteur]*, et non pas au territoire de Smyrne, comme ont fait Xylander et le traducteur Italien. Cette hauteur, sur laquelle sont la ville d'*Ægæ* et celle de *Temnus*, paroît être le mont *Temnum*, qui, selon Strabon [2], séparoit la plaine du Caïcus de celle d'Apia.

⟨3⟩ Le texte est ici amphibologique, comme l'a très-bien observé Paulmier de Grentemesnil; car il pouvoit signifier aussi, *vers le Caïcus on trouve la ville de Larissa située en-deçà* [et au midi] *de l'Hermus, à 70 stades de Cymé.* Les traducteurs ont en effet conservé plus ou moins dans leurs versions cette amphibologie; et celui qui a tracé la carte du XIII.e livre de Strabon dans l'édition de M. Falconer, place Larissa au midi de l'Hermus, tandis qu'elle devoit être au nord de ce fleuve.

⟨4⟩ Au lieu d'*Harmatunte* ou *Harmatûs*, Holstenius propose de lire, *Argennûs.* M. Falconer présume qu'il faudroit lire

[1] Voyez les Notes sur *Strabon*, édit. de *Falconer.* — [2] *Suprà*, pag. 220.

80 stades de largeur. A 60 stades dans le golfe, est Myrina, ville Æolienne, avec un port; ensuite le Port des Achéens ‹1›, où sont les autels des douze dieux ‹2›; puis *Grynium*, petite ville PAGE 622.

Atarnûs, nom qui, selon lui, aura été donné au cap d'après celui d'*Atarnée*, résidence du tyran Hermias [1]. Ce qui m'empêche d'approuver l'une ou l'autre de ces conjectures, c'est que tout ce morceau d'Artémidore, cité par Strabon, me paroît fort embrouillé, comme nous allons le voir dans la note suivante.

‹1› *Port des Achéens*, c'est-à-dire, *Port des Grecs*. Artémidore ne pouvoit placer entre Myrina et Grynium le *Port des Achéens*, que nous avons déjà vu [2] situé aux environs du cap *Sigeum* et au voisinage de la nouvelle Ilium; et supposé qu'Artémidore eût commis une semblable erreur, il est étonnant que Strabon l'ait rapportée sans la relever. A cette latitude, on ne trouve, ni dans Ptolémée, ni dans Pline, aucun lieu qui porte le nom de *Port des Achéens*. Pour que le lecteur puisse en juger par lui-même, nous allons placer les noms des lieux situés du nord au midi, suivant ces divers auteurs:

STRABON [3].	ARTÉMIDORE [4].	PTOLÉMÉE [5].	PLINE [6].
Elæa............	Elæa............	Elæa............	Elæa.
	Temple d'Apollon.		
Grynium............	Grynium............	....	Grynia.
	Port des Achéens.		
Myrina............	Myrina............	Myrina............	Myrina.
	Hydra, *promontoire*.	Hydra, *promontoire*.	
	Adæ.		
Cymé............	Cymé............	Cymé............	Cymé.
		Phocée.	
Larissa............	....	....	Larissa.
Hermus, *fleuve*.....	....	Hermus, *fleuve*.	

Ce tableau fait voir qu'Artémidore seul a parlé d'un lieu nommé *Port des Achéens*, situé sur cette partie de la côte. Il faut donc, ou que cette dénomination soit fautive, ou qu'elle ait été transposée par les copistes d'une autre partie du texte d'Artémidore que les mêmes copistes auront omise. En effet, il est possible que Strabon ait ici donné, d'après Artémidore, la description de toute la côte depuis l'embouchure de l'Hermus jusqu'à celle du Scamandre: et d'après cette position, on conçoit que le *Port des Achéens* devoit se trouver aussi à la suite, mais à plusieurs centaines de stades au nord d'*Elæa*. Tout me porte à croire qu'il y a dans le texte une lacune, ou du moins une transposition de noms.

‹2› Il me semble que le nom de *Port des Achéens* peut avoir été donné à quelque endroit de cette côte, sans que cette dénomination ait aucun rapport avec le *Port des Achéens*, situé à l'entrée de l'Hellespont, vis-à-vis d'*Ilium*. (Suprà, *pag. 171*, *not. 2.*)

Le cap *Hydra* d'Artémidore paroît être celui que Strabon appelle *Canæ*, le cap Coloni d'aujourd'hui; et le cap Harmatunte, celui que l'on nomme actuellement Stiga.

Artémidore et Strabon n'avoient point visité le pays dont il est question; ils le décrivoient d'après des auteurs ou des voya-

[1] *Strab.* suprà, *pag. 216.* = [2] *Idem*, pag. 169. = [3] *Idem*, pag. 234. = [4] *Idem*, *ibid.* = [5] Lib. V, cap. 2. = [6] Lib. V, cap. 30.

PAGE 622. appartenant aux Myrinéens (1); puis le temple d'Apollon, oracle ancien, dont la nef magnifique est faite de marbre blanc, et qui est à 40 stades [de Myrina]; puis à 70 stades est *Elæa*, qui a un port où les rois Attalides * avoient établi un arsenal de marine. Cette ville a été fondée par Ménesthée et par les Athéniens qui l'avoient accompagné à la guerre de Troie.

* C'est-à-dire, *les rois de Pergame.*

Les lieux qui viennent à la suite d'*Elæa*, tels que Pitane, Atarnée, et les autres, ont été déjà * décrits.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 216.*

§. VI. Ville et habitans de Cymé.

CYMÉ est la plus grande et la plus puissante des villes Æoliennes. Cette ville et Lesbos sont, pour ainsi dire, les métropoles de toutes les autres, qui sont environ au nombre de trente, et dont une grande partie a déjà disparu.

On raille les habitans de Cymé, à cause de leur bêtise. Ce qui a donné lieu à cette raillerie, c'est, dit-on, qu'ils ne s'étoient

geurs différens: il ne faut pas s'étonner si, en parlant de certains lieux, ils varient quelquefois sur des noms qui, d'ailleurs, pouvoient avoir changé. G.

(1) Plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, porte, *Πολίχνιον Μυριναίων* (leçon confirmée par l'auteur de l'ancienne version Latine, et par le traducteur Italien), au lieu de *Πολίχνιον Μυριναῖον*. Le sens est le même; mais ce n'est que de la première manière que Strabon a dû s'exprimer. Dans ce qui suit immédiatement, *Γρύνιον, καὶ ἱερὸν Ἀπόλλωνος* ΚΑΙ *μαντεῖον*, je retranche la seconde conjonction. Cet oracle ou temple d'Apollon, qu'Artémidore place entre *Elæa* et *Grynium*, si l'on en croit Cyriaque d'Ancone, dont M. Tzschucke cite une note marginale trouvée dans un manuscrit de Médicis à côté de cette partie du texte, étoit entre Myrina et Cymé. Voici la note rendue en français: *Moi, Cyriaque, j'ai trouvé parmi les restes de ce temple d'Apollon, entre Myrina et Cymé, sur la pierre placée au-dessus de la porte, l'inscription suivante, gravée en gros et beaux caractères anciens:*

ΑΠΟΛΛΩΝΙ ΧΡΗΣΤΗΡΙΩΙ
ΦΙΛΕΤΑΙΡΟΣ
ΑΤΤΑΛΟΥ.

On pourroit traduire cette inscription en latin de cette manière:

APOLLINI FATIDICO
PHILETÆRUS
ATTALI. F.

Ce Philetærus, fils d'Attalus, ne peut être que Philetærus l'eunuque, fondateur du royaume de Pergame, et dont le père pouvoit s'appeler Attalus; ou bien Philetærus, fils d'Attalus premier roi de ce nom: mais ce second Philetærus ne parvint point à la couronne [1].

[1] *Strabon*, infrà, *pag. 243.*

avisés d'affermer les droits d'entrée et de sortie de leur port que trois cents ans après la fondation de la ville : de sorte que, pendant tout le temps qui avoit précédé cette époque, le peuple avoit été frustré de ce revenu ; ce qui fit dire que les Cyméens ne s'étoient aperçus que fort tard qu'ils habitoient une ville maritime. PAGE 622.

On donne encore une autre preuve de leur bêtise. Ayant emprunté de l'argent au nom de la république, ils hypothéquèrent leurs portiques; mais, ne pouvant pas le rendre au terme prescrit, il leur fut défendu de s'y promener : cependant les créanciers, par une espèce de pudeur, toutes les fois qu'il pleuvoit, les faisoient avertir, par le crieur public, qu'ils pouvoient se retirer sous les portiques; et comme les Cyméens n'osoient le faire avant d'entendre cette voix du crieur, *Retirez-vous sous les portiques*, on en fit le sujet d'une plaisanterie, et l'on dit qu'ils ne sentoient point la nécessité de se mettre à l'abri de la pluie, si un crieur public ne les en avertissoit ‹1›.

§. VII.
Hommes illustres de Cymé.

UN homme célèbre, natif de Cymé, est sans contredit Éphore, disciple de l'orateur Isocrate; il est auteur d'une histoire, ainsi que d'un traité sur les *inventions* *.

* *Voyez* tom. III, *pag.* 44-45 de la traduction Franç.

Le poëte Hésiode, antérieur à Éphore, étoit aussi de cette ville ; car c'est lui-même qui dit que *son père Dius avoit quitté Cymé, ville Æolienne, pour aller habiter, en Bœotie, le misérable bourg d'Ascra, mauvais pendant l'hiver, pénible pendant l'été, et jamais agréable* *.

* Opera et Dies, vers. 633-640.

‹1› Malgré le peu de vraisemblance de ces anecdotes, il falloit qu'il y eût quelque chose de réel dans cette bêtise des Cyméens, puisque Κυμαῖος *[Cymæus]* chez les Grecs étoit employé comme synonyme de *stupide*. Parmi les Romains, César employa aussi ce nom dans le même sens [1]. Cette stupidité a encore donné lieu au proverbe, *un âne au milieu des Cyméens*, fondé sur cette fable : *La première fois que cet animal parut dans Cymé, les habitans, qui ne le connoissoient pas encore, désertèrent la ville avec une telle précipitation, qu'on eût dit qu'ils fuyoient un tremblement de terre* [2].

[1] Voyez *Plutarch.* in *Cæsar.* §. 61. — [2] Voyez *Suidas* in Ὄνος εἰς Κυμαίους, *Michael Apostol. Proverb.* centur. XVIII, §. 19, et *Collection des fables d'Æsope*, pag. 170 de mon édition.

PAGE 623.

Quant à Homère, on ne convient pas généralement qu'il soit aussi de Cymé; car il y a plus d'une ville qui prétend à l'honneur d'avoir donné naissance à ce poëte (1).

On croit que Cymé tire son nom d'une Amazone, de même que la ville de Myrina tire le sien d'une Amazone enterrée dans la plaine de Troie, sous *Batieïa*, dont parle Homère dans ces vers : *Nommée par les hommes* BATIEÏA, *mais que les dieux immortels appellent le tombeau de la polyscarthme* * *Myrina* [a].

* C'est-à-dire, *très-agile*.

[a] Iliad. lib. II, vers. 814.

On a de même raillé Éphore sur ce qu'ayant raconté, dans le cours de son Histoire, diverses actions [mémorables], et n'en trouvant aucune qu'il pût attribuer à ses compatriotes, mais ne voulant pas non plus les passer sous silence, il termine son récit par ces mots: *A cette même époque, les habitans de Cymé restoient tranquilles* (2).

Après la description de la côte de la Troade et de l'Æolide, nous devons faire celle de l'intérieur des terres jusqu'au mont Taurus, en suivant le même ordre.

(1) *Car il y a plus d'une ville qui prétend à l'honneur d'avoir donné naissance à ce poëte.* C'est la paraphrase de ces quatre mots, πολλαὶ γὰρ ἀμφισβητοῦσιν αὐτῆς. Il est étonnant qu'aucun des interprètes ne les ait compris. Tous les ont rendus dans ce sens, *et beaucoup en doutent*, que leur donne Bréquigny, excepté Xylander, qui les a retranchés de sa version, les ayant probablement entendus de même, et regardés par conséquent comme une répétition inutile des mots qui précèdent, *on ne convient pas généralement.* Mais, pour que ce sens fût juste, il faudroit un mot de plus dans le texte, πολλαὶ γὰρ ἀμφισβητοῦσι περὶ αὐτῆς (ou plutôt περὶ τούτου).

(2) Éphore étoit accusé de cette lenteur d'esprit ou de cette simplicité qui approche de la bêtise, et dont des hommes mêmes de génie ont donné quelquefois des exemples. Aussi, pendant qu'il faisoit ses études à Athènes chez Isocrate, ce célèbre rhéteur, en le comparant avec un autre de ses disciples, Théopompe de Chios, avoit-il coutume de dire que celui-ci avoit besoin de frein, et Éphore d'éperon [1]. Il est probable que cet exemple d'Éphore et de quelques autres de ses compatriotes suffit aux plaisans pour débiter que tous les Cyméens étoient entachés, comme d'un péché originel, de la bêtise de leur patrie. Tout le monde sait ce qu'on raconte de l'étonnante simplicité de La Fontaine, et ce qu'on pense en général sur les habitans de la Champagne, dont il étoit natif.

[1] *Suidas* in Ἔφορος.

CHAPITRE IV.

Du royaume de Pergame, de la Lydie et de quelques autres Pays.

Ville de Pergame. — Rois de Pergame, surnommés les Attalides. — Hommes illustres sortis de Pergame. — Apollonia et autres Villes. — Ville de Sardes. — Mont Tmolus. — Le Pactole et autres Fleuves. — Lac Coloé. — Discussion sur quelques passages d'Homère et de Pindare. — Tombeaux des Rois de Lydie. — Révolutions de Sardes. — Hommes illustres sortis de Sardes. — La Mysie. — La Catacecaumène. — Autres Pays au midi du Tmolus. — Hiérapolis et son Plutonium. — Antioche sur le Mæandre. — Les Solymes. — Cibyra. — La Milyade.

PAGE 623. §. 1.er Ville de Pergame.

PARMI les lieux que nous allons parcourir, Pergame ‹1› tient en quelque sorte le premier rang. C'est une ville célèbre, qui fut long-temps florissante sous le gouvernement des rois Attalides. Il est donc juste que nous commencions notre description par elle, en donnant d'abord l'histoire de ses rois, dont nous ferons connoître en peu de mots l'origine et la fin.

Pergame, située sur le sommet d'une montagne de figure conique et qui se termine en pointe, étoit le lieu où Lysimaque, fils d'Agathocle et un des successeurs d'Alexandre, avoit ses trésors.

§. II. Rois de Pergame, surnommés les Attalides.

LA garde de cette place et des trésors qui montoient à neuf mille talens*, étoit confiée à Philetærus, natif de Tyana, et qu'un

* Près de 50 millions de notre monnoie.

‹1› Aujourd'hui Bergamo. G:

PAGE 623. accident rendit eunuque dès son enfance. Dans une pompe funèbre qui avoit attiré beaucoup de spectateurs, la nourrice qui le portoit, s'étant trouvée au milieu de la foule, y fut tellement pressée, que l'enfant fut estropié.

Mais, malgré ce malheur, Philetærus ayant été bien élevé, n'en fut pas moins jugé par Lysimaque digne de toute sa confiance. Il lui demeura fidèle quelque temps; mais, s'étant brouillé avec la femme de ce prince, Arsinoé, qui cherchoit à lui faire perdre la bienveillance de son mari, il réussit à soustraire Pergame de la domination de Lysimaque, et régla sa conduite selon les circonstances, qui lui paroissoient favoriser une pareille défection.

En effet, Lysimaque, accablé de malheurs domestiques, fut obligé de faire mourir son fils Agathocle. Ensuite il fut tué dans la guerre que lui avoit déclarée Seleucus Nicator, qui périt lui-même par la trahison de Ptolémée Ceraunus *.

* Appian. Syriac. cap. 62 63. — Pausan. lib. I, cap. 10. — Justin. lib. XVII, cap. 1-2.

Au milieu de ces troubles, Philetærus continua de rester dans Pergame, en amusant par des promesses et par des ménagemens de toute espèce celui qui étoit le plus fort ou le plus voisin, et se maintint durant vingt ans dans la possession de la place et des trésors.

PAGE 624. Il avoit deux frères : Eumène étoit l'aîné, et Attalus le plus jeune. Le premier eut un fils, nommé Eumène comme lui, et qui succéda [à son oncle] dans la possession de Pergame. Il augmenta cette succession par la conquête de plusieurs lieux des environs, en sorte qu'il remporta même une victoire, près de Sardes (1), sur Antiochus fils de Seleucus. Il mourut après vingt-deux ans de règne (2).

A Eumène succéda [son cousin] Attalus, fils d'Attalus et d'Antiochide fille d'Achæus. C'est lui qui fut le premier proclamé

(1) Maintenant Sart. G.

(2) Il mourut à la suite d'un excès de boisson, suivant Ctésiclès, cité par Athénée [1].

[1] Lib. X, pag. 445.

roi

roi ‹1›, après une grande victoire qu'il avoit remportée sur les Galates. Il fut allié des Romains, et les aida dans la guerre contre Philippe, s'étant joint à la flotte des Rhodiens : il mourut dans un âge avancé, après quarante-trois ans de règne ‹2›. Page 624.

Il laissa quatre fils d'Apollonis de Cyzique ‹3› sa femme, Eumène, Attalus, Philetærus et Athénée. Ces deux derniers, qui étoient les plus jeunes, vécurent en personnes privées ; l'aîné de tous, Eumène, succéda à l'empire, se joignit de même ‹4› aux Romains dans leurs guerres contre Antiochus-le-Grand et contre Persée, et reçut [en récompense] tout le pays qu'Antiochus avoit possédé en-deçà du Taurus. Avant cette époque, ses États consistoient dans un petit territoire qui s'étendoit depuis Pergame jusqu'au golfe Élaïtique et à celui d'Adramyttium. Eumène agrandit et embellit Pergame, fit planter le bois *Nicephorium* ‹5›, enrichit

‹1› Polybe [1] et Tite-Live [2] s'accordent avec notre géographe, et disent, comme lui, qu'Attalus prit le titre de roi après sa victoire sur les Galates. Néanmoins on trouve Eumène, son oncle, qualifié roi [3]. On crut même avoir vu des médailles qui représentoient Philæterus avec ce même titre ; mais des recherches ultérieures n'ont point confirmé l'existence de ces médailles [4].

‹2› Les deux écrivains que je viens de nommer [5], donnent à Attalus quarante-quatre ans de règne et soixante-douze de vie.

‹3› Cette femme justement célèbre, que Polybe [6] nomme *Apollonias*, étoit d'une famille obscure de Cyzique ; ses rares qualités lui méritèrent l'honneur de devenir l'épouse d'Attalus, roi de Pergame. Voyant l'union et la concorde qui régnoient entre ses quatre fils, au point que les trois plus jeunes servoient de gardes à leur aîné le roi Eumène, elle disoit souvent qu'elle rendoit grâces aux dieux plus pour avoir reçu un pareil bienfait, que pour avoir obtenu la couronne [7].

‹4› Je lis, *συνεπολέμησέ τε* ΚΑΙ *τοῖς Ῥωμαίοις*, avec les anciennes éditions, conformes à la version de Xylander et à celle du traducteur Italien. M. Tzschucke a eu tort de supprimer la seconde conjonction.

‹5› *Nicephorium* signifieroit ici, *monument érigé en mémoire d'une victoire.* On trouve même une ville de Mésopotamie nommée *Nicephorium*, et fondée d'après un motif semblable, suivant les uns [8], par Alexandre-le-Grand ; et selon d'autres [9], par Seleucus. Attalus avoit orné son *Nicephorium* de temples magnifiques et de statues d'un grand prix. Quelque temps après, Philippe, roi de Macédoine, vint le dévaster

[1] Lib. XVIII, cap. 24. = [2] Lib. XXXIII, cap. 21. = [3] Voyez *Diogen. Laert.* lib. IV, segm. 38, et *Justin.* lib. XXVII, cap. 3. = [4] *Rasche, Lexic. univ. rei numar.* vol. III, part. post. pag. 1112. = [5] *Polyb.* lib. XVIII, cap. 24, et *Tit. Liv.* XXXIII, cap. 21. = [6] Vol. IV, pag. 281, edit. Schweighæuser. = [7] *Plutarch. de fraterno amore*, §. 5. = [8] Voyez *Strab.* lib. XVI, pag. 747, *Plin.* lib. VI, cap. 26, et *Stephan. Byzant.* in Νικηφόριον. = [9] *Appian. de reb. Syriac* cap. 57.

PAGE 624. la ville de divers monumens et de bibliothèques, et la mit dans l'état brillant où nous la voyons encore aujourd'hui.

Il mourut après un règne de quarante-neuf ans ‹1›, laissant pour successeur Attalus, qu'il avoit eu de Stratonice, fille d'Ariarathe, roi de Cappadoce.

Il nomma son frère Attalus régent du royaume et tuteur de son fils, qui étoit encore en bas âge ‹2›. Ce prince gouverna pendant vingt-un ans, et mourut fort vieux, après un règne glorieux ‹3› : car, associé avec Alexandre fils d'Antiochus, il défit Demetrius fils de Seleucus, et, ligué avec les Romains, il combattit contre le faux Philippe ; il marcha contre Diegylis, roi des *Cæni* ‹4› en

avec la rage d'un barbare : non content d'en avoir coupé le bois, enlevé les statues et détruit les temples, il fit briser les colonnes et tous les matériaux qui pouvoient servir à relever ce monument [1]. Malgré cela, il paroît qu'Attalus le rétablit dans son ancienne splendeur, puisque, quarante-cinq ans après, il fut dévasté une seconde fois par Prusias, roi de Bithynie [2], dont Strabon parlera bientôt.

‹1› Simson [3] veut qu'on lise ici, *trente-neuf ans*, au lieu de *quarante-neuf*.

‹2› Ceci est raconté un peu différemment par d'autres. Eumène fit un voyage à Delphes, pour y offrir des sacrifices à Apollon. Des assassins soldés par Persée, roi de Macédoine, l'assaillirent à coups de pierres, dans le chemin qui conduisoit de Cirrha au temple, et le mirent dans un tel état, que le bruit courut qu'il étoit mort. Cette nouvelle étant arrivée à Pergame, son frère Attalus la crut si bien fondée, que, sans en attendre la confirmation, il se mit en possession du royaume, et épousa même Stratonice, femme d'Eumène. Quelque temps après, ce dernier étant revenu dans ses Etats, Attalus le reçut comme son roi, et la chose se passa de part et d'autre fort amicalement, si ce n'est que, selon Tite-Live, Eumène reprocha à son frère de s'être un peu trop pressé d'épouser sa femme. Il est vraisemblable qu'il reprit son épouse avec sa couronne ; mais ce qui est certain, c'est qu'à sa mort il recommanda à Attalus le soin de cette épouse et de son fils [4].

‹3› Après ces exploits militaires dont parle Strabon, Attalus jouit d'un long repos, qu'il employa à se divertir, sans plus songer à l'administration de son royaume. Il se laissa gouverner par un de ses ministres, nommé Philopœmen, à tel point, que les Romains demandoient par plaisanterie à ceux qui venoient de Pergame à Rome, si le roi avoit du crédit auprès de Philopœmen [5].

‹4› *Diegylis, roi des* CÆNI. J'ai traduit d'après la correction indubitable de Paulmier de Grentemesnil, que M. Tzschucke a reçue dans son édition, *Διήγυλιν τὸν* ΚΑΙΝΩΝ *βασιλέα*. L'ἘΚΕΙ'ΝΩΝ du texte ne signifie

[1] *Polyb.* lib. XVI, cap. 1, et *Diodor. Sicul.* vol. II, pag. 573, edit. Wesseling. = [2] *Polyb.* lib. XXXII, cap. 25, *Diodor. Sicul.* vol. II, pag. 588, et *Appian. de Bell. Mithridat.* cap. 3. = [3] *Chronic. catholic.* A. M. 3847. = [4] *Plutarch. de fraterno amore*, §. 18, et *Tit. Liv.* lib. XLII, cap. 15 et 16. = [5] *Plutarch.* vol. IX, pag. 164, edit. Reiske.

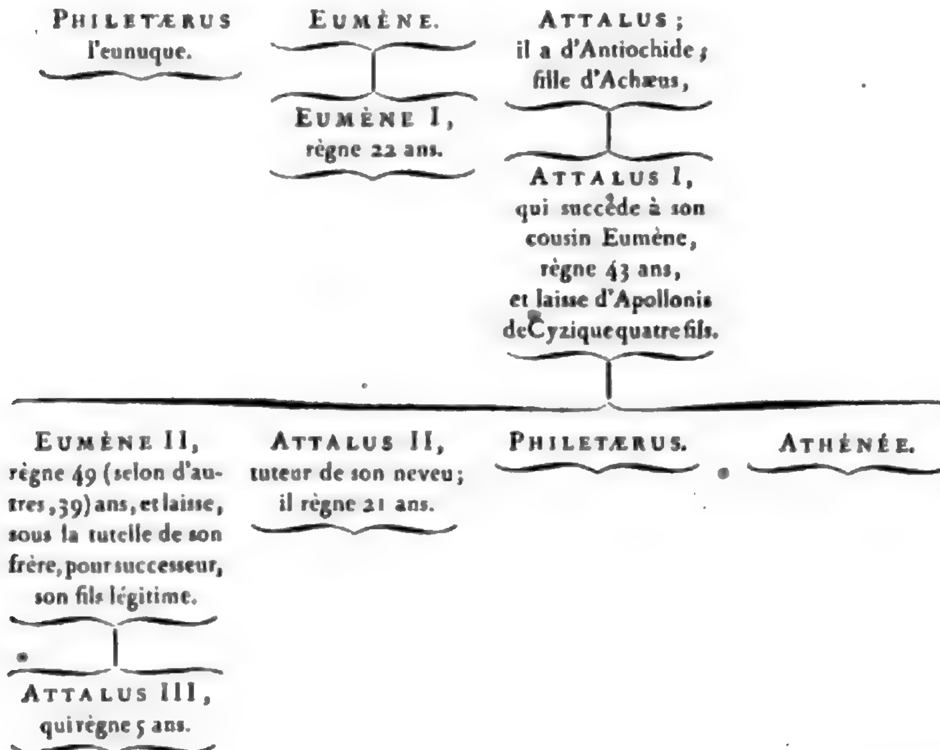
Thrace, et le fit prisonnier ; il fut la cause de la perte de Prusias [roi de Bithynie], en suscitant contre lui son propre fils Nicomède, qui le tua ; il laissa enfin le royaume à Attalus son pupille. PAGE 624.

Celui-ci, surnommé *Philométor*, régna cinq ans, et mourut de maladie, après avoir institué le peuple Romain son héritier ‹1›.

Les Romains firent de ses États une province, qu'ils appelèrent du nom même du continent, ASIE.

rien ici. *Carni* étoit le nom d'un peuple de Thrace [1] ; et Diegylis, leur roi, étoit beau-père de Prusias [2].

‹1› Aristonicus, frère d'Attalus et fils naturel d'Eumène, disputa pendant quelque temps cet héritage aux Romains ; mais à la fin, vaincu et fait prisonnier par le consul Perperna, il fut conduit à Rome, où il mourut dans la prison, comme Strabon nous le dira dans la suite [3]. Il ne seroit peut-être pas superflu de mettre sous les yeux du lecteur l'arbre généalogique des rois Attalides.



[1] *Stephan. Byzant.* in Καρνοί. = [2] *Appian. de Bell. Mithrid.* cap. 6. = [3] Lib. XIV, pag. 646.

PAGE 624. Le Caïcus coule près de Pergame, à travers ce qu'on appelle *la Plaine du Caïcus ;* plaine extrêmement fertile, et presque la meilleure de toute la Mysie.

PAGE 625. §. III. Hommes illustres sortis de Pergame.

LES hommes illustres que Pergame a produits de notre temps, sont Mithridate ‹1› fils de Ménodote et de la fille d'Adobogion, qui étoit de la famille des tétrarques de la Galatie.

On prétend que cette femme avoit été concubine du roi Mithridate, et que la famille, profitant de cette circonstance, donna à l'enfant le nom de Mithridate, dans le dessein de le faire passer pour fils de ce prince.

Ce Mithridate [fils de Ménodote], ayant gagné les bonnes grâces de César ‹2›, fut honoré au point d'être nommé tétrarque des Galates, [dignité qui lui revenoit en quelque sorte] du côté maternel, et d'être fait roi du Bosphore et de divers autres pays : mais il fut renversé par Asandrus ‹3›, qui tua aussi le roi Pharnace et qui s'empara du Bosphore.

Un autre homme illustre de Pergame fut Apollodore le rhéteur, auteur d'un traité de rhétorique, et chef de la secte nommée Apollodorienne, si toutefois elle mérite d'être appelée du nom de secte ; car il règne [aujourd'hui] une infinité de systèmes, dont le jugement est au-dessus de nos forces ‹4› : de ce nombre

‹1› Dans tout ce paragraphe, j'ai suivi l'heureuse correction de Casaubon, que M. Tzschucke a aussi admise dans son texte avec une légère omission, qui peut-être provient de la négligence de l'imprimeur. Il faut y lire, ὁ Μηνοδότου υἱὸς καὶ τῆς Ἀδοβογίωνος, κ. τ. λ.

‹2› Mithridate étoit un des auxiliaires de César, lorsque celui-ci, après la mort de Pompée, faisoit la guerre en Ægypte contre Ptolémée [1].

‹3› Je suis encore ici la correction de Casaubon, qui, au lieu de Λυσάνδρου, *Lysandrus,* propose de lire Ἀσάνδρου, *Asandrus.* C'est probablement le même Asandrus dont Strabon a parlé ailleurs [2].

‹4› Quand un traducteur est embarrassé sur le sens d'un passage, son devoir est de mettre sous les yeux du lecteur et le passage qui l'embarrasse, et la manière dont il a été rendu par ceux qui l'ont devancé. Voici le texte tel qu'il est : καὶ τὴν Ἀπολλοδώρειον αἵρεσιν παραγαγών, ἥτις [*al.* εἴ τις] ποτ' ἐστι· πολλὰ

[1] *Hirtius, de Bell. Alexandrin.* cap. 26. = [2] Tom. III, pag. 66 de la traduction Française.

sont ceux qui ont pour inventeurs Apollodore et Théodore *. Ce qui contribua le plus à la célébrité d'Apollodore, ce fut l'amitié d'Auguste, auquel il donna des leçons de belles-lettres. Il eut aussi un disciple illustre dans la personne de Denys son concitoyen, surnommé l'Attique ; car ce Denys devint bon professeur, bon historien, et non moins habile orateur.

PAGE 625.

* Théodore de Gadara. *Voyez* liv. XVI, *pag. 759.*

A L'ORIENT de Pergame et de sa plaine, on trouve la ville d'Apollonia, située sur des hauteurs ; et au midi, une chaîne de montagnes. Après l'avoir franchie, si l'on se dirige vers Sardes*, on trouve à gauche Thyateira *, colonie Macédonienne, et qui, selon quelques-uns, est la dernière ville de la Mysie ; à droite, Apollonis, située à 300 * stades de Pergame, et à la même distance de Sardes : cette ville tire son nom d'Apollonis de Cyzique, femme d'Attalus ‹1›. Viennent ensuite la plaine de

§. IV. Apollonia et autres villes.

* Sart.

* Ak-hisar.

* L'ancienne version Latine et celle de Xylander portent *30 stades.*

γὰρ ἘΠΕΚΡΆΤΕΙ, *μείζονα δὲ ἢ καθ' ἡμᾶς ἔχοντα τὴν κρίσιν.* L'auteur de l'ancienne version Latine dit, *et Apollodoriam sectam introduxit, si qua* (il a lu εἴ τις) *tandem ea est : nam multa olim obtinuerunt, quæ majus judicium habuere quàm nunc habent ;* le traducteur Italien, *et introdusse la setta Apollodoria, qualunque* (il a lu ἥτις) *ella sia : perciochè molte cose erano in sommo pregio, le quali ricercano maggiore giudizio del nostro ;* Xylander, *et sectæ Apollodoreæ auctor fuit, si qua* (il a lu εἴ τις) *tamen ea est : multa enim invaluerunt, quæ majore quàm nostro dijudicanda sunt arbitrio* (le traducteur Allemand n'a fait qu'estropier cette version de Xylander) ; Bréquigny (autant qu'il m'a été possible de déchiffrer son écriture difficile), *et fut le chef de la secte Apollodorienne, qui existoit autrefois* (il a lu et corrigé ἥτις ποτ' ἦν) : *car il y en a eu quantité de célèbres, et plus considérables que celles qui subsistent actuellement.* A cette version, qui n'est pas à beaucoup près conforme au texte, il ajoute une très-courte note marginale, où il se plaint de ce que les éditeurs de Strabon n'aient fait aucune remarque sur ce passage obscur. Il n'y a que la version de Xylander et celle du traducteur Italien qui rendent presque littéralement le texte de Strabon. Mais j'avoue que je ne suis content d'aucune de ces versions ; et je doute que la mienne, quoique fondée sur le très-léger changement d'ἘΠΕΚΡΑΤΕΙ en ἘΠΙΚΡΑΤΕΊ, soit plus heureuse.

‹1› *Femme d'Attalus.* Ces mots ne sont point dans le texte ; et cette omission a jeté les traducteurs dans une singulière méprise. Tous ont cru, ou du moins traduit de manière à faire croire que la ville d'Apollonis tiroit son nom de celle d'Apollonia sur le Rhyndacus, appartenant aux Cyzicènes, et dont Strabon a parlé vers la fin du XII.e livre [1]. Casaubon partageoit lui-même cette erreur, comme le prouve sa courte note sur

[1] *Voyez* ci-dessus, *pag. 116.*

PAGE 625. l'Hermus ‹1› et la ville de Sardes. Le pays au septentrion de Pergame est, dans sa plus grande partie, occupé par les *Mysi* ‹2›, situés à la droite des peuples nommés *Ablites ;* au pays de ces derniers confine l'Épictète * jusqu'à la Bithynie.

* La Phrygie surnommée *Epictète.*

§. V. Ville de Sardes.

SARDES est une grande ville, défendue par une citadelle bien fortifiée ; sa fondation, quoique postérieure à la guerre de Troie, est assez ancienne. Elle fut la résidence des rois de ces Lydiens qu'Homère appelle *Méones,* et auxquels ceux qui sont venus après lui, donnent le nom de *Mæones.* Les uns pensent que ces *Mæones* ou *[Méones]* et les Lydiens sont la même nation ; d'autres en font deux peuples différens *. La première opinion me paroît la meilleure.

* *Suprà*, pag. 106.

§. VI. Mont Tmolus.

AU-DESSUS de Sardes s'élève le Tmolus ‹3›, montagne très-fertile, sur le sommet de laquelle est une vedette bâtie par les Perses, et entourée d'une espèce de galerie de marbre blanc ‹4›. De cette vedette, on découvre les plaines d'alentour, et surtout celle que traverse le Caystre. Les environs du Tmolus sont occupés par les Lydiens, les *Mysi* et les Macédoniens ‹5›.

ce passage, *Vide sub finem libri duodecimi.* Mais de toutes les traductions la plus singulière est sans contredit celle de Penzel : *Welche man sich hüten muss mit einer andern stadt dieses namens, im Gebiete der Kyzikener zu verwechseln ;* ce qui veut dire en français, *qu'il faut prendre garde de confondre [cette Apollonis] avec une autre ville de ce nom, située dans le territoire des Cyzicènes.*

‹1› C'est le Sarabat d'aujourd'hui. G.

‹2› La version de Xylander, *ad dextram pleraque à Mysis tenentur, qui Ablites nominantur,* donneroit ce sens, *est, dans sa plus grande partie, occupé à droite par les MYSI, surnommés Ablites,* qui ne me paroît point être celui de Strabon.

‹3› Le Bouz-Dag. G.

‹4› Il n'y a que Bréquigny qui traduise, *un corps-de-garde à tenir six hommes,* parce qu'il a suivi la correction proposée par Paulmier de Grentemesnil. Ce critique pensoit qu'au lieu d'ἐξέδραν, *exedra,* il falloit lire ἑξέδρον, *hexedron,* un lieu à six places. Chandler [1] paroît avoir approuvé cette correction.

‹5› Casaubon soupçonne qu'à la place de Μακεδόνες, *Macédoniens,* il faut lire Μαίονες, *Mæones.* Cette correction ne me paroît point

[1] *Voyage dans l'Asie min. &c.* tom. II pag. 178 de la traduction Française.

PAGE 625.
§. VII.
Le Pactole et autres fleuves.

DE cette montagne sort le Pactole, qui rouloit jadis une quantité considérable de paillettes d'or; ce qui, dit-on, a fait tant vanter les richesses de Crœsus et de ses ancêtres. Aujourd'hui ce fleuve ne roule plus d'or; il se jette dans l'Hermus, qui reçoit encore l'Hyllus, connu maintenant sous le nom de *Phrygius*. Ces trois fleuves réunis *, et grossis de quelques autres rivières moins connues, se déchargent dans la mer de Phocée ‹1› [sous le nom commun d'Hermus], comme dit Hérodote *.

PAGE 626.

* Conf. *suprà*, pag. 57.

* Lib. V, cap. 101.

L'Hermus touche aussi à la Mysie : il vient d'une montagne consacrée à la déesse Dindymène ‹2›; il traverse la *Catacecaumène** pour se rendre dans le territoire de Sardes et les plaines voisines ‹3›, comme nous l'avons déjà dit ‹4›, et de là à la mer.

* Vid. *suprà*, pag. 130.

Au-dessous de la ville de Sardes, sont la plaine de Sardes, celle de Cyrus ‹5›, celle de l'Hermus, et celle du Caystre. Ces plaines se succèdent et sont les plus fertiles du monde.

nécessaire. Pline [1] place aussi des Macédoniens surnommés *Cadueni* à la proximité du Tmolus; il parle encore de *Macédoniens Hyrcani*, et de *Mysomacédoniens*, c'est-à-dire, de Macédoniens mêlés avec des *Mysi*.

‹1› Phocée étoit près de l'entrée du golfe de Smyrne. Ses ruines conservent le nom de Phokia-vecchia. G.

‹2› J'ai traduit d'après le texte des imprimés, *ἄπτεται δὲ καὶ Μυσίας ὁ Ἕρμος κ. τ. λ.* Mais un grand nombre de manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, portent *ἄρχεται δὲ ἀπὸ* (le nôtre, *ἄρχεται δὲ καὶ*) *Μυσίας ὁ Ἕρμος*. Suivant cette leçon, exprimée par les anciennes versions Latine et Italienne, il falloit dire : *L'Hermus a sa source en Mysie, dans une montagne consacrée à la déesse Dindymène.* Cependant Pline [2] place les sources de l'Hermus près de Dorylæum en Phrygie.

‹3› *Et les plaines voisines*. Je lis, avec les manuscrits consultés par M. Falconer, ΚΑΙ᾽ ΤΑ᾽ *συνεχῆ πεδία*, et non pas ΚΑΤΑ᾽ ΤΑ᾽ *συνεχῆ πεδία*.

‹4› *Comme nous l'avons déjà dit*, *ὡς εἴρηται*. Assurément Strabon n'a encore rien rapporté qui ressemble à ce qu'il dit ici. Il faut donc supprimer les deux mots *ὡς εἴρηται*, ou les transposer à la fin du paragraphe, de cette manière, *μέχρι τῆς θαλάττης, ὡς εἴρηται*, *et de là à la mer, comme nous l'avons déjà dit.* En effet, quelques lignes plus haut, il a dit, d'après Hérodote, que l'Hermus se déchargeoit dans la mer de Phocée.

‹5› *Celle de Cyrus*, *καὶ τὸ τοῦ Κύρου*. Ces quatre mots Grecs ont disparu de l'édition de Casaubon, peut-être par la faute de l'imprimeur. M. Tzschucke, qui les a rétablis, les a aussi corrigés comme on les voit; car tous les manuscrits consultés jusqu'à ce jour et les traducteurs anciens portent, *καὶ τὸ τοῦ* ΚΟ᾽ΡΟΥ, *celle de Corus*. Cette leçon *(Corus)* est sans doute fautive; mais peut-être que la

[1] Lib. V, cap. 29. — Conf. *Cellar. Geograph. antiq.* vol. II, pag. 41 et 118. = [2] Lib. V, cap. 29.

Page 626.
§. VIII.
Lac Coloé.

A quarante stades de la ville, est le lac ‹1› *Gygæa* dont parle Homère, et qu'on a nommé depuis *Coloé;* près de ce lac on voit le temple de Diane Coloenne, qui est en grande vénération. On prétend que dans les fêtes [de cette déesse] les paniers dansent ‹2›: je ne conçois pas pourquoi l'on sacrifie la vérité au plaisir de débiter des absurdités de cette espèce.

§. IX.
Discussion sur quelques passages d'Homère et de Pindare.

Comme le passage d'Homère est conçu en ces trois vers, *Les Méones étoient conduits par Mesthlès et par Antiphus, deux fils*

correction l'est aussi. Strabon nous dira bientôt[1] que *la plaine de Cyrus* est à l'orient de celle du Caystre; et il paroît d'ailleurs que cette plaine ne tire pas son nom du fleuve de l'Arménie nommé *Cyrus*, et plus anciennement *Cerus*[2], et situé à une énorme distance de Sardes, mais de Cyrus frère du roi des Perses. Ici il est question des plaines situées à l'occident de la ville de Sardes, et qui tirent leurs noms des fleuves qui vont se jeter dans la mer du même côté. Ou je me trompe fort, ou il faut lire, *καὶ τὸ τοῦ* ΚΑΪ́ΚΟΥ, *celle du Caïcus.* Dans la suite, Strabon[3] nommera également cette plaine avec celles de l'Hermus et du Caystre.

‹1› *Le lac.* Le mot *lac,* indispensablement nécessaire ici, n'est point dans le texte, *ἡ Γυγαία μὲν ὑπὸ τοῦ Ποιητοῦ* ΛΕΓΟΜΕ΄ΝΗ: mais la cause de cette omission est la ressemblance de ces deux mots qu'il faut réunir, ΛΕΓΟΜΕ΄ΝΗ ΛΙ΄ΜΝΗ, comme ont lu l'auteur de l'ancienne version Latine et le traducteur Italien, ordinairement scrupuleux observateurs du texte. Homère parle de ce lac dans deux endroits[4]; Hérodote[5] et Pline[6] en parlent aussi. Ce dernier l'appelle *Gygæum stagnum.* Il est probable qu'il a été fait de main d'homme par ordre des rois de Lydie, qui se servirent des terres de l'excavation pour élever ces tombeaux énormes dont Strabon parlera dans la suite[7].

‹2› Ces paniers étoient portés par des filles dans les processions ou pompes solennelles qui avoient lieu pendant les fêtes de Diane et d'autres divinités[8]. Le texte que j'ai suivi est celui de plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, *φασὶ δ᾽ ἐνταῦθα χορεύειν* ΤΟΥ͂Σ ΚΑΛΑ΄ΘΟΥΣ. Eustathe[9], qui cite ce passage de notre géographe, n'a point lu différemment. On ne peut concevoir comment les mots représentés en lettres majuscules, et qui signifient *les paniers*, ont été changés en ΠΙΘΗΚΟΥΣ (sans l'article), *des singes*, comme portent quelques manuscrits, suivis par les anciens traducteurs et par toutes les éditions antérieures à celle de M. Tzschucke. Cette leçon est d'autant plus absurde, qu'il s'agit ici d'un miracle: des paniers ou des corbeilles sautillant sur la tête des personnes qui les portoient, pouvoient passer pour tel; mais la danse d'un animal tel que le singe, loin d'être miraculeuse, n'est pas même merveilleuse.

[1] *Infrà*, pag. 256. = [2] *Voyez* part. I de ce tom. pag. 214. = [3] Lib. XV, pag. 691. = [4] *Iliad.* lib. II, vers. 865, et lib. XX, vers. 391. = [5] Lib. I, cap. 93. = [6] Lib. V, cap. 29. = [7] *Infrà*, pag. 251. — Conf. *Chandler*, *Voyage dans l'Asie min.* tom. II, pag. 189 de la traduction Française. = [8] Voyez *Spanhem*. *Observation.* in *Callimach. Hymn. in Cerer.* vers. 1. = [9] In *Iliad.* lib. II, vers. 865, pag. 366.

de

de Talæmène <1>, *nés du lac Gygæa* <2>; *ils conduisoient les Méones* PAGE 626.
habitant au-dessous du Tmolus[a], quelques-uns y en ajoutent un quatrième, celui-ci : *Au-dessous, dis-je, du Tmolus couvert de neige, dans le fertile canton d'Hyda*[b]. Mais il n'existe point de lieu nommé *Hyda* chez les Lydiens.

[a] Iliad. lib. II, vers. 864-866.

[b] *Ibid.* lib. XX, vers. 385.

On prétend néanmoins qu'Hyda étoit encore la patrie de Tychius, dont Homère dit qu'il étoit un excellent ouvrier en cuir[c]. On ajoute que ce lieu étoit couvert de forêts, que le tonnerre y tomboit souvent, et qu'il étoit habité par les Arimes ; car à cet autre vers d'Homère, *Chez les Arimes, où l'on dit que Typhoëus gît renversé*[d], on ajoute encore celui-ci : *Dans ce lieu couvert de forêts, dans le fertile canton d'Hyda.*

[c] *Ibid.* lib. VII, vers. 220-221.

[d] *Ibid.* lib. II, vers. 783.

D'autres placent cette dernière fable en Cilicie, quelques-uns en Syrie, et d'autres encore aux îles *Pithécusses* *, disant que les singes [en grec *pitheci*] sont nommés *Arimes* par les Tyrrhéniens <3>. Il y en a qui pensent qu'Hyda est Sardes

* C'est-à-dire, *îles des Singes.*

<1> J'ai préféré la leçon des éditions d'Homère, *Talæmène*, Ταλαιμένεος. Celle de notre texte, *Pylæmène*, Πυλαιμένεος, si elle ne provient pas des copistes, ne peut être attribuée qu'à une distraction de Strabon, qui aura songé à *Pylæmène*, prince des Paphlagoniens, dont il a parlé ci-dessus [1], et dont en effet Homère parle aussi, quelques vers plus haut [2], dans ce même Dénombrement de l'armée Troyenne.

<2> *Nés du laç Gygæa*, τὼ ΓΥΓΑΙ'Η τέκε ΛΙ'ΜΝΗ. Cela veut dire, dans le langage mythologique, que Mesthlès et Antiphus avoient pour père Talæmène, et pour mère Gygæa, nymphe du lac du même nom. Mais quelques commentateurs [3] trouvoient cette explication absurde, et prétendoient qu'il falloit lire, τὼ ΓΥΓΑΙ'ΗΙ τέκε ΛΙ'ΜΝΗΙ, *nés près du lac Gygæa.* La correction n'est point forcée ; reste à savoir si Homère pensoit comme ses commentateurs.

<3> Pline n'approuve point l'étymologie de *Pithecussæ*, qu'on fait venir de *pithecos*, πίθηκος [singe]; il dérive ce mot de *pithos*, πίθος [tonneau]. Mais cette dérivation n'est point naturelle, au lieu que la première est conforme à l'analogie. Quant au nom Tyrrhénien *Arimes*, Hésychius le confirme, en disant, Ἄριμοι, πίθηκοι. Ainsi l'expression d'Homère, εἰν Ἀρίμοις, *chez les Arimes*, qui en lettres romaines seroit, *ein Arimis*, et qu'on traduit en latin par *in Arimis*, signifie *aux [îles] Pithécusses*, selon l'opinion de ceux qui plaçoient la demeure de Typhoëus en Italie. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que de ces deux mots d'Homère, *ein Arimis*; on a fait un nom, *Inarimis*, qu'on donne aux îles Pithécusses, et qu'on cite comme appartenant à

[1] *Suprà*, pag. 21 et 27. = [2] *Iliad.* lib. II, vers. 851. = [3] Voyez *Schol.* in *Homer.* pag. 86, edit. Villoison.

PAGE 626. même ‹1›; d'autres, que c'étoit la citadelle de cette ville qui se nommoit *Hyda*. L'opinion la plus vraisemblable, selon Demetrius de Scepsis, est celle qui place les Arimes dans la Catacecaumène.

Pindare mêle ensemble la Cilicie, les Pithécusses, situées en face du territoire de Cumes [en Italie], et l'île de Sicile ‹2›: car, selon ce poëte, sous le mont Ætna gît Typhon, *né et élevé dans le célèbre antre Cilicien, mais dont maintenant la poitrine velue est pressée sous*

PAGE 627. *le poids de la Sicile et des rivages voisins de Cumes* [a]. Il dit ailleurs: *Il est garrotté par les liens énormes de l'Ætna;* et encore, dans un autre endroit: *Toi seul, ô Jupiter, terrassas autrefois, chez les Arimes, l'effrayant Typhon à cinquante têtes.*

[a] Pyth. Carm. I, vers. 31-36. Cf. Olymp. Carm. IV, vers. 10-12.

Il y en a qui entendent par les Arimes les Syriens que l'on nomme aujourd'hui Araméens ‹3›; ils disent que les Ciliciens de la Troade, obligés de s'expatrier, allèrent s'établir en Syrie, en enlevant aux Syriens cette portion de pays qu'on appelle maintenant du nom de Cilicie.

Callisthène prétend que c'est près de Calycadne ‹4› et du cap

Homère. Pline nous dit : *Ænaria ipsa, à statione navium Æneæ, Homero* INARIME *dicta, Græcis Pithecusa, non à simiarum multitudine, ut aliqui existimavere, sed à figlinis doliorum* [1]. Ce n'est point Homère qu'il auroit dû citer, mais plutôt Virgile, qui, le premier, des deux mots du poëte Grec en avoit forgé un :

Inarime Jovis imperiis imposta Typhoeo [2].

Cependant Bochart [3] prétend que l'*Ænaria* même de Pline doit être *Enaria*, comme venant d'*enaris*, nom que les Romains donnoient au singe, à cause du défaut de nez dans cet animal, *sine naribus*.

‹1› C'est le sentiment de Pline, ou des auteurs dont il a pris ce qu'il dit au sujet de Sardes : *A Mæoniis civitas ipsa Hyde vocitata est* [4].

‹2› La même confusion de la Cilicie avec la Sicile, au sujet de Typhoéus, règne dans Æschyle [5], comme l'a remarqué Casaubon.

‹3› *Araméens*, *'Αραμαίους*. C'est une correction de Casaubon, que M. Tzschucke a reçue dans son texte; mais les autres éditions, conformes aux manuscrits, portent *Arames*, *'Αρίμους*, leçon qui a été suivie par les anciens traducteurs.

‹4› Le *Calycadne*, fleuve de Cilicie, conserve le nom de Kélikdni. G.

[1] *Plin.* lib. III, cap. 6. = [2] *Æneid.* lib. IX, vers. 716, *cum Serv. commentar.* = [3] *Hierozoic.* lib. III, cap. 31. = [4] *Plin.* lib. V, cap. 29. = [5] In *Prometh. vinct.* vers. 351-370.

Sarpédon, au voisinage de l'antre Corycium, qu'on doit placer les Arimes ; et c'est de là, dit-il, que les montagnes des environs sont [aussi] nommées *Arima*. PAGE 627.

§. X. Tombeaux des rois de Lydie.

AUTOUR du lac Coloé, sont les tombeaux des rois [de Lydie]. Près de Sardes est celui d'Alyattes ‹1›. C'est une grande levée de terre contenue dans un haut pourtour de pierre. Il fut construit, comme dit Hérodote [a], par le peuple de la ville, et, en très-grande partie, par les courtisanes : cet historien ajoute que toutes [les filles des Lydiens] se livrent à la prostitution. Quelques-uns ‹2› nomment ce monument *le tombeau de la Courtisane*.

[a] Lib. 1, cap. 93.

Selon quelques historiens, le lac Coloé est creusé de main d'homme *, pour recevoir les eaux, lors du débordement des fleuves.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 248*, not. 1.

En descendant du Tmolus vers la plaine du Caystre, on trouve la ville d'Hypæpa ‹3›.

‹1› Alyattes étoit père de Crœsus. Les tombeaux, suivant Chandler, témoin oculaire, sont de diverses grandeurs ; on en distingue quatre ou cinq qui sont d'une hauteur extraordinaire, et qu'on aperçoit de loin. Il en est un sur-tout, dit-il, qui mérite d'être remarqué, et qui doit être celui d'Alyattes, dont Hérodote nous a donné la description ; c'est un tertre immense, élevé sur un soubassement fait de vastes et larges pierres [1].

‹2› C'est Cléarque [2], disciple d'Aristote, qui, dans ses *Érotiques*, a nommé ce monument *le tombeau de la Courtisane*. Cependant il en attribue la construction, non à Alyattes, mais à Gygès, pere de ce prince. M. Larcher [3] pense que Cléarque se trompe.

‹3› Petite ville, comme la nomme Ovide [4], *parvis Hypæpis*, remarquable par la beauté du sexe, si l'on en croit Étienne de Byzance [5]. Ce grammairien géographe donne l'étymologie du nom *Hypæpa*, Ὕπαιπα, comme d'un composé de deux mots, Ὑπὸ et Αἶπος, qui signifieroient, *située sous la hauteur*, c'est-à-dire, au-dessous du mont Tmolus, et que Pinedo propose de changer en Ὑπὸ Ἄτυος, *fondée par Atys*, qui étoit un des rois de Lydie [6]. Cette correction est malheureuse ; mais l'étymologie du grammairien n'est pas pour cela meilleure. Selon Chandler [7], cette ville est appelée aujourd'hui *Pyrgé* ou *Birghé*, du nom Grec πύργοι, *tours*, nom qu'il présume lui avoir été donné parce qu'on y érigea une forteresse garnie de tours, pour dominer le passage du mont Tmolus.

[1] *Chandler, Voyage dans l'Asie min.* tom. II, pag. 189 de la traduction Française. = [2] Apud *Athen.* lib. XIII, pag. 573. = [3] *Herodot.* tom. I, pag. 370 de la traduction Française, édit. de 1802. = [4] *Metamorph.* lib. VI, vers. 13, et lib. XI, vers. 152. = [5] In Ὕπαιπα. = [6] *Herodot.* lib. 1, cap. 7 et 94. = [7] *Voyage dans l'Asie min.* tom. II, pag. 180 de la traduction Française.

PAGE 627.
§. XI.
Révolutions de Sardes.
* Voyez ci-dessous, liv. XIV, pag. 648.

CALLISTHÈNE dit que Sardes fut prise d'abord par les Cimmériens, ensuite par les Trères et les Lyciens ‹1›; ce qui est aussi prouvé par le témoignage de Callinus*, poëte élégiaque : enfin elle fut conquise par Cyrus, du temps que Crœsus y régnoit. Comme Callinus, en parlant de l'invasion des Cimmériens, dit qu'ils marchèrent contre les *Ésionéens,* et qu'ils [leur] prirent Sardes, Demetrius de Scepsis présume que, suivant le dialecte Ionique, il appelle *Ésionéens* les Asionéens; car il est possible, dit-il, que l'ancien nom de la Méonie ait été celui d'*Asie,* selon ce passage d'Homère: *dans la prairie Asienne, près des bords du Caystre*[a].

[a] Iliad. lib. II, vers. 461. Voyez ci-dessous, liv. XIV, pag. 650.

C'est à la bonté de son territoire que Sardes par la suite dut son rétablissement, au point qu'elle ne le cédoit à aucune des villes voisines. Depuis peu, des tremblemens de terre ont détruit une grande partie de ses maisons; mais, par les soins bienfaisans de Tibère, qui règne aujourd'hui, elle a pu réparer ce désastre, ainsi que plusieurs autres villes qui, à la même époque, ont essuyé le même malheur ‹2›.

§. XII.
Hommes illustres sortis de Sardes.
PAGE 628.

LES hommes illustres sortis de Sardes sont les deux Diodore, orateurs, l'un et l'autre de la même famille. Le plus ancien, surnommé *Zonas*, plaida plus d'une fois en faveur de l'Asie. Lors de l'invasion de Mithridate, il se justifia pleinement, devant ce prince, de l'accusation d'avoir sollicité les villes à la révolte. De l'autre Diodore, qui a été notre ami, nous avons des histoires, des vers lyriques, et d'autres espèces de poëmes, qui sentent assez le style et la manière des anciens.

‹1› Cette alliance des Lyciens avec un peuple aussi éloigné que les Trères, s'explique par ce que dit Hérodote. Selon cet historien, tous les peuples situés en-deçà du fleuve Halys étoient soumis aux rois de Lydie, excepté les Lyciens et les Ciliciens [1]. Il n'est donc pas étonnant que les Trères, en franchissant l'Halys, eussent été secondés par des peuples qui devoient naturellement être en crainte de subir le joug des Lydiens.

‹2› Strabon a encore parlé précédemment [2] de secours que Tibère fournit à ces villes.

[1] *Herodot.* lib. I, cap. 28. = [2] *Suprà*, pag. 131.

Quant à l'ancien historien Xanthus, il passe pour Lydien ; mais nous ignorons s'il étoit de Sardes même. Page 628.

§. XIII. La Mysie.

Après la Lydie est la Mysie, où est Philadelphie, ville on ne peut pas plus sujette aux tremblemens de terre ; car les murailles des maisons s'entr'ouvrent à chaque instant, et c'est tantôt un quartier de la ville, tantôt un autre, qui éprouve quelque accident * : aussi ne comprend-elle qu'un petit nombre d'habitans, la plupart passant leur vie dans la campagne, où ils s'occupent à cultiver leurs terres, qui sont extrêmement fertiles. Il y a même de quoi s'étonner que ce peu d'habitans aiment à rester dans une ville où les maisons ne sont pas sûres ; et il est encore plus étonnant que les fondateurs de Philadelphie l'aient bâtie sur un tel terrain.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 130.*

§. XIV. La Catacecaumène.

Vient ensuite le pays connu sous le nom de *Catacecaumène* *, soit qu'il appartienne à la Mysie, soit qu'il dépende de la Méonie <1> ; car ces deux opinions ont leurs partisans : il a 500 stades de long, sur 400 de large <2>.

* C'est-à-dire, *Pays brûlé.*

Tout ce pays est dépourvu d'arbres <3>, excepté de vignes, qui produisent le vin nommé *Catacecauménite,* qui ne le cède à aucun des vins les plus renommés. Les plaines de ce canton sont couvertes de cendres, et les endroits pierreux ou montagneux sont noircis comme s'ils étoient brûlés.

Quelques-uns se sont imaginé que cet état du terrain a été produit par des foudres et des tourbillons enflammés, et ils ne

<1> Strabon répète ici le doute qu'il a déjà manifesté [1] au sujet de la *Catacecaumène*, savoir si ce canton appartient à la Mysie ou à la Mæonie. D'autres [2] l'ont attribué à la Phrygie, vraisemblablement parce que ces deux noms ont la même signification ; car, ainsi que *Catacecaumène*, *Phrygie* veut dire *brûlée*, du verbe φρύγω, *griller, torréfier.*

<2> 14 à 15 lieues de longueur, sur 11 à 12 de largeur. G.

<3> Ils avoient été brûlés, suivant la fable, par un monstre horrible [3].

[1] *Suprà*, pag. 121. = [2] *Diodor. Sicul.* lib. III, cap. 69. = [3] *Idem*, *ibid.*

PAGE 628. balancent point à appliquer à ce pays la fable de Typhon. [L'historien] Xanthus * nomme même un certain Arimûs qui doit y avoir régné.

* Voyez ci-dessus, pag. 131 et 249.

Mais il n'est point raisonnable de supposer que des feux célestes aient brûlé une si grande étendue de pays à-la-fois. Il est plus probable que c'est l'effet de volcans dont les sources sont épuisées, d'autant plus qu'on y montre encore trois gouffres, à environ 40 stades les uns des autres, que l'on nomme les soufflets, et au-dessus desquels on voit des collines raboteuses, qui paroissent formées de l'amas des matières que ces gouffres ont vomies.

D'ailleurs, en comparant ce pays avec le territoire de Catane [en Sicile], également couvert de cendres [volcaniques], et qui produit du vin remarquable par la quantité et par la qualité, on conçoit pourquoi la Catacecaumène doit abonder en vignobles.

Cette abondance a donné lieu à ce bon mot, que *c'étoit avec raison que l'on donnoit à Bacchus l'épithète de Pyrigène* (1).

§. XV.
Autres pays au midi du Tmolus.

LES pays qui suivent au midi, jusqu'au mont Taurus, sont tellement confondus les uns avec les autres, qu'il est bien difficile

(1) *Pyrigène* veut dire, *né du feu*, ou *né au milieu du feu.* Ce surnom fut donné à Bacchus, parce que, selon la fable, il fut tiré du sein de Sémélé, au moment où celle-ci périssoit au milieu des flammes allumées par les foudres de Jupiter. Ainsi les amateurs des jeux de mots disoient que c'étoit à juste titre que l'on donnoit à Bacchus l'épithète de *Pyrigène,* puisque le meilleur vin provenoit des pays brûlés par des feux souterrains. Cependant on ne trouve aujourd'hui que la traduction Latine, *ignigena*, de cette épithète, employée par Ovide :

.... Bacchumque vocant, Bromiumque, Lyæumque, Ignigenamque [1] ....

Le terme Grec Πυριγενὴς (qui signifie ici la même chose que le Πυριγενὴς de Strabon) ne se trouve que dans une épigramme du Gaulois Ausone, poëte du IV.e siècle, qui l'aura pris de quelque poëte Grec, comme il est naturel de le penser d'après cet endroit de Strabon. Dans une autre épigramme que l'empereur Julien, contemporain d'Ausone, fit sur la bière, le mot *Pyrogène*, Πυρογενὴς, appliqué à cette boisson, a un sens équivoque; car il signifie non-seulement *née du feu*, mais encore *née* ou *faite de blé*, et c'est ce que Julien vouloit dire. C'est par distraction que Casaubon, en citant cette épigramme, explique le *Pyrogène* [Πυρογενῆ] par ces expressions, *ex igne genitum ;* ce qui détruit le jeu de mots.

[1] *Metamorphos.* lib. IV, vers. 12.

de déterminer au juste ce qui appartient à la Phrygie, à la Lydie, à la Carie ou à la Mysie. PAGE 628.

Ce qui n'a pas peu contribué à cette confusion, c'est que les Romains, dans la distribution de ces pays, n'ont point eu égard à la différence des nations; mais ils les ont divisés en juridictions, dont chacune avoit une ville principale, où les juges s'assembloient pour tenir les assises. PAGE 629.

Le mont Tmolus est assez ramassé ‹1›, et n'occupe qu'un espace médiocre, qui ne franchit point les limites de la Lydie. Le mont Messogis ‹2›, au contraire, s'étend du côté opposé, depuis *Celænæ* jusqu'à Mycale, comme dit Théopompe; en sorte qu'une partie de cette montagne, celle qui avoisine *Celænæ* et Apamée ‹3›, est habitée par des Phrygiens, une autre partie par des *Mysi* et des Lydiens, et le reste par des Cariens et par des Ioniens. Il en est de même des fleuves, et notamment du Mæandre ‹4›, qui, traversant tantôt un pays, et suivant tantôt les limites qui séparent un peuple d'un autre peuple, ne permettent point de les distinguer avec exactitude. Il faut en dire autant des plaines qui sont des deux côtés, soit de la chaîne des montagnes, soit des rives des fleuves.

Au reste, peut-être ne devons-nous pas nous soucier d'une pareille exactitude, comme si nous étions les premiers à indiquer

‹1› *Assez ramassé.* Je corrige le texte, en lisant, *ἱκανῶς* ΣΥΝΗ͂ΚΤΑΙ, au lieu de ΣΥΝΗ͂ΠΤΑΙ. Ce dernier mot signifieroit, *attaché, approché, contigu ;* le *συνῆκται* est synonyme du mot *συνέσταλται*, dont Strabon s'est servi ailleurs en pareille occasion : *αὐτὸ δὲ καθ' αὑτὸ ἱκανῶς συνέσταλται* [1]. L'ancienne version Latine, *satis coactus est*, et la version Italienne, *assai bene ristretto*, confirment la justesse de notre correction.

‹2› Le mont *Messogis* est appelé par les Turcs, Kestenous-Dagh; plus loin, Aglebashi-Dagh, Morad-Dagh, &c. G.

‹3› C'est Apamée surnommée *Cibotus. Celænæ* étoit une forteresse près d'Apamée, et lui servoit de citadelle. Ces lieux sont connus maintenant sous le nom d'Aphiom-Kara-hissar. — Mycale étoit située près du promontoire qui est vis-à-vis de *Samos*, et que l'on appelle maintenant cap Samson ou de Sainte-Marie. G.

‹4› A cause des nombreux détours que fait ce fleuve, et qui ont donné lieu à des locutions proverbiales : *Quos tum Mæandros, dum omnes solitudines persequeris, quæ diverticula flexionesque quæsisti* [2] !

---

[1] *Suprà*, pag. 615 du texte Grec. = [2] *Cicer.* in *L. Pison.* cap. 22.

Page 629. la mesure et l'étendue de ces contrées ‹1›; il nous suffit d'en faire connoître la description donnée par ceux qui nous ont précédés.

A la plaine du Caystre, située entre le Tmolus et le Messogis, succèdent immédiatement, à l'orient, la *plaine Cilbiane*, pays étendu ‹2›, fertile et bien peuplé; puis la *plaine Hyrcanienne*, ainsi nommée par les Perses, qui y envoyèrent une colonie d'Hyrcaniens; et la *plaine de Cyrus*, encore ainsi nommée par les mêmes ‹3›. Viennent ensuite la *plaine Peltine*, qui appartient à la Phrygie, la *Cillanienne*, la *Tabène*, où il y a de petites villes habitées par un mélange de Phrygiens et d'autres peuples, parmi lesquels

‹1› *Comme si nous étions les premiers à indiquer &c.* Le texte, *ὡς ἄρα* ΚΕΝῆΙ *χωρομετρῶν*, est sans doute altéré. L'ancienne version Latine l'a rendu, *ut NUNC loca metiamur;* et le traducteur Italien, *come se volessimo senza proposito misurare quei paesi.* Ma version est fondée sur ce changement, *ὡς ἄρα* ΓΕ ΝΥ̃Ν *χωρομετρῶν*, dont j'ai cru apercevoir les traces dans le mot *NUNC* de la version Latine. Du moins paroît-il certain que l'auteur de cette version n'a point trouvé dans son texte le mot *κενῇ*.

‹2› Cette plaine, contiguë à celle du Caystre[1], étoit divisée en *Cilbiane supérieure* et en *Cilbiane inférieure*[2]. On donnoit le premier de ces noms aux environs des sources du Caystre; par le second on désignoit le territoire renommé par sa mine de cinabre, voisine d'Éphèse, et appartenant même, selon Vitruve, à cette ville[3].

‹3› D'après le texte, *Ὁμοίως δὲ καὶ τὸ Κύρου* ΠΕΔΙΟΝ, *Ὃ Πέρσαι κατωνόμασαν*, *et la plaine de Cyrus, encore ainsi nommée par les Perses*, il sembleroit que cette plaine, dans l'ordre géographique, vient à la suite de la plaine Hyrcanienne. En effet, à en juger par la marche de Cyrus le jeune, décrite par Xénophon, *la plaine de Cyrus* devoit être dans ce canton, non loin de la plaine Peltine. Cyrus, dans l'expédition contre son frère, partit de Sardes, et, avant de se rendre à *Peltæ*, alla à *Celænæ*, où il avoit son palais et un vaste parc pour la chasse, et où il s'arrêta pendant trente jours, c'est-à-dire, beaucoup plus long-temps qu'il ne fit ailleurs[4]. D'après ces circonstances, il est probable que c'est au territoire même de *Celænæ* que l'on donnoit le nom de *plaine de Cyrus*. Néanmoins le traducteur Italien a rendu le texte de cette manière, *al piano similmente di Ciro fu posto il nome dai Persiani*, comme si Strabon eût écrit et ponctué, *Ὁμοίως δὲ καὶ τὸ Κύρου* ΠΕΔΙΟΝ *Πέρσαι κατωνόμασαν*. Si cette leçon est vraie, la phrase entière devient une espèce de parenthèse, ou de proposition incidente, qui exprime une remarque faite par occasion et sans aucun rapport à ce qui précède et à ce qui suit; et il faudroit alors traduire, *qui y envoyèrent une colonie d'Hyrcaniens (c'est de ces Perses encore que vient le nom de la plaine de Cyrus); ensuite la plaine Peltine, &c.*

[1] *Eustath.* in *Dionys. Perieget.* vers. 837. = [2] *Plin.* lib. V, cap. 29. — Conf. *Rasche, Lexic. univ. rei numar.* vol. I, part. 1, pag. 538. = [3] *Vitruv.* lib. VII, cap. 8, et *Plin.* lib. XXXIII, cap. 7. = [4] *Xenoph. de Cyr. expedit.* lib. 1, cap. 2.

on

on trouve même quelques Pisidiens. Les noms que portent ces plaines, leur viennent de ceux des villes [qu'elles avoisinent] ‹1›. PAGE 629.

Après avoir franchi la partie du mont Messogis située entre les Cariens ‹2› et le territoire de Nysa* ‹3›, qui s'étend au-delà du Mæandre, jusqu'au territoire de Cibyra et de Cabalis, on trouve les villes suivantes.

* Autrement, *la Nysaïde*, comme ci-dessus, *pag. 129.*

§. XVI. Hiérapolis et son *Plutonium*.

PRÈS du Messogis, en face de Laodicée, est Hiérapolis ‹4›. On y voit des eaux chaudes et le *Plutonium* ‹5›, deux phénomènes qui tiennent du merveilleux. Les eaux sont tellement disposées à se pétrifier, qu'en les faisant couler dans des rigoles [pratiquées autour des champs], on en obtient des enclos d'une seule pierre ‹6›.

‹1› La plaine Peltine est ainsi appelée de la ville de *Peltæ*; la *Tabène*, de celle de *Tabæ* ou *Tabeæ*: Strabon a déjà parlé [1] de ces deux villes. Quant à la plaine *Cillanienne*, il est probable qu'elle tire son nom de quelque bourg ou ville qui étoit appelée du même nom que Cilla de la Troade [2].

‹2› Au lieu de Καρῶν, *les Cariens*, peut-être faudroit-il lire Καρούρων, et traduire, *située entre Caroura et le territoire de Nysa.*

‹3› *Nysa* paroit répondre à Nozli. Mais il ne faut pas se dissimuler qu'il est encore impossible de déterminer d'une manière satisfaisante l'emplacement de la plupart des lieux de l'intérieur de l'Asie mineure. On aperçoit à-peu-près où l'on doit les chercher; mais leurs positions ne pourront être déterminées que quand on aura de bonnes cartes de cette contrée, et qu'on aura appliqué sur ces cartes les mesures itinéraires que les anciens nous ont transmises: jusque-là tout sera incertain. C'est pourquoi je laisse tant de lieux cités par Strabon, sans indiquer leurs noms modernes. J'ai craint de me tromper, et, malgré ma retenue, il me sera sans doute échappé bien des erreurs. G.

‹4› Laodicée conserve le nom de Ladik; les Turcs l'appellent aussi Eski-hisar, le vieux Château. — Les ruines blanchâtres d'*Hierapolis* s'appellent maintenant Bambuk-Kalasi, le Château de coton. G.

‹5› Strabon a donné ci-dessus [3] le nom de gouffre Charonien *[Charonium]* à ce qu'il nomme ici *Plutonium*. On appeloit ainsi les grottes qui exhaloient des vapeurs mortelles. Le premier de ces noms vient de *Charon*, nocher des enfers; le second, de *Pluton*, dieu de ces mêmes lieux; parce qu'on croyoit que ces grottes communiquoient réellement avec les enfers, et en étoient les entrées. Dans la suite [4], Strabon, en parlant de la grotte du bourg d'*Acharaca*, semble faire une distinction entre *Plutonium* et *Charonium*; car il donne le premier de ces noms au temple de Pluton, et le second à la grotte malfaisante qui étoit dans ce temple.

‹6› Chandler [5], parmi les modernes, parle, comme témoin, des pétrifications formées

[1] *Suprà*, pag. 122. = [2] *Suprà*, pag. 211. = [3] *Suprà*, pag. 129. = [4] Lib. XIV, pag. 649. = [5] *Voyage dans l'Asie min.* tom. II, pag. 118 de la traduction Française.

PAGE 629. Le *Plutonium*, situé sur une colline ‹1› basse de la montagne voisine, est une petite ouverture, large autant qu'il faut pour qu'un homme y puisse passer, mais très-profonde : elle est entourée d'une balustrade carrée, d'environ un demi-plèthre de circuit. Une espèce de brume tellement épaisse, qu'on peut à peine y apercevoir la terre, remplit l'espace compris dans cette balustrade. Elle ne cause aucune incommodité à ceux qui s'approchent de la balustrade, lorsque le temps est assez calme pour empêcher qu'elle ne se communique à l'air extérieur ; mais si l'on y fait
PAGE 630. entrer un animal, il expire sur-le-champ. Des taureaux même introduits dans cette enceinte tombent tout de suite, et on les en retire morts : j'y ai lâché des moineaux, qui y tombèrent et expirèrent à l'instant. Les Galles seuls, qui sont eunuques, y entrent sans danger ‹2›. Ils s'approchent de l'ouverture, ils y penchent même la tête jusqu'à un certain point ; [mais] c'est ordinairement en retenant leur haleine, comme nous l'avons remarqué par les signes de suffocation qui paroissoient sur leurs visages. Je ne sais si cela est commun à tous les eunuques ‹3›, ou si les

par les eaux de la ville d'Hiérapolis, connue aujourd'hui sous le nom de *Pambouc*. Parmi les anciens, Casaubon a cité Vitruve.

‹1› Il faut lire ἐπ' ὀφρύϊ, et non pas ὑπ' ὀφρύϊ, comme porte le texte ; cette dernière leçon signifieroit *sous une colline*.

‹2› Dion Cassius [1] parle aussi, comme témoin oculaire, des vapeurs pernicieuses de cette grotte d'Hiérapolis, et du privilége de n'en être point incommodés dont jouissoient les eunuques, du nombre desquels étoient les *Galles*. On donnoit ce nom aux prêtres de Cybèle, de celui du Gallus, fleuve de la Phrygie [2].

‹3› Casaubon a assez corrigé ce texte altéré, pour qu'on puisse en tirer un sens raisonnable ; mais, pour en rendre la construction plus régulière, je pense qu'il faut lire, ΕἼΤ' ἘΠΙ' πάντων τῶν οὕτω ΠΕΠΗΡΩΜΕ'ΝΩΝ, εἴτε μόνων κ. τ. λ. Le μόνων (au lieu de μόνον) vient de quelques manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393 ; la préposition ἐπὶ que j'ajoute se rapporte au mot συμβαίνοντος qui vient dans la suite ; le πεπηρωμένων est la correction que Casaubon a faite du mot πεπληρωμένων. Quant à la chose même, Dion Cassius, que nous venons de citer dans la note précédente, et Ammien Marcellin [3], la rapportent comme un privilége appartenant à tous les eunuques sans distinction ; Pline, au contraire, l'attribue aux seuls eunuques qui desservoient le temple

[1] Lib. LXVIII, cap. 27, pag. 1142. = [2] Voyez *Plin.* lib. V, cap. 32, et lib. XXXI, cap. 2. = [3] Lib. XXIII, cap. 6.

eunuques qui desservent le temple en qualité de prêtres, sont les seuls qui jouissent de ce privilége, et si c'est l'effet d'une protection divine, ce qui seroit probable pour des hommes qui se trouvent dans un état d'inspiration, ou s'ils font usage de quelques antidotes avant d'approcher de la grotte. PAGE 630.

Quant à la pétrification des eaux, ce phénomène, dit-on, a aussi lieu dans les fleuves de Laodicée ‹1›, quoique leurs eaux soient potables. Celles d'Hiérapolis servent encore merveilleusement à la teinture ‹2›, au point que les laines qu'on y teint avec des racines ‹3›, le disputent aux teintures faites avec la graine d'écarlate * ou avec la pourpre. Au reste, l'abondance de ces eaux est telle, que la ville est pleine de bains naturels.

* Voyez *Strab.* tom. I de la traduct. Franç. *p. 409*, not. 3.

Après Hiérapolis viennent les lieux situés au-delà du Mæandre. Nous avons parlé * de Laodicée, d'Aphrodisias ** et d'autres habitations jusqu'à Caroura ***. Les autres lieux qui suivent, sont, à l'occident, Antioche *, ville située sur le Mæandre, et qui appartient à la Carie; au midi, la grande Cibyra *, Sinda ‹4› et Cabalis, jusqu'au mont Taurus et à la Lycie.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 121, 122 et 132.*
** Gheria.
*** Karê.
* Iegni-shehr.
* Buruz.

de Cybèle : *Charoneas scrobes, mortiferum spiritum exhalantes.... Matris tantùm sacerdoti innoxium* [1]. Le Néoplatonicien Damascius [2] prétendoit que ceux qui étoient initiés dans les rêveries de sa secte, jouissoient aussi de l'avantage de descendre impunément dans la grotte d'Hiérapolis.

‹1› On voit encore aujourd'hui à Laodicée des stalactites formées par les eaux [3].

‹2› Parmi les inscriptions que Chandler a trouvées à Hiérapolis, il y en a une où il est question d'une compagnie ou d'un corps de teinturiers [4].

‹3› Penzel croit qu'il s'agit ici du pastel ou de la guède (*Isatis tinctoria*, Linn.). Il est plus probable que Strabon entend par *racines*, ῥιζῶν, la garance, qui est la *rubia* des Romains, ainsi appelée de la couleur rouge qu'elle donne. Selon Dioscoride [5], on la cultivoit dans la Carie, et on en tiroit un grand revenu. Son nom grec est ἐρυθρόδανον, *erythrodanum;* mais le grand usage qu'on en faisoit alors, et qu'on en fait encore aujourd'hui, la fit nommer *la racine*, ῥίζα, par excellence. Les Grecs modernes l'appellent du nom diminutif de ce mot, ῥιζάριον [6], qu'on rendroit en français par *radicule*.

‹4› Ville de la Pisidie, dont Strabon a déjà parlé [7], et dont il parlera encore à la fin de ce livre [8].

[1] *Plin.* lib. II, cap. 93. = [2] Apud *Photium*, cod. CCXLII, pag. 1054. = [3] *Chandler*, *Voyage dans l'Asie min.* tom. II, pag. 107 de la traduction Française. = [4] *Idem, ibid.* pag. 125. = [5] Lib. III, cap. 160. = [6] *Du Cange*, *Glossarium mediæ et infimæ græcit.* pag. 1297. = [7] *Suprà*, pag. 100. = [8] *Infrà*, pag. 264.

PAGE 630.
§. XVII.
Antioche sur le Mæandre.

ANTIOCHE, ville de grandeur médiocre, est sur les bords du Mæandre, du côté de la Phrygie : elle communique à l'autre rive du fleuve par un pont, et possède un vaste territoire tout fertile, qui s'étend sur les deux rives, et qui produit sur-tout de ces figues qu'on fait sécher et qui sont connues sous le nom de figues d'Antioche ; on les appelle encore *figues triphylles* * ⟨1⟩.

* C'est-à-dire, *de trois feuilles.*

⟨1⟩ *Figues triphylles* [*ἰσχάδας ... τριφύλλους*], c'est-à-dire, *de figues à trois feuilles.* Mais quel est le sens de ces mots ! Les commentateurs de Strabon ont gardé là-dessus le plus profond silence. Bréquigny seul, choqué de cette expression, s'est écarté de la manière dont tous les traducteurs anciens et modernes ont rendu ces mots, et il traduit ainsi la phrase, *de cette herbe que l'on nomme herbe d'Antioche, et que l'on appelle aussi trèfle.* A cette version il ajoute cette courte note marginale : « Ἰσχάδας. Il ne se peut agir ici » de figues sèches, comme l'ont cru les inter» prètes, puisque c'étoit une production qui » portoit aussi le trifolium. » Bréquigny se trompe. Le mot *ἰσχάς* (à l'accusatif *ἰσχάδας*) ne peut ici signifier autre chose que des figues sèches, et précisément ces mêmes figues de l'Asie mineure, renommées encore aujourd'hui, et qu'on appelle *figues de Nozli* ou *Nazli*, petite ville voisine des ruines de l'ancienne Antioche [1]. Il est vrai que l'on donna encore le nom d'*ἰσχάς* à une plante différente du figuier : mais cette plante, qui est une espèce d'euphorbe [2], n'a rien de commun avec le trèfle ; et d'ailleurs Strabon ne l'auroit pas citée comme étant assez importante pour être mise au nombre des produits du territoire d'Antioche. M. Schneider, dans son Lexique Grec-Allemand [3], a pensé que la *figue triphylle* de notre géographe pourroit bien avoir quelque rapport avec la *figue tripète* de Nicandre [4]. Van Stapel [5] avoit proposé la même conjecture. Mais les commentateurs de Nicandre, qui s'accordent bien à expliquer le mot *tripète*, *τριπετής*, par *divisé* ou *découpé en trois* [trifidum], ne savent point s'il faut appliquer cette épithète à la feuille ou au fruit du figuier : *τριπετῆ οὖν, οἱονεὶ τριπέτηλα, τὴν ἐκ σύκων σχιζομένην εἰς τρία πέταλα· τὰ γὰρ σῦκα, ξηραινόμενα εἰς τρία σχίζονται· ἢ ὅτι τὰ φύλλα τῆς συκῆς εἰς τρία ἔσχισται* [6]. Il est certain que le fruit de plusieurs espèces de figuier, quand il vient à parfaite maturité, se fend en deux et souvent en trois parties. Quant à ses feuilles, elles sont palmées et découpées en cinq lobes, dont les trois supérieurs sont plus grands que les deux autres [7]. Cette différence a fait imaginer aux grammairiens que le mot *θρῖα [thria]*, employé pour désigner d'une manière spéciale les feuilles du figuier, n'étoit que le *τρία [tria]*, nom du nombre *trois*, diversement prononcé [8]. Par une autre étymologie, qui n'est pas plus heureuse, le mot *θρῖα* a rapport à la rudesse [*τραχύτητα*] de ces feuilles [9]. Pour revenir à Strabon, quoique je sois persuadé qu'il parle ici de figues, j'ignore quelle espèce de ce fruit il a voulu désigner par l'épithète *triphylle*, *τρίφυλλον*. Auroit-il voulu dire *τρίφορον*, *triferam*, c'est-à-dire, des figuiers qui portent trois fois dans l'an-

[1] *Chandler*, *Voyage dans l'Asie mineure*, tom. II, pag. 81 et not. 76-79 de la traduct. Franç. — [2] *Theophrast. Histor. plant.* lib. IX, cap. 10, et *Dioscorid.* lib. IV, cap. 177. — [3] In Τριπετής. — [4] *Alexipharm.* vers. 347. — [5] In *Theophrast. Histor. plant.* lib. IV, cap. 6, pag. 383. — [6] *Scholiast.* in *Nicandr. Alexipharm.* vers. 347. — [7] *Nouv. Dictionn. d'hist. nat.* tom. VIII, pag. 410. — [8] *Etymologic. magn.* pag. 455. — [9] *Plutarch. Symposiac.* lib. V, quæst. 9, vol. VIII, pag. 725, edit. Reiske.

Antioche est aussi très-sujette aux tremblemens de terre. PAGE 630.

Cette ville a donné naissance à Diotrèphe, sophiste célèbre, qui eut pour disciple Hybréas ‹1›, très-grand orateur de notre temps.

§. XVIII. Les Solymes.

QUANT aux habitans de Cabalis, on prétend que ce sont les Solymes [d'Homère]. En effet, la colline située au-dessus de la citadelle des Termessiens ‹2› porte le nom de *Solymus*, comme les Termessiens mêmes portent celui de Solymes.

Près de ces lieux est aussi [ce qu'on appelle] le retranchement de Bellerophon, et le tombeau de son fils Isandre ‹3›, tué dans la guerre contre les Solymes. Ajoutez que tout cela s'accorde

née! Athénée [1] parle de figuiers *δίφοροι* et *τρίφοροι*, que Columelle [2] et Pline [3] appellent *ficus biferæ* et *triferæ*. Je n'ose rien affirmer.

‹1› Strabon parlera dans la suite [4] plus au long de cet Hybréas.

‹2› *La colline située au-dessus de la citadelle des Termessiens.* Le texte porte, τῆς γοῦν ΤΕΡΜΗΣΣΕΩΣ ἄκρας ὁ ὑπερκείμενος λόφος, que Xylander rend par ces mots, *et sanè tumulus qui supra Termessium jacet promontorium.* C'est dans le même sens que se sont exprimés tous les autres traducteurs avant et après lui; ils ont entendu par le mot ἄκρας un promontoire, sans s'être doutés de rien. Bréquigny seul, après avoir traduit comme les autres, *la colline au-dessus du cap Termesse*, a mis à la marge ces deux mots, *ex interpretibus*, comme s'il craignoit de se rendre responsable d'une version dont il ne paroissoit pas fort content. En effet, le mot Τερμησσέως n'étant que le génitif du nom ethnique Τερμησσεὺς, *Termesseus*, c'est-à-dire, *natif de la ville de Termessus*, la phrase entière ne pourroit donner que ce sens, *la colline située au-dessus du cap du Termessien.* D'un autre côté, si Strabon se sert souvent du mot ἄκρα dans le sens de *promontoire* ou *cap*, on trouve aussi plus d'un endroit où il l'emploie dans la signification de *citadelle* [5]. Ainsi tout me porte à croire que c'est dans ce dernier sens qu'il faut l'entendre ici, et que, moyennant le changement d'une seule lettre dans le texte, il faut lire, τῆς γοῦν ΤΕΡΜΗΣΣΕΩΝ ἄκρας, κ. τ. λ., ce que j'ai exprimé dans ma version.

A peine j'avois achevé d'écrire cette note, que je me suis aperçu que Cellarius [6], en citant ce passage de Strabon, avoit rendu le mot ἄκρας par *summitatem*, *verticem* (il auroit dû dire *arcem*). Néanmoins il n'avoit point remarqué que le changement de Τερμησσέως en Τερμησσέων étoit nécessaire pour l'intégrité du sens de la phrase.

‹3› Il est étonnant qu'ici, comme ailleurs [7], le texte de Strabon porte constamment *Pisandre*, tandis que dans celui d'Homère [8] on lit *Isandre*. Le traducteur Italien suit encore ici la leçon d'Homère, *Isandro*.

[1] Lib. III, cap. 3 et 4. = [2] Lib. V, cap. 10. = [3] Lib. XV, cap. 18, et lib. XVI, cap. 27. = [4] Lib. XIV, pag. 659-660. = [5] Lib. IV, pag. 179, tom. II, pag. 9 de la traduct. Franç. = [6] *Geograph. antiq.* vol. II, pag. 169. = [7] *Suprà*, pag. 110, not. 4. = [8] *Iliad.* lib. VI, vers. 203.

PAGE 630.

avec le récit d'Homère <1>. Il dit de Bellerophon, *En second lieu il combattit les illustres Solymes* [a]; et de son fils, *Le cruel Mars lui tua son fils Isandre, qui combattoit les Solymes* [b].

[a] Iliad. lib. VI, vers. 184.

PAGE 631.

[b] Iliad. lib. VI, vers. 203-204.

Termessus est une ville appartenant à la Pisidie, et située fort près et exactement au-dessus de Cibyra.

§. XIX. Cibyra.

CETTE dernière ville est habitée, dit-on, par les descendans de ces Lydiens qui vinrent occuper Cabalis, et ensuite des Pisidiens leurs voisins, qui repeuplèrent cette ville en la transférant dans un autre lieu qu'ils fortifièrent par une enceinte d'environ 100 stades.

Cibyra, qui devint une ville florissante, dut sa prospérité aux bonnes lois qui la régissoient; les bourgs de sa dépendance s'étendirent depuis la Pisidie et la Milyade qui en est voisine, jusqu'à la Lycie et à la côte opposée à l'île de Rhodes. Trois villes voisines, savoir, *Boubon, Balboura* et *Œnoanda*, se sont réunies à elle; et cette réunion prit le nom de *Tétrapole* *.

* C'est-à-dire, *association de quatre villes.*

Chacune de ces villes avoit une voix dans les assemblées communes, excepté Cibyra, qui en avoit deux; car celle-ci pouvoit mettre sur pied, pour sa part, trente mille fantassins et deux mille cavaliers: elle eut toujours des maîtres absolus, mais qui la gouvernoient avec modération. Ce gouvernement despotique cessa dans la personne de Moagète <2>, qui fut défait par Murena. Celui-ci réunit à la Lycie Balboura et Boubon [en les séparant

<1> *Ajoutez que tout cela &c.* Ταῦτα Δ' ἙΚΑΣΤΟΙΣ ὑπὸ τοῦ Ποιητοῦ λεγομένοις ὁμολογεῖται. Ce texte est barbare. Ce que portent quelques manuscrits, ταῦτα ΔΕ ΤΟΙ͂Σ ὑπὸ, vaut sans doute mieux; mais la véritable leçon sortie de la plume de Strabon est ταῦτα ΔΈ ΚΑΊ ΤΟΙ͂Σ ὑπὸ τοῦ Ποιητοῦ, κ. τ. λ.

<2> Ce Moagète est, comme l'observe M. Falconer, différent d'un autre tyran de Cibyra, du même nom, qu'environ un siècle auparavant Cneus Manlius avoit condamné à une amende de 100 talens [1]. Il étoit vraisemblablement aïeul de celui dont il est question ici.

[1] *Polyb.* lib. XXII, cap. 17, et *Tit. Liv.* lib. XXXVIII, cap. 14.

de Cibyra]; néanmoins le territoire de Cibyra ne cessa pas d'être compté parmi les plus considérables cantons de l'Asie. PAGE 631.

Les Cibyrates se servoient de quatre langues; savoir, de la Pisidienne, de celle des Solymes, de la Grecque et de la Lydienne: mais de cette dernière il ne reste aucune trace, même en Lydie.

Une industrie particulière à Cibyra, c'est la facilité avec laquelle on y cisèle le fer ‹1›.

‹1› *C'est la facilité avec laquelle on y cisèle le fer*, *τὸ τὸν σίδηρον* ΤΟΡΕΥΕΣΘΑΙ *ῥᾳδίως*. Imprimés et manuscrits, tous s'accordent dans cette leçon du texte. Eustathe[1] cependant paroît y avoir lu ΤΟΡΝΕΥΕΣΘΑΙ. Il n'existe peut-être pas dans toute la langue Grecque deux mots que les copistes aient plus souvent confondus, et sur le sens desquels les interprètes se soient plus souvent trompés, que les mots τορεύω et τορνεύω *[toreuô et torneuô]*. Il n'est point étonnant de les trouver représentés, dans les lexiques ordinaires, comme des termes parfaitement synonymes, puisqu'Henri Étienne[2] lui-même les a confondus. Cependant le premier signifie *ciseler*, *graver*, *sculpter*; le second convient pour le sens, comme pour le son, avec le *tourner* des Français, dans la signification de *façonner au tour*. Saumaise a prouvé cette distinction par une très-longue note sur Solin, qu'on a déjà employée, dans l'édition d'Almeloveen, pour un autre passage de Strabon[3]. Malgré cela, dans celui qui nous occupe actuellement, tous les interprètes se sont exprimés dans ce sens de la version de Bréquigny, *une chose particulière à Cibyra, c'est qu'on y travaille facilement le fer au tour*: j'ignore si c'est pour avoir confondu ces deux termes, ou parce qu'ils ont donné la préférence à la leçon d'Eustathe, supposé qu'ils en aient eu connoissance. Sans m'écarter du texte de Strabon, j'entends par *ciseler le fer*, l'art d'incruster de l'or ou de l'argent dans du fer; art que l'on connoît sous le nom de *damasquinure*, et dont l'origine remonte jusqu'à une grande antiquité. Son inventeur fut Glaucus de Chios, contemporain d'Alyattes, roi de Lydie, et père de Crœsus. Athénée, en parlant de la soucoupe de fer travaillée par cet artiste, et qu'Alyattes envoya à Delphes comme une offrande, dit qu'elle méritoit d'être vue à cause des petits animaux, des insectes et des plantes qui y étoient représentés, et il se sert du mot ἐντετορευμένα, et non pas d'ἐντετορνευμένα[4]. Ainsi il n'est pas douteux que Strabon n'ait employé le même mot dans le même sens; mais il est permis de douter si sa phrase ne seroit point susceptible de cet autre sens: *C'est que le fer se laisse ciseler avec facilité.* Dans le premier sens, tout le mérite du travail appartenoit aux artistes; dans celui-ci, ils le partagent avec la matière du fer, qui pouvoit être d'une nature plus molle et plus ductile que le fer des autres pays. C'est au moins dans ce sens que Penzel a paraphrasé le texte: *Sonsten hat Kibyra das besondere, dass das eisen, welches man hier findet, sich leichter als alles sont bekannte verarbeiten lasst.* Cela veut dire: *Au reste, la ville de Cibyra a cela de particulier, que le fer qu'on y trouve se laisse*

[1] In *Dionys. Perieget.* vers. 858. = [2] *Thesaur. Græc. ling.* vol. III, pag. 1315-1316. = [3] Lib. VIII, pag. 381, tom. III, pag. 261, not. 3 de la traduct. Franç. = [4] Voyez *Herodot.* tom. I, pag. 215-220, traduct. Franç. de *Larcher*, édit. de 1802.

PAGE 631.
§. XX.
La Milyade.

ON donne le nom de Milyade à toute cette chaîne de montagnes depuis les défilés près de Termessus et le passage en-deçà du Taurus, par ces défilés, pour aller à *Sinda* ‹1›, jusqu'à Sagalassus * et au territoire d'Apamée **.

* Sadjaklu.
** Aphiom Kara-hisar.

travailler plus facilement que tous les autres fers connus. Cette version va même jusqu'à faire dire à Strabon ce qu'il n'a point dit, et élude la difficulté relative à l'espèce de l'ouvrage par le mot vague de *travailler*, qui n'exprime ni le τορεύεσθαι, ni le τορνεύεσθαι.

‹1› *A Sinda*, Σίνδα. Quelques manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, portent, ἐπὶ Εἴσινδα, *à Eisinda ;* d'autres, ἐπὶ Ἴσινδα, *à Isinda*, leçon adoptée par M. Tzschucke, et qui désigneroit la même ville que Polybe et Tite-Live nomment *Isionda* [1]. J'ai laissé le texte tel qu'il étoit avant l'édition de M. Tzschucke, par la raison que je le trouve plus conforme à ce que Strabon a dit ailleurs [2]. Là, comme ici, le nom de *Sinda* ou *Sindé* est accompagné des noms de *Cibyra*, de *Milyade*, de *Termessus* et de *Sagalassus*. Au reste, il est aisé de découvrir la source de cette erreur des copistes. Pour exprimer le nom de la ville avec la préposition, *à Sinda*, les manuscrits présentoient probablement deux leçons, également bonnes, ἘΠῚ ΣΊΝΔΑ, et ΕἸΣ ΣΊΝΔΑ. Un copiste ayant pris cette dernière pour un seul mot, ΕἼΣΣΙΝΔΑ, ou ΕἼΣΙΝΔΑ, lui aura sans doute accolé la préposition de la première, en écrivant ἘΠῚ ΕἼΣΙΝΔΑ, ou ἘΠῚ ἼΣΙΝΔΑ.

[1] Voyez *Strabon*, suprà, *pag. 101*, not. 3. = [2] *Suprà*, pag. 100 et 259.

FIN DU TREIZIÈME LIVRE.

LIVRE

LIVRE XIV*.

* Traduction de M. *Coray*, ainsi que les notes, excepté celles qui sont signées G.

Ionie, Carie, et Pays au-delà du Taurus.

CHAPITRE I.er

Limites de l'Ionie. — Colonies et Villes Ioniennes. — Oracle des Branchides. — Ville de Milet. — Hommes illustres de Milet. — Héraclée sous le Latmus. — Myûs. — Priène. — Ile de Samos. — Tyrans de Samos. — Ile d'Icaria. — Le Panionium. — Néapolis et Pygela. — Éphèse. — Temple de Diane. — Hommes illustres d'Éphèse. — Colophon. — Hommes illustres de Colophon. — Lébédos. — Téos. — Erythræ. — Ile de Chios. — Hommes illustres de Chios. — Clazomènes. — Smyrne. — Magnésie. — Hommes illustres de Magnésie. — Tralles. — Nysa. — Plutonium d'Acharaca. — Hommes illustres de Nysa.

Il nous reste à parler de l'Ionie, de la Carie, et de la côte au-delà du Taurus, occupée par les Lyciens, les Pamphyliens et les Ciliciens ‹1›. Par cet exposé nous compléterons toute la description de la presqu'île, dont l'isthme, comme nous avons dit *, est compris entre le Pont-Euxin et la mer d'Issus. PAGE 632.

* *Voyez* ci-dessus *pag. 3.*

‹1› C'est-à-dire, des contrées maritimes de l'Asie mineure, depuis le cap Coloni vis-à-vis Mytiléni jusqu'à l'Aïass, l'ancien *Issus*.

Les côtes de l'Ionie, comprises entre le cap Coloni et le Mæandre, font partie du Saroukhan et de l'Aidin modernes. — La Carie et la Lycie sont appelées Mentesche par les Turcs. — Les pachaliks modernes de Satalieh, d'Alayeh, de Séleſkeh, de Tarsous et d'Adana, étoient occupés par les Pamphyliens et les Ciliciens.

Le mont *Taurus*, dont parle Strabon, commençoit au promontoire *Trogilium*, aujourd'hui cap Samson ou de Sainte-Marie, vis-à-vis *Samos*. G.

PAGE 632.
§. 1.er
Limites de l'Ionie.

LA navigation le long des côtes de l'Ionie est d'environ 3430 stades, à cause des golfes qu'on y trouve, et parce que ce pays présente en grande partie la forme d'une presqu'île. Mais son étendue en ligne droite est bien moindre; car, pour ne parler que de la distance entre Éphèse et Smyrne, elle est, par terre, de 320 stades, en comptant 120 stades d'Éphèse à Métropole, et 200 de cette dernière à Smyrne; au lieu que, par mer, cette distance n'a guère moins de 2200 stades ‹1›. Quoi qu'il en soit *, toute la côte de l'Ionie a pour bornes, d'un côté, le cap Posidium des Milésiens ‹2› et les montagnes de la Carie, et, de l'autre, Phocée et [l'embouchure de] l'Hermus ‹3›.

* Je lis δ' οὖν, au lieu de δὴ οὖν.

Sur cette côte, selon Phérécyde ‹4›, les Cariens occupoient anciennement le pays où sont Milet, Myûs, Mycale et Éphèse; et le reste de la côte jusqu'à Phocée, l'île de Chios, et celle de Samos, où régnoit Ancæus ‹5›, étoit habité par les Lélèges. Ces

‹1› D'après les cartes de d'Anville, la distance d'Éphèse à Smyrne est d'environ onze lieues ou de 300 à 325 stades olympiques, en ligne droite. Mais, en passant par *Metropolis*, la distance s'éleveroit à 480 stades; ce qui semble annoncer que cette dernière ville est mal placée dans les cartes dont je parle.

Les 2200 stades ou les 73 lieues que l'on comptoit d'Éphèse à Smyrne par mer, comprenoient toutes les sinuosités de la grande presqu'île qui est vis-à-vis Smyrne. G.

‹2› Aujourd'hui cap de l'Arbre, près des ruines de Milet. G.

‹3› Les ruines de Phocée conservent le nom de Fokia vecchia; l'*Hermus* est le Sarabat. G.

‹4› Strabon a plus d'une fois fait mention de Phérécyde. Il nous a déjà dit [1] qu'il étoit natif de l'île de Syros (aujourd'hui *Syra*), et que son père se nommoit Babys ou Badys. Selon Héraclide de Pont [2], Phérécyde mourut, dans l'île de Samos, de la maladie pédiculaire.

‹5› Ce que Strabon dit ici d'Ancæus, doit être pris du VIII.e livre de l'histoire composée par Phérécyde de Syros [3]. D'autres prétendent que cette histoire est l'ouvrage d'un autre Phérécyde d'Athènes, qui a souvent été confondu avec celui de Syros. On peut lire avec fruit leurs fragmens, recueillis par M. Sturz [4], qui discute avec beaucoup d'érudition ce qui regarde ces deux Phérécydes. Quoi qu'il en soit, Ancæus étoit fils de Neptune et d'Astypalée, fille de Phœnix [5]. Aristote nous a conservé le proverbe auquel une aventure funeste à ce prince avoit donné lieu, et qui est, *Πολλὰ μεταξὺ πέλει κύλικος καὶ χείλεος ἄκρου*, *Bien des choses peuvent arriver avant que le verre soit à la bouche* [6].

[1] *Voyez* ci-dessus, part. 1, pag. 165. — [2] *De Polit.* pag. 211 de mon édit. — [3] Voyez *Scholiast.* in *Apollon. Argonaut.* lib. 1, vers. 188. — [4] *Pherecyd. Fragment.* edit. alter. Geræ, 1798. — [5] *Scholiast. Apollon.* ubi suprà. — [6] *Idem, ibid.*

deux peuples, expulsés par les Ioniens, allèrent s'établir dans les autres parties de la Carie. PAGE 632.

LA colonie Ionienne, postérieure à celle des Æoliens ‹1›, fut, suivant le même historien, conduite par Androclus, fils légitime de Codrus, roi d'Athènes. [Rendu sur les lieux,] il y fonda Éphèse; et voilà, dit-il ‹2›, pourquoi cette ville fut le lieu de la résidence des princes Ioniens. Encore aujourd'hui les descendans de ces princes y sont nommés *rois*, et y jouissent d'honneurs particuliers, tels que d'occuper la première place dans les jeux publics, d'être habillés de pourpre, prérogative qui désigne la famille royale, de porter un bâton qui représente le sceptre*, et de présider aux sacrifices de Cérès et d'Éleusis ‹3›.

§. II. Colonies et villes Ioniennes.

PAGE 633.

* Il faut lire, *σκίπωνα δ' ἀντὶ σκήπτρου*, avec la conjonction.

Milet fut fondée par Nélée, originaire de Pylos. Les Messéniens et les Pyliens prétendent avoir la même origine; ce qui a fait dire à quelques poëtes modernes que Nestor étoit de Messène *, et que plusieurs Pyliens suivirent à Athènes Melanthus [le Messénien], père de Codrus. Ces peuples, mêlés avec les Ioniens, formoient la colônie [envoyée en Asie]. On montre même, sur le cap Posidium, un autel élevé par Nélée.

* *Voyez* ci-dessus, tom. III, *pag. 151-152* de la traduct. Franç.

Cydrelus ‹4›, fils naturel de Codrus, bâtit la ville de Myûs; Andropompus*, celle de Lébédos dans un lieu nommé *Artis;*

* Pausanias, liv. VII, ch. 3, le nomme *Andræmon*.

‹1› La colonie ou plutôt l'émigration Ionienne est de l'an 1130 avant J. C. L'émigration Æolienne, faite à plusieurs reprises, commença en 1224 et finit en 1151 avant la même époque. G.

‹2› J'ai suivi la version Italienne, en traduisant *dit-il*, *φησι*, de préference au texte, où on lit *dit-on*, *φασι*; car c'est Phérécyde que Strabon continue de citer.

‹3› *Et de présider aux sacrifices de Cérès et d'Éleusis.* Le texte n'est pas fort clair; il dit simplement, *καὶ τὰ ἱερὰ τῆς Ἐλευσινίας Δήμητρος*: ce que Xylander a rendu par ces mots, *et [habent] sacra Cereris Eleusiniæ*; et Chandler [1] par ceux-ci, *et étoient admis de droit aux mystères d'Eleusis.*

‹4› *Cydrelus*, ΚΥΔΡΗΛΟΣ. Pausanias [2] le nomme *Cyaretus*, ΚΥΑΡΗΤΟΣ. Il est aisé de voir comment ces deux noms ont pu être confondus par les copistes: mais je les regarde tous deux comme de fausses leçons; et il me paroit probable qu'ils ont usurpé la place de *Codrylus*, ΚΟΔΡΥΛΟΣ, diminutif du nom *Codrus*, ΚΟΔΡΟΣ.

[1] *Voyage dans l'Asie min.* tom. I, pag. 283, de la traduct. Franç. = [2] Lib. VII, cap. 2, §. 7.

PAGE 633. Andræmon de Pylos, celle de Colophon, comme le dit aussi le poëte Mimnerme dans son poëme [élégiaque intitulé] *Nanno* ‹1›. Quant à la ville de Priène, elle fut d'abord fondée par Æpytus*, fils de Nélée, et reçut ensuite de nouveaux colons amenés de Thèbes par Philotas. Téos eut pour premier fondateur Athamas; et c'est pourquoi Anacréon la nomme *Athamantide :* mais, à l'époque de l'arrivée des Ioniens, elle fut peuplée par Nauclus, fils naturel de Codrus, puis par Apœcus ‹2› et Damasus, Athéniens, et [enfin] par Gerès de la Bœotie. Cnopus, autre fils naturel de Codrus, fonda la ville d'*Erythræ* ‹3›; des Athéniens conduits par Philogène fondèrent celle de Phocée ‹4›. Clazomènes fut bâtie par Paralus ‹5›; Chios accueillit un mélange de divers peuples dont Egertius ‹6› étoit le chef; et Samos reçut d'abord une colonie

* Pausanias, liv. VII, ch. 2, le nomme *Ægyptus*.

‹1› Mimnerme, poëte élégiaque, étoit contemporain de Solon. De ses élégies, que le temps a fait disparoître, on cite souvent celle qui étoit intitulée, *Nanno*. C'étoit le nom de sa maîtresse, qui étoit une joueuse de flûte [1]. Athénée, qui nous a conservé cette particularité, cite [2] un long fragment de cette même élégie.

‹2› *Apœcus*, Ἄποικος, d'après la correction de Casaubon, qui a suivi en cela Pausanias [3]. Mais le texte porte *Pœcnès*, Ποίκνης, avec la variante de *Pycnès*, Πύκνης.

‹3› Cette ville fut appelée *Cnopupolis*, du nom de *Cnopus*, son fondateur [4]. Polyen nous raconte le stratagème par lequel Cnopus se rendit maître d'*Erythræ*, et qui a l'air d'une fable [5].

‹4› Selon Pausanias, la colonie qui fonda *Phocée* dans l'Asie, venoit de la *Phocide* de la Grèce; il n'y avoit d'Athéniens que ceux qui la conduisoient, et que cet écrivain nomme Philogène et Damon [6]. J'observe cependant qu'elle ne fut admise dans l'association des Ioniens qu'après avoir consenti à avoir des rois de la famille de Codrus; ce qui concilie en quelque manière Pausanias avec Strabon.

‹5› Faudroit-il lire *Parforus*, comme le nomme Pausanias [7], ou plutôt changer dans cet écrivain ce nom en *Paralus !* c'est ce qu'il n'est point facile de décider.

‹6› *Egertius*, Ἐγέρτιος. Quelques manuscrits portent *Egertilus*, Ἐγέρτιλος. Ni l'un ni l'autre de ces noms ne se trouvent dans Pausanias. Par les *divers peuples* dont parle notre géographe, il faut entendre les Pélasges, qui, selon lui, vinrent de la Thessalie à l'île de Chios [8]. On pourroit croire que c'étoient les Crétois conduits par Œnopion; ensuite les Eubéens et les Cariens, qui s'y rendirent quelque temps après, et qui, selon Pausanias [9], furent depuis chassés par Hector, roi de Chios : mais on ne voit point comment un tel mélange, dans lequel il n'y

[1] *Athen.* lib. XIII, pag. 597. = [2] *Idem*, lib. XI, pag. 470. = [3] Lib. VII, cap. 3, §. 3. = [4] *Stephan. Byzant.* in Ἐρυθραί = [5] *Polyæn. Stratagem.* lib. VIII, cap. 43, pag. 233 de mon édit. = [6] *Pausan.* lib. VII, cap. 3, §. 5. = [7] *Idem, ibid.* = [8] *Suprà*, pag. 233. = [9] Lib. VII, cap. 4, §. 6.

conduite par Tembrion, et ensuite une autre colonie qui fut amenée par Proclès ‹1›. PAGE 633.

Voilà quelles sont les douze villes Ioniennes. Dans la suite, celle de Smyrne, secondée par les Éphésiens, fut admise aussi dans cette association ; car les Smyrnéens habitoient jadis la même ville que les Éphésiens : à cette époque, Éphèse portoit même le nom de Smyrne ; témoin Callinus, qui, dans son hymne à Jupiter, donne aux Éphésiens le nom de Smyrnéens, *[O Jupiter], aie pitié des Smyrnéens ;* et dans un autre endroit [de cet hymne], *Rappelle-toi les gras animaux* qu'ils t'offroient en sacrifice.* Smyrna étoit une Amazone qui conquit Éphèse, et qui laissa son nom à la ville et aux habitans, de même que de Sisyrbe [autre Amazone] quelques Éphésiens furent appelés Sisyrbites. Il existe aussi, proche d'Éphèse, un lieu auquel on donne plus particulièrement le nom de Smyrne, comme l'attestent ces vers d'Hipponax : *Il habitoit derrière la ville [d'Éphèse] à Smyrne, entre Trachée et Lepré-Acté* ‹2›. On désignoit par ce dernier nom le mont Prion ‹3›, qui est au-dessus de la ville actuelle d'Éphèse, et sur

* Littéralement, *les belles cuisses des bœufs.*

avoit point d'Ioniens, pouvoit entrer dans l'association Ionienne. S'il est vrai (car le texte de Pausanias, dans l'endroit que je viens de citer, est fort suspect) qu'Hector engagea ses sujets à se réunir aux Ioniens [1], il est probable que ceux-ci ne consentirent à les admettre qu'aux mêmes conditions à-peu-près auxquelles ils avoient admis les Phocéens [2], c'est-à-dire, en leur incorporant du moins quelques Ioniens, qui pourroient bien être ceux-là même que conduisit Egertius.

‹1› *Proclès.* Pausanias le nomme de même. Il n'y a que Thémistagoras [3] qui l'appelle *Patroclès.* On sait que ces deux noms ont été plus d'une fois confondus par les copistes, par la raison que le dernier, Πατροκλῆς, écrit en ligature Περκλῆς, ne diffère guère du premier Προκλῆς.

‹2› Ce sont deux vers choliambiques, que M. Tzschucke a distingués du texte de Strabon, d'après la correction de Léon Allatius :

Ὤικει δ' ὄπισθε τῆς πόλιος ἐν Σμύρνῃ,
Μεταξὺ Τρηχείης τε καὶ ΛΕΠΡΗ͂Σ ᾿ΑΚΤΗ͂Σ.

L'avant-dernier mot doit porter un accent circonflexe, comme l'ont écrit l'auteur de la correction [4] et notre manuscrit 1393, et non pas ΛΕΠΡΗΣ, comme on le voit imprimé dans toutes les éditions.

‹3› *On désignoit par ce dernier nom le mont*

[1] Voyez *Clavier, Histoire des premiers temps de la Grèce*, tom. II, pag. 79. — [2] *Voyez* ci-dessus, pag. 268, note 4. — [3] Apud *Etymolog. magn.* pag. 160. — [4] *Leo Allat.* in *not.* ad *Philon. Byzant.* pag. 88. — Conf. *Salmas. Plinian. Exercitation.* pag. 568.

PAGE 633. lequel étoit une partie de son mur ; car encore aujourd'hui les
PAGE 634. fonds de terre situés derrière le Prion sont appelés *fonds de terre de l'Opistholepré* *.

* C'est-à-dire, *situés derrière la Lepré.*

Quant au nom de *Trachée*, c'étoit celui des flancs de la montagne de Coressus ‹1›. L'ancien emplacement de la ville étoit près de l'*Athénée**, qui se trouve aujourd'hui hors de la ville, aux environs de [la fontaine] *Hypelæus* *. Ainsi le lieu nommé *Smyrne* étoit près du gymnase actuel, et derrière la ville d'aujourd'hui, entre *Trachée* et *Lepré-Acté*.

* C'est-à-dire, *temple de Minerve.*

* *Voyez* ci-dessous, *pag.* 286, et *Athen.* lib. VIII, *pag.* 361.

Les Smyrnéens sortis d'Éphèse marchèrent vers le lieu où est actuellement la ville de Smyrne, et qui étoit alors occupé par des Lélèges. Les ayant expulsés, ils bâtirent l'ancienne Smyrne à environ 20 stades de celle d'aujourd'hui. Par la suite, chassés

Prion, &c. Πριὼν, ou plutôt (avec l'accent sur la première syllabe) Πρίων *[Priôn]*, signifie une *scie*. Par la même métaphore, les Espagnols donnent à certaines chaînes de montagnes le nom de scie, *sierra*. Ce n'est que par comparaison aux dents de cet instrument que la montagne d'Éphèse pouvoit être encore désignée par le nom de λεπρὴ, féminin du nom λεπρὸς, *scabreux*, et figurément, *galeux* ; de même que le *scaber* ou *scabiosus* des Latins signifie l'un et l'autre. Au reste, ce Prion d'Éphèse paroît être une branche ou continuation du mont Tmolus, puisque Polybe [1] nomme de même *Prion* l'espace qui séparoit la ville de Sardes de sa citadelle ; à moins que, d'après les variantes de quelques manuscrits, et la leçon conservée dans Antonius Liberalis [2], ce ne soit Πρηὼν ou Πρεὼν, *Préon*, nom appellatif, qui signifieroit alors la partie saillante d'une montagne.

‹1› *Coressus* étoit tout-à-la-fois le nom d'une montagne située à 40 stades d'Éphèse [3], et celui d'une ville qui appartenoit aux Éphésiens [4]. Il est probable que Strabon parle ici de la montagne. Ces flancs ou cette côte du Coressus, que l'on appeloit *Trachée* [âpre, rude], est vraisemblablement ce précipice escarpé auquel, suivant Chandler [5], se termine cette montagne, quoiqu'ailleurs [6] ce voyageur semble placer la Trachée au-delà du Coressus. Quoi qu'il en soit, dans le texte de Strabon, Τραχεῖα δ' ἐκαλεῖτο ἡ ὙΠῈΡ τοῦ Κορησσοῦ παρώρεια, il faut changer la préposition ὙΠῈΡ en ΠΕΡῚ, suivant le sens que j'ai exprimé dans ma version, *c'étoit celui des flancs de la montagne de Coressus*, pour que ce texte soit d'accord avec ce que notre géographe nous dira dans la suite [7], Παραπεπλευκέναι καὶ τῆς ΠΕΡῚ τὸν Κορησσὸν παρωρείας.

[1] Lib. VII, cap. 15. — Conf. *Schneider. Adnotation.* in *Xenophont. de Cyr. disciplin.* lib. VII, cap. 2, §. 3, pag. 504, et *Salmas. Plinian. Exercitation.* pag. 568. = [2] *Metamorphos.* cap. 11. = [3] *Diodor. Sicul.* lib. XIV, cap. 99. = [4] *Herodot.* lib. V, cap. 100 ; *Xenoph. Histor. Græc.* lib. 1, cap. 2, §. 4, et *Stephan. Byzant* in Κορησσός. = [5] *Voyage dans l'Asie mineure*, tom. I, pag. 272, de la traduction Franç. = [6] *Ibid.* pag. 280. = [7] *Infrà*, pag. 640 du texte Grec, 286 de la traduction Française.

[à leur tour] par les Æoliens, ils se réfugièrent à Colophon; puis, accompagnés de quelques habitans de cette ville, ils retournèrent* à Smyrne, dont ils se mirent de nouveau en possession. Mimnerme parle de cette expédition dans ce même poëme [que nous venons de citer*], où il fait voir que Smyrne fut de tout temps une ville qu'on se disputoit : *Après avoir quitté Pylos, ville élevée de Nélée, nous arrivâmes par mer en Asie, objet de nos desirs; mais des hommes audacieux, nous insultant les premiers, nous chassèrent [du lieu que nous y avions occupé, et nous forcèrent de nous transporter] à Colophon. De là, quittant les rives de l'Astyès, nous retournâmes à Smyrne, et nous la reprîmes par le secours des Dieux* ‹1›.

PAGE 634.

* Je lis ἐπανιέναι, au lieu d'ἀνιέναι.

* *Suprà*, pag. 268.

Voilà [sommairement] ce qui regarde la fondation des colonies Ioniennes. Il faut maintenant en parler en détail, en com-

‹1› Cette version des six vers de Mimnerme n'est pas tout-à-fait conforme au sens que les autres traducteurs ont cru y trouver. J'ai de la peine à croire que les Smyrnéens, qui sont ici supposés se plaindre d'injustices qu'ils avoient essuyées, puissent raisonnablement s'appliquer eux-mêmes le *βίην ὑπέροπλον ἔχοντες* du troisième vers et le *ὕβριος ἡγεμόνες* du quatrième, expressions prises toujours en mauvaise part [1], et qu'ils devoient par conséquent appliquer à leurs ennemis les Æoliens. Ceux-ci furent en effet les *agresseurs*, *ὕβριος ἡγεμόνες*, puisqu'ils chassèrent les Smyrnéens de leur ville, non pas qu'ils eussent aucun droit de le faire, mais parce qu'ils abusèrent de la supériorité de leurs forces, *βίην ὑπέροπλον ἔχοντες*. Pour avoir ce sens, qui me paroît le plus naturel, il faut changer l'ἙΖΌΜΕΘ', *nous nous établissons*, en ὬΣΑΝΤ', *ils nous expulsèrent*; ou, si l'on trouvoit cette correction trop éloignée du texte, supposer que le texte est mutilé. Il est vrai que, selon Hérodote, ce sont des Colophoniens qui, forcés par une sédition de s'éloigner de leur pays, se réfugièrent à Smyrne, possédée alors par les Æoliens, et formèrent le projet de chasser ces derniers et de s'emparer de leur ville [2]; ce qui a donné lieu à quelques critiques de penser, non sans raison, que Strabon se trompe, et que les vers de Mimnerme qu'il cite à l'appui de son récit, confirment plutôt celui d'Hérodote [3]. Mais, en accordant même à ce dernier cette préférence, il n'est pas moins vrai que, pour le concilier avec Mimnerme, il faut encore corriger les vers de celui-ci de la manière que nous avons proposée, ou y supposer une lacune. On a déjà observé que, dans le cinquième vers, *Astyès* auroit bien pu, par une erreur de copiste, prendre la place de *Halès*, nom d'un fleuve qui, suivant Pausanias [4], arrose le territoire de Colophon, et que Pline [5] appelle *Halesus*. Dans le dernier vers, j'ai adopté la correction indubitable d'un critique [6] qui remplace l'*ἔιδομεν*, *nous vîmes*, par *εἵλομεν*, *nous prîmes*.

[1] Voyez *Homer. Iliad.* lib. XV, vers. 185-186. = [2] *Herodot.* lib. I, cap. 150. — Cf. *Pausanias*, lib. VII, cap. 5, §. 1. = [3] Voyez *Clavier*, *Histoire des premiers temps de la Grèce*, tom. II, pag. 80, not 4. = [4] Lib. VII, cap. 5, §. 5, et lib. VIII, cap. 28, §. 2, *cum not.* = [5] Lib. V, cap. 29. = [6] *Clavier*, ibid.

Page 634. mençant par les lieux principaux, où se formèrent ‹1› les premiers établissemens, je veux dire Milet et Éphèse, qui sont les deux meilleures et plus célèbres villes [des Ioniens].

§. III. Oracle des Branchides.

A la suite du cap Posidium des Milésiens ‹2›, à environ 18 stades de la mer ‹3›, on trouve l'oracle d'Apollon Didymée chez les Branchides ‹4›. Il fut brûlé par l'ordre de Xerxès ‹5›, de même que les autres temples [des Grecs], excepté celui d'Éphèse. Les Branchides livrèrent les trésors de cet oracle au roi des Perses, et le suivirent dans sa fuite, de peur d'être punis de leur sacrilége trahison ‹6›. Dans la suite, les Milésiens y bâtirent un autre temple

‹1› En suivant le texte, 'ΑΦ' ὧνπερ ΚΑΙ ΠΡΩ͂ΤΟΝ ΑΙ κτίσεις ἐγένοντο, l'ancien traducteur Latin a dit, *à quibus alia deinde condita fuere ;* Xylander, *à quibus alia deinde condita sunt ;* et le traducteur Italien, *dai quali furono da prima edificati gli altri.* Ce dernier seul a conservé le mot ΠΡΩ͂ΤΟΝ ; l'ancien traducteur et Xylander l'ont changé mal-à-propos en 'ΥΣΤΕΡΟΝ, et tous trois ajoutent au texte le mot 'ΑΛΛΑΙ, *alia*, ou, suivant la version Italienne, ΑΙ 'ΑΛΛΑΙ, *gli altri* [en latin *cætera*]. Strabon ne dit rien de tout cela : il répète ce qu'il a dit un peu plus haut [1] ; savoir, que les premiers établissemens des Ioniens en Asie furent la ville d'Éphèse, fondée par Androclus, et celle de Milet, fondée par Nélée. Il faut donc lire, 'ΕΦ' ὧνπερ ΚΑΙ ΠΡΩΤΩΝ ΑΙ κτίσεις ἐγένοντο, ou 'ΕΦ' ὧνπερ ΚΑΙ ΑΙ ΠΡΩ͂ΤΑΙ ΚΤΙΣΕΙΣ ἐγένοντο. Ces corrections n'expriment toutes deux que le sens de ma version.

‹2› Il faut lire, μετὰ δὲ τὸ Ποσείδιον τὸ ΜΙΛΗΣΙΏΝ, et non pas ΜΙΛΗΣΙΟΝ, quand même ce ne seroit que pour éviter l'équivoque. Cette correction est d'ailleurs confirmée par Strabon ; il a dit un peu plus haut [2], ἀπὸ τοῦ Ποσειδίου τοῦ ΜΙΛΗΣΙΏΝ.

‹3› Pline dit, *20 stades* [3] ; mais ce n'est pas une raison pour approuver, comme semblent le faire M. Falconer et avant lui M. Larcher [4], la variante du texte, 'ΟΚΤΩ ΚΑΙ ΔΩΔΕΚΑ [au lieu de 'ΟΚΤΩΚΑΙΔΕΚΑ]. Les Grecs réunissent ou composent bien les nombres, comme les Latins, en mettant les dixaines après les unités, ὀκτωκαίδεκα, *octodecim ;* mais ils n'ont jamais dit, ὀκτὼ καὶ δώδεκα, ou ὀκτωκαιδώδεκα, expression aussi barbare que le seroit en latin le mot *octoduodecim.*

‹4› Les Branchides, descendans de Branchus, dont Strabon parlera bientôt, étoient les prêtres de l'oracle fondé par ce même Branchus.

‹5› Quinte-Curce [5] est d'accord avec Strabon. Mais, suivant Hérodote [6], c'est antérieurement à Xerxès que ce temple fut brûlé par l'ordre de Darius, en punition de la révolte des Milésiens.

‹6› Alexandre les punit ensuite de cette trahison, en détruisant la ville que Xerxès

[1] *Suprà*, pag. 267. — [2] Pag. 632 du texte Grec. — [3] *Plin.* lib. V, cap. 29. — [4] *Histoire d'Hérod.* tom. IV, pag. 210, not. 71, de la traduction Française. — [5] Lib. VII, cap. 5. — [6] Lib. VI, cap. 19.

qui

qui surpasse tous les autres par sa grandeur ; mais ils furent PAGE 634. obligés de le laisser sans couverture, à cause de cette énorme grandeur. L'enceinte du temple, ornée en dehors et en dedans par un bois magnifique, peut contenir la population d'un bourg. C'est dans des chapelles particulières que se rendent les oracles, et que l'on conserve tout ce qui sert au culte. C'est dans ces lieux que la fable place les aventures de Branchus ‹1› et l'amour qu'Apollon eut pour lui. Ce temple est décoré par de somptueux monumens, ouvrages des anciens artistes. La distance qui le sépare de la ville [de Milet], tant par terre que par mer, n'est pas considérable ‹2›.

ÉPHORE dit que cette ville fut pour la première fois bâtie et §. IV. Ville de Milet. fortifiée par les Crétois, au-dessus de la mer, à l'endroit où est aujourd'hui l'ancienne Milet ; que ces Crétois y furent conduits PAGE 635. de Milet ‹3›, ville de Crète, par Sarpédon *, qui donna aussi le nom de la métropole à la colonie, et qu'ils occupèrent le canton habité auparavant par des Lélèges. Il ajoute que la ville actuelle de Milet fut postérieurement fondée par Nélée.

* *Voyez* ci-dessus, pag. 110.

leur avoit accordée pour demeure dans la Sogdiane, et en les faisant passer tous au fil de l'épée [1].

‹1› Branchus, dont les Branchides tiroient leur nom, étoit descendant de ce Macaréus de Delphes qui tua Néoptolème fils d'Achille [2]. Ceux qui veulent connoître toutes les particularités fabuleuses qu'on a débitées sur ce Branchus, peuvent consulter M. Larcher, qui n'a rien laissé à desirer sur ce sujet [3].

‹2› Pline évalue cette distance à 180 stades, ou à sept lieues et demie environ : *Posideon promontorium et oppidum, oraculum Branchidarum adpellatum, nunc Didymæi Apollinis, à littore stadiis viginti, et inde centum octoginta Miletus, Ioniæ caput* [4], &c.

‹3› Dans Pausanias [5] il n'est point question d'une *Miletus* [Milet], ville de Crète, mais d'un homme nommé *Miletus*, qui étoit ami de Sarpédon, et qui conduisit la colonie de Crète en Asie, où il fonda la ville de Milet, ou plutôt il donna son nom à la ville, qui, avant son arrivée, portoit celui d'*Anactoria*. Antérieurement elle étoit appelée *Pityussa*, et plus anciennement *Lelegis* [6].

[1] *Strab.* ci-dessus, part. I, pag. 287. — *Quint. Curt.* lib. VII, cap. 5. = [2] *Strab.* lib. IX, pag. 421 ; tom. III, pag. 461 de la traduction Française. = [3] *Histoire d'Hérodote*, tom. IV, pag. 211 et 385 de la seconde édition. = [4] *Plin.* lib. V, cap. 29. = [5] Lib. VII, cap. 2. — Conf. *Apollodor. Bibliothec.* lib. III, cap. 1. = [6] *Steph. Byzant.* in Μίλητος. — *Plin.* lib. V, cap. 29.

PAGE 635.

Cette ville a quatre ports, dont l'un peut contenir une flotte entière : elle est renommée par plusieurs faits, mais sur-tout par le nombre prodigieux de colonies sorties de son sein ‹1›. Tout le Pont-Euxin, la Propontide et plusieurs autres pays en sont pleins. Anaximène de Lampsaque dit que les Milésiens ont occupé l'île d'Icaros *, celle de Léros, et, dans l'Hellespont, du côté de la Chersonnèse, Limnæ; du côté de l'Asie, Abydos, Arisbé et Pæsos; dans l'île des Cyzicènes, Artacé, Cyzique, et, dans l'intérieur des terres de la Troade, Scepsis. Nous y avons ajouté [dans le cours de cet ouvrage *], à l'occasion de la description de chaque pays, les colonies Milésiennes dont cet écrivain n'a point fait mention.

* La même qu'il nommera dans la suite (page 283) *Icaria*.

* Voyez ci-dessus, l. [...] pag. 154, 156; et tom III pag. 52, 89 et 92 de la traduction Française.

On trouve chez les Milésiens, de même que chez les habitans de Délos, le culte d'Apollon surnommé *Oulius* *, comme qui diroit *guérisseur* ou *salutaire* : car le verbe *oulein* * signifie *se porter bien*, d'où vient aussi le mot *oulé* * qui veut dire *cicatrice;* et l'impératif * de ce verbe est employé par Homère * comme un terme de salutation. [On sait qu'] Apollon passe pour posséder l'art de guérir, de même que Diane, nommée *Artémis* ‹2›

* Οὔλιος.

* Οὐλεῖν.

* Οὐλή.

* Οὖλε.

* Odyss. lib. XXIV, vers 402.

‹1› Plus de quatre-vingts, suivant Pline [1]. La liste que M. Rambach [2] nous a donnée des colonies de Milet, en porte le nombre à cinquante-deux. M. de Sainte-Croix en comptoit soixante, dont M. Larcher [3] retranchoit trois, *Ampé*, *Chemis-Paralia*, et même *Naucrate*, quoique Strabon [4] mette cette dernière au nombre des colonies Milésiennes. Quant à *Chemis-Paralia*, s'il est vrai qu'elle est la même que le *Milesiorum-murus* de Strabon [5], ce seroit faire un double emploi que de la compter parmi les colonies de Milet. On ne peut non plus donner que très-improprement le nom de colonie à *Ampé*, qui paroit aussi dans la liste de M. Rambach [6], puisqu'elle ne servit que de lieu d'exil à quelques prisonniers de Milet que Darius y envoya après la destruction de leur ville [7].

‹2› Suivant Macrobe [8], de même qu'on donnoit à Apollon le surnom d'Οὔλιος, *Oulius*, de même on donnoit à Diane celui d'Οὐλία, *Oulia*. Quant à l'*Artemis*, les faiseurs d'allégories crurent trouver quelque rapport entre ce nom et l'épithète *artémés*, ἀρτεμής, qui signifie *sain, entier*.

[1] Lib. V, cap. 29. = [2] *De Mileto ejusque colon.* Halis Saxon. 1790. = [3] *Histoire d'Hérodote*, tom. VIII, pag. 344 et 359. = [4] Lib. XVII, pag. 801. = [5] *Ibid.* = [6] *De Mileto ejusque colon.* pag. 63. = [7] *Herodot.* lib. VI, cap. 20. = [8] *Saturnal.* lib. I, cap. 17.

de la vertu qu'elle a de rétablir les malades. C'est aussi à cause de cette vertu que ces deux divinités sont représentées par les deux astres qui ont le plus d'influence sur la température de l'air; Apollon par le soleil, et Diane par la lune. On leur attribue par la même raison les maladies pestilentielles et les morts subites [a].

Page 635.

[a] *Voyez* Cornut. de Natur. Deorum, cap. 32, et Heraclid. Allegor. Homeric. pag. 416-419.

§. V.

Hommes illustres de Milet.

Les hommes illustres sortis de Milet sont Thalès, un des sept sages, et le premier parmi les Grecs qui s'occupa de physique et de mathématiques; Anaximandre, son disciple; Anaximène, disciple de ce dernier; l'historien Hécatée ‹1›, et de notre temps l'orateur Æschine, qui finit ses jours dans l'exil pour avoir parlé trop librement devant le grand Pompée.

Milet essuya des malheurs pour avoir fermé ses portes à Alexandre, qui la prit par force [b]; sort qu'il fit essuyer de même à la ville d'Halicarnasse [c]. Mais, avant cette époque, elle fut aussi maltraitée par les Perses; et à ce sujet Callisthène raconte que les Athéniens condamnèrent Phrynique, poëte tragique, à une amende de 1000 drachmes *, pour avoir publié sa tragédie intitulée, *la Prise de Milet par Darius*.

[b] Arrian. de expedit. Alexand. lib. 1, cap. 19.

[c] Idem, ibid. cap. 23.

* Environ 900 fr.[a] *Voy.* Hérodote, liv. VI, chap. 21.

Les îles voisines de Milet sont Ladé, et d'autres îlots autour de Tragées, qui servent de retraite aux pirates ‹2›.

‹1› Strabon a déjà fait mention d'Anaximandre et d'Hécatée, au commencement de son premier livre [1]. Quant à Anaximène, il nous dira dans la suite [2], qu'il eut pour disciple Anaxagoras, qui fut le maître d'Archelaüs; ce dernier étoit aussi de Milet [3]. On s'étonne avec raison de ne point trouver ici Cadmus de Milet, d'autant plus que cet écrivain, étant, de l'aveu même de notre géographe [4], sinon le premier, au moins un des premiers qui écrivirent en prose, fait époque dans l'histoire des progrès de l'esprit humain: *Nec fraudanda* [Miletus] *cive Cadmo, qui primus prosam orationem condere instituit*, dit Pline [5]. Selon Suidas [6], Cadmus fut auteur d'une histoire en quatre livres sur l'origine de Milet et des autres colonies Ioniennes.

‹2› J'ai rendu fidèlement le texte, Λάδη νῆσος πλησίον, ΚΑΙ' (f. ΚΑΙ' ΤΑ') περὶ τὰς Τραγαίας νησία, ὑφόρμους ἔχοντα λῃσταῖς. Mais

[1] Tom. I, pag. 6 et 16 de la traduction Française. = [2] *Infrà*, pag. 304. = [3] *Voyez* ci-dessous, pag. 304, not. 5. = [4] Tom. I, pag. 36 de la traduction Française. = [5] Lib. V, cap. 29. = [6] In Κάδμος.

PAGE 635. §. VI.

Héraclée sous le Latmus.

VIENT ensuite le golfe de Latmus, où est Héraclée ‹1›, petite ville surnommée *Héraclée sous le Latmus*, et qui a un petit port. Elle s'appeloit anciennement *Latmus*, de même que la montagne qui est au-dessus d'elle. Hécatée paroît croire que cette montagne est celle qu'Homère * nomme *montagne des Phthires*, puisqu'il dit qu'au-dessus de *Latmus* [c'est-à-dire, d'Héraclée] est

* Iliad. lib. II, vers. 868.

PAGE 636.

la montagne des Phthires. Mais d'autres prétendent que cette dernière est le Grion, montagne parallèle à celle de Latmus, et qui s'étend depuis le territoire des Milésiens à l'orient, jusqu'à *Euromus* et *Chalcetores* * de la Carie. [Quelle qu'elle soit,] cette montagne s'élève au-dessus d'Héraclée. Un peu plus loin, après avoir passé une petite rivière voisine du Latmus, on montre le tombeau d'Endymion dans une caverne.

* Voyez ci-dessous, pag. 341, not. 1.

D'Héraclée au bourg de Pyrrha ‹2› on compte environ 100 stades par mer : on en compte un peu plus jusqu'à Milet, en suivant les replis du golfe ‹3›. De Milet à Pyrrha, en naviguant

ce texte me paroît altéré et mal ponctué. Peut-être faudroit-il en retrancher la conjonction, en lisant, Λάδη νῆσος πλησίον περὶ τὰς Τραγαίας, νησία ὑφόρμους, κ. τ. λ. *L'île voisine de Milet est Ladé, située près des îlots nommés Tragées, qui servent de retraite aux pirates.* La conjonction que je retranche du texte, ne se trouve pas non plus ni dans l'ancienne version Latine, ni dans la traduction Italienne. Dans la première on lit, *Lada insula circa Trageas insulas, quæ &c.*; dans la seconde, *l'isola Lade vicina alle Tragee, che sono isolette dove si ricoverano le navi de' corsali.* Les îles *Tragées* [Τραγίαι], ou *Tragæes* [Τραγαῖαι], sont aussi nommées *Tragies*, Τραγίαι [1]; d'autres les nomment au singulier, comme si ce n'étoit qu'une seule île, *Tragie*, Τραγία [2], ou *Tragæa*, Τραγαία [3]. Il est probable que ce sont les îlots détachés, selon Pausanias, de l'île de Ladé, et connus, un sous le nom d'*Asteria* [4], deux autres sous celui peut-être de Camélides [5], et tous ensemble sous celui de *Tragées*. Chandler [6] prétend que les Tragées n'étoient que des bancs de sable et des bas-fonds.

‹1› Héraclée paroît avoir été bâtie sur le terrain d'un lieu nommé actuellement Iotan. G.

‹2› *Pyrrha* semble répondre à la position de Palatsa. G.

‹3› J'ai traduit l'ἐγκολπίζοντι, *en suivant les replis du golfe*, dans le sens que Strabon donne ordinairement à ce mot, quoique je sache qu'un habile géographe critique Chandler de l'avoir pris dans cette acception. Ce n'est point la seule difficulté du texte; mais cela me meneroit trop loin, si

[1] *Plutarch.* in *Pericl.* cap. 25, et *Plin.* lib. V, cap. 31. = [2] *Thucydid.* lib. I, cap. 116. = [3] *Steph. Byzant.* = [4] *Pausan.* lib. I, cap. 35. = [5] *Plin.* lib. V, cap. 31. = [6] *Voyage dans l'Asie min.* tom. I, pag. 400, avec les notes de la traduction Française.

en ligne droite, il n'y a que 30 stades; tant est plus longue la navigation qui se fait tout près de la terre. Quand il s'agit des lieux célèbres, il faut, de toute nécessité, supporter la sécheresse inséparable des descriptions minutieuses. PAGE 636.

§. VII.
Myûs.

DE Pyrrha à l'embouchure du Mæandre ‹1›, on compte 50 stades. Cette embouchure est marécageuse et pleine de bancs. En remontant le fleuve avec des bateaux de transport, à la distance de 30 stades, on trouve Myûs ‹2›, une des douze villes Ioniennes, mais qui, aujourd'hui à cause de sa dépopulation ‹3›, est incorporée avec celle de Milet. C'est Myûs que Xerxès assigna à Thémistocle pour les mets de sa table, comme il lui avoit assigné Magnésie pour son pain, et Lampsaque pour son vin ‹4›.

A quatre stades de Myûs est Thymbria, bourg appartenant aux Cariens, et près duquel est Aornum; c'est une caverne consacrée à Charon *, et qui exhale des vapeurs pernicieuses: au-dessus d'elle est Magnésie sur le Mæandre ‹5›, colonie des Magnètes de la Thessalie et des Crétois; nous en parlerons bientôt *.

* *Charonium*, Χαρώνιον. *Voyez* ci-dessus, *pag. 257*, not. 5.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 307*, et ci-dessus, *pag. 107*, not. 2.

je voulois examiner ici des questions qu'on peut d'ailleurs voir discutées très-savamment par ce géographe [1].

‹1› Aujourd'hui Meinder. G.

‹2› On voit dans une note de M. Falconer, que Chandler corrigeoit ici le texte de cette manière: ἀναπλεύσαντι δ' ὑπηρετικοῖς σκάφεσι τριάκοντα σταδίους [λίμνη, ἐφ' ᾗ] πόλις Μυοῦς· *en remontant le fleuve avec des bateaux de transport, à la distance de trente stades on trouve [un lac, sur lequel est] Myûs.* M. Falconer propose une autre correction: ἀναπλεύσαντι . . . [ἑκατὸν καὶ] τριάκοντα σταδίους, πόλις Μυοῦς· *en remontant le fleuve avec des bateaux de transport, à la distance de [cent] trente stades on trouve Myûs.* Ces corrections proviennent d'une erreur de Chandler, qui a pris les ruines d'Héraclée pour celles de Myûs, comme on l'a déjà observé [2].

‹3› Cette dépopulation fut causée par l'éruption d'une quantité prodigieuse de moucherons, qui obligea les habitans de se transférer à Milet, comme le raconte Pausanias [3]. Du temps de cet écrivain, il ne restoit à Myûs qu'un temple de Bacchus [4].

‹4› Strabon s'accorde avec Diodore de Sicile [5] et avec Plutarque [6], pour ces trois villes assignées à Thémistocle: mais Néanthe de Cyzique y en ajoutoit deux autres, Percote et Palæscepsis; l'une pour l'habillement de Thémistocle, l'autre pour l'ameublement de sa chambre à coucher [7].

‹5› On rapporte cette ville à celle de Guzel-hisar. G.

[1] *Voyage dans l'Asie min.* tom. I, pag. 396-398, not. 143-147. = [2] *Ibid.* pag. 437, not. 121. = [3] Lib. VII, cap. 2. = [4] *Ibid.* = [5] Lib. XI, cap. 57. = [6] In *Themistocl.* cap. 29. = [7] *Ibid.*

PAGE 636. §. VIII. Priène.

APRÈS l'embouchure du Mæandre, vient le rivage, au-dessus duquel sont la ville de Priène <1> et le mont Mycale. Cette montagne, qui est couverte de bois et abondante en gibier, s'incline vers l'île de Samos, et forme, au-delà du cap Trogilium [au nord], un détroit d'environ 7 stades. Quelques-uns donnent à Priène le nom de Cadmé, par la raison que Philotas, second fondateur * de cette ville, étoit de la [Cadmée en] Bœotie.

* Voyez ci-dessus, pag. 268.

Priène <2> fut la patrie de Bias, un des sept sages, et dont le poëte Hipponax a dit : *Plus [juste et plus] habile dans ses plaidoyers que Bias de Priène* <3>.

En face du cap Trogilium gît une petite île du même nom. De là au cap Sunium, le plus court trajet est de 1600 stades <4>, en laissant d'abord à droite les îles de Samos, d'Icarie et des *Corassiæ* <5>, à gauche les écueils Mélantiens, et en faisant le reste de la navigation à travers les Cyclades <6>. Le cap Trogilium même

<1> *Priene* est probablement la ville actuelle de Samson, qui donne son nom au cap Sainte-Marie, l'ancien *Trogilium*. G.

<2> Priène, qui étoit sur la mer, s'en trouvoit, du temps de Strabon, éloignée de 40 stades, cette distance ayant été comblée par les attérissemens du Mæandre [1].

<3> J'ai paraphrasé le vers d'Hipponax, parce qu'il n'est pas aisé de savoir si ce poëte faisoit l'éloge de la probité ou de l'habileté, ou tout ensemble de ces deux qualités de Bias. Ce sage, selon Diogène de Laerte [2], étoit avocat : il acquit une grande réputation dans cette profession tant par son habileté que par sa grande probité, qui ne lui permit jamais de défendre de mauvaises causes.

<4> La distance du *Trogilium* au *Sunium* est égale, sur nos cartes récentes, à 2° 25′ de l'échelle des latitudes. En réduisant cette mesure au trente-sixième parallèle sous lequel Strabon la rapportoit, elle représente 1629 stades de 833 $\frac{1}{3}$. G.

<5> *Corassiæ*. J'ai adopté, à l'exemple de M. Tzschucke, la leçon Κορασσίας, confirmée par un autre passage de Strabon [3], de préférence à celle du texte, *Corsies*, Κορσίας. Néanmoins cette dernière est celle d'Agathémère, et presque la même que les *Corseæ* de Pline [4] et d'Étienne de Byzance [5]. Les Grecs, comme l'observe M. Tzschucke, employoient vraisemblablement sans distinction les deux formes *Corassiæ* et par syncope *Corsiæ*. Il est vrai que Pline parle aussi dans un autre endroit [6] de *Corasiæ*, qu'on regarde [7] comme une île diverse de *Corseæ*; mais il est possible que cet écrivain, trompé par la double orthographe, ait fait un double emploi du même nom.

<6> *Samos* conserve le nom de Samo, et *Icaria* celui de Nicaria. — Il me semble que le nom des *Corassiæ* est déplacé dans le

[1] *Strab.* ci-dessus, pag. 129-130. = [2] Lib. I, segm. 84. — Conf. *Suidas* in Βίαντος, κ. τ. λ. = [3] Lib. X, pag. 488, tom. IV, part. I, pag. 168 de la traduct. Franç. = [4] Lib. V, cap. 31. = [5] In Κόρσεαι. = [6] Lib. IV, cap. 12. = [7] *Mannert, Geograph. der Griech. und Röm.* vol. VI, part. III, pag. 303.

peut être regardé comme une extrémité du mont Mycale, auquel se joint encore le mont *Pactyès* du territoire des Éphésiens. Le mont Messogis vient aussi aboutir au Mycale. PAGE 636.

DU cap Trogilium à l'île de Samos, on compte 40 stades. La ville [du même nom que l'île] est au sud, ainsi que son port, qui fournit une station commode pour les vaisseaux : sa plus grande partie, placée sur la plaine, est baignée par la mer ; elle n'a qu'une petite portion qui s'élève vers la montagne qui est au-dessus. En dirigeant la navigation vers la ville, on trouve à droite, et tout près d'une petite île nommée *Narthecis*, Posidium ; c'est le nom d'un cap [de l'île], sur lequel est un temple de Neptune, et qui, avec le mont Mycale [du continent], forme le détroit de 7 stades *. A gauche sont le faubourg voisin de l'*Heræum*, le fleuve Imbrasus et l'*Heræum*. Ce dernier, qui est un ancien temple de Junon *, renferme une grande nef qui sert aujourd'hui de cabinet de tableaux. Outre le grand nombre de peintures qu'il contient, on en voit encore beaucoup dans d'autres cabinets. Il y a aussi quelques chapelles qui sont pleines d'anciens ouvrages d'art. Tout ce qui est à découvert de cet édifice, est également plein de statues du meilleur travail, parmi lesquelles on en voyoit trois colossales posées sur une même base et faites par Myron. Antoine les avoit enlevées : mais Auguste en a restitué deux *, celle de Minerve et celle d'Hercule, et les a fait replacer sur le même piédestal ; celle de Jupiter a été transportée par ses ordres au Capitole, où il lui a fait construire une chapelle.

§. IX. Ile de Samos.

PAGE 637.

* *Suprà*, pag. 278.

* Nommée en grec, Ἥρα, *Hera*.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 169.

Le tour de l'île de Samos est de 600 ‹1› stades. Du temps

texte de Strabon, et qu'il devoit précéder celui d'*Icaria* ; alors ces îlots répondroient à ceux que nos marins appellent les Fourmis. En plaçant les *Corassiæ* à l'ouest d'*Icaria*, on ne trouve, d'après la marche indiquée par Strabon, aucune île qui puisse les représenter. — Les écueils Mélantiens paroissent répondre à ceux que l'on connoît sous le nom de Stapodia, ou des Frères, après lesquels on parvient à Myconi, la première des Cyclades qui s'offre sur cette route. G.

‹1› Casaubon pense qu'au lieu de 600, ἑξακοσίων, il faut lire 700, ἑπτακοσίων, par la raison que Pline évalue cette mesure à 87 milles, qui font 716 stades. Agathémère l'évalue à 630 stades.

PAGE 637. qu'elle étoit habitée par les Cariens, *elle portoit le nom de *Parthenia ;* elle prit ensuite celui d'*Anthemis*, puis celui de *Melamphyllos* ‹1›, et enfin celui de Samos, soit de quelque héros du pays, soit de quelque colonie venue d'Ithaque et de Céphallénie *. Elle a un cap nommé *Ampelos*, en face du cap *Drepanum* de l'île d'*Icaria ;* mais la montagne même qui occupe [presque] toute l'île, est appelée *Ampelos**. [Malgré ce nom,] l'île ne produit point de bon vin ‹2›, quoique les îles environnantes et presque tout le continent voisin récoltent les meilleurs vins. Tels sont ceux de Chios, de Lesbos, de Cos, et [dans la terre ferme] ceux d'Éphèse, de Métropole, du mont Messogis, du mont Tmolus, de la Catacecaumène, de Cnide, de Smyrne et d'autres lieux moins connus. Tous ces vins sont excellens, les uns pour l'usage journalier, les autres comme moyens diététiques.

* Qui s'appeloit anciennement *Samos*. Voyez ci-dessus, part. 1, *pag.* 45 et 52.

* C'est-à-dire, *Vigne.*

Mais si l'île de Samos est privée de cet avantage, elle abonde en tout le reste, comme le prouvent l'envie avec laquelle la possession de cette île a été disputée, et l'application que ses panégyristes lui font du proverbe, *elle porte même du lait de poule*, qu'on trouve dans le poëte Ménandre. Cette grande fertilité l'exposa aussi aux vexations des tyrans, et lui attira des guerres de la part des Athéniens.

‹1› Strabon nous a dit ailleurs [1] que le premier nom de Samos fût *Melamphyllos*, qu'elle prit ensuite celui d'*Anthemis*, et puis celui de *Parthenia*. Mais l'ordre dans lequel il présente ici ces divers noms, *Parthenia*, *Anthemis*, *Melamphyllos*, est le véritable ordre chronologique, comme le prouve ce passage de Pline : Parthenium *primùm adpellatam Aristoteles tradit ; postea* Dryusam, *deinde* Anthemusam : *Aristocritus adjicit* Melamphyllum, *dein* Cyparissiam : *alii* Parthenoarusam, Stephanen [2]. Dans Hésychius [3], on trouve encore le nom de *Phyllis*, ou, selon d'autres, *Phyllas*, donné à cette île.

‹2› A moins que ce ne soit une erreur de Strabon, ce qu'il dit du vin de Samos doit s'entendre par comparaison aux autres vins qu'il nomme dans la suite. Les vins de Samos d'aujourd'hui sont très-bons, et son muscat sur-tout ne le cède à aucun des meilleurs vins de la Grèce [4].

[1] Lib. x, pag. 457, tom. IV, part. 1, pag. 53 de la traduct. Franç. = [2] *Plin.* lib. v, cap. 31. — Conf. *Heraclid. de Polit.* pag. 211 de mon édit. et *Steph. Byzant.* in Σάμος. = [3] In Φυλλίς. = [4] Voyez *Sonnini*, *Voyage en Grèce*, tom. II, pag. 306.

L'ÉPOQUE

L'ÉPOQUE de ses tyrans étoit sur-tout celle de Polycrate et de son frère Syloson. Le premier fut singulièrement favorisé par la fortune : il parvint à un tel degré de puissance, qu'il posséda même l'empire de la mer. On raconte [a], comme une preuve du bonheur qui accompagnoit toutes les entreprises de ce prince, qu'ayant jeté dans la mer un anneau de grand prix pour la beauté de la pierre et la délicatesse de la gravure, il le retrouva dans le corps d'un poisson qui fut pris et apporté par un pêcheur ; que le roi d'Ægypte, instruit de cette aventure, prédit, comme par inspiration, qu'élevé à un tel degré de bonheur, Polycrate ne tarderoit pas à avoir une fin malheureuse : ce qui arriva en effet ; car un des satrapes du roi des Perses se saisit de lui par ruse et le fit pendre.

PAGE 637.
§. X.
Tyrans de Samos.

PAGE 638.
[a] Herodot. lib. III, cap. 40-43 et 120-125.

Anacréon, poëte lyrique, fut contemporain et un des familiers de Polycrate, comme l'attestent ses poëmes, pleins des éloges de ce prince. [Le philosophe] Pythagore, qui vivoit à la même époque, et qui fut témoin des premiers efforts de Polycrate pour l'établissement de sa tyrannie, quitta, dit-on, Samos, et voyagea en Ægypte et à Babylone pour s'instruire. De retour [dans sa patrie], voyant que la tyrannie y subsistoit encore, il partit pour l'Italie, où il passa le reste de ses jours. En voilà assez sur Polycrate.

Quant à Syloson, il avoit été laissé simple particulier par son frère Polycrate : mais, ayant fait présent de son manteau à Darius fils d'Hystaspe, qui en eut envie, il reçut pour récompense, lorsque Darius devint roi [des Perses], la faculté de succéder à la tyrannie de son frère [b]. Le joug de sa domination fut si dur, que la ville de Samos se dépeupla; ce qui donna lieu à ce [mot devenu ensuite] proverbe : *Grâce à Syloson, nous voilà mis au large* ‹1›.

[b] Herodot. lib. III, cap. 139, 140 et 149.

‹1› La même chose est rapportée par Héraclide de Pont, dans son traité intitulé, *des Gouvernemens*, Περὶ πολιτειῶν [a], qui n'est qu'un abrégé ou plutôt un extrait de l'ouvrage d'Aristote qui est perdu. Mais, si l'on en croit Hérodote, Syloson trouva Samos déjà dépeuplée, lorsqu'il succéda à son frère [a].

[a] §. 10, pag. 211 de mon édition. = [a] Lib. III, cap. 149.

PAGE 638. Les Athéniens, voulant punir les Samiens de leur désobéissance, leur firent d'abord éprouver les calamités d'un siége conduit par Périclès, qui étoit accompagné du poëte Sophocle; ensuite* ils envoyèrent à Samos deux mille colons Athéniens, qui se partagèrent les terres ‹1›. De ce nombre étoit Néoclès, maître d'école, comme on dit, et père du philosophe Épicure. On prétend que celui-ci fut élevé à Samos et à Téos, et qu'ensuite il alla s'inscrire au rôle des éphèbes à Athènes, où il eut pour camarade Ménandre, poëte comique ‹2›.

* Après la mort de Périclès.

Samos fut aussi la patrie de Créophyle ‹3›, qui, dit-on, ayant donné l'hospitalité à Homère, eut pour récompense l'honneur

‹1› Voici comment Héraclide de Pont, que je viens de citer, raconte la chose: « Théagène, natif de Samos, homme d'esprit, mais débauché et fort méchant, obligé de quitter sa patrie, se rendit à Athènes; alors, aidé par Euripide, chez lequel il demeuroit, et dont il avoit débauché la femme, il persuada aux Athéniens d'envoyer deux mille colons à Samos; lesquels y furent en effet envoyés, et se partagèrent les terres des Samiens [1]. » On croiroit qu'il est question, dans ce récit, du célèbre poëte tragique nommé *Euripide;* et cette opinion paroîtroit d'autant plus probable, que ce poëte eut le malheur d'éprouver successivement l'infidélité de deux épouses [2]. Mais, d'un autre côté, quand on considère qu'Euripide mourut dans la XCIII.me olympiade [3], et que le partage des terres des Samiens n'eut lieu que pendant la CIV.me, ou, d'après un autre calcul, la CVII.me olympiade [4], on est forcé de soupçonner Héraclide d'inexactitude, ou de supposer que le projet de partager les terres des Samiens fut en effet conseillé par Théagène et par Euripide le tragique, mais que des raisons politiques obligèrent les Athéniens d'en différer l'exécution jusque long-temps après la mort du poëte.

‹2› On étoit inscrit dans l'ordre des éphèbes, c'est-à-dire, des adolescens, à l'âge de dix-huit ans; et Épicure avoit précisément cet âge lorsqu'il se rendit à Athènes [5]. Ménandre fit une épigramme en l'honneur d'Épicure, son camarade, et de Thémistocle, dont le père, de même que celui du philosophe, s'appeloit *Néoclès.* Il leur adresse la parole en ces termes:

Χαῖρε, Νεοκλείδα, δίδυμον γένος· ὧν ὁ μὲν ὑμῶν
Πατρίδα δουλοσύνας ῥύσαθ', ὁ δ' ἀφροσύνας [6].

Salut, ô Thémistocle, fils de Néoclès; salut, ô Épicure, fils de Néoclès: vous avez tous deux délivré votre patrie; l'un du joug des Perses, l'autre de celui des préjugés.

‹3› Strabon a encore oublié [7] de mettre au nombre des hommes illustres de Samos le philosophe Melissus, contemporain de Périclès, et général de l'armée navale de cette île,

[1] *Heraclid. loc. cit.* = [2] *Suidas*, in Εὐριπίδης. = [3] *Diodor. Sicul.* lib. XIII, cap. 103, et *Sax. Onomastic. literar.* vol. I, pag. 39. = [4] *Diodor. Sicul.* lib. XVIII, cap. 18, *cum not. Wesseling.* — Conf. *Larcher, Hist. d'Hérodote*, tom. VII, pag. 674 et 697. = [5] *Diogen. Laert.* lib. X, segm. 1. = [6] In *Analect. Brunck.* vol. I, pag. 203. = [7] *Voyez* ci-dessus, pag. 275, not. 1.

de publier sous son propre nom l'ouvrage de ce poëte intitulé, *la Prise d'Œchalie* *. PAGE 638.

* *Voyez* tom. III, *pag. 517* de la trad. Franç.

Cependant Callimaque, dans une épigramme, donne à entendre tout le contraire; savoir, que *la Prise d'Œchalie* appartenoit véritablement à Créophyle, mais qu'on l'avoit attribuée à Homère, parce que ce poëte avoit logé chez lui. [Voici l'épigramme, où le poëme même est supposé parler]: *Je suis l'ouvrage de ce Samien qui reçut jadis chez lui le divin Homère; je pleure les malheurs d'Eurytus et de la blonde Iolée. On me qualifie de poëme Homérique; ô Jupiter! quel sujet de gloire pour Créophyle* ‹1›!

Quelques-uns prétendent que Créophyle fut le maître d'Homère; selon d'autres, ce poëte eut pour instituteur Aristée de Proconnèse. PAGE 639.

§. XI. Ile d'Icaria.

PRÈS de l'île de Samos est celle d'Icaria*, dont la mer Icarienne tire son nom. L'île a reçu le sien d'Icare fils de Dædale. Icare suivit son père dans sa fuite de Crète; il s'envola avec lui au moyen des ailes qu'ils s'étoient faites, et qui étoient attachées avec de la cire: mais le fils perdit les siennes, qui furent détachées par la chaleur du soleil, dont il s'étoit trop approché, et il tomba dans la mer près d'Icaria.

* Ci-dessus *(p. 274)* il l'a nommée *Icarus*.

Cette île a 300 stades de tour: elle n'a point de ports, si ce n'est quelques mouillages, dont le meilleur est connu sous le nom d'*Isti;* c'est un cap dirigé vers l'occident. Il y a dans l'île un temple de Diane, nommé *Tauropolium*, et deux petites villes, l'une appelée *Œnoé*, et l'autre *Dracanum;* cette dernière tire son nom du cap * sur lequel elle est placée, et elle a un mouillage.

* Le même qui plus haut *(pag. 280)* a été nommé *Drepanum*.

comme Périclès l'étoit de celle des Athéniens, lorsque ces deux peuples se battoient sur mer[1]. Quant à Créophyle, on peut consulter les notes de Ménage sur Diogène de Laerte[2].

‹1› On trouve de même dans le golfe Persique une île nommée *Icarion*, avec un *Tauropolium*[3]. Cette homonymie est remarquable.

[1] *Plutarch.* in *Pericl.* §. 26, et *Diogen. Laert.* lib. IX, segm. 24. = [2] Lib. VIII, segm. 2. = [3] Voyez *Strabon*, infrà, lib. XVI, pag. 766 du texte Grec.

PAGE 639.

Ce cap est à 80 stades du cap *Cantharium* de Samos; ce qui fait le trajet le plus court de l'une de ces îles à l'autre. L'île d'Icaria, aujourd'hui dépeuplée, sert principalement à nourrir les troupeaux que les Samiens y envoient paître.

§. XII.
Le Panionium.

* *Voyez ci-dessus, pag. 279.*

APRÈS le détroit * entre Samos et le mont Mycale, en se dirigeant vers Éphèse, on a à droite la côte Éphésienne, dont une partie appartient aux Samiens. Sur cette côte on trouve d'abord le *Panionium*, à trois stades au-dessus de la mer ‹1›. C'est le lieu où tous les Ioniens s'assemblent pour célébrer en commun la fête nommée *Panionia* * et pour offrir des sacrifices à Neptune Héliconien. C'est chez les Priénéens qu'on prend celui qui préside aux sacrifices. Nous en avons parlé dans la description du Péloponnèse *.

* C'est-à-dire, *assemblée de tous les Ioniens.*

* Tom. III, *pag. 270* de la traduct. Franç.

§. XIII.
Néapolis et Pygela.

VIENT ensuite Néapolis ‹2›, qui appartenoit auparavant aux Éphésiens, mais que les Samiens possèdent aujourd'hui, ayant donné en échange aux Éphésiens *Marathesium*, qui est plus éloigné de Samos que ne l'est Néapolis.

Après cette dernière est *Pygela*, petite ville avec un temple de Diane *Munychie*, fondé par Agamemnon. La ville est habitée par [les descendans d'] une partie de l'armée que ce prince commandoit: car on prétend que quelques-uns des soldats d'Agamemnon furent obligés, par des douleurs aux fesses, de rester dans ces lieux; ce qui leur fit donner le nom de *Pygalies* ‹3›, et à la ville, celui de *Pygela.*

‹1› *Panionium* paroît répondre à un lieu nommé Changli. G.

‹2› Aujourd'hui Scala nova. G.

‹3› La forme du mot Πυγαλίας (au nominatif Πυγαλίαι, *Pygaliæ*) n'est point grecque; et M. Schneider [1], conduit par l'auteur du Grand Étymologique [2], présume avec raison qu'il faut le changer en Πυγαλγέας, *Pygalgées*, mot composé de πυγὴ, *fesse*, et d'ἄλγος, *douleur.* Dans cette supposition,

[1] *Dictionnaire Grec-Allemand*, au mot Πυγαλίαι. = [2] In Πύγελα.

Vient ensuite le port Panormus avec un temple de Diane Éphésienne, puis la ville d'Éphèse. PAGE 639.

Sur la même côte, un peu au-dessus de la mer, est aussi Ortygie; c'est un bois magnifique, planté de toute espèce d'arbres, mais principalement de cyprès. Il est traversé par le Cenchrius, dans lequel, dit-on, Latone se lava après ses couches: car c'est dans ces lieux que la fable place l'accouchement de cette déesse, l'antre où cet accouchement eut lieu, la nourrice [des enfans nommée] Ortygie, et l'olivier à l'ombre duquel Latone se reposa après le travail de l'enfantement *.

* *Voyez* Tacit. Annal. lib. III, cap. 61.

Au-dessus de ce bois est le mont Solmissus, où l'on dit que les Curètes, par le bruit de leurs armes, étourdirent Junon, qui épioit par jalousie les couches de Latone, et, par ce moyen, parvinrent à les lui cacher. PAGE 640.

Il y a dans ces lieux plusieurs temples, les uns anciens, les autres modernes. Dans les premiers, les statues sont aussi antiques. Dans les modernes, on voit des ouvrages de Scopas ‹1›, Latone qui porte un sceptre, et, près d'elle, Ortygie qui porte deux enfans dans ses deux bras.

On célèbre tous les ans à Ortygie une fête; et la jeunesse, par un usage particulier, se pique sur-tout d'y donner des repas magnifiques. [Ce qu'on appelle] le collége des Curètes, donne aussi des repas ‹2› et célèbre quelques sacrifices secrets.

le nom de la maladie seroit πυγαλγία, *pygalgie* [douleur des fesses], comme on dit *podalgie* [douleur des pieds] et *odontalgie* [douleur des dents]. On prétend que les matelots d'Agamemnon contractèrent cette maladie à force de ramer. Cependant Pline et Mela, comme l'observe Casaubon, donnent au nom de cette ville une orthographe et une origine différentes; ils l'appellent *Phygela*, de φυγὴ *[fug.]*, c'est-à-dire, fuite ou désertion, et ils attribuent cette fuite à ces mêmes matelots, qui, fatigués du voyage, ne voulurent pas suivre plus loin Agamemnon.

‹1› Je lis avec Tyrwhitt, ΣΚΟΠΑ ἔργα, à la place de ΣΚΟΛΙΑ' ἔργα. Un autre critique [1] aime mieux lire, ΣΚΟΠΑ'ΔΕΙΑ ἔργα. Le sens est le même; mais la correction de Tyrwhitt est plus simple, et même plus grecque.

‹2› ΤΟΤΕ ΔΕ ΚΑΙ' τῶν Κουρήτων ἀρχεῖον

[1] Voyez *Museum der Alterthums-Wissenschaft, Zw. B, Zw. St.* pag. 368.

PAGE 640. §. XIV. Éphèse.

LA ville [d'Éphèse ‹1›] étoit occupée par des Cariens et par des Lélèges. Androclus, en ayant expulsé la plus grande partie, établit d'abord à l'Athénée et à l'Hypelæus *, et dans une partie des environs de Coressus, ceux qui étoient venus avec lui. La ville resta dans cet état jusqu'à l'époque de Crœsus ‹2›. Depuis ce temps, les habitans, quittant le Coressus, allèrent demeurer près du temple [de Diane] actuel, où ils restèrent jusqu'au temps d'Alexandre [le Grand]. Ensuite Lysimaque, ayant fait construire les murs de la ville actuelle, et voyant que les Éphésiens avoient de la peine à s'y transporter, profita d'une pluie à verse pour boucher les égouts ‹3› et pour inonder par ce moyen l'an-

* Voyez ci-dessus, pag. 270.

συνάγει συμπόσια. Pour que ce texte fût grec, il faudroit au moins écrire ΤΌΤΕ ΔῈ ΚΑῚ ΤῸ τῶν κ. τ. λ. *C'est alors que le collége des Curètes donne aussi des repas.* Mais le premier mot τότε, que Xylander a exprimé par *tunc* [alors], est changé dans la version Italienne en ποτὲ, ou pris dans le sens de ce dernier, *alle volte* [quelquefois], et manque absolument dans l'ancienne version Latine, conçue en ces termes, *Curetum autem palatium, convivia, &c.* comme si le texte portoit, τὸ δὲ τῶν Κουρήτων ἀρχεῖον. Le second et le troisième mots, δὲ καὶ, manquent aussi dans un manuscrit de Médicis. Que faut-il conclure de tout cela ! que le texte est altéré, et qu'il faudroit peut-être le remplacer par celui que j'ai suivi dans ma version, ΤΌ, ΤΕ τῶν Κουρήτων ἀρχεῖον.

‹1› Les ruines d'Éphèse portent le nom d'Agio-tzoluk. G.

‹2› Μέχρι μὲν δὴ τῶν κατὰ ΚΡΟΙ͂ΣΟΝ. Le sens du texte est sans doute, *jusqu'à l'époque de Crœsus;* mais l'ellipse en est dure. Il est probable que Strabon avoit écrit, Μέχρι μὲν δὴ τῶν κατὰ ΚΡΟΙ͂ΣΟΝ ΧΡΌΝΩΝ.

‹3› *Les égouts*, ῬΙΝΟΥ͂ΧΟΥΣ. Comme, excepté ce seul passage de Strabon, on ne trouve nulle part ailleurs ce mot Grec, on pourroit soupçonner qu'il faudroit peut-être le remplacer par ῬΙΝΟΧΌΟΥΣ, d'autant plus qu'on trouve dans Hésychius ce mot, ῥινοχόος, interprété par χώνη, *entonnoir,* et qu'encore aujourd'hui les Grecs donnent au tuyau d'un privé le nom de χωνίον. Mais il ne faut rien changer; car il est probable que, dans la langue Grecque, outre les deux formes du verbe ῥέω et ῥύω, *couler*, il y en avoit anciennement une troisième, ῥίω, et même une quatrième, ῥίνω (comme τίω et τίνω), et que le nom ῥινὴ, dérivé de cette dernière, étoit synonyme de ῥοὴ ou ῥύσις, *flux, écoulement.* Par conséquent, ῥινοῦχος, composé de ῥινὴ et d'ἔχω, signifieroit *lieu qui reçoit les écoulemens*, comme ῥινοχόος, composé de ce même ῥινὴ et de χέω, signifie *instrument par lequel passent les fluides*, en un mot un *entonnoir.* Pour admettre cette quatrième forme du verbe ῥίνω, on n'a qu'à observer les mots de la même famille avec des significations analogues. Tels sont le nom ῥὶν que les Grecs donnoient au *nez* précisément à cause de sa fonction, qui est celle d'un canal ou d'un égout [1], et celui de ῥινὸς par lequel ils désignoient la *peau*, parce qu'elle est l'organe

[1] Voyez *Etymologic. Magn.* pag. 704, lin. 3, edit. Sylburg.

cienne ville ‹1› ; ce qui força les Éphésiens de l'abandonner. Il appela la nouvelle ville *Arsinoé*, du nom de sa femme ; néanmoins il ne put empêcher que l'ancien nom [d'Éphèse] ne prévalût ‹2›. PAGE 640.

Éphèse avoit un sénat composé de sénateurs conscrits *, avec lesquels les *épiclètes* ‹3› s'assembloient et administroient toutes les affaires.

* Comme chez les Romains, les *Patres conscripti*.

§. XV. Temple de Diane.

QUANT au temple de Diane, son premier architecte fut Chersiphron ‹4› ; un autre ensuite l'agrandit. Mais, après qu'un certain Hérostrate ‹5› l'eut incendié, les Éphésiens en firent élever un

de la transpiration. Enfin, s'il falloit s'appuyer du témoignage des langues étrangères, *rinne*, en allemand, signifie *canal* ou *égout*, et *rinnen* veut dire *couler*, deux mots qu'Adelung [1] a comparés avec raison avec le mot Grec *ῥεῖν*. Je n'ai fait cette longue note que parce que les lexicographes [2] ont cru que le *ῥινχέας* d'Hésychius pouvoit être synonyme de *ῥινεγχύτης*, instrument de chirurgie, dont on se servoit pour injecter le nez.

‹1› Ce que nous dit Strabon ici est bien différent de ce qu'on lit à ce sujet dans Étienne de Byzance [3]. Selon ce dernier, la ville, étant située sur un terrain bas, essuya pendant l'hiver une inondation qui coûta la vie à dix mille de ses habitans ; et ce fut après ce malheur, que Lysimaque transféra le siége d'Ephèse ailleurs. Il appuie ce récit d'une espèce de lamentation en vers, composée par Duris d'Elæa, et par laquelle il paroît que l'inondation fut l'effet de pluies excessives. On pourroit concilier ces diverses traditions, en supposant que ces pluies n'auroient pas été si funestes, si Lysimaque n'eût point fait boucher les égouts, probablement sans avoir prévu tout le mal qui pouvoit en résulter.

‹2› Selon Étienne de Byzance [4], c'est après la mort de Lysimaque que la ville reprit son ancien nom.

‹3› Le nom grec ἐπίκλητοι signifieroit ici *sur-convoqués*. Ces *épiclètes* ou sénateurs surnuméraires paroissent avoir été de la même espèce que ceux auxquels, chez les Ætoliens, on donnoit, selon Polybe, le nom d'*apoclètes*, ἀπόκλητοι, que Tite-Live a traduit par *Sanctius consilium ex delectis constans viris* [5].

‹4› Cet architecte étoit de Cnossos, ville de Crète. Il fut aidé dans la construction du temple par son fils Métagène [6]. Comme le sol sur lequel devoit porter l'édifice étoit marécageux, on en posa les fondemens sur des couches de charbon pilé [7] ; et cela d'après le conseil de Théodore, célèbre statuaire de Samos [8].

‹5› L'opinion la plus généralement reçue attribue à Hérostrate l'incendie de ce

[1] *Grammatisch-Kritisch Worterb.* vol. III, pag. 1127. = [2] Voyez *H. Stephan. Thesaur. ling. Græc.* tom. III, pag 697. = [3] In Ἔφεσος. = [4] *Ibid.* = [5] Voyez *Annotat.* in *Polyb.* lib. IV, cap. 5, vol. VI, pag. 8, edit. Schweighæuser. — Conf. *Schneider, Dictionn. Grec-Allem.* in Ἀπόκλητος et in Ἐπίκλητος. = [6] *Vitruv.* lib. VII, præf. §. 16. = [7] *Plin.* lib. XXXVI, cap. 14. = [8] *Diogen. Laert.* lib. II, segm. 103.

PAGE 640. plus magnifique, à la construction duquel ils consacrèrent les ornemens de leurs femmes, leurs propres biens, et le prix qui provint de la vente des colonnes de l'ancien temple. On en trouve les preuves * dans les décrets rendus à cette occasion par les Éphésiens.

* Il faut lire avec notre ms. 1393, au neutre pluriel, μαρτύρειά ἐστι, et non pas μαρτυρεῖα ἐστί.

C'est pour avoir ignoré ces décrets, dit Artémidore, que Timée de Tauromenium *, homme d'ailleurs fort disposé à blâmer et [même] à calomnier les autres, ce qui lui a valu le surnom d'*Épitimée* ‹1›, a avancé que les Éphésiens rétablirent leur temple avec les trésors que les Perses y avoient déposés: mais, à cette époque, il n'y existoit point de pareils dépôts; et s'il y en eût existé, ils auroient été consumés dans l'incendie. Après cet accident, le temple restant sans toit, qui auroit hasardé de placer des dépôts dans un lieu découvert? D'ailleurs [dit Artémidore, on sait qu'] Alexandre promit aux Éphésiens de leur payer la dépense faite et

* Ville de Sicile, nommée aujourd'hui *Taormina.*

PAGE 641. à faire, à condition d'être déclaré fondateur du temple, et qu'ils ne lui accordèrent point cette demande. Or, après un pareil

temple[1]. Hésychius appelle l'incendiaire du nom de *Lygdamis*[2]. En effet, ce chef des Cimmériens pénétra jusqu'en Lydie et en Ionie[3], prit Sardes[4], et alla à Éphèse[5]; mais on ne dit point qu'il y brûla le temple de Diane. Au contraire, Callimaque affirme qu'il menaça de le piller, mais qu'il ne réussit point[6].

‹1› *Épitimée.* Comme qui diroit, *censeur* ou *épilogueur.* C'est Istrus, disciple de Callimaque, qui donna le premier à Timée le surnom d'*Épitimée*, dans un ouvrage intitulé, *Observations sur les erreurs de Timée*[7]. Au reste, suivant Cicéron, c'est Timée qui dans son Histoire, en parlant de l'incendie du temple de Diane, arrivé la nuit même de la naissance d'Alexandre le Grand, dit qu'*on ne devoit pas s'étonner du malheur arrivé au temple, puisque la déesse en étoit absente pour assister aux couches d'Olympiade.* Cicéron[8] trouvoit cette plaisanterie exquise: *Concinnèque, ut multa, Timæus... minimè id esse mirandum, quòd Diana, cùm in partu Olympiadis adesse voluisset, abfuisset domo.* Mais Plutarque[9], qui l'attribue avec plus de vraisemblance à Hégésias de Magnésie[10], sophiste fameux par l'enflure de son style[11], l'a jugée bien plate et bien froide.

[1] Voyez *Valer. Maxim.* lib. VIII, cap. 14. = [2] *Hesych.* in Λύγδαμις. = [3] Voyez *Strab.* tom. I, pag. 151 de la traduct. Franç. = [4] *Herodot.* lib. I, cap. 15. = [5] *Callimach. Hymn. in Dian.* vers. 251. = [6] *Idem, ibid. cum not. Spanhem.* = [7] Apud *Athen.* lib. VI, pag. 272. = [8] *De natura Deor.* lib. II, cap. 27. = [9] In *Alexandro*, §. 3. = [10] Voyez *Strab.* infrà, *pag. 310.* = [11] *Longin. de Sublim.* cap. 3, et *Dionys. Halicarnass. de composit. verbor.* cap. 18.

refus,

refus, il est naturel de supposer qu'à beaucoup plus forte raison ils ne voulurent point ambitionner l'honneur de bâtir un temple à la construction duquel auroit servi le pillage sacrilége des dépôts. A cette occasion, Artémidore loüe la réponse qu'un citoyen d'Éphèse fit à Alexandre, lorsque celui-ci demanda à être le restaurateur du temple : *Il ne convient pas*, lui dit-il, *à un Dieu de faire construire des temples pour les Dieux.*

La construction de ce temple est, selon Artémidore, l'ouvrage de Chirocrate ‹1›, le même qui bâtit la ville d'Alexandrie, et qui promit à Alexandre de faire du mont Athos une statue représentant ce prince dans l'attitude d'une personne qui, faisant des libations, verseroit un fleuve d'une aiguière dans une coupe, de construire en outre ‹2› deux villes, l'une à droite, l'autre à gauche de la montagne, et de faire couler ce fleuve de l'une à l'autre.

Après que la construction du temple eut été achevée, les Éphésiens se procurèrent le grand nombre des autres monumens [qu'on y voit], en les donnant au rabais aux artistes ‹3›. En effet,

‹1› *Chirocrate.* Il faut peut-être écrire *Dinocrate*, leçon que Casaubon avoit trouvée dans quelques manuscrits, et que Saumaise conseilloit d'adopter. On varie sur le nom de cet architecte. Vitruve [1] et Valère-Maxime [2] l'appellent *Dinocrate.* Pline lui donne tantôt ce nom [3], tantôt celui de *Dinochare* [4]; Plutarque [5] l'appelle *Stasicrate.* Si l'on en croit Eustathe [6], il se nommoit *Dioclès*, et il étoit originaire de Rhégium.

‹2› Au lieu de [illegible], je lis [illegible], correction confirmée par l'ancienne version Latine, *facturumque.* Quant à la promesse de l'architecte dont il est ici question, Plutarque, qui la regarde comme une forfanterie, la raconte un peu différemment : il dit que cet artiste promit à Alexandre de faire du mont Athos une statue embrassant de la main gauche une ville capable de contenir dix mille habitans, et versant de la main droite un fleuve dans la mer. Il ajoute qu'Alexandre rejeta la proposition de l'artiste [7]. Lucien, qui, de même que Strabon, parle de deux villes, loue le refus de ce prince, comme une preuve de sa grandeur d'ame [8].

‹3› Casaubon a senti la difficulté de ce texte, et s'est contenté d'écrire à la marge, *suspectus locus.* M. Tzschucke l'a regardé comme altéré, et regrette que les manuscrits n'offrent aucun secours pour le rétablir. Il n'y a que M. Falconer qui explique la phrase

[1] *Vitruv.* lib. II, præfat. = [2] Lib. I, cap. 4. = [3] *Plin.* lib. VII, cap. 37. = [4] *Idem*, lib. V, cap. 10, et lib. XXXIV, cap. 14. = [5] In *Vit. Alexandr.* cap. 72, et *Orat. II de fortun. Alexandr.* cap. 2. = [6] In *Iliad.* lib. XIV, vers. 229, pag. 980. = [7] *Plutarch.* in *Alexandr.* §. 72, et *Orat. II de fortun. Alexandr.* cap. 2. — Conf. *Vitruv.* lib. II, præfat. = [8] *Lucian. Pro imaginib.* cap. 9.

Page 641. l'autel est plein de sculptures, presque toutes de Praxitèle. On m'a fait voir aussi quelques ouvrages de Thrason, le même qui

τῇ ἐκτιμήσει τῶν δημιουργῶν, de cette manière : *sensus est, plurimas esse statuas notissimas propter famam artificum.* L'ancien traducteur Latin et Xylander, en suivant littéralement le texte, ont dit, *æstimatione artificum*, et le traducteur Italien, *alla stima degli artifici ;* et quoiqu'aucune de ces trois versions n'exprime ce que Strabon a voulu dire, dans aucune non plus il n'est question de la *réputation* ou *renommée des artistes*, que M. Falconer a cru y voir. Une des causes qui ont le plus contribué à obscurcir le sens du texte, me paroît avoir été la mauvaise ponctuation. Je vais mettre ce texte sous les yeux du lecteur, en le prenant du commencement du paragraphe précédent, pour qu'il puisse en juger par lui-même : Μετὰ δὲ τὴν τοῦ νεὼ συντέλειαν, ὅν φησιν εἶναι Χειροκράτους ἔργον (τοῦ δ' αὐτοῦ καὶ τὴν Ἀλεξανδρείας ΚΤΙΣΙΝ) τὸν Δ' αὐτὸν ὑποσχέσθαι Ἀλεξάνδρῳ .... ῥέοντα ΠΟΤΑΜΟΝ. Μετὰ Δ' ΟΥΝ τὸν νεὼν κ. τ. λ. M. Tzschucke a laissé cette phrase ponctuée comme il l'avoit trouvée ; mais la particule Δ' (τὸν Δ' αὐτὸν) avertit, ce me semble, que la parenthèse, au lieu d'être fermée au mot ΚΤΙΣΙΝ, doit l'être au mot ΠΟΤΑΜΟΝ, ou mieux encore, être tout-à-fait supprimée, comme le prouvent les deux particules Δ' ΟΥΝ qui suivent. Ces particules équivalent ici à l'expression Française, *dis-je*, que, pour éviter l'obscurité, on est dans l'usage de placer au commencement des apodoses, lorsque celles-ci sont trop éloignées de leurs protases. Je vais tâcher de rétablir cette ponctuation, et de donner une version littérale de tout le texte, pour rendre plus sensible l'idée de Strabon : Μετὰ δὲ τὴν τοῦ νεὼ συντέλειαν, ὅν φησιν εἶναι Χειροκράτους ἔργον (τοῦ δ' αὐτοῦ καὶ τὴν Ἀλεξανδρείας ΚΤΙΣΙΝ · τὸν Δ' αὐτὸν ὑποσχέσθαι Ἀλεξάνδρῳ ... ῥέοντα ΠΟΤΑΜΟΝ), μετὰ Δ' ΟΥΝ τὸν νεὼν ... εὑρίσθαι τῇ ἐκτιμήσει τῶν δημιουργῶν. *Après la construction du temple, qui, selon Artémidore, fut l'ouvrage de Chirocrate, le même qui bâtit la ville d'Alexandrie, et qui promit à Alexandre de faire du mont Athos une statue représentant ce prince dans l'attitude d'une personne qui, faisant des libations, verseroit un fleuve d'une aiguière dans une coupe, de construire en outre deux villes, l'une à droite, l'autre à gauche de la montagne, et de faire couler ce fleuve de l'une à l'autre ; après,* DIS-JE, *la construction du temple, les Éphésiens se procurèrent le grand nombre des autres monumens [qu'on y voit], en les donnant au rabais aux artistes.* Il ne peut exister aucun doute que ce ne soit la liaison grammaticale de ce texte. Il me paroît également certain que le mot εὑρίσθαι se rapporte aux Éphésiens, et qu'il ne peut signifier que *se procurèrent.* L'*inventam esse* de Xylander seroit εὑρεθῆναι, et l'*inveniri* de l'ancienne version Latine, de même que le *si trovava* de celle du traducteur Italien, exprime plutôt l'εὑρίσκεσθαι. Il nous reste à présent la dernière phrase, τῇ ἐκτιμήσει τῶν δημιουργῶν, qui signifie littéralement *par l'estimation des artistes*, et que j'ai rendu par, *en les donnant au rabais aux artistes :* si tout ce que je viens de dire sur la ponctuation du texte et sur le sens du mot εὑρίσθαι, est juste, que pourroient alors signifier les mots *par l'estimation des artistes*, si ce n'est le rabais auquel ils prennent les ouvrages, après avoir évalué les dépenses qu'ils doivent faire, le temps nécessaire pour les exécuter, et le profit qu'ils doivent en espérer ! D'ailleurs il ne faut point perdre de vue qu'il s'agit ici de réfuter la calomnie de Timée. Des dépenses énormes de la seule construction du temple, cet historien concluoit que, les moyens des Éphésiens ne suffisant point, ils durent y employer les trésors des Perses. Cette calomnie devenoit encore plus spécieuse, si à

fit encore la statue d'Hécate, la fontaine, Pénélope et la vieille Euryclée ‹1›. PAGE 641.

Les Éphésiens faisoient desservir ce temple par des prêtres eunuques, auxquels ils donnoient le nom de *Mégalobyzes* ‹2›. Ils les

ces dépenses on ajoutoit celles qu'il falloit faire pour se procurer les statues et les autres décorations du temple. En la réfutant, Strabon, ou plutôt Artémidore, a d'abord indiqué les fonds qui servirent à la construction du temple, et qui étoient les biens des Éphésiens, les bijoux de leurs femmes, et le produit de la vente des colonnes du temple incendié. Il lui restoit à indiquer comment ils se procurèrent les ornemens du nouveau temple, et c'étoit en les donnant au rabais aux artistes; moyen plus économique que tout autre, et qui leur donnoit le temps de payer la valeur à un terme plus ou moins éloigné.

‹1› Tyrwhitt a bien senti que la ponctuation de ce texte étoit vicieuse. Mais, pour que la correction qu'il propose soit complète, il faut lire avec une conjonction de plus, κρήνη, ΚΑΙ Πηνελόπεια, καὶ ἡ πρεσβῦτις Εὐρύκλεια, ou bien, κρήνη, Πηνελόπειά ΤΕ καὶ ἡ κ. τ. λ. Pénélope étoit l'épouse d'Ulysse, et Euryclée, sa nourrice. L'artiste représentoit vraisemblablement cette charmante scène où Euryclée reconnoît Ulysse en lui lavant les pieds [1]. Pline parle du statuaire Thrason, sans entrer dans aucun détail sur ses ouvrages [2]. Quant à la statue d'Hécate qu'on voyoit dans le temple d'Éphèse, le même écrivain l'attribue à Ménestrate [3].

‹2› *Mégalobyzes.* Comme dans plusieurs composés Grecs du mot *μέγας*, *grand*, il est indifférent d'écrire la première partie en deux *(mega)* ou en trois *(megalo)* syllabes, ainsi que le prouvent les mots *μεγάθυμος* et *μεγαλόθυμος*, *μεγασθενής* et *μεγαλοσθενής*, *μεγάδωρος* et *μεγαλόδωρος*, Strabon, ou Artémidore, a appelé *Mégalobyzes* ceux que tous les autres nomment *Mégabyzes*. Mais ce mot n'est point d'origine Grecque; ce fut d'abord un nom propre Perse [4], comme le sont les noms *Mégabate* [5] et *Mégapherne* [6]. Il est possible qu'il soit devenu dans la suite un nom de dignité chez les Perses, s'il est vrai que les généraux de leurs rois se nommoient *Mégabyzes*, comme le prétend Hésychius [7]; sur quoi l'on peut consulter les observations de divers critiques [8]. Du moins est-il certain que, chez les Éphésiens, *Mégabyze* étoit un nom de dignité attaché exclusivement aux prêtres de Diane. Il reste à savoir comment ce nom avoit passé des Perses aux prêtres de cette divinité. La première fondation du temple d'Éphèse, quel qu'en soit le fondateur, est sans contredit antérieure à l'arrivée des colonies Ioniennes dans l'Asie mineure [9]; et il est probable que, dans son origine, ce temple fut consacré non à *Diane* simplement, mais à *Diane Tauropole*, comme celui de l'île d'Icarie [10], ceux de Comana [11] et de Castabala [12] dans la Cappadoce, et plusieurs autres ailleurs, tous plus ou moins d'origine Persique, comme nous l'avons déjà observé [13], ou du moins d'une institution commune aux Perses et à d'autres peuples. Celui d'Éphèse devoit avoir une pareille origine; et l'on peut en citer pour preuve la conduite de Xerxès, qui fit brûler tous les temples

[1] *Homer. Odyss.* lib. XIX, vers. 467-473. = [2] *Plin.* lib. XXXIV, cap. 8. = [3] *Idem*, lib. XXXVI, cap. 5. = [4] *Herodot.* lib. III, cap. 70. = [5] *Idem*, lib. V, cap. 32. = [6] *Xenoph. de expedit. Cyr.* lib. I, cap. 2, ξ. 10. = [7] In Μεγαβύζοι λέγοι. = [8] *Hemsterhuis* ad *Lucian. Timon.* §. 22, et *Perizonius* ad *Ælian. Var. Histor.* lib. II, cap. 2. = [9] *Pausan.* lib. VII, cap. 2. = [10] *Strab.* suprà, *pag. 283*. = [11] *Idem*, *ibid.* pag. 5-6. = [12] *Idem*, *ibid.* pag. 11-12. = [13] *Suprà*, pag. 11, not. 5.

PAGE 641. faisoient venir de divers pays ‹1›, [en choisissant] toujours ceux qu'ils jugeoient dignes d'une pareille fonction, et ils les traitoient avec beaucoup d'égards ; ils leur adjoignoient des vierges en qualité de prêtresses ‹2›. Aujourd'hui l'on observe une partie de ces rites, et l'on néglige les autres. Quant à la franchise ‹3›, le temple en jouit comme par le passé ; mais les limites en ont été souvent changées. Alexandre les avoit étendues jusqu'à un stade [à la ronde] ; Mithridate les avoit fixées à la portée d'un trait lancé d'un des [quatre] coins du toit, ce qui paroissoit faire un peu plus qu'un stade : Antoine doubla la mesure de cette distance, de sorte qu'une partie de la ville y étoit aussi comprise. Mais cette extension du privilége, ayant paru dangereuse, parce qu'elle livroit la ville à la merci des malfaiteurs, a été abolie par Auguste.

La ville d'Éphèse possède aussi un arsenal de marine et un port : mais l'entrée de ce port est trop étroite, par la faute des

Grecs, excepté celui des Éphésiens [1]. Quoi qu'il en soit, il paroît au moins que le nom de *Mégabyze* fut le nom propre du premier fondateur ou du premier prêtre du temple de Diane d'Éphèse, et que ses successeurs se l'étoient approprié comme nom de dignité, de même que les prêtres du temple de Jupiter de la ville d'Olbé dans la Cilicie, fondé par Ajax fils de Teucer, se nommoient *Teucer*, ou *Ajax* [2].

‹1› Le texte, ΚΑῚ ἈΛΛΑΧΌΘΕΝ μετιόντες, est sans doute mutilé. Je pensai d'abord qu'il falloit lire, ΑΥΤΌΘΕΝ, Ἢ ἈΛΛΑΧΌΘΕΝ μετιόντες, *ils les prenoient du pays même, ou les faisoient venir d'ailleurs.* Mais j'aime mieux maintenant corriger, ἌΛΛΟΥΣ ἈΛΛΑΧΌΘΕΝ μετιόντες, *ils les faisoient venir de divers pays*, comme j'ai traduit. Cette correction est conforme à la version de Xylander, *aliunde alios arcessentes*, soit qu'il ait trouvé quelque part une pareille leçon, ou qu'il l'ait jugée nécessaire à l'intégrité du texte.

‹2› L'institution de ces vierges étoit conforme à celle des vestales de Rome. Comme ces dernières [3], elles avoient à parcourir trois degrés ou périodes de leurs fonctions. Le premier comprenoit l'éducation, ou les leçons que la vierge devoit prendre avant de devenir prêtresse ; on la nommoit pendant ce temps *Mellièré*, Μελλιέρη, c'est-à-dire, *Future-prêtresse.* Le second étoit le temps même de la prêtrise, durant lequel on lui donnoit le nom d'*Hiéré*, Ἱέρη, *prêtresse.* Dans le dernier, qui étoit celui de la cessation de cette fonction, on l'appeloit *Parhiéré*, Παριέρη, qui veut dire *Ex-prêtresse* [4].

‹3› Plutarque nous apprend que les insolvables étoient du nombre de ceux qui jouissoient de cette franchise [5].

[1] *Strab.* suprà, *pag.* 272. = [2] *Infrà*, pag. 671. = [3] *Plutarch.* in *Num.* §. 10. = [4] *Idem*, *An seni respublica gerenda sit*, §. 24. = [5] *Idem*, *de vitando ære alieno*, §. 3.

architectes, qui furent induits en erreur par le roi même qui les avoit chargés de la construction. Ce prince, qui étoit Attalus Philadelphe *, voyant que le port se remplissoit de bancs par les attérissemens du Caystre, et pensant qu'on pouvoit le rendre assez profond pour recevoir de gros vaisseaux, si l'on jetoit un môle au-devant de l'entrée qui étoit trop large, ordonna en conséquence la construction de ce môle : mais il arriva tout le contraire ; le limon [que le fleuve charie], retenu par le môle, remplit de bancs tout le port jusqu'à l'entrée, au lieu qu'auparavant ce limon étoit suffisamment entraîné au-dehors par les inondations et par le mouvement réciproque des eaux de la mer extérieure. Tels sont les défauts du port d'Éphèse.

PAGE 641.

* Attalus II, roi de Pergame ; *voyez* ci-dessus, *pag. 243.*

Mais la ville, profitant des autres commodités que sa situation lui procure, s'accroît tous les jours, au point qu'elle est devenue la plus considérable place de commerce de l'Asie * en-deçà du Taurus.

PAGE 642.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 18.*

§. XVI. Hommes illustres d'Éphèse.

LES hommes illustres sortis d'Éphèse sont, parmi les anciens, Héraclite, surnommé *l'Obscur* *, et Hermodore : c'est de ce dernier qu'Héraclite parle, lorsqu'il dit : « Les Éphésiens méritent » tous, sans exception, la corde, pour avoir chassé de leur ville » Hermodore, le plus honnête d'entre eux ‹1›, en disant : *Nous ne » voulons pas qu'il y ait parmi nous des hommes de bien ; s'il en » existe, qu'ils aillent vivre dans d'autres lieux et chez d'autres*

* Ou *Ténébreux.*

‹1› *Le plus honnête d'entre eux.* Le texte dit ὀνήϊστος, *onëistus ;* littéralement, *le plus utile.* C'est sans doute de ce mot Grec que vient l'épithète Latine *honestus* [honnête homme], titre qu'on ne devoit accorder qu'aux personnes véritablement utiles à leur patrie. Le philosophe Thalès de Milet [1] fut de même qualifié d'ὀνήϊστος, que Daléchamp a rendu par *utilissimus*, et que M. Schweighæuser a changé en *honestissimus* [2]. Voici de quelle manière Cicéron a interprété tout ce passage d'Héraclite, qui se trouve aussi dans Diogène de Laerte [3] : « Universos ait [Heraclitus] » Ephesios esse morte multandos, quòd, » cùm civitate expellerent Hermodorum, » ita locuti sunt : *Nemo de nobis unus ex- » cellat; sin quis exstiterit, alio in loco et apud » alios sit* [4]. »

[1] Voyez *suprà*, pag. 275. = [2] *Athen.* lib. XI, pag. 495. = [3] Lib. IX, segm. 2. = [4] *Cicer. Tuscul.* lib. V, cap. 36.

Page 642.

» *peuples.* » Cet Hermodore paroît avoir été l'auteur d'une partie des lois des Romains *.

* *Voyez* Plin. lib. xxxiv, cap. 5.

Le poëte Hipponax étoit aussi d'Éphèse, de même que les deux peintres Parrhasius et Apelle.

Parmi les illustres modernes de cette ville, on compte l'orateur Alexandre, surnommé *Lychnus* *, qui se mêla aussi des affaires d'état, qui composa une histoire, et laissa des vers où l'on trouve la description du ciel et de la terre, et qu'il divise en autant de poëmes qu'il y a de parties du globe ‹1›.

* C'est-à-dire, *Lampe.*

Après l'embouchure du Caystre est un lac formé par la mer, connu sous le nom de *Selinusia* *; vient ensuite un autre lac qui communique avec le premier. [Le temple de] la Déesse tire de ces deux lacs, des revenus considérables. Les rois l'en dépouillèrent; les Romains les lui rendirent: mais ensuite les fermiers employèrent de nouveau la force pour se les approprier. Artémidore, comme il le raconte lui-même, fut, à cet effet, député à Rome, y plaida, et réussit non-seulement à faire restituer les lacs au temple, mais encore à lui assurer la possession de l'Héracléotide ‹2›, qui vou-

* Le même peut-être que le fleuve *Selinus* qui passoit le long du temple. *Voy.* tom. III, *pag.* 277 de la traduct. Franç.

‹1› N'est-il pas étonnant que, dans cette liste des hommes illustres d'Éphèse, Strabon ait précisément oublié de mettre Artémidore, un des géographes qu'il cite le plus souvent, qu'il vient de citer il n'y a qu'un moment, et qu'il va citer encore dans le paragraphe suivant, tandis qu'il parle d'Alexandre Lychnus, géographe d'un mérite bien inférieur à celui d'Artémidore! Ou je me trompe fort, ou il y a une lacune dans le texte, qui anciennement pouvoit être ainsi conçu : *Τῶν δὲ νεωτέρων,* ΑΡΤΕΜΙΔΩΡΟΣ ΚΑΙ Ἀλέξανδρος, κ. τ. λ. *Parmi les illustres modernes de cette ville, on compte* ARTÉMIDORE ET *l'orateur Alexandre, &c.* Artémidore florissoit environ un siècle avant Strabon; sa Géographie consistoit en onze livres, dont le *Périple* de Marcian peut être regar[illegible]omme un abrégé [1]. Celle d'Alexandre, surnommé *Lychnus*, étoit en vers, ainsi que celle de Denys le Périégète, comme le prouvent les citations d'Étienne de Byzance [2]. Un autre Artémidore, auteur des *Oneirocritiques* que nous avons, mais postérieur d'environ un siècle et demi à Strabon, étoit aussi d'Éphèse.

‹2› *De l'Héracléotide.* Ce nom signifie, *le territoire d'Héraclée,* ou plutôt, *Héraclée avec son territoire.* Il est difficile de savoir de quelle *Héraclée* Strabon parle ici; si c'est de celle qu'il a déjà nommée *Héraclée sous le Latmus* [3], ou d'Héraclée voisine d'Alabanda, dont il parlera dans la suite [4], et qui est la

[1] Voyez *Marcian. Peripl.* inter *Geograph. minor.* tom. I, pag. 381-454, edit. Vindobon. = [2] In Ἀσπενδος, in Ταπροβάνη, *et alibi.* = [3] *Suprà*, pag. 276. = [4] *Infrà*, pag. 658 du texte Grec.

loit s'en détacher. La ville récompensa les services d'Artémidore, en lui érigeant dans le temple même une statue d'or. PAGE 642.

Dans la partie de ce lac la plus reculée [de la mer], on voit un temple royal, fondé, dit-on, par Agamemnon.

§. XVII. Colophon.

VIENNENT ensuite le mont Gallesium, Colophon, ville Ionienne, et son bois consacré à Apollon Clarius, et où il y avoit autrefois un oracle antique *. On prétend que le devin Calchas, après son retour de Troie, se rendit à pied à cet oracle de Claros, avec Amphiloque fils d'Amphiaraüs, et qu'y ayant rencontré un devin plus habile que lui, dans la personne de Mopsus, fils de Manto, fille de Tirésias, il mourut de chagrin *.

* *Voyez* Tacit. Annal. lib. II, cap. 54.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 668* du texte Grec.

Hésiode arrange cette fable de la manière suivante : « Calchas » proposa à Mopsus cette espèce d'énigme : *Je m'étonne de la* » *quantité de figues que je vois sur ce figuier sauvage, malgré sa peti-* » *tesse ; sauriez-vous en deviner le nombre !* Mopsus lui répondit : *Il* » *y en a dix mille, qui font la mesure d'un médimne ; il en reste une* » *de plus, que vous n'êtes pas en état de comprendre.* Ainsi parla » Mopsus ; et la mesure s'étant trouvée juste, le sommeil de la » mort ferma les paupières de Calchas. »

Mais, selon Phérécyde, le sujet de l'énigme fut une truie pleine. Calchas demanda à Mopsus combien de cochons elle portoit : Mopsus répondit, *Trois, dont l'un est une femelle ;* et PAGE 643.

même que celle qu'on a nommée ensuite *Bolbæ* [1]. Des vingt-trois villes du nom d'Héraclée mentionnées dans Étienne de Byzance [2], deux sont situées dans la Carie. Ce lexicographe place une autre Héraclée dans la Lydie; position qui conviendroit à l'Héraclée des Éphésiens, d'autant mieux qu'Éphèse même étoit censée ville Lydienne [3] : mais son texte, ἐν τῷ ΛΥΔΙΏΙ ΤΑΥΡΩΙ, *in Lydio Tauro*, est altéré, de manière qu'on est dans le doute s'il faut lire, ἐν τῷ ΛΥΔΙΏΙ ΤΜΩΛΩΙ, *in Lydio Tmolo*, ou, ce qui paroîtroit plus vraisemblable, ἐν τῷ ΛΥΚΙΏΙ ΤΑΥΡΩΙ, *in Lycio Tauro.* On sait que, selon l'opinion de quelques géographes, le mont Taurus commençoit à la Lycie [4].

[1] *Stephan. Byzant.* in Βόλβαι. = [2] In Ἡράκλεια. = [3] Voyez *Herodot.* lib. I, cap. 142, et *Scylac. Peripl.* = [4] Voyez *Strab. infrà*, pag. 319-320, et *suprà*, part. I, pag. 299.

Page 643. la chose s'étant trouvée juste, Calchas mourut de chagrin. D'autres disent que celui-ci proposa la truie, que Mopsus à son tour proposa le figuier, et que Calchas, n'ayant pu deviner cette énigme, mourut de dépit, comme un oracle le lui avoit prédit.

Sophocle, dans sa *Revendication d'Hélène*, dit que l'oracle avoit fait connoître à Calchas qu'il étoit destiné à mourir, dès qu'il rencontreroit un devin plus habile que lui. Le même poëte place aussi la dispute et la mort de Calchas en Cilicie*. En voilà assez sur ces fables anciennes.

* *Voyez* ci-dessous, *pag.* 675 du texte Grec.

Les Colophoniens possédèrent jadis des forces navales considérables, ainsi qu'une cavalerie tellement supérieure à celle des autres peuples, que, dans les combats opiniâtres, elle donnoit la victoire à l'armée au secours de laquelle elle étoit envoyée. De là est venu le proverbe, *Il a ajouté [la cavalerie de] Colophon* ‹1›; ce qui signifie : *Il a mis la dernière main à un ouvrage; il l'a conduit à un point sûr [où il n'y a plus rien à craindre].*

§. XVIII. Hommes illustres de Colophon.

Parmi les hommes illustres que Colophon a produits, on compte Mimnerme, joueur de flûte et en même temps poëte élégiaque; le physicien Xenophane, qui a composé des *silles** en vers. Pindare fait encore mention de Polymnaste, musicien renommé de Colophon, dans ces vers : *Tu connois sans doute la voix renommée de Polymnaste de Colophon* ‹2›. Quelques-uns prétendent qu'Homère étoit aussi de cette ville.

* Poëmes satiriques.

‹1› Le scholiaste de Platon[1] donne une tout autre origine à ce proverbe. Il prétend que dans l'assemblée générale des Ioniens, nommée *Panionium*, chacune des douze villes de l'Ionie avoit une voix, à l'exception de Colophon, qui en avoit deux; privilége qui lui fut accordé en considération de ce qu'elle avoit donné asile aux fugitifs de Smyrne[2]. Elle se servoit de l'une, comme les autres villes, et ne donnoit l'autre que pour faire pencher la balance dans les délibérations où il y avoit parité de voix.

‹2› Ce passage est tiré d'un poëme de Pindare qui est perdu. Polymneste paroît avoir

[1] In *Theaet.* pag. 319, edit. Heindorf. — [2] *Strab.* suprà, *pag.* 271.

D'Éphèse

D'Éphèse à Colophon, on compte 70 stades, en naviguant en ligne droite, et 120, si l'on suit les enfoncemens du golfe. PAGE 643.

Après Colophon est le mont *Coracium*, ainsi qu'une petite île ‹1› consacrée à Diane, et où l'on croit que les biches se rendent, en traversant la mer à la nage, pour y faire leurs petits.

§. XIX. Lébédos.

VIENT ensuite Lébédos, située à 120 stades de Colophon, et qui sert d'habitation et de lieu de réunion à tous les histrions de l'Ionie ‹2› jusqu'à l'Hellespont. Ils y tiennent tous les ans une foire, et ils y célèbrent des jeux en l'honneur de Bacchus. Ils habitoient autrefois Téos ‹3›, ville Ionienne placée à la suite de Lébédos : mais ils furent forcés par une sédition de se réfugier à Ephèse ; et comme Attalus les établit à Myonnèse entre Téos et Lébédos, les Téiens députèrent vers les Romains, pour les prier d'empêcher que Myonnèse ne devînt une place forte et ne menaçât la sûreté de leur propre ville. Ainsi les histrions furent obligés de passer chez les Lébédiens ‹4›, qui les accueillirent d'autant plus volontiers, que la population de Lébédos étoit fort affoiblie.

été, non simplement musicien, mais en même temps poëte élégiaque, comme Mimnerme. Ses chants, surnommés *Polymnestiens*, étoient chantés au son de la flute [1].

‹1› C'est probablement l'îlot nommé Cortica. G.

‹2› Littéralement, *de tous les artistes de Bacchus en Ionie*, τῶν περὶ Διόνυσον τεχνιτῶν... τῶν ἐν Ἰωνίᾳ. Par ce nom on désignoit les acteurs, danseurs, chanteurs, musiciens, en un mot tous ceux qui concouroient à la représentation des pièces qu'on jouoit à la fête de Bacchus. Comme ces représentations n'avoient lieu que pendant une partie de l'année, le reste du temps, ces artistes, qui étoient en grand nombre, se tenoient dans une habitation commune, d'où le directeur ou entrepreneur des théâtres les envoyoit aux différentes villes, lorsque le temps des spectacles étoit arrivé : cette habitation fut d'abord établie dans la ville de Téos, où il y avoit aussi un magnifique temple de Bacchus, dont on voit encore aujourd'hui les ruines [2].

‹3› L'emplacement de *Teos* paroit répondre à celui de Sigagik. G.

‹4› Un siècle après, s'il est ici question du dernier Attalus, ou près de deux siècles, s'il s'agit d'Attalus premier, Marc-Antoine donna pour habitation à ces mêmes histrions la ville de Priène [3].

[1] *Plutarch. de Music.* vol. X, pag. 653 et 659-660, edit. Reiske. = [2] Voyez *Chandler*, *Voyage dans l'Asie mineure*, tom. I, pag. 214 de la traduction Française. = [3] *Plutarch.* in *Anton.* §. 57.

PAGE 643.

La même distance de 120 stades sépare Lébédos de Téos. Dans l'intervalle qui se trouve entre ces deux villes, est située l'île nommée *Aspis;* d'autres lui donnent le nom d'*Arconnèse**. Myonnèse est placée sur une éminence qui a la forme d'une presqu'île.

* Aujourd'hui [illegible], selon Chandler.

PAGE 644. §. XX. Teos.

DE MÊME, Téos est située sur une presqu'île, et possède un port. Elle a produit Anacréon, poëte lyrique : c'est de son temps que les Téiens, las de l'insolence des Perses, quittèrent Téos, et se transportèrent à Abdère, ville de Thrace. Cette transmigration donna lieu à ce vers connu : *Abdère, la belle colonie des Téiens.* Mais, quelque temps après, quelques-uns de ces colons retournèrent dans leur ancienne patrie. Nous avons déjà dit* qu'Apellicon étoit aussi de Téos. Cette ville a produit encore l'historien Hécatée ‹1›.

* Voyez ci-dessus, pag. 20[illegible].

Il y a encore un autre port à 30 stades de Téos, au nord; il est connu sous le nom de *Cherræidæ* ‹2›.

Viennent ensuite les Chalcidéens et l'isthme de la presqu'île ‹3› des Téiens et des Érythréens : ceux-ci sont dans l'intérieur de la presqu'île; les Téiens et les Clazoméniens, sur l'isthme même. Les premiers en occupent le côté méridional, près des Chalcidéens ‹4›; les seconds, le côté septentrional, à l'endroit où ils

‹1› Plus connu sous le nom d'*Hécatée l'Abdérite* ou *d'Abdère.* De même on nommoit Hérodote, *Halicarnassien*, du lieu de sa naissance, et *Thurien*, de la colonie de *Thurium* [1].

‹2› *Cherræidæ*, Χερραΐδαι. C'est la leçon du texte. Quelques manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, portent *Gerræidæ*, Γερραΐδαι. C'est peut-être le même port que Tite-Live nomme *Geræticus*, et qu'il place derrière la ville de Téos, *ab tergo urbis est* [2].

‹3› J'ai suivi la correction de Siebelis, adoptée par M. Tzschucke, Χαλκιδεῖς, καὶ ὁ τῆς, et qu'on pourroit rendre plus simple, en lisant Χαλκιδεῖς, ὅ τι τῆς. Ces *Chalcidéens* occupoient le lieu que Pausanias [3] nomme *Chalcitis*, et qu'il attribue aux Érythréens. — C'est la presqu'île qui forme le golfe de Smyrne. G.

‹4› *Les premiers en occupent le côté méridional, près des Chalcidéens.* Le texte porte, τὸ μὲν γὰρ νότιον τοῦ ἰσθμοῦ πλευρὸν ἔχουσι Τήϊοι, ΤΟΥΣ Χαλκιδέας, qu'il falloit traduire, *aux*

[1] *Strab. infrà*, pag. 334. = [2] *Tit. Liv.* lib. XXXVII, cap. 27. = [3] Lib. VII, cap. 5.

touchent aux Érythréens. Au commencement de l'isthme est l'*Apocremnus* ‹1›, en-deçà duquel est le territoire des Érythréens, et au-delà celui des Clazoméniens. Au-dessus des Chalcidéens est un bois consacré à Alexandre fils de Philippe. On y célèbre, en l'honneur de ce prince, des jeux solennels, appelés *Alexandréens*, et publiés au nom du commun des Ioniens. De ce bois et du canton des Chalcidéens, jusqu'à l'*Apocremnus*, on compte 50 stades ‹2›, au lieu que par mer on en compte plus de 1000. PAGE 644.

§. XXI. Erythræ.

A MOITIÉ chemin de cette navigation, est *Erythræ*, ville Ionienne; elle a un port et quatre petites îles adjacentes, connues sous le nom d'*Hippi*.

Mais, avant d'arriver à *Erythræ*, on trouve d'abord *Eræ* ‹3›,

premiers [c'est-à-dire, aux Téiens] appartiennent *les Chalcidéens, situés au côté méridional de l'isthme.* Mais, comme nous venons de voir, dans la note précédente, que les Chalcidéens devoient, selon Pausanias, appartenir aux Érythréens, j'ai cru qu'il falloit lire .... Τῆϊοι ΚΑΤΑ' (ou ΠΡΟ'Σ) ΤΟΥ'Σ Χαλκιδέας, *vers* ou *près des Chalcidéens.* Il est possible, comme le présume un habile géographe [1], que ces derniers n'aient fait partie de la république des Érythréens que du temps de Pausanias, et qu'avant cette époque ils aient appartenu aux Téiens; mais le texte, tel qu'il est, m'a paru se refuser à un pareil sens.

‹1› *L'Apocremnus.* Κεῖται δ' ‛ΥΠΟ'ΚΡΗΜΝΟΣ ‛Ο τόπος ἐστὶ, κ. τ. λ. Je lis et je ponctue ce texte ainsi, Κεῖται δ' 'ΑΠΟ'ΚΡΗΜΝΟΣ, τόπος ἐστὶ, en supprimant l'article, et en changeant, tant ici qu'un peu plus bas, l' ‛Υπόκρημνος, *Hypocremnus*, en 'Απόκρημνος, *Apocremnus.* Ce changement est autorisé par Strabon même, qui nomme ainsi ce lieu dans la suite [2]. De plus, ce mot, que les interprètes, conduits par sa signification, ont rendu par *lieu escarpé*, je l'ai laissé tel qu'il est, comme nom propre; et je suis encore autorisé en cela par Strabon, qui l'emploie comme tel dans la suite, en disant, *après l'Apocremnus est le lieu nommé Chytrium.* Ajoutez que le village situé sur la pointe élevée qui s'avance dans le golfe de Smyrne, et dans laquelle on reconnoît notre *Apocremnus*, porte le nom Turc de *Charpan* ou plutôt *Sarpan* [3], qui exprime aussi l'inégalité et la rudesse du terrain.

‹2› M. Barbié du Bocage veut qu'on lise ici, *150 stades* [4].

‹3› J'ai suivi la leçon de notre manuscrit 1393, πρῶτον μὲν Ἔραι, *d'abord Eræ*, confirmée par le traducteur Italien, au lieu de πρῶτον μὲν Γέραι, *d'abord Geræ.* Paulmier de Grentemesnil, guidé par Thucydide [5], avoit approuvé la leçon Πρῶτον μὲν γ' Ἔραι, antérieure à l'édition de Casaubon, et M. Tzschucke l'a rétablie dans la sienne. Mais cette leçon, vraie pour ce qui regarde le nom de la ville, n'est point du tout grecque.

[1] *Voyez* les Notes sur *Chandler*, *Voyage dans l'Asie min.* tom. I, pag. 419, not. 46. = [2] *Infrà*, pag. 304, not. 3. = [3] *Chandler*, *Voyage dans l'Asie min.* tom. I, pag. 418 et not. 46 et 49. = [4] *Idem*, *ibid.* pag. 419. = [5] Lib. VIII, cap. 19 et 20.

PAGE 644. petite ville appartenant aux Téiens; ensuite *Corycus*, montagne élevée ‹1›, sous laquelle est le port Casystes ‹2›; puis un autre port nommé *port d'Erythræ* ‹3›, à la suite duquel on en trouve plusieurs autres.

On dit que toute la côte dominée par le Corycus servit autrefois de retraite aux pirates surnommés *Corycéens*, qui avoient imaginé une nouvelle manière d'attaquer les vaisseaux. Ils se répandoient dans les ports, se mêloient avec les marchands qui y arrivoient, épioient leurs discours, afin de connoître l'espèce de marchandises qu'ils transportoient, et le lieu de leur destination; ensuite, quand ceux-ci quittoient le rivage, ils s'embarquoient en grand nombre, les attaquoient en pleine mer, et les dépouilloient de leurs biens. De là vient que nous donnons le nom de *Corycéen* à tout homme qui s'ingère dans les affaires des autres et cherche à pénétrer leurs secrets, et que nous disons en proverbe d'un homme qui, croyant agir ou parler en secret, est néanmoins découvert par des espions : *Il faut que quelque Corycéen l'ait entendu.*

Après le Corycus est l'île d'Halonnèse; puis *Argennum*, cap du
PAGE 645. territoire des Érythréens, situé fort près du cap Posidium de l'île de Chios ‹4›, avec lequel il forme un détroit d'environ 60 stades

‹1› Le cap formé par l'extrémité méridionale de cette montagne conserve des vestiges de son ancien nom dans celui de Courco. G.

‹2› *Casystes*, suivant Pococke, est ce qu'on appelle aujourd'hui du nom de *Tseschmé* [1]; ce dernier nom signifie en turc *fontaine*, si toutefois ce n'est pas une altération du nom de *Casystes*, ou de *Cyssûs*, comme le nomme Tite-Live : *Classis ad Cyssuntem, portum Erythræorum...contendit* [2]: car il n'y a point de doute que le *Cyssus* de cet écrivain ne soit le même port que le *Casystes* de notre géographe; et je ne serois pas éloigné de croire que le texte de ce dernier, λιμὴν...Κασύστης, καὶ ἌΛΛΟΣ Ἐρυθρᾶς λιμὴν καλούμενος, a besoin d'un léger changement. En y lisant ἌΛΛΩΣ, on aura ce sens, *le port Casystes, autrement nommé port d'Erythræ.*

‹3› On le nomme encore Érythri. G.

‹4› Le promontoire *Argenum* répond au cap Blanc, et le *Posidium* au cap Sainte-Hélène de l'île de Scio. G.

[1] *Voyez* la note de M. *Falconer*. = [2] *Tit. Liv.* lib. XXXVI, cap. 43. — Conf. *Cellar. Geograph. antiq.* lib. III, cap. 3, pag. 65.

de large. Entre *Erythræ* et l'*Apocremnus* ‹1› est le Mimas, montagne haute, bien boisée et pleine de gibier. Viennent ensuite le bourg de *Cybelia* et le cap nommé *Melæna* ‹2›, où l'on trouve une carrière de pierres propres à faire des meules de moulin. PAGE 645.

Erythræ fut la patrie de l'ancienne Sibylle, qui prédisoit l'avenir par inspiration. Du temps d'Alexandre, il y en eut une autre nommée *Athenaïs* *, qui étoit née dans la même ville, et qui fut également prophétesse. De notre temps, *Erythræ* a produit Héraclide, médecin Hérophilien ‹3›, qui a fait ses études avec Apollonius, surnommé *Mus* *.

* *Voyez* lib. XVII, *pag. 814.*

* C'est-à-dire, *souris.*

§. XXII. Ile de Chios.

L'ÎLE de Chios a 900 * stades de tour, si l'on navigue près des terres : elle a une ville avec un bon port où quatre-vingts vaisseaux peuvent être contenus, et un arsenal de marine. En partant de cette ville, laissant à droite l'île, on trouve d'abord le cap Posidium ‹4› ;

* Pline, liv. V, ch. 31, lui donne 125 milles, c'est-à-dire, 1000 stades.

‹1› J'ai changé encore ici [1] l'Ὑποκρήμνον, *Hypocremnus*, en Ἀποκρήμνον, *Apocremnus* ; et c'est dans cette partie du texte que Casaubon s'est enfin douté que ce mot pourroit bien être le nom propre d'un lieu.

‹2› *Melæna*, c'est-à-dire, *noire*. Le nom *Cara-bourun* que les Turcs donnent aujourd'hui à ce cap, signifie de même *cap noir.*

‹3› C'est-à-dire, *médecin de la secte d'Hérophile.* Je lis Ἡροφίλειος. L'édition d'Almeloveen porte ici Ἡροφίλιος ; et cette leçon est fautive, comme nous l'avons déjà vu ailleurs [2]. Celle des manuscrits, Ἡρόφιλος, *Hérophile*, que M. Tzschucke a admise dans son texte, est absolument déplacée. Galien, qui fait mention et d'Héraclide et d'Apollonius, les nomme *médecins Hérophiliens*, et ne donne le nom d'*Hérophile* qu'à leur maître, ou au chef de la secte dont ils étoient : προσῆκαν ὁ Ἡρακλείδης τε, πολυδιαγωνίστης, ἐπειδὴ .... ὁ ΗΡΟΦΙΛΟΣ αὐτός φησι, καὶ πάντες οἱ ἀπ' αὐτοῦ κληθέντες ΗΡΟΦΙΛΕΙΟΙ [3].

‹4› Les Grecs le nomment aujourd'hui *Catomeria*, et les marins Italiens, *Capo-mastico* [4]. Le premier de ces noms, qui signifie *partie-basse*, lui a été donné, parce que c'est le point de l'île le plus méridional. L'autre vient de la gomme mastic produite par des arbrisseaux de lentisque cultivés par les villageois de vingt-quatre villages désignés par le nom commun de *Mastichochoria*, c'est-à-dire, *villages-de-mastic*. Ces villages conservent encore leurs anciens noms très-peu altérés, comme *Bessa*, *Élaté*, *Harmolia*, *Calamoté*, *Olympi*, *Pyrgi*, &c. Meletius [5] appelle *Capo-mastico* ce que Strabon nomme *Phanæ* ; mais ce dernier cap, qui porte aujourd'hui le nom de *Phana* [6], devoit être très-près de *Posidium*. En effet, dans la carte

[1] *Voyez* ci-dessus, pag. 299, not. 1. = [2] *Suprà*, pag. 132, not. 2 = [3] *Galen. de different. puls.* lib. IV, pag. 49. = [4] *Voyez* la note de M. *Falconer*. = [5] *Geograph.* pag. 486. = [6] *Voyez* la note de M. *Falconer*.

PAGE 645. puis *Phanæ*, port profond ‹1›; puis un temple d'Apollon, et un bois de palmiers; ensuite *Notium* ‹2›, plage où l'on peut mouiller, et *Laïus* ‹3›, autre mouillage : ce dernier forme avec la ville un isthme de 60 stades ‹4›, au lieu que la distance de l'une à l'autre par mer est de 360 stades; ce que je sâis par ma propre expérience. Après *Laïus* vient le cap *Melæna* ‹5›, en face duquel, à 50 stades *, est Psyra **, île élevée, où l'on trouve une ville du même nom et qui a 40 stades de tour. Au cap *Melæna* succède le territoire d'*Ariusia*, long d'environ 300 stades; pays rude ‹6› et sans port, mais qui produit le meilleur des vins Grecs.

* L'ancienne version Latine porte 60.

** Aujourd'hui *Psara*, et non pas *Ipsera*.

de M. Barbié du Bocage, *Phanæ* est placée à la partie la plus méridionale de l'île, au même point où Chandler place *Posidium*.

‹1› Selon Ptolémée et Étienne de Byzance [1], *Phanæ* est un cap de l'île. C'est pourquoi Casaubon présumoit qu'il falloit lire dans Strabon, ΦΑΝΑΙ ΚΑΙ λιμὴν βαθύς, *Phanæ et un port profond*, ou *Phanæ avec un port profond*. Mais il ne faut rien changer; car, selon Tite-Live, *Phanæ* étoit le nom commun du port [2] et du cap [3]. Quant au temple d'Apollon et au bois de palmiers, ils étoient peut-être au même endroit que le port *Phanæ*; car, à la rigueur, le texte pourroit bien avoir encore ce sens : *puis Phanæ, port profond, où l'on voit un temple d'Apollon et un bois de palmiers*.

‹2› Le mot *Notium*, qui signifie *méridional*, prouveroit que ce lieu n'étoit pas non plus éloigné de *Phanæ*.

‹3› *Laius*, Λαΐυς. Mot altéré, comme l'observe Casaubon. L'ancien traducteur Latin l'écrit *Leus*; mais la phrase (εἶτα Λαΐυς, καὶ οὗτος ὕφορμος αἰγιαλὸς) où ce mot se trouve, manque dans la version Italienne, parce qu'en effet elle manquoit aussi dans certains manuscrits, avant que Casaubon l'eût ajoutée au texte d'après d'autres manuscrits. Seroit-ce Λάϊος, *Laios*, dans le même sens que Λάϊνος, *Lainos*, c'est-à-dire, *de pierre*, et ce mot désigneroit-il ce que les insulaires de Chios nomment aujourd'hui *Lithilimena*, qui signifie *port de pierre*, et qui ne doit point être loin du point qui avec la ville de Chios forme l'isthme dont parle Strabon! On pourroit encore, en suivant les traces de notre manuscrit 1393, ΛΑΙΟΥΣ, hasarder la correction ἘΛΑΙΟΥ͂Σ, nom propre de divers lieux, très-usité dans la géographie des Grecs, et qui signifie *Olivetum*, c'est-à-dire, lieu planté d'oliviers. C'est aux voyageurs à vérifier si cet endroit de l'île de Chios, renommée aujourd'hui pour sa bonne huile, abonde en oliviers d'une manière remarquable. Rien n'empêche d'ailleurs qu'on ait donné à quelques lieux certains noms, sans égard pour la chose que ces noms expriment.

‹4› C'est l'isthme compris entre le port de Scio et le port de Mesta. G.

‹5› Le promontoire *Melæna* est le cap Saint-Nicolo. G.

‹6› C'est apparemment à cause de cette rudesse, que Vibius Sequester donne à Ariusia le nom de montagne, à moins qu'il ne l'ait regardée comme une continuation du mont *Pelinæum*. Ce territoire d'*Ariusia* comprend aussi le village de Bolisso, près

[1] In Φάναι. = [2] *Tit. Liv.* lib. XXXVI, cap. 43. = [3] *Idem*, lib. XLIV, cap. 28.

Vient ensuite *Pelinæum* *, la plus élevée de toutes les montagnes de l'île, dans laquelle on trouve aussi des carrières de marbre.

PAGE 645.

* Pline, liv. V, ch. 31, l'écrit *Pellenæum.*

§. XXIII.

Hommes illustres de Chios.

LES hommes illustres sortis de l'île de Chios sont Ion, poëte tragique, l'historien Théopompe, et le sophiste Théocrite ‹1›: ces deux derniers furent même de partis opposés dans les affaires politiques de leur patrie. Les habitans de Chios prétendent encore qu'Homère étoit natif de leur île; ils en donnent pour preuve, entre autres, la dénomination d'*Homérides* sous laquelle étoient connus les descendans de ce poëte ‹2›, et dont Pindare [a]

[a] Nem. carm. II, vers. 1-2.

duquel, selon Busching, se trouve cet excellent vin [1]. Outre le vin, les figues de Chios sont encore aussi renommées qu'elles l'étoient du temps de Varron [2]. Les habitans de Chios sont de plus en possession de préparer le meilleur amidon, comme ils l'étoient du temps de Pline [3], qui leur en attribue même l'invention.

‹1› Ion, poëte tragique, étoit contemporain de Sophocle. Il connut ce dernier à Chios [4]. Théopompe étoit disciple d'Isocrate; il écrivit une *Histoire Hellénique*, qui commençoit où finit celle de Xénophon [5]. Théocrite étoit poëte, orateur et historien [6]; on trouve dans Athénée une preuve du peu d'accord qui régnoit entre lui et Théopompe [7]. Aux hommes illustres de Chios on peut ajouter Œnopide, astronome, qui, dit-on, découvrit l'obliquité du zodiaque [8]; Nessas, ou Nessus, philosophe, et son disciple Métrodore [9], qui, si l'on en croit Suidas [10], fut le maître du grand Hippocrate; et Scymnus, dont il nous reste un petit Traité de géographie en vers.

‹2› *Ils en donnent pour preuve &c.* Saumaise [11] corrigeoit le texte ainsi, *μαρτυρῦσιν ϗ τὰς Ὁμηρίδας καλουμένους, ἀπὸ ΔΕ τοῦ ἐκείνου γένους προχειριζόμενοι.* Retranchez la virgule et la particule ΔΕ, qui ne se trouve pas non plus dans certains manuscrits du nombre desquels est le nôtre 1393, et la correction de Saumaise sera aussi complète qu'indubitable. Quant aux *Homérides*, il est possible, comme l'observe le scholiaste de Pindare [12], qu'on ait d'abord donné ce nom aux descendans d'Homère, quoique d'autres soient d'un sentiment opposé [13]; mais dans la suite on appela *Homérides*, ou, selon d'autres, *Homeristes* [14], ceux qui alloient de ville en ville chanter les poëmes d'Homère. Comme ils n'en conservoient pas toujours l'ordre, mais qu'ils prenoient une partie d'un chant et une partie d'un autre chant du poëte, pour les réciter l'une à la suite de l'autre, on leur donna le nom de *Rapsodes*, c'est-à-dire, *couseurs-des-chants*, si cela peut se dire. Au reste, ces *Homérides* ou *Homéristes* ne se bornoient point aux chants d'Homère:

---

[1] Voyez *Oberlin*, *Not.* ad *Vib. Sequest.* pag. 290. = [2] *De re rustic.* lib. I, cap. 41. = [3] Lib. XVIII, cap. 7. = [4] *Athen.* lib. XIII, pag. 603. = [5] *Suidas* in Θεόπομπος. = [6] *Idem* in Θεόκριτος. = [7] *Athen.* lib. VI, pag. 230. = [8] *Diodor. Sicul.* lib. I, cap. 98, et *Ælian. Var. Histor.* lib. X, cap. 7, *cum not. Perizon.* = [9] *Diogen. Laert.* lib. IX, segm. 58. = [10] In Δημόκριτος. = [11] *Plin. Exercitat.* pag. 607. = [12] In *Nem.* carm. II, vers. 1. = [13] Voyez *Harpocrat.* in Ὁμηρίδαι. = [14] *Athen.* lib. XIV, pag. 620.

PAGE 645. a fait aussi mention : *d'où les Homérides, ces chanteurs de vers cousus ensemble, commencent le plus souvent leurs hymnes.*

Les habitans de Chios eurent aussi jadis une marine, et prétendirent à l'empire de la mer [sur laquelle ils soutinrent des combats] pour assurer leur liberté ‹1›.

De Chios à Lesbos, on compte environ 400 stades ‹2›; [on se rend de l'une à l'autre] par un vent de sud.

§. XXIV. Clazomènes.

APRÈS l'*Apocremnus* ‹3› est un endroit nommé *Chytrium* ‹4›, où étoit placée l'ancienne ville de Clazomènes, et après lequel on trouve celle d'aujourd'hui : elle a huit petites îles adjacentes, qui sont cultivées.

Parmi les hommes illustres sortis de Clazomènes, on compte le physicien Anaxagoras, disciple d'Anaximène de Milet, et maître du physicien Archelaüs et du poëte Euripide ‹5›.

Après Clazomènes on trouve un temple d'Apollon, des eaux
PAGE 646. thermales, le golfe de Smyrne, et la ville de Smyrne. Vient ensuite

ils récitoient également les poëmes d'Hésiode, d'Archiloque, de Mimnerme et d'autres poëtes; et enfin ils abusèrent tellement du métier, qu'ils finirent par mettre sur leur répertoire les ouvrages d'écrivains en prose [1].

‹1› On peut donner pour preuve de la supériorité de la marine de Chios, ce que dit Hérodote du nombre de leurs vaisseaux dans la guerre contre Darius. Des deux cent quatre-vingt-trois vaisseaux fournis par huit villes de l'Ionie, cent faisoient le contingent de la ville de Chios [2].

‹2› Environ treize lieues marines. Cette mesure, ainsi que la plupart des mesures précédentes, paroissent avoir été prises en stades olympiques. Nos cartes sont encore insuffisantes pour vérifier les petites distances partielles que Strabon rapporte de temps en temps. G.

‹3› Ici au moins les imprimés et les manuscrits s'accordent à nommer ce lieu *Apocremnus*, et non pas, *Hypocremnus*, comme nous l'avons déjà remarqué [3].

‹4› *Chytrium.* Aristote [4] le nomme *Chytrum*, et Étienne de Byzance [5], d'après Éphore, *Chytum.* Ce dernier nom paroît être un mot altéré par les copistes; les deux premiers, dérivés de *χύτρα*, *pot de terre*, signifieroient un lieu où l'on fabriquoit de la poterie.

‹5› Et même de Socrate, qui, après la mort d'Anaxagoras, continua ses études chez Archelaüs : celui-ci étoit de Milet, comme Anaximène [6].

[1] *Athen.* ubi suprà. = [2] *Herodot.* lib. VI, cap. 8. = [3] *Suprà*, pag. 299, not. 1. = [4] *Politicor.* lib. V, cap. 2, pag. 192, edit. Schneider. = [5] In Χυτόν. = [6] Voyez *Diogen. Laert.* lib. II, segm. 16 et 19. — *Suidas*, in Ἀρχέλαος et in Σωκράτης.

un

un golfe, sur lequel étoit l'ancienne ville de Smyrne, à 20 stades* de celle d'aujourd'hui. PAGE 646.

* Voyez ci-dessus, pag. 270.

Cette ville ayant été détruite par les Lydiens, ses habitans restèrent dispersés dans des villages pendant environ quatre cents ans. Ensuite Antigonus*, et, après lui, Lysimaque, l'ont relevée, et elle est aujourd'hui la plus belle ville [de l'Ionie].

* Voyez les notes des critiques sur ce nom.

§. XXV. Smyrne.

UNE petite partie de Smyrne est bâtie sur une montagne; le reste est dans la plaine, et se termine au port, au temple de la Mère des dieux et au gymnase : ses rues pavées, et coupées, autant qu'il a été possible, à angles droits, sont remarquables; elle a de vastes portiques carrés, les uns au niveau du sol, les autres plus élevés; elle possède une bibliothèque, et l'on y voit l'*Homerium*, qui est un portique carré, dans lequel sont le temple et la statue d'Homère : car Smyrne prétend aussi, plus que toute autre ville, à l'honneur d'avoir donné naissance à ce poëte; elle en a même une monnoie de cuivre qui porte le nom d'*Homerium* ‹1›. Le Melès coule près du mur de Smyrne. Outre d'autres avantages, elle possède encore un port qu'on peut fermer.

Mais un grand inconvénient qu'on remarque dans cette ville, et qu'il faut attribuer aux architectes, c'est qu'en construisant le pavé, ils ont oublié de pratiquer des égouts; cela fait que les immondices couvrent les rues, sur-tout dans les temps de pluie, dont on profite pour vider les latrines.

C'est dans Smyrne que Dolabella assiégea et fit mourir ‹2›

‹1› Beaucoup de ces anciennes monnoies sont venues jusqu'à nous. Le cabinet du Roi en possède plus de quatre-vingts en bronze, et une en argent qui est fort rare. Elles représentent d'un côté Homère assis, tenant un rouleau ou volume dans la main.

On trouve le nom de ce poëte sur les médailles de *Chios*, d'*Ios*, de Nicée de Bithynie et d'*Amastris* de la Paphlagonie. Sur ces dernières on voit aussi le fleuve *Mélès* assis à terre, et tenant une lyre. G.

‹2› *Fit mourir*, ἈΝΕΙ͂ΛΕΝ. L'ancien traducteur Latin et le traducteur Italien ont lu vraisemblablement ΕἿΛΕΝ, *prit*; mais Dion Cassius [1] et Tite-Live [2] ne nous permettent point de douter de l'intégrité de notre texte.

[1] Lib. XLVII, cap. 29. = [2] Epitom. CXIX.

PAGE 646.

Trebonius, un des assassins de César ; à cette occasion, il détruisit plus d'un quartier de la ville.

Après Smyrne vient *Leucæ*[a], petite ville, qu'Aristonicus, après la mort d'Attalus Philométor *, attira à son parti, se proposant d'usurper tout le royaume [de Pergame], sous prétexte qu'il étoit de la famille royale[b]. Vaincu dans un combat naval donné près du territoire de Cymé par les Éphésiens, il se retira dans l'intérieur des terres, où il rassembla bientôt un grand nombre d'indigens et d'esclaves, en leur promettant la liberté. Avec ces gens, auxquels il donna le nom d'*Héliopolites* ‹1›, il surprit d'abord la ville de *Thyatira* ‹2›, et prit ensuite celle d'Apollonis. Il avoit l'intention de s'emparer d'autres places : mais il ne put pas se soutenir longtemps; car les villes [voisines] envoyèrent contre lui des troupes, auxquelles se joignirent, comme auxiliaires, celles de Nicomède, roi de Bithynie, et celles des rois de Cappadoce. Bientôt après, les Romains envoyèrent cinq ambassadeurs, qui furent suivis d'une armée conduite d'abord par le consul Publius Crassus, et ensuite par Marcus Perperna ; celui-ci mit fin à la guerre, ayant pris et envoyé à Rome Aristonicus, qui y mourut en prison. [Quant aux généraux Romains,] Perperna fut enlevé par une maladie, et Crassus mourut à *Leucæ*, en se défendant contre une

[a] Chandler, Voyage, tom. I, *pag.* 414 de la traduction Française.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 243.

[b] Justin. lib. XXXVI, cap. 4. — Tit. Liv. Epitom. LIX.

‹1› *Héliopolites ;* littéralement, *habitans d'Héliopolis.* Des six ou sept villes qui portoient le nom d'Héliopolis, Étienne de Byzance[1] en place deux au voisinage ou dans le territoire de celle de Sardes, qui n'étoit guère éloignée ni de Pergame, ni des villes de Thyatira et d'Apollonis[2] surprises par Aristonicus. Il est à présumer que ce prétendant donna à ses gens le nom d'*Héliopolites* d'une de ces villes, ou pour en avoir fait sa place d'armes, ou parce qu'il en avoit tiré la plus grande partie des misérables qui le suivoient. En attendant une meilleure explication, j'aime mieux m'en tenir à cette conjecture, que de croire avec Holstenius, que, par ce nom, Aristonicus vouloit désigner le dénuement de ses soldats, comme s'il vouloit dire, des gens qui vivent et couchent à la belle étoile, et qui se chauffent au soleil : *Heliopolitas appellavit, nî fallor, quòd mendici apricari et ad solem corpus fovere soleant, vel quòd, ædibus et lecto carentes, sub dio vivant*[3]. Je doute qu'une pareille explication soit admissible.

‹2› Le nom moderne de *Thyatira* est Ak-hisar. G.

[1] In Ἡλιόπολις. = [2] *Strab.* suprà, pag. 245. = [3] *Luc. Holsten. Not. et Cast.* in *Stephan. Byzant.* pag. 129.

embuscade qu'on lui avoit dressée. Le consul Manius Aquillius vint ensuite avec dix lieutenans, et organisa la province, en lui donnant la forme de gouvernement qu'elle conserve encore aujourd'hui. PAGE 646.

A la suite de *Leucæ* vient Phocée <1>, située sur un golfe. Nous avons déjà parlé * de cette ville, en donnant la description de Marseille. Après Phocée sont les frontières qui séparent les Ioniens des Æoliens, et dont nous avons également parlé *. PAGE 647.

* Tom. II, *pag. 9* de la traduct. Franç.

* *Suprà*, pag. 139.

Il nous reste à décrire l'intérieur des terres de l'Ionie, depuis Éphèse jusqu'à Antioche et au fleuve Mæandre <2>.

Tout cet espace est également occupé par un mélange de Lydiens, de Cariens et de Grecs *.

* Voyez *suprà*, pag. 256, et *infrà*, pag. 312.

§. XXVI. Magnésie.

LE premier lieu qu'on y rencontre en partant d'Éphèse, est Magnésie sur le Mæandre <3>, ville Æolienne. On l'appelle *Magnésie sur le Mæandre,* parce qu'elle est située près de ce fleuve: mais elle est encore plus près du *Lethæus,* qui vient du mont Pactyès <4> des Éphésiens, et qui se décharge dans le Mæandre. Il existe encore un fleuve *Lethæus* à Gortyna [ville de Crète *], un autre du même nom aux environs de Triccé *, sur lequel on place la naissance d'Æsculape, et un quatrième ** chez les Libyens Hespérites.

* Voyez *suprà*, part. I, *pag. 133.*

* *Voyez* tom. III, *pag. 514* de la trad. Franç.

** Celui-ci est nommé plus bas (lib. XVII, pag. 836) *Lethon*, qui signifie la même chose que *Lethæus*.

Magnésie est située dans une plaine, près du mont Thorax, sur lequel fut crucifié, dit-on, le grammairien Daphitas, pour avoir fait ces vers satiriques contre les rois [de Pergame]: *Esclaves qui cachez sous la pourpre les marques des coups de fouet, raclures des trésors de Lysimaque *, vous voilà maîtres de la Lydie et de la Phrygie.*

* Voyez *suprà*, pag. 240.

On dit même que cette mort avoit été prédite à Daphitas <5>

<1> Fokia vecchia. G.

<2> Antioche sur le Mæandre paroît répondre à Iegni-chehr situé sur le Meinder. G.

<3> Guzel-hisar. G.

<4> Nommé maintenant Kestenous-Dagh. G.

<5> Selon Suidas, *Daphidas* (c'est ainsi qu'il le nomme) étoit un esprit fort; il s'avisa, entre autres, de se moquer des oracles. Pour prouver que ces oracles n'étoient que des jeux de prêtres, il alla consulter celui d'Apollon, et lui fit cette question: *Trouverai-je*

Page 647.

par un oracle qui lui conseilloit de bien se garder du Thorax.

Les Magnésiens passent pour être les descendans des Delphes * qui habitoient les monts Didymes de la Thessalie, dont Hésiode parle dans ces vers : *Ou telle encore que cette vierge intacte qui habitoit les sacrées collines Didymes * dans la plaine de Dotium, en face d'Amyros couverte de vignobles, et qui baigna ses pieds dans les eaux du lac Bœbeïs* ‹1›.

* Voyez ci-dessus, pag. 107, not. 2.

* Voyez ci-dessus, pag. 116, not. 6.

A Magnésie étoit encore le temple de Dindymène mère des dieux, où, suivant les uns, la femme, et, suivant d'autres, la fille de Thémistocle fut prêtresse. Ce temple n'existe plus, parce que la ville a été transférée dans le lieu qu'elle occupe aujourd'hui, et où est actuellement le temple de Diane Leucophryène.

Ce temple, qui, par la grandeur de l'édifice et par la quantité des offrandes, est inférieur à celui d'Éphèse, le surpasse de beaucoup par l'art avec lequel il est construit ; et même, sous le rapport de la grandeur, excepté le temple d'Éphèse et celui des Didymes *, il l'emporte sur tous les temples de l'Asie.

* D'Apollon Didymée. Voyez ci-dessus, pag. 272.

Anciennement les Magnésiens furent exterminés par les

mon cheval! La réponse du dieu fut qu'il ne tarderoit point à le trouver. Daphidas raconta cette espièglerie à tout le monde, en assurant qu'il n'avoit jamais possédé un cheval. Quelque temps après, Attalus, roi de Pergame, le fit prendre et précipiter d'un lieu nommé *Cheval* [1]. Hésychius de Milet [2] et Valère-Maxime [3] racontent de même cette aventure. De la manière dont Cicéron [4] en parle, on diroit qu'il a suivi une tradition un peu différente, qui ressemble cependant à ce que nous venons d'exposer, plutôt qu'au récit de Strabon.

‹1› Dans ces vers d'Hésiode, tirés d'un ouvrage de ce poëte qui n'est point parvenu jusqu'à nous, il est question de Coronis, fille de Phlégyas, qui, séduite par Apollon, devint mère d'Esculape. L'endroit d'Apollodore [5] où cette fable se trouve, est altéré : καὶ φασὶν ἐρασθῆναι ταύτης Ἀπόλλωνα, καὶ ΕΥΘΕΩΣ συνελθεῖν. Il faut lire ΛΑΘΡΑΙΏΣ, pour que le sens soit, *et l'on dit qu'Apollon étant devenu amoureux d'elle, obtint ses faveurs à l'insu de son père.* Cette correction est confirmée par Pindare [6], qui, en racontant la même fable, a employé le mot synonyme ΚΡΥΦΑ.

[1] *Suidas* in Δαφίδας. = [2] Pag. 10, edit. Meurs. 1613. = [3] Lib. 1, cap. 8, ext. 8. = [4] *De Fato*, cap. 3. = [5] Tom. I, pag. 334, et tom. II, pag. 426 de la traduction de M. *Clavier*. = [6] *Pyth.* carm. III, vers. 23.

Trères <1>, peuple Cimmérien, qui continua pendant long-temps à PAGE 647.
faire la guerre avec succès. Dans l'année qui suivit cette catastrophe des Magnésiens, les Milésiens <2> prirent possession de leur ville.

Le poëte Callinus représente les Magnésiens comme étant encore dans un état prospère, et comme faisant la guerre avec succès contre les Éphésiens. Mais il paroît qu'Archiloque connoissoit déjà les malheurs dont ils étoient accablés ; car il dit : *Pleurez les malheurs des Thasiens, et non pas ceux des Magnésiens* <3>; d'où l'on PAGE 648.
peut aussi conjecturer qu'il étoit postérieur à Callinus. Mais ce dernier parle d'une autre invasion des Cimmériens antérieure à celle des Trères <4>, et dans laquelle la ville de Sardes auroit

<1> Strabon a plus d'une fois parlé de ces Trères comme d'un peuple associé aux Cimmériens, ou qui même en faisoit partie. Il donne pour époque de leurs incursions en Asie et en Europe le temps qui suivit la guerre de Troie [1]. Au commencement de ce paragraphe, j'ai dit, *anciennement*, τὸ παλαιὸν, qui est la leçon de quelques manuscrits, suivie par tous les interprètes, au lieu de, *anciennement aussi*, καὶ τὸ παλαιὸν du texte.

<2> *Dans l'année qui suivit... les Milésiens, &c.* ΤΩ͂Ι Δ᾿ ἘΞΗ͂Σ ἜΤΕΙ Μιλήσιοι. C'est la leçon du texte, suivie par le traducteur Italien. Mais quelques manuscrits portent, ΤΟ` Δ᾿ ἘΞΗ͂Σ ἜΤΙ, leçon exprimée par l'ancien traducteur Latin et par Xylander, et qui pourroit bien être la véritable. Peut-être aussi les copistes ont-ils substitué au nom des *Éphésiens*, ἘΦΕΣΙΟΥΣ, celui des *Milésiens*, ΜΙΛΗΣΙΟΥΣ : car Athénée [2] parle aussi de la prise de Magnésie par les Éphésiens ; mais il ne dit rien absolument des Milésiens. L'obscurité qui règne sur les anciennes révolutions des colonies Ioniennes, nous commande d'être plus circonspects dans nos conjectures.

<3> On peut voir dans les notes de M. Tzschucke et de M. Falconer, de même que dans celles que j'ai faites sur Héraclide de Pont [3], les diverses conjectures des critiques sur ce vers altéré d'Archiloque ; conjectures négligées entièrement par M. Liebe [4]. J'ai suivi la correction de Tyrwhitt, adoptée de même par M. Tzschucke, et qui m'a paru la plus probable. Archiloque compare avec les malheurs des Magnésiens ceux qu'essuyèrent les Thasiens, qui devoient l'intéresser davantage [5].

<4> *A celle des Trères.* J'ai cru devoir ajouter ces mots à la version du texte, qui n'est pas fort clair, et dont j'ai cherché l'explication dans Strabon même. Ce géographe nous a dit ailleurs [6], d'après Callinus, que Sardes, avant de passer sous la domination des Perses, avoit été prise deux fois; la première par les Cimmériens, et la seconde par les Trères associés aux Lyciens. Il s'agit de fixer l'époque de ces deux prises. Si les Trères sont aussi des Cimmériens [7], cette

[1] *Strab.* tom. I, pag. 150, not. 3, et pag. 151, not. 3. = [2] Lib. XII, pag. 525. = [3] Voyez *Prodrom. Bibliothec. Græc.* pag. 357. = [4] *Archilochi Reliquiæ*, pag. 202, Lips. 1812. = [5] Voyez *Strab.* tom. III, pag. 227, not. 1 de la traduction Française. = [6] *Supra*, pag. 252. = [7] *Voyez* la note 1 de la page 252.

PAGE 648. été prise par ce peuple : *Mais voici une armée de féroces Cimmériens qui s'avance.*

§. XXVII. Hommes illustres de Magnésie.

PARMI les hommes illustres qu'a produits la ville de Magnésie, on compte l'orateur Hégésias, le premier qui altéra l'éloquence Attique en affectant ce qu'on appelle le style Asiatique ; Simus ‹1›, poëte lyrique, corrupteur également de cette espèce de poésie des anciens, à la place de laquelle il introduisit la *simodie*, que les Lysiodes et les Magodes ‹2› ont ensuite portée

prise de Sardes est la même qui eut lieu pendant l'incursion de ce peuple en Asie, arrivée, selon Hérodote [1], sous le règne d'Ardys, 634 ans avant notre ère [2]. Strabon en fait mention dans le XI.e livre de cette Géographie, où il dit que les Cimmériens furent contraints de sortir de l'Europe par les Scythes, poussés à leur tour par les Grecs établis à Panticapée et dans les autres villes du Bosphore [3] : ce qui s'accorde avec ce que dit Hérodote ; savoir, que, sous le règne de Cyaxares, roi des Mèdes (contemporain d'Ardys), les Scythes, en chassant d'Europe les Cimmériens, s'étoient jetés sur l'Asie [4]. A l'égard de la première prise de Sardes, elle paroît avoir eu lieu à la suite de cette autre incursion des Cimmériens que Strabon [5] place du temps d'Homère, ou un peu avant la naissance de ce poëte ; or, si cette naissance coïncide avec l'année 947 avant notre ère [6], cette première incursion des Cimmériens, et par conséquent la première prise de Sardes, doit avoir devancé la seconde de trois siècles, quoique d'autres la fassent remonter encore beaucoup plus haut, en la plaçant avant le siége de Troie [7].

‹1› C'est M. Tzschucke qui a changé la leçon du texte *Simon*, *Σίμων*, en *Simus*, *Σῖμος*, parce qu'en effet, quelques lignes plus loin, ce même nom y revient dans cette dernière forme, sous laquelle on le trouve aussi dans Athénée [8]. Mais cela ne nous autorise point à regarder le texte comme altéré par les copistes ; c'est Strabon lui-même qui, par distraction ou autrement, aura employé les deux formes, par la raison que plusieurs de ces noms propres avoient deux désinences, dont on employoit indistinctement l'une ou l'autre, du moins dans le style familier, comme nous l'avons fait voir ailleurs [9].

‹2› *Il a introduit la simodie, que les Lysiodes et les Magodes &c.* Ces innovations ou corruptions ne se bornoient pas seulement à la composition des pièces de théâtre ; elles embrassoient encore la manière de les représenter, la musique, la danse, et même le costume des acteurs. Ce fut une véritable peste, qui corrompit le goût et finit par détruire le théâtre Grec. Nous ne connoissons point tous les détails de ces innovations ; mais, autant qu'on pourroit en juger en comparant ce que dit Strabon avec ce qu'on lit dans Athénée [10], la *simodie* étoit désignée sous le nom d'*ilarodie* [chant ou poëme joyeux] ; elle ne prit celui de *simodie* que parce que *Simus* ou *Simon* excella dans cette

[1] Lib. I, cap. 15. = [2] *Larcher*, *Chronologie d'Hérodote*, pag. 607. = [3] *Strab. suprà*, part. 1, pag. 190. = [4] *Herodot.* lib. I, cap. 103. = [5] Tom. I, pag. 14 et pag. 430. = [6] *Larcher*, *trad. d'Hérodot.* tom. II, pag. 285, et tom. VII, pag. 589, édit. 1802. = [7] *Idem*, *ibid.* tom. I, pag. 183. = [8] *Lib.* XIV, pag. 620. = [9] *Voyez* tom. III, pag. 81, not. 3 de la traduction Française ; et *suprà*, pag. 110, not. 3. = [10] Lib. XIV, pag. 620.

à un plus haut degré de corruption. Cléomaque ‹1›, athlète au pugilat, étoit encore de Magnésie : celui-ci ayant eu des liaisons infames avec un débauché et une prostituée entretenue par ce dernier, imita les farces de ces sortes de gens crapuleux, ainsi que leur langage, connu sous le nom de *cinædologie* *. Sotade le premier, et ensuite Alexandre l'Ætolien ‹2›, furent les auteurs de ce langage : mais l'un et l'autre ne l'employèrent qu'en simple récit ; ce fut Lysis, et, avant lui, Simus, qui accompagnèrent les paroles avec de la musique.

PAGE 648.

* C'est-à-dire, *discours orduriers.*

Anaxénor [natif aussi de Magnésie], chanteur et joueur de guitare, acquit une grande renommée dans divers théâtres où il donna des preuves de son talent ; mais ce qui contribua le plus à le rendre célèbre, c'est Antoine [1], qui le protégea au point de le nommer receveur des impôts de quatre villes, où il l'envoya accompagné de soldats. Sa patrie augmenta aussi sa

[1] *Voyez* Plutarch. in Anton. cap. 24.

espèce de poëme. Les Lysiodes et les Magodes, de même que la *lysiodie* et la *magodie*, étoient, selon quelques-uns, la même chose : les premiers tiroient leur nom d'un certain Lysis ; les autres, du sujet même des pièces, qui consistoit souvent en enchantemens et autres opérations magiques, ou, suivant d'autres [1], de l'inventeur même, magicien de profession, et qui se nommoit Chrysogone. On nous dit encore qu'on appeloit *Lysiodes*, ceux qui représentoient des hommes en habits de femme, et *Magodes*, ceux qui représentoient des personnes du sexe en habits d'homme. Enfin on nous apprend que de ces poëmes le plus approchant de la tragédie, et par conséquent le plus sérieux, étoit l'*ilarodie* ou *simodie* ; et celui qui ressembloit le plus à la comédie, et dans lequel on bravoit toute décence, étoit la *magodie* [2]. Pour comparer les anciennes folies avec les modernes, parallèle qui n'est point consolant, l'*ilarodie* devoit ressembler à ce qu'on appelle aujourd'hui *mélodrame* ; et la *magodie* paroît avoir été quelque chose de pire que les farces de la foire.

‹1› Ce Cléomaque est vraisemblablement le même que celui dont parle Athénée. Il commença par faire de mauvaises tragédies, dont il avoit soin de composer les chœurs de filles de mauvaise réputation [3].

‹2› Nous avons déjà parlé [4] de Sotade. Athénée nous apprend qu'il fut noyé dans la mer par ordre de Ptolémée, roi d'Ægypte, pour une satire indécente qu'il avoit faite contre ce prince [5]. Strabon a déjà fait mention [6] d'Alexandre l'Ætolien ; il en est question aussi dans Athénée, qui parle encore de *Pyrès* ou *Pyretès*, d'*Alexus*, et d'*Apollonius*, fils de Sotade, comme étant auteurs de poëmes obscènes [7].

[1] *Hesych.* in Μαγῳδία. = [2] Voyez *Athen.* lib. XIV, tom. V, pag. 247-250, edit. Schweighæus. = [3] *Idem, ibid.* pag. 318. = [4] *Strab.* tom. III, pag. 165, not. 1 de la traduct. Franç. = [5] *Athen. ubi suprà*, pag. 249. = [6] Ci-dessus, pag. 87. = [7] *Athen. ubi suprà*, pag. 248.

PAGE 648. célébrité, en le revêtant de la pourpre sacrée de *Jupiter Sosipolis* *, comme il est représenté dans le portrait qu'on voit dans la place publique.

* C'est-à-dire, *sauveur de la ville.*

On lui a de plus érigé une statue de bronze dans le théâtre même, avec cette inscription [prise d'Homère ᵃ]: *C'est une chose bien agréable d'entendre un chanteur tel que celui-ci, comparable aux dieux pour [la beauté de] sa voix.*

ᵃ Odyss. lib. IX. vers. 3-4.

Mais celui qui a gravé les lettres de cette inscription, n'ayant pas bien calculé l'espace du piédestal, a été forcé d'omettre la dernière lettre du second vers, en sorte que la ville est accusée d'ignorance par l'ambiguité qui résulte de cette omission; car il est impossible de discerner si le dernier mot *voix* est au nominatif [Α'ΥΔΗ'] ou à l'ablatif [Α'ΥΔΗ̂Ι]. En effet, plusieurs personnes écrivent les [datifs et les] ablatifs sans l'addition de l'*I*, en rejetant l'orthographe employée généralement, comme un usage ‹1› qui n'est pas fondé sur une raison naturelle.

Après Magnésie, en prenant le chemin qui conduit à Tralles ‹2›, on laisse à gauche le mont Messogis ‹3›; à droite, y compris le chemin, est la plaine du Mæandre, commune aux Lydiens, aux Cariens, aux Ioniens de Milet et de Myûs, et même aux Æoliens de Magnésie *. Il en est de même du reste du terrain jusqu'à Nyse ‹4› et à Antioche.

* Voyez *suprà*, pag. 307.

‹1› *Καὶ ἐκβάλλουσί γε τὸ ἔθος, ὩΣ φυσικὴν αἰτίαν οὐκ ἔχον.* J'ai cru devoir ajouter la particule ὩΣ, pour éviter l'équivoque; sans cette particule, la phrase donneroit à entendre que Strabon étoit du même avis que ceux qui retranchoient la lettre *I* aux datifs et aux ablatifs des noms: car ces deux cas ont la même forme chez les Grecs; et la lettre *I* qu'on y voit à présent souscrite dans les noms parisyllabes, étoit anciennement placée à côté et au niveau des autres lettres: mais peut-être n'est-ce point la seule faute du texte; je crois que Strabon a écrit les trois premiers mots, *καὶ ἐκβάλλουσι δὲ*, ou, réduits en deux, *καὶ ἐκβάλλουσι* (ou *ἐκβάλλουσί τε*). Notre version rend cette dernière correction; elle exprimeroit la première, si elle étoit ainsi conçue... *sans l'addition de l'*I*, et rejettent même cette orthographe, employée généralement, &c.* Au reste, la plus grande partie des manuscrits Grecs qui existent encore, nous fournissent des exemples de ce retranchement.

‹2› Sultan-hisar. G.

‹3› Cette montagne est la continuation du Kestenous-Dagh moderne. G.

‹4› Actuellement Nozli. G.

LA

LA ville de Tralles est située sur un sol de figure trapézoïde. Sa citadelle et les lieux qui l'environnent sont bien fortifiés ‹1›. Peu de villes d'Asie sont aussi bien peuplées et possèdent d'aussi riches habitans que Tralles. C'est toujours l'un de ses citoyens qui est honoré de l'intendance des jeux sacrés et solennels de la province; on donne à ces intendans le nom d'*Asiarques* *.

PAGE 648.
§. XXVIII.
Tralles.
PAGE 649.

* Premiers de l'Asie.

Pythodore a été revêtu de cette dignité : il étoit natif de Nysa; mais il s'étoit transporté à Tralles, à cause de la célébrité de cette ville, et il fut du petit nombre des amis de Pompée. Il possédoit des biens dignes d'un prince, estimés à plus de deux mille talens*. César les fit vendre [au profit du fisc], pour le punir des liaisons qu'il avoit eues avec Pompée; mais Pythodore les racheta, et les laissa dans leur intégrité à ses enfans, du nombre desquels étoit [la princesse] Pythodoris, qui règne aujourd'hui dans le Pont, et dont nous avons parlé *.

* Environ dix millions de francs.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 60, 62, 68, 70.*

Outre ce Pythodore qui fleurit de notre temps à Tralles, il y avoit encore Ménodore *, homme de lettres, et d'un maintien grave et respectable. Il étoit prêtre de *Jupiter-Larissæus* ‹2› : mais il fut persécuté par les amis de Domitius Ænobarbus; et celui-ci le fit mourir sur la foi de ses dénonciateurs, qui l'accusoient d'avoir voulu soulever la marine.

* Je lis avec Casaubon, Οὗτός τε δὴ... καὶ Μηνόδωρος.

Tralles a produit encore deux orateurs célèbres : le premier fut Dionysoclès, et après lui Damasus surnommé Scombrus.

‹1› Aussi avoit-on nommé plus anciennement cette ville *Erymna*, qui veut dire *fortifiée*, et *Charax*, qui signifie *retranchement*. Les autres noms qu'elle porta à diverses époques, sont *Anthia* [1] ou *Euanthia*, *Seleucia*, *Antiochia* [2], *Dia* et *Larissa* [3].

‹2› Le même que le *Jupiter-Larissius*, ou *Larissien*, comme Strabon l'a nommé ailleurs [4], où il a aussi conjecturé que le surnom de *Larissien* pourroit avoir été donné à Jupiter, du bourg de *Larissa* situé à 30 stades de Tralles. Nous venons de voir, dans la note précédente, que cette dernière ville même porta anciennement le nom de *Larissa*. Du reste, ce surnom ne fut point exclusivement affecté à Jupiter; Strabon a déjà parlé [5] d'*Apollon-Larissène*, appelé ainsi d'un autre bourg de Larissa situé dans le territoire des Éphésiens, où ce dieu avoit un temple.

[1] *Stephan. Byzant.* in Τράλλεις et Χάραξ. = [2] *Plin.* lib. V, cap. 29. = [3] *Etymologic. magn.* pag. 389. = [4] *Strab.* tom. III, pag. 523 de la traduct. Franç. = [5] *Suprà*, pag. 231.

PAGE 649. On attribue la fondation de cette ville aux Argiens, ainsi qu'à quelques Thraces, dont elle a reçu le nom de Tralles ‹1›: pendant un court espace de temps, elle eut pour tyrans les fils de Cratippus ; ce fut à l'époque de la guerre de Mithridate.

§. XXIX. Nysa.

NYSA, située près du mont Messogis, est adossée presque en entier à cette montagne : on croiroit que ce sont deux villes, parce qu'elle est séparée en deux par un torrent qui forme une espèce de vallon, dont une partie est occupée par un pont qui réunit les deux villes, et dont l'autre est ornée d'un amphithéâtre sous lequel passent, sans être aperçues, les eaux du torrent. Le théâtre se trouve entre deux collines ‹2› : sous l'une, est le gymnase pour la jeunesse ; sous l'autre, la place

‹1› Strabon s'exprime d'une manière si obscure, que Casaubon même n'y a rien compris. Mais Hésychius [1] vient très à propos à notre secours, en nous apprenant que *Tralles* étoit le nom d'une peuplade de Thrace, qui servoit dans les armées, et qu'on employoit aussi pour les assassinats : *Τράλλεις, οὕτως ἐκαλοῦντο μισθοφόροι Θρᾶκες τοῖς βασιλεῦσιν, οἱ τὰς φονικὰς χρείας πληροῦντες.* Le mot latin *sica*, d'où vient le nom de *sicarii* [assassins], est expliqué dans les anciens glossaires par *Θρακικὸν ξίφος ἐπικαμπές*, *dague recourbée en usage chez les Thraces.* A Rome on donnoit le nom de *Thraces* ou *Threces* à ceux des gladiateurs qui se servoient de cette dague. Quoique tous les Thraces en général passassent pour un peuple belliqueux, les Tralliens, qui servoient ordinairement en qualité de fantassins [2], quand ils n'étoient point engagés au service de quelque prince, exerçoient le brigandage, et poussoient souvent l'insolence jusqu'à rançonner les conducteurs des armées. Xerxès, roi des Perses, fut obligé de leur faire des présens pour pouvoir traverser leur pays; et un siècle après, ils eurent l'audace de demander à Agésilas cent talens d'argent et cent femmes, pour lui laisser la liberté du passage. Mais le roi de Sparte, qui n'étoit pas aussi complaisant que celui des Perses, les battit, leur tua beaucoup de monde, et traversa leur pays [3].

‹2› *Le théâtre se trouve entre deux collines*, ou plus littéralement, *le théâtre a deux cimes*, ΤΩ͂Ι ΔΕ᾽ ΘΕΑ΄ΤΡΩΙ *δύο ἄκραι.* Il est vrai que cette phrase n'est pas fort claire, comme le prouvent les diverses versions : l'ancien traducteur Latin dit, *Theatro duo insunt extrema ;* Xylander, *Theatrum duo habet fastigia ;* et le traducteur Italien, *Ha il theatro due rocche.* Mais j'ai de la peine à croire que Chandler ait eté plus heureux en traduisant, *Il y avoit au-dessous du théâtre deux précipices* [4], d'après la correction que ce savant voyageur proposoit pour le texte de Strabon, et qu'on voit dans les notes de M. Falconer, ΥΠΟ᾽ ΤΩ͂Ι ΔΕ᾽ (il vouloit dire vraisemblablement, ΥΠΟ᾽ ΔΕ᾽ ΤΩ͂Ι) ΘΕΑ΄ΤΡΩΙ *δύο ἄκραι.*

[1] In Τράλλεις. = [2] *Diodor. Sicul.* lib. XVII, cap. 65. = [3] *Plutarch.* in *Agesil.* cap. 16. = [4] *Voyage dans l'Asie min.* cap. 62 et 63, tom. II, pag. 67 et 77 de la traduction Française.

publique, et le gymnase pour les vieillards ‹1›. Au-dessous de cette ville, comme de celle de Tralles, au midi, est la plaine [du Mæandre]. PAGE 649.

§. XXX. *Plutonium* d'Acharaca.

SUR le chemin entre Tralles et Nysa, non loin de cette dernière, on trouve le bourg d'*Acharaca* ‹2›, où est le *Plutonium*. C'est un bois magnifique, qui comprend le temple de Pluton et de Proserpine ‹3›, et au-dessus duquel on voit le merveilleux antre *Charonium;* car on dit que les malades qui ont de la confiance dans les guérisons opérées par ces divinités, se rendent en ces lieux, et se tiennent dans le bourg près de l'antre, chez des prêtres expérimentés, lesquels se couchent dans l'antre à la place des malades, et leur ordonnent les remèdes nécessaires d'après les rêves qu'ils y font*. Ce sont ces mêmes prêtres qui demandent ‹4› aux dieux la guérison [des malades]; ils les mènent souvent à l'antre, les

* *Voyez* ci-dessus, part. 1, *pag. 244* de la traduct. Franç.

‹1› *Le gymnase pour les vieillards.* C'est le sens du mot Grec γεροντικόν. Xylander, et avant lui l'auteur de l'ancienne version Latine, l'ont rendu par *senaculum*, en français *sénat*, c'est-à-dire le lieu où s'assembloient les sénateurs. Ils auroient pu justifier une pareille interprétation par un passage parallèle de Polybe [1], où cet historien donne (du moins d'après une variante des manuscrits) le nom γεροντικὸν au sénat des Carthaginois. Mais je suis de l'avis de M. Schneider [2], qui pense que, dans cet endroit de Strabon, ce mot doit signifier le lieu destiné aux exercices des gens âgés. On diroit que le traducteur Italien, si l'on en juge d'après sa version, s'est douté du sens de ce mot: *Sotto all' una è posto IL LUOGO degli esercizj de' giovani, et sotto l' altra la piazza, e QUELLO de' vecchi.*

‹2› *Acharaca.* C'est ainsi que Strabon nomme encore dans la suite deux fois ce bourg; mais dans le XII.e livre, *pag. 129,* le texte de Strabon [3] portoit *Characa*, mot auquel M. Tzschucke a substitué la leçon *Acharaca* prise des manuscrits, et que j'ai suivie aussi dans ma version. Néanmoins, comme la ville de Tralles porta autrefois le nom de *Charax* [4], il est possible que le bourg dont il est ici question, et qui n'étoit guère éloigné de Tralles, ait été nommé aussi *Characa*, et non pas *Acharaca*.

‹3› *De Pluton et de Proserpine.* J'ai suivi la correction de Spanheim, Πλούτωνός τε καὶ ΚΟΡΗΣ, confirmée par notre manuscrit 1393, qui porte bien, comme les autres, ῞ΗΡΑΣ (le manuscrit de Médicis, ῞ΗΡΗΣ), *de Pluton et de Junon*, mais où l'on voit clairement que ce mot a été changé par une main postérieure en Κόρης.

‹4› *Qui demandent aux dieux la guérison des malades.* Le texte dit, *qui accusent* ou *qui reprochent la guérison des dieux*, ᾿ΕΓΚΑ-

[1] Voyez *Adnotat.* in *Polyb.* lib. VI, cap. 51, tom. VI, pag. 390. = [2] *Commentar.* ad *Aristotel. Politic.* lib. VII, cap. 11, §. 2, in *Auctar. annotat. post.* pag. 514. = [3] Voyez *suprà*, pag. 129 de la traduct. Franç. = [4] *Ibid.* pag. 313, not. 1.

y enferment comme dans une tanière, en leur recommandant
PAGE 650. d'y rester tranquilles, et les y laissent pendant plusieurs jours sans manger. Il arrive parfois que les malades cherchent leur guérison dans leurs propres songes ; mais ce sont toujours les prêtres qui les leur expliquent, et qui leur conseillent ce qu'il faut faire. L'entrée de cet antre est interdite aux autres comme funeste.

Tous les ans on tient une foire à *Acharaca;* et c'est là sur-tout qu'on est témoin et qu'on entend parler [des guérisons] des malades ‹1›. C'est pendant cette foire que les jeunes gens sortis du gymnase, nus et frottés d'huile, saisissent un taureau, le portent en diligence à l'antre, et l'y lâchent ; l'animal, après y avoir fait quelques pas, tombe et expire.

Au-delà du Tmolus et du Messogis, au midi et à 30 stades de Nysa, on trouve un lieu nommé *Leimon* ‹2›, où les Nyséens et les

ΛΟΥ͂ΝΤΕΣ. Une correction bien simple seroit de changer ce mot en ἘΚΚΑΛΟΥ͂ΝΤΕΣ; et c'est d'après un pareil changement que j'ai fait ma version. Mais, comme dans des cas semblables on se sert plus ordinairement du terme ἐπικαλοῦντες ou ἐπικαλούμενοι, on pourroit soupçonner, sans calomnier les prêtres du paganisme, que la véritable leçon du texte étoit, ἘΜΠΟΛΟΥ͂ΝΤΕΣ, *qui trafiquent des guérisons opérées par les dieux*, ou *qui vendent les guérisons, &c.*

‹1› *Et qu'on entend parler [des guérisons] des malades.* Le texte, tel qu'il est, καὶ ἀκούειν περὶ τῶν ΤΟΣΟΥ͂ΤΩΝ, ne signifie rien ici. La leçon du manuscrit de Médicis ΤΟΙΟΥ͂ΤΩΝ, suivie par l'ancien traducteur Latin et par l'auteur de la version Italienne, donneroit un sens raisonnable, *et qu'on entend parler de telles [guérisons]* ; mais j'ai pensé qu'il vaudroit mieux changer ce mot en ΝΟΣΟΥΝΤΩΝ, *malades.*

‹2› *Leimon* signifie *prairie ;* mais il ne s'agit point ici du sens de ce mot. Le texte, ἀπὸ δὲ τριάκοντα σταδίων τῆς Νύσης ὑπερβᾶσι ΤΜΩ͂ΛΟΝ τὸ ὄρος ΚΑῚ τὴν Μεσωγίδα ἐπὶ τὰ πρὸς ΤῸΝ ΝΌΤΟΝ μέρη, καλεῖται τόπος Λειμὼν κ. τ. λ. que j'ai tâché de rendre aussi littéralement qu'il m'a été possible; ce texte, dis-je, est fort embarrassant. Xylander conseilloit de retrancher le mot Τμῶλον, *Tmolus ;* Paulmier de Grentemesnil proposoit d'autres corrections moins probables, qu'on peut voir dans les éditions de Strabon. De la manière dont notre géographe s'exprime ici, il contredit Homère et se contredit lui-même. Il nous a déjà dit [1], que la plaine du Caystre étoit entre le Tmolus et le Messogis, et il a cité dans son entier ce même vers d'Homère, *dans la prairie Asienne, près des bords du Caystre* [2], dont il ne cite ici que la première moitié. Or, si cette prairie est à 30 stades de Nysa au midi, elle doit être plutôt près

[1] *Strab.* suprà, pag. 256. = [2] *Idem, ibid.* pag. 252.

habitans de tous les lieux environnans se rassemblent et tiennent une foire. Non loin du *Leimon,* la terre présente une ouverture consacrée aux mêmes divinités, et qui communique, dit-on, avec [l'antre d'] *Acharaca.* On prétend que c'est ce *Leimon* dont Homère veut parler, lorsqu'il dit [a], *Dans la prairie Asienne;* et [pour preuve] on montre deux temples consacrés à deux héros, Caystrius et Asius, et situés près du fleuve Caystre. PAGE 650.

[a] Iliad. lib. II, v. 461.

On dit que trois frères, nommés *Athymbrus, Athymbradus* et *Hydrelus,* arrivés de Lacédémone dans ces lieux, y fondèrent trois villes (1), auxquelles ils donnèrent leurs noms : dans la suite, la population de ces villes ayant été diminuée, elles se réunirent en une seule, celle de Nysa ; aussi les Nyséens actuels reconnoissent-ils *Athymbrus* pour leur fondateur.

Nysa est environnée d'habitations remarquables, telles que *Coscinia* et *Orthosia,* au-delà du Mæandre, et *Briula, Mastaura* et *Acharaca,* en-deçà de ce fleuve. Au-dessus de cette ville, sur le mont [Messogis même], est celle d'*Aromata,* nom dont on prononce brève la seconde syllabe : c'est de là qu'on tire le vin aromée (2), le meilleur de tous les vins du Messogis.

du Mæandre que du Caystre. Il en seroit tout autrement, si le texte étoit ainsi conçu : *ἀπὸ δὲ τριάκοντα σταδίων τῆς Νύσης ὑπερβᾶσι τὸ ὄρος τὴν Μεσωγίδα· ἐπὶ τὰ πρὸς Ἄρκτον μέρη, καλεῖταί τόπος Λειμών· au-delà du Messogis au nord, à 30 stades de Nysa, on trouve un lieu nommé Leimon.* Cela supposé, la prairie Asienne se trouveroit entre le Tmolus et le Messogis, au nord de cette dernière montagne et de la ville de Nysa qui y étoit adossée [1], et près des bords du Casytre. Mais cette manière de corriger le texte est trop hardie pour qu'on ose la proposer sérieusement.

(1) Le texte dit, *fondèrent les villes,* ΤΑΣ ... *ἔκτισαν πόλεις.* Il me paroît clair que l'article est ici déplacé ; je l'ai donc changé en lisant, ΤΡΕΙΣ ... *ἔκτισαν πόλεις, fondèrent trois villes.*

(2) Berkelius, conduit par l'analogie, avoit raison de dire, dans ses notes sur Étienne de Byzance [2], qu'il falloit ici, au lieu d'*Aromée,* Ἀρωμεὺς, lire *Aromatée,* Ἀρωματεὺς. Il est possible cependant que l'erreur soit dans le nom même de la ville *Aromata,* qui aura pris la place d'*Aroma ;* dans cette supposition, le nom dérivé *Aromée* rentre dans l'analogie. Ce que Strabon observe de la quantité de la seconde syllabe, sert pour distinguer le nom propre de la ville, dont on prononçoit la seconde brève (il faut lire, *εὐσημάντως* et non pas *εὐσήλ-*

[1] *Strab.* suprà, pag. 314. — [2] In Μέσωγις.

PAGE 650.
§. XXXI.
Hommes illustres de Nysa.

ON compte parmi les hommes illustres sortis de Nysa, Apollonius, philosophe stoïcien, le plus distingué parmi les disciples de Panætius; Ménécrate, disciple d'Aristarque; le fils de Ménécrate, Aristodème: celui-ci étoit dans son extrême vieillesse à l'époque où j'ai assisté, étant encore fort jeune, aux leçons qu'il donnoit dans la ville de Nysa. On peut aussi nommer Sostrate frère d'Aristodème, et son cousin, nommé de même Aristodème, instituteur du grand Pompée, qui étoient d'excellens grammairiens; mais celui dont j'ai suivi les leçons, enseignoit de plus la rhétorique. Tant à Rhodes que lorsqu'il étoit à Nysa sa patrie, il faisoit un cours de rhétorique le matin, et un autre de grammaire le soir: mais à Rome, lorsqu'il instruisoit les enfans de Pompée, il se contentoit de leur enseigner la grammaire.

λιτης), Ἀρώματα ou Ἄρωμα, du nom appellatif ἀρώματα, *arômata*, qui signifie *épices* ou *aromates*. C'est vraisemblablement par distraction que Casaubon compare ce vin *Aromée*, Ἀρωμαῖος, avec je ne sais quel vin *Arômite*, Ἀρωμίτης, de Dioscoride. S'il avoit en vue l'endroit où Dioscoride parle des qualités de divers vins, on y trouve le vin d'Éphèse, que cet écrivain de matière médicale nomme *Phygélite*, de *Phygela* ou *Pygela*, ville voisine d'Éphèse [1]; le vin *Messogite*, c'est-à-dire, le vin qu'on tiroit des vignes du mont Messogis, et qui paroît être le même que le vin *Aromée*; mais auquel certainement il ne donne ni ce dernier nom, ni celui d'*Arômite* [2]. Si Casaubon parle des vins dans lesquels on infusoit diverses drogues suivant les indications des maladies, et dont Dioscoride donne une longue liste [3], on en trouve en effet dans cette liste un, mais qui est bien autre chose que le vin *Aromée* ou *Aromite*: on l'écrivoit et on le prononçoit Ἀρωματίτης, *Arômatite*, avec la seconde syllabe longue, c'est-à-dire, *vin aromatisé*, précisément parce qu'on y infusoit des aromates ou des épices [ἀρώματα].

[1] *Voyez* ci-dessus, pag. 284, not. 3. = [2] *Dioscorid.* lib. V, cap. 10 et 11. = [3] *Idem*, *ibid.* cap. 64.

CHAPITRE II.

De la Carie et des Iles adjacentes.

Longueur de la côte de la Carie. — Dædala. — Caunus et autres Villes. — Ile et Ville de Rhodes. — État politique de Rhodes. — Origine des Rhodiens. — Lindus et autres Villes de l'île de Rhodes. — Hommes illustres de cette île. — Cnide. — Halicarnasse et son Mausolée. — Hommes illustres d'Halicarnasse. — Généalogie et succession des Princes d'Halicarnasse. — Ile et Ville de Cos. — Hommes illustres de Cos. — Myndus et autres Villes de Carie. — Iasus et autres Villes. — Mylasa. — Hommes illustres de Mylasa. — Stratonicée. — Alabanda. — Origine et Langue des Cariens. — Mesure des distances de quelques Villes de la Carie et de l'Ionie.

LES lieux qu'il nous reste à décrire au-delà du Mæandre, appartiennent tous aux Cariens, qui ne sont plus mêlés avec les Lydiens *, si ce n'est dans une petite portion de la côte, que les habitans de Milet et de Myûs se sont appropriée. PAGE 651.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 307.

S. 1.er Longueur de la côte de la Carie.

LA côte [de la Carie] commence à l'endroit qui fait face à l'île de Rhodes ‹1›, et finit au cap Posidium ‹2› des Milésiens. L'intérieur des terres s'étend depuis les extrémités du mont Taurus jusqu'au Mæandre ; car, quoiqu'on place le commencement du Taurus aux montagnes situées au-dessus des îles Chélidonies ‹3› *, qui sont en face des frontières de la Pamphylie et

* *Voyez* ci-dessous, *pag.* 360.

‹1› Cette expression ne doit pas être prise en rigueur ; on verra dans un moment que Strabon plaçoit les limites orientales de la Carie à une trentaine de lieues plus à l'orient que l'île de Rhodes. G.

‹2› J'ai dit que le promontoire *Posidium* s'appeloit à présent cap de l'Arbre. G.

‹3› Les îles *Chelidoniæ* étoient voisines du cap *Sacré* de la Lycie. Ce cap en a conservé le nom de cap Chélidoni. G.

PAGE 651. de la Lycie, par la raison que c'est à cet endroit que le Taurus s'élève à une hauteur sensible, la vérité est que la même chaîne de montagnes sépare aussi toute la Lycie ‹1›, et la laisse au midi depuis Cibyra * jusqu'à la côte opposée à l'île de Rhodes. Mais, étant beaucoup plus basse dans cet endroit, elle n'est plus censée faire partie du Taurus; et les lieux qu'elle divise ne sont pas non plus spécifiés sous la dénomination d'*en-deçà* ou *au-delà du Taurus*, parce que, dans toute cette contrée, elle présente des enfoncemens et des saillies disséminés en long et en large **, et n'a rien qui ressemble à un point de séparation.

* Voyez ci-dessus, pag. 262.

** Lisez, ἐπίσης κατὰ πλάτος καὶ μῆκος.

La navigation le long de la Carie, en y comprenant les enfoncemens des golfes, est de 4900 stades ‹2›; celle de la partie de la côte opposée à l'île de Rhodes est de près de 1500 stades.

§. II. Dædala.

CETTE partie de la côte commence au fort Dædala ‹3› et finit au mont Phœnix ‹4›, tous deux appartenant aux Rhodiens. Devant la côte gît l'île *Elæussa* ‹5› à 120 stades de celle de Rhodes

‹1› Strabon a déjà dit ailleurs [1] que le Taurus commençoit à la Carie même; et il est d'accord en cela avec Arrien [2], qui place le commencement de cette montagne à la suite du mont Mycale,

‹2› Cette mesure paroît prise en stades de 833⅓ au degré. Les 4900 stades valent 117 lieues, et s'étendent depuis le cap de l'Arbre jusqu'au fond du golfe de Macri, où étoit l'ancienne *Dædala*. Ainsi ils doivent représenter la mesure entière des côtes de la Carie, en y comprenant les 1500 stades ou les 36 lieues que Strabon assigne aux seules côtes méridionales de cette contrée, opposées à l'île de Rhodes. C'est du moins ce que nos cartes, encore imparfaites, me semblent indiquer. G.

‹3› Ce fort étoit situé au fond du golfe *Glaucus*, aujourd'hui golfe de Macri. G.

‹4› C'est l'extrémité de la chaîne qui vient se terminer au cap Volpé d'aujourd'hui, vis-à-vis la partie septentrionale de l'île de Rhodes. G.

‹5› *Phœnix ... Devant la côte gît l'île Elæussa.* Dans la suite [3] Strabon nous dira que sur le mont *Phœnix* il y avoit un fort du même nom; Ptolémée ne nomme que ce fort. L'île *Elæussa* est la même que notre géographe appelle aussi [4] du nom d'*Elæûs*.

[1] Voyez ci-dessus, part. I, pag. 299. = [2] *De expedit. Alexandr.* lib. V, cap. 5. = [3] *Infrà*, pag. 322. = [4] *Infrà*, pag. 332.

Rhodes (1). En naviguant de Dædala vers l'occident, et en côtoyant la Cilicie, la Pamphylie et la Lycie, on trouve le golfe nommé *Glaucus,* qui a de bons ports ; ensuite le cap Artemisium, et le temple du même nom, situé sur ce cap ; puis le bois consacré à Latone, au-dessus duquel, à 60 stades de la mer, est la ville de Calynda * ; puis Caunus ; et près de cette ville, le Calbis, fleuve assez profond pour qu'on le remonte avec des bateaux. Entre Caunus et Calbis est Pisilis *. PAGE 651.

* Le *Calymna* du texte est fautif. *Voy.* les notes des critiques sur ce passage.

* Quelques manuscrits portent *Pilisis.*

§. III. Caunus et autres villes.

CAUNUS possède un arsenal de marine, ainsi qu'un port que l'on peut fermer. Elle est dominée par le fort *Imbrus,* situé sur une hauteur. Le canton est très-fertile ; mais la ville de Caunus est, de l'aveu de tout le monde, malsaine pendant l'été et l'automne, à cause des grandes chaleurs et de l'abondance des fruits.

Ce désavantage a donné lieu à des contes plaisans ; telle est la raillerie qu'on attribue à Stratonicus (2), joueur de guitare, qui, voyant que tous les Cauniens avoient le teint blême, dit qu'on pouvoit leur appliquer à juste titre ce vers d'Homère, *La nature des hommes est semblable à celle des feuilles des arbres* *. Les Cauniens s'étant plaints de ce qu'il se moquoit de l'insalubrité de leur ville, *Moi,* répliqua-t-il, *j'oserois qualifier d'insalubre une ville où les morts mêmes marchent* (3) !

* Iliad. lib. VI, v. 146.

(1) L'île *Elæusa* est à l'entrée du petit golfe appelé, par nos marins, Porto-Cavaliere. G.

(2) On attribue à ce musicien l'invention de la tablature. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit, mais qui poussoit parfois ses railleries jusqu'à la bouffonnerie. Il paya bien cher cette licence, Nicoclès, roi de Cypre, l'ayant fait mourir parce qu'il s'étoit moqué des enfans de ce prince [1]. Athénée nous a conservé un grand nombre de plaisanteries de Stratonicus [2], parmi lesquelles cependant on ne trouve ni celle que Strabon rapporte ici, ni celle qu'il a rapportée ailleurs au sujet de la ville d'Assus [3].

(3) Le texte porte, ΜΗΠΟΤΕ τολμήσαιμ' ἂν λέγειν, κ. τ. λ. M. Tzschucke a eu raison de remplacer le premier mot par ΤΑΥΤΗΝ, qui se trouve dans plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, et de ter-

[1] *Athen.* lib. VIII, pag. 352. = [2] *Idem, ibid.* pag. 347-352. = [3] *Voyez* ci-dessus, *pag. 206.*

Page 652. Les Cauniens se révoltèrent une fois contre les Rhodiens : mais ils rentrèrent dans l'obéissance en vertu de la décision des Romains, au jugement desquels les uns et les autres s'en étoient rapportés ; il existe même un plaidoyer de Molon prononcé à cette occasion contre les Cauniens.

On dit que ces derniers parlent la même langue que les Cariens ; qu'ils sont venus [en Carie] de l'île de Crète ‹1›, et qu'ils ont des lois et des usages qui leur sont propres.

Après Caunus est Physcus ‹2›, petite ville, qui a un port, ainsi qu'un bois consacré à Latone. Viennent ensuite le rivage raboteux de Loryma, et la montagne la plus élevée de ce canton, nommée *Phœnix,* sur le sommet de laquelle est un fort du même nom. On y voit en face l'île d'Elæussa*, située à 4 stades de la côte, et dont le tour est d'environ 8 stades.

* *Voyez* ci-dessous, pag. 332.

§. IV. Ile et ville de Rhodes.

La ville des Rhodiens est située sur le cap oriental de l'île de Rhodes : elle surpasse les autres villes par ses ports, ses rues, ses murs et ses autres édifices, au point que, loin de trouver une

miner la phrase par un point d'interrogation, comme le conseilloient les critiques qui l'ont précédé. Mais il paroît que personne ne s'est aperçu de la source de l'erreur grossière qui résulte de l'emploi du mot ΜΗ'ΠΟΤΕ; car M. Tzschucke cite comme variante d'un manuscrit de Paris celle-ci, ΜΗ'ΠΟΤΕ ΤΑ'ΥΤΗΝ δεῖ γράφειν. Je ne sais quel est ce manuscrit: celui dont je me sers, coté 1393, porte ces mêmes mots, mais à la marge, et écrits avec une negation, ΜΗ'ΠΟΤΕ Ο'Υ ΤΑ'ΥΤΗΝ δεῖ γράφειν; et ces mots, qui n'expriment que la conjecture du copiste ou du possesseur du manuscrit, signifient en style de grammairien ou de critique: « Peut-être » faudroit-il écrire, Ο'Υ ΤΑ'ΥΤΗΝ. » Le correcteur, ne s'apercevant point qu'on pouvoit très-bien prononcer la phrase dans le ton interrogatif ou admiratif, proposoit, comme une conjecture, d'écrire avec la négation, Ο'Υ ΤΑ'ΥΤΗΝ θαρρήσαιμ' ἄν, κ. τ. λ. comme en effet l'a exprimé le traducteur Italien, *Non ardirei mai di chiamare quel luogo malsano.*

‹1› *Qu'ils sont venus...de l'île de Crète,* ἀφῖχθαι ΔΕ' ΚΡΗ̃ΤΑΣ. C'est la leçon constante des imprimés et des manuscrits; mais cela n'empêche point qu'on ne doive lire, ἀφῖχθαι Δ' 'ΕΚ ΚΡΗ'ΤΗΣ. Au reste, selon Hérodote [a], les Cauniens étoient aborigènes ou autochthones de la Carie, quoiqu'ils prétendissent être originaires de l'Ile de Crète.

‹2› Le petit golfe dans lequel se trouvoit cette ville, est encore appelé Porto Physco. G.

[a] Lib. 1, cap. 172.

ville qui lui soit supérieure, nous ne pouvons pas même en citer une qui lui soit égale. Page 652.

Cette ville se distingue également par ses lois admirables, par les soins qu'elle donne à toutes les parties de l'administration, et particulièrement à la marine ; soins qui lui valurent l'empire de la mer pendant un long espace de temps, l'honneur de détruire les pirates, et celui de devenir l'alliée des Romains et de ceux des rois * qui étoient les amis des Grecs et des Romains. C'est à ces avantages qu'elle dut non-seulement le maintien de son autonomie *, mais encore l'érection d'un grand nombre de monumens dont elle est décorée. On en voit la plus grande partie dans le temple de Bacchus et dans le gymnase ; le reste est distribué dans divers lieux de la ville.

* Successeurs d'Alexandre.

* C'est-à-dire, *la faculté de se gouverner par ses lois, l'indépendance.*

Le colosse du Soleil est un de ses monumens les plus remarquables. Il a été fait par Charès de Lindus, et il a soixante-dix coudées de hauteur ‹1›, comme l'annonce celui qui y grava l'inscription en vers ïambiques. Renversé par un tremblement de terre, et brisé depuis les genoux, il est aujourd'hui couché par terre, un oracle ayant défendu aux Rhodiens de le relever.

Outre le colosse qui est [comme je viens de le dire] un des monumens les plus remarquables, puisque l'on convient de l'appeler une des sept merveilles [du monde], on y admire encore les deux tableaux de Protogène ‹2›, l'*Ialysus* et le *Satyre*.

‹1› S'il est ici question de la coudée de 400 au stade olympique, la hauteur du colosse étoit de cent pieds de roi, ou près de 32 mètres et demi. G.

‹2› Le texte est mal arrangé dans toutes les éditions ; il faut lire et ponctuer, Τῶν ΤΕ δὲ τῶν ἀναθημάτων κρατίστων (τῶν γοῦν ἑπτὰ θεαμάτων ὁμολογεῖται), καὶ αἱ τοῦ Πρωτογένους γραφαί. Je n'y ai changé que le ΔΕ' en ΤΕ. C'est absolument la même manière de s'énoncer que celle qui vient dans la suite *, Οὗτός τε δὲ ἐστὶ τῶν ἐνδόξων ... καὶ καθ' ἡμᾶς Νικίας, et que cette autre que Casaubon proposoit de rétablir ci-dessus *, Οὗτός τε δὲ ... καὶ Μηνόδωρος. Quant à Protogène, natif de Caunus, cet artiste mit sept ans à faire son *Ialysus*. Lorsque Demetrius le Poliorcète, après la prise de Rhodes, se fut emparé de ce tableau, qu'il avoit trouvé dans un des faubourgs de cette ville, les Rhodiens députèrent vers lui,

* Pag. 657 du texte Grec. = * Pag. 313.

PAGE 652. Ce dernier représentoit un satyre appuyé sur une colonne au sommet de laquelle étoit peinte une perdrix.

Dès que le tableau fut exposé, cette perdrix attira, dit-on, tellement les regards des spectateurs, qu'ils ne faisoient aucune attention au satyre, quoiqu'il fût d'un travail exquis. Ce qui étonnoit le plus, c'étoit l'effet que la peinture produisoit sur les perdrix vivantes. Ceux qui en tenoient d'apprivoisées, les apportoient; et à peine les plaçoient-ils en face de la perdrix peinte, qu'elles chantoient: ce qui faisoit accourir le monde de tous côtés. Protogène, voyant que la partie principale de son ouvrage en étoit devenue l'accessoire, pria les intendans du temple de lui permettre d'effacer de son tableau la perdrix, et il l'effaça.

§. V. État politique de Rhodes.

LES Rhodiens ont un grand soin du bien-être du peuple, quoique leur gouvernement ne soit point démocratique. Leur but est
PAGE 653. de contenir la multitude des pauvres : c'est pourquoi ils leur font des distributions périodiques de blé; et les gens riches, se conformant à un usage ancien, soutiennent ceux qui ne le sont point. Il existe même certains services publics que ces derniers sont obligés de rendre, moyennant un salaire fixe et assuré qu'ils reçoivent de l'État ‹1›, de manière qu'en même temps les pauvres ont de quoi subsister, et la ville ne manque point de bras pour ses besoins, et sur-tout pour la marine.

pour le prier de ne point le détruire. Ce prince répondit qu'il brûleroit plutôt tous les portraits de son père, que de toucher à un travail si parfait [1]. L'*Ialysus* fut ensuite transporté à Rome, et placé dans le temple de la Paix [2]. Le *Satyre*, qui tenoit une flûte dans sa main, fut surnommé *Anapauomenos*, c'est-à-dire, reposant [3].

‹1› Le texte porte, ΛΕΙΤΟΥΡΓΙΑΙ τινές εἰσιν ὈΨΩΝΙΑΖΟΜΕΝΟΙ: ce qui fait une construction vicieuse, si l'on ne change le premier mot en ΛΕΙΤΟΥΡΓΟΙ, ou le dernier en ὈΨΩΝΙΑΖΟΜΕΝΑΙ. *Λειτουργοὶ ὀψωνιαζόμενοι* est la même chose que *Λειτουργοὶ σιταρκούμενοι*, ou, comme Strabon s'est exprimé ailleurs [4] en parlant des ouvriers employés dans les chantiers des Carthaginois, *τεχνιτῶν πλῆθος .... σιταρκούμενον δημοσίᾳ*, *un grand nombre d'ouvriers .... entretenus aux frais du gouvernement.*

[1] *Plutarch.* in *Demetr.* §. 22. — [2] *Idem*, *ibid.* et *Plin.* lib. XXXV, cap. 10. — [3] *Plin.* ubi suprà. — [4] Lib. XVII, pag. 833.

Quant aux arsenaux, il y en avoit quelques-uns dont l'entrée étoit défendue à la multitude, sous peine de la vie. Ici, comme à Marseille et à Cyzique, tout ce qui concerne les architectes, la confection des machines, les dépôts, soit des armes, soit d'autres choses [nécessaires à la marine], est mieux ordonné qu'ailleurs, et administré avec un soin extrême. PAGE 653.

§. VI. Origine des Rhodiens.

LES Rhodiens, de même que les habitans d'Halicarnasse, de Cnide et de Cos, sont Doriens d'origine; car, les Doriens qui, après la mort de Codrus, fondèrent la ville de Mégara, s'étant divisés, les uns restèrent dans cette dernière ville, les autres se réunirent à la colonie envoyée en Crète sous la conduite d'Althæmène [a] d'Argos, et quelques-uns allèrent occuper Rhodes et les autres villes que je viens de nommer.

[a] Apollodor. lib. III, cap. 2, §. 1; et Diodor. Sicul. lib. V, cap. 59.

Mais ces transmigrations sont postérieures aux événemens racontés par Homère. Cnide et Halicarnasse n'existoient pas même encore du temps de ce poëte. Quant à Rhodes et à Cos, il en parle, mais comme de villes occupées par les Héraclides : car, en parlant de Tlépolème [fils d'Hercule], il dit que, dès qu'il fut parvenu à l'âge viril, *il tua [sans le vouloir] le vieux Licymnius, oncle de son père ; qu'il fit sur-le-champ construire des vaisseaux, y embarqua un grand nombre de personnes et s'enfuit avec elles* [b]. Il ajoute ensuite qu'*après avoir erré long-temps et souffert beaucoup de maux, il arriva à Rhodes avec son monde, qui fut divisé en trois tribus et en autant d'habitations* [c]; et il nomme les trois villes d'alors, *Lindus, Ialysus et Camirus l'argileuse* [d], sans faire mention de celle de Rhodes, qui n'étoit pas encore fondée.

[b] Iliad. lib. II, vers. 661-665.

[c] Ibid. lib. II, vers. 667-668.

[d] Ibid. lib. II, vers. 656.

[Il faut observer qu'] Homère ne donne nulle part ici le nom de Doriens [aux compagnons de Tlépolème]; il donne plutôt à entendre qu'ils étoient Æoliens * et Bœotiens, puisqu'Hercule et Licymnius habitoient la Bœotie; et quand même l'opinion de ceux qui prétendent que Tlépolème partit d'Argos et de Tirynthe,

* Il faut lire ici, ἀλλ', ΕΙ (et non pas ἀλλ' Η) ἄρα, Αἰολεῖς, κ. τ. λ.

PAGE 653. seroit fondée, la colonie ne seroit pas pour cela Dorienne, puisqu'elle étoit établie avant le retour des Héraclides.

Il en est de même [des habitans de Cos] : selon Homère, *ils étoient conduits par Phidippus et Antiphus, deux fils de Thessalus fils d'Hercule* [a]; ce qui signifie qu'ils étoient plutôt Æoliens que Doriens.

[a] Iliad. lib. II, vers. 673-679.

Rhodes portoit anciennement les noms d'*Ophiussa* et de *Stadia* ‹1› : elle prit ensuite celui de *Telchinis*, des Telchines qui l'habitèrent.

PAGE 654. Ces Telchines, suivant les uns, étoient des enchanteurs malfaisans, qui faisoient périr les animaux et les plantes par l'aspersion de l'eau du Styx mêlée avec du soufre. D'autres, au contraire, prétendent que c'étoient de très-habiles ouvriers, que l'envie de leurs rivaux entacha de cette mauvaise réputation ; qu'ils passèrent d'abord de Crète à Cypre, et ensuite à Rhodes [b]; que ce sont les premiers qui travaillèrent le fer et le cuivre, et qu'ils fabriquèrent la faux de Saturne.

[b] Diod. Sicul. lib. v, cap. 55.

Nous avons déjà parlé * de ces Telchines ; mais, comme il existe plus d'une tradition fabuleuse sur leur compte, nous avons cru suppléer par cette répétition à ce qui pourroit manquer à leur histoire.

* *Voyez* part. I, *pag. 105 et suiv.*

Après les Telchines, l'île de Rhodes fut, suivant une tradition fabuleuse, occupée par les Héliades ‹2›. D'un de ces Héliades

‹1› *Vocitata*, dit Pline, *est antea Ophiusa, Asteria, Æthræa, Trinacria, Corymbia, Pæeessa, Atabyria ab rege : deinde Macaria, et Oloëssa* [1]. A ces noms on peut ajouter ceux de *Lindus* et de *Pelagia* [2].

‹2› *Héliades*, c'est-à-dire, *enfans du Soleil*. Ils étoient au nombre de sept; savoir, *Cercaphus*, *Actis*, *Macarée*, *Tenages*, *Triopes*, *Phaéthon* et *Ochimus*, nés du Soleil et d'une nymphe, et, selon d'autres, d'une héroïne nommée *Rhodus*. Cercaphus épousa Cydippe, fille de son frère Ochimus. Dans ma version, j'ai suivi l'ancien texte de Strabon, ὩΝ ἙΝΟΣ, *d'un de ces Héliades*, sans faire attention à la correction que Casaubon a proposée par distraction, et que M. Tzschucke, par une autre distraction, a rendue inintelligible, en changeant l'ὧν ἑνὸς en ὧν ἔνιοι. La preuve que Strabon n'a écrit ni n'a pu écrire autre chose que ὩΝ ἙΝΟΣ, se trouve dans un passage de Pindare, que peut-être notre géographe s'étoit

[1] *Plin.* lib. v, cap. 31. — [2] Voyez *Meurs. Rhod.* lib. I, cap. 3.

nommé *Cercaphus* et de Cydippe naquirent trois fils, qui fondèrent les trois villes de l'île, auxquelles ils donnèrent leurs noms, *Lindus*, *Ialysus et Camirus l'argileuse* [comme les appelle Homère *]. D'autres cependant attribuent la fondation de ces villes à Tlépolème, qui leur donna, disent-ils, les noms de quelques-unes des filles de Danaüs. PAGE 654.

* Iliad. lib. II, v. 656.

La ville actuelle de Rhodes fut bâtie du temps de la guerre de Péloponnèse, par le même architecte (1), dit-on, qui construisit le Pirée *. Mais celui-ci ne subsiste plus : les Lacédémoniens en abattirent d'abord les longues murailles [qui le réunissoient à la ville]; ensuite Sylla, général des Romains, acheva de le détruire.

* Nom du port d'Athènes.

On dit de plus des Rhodiens, que non-seulement depuis la fondation de leur ville actuelle ils faisoient avec succès le commerce maritime, mais que, bien des années avant l'institution des jeux Olympiques, ils entreprenoient encore de longs voyages pour protéger les navigateurs (2). Tels furent, entre autres, celui d'Ibérie *,

* L'Espagne.

rappelé, ou même avoit sous les yeux, au moment où il parloit des Rhodiens. Voici le passage du poëte :

Ἔνθα Ῥόδῳ ποτὲ μιχθεὶς
Τέκεν ἑπτὰ, σοφώ —
τατα νοήματ' ἐπὶ προτέρων
Ἀνδρῶν παραδεξαμένους,
Παῖδας · ὯΝ ΕἿΣ μὲν Κάμειρον,
Πρεσβύτατόν τε Ἰά —
λυσον ἔτεκεν, Λίνδον τ', κ. τ. λ. [1]

(1) Cet architecte étoit Hippodame de Milet, comme nous l'apprend Harpocration [2].

(2) *Pour protéger les navigateurs.* Le texte porte, ἐπὶ σωτηρίᾳ τῶν ἀνθρώπων (ou, comme il est écrit dans notre manuscrit, par une ligature ordinaire aux copistes, ἐπὶ σωτηρίᾳ τῶν ἀνων); ce qui a été rendu littéralement par l'ancien traducteur Latin, *ad hominum salutem*, et par Xylander, *hominum servandorum causâ*. Le traducteur Italien l'a paraphrasé un peu, en disant, *per salute et beneficio degli uomini*. J'avoue que je n'entends pas et je doute que les traducteurs aient entendu ce que signifie la phrase, *pour le salut des hommes*, ou plus littéralement, *pour sauver les hommes*. Quand il est question des dangers de la mer, les Grecs disent ordinairement, ἐπὶ σωτηρίᾳ τῶν πλεόντων, ou, comme Strabon s'est exprimé ailleurs [3]; τῆς τῶν πλοϊζομένων σωτηρίας χάριν, et c'est ce que j'ai rendu dans ma version, sans cependant prétendre qu'on doive substituer le πλεόντων au mot du texte ἀνθρώπων. S'il y avoit quelque chose à corriger, j'aimerois mieux changer ce dernier mot en ἌΛΛΩΝ, mot qui ne

[1] *Pindar. Olymp.* carm. VII, vers. 131-136, cum schol. = [2] In Ἱπποδάμεια, cum not. Vales. = [3] Lib. XVII, pag. 791 du texte Grec.

PAGE 654. où ils fondèrent Rhodé *, ville qui fut ensuite occupée par les Marseillois ; celui qu'ils firent dans le pays des Opiques, où ils fondèrent Parthénopé * ; un autre encore qu'ils firent chez les Dauniens, chez lesquels, avec le secours de quelques habitans de l'île de Cos, ils fondèrent la ville de Salpies ‹1›. Quelques-uns

* *Voyez* tom. I, *pag. 466*, not. 1.

* Aujourd'hui *Naples*.

seroit pas fort éloigné de la ligature de notre manuscrit ʼΑΝΩ͂Ν. La phrase *ἐπὶ σωτηρίᾳ τῶν ἄλλων* seroit plus usitée, et signifieroit, *pour protéger les autres*. Mais ce qui augmente la difficulté du texte, c'est la chose même dont Strabon parle, considérée historiquement. Qu'il y ait eu une époque où les Rhodiens eurent l'empire de la mer, tous les historiens en conviennent ; qu'à cette époque ils protégeassent les navigateurs des autres peuples, du moins des peuples amis ou alliés, cela étoit tout naturel : aussi Pompée se servit-il de leur secours dans sa guerre contre les pirates [1]. Mais que cette supériorité des Rhodiens sur la mer date d'un temps de beaucoup antérieur au commencement des olympiades, et qu'elle ait continué même jusqu'à l'éruption de l'île de Théra, comme Strabon l'assure ailleurs [2], c'est un phénomène politique qui ne mérite aucune croyance. Pendant le siége de Troie, c'est-à-dire, douze ou treize siècles avant notre ère, les trois villes de l'île de Rhodes ensemble n'envoyèrent que neuf vaisseaux au secours des assiégeans [3]. Ajoutez que Strabon ne croyoit pas non plus lui-même à cette ancienne puissance des Rhodiens, puisqu'en nous parlant de l'empire de Minos et de tous ceux qui se signalèrent sur mer avant ou après la guerre de Troie, il ne dit pas un seul mot des Rhodiens [4]. Mais, en supposant même qu'après la prise de Troie, la marine de Rhodes eût eu le temps de s'accroître au point de dominer sur les mers, et qu'elle fût parvenue au plus haut degré de cette domination au commencement des olympiades, pourroit-on jamais se persuader qu'elle la conserva jusqu'à l'éruption de Théra, dont nous venons de parler, et qui eut lieu dans la CXXXV.me olympiade [5], c'est-à-dire, 540 ans après l'institution de cette manière de compter les années!

‹1› D'après le texte, j'aurois dû traduire, *chez lesquels, avec le secours de quelques habitans de l'île de Cos, ils fondèrent la ville d'Elpies*, ἔκτισαν ... μετὰ Κῴων Ἐλπίας. Mais on prétend qu'il faut lire, ἔκτισαν ... μετὰ Κῴων Σαλαπίαν Ἐλπίας, *où [le Rhodien] Elpias, avec quelques habitans de l'île de Cos, fonda la ville de Salapia* [6]. Cette correction est juste quant au sens ; car il n'existe point de ville d'*Elpies*, mais bien une ville de *Salapie* ou de *Salpie*, fondée par un Rhodien nommé *Elphias* ou *Elpias*, comme nous l'apprend Vitruve [7]. L'autorité d'Étienne de Byzance, qui nous parle d'une ville d'*Elpie* [8], ne prouve rien, parce qu'il ne fait que copier le texte de Strabon. Mais la manière dont ce texte est conçu, n'admet point cette correction. Il est beaucoup plus simple d'y lire, ἔκτισαν ... μετὰ Κῴων ΣΑΛΠΊΑΣ, *chez lesquels, avec le secours de quelques habitans de l'île de Cos, ils fondèrent la ville de Salpies*. Strabon appelle la ville de *Salapie* du nom syncopé de *Salpie* (aujourd'hui *Salpe*), comme la nomme Vitruve [9], et comme elle est nommée dans toutes les anciennes éditions d'Appien [10], et au pluriel *Salpies*, comme on trouve dans Ptolémée [11] *Salapies* [Σαλαπίαι] au même nombre.

[1] *Florus*, *Rer. Romanar.* lib. III, cap. 6, §. 8. = [2] Tom. I, pag. 137 de la traduct. Franç. = [3] *Homer. Iliad.* lib. II, vers. 654. = [4] *Strab.* tom. I, pag. 109 de la traduct. Franç. = [5] *Plin.* lib. II, cap. 87. = [6] Voyez *Meurs. Rhod.* lib. I, cap. 18. = [7] Lib. I, cap. 4. = [8] In Ἐλπία. = [9] *Ubi suprà.* = [10] *De Bell. civil.* lib. I, cap. 52. = [11] Lib. III, cap. 1, pag. 62.

ajoutent

ajoutent qu'au retour de la guerre de Troie, ils envoyèrent des colonies aux îles Gymnésiennes, dont la plus considérable *, suivant l'historien Timée, est la plus grande qui existe après les sept îles suivantes, savoir, la Sardaigne, la Sicile, Cypre, Crète, l'Eubée *, Cyrnos ** et Lesbos ; ce qui n'est point vrai ‹1›, car il en est d'autres plus grandes *. On dit que, dans la langue Phœnicienne, les soldats armés à la légère [ou qui ne portent d'autre arme que la fronde] sont nommés *Baléares* *, et que pour cette raison ‹2› ce nom a été donné aux îles Gymnésiennes [leurs habitans ne se servant que de cette arme]. Quelques Rhodiens allèrent encore s'établir aux environs de Sybaris *, dans le pays des Chônes ‹3›.

* Aujourd'hui *Majorque*.

* L'île de Négrepont.

** L'île de Corse.

* *Voyez* tom. I de la traduction Franç. *pag. 493*, not. 4.

* Ibid. *pag. 492*, not. 2.

* *Voyez* tom. II, *pag. 336* de la trad. Franç.

‹1› *Ce qui n'est point vrai.* Il faut écrire ainsi le texte, οὐ πάνυ ἀληθῆ λέγων, comme porte notre manuscrit 1393, et non, comme il est écrit dans l'édition d'Almeloveen, ὑπ' ἀληθῆ λέγων, ce qui est vraisemblablement une faute d'impression ; ni, comme porte l'édition de M. Tzschucke, οὐκ' ἀληθῆ λέγων, ce qui suppose une lacune dans le texte, où il n'y en a aucune.

‹2› *Et que pour cette raison &c.* Il faut changer le texte, λέγεσθΑΙ, ΔΙΟ'ΤΙ (ou, selon d'autres manuscrits, λέγεσθΑΙ ΔΙΑ' ΤΟ') τὰς ΓΥΜΝΑΣΙ'ΑΣ, κ. τ. λ. en λέγεσθΑΙ, ΚΑΙ' ΔΙΑ' ΤΟΥ'ΤΟ τὰς ΓΥΜΝΗΣΙ'ΑΣ, ou bien en λέγεσθΑΙ, ΔΙΟ' ΚΑΙ' τὰς ΓΥΜΝΗΣΙ'ΑΣ. Au reste, toute cette partie du texte, depuis Φασὶ jusqu'à λεχθῆναι inclusivement, *On dit ... nommés Baléares*, parut à Casaubon être ici déplacée. Peut-être a-t-elle rapport à l'usage de la fronde, commun chez les Rhodiens, comme il l'étoit chez les Crétois ; usage qui prouveroit encore l'origine Rhodienne des habitans des Baléares. Dans l'expédition des Athéniens en Sicile, il y avoit sept cents frondeurs de l'île de Rhodes [1].

‹3› *Dans le pays des Chônes.* A la leçon Χαωνίαν j'ai préféré la correction Χωνίαν, proposée par un savant, confirmée par un autre passage de Strabon [2], et adoptée par M. Tzschucke. Il est remarquable que notre géographe n'ait point ajouté au nombre des colonies Rhodiennes la ville d'Acragas et sur-tout celle de Géla [3] en Sicile. Ce pourroit être ici un oubli de sa part ; mais ce qui doit étonner davantage, c'est que, dans la description même de la Sicile, après avoir nommé Géla avec quelques autres villes, il indique les fondateurs de celles-ci l'un après l'autre dans le même ordre, et garde le silence sur ceux de Géla : ὅτι γὰρ ἹΜΕ'ΡΑΝ ἔτι συνεστηκυῖαν ἴσμεν, ὅτι ΓΕ'ΛΑΝ, ὅτι ΚΑΛΛΙ'ΠΟΛΙΝ, ὅτι ΣΕΛΙΝΟΥ'ΝΤΑ, ὅτι ΕΥ'ΒΟΙΑΝ, ὅτι ἄλλας πόλεις· ὧν τὴν ἹΜΕ'ΡΑΝ μὲν οἱ ἐν Μυλαῖς ἔκτισαν Ζαγκλαῖοι, —— ΚΑΛΛΙ'ΠΟΛΙΝ δὲ Νάξιοι, ΣΕΛΙΝΟΥ'ΝΤΑ δὲ οἱ αὐτόθι Μεγαρεῖς, ΕΥ'ΒΟΙΑΝ δὲ οἱ Λεοντῖνοι [4]. Cette omission me paroît si extraordinaire, que je serois tenté de la prendre pour un silence affecté, s'il n'étoit beaucoup plus raisonnable de supposer, ou une lacune dans l'endroit du texte que j'ai indiqué par un tiret, et qu'on peut remplir par ces trois mots, Γέλαν δὲ Ῥόδιοι, *Géla*

[1] *Thucydid.* lib. VI, cap. 43. == [2] Lib. VI, pag. 255, *ou* tom. II, pag. 301 de la traduct. Française. == [3] *Thucyd.* lib. VI, cap. 4, et *Polyb.* lib. IX, cap. 27. == [4] *Strab.* tom. II, pag. 365-366 de la traduction Française.

PAGE 654.

Homère même semble rendre témoignage de la prospérité dont les Rhodiens jouissoient dès la fondation des trois villes ; car il dit : *Ils furent divisés en trois tribus et en autant d'habitations ; ils étoient chéris de Jupiter, le maître des dieux et des hommes, qui versa sur eux des richesses immenses* [a].

[a] Iliad. lib. II, vers. 668-670.

PAGE 655.

Ces vers ont donné lieu à la fable qu'une pluie d'or tomba sur l'île de Rhodes, le jour que Minerve naquit de la tête de Jupiter, comme le dit Pindare [b].

[b] Olymp. VII, vers. 62-70.

L'île de Rhodes a 920 stades de tour ‹1›. Après la ville du même nom, en laissant l'île à droite, on trouve d'abord Lindus ‹2›, ville située sur une montagne et tournée vers le midi, notamment vers Alexandrie [d'Ægypte] ‹3›.

§. VII. Lindus et autres villes de l'île de Rhodes.

LINDUS possède un temple célèbre de Minerve Lindienne, fondé par les Danaïdes [c]. Anciennement les Lindiens faisoient un État séparé, de même que les habitans de Camirus ‹4› et ceux d'Ialysus ; ensuite ils se sont tous réunis en une seule ville, celle de Rhodes.

[c] Voyez Marmor. Oxon. lin. 15-17, et Diodor. Sicul. lib. V, cap. 58.

Lindus fut la patrie de Cléobule, un des sept sages.

A Lindus succède *Ixia* ‹5›; puis Mnasyrium; puis l'Atabyris, la plus haute montagne de l'île, consacrée à Jupiter Atabyrien.

par les Rhodiens, ou que les copistes ont mal-à-propos interpolé les mots précédens ἐπὶ ΓΕΛΑΝ, *ni Géla.* Strabon ne pouvoit pas ignorer que les Rhodiens étoient fondateurs de cette ville.

‹1› Trente à trente-une lieues. G.

‹2› Aujourd'hui Lindo. G.

‹3› Strabon, d'après Ératosthène, croyoit qu'Alexandrie et Rhodes se trouvoient sous le même méridien. G.

‹4› Cette ville est encore appelée Camiro. G.

‹5› *Ixia*, Ἰξία, au singulier ; Étienne de Byzance l'écrit *Ixiæ*, Ἰξίαι, au pluriel. Mais ce n'est point une raison pour que l'on corrige ce dernier par Strabon, ni qu'on change la leçon de celui-ci, afin de la rendre conforme à celle d'Étienne de Byzance, comme l'ont pensé quelques critiques [1]. On sait que plusieurs villes étoient indifféremment désignées par un nom singulier ou pluriel féminin, comme *Thespia* et *Thespiæ*, *Platæa* et *Platææ*, *Theba* et *Thebæ* ; à ces exemples et plusieurs autres on peut ajouter celui de *Salpie* et *Salpies*, que nous venons de voir il n'y a qu'un moment [2].

[1] *Voyez* la note de M. Tzschucke. = [2] *Suprà*, pag. 328, not. 1.

Vient ensuite Camirus; puis le bourg Ialysus ‹1›, au-dessus duquel est une citadelle nommée *Ochyroma**, et située à environ 80 stades de la ville de Rhodes. Dans l'intervalle est le rivage *Thoantium* ‹2›, en face duquel, et aux environs de *Chalcia*, sont sur-tout les îles Sporades, dont nous avons déjà parlé *. PAGE 655.

* Qui veut dire *fortification*.

* *Voyez* tom. IV de la traduct. Franç. part. 1, *pag. 170 et suiv.*

§. VIII. Hommes illustres de cette île.

L'ÎLE de Rhodes a produit beaucoup de personnages illustres, soit comme guerriers, soit comme athlètes, parmi lesquels on compte les ancêtres du philosophe Panætius; soit enfin comme hommes d'état, ou comme savans et comme philosophes. Dans le nombre de ces derniers sont Panætius même, Stratocle, le péripatéticien Andronique, le stoïcien Léonidas, et leurs prédécesseurs, Praxiphane, Eudème et Hiéronyme.

Quant à Posidonius, il fournit sa carrière politique* à Rhodes, où il tint une école de philosophie et de belles-lettres; mais il étoit d'Apamée de Syrie.

* *Voyez* tom. III de la traduct. Franç. *pag. 82-83.*

Il en a été de même d'Apollonius surnommé *Malacus*, et de Molon, disciples du rhéteur Ménéclès, et tous deux d'*Alabanda**. Apollonius vint à Rhodes avant Molon; quand celui-ci y fut

* *Voyez* ci dessous, *pag. 346.*

‹1› *Vient ensuite Camirus, puis le bourg Ialysus*, εἶτα Κάμειρος, εἶτ' Ἰαλυσὸς ΚΩ´ΜΗ. On prétend qu'il y a une transposition dans ce texte, qui devoit être anciennement disposé ainsi, *vient ensuite le bourg Camirus, puis Ialysus*, εἶτα Κάμειρος ΚΩ´ΜΗ, εἶτ' Ἰαλυσὸς [1], par la raison que, selon Thucydide [2], Camirus étoit sans murs, et qu'Ialysus, au contraire, devoit avoir des murs, quoique cela ne soit pas dit expressément par cet historien. Il est cependant possible qu'Ialysus n'ait été originairement qu'un bourg, et qu'il ait continué d'être qualifié ainsi, même après qu'il eut une enceinte, ou plutôt après qu'on eut construit au-dessus l'*Ochyroma*, pour lui servir de citadelle.

‹2› *Dans l'intervalle est le rivage Thoantium*, μεταξὺ δ' ἐστὶ τὸ Θοάντιον, ἈΚΤΗ´ τις. C'est-à-dire, entre le bourg ou la ville d'Ialysus et celle de Rhodes, si toutefois telle est la pensée de Strabon : car le texte, qui n'est pas fort clair, pourroit bien signifier aussi, *entre Ialysus et Camirus ;* ce qui s'accorderoit mieux avec la disposition de nos cartes. Strabon qualifie encore *Thoantium* de rivage, ce qui pourroit être une erreur de copiste, au lieu de cap, ἌΚΡΑ. Quoi qu'il en soit, il ne faut point confondre ce *Thoantium* avec un autre cap du même nom que Ptolémée place à la partie la plus méridionale de l'île de Carpathos, située au midi de celle de Rhodes.

[1] *Meurs. Rhod.* lib. 1, cap. 9. = [2] Lib. VIII, cap. 44.

PAGE 655. arrivé, le premier lui dit : *Opsé Molon*, c'est-à-dire [*trop tard, Molon*, ou] *trop tard arrivé* ‹1›.

Le poëte Pisandre, auteur de *l'Héraclée*, étoit aussi de Rhodes, de même que le grammairien Simmias et notre contemporain Aristocle. Denys de Thrace et Apollonius auteur des Argonautiques, quoique natifs d'Alexandrie, étoient aussi nommés Rhodiens. En voilà assez sur l'île de Rhodes.

La côte de Carie qui suit immédiatement celle qui est opposée à Rhodes, après Eleûs * et Loryma, se replie vers le nord, en sorte que la navigation de ce point jusqu'à la Propontide se fait sur une ligne droite, qui forme une espèce de méridien long de 5000 stades, ou peu s'en faut. Cette ligne comprend le reste de la Carie, l'Ionie, l'Æolide, la Troade, et les lieux où sont Cyzique et Byzance ‹2›.

* Plus haut, *pag. 322*, il l'a nommée *Eleussa*.

PAGE 656. Après Loryma est le [cap] *Cynos-sema*, ainsi que l'île de Symé ‹3›.

§. IX. Cnide.

VIENT ensuite *Cnide* ‹4› avec ses deux ports, dont l'un, destiné pour les trirèmes, peut se fermer, et avec une darse qui peut contenir une vingtaine de vaisseaux. Devant Cnide est une île ‹5› d'environ 7 stades de circuit, élevée en amphithéâtre, et jointe à la terre-ferme par un môle qui fait de Cnide une

‹1› C'est un calembour : si vous lisez, ὀψὲ Μόλων, *opse Môlon*, avec l'accent sur la première syllabe du dernier mot, il signifie, *trop tard, Môlon* ; si vous mettez l'accent sur la dernière, ὀψὲ μολών, *opse molôn*, le nom propre devient participe, et veut dire, *trop tard arrivé.*

‹2› Ceci tient encore au système général de Strabon, qui plaçoit Alexandrie, Rhodes, toute la côte occidentale de l'Asie mineure, l'Hellespont, la Propontide et Byzance, sous le même méridien.

Strabon évaluoit les 5000 stades dont il parle à 700 par degré, et concluoit que Byzance étoit de 7° 8′ 34″ plus septentrionale que Rhodes, quoique la différence en latitude entre ces deux villes ne soit que de 4° 32′ 54″ : aussi plaçoit-il Byzance beaucoup trop au nord. S'il avoit su que les 5000 stades précédens étoient de 1111 $\frac{1}{9}$ au degré, il auroit vu que la distance des parallèles de ces deux villes lui étoit donnée de 4° 30′ en nombres ronds. G.

‹3› Le cap *Cynos-sema* est appelé maintenant Aloupo ou Volpe. — L'île de *Syme* conserve le nom de Symi. G.

‹4› Les ruines de Cnide se voient près du cap Crio, l'ancien *Triopium*. G.

‹5› *Devant Cnide est une île.* Il faut lire, πρόκειται ΔΕ (et non pas Δ' Ἡ) νῆσος, κ. τ. λ. La leçon du texte signifieroit, *Devant Cnide est l'île.*

double ville en quelque sorte; car une bonne partie des Cnidiens habite l'île qui abrite les deux ports. En face de cette dernière, dans la haute mer, est l'île de Nisyros ‹1›. PAGE 656.

Les hommes illustres sortis de Cnide sont, le mathématicien Eudoxe, qui fut du nombre des disciples de Platon; Agatharchide, philosophe péripatéticien et historien; et de nos jours Théopompe, un des amis les plus puissans de Jules-César, et son fils Artémidore. Ctésias, médecin d'Artaxerxès, et auteur de l'histoire d'Assyrie et de celle de Perse, étoit encore de Cnide.

Après Cnide sont *Ceramos* ‹2› et *Bargasa*, deux petites villes situées au-dessus de la mer.

§. X. Halicarnasse et son mausolée.

VIENT ensuite Halicarnasse ‹3›, résidence des princes de Carie, et qui portoit auparavant le nom de *Zephyra*. On y voit le mausolée [monument magnifique], compté parmi les sept merveilles [du monde]; il a été érigé par Artémise ‹4› en l'honneur de son mari Mausole.

On y trouve encore la fontaine *Salmacis*, dont les eaux ont, je ne sais pourquoi, la mauvaise réputation d'amollir ‹5› ceux

‹1› Aujourd'hui Nisari. G.

‹2› Kéramo. G.

‹3› Le château qui remplace Halicarnasse, est appelé Bodroun. G.

‹4› Τῶν ἑπτὰ θεαμάτων ἜΡΓΟΝ, ὅπερ Ἀρτεμισία, κ. τ. λ. littéralement, *ouvrage des sept merveilles, qu'Artémise &c.* Ou je me trompe fort, ou ce texte est mutilé. Peut-être après le mot ἜΡΓΟΝ étoit le nom de l'artiste ou des artistes [1] qui avoient construit le mausolée; et dans ce cas le sens seroit, *monument compté parmi les sept merveilles, et qu'Artémise fit ériger par … en l'honneur &c.* On pourroit encore supposer qu'après ce même mot les copistes ont omis ἄξιον ou κάλλιστον, ou quelque autre épithète semblable, ou enfin qu'ils ont mal-à-propos substitué ἜΡΓΟΝ au mot numérique ἝΝ, *le mausolée, une des sept merveilles, érigé par Artémise.* C'est au moins ce dernier sens qu'on trouve exprimé par l'ancien traducteur Latin et par Xylander, de même que par l'auteur de la version Italienne; ce dernier dit: *Il sepolcro di mausolo, uno dei sette spettacoli del mondo.*

‹5› Le mot μαλακίζειν a la signification d'*amollir, énerver, efféminer;* mais comme le mot μαλακὸς, *mou*, dont il dérive, a été employé quelquefois pour désigner le dernier degré d'amollissement moral, qui est celui d'un *pathicus*, que les Romains exprimoient aussi par *mollis*, et même par μαλακὸς, *malacus* [2], plusieurs poëtes et mythologues, en parlant de cette fontaine Salmacis, ont

[1] Voyez *Plin.* lib. XXXVI, cap. 5. — [2] *Plaut. Mil. glorios.* act. III, sc. 1, vers. 74.

PAGE 656. qui en font usage. Je pense que des hommes énervés par le luxe imputent [mal-à-propos] à l'air et à l'eau l'état de leur foiblesse : ce n'est assurément ni l'un ni l'autre de ces élémens qui énerve les corps, mais l'opulence et l'abus qu'on en fait dans la manière de vivre.

On voit à Halicarnasse une citadelle, ainsi qu'une île adjacente, nommée *Arconnèsos* ‹1›. La ville eut, entre autres, pour fondateur Anthès ‹2›, qui y conduisit des Trœzéniens.

§. XI.
Hommes illustres d'Halicarnasse.

LES hommes illustres sortis d'Halicarnasse sont, l'historien Hérodote, surnommé ensuite Thurien pour avoir suivi la colonie envoyée à Thurium; le poëte Héraclite, ami ‹3› de Callimaque, et de nos jours l'historien Denys.

§. XII.
Généalogie et succession des princes d'Halicarnasse.

HALICARNASSE essuya aussi des malheurs, car elle fut prise de vive force par Alexandre. [Voici à quelle occasion.] Hécatomne, roi des Cariens, avoit trois fils, Mausole, Hidriéus et Pixodarus,

entendu le verbe *μαλακίζειν* dans le sens de produire cette infame passion. Ceux qui desirent une plus ample instruction au sujet de cette fontaine, et de la nature et des effets de ses eaux, peuvent consulter les notes d'Oberlin sur Vibius-Sequester [1].

‹1› Cette petite île est connue maintenant sous le nom de Coronata. G.

‹2› Ou plutôt, *les descendans d'Anthès*, comme nous l'avons observé ailleurs [2]. Ces *autres* dont parle ici Strabon, comme des associés d'Anthès dans la fondation d'Halicarnasse, seroient, selon Vitruve [3], *Melas* et *Arevanias.* Ce dernier nom m'est très-suspect. Suivant le même auteur que je viens de citer, la colonie étoit composée d'Argiens et de Trœzéniens. Mela [4] ne parle que d'Argiens.

‹3› *Ami*, ἑταῖρος. Un peu plus haut, où Strabon parloit d'Eudoxe, j'ai rendu le même mot par *disciple*, non-seulement parce que ce mot est souvent employé dans ce sens, mais encore parce qu'en effet Eudoxe fut un des disciples de Platon [5]. Il est possible qu'encore ici Strabon ait employé ce mot dans le même sens ; mais comme dans les six vers de Callimaque que Diogène de Laerte nous a conservés, et dans lesquels il est question d'Héraclite [6], je ne trouve rien qui nous autorise à le regarder comme disciple de Callimaque, j'ai mieux aimé rendre par *ami* le mot ἑταῖρος, qui, à proprement parler, exprime le *sodalis* des Romains. Au reste, cet Héraclite étoit poëte élégiaque, et vraisemblablement le même qui a aussi écrit des commentaires sur Homère, et que Strabon cite au commencement du premier livre [7].

[1] Pag. 237-240. = [2] *Strab.* tom. III, pag. 240, not. 3 de la traduction Française. = [3] Lib. II, cap. 8, §. 12. = [4] Lib. I, cap. 16, §. 19. = [5] *Diogen. Laert.* lib. VIII, segm. 86. = [6] *Idem*, lib. IX, segm. 17. = [7] Tom. I, pag. 8 de la traduction Française.

et deux filles. Hidriéus épousa la cadette de ses sœurs, Ada; Artémise l'aînée eut pour époux son frère aîné, Mausole. Ce dernier succéda à son père; mais, étant mort sans enfans, il laissa le trône à sa femme, qui lui érigea le monument dont nous venons de parler*. Celle-ci mourut d'une phthisie, effet du chagrin qu'elle ressentit de la mort de son mari: elle eut pour successeur Hidriéus, qui mourut de maladie, laissant le royaume à son épouse Ada. Pixodarus, le plus jeune des fils d'Hécatomne, dépouilla cette dernière de la royauté, et s'attachant au parti des Perses, il fit venir un de leurs satrapes et partagea avec lui l'autorité. PAGE 656. PAGE 657.

* Voyez ci-dessus, pag. 333.

Celui-ci étant mort, le satrape resta maître d'Halicarnasse avec Ada son épouse, qui étoit fille de Pixodarus et d'Aphneïs de Cappadoce, et soutint un siége contre Alexandre. Mais Ada, fille d'Hécatomne, eut recours à ce prince, et le pria de la rétablir dans son royaume, lui promettant de l'aider à soumettre les cantons révoltés, chose d'autant plus facile pour elle que ceux qui les occupoient étoient ses parens, et de lui livrer en même temps la ville d'Alinda, où elle résidoit. Alexandre y consentit, et la déclara reine d'Halicarnasse, qu'il avoit déjà prise, excepté la citadelle, qui étoit munie d'une double enceinte; il laissa à Ada le soin d'assiéger <1> cette citadelle, qui ne tarda point à se rendre, les assiégeans l'ayant attaquée avec d'autant plus de fureur, qu'ils étoient piqués de sa résistance.

<1> Dans l'état où se trouve le texte, πλὴν τῆς ἄκρας (ΔΙΤΤΗ Δ' ἮΝ ἘΚΕΙΝΗ) πολιορκεῖν ἔδωκεν, il est impossible d'en tirer un sens raisonnable, ou d'y trouver une construction régulière. Le changement du dernier mot en ἔγνωκεν, proposé par Toup, donne un sens faux, sans améliorer la syntaxe. Les manuscrits n'offrent aucun secours, si ce n'est qu'ils changent le διττὴ en διττὴν, et l'ἐκείνη (nominatif) en ἐκείνῃ (datif). Cette dernière leçon a au moins servi à confirmer la manière dont j'avois long-temps auparavant rétabli le texte, en lisant, πλὴν τῆς ἄκρας (ΔΙΤΤΗ Δ' ἮΝ), ἮΝ ἘΚΕΙΝΗΙ πολιορκεῖν ἔδωκεν; littéralement, *excepté la citadelle, munie d'une double enceinte, qu'il lui laissa le soin d'assiéger.* Ce qui achève de rendre indubitables la correction et le sens de ce passage, ce sont les anciennes versions Latine et Italienne: dans la première on lit, *Arcem mulieri obsidendam dat, erat nam duplex;* dans la seconde, *Eccetto la rocca ch' era doppia, allei* (peut-être faut-il lire, *e che allei*) *diede il carico d'assediarla.*

PAGE 657.

Après Halicarnasse est Termerium, cap appartenant aux Myndiens ‹1›, et situé en face du cap de l'île de Cos, nommé *Scandarium,* et qui est à 40 stades du continent. *Termerium* ‹2› est encore le nom d'un fort au-dessus [du cap] de Cos.

§. XIII.
Ile et ville de Cos.

LA ville de Cos se nommoit anciennement *Astypalæa,* et occupoit un autre lieu qui étoit également situé sur mer. Une guerre civile obligea ensuite les habitans de se transporter près du Scandarium, où est la ville actuelle, qu'ils ont appelée du même nom que l'île de Cos.

Cette ville n'est pas grande ; mais elle se distingue par sa grande population, et présente un aspect on ne peut pas plus agréable à ceux qui y viennent du côté de la mer. L'île a environ 550 stades de tour : elle est par-tout fertile, et sur-tout en bon vin, qui peut être comparé à celui de Chios et de Lesbos.

Du côté du midi, elle a un cap nommé *Laceter,* d'où à Nisyros on compte 60 stades, et près duquel est le fort *Halisarna* ‹3›;

‹1› Ce promontoire est appelé cap Pétéra. — *Cos* est Stanco. — Le nom de la ville des Myndiens est aujourd'hui Myndes. G.

‹2› Imprimés, manuscrits et interprètes anciens et modernes, tous s'accordent à porter ici *Termerum* en trois syllabes, quoiqu'il soit probable que ce fort devoit être appelé *Termerium,* nom que portoit le cap des Myndiens. A l'égard de ce qui suit, *au-dessus du cap de Cos, ὑπὲρ τῆς Κώας* (en sous-entendant ἄκρας), Paulmier de Grentemesnil croyoit qu'il falloit lire *au-dessus du cap, ὑπὲρ τῆς ἄκρας* simplement, en entendant par ce cap le *Termerium* des Myndiens, et en plaçant par conséquent le *Termerum* sur la terre-ferme, et non pas dans l'île de Cos.

‹3› Πρὸς δὲ τῷ ΛΑΚΗΤΗΡΙΩΙ ΧΩΡΙΩΙ Ἁλίσαρνα. Cela ne peut signifier que ceci, *près du fort Laceterium est Halisarna ;* et certainement ce n'est point ce que Strabon a voulu dire. Il faut lire, Πρὸς δὲ τῷ ΛΑΚΗΤΗΡΙ ΧΩΡΙΟΝ Ἁλίσαρνα ; littéralement, *près du [cap] Laceter est le fort Halisarna.* L'ancien traducteur Latin a lu également χωρίον au nominatif. A l'égard du cap *Drecanum* qui suit, il faut observer que ce nom ne diffère du *Dracanum* ou *Drepanum* que par la manière de l'écrire et de le prononcer selon les divers dialectes Grecs. C'est toujours le Δρέπανον du dialecte Attique, qui signifie *faux ;* et l'on a appliqué ce nom à plusieurs caps ou promontoires, à cause du plus ou moins de ressemblance qu'on a cru leur trouver avec une faux. Strabon a déjà parlé du cap *Dracanum,* de l'île d'Icaria [a],

[a] *Suprà,* pag. 283.

du

du côté de l'occident, est le [cap] *Drecanum*, ainsi qu'un bourg nommé *Stomalimné*. Ce cap est à environ 200 stades de la ville de Cos par mer; le Laceter en est à 35 de plus. PAGE 657.

C'est dans le faubourg de Cos qu'est le temple d'Æsculape, temple très-célèbre et rempli de riches monumens, parmi lesquels est l'*Antigonus* d'Apelle. Autrefois on y voyoit aussi la *Vénus Anadyomène** [du même artiste], laquelle est aujourd'hui à Rome, où Auguste l'a consacrée à son père Jules-César, qui tiroit son origine de cette déesse. En compensation de la perte de ce tableau, Auguste remit, dit-on, aux habitans de Cos 100 talens du tribut auquel ils avoient été imposés.

* C'est-à-dire, *Vénus sortant de la mer*. — *Voyez* Pline, lib. XXXV, cap. 10, §. 15.

§. XIV. Hommes illustres de Cos.

ON dit que c'est sur-tout d'après la description des guérisons [de diverses maladies consignée sur des tablettes] consacrées dans ce temple d'Æsculape, qu'Hippocrate a recueilli et mis en pratique ce qui regarde la partie diététique de la médecine*. Ce médecin est du nombre des hommes illustres que Cos a produits, auxquels il faut ajouter Simus, autre médecin; Philétas, poëte et grammairien à-la-fois; et de nos jours Nicias, qui fut aussi le tyran de Cos, et Ariston, disciple et héritier du péripatéticien Ariston ‹1›. Cette PAGE 658.

* *Voyez* ci-dessus, tom. III, *pag.* 241, not. 1. — *Cf.* Plin. lib. XXIX, cap. 1.

et du cap *Drepanum* dans le Péloponnèse [1]; il parlera dans la suite d'un autre cap *Drepanum* dans la description de l'Ægypte [2].

‹1› *Du péripatéticien Ariston.* J'ai ajouté le dernier mot pour l'éclaircissement du texte. On se rappelle que Strabon a déjà parlé d'Ariston, philosophe péripatéticien, natif de l'île de *Céos*, contemporain et imitateur de Bion le Borysthénite [3]. Comme celui-ci vivoit du temps d'Ératosthène, c'est-à-dire environ deux siècles avant notre ère, Ariston de Cos pouvoit avoir fleuri cent cinquante ans avant la même ère et avant Strabon. Ainsi l'expression de ce dernier, *de nos jours*, si elle n'est point restreinte à la personne seule de Nicias (ce qui seroit plus raisonnable), ne doit point être prise à la rigueur; il faut l'entendre d'un temps où la mémoire d'Ariston étoit encore toute fraîche, où il existoit encore des hommes qui l'avoient vu ou connu dans son extrême vieillesse. A l'égard des autres hommes illustres de Cos, nous avons déjà dit quelque chose sur *Philétas* [4]. On trouve le nom de *Nicias* sur une médaille de cette île [5]; il s'agit seulement de savoir si c'est le même

[1] *Strab.* tom. III, pag. 142 de la traduct. Franç. = [2] *Idem*, lib. XVII, pag. 799 du texte Grec. = [3] *Idem*, tom. I, pag. 32, et tom. IV, pag. 162 de la traduct Franç. = [4] *Idem*, tom. I, pag. 495, note 2 de la traduct. Franç. = [5] *Rasche*, *Lexic. universæ rei numar.* vol. III, part. 1, pag. 1523.

PAGE 658. ville a vu naître encore Théomneste, joueur d'instrumens renommé, et qui a été du parti opposé aux entreprises de Nicias.

§. XV.
Myndus et autres villes de Carie.

A la côte du continent, dans le territoire des Myndiens, sont les caps *Astypalæa* et *Zephyrium;* viennent ensuite la ville de *Myndus* et celle de *Bargylia.* Dans l'intervalle qui sépare ces deux villes est le port *Caryanda,* ainsi qu'une île [adjacente] du même nom, qui étoit habitée par les Caryandiens. Scylax, ancien historien, étoit natif de cette île.

Près de *Bargylia* est le temple de Diane Cindyade ; on croit que, toutes les fois qu'il pleut, l'eau tombe tout autour de ce temple, sans qu'il en soit mouillé ‹1› : autrefois il y avoit aussi un bourg nommé *Cindyé.*

que le Nicias de Strabon, ou si ce n'est pas plutôt un médecin, comme on pourroit le présumer d'après cette médaille même, qui représente un serpent entortillé le long d'un bâton. Je ne me rappelle pas d'avoir rien vu ailleurs qui soit relatif au musicien *Théomneste;* et je m'étonne de l'assurance avec laquelle Casaubon le croit le même que le philosophe Théomneste dont il est question dans Plutarque [1]. *Simus* est vraisemblablement le même médecin que celui dont parle Pline [2], et que Diogène de Laerte [3] nomme *Simon,* en ajoutant qu'il vivoit du temps de Seleucus Nicator. Une différence d'orthographe dans un nom, telle que *Simus* et *Simon,* n'est pas toujours la preuve d'une différence de personnes [4]. Cependant il ne faut point confondre ce médecin avec un autre *Simon*, médecin vétérinaire d'Athènes, dont parle Suidas [5], et qui paroît être le même que l'auteur d'un traité sur l'équitation cité par Xénophon [6], et, si je ne me trompe, le même encore qui est représenté dans une comédie d'Aristophane [7] comme un homme à qui les faux sermens ne coûtoient rien.

‹1› J'ai été obligé d'ajouter ces mots, *sans qu'il en soit mouillé,* nécessaires pour la clarté du texte, comme l'a observé Casaubon ; mais je ne suis point de l'avis de ce critique, quand il pense qu'il faut les ajouter au texte même, de cette manière : [*μὴ ὕεσθαι*] *περιύεσθαι* [*δὲ*]. Il est vrai que, sans les mots renfermés entre des crochets, il faut supposer une ellipse bien dure ; mais peut-être le mot intermédiaire, *περιύεσθαι*, n'est-il qu'une erreur de copiste, et suffit-il de le remplacer par *μὴ ὕεσθαι* simplement : alors on traduira, *toutes les fois qu'il pleut, l'eau ne le touche point ;* et c'est ce que dit positivement Polybe : *Πεπίστευται . . . διότι τὸ τῆς Κινδυάδος Ἀρτέμιδος ἄγαλμα, καίπερ ὂν ὑπαίθριον, οὔτε νίφεται τὸ παράπαν, οὔτε βρέχεται. On croit que la statue de Diane Cindyade, quoiqu'exposée en plein air, n'est atteinte ni par la neige ni par la pluie* [8]. Il faut remarquer que ce que Strabon dit du temple, Polybe le restreint à la statue seule de la déesse. Le miracle est plus petit ; mais ce n'est pas moins un miracle. Ce même écrivain ajoute qu'un

[1] In *Brut.* §. 24. = [2] Lib. XXI, cap. 21, et lib. XXII, cap. 22. = [3] Lib. II, segm. 123. = [4] *Voyez* ci-dessus, *pag. 310*, not. 1. = [5] In Τείμων. = [6] *De re equestr.* cap. 1. = [7] In *Nub.* vers. 399. = [8] *Polyb.* lib. XVI, cap. 12.

Bargylia est la patrie du célèbre Protarque, philosophe Épicurien, qui eut pour disciple Demetrius surnommé Lacon [*]. PAGE 658.

[*] *Voy.* Diogen. Laert. lib. X, segm. 26.

§. XVI. Iasus et autres villes.

VIENT ensuite Iasus, située dans une île tout près du continent ⟨1⟩ : elle a un port ; ses habitans tirent la plus grande partie de leur subsistance de la mer, qui, en cet endroit, est très-poissonneuse, au lieu que leur terrain est stérile et maigre. On débite, à cette occasion, le conte suivant.

Les citoyens d'Iasus, rassemblés un jour pour entendre un chanteur qui s'accompagnoit de la guitare, l'écoutèrent pendant quelque temps paisiblement; mais à peine la cloche ⟨2⟩ du marché eut-elle sonné pour annoncer l'arrivée de la marée, que tout le monde le quitta brusquement pour y courir, excepté un sourd. Le chanteur [s'imaginant que cet homme étoit enchanté de sa voix] s'approcha de lui, et le remercia beaucoup de l'honneur qu'il lui faisoit : il le félicitoit en même temps de son goût pour la musique, *au lieu que les autres*, lui disoit-il, *s'en étoient allés dès qu'ils avoient entendu le son de la cloche* ⟨3⟩. — *Que me dites-vous là !* répondit le sourd en l'interrompant : *est-ce que la*

pareil prodige avoit lieu chez les habitans d'Iasus, et il finit par dire avec son excellent sens, et en se servant d'une expression aussi forte qu'originale, que, *pour croire à de pareils miracles, il faut avoir un esprit endurci à la bêtise*, ἀπηλγηκυίας ψυχῆς.

⟨1⟩ C'est la petite île d'Aassem-kalasi. G.

⟨2⟩ On trouve encore chez Plutarque un exemple de l'usage d'annoncer par la cloche l'arrivée et le débit de la marée dans le marché. Casaubon en fait la remarque; mais il cite le passage de Plutarque tel qu'il l'a trouvé, et tel qu'on le trouve encore, altéré par les copistes : φιλόψους λέγομεν .... τοὺς περὶ τὴν ἰχθυοπωλίαν ἈΝΑΔΙΔΟΝΤΑΣ ἑκάστοτε, καὶ τοῦ κώδωνος ὀξέως ἀκούοντας [1]. Comme ce mot, ἀναδιδόντας, ne peut rien signifier dans cette phrase, les uns ont proposé de le changer en διατρίβοντας, d'autres en ἀναλίσκοντας. Il me semble qu'une correction plus simple seroit d'y lire ἈΛΥΟΝΤΑΣ (ou même ἘΝΑΛΥΟΝΤΑΣ) ; car le sens ne peut être que celui-ci : *Nous donnons le nom de philopses* [amateurs de poissons] à *ceux qui* ERRENT AVEC INQUIÉTUDE *autour du marché aux poissons, et qui sont les premiers à entendre le son de la cloche.*

⟨3⟩ Ἅμα ΤΩΙ κώδωνος. Notre manuscrit 1393 porte ἅμα ΤΟΥ κώδωνος. Ces deux leçons fautives suffisent pour nous conduire à la véritable phrase de Strabon, laquelle est ἅμα ΤΩΙ ΤΟΥ κώδωνος.

[1] *Plutarch. Symposiac.* lib. IV, quæst. 4, §. 2.

PAGE 658. *cloche a déjà sonné! — Mais oui*, repartit le chanteur. — *Dans ce cas*, répliqua le sourd, *je vous souhaite le bon jour.* Et il s'en alla comme les autres.

Iasus est la patrie du dialecticien Diodore, surnommé d'abord faussement *Cronus ;* car c'étoit son maître Apollonius qui s'appeloit ainsi : mais la célébrité ‹1› du véritable Cronus fit qu'on appliqua ensuite ce surnom à son disciple.

Après Iasus est le cap Posidium ‹2› des Milésiens *. Dans l'intérieur des terres on trouve encore trois villes remarquables; savoir, Mylasa, Stratonicée et Alabanda ‹3› : il n'y a plus ensuite

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 266 et 272.*

‹1› Le texte dit tout le contraire, *mais l'obscurité du véritable Cronus, διὰ τὴν* ἈΔΟΞΊΑΝ ΤΟῦ *κατ' ἀλήθειαν Κρόνου*, et cette leçon invariable dans tous les manuscrits et les imprimés a été suivie par tous les interprètes anciens et modernes. Malgré cet accord, j'ai cru qu'il falloit lire ΕὐΔΟΞΊΑΝ ΤΟῦ, *célébrité*, et je me suis borné à cette correction, quoiqu'il me paroisse très-probable qu'il faut encore y ajouter la préposition, en lisant, ΕὐΔΟΞΊΑΝ ἈΠΌ ΤΟῦ, dans ce sens : *mais la célébrité de Diodore fit qu'on lui appliqua ensuite le surnom du véritable Cronus.* En effet, quelle que fût la célébrité d'Apollonius, il est probable que celle de son disciple Diodore l'éclipsa. Excepté ce témoignage de Strabon, qu'il répète au livre XVII [1], et une simple mention du nom dans Diogène de Laerte [2], nous ne connoissons presque rien sur Apollonius. Diodore, au contraire, est souvent cité par divers écrivains, non-seulement comme un très-habile dialecticien [3], mais encore comme philosophe [4], et qui plus est, comme un homme qui poussa l'amour des lettres jusqu'à instruire ses cinq filles, dont on nous a même conservé les noms [5]. Pour ne rien dissimuler, je dois rapporter une anecdote sur Diodore qui, quoiqu'elle ne confirme point la leçon du texte, pourroit bien infirmer mes corrections. Ce Diodore, dit-on [6], mourut de chagrin à la suite d'une dispute qu'il eut avec le philosophe Stilpon, en présence de Ptolémée-Soter, roi d'Ægypte, et dans laquelle, ayant eu le dessous, il eut l'affront d'être qualifié par ce prince de *Cronus.* Ce mot, qui, comme surnom ou sobriquet, ne signifioit ou finit par ne signifier plus rien, a été d'abord employé comme une épithète synonyme d'*ἐσχατόγηρως*, *extrêmement vieux*, et ensuite comme un terme injurieux, équivalent au mot *radoteur* [7]. Strabon auroit-il fait allusion à cette anecdote! Je ne le crois point; et quand même cela seroit vrai, on pourroit bien rendre l'*ἀδοξίαν* par *perte de réputation*, ou *déshonneur:* mais cette explication supposeroit encore la nécessité d'ajouter quelques autres mots au texte, pour qu'on pût en tirer un sens exprimé à-peu-près de cette manière : *mais un déshonneur qu'il avoit essuyé fit qu'on lui appliqua &c.*

‹2› Le cap de l'Arbre. G.

‹3› *Mylasa* porte encore le même nom, on l'appelle aussi Marmora. — *Stratonice* est

[1] Pag. 838 du texte Grec. = [2] Lib. II, segm. 3. = [3] *Cicer. de Fato*, cap. 6. = [4] Idem, *Epistol. ad divers.* lib. IX, epist. 4, et *Sext. Empiric.* passim. = [5] Voyez *Clem. Alexandr. Stromat.* lib. IV, pag. 523. = [6] *Diogen. Laert.* lib. II, segm. 111. — Conf. *Plin.* lib. VII, cap. 53. = [7] Voyez *Commentar.* in *Aristoph. Plut.* vers. 581, vol. I, pag. 308, edit. Beck, 1809.

que des bourgs, les uns de la banlieue de ces dernières, les autres de la banlieue des villes maritimes ; tels sont Amyzon, Héraclée, Euromos et Chalcetor <1>, lieux de peu d'importance. PAGE 658.

S. XVII. Mylasa.

MYLASA est située dans une plaine très-fertile. Elle est dominée par une montagne où il y a une carrière de fort beau marbre blanc : c'est sans contredit un grand avantage pour la ville, d'avoir si près et en si grande abondance des matériaux nécessaires pour la construction de ses bâtimens, et sur-tout pour celle des temples et d'autres édifices publics ; aussi est-elle une des villes les plus décorées de portiques et de temples magnifiques. PAGE 659.

Mais on ne peut songer sans étonnement au manque de jugement de ceux qui ont placé cette ville précisément au fond d'un précipice. Aussi raconte-t-on qu'un gouverneur de la province dit, dans la surprise que lui causa la vue d'une pareille position : « Est-il possible que celui qui jeta les fondemens de cette » ville, n'en ait pas eu honte, s'il n'en a pas eu peur » <2> !

Les Mylasiens ont deux temples de Jupiter, l'un sous le nom de Jupiter *Osogo*, l'autre sous celui de Jupiter *Labrandène* <3>. Le

Eski-chehr. — La position d'*Alabanda* m'est inconnue. G.

<1> *Chalcetor*, Χαλκήτωρ, leçon constante des imprimés et des manuscrits, confirmée par les interprètes anciens et modernes, que M. Tzschucke s'est pressé, d'après une correction de Mannert, de changer en Χαλκήτορα, *Chalcetora*, par la raison, dit-il, que ci-dessus [1] Strabon a employé la forme Χαλκητόρων, *Chalcetorôn*. Mais cette forme est précisément le génitif de Χαλκήτορες, *Chalcetores*, pluriel masculin, dont le singulier est Χαλκήτωρ. La différence n'est donc que dans le nombre ; et nous avons vu [2] que cette variation a lieu dans les noms de plusieurs autres villes. S'il falloit changer le texte de Strabon, j'écrirois plutôt Χαλκητόρειον, *Chalcetorium*, au neutre singulier ; et dans l'autre passage de Strabon que je viens de citer, je changerois le Χαλκητόρων en Χαλκητορείῳ. Étienne de Byzance ne connoît que ces deux formes Χαλκήτορες et Χαλκητόρειον, et les applique à une ville de Crète, dont il est probable que le *Chalcetor* de Carie est une colonie. Le village de Carie nommé aujourd'hui *Tarismanla* peut bien représenter l'ancien *Chalcetor* [3].

<2> Il faut lire, *εἰ μὴ ἐφοβεῖτο*, ἆρ' (et non pas ἄρ') οὐδ' ᾐσχύνετο ; avec le point interrogatif.

<3> *Osogo* . . . *Labrandène*. Pausanias écrit le premier nom, *Ogoa* [4]. A l'égard du second,

[1] Pag. 276. = [2] *Suprà*, pag. 330, not. 5. = [3] *Chandler*, *Voyage dans l'Asie min.* tom. II, pag. 248, not. 27 de la traduction Française. = [4] *Pausan.* lib. VIII, cap. 10.

PAGE 659. premier est dans la ville [même de Mylasa]; le second à *Labranda*, bourg éloigné de Mylasa, et situé dans cette partie de la montagne que l'on traverse pour aller d'Alabanda à Mylasa. Ce bourg renferme un ancien temple et une statue de *Jupiter Stratius* ‹1›, pour lequel les Mylasiens, ainsi que les habitans des villes environnantes, ont une grande vénération. Un chemin pavé, long d'environ 60 stades ‹2›, conduit du temple à Mylasa; on le nomme le chemin sacré, et il sert aux processions qu'on fait en l'honneur du dieu. Les prêtres du temple sont choisis parmi les plus notables des Mylasiens, et conservent cette dignité toute leur vie.

Ces deux temples appartiennent à la ville de Mylasa: mais il y en a un troisième, sous le nom de Jupiter Carien *, lequel est commun à tous les Cariens, qui y admettent aussi les Lydiens et les *Mysi*, à cause du lien de fraternité qui les unit à ces deux peuples *.

On dit que Mylasa étoit anciennement un bourg, et qu'elle fut la patrie et le lieu de la résidence d'Hécatomne *, roi des

* *Voyez* Hérodote, lib. I, cap. 171.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 106*, not. 4.

* Il faut lire, τῶν περὶ τὸν Ἑκατόμνων.

selon Plutarque, qui l'écrit *Labradeus*, il vient de la hache que portoit la statue de Jupiter, et qui dans la langue des Cariens se nommoit *Labrys* [1]. Ælien, au contraire, le dérive du mot Grec λάβρος *[labrus]*, épithète d'une pluie à verse, parce que Jupiter avoit fait tomber dans ces lieux une pareille pluie [2]; et Tertullien, d'un homme nommé *Labradeus*, qui secourut Jupiter dans une guerre [3]. C'est vraisemblablement le même que *Labrandus*, un des trois Curètes qui vinrent dans la Carie [4].

‹1› *Jupiter Stratius* signifie proprement *Jupiter des armées*. C'étoit un *Dieu Sabaoth*. Mais le surnom de *Stratius* étoit encore appliqué, et avec plus de raison, à Mars [5]. Il n'est question ici que d'un seul temple de Labranda, quoique le dieu qui l'habitoit portât deux surnoms, celui de *Stratius* et celui de *Labrandène*. Il ne faut pas cependant confondre, comme a fait Ælien [6], ce temple avec celui de *Jupiter Carien*, dont Strabon va parler dans le paragraphe suivant.

‹2› Le texte portoit *σχεδόν τι ὀκτὼ καὶ ἑξήκοντα σταδίων*, *environ soixante-huit stades*, leçon confirmée par Ælien [7]. Mais, comme Strabon ne se sert de l'expression σχεδόν τι, *environ*, qu'avec les nombres ronds, il faut lire, à l'aide de quelques manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, σχεδόν τι ἑξήκοντα, *environ soixante*.

[1] *Plutarch. Quæst. Græc.* pag. 204, vol. VII, edit. Reiske. = [2] *Ælian. de natur. animal.* lib. XII, *cap.* 30. = [3] Voyez *Berkel.* ad *Stephan. Byzant.* in Λάβρανδα. = [4] *Etymologic. magn.* pag. 389. = [5] *Plutarch. Amator.* vol. IX, pag. 35, edit. Reiske, et *Phot. Lexic.* in Στράτιος = [6] *De natur. animal.* lib. XII, cap. 30. = [7] *Idem, ibid.*

Cariens : elle avoisine cette partie de la côte où est Physcus, qui sert de port aux Mylasiens *.

PAGE 659.

* *Voyez* Chandler, Voyage dans l'Asie min. tom. II, pag. 245. not. 10 de la trad. Franç.

§. XVIII.

Hommes illustres de Mylasa.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 261.*

MYLASA a eu de nos jours des hommes illustres, orateurs et démagogues à-la-fois, Euthydème et Hybréas *. Le premier, héritier des grandes richesses et de la haute considération qu'avoient acquises ses ancêtres, ajouta à ces avantages le talent de la parole, et jouit d'une réputation brillante, non-seulement dans sa patrie, mais dans toute l'Asie.

Quant à Hybréas, son père, comme il le disoit lui-même à ses élèves, et comme tous les Mylasiens en avoient été témoins, ne lui avoit laissé qu'une mule et un muletier pour la charger du bois [qu'il vendoit par la ville]. Hybréas, soutenu pendant quelque temps par cette ressource, alla prendre les leçons de Diotrèphe d'Antioche. A son retour [à Mylasa], il s'attacha au magistrat qui avoit soin de la police, et, après y avoir fait quelques petits gains, il voulut se mêler des affaires civiles, et suivit le barreau. Il ne tarda point à augmenter son crédit, et se fit admirer, même pendant la vie, mais plus encore après la mort d'Euthydème, au point qu'il devint l'arbitre de la ville : car Euthydème, tant qu'il vécut, l'emporta toujours sur lui par son influence et par l'utilité des services qu'il rendoit à la ville ‹1› et qui pouvoient faire excuser sa conduite un peu despotique. On cite avec éloge ce qu'Hybréas lui dit un jour en finissant une harangue : « Euthydème, tu » t'es fait un mal nécessaire pour notre ville ; car nous ne pouvons » vivre ni avec toi, ni sans toi ‹2›. »

‹1› Τῷ παρακολουθεῖν τὸ χρήσιμον. L'expression seroit plus régulière et même plus élégante, si c'étoit τῷ παρακολουθοῦντι χρησίμῳ.

‹2› Hybréas parodioit ici un passage d'Aristophane. Dans une pièce de ce poëte comique, des vieillards réconciliés avec les femmes leur adressent la parole, et, après quelques légers reproches, ils finissent par leur dire : « C'est avec raison que le pro- » verbe dit qu'*on ne peut vivre ni avec les* » *scélérats, ni sans les scélérats.* »

Κἄστ' ἐκεῖνο τοὔπος ὀρθῶς, κοὐ κακῶς εἰρημένον·
Οὔτε σὺν πανωλέθροισιν, οὔτ' ἄνευ πανωλέθρων *.

* *Aristophan. Lysistr.* vers. 1038.

PAGE 660.

Hybréas, après être parvenu à une grande puissance et avoir acquis la réputation d'un bon citoyen et d'un habile orateur ‹1›, échoua dans ses projets contre Labiénus[a]; car les habitans des autres villes, hommes paisibles et sans armes, n'opposèrent aucune résistance à ce général, en le voyant venir escorté de troupes et secondé par ses alliés les Parthes, qui s'étoient déjà rendus maîtres de l'Asie. Il n'y eut que Zénon de Laodicée et Hybréas [de Mylasa], tous deux orateurs, qui, ne voulant point lui céder, soulevèrent contre lui leurs villes.

[a] Voyez Dion. Cass. lib. XLVIII, cap. 24-26.

Hybréas alla même jusqu'à provoquer Labiénus, jeune homme susceptible d'emportement et plein de vanité: celui-ci s'étant proclamé empereur Parthique[b], *Et moi aussi*, dit Hybréas, *je me proclame empereur Carique.* Cela fit que Labiénus, qui avoit tiré de l'armée Romaine cantonnée en Asie quelques corps de troupes, fondit à leur tête sur Mylasa. Il n'y trouva point Hybréas, qui s'étoit sauvé à Rhodes; mais il pilla et détruisit sa maison, remarquable par sa construction et par son mobilier magnifique, et maltraita de même toute la ville. Après que Labiénus eut quitté l'Asie, Hybréas retourna dans son pays, où il rétablit ses affaires et celles de la ville. En voilà assez sur Mylasa.

[b] Voyez idem, ibid. et Plutarch. in Anton, §. 28.

§. XIX. Stratonicée.

STRATONICÉE est une colonie Macédonienne : les rois l'ont aussi décorée d'édifices magnifiques. On trouve dans le territoire des Stratonicéens deux temples : l'un, consacré à Hécate*, est à Lagines, où tous les ans on tient une grande

* Diane.

‹1› Hybréas s'opposa, entre autres, avec succès aux exactions de Marc-Antoine, en lui ouvrant les yeux sur les dilapidations des collecteurs des contributions. Au rapport de Plutarque [1], lorsqu'Antoine voulut mettre de nouveaux impôts sur les villes de l'Asie, déjà épuisées, Hybréas lui représenta qu'elles venoient de payer deux cents talens, et finit par lui dire : *Si l'on ne vous a point remis cette somme, demandez-la à vos receveurs; si l'ayant reçue, vous ne l'avez plus, c'en est fait de nous.*

[1] In *Anton.* §. 24.

foire;

foire ; l'autre, près de la ville de Stratonicée, consacré à Jupiter *Chrysaoreus* ‹1›, appartient à tous les Cariens : c'est là qu'ils s'assemblent pour offrir des sacrifices, et pour délibérer sur leurs affaires communes. Leur association, composée de bourgs, est connue sous le nom de *Chrysaoreum*. Les cantons qui possèdent le plus de bourgs, ont aussi dans l'assemblée générale le plus de voix ; comme, par exemple, celui des Céramiètes. Les Stratonicéens, quoiqu'ils ne soient point d'origine Carienne, sont aussi admis dans cette association, par la raison qu'ils possèdent quelques bourgs dépendans du *Chrysaoreum*. PAGE 660.

Un homme célèbre sorti de Stratonicée, fut, du temps de nos aïeux, l'orateur Ménippe, surnommé *Catocas*. Cicéron, dans un de ses ouvrages *, où il le compare à Xénoclès * et à d'autres orateurs du même temps, le loue comme le plus habile de tous ceux de l'Asie qu'il avoit entendus.

* In Bruto, cap. 91.
* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 215.

Il existe encore une autre Stratonicée surnommée *près du Taurus ;* c'est une petite ville voisine de cette montagne.

§. XX. Alabanda.

ALABANDA est située de même au pied de deux collines, qui sont disposées de manière qu'elles lui donnent la forme d'un âne bâté. Aussi Apollonius Malacus, voulant plaisanter sur la position de cette ville et sur la prodigieuse quantité de scorpions qu'on y trouve, disoit-il qu'Alabanda étoit un âne chargé de scorpions ‹2›.

‹1› *Chrysaoreus*, Χρυσαορέως, au nominatif Χρυσαορεύς. Ce surnom de Jupiter, qui devroit plutôt être écrit Χρυσάωρ, *Chrysaor*, ou Χρυσάορος, *Chrysaorus*, signifie, *armé d'une épée d'or* ou *dorée*. Homère [1] et Pindare [2] le donnent à Apollon. La sœur de ce dieu, nommée *Artemis* ou *Hécate* (Diane), étoit aussi qualifiée de *Chrysaoros* dans le temple qu'elle avoit sur la côte de l'Eubée, et qui étoit nommé *Artemisium* [3]. Mais pour ces deux divinités, qui sont le soleil et la lune, ce mot signifie *possesseurs d'arcs* ou *de traits dorés*, représentés par les rayons qu'elles dardent.

‹2› *Située de même... un âne chargé de scorpions.* J'ai suivi, à peu de chose près, le sens que Xylander a donné à cette partie du texte; mais peut-être est-il de mon devoir de ne passer sous silence ni les variantes présentées par les manuscrits, ni les diverses

[1] *Iliad.* lib. V, vers. 509. = [2] *Pyth.* carm. V, vers. 139. = [3] *Herodot.* lib. VIII, cap. 77.

PAGE 660. Cette ville et celle de Mylasa, de même que toute la chaîne de montagnes qui les sépare, sont pleines de ces insectes.

PAGE 661. Les habitans d'Alabanda sont adonnés au luxe et à la débauche; et l'on y trouve un grand nombre de chanteuses.

Les hommes célèbres sortis de cette ville, sont deux orateurs; savoir, Ménéclès, dont nous avons déjà parlé *, et son frère Hiéroclès, de même qu'Apollonius et Molon, qui passèrent ensuite à Rhodes *.

* Voyez ci-dessus, pag. 331.

* Voyez ibid.

§. XXI.
Origine et langue des Cariens.

[a] Voyez Hérodote, liv. I, chap. 171.

PARMI le grand nombre de traditions qui concernent les Cariens, la plus généralement adoptée [a] est qu'ils étoient soumis à

versions qui en sont résultées. Voici d'abord le texte d'après la rédaction de M. Tzschucke: Ὑπόκειται λόφοις ΔΥΣΙ΄, ΣΥΓΚΕΙΜΕΝΟΙΣ οὕτως, ὥστ᾽ ὄψιν παρέχεσθαι ΚΑΝΘΗΛΙΟΥ ΚΑΤΕΣΤΡΩΜΕΝΟΥ ... σκορπίων κανθήλιον κατεστρωμένον· ce que Xylander a rendu ainsi : *Subjecta est tumulis quibusdam ita inclusis* [d'après la variante ΤΙΣΙ΄, ΣΥΓΚΕΚΛΕΙΣΜΕΝΟΙΣ], *ut speciem instrati aselli referat ... esse aiebat asellum scorpiis onustum.* Mais l'auteur de l'ancienne version Latine avoit dit : *Duobus montibus subjecta est, ita dispositis, ut cistæ inversæ aspectum exhibeant ... dixit eam esse cistam inversam scorpionibus plenam ;* et le traducteur Italien : *Sottoposta à certi poggi talmente insieme chiusi, che fa la vista d'una cesta rovesciata ... disse che ell' era una cesta rovesciata di scorpioni.* Ces deux anciennes versions ne diffèrent qu'en ce que l'Italienne suit la leçon ΤΙΣΙ΄, ΣΥΓΚΕΚΛΕΙΣΜΕΝΟΙΣ de Xylander, tandis que la Latine exprime le ΔΥΣΙ΄, ΣΥΓΚΕΙΜΕΝΟΙΣ du texte ; mais elles s'accordent non-seulement à lire ΚΑΝΘΗΛΙΟΥ ΚΑΤΕΣΤΡΑΜΜΕΝΟΥ, et un peu plus loin, ΚΑΝΘΗΛΙΟΝ ΚΑΤΕΣΤΡΑΜΜΕΝΟΝ, leçon que présentent plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, mais encore à donner au premier mot de ces deux variantes la signification de *panier* ou de *manne.* Il est vrai qu'Henri Étienne [1] semble approuver cette signification ; mais il ne s'appuie que sur cet unique endroit de Strabon. Κανθήλιος au masculin (d'où les Romains ont formé leur *cantherius* pour désigner un cheval hongre) ne signifie chez les Grecs qu'un âne ; ce n'est que le neutre et le pluriel κανθήλια qui a signifié d'abord le *bât* d'un âne, exprimé de même en latin par le pluriel *clitellæ*, et ensuite les *mannes* qu'on attache aux deux côtés du bât, lorsqu'on veut charger l'âne [2]. D'un autre côté, le mot κατεστραμμένον exprime, en vertu de sa composition, le terme *renversé*, et dès-lors il conviendroit plutôt à une manne qu'à un âne, au lieu que je doute qu'on ait employé le composé κατεστρωμένον dans le sens de *bâté ;* le simple ἐστρωμένον auroit suffi en pareil cas. Quoi qu'il en soit, si quelqu'un préféroit le sens des anciennes versions, ce sens pourroit s'exprimer ainsi : *située au pied de deux collines disposées de manière qu'elles lui donnent la forme d'une manne renversée... disoit-il qu'elle étoit une manne pleine de scorpions [qu'on auroit] renversée.*

[1] *Thesaur. ling. Græc.* tom. II, pag. 57. = [2] Voyez *Hésychius* in Κανθήλια.

Minos, qu'à cette époque ils étoient connus sous le nom de Léléges *, et qu'ils habitoient les îles. Ayant ensuite passé sur le continent, ils occupèrent une bonne partie de la côte et de l'intérieur des terres, après en avoir chassé les anciens possesseurs, qui étoient aussi pour la plupart des Léléges et des Pélasges. Ils furent enfin, à leur tour, dépossédés d'une partie de leur pays par les Grecs; savoir, les Ioniens et les Doriens *.

Page 661.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 110.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 266 et suiv.*

Que le métier de la guerre ait été l'occupation favorite des Cariens, c'est ce que prouvent les anses de cuir ajoutées aux boucliers, les figures dont on les orne, et les panaches, [toutes choses de leur invention] auxquelles on donnoit le surnom de Cariques [a]; témoin ce passage d'Anacréon, *Allons, passez la main dans l'anse Carique du bouclier;* et cet autre d'Alcée, *Secouant son panache Carique.*

[a] *Voyez* Herodote, liv. I, chap. 171.

Dans ce vers d'Homère, *Nastès* * *conduisoit les Cariens barbarophones* **, on trouve étrange que ce poëte, qui connoissoit tant de peuples barbares, n'ait donné l'épithète *barbarophones* qu'aux seuls Cariens, et qu'il n'ait désigné aucun autre peuple [par cette épithète, ou] par le simple mot *barbares;* car je crois que Thucydide * se trompe, quand il dit qu'à cette époque le nom de *barbares* n'étoit pas en usage, par la raison que celui de *Grecs* n'étoit pas encore un nom collectif qui désignât tous les peuples de la Grèce, par opposition à ceux qui n'étoient point Grecs. Pour prouver cette erreur de Thucydide, il suffit de citer ce passage d'Homère, *De cet homme dont la renommée est répandue dans l'Hellas* [a] *et dans Argos* [b]; et cet autre, *Mais si tu veux aller à l'Hellas et à Argos* [c]. D'ailleurs, si le nom de *barbares* n'existoit pas, d'où devoit donc dériver le [composé] *barbarophones!*

* Le texte porte mal-à-propos *Masthlès.* *Voyez* Iliad. lib. II, vers. 867.

** C'est-à-dire, *qui parlent un langage barbare.*

* *Voyez* ci-dessus, tom. III, *pag. 226 et suiv.* de la traduct. Française.

[a] La Grèce.

[b] Odyss. lib. I, v. 344.

[c] *Ibid.* lib. XV, v. 80.

Le grammairien Apollodore n'est pas moins dans l'erreur, lorsqu'il dit que ce nom, commun à plusieurs peuples, n'étoit appliqué qu'aux Cariens seuls, en signe de mépris, par les Grecs, et sur-tout par les Ioniens, qui les haïssoient à cause des fréquentes

Page 661.

guerres [qu'ils avoient à soutenir contre eux]. Si cela étoit, ils auroient dû les nommer simplement *barbares;* et nous demandons alors pourquoi Homère se sert du nom de *barbarophones,* et pas une seule fois de celui de *barbares.*

On répond à cela que le pluriel de ce nom est repoussé par la mesure du vers. Passe pour le génitif pluriel *; mais le nominatif** y pouvoit être aussi bien employé que le mot *Dardani* dans ce vers, *Les Troyens, les Lyciens et les Dardani* [a], et que celui de *Troïoi* [Troyens] dans celui-ci, *Ce que valent les chevaux Troyens* [b].

* Βαρβάρων, qui ne peut faire un dactyle.
** Βάρβαροι, qui peut faire un dactyle, s'il est suivi d'une voyelle.
[a] Iliad. lib. XI, vers. 286.
[b] *Ibid.* lib. V, v. 222.

Ce n'est pas non plus [comme d'autres prétendent] parce que la langue des Cariens est la plus rude de toutes les langues, qu'ils avoient été qualifiés de *barbarophones;* elle ne l'est point; et d'ailleurs elle est mêlée de beaucoup de mots Grecs, comme dit Philippe ‹1›, auteur d'une histoire de Carie.

Je pense que le terme *barbare* fut, dans son origine, formé par onomatopée, pour désigner une prononciation pénible, dure et rude, de même que les termes *battarizein* *, *traulizein* ** et *psellizein* *; car nous sommes portés par un singulier instinct à donner aux divers sons qui frappent nos oreilles, des noms qui expriment leur nature par des inflexions semblables de notre voix. Aussi les sons sont-ils ceux dont la nomenclature présente le plus

* Balbutier.
** Bégayer.
* Bredouiller.

‹1› Philippe, auteur de cette histoire, intitulée, selon Athénée [1], *des Cariens et des Lélèges,* étoit de *Theangela,* ville de Carie. Pline nomme cette ville avec cinq autres qu'Alexandre le Grand avoit soumises à la juridiction d'Halicarnasse : *Sex oppida contributa ei sunt ab Alexandro, Theangela, Sibde, Medmassa, Euranium, Pedasum, Telmessum* [2]. On pourroit soupçonner d'erreur Étienne de Byzance, ou du moins son copiste, quand il cite un Philippe originaire de Medme, Μέδμη, ville d'Italie, comme auteur d'un traité *sur les vents.* Comme ce Philippe n'est point connu d'ailleurs, et que le nom de la ville de *Medmé* est placé dans le Lexique d'Étienne immédiatement après celui de *Medmasus,* Μέδμασος, ville de Carie, il est possible que le nom de Philippe ait passé d'un article à l'autre, et que l'auteur du traité *des Cariens et des Lélèges* et du traité *sur les vents* soit le même, lequel étoit natif de *Theangela,* selon les uns, ou, selon d'autres qu'Étienne aura suivis, de *Medmasus,* ville qui ne devoit guère être éloignée de cette dernière. Au reste, la Medmé d'Étienne est celle que Strabon [3] nomme *Medama.*

[1] Lib. VI, pag. 271. = [2] *Plin.* lib. V, cap. 29. = [3] Tom. II, pag. 306 de la traduction Française.

PAGE 662.

grand nombre d'onomatopées, comme, par exemple, [le verbe] *kelaryzein* *, [les noms] *clangé* **, *psophus* ***, *boé* ****, et *crotus* *****, dont la plupart sont même déjà employés dans un sens propre et déterminé ‹1›.

* Bruire.
** Glapissement.
*** Fracas.
**** Cri.
***** Claquement.

Ainsi, comme tous ceux qui ont une prononciation grasse étoient nommés *barbares*, on crut avoir observé plus particulièrement ce défaut chez les peuples étrangers, je veux dire, les peuples différens des Grecs. On les appela donc particulièrement *barbares*, nom qui n'étoit dans le commencement qu'un terme injurieux, destiné à désigner des hommes qui ont une prononciation grasse ou rude, mais que dans la suite nous avons employé abusivement comme un nom ethnique, commun à tous ceux qui n'étoient point Grecs : car la grande communication qui s'établit avec ces peuples, et l'habitude de les entendre parler, firent remarquer que cette prononciation [étrange à nos oreilles] n'étoit point l'effet de quelque vice des organes de la voix, mais qu'elle tenoit à la nature des dialectes de ces peuples.

Mais il existe dans la langue de nous autres Grecs une autre espèce de prononciation vicieuse, à laquelle on pourroit donner le nom de *barbarostomie* *: c'est lorsque quelqu'un parmi nous, voulant parler grec, ne s'exprime point suivant les règles, mais qu'il prononce les mots comme les barbares qui commencent à apprendre notre langue ; ce qui nous arrive aussi à nous-mêmes

* Mot composé de *βάρβαρος*, *barbare*, et de *στόμα*, *bouche*.

‹1› *Aussi les sons … et déterminé.* J'ai ajouté les deux derniers mots pour rendre plus claire la pensée de Strabon, qui est celle-ci : le mot *clangé*, par exemple, qui, comme onomatopée, fut d'abord employé pour exprimer les sons de divers animaux, et même des corps en collision, a été dans la suite restreint à signifier le cri des aigles et des grues. Je remarquerai, en passant, que le texte dans cet endroit est arrangé d'une manière vraiment barbare : ὁμογενὲς ἭΔΗ καὶ ΠΑΕΟΝΑΖΟΥΣΙ ΜΕΝ ἘΝΤΑΥΘΑ... καὶ κλαγγὴ ΔΕ, καὶ ψόφος, κ. τ. λ. Il faut lire : ὁμογενές· Ἡ ΔΗ καὶ ΠΛΕΟΝΑΖΟΥΣΙΝ ἘΝΤΑΥΘΑ .... καὶ κλαγγὴ, καὶ ψόφος, en changeant l'ἤδη en ᾗ δὴ, et en retranchant les deux particules, la première (ΜΕΝ), parce qu'elle embarrasse le sens et qu'on voit d'ailleurs clairement la source de l'erreur des copistes, et la seconde (ΔΕ) par la même raison, et parce qu'elle manque en effet dans un manuscrit de Médicis.

PAGE 662. [je veux dire, de prononcer mal les mots], lorsque nous voulons apprendre les langues de ces peuples.

Cet inconvénient eut sur-tout lieu chez les Cariens ; car, lorsque les autres peuples n'avoient encore aucune communication avec les Grecs, et ne se soucioient pas de vivre ou de parler à la grecque, si ce n'est un petit nombre de personnes qui, de temps en temps et comme par hasard, se mêloient avec quelques-uns d'eux, les Cariens, qui servoient dans les guerres pour de l'argent, s'étoient déjà répandus dans toute la Grèce. Dès-lors on les qualifioit de *barbarophones;* mais ce nom leur fut plus particulièrement appliqué, d'abord depuis qu'ils eurent habité les îles, où ils étoient confondus avec les Grecs, et ensuite lorsqu'ils furent obligés de passer en Asie, où, par l'arrivée des Ioniens et des Doriens, ils se trouvèrent encore dans la nécessité de demeurer

PAGE 663. avec des Grecs.

De là vient encore le mot *barbarizein,* que nous employons pour désigner les vices d'expression, non de ceux qui parlent la langue des Cariens, mais de ceux des Grecs qui parlent mal leur langue; et c'est dans ce sens qu'il faut entendre le [verbe synonyme] *barbarophonein* et le [nom] *barbarophones.* Le *barbarizein*,* formé à l'instar du verbe *carizein *,* a été ensuite adopté par ceux qui ont composé des grammaires Grecques [comme un terme technique], de même que le *solæcizein *,* soit que ce terme vienne du nom de *Soli *,* soit qu'il ait une autre origine.

* Commettre un barbarisme.
* Parler la langue Carienne.
* Commettre un solécisme.
* Ville de Cilicie. Voyez Diogen. Laert. lib. 1, segm. 51.

§. XXII. Mesure des distances de quelques villes de la Carie et de l'Ionie.

SUIVANT Artémidore, la route depuis la ville de Physcus, qui est située sur la côte opposée à l'île de Rhodes, jusqu'à Éphèse, est ainsi mesurée : de Physcus à Lagines, 850 stades ; de là à Alabanda, 250; de là à Tralles, 160. C'est à moitié chemin d'Alabanda à Tralles que passe le Mæandre, et c'est aussi là que se termine la Carie; de sorte que depuis Physcus jusqu'à ce fleuve, par le chemin qui conduit à Éphèse, on compte en tout

1180 stades ‹1›. Ensuite, depuis le fleuve, à l'endroit où commence l'Ionie, par le même chemin, jusqu'à Tralles, il compte 80 stades; de là à Magnésie, 140; de là à Éphèse, 120; de cette dernière ville à Smyrne, 320 *, et de Smyrne à Phocée et aux frontières de l'Ionie, moins de 200 ‹2›; en sorte que l'Ionie, selon Artémidore, auroit en longueur un peu plus de 800 stades ‹3›. PAGE 663.

* *Voyez ci-dessus, pag. 266.*

Mais comme Éphèse est le point de départ d'un chemin public très-fréquenté par tous ceux qui voyagent vers l'orient, Artémidore décrit ‹4› aussi ce chemin [de la manière suivante]:

‹1› L'addition des sommes partielles donne 1260 stades; mais il faut observer que les 80 stades qui manquent, sont la distance du Mæandre à la ville de Tralles, séparée par ce fleuve de celle d'Alabanda, comme Strabon va le dire bientôt. Il en est de même des mesures qui suivent, depuis le fleuve jusqu'aux frontières de l'Ionie; l'addition des sommes partielles donne 860 stades, que Strabon exprime pâr *un peu plus de 800 stades*, parce qu'en effet il avoit évalué l'espace qui sépare Smyrne de Phocée à *moins de 200 stades*. Au reste, il faut consulter sur ces mesures les notes ajoutées à la traduction Française du Voyage de Chandler [a].

‹2› L'ensemble de cet itinéraire depuis *Physcus* jusqu'à Phocée, est d'environ 2040 stades, et peut s'évaluer à une cinquantaine de lieues. Mais les mesures partielles ne s'accordent avec aucune de nos cartes modernes. G.

‹3› *Selon Artémidore, auroit en longueur un peu plus de 800 stades.* Le texte porte, *ἐπὶ ἂν* ΚΑΤΑ' ΤΑΥΤΟ' Ἡ *μικρῷ πλεῖον τῶν ὀκτακοσίων*. Les mots *κατὰ ταὐτὸ* (ou, selon quelques manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, *κατ' αὐτὸ*) doivent indubitablement être changés en ΚΑΤ' ΑΥΤΟ'Ν, *selon lui*, c'est-à-dire, *Artémidore*. Il n'en est pas de même de la particule disjonctive Ἢ, *ou*, qui suit immédiatement. En la retranchant, on rendra la phrase plus régulière; et il faut avoir trop peu d'habitude des manuscrits, pour ne pas sentir qu'elle n'est autre chose que cette lettre N qui devoit terminer le mot ΑΥΤΟ'Ν. Mais si l'on veut absolument la conserver, parce qu'elle existe dans tous les manuscrits, et que tous les traducteurs anciens et modernes l'ont conservée, il faut nécessairement supposer dans le texte une lacune, ΚΑΤ' ΑΥΤΟ'Ν — Ἢ *μικρῷ πλεῖον τῶν ὀκτακοσίων*, *selon Artémidore — ou un peu plus de 800 stades*, qu'on pourroit remplir par le nombre de 860 stades, qui seroit la juste somme des distances partielles. Xylander y a mis le nombre de 800, en supposant vraisemblablement, non pas une lacune, mais une transposition dans le texte, qui aura été conçu auparavant de cette manière, *ὀκτακοσίων*, Ἢ *μικρῷ πλεῖον*, *octingentorum stadiorum, vel non multò major.*

‹4› *Artémidore décrit aussi ce chemin de la manière suivante.* J'ai ajouté le nom d'Artémidore, parce que c'est de lui que Strabon a pris toutes ces mesures. Le texte tel qu'il est, *καὶ* ΤΑΥ'ΤΗΙ ΜΕ'Ν ἘΠΕΣΤΙΝ, ne signifie

[a] Tom. II, pag. 250 et 254.

Page 663. [D'Éphèse] à Caroura, frontière de la Carie et de la Phrygie, en traversant Magnésie, Tralles, Nyse et Antioche, on compte 740 stades. De Caroura, première ville de Phrygie, par Laodicée, Apamée, Métropole et Chélidonies ‹1›, jusqu'à Holmi, où commence la chaîne des montagnes, on compte environ 920 stades: de là à Tyriæum, où finit cette chaîne, près de la Lycaonie, par Philomelium *, un peu plus de 500; de là à Coropassus par Laodicée de la Catacecaumène *, 840; de Coropassus de Lycaonie à Garsaoura *, petite ville de la Cappadoce, située sur ses frontières, 120; de là, par Soandus et Sadacora, jusqu'à Mazaca, capitale de la Cappadoce, 680; de là, en tirant vers l'Euphrate, par la petite ville d'Herpha *, jusqu'à Tomisa ‹2›, fort de la

* Voyez ci-dessus, pag. 125.
* Le pays brûlé.
* Voyez ci-dessus, pag. 10 et 95.
* La même que *Herpa*, ci-dessus, pag. 9.

absolument rien; et les traducteurs l'ont bien senti, puisqu'ils y ont substitué des expressions qui n'y ont aucun ou presque aucun rapport. L'ancienne version Latine est, *atque hac itur;* l'Italienne, *questa và.* Celle de Xylander, *eam hic quoque commemoremus,* forme une liaison assez naturelle avec la phrase qui précède; mais certainement elle n'exprime point le texte, qui n'est susceptible d'aucune interprétation raisonnable. Ni les imprimés ni les manuscrits n'offrent aucun secours; je ne sais d'après quelle autorité M. Tzschucke a changé le ΤΑΎΤΗΙ en ΤΑΎΤἨ, mot qui malheureusement n'est pas même grec. Ma version est fondée sur cette correction, καὶ ΤΑΎΤΗΝ ἜΠΕΙΣΙΝ; littéralement, *hanc quoque ille obit;* en français, *il* [Artémidore] *parcourt aussi ce chemin.* J'ai supprimé la particule ΜΈΝ, comme étant parfaitement inutile.

‹1› Il est certain que le nom de *Chélidonies*, ΧΕΛΙΔΟΝΙΩΝ, est ici déplacé. Paulmier de Grentemesnil voulut pour un moment y substituer celui de *Philomelium*, ΦΙΛΟΜΗΛΊΟΥ; mais cette correction est trop éloignée du texte, et d'ailleurs ce nom vient quelques lignes plus loin. Je doute que celle de Mannert [1], ΚΕΛΑΙΝΩ͂Ν, quoique plus rapprochée, soit plus heureuse.

‹2› J'ai écrit *Tomisa* le nom de cette ville, comme Strabon l'a déjà nommée ailleurs, et comme il la nommera bientôt à la fin du paragraphe suivant. La leçon du texte, ΤΟΜΙΣΟΥ͂, *Tomisus*, est évidemment altérée, et doit faire place à ΤΟΜΙΣΩ͂Ν, qui est le génitif pluriel du mot Τόμισα, d'après l'usage de nommer indifféremment au singulier ou au pluriel plusieurs villes, comme nous l'avons déjà plus d'une fois remarqué. La preuve en est dans le nom d'*Herpha* qui précède, et que j'ai exprimé de même au singulier, comme Strabon l'a écrit ailleurs, à l'aspiration près, *Herpa*, Ἧρπα, quoique le texte le présente ici au pluriel, Ἡρφῶν, *Herpha*. Ajoutez qu'Étienne de Byzance ne connoît que la forme de *Tomisa*, et ne diffère de Strabon que dans le redoublement de la dernière consonne, en écrivant Τόμισσα, *Tomissa*.

[1] *Geograph. der Griech. und Röm.* vol. VI, part. 3, pag. 124.

Sophène,

Sophène, 1440 ‹1›. [Jusqu'ici nous avons donné les mesures d'Artémidore.] PAGE 664.

Quant aux lieux qui suivent en ligne droite ces pays jusqu'à l'Inde, les distances qu'il en donne, sont conformes à celles d'Ératosthène; Polybe dit aussi que, pour ces lieux, il faut s'en rapporter de préférence à Ératosthène. Il commence par Samosata de la Commagène, située près du passage et du Zeugma * de l'Euphrate; et il compte depuis la frontière de la Cappadoce, près de Tomisa ‹2›, jusqu'à cette ville, 450 stades ‹3›.

* C'est-à-dire, *Pont.* *Voyez* ci-dessus, part. 1, *pag. 310.*

‹1› La totalité de cet itinéraire est de 5240 stades. On voit dans la carte de d'Anville intitulée *Asia minor*, qu'il y a combiné cette route en stades olympiques, et qu'il a placé *Carura* à Karé, *Holmi* à Houma, *Tyriæum* à Artik-kan, *Coropassus* à Kou-hisar, *Garsaoura* à Ak-séraï, *Mazaca* à Kaïsarieh, et *Tomisus* à Tomseh. Cet arrangement me paroît offrir quelques difficultés qui ne pourront être éclaircies que lorsqu'on aura de bonnes cartes de l'Asie mineure. G.

‹2› *Tomisa* est la véritable forme du nom de cette ville, comme je l'ai déjà remarqué dans la note 2 de la page 352, si ce n'est que dans le texte Grec, au lieu de Τόμισα au nominatif, il faudroit écrire Τόμισαν à l'accusatif, comme le porte l'édition de Casaubon, pour que la construction fût régulière.

‹3› Entre *Tomisa* et *Samosata*, aujourd'hui Sémisat, d'Anville met 660 stades olympiques d'intervalle. G.

CHAPITRE III.

De la Lycie.

Limites de la Lycie. — Gouvernement des Lyciens. — Villes, Montagnes, Fleuves et Iles adjacentes de la Lycie. — Pinara. — Patara. — Myra. — Iles Chélidonies. — Phaselis. — Les Lyciens sont différens des Solymes, suivant Homère.

Page 664.

Après cette partie de la côte qui est opposée à Rhodes et se termine à *Dædala* *, si l'on continue à naviguer vers l'est, on trouve la Lycie, puis la Pamphylie, puis la Cilicie-Trachée, ensuite l'autre Cilicie située autour du golfe Issique ‹1›. Tout cela fait partie de la presqu'île, dont l'isthme, comme nous l'avons déjà dit *, est représenté par le chemin qui conduit d'Issus à Amisus, ou, suivant d'autres, à Sinope ‹2›.

Reste le pays situé au-delà * du Taurus, et qui consiste en une côte étroite depuis la Lycie jusqu'aux environs de *Soli* ‹3›, qui est la ville actuelle de Pompeïopolis ‹4›; à cette ville et à celle de Tarsus, la côte commence à s'élargir et à s'étendre en plaine autour du golfe Issique. La description de cette côte terminera tout ce que nous avons à dire sur cette presqu'île; après quoi nous

* *Voyez* ci-dessus, pag. 3[illegible].

* *Voyez* ci-dessus, pag. 3.

* *Voyez* tom. I, pag. [illegible] de la traduction Françoise.

‹1› Ces différentes contrées forment aujourd'hui les pachaliks de Satalieh, d'Alayeh, de Selefkeh, de Tarsous et d'Adana.

Le golfe Issique est le golfe de l'Aïas, appelé aussi golfe d'Alexandrette. G.

‹2› L'ancien *Issus* étoit près de l'Aïas. — *Amisus* est appelé aujourd'hui Samsoun. — Sinope est Sinoub. G.

‹3› *Soli* a pris le nom de Lamuzo, de l'ancien fleuve *Lamus* qui en étoit voisin. G.

‹4› On lit dans le texte, ἐν στενῇ παραλίᾳ τῇ ἀπὸ Λυκίας ... ΤΗΣ ΝΥΝ ΠΟΜΠΗΙΟΥΠΟΛΕΙ · ce qui ne peut avoir que ce sens absurde : *en une côte étroite qui s'étend depuis la Lycie jusqu'aux environs de Soli, et qui est la ville actuelle de Pompeïopolis.* Pour qu'il signifie ce que Strabon a voulu dire et ce que ma version exprime, il faut changer les derniers mots en ΤΗΝ ΝΥΝ ΠΟΜΠΗΙΟΥΠΟΛΙΝ.

passerons aux autres parties de l'Asie situées au-delà de cette montagne, et nous finirons par la Libye. PAGE 664.

§. I.er Limites de la Lycie.

AINSI, après *Dædala*, qui appartient aux Rhodiens, est la montagne de Lycie nommée de même *Dædala*, où commence la côte de Lycie, longue de 1720 stades ‹1›.

Toute cette côte est rude et d'un accès difficile; néanmoins on y trouve de très-bons ports, et elle est occupée par une nation sage : son territoire est de la même nature que celui de la Pamphylie et de la Cilicie-Trachée; mais les habitans de ces deux provinces ont fait de leur pays un repaire de brigands, soit en exerçant eux-mêmes le métier de pirates, soit en offrant un abri aux vaisseaux des pirates, et des marchés où ceux-ci viennent exposer en vente les objets de leur pillage. C'est à Sidé ‹2›, ville de Pamphylie, que ces brigands avoient établi leurs chantiers; et c'est là qu'ils vendoient à l'encan leurs prisonniers, sans même chercher à dissimuler qu'ils vendoient des hommes libres.

§. II. Gouvernement des Lyciens.

LES Lyciens, au contraire, se sont toujours conduits en hommes civilisés et sages; et quoique leurs voisins, par leurs pirateries, aient réussi à s'emparer de toutes les mers jusqu'en Italie, les Lyciens n'ont point été tentés de les imiter; mais ils sont toujours restés fidèles aux principes d'après lesquels étoit réglé leur gouvernement, connu sous le nom de *Corps Lyciaque*.

Ce corps est composé de vingt-trois villes, qui ont voix dans l'assemblée publique, à laquelle chaque ville envoie des députés, et qui se tient dans celle qu'ils choisissent. Les plus considérables de ces villes ont chacune trois voix, les moyennes deux, et les

‹1› Cette mesure s'étend depuis le fond du golfe de Macri, où étoit *Dædala*, jusqu'au promontoire formé par le mont *Climax* où finissoit la Lycie. Ce cap est connu maintenant sous le nom d'Ekder. Les 1720 stades donnés par Strabon sont des stades olympiques; ils valent 57 lieues, et c'est la distance littorale des points précédens. G.

‹2› *Side* étoit dans les environs d'un lieu nommé maintenant Candéloro. G.

PAGE 665. autres une seule voix. Elles contribuent dans la même proportion aux dépenses et aux autres charges publiques. Les plus grandes, selon Artémidore, sont au nombre de six; savoir, Xanthus, Patara, Pinara, Olympus, Myra et Tlos ‹1›. Celle-ci est située sur le chemin ‹2› qui mène à Cibyra ‹3›.

Dans leur assemblée publique, on commence par nommer un *Lyciarque* *; ensuite on procède à l'élection des autres charges du corps Lyciaque; on y nomme aussi les juges de tous les tribunaux. Autrefois on y délibéroit encore sur la guerre, la paix et les alliances; mais aujourd'hui cela ne peut plus se faire que du consentement des Romains, qui ne permettent un pareil droit qu'autant que les délibérations ont pour objet leurs propres intérêts ‹4›. Le nombre des juges et des autres magistrats nommés par chaque ville est en raison du nombre des voix ‹5›.

* Principal ou chef des Lyciens.

Par la sagesse de leur conduite, les Lyciens obtinrent des Romains la conservation de leur liberté, le maintien des lois de leurs ancêtres, et l'avantage de voir l'extermination des brigands, entreprise d'abord par Servilius, surnommé l'Isaurique * à l'époque où ce général détruisit aussi la ville d'*Isaura* ‹6›, consommée enfin par Pompée.

* *Voyez* ci dessus, *pag. 97.*

‹1› *Xanthus* répondoit à la ville actuelle d'Eksénidé; *Patara*, à Patéra: *Olympus* est vraisemblablement le lieu appelé Porto Vénético; *Myra* conserve son ancien nom. G.

‹2› La conjecture de Casaubon, qui vouloit remplacer le mot *θέσιν* par *ὑπέρθεσιν*, est confirmée par le traducteur Italien: *posta sul passo per andare à Cibira.*

‹3› *Cibyra* répond à Buruz. G.

‹4› Je lis, par une légère transposition, *πλὴν Η ἐκείνων ἐπιτρεψάντων, ΕΙ ὑπὲρ αὐτῶν εἴη χρήσιμον.*

‹5› Gillies, dans sa traduction des Politiques d'Aristote [1], se sert de cet exemple des Lyciens, pour prouver que le mode du gouvernement représentatif n'étoit point une chose ignorée des anciens, comme on le croit généralement. En effet, ces personnes envoyées par chacune des vingt-trois villes formoient par leur réunion un corps de députés, un véritable parlement. Il est sur-tout remarquable, comme Gillies l'observe, que les impôts et les autres charges publiques étoient pour chaque ville en raison du nombre des représentans qu'elle envoyoit à l'assemblée générale.

‹6› *Isaura* paroît remplacée par Beichéhri. G.

[1] *Aristotle's Ethics and Politics*, tom. II, pag. 64-66.

Celui-ci brûla plus de treize cents vaisseaux des pirates, et ruina toutes leurs retraites. Quant à ceux des brigands qui survécurent aux combats, il établit les uns dans la ville de *Soli*, dont il changea le nom en celui de *Pompeïopolis*, et les autres à Dymé [de l'Achaïe]*, qui manquoit d'habitans à cette époque, et qui est aujourd'hui occupée par une colonie Romaine.

PAGE 665.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 354*, et ci-dessous, *pag. 373*; et tom. III, *pag. 278* de la traduct. Franç.

Les poëtes, et sur-tout les poëtes tragiques, d'après leur coutume de confondre les divers peuples, donnent aux Lyciens le nom de *Cariens*; de même qu'ils ont donné celui de *Phrygiens* aux Troyens, aux *Mysi* et aux Lydiens indistinctement*.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 382*.

S. III.

Villes, montagnes, fleuves et îles adjacentes de la Lycie.

A la suite et non loin de Dædala, montagne appartenant aux Lyciens ‹1›, est Telmissus, petite ville de Lycie, ainsi que le cap *Telmissis* ‹2› avec un port. Les Romains, dans la guerre contre Antiochus, donnèrent cette ville à Eumène*; mais, après que le royaume [de Pergame] fut aboli, elle fut rendue aux Lyciens.

* Roi de Pergame. *Voyez* ci-dessus, pag. 241; Polyb. lib. XXII, cap. 27; et Tit. Liv. lib. XXXVIII, cap. 39.

Viennent ensuite l'Anticragus, montagne coupée à pic, audessous de laquelle ‹3› est le fort Carmylessus, situé dans un vallon ‹4›; puis le mont Cragus, avec ses huit cimes, et une ville du même nom. C'est dans ces montagnes que la fable* place la

* *Voyez* Apollodore, lib. II, cap. 3.

‹1› J'ai suivi le texte, Μετὰ δ' οὖν τὰ Δαίδαλα, ΤΟ' τῶν Λυκίων ὌΡΟΣ, ΟΥ͂, κ. τ. λ., au dernier pronom (ΟΥ͂) près, qui manque dans plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393. M. Tzschucke l'a changé d'après une correction proposée par Mannert, en Μετὰ δ' οὖν τὰ Δαίδαλα 'Ο τῶν Λυκίων ὌΡΟΣ, ΟΥ͂, dans ce sens: *après Dædala est la frontière des Lyciens, près de laquelle &c.* Ce changement ne me paroit pas nécessaire. Strabon a dit ci-dessus [1], qu'après Dædala, ville des Rhodiens, on trouvoit la montagne des Lyciens nommée de même *Dædala*. Notre interprétation, appuyée sur les manuscrits que je viens de citer, est de plus confirmée par l'auteur de l'ancienne version Latine, *Post Dædala, Lyciorum montem, in proximo sequitur Telmisus*; de même que par le traducteur Italien, *Doppo il Dedala monte de' Lici, vi è appresso Telmisto* (sic).

‹2› *Telmissus* occupoit à-peu-près la place de Macri ou Macari. — Le cap *Telmissis* paroit être le Bokomadi. G.

‹3› Je lis avec M. Falconer, ʼΥΦʼ οὗ, *audessous de laquelle*, au lieu d'ʼΕΦʼ οὗ, *sur laquelle*.

‹4› *Situé dans un vallon*, ἐν ΦΑΡΑΓΓΙ'ΩΙ

[1] Page 355.

PAGE 665. Chimère ; et l'on voit à peu de distance une vallée nommée *Chimæra*, et dont l'ouverture commence dès le rivage de la mer.

§. IV. Pinara.

AU-DESSOUS du Cragus et au milieu des terres, est Pinara, une des [six] grandes villes de la Lycie : on y rend des honneurs divins à *Pandarus*, qui peut-être n'a de commun que le nom avec le Troyen *Pandarus* [chef des Lyciens [a]], de même que cet autre *Pandarèus, père de la brillante Aédon* [selon Homère [b]], et qui étoit, dit-on, aussi de Lycie.

[a] Iliad. lib. II, vers. 827. Voyez Strabon, ci-dessus, pag. 84, 147 et 149.

[b] Odyss. lib. XIX, vers. 518.

Vient ensuite le fleuve Xanthus ‹1›, qu'on appeloit auparavant du nom de *Sirbès*. En le remontant par de petites barques, à la PAGE 666. distance de 10 stades, on trouve le temple de Latone, au-dessus duquel, à 60 stades, est la ville des Xanthiens, la plus considérable de toutes les villes de la Lycie.

§. V. Patara.

APRÈS le Xanthus est Patara, du nombre aussi des [six] grandes villes, pourvue d'un port et décorée de plusieurs temples ‹2› : elle fut fondée par Patarus. Ptolémée Philadelphe l'ayant réparée, en changea le nom en celui d'*Arsinoé en Lycie;* néanmoins son ancien nom a toujours prévalu.

§. VI. Myra.

APRÈS la ville de *Patara* vient celle de *Myra*, située sur une haute colline, à 20 stades au-dessus de la mer; et après Myra, l'embouchure du *Limyrus* ‹3›, au-dessus de laquelle, après une

ΚΕΊΜΕΝΟΝ. Quoique les imprimés, les manuscrits et les interprètes s'accordent à présenter cette leçon, on pourroit hardiment la changer en ἐν ΦΑ'ΡΑΓΓΙ Ο'ΙΚΗ'ΜΕΝΟΝ, sans en changer le sens.

‹1› La rivière d'Eksénidé. G.

‹2› *De plusieurs temples*, 'ΙΕΡΑ' ΠΟΛΛΑ'. Selon un critique, il faudroit lire, 'ΙΕΡΟ'Ν 'ΑΠΟ'ΛΛΩΝΟΣ, *d'un temple d'Apollon*. Cette correction est d'autant plus vraisemblable, que non-seulement *Patarus*, fondateur de *Patara*, passoit pour fils d'Apollon, mais qu'il existoit aussi dans cette ville un oracle de ce dieu, si célèbre qu'on le comparoit à celui de Delphes [1].

‹3› La rivière de Myra. G.

[1] *Mela*, lib. I, cap. 15 ; *Stephan. Byzant.* in Πάταρα, et *Eustath.* in *Dionys. Perieget.* vers. 129.

marche de 20 stades, on arrive à la petite ville de *Limyra*. Dans l'intervalle on trouve sur la côte plusieurs ports, ainsi que plusieurs petites îles adjacentes, du nombre desquelles est Mégiste avec une ville de même nom : on l'appelle encore *Cisthène* ‹1›. Dans PAGE 666.

‹1› Ὧν ΚΑΙ` *μεγίστη, νῆσος καὶ πόλις ὁμώνυμος*, Ἡ Κισθήνη. De la manière dont je ponctue ce texte, si l'on en retranche seulement la première conjonction ΚΑΙ`, il signifie, *dont la plus grande est Cisthène avec une ville du même nom ;* et c'est dans ce sens que l'ont entendu tous les traducteurs. Mais Saumaise[1] changeoit le troisième mot *μεγίστη* [la plus grande] en nom propre, Μεγίστη [Mégiste], et les deux derniers en ΚΑΙ` ΜΗΚΙ´ΣΤΗ, ou ΚΑΙ` ΔΟΛΙΧΙ´ΣΤΗ, dans ce sens, *du nombre desquelles est aussi l'île Mégiste, avec une ville de même nom, et Dolichiste.* Les raisons de ces changemens sont, qu'aucun géographe ne fait mention d'une île de Cisthène adjacente à la Lycie, tandis que Ptolémée[2], Pline[3], et Étienne de Byzance[4], s'accordent à nommer *Mégiste* et *Dolichiste* comme deux îles adjacentes à la Lycie. Mannert adopte la correction de Saumaise pour la première partie de la phrase; mais il corrige le reste, ... *ὁμώνυμος* Ἡ ΚΑΙ` Κισθήνη, dans le sens que je viens d'exprimer dans ma version, *du nombre desquelles est aussi Mégiste avec une ville de même nom : on l'appelle encore Cisthène*[5]. On pourroit encore proposer cette correction : ... *ὁμώνυμος*, ΚΑΙ` Κισθήνη, *du nombre desquelles est Mégiste avec une ville de même nom, et Cisthène ;* car *Cisthène* pouvoit très-bien être un second nom de l'île de *Mégiste,* comme il pouvoit également désigner une île différente. Mais, de quelque manière que l'on corrige, j'ose assurer que le nom de *Cisthène* ne doit point être retranché du texte de Strabon; et d'Anville a très-bien fait de le conserver sur sa carte, en l'appliquant à ce qu'on nomme aujourd'hui *Castel-rosso,* ou, comme l'écrivent et le prononcent les Grecs modernes, Καστελλόριζο[6], *Castellorizo.* L'accord de tous les manuscrits s'oppose à ce qu'on fasse un pareil retranchement; et le silence des autres écrivains qui parlent des îles adjacentes à la Lycie, ne le justifieroit point. Il existe d'ailleurs un passage d'Isocrate qui, s'il ne confirme point le nom de *Cisthène* du texte, est au moins de nature à nous empêcher de le supprimer. Cet orateur, à l'occasion de la guerre des Lacédémoniens contre Artaxerxès, roi des Perses, terminée par la paix connue sous le nom de *paix d'Antalcidas,* fait mention dans un même passage de Cypre et de Cisthène, de manière qu'il semble parler de lieux voisins, et de faits qui s'y étoient passés à la même époque, ou du moins à des époques fort rapprochées[7]. Harpocration, il est vrai, en citant ce même passage d'Isocrate, nous dit que *Cisthène* est le nom d'une montagne de Thrace[8]. Mais l'autorité de ce grammairien n'est pas d'un grand poids ; elle est d'ailleurs infirmée par Hésychius, qui parle aussi d'une montagne et d'une ville de Thrace, mais qui les appelle du nom de *Cissène*[9], et non point *Cisthène.* Quoi qu'il en soit, si *Cisthène* que Strabon place devant la côte de Lycie voisine de Cypre, n'est point la même que celle dont il est question dans Isocrate, j'aimerois mieux prendre avec Wolf cette dernière pour *Cisthène,* ville de l'Æolide, dont Strabon a fait

[1] *Plinian. Exercitat.* pag. 552. = [2] Lib. V, cap. 3. = [3] Lib. V, cap. 31. = [4] In Μεγίστη et in Δολιχή. = [5] *Mannert, Geograph. der Griech. und Röm.* tom. VI, part. III, pag. 168. = [6] *Melet. Geograph.* pag. 471. = [7] *Isocrat. Panegyric.* §. 41, vol. I, pag. 68 de mon édit. = [8] *Harpocrat.* in Κισθήνη. = [9] *Hesych.* in Κισσήνη.

PAGE 666.

* Page 358.

l'intérieur des terres, on trouve Phellus ‹1›, Antiphellus, et [la vallée] *Chimæra* dont nous avons déjà fait mention ci-dessus *.

§. VII.
Iles Chélidonies.

APRÈS l'embouchure du *Limyrus*, sont le cap Sacré et trois îles escarpées, connues sous le nom commun de *Chélidonies* ‹2›: elles ont à-peu-près la même grandeur, et sont situées à 6 stades du continent et à 5 l'une de l'autre: l'une des trois a même un mouillage.

On croit communément que c'est dans ces lieux que commence le mont Taurus, non-seulement parce que le cap est très-élevé, et qu'il termine la chaîne des montagnes de la Pisidie, situées au-dessus de la Pamphylie, mais encore à cause de ces trois îles, qui offrent un signe très-remarquable, étant disposées de manière à représenter les bords d'une montagne.

Mais la vérité est que depuis la partie de la côte qui appartient aux Rhodiens, jusque vers la Pisidie, il existe une chaîne de montagnes non interrompue, à laquelle on donne de même le nom de *Taurus* *.

* Tout ce paragraphe est une repétition de ce qui a été dit ci-dessus, *p. 319*.

Les Chélidonies sont en quelque sorte en face de Canope [en Ægypte]; et le trajet d'un de ces lieux à l'autre est, dit-on, de 4000 stades ‹3› *.

* *Voyez* tom. I, *pag. 223 et 348* de la trad. Française.

Du cap Sacré à Olbia ‹4› on compte 360 stades. Dans cet

mention ailleurs [1], que de penser à une Cisthène de Thrace.

‹1› Entre Phellus et Myra il y avoit un bourg nommé *Sura*, où les devins, au lieu d'oiseaux, se servoient de poissons, pour en tirer les prédictions qu'ils débitoient au peuple [2]. On trouve dans Athénée quelques détails très-curieux sur la manière dont ces prêtres de Lycie consultoient les poissons pour apprendre et prédire l'avenir [3].

‹2› Le cap *Sacré* et les trois îles dont parle Strabon, conservent le nom de cap et d'îles Chélidoni. G.

‹3› Le cap *Sacré* de Lycie, et Canope ou Aboukir, sont en effet, à quelques minutes près, sous le même méridien.

La distance de ces lieux est de 4° 55′, qui représentent 4097 stades de 833 ⅓. G.

‹4› On croit qu'*Olbia* répond à la position de Satalie ou Antalia. G.

[1] Ci-dessus, pag. 199. — Conf. *Plin.* lib. V, cap. 30. — *Mela*, lib. I, cap. 18, §. 15, et *Stephan. Byzant.* in Πᾶσαι. = [2] *Plutarch. de solert. animal.* §. 23, et *Stephan. Byzant.* in Σύρα. = [3] *Athen.* lib. VIII, cap. 2, pag. 333.

espace

espace sont Crambusa, Olympus ‹1›, du nombre des [six] grandes villes, la montagne appelée de même *Olympus* et qui porte encore le nom de *Phœnicûs*, puis le rivage Corycus ‹2›. PAGE 666.

VIENT ensuite Phaselis ‹3›, ville considérable, avec ses trois ports et un lac : elle est au-dessous du mont Solyma, ainsi que de Termessus *, ville de Pisidie ‹4›, située sur la gorge étroite de la montagne, par où l'on doit passer pour se rendre à la Milyade *. C'est à cause de sa situation qu'Alexandre la prit, pour s'ouvrir un passage aux pays ultérieurs.

§. VIII. Phaselis.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 262.

* Ibid. *pag.* 264.

Il y a aux environs de Phaselis, du côté de la mer, un lieu resserré par où ce prince fit passer son armée. C'est une montagne nommée *Climax*, située au-dessus de la mer de Pamphylie, et qui ne laisse qu'une lisière fort étroite, praticable pour les voyageurs pendant les temps calmes, mais qui est couverte d'eau quand la mer est agitée. Dans ce cas, on traverse la montagne; ce qui, indépendamment de la difficulté, allonge de beaucoup le chemin : mais dans les temps calmes on côtoie le rivage.

Alexandre * y vint précisément dans un moment de tempête; et, à son ordinaire, se fiant au sort, sans attendre que la mer fût tranquille, il se jeta dans le passage, et employa toute une journée pour le franchir avec son armée, ayant de l'eau jusqu'à la moitié du corps *. PAGE 667.

* *Voyez* Plutarch. in Alexandro, §. 17.

* Littéralement, *jusqu'à l'ombilic.*

Quoique Phaselis soit encore une ville de Lycie ‹5›, elle

‹1› *Crambusa* conserve le nom de Cambrusa, et le communique au petit golfe connu sous le nom de Porto Vénético. — *Olympus* étoit au fond de ce golfe. G.

‹2› Ce rivage prenoit son nom de la ville de *Corycum*, qui paroît répondre au Porto Génovésé. G.

‹3› Le nom moderne de cette ville paroît être Fionda, au nord de Porto Génovésé. G.

‹4› On croit que cette ville répond à celle d'Estenaz. G.

‹5› Ptolémée place aussi Phaselis dans la Lycie; mais Pline [1], Mela [2], Denys le Périégète [3] et Étienne de Byzance [4], font de cette ville le commencement de la Pamphylie.

[1] Lib. V, cap. 27. = [2] Lib. I, cap. 14. = [3] Vers. 855. = [4] In Φασηλίς.

PAGE 667. ne fait pas cependant partie du *corps Lyciaque;* mais elle se gouverne par elle-même.

§. IX.

Les Lyciens sont différens des Solymes, suivant Homère.

HOMÈRE distingue les Solymes des Lyciens*, puisque, selon lui, Bellérophon fut envoyé par le roi des Lyciens, *pour combattre les illustres Solymes**; ce qui étoit son second exploit.

Ceux qui prétendent que les Lyciens étoient d'abord nommés *Solymes*, qu'ils furent ensuite appelés *Termiles*, du nom de ceux qui étoient venus de Crète sous la conduite de Sarpédon, et enfin *Lyciens*, du nom de *Lycus* fils de Pandion *, qui, chassé de son pays, fut reçu par Sarpédon et partagea avec lui la royauté; ceux-là, dis-je, avancent des choses qui ne s'accordent point avec le récit d'Homère: je trouve plus raisonnable l'opinion de ceux qui disent que les Solymes d'Homère sont les Milyes d'aujourd'hui, dont nous avons déjà parlé *.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 110 et 261.*

* Iliad. lib. VI, v. 184.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 110.*

* Ibid. et *pag. 264.*

CHAPITRE IV.

DE LA PAMPHYLIE.

Villes et Fleuves de la Pamphylie. — Origine des Pamphyliens.

PAGE 667.
§. 1.er
Villes et fleuves de la Pamphylie.

APRÈS Phaselis est *Olbia*, place très-forte, où commence la Pamphylie ; puis un fleuve considérable, nommé *Catarrhacte* ‹1›, qui se précipite comme un torrent d'une roche élevée, avec une telle impétuosité, qu'on l'entend de très-loin.

Vient ensuite Attalée ‹2›, qui tire son nom de son fondateur [le roi Attalus] Philadelphe, le même qui envoya une colonie dans la petite ville de Corycus, située près d'Attalée, et qu'il entoura d'une foible enceinte.

On montre, dit-on, entre Phaselis et Attalée, des lieux nommés *Thébé* et *Lyrnesse* ‹3› *, dont les habitans, selon Callisthène, descendent d'une portion des Ciliciens de la Troade *, qui passa de la plaine de Thébé dans la Pamphylie.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 145 et 147.*
* *Voyez* ibid. *pag. 109 et 147.*

Vient ensuite le fleuve *Cestrus* ‹4› ; en le remontant on trouve à 60 stades [de son embouchure] la ville de *Pergé* ‹5›, et, dans le voisinage, le temple de *Diane Pergéenne*, situé sur une hauteur, et où l'on célèbre tous les ans une fête solennelle.

Après le Cestrus, à environ 40 stades au-dessus de la mer, on trouve la ville . . . . ‹6› ; elle est assez élevée pour qu'on

‹1› Le fleuve *Catarrhacte* est nommé maintenant Duden-soui. G.

‹2› Aujourd'hui Palaïa Attalia ou l'ancienne *Attalia*, pour la distinguer de la nouvelle Antalia ou Satalie, qui occupe, comme je l'ai dit, l'emplacement d'*Olbia*. G.

‹3› *Lyrnessus*, ou *Lyrnatia*, conserve le nom d'Ernatia. G.

‹4› Le Capri-sou. Ce nom moderne vient d'un lieu et d'une montagne nommés *Capria*, près de l'embouchure du *Cestrus*. G.

‹5› Kara-hisar du Tékieh. G.

‹6› Il est probable que les copistes ont ici sauté le nom de la ville, d'autant plus que dans le texte, πόλις ἐστὶν ὙΨΗΛΗ, ὩΣ τοῖς ἐκ Πέργης ἔποπτος (lisez ἄποπτος), la

PAGE 667. l'aperçoive de Pergé. Vient ensuite *Capria*, lac assez considérable; puis le fleuve Eurymédon ‹1›: en le remontant dans l'espace de 60 stades, on trouve *Aspendus* ‹2›, ville assez peuplée, fondée par les Argiens, et au-dessus de laquelle est celle de *Pednelissus* ‹3›.

A la suite de l'Eurymédon est un autre fleuve, ainsi qu'un grand nombre de petites îles adjacentes; puis Sidé ‹4›, colonie des Cyméens, qui a un temple de Minerve.

Non loin de là est le rivage des petits Cibyrates ‹5›; ensuite le fleuve Mélas ‹6› et un mouillage; puis la ville de Ptolémaïs, après laquelle sont les frontières de la Pamphylie et le [fort] Coracesium ‹7›, où commence la Cilicie-Trachée. La navigation le long de toute la côte de Pamphylie est de 640 stades ‹8›.

PAGE 663. §. II. Origine des Pamphyliens.

SELON Hérodote [a], les Pamphyliens descendent de ceux qui suivirent, après la guerre de Troie, Amphiloque et Calchas; c'étoit un mélange de divers peuples ‹9›. Le plus grand nombre

[a] Lib. VII, cap. 91.

particule ʹΩΣ, qui manque dans quelques manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, est inutile et même barbare, à moins d'ajouter l'infinitif εἶναι, en lisant, ʹΩΣ τῆς ἐκ Πέργης ἄποπλος εἶναι. On ne peut en expliquer autrement la présence qu'en supposant qu'elle est le lambeau du nom même de la ville. En effet, si vous l'écrivez en lettres Romaines avec le mot qui précède, Hyp-SELEOΣ, les six dernières lettres, *Seleos*, ΣΗΛΗΩΣ, sont visiblement une altération de *Silouon* [Σίλλυον], nom d'une ville que Ptolémée [1] place entre Pergé et Aspendus, et dont l'orthographe varie entre *Syllium* [Σύλλιον], *Syleium* [Σύλειον], *Sylæum* [Σύλαιον], et autres formes diverses, sur lesquelles on peut consulter les critiques [2].

‹1› Le Ménougat-soui. G.

‹2› *Aspendus* paroît répondre à Ménougat. G.

‹3› Ailleurs [3] Strabon nous a dit, d'après Artémidore, que la ville de Pednelissus appartenoit à la Pisidie.

‹4› Candéloro. G.

‹5› Ce rivage prenoit son nom de la petite ville de *Cibyra*, appelée maintenant Iburar. G.

‹6› L'Alara-soui. G.

‹7› Castel Ubaldo. G.

‹8› Du mont *Climax*, où commençoit la Pamphylie, jusqu'à *Coracesium*, nos cartes donnent 700 stades olympiques ou 23 lieues de distance littorale. G.

‹9› *Un mélange de divers peuples.* Ces

[1] Lib. V, cap. 5. = [2] Voyez *Salmas. Plin. Exercitat.* pag. 549, et *Holsten. not.* in *Stephan. Byzant.* in Σύλλειον. = [3] Ci-dessus, pag. 100.

PAGE 668.

demeura dans ces lieux ; le reste se dispersa en divers pays : mais Callinus ‹1› dit que Calchas finit sa vie à Claros *, et que quelques-uns de ceux qui l'avoient accompagné, après avoir passé le Taurus avec Mopsus, s'établirent en Pamphylie ; les autres se répandirent en Cilicie, en Syrie, et même jusqu'en Phœnicie.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 295.*

mots sont l'explication même du nom *Pamphyli*, Πάμφυλοι, composé de πᾶν, *tout*, et de φῦλον, *peuple* ou *nation*.

‹1› Callinus, natif d'Éphèse, que Strabon a cité plus d'une fois [1], étoit poëte élégiaque, et même, suivant quelques-uns, inventeur de l'élégie. Sur l'époque de sa vie, qu'il est bien difficile de fixer, on peut consulter les critiques indiqués dans la Bibliothèque de Fabricius publiée par Harles [2]. Outre le vers que Strabon a déjà cité [3] de Callinus, Stobée nous en a conservé une vingtaine d'autres [4], qui sont un chant de guerre à la manière de ceux de Tyrtée [5].

[1] *Voyez* ci-dessus, *pag. 194, 252 et 309.* = [2] Tom. I, pag. 726, et tom. IV, pag. 468. — Conf. *Adnotation. in Callimachi fragment.* tom. I, pag. 439, edit. Ernesti. = [3] Ci-dessus, *pag. 310.* = [4] *Brunck, Analect.* tom. I, pag. 39. = [5] *Ibid.* pag. 48-53.

CHAPITRE V.

DE LA CILICIE.

Division de la Cilicie au-delà du Taurus. — Coracesium. — Pirates Ciliciens. — Syedra et autres Villes de Cilicie. — Séleucie et Hommes illustres de cette ville. — L'Antre Corycium. — L'île d'Elæussa. — Résidence du Pirate Zenicetus. — Soli et Hommes illustres de cette ville. — Anchiale et Tombeau de Sardanapale. — Autres Villes de Cilicie. — Véritable Mesure de l'Isthme, depuis la mer Issique jusqu'au Pont-Euxin. — Ville de Tarsus. — Hommes illustres de Tarsus. — Autres Villes de Cilicie. — Pyles Amanides. — Origine des Ciliciens. — Digression contre Apollodore.

PAGE 668.
§. I.er
Division de la Cilicie au-delà du Taurus.

UNE partie de la Cilicie au-delà du Taurus est surnommée *Trachée* [c'est-à-dire, rude]; l'autre, *Champêtre*.

La première comprend ce canton dont la côte est étroite et où l'on trouve rarement quelque plaine, de même que celui qui est dominé par le Taurus et qui est très-mal habité *, jusqu'aux parties septentrionales voisines d'Isaura et des Homonadiens *, et jusqu'à la Pisidie. On lui donne encore <1> le nom de *Tracheotis*, et à ses habitans celui de *Tracheotæ*.

* Il faut lire, ἧς... οἰκουμένης (et non pas οἰκουμένος).
* *Voyez ci-dessus*, pag. 98.

La Cilicie champêtre comprend le pays qui s'étend depuis *Soli* * et *Tarsus* ** jusqu'à *Issus* ***, et celui au-dessus duquel sont les Cappadociens, qui occupent le côté septentrional du Taurus. Tout ce pays consiste pour la plus grande partie en plaines très-fertiles.

* Lamuzo.
** Tarsous.
*** L'Aïas.

<1> *On lui donne encore le nom de Tracheotis.* Il faut lire avec quelques manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, Καλεῖται δ' ἡ αὐτὴ ΚΑΙ' Τραχειῶτις, avec l'addition de la conjonction καὶ, qui est ici indispensable.

Comme une partie de la Cilicie est située en-deçà et une partie au-delà du Taurus, et que nous avons déjà fait connoître* la première, il nous reste à parler de la seconde; ce que nous allons faire en commençant par la Trachée. PAGE 668.

* Ci-dessus *pag. 13.* *Cf.* et Cellarius, Geograph. antiq. tom. II, pag. 292.

§. II. Coracesium.

LE premier lieu qui s'y présente est *Coracesium*, fort des Ciliciens, situé sur une roche escarpée. Diodotus surnommé *Tryphon* s'en servit comme d'une place d'armes, lorsqu'il détacha la Syrie de ses rois*; il leur fit la guerre tantôt avec succès, tantôt avec désavantage, jusqu'à ce qu'Antiochus, fils de Demetrius, le contraignit de s'enfermer dans un fort, où il se tua lui-même*.

* Des rois Séleucides. *Voyez* ci-dessous, *pag. 752* du texte Grec.

* *Voyez* Appian. de rebus Syriac. cap. 67 et 68, et Justin, lib. XXXVI, cap. 1.

§. III. Pirates Ciliciens.

C'EST ce même Tryphon, ainsi que la foiblesse des princes qui régnèrent successivement à cette époque sur la Syrie et sur la Cilicie, qui donnèrent aux Ciliciens l'idée d'organiser une société de pirates. Le premier, en se soulevant, donna l'exemple à d'autres de se soulever aussi; et quant aux princes, on peut dire que la discorde, détruisant l'union dans laquelle des frères auroient dû vivre, livra le pays sans défense à tous ceux qui voulurent l'envahir.

Mais ce qui sur-tout encourageoit le crime, c'étoient les grands profits qu'on retiroit de l'exportation des personnes réduites en servitude*. Indépendamment de la facilité de faire des esclaves, les brigands avoient, à peu de distance, une place de commerce considérable et riche, l'île de Délos, capable de recevoir et d'expédier dans le même jour plusieurs milliers d'esclaves; ce qui donna lieu à ce proverbe : *Marchand, jette l'ancre ; décharge ton vaisseau ; tout est vendu.*

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 355.*

Les Romains contribuèrent aussi à ce brigandage. Devenus riches après la destruction de Carthage et de Corinthe, ils s'accoutumèrent à se servir d'un grand nombre d'esclaves : les pirates, saisissant cette occasion que leur fournissoit le luxe, sortirent PAGE 669.

PAGE 669. tout-à-coup de tous côtés pour piller et pour priver de leur liberté ceux qu'ils rencontroient.

Les rois de Cypre et ceux d'Ægypte contribuèrent encore à cette piraterie, par la haine qu'ils avoient contre ceux de Syrie; et les Rhodiens, qui n'aimoient pas non plus les Syriens, ne se soucièrent point de les secourir contre les pirates, qui, sous prétexte d'un [simple] commerce d'esclaves, perpétuoient leurs brigandages. Ajoutez qu'à cette époque les Romains ne faisoient pas encore grande attention aux pays situés au-delà du Taurus. Ils y envoyèrent, il est vrai, Scipion Æmilien, et ensuite quelques autres officiers, pour visiter les villes et les peuples: ils reconnurent bientôt que la cause de ces brigandages devoit être imputée à la lâcheté des rois successeurs de Seleucus Nicator; mais ils se firent un scrupule de leur ôter une succession qu'eux-mêmes avoient garantie à la famille de ce prince.

La conduite de ces rois fut cause que la Syrie tomba sous la domination des Parthes, qui se rendirent maîtres des pays au-delà de l'Euphrate, et ensuite sous celle des Arméniens. Ceux-ci poussèrent leurs conquêtes au-delà du Taurus, *jusqu'à la Phœnicie*, exterminèrent les rois et leur race, et livrèrent la mer aux Ciliciens.

Les Romains, qui ne s'étoient point opposés aux progrès de ces derniers, furent ensuite obligés d'employer des armées pour les détruire. Cependant on ne peut guère les accuser de négligence à cet égard; occupés chez eux de choses qui les intéressoient davantage, ils ne pouvoient prendre garde à des affaires qui se passoient loin de Rome.

Il est temps de finir la petite digression que j'ai cru devoir faire sur ces événemens.

§. IV. Syedra et autres villes de Cilicie.

APRÈS Coracesium est la ville de Syedra; puis *Hamaxia*, habitation située sur une colline, et qui a un petit port, où l'on descend

descend le bois destiné à la construction des vaisseaux : ce sont en général des cèdres, qui paroissent être en plus grande abondance dans ce pays qu'ailleurs ; aussi Antoine donna-t-il à Cléopatre tout ce canton, comme propre à fournir de quoi construire des flottes. PAGE 669.

Vient ensuite, sur une colline dont la forme ressemble à une mamelle, le fort *Laertes*, qui a un petit port ; puis le fleuve Selinûs ‹1› ; puis *Cragus*, rocher voisin de la mer et escarpé de tous côtés ; puis le fort *Charadrûs* ‹2›, qui a de même un petit port, et qui est situé au-dessous du mont Andriclus. Ensuite, après une navigation difficile le long du rivage, nommé *Platanistos*, on arrive au cap *Anemûrium* ‹3›, où le continent se rapproche le plus de Cypre, vers le cap *Crommyum* ‹4› de cette île : le trajet de l'un à l'autre de ces deux caps est de 350 stades * ‹5›.

* *Voyez* ci-dessous, *pag. 398.*

Des frontières de la Pamphylie au cap *Anemurium*, on compte 820 stades de navigation le long de la côte de Cilicie. Le reste de cette côte, d'environ 500 stades, se termine à *Soli* ‹6› : l'on y trouve, après *Anemurium*, d'abord la ville de *Nagidos* ; ensuite celle d'Arsinoé, avec un petit port ; puis un lieu nommé Mélanie, et la ville de *Celenderis* * avec son port. PAGE 670.

* Kelnar.

C'est dans ce lieu, et non pas à Coracesium, que quelques-uns placent le commencement de la Cilicie ‹7›. De ce nombre est

‹1› Maintenant Sélenti-soui, ou rivière de Sélenti, nom que conserve l'ancienne ville de *Selinus*. G.

‹2› Appelé maintenant Charadro. G.

‹3› Aujourd'hui cap Anémur. G.

‹4› Cap Cormachiti. G.

‹5› Nos cartes mettent environ 38 minutes de distance entre ces caps ; elles représentent 380 stades olympiques. G.

‹6› Entre *Coracesium* et l'*Anemurium* nos cartes modernes mettent la valeur de 900 stades olympiques de distance littorale ; et environ 800 stades pareils entre l'*Anemurium* et *Soli*. G.

‹7› Selon Pline [1], la Cilicie commençoit anciennement au fleuve Melas, qui appartient, comme Strabon nous l'a déjà dit [2], à la Pamphylie. Ptolémée [3] désigne *Coracesium* comme la première place de la Cilicie. Suivant Mela [4], cette contrée étoit séparée de la Pamphylie par le cap *Anemurium*, qui étoit voisin de la ville de *Nagidos*.

[1] Lib. v, cap. 27. = [2] *Suprà*, pag. 364. = [3] Lib. v, cap. 5. = [4] Lib. 1, cap. 13.

PAGE 670. Artémidore, qui dit de plus que de l'embouchure Pélusiaque [du Nil] à *Orthosia* [de Syrie] il y a 3900 stades ‹1›; d'*Orthosia* au fleuve Oronte, 1130; de ce fleuve aux Pyles [Syriennes], 525; et de là aux frontières [occidentales] de la Cilicie, 1260 ‹2›.

§. V. Séleucie et hommes illustres de cette ville.

APRÈS *Celenderis* vient *Holmi*, ville que les Séleuciens occupèrent d'abord, mais qu'ils abandonnèrent ensuite, pour se transporter à Séleucie ‹3› sur le *Calycadnus*, sitôt après que celle-ci fut bâtie : car c'est près de Holmi, et après avoir doublé le cap Sarpédon *, qu'on trouve l'embouchure de ce fleuve. A peu de distance du *Calycadnus* est encore un autre cap nommé *Zephyrium*. On remonte le fleuve pour se rendre à Séleucie *, ville bien peuplée, et dont les habitans ont des mœurs fort différentes de celles des Ciliciens et des Pamphyliens.

* Pointe Padrola.

* Selefkeh.

Séleucie a produit de nos jours des hommes illustres, Athénée et Xénarque, philosophes péripatéticiens. Le premier s'est aussi mêlé pendant quelque temps de l'administration des affaires publiques de sa patrie, en qualité de démagogue. Devenu ensuite

‹1› *Il y a 3900 stades*, τρισχιλίους ἘΝΝΑΚΟΣΙΌΥΣ σταδίους. Peut-être faudroit-il changer le nom de nombre en τρισχιλίους ἙΞΑΚΟΣΙΌΥΣ, 3600 en compte rond pour 3650; car dans la suite [1] Strabon, toujours d'après Artémidore, évalue la même distance à ce dernier nombre. Mais, comme dans les autres distances qui suivent il y a aussi des différences remarquables, nous allons mettre sous les yeux du lecteur les deux passages de Strabon, en commençant par celui-ci :

De Pelusium à Orthosia....3900..3650.
D'Orthosia au fleuve Oronte. 1130..1130.
Du fleuve Oronte aux Pyles. 525.. 520.
Des Pyles aux frontières [occidentales, ou au lieu nommé *Celenderis*] de la Cilicie...1260..1920 [2].

‹2› Ces distances appliquées sur les cartes de d'Anville, et prises en stades olympiques, font compter :

De Tineh ou Péluse à Ortosa, l'ancienne *Orthosia*.................. 3600 stades.
D'Ortosa à l'embouchure de l'Oronte.................... 1100.
De l'Oronte aux Pyles Syriennes, à l'entrée desquelles on trouve maintenant le château de Merkès............ 600.
De ce défilé à *Celenderis* ou Kelnar...................... 1700.
7000 stades.

Le texte de Strabon donne 6815 stades. G.

‹3› C'est *Seleucia* surnommée *Trachea*, aujourd'hui Sélefkeh. G.

[1] Lib. XVI, pag. 760 du texte Grec. — [2] *Ibid.*

l'ami de Muréna, il s'enfuit et fut pris avec lui, après que la conspiration contre Auguste eut été découverte; mais, ayant prouvé son innocence, il fut mis en liberté par ordre de ce prince. A son retour à Rome, les premiers qui le rencontrèrent, lui faisant, après qu'ils l'eurent embrassé, des questions sur ce qui venoit de lui arriver, il leur répondit [avec ce vers d'Euripide *] : *Je viens de quitter le séjour des morts, et de franchir les portes du ténébreux enfer.* Il survécut peu de temps à cet événement, et mourut écrasé par la maison qu'il habitoit et qui s'étoit écroulée pendant la nuit.

PAGE 670.

* Hecub. vers. 1.

Quant à Xénarque, dont j'ai suivi les leçons, il ne demeura guère dans sa patrie; il passa sa vie à Alexandrie et à Athènes, et en dernier lieu à Rome, où il embrassa la profession d'instituteur. Il y jouit de l'amitié d'Aréus *, et ensuite de la bienveillance d'Auguste, et y fut très-considéré jusqu'à sa vieillesse; il y mourut de maladie, après avoir perdu la vue peu avant sa mort.

* Ami d'Auguste. *Voyez* Plutarch. in Anton. §. 81.

Après le Calycadnus vient la roche nommée *Pœcile* *. On y voit une [espèce d']échelle taillée dans le roc, et qui conduit à Séleucie. Vient ensuite le cap *Anemurium*, différent du cap du même nom dont nous venons de parler *; puis l'île de *Crambusa* et le cap *Corycus* (1).

* C'est-à-dire, *Variée.*

* Page 369.

§. VI. L'antre Corycium. PAGE 671.

A 20 stades au-dessus de ce cap, est l'antre *Corycium*, où naît le meilleur safran. C'est une vaste et profonde vallée de forme circulaire, bordée tout autour par une roche élevée. En y descendant on trouve un sol inégal et pierreux en grande partie, mais couvert de toute espèce d'arbrisseaux et de buissons toujours verdoyans, entrecoupés par des espaces plantés de safran. On y voit aussi une grotte d'où jaillit une source considérable qui forme un fleuve d'eau limpide : bientôt après, ce fleuve se

(1) La petite île *Crambusa* est connue sous le nom de Scoglio Prodensal, près de Porto Vénético; et le cap *Corycus*, sous celui de Lenga di Bagasa. G.

PAGE 671. cache sous terre, et ne reparoît que pour se jeter dans la mer; on le nomme *l'eau amère.*

§. VII. L'île d'Elœussa.

APRÈS le cap Corycus est l'île d'*Elæussa* ‹1›, située tout près du continent. Archelaüs fit de cette île le lieu de sa résidence, après que toute la Cilicie-Trachée, excepté Séleucie, eut passé sous sa domination *, comme elle avoit été auparavant sous celle d'Amyntas *, et plus anciennement sous celle de Cléopatre **: car tout ce pays est par sa nature fort exposé, et par terre et par mer, aux incursions des brigands; par terre, à cause des hautes montagnes au pied desquelles habitent des peuples possesseurs de vastes champs, très-faciles à envahir; par mer, à cause de l'abondance du bois propre à la construction des vaisseaux, et du grand nombre des ports, des forts et des retraites. Pour toutes ces raisons, les Romains jugèrent plus convenable de soumettre ce pays à des rois, que de le gouverner eux-mêmes par des officiers chargés d'y tenir les assises, et qui n'auroient pu y être ni toujours présens, ni accompagnés de troupes: ainsi ils donnèrent la Cilicie-Trachée à Archelaüs, qui possédoit déjà la Cappadoce.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 2 *et* 4.
* Ibid. *pag.* 90, 98 *et* 104.
** Ibid. *pag.* 369.

La Cilicie-Trachée a pour limites le fleuve *Lamus* ‹2›, et un bourg du même nom, situé entre *Soli* et l'île d'*Elæussa.*

§. VIII. Résidence du pirate Zenicetus.

AUX extrémités du Taurus est le mont Olympus, où est un château du même nom ‹3›, d'où l'on voit toute la Lycie, la Pamphylie et la Pisidie, et qui servit de résidence au pirate Zenicetus. Celui-ci se brûla avec toute sa famille, lorsque [Servilius] l'Isaurique * se rendit maître de la montagne. Ce brigand possédoit encore le cap Corycus, la ville de *Phaselis* * et plusieurs autres lieux de la Pamphylie, qui furent tous pris par Servilius.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 97 *et* 356.
* Fionda.

‹1› La petite île de Curco. G.

‹2› Le Lamuzo-soui. G.

‹3› Cette montagne et ce château nommés *Olympus* étoient dans le fond d'un petit golfe appelé aujourd'hui Porto Vénético, et près du cap Chélidoni, l'ancien promontoire *Sacré.* G.

Après le *Lamus* est *Soli*; ville remarquable, où commence l'autre Cilicie des environs d'Issus, et qui fut fondée par les Achéens et par les Rhodiens de la ville de Lindus : comme la population de *Soli* étoit beaucoup diminuée, le grand Pompée, après s'être rendu maître des pirates, y envoya ceux qu'il avoit jugés dignes d'être épargnés, et changea le nom de la ville en celui de *Pompeïopolis* *.

PAGE 671.
§. IX.
Soli et hommes illustres de cette ville.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 357*.

Les hommes illustres sortis de *Soli* sont Chrysippe, philosophe stoïcien et fils d'un habitant de Tarsus, qui avoit quitté cette ville pour venir habiter *Soli*; Philémon, poëte comique; et Aratus, auteur du poëme intitulé *les Phænomènes*.

§. X.
Anchiale et tombeau de Sardanapale.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 370*.

PAGE 672.

Après cette ville vient le cap *Zephyrium* (1), différent du cap du même nom qui est voisin du Calycadnus *; puis *Anchiale*, située un peu au-dessus de la mer, et fondée par Sardanapale, comme dit Aristobule. [Il ajoute qu'] on y voyoit le tombeau de ce prince, et une statue de pierre qui le représentoit avec les doigts de la main droite disposés comme s'il vouloit les faire craquer (2). Selon quelques-uns, la statue portoit encore cette inscription en lettres Assyriennes : SARDANAPALE, FILS D'ANACYNDARAXES, FIT BÂTIR EN UN SEUL JOUR LA VILLE D'ANCHIALE

(1) Maintenant cap Zafra. G.

(2) *Comme s'il vouloit les faire craquer*, ὡς ἂν ἀποκροτῶντα. Dans Athénée [1], qui, de même que Strabon, parle du tombeau de Sardanapale d'après Aristobule, on lit, avec un léger changement, ὡς ἂν ἐπικροτῶντα. Il faut remplacer ce dernier mot par l'ἀποκροτῶντα de notre texte. Mais ce n'est point ce dont il est question ici. Il s'agit du sens que les interprètes de Strabon et d'Athénée, d'accord avec les lexicographes [2], ont attaché à la phrase ἐπικροτεῖν ou ἀποκροτεῖν τοὺς δακτύλους, en la comparant avec le *concrepare digitis* des Romains, ou *faire craquer les doigts*; sens que j'ai suivi, mais qui ne me paroît point convenir ici, où il s'agit de la jonction des doigts d'une seule main, la droite, et qui est de plus contraire à l'explication que donne Eustathe de ce même passage d'Aristobule. *C'est*, dit-il, *le son que rend le doigt du milieu de la main droite, lorsqu'après l'avoir appuyé contre la partie charnue du pouce, on l'en détache brusquement* [3]. Κτύπος δεξιοῦ μέσου δακτύλου, ὅτι τῷ μεγάλῳ ἐφεισθεὶς, εἶτα καταπατήσει τῷ ὑπ' αὐτὸν σαρκώδες. Si cette explication d'Eustathe est

[1] Lib. XII, pag. 530. = [2] *H. Stephan. Thesaur. ling. Græc.* tom. II, pag. 457. = [3] *Eustath.* in *Odyss.* lib. VIII, pag. 1602.

PAGE 672. ET CELLE DE TARSUS. PASSANT, MANGE, BOIS, DIVERTIS-TOI ; CAR TOUT LE RESTE NE VAUT PAS MÊME CELA, [voulant dire par ce dernier mot] *le craquement des doigts* ‹1›. Le poëte Chœrile ‹2› fait aussi mention de cette inscription ; et tout le

juste, il faudra rendre le texte par cette expression : *comme s'il vouloit donner une chiquenaude.* Voilà pour les deux sens divers dans lesquels on peut entendre les expressions de Strabon et d'Athénée. Mais ce que dit Arrien (vraisemblablement d'après Ptolémée, autre historien d'Alexandre), ne ressemble ni à l'un ni à l'autre. Selon cet auteur [1], la statue représentoit Sardanapale frappant des deux mains l'une contre l'autre : *Καὶ αὐτὸς ἐφειστήκει ἐπ' αὐτῷ Σαρδανάπαλος, συμβεβληκὼς τὰς χεῖρας ἀλλήλαις, ὡς μάλιστα ἐς κρότον συμβάλλονται. Et sur le tombeau étoit posée la statue de Sardanapale, ayant les mains appliquées l'une contre l'autre de la manière qu'on les applique quand on veut applaudir.*

‹1› *Le craquement des doigts*, ou bien *la chiquenaude.* Voyez la note précédente.

‹2› Avant les mots, *le poëte Chœrile*, les imprimés et plusieurs manuscrits portent ces six vers :

Εὖ εἰδὼς ὅτι θνητὸς ἔφυς, σὸν θυμὸν ἄεξε,
Τερπόμενος θαλίῃσι. Θανόντι τοι οὔτις ὄνησις·
Καὶ γὰρ ἐγὼ σποδός εἰμι, Νίνε μεγάλης βασιλεύσας.
Ταῦτ' ἔχω, ὅσσ' ἔφαγον καὶ ἐφύβρισα, καὶ μετ' ἔρωτος
Τέρπν' ἔπαθον· τὰ δὲ πολλὰ καὶ ὄλβια κεῖνα λέλειπται.
Ἥδε σοφὴ βιότοιο παραίνεσις ἀνθρώποισιν.

Le sens en est : *Passant, bien convaincu que tu es mortel, ne refuse aucun plaisir à ton cœur. Une fois mort, tu ne jouiras plus de rien : car moi, après avoir régné dans la vaste Ninive, je ne suis plus qu'un peu de cendre.* J'AI LAISSÉ MES RICHES TRÉSORS ; *il ne me reste que l'avantage d'avoir joui à l'excès des plaisirs de la table et de ceux de l'amour.* C'EST LE SEUL CONSEIL SAGE QU'ONT À SUIVRE LES HOMMES PENDANT LEUR VIE. Athénée [2] nous a conservé ces mêmes vers, si ce n'est qu'il présente avec quelques variations le cinquième et le sixième que j'ai exprimés en lettres capitales, et qu'il y en ajoute un septième, de cette manière :

. . . . . τὰ δὲ πολλὰ καὶ ὄλβια πάντα λέλυνται.
Ἥδε σοφὴ βιότοιο παραίνεσις· οὐδέποτ' αὐτῆς
Λήσομαι. Ἐκτήσθω δ' ὁ θέλων τὸν ἀπείρονα χρυσόν.

Tous mes riches trésors se sont évanouis... C'est le seul conseil sage d'après lequel on doit vivre, et que je n'oublierai jamais. Qu'ils ramassent sans cesse de l'or, ceux qui préfèrent la possession des richesses.

Athénée les rapporte comme des vers faits par le stoïcien Chrysippe, ou plutôt comme cités par ce philosophe, ainsi qu'on pourroit le conclure d'après un autre endroit du même Athénée [3] où ils sont attribués au poëte Chœrile. Quoi qu'il en soit, on sent bien qu'ils ne devoient pas être dans cette partie du texte de Strabon, parce qu'ils ne sont accompagnés, comme l'observe Casaubon, d'aucune espèce de transition qui les lie avec ce qui précède; et plus encore (ce que Casaubon n'a point observé), parce que Strabon cite, quelques lignes plus loin, le quatrième et le cinquième de ces vers sous le nom de Chœrile; ce qui seroit en faire, sans nécessité, un double emploi. Il est même remarquable que Cicéron aussi s'est borné à traduire ces deux vers seuls [4]:

Hæc habeo quæ edi, quæque exsaturata libido
Hausit : at illa jacent multa et præclara relicta.

Cet orateur nous apprend en même temps,

[1] *Arrian. de Expedit. Alexandr.* lib. II, cap. 5. = [2] Lib. VIII, pag. 336. = [3] Lib. XII, pag. 529. = [4] *Cicer. Tusculan.* lib. V, cap. 35.

monde connoît les deux vers suivans [de la paraphrase qu'il en a faite] : *J'ai laissé mes riches trésors ; il ne me reste que l'avantage d'avoir joui à l'excès des plaisirs de la table et de ceux de l'amour.* Page 672.

§. XI. Autres villes de Cilicie.

Au-dessus d'Anchiale, est le fort *Cyïnda*, où les [rois] Macédoniens déposoient autrefois leurs trésors. Eumène* les enleva après s'être soulevé contre Antigonus. Au-dessus de ce fort et de *Soli*, est une chaîne de montagnes où l'on trouve *Olbé*.

* Voyez ci-dessus, pag. 9.

Cette ville a un temple de Jupiter fondé par Ajax fils de Teucer, et dont le prêtre étoit autrefois maître de la Cilicie-Trachée. Mais ensuite divers tyrans s'emparèrent du pays, et le convertirent en un repaire de brigands. Après la destruction de ces derniers, arrivée de nos jours, ce canton prit le nom de *principauté de Teucer*, et même de *prêtrise de Teucer* ; et la plupart des prêtres du temple portoient celui de *Teucer* ou d'*Ajax*. Aba, fille de Zénophane ‹1›, un des tyrans, étant entrée par mariage dans la famille de ces princes, finit par s'emparer de leur domaine, son père l'ayant déjà administré en qualité de tuteur. Elle obtint ensuite d'Antoine et de Cléopatre, à force de sollicitations, le

qu'à l'occasion de cette singulière épitaphe Aristote avoit dit : « Que pourroit-on graver » de plus convenable sur le tombeau d'un » bœuf » ! *Quid aliud*, inquit Aristoteles, *in bovis, non in regis sepulcro inscriberes !* Pour revenir à notre texte, j'ajoute qu'il existe des manuscrits qui ne portent point ces vers, et d'autres dans lesquels ils ne sont placés qu'à la marge. L'un de ces derniers est le nôtre 1393, et peut-être est-il le seul où ils sont placés de manière à prouver sans réplique qu'ils n'appartiennent point au texte ; car ils y sont ainsi marqués à côté des deux de Chœrile que Strabon va citer : Τὸ ὅλον ἐπίγραμμα,

Εὖ εἰδὼς, κ. τ. λ.

Ce qui veut dire : « L'épigramme entière est : » *Passant, bien convaincu, &c.* » Or, qui ne voit pas que ces mots, *l'épigramme entière est*, appartiennent au copiste ou au possesseur du manuscrit, qui, à l'occasion des deux vers seuls de l'épigramme cités par Strabon, aura voulu la marquer toute entière dans son exemplaire !

‹1› *Zénophane*, Ζηνοφάνης. L'ancien traducteur Latin paroît avoir lu *Xénophane*, Ξενοφάνης ; et cette leçon pourroit être la véritable. Je pense de plus, qu'au lieu de εἰς τὸν οἶκον τοῦτον, *dans cette famille*, que portent tous les imprimés et tous les manuscrits, il faut lire, εἰς τὸν οἶκον τούτων, *dans la famille de ces princes.*

PAGE 672. droit de le posséder ; elle fut depuis renversée, et la possession resta à la famille.

Après Anchiale, est l'embouchure du Cydnus ‹1›, à l'endroit nommé *Rhegma* ‹2›; c'est un lac où l'on voit aussi des restes d'anciens chantiers, et dans lequel se jette le Cydnus : il a sa source dans cette partie du Taurus qui est au-dessus de *Tarsus*, et il traverse cette ville avant de se rendre au lac ; en sorte que celui-ci sert de port à la ville.

PAGE 673. La côte, depuis la partie qui est en face de l'île de Rhodes, jusqu'ici, a une direction du couchant d'équinoxe à l'orient du même point : elle se replie ensuite vers l'orient d'hiver jusqu'à Issus; de là elle se courbe encore vers le midi jusqu'en Phœnicie ; et le reste prend une direction à l'occident jusques aux Colonnes ‹3›.

§. XII.
Véritable mesure de l'isthme, depuis la mer Issique jusqu'au Pont-Euxin.

LE véritable isthme de la presqu'île que nous venons de décrire, comprend l'espace qui s'étend depuis *Tarsus* et l'embouchure du Cydnus jusqu'à *Amisus ;* car c'est-là la plus courte distance qui sépare cette dernière ville des frontières [septentrionales] de la Cilicie, à 120 stades desquelles est *Tarsus,* d'où l'on ne compte pas plus de 5 stades à l'embouchure du Cydnus *. Ajoutez que pour aller d'Amisus à Issus et au golfe de ce nom, il n'y a pas de plus court chemin que de passer par *Tarsus,* et que cette dernière ville est plus près de l'embouchure du Cydnus que d'Issus.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 3*, et ci-dessous, *pag. 386.*

‹1› C'est le petit fleuve qui passe à Tarsous. G.

‹2› *Rhegma*, Ρῆγμα, est à-peu-près la même chose que son composé *Ecrhegma*, Ἔκρηγμα. Ce mot signifie en général *rupture*, et spécialement *ravine*. Strabon [1] s'est déjà servi précédemment de la forme composée pour désigner l'embouchure du lac *Sirbonis* dans la Méditerranée; il emploie ici le mot simple, pour désigner également un lac.

‹3› Strabon veut dire que depuis les environs de l'île de Rhodes jusqu'à *Tarsus*, la côte de l'Asie mineure court droit à l'est ; que de *Tarsus* à *Issus* elle s'incline vers le sud-est ; qu'ensuite elle se prolonge au sud jusqu'à *Gaza ;* et que, de cette ville, elle se dirige à l'ouest jusqu'au détroit des *Colonnes* ou de Gibraltar. G.

[1] Tom. I, pag. 165, note 6, de la traduction Française.

PAGE 673.

Il est donc clair que le véritable isthme est compris entre cette embouchure et Amisus ; néanmoins on se permit de dissimuler son étendue réelle, en la prolongeant jusqu'à Issus, parce que ce point est plus remarquable.

C'est par cette même raison que, sans nous astreindre à une scrupuleuse exactitude, nous supposons que la ligne tirée depuis la côte opposée à l'île de Rhodes jusqu'à l'embouchure du Cydnus se prolonge en droiture jusqu'à Issus, et que le mont Taurus s'étend, parallèlement à cette ligne, jusqu'à l'Inde *.

* *Voyez* tom. II, *pag. 174* de la traduction Française.

§. XIII.
Ville de Tarsus.

LA ville de Tarsus est située dans une plaine ; elle fut fondée par les Argiens, qui suivirent Triptolème dans la recherche qu'il faisoit d'Io *.

* Conf. *infrà*, pag. 750 du texte Grec.

Le Cydnus passe au travers de la ville, près du gymnase des jeunes gens. Comme ‹1› ses sources ne sont guère éloignées, et que son lit entre dans la ville immédiatement après avoir traversé une profonde vallée, ses eaux sont rapides et froides : aussi sont-elles favorables à ceux des hommes et des bestiaux dont les ligamens [des articulations] sont enflés et abreuvés d'humeurs ‹2›.

Les habitans de Tarsus se sont tellement distingués par leur

‹1› *Comme ses sources . . . rapides et froides : aussi &c.* τῶν νέων· ἀπὸ ΔΗ' τῆς πηγῆς . . . ἐκπίπτοντος. Ψυχρόν τε καὶ ταχὺ τὸ ῥεῦμά ἐστιν, ὅθεν, κ. τ. λ. Cette partie du texte est devenue presque inintelligible par la mauvaise ponctuation et par cette incommode particule ΔΗ'. Il faut lire et ponctuer, τῶν νέων. Ἀπὸ ΔΕ' τῆς πηγῆς . . . ἐκπίπτοντος, ψυχρόν τε καὶ ταχὺ (leçon des manuscrits et des anciens interprètes, adoptée par M. Tzschucke, au lieu de τραχὺ) τὸ ῥεῦμά ἐστιν· ὅθεν.

‹2› *Dont les ligamens [des articulations] &c.* littéralement, *qui ont les nerfs gros, et qui sont sujets aux fluxions*, τοῖς παχυνεύροις ΚΑΙ' ΡΟΙΖΟΜΕ'ΝΟΙΣ. Le mot *nerf*, νεῦρον, chez les médecins Grecs, avoit une acception plus étendue, en tant qu'il signifioit non-seulement les nerfs proprement dits, mais encore les ligamens des articulations, les aponévroses, en un mot toutes les parties tendineuses du corps. Les deux derniers mots manquent dans l'ancienne version Latine ; et Eustathe [1], qui cite ce passage, ne les a pas non plus trouvés dans le texte de Strabon : le ΚΑΙ' ne se trouve ni dans le traducteur Italien, ni dans les manuscrits collationnés jusqu'à ce jour ; Xylander a bien fait de l'ajouter, comme étant nécessaire. Il n'en est pas de même de ΡΟΙΖΟΜΕ'ΝΟΙΣ, qu'il a changé en ΠΟΔΑΓΡΙΖΟΜΕ'ΝΟΙΣ,

[1] In *Dionys. Perieget.* vers. 867.

PAGE 673. application à la philosophie et aux belles-lettres, que cette ville, à cet égard, a surpassé Athènes, Alexandrie, et même, si l'on peut le dire, quelque ville que ce soit où l'on trouve des écoles et des colléges dirigés par des philosophes et des savans ⟨1⟩. La seule différence qu'il y ait, c'est qu'à Tarsus ceux qui s'appliquent aux lettres, sont tous des Tarsiens, et qu'il n'y vient guère d'étrangers. Ceux mêmes qui sont nés dans cette ville n'y restent point ; mais ils la quittent pour aller perfectionner leurs études ailleurs, où ils demeurent assez volontiers, excepté un petit nombre de personnes qui retournent dans leur patrie.

C'est tout le contraire dans les autres villes que je viens de nommer, excepté Alexandrie ; beaucoup d'étrangers s'y rendent
PAGE 674. pour étudier, et s'y fixent volontiers, tandis qu'on y voit fort peu de leurs habitans qui s'expatrient par amour pour la science, ou qui cherchent à s'instruire chez eux : deux choses qui ont lieu chez les Alexandrins ; car ils reçoivent beaucoup d'étrangers [à leurs

et à ceux qui ont la goutte. Il est vrai que la leçon vicieuse de quelques manuscrits, τοῖς παχυνευρῶσι ῥευματιζομένοις καὶ ΑΓΡΙΖΟΜΕΝΟΙΣ [1], et plus encore l'autorité de Pline [2] et de Vitruve [3], qui attribuent expressément aux eaux du Cydnus la vertu de soulager les goutteux, et au témoignage desquels on peut ajouter celui du scholiaste de Lycophron [4], rendent probable une pareille correction : mais ce n'étoit point une raison, comme d'autres l'ont aussi observé [5], de faire disparoitre du texte le ῥευματιζομένοις. Le mot ῥόος, d'où dérive ce participe, et même le composé καταῤῥόος, est chez les Grecs un terme générique, qui signifie toute sorte de fluxions, et comprend par conséquent les affections goutteuses et rhumatismales. Au reste, cette vertu médicamenteuse n'étoit pas exclusivement attribuée au Cydnus ; l'auteur des Hippiatriques attribués faussement à Hippocrate conseille, pour les enflures des jambes (παχύτητα νεύρων) des chevaux, l'application de l'eau froide, soit en les faisant entrer dans une rivière, soit de toute autre manière [6].

⟨1⟩ *Et des savans.* Le texte dit καὶ τῶν ΛΟΓΩΝ, *et des lettres.* Comme ces mots sont omis dans quelques manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, M. Tzschucke les a renfermés entre deux crochets, comme étant superflus. Casaubon, au contraire, avoit pensé qu'on pourroit les changer en καὶ τῶν φιλολόγων, parce qu'il n'est pas douteux qu'il ne s'agisse ici des philologues ou des érudits. J'ai cru en tirer le même sens par une correction plus simple, καὶ τῶν ΛΟΓΙΩΝ.

[1] Voyez les *Var. Lection.* de M. *Falconer.* = [2] Lib. XXXI, cap. 2. = [3] Lib. VIII, cap. 3, §. 6. = [4] In *Cassandr.* vers. 1053. = [5] *Voyez* les Notes de M. *Tzschucke* et de M. *Falconer.* = [6] *Hippocrat. Oper.* vol. II, pag. 888, edit. Van der Linden.

écoles], et envoient un grand nombre de leurs jeunes gens [à celles des autres villes]. PAGE 674.

Tarsus possède des écoles dans tous les genres d'instruction. C'est d'ailleurs une ville bien peuplée ‹1› et puissante, et qui peut être regardée comme la capitale [de la Cilicie].

§. XIV. Hommes illustres de Tarsus.

LES hommes illustres sortis du sein de cette ville, sont Antipater, Archédème et Nestor, philosophes stoïciens, de même que les deux Athénodores.

L'un de ceux-ci, surnommé *Cordylion*, vécut dans la société de Marcus Caton[a], et mourut chez lui. L'autre, fils de Sandon, et surnommé de plus *le Cananite*, du nom d'un bourg, fut le précepteur de Cæsar ‹2›, qui le combla d'honneurs. Il étoit déjà vieux lorsqu'il retourna dans sa patrie, où il rétablit l'ordre, la voyant assez mal administrée par divers démagogues, entre autres par un certain Boëthus, aussi mauvais poëte que mauvais citoyen, qui, à force de flatter le peuple, s'étoit acquis une grande puissance.

[a] Voyez Plutarch. in Caton. minor. §. 10.

Antoine avoit aussi contribué à l'élévation de ce démagogue, en faveur des vers que celui-ci avoit composés pour célébrer la victoire de Philippes; mais ce qui augmenta le plus son crédit, c'est la facilité qu'il avoit, et dont on trouve bien des exemples chez les Tarsiens, d'improviser sur tous les sujets qu'on lui proposoit. Antoine, ayant promis aux habitans de Tarsus d'établir chez eux la charge de gymnasiarque *, revêtit Boëthus de cette dignité, et lui confia l'administration des dépenses nécessaires [au gymnase]. Mais on découvrit qu'il y voloit jusqu'à l'huile ‹3›,

* *Surintendant ou chef du gymnase.*

‹1› Lisez, avec notre manuscrit 1393, *καὶ πλήθει δ' εὐανδρεῖ*, au lieu de *καὶ πλήθει τ' εὐανδρεῖ*.

‹2› Par le nom de *Cæsar*, ΚΑΙΣΑΡΟΣ, Strabon entend le plus souvent *Jules-Cæsar*. Il est possible que son texte soit mutilé, et qu'il ait écrit, ΣΕΒΑΣΤΟΥ ΚΑΙΣΑΡΟΣ, *Auguste*. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il est question ici de ce dernier prince [1].

‹3› Strabon entend l'huile nécessaire aux

[1] Voyez *Dion. Chrysostom. Orat. XXXIII*, vol. II, pag. 24, edit. Reiske, et *Lucian. Macrob.* §. 21.

Page 674. et on l'en accusa devant Antoine. Boëthus, voulant s'excuser, dit à Antoine, entre autres choses : *Ayant chanté vos louanges, comme Homère chanta celles d'Achille, d'Agamemnon et d'Ulysse, il n'est pas juste que je sois devant vous l'objet de pareilles accusations.* L'accusateur, prenant alors la parole, lui répondit : *Mais Homère n'avoit volé l'huile ni d'Agamemnon, ni d'Achille, comme vous avez fait ; il est donc juste que vous en soyez puni.* Néanmoins, par les sollicitations de quelques amis, il réussit à se soustraire au châtiment, sans cesser pour cela de vexer la ville jusqu'à la mort d'Antoine.

C'est dans cet état qu'Athénodore trouva Tarsus. Il essaya d'abord d'amener à la raison Boëthus et ceux de sa faction; mais enfin, voyant qu'ils ne s'abstenoient d'aucune insolence, il se servit du pouvoir qu'Auguste lui avoit accordé, et les bannit de la ville.

Ces factieux avoient d'abord fait placarder contre Athénodore
Page 675. ce vers : *La jeunesse est faite pour agir, le moyen âge pour délibérer, et la vieillesse pour peter* ‹1›. Athénodore prit la chose en riant, et ordonna qu'on écrivît à côté des derniers mots, *et la vieillesse pour tonner.*

Un des factieux, abusant de cette douceur, et se trouvant avoir le dévoiement, alla pendant la nuit salir la porte et le mur de la maison d'Athénodore. Celui-ci, en parlant contre la faction dans l'assemblée publique, dit *qu'il étoit aisé de se convaincre que*

exercices du gymnase, et notamment à la lutte. Les lutteurs se frottoient d'huile avant d'en venir aux mains ; ils s'en frottoient encore au sortir des bains, qui étoient dans le gymnase même. Souvent c'étoit le gymnasiarque qui fournissoit l'huile à ses frais : aussi cette dignité étoit-elle conférée à des personnes riches et jouissant d'une grande considération, comme le prouvent plusieurs inscriptions, et entre autres celle que Lechevalier a publiée dans son *Voyage de la Troade* [a].

‹1› Parodie de ce vers proverbial :

Ἔργα νέων, βουλαὶ δὲ μέσων, εὐχαὶ δὲ γερόντων.

La jeunesse est faite pour agir, le moyen âge pour délibérer, et la vieillesse pour faire des vœux.

[a] Inscript. II, pag. 258, édit. de l'an VII. — Conf. *Fabr. Agonistic.* lib. II, cap. 22, et lib. III, cap. 16, et *Perizon.* in *Ælian. Var. Histor.* lib. II, cap. 6.

la ville étoit malade, par plusieurs indices, et notamment par les selles de ses habitans. PAGE 675.

Ceux des hommes illustres de Tarsus que je viens de nommer, étoient, comme je l'ai dit, des stoïciens; la secte des académiciens a fourni de nos jours un autre (1) homme recommandable, Nestor, qui fut précepteur de Marcellus, fils d'Octavie sœur d'Auguste: ce philosophe fut aussi à la tête des affaires de sa patrie après Athénodore, auquel il succéda, et jouit jusqu'à la fin de l'estime des gouverneurs [envoyés de Rome] et de celle de ses concitoyens.

Quant aux autres philosophes, *ceux que je pourrois bien connoître et désigner par leur nom* *, sont Plutiade et Diogène, [tous deux] du nombre de ceux qui parcourent les villes pour briller dans les sociétés et dans les cercles, en faisant valoir leurs talens. Mais Diogène possédoit de plus celui d'improviser, comme un homme inspiré, sur toute sorte de matières, des poëmes le plus souvent tragiques [a].

* Allusion à ce qui est dit dans Homère, *Iliad.* lib. III, v. 235.

[a] *Voyez* Menag. ad Diogen. Laert. lib. IV, segm. 58.

Les grammairiens sortis de Tarsus et dont il existe des ouvrages, sont Artémidore et Diodore. Cette ville a produit encore Dionyside, excellent poëte tragique, l'un des sept qui composent ce qu'on appelle *la Pléiade* (2).

(1) J'ai cru devoir ajouter les deux mots, *un autre*, pour distinguer ce *Nestor* de celui que Strabon a déjà nommé un peu plus haut [1]; à moins que ce ne soit la même personne que notre géographe, ou son copiste, y aura placée par distraction parmi les stoïciens.

(2) On n'est pas d'accord sur le nom de ces poëtes tragiques, comme on l'est sur leur nombre, qui a donné lieu à la dénomination commune de *Pléiade.* Selon le scholiaste d'Héphæstion, qui les fait contemporains de Ptolémée Philadelphe, ce sont *Homère* (différent du poëte de l'Iliade et de l'Odyssée), *Sosithée*, *Lycophron*, *Alexandre*, que Strabon a cité plus d'une fois [2], *Æantide*, *Sosiphane*, et *Philiscus.* Le même scholiaste, au lieu de *Sosiphane*, nomme ailleurs *Dionyside.* D'autres mettent à la Pléiade *Aratus*, *Apollonius*, *Nicandre* et *Théocrite*, quoiqu'aucun de ces poëtes n'ait fait des tragédies [3].

[1] Page 379. = [2] Voyez *suprà*, pag. 87, not. 3. = [3] Conf. *Fabr. Bibliothec. Græc.* vol. II, pag. 318, edit. Harl.

PAGE 675. C'est à Rome, sur-tout, que l'on peut se procurer des renseignemens sur le grand nombre d'hommes de lettres sortis de Tarsus ; car elle est pleine de savans de cette ville, de même que de celle d'Alexandrie. En voilà assez sur Tarsus.

§. XV. Autres villes de Cilicie.

* Ci-dessus, p. 7.

* Suprà, pag. 295 et 365.

Après le Cydnus est le Pyramus ‹1›, qui vient de la Cataonie, et dont nous avons déjà parlé *. Selon Artémidore, de ce fleuve à *Soli,* on compte 500 stades de navigation en ligne droite ‹2›. Près du Pyramus est Mallos ‹3›, ville située sur une hauteur, et fondée par Amphiloque et par Mopsus. On débite bien des fables sur ce Mopsus, fils d'Apollon et de Manto, et nous en avons déjà fait mention *, en parlant de Calchas et de la dispute qu'ils eurent ensemble ; car quelques-uns placent la scène de cette dispute en Cilicie. De ce nombre est Sophocle, qui appelle la Cilicie du nom de *Pamphylie,* par une suite de cette licence ordinaire aux poëtes tragiques, qui donnent aussi à la Lycie le nom de *Carie,* et à la Troade et à la Lydie, celui de *Phrygie* ‹4›. La mort même de

‹1› Le Pyrame est le Geihoun d'aujourd'hui. G.

‹2› 500 stades olympiques valent 16 à 17 lieues ; la mesure est exacte. G.

‹3› Maintenant Mallo. G.

‹4› Le texte dit : Καθάπερ καὶ τὴν ΚΙΛΙΚΊΑΝ, Καρίαν, καὶ τὴν Τρωάδα καὶ ΛΥΚΊΑΝ ΚΑΊ Φρυγίαν, *qui donnent aussi à la* CILICIE *le nom de Carie, et à la Troade* CEUX DE LYCIE ET *de Phrygie.* Mais il est aisé de prouver, même sans le secours des manuscrits, que ce texte est altéré. Pour commencer par le premier nom de ΚΙΛΙΚΊΑΝ, *CILICIE,* on ne voit nulle part ailleurs que les tragiques aient appelé cette contrée du nom de *Carie ;* au contraire, Strabon nous a dit [1] expressément qu'ils donnoient ce dernier nom à la Lycie. A cette preuve ajoutez que tous les manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, ainsi que les anciennes versions Latine et Italienne, au lieu de *Cilicie* portent *Lycie.* Mais si ce dernier nom est ici à sa place, comme on ne peut pas en douter, il est clair qu'il ne doit plus reparoître dans la suite de ce même texte, quoiqu'on l'y trouve dans tous les imprimés et les manuscrits, de même que dans toutes les versions. Il faut donc le remplacer par quelque autre nom ; et ce sera encore Strabon qui nous fournira celui de ΛΥΔΊΑΝ, *LYDIE.* Et comme il nous a prévenus [2] qu'on appeloit indistinctement la Lydie et la Troade du nom de *Phrygie,* il s'ensuit naturellement qu'il faut retrancher de notre texte la dernière conjonction ΚΑΊ, dont Xylander a aussi senti le mauvais effet, et écrire le tout

[1] *Suprà,* pag. 112 et 357. = [2] *Ibid.*

Calchas est placée dans la ville de Mallos par Sophocle * et par d'autres; et la fable parle non-seulement de la dispute de ce devin avec Mopsus, mais encore de celle qu'eut Mopsus avec Amphiloque, au sujet de l'empire. Arrivés, dit-on, de Troie, ils fondèrent la ville de Mallos: ensuite Amphiloque partit pour Argos; mais, ayant eu dans cette dernière ville des sujets de mécontentement, il retourna à Mallos, où, repoussé par Mopsus, qui ne vouloit plus l'avoir pour associé dans l'exercice de l'autorité, il eut un combat singulier avec lui. Tous deux y périrent; et on les enterra à une distance assez grande pour qu'on ne pût du tombeau de l'un apercevoir celui de l'autre *. On montre aujourd'hui ces tombeaux aux environs de Mégarsa, près du Pyramus.

PAGE 675.

* *Voyez* ci-dessus, *pag. 296*.

PAGE 676.

* C'est-à-dire, *pour qu'ils ne cessassent, même après leur mort, d'être ennemis l'un de l'autre*. Voyez Lycophron, Cassandr. v. 439-446.

Mallos fut la patrie du grammairien Cratès, dont Panætius dit avoir été disciple ‹1›.

Au-dessus de cette partie de la côte est la plaine d'*Aleïum*, à travers laquelle Philotas conduisit la cavalerie d'Alexandre, en même temps que ce prince conduisoit son infanterie de Soli à Issus, par la côte et le territoire de Mallos, contre les forces de Darius. On dit qu'Alexandre fit même des libations sur le tombeau d'Amphiloque*, en considération de leur origine commune de la ville d'Argos.

* *Voyez* Arrian. de expedit. Alexandr. lib. II, cap. 5.

Cependant, selon Hésiode, Amphiloque fut tué à Soli par Apollon; suivant d'autres, sa mort eut lieu dans la plaine d'*Aleïum;* et quelques-uns prétendent qu'il finit ses jours en Syrie, où il se rendit après avoir quitté *Aleïum* à cause de sa dispute.

de cette manière, Καθάπερ καὶ τὴν ΛΥΚΙΑΝ, Καρίαν, καὶ τὴν Τρωίαν καὶ ΛΥΔΙΑΝ, Φρυγίαν, *qui donnent à la* LYCIE *le nom de Carie, et à la Troade* ET À LA LYDIE CELUI *de Phrygie*, comme j'ai traduit. Nous avons déjà [1] fait observer une pareille confusion des noms ethniques *Ciliciens* et *Lyciens*.

‹1› *Dont Panætius dit avoir été disciple*, οὗ ΦΗΣΙ γενέσθαι ΜΑΘΗΤΗΣ ΠΑΝΑΙΤΙΟΣ. C'est la leçon des manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393; elle a été adoptée par M. Tzschucke: mais les éditions antérieures à celle de ce savant et les versions anciennes portent, οὗ ΦΑΣΙ γενέσθαι ΜΑΘΗΤΗΝ ΠΑΝΑΙΤΙΟΝ, *qui eut, dit-on, pour disciple, Panætius*.

[1] *Suprà*, pag. 98, not. 3.

PAGE 676.
§. XVI.
Pyles Amanides.

APRÈS Mallos est le bourg d'*Ægées* ‹1› avec un petit port; ensuite viennent les *Pyles Amanides* ‹2› avec un pareil port. C'est ici que se termine le mont *Amanus*, qui est une branche du Taurus, et qui s'étend jusqu'au-dessus et à l'orient * de la Cilicie.

* *Voyez* ci-dessus, *pag.* 5, et part. 1, *pag.* 299.

Cette montagne étoit toujours occupée par plusieurs tyrans, dont chacun y avoit son château; mais, de nos jours, Tarcondimotus *, homme d'un grand mérite, que les Romains ont décoré du titre de roi à cause de ses exploits, se rendit maître de tout, et il en laissa la succession à sa postérité.

* *Conf.* Plutarch. in Antoni. § 61, et Cicer. ad famil. lib. XV, epist. 1.

Après Ægées est la petite ville d'Issus avec son port; puis le fleuve Pinarus ‹3›. C'est à Issus qu'eût lieu la bataille entre Alexandre et Darius; et c'est du nom de cette ville que le golfe fut appelé *Issique*.

Sur ce golfe sont les villes de Rosus, de Myriandrus, d'Alexandrie, de Nicopolis, de *Mopsuhestia* *, et ce qu'on nomme les *Pyles*, qui sont les frontières des Ciliciens et des Syriens ‹4›.

* C'est-à-dire, *le foyer de Mopsus.*

C'est encore en Cilicie qu'on trouve le temple et l'oracle de Diane Sarpédonie. Des hommes agités par une fureur divine y prédisent l'avenir.

La première ville Syrienne qu'on rencontre après la *Cilicie*, est *Séleucie en Piérie* ‹5›, près de laquelle se décharge le fleuve Oronte. De cette ville à *Soli*, la navigation en ligne droite est, à peu de chose près, de 1000 stades ‹6›.

‹1› Ægées paroît répondre à Aïas-Kala. Ce château défend le passage étroit que les anciens nommoient *Pyles* ou Portes Amanides, parce qu'elles étoient situées à l'extrémité du mont *Amanus*, appelé aujourd'hui Al-Lucan. G.

‹2› *Ensuite viennent les Pyles Amanides*, εἶτ' Ἀμανίδες πύλαι. Notre manuscrit 1393 porte, ΕἼΘ' Ἁμανίδες πύλαι, avec l'esprit rude sur le nom propre, et le changement de τ en ϑ à cause de cet esprit. Cette variante nous conduit à la vraie leçon, ΕἼΘ' ΑἹ Ἀμανίδες πύλαι, avec l'article. Les Pyles Amanides ont été ainsi nommées du mont Amanus.

‹3› *Issus* s'appelle aujourd'hui l'Aïas. — Le *Pinarus* est le Déli-sou. G.

‹4› *Rosus* conserve le nom de Rosos; *Alexandria*, surnommée *Cata-Isson* à cause de sa proximité d'*Issus*, est appelée Alexandrette ou Scanderona; les *Syriæ Pylæ* sont dominées aujourd'hui par la forteresse de Merkès. G.

‹5› Maintenant Suveidieh. G.

‹6› Cette distance est de 900 stades olympiques sur les cartes de d'Anville. G.

COMME

PAGE 676.
§. XVII.
Origine des Ciliciens.
* *Voyez* plus haut, *pag. 146.*

COMME les Ciliciens de la Troade dont parle Homère * sont fort éloignés des Ciliciens d'au-delà du Taurus, les uns prétendent que ceux-ci sont issus des premiers, et montrent chez eux des lieux [qui portent les mêmes noms que ceux de la Cilicie de la Troade], tels que Thébé et Lyrnesse dans la Pamphylie ‹1› : les autres au contraire [regardent les Ciliciens de la Troade comme descendans de ceux d'au-delà du Taurus], et font également remarquer chez ceux-là une plaine qui se nomme *Aleïum* [comme celle que l'on voit chez les derniers] ‹2›.

A la description des parties de la presqu'île situées au-delà du Taurus, je dois ajouter ce qui suit :

PAGE 677.
§. XVIII.
Digression contre Apollodore.
*Ci-dessus, *pag. 52.*

APOLLODORE, dans son commentaire sur le Dénombrement des vaisseaux [outre ce que nous avons déjà * rapporté de lui], prétend que « tous les alliés Asiatiques des Troyens habitoient, » selon Homère, la presqu'île, dont l'isthme le plus étroit se » trouve entre Issus et l'enfoncement de la côte qui est près de » Sinope. Cette presqu'île a la forme d'un triangle, dont les côtés » extérieurs sont inégaux : l'un de ces côtés s'étend depuis la Ci- » licie jusqu'aux Chélidonies; l'autre, depuis les Chélidonies jus- » qu'à l'entrée du Pont-Euxin; et le troisième, depuis cette der- » nière jusqu'à Sinope. »

‹1› Je crois avoir exprimé le sens du texte, qui est assez obscur, et peut-être même altéré. Pour peu qu'on en change la ponctuation, ou la manière de le prononcer, il donneroit lieu à cette fausse interprétation, *et montrent même des lieux nommés Lyrnesse et Thébé, comme on en montre en Pamphylie.* De ce sens il résulteroit que Strabon, outre Lyrnesse et Thébé situées dans la Cilicie de la Troade [1], et les deux villes du même nom qui sont dans la Pamphylie [2], plaçoit encore une troisième Lyrnesse et une troisième Thébé dans la Cilicie d'au-delà du Taurus.

‹2› Cette partie du texte est aussi peu claire que la précédente, sur-tout dans l'édition de M. Tzschucke, οἱ δ' ἔμπαλιν καὶ Ἀλήϊόν τι πεδίον κἀκεῖ δεικνύουσι, où elle est mal ponctuée, vraisemblablement par une erreur typographique; il faut l'écrire, οἱ δ' ἔμπαλιν, καὶ Ἀλήϊον, κ. τ. λ. De la manière dont tous les interprètes ont rendu ce passage, il signifieroit tout court, *D'autres au contraire montrent encore là une plaine d'Aleium*, si toutefois cela pouvoit signifier quelque chose.

[1] *Voyez* ci-dessus, pag. 147. = [2] *Ibid.* pag. 363.

PAGE 677. D'abord son assertion, que tous ceux qui sont venus d'Asie au secours des Troyens, ne venoient pas de plus loin que la presqu'île, est fausse; et, à cet égard, je ne puis que répéter les mêmes argumens dont j'ai fait usage* pour démontrer que, parmi ces alliés, il y avoit des peuples d'au-delà de l'Halys. Le pays aux environs de la Pharnacie, où nous avons placé les *Halizones*, étant au-delà de ce fleuve, doit être également au-delà de l'isthme, puisqu'il est situé hors de la ligne tirée de Sinope à *Issus*, et non-seulement de cette ligne, mais encore de celle qui forme le véritable isthme entre *Amisus* et *Issus* ‹1›; car Apollodore se trompe encore en cela, prenant Sinope et Issus pour les deux termes de l'isthme.

* Ci dessus, pag. 52.

Mais ce qu'il y a de plus absurde dans son opinion, c'est de faire de la presqu'île un triangle, et d'appeler ses côtés du nom d'*extérieurs :* par ce nom il sembleroit excepter la ligne étroite qui forme l'isthme, en la considérant aussi comme un côté du triangle, mais un côté intérieur, par la raison qu'il n'est point sur la mer.

Si cet isthme étoit tellement raccourci, qu'il s'en fallût peu pour réunir le côté qui se termine à Issus, au côté qui aboutit à Sinope, peut-être auroit-il été permis de donner à la presqu'île la figure d'un triangle. Mais cet isthme, ou cette partie étroite, comme il l'appelle, ayant 3000 stades de large ‹2›, il n'appartenoit qu'à

‹1› *Qui forme le véritable isthme entre Amisus et Issus*, τῶν κατ' ἀλήθειαν στενῶν, τῶν μεταξὺ Ἀμισοῦ τε καὶ ΙΣΣΟΥ. Si ce dernier mot du texte, sur lequel les imprimés, les manuscrits et la version Italienne s'accordent, étoit la vraie leçon, Strabon se contrediroit manifestement, puisqu'il a déjà [1] répété deux fois que le véritable isthme, l'isthme géographique, étoit la ligne tirée entre Amisus et Tarsus. Il faut donc changer ce mot en ΤΑΡΣΟΥ, *Tarsus*, ou retrancher du texte les mots τῶν μεταξὺ Ἀμισοῦ τε καὶ ΙΣΣΟΥ, *entre Amisus et Issus*, comme une mauvaise scholie, que quelqu'un aura ajoutée à la marge de son exemplaire; ce qui paroîtroit d'autant plus probable, qu'en effet ces mots manquent dans l'ancienne version Latine, quoiqu'elle rende mal le reste du paragraphe.

‹2› La distance entre l'Aïas ou *Issus*, et Samsoun ou *Amisus*, est d'environ 4° 20' de l'échelle des latitudes; ils représentent 3033 stades de 700. G.

[1] *Suprà*, pag. 376-377.

un ignorant, plutôt qu'à un chorographe, de donner le nom de triangle à une figure carrée; et cependant Apollodore publia une chorographie intitulée *Description de la terre*, et écrite en vers ïambiques ‹1›. Page 677.

Apollodore ne mériteroit pas moins le reproche d'ignorance, quand on supposeroit l'isthme de moitié plus étroit, comme le prétendent ceux qui se sont le plus trompés, et du nombre desquels est Artémidore, qui le réduit à 1500 stades; car, d'après cette supposition même, la figure de la presqu'île ne seroit pas un triangle.

Apollodore s'est également trompé dans la division des côtés extérieurs: il en fait un de la côte depuis Issus jusqu'aux Chélidonies, quoique celle de Lycie et celle qui est en face de Rhodes, jusqu'à Physcus, ne soient que la continuation, dans la même direction, de cette même côte, qui ne commence à se replier qu'à Physcus pour former le côté occidental jusqu'à la Propontide et à Byzance.

Éphore avoit dit que cette presqu'île étoit habitée par seize peuples, dont trois étoient Grecs, et les autres barbares, sans compter les peuples mêlés: il avoit placé sur les bords de la mer les Ciliciens, les Lyciens, les Pamphyliens, les Bithyniens, les Paphlagoniens, les Mariandyniens, les Troyens et les Cariens; et dans l'intérieur des terres, les Pisides, les *Mysi*, les Chalybes, les Phrygiens et les Milyes ‹2›. Page 678.

‹1› Littéralement, *en vers de comédie*, *ἐν κωμικῷ μέτρῳ*. On appeloit de ce nom les vers ïambiques, parce que c'étoient sur-tout les poëtes comiques qui se servoient de cette espèce de vers.

‹2› Scymnus de Chios[1] ne compte que quinze peuples qui occupoient cette presqu'île; savoir, trois Grecs et douze barbares. Ceux-ci étoient les *Ciliciens*, les *Lyciens*, les *Cariens* (car il faut lire dans cet écrivain Κᾶρες, *Cariens*, au lieu de Μάκαρες, *Maçariens*), les *Mariandyniens*, les *Paphlagoniens*, les *Pamphyliens*, les *Chalybes*, les *CAPPADOCIENS*, les *Pisidiens*, les *LYDIENS*, les *Mysi* et les *Phrygiens*. On ne trouve point dans cette liste les *Bithyniens*, les *Troyens* et les *Milyes*, et l'on y voit au contraire les *Cappadociens* et les *Lydiens*, les

[1] *Inter Geograph. min.* vol. I, pag. 555, edit. Vindobon.

PAGE 678.

Apollodore, en discutant cette assertion d'Éphore, ajoute d'abord un dix-septième peuple, celui des Galates, dont l'origine est, dit-il, postérieure à l'époque où vivoit Éphore; il dit ensuite « que les trois peuples Grecs dont cet historien parle, n'étoient » pas encore établis sur la presqu'île du temps de la guerre de » Troie; que, quant aux peuples barbares, il y règne une grande » confusion, à cause des révolutions que le temps a occasionnées; » qu'Homère place dans le Dénombrement les Troyens, les Paphlagoniens (1), les *Mysi*, les Phrygiens, les Cariens [a] et les » Lyciens (2), dont les noms existent encore, les Méones [b] au » lieu des Lydiens d'aujourd'hui, et d'autres peuples inconnus, » comme sont les Halizones [c] et les Caucones; qu'il nomme hors » du Dénombrement les *Ceteii* [d], les Solymes [e], les Ciliciens » de la plaine de Thébé [f], et les Lélèges [g]; mais qu'il passe sous

[a] Iliad. lib. II, vers. 815, 858, 862 et 867.
[b] *Ibid.* vers. 864.
[c] *Ibid.* vers. 856.
[d] Odyss. lib. XI, vers. 521.
[e] Iliad. lib. VI, vers. 184.
[f] *Ibid.* vers. 396 et 415.
[g] *Ibid.* lib. X, vers. 429.

deux peuples précisément que, selon Strabon[1], Éphore n'a point nommés. Cette diversité est d'autant plus remarquable, que Scymnus doit avoir pris cette liste d'Éphore même.

(1) Le texte dit, *et ceux qu'on nomme aujourd'hui Paphlagoniens*, καὶ τῶν νῦν ὀνομαζομένων Παφλαγόνων. Si cette leçon, invariable dans les imprimés et dans les manuscrits, n'est point fautive, l'expression *ceux qu'on nomme aujourd'hui*, doit s'appliquer à tous les peuples qui suivent, et être prise comme équivalente de *ceux qui existent aujourd'hui*, par rapport aux Troyens, qui du temps d'Apollodore avoient cessé d'exister.

(2) *Et les Lyciens*, ΚΑἸ ΛΥΚΙ'ΩΝ. J'ai remplacé par ces mots l'absurde leçon du texte, *et les Ciliciens*, ΚΑἸ ΚΙΛΙΚΩΝ, sans être arrêté par l'accord des imprimés, des manuscrits et des interprètes. Si cette leçon étoit d'Apollodore, Strabon n'auroit pas négligé de relever une pareille erreur, lui qui ne s'abstient pas même de chicaner ceux qui lui paroissent contredire ou mal interpréter Homère. Apollodore distingue les peuples que ce poëte nomme dans le Dénombrement, de ceux dont il fait mention dans d'autres parties de l'Iliade. Quelques lignes plus loin, Apollodore mettra au nombre de ces derniers les *Ciliciens*, qu'on trouve en effet dans Homère hors du Dénombrement [2]. Ils ne pouvoient donc paroître ici parmi les peuples nommés dans le Dénombrement. Si l'on ne les remplace point par les *Lyciens*, comme j'ai fait, Apollodore aura commis une double erreur; celle d'avoir placé les *Ciliciens* dans le Dénombrement, où Homère ne les a point placés, et celle d'avoir omis les *Lyciens*, que ce poëte y nomme expressément [3]. Au reste, ce n'est point le seul exemple que les copistes nous fournissent [4], de la confusion de ces deux noms ethniques, ΛΥΚΙ'ΩΝ et ΚΙΛΙ'ΚΩΝ.

[1] *Infrà*, pag. 390 et 392. = [2] *Iliad.* lib. VI, vers. 396 et 415. — Conf. *Strab.* suprà, *pag. 229*. = [3] *Iliad.* lib. II, vers. 876. = [4] Voyez *suprà*, pag. 98, not. 3, et pag. 382, not. 4.

» silence les Pamphyliens, les Bithyniens, les Mariandyniens, les » Pisides, les Chalybes, les Milyes et les Cappadociens; les uns, » parce qu'ils n'avoient pas encore habité ces lieux; et les autres, » parce qu'ils étoient compris avec d'autres peuples, comme les » Idriens et les Termiles avec les Cariens, et les Doliones et les » Bébryces avec les Phrygiens. »

Mais Apollodore me paroît, d'un côté, n'avoir pas suffisamment discuté ce qu'avoit dit Éphore sur ces peuples, et, de l'autre, confondre et altérer le récit d'Homère.

Pour commencer par Éphore, Apollodore auroit dû, avant tout, lui demander pour quelle raison il avoit placé dans la presqu'île les Chalybes, qui sont si éloignés à l'orient et de Sinope et d'Amisus; car ceux qui tracent l'isthme de la presqu'île par une ligne tirée d'Issus vers les bords du Pont-Euxin, s'accordent à regarder cette ligne comme un méridien, si ce n'est que les uns la font aboutir ‹1› à Sinope, et les autres à Amisus: mais personne ne s'est avisé de donner le nom d'isthme à la ligne qui aboutit aux Chalybes, et qui est absolument oblique; car le méridien des Chalybes ne pourroit être tracé qu'à travers la petite Arménie et le long de l'Euphrate, et il renferme ‹2› [au couchant] toute la Cappadoce, la Commagène, le mont Amanus et le golfe Issique. Mais quand même nous permettrions à Éphore de tracer l'isthme par une ligne oblique, la plupart des lieux indiqués, et sur-tout la Cappadoce, resteroient au-dedans de cette ligne, de même que ce qu'on nomme spécialement aujourd'hui le [royaume du] Pont, qui fait partie de la Cappadoce du côté du Pont-Euxin; et dans cette hypothèse, si nous regardions les Chalybes comme faisant partie de la presqu'île, à combien plus forte raison ne devrions-

‹1› *Ὡς ἂν μεσημβρινήν τινα τιθέασι* ΤΑΥΤΗΝ, *οἱ μὲν εἶναι νομίζουσι*, κ. τ. λ. Il n'y aura point de construction grammaticale dans ce texte, si vous ne lisez . . . ΤΑΥΤΗΝ, ἫΝ *οἱ μὲν εἶναι νομίζουσι*.

‹2› Au lieu d'*ἀπολαμβάνων*, *et renferme*, si l'on adopte la leçon de quelques manuscrits, *ἀπολαμβάνοντος*, le sens seroit: *et par l'Euphrate, qui renferme &c.* Mais cela revient au même.

PAGE 678. nous pas y placer aussi la Cataonie, les deux Cappadoces et la Lycaonie, pays qu'Éphore même ‹1› n'a point nommés.

[Il auroit pu encore demander à Éphore] pourquoi il place au milieu des terres les Chalybes, qui sont les mêmes que les Halizones d'Homère, comme nous l'avons prouvé *. Il auroit mieux fait de les diviser, et d'en placer une partie sur les bords de la mer, et l'autre au milieu des terres. Cette division devroit également être observée à l'égard des Cappadociens et des Ciliciens : cependant Éphore ne nomme pas même les premiers; et quant aux Ciliciens, il ne parle que de ceux qui habitent les bords de la mer. Où faudroit-il donc placer les sujets d'Antipater de Derbé, les Homonadiens *, et plusieurs autres peuples qui touchent à la Pisidie, et qui [pour me servir d'une expression d'Homère] *ne connoissent point la mer, et n'ont jamais mangé d'aliment assaisonné de sel* * !

* Voyez ci-dessus, pag. 44-52.

PAGE 679.

* Voyez ci-dessus, pag. 4 et 8.

* Odyss. lib. XI, vers. 122-123.

Éphore n'a pas non plus nommé les Lydiens ni les Méones, soit qu'il faille entendre par ces noms deux peuples divers, ou le même peuple sous deux noms différens, soit que ce peuple existât par lui-même, ou qu'il fût compris avec quelque autre nation; car il est impossible qu'Éphore n'ait point connu un peuple aussi célèbre que les Lydiens, et il ne pouvoit le passer sous silence sans être taxé d'omission de choses très-essentielles.

Et quels sont ces *peuples mêlés* dont parle Éphore * ! Car, outre ceux que nous venons d'indiquer, nous ne pouvons dire qu'il n'en existe aucun autre, soit parmi ceux qu'il a nommés, soit parmi ceux qu'il a omis, qui mérite le nom de peuple mêlé; et quand même il eût existé un peuple mêlé, une partie du mélange devoit à la longue prendre le dessus, et faire donner à tout le peuple le nom de Grecs ou de barbares. Nous ne connoissons que ces deux-là; il n'en existe pas un troisième qui puisse être considéré comme mêlé.

* Voyez ci-dessus, pag. 387.

‹1› *Οὓς καὶ* ΑΥ̓ΤῸΣ *παρῆκε*. J'ai préféré cette leçon, recueillie par M. Falconer, et confirmée par tous les traducteurs, à celle du texte, ΑΥ̓ΤΟῪΣ.

Enfin pourquoi Éphore compte-t-il trois peuples Grecs parmi ceux qui occupent la presqu'île? Est-ce parce que, dans les temps anciens, les Ioniens et les Athéniens ne faisoient qu'un même peuple? Mais on pourroit dire qu'à la même époque les Doriens et les Æoliens n'en faisoient non plus qu'un, en sorte qu'il y auroit deux et non pas trois peuples Grecs qui occupoient la presqu'île.

Page 679.

Mais, s'il faut suivre la division plus moderne de la nation Grecque en autant de principaux peuples qu'il y a de dialectes *, il y auroit alors dans la presqu'île quatre peuples Grecs; car on y trouve, suivant Éphore même, non-seulement des Ioniens, mais encore des Athéniens, comme nous l'avons fait voir en parlant de chaque ville en particulier.

* *Voyez* tom. III, *pag. 133* de la trad. Franç.

Voilà les objections qu'on pourroit faire à Éphore. Apollodore n'en a fait aucune: mais aux seize peuples d'Éphore il en ajoute un dix-septième, celui des Galates; ce qui est d'ailleurs bon à savoir, mais ne devoit pas entrer dans la discussion de ce qu'Éphore avoit dit ou omis, puisque, de l'aveu même d'Apollodore, l'établissement de ces peuples dans la presqu'île est postérieur à l'époque où vivoit Éphore.

Quant à Homère, Apollodore a raison de dire qu'il règne une grande confusion dans les peuples barbares mentionnés par ce poëte, à cause des diverses révolutions qu'ils ont essuyées depuis le temps de la guerre de Troie jusqu'à nos jours. En effet, après cette guerre, de nouveaux peuples sont venus se joindre aux anciens; et de ceux-ci, il y en a qui ont disparu tout-à-fait, d'autres qui se sont divisés en différentes peuplades, et quelques autres au contraire qui se sont réunis en un seul corps de nation.

Page 680.

Mais il se trompe, lorsqu'il dit qu'Homère ne parle pas du tout de certains peuples par deux raisons, ou parce qu'ils n'habitoient pas encore les pays qu'il nomme, ou parce qu'ils faisoient partie d'autres nations [établies dans ces pays]: car ce poëte ne

PAGE 680. parle ni de la Cappadoce, ni de la Cataonie, ni de la Lycaonie; et certes, on ne peut justifier son silence par aucune des raisons qu'on allègue, puisque nous ne trouvons rien de pareil dans l'histoire au sujet de ces provinces.

D'ailleurs, il est ridicule de chercher à excuser Homère de ce qu'il n'a pas nommé ces peuples, et de ne point nous dire pourquoi Éphore aussi ne les a point nommés; d'autant plus que c'étoit l'opinion d'Éphore qu'il s'étoit proposé de discuter et de juger. Il est ridicule de nous expliquer pourquoi Homère donne le nom de Méones aux Lydiens d'aujourd'hui, et de ne point observer qu'Éphore ne parle ni de Méones ni de Lydiens (1).

Apollodore dit encore qu'Homère parle de quelques peuples qui nous sont aujourd'hui inconnus. Il a raison, s'il entend par-là les Solymes, les *Ceteii*, les Lélèges, et les Ciliciens de la plaine de Thébé.

Quant aux Halizones, c'est Apollodore qui les suppose inconnus *, ou plutôt c'est ce que prétendent ceux qui les premiers, ne sachant point quels étoient les Halizones d'Homère, en ont changé le nom de diverses manières, et ont supposé des mines d'argent * et de plusieurs autres métaux (2) toutes abandonnées.

* *Conf.* lib. XII, *pag.* 44-48.

* *Voyez* ci-dessus, lib. XII, *pag.* 49-52.

(1) C'est qu'apparemment Apollodore aura trouvé, comme Scymnus [1], les Lydiens dans la liste d'Éphore; et il est probable qu'il y a trouvé également les Cappadociens.

(2) *Et de plusieurs autres métaux.* Le texte, καὶ ἄλλα πολλὰ ΜΕΓΑΛΑ, n'est pas certainement grec. Il falloit au moins dire καὶ ἄλλα πολλὰ καὶ μεγάλα avec une conjonction de plus, comme s'est exprimé l'auteur de l'ancienne version Latine, *atque alia permulta et magna.* Mais, loin de croire que ce traducteur a trouvé effectivement cette conjonction dans son manuscrit, je pense que, s'étant aperçu du défaut de la phrase, il aura voulu la corriger par cette addition. Le traducteur Italien, ayant éprouvé le même embarras, s'est écarté tout-à-fait du sens en disant, *molt' altri gran difetti.* La version de Xylander est encore plus mauvaise : *multaque alia magna et futilia.* J'ai cru pouvoir fonder la mienne sur cette légère correction, καὶ ἄλλα πολλὰ ΜΕΤΑΛΛΑ. Au lieu de ce qui suit immédiatement, je lis, sur la foi des manuscrits, ἐκλελειμμένα (que le traducteur Italien a pris pour ἐλλείμματα, ou ἐλλελειμμένα, *difetti*) ἅπαντα, *toutes abandonnées*, c'est-à-dire, *qu'on a cessé d'exploiter*, soit par l'épuisement du minéral, soit par toute autre cause. Strabon s'est servi ailleurs d'une semblable

[1] Voyez *suprà*, not. 2 de la page 387.

L'envie

L'envie de soutenir leurs opinions les a portés à recueillir toutes les traditions que Demetrius de Scepsis a puisées dans Callisthène et dans quelques autres historiens, tous entichés de la fausse opinion relative aux Halizones. PAGE 680.

[Par exemple, ils nous disent] que les richesses de Tantale et des Pélopides * provenoient des mines de la Phrygie et du Sipyle; celles de Cadmus, des mines de Thrace situées au mont *Pangæum* *; celles de Priam, des mines d'or d'*Astyra* * près d'Abydos, dont il ne subsiste plus qu'une foible partie, mais où l'on voit encore, dans de grandes excavations et dans les tas de terre qui les remplissoient, des vestiges d'anciens travaux; celles de Midas, des mines du mont *Bermium* *; et enfin celles de Gygès, d'Alyattes et de Crœsus, des mines de Lydie, et d'une petite ville [aujourd'hui] déserte, située entre Atarnée et Pergame, et aux environs de laquelle on trouve des mines épuisées ‹1›.

* C'est-à-dire, *descendans de Pélops*.

* *Voyez* tom. III, *pag. 129*, trad. Franç.

* *Suprà*, pag. 161.

* *Voyez* tom. III, *pag. 126* de la traduction Française.

Un autre reproche qu'on peut faire à Apollodore, c'est que, blâmant souvent la conduite des modernes qui plus d'une fois ont altéré les récits d'Homère, il ait, dans cette occasion, non-seulement négligé de relever leurs erreurs, mais encore qu'il ait confondu des pays éloignés les uns des autres, et qu'il les ait présentés tout autrement que ne fait Homère.

expression, καὶ ΜΕΤΑΛΛΑ τινα ἐν τῇ χώρᾳ ΕΚΛΕΛΕΙΜΜΕΝΑ [1], qui justifie et la correction que je propose, et la préférence que j'ai donnée à la leçon des manuscrits.

‹1› Le texte doit être rédigé de cette manière: ἀπὸ τῶν ἐν Λυδίᾳ [καὶ] τῆς μεταξὺ Ἀταρνέως τε καὶ Περγάμου πολίχνης ἐρήμης, ἐκμεμεταλλευμένα ἐχούσης ΤΑ χωρία. Cette rédaction est due à l'Abréviateur de Strabon, à la conjonction καὶ près, que j'y ajoute. Je retrancherois, au contraire, volontiers l'avant-dernier article ΤΑ de cette période. Strabon indique ici deux diverses sources des richesses de Gygès, d'Alyattes et de Crœsus, tous trois rois de Lydie: l'une, qu'il a nommée encore ailleurs [2], étoit le Pactole, en Lydie même; l'autre se trouvoit dans les mines de la petite ville située entre Atarnée et Pergame dans l'Æolide, qui faisoit aussi partie des conquêtes de Crœsus [3]. Sans l'addition de cette conjonction, le texte pourroit donner lieu de croire que la petite ville appartenoit à la Lydie; erreur dans laquelle sont tombés tous les interprètes.

[1] *Strab.* lib. V, pag. 223 du texte Grec. = [2] *Suprà*, pag. 147. = [3] *Herodot.* lib. I, cap. 6.

PAGE 680.

[Par exemple,] Xanthus de Lydie avoit dit que les Phrygiens passèrent d'Europe [en Asie] après la guerre de Troie, et qu'ils étoient venus de la côte gauche (1) du Pont-Euxin, conduits par Scamandrius *, qui les avoit amenés du pays des Bérécyntes ** et de l'Ascanie. Là-dessus Apollodore observe que l'Ascanie de Xanthus est la même que celle dont Homère parle dans ces vers : *Phorcys et le divin Ascanius conduisoient les Phrygiens du pays lointain d'Ascanie* [a].

* Voyez ci-dessus, pag. 199.
** Voyez ci-dessus, pag. 133-135.

[a] Iliad. lib. II, vers. 862-863. Cf. suprà, p. 83.

Mais si la transmigration des Phrygiens [d'Europe en Asie] étoit postérieure à la guerre de Troie, et que les Phrygiens qu'Homère fait venir au secours des Troyens, fussent arrivés du pays des Bérécyntes et de l'Ascanie d'Europe, quels sont donc ces autres Phrygiens *qui avoient campé sur les rives du Sangarius, et auxquels Priam avoit joint ses troupes, en qualité d'auxiliaire* [b], comme ce prince le dit lui-même dans Homère! Est-il probable que Priam ait fait venir des Phrygiens de chez les Bérécyntes du continent opposé, avec lesquels il n'avoit aucune liaison, et qu'il n'ait point songé aux Phrygiens ses voisins, qu'il avoit secourus le premier!

[b] Iliad. lib. III, vers. 187-188.

Apollodore, après avoir ainsi parlé des Phrygiens, avance sur les *Mysi* des choses également contradictoires.

« Il existe encore dans la Mysie (dit-il) un bourg nommé » *Ascanie*, situé près d'un lac du même nom (2), d'où sort le » fleuve *Ascanius*, dont parlent les poëtes Euphorion et Alexandre » l'Ætolien (3). Le premier dit, *sur les rives de l'Ascanie de* » *Mysie ;* le second, *ils ont leurs demeures sur les rives du lac*

(1) C'est-à-dire, de la côte occidentale. G.

(2) C'est le lac de *Nicæa*, maintenant is-Nik. G.

(3) Nous avons déjà parlé [1] d'Alexandre et d'Euphorion, à l'occasion de ces mêmes vers cités ici pour la seconde fois. Le premier n'est connu que comme grammairien et comme poëte tragique ; mais Euphorion acquit une plus grande célébrité, comme polygraphe. Outre plusieurs ouvrages qu'il a composés sur divers sujets, et dont on peut

[1] *Suprà*, pag. 87, not. 2 et 3.

» *Ascanie, où habitoit Dolion, fils de Silénus et de Melia.* On appelle » (poursuit Apollodore) *Dolionide* et *Mysie* le pays situé près de » Cyzique et qu'on traverse pour se rendre à Miletopolis *. » PAGE 681.

* Voyez ci-dessus, pag. 115-116.

Si donc cela est ainsi, comme le prouvent les poëtes [cités par Apollodore] et l'aspect actuel des lieux mêmes, quelle raison pouvoit empêcher Homère de parler de cette Ascanie, et non pas de celle dont Xanthus fait mention ! Mais il est temps de finir cette discussion, d'autant plus que nous avons déjà parlé de ces choses dans la description de la Mysie et de la Phrygie.

voir le catalogue dans Vossius [1] et dans Meursius [2], on cite ses Ἄτακτα, *Atacta*, terme qui correspond à ce que les modernes appellent *Mélanges*. Selon Suidas, Euphorion naquit à Chalcide, ville de l'île d'Eubée, dans la CXXVI.me olympiade, époque où Pyrrhus, roi d'Epire, fut défait par les Romains. Il acquit une fortune considérable par ses ouvrages, et plus encore par ses liaisons avec des personnes d'un rang éminent. Enfin il fut appelé par Antiochus, roi de Syrie, surnommé le Grand, qui lui confia l'administration de sa bibliothèque, et il mourut, selon les uns, à Apamée, et selon d'autres, à Antioche [3]. Selon Salluste, Euphorion étoit du nombre des poëtes que Tibère, qui s'amusoit aussi à faire des vers Grecs, s'étoit proposés pour modèles : *Fecit et Græca poëmata, imitatus Euphorionem, et Rhianum, et Parthenium* [4].

[1] *De Histor. Græc.* lib. 1, cap. 16, pag. 105. = [2] *Not.* ad *Hellad. Chrestomath.* §. 42, pag. 54-57. = [3] *Suidas* in Εὐφορίων. = [4] *Sallust.* in *Tiber.* cap. 70.

CHAPITRE VI.

DE L'ÎLE DE CYPRE.

Position de Cypre. — Circuit et longueur de Cypre. — Villes et Hommes illustres de Cypre. — Productions de Cypre. — Révolutions du gouvernement de Cypre.

PAGE 681.

* *Suprà*, pag. 3.

* *Voyez* tom. I, *pag.* 333 *et* 347 de la traduct. Franç.

IL nous reste à donner la description de Cypre, île située au midi et près de cette presqu'île [dont nous avons parlé *]. Nous avons déjà dit * que la mer comprise entre l'Ægypte, la Phœnicie, la Syrie et le reste de la côte jusqu'à cette partie qui fait face à l'île de Rhodes, se compose en quelque sorte de la mer d'Ægypte, de celle de Pamphylie et de celle du golfe Issique.

§. 1.er Position de Cypre.

C'EST dans cette mer qu'est placée l'île de Cypre. Elle a la Cilicie-Trachée au septentrion et du côté où elle approche le plus du continent; à l'orient elle est baignée par le golfe Issique, à l'occident par la mer de Pamphylie, et au midi par celle d'Ægypte. Cette dernière mer se réunit, du côté de l'occident, à celle de *Carpathos* et de Libye : elle a au midi et à l'orient l'Ægypte et toute la côte jusqu'à Séleucie et à *Issus;* et au septentrion, l'île de Cypre et la mer de Pamphylie. Cette dernière mer est bornée au septentrion par les extrémités de la Cilicie-Trachée, de la Pamphylie, de la Lycie, jusqu'[à la partie de la côte qui fait face] à l'île de Rhodes; à l'occident, par cette île même; à l'orient, par les terres de Cypre situées aux environs de Paphos et de l'Acamas (1); au midi, elle se réunit avec la mer d'Ægypte. PAGE 682.

(1) *Paphos* conserve le nom de Paso ou Basa. Le promontoire *Acamas* est le cap de Saint-Épiphane. G.

PAGE 682. §. 11. Circuit et longueur de Cypre.

L'île de Cypre a 3420 stades de tour ‹1›, y compris les enfoncemens des golfes ‹2›. Sa longueur, d'orient en occident, depuis les *Clides* ‹3› jusqu'à l'Acamas, est de 1400 ‹4› stades par terre ‹5›.

Les *Clides* sont deux petites îles ‹6› adjacentes à Cypre du côté de l'orient, à 700 stades du Pyrame ‹7›. L'Acamas est un cap divisé en deux espèces de mamelles, et couvert d'un bois épais : il est situé à la partie occidentale de l'île, et s'élève vers le septentrion. Le trajet le plus court de ce cap à l'embouchure du Selinûs*, fleuve de la Cilicie-Trachée, est évalué à 1000 stades. Celui du même cap à Sidé* de la Pamphylie est de 1600 ; et aux Chélidonies*, de 1900 ‹8›.

* Sélenti.
* Candéloro.
* Chélidoni.

‹1› Agathémère donne le même nombre de stades que Strabon au circuit de Cypre. L'un et l'autre l'auront pris de Timosthène, qui, selon Pline, évaluoit le tour de cette île à 428 milles ; ce qui fait 3424 stades. Une autre évaluation le portoit à 375 milles, ou 3000 stades [1]. Cette différence, comme on l'a déjà observé, vient du plus ou moins de sinuosités que l'on suit dans le mesurage. G.

‹2› Cette mesure paroît prise en stades olympiques, et sans suivre toutes les *petites* sinuosités de la côte. Les 3420 stades valent 114 lieues marines. G.

‹3› Les *Clides* sont de petites îles près du promontoire *Dinaretum ;* ces îles conservent le nom de Clidi, et l'une d'elles celui de Dinares. Le promontoire est aujourd'hui le cap Saint-André. G.

‹4› Orose évalue la longueur de Cypre à 175 milles [2] ; ce qui fait juste les 1400 stades de Strabon : néanmoins il est probable que dans celui-ci il faut lire *1300 stades*, nombre que donne Agathémère, et qui est la réduction en compte rond de 162 milles, ou 1292 stades, selon l'estimation d'Artémidore [3].

‹5› Cette mesure est juste en stades olympiques ; elle vaut 47 lieues. G.

‹6› *Clides*, Κλεῖδες, signifie *clefs.* Ces îlots ont été nommés ainsi vraisemblablement de leur figure et de leur position par rapport à l'île de Cypre. Pline en porte le nombre à quatre [4]. Casaubon observe qu'Hérodote [5] en parle comme d'un promontoire, et non pas comme d'îles détachées de Cypre. Cela vient de ce que souvent on employoit indistinctement l'un pour l'autre les mots ἄκρα, *cap*, et νῆσος, *île*, comme nous l'avons remarqué ailleurs [6] d'après le même critique. Il ne doit point paroître étrange qu'on donne le nom de *cap* ou *promontoire* à des îlots assez proches d'une grande île ou même d'un continent, pour qu'ils paroissent en faire partie.

‹7› 700 stades olympiques valent 23 à 24 lieues marines. C'est à-très-peu-près la distance des îles Clidi à l'embouchure du Geihoun, l'ancien Pyrame. G.

‹8› D'après les cartes de d'Anville, la première de ces trois distances seroit juste en stades de $833\frac{1}{3}$, la seconde et la troisième en stades de $1111\frac{1}{9}$; ce qui annonce que ces

[1] *Plin.* lib. V, cap. 31. = [2] Apud *Meurs.* in *Cypr.* lib. 1, cap. 5. = [3] *Plin.* lib. V, cap. 31. = [4] *Idem, ibid.* = [5] Lib. V, cap. 108. = [6] *Strab.* tom. I, pag. 384, not. 3 de la traduction Française.

PAGE 682. L'île est plus longue que large; et dans certains endroits des côtes, elle forme même des isthmes. Nous allons entrer dans quelques détails, en commençant par le point où elle se rapproche le plus du continent.

* Suprà, pag. 369.
* Anemur.
** Cormachiti.

Nous avons déjà dit * que le cap de la Cilicie-Trachée nommé *Anemurium* * étoit à 350 stades ‹1› du cap *Crommyum* ** de l'île de Cypre. En partant de ce cap, et en laissant l'île à droite et le continent à gauche, après une navigation de 700 stades ‹2›, dirigée entre le septentrion et l'orient, on arrive aux *Clides*.

§. III. Villes et hommes illustres de Cypre.

DANS l'intervalle est la ville de *Lapathos* ‹3›, pourvue d'un port et de chantiers, et fondée par des Lacédémoniens conduits par Praxandre ‹4›: elle est en face de la ville de Nagidos [de la terre-ferme].

Vient ensuite *Aphrodisium*, situé à l'endroit où l'île a très-peu de largeur; car il n'y a que 70 stades de là à Salamine ‹5›. Puis on trouve le rivage des Achéens; c'est le lieu où aborda Teucer le fondateur de Salamine en cette île, chassé, dit-on, par son

mesures ont été prises à différentes époques, et par des navigateurs qui n'employoient pas les mêmes stades. G.

‹1› Pline [1] dit *50 milles*, c'est-à-dire 400 stades.

‹2› La mesure est juste en stades olympiques. D'Anville fait cette distance un peu plus longue. G.

‹3› Maintenant Lapito. G.

‹4› Le nom de cette ville se trouve écrit *Lapathus*, *Lapethus*, *Lepethus*, *Lapithus*. On n'est pas non plus d'accord sur celui de son fondateur. Il est appelé par Nonnus du même nom que la ville, *Lepethus*; et peut-être étoit-il Phœnicien d'origine, puisque, selon Scylax, la ville fut fondée par les Phœniciens. D'autres en ont attribué la fondation à Belus, également Phœnicien, et le même qui fonda *Citium*, autre ville de Cypre [2]. Cette origine Phœnicienne de la ville de Lapathus est sans doute la plus probable; mais cela n'empêche point que sa population n'ait été ensuite augmentée par une colonie Lacédémonienne.

‹5› *Aphrodisium* paroît avoir été situé sur la côte septentrionale de Cypre, près d'un lieu actuellement ruiné, nommé Artémisio. *Salamis* sur la côte méridionale a été détruite par un tremblement de terre, et rétablie dans le quatrième siècle sous le nom de *Constantia*. Les vestiges de ce lieu, situé au nord-est et à peu de distance de Famagouste, ont conservé la dénomination de Costanza. G.

[1] Lib. V, cap. 31. = [2] Voyez *Meurs.* in *Cypr.* lib. I, cap. 12.

PAGE 682.

père [a]. Ensuite vient la ville de Carpasie ‹1› avec son port, située en face du cap Sarpédon [de la Cilicie-Trachée], et de laquelle, en traversant un isthme de 30 stades, on se rend aux îles Carpasies et à la mer du midi ‹2›; puis un cap ‹3› et une montagne: au sommet de cette dernière, nommé *Olympus*, on voit un temple de Vénus Acrée, dont l'entrée est interdite aux femmes. Près de là gisent les *Clides*, de même que plusieurs autres îles, après lesquelles sont les îles Carpasies.

A la suite de celles-ci vient la ville de Salamine, patrie de l'historien Aristus ‹4›; puis la ville d'Arsinoé avec son port; puis un

[a] *Voyez* Meurs. Cypr lib. I, cap. 20.

‹1› La même qu'on a nommée depuis *Carpases*. D'autres, selon Étienne de Byzance [1], l'appeloient *Carpathos*, Κάρπαθος. Holstenius [2] regardoit ce dernier nom comme une erreur de copiste, et pensoit qu'on devoit le changer en *Carpasos*; vraisemblablement pour qu'il ne fût point confondu avec *Carpathos*, nom de l'île située entre les îles de Rhodes et de Crète, et dont la mer environnante tire son nom de *mer Carpathienne*. Mais cette homonymie annonce plutôt une origine commune; et cette origine est Phœnicienne. Pygmalion, fils de Belus [3], qui fonda la ville de *Carpathos* ou *Carpathie* en Cypre, pourroit bien avoir été aussi le fondateur et des îles voisines de Cypre, nommées *Carpathies*, et de l'île de *Carpathos* voisine de Rhodes. Quant à la diversité d'orthographe, il est probable qu'elle provient de l'établissement des Lacédémoniens en Cypre [4]: comme dans leur dialecte ils changent le Θ en σ, ils auront prononcé *Carpasos*, *Carpasie*, ou *Carpasies*, de même qu'ils prononçoient σιὸς, *sios*, pour θεὸς, *theos* [dieu], et παρσένος, *parsenos*, pour παρθένος, *parthenos* [vierge].

‹2› On trouve sur la côte septentrionale de Cypre, et dans le trajet que Strabon indique, un lieu nommé Carpas, qui convient à l'emplacement de Carpasie; et les petites îles de Chiros qui en sont voisines, représentent les îles Carpasies.

On connoît aussi une ville de Carpasia sur la côte méridionale de Cypre, au sud de Carpas; et quand Strabon dit que *de Carpasie, en traversant un isthme de 30 stades, on se rend aux îles Carpasies et à la mer du midi*, il semble confondre la Carpasie du nord avec la Carpasie du sud, puisqu'on ne connoît point d'îles dans cette partie de la côte méridionale de Cypre. Le texte de Ptolémée présente la même méprise, si toutefois nos cartes sont exactes. G.

‹3› Le cap *Dinaretum* ou de Saint-André. G.

‹4› Aristus, que Strabon citera encore dans la suite [5], étoit du nombre des historiens d'Alexandre [6]. Il est difficile de fixer l'époque de sa vie. La ville de Salamine a été encore célèbre par Acesâs et son fils Hélicon, qui y avoient perfectionné l'art de tisser des étoffes de diverses couleurs [7].

[1] In Καρπασία. = [2] *Not. et Castigat.* in *Steph. Byzant.* pag. 162. = [3] *Voyez* la note précédente. = [4] *Ibid.* = [5] Lib. XV, pag. 730. = [6] *Vossius, de Historic. Græc.* lib. I, cap. 12, pag. 62. = [7] Voyez *Athen.* lib. II, pag. 48.

PAGE 682. autre port nommé *Leucolla* ⟨1⟩ ; ensuite le cap *Pedalium* ⟨2⟩, au-dessus duquel est une haute colline escarpée, ayant la forme d'un trapèze, et qui est consacrée à Vénus : elle est à 680 stades ⟨3⟩ des *Clides.* De *Pedalium* on se rend à *Citium* ⟨4⟩, en longeant une côte rude et pleine de sinuosités ⟨5⟩.

La ville de *Citium,* qui a un port fermé, fut la patrie de Zénon, fondateur de la secte des stoïciens, et du médecin Apollonius * : elle est à 1500 stades de *Berytus* ⟨6⟩ [en Phœnicie].

PAGE 683.
* Le même dont Strabon a parlé ci-dessus, *pag. 301.*

Après *Citium,* on trouve *Amathûs* ⟨7⟩, et dans l'intervalle qui sépare ces deux villes, la petite ville nommée *Palæa,* et l'Olympus ⟨8⟩, montagne qui a la forme d'une mamelle.

⟨1⟩ La ville d'*Arsinoe* paroît avoir existé dans l'emplacement de Famagouste ou Mancosta, et *Leucolla* dans celui d'Armida. G.

⟨2⟩ *Pedalium, au-dessus duquel est &c.* Πηδάλιον, ΕἸΣ ἩΝ ὑπέρκειται. Ce texte, pour qu'il soit grec, doit être changé en Πηδάλιον, ἫΣ ὑπέρκειται. Meursius [1], au contraire, prétend qu'il faut changer le premier mot en Ἰδάλιον, *Idalium.* Il est vrai que ce dernier nom est celui d'une ville assez célèbre, pour qu'on s'étonne de ne point la trouver dans Strabon ; mais on ne la trouve pas non plus dans Ptolémée, tandis que quelques manuscrits de ce dernier portent *Pedalium* à côté d'*Ammochostos* [aujourd'hui *Famagouste*]. Le nom moderne, *Capo di Pila,* que les Italiens donnent à cette pointe de l'île, paroît n'être qu'une altération de *Pedalium* [2].

⟨3⟩ Cette mesure est juste en stades olympiques ; elle vaut 22 à 23 lieues. G.

⟨4⟩ *Citium* conserve le nom de Chiti. G.

⟨5⟩ Le texte porte : Κολπώδης καὶ τραχὺς μεγάλως Ὁ ΠΛΕΊΩΝ εἰς Κίτιον. *De Pedalium à Citium la plus grande partie de la navigation se fait le long d'une côte rude et pleine d'enfoncemens.* Cela peut se dire à la rigueur : mais les mots Ὁ ΠΛΕΊΩΝ ne laissent pas d'être suspects par la place qu'ils occupent dans le texte ; et ce soupçon est justifié d'ailleurs par les variantes Ὁ ΠΛΕΊΩΣ et Ὁ ΠΛΈΟΝ [3], et plus encore par l'ancienne traduction Latine, où l'on ne trouve aucun de ces mots. Il faut donc ou les retrancher du texte, ou les corriger de cette manière : Κολπώδης καὶ τραχὺς ΠΛΈΟΝΤΙ εἰς Κίτιον.

⟨6⟩ Cette mesure paroît juste en stades de 700. *Berytus* est maintenant Bérut. G.

⟨7⟩ On voit les ruines d'*Amathus* dans un lieu nommé Linmeson antica, par opposition à une ville de Linmeson qui est sur le bord de la mer. G.

⟨8⟩ *L'Olympus, montagne &c.* Plus haut [4] Strabon a parlé d'une montagne située près des *Clides,* et dont le sommet portoit le nom d'*Olympus.* Meursius [5] semble la regarder comme la même montagne que celle dont il est question ici. Cependant l'ordre dans lequel notre géographe vient de décrire tous les lieux depuis les *Clides* jusqu'ici, ne permet point, ce me semble, de confondre ces deux monts ; à moins de supposer qu'une même chaîne de montagnes qui traverse l'île

[1] In *Cypr.* lib. 1, cap. 12 et 28. = [2] Voyez *Vib. Sequester,* pag. 269, edit. Oberlin. = [3] *Voyez* les variantes dans l'édition de M. *Tzschucke* et dans celle de M. *Falconer.* = [4] Pag. 399. = [5] In *Cypr. lib.* 1, cap. 28.

Après

Après *Amathûs*, est *Courias* <1>, cap qui ressemble à une presqu'île, et qui est situé à 700 stades de *Throni ;* à la suite de ce cap, on trouve *Courium* <2>, ville fondée par les Argiens, et qui a un mouillage. On peut remarquer, à cette occasion, la négligence de l'auteur de l'élégie suivante, soit qu'Hedylus l'ait faite, soit qu'un autre poëte en soit l'auteur. Elle commence ainsi : *Consacrés à Phœbus, nous traversâmes d'un pas léger les ondes, bien loin de la terre, pour éviter les traits des chasseurs.* PAGE 683.

Il est question de cerfs qui [comme le poëte le dit dans les vers suivans] s'étoient enfuis des gorges du *Corycus* <3>, et qui passèrent à la nage de la côte de Cilicie à celle de Cypre, aux environs du cap *Courias.* Le poëte finit par faire parler encore les cerfs en ces termes : *Les hommes doivent être bien étonnés qu'à la faveur des zéphyrs du printemps, nous ayons traversé un chemin impraticable.*

On peut sans doute naviguer du [cap qui termine le] *Corycus,* à la côte où est celui de *Courias ;* mais ce n'est ni par le moyen d'un zéphyr *, ni en laissant l'île à droite. C'est bien à gauche qu'on la laisse, et l'on se rend d'un de ces endroits à l'autre, non par une traversée directe [mais en doublant l'île].

* Vent d'ouest.

La navigation à l'occident [le long de la côte méridionale de Cypre] vers l'île de Rhodes commence à *Courium.* Immédiatement après cette ville, on trouve le cap <4> d'où l'on précipite ceux qui sont assez hardis pour toucher l'autel d'Apollon. Viennent ensuite *Treta, Boosura* et *Palæpaphos* *. Cette dernière ville est située à environ 10 stades au-dessus de la mer ; elle a un petit port,

* C'est-à-dire, *la Vieille Paphos,* maintenant Coûnclia.

d'orient en occident, portoit le nom d'*Olympus* au centre et près de la côte méridionale de l'île, et que près des *Clides* on ne donnoit ce même nom qu'à une de ses cimes.

<1> Le *Courias* est le cap Gavata ou delle Gate. G.

<2> *Courium* paroît remplacé par Piscopia. G.

<3> Vraisemblablement des montagnes voisines de Curco dans le pachalik de Tarsous. G.

<4> Peut-être le cap Bianco, l'ancien *Phrurium.* G.

PAGE 683.

ainsi qu'un ancien temple consacré à Vénus Paphie. On arrive ensuite au cap *Zephyrium* ‹1›, où il y a un mouillage ; puis à un autre cap nommé *Arsinoé,* où l'on trouve également un mouillage, et, de plus, un temple et un bois *. Un peu au-dessus de la mer est *Hierocepis* ‹2›.

* Ou, suivant une autre leçon, *et, de plus, un bois sacré.*

Après le cap Arsinoé est la ville de Paphos, fondée par Agapénor [a]; elle a un port et des temples magnifiques. Elle est à 60 stades par terre de *Palæpaphos ;* et l'on voit tous les ans, pendant la fête, ce chemin plein d'hommes et de femmes qui se rendent des autres villes à *Palæpaphos.* On compte d'Alexandrie [d'Ægypte] à Paphos, 3600 stades ‹3›.

[a] Iliad. lib. II, v. 609. Voyez Pausanias, lib. VIII, cap. 5.

Après cette dernière ville, est le mont Acamas ‹4›, après lequel on navigue à l'orient, pour aller à la ville d'Arsinoé ‹5› et au bois sacré de Jupiter. Vient ensuite la ville de *Soli* ‹6›, fondée par deux Athéniens, Phalerus et Acamas, et où il y a un port, un fleuve, et un temple consacré à Vénus et à Isis. Les habitans se nomment *Solii* *.

* Σόλιοι pour les distinguer de Σολεῖς, *Solenses*, habitans de *Soli* en Cilicie. Voyez Diogen. Laert. lib. I, segm. 51.

De cette ville étoit Stasanor [b], un des compagnons d'Alexandre, et qui fut honoré de charges éminentes. Au-dessus de *Soli,* dans l'intérieur des terres, est la ville de Limenia ; et à la suite, sur la mer, le cap *Crommyum* *.

[b] Voyez Arrian. Exped. Alexand. lib. III, cap. 22 et *alibi passim.*

* Cormachiti.

[Je viens de relever l'erreur d'Hedylus.] Mais doit-on s'étonner

‹1› Le cap de Bafa ou de Pafo. G.

‹2› *Hierocepis* est la même ville que Strabon un peu plus bas [a] nommera *Hierocepia,* comme la nomme aussi Pline. Il est cependant possible que par *Hierocepis* il entende plutôt le territoire d'*Hierocepia,* cette forme de mots étant susceptible d'un pareil sens. Quoi qu'il en soit, ce mot signifie littéralement *Jardin sacré.*

‹3› La distance d'Alexandrie à *Paphos,* à l'ouverture du compas, est de 4° 17' de l'échelle des latitudes, qui valent 3569 stades de 833⅓. G.

‹4› C'est-à-dire, l'extrémité, ou le promontoire formé par le mont *Acamas ;* c'est le cap de Saint-Épiphane. G.

‹5› Cette ville d'*Arsinoe,* différente de celle dont il vient d'être question, paroît répondre à un lieu nommé Poli. G.

‹6› *Soli* ou *Solæ* porte encore le nom de Soléa. G.

[a] Pag. 403.

des méprises des poëtes, et sur-tout de ces poëtes dont toute l'attention se porte sur le style, quand on leur compare Damastès! Celui-ci nous donne pour longueur de cette île, du septentrion au midi, comme il s'exprime, l'espace compris entre *Hierocepia* et les *Clides*. PAGE 683. PAGE 684.

Ératosthène n'est pas plus exact, quand, voulant relever cette erreur de Damastès, il nous dit qu'*Hierocepia* est au midi et non pas au nord de l'île. Elle n'est ni au midi [ni au nord], mais bien au couchant, puisqu'elle est située, comme Paphos et comme l'Acamas, sur la côte occidentale de l'île.

§. IV. Productions de Cypre.

LA position de Cypre est telle que nous venons de la décrire. Quant à ses productions, elle ne le cède à aucune des îles fertiles: elle produit en abondance du vin et de l'huile, et a du blé suffisamment; elle possède de riches mines de cuivre à *Tamasos*, où se fait le *chalcanthum**, ainsi que le verdet dont on se sert dans quelques préparations médicales.

* *Voyez* tom. I, *pag.* 480, not. 1, de la traduct. Franç.

Selon Ératosthène, les plaines de Cypre étoient anciennement couvertes de forêts au point qu'on ne pouvoit les cultiver: le défrichement fut un peu favorisé, d'abord par la consommation du bois nécessaire aux travaux des mines de cuivre et d'argent, et ensuite, dès que la navigation fut sans danger et qu'on eut une marine militaire, par la coupe des arbres propres à la construction des vaisseaux. Mais, ces moyens ayant été insuffisans, il fut permis d'abattre les forêts; et ceux qui l'entreprirent obtinrent, sans aucune rétribution, la propriété de tout le terrain qu'ils avoient mis en état d'être cultivé.

§. V. Révolutions du gouvernement de Cypre.

LES Cypriens étoient soumis à plusieurs tyrans qui résidoient dans diverses villes de l'île*. Mais les rois de la race des Ptolémées, s'étant emparés de l'Ægypte, firent aussi passer sous leur domination l'île de Cypre, et ils continuèrent de la posséder, avec

* *Voyez* Meurs. Cypr. lib. II, cap. 7, pag. 98-102.

PAGE 684. l'assistance des Romains, à laquelle ils eurent souvent besoin de recourir. Cependant, le dernier Ptolémée, frère du père de cette Cléopatre qui régna de nos jours, ayant indisposé les Romains par son ingratitude, ceux-ci mirent fin à son règne, et s'emparèrent de Cypre, dont ils firent une province prétorienne.

Celui qui contribua le plus à la perte de ce roi, ce fut *P. Claudius Pulcer* [a]. Ce Romain, étant tombé entre les mains des pirates Ciliciens, qui, à cette époque, étoient dans leur plus grande force, et ne pouvant se tirer de leurs mains sans leur payer une rançon, envoya prier Ptolémée de le racheter. Ce dernier lui fit passer une rançon si modique, que les pirates, ayant eu honte de l'accepter, la renvoyèrent, et relâchèrent Pulcer sans rien exiger de lui. Celui-ci étant sorti de captivité, n'oublia point ce qu'il devoit à Ptolémée ainsi qu'aux pirates. Devenu tribun, il employa son autorité à faire donner à Caton l'ordre d'enlever l'île de Cypre à Ptolémée [b]. Mais celui-ci n'avoit point attendu l'arrivée de Caton ; il s'étoit donné la mort : Caton s'empara de PAGE 685. Cypre, vendit les biens du roi, et en versa le produit dans le trésor public des Romains.

Depuis cette époque, l'île est devenue province prétorienne, comme elle est encore aujourd'hui. Ce n'est que pendant un très-court espace de temps qu'elle fut possédée par Cléopatre et par Arsinoé sa sœur, auxquelles Antoine l'avoit donnée ; dès que ce général fut renversé, toutes ses dispositions furent abolies.

[a] *Voyez* Cicer. Orat. pro P. Sextio, cap. 26.

[b] *Voyez* Plutarch. in Caton. minor. cap. 34-39.

FIN DU QUATORZIÈME LIVRE.

CORRECTIONS

Pour quelques Endroits de la Traduction des XII.e *et* XIII.e *Livres de Strabon.*

Pag. 76, lign. 16. D'après ce texte, Εἰργάζοντο δὲ ΔΗΜΟΣΙ'ΩΣ ἈΕΙ', *μεταλλευταῖς χρώμενοι*, κ. τ. λ. qui m'a paru fort suspect, j'ai cru devoir traduire : *On l'exploitoit pour le compte du gouvernement, en y employant &c.* Mais plusieurs manuscrits, du nombre desquels est le nôtre 1393, portent cette variante, ΔΗΜΟΣΙ'ΩΝ ἈΕΙ', encore plus fautive que celle des éditions, mais qui conduit au moins à la véritable leçon, laquelle doit être en un seul mot, ΔΗΜΟΣΙΩ͂ΝΑΙ. Si ma conjecture est juste, il faut traduire : *C'étoient des fermiers publics qui l'exploitoient, en y employant &c.*

Pag. 81, lign. 6. *C'est ce Prusias qui reçut... et qui céda &c.* Οὗτος δ' ἐστὶν ὁ Προυσίας ὁ καὶ Ἀννίβαν δεξάμενος ... καὶ τῆς ἐφ' Ἑλλησπόντῳ Φρυγίας 'ΑΝΑΣΤΆΣ. A ce dernier mot, qui se rapporte évidemment à Prusias, comme je l'ai traduit, *et qui céda*, il faut nécessairement substituer la leçon que portent quelques manuscrits 'ΑΝΆΣΤΑΣΙΝ, et traduire toute la phrase ainsi : *C'est ce Prusias qui reçut dans ses États Annibal, réfugié chez lui après qu'Antiochus eut été défait [par les Romains] et obligé par un traité à céder aux rois Attalides la Phrygie, &c.* Ce sens est plus conforme à l'histoire. Voyez *Polyb.* XXII, 27 ; *Diodor. Sicul.* tom. II, pag. 622 ; *Appian. Syriac.* cap. 38 ; *Tit. Liv.* XXXVIII, 38-39.

Pag. 90, not. 2. Le commencement de cette note doit être rédigé de cette manière : *DRYNEMETUM. Tous s'accordent dans la leçon* Δρυναίμετον, Drynæmetum, *excepté quelques manuscrits suivis par l'auteur de l'ancienne version Latine, qui portent* Δρυνέμετον, Drynemetum, *leçon à laquelle j'ai cru devoir donner la préférence. Cellarius regarde &c.*

Pag. 127, lign. 3. *De même que leurs voisins les Colossènes, [de leurs moutons] de la même couleur.* Dans la note qui accompagne cette partie de la traduction, j'ai rapporté la conjecture de Paulmier de Grentemesnil, qui proposoit de remplacer le nom de *Colossènes* par celui de *Celænéens*, parce qu'il ne voyoit aucun rapport entre le nom des premiers et celui de la couleur noire. Néanmoins il est possible que Strabon ait entendu cette couleur particulière appelée, on ne sait pas trop pourquoi, *couleur colossène* ou *colossine.* Pline (XXI, 9), en parlant

de diverses couleurs des fleurs, dit que celle du *cyclaminum* étoit colossine : *In vepribus nascitur cyclaminum .... flos ejus colossinus.* Si, dans ce passage, il est question du *cyclaminum Europæum*, vulgairement dit *pain-de-pourceau*, cette plante varie considérablement pour la couleur de ses fleurs. Ainsi, en supposant que la couleur colossine fût une couleur artificielle qui approchoit plus ou moins du noir, et qu'elle eût été ainsi nommée pour avoir été inventée dans la ville même de *Colossæ*, on pourroit rendre ce passage de Strabon par ces mots : *Ainsi que leurs voisins les Colossènes, [de leurs moutons] qui ont la couleur connue sous le même nom de colossène.*

Pag. 141, not. 1, lign. 6, *lieux*, lisez *lieu.*

FIN DU TOME QUATRIÈME.